

Reclus Elisée



Sélection d'ouvrages

Éditions de "L'IDÉE LIBRE", brochure n°20

Revue d'éducation sociale, 1925

Repris des publications des «TEMPS NOUVEAUX», 1899

«Est-il vrai», m'as-tu demandé, «est-il vrai que tes camarades, les ouvriers des villes, pensent à me prendre la terre, cette douce terre que j'aime et qui me donne des épis, bien avarement, il est vrai, mais qui me les donne pourtant ? elle a nourri mon père et le père de mon père ; et mes enfants y trouveront peut-être un peu de pain. Est-il vrai que tu veux me prendre la terre, me chasser de ma cabane et de mon jardinet ? Mon arpent ne sera-t-il plus à moi ?»

Non, mon frère, ce n'est pas vrai. Puisque tu aimes le sol et que tu le cultives, c'est bien à toi qu'appartiennent les moissons. C'est toi qui fais naître le pain, nul n'a le droit d'en manger avant toi, avant ta femme qui s'est associée à ton sort, avant l'enfant qui est né de votre union. Garde tes sillons en toute tranquillité, garde ta bêche et ta charrue pour retourner la terre durcie, garde la semence pour féconder le sol. rien n'est plus sacré que ton labeur, et mille fois maudit celui qui voudrait t'enlever le sol devenu nourricier par tes efforts !

Mais ce que je dis à toi, je ne le dis pas à d'autres qui se prétendent cultivateurs et qui ne le sont pas. Quels sont-ils ces soi-disant travailleurs, ces engraisseurs du sol ? L'un est né grand seigneur. Quand on l'a placé dans son berceau, tout enveloppé de laines fines et de soies douces à toucher et à voir, le prêtre, le magistrat, le notaire et d'autres personnages sont venus saluer le nouveau-né comme un futur maître de la terre. Des courtisans, hommes et femmes, sont accourus de toutes parts pour lui apporter des présents, des étoffes brochées d'argent et des hochets d'or ; pendant qu'on le comble de cadeaux, des scribes enregistrent en de grands livres que le poupon possède ici des sources et là des rivières, plus loin des bois, des champs et des prairies, puis ailleurs des jardins et encore d'autres champs, d'autres bois, d'autres pâturages. Il en a dans la montagne, il en a dans la plaine ; même sous la terre il est aussi maître de grands domaines où des hommes travaillent, par centaines ou par milliers. Quand il sera devenu grand, peut-être, un jour, ira-t-il visiter ce dont il hérita au sortir du ventre maternel ; peut-être ne se donnera-t-il pas même la peine de voir toutes ces choses ; mais il en fera recueillir et vendre les produits. De tous côtés, par routes et par chemins de fer, par barques de rivières et par navires sur l'océan, on lui apportera de grands sacs d'argent, revenus de toutes ses campagnes. Eh bien, quand nous aurons la force, laisserons-nous tous ces produits du labeur humain, les laisserons-nous dans les coffres-forts de l'héritier, aurons-nous le respect de cette propriété ? non, mes amis, nous prendrons tout cela. Nous déchirerons ces papiers et plans, nous briserons les portes de ces châteaux, nous saisirons ces domaines. «Travaille, si tu veux manger !» dirons-nous à ce prétendu cultivateur ! Rien de toutes ces richesses n'est plus à toi !»

Et cet autre seigneur né pauvre, sans parchemin, que nul flatteur ne vint admirer dans la cabane ou la mansarde maternelle, mais qui eut la chance de s'enrichir par son travail probe ou improbe ? Il n'avait pas une motte de terre où reposer sa tête, mais il a su, par des spéculations ou des économies, par les faveurs des maîtres ou du sort, acquérir d'immenses étendues qu'il enclôt maintenant de murs et de barrières : il récolte où il n'a point semé, il mange et grappille le pain qu'un autre a gagné par son travail. Respecterons-nous cette deuxième propriété, celle de l'enrichi qui ne travaille point sa terre, mais qui la fait labourer par des mains esclaves et qui la dit sienne ? Non, cette deuxième propriété, nous ne la respecterons pas plus que la première. Ici encore, quand nous en aurons la force, nous viendrons mettre la main sur ces domaines et dire à celui qui s'en croit maître : «En arrière, parvenu ! Puisque tu as su travailler, continue ! Tu auras le pain que te donnera ton labeur, mais la terre que d'autres cultivent n'est plus à toi. Tu n'es plus le maître du pain.»

Ainsi nous prendrons la terre, oui, nous la prendrons, mais à ceux qui la détiennent sans la travailler, pour la rendre à ceux auxquels il était interdit d'y toucher. Toutefois, ce n'est point pour qu'ils puissent à leur tour exploiter d'autres malheureux. La mesure de la terre à laquelle l'individu, le groupe familial ou la communauté d'amis ont naturellement

droit, est embrassée par leur travail individuel ou collectif. dès qu'un morceau de terre dépasse l'étendue de ce qu'ils peuvent cultiver, ils n'ont aucune raison naturelle de revendiquer ce lambeau ; l'usage en appartient à d'autres travailleurs. La limite se trace diversement entre les cultures des individus ou des groupes, suivant la mise en état de la production. Ce que tu cultives, mon frère, est à toi, et nous t'aiderons à le garder par tous les moyens en notre pouvoir ; mais ce que tu ne cultives pas est à un compagnon. Fais-lui de la place. Lui aussi saura féconder la terre.

Mais si l'un et l'autre vous avez droit à votre part de terre, aurez-vous l'imprudence de rester isolés ? Seul, trop seul, le petit paysan cultivateur est trop faible pour lutter à la fois contre la nature avare et contre l'oppresser méchant. S'il réussit à vivre, c'est par un prodige de volonté. Il faut qu'il s'accommode à tous les caprices du temps et se soumette en mille occasions à la torture volontaire. que la gelée fende la pierre, que le soleil brûle, que la pluie tombe ou que le vent hurle, il est toujours à l'œuvre ; que l'inondation noie ses récoltes, que la chaleur les calcine, il moissonne tristement ce qui reste et qui ne suffira guère à le nourrir. Qu'arrive le jour des semailles, il se retirera le grain de la bouche pour le jeter dans le sillon. Dans son désespoir, l'âpre foi lui reste : il sacrifie une partie de la pauvre moisson, si nécessaire, dans la confiance qu'après le rude hiver, après le brûlant été, le blé mûrira pourtant et doublera, triplera la semence, la décuplera peut-être. Quel amour intense il ressent pour cette terre, qui le fait tant peiner par le travail, tant souffrir par la crainte et les déceptions, tant exulter de joie quand les lignes ondulent à pleins épis. aucun amour n'est plus fort que celui du paysan pour le sol qu'il défonce et qu'il enseme, duquel il est né et dans lequel il retournera ! Et pourtant que d'ennemis l'entourent et lui envient la possession de cette terre qu'il adore ! Le percepteur d'impôts taxe sa charrue et lui prend une part de son blé ; le marchand en saisit une autre part ; le chemin de fer le fruste aussi dans le transport de la denrée. De toutes parts, il est trompé. Et nous avons beau lui crier : «Ne paie pas l'impôt, ne paie pas la rente», il paie quand même parce qu'il est seul, parce qu'il n'a pas confiance dans ses voisins, les autres petits paysans, propriétaires ou métayers, et n'ose se concerter avec eux. On les tient asservis, lui et tous les autres, par la peur et la désunion.

Il est certain que si tous les paysans d'un même district avaient compris combien l'union peut accroître la force contre l'oppression, ils n'auraient jamais lissé périr les communautés des temps primitifs, les «groupes d'amis», comme on les appelle en Serbie et autres pays slaves. Le propriété collective de ces associations n'est point divisée en d'innombrables enclos par des haies, des murs et des fossés. Les compagnons n'ont point à se disputer pour savoir si un épi poussé à droite ou à gauche du sillon est bien à eux. Pas d'huissier, pas d'avoué, pas de notaire pour régler les intérêts entre les camarades. Après la récolte, avant l'époque du nouveau labour, ils se réunissent pour discuter les affaires communes. Le jeune homme qui s'est marié, la famille qui s'est accrue d'un enfant ou chez laquelle est entré un hôte, exposent leur situation nouvelle et prennent une plus large part de l'avoir commun pour satisfaire leurs besoins plus grands. On resserre ou l'on éloigne les distances suivant l'étendue du sol et le nombre de membres, et chacun besogne dans son champ, heureux d'être ne paix avec les frères qui travaillent à leur côté sur la terre mesurée aux besoins de tous. Dans les circonstances urgentes, les camarades s'entraident : un incendie a dévoré telle cabane, tous s'occupent à la reconstruire ; une ravine d'eau a détruit un bout de champ, on en prépare un autre pour le détenteur lésé. Un seul pâit les troupeaux de le communauté, et le soir, les brebis, les vaches savent reprendre le chemin de leur étable sans qu'on les y pousse. La commune est à la fois la propriété de tous et de chacun.

Oui, mais la commune, de même que l'individu, est bien faible si elle reste dans l'isolement. Peut-être n'a-t-elle pas assez de terres pour l'ensemble des participants, et tous doivent souffrir de la faim ! Presque toujours elle se trouve en lutte avec un seigneur plus riche qu'elle, qui prétend à la possession de tel ou tel champ, de telle forêt ou de tel terrain de pâture. Elle résiste bien, et si le seigneur était seul, elle aurait bien vite triomphé de l'insolent personnage ; mais le seigneur n'est pas seul, il a pour lui le gouverneur de la province et le chef de la police, pour lui les prêtres et les magistrats, pour lui le gouvernement tout entier avec ses lois et son armée. Au besoin, il dispose du canon pour foudroyer ceux qui lui disputent le sol débattu. ainsi, la commune pourrait avoir cent fois raison, elle a toutes les chances que les puissants lui donnent tort. Et nous avons beau lui crier, comme à l'imposable isolé : «Ne cède pas !», elle doit céder, victime de son isolement et de sa faiblesse.

Vous êtes donc faibles, vous tous, petits propriétaires, isolés ou associés en communes, vous êtes bien faibles contre tous ceux qui cherchent à vous asservir, accapareurs de terre qui en veulent à votre petit lopin, gouvernants qui cherchent à en prélever tout le produit. Si vous ne savez pas vous unir, non seulement d'individu à individu et de commune à commune, mais aussi de pays à pays, en une grande internationale de travailleurs, vous partagerez bientôt le sort de millions et de millions d'hommes qui sont déjà dépouillés de tous droits aux semailles et à la récolte et qui

vivent dans l'esclavage du salariat, trouvant l'ouvrage quand des patrons ont intérêt à leur en donner, toujours obligés de mendier sous mille formes, tantôt demandant humblement d'être embauchés, tantôt même en avançant la main pour implorer une avare pitance. Ceux-ci ont été privés de la terre, et vous pouvez l'être demain. Y a-t-il une si grande différence entre leur sort et le vôtre ? La menace les atteint déjà ; elle vous épargne encore pour un jour ou deux. Unissez-vous tous dans votre malheur ou votre danger. Défendez ce qui vous reste et reconquérez ce que vous avez perdu.

Sinon votre sort à venir est horrible, car nous sommes dans un âge de science et de méthode et nos gouvernants, servis par l'armée des chimistes et des professeurs, vous préparent une organisation sociale dans laquelle tout sera réglé comme dans une usine, où la machine dirigera tout, même les hommes ; où ceux-ci seront de simples rouages que l'on changera comme de vieux fer quand ils se mêleront de raisonner et de vouloir.

C'est ainsi que dans les solitudes du Grand-Ouest Américain, des compagnies de spéculateurs, en fort bons termes avec le gouvernement, comme le sont tous les riches ou ceux qui ont l'espoir de le devenir, se sont fait concéder des domaines immenses dans les régions fertiles et en font à coups d'hommes et de capitaux des usines à céréales. Tel champ de culture a la superficie d'une province. Ce vaste espace est confié à une sorte de général, instruit, expérimenté, bon agriculteur et bon commerçant, habile dans l'art d'évaluer à sa juste valeur la force de rendement des terrains et des muscles. Notre homme s'installe dans une maison commode au centre de sa terre. Il a dans ses hangars cent charrues, cent machines à semer, cent moissonneuses, vingt batteuses ; une cinquantaine de wagons traînés par des locomotives vont et viennent incessamment sur des lignes de rails entre les gares du champ et le port le plus voisin dont les embarcadères et les navires lui appartiennent aussi. Un réseau de téléphones va de la maison palatiale à toutes les constructions du domaine ; la voix du maître est entendue de partout ; il a l'oreille à tous les bruits, le regard à tous les actes ; rien ne se fait sans ses ordres et loin de la surveillance.

Et que devient l'ouvrier, le paysan dans ce monde si bien organisé ? Machines, chevaux et hommes sont utilisés de la même manière : on voit en eux autant de forces, évaluées en chiffres, qu'il faut employer au mieux du bénéfice patronal, avec le plus de produit et le moins de dépenses possible. Les écuries sont disposées de telle sorte qu'au sortir même de l'édifice, les animaux commencent à creuser le sillon de plusieurs kilomètres de long qu'ils ont à tracer jusqu'au bout du champ : chacun de leurs pas est calculé, chacun rapporte au maître. De même les mouvements des ouvriers sont réglés à l'issue du dortoir commun. Là, point de femmes ni d'enfants qui viennent troubler la besogne par une caresse ou par un baiser. Les travailleurs sont groupés par escouades ayant leurs sergents, leurs capitaines et l'inévitable mouchard. Le devoir est de faire méthodiquement le travail commandé, d'observer le silence dans les rangs. Qu'une machine se détraque, on la jette au rebut, s'il n'est pas possible de la réparer. Qu'un cheval tombe et se casse un membre, on lui tire un coup de revolver dans l'oreille et on le traîne au charnier. Qu'un homme succombe à la peine, qu'il se brise un membre ou se laisse envahir par la fièvre, on daigne bien ne pas l'achever, mais on s'en débarrasse tout de même : qu'il meure à l'écart sans fatiguer personne de ses plaintes. A la fin des grands travaux, quand la nature se repose, le directeur se repose aussi et licencie son armée. L'année suivante, il trouvera toujours une quantité suffisante d'os et de muscles à embaucher, mais il se gardera bien d'employer les mêmes travailleurs que l'année précédente. Ils pourraient parler de leur expérience, s'imaginer qu'il en savent autant que le maître, obéir de mauvaise grâce, qui sait ? S'attacher peut-être à la terre cultivée par eux et se figurer qu'elle leur appartient !

Certes, si le bonheur de l'humanité consistait à créer quelques milliardaires thésaurisant au profit de leurs passions et de leurs caprices les produits entassés par tous les travailleurs asservis, cette exploitation scientifique de la terre par une chiourme de galériens serait l'idéal rêvé. Prodigieux sont les résultats financiers de ces entreprises, quand la spéculation ne ruine pas ce que la spéculation crée. Telle quantité de blé obtenue par le travail de cinq cents hommes pourrait en nourrir cinquante mille ; à la dépense faite par un salaire avare correspond un rendement énorme de denrées qu'on expédie par chargement de navires et qui se vendent dix fois la valeur de production.

Il est vrai que si la masse des consommateurs manquant d'ouvrage et de salaire devient trop pauvre, elle ne pourra plus acheter tous ces produits et, condamnée à mourir de faim, elle n'enrichira plus les spéculateurs. Mais ceux-ci ne s'occupent point du lointain avenir : gagner d'abord, marcher sur un chemin pavé d'argent, et l'on verra plus tard ; les enfants se débrouilleront ! «Après nous le déluge !»

Voilà, camarades travailleurs qui aimez le sillon où vous avez vu pour la première fois le mystère de la tigelle de

froment perçant la dure motte de terre, voilà quelle destinée l'on vous prépare ! On vous prendra le champ et la récolte, on vous prendra vous-mêmes, on vous attachera à quelque machine de fer, fumante et stridente, et tout enveloppés de la fumée de charbon, vous aurez à balancer vos bras sur un levier dix ou douze mille fois par jour. C'est là ce qu'on appelle l'agriculture. Et ne vous attardez pas alors à faire l'amour quand le cœur vous dira de prendre femme ; ne tournez pas la tête vers la jeune fille qui passe : le contremaître n'entend pas qu'on fraude le travail du patron;

S'il convient à celui-ci de vous permettre le mariage pour créer progéniture, c'est qu'il vous trouvera bien à son gré ; vous aurez cette âme d'esclave qu'il aura voulu façonner ; vous serez assez vil pour qu'il autorise la race d'abjection à se perpétuer. L'avenir qui vous attend est celui de l'ouvrier, de l'ouvrière, de l'enfant d'usine ! Jamais esclavage antique n'a plus méthodiquement pétri et façonné la matière humaine pour la réduire à l'état d'outil. Que reste-t-il d'humain dans l'être hâve, déjeté, scrofuleux qui ne respire jamais d'autre atmosphère que celle des suints, des graisses et des poussières ?

Évitez cette mort à tout prix, camarades. Gardez jalousement votre terre, vous qui en avez un lopin ; elle est votre vie et celle de la femme, des enfants que vous aimez. Associez-vous aux compagnons dont la terre est menacée comme la vôtre par les usiniers, les amateurs de chasse, les prêteurs d'argent ; oubliez toutes vos petites rancunes de voisin à voisin, et groupez-vous en communes où tous les intérêts soient solidaires, où chaque motte de gazon ait tous les communiens pour défenseurs. A cent, à mille, à dix mille, vous serez déjà bien forts contre le seigneur et ses valets ; mais vous ne serez pas encore assez forts contre une armée. Associez-vous donc de commune à commune et que la plus faible dispose de la force de toutes. bien plus, faites appel à ceux qui n'ont rien, à ces gens déshérités des villes qu'on vous a peut-être appris à haïr, mais qu'il faut aimer parce qu'ils vous aideront à garder la terre et à reconquérir celle qu'on vous a prise. Avec eux, vous attaquerez, vous renverserez les murailles d'enclos ; avec eux, vous fonderez la grande commune des hommes, où l'on travaillera de concert à vivifier le sol, à l'embellir et à vivre heureux, sur cette bonne terre qui nous donne le pain.

Mais si vous ne faites pas cela, tout est perdu. Vous périrez esclaves et mendiants : Vous avez faim», disait récemment un maire d'Alger à une députation d'humbles sans-travail, «vous avez faim ?... eh bien, mangez-vous les uns les autres !»

Élisée RECLUS

Discours sur la révolution russe, prononcé à une réunion organisée à Paris par la Société des Amis du Peuple Russe

(In La Terre du 24 juin au 1er juillet 1908)

Quelqu'un qui touche de très près au grand humanitaire mort dernièrement a bien voulu nous confier ces pages que nous publions aujourd'hui.

Ce discours, nous écrit-on, fut écrit par Elisée Reclus en vue d'une réunion organisée par la «Société des Amis du Peuple Russe», au commencement de la lutte héroïque qui se poursuit encore pour la revendication de la terre et la libération des hommes. Quoique déjà très malade, il se rendit à Paris, heureux d'y être appelé pour témoigner de sa personne, comme il le faisait de ses écrits, en faveur de la Révolution russe.

Très souffrant, dans une salle archi-comble, et fort ému de se retrouver au milieu d'amis qui pensaient comme lui, sentaient comme lui et acclamèrent longuement l'ardent défenseur de l'humanité sans maître, sans frontière, sans patrie, il put à peine prononcer quelques paroles et tendit à l'un de ses amis, qui les lut à sa place, les pages inédites que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs de LA TERRE dont Elisée Reclus avait salué l'apparition, demandant avec elle que «l'Homme soit libre sur la Terre libre».

(...)

Des jours de deuil profond sont en même temps des jours de haut espoir. Parmi vous, enfants de Paris, la ville des Révolutions, il est certainement des vieillards qui vous rappellent la fin lugubre de la Commune, cette dernière et plus terrible semaine de la dernière année. Il y a bien longtemps de cela, plus d'un tiers de siècle, mais vous entendez encore le bruit sec des mitrailleuses, dont chacune brisait des têtes, déchiraient des poitrines - trente mille têtes, trente mille poitrines -; vous voyez encore de longs filets de sang, le plus généreux sang de France, rougissant l'eau trouble de la Seine. Ne semblait-il pas alors aux plus confiants que l'ère des révolutions de Paris était close et close à jamais. Ne devait-on pas traiter de chimériques et de fous ceux qui s'imaginaient encore que la pensée et la volonté, la ferveur du bien public, le noble élan pour la justice pourraient renaître de cette société décapitée ?

Et pourtant ces esprits entêtés de chimères étaient bien ceux qui vivaient en plein dans la vérité. Oui, les jours de carnage furent aussi les jours de renouveau. N'est-ce pas à partir de la Commune que toutes les réactions, liguées et pourtant impuissantes, ont reconnu la nécessité de concéder à la Société l'emploi d'un mot, qui en soi ne signifie absolument rien - République- mais n'en renferme pas moins un symbole essentiel de ce que deviendra la société future. Il est bien convenu désormais que les peuples ne dépendent plus de la «grâce de Dieu». A partir de ce jour, ils ont été virtuellement séparés de l'Eglise, et l'Etat lui-même se trouve sans appui. Il était censé descendu d'en haut, imposé par une volonté divine, absolue, intangible, et voilà que c'est tout uniment une invention humaine, une machine mal agencée que nous avons fabriquée nous-mêmes et que nous pouvons maintenant démantibuler, jeter dans quelque musée des horreurs.

Même phénomène dans cette ville de Pierre-le-Grand, la cité impériale, sans tache aucune de passé révolutionnaire. Là nous venons de voir des milliers de suppliants qui s'avançaient vers le personnage qu'il appelaient «leur Père». Ils étaient prêts à se prosterner et à lever leurs bras comme devant un dieu ! Vous savez comment ils ont été reçus. Un membre de ce clan que le père Gapone appelle une «portée de vipères» accueillit ces faméliques à coups de fusils et de mitrailleuses, puis à côté des cadavres d'ouvriers d'autres salves couchèrent des femmes, des bourgeois, des groupes de ces intellectuels qu'abhorrent les ignorants d'en haut, puis des enfants qui jouaient au cerceau.

Certes on ne peut imaginer de spectacle plus horrible, et cependant là aussi, dans cette lugubre jonchée sanglante, nous voyons surgir l'image du Vengeur. Qu'on le reconnaisse ou non, Petersbourg est devenu, comme Paris, une cité révolutionnaire, et toutes les autres villes russes sont entraînées dans le mouvement. La vieille Russie n'est plus qu'un

vase brisé», tel que l'a décrit le poète académicien. Sans doute on essaiera de cacher la fêlure par de savants enduits, et les bons prêteurs pleins de sollicitude pour le sort de leurs millions, les journalistes de commande et les diplomates de métier, enfin les gouvernements «amis et alliés» ne manqueront pas de vanter l'intégrité de la vaisselle brisée, n'importe ! nous voyons la cassure, et l'histoire nous montre déjà l'empire gisant en misérables tessons. La Russie de demain ne ressemblera point à celle d'hier : les populations opprimées savent maintenant que le ci-devant Batouchka, le maître lointain, inconnu, mystérieux, qu'ils appelaient le «Petit Père», n'est plus qu'un maître, un tchinovkik, comme les autres ; la clarté s'est faite dans leur esprit, et la Révolution future se prépare dans le secret de leur pensée.

Le grand problème qui se présente devant l'histoire est relatif à l'ampleur que prendra cette révolution, car si les événements qui se succèdent de contrée en contrée et de siècle en siècle ressemblent par le mouvement, par le rythme, par le sens profond de leur allure, ils diffèrent beaucoup par le détail et par l'importance qu'ils prennent dans le souvenir des hommes. La Révolution moscovite sera certainement l'une de celles qui prendront rang, comme la Révolution française, parmi les grandes époques de l'humanité. Mais cette fois il ne s'agira plus seulement de l'entrée du Tiers-Etat dans le corps de la nation ; le monde des ouvriers revendique sa part de liberté, comme les intellectuels, ainsi nommés, de la bourgeoisie, et c'est même à lui spécialement qu'est dûe l'initiative de l'émancipation. Les paysans aussi entreront dans la grande évolution, car la cause première de l'instabilité de toute la nation russe provient du servage et de l'injuste répartition des terres. La Russie sera donc remuée dans son ensemble jusque dans sa dernière cabane.

Mais une question, autre que celle des classes, s'agitera forcément, celle des peuples de langues différentes, de consciences nationales distinctes. Ce qu'on appelle la Russie est un immense domaine de conquêtes où sont parquées des nationalités asservies ; les Polonais et Lithaniens y sont retenus de force à côté des Moscovites ; Esthes et Livoniens y sont tenus sous la domination d'une bourgeoisie allemande, elle-même brutalisée par les fonctionnaires russes ; puis la vaste nation des Petits Russiens y gère péniblement sa vie, privée du droit de donner à sa langue son libre développement littéraire. Ailleurs ce sont les Finlandais que l'on enrégimente dans le grand troupeau, grossi déjà de tant d'autres groupes touraniens, Bachkirs et Vogules, Mechetcheriakes, Mordvines et Tchérémisses. Des Kalmonks bouddhistes, des Tartares mahométans entremêlent leurs communautés à celles des Européens orthodoxes et slaves. A tout ce mélange de races, de religions et de langues, vient se mêler l'élément juif, six millions d'hommes enfermés en des enclaves, des ghettos urbains dont la porte ne s'ouvre que moyennant finance. Enfin par delà le Caucase, ce sont les Géorgiens, auxquels les empereurs de Russie avaient, comme aux Finlandais, affirmé par serment le respect absolu de leur indépendance, et les Arméniens, également munis de belles promesses que l'on a toujours violées, de même qu'on a pillé leurs temples et leurs demeures, et finalement renvoyés hors des frontières pour les faire égorger par les soldats turcs. Plus loin, dans la profonde Asie, continue le défilé des peuples conquis, Turkmènes, Kirghizes, Dzongares, Buriates, Mongols, sans compter les peuples sauvages, et tous, tous attendent la liberté que doit leur donner la Révolution.

Et pour ces milliers et ces millions d'hommes, nous attendons de nos frères russes qu'au jour de leur propre émancipation, ils aident aussi à la libération de tous ces vaincus et opprimés, et qu'un lien fédéral les unisse, assurant à chaque personne humaine, de quelque race qu'elle soit, la plénitude absolue de sa liberté. La Révolution française proclama théoriquement le «droit de l'homme» ; nous demandons à la Révolution slave d'en faire une réalité vivante ; nous lui prophétisons la joie d'accomplir la plus grande chose de l'histoire, la conciliation des races en une fédération d'équité. Bien plus, c'est aussi la Russie qui, après les honteux agissements de l'Empire dans l'Extrême-Orient, aura la mission d'unir le monde blanc et le monde jaune, de résoudre l'antinomie de l'Europe et de l'Asie qui durait depuis l'époque des Darius et des Alexandre. C'est de la Russie, actuellement ennemie officielle du Japon, que nous attendons la pénétration naturelle de ces nations que l'isolement séculaire semblait avoir à jamais désunies. Les savants nous disent que l'Aïno, le paysan originaire de la terre japonaise, est le frère des moujiks russes. Eh bien ! les deux paysans de l'Orient et de l'Occident reconstitueront cordialement la grande famille d'autrefois !

Vous comprenez, mes amis, combien ces vastes perspectives doivent nous passionner et nous encourager à vivre. La cause de la Révolution russe est celle de la Révolution universelle. Jamais oeuvre n'eut un caractère plus amplement international ; jamais événement d'importance mondiale ne se déroula dans un aussi vaste domaine. Tandis qu'en tous les pays du monde se constituent des partis strictement nationaux qui voudraient élever des murailles de garnisons, de douanes, de prohibitions, de préjugés et de haine autour de leur étroite patrie, voici la promesse d'une révolution nationale qui, par la force des choses, évoluera dans le sens de la «mondialité», c'est-à-dire d'une liberté réelle qui ne

sera plus la prérogative de quelques blancs, mais le droit de tous les hommes, qu'ils soient blancs, jaunes ou même noirs, qu'ils soient Arbi ou Roumi, qu'ils appartiennent même à la catégorie des «ennemis héréditaires», comme les Anglais ou les Allemands. Et quand nous parlons de liberté réelle, il s'agit de celle qui assure le pain, et par conséquent la fierté, la gaieté, la hardiesse que donne une bonne digestion. Rappelez-vous ce chant de nos vieux révolutionnaires : «Que faut-il aux républicains ? Du pain, et puis du plomb, et du pain pour nos frères !»

Et comment obtenir ce droit, comment conquérir ce pain ? Il va sans dire, mes amis, que des bénisseurs nous attendent ici. Ce droit, ce pain, mais les parlementaires nous les donneront à coups d'amendements, de votes, de scrutins publics et secrets ! Ne savez-vous pas qu'on prépare la construction d'un magnifique Palais de la Paix universelle et éternelle ? Oui, vous le savez amplement, et vous n'ignorez pas quel est le fondateur de ce palais mirifique, le tzar, pour ne pas le nommer, et quel est le milliardaire, Carnegie, qui fournira les fonds pour les granits et marbres, pour les bois précieux, les soies et les velours des chambres où paraderont les pacificateurs du monde. Mais leurs noms ne nous éblouissent pas. D'avance nous pouvons prédire ce qui sortira de ce temple de la paix. Des traités entre gouvernements pour assurer l'ordre, pour rendre la servitude douce aux opprimés et le manque de pain agréable aux faméliques.

Encore un édifice qu'il serait inutile de bâtir parce qu'il sera démoli. Ce qui se passera, l'histoire récente nous l'enseigne victorieusement. L'Internationale naissante nous a dit que «l'émancipation des Travailleurs se fera par les travailleurs eux-mêmes». L'émancipation des peuples se fera par l'action révolutionnaire des peuples enfin débarrassés de leurs Bergers. Les événements qui se passent actuellement en Russie nous aideront à le comprendre. Les ouvriers qui souffrent ne processionneront plus en suppliant vers le Palais d'Hiver.

Elisée Reclus

Correspondance

(1870-1888)

(1890-1905)

Élisée RECLUS

A son beau-frère, Pierre Faure, à Sainte-Foy la Grande

Sans date, Paris, 1870 (septembre).

Tu as deviné par la lecture des journaux ou la rumeur sourde t'a déjà annoncé les événements. L'armée de Bazaine a été décidément coupée et l'armée de Châlons, toujours empêtrée dans les bagages de cet affreux Bonaparte, au lieu de courir à l'est pour dégager Bazaine, se réfugie en toute hâte du côté de Paris d'autres disent même du côté de Soissons, afin que le gredin puisse plus facilement se mettre à l'abri du danger. Dans quelques jours, cela n'est plus douteux, les Prussiens s'empresseront d'ouvrir les portes. Sans doute que, par une dernière ironie, les Prussiens qui, eux non plus, ne veulent pas de la Révolution, traiteront avec le Bonaparte et nous l'imposeront tout en empochant nos milliards et en nous enlevant deux provinces.

Voilà la situation.

Vingt années d'Empire ne pouvaient nous donner autre chose.

Contre une nation en armes, une nation seule pouvait se défendre ; mais jusqu'au dernier moment, quoi qu'en aient dit les journaux, Palikao, Trochu et *tutti quanti*, Bonaparte et sa Camarilla ont commandé tirant de leur côté et désorganisant la défense. Maintenant, la politique de l'empire expirant n'est plus que de pourvoir à la sûreté personnelle de ces pleutres.

Mais, avec l'Empire, c'est aussi la bureaucratie qui nous a tués. Pas de salut national sans élan populaire : mais cet élan, on fait tout pour le contenir, pour l'empêcher d'éclater et on y a réussi. Pour dérouter l'opinion, on a même été jusqu'à inventer l'affaire de la Villette, on a passé d'inutiles revues de pompiers qu'on a fait venir pour les renvoyer ; on a refusé des armes mêmes à la garde nationale, même à la mobile ; on a découragé jusqu'aux volontaires. Tu te figures que l'état-major se repent de n'avoir pas même connu la carte de France et qu'O. aurait été bien accueilli comme géographe ! Quelle erreur hélas ! Comment, se serait-on dit, ce jeune homme est un simple zouave et croit savoir ce que nous ne savons pas ! Vite en prison pour cela ! Un de mes amis a porté à l'état-major une proposition des plus utiles, des plus indispensables même. On lui a répondu : "Monsieur, vous avez sans doute raison, mais nous ne pouvons prendre connaissance de votre mémoire : *il n'est pas écrit en bâtarde*." Et voilà ce qui nous vaut l'invasion, les milliards, la honte et les flots de sang versé !

P. nous écrit de Châlons. Il est dans la déroute, désespéré de ce qu'il voit.

VOTRE ÉLISÉE

A son beau-frère, Pierre Faure, à Sainte-Foy la Grande

Paris, sans date.

Ami et frère,

Ne te préoccupe pas trop des petites grincheres du *Révei* lou de la *Marseillaise*. Le *Réveil* plaide pour les socialistes, parce qu'on le soupçonne de ne pas l'être, et la *Marseillaise* n'a pas su changer de gamme : elle se sert encore de son vieux vocabulaire, comme si la situation n'était pas changée.

Il faut bien nous rappeler que la République a été acclamée par tous comme le moyen de salut suprême. Ce n'est pas

pour nos principes qu'on nous a priés de remplacer Napoléon, c'est par instinct de conservation. Si nous avons emporté la position de haute lutte, si nous avons vaincu les partis monarchiques, nous serions en droit de faire passer immédiatement nos idées dans la pratique : réforme de l'impôt, suppression de l'armée, instruction égalitaire, nous pourrions tout décréter ; mais la République actuelle n'est en réalité qu'une suspension d'armes entre les partis. Orléanistes, légitimistes, bourgeois simplement patriotes nous ont dit : Trêve maintenant, guidez-nous, triomphez pour nous, et nous verrons après ! Acceptons la trêve et si nous remplissons bien notre mandat, si nous sauvons la France comme on nous demande de le faire, alors la République est assurée, et nous aurons la joie de voir s'ouvrir pour nos enfants une ère de progrès dans la justice et le bien-être.

Ainsi, Faure, mon ami, moi qui suis plus révolutionnaire que toi, moi qui suis un affreux communiste et un infâme athée, je ne crains point de voir l'élément bourgeois dans les affaires : j'aurais même accepté Thiers, car, je te le répète, ce n'est pas nous qui avons fait la République. Toutefois, ne te figure pas que je ne veuille continuer de faire sans cesse et toujours ma propagande pour la Révolution sociale.

.....

Le nom de Louis Blanc au poste d'ambassadeur à Londres nous semble comme à toi de beaucoup le meilleur. Quant à Cluseret, il se tirera d'affaire. N'en doute pas.

À toi,

ÉLISÉE.

Lettre d'Élisée à Cattelin, sur la mort de Clément Duval, général de la Commune (1).

"Nous cheminions sur la route de Versailles, cinq par cinq, gardés de chaque côté par deux cadres de fantassins et de hussards. En face, on voyait arrêté un groupe de cavaliers étincelants : c'étaient Vinoy et son état-major.

La colonne s'arrête. Nous entendons des paroles violentes, un ordre de mort. Trois des nôtres, entourés d'une troupe de soldats, franchissent lentement un ponceau qui relie à la route un pré entouré de haies et limité à l'est par une maisonnette portant l'enseigne :

DUVAL, *horticulteur*.

Nos trois amis s'alignent à 20 pas de la maison, ils montrent leur poitrine et relèvent la tête :

"Vive la Commune !" Les bourreaux sont en face. Je les vois un instant cachés par la fumée et deux de nos camarades tombent sur la face. Le troisième chancelle comme s'il allait tomber aussi du même côté, puis se redressant, il oscille de nouveau et se renverse face au ciel.

C'était Duval. Un des fusilleurs se précipite sur lui, arrache les bottes à l'homme qui frémissait encore, et deux heures plus tard, dans la poussière triomphale à travers les rues de Versailles, le soldat fait parade de son butin....."

(1) Lettre reproduite dans les *Mémoires inédits du chef de la Sûreté sous la Commune*, par P. CATTELIN, Paris, s. d. 1900.

À sa soeur Louise, à Vascoeuil

Fort de Quelern, 8 mai 1871.

Je t'écris une lettre qui, volupté bien douce, ne sera pas d'abord déchiffrée, profanée par des yeux impurs, mais qui est bien véritablement à ton adresse... Malheureusement, la réponse n'aura pas le même sort ; mais je t'en supplie, de même que tu as eu le courage de subir pour me voir l'humiliation que tu as subie, résigne-toi à me donner des nouvelles qui n'auront pas ton frère pour premier lecteur.

J'ai bien reçu ta lettre du 2 mai, m'annonçant l'envoi de paquets qu'on me demande tous les jours. Tu me rendras donc

grand service en m'expédiant la caisse au plus tôt : je serai très heureux moi-même d'y trouver quelques objets qui me permettront d'être plus propre, et les romans anglais qui me transporteront dans le monde idéal de la libre observation des mœurs et des caractères.

Fanny m'a écrit me demandant conseil au sujet de son émigration à Vascoeuil. Je lui ai répondu que, s'il m'était permis de donner un avis à la prudente, la bonne et la vaillante, je lui conseillerais d'aller y respirer l'air pur et manger des fraises, "génératrices de la santé". Quand elle sera à Vascoeuil, il me sera aussi plus facile d'entretenir avec elle une correspondance régulière. Si sa présence à Paris était de la moindre utilité, je lui aurais conseillé d'y rester, ou plutôt, elle ne m'eût pas demandé d'avis ; mais la libre campagne vaut mieux pour elle et les enfants. Les Prussiens ne font rien à l'affaire, ce sont des hommes sans responsabilité.

Notre vie du fort n'a rien de bien nouveau. Environ cent prisonniers, parmi lesquels un médecin, moins heureux que notre frère, nous ont été amenés il y a quelques jours. On leur a fait subir à Versailles les mêmes avanies qu'à nous. Aucun d'eux n'a pu sauver sa montre ; ils ont été dépouillés de leurs couvertures, de leurs capotes, de leurs paletots ; quelques-uns ont même perdu jusqu'au gilet et nous sont arrivés en manches de chemise. Cependant on ne leur a donné ni coups de sabre, ni coups de crosse, ni coups de pied, et nul d'entre eux n'a été fusillé. Sous ce rapport, il y a donc amélioration.

Les nouveau-venus nous ont apporté des nouvelles de Paris, nouvelles dont nous avons bien besoin pour rétablir la communication intellectuelle entre le monde extérieur et nous. Les nouvelles politiques nous arrivent, mais rares et incomplètes. N'oublie pas dans ta réponse de me donner un résumé bref et net de la situation, en nous parlant de Viviane (2).

Mes amitiés, mes embrassades à tous. Je pense avec bonheur à vous tous. Je suis ravi d'avoir de bons et de vaillants amis.

Votre frère,

ÉLISÉE

(2) Héroïne d'un livre de Quinet, personnifiant l'idéal de la France.

À Mme Fanny Elisée Reclus.

8 juin 1871.

Ta lettre du 5 juin m'arrive à l'instant. Je te remercie beaucoup d'avoir fait la commission demandée par mon ami et de m'avoir envoyé des nouvelles des familles de tous mes camarades de quartier. Plusieurs n'ont pas encore reçu de nouvelles et j'aurai le plaisir de les rassurer.

Je ne sais si je t'ai dit que tous mes camarades ont été pour moi d'une touchante amabilité. Il y a quelques jours, pendant que je travaillais à la bibliothèque, ils ont profité de mon absence pour me faire donner une paillasse propre qui avait été portée par mégarde dans notre chambre. Quoique leurs couches ne soient pas moins sales que l'était la mienne, ils n'ont pensé qu'à moi et m'ont fait l'extrême amabilité de plaider pour leur camarade absent. De même, ils ont insisté pour me remplacer dans toutes les corvées, parmi lesquelles il en est de pénibles, et même de dégoûtantes. Je n'aurais pas accepté ce témoignage d'amitié si je n'étais chargé du service de notre pauvre bibliothèque de prison, ce qui peut être aussi considéré comme une sorte de corvée.

Actuellement, mon travail consiste surtout à faire des extraits et des recherches pour mon ouvrage futur sur le *Sol et les Races* ; mais je m'occupe aussi à donner et à prendre des leçons ; j'enseigne l'anglais - moins bien que toi - et j'apprends le flamand sous la direction de mon ami, le citoyen Buurmans. J'ai entrepris en outre un petit travail purement littéraire, qui n'est pas bien avancé, mais que je désire terminer avec ton concours pendant de longues soirées d'hiver, alors que nous deviserons et que nous étudierons en commun après le travail de la journée. Je lis aussi quelque peu pour me délasser.

.....

Ton ami,

ÉLISÉE RECLUS

On dit aussi que notre sort doit être bientôt décidé. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette rumeur.

A Mme F. Reclus.

(sans date, reçue le 31 juillet 1871).

.....

Hier, m'est arrivée une lettre de Maunoir, secrétaire de la *Société de Géographie*. Cet ami me dit qu'il provoque une démarche collective de la Société pour obtenir ma libération. Seulement, me dit-il, il serait possible qu'on me demandât un engagement formel, une promesse, un serment quelconque, ou tout au moins une phrase d'allégeance dans une lettre privée. Tu comprends ce que j'ai dû répondre. L'avenir m'étant inconnu, il m'est absolument impossible de savoir quelle ligne de conduite m'ordonnera ma conscience, et, par conséquent, je ne puis souscrire à aucun engagement dont d'autres que moi auraient à peser les termes. Chose étrange ! Alors que la Société, dans l'état de désagrégation et de démoralisation où elle se trouve, aurait besoin de tous les hommes droits et consciencieux, des amis supposent que, pour rentrer dans la vie libre, il me faudrait commencer par m'avilir. On se figure d'ordinaire que les femmes sont conseillères de lâcheté ; aussi avais-je quelque idée d'écrire à Maunoir : "Allez consulter ma femme. C'est elle qui décidera. Mais je sais d'avance ce qu'elle vous dira. Elle préfère ne plus revoir son mari que de le voir rentrer furtivement la tête basse et le coeur plein de remords. Elle veut revoir son mari tel qu'elle l'a connu et tel qu'elle l'aime."

Tu vois d'après ce qui précède que je dois simplement continuer ma vie de prisonnier sans me creuser l'esprit au sujet du hasard de ma libération. Cependant, la besogne de l'interrogatoire avance un peu ; sur mille captifs que nous sommes à Quélern, plus de deux cents ont subi leur examen ; un seul a été libéré, par ordonnance de non lieu, je suppose.

.....

Je n'ai point fini de rédiger le second volume du résumé de la *Terre*...Je te prie de m'envoyer 1° un exemplaire en feuilles de l'abrégé du premier volume de l'abrégé, 2° ce qui a été rédigé du deuxième volume, 3° les feuillets préparés pour la rédaction du manuscrit ; 4° le cahier de notes. Avertis Templier que j'ai rédigé le premier tiers du deuxième volume de l'abrégé et que je vais finir le reste (3).

.....

Ton mari,

ÉLISÉE RECLUS

(3) *Les Phénomènes terrestres*, reproduction résumée de La Terre, 1er volume : *Des Continents*, Hachette et Cie, 12 sept. 1870 ; 2ème vol. : *Les Mers et les Météores*, Hach. et Cie, 26 sept. 1872.

À Mme F. Reclus

3 août 1871.

.....

Je puis te raconter maintenant pourquoi l'on m'a transporté ici. Tu sais peut-être que le ministre Simon, secrétaire de l'Instruction publique, a visité tous les pontons et prisons.

Il vint aussi à Quélern, entouré de généraux, d'amiraux et autres gens nantis de sabres et de chapeaux à plumes. Avant de partir il voulut me voir et me demander si je ne manquais de rien. Mais comme je méprise cet homme, je refusai de me rendre auprès de lui en disant que je n'avais rien à lui demander. Bien qu'il en fût très ennuyé, comme je l'ai su, il déclara qu'il voulait me donner du confort malgré moi et décida, d'accord avec le directeur, de me faire transporter à Trébéron. Ils auraient pu me garder à Quélern, mais là j'avais trop d'influence, paraît-il, sur mes compagnons de prison ; nous étions trop bons amis et mes leçons déplaisaient au directeur, bien qu'il n'ait jamais osé les interdire. Il voulait rompre nos liens de concorde et de bonne volonté et voilà pourquoi je fus envoyé dans cette île. Quand il vint ici, le ministre donna l'ordre de surveiller étroitement mes actes et de m'enfermer dans ma chambre. Il fut même question de mettre à ma porte un soldat qui me suivrait partout, son fusil chargé sur l'épaule. Mais heureusement, quand le ministre eut tourné le dos les chirurgiens de la marine et autres supérieurs, qui appartiennent tous à la marine et sont très bien disposés à mon égard, ne tinrent aucun compte de ses paroles ; je suis aussi libre que les autres prisonniers, je me promène comme il me plaît et je lis même des journaux et travaille la nuit dans ma chambre. Tous ces messieurs se montrent envers moi excessivement bons et polis ; même le curé est venu me rendre visite. Je puis même te dire ceci : si tu crois bon de venir me voir, tu obtiendras la permission, bien que officiellement ce soit encore très strictement défendu d'être seule avec moi dans ma chambre pour quelques heures.

.....

J'ai appris que des douze ou treize mille prisonniers de Brest un peu plus de neuf cents ont été libérés. Je sais grâce au capitaine qui m'a interrogé que la seule accusation qui pèse sur moi est d'avoir marché contre l'armée régulière. Il m'a montré naturellement sans que je le lui demande beaucoup de lettres d'origines diverses sollicitant ma libération. Ainsi mon cas est très simple. Cependant je n'ai pas de raison de croire que je serai bientôt libéré.

A Mme F. Reclus

20 octobre 1871. Trébéron.

.....

Hier, un vieillard à barbe blanche et au visage souriant a bravé vent et marée pour se présenter chez moi. C'est un pasteur qui connaît mon père de nom, est grand ami du jeune de Coutouly. Il voulait me parler, croyant pouvoir m'aider à sortir de prison, mais m'a d'abord offert une poire succulente qui, disait-il, m'était envoyée par une dame. Le geôlier principal l'avait introduit avec la plus grande politesse, espérant me faire par là oublier la façon méchante et vulgaire dont il s'était conduit dans l'affaire du vin envoyé par mon beau-frère. Donc, le pasteur, M. Berth, m'a dit être très bien en cour auprès du nouveau ministre, Casimir Périer, et qu'il pourrait s'en prévaloir pour obtenir ma liberté, si toutefois j'y consentais. "Certainement, ai-je répondu, je ne demande qu'à être libre comme les camarades, sans condition et sans promesse attentatoire à ma dignité. Comme les paroles me semblent non moins sérieuses que les actes, je ne veux pas en prononcer d'humiliantes ou de flatteuses, et demande à être libre parce que la chose est juste en soi, je ne veux pas la devoir à la générosité". M. Berth m'ayant demandé de formuler ma déclaration par écrit, j'y ai consenti, pesant mot après mot, phrase après phrase, n'omettant aucune des raisons qui établissent selon moi la légitimité de ma libération, sans m'abaisser à la demander, naturellement. Du reste, ceci me paraît négligeable, mais rien ne s'opposait à ce que je dise toute ma pensée : pourquoi ce que l'on a dans le coeur ne serait-il pas sur les lèvres ?.....

.....

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme F. Reclus

Versailles, 30 octobre 1871.

Depuis une semaine environ, mon transfert de Trébéron au ponton, puis à Brest, puis à Versailles, a mis du trouble dans notre correspondance. J'ai vu M. Bellamy (4) quelques minutes avant mon départ, dans la gare du chemin de fer.

Il venait de perdre son père. Il a été pour moi d'une affection, d'une délicatesse rares : j'étais vivement ému en lui serrant la main.

Mon voyage de prison en prison s'est assez bien fait, si ce n'est que j'ai véritablement souffert par suite de manque d'air et de lumière dans la cellule profonde de Fontenoy où j'ai été enfermé une vingtaine d'heures... J'ai écrit à M. Charton et à Onésime en leur demandant de venir me voir pour causer de mes affaires et me rendre divers services. Je ne t'en dis pas encore autant, car tu demeures plus loin qu'eux et il n'est pas certain que je reste ici. D'après ce que m'a dit le lieutenant du ponton de Fontenoy, ma destination prochaine serait Saint-Germain. Cette prison est une sorte de caravansérail où nous sommes à l'étroit, mais pas tant qu'au fort de Quélern. Si je devais rester ici quelque temps, j'arriverais facilement à m'isoler assez pour travailler un peu. Grâce à la cantine, un ami, un médecin que j'ai été étonné de trouver ici, m'a offert dès mon arrivée un véritable repas. Excuse mon silence près des amis...

.....

ÉLISÉE

(4) Un des notables de Brest qui fut très bienveillant à Mme Reclus quand elle allait voir son mari en prison.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Conseil de guerre permanent de la 1ère division militaire, séant à Saint-Germain-en-Laye.

JUGEMENT.

Au nom du peuple français.

Le 7e conseil permanent de guerre de la 1ère division militaire a rendu le jugement suivant : Aujourd'hui, 15 novembre 1871, le Conseil de guerre permanent de la 1ère division militaire, séant à Saint-Germain, ouï le Commissaire du Gouvernement dans ses réquisitions et conclusions, a déclaré le nommé Reclus, Elisée Jacques, écrivain géographe, coupable d'avoir porté des armes apparentes dans le mouvement insurrectionnel de Paris et d'avoir fait usage de ses armes. Le conseil a admis des circonstances atténuantes.

En conséquence, ledit conseil condamne, à la majorité de cinq voix contre deux, le nommé Reclus Jacques, écrivain géographe, à la peine de Déportation simple par application des articles 267 du code de justice militaire, 5 de la loi du 8 juin 1850, 463 du code pénal et 135 du code de justice militaire.

Et, vu l'article 139 du Code de justice militaire, le Conseil condamne ledit Reclus, Élysée Jacques, à rembourser sur ses biens présents et à venir, au profit du Trésor public, le montant des frais du procès.

Signalement, etc.

Le présent jugement a commencé à recevoir son exécution le 15 novembre 1871.

Le Commissaire du Gouvernement.

Pour extrait conforme,

LE GREFFIER.

A Richard Heath, en Angleterre

Maison de correction, Versailles, 8 janvier 1872.

Mon cher Monsieur,

Vous avez été certainement surpris de ne point recevoir de réponse à votre bonne lettre du 18 novembre mais c'est hier

seulement qu'elle m'a été remise.

Je ne puis assez vous dire le plaisir que j'éprouve de refaire votre connaissance ; après une séparation de 20 ans, dans une vie si mouvementée, j'étais loin de m'attendre à pareille aubaine. Je me rappelle bien votre nom, votre physionomie et, plus encore, votre bonté pour moi, mais dans le torrent de la vie qui nous emporte simultanément ou nous sépare violemment, tant de personnes que nous connûmes se sont déjà évanouies dans l'ombre que je n'osais espérer encore avoir de vos nouvelles.

J'ai certainement beaucoup souffert depuis mon emprisonnement et, auparavant, durant la guerre franco-prussienne et la Commune, mais comme vous l'avez bien compris, ma grande consolation a été d'avoir pu agir selon ma conscience. Plus d'une fois, j'ai eu besoin d'interroger le sens du devoir, mais je n'ai pas hésité à obéir, au risque de compromettre vie ou liberté. C'est ce qui me donne aujourd'hui la satisfaction d'avoir conquis le respect même de mes adversaires politiques.

Étant prisonnier, je ne puis entrer dans aucun détail relatif aux causes, à l'histoire et aux suites probables de notre guerre civile : il faut que je garde le silence, mais tous ceux qui recherchent le vrai en toute sincérité doivent facilement en saisir le sens. Il m'est doux de savoir que vous me connaissez suffisamment pour ne point m'accuser d'avoir lutté dans un but d'intérêt, de violence, ou désir d'autorité, et vous remercie de tout coeur de n'avoir point laissé pénétrer le doute en votre esprit. Vingt années se sont écoulées et le vague souvenir que vous avez conservé de moi est encore celui d'un homme sincère et désintéressé. J'ai à coeur de vous en remercier. Votre bonne lettre me permet de constater que l'enthousiasme et le dévouement ne sont jamais perdus, ainsi que vos philosophes et les nôtres l'ont prouvé scientifiquement. Il y a continuité de force. Soyons bons, et l'influence de notre bonté se fera sentir dans le monde entier. Partout où j'ai trouvé des amis, en Europe, en Amérique, en liberté ou en prison, j'ai été utile en parlant de justice et en agissant conformément à mes paroles.

Vous me demandez quel est le vrai sens du verdict prononcé contre moi : Il est analogue à celui de la transportation pour les condamnés d'Angleterre, avec cette différence que ce n'est pas en Australie, mais en Nouvelle-Calédonie, que je serais envoyé. Sera-ce mon destin de m'y voir relégué loin de femme, enfants, livres et amis ? Je ne le pense pas. Différentes sociétés de géographie et, je le dis avec reconnaissance, des plus célèbres savants anglais demandent l'annulation ou la commutation de ma peine. Je serais étonné qu'ils ne réussissent pas. Mais, quel que soit mon sort, croyez que je ferai mon devoir.

Vous ne me dites pas dans votre lettre si l'existence vous sourit. Je l'espère, et en suis même sûr, car un cœur aimant comme le vôtre doit vous faire aimer et estimer de tout le monde.

Pardon pour mes fautes d'anglais (5). Nous n'en sommes pas encore à la langue universelle.

Je reste, cher Monsieur, votre dévoué.

ÉLISÉE RECLUS.

(5) Cette lettre a été traduite.

Il y eut unanimité, on peut le dire, dans le témoignage spontané des savants et littérateurs anglais en faveur d'Élisée Reclus, condamné à la déportation.

Nous ne donnerons pas la liste des 61 signataires de la première pétition, qui fut expédiée de Londres, le 30 décembre 1871, par H. Woodward, membre de la Société Géologique et de la société zoologique de Londres : ce serait celle des plus notables écrivains et hommes de science de l'époque ; ni les noms des 33 autres personnages éminents qui s'ajoutèrent à cette première liste, car on était bien décidé, en Angleterre, ainsi qu'en France, à continuer le pétitionnement jusqu'à ce qu'on eût obtenu gain de cause. Enfin, on apprit que, par décret du 15 février 1872, la peine était commuée en dix années de bannissement et, qu'après sept mois et demi de détention, Élisée venait d'être transféré de Versailles à Paris, et, de là en Suisse, dans une voiture cellulaire et les menottes aux mains.

À Élie Reclus

Lugano, Suisse, 29 avril 1872.

Mon cher ami,

Reçu l'ouvrage de Bastian que je tâcherai de te renvoyer dans le mois. Mais ainsi que tu l'as deviné, ce qui me sera le plus utile, c'est le catalogue géo-ethnographique de la bibliothèque. De cette manière, je pourrai me procurer les ouvrages indispensables. Du reste, même ici, j'ai trouvé à peu près ce qu'il me faut. Un des professeurs du lycée de Lugano, le fils du géographe Thurman, a une assez belle bibliothèque qui est à mon service.

.....

Nous revenons de Milan où nous avons passé quatre ou cinq jours très agréables, en dépit de la pluie obstinée. Fano (6) n'était point chez lui. Il avait été appelé à Rome, non seulement pour ses devoirs de représentant, mais aussi comme délégué à ce congrès de prétendus ouvriers, qui ne comprenait guère que des princes, des comtes, des sénateurs et des marquis. Tu comprends combien ce congrès a tenu à la modération la plus parfaite. Il y a eu deux tempêtes occasionnées par l'imprudence de deux vrais ouvriers, qui soutenaient, l'un que les grèves étaient un mal nécessaire, l'autre que l'éducation devait être laïque. Les deux malheureux ont été expulsés sous les huées.

Les quelques citoyens que j'ai vus à Milan ne sont donc guère amis de Fano. L'un, un jeune homme pâle, aux yeux brillants, sort de prison, où on l'avait jeté parce qu'il avait essayé de fonder un journal (7) qui ne contiendrait ni personnalités, ni violences de langage, mais où il aborderait le vif des questions.

C'est Vincenzo Pezza (8)... Un autre, Stampa (9), est un bon et doux vieillard, un propriétaire, éleveur de vers à soie. Ce qu'il m'a raconté et montré de la vie des paysans lombards est horrible. Quand tu viendras, nous irons le voir ensemble.

Tu me demandes des détails sur la visite de Michel (10) et de Beppo (11). Ils sont restés tout un jour et par conséquent, il me serait impossible de résumer tout ce que nous avons dit. Ils ont été fort raisonnables. Michel avait pour moi des câlineries d'ami bienveillant (12).

Nous ne sommes pas encore installés dans notre villa-baraque. Je crois que nous pourrons y travailler à notre aise. Ainsi que me l'a écrit Onésime, il devient probable que je serai chargé par Tempier de rédiger une *Géographie*. C'est pour moi un brevet de longue vie, car j'en aurai là pour bien des années. Il serait possible aussi que j'eusse à visiter Londres cette année pour refaire mon *Guide*, mais je n'accepterai que si Fanny peut faire le voyage avec moi.

A bientôt, amis.

ÉLISÉE

(6) Fano, diminutif de Fanelli, Enrico Fanelli.

(7) *Il Martello*.

(8) Vincenzo Pezza mourut poitrinaire en 1873.

(9) Gaspardo Stampa, autre internationaliste italien.

(10) Bakounine.

(11) Beppo, internationaliste italien qui, avec Élie, avait fait le voyage d'Espagne (1868-69)

(12) Cette visite aux amis de Milan et à Bakounine, qui avait eu lieu le 18 avril, est mentionnée avec détails par James Guillaume, 2ème v. de l'*Internationale*, p. 279. On peut lire aussi, même page, le récit des premiers rapports d'Élisée avec James Guillaume et de leur ultérieure amitié.

A Victor Buurmans

Luina di Pazzallo, Lugano, 19 mai 1872.

Mon bien cher ami,

J'attendais pour te répondre que j'eusse été renseigné par un de mes amis au sujet les chances de prospérité qu'il y aurait pour toi dans le pays de Neuchâtel. La réponse que j'ai reçue était fort dilatoire ; le mieux, je le crains, sera de ne plus y penser pour le moment. Tu comprends combien je serais désolé si je te faisais lâcher le médiocre certain pour n'importe quel incertain. Il serait trop redoutable d'exposer tes enfants à une destinée inconnue. Il faudra donc attendre. Mais le courage ne t'est pas difficile à trouver : nous avons eu tant de misères ! avec de l'intelligence et l'esprit de solidarité nous saurons en sortir.

Tu me demandes, mon cher ami, si je crois positivement que notre correspondance est à l'abri de toute indiscrete curiosité de la part de MM. les employés du cabinet noir. Hélas ! il ne faut jurer de rien. Que, de mon village à Paris les lettres mettent quatre jours pleins, il n'y a là rien d'étonnant, et ce n'est point cela qui m'inquiète ; mais je reconnais parfaitement que si ces braves gens de la police croient avoir le moindre intérêt à lire nos correspondances, ils ne s'en feront point faute. Je sais parfaitement que nous tous, exilés et réfugiés "communards", nous sommes fort surveillés. La France, qui est assez riche pour payer toutes ses hontes, entretient grassement des mouchards qui boivent dans les cafés d'innombrables bocks et, rentrant le soir, imaginent quelque conspiration fantastique. Pour donner un corps à ces prétendus complots, ils doivent certainement désirer de trouver çà et là des lambeaux de phrases qu'ils puissent torturer pour leur faire signifier quelque chose de bien "attentatoire à l'ordre et à la propriété." Il nous faut donc être fort circonspects, non pour moi qui ne cours aucun risque, mais pour toi qui es dans l'antre de la police. Écrivons-nous simplement des lettres d'amitié. Plus tard, nous pourrons nous dire honnêtement tout ce que nous avons sur le coeur.

.....

Certainement, mon cher ami, je serais heureux d'avoir des nouvelles de nos anciens camarades. Inutile de me parler de ceux que tu ne respectes pas ; mais parle-moi des autres. J'ai gardé de tous ces amis d'infortune le plus tendre souvenir. Beaucoup d'entre nous avaient de graves défauts, je le sais ; mais je voudrais bien que, dans son ensemble, la société tout entière leur ressemblât.

Ma femme vous envoie ses salutations les plus affectueuses. Je te serre la main et te prie de transmettre à ta femme mes voeux de prospérité pour vous. Embrasse aussi tes enfants.

Ton ami,

ÉLISÉE RECLUS.

À Mme Élie Reclus

La Luina di Pazzallo, Lugano, 8 juin 1872.

Ma chère Noémi,

Vous ne me répondez pas au sujet de *la Gironde*. Dois-je lui proposer Élie comme correspondant, au cas où j'aurais ma besogne géographique ? Je ne voudrais pas perdre de temps, de peur de laisser périmer mes droits acquis, acquis par deux correspondances.

Je n'ai pas le droit de signer une pétition à l'Assemblée, puisqu'elle m'a privé de mon titre de citoyen. Même si j'avais ce droit, je ne tiendrais pas à pétitionner auprès de MM. les fusillards. Cette assemblée n'existe pas pour moi : je l'ai dissoute. C'est malgré nous qu'elle se maintient.

Votre frère,

ÉLISÉE

J'envoie à Élie un petit almanach **(13)** populaire que je lui recommande : une belle œuvre des Jésuites.

(13) C'est sous le titre d'*Almanach du Bon Pasteur* que circulaient les livres de propagande sociale.

À Élie Reclus

23 septembre 1872.

Puisque tu n'es pas venu nous voir, hélas ! c'est à moi de te raconter le Congrès de la Paix **(14)** pour que tu puisses, au besoin, dire à tes lecteurs du *Dielo***(14b)** qu'il n'y a rien à en dire.

Première séance : Les dieux, c'est-à-dire Lemonnier **(15)**, plus rouge que jamais, et Goegg **(16)**, plus dégingandé qu'avant son départ pour l'Amérique, siègent au fond d'une grande église dans le voisinage de l'autel. Au-dessous sont les dieux mineurs et le menu fretin des correspondants de journaux parmi lesquels le noble Fribourg **(17)** se distingue par un paletot jaunâtre. Des drapeaux pendent sur nous à côté des objets de sainteté.

Lemonnier monte en chaire et parle du dévouement de Goegg. (Applaudissements).

Goegg se démène et parle du dévouement de Lemonnier. (Applaudissements).

Un citoyen propose un vote de remerciement à Goegg et à Lemonnier. (Applaudissements).

La séance est levée.

A demain les discussions sérieuses.

Deuxième jour. Avant d'entrer, je rencontre Arnould **(18)** causant avec le citoyen J.-J. Blanc **(19)**, lequel nous dit d'un ton tranchant que le Saint-Gothard n'offre rien de curieux à voir : le pays est pour lui sans intérêt.

Arrive Lemonnier, pâle aujourd'hui et d'apparence respectable, sous ses cheveux blancs. Il vient pour me serrer la main. Je faisais pourtant semblant de ne point le voir : vains efforts. En me parlant, il se met sous la protection de Mme Kergomard **(20)**.

Maître Fribourg s'avance d'un air patelin ; mais à celui-là je puis tourner carrément le dos.

La séance est ouverte. Ritournelle du procès-verbal et de la correspondance. Lettres obligées des grands hommes : Louis Blanc, Edgar Quinet, Garibaldi. Cette dernière semble être la seule sérieuse.

Moneta **(21)**, délégué italien, ouvre le feu : "Que faites-vous philosophes, à quoi servent toutes vos paperasses ? pourquoi personne n'est-il venu vous entendre, si ce n'est parce que vous êtes ennuyeux ? Vous dites vouloir la paix ? Mais pour arriver à une paix solide, comment vous y prendrez-vous pour renverser les gouvernements qui s'y opposent ? Comment en finirez-vous avec le pape et l'empereur ? Ce n'est pas le moment de faire de la philosophie."

Lemonnier : "C'est que nous sommes des gens pratiques. Nous nous plaçons sur le terrain de la République universelle". Depuis que Lemonnier est apôtre, il a pris un air de prêtre. Cependant cela m'a fait un certain plaisir d'entendre son discours : c'était le premier speech français que j'entendais depuis mon acte d'accusation.

Nostag **(22)**, journaliste français : "Attendu que ces Messieurs parlent de la Commune et se servent du langage de la Commune de Paris, tout en prétendant servir une cause différente, attendu qu'ils se servent de mots dont ils n'ont pas l'air de comprendre la valeur, l'assemblée passe à l'ordre du jour."

Goegg : Il écume, il bondit, il montre le poing et débute par de fortes grossièretés. Il traite Nostag de menteur, ou à peu près, et, dans son zèle, fait une profession de foi communiste.

Limousin (23) : "Ah, ah ! vous êtes communiste, très bien, nous en prenons acte, mais est-ce là votre opinion personnelle ou bien engagez-vous la ligue tout entière ?" (Sensation). Goegg est cloué sur son banc. La situation est grave.

Lemonnier vient au secours de son copain. "Entendons-nous. Nous sommes pour le droit de propriété et de capitalisation n'ayant pour limite que le respect de soi-même et du droit d'autrui. La société doit à tous ses membres de leur faciliter l'accès de la propriété individuelle." Il ne fallait rien moins que ces déclarations rassurantes pour calmer les bourgeois de Lugano. Goegg se cache derrière un pot de fleurs.

Le professeur Thurmann vient verser l'eau tiède de la philosophie sur toute la discussion. Il ennue tout le monde et a l'air de s'ennuyer profondément.

Fribourg paraît à la tribune. Pour se donner l'air d'un ouvrier, il s'est revêtu d'une veste sale de couleur jaune et tachée de noir dans le dos. En méchant garnement qu'il est, il s'attaque de nouveau au lamentable Goegg : "Quel Goegg êtes-vous donc ? Goegg signataire des propositions collectivistes de Bâle, ou le Goegg propriétaire de Lausanne ?" Goegg remonte à la tribune ; il n'est plus insolent et cherche à s'échapper par la tangente. Entre autres choses, il essaie de prouver que la propriété individuelle et la collectivité du sol sont exactement la même chose.

Fribourg veut continuer de déchirer le malheureux, mais le président Battaglini l'arrête pour en revenir à l'ordre du jour.

Deuxième prêche de Lemonnier.

Un avocat local vient faire des effets de jambe et de voix.

Troisième jour. Adhésion de Pérez y Miguel, député aux Cortès, que tu connais peut-être. Idem de Sonnemann (24).

Censi, notre propriétaire, se révèle comme économiste. il parle avec beaucoup d'emphase de l'organisation de la république fédérative.

Limousin fait des phrases sur le "fluidisme" de la société. Comprenne qui voudra ! Puis il décoche quelques traits sans vigueur contre l'Internationale et demande à l'assemblée bourgeoise de la Paix et de la Liberté d'aider à l'organisation de corporations ouvrières, que l'on mettrait ensuite sous la protection des pouvoirs politiques. Puis il parle d'une façon mystérieuse d'un homme que la France aurait trouvé dans ses malheurs. Quel est cet homme ? est-ce Thiers ? est-ce Gambetta ? Nous n'avons pu savoir. Son discours devient de plus en plus "fluidique".

Morosini (25). Discours languissant, cherchant à nous convaincre que nous nous ennuyons. Il y réussit.

Fribourg, encore plus sale qu'hier, parle en faveur de l'instruction gratuite, obligatoire, laïque et familiale. Il ne suffira pas que le curé quitte son uniforme pour qu'on lui confie l'éducation des enfants, et patati et patata.

On lit un mémoire de P. Lacombe (26) relatif au projet de paix universelle. Après avoir montré combien chimériques étaient les projets de Saint-Pierre, de Kant, de Saint-Simon, Lacombe cherche à établir que l'arbitrage tend à se substituer de plus en plus aux discussions violentes de la guerre ; la statistique de tous les différents internationaux du siècle trouve que l'arbitrage en a résolu un beaucoup plus grand nombre que la guerre. Il propose donc de pousser chaque nation à conclure avec chacun de ses voisins en particulier des traités d'arbitrage qui les engageraient pour les discussions à venir. Tout le zèle des pacifistes devrait s'employer surtout à recruter des députés, des journalistes, des diplomates qui travailleraient à la conclusion d'un traité entre la France et l'Angleterre. Lacombe s'imagine que "l'ère de paix universelle étant beaucoup plus rapprochée que celle de la République", il s'agit de travailler à la pacification avant de travailler à la liberté. Ce mémoire m'a fait de la peine sans m'étonner. Lacombe, docteur en droit et ami de Gambetta, veut être tellement pratique qu'il cesse absolument de l'être.

Fribourg dit qu'il ne s'agit pas seulement d'arbitrage au point de vue théorique, mais que ces Messieurs de la paix devraient en prendre l'initiative. Il rappelle que, d'après une décision prise à Berne, "les bourgeois du congrès" devaient présenter leurs ventres aux baïonnettes prussiennes, mais que, la guerre une fois éclatée, ils sont restés

tranquillement chez eux. Tartine sur le courage et sur le dévouement (Tonnerre d'applaudissements). Fribourg est le grand homme de la minute. Goegg cherche un argument pour expliquer leur pleurerie. C'est que nous avons peur de la police, dit-il ; puis il qualifie Fribourg de farceur. L'insulte est son grand moyen d'éloquence. Fribourg proteste et aplatit de nouveau Goegg qui derechef va se cacher derrière son pot de fleurs et se tire désespérément la barbe.

En ce moment Hodgson Pratt (27) fait son apparition dans la salle. Lemonnier le présente à la tribune, plus pontife que jamais, l'huile découle de sa bouche et ses mots forment une bouillie larmoyante. Il présente des excuses pour les insolences extraparlimentaires de Goegg, puis, avec un choix d'expressions parfaitement acceptables mais impitoyables sous leur forme polie, il signifie nettement à Fribourg qu'il n'est qu'un malhonnête homme et un vil coquin. L'exécution est complète, et cependant on se trouve humilié à la pensée qu'un homme d'une certaine valeur comme Lemonnier soit obligé de dire son fait à un homme indigne dont il a, en mainte circonstance, accepté le concours. Ensuite Lemonnier, répondant au mémoire de Lacombe fait remarquer avec juste raison que des arbitrages entre république et empire ne seraient que duperies pour la liberté. Il ajoute que la plupart des arbitrages, sauf celui de l'Alabama, n'avaient pour objet que la solution de difficultés sans importance. En somme le Congrès est sans valeur. Il n'y a ni partis ni passions collectives dans un sens ou dans un autre ; la désagrégation est telle qu'il ne reste plus que quelques vanités personnelles et sans doute aussi quelques dévouements particuliers. J'oubliais un discours de Limousin, qui se trouvait parmi les francs-maçons de Paris, allant au-devant des Versaillais (28). Il affirme que si on leur avait donné un programme de discussion, Thiers aurait eu l'amabilité d'interrompre le siège pour s'entendre avec Fauvety, Limousin et Cie ! Voilà comment on écrira l'histoire.

Quatrième jour. Nostag, à propos du procès-verbal, défend la conduite des francs-maçons pendant la Commune de Paris, glorifie la Commune elle-même et prononce quelques paroles de malédiction contre Thiers et ses bourreaux.

Lemonnier se borne à approuver l'acte des francs-maçons. Adhésion de Mauro-Macchi (29).

Adhésion de Passy (30). Lettre qui semble honnête et plus sérieuse que les discours de ce Congrès.

Hodgson Pratt parle de l'effort qui sera bientôt tenté dans le parlement anglais pour ériger en principe l'application constante de l'arbitrage international. Il parle aussi du projet de Marcoarti pour l'établissement d'un parlement international l'année prochaine. Naïvement, sans trop savoir qu'il faisait la critique amère de la société dans laquelle il se trouvait, Pratt déclare qu'avec des sociétés bourgeoises, on ne fera jamais rien : il ne faut pas seulement travailler pour les ouvriers mais aussi travailler avec eux. Sans leur appui, toute œuvre est morte avant de naître.

Lettre de Victor Hugo. Un flot d'antithèses dont quelques-unes sont heureuses. On traduit la lettre en italien. La prose retentissante d'Olympio produit encore plus d'effet dans cette langue sonore que dans notre français maigrelet. (Applaudissements frénétiques). Sur la proposition d'un vieux convaincu, il est décidé que cette lettre sera traduite et répandue en Europe au plus grand nombre possible d'exemplaires. Sur la proposition d'un autre bonhomme, il est décidé qu'on enverra séance tenante un télégramme de félicitations à Victor Hugo.

Limousin introduit un amendement à je ne sais quelle résolution du Congrès. Il demande qu'on flétrisse les "meneurs", les "sectaires" de l'Internationale. Il veut que la ligue bourgeoise attire à elle la partie "saine" des ouvriers.

Un avocat italien lui répond sans trop le comprendre.

Ducommun (31) rappelle ce qui s'est passé au Congrès de Berne et proteste avec beaucoup de sens contre cette absurde déclaration de guerre. "Que l'Internationale fasse sa besogne, dit-il, et qu'elle le fasse bien ; il y a place pour tous au soleil."

Limousin. "Je sais que je disais des bêtises, mais je voulais dire du mal de l'Internationale et je suis content d'y avoir réussi. Maintenant que j'ai parlé, je suis heureux. Rendons grâce aux dieux !"

Lecture d'un mémoire sur la pénalité.

Hodgson Pratt parle de ce qui s'est fait à Londres dans le dernier Congrès. Il explique le système des bonnes notes employé dans une des prisons d'Irlande. Par ce moyen, le prisonnier peut graduellement reconquérir sa liberté, quelle

que soit la peine à laquelle il a été condamné ; quand il a un nombre suffisant de bonnes notes, il est transféré dans une prison de Dublin dont les portes sont tout grandes ouvertes, et dans laquelle il reste parce que son honneur y est engagé. On s'y livre aux jeux athlétiques, on y fait conférences et discours. On y travaille surtout. A leur sortie de cette prison, les condamnés, que les patrons se disputent comme d'excellents travailleurs, vont exercer soit à la ville, soit à la campagne ; mais ils restent toujours sous la surveillance de la police et, par la moindre incartade, ils s'exposent à aller finir dans une vraie prison la peine qui pèse virtuellement sur eux.

Encore deux discours sur la pénalité par les citoyens Censi et Lemonnier ; puis la session est close. On vote des remerciements au Président. Ainsi finit ce médiocre Congrès. Nous y avons entendu quelques paroles de conviction, pas un accent ému. Il faut que la société soit tombée bien bas pour que Fribourg ait été, malgré ses airs de voyou et son infamie trop évidente, l'orateur le plus écouté.

J'ai vu un moment Hodgson Pratt et lui ai donné ton adresse. Il m'a dit qu'il tâcherait de t'aller voir.

Je te recommande toujours de m'envoyer un ou plusieurs des livres que je t'ai demandés, il y a longtemps. Si tu en as perdu les titres, je te les enverrai.

J'expédie à Bigelow (32) ta *Lettre d'un Cosmopolite* qui renferme quelques lignes à son adresse. La fin de cette lettre m'a beaucoup plus.

Ton frère

ÉLISÉE RECLUS.

(14) Congrès de la Paix, tenu à Lugano.

(14b) La Revue russe, à laquelle collaborait Élie.

(15) Lemonnier (Charles), ancien Saint-Simonien. 1806-1891.

(16) Goegg, délégué des Sociétés allemandes de la Suisse au précédent congrès de Bâle, septembre 1896, démocrate bourgeois qui, pour détourner le peuple de la Révolution, se rejetait sur la Législative directe. V. Guillaume, *l'Internationale*, I, p. 190.

(17) Fribourg, un des fondateurs parisiens de *l'Internationale*: ainsi que Tolain, il en fut expulsé à cause de son attitude hostile à la Commune. Ses articles sur *l'Internationale* paraissaient dans *Le Temps* (1871).

(18) Arnould (Arthur), 1833-1895, écrivain distingué et homme de cœur, qui fut membre de la Commune. Réfugié en Suisse, il publia des romans, des articles de politique, de théâtre, et même d'ésotérisme, sous le pseudonyme de *Mathey*.

(19) J.-J. Blanc. Les Reclus l'avaient connu au Crédit du Travail. En collaboration avec L. Hans, il publia *Guide à travers les ruines. Paris et ses environs*, 1871, et *Les Sociétés coopératives de consommation*, Paris, 1877, *Mémoire* récompensé.

(20) Mme Kergomard, née Reclus ; cousine d'Élisée.

(21) Moneta, le pacifiste bien connu.

(22) Nostag (Jules), directeur sous la Commune de la *Révolution politique et sociale*, organe de *l'Internationale*.

(23) Charles Limousin, membre de *l'Internationale* et délégué français à la conférence internationale de Londres en 1865. Rédacteur avec Tolain et Fribourg de la *Tribune ouvrière*, Paris 1865, suivie de la *Presse ouvrière*, imprimée à Bruxelles et saisie à Paris.

(24) Sonnemann (Léopold), 1831-1909, fondateur de la *Frankfurter Zeitung*, le plus important journal démocratique

allemand (*Volkspartei*), d'accord alors avec Bebel, Liebknecht, etc., sauf sur la question sociale.

(25) Morosini, ancien garibaldien.

(26) Paul Lacombe, né à Cahors, 1834. Il fut élève de l'École des Chartes et écrivit des précis d'histoire élémentaire. En 1876, il publia un mémoire sur l'établissement d'un tribunal d'Arbitrage international. Il fut nommé inspecteur général des bibliothèques et des Archives.

(27) Hodgson Pratt, fondateur en 1881 de l'*International Arbitration and Peace Association*; il fut, avec R. Cremer, pendant de longues années, le personnage représentatif du mouvement pacifiste en Angleterre.

(28) 22 avril 1871. Voir Murailles politiques françaises. Voir aussi Élie Reclus, *Journal de la Commune*.

(29) Mauro Machi, 1818-1880, Publiciste italien, démocrate.

(30) Passy, économiste, né en 1822, l'un des fondateurs et secrétaire général de la *Ligue internationale et permanente de la Paix*, devenue *Société des amis de la Paix*.

(31) Ducommun (Élie), imprimeur à Genève.

(32) Bigelow (John), publiciste et diplomate américain, né en 1817. Inspecteur des prisons, il provoqua d'utiles réformes dans le régime pénitentiaire. Ambassadeur à Paris, il eut à aplanir les difficultés survenues à propos de l'expédition française au Mexique. Il a écrit la Jamaïque (1850), les États-Unis d'Amérique (Paris, 1863), La France, et la Marine confédérée (1888), c'est à ses soins que l'on doit la réunion des Œuvres de Franklin. Les frères Reclus eurent avec lui d'excellents rapports.

Communication du Dr Nettleau

En 1864, Bakounine rentrant à Florence, venant de Suède et de Londres, fit à Paris la connaissance des frères Reclus, probablement par l'entremise d'Herzen ou d'amis polonais. Il cherchait alors à établir des relations suivies entre les révolutionnaires, au moyen d'une société secrète, *La Fraternité internationale*, à laquelle adhèrent Élie et Élisée.

Sans prendre une part active aux actes de la Société, Élisée fut, avec la plupart de ses membres, signataire de la protestation collective des dissidents au Congrès de la Paix et de la Liberté, tenu à Berne en septembre 1868 (protestation dont nous avons donné le texte à cette date).

Cependant Élisée ne fit point partie de la nouvelle organisation créée par la minorité dissidente sous le nom d'*Alliance internationale de la Démocratie Socialiste*, dont le siège était à Genève.

Pendant l'hiver 1868-1869, la *Fraternité internationale* fut dissoute, des dissentiments étant survenus à propos de l'attitude, plutôt républicaine que révolutionnaire, d'Élie Reclus en Espagne, lors du soulèvement qui chassa du trône les Bourbons ; Fanelli, le délégué italien, s'était même plaint que sa propagande anarchiste en eût été contrecarrée.

Cette scission dans le parti avancé était fort commentée par les journaux. En 1869, Mme André Léo se mit à prêcher un socialisme de conciliation que combattait Bakounine dans l'*Égalité* de Genève.

Un manuscrit de Bakounine, daté de 1871, revient sur cette polémique. Nous en extrayons le passage suivant :

"Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement Mme André Léo, mais je la connais beaucoup tout de même par ses beaux romans sociaux... et aussi surtout comme ami de ses amis les plus intimes, parmi lesquels je citerai les deux frères Reclus, deux savants, les plus nobles, les plus désintéressés, les plus purs, les plus religieusement dévoués à leurs principes que j'ai rencontrés dans ma vie. Si Mazzini les avait connus comme moi, il se serait convaincu qu'on peut être profondément religieux, tout en professant l'athéisme. Ce sont par excellence des hommes de devoir, et ils ont rempli leur devoir jusqu'au bout. Ils ont servi tous deux la Commune. J'ignore ce qui est advenu de l'aîné ; mais je sais que le second se trouve sur les pontons de Brest avec des milliers de gardes nationaux, prisonniers comme lui et qu'il

soutient par son intelligence toujours sereine et par sa force morale admirable.

"Unis dans les principes, nous nous sommes séparés très souvent, presque toujours, sur la question de la réalisation des principes. Eux aussi, comme leur amie, croyaient, au moins il y a deux ans, à la possibilité de concilier les intérêts de la bourgeoisie avec les légitimes revendications du prolétariat. Eux aussi croyaient, comme Mazzini, que le prolétariat devait donner la main à la bourgeoisie radicale pour une révolution exclusivement politique d'abord, puis arriver ensuite avec l'aide de cette même bourgeoisie à des réformes économiques."

Des notes extraites du journal quotidien de Bakounine nous apprennent que, lors de l'arrivée d'Élisée en Suisse, après les événements de la commune, ils se visitèrent et correspondirent pendant les deux premières années. En 1874, Bakounine, ayant pris la résolution de se retirer du mouvement actif pour rédiger ses *Mémoires* et exposer par écrit l'ensemble de ses idées, demanda à Élisée de vouloir bien se charger de leur rédaction littéraire, ce qui fut accepté par une première lettre du 13 décembre et confirmé par la lettre suivante :

(À Bakounine)

La Tour de Peilz, canton de Vaud, 8 février 1875.

Mon brave ami,

J'ai appris que ma lettre du 13 décembre ne t'était pas parvenue : il faut croire qu'elle a été emporté par une avalanche du Gothard, mais tu n'avais pas besoin de la lire pour savoir que je suis toujours ton ami sincère et ton frère indépendant (33). Il va sans dire que je suis absolument à ton service pour la révision au point de vue de la langue de tes manuscrits, futurs ou présents. J'attends avec impatience tes *Mémoires* et *l'État de mes Idées*. Travaille mon ami, nous en aurons le loisir. Le fleuve débordé de la Révolution est rentré dans son lit sans avoir fait grand mal.

J'apprends que Guesde est dans la situation la plus lamentable. Il crève littéralement de faim, triste hygiène pour un phtisique. Il en est, m'a-t-on dit, sur le point de se livrer aux autorités françaises, la prison dans quelque maison centrale lui paraissant préférable à la situation dans laquelle il se trouve. Mourir pour mourir, il pourrait peut-être choisir un genre de mort plus fier et plus grand ; mais nous qui ne nous trouvons pas dans sa situation, nous n'avons point à la juger. Si tu peux lui être de quelque utilité, si tu disposes de l'appui de quelques amis, viens-lui en aide.

J'ai fait à Genève la connaissance de ton ami Saigne (34) : il m'a plu.

Te dirais-je que je ne suis pas fâché de ce qui se passe en France. L'évolution qui s'accomplit est une évolution normale. C'est la bourgeoisie à l'état abstrait, sans attirail religieux, sans vieux symbole, qui va régner sur nous. Elle donnera d'autant mieux la mesure de sa vraie valeur. Nous aurons à passer de bien mauvais jours, mais du moins l'expérience sera-t-elle concluante et complète.

Les fillettes, pour l'éducation desquelles j'ai dû quitter Lugano, vont bien. Salue ta femme et les amis.

Ton vieux camarade,

ÉLISÉE RECLUS

Le 17 avril 1875, Élisée écrit à Bakounine : il croit que la République vivra en France sous la forme de domination bourgeoise parce qu'on n'a plus besoin d'un instrument comme Napoléon. La question entre Capital et Travail en sera simplifiée.

"Cela n'empêche que je ne sois, comme toi, fort inquiet sur le résultat définitif. Il y a longtemps que je ne crois plus à la fatalité du progrès ; il se peut fort bien que nous soyons vaincu, car nous n'avons qu'un faible esprit de cohésion et nous n'avons que des velléités et peu de vouloir. Mais ce qui me rassure, c'est le grand mouvement scientifique de l'époque. Dût ce même esprit que tu appelais la civilisation française disparaître, nous avons mieux que cela dans l'évolution darwinienne, dans l'étude de la conservation des forces, dans la Sociologie comparée. Je ne dis pas, comme je ne sais quel apôtre, que "la Vérité nous rendra libres", mais elle fera au moins une moitié de la besogne.

La petite section de l'internationale de Vevey marche assez bien. Il y a deux hommes zélés et un qui l'est à demi. Tu vois que c'est beaucoup."

Cette lettre commence ainsi : "Mon brave ami... Et les épreuves de ton livre ?"

Je crois que c'est à la réunion du 19 mars 1876, à Lausanne, qu'Élisée Reclus pour la première fois professé l'anarchie en public. Voir le rapport dans le *Bulletin Jurassien* du 25 mars 1876.

(33) *Indépendant*, ce mot, dit Nettlau, marque la nouvelle attitude d'Élisée vis-à-vis de Bakounine. En 1864, il était son frère au sein de la même organisation de fraternité internationale ; en 1875, il reste frère, mais veut être indépendant.

(34) Saigne, l'un des plus ardents promoteurs du mouvement révolutionnaire du 29 septembre 1871 à Lyon.

À Nadar

Vevey, 13 octobre 1877.

Mon bien cher ami,

.....

Vous avez fait une bonne action en venant me voir, mon cher ami. Si la patrie, y compris ses mouchards, ses curés et ses gendarmes, me déplaît fort, la patrie, dans ce qu'elle a de bon et de vaillant, est bien bonne à revoir et je l'ai revue avec vous.

Mes souvenirs bien affectueux aux vôtres.

Votre dévoué,

ÉLISÉE F.RECLUS

À Victor Buurmans

Naples, 17 février 1878.

Juge de mon chagrin. Deux fois depuis un an je suis allé à Anvers ; deux fois peut-être je t'ai frôlé dans la rue, et sans te serrer la main ! En cheminant dans la ville, je me disais sans cesse : Buurmans, où est-il ? à Buenos-Ayres ? à Paris ? à Bruxelles ? peut-être même à Anvers ? Lors de mon dernier voyage, il y a deux mois, je me suis informé auprès de Chauvière qui m'a dit que tu étais probablement à Anvers, mais que tu n'avais vu aucun de tes anciens amis, que tu avais complètement disparu de notre horizon. Le dernier souvenir que j'avais de toi était celui qui me rappelait la mort de ton fils tant aimé, et je me demandais si cette mort avait été pour toi le coup de grâce : je craignais que tu ne fusses devenu misanthrope, même pour les amis, et je n'osais chercher à outrance, comme je l'eusse fait en temps ordinaire. {Personne-moi????}. Maintenant la glace est rompue, et nous aurons l'occasion de nous voir. En attendant, écrivons-nous. Avant longtemps même, tu recevras des épreuves relatives aux flamands et à la ville d'Anvers, et tu auras la bonté de me les corriger, de me les annoter, de me les enrichir de tes observations. J'aurai ainsi le plaisir de pouvoir mettre ton nom dans mon livre et, toutes les fois que je puis y introduire le nom d'un communard au lieu de celui de quelque vieux professeur réactionnaire, je suis enchanté.

Je te félicite du fond du coeur, heureux de te savoir enfin vainqueur dans le dur combat de la vie. Non marié, j'ai été aussi misérable qu'il est possible, manquant souvent de pain et d'un gîte ; mais que cette misère était philosophiquement portée, tandis que, plus tard, lorsque j'ai eu femme et enfants, les appréhensions causées par la pauvreté ont été souvent terribles. Devenu responsable des souffrances d'autrui, je me sentis vraiment criminel de n'avoir pas d'argent dans ma bourse, telle plainte de mes enfants, tel regard triste de ma femme me fendent encore le coeur quand ma mémoire me reporte vers ce temps de pauvreté. Et cependant, cette pauvreté eût été considérée comme la richesse par tant de faméliques comme j'en rencontre ici par centaines dans une seule promenade ! C'est

donc un bonheur pour moi, mon ami, de savoir que tu as enfin touché la terre ferme après avoir tant de fois risqué de te noyer avec les tiens !

Mais permets-moi d'espérer que tu exagères la situation en disant que tu es "perdu" pour le socialisme. N'as-tu pas quelques instants de repos ? Le travail que te demande ton patron est-il un travail forcené de tous les instants ? Ce n'est pas probable, puisque tu es le premier employé et que, par conséquent, en vertu de la règle des proportions inverses, ton travail doit diminuer en raison de l'augmentation de ton traitement. Eh bien ! à quoi sont employées tes heures de loisir, sinon à t'améliorer, à te rendre plus fort et plus savant pour être utile à la cause commune dès que l'occasion s'en présentera ? Ne me dis-tu pas que tu as porté une série d'articles au *Werker* sur l'Amérique du Sud et Buenos-Ayres ? Et ces articles n'étaient pas de simples fantaisies ; ils contenaient évidemment quelque chose de ta pensée intime : celui qui les avait écrits était bien le Buurmans de la section de Quélern. Travaille, mon cher ami, et garde précieusement en toi le bon trésor de nos idées et de nos revendications sociales : celui qui pense, même isolément, celui qui ne fait de révolution que sous son crâne n'en est pas moins un révolutionnaire et, lui aussi, laissera son sillage derrière lui ; car tu le sais : rien ne se perd, il y a quand même ce que Grove appelle : conservation de l'énergie.

La preuve que tu n'es pas mort, quoi que tu en dises, c'est que la question flamande, pourtant un détail infiniment petit dans la question sociale, t'occupe et te passionne encore. Comme toi, je suis d'avis que l'écrasement des communes flamandes a été un des grands malheurs de l'humanité ; je crois aussi que leur aplatissement par la bourgeoisie de langue française est une ignominie et, comme toi, j'en suis écoeuré. Sans doute, vos communes sont libres en droit : à elles de se grouper comme elles entendent avec d'autres communes flamandes ou néerlandaises, du sud ou du nord. C'est un attentat que d'intervenir entre les Flamands et leur langue, leur pensée même, et de leur dire : "Dans telle ou telle circonstance, tu parleras français". Mais tous les droits se tiennent, si les flamands se bornent à lutter pour la conquête d'un seul droit, flamand, et non du droit humain, comment veux-tu qu'ils nous intéressent et nous entraînent passionnément à leur suite ? quelques-uns d'entre eux - tu le sais mieux que personne ont si bien rapetissé leur cause qu'ils l'ont rendue solidaire des conquêtes germaniques. Ils voient dans Bismarck le grand champion de la nationalité ; ils parlent même d'abandonner le flamand comme langue littéraire et d'accepter le haut allemand comme langue de leur complète émancipation (Vanderkindere) ; ils préparent enfin les voies à la conquête allemande, qui, le crains bien, se fera tôt ou tard. Les soldats prussiens reprendront leurs "frontières naturelles" jusqu'à Lille et Saint-Omer et au Pas-de-Calais et, à leur tout, ils seront pour les Anglais les voisins d'en face. Ces événements de l'avenir, je les vois d'avance avec regret, car, plus que tous les autres peuples, les allemands représentent la discipline, c'est-à-dire la mort.

Tu m'enverras tes articles du *Werker*.

Merci des nouvelles que tu m'as données sur le compte des tiens, je te prie de présenter mes salutations à ta femme.

Tu n'as probablement pas appris le malheur qui m'a frappé depuis mon exil. Ma femme bien-aimée, celle qui, pendant le siège de la Commune, veilla si bien sur nos enfants, celle qui défendit si admirablement mon honneur, celle qui me faisait aimer la vie, celle dont j'étais fier, parce qu'elle m'a toujours donné des conseils de courage et de droiture et parce qu'elle était la meilleure partie de mon être, cette chère femme est morte. J'ai déposé ses restes sous une pierre, à Lugano, avec le corps de l'enfant qu'elle venait de me donner et celui de sa mère qui mourut quelques jours après. Depuis ces jours de deuil, mes chères fillettes, enfants pour lesquelles j'ai autant d'estime que d'affection, ont repris le dessus ; mais j'ai bien changé. Dans la conversation animée, quand il s'agit de la cause, je suis toujours le même ; mais dans la vie ordinaire, je suis le plus taciturne des hommes. Mes filles me grondent. Elles ont raison, mais je reste silencieux. Ma jeunesse s'est enfuie avec la compagne de ma jeunesse.

Incapable de diriger ma maison tout seul, je me suis remarié avec une de mes cousines, amie éprouvée, que mes enfants aiment comme une mère, lui rendant affection pour affection. Elle m'a accompagné à Naples où m'amenait le soin de ma santé. Dans mon voyage aux Pays-Bas, j'avais pris une bronchite peut-être à Anvers et je viens la soigner ici, pour qu'elle ne s'aggrave pas en Suisse.

Ce voyage et mes grandes occupations t'expliquent pourquoi je ne t'ai pas répondu aussitôt après la réception de ta lettre, qui du reste a fait beaucoup de zigzags avant de m'atteindre. Mon lieu de résidence n'est pas Genève. Mon adresse est la suivante : Vevey, canton de Vaud, 2, Place Orientale.

A Naples où je dois rester deux mois encore, tu peux écrire soit poste-restante, soit chez M. Marghiéri, libraire, 140,

via Roma, Naples.

Arthur Arnould (*voir note 18*) demeure à Genève, et je crois qu'en effet, il commence à se tirer d'affaire, grâce au *Réveil*(**35**). Je ne l'ai vu qu'une fois depuis mon retour : il est devenu tout blanc ; Goblely (**36**) n'a pu te répondre de Montevideo parce qu'il a quitté cette ville depuis longtemps. Il est allé à Rio, puis de Rio, il est allé à Buenos-Ayres, où tu peux lui écrire poste-restante : je n'ai pas ici son adresse exacte. Son fils est à l'université ; sa femme lui a donné un autre garçon.

Chauvière (**37**) est marié à une femme vraiment charmante dont j'ai été très heureux de faire la connaissance.

Mon frère Élie n'a pas eu de chance pendant l'année dernière. Il a perdu sa correspondance avec la Russie qui le faisait vivre depuis quinze ans, et c'est à grand peine, après un voyage à New-York, qu'il a pu reconquérir un travail régulier. Il demeure maintenant à Londres, avec sa femme ; mais ses deux fils étudient à Paris, l'aîné parmi les premiers de l'École centrale. Aux dernières nouvelles, Colleau, Jouanneau, Aveline (**38**), étaient en bonne santé.

Ton ami dévoué,

ÉLISÉE F.RECLUS

(**35**) (Erreur de plume ou de mémoire). *Le Réveil*, de Genève, fondé par les proscrits, ne paraissait plus en 1878 : c'est le quotidien *la Révolution*(de Paris) qui publiait les articles d'Arthur Arnould.

(**36**) Goblely, camarade de prison de Buurman et d'Élisée au Fort de Quélern.

(**37**) Compagnon de captivité. On connaît la carrière de Chauvière, mort récemment, socialiste unifié.

(**38**) Autres compagnons de captivité, *ibid*.

A Victor Buurmans,

Vevey, 2, Place Orientale, 25 avril 1878.

Mon cher ami,

Je commence à t'exploiter en t'envoyant ce petit croquis d'Anvers et de ses forts, copié sur un plan de la ville et sur la carte de l'État-Major. Que signifie ce pont de chemin de fer qui ne se raccorde à rien ? Est-il terminé, en construction, ou seulement en projet ? Et s'il est fait ou doit se faire, comment se raccorde-t-il avec le chemin de fer de la rive gauche ? Veuille, mon ami, me renvoyer cette petite carte avec tes annotations.

Tu me parles de tes doutes, de tes découragements, quand tu vois les ouvriers vivre au hasard, sans se préoccuper de justice, prêts à lapider leur meilleur ami quand cela pourra leur rapporter un morceau de pain. Si je pouvais te rendre le courage en te disant que nous triompherons un jour, que la conscience de la justice se développera chez tous les hommes, que nous deviendrons des égaux et des frères, je le ferais avec plaisir, mais, je t'avoue, mon ami, que je suis loin de croire au progrès comme à un axiome. Pour ma part, je lutte pour ce que je sais être la bonne cause parce que je me conforme ainsi à mon sens de la justice. C'est une question de conscience et non une question d'espérance. Que nous réussissions ou non, peu importe, nous aurons été du moins les interprètes de la voix intérieure.

Ne demandant rien à la destinée, tout ce qu'elle nous accorde me réjouit d'autant plus. En tout cas, elle nous accorde des camarades de lutte. Nous ne sommes pas seuls dans le combat. Lis dans les journaux ce qui vient de se passer en Russie.

A plus tard la suite de cette conversation.

Je n'ai pas reçu tes articles du *Werker*. Un seul numéro m'est parvenu, mais je n'y ai pas vu ton travail.

Ton ami,

ÉLISÉE F.RECLUS

Une loi d'amnistie avait été promulguée à titre gracieux, excluant un certain nombre de proscrits. Ceux-ci, réunis en Assemblée Générale à Genève le 28 mars 1879, protestèrent par une déclaration qu'Élisée, amnistié, ne put signer, mais il adressa à l'Assemblée la lettre suivante qui fut transmise aux journaux :

Honorés citoyens,

Le droit de vous écrire et de signer ma lettre de mon nom, sans vous faire condamner à la prison ou, du moins à l'amende, vient de m'être rendu. Je serais un homme vil si ma première parole n'était une parole de solidarité, de respect et d'amour pour mes compagnons d'exil et pour ceux, plus durement frappés que moi, qui peuplent encore les prisons ou le bagne de la Nouvelle-Calédonie. C'est parmi ces hommes "couverts d'une éternelle flétrissure", que sont mes plus nobles amis, ceux que je vénère le plus, ceux dont l'estime est mon bien le plus cher. Leur cause est toujours la mienne, leur honneur est le mien, et tout insulte qui leur est adressée m'atteint au plus profond du coeur. (39)

ÉLISÉE RECLUS.

(39) De même, Élisée refusa une candidature au conseil municipal de Paris : "Grâcié officiellement, il crut de son devoir de rester au milieu de ses camarades laissés en exil."

À Richard Heath (40)

Clarens, 30 janvier 1880.

Mon cher monsieur,

Votre lettre m'arrive un peu tardivement, car je ne demeure point en France. Je continue d'habiter la Suisse ; seulement, pour être plus rapproché de Paris et de mes éditeurs, j'ai choisi le versant septentrional des Alpes. J'habite en hiver les bords du lac de Genève, en été un pâturage des hautes montagnes, et je serai toujours heureux de vous y accueillir en ami si jamais vous me faites l'honneur de venir me voir. Nous pourrions alors causer plus longuement et plus sérieusement des hautes questions auxquelles vous touchez dans votre lettre. Quant à l'objet immédiat de votre lettre, je ne puis vous donner personnellement de recommandation pour Mme Quinet, car je n'ai pas l'honneur d'avoir été présenté à cette dame. Mais je crois pouvoir me faire remplacer par un excellent introducteur, mon beau-frère, M. Alfred Dumesnil, qui a remplacé M. Quinet au Collège de France comme professeur suppléant, et qui est toujours resté l'intime ami de la famille Quinet. M. Dumesnil demeure ordinairement à la campagne en Normandie, mais il fait de fréquentes visites à Paris et descend alors chez son gendre, M. Paul Baudouin, peintre et dessinateur, qui demeure rue du Cherche Midi, n° 57. J'écris en même temps à mon beau-frère, M. Dumesnil, et à Mme Baudouin, pour leur annoncer votre visite probable et le motif qui vous dirige.

Dès que vous serez arrivé à Paris, veuillez me l'écrire, afin que je puisse alors vous donner pour la maison Hachette ou pour des graveurs sur bois une lettre d'introduction. Si vous avez du talent, comme je l'espère pour vous et pour l'art lui-même, MM. Hachette pourront peut-être vous être utiles. En tous cas, ne craignez pas de vous réclamer de mon nom.

A la fin de votre lettre, vous me parlez de ma famille et vous me demandez si j'ai été heureux. Non, mon ami, j'ai été bien malheureux, et la vie a été si dure pour moi que je me suis bien souvent demandé s'il ne valait pas mieux se coucher et mourir. En regardant vers Lugano, j'y vois trois tombes, celle d'un fils, celle d'une femme bien-aimée, celle d'une mère qui n'a pu survivre à sa fille. Mais je n'ai pas le droit de me plaindre et, parmi les malheureux, je suis encore heureux. J'ai des amis sincères, des frères, des soeurs, un père et une mère qui me chérissent, deux filles et une femme qui a su devenir une mère pour elles. J'ai surtout pour consolation la joie de lutter et de souffrir pour une bonne cause.

Votre dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

(40) Richard Heath, destinataire de précédentes lettres en 1852 et 1872, était devenu, après avoir été son élève, l'un des meilleurs amis d'Élisée en Angleterre. Dans une excellente notice nécrologique, il lui rend le témoignage "d'avoir été grandement influencé dans toute sa carrière par le spectacle de cette vie sans tache et de la merveilleuse personnalité de son premier initiateur à une méthode rationnelle d'éducation scientifique, négligeant les détails pour ramener toute chose à une commune unité."

Graveur de talent et traducteur en anglais de la *Révolution* de Quinet, auteur d'une *Vie de Quinet*, 1881, mais surtout écrivain socialiste humanitaire et, en cette qualité, auteur d'ouvrages qu'on ne peut lire sans profond respect et grande sympathie, tant il les a pénétrés d'un ardent amour des hommes, Richard Heath s'est fait paysan, a vécu parmi les paysans pour mieux les étudier et les comprendre, tandis qu'il écrivait la *Voie douloureuse du paysan anglais*, 1884, la *Guerre des anabaptistes*, 1896, et maints autres livres, brochures et articles de journaux. Son dernier volume *La Cité de Dieu captive* est de 1904.

Il continue à écrire et ses travaux sont de ceux qui font croire, non à "une plus grande", mais à une meilleure Angleterre.

Malgré la divergence de leurs opinions, un même sentiment de solidarité universelle rapprochait le chrétien sincère qu'est M. Heath de l'anarchiste communiste qu'était Élisée. Ils avaient le même idéal, le bonheur des hommes, non pas le bonheur futur dans un autre monde, mais, d'après Élisée du moins, dans le présent par la conscience acquise de la solidarité et de la justice pour tous. Ils en discutaient les voies et les moyens à chaque rencontre et par correspondance, malgré le peu de temps dont disposait Élisée. M. Heath était et voulait rester chrétien. Élisée avait trop vécu l'âpre calvinisme pour ne pas avoir percé à fond cette doctrine qu'il jugeait et condamnait dans la plupart de ses manifestations, ne reconnaissant pas au seul christianisme toutes les notions de morale altruiste, de justice et de bonté qu'on retrouve partout et en tout temps au fond de l'âme humaine et dont se sont emparées tour à tour, pour durer, les diverses religions.

À Mlle de Gérando

Clarens, 18 septembre 1881.

Ma bien chère demoiselle,

Ce n'est pas une lettre, ce sont de longues conversations qu'il nous faudrait pour traiter à fond la question dont vous m'entretenez.

A priori, je puis vous dire que l'ouvrage ou les ouvrages que vous désireriez avoir n'existent pas, à l'exception de ceux qui traitent du ménage et des travaux de l'intérieur. Mais je ne regrette point que ces manuels vous manquent, car ils ne pourraient que profaner les choses dont ils parleraient. Quel bouquin peut dire aux jeunes filles comment on apprend à devenir une femme et une mère parfaite ? Comment s'enseignent le dévouement, l'esprit de sacrifice, la sollicitude, la tendresse de tous les instants ? Comment, si ce n'est par l'exemple de ceux qui aiment déjà et par l'expérience de ses propres affections ? La théorie de la marche, c'est de marcher, la théorie de la bonté, c'est d'être bon. Et vous, comment leur enseignerez-vous qu'il faut passer leur vie à aimer ? Aimez-les. Je sais que vous n'y manquerez pas. Nulle part, elles ne pourraient être à meilleure école.

Quant à l'enseignement du droit et de l'économie politique, vous rencontrerez des difficultés d'une autre nature. Les manuels pullulent, mais ils ne font que répondre à l'état de choses existant qui est l'injustice ; la théorie des richesses, puisque, d'après ses professeurs, l'économie politique n'est pas autre chose, explique comment le riche devient toujours plus riche, comment le pauvre devient toujours plus pauvre et comment les améliorations, les déplacements de fortune se font seulement par la rupture d'équilibre, c'est-à-dire par des révolutions violentes. Et qu'est-ce que la jurisprudence actuelle, si ce n'est la théorie de la force traduite en articles de loi ?

Il me semble que vous vous engagiez dans une voie sans issue si vous essayiez d'exposer à vos élèves ce que l'on appelle le droit et l'économie politique. Ou bien vous deviendriez complice d'une fausse et mauvaise science, ou bien

vous seriez obligée de faire une critique amère de la société, et les enfants ne doivent pas être jetés dans la lutte avant le temps. Mais le salut pour vous, c'est de revenir à la nature et à la réalité des choses. Enseignez à vos élèves tout ce que vous savez en histoire naturelle, en histoire, en sociologie ; montrez-leur comment toutes ces choses sont gouvernées par des lois générales, mais fuyez les livres.

Je me borne aujourd'hui à vous exposer brièvement ma pensée, espérant que cette brièveté ne m'empêche pas d'avoir été clair, mais s'il est des points sur lesquels nous différons d'avis, nous discuterons les choses plus à fond.

Bien affectueusement à vous, à tous les vôtres, et à tous ceux qui sont de bonne volonté sur la terre.

Je vous serre la main,

ÉLISÉE RECLUS.

À Mlle de Gérando

Clarens, 8 octobre 1881.

Ma bien chère demoiselle,

Un voyage à Lyon vous explique le retard de ma réponse.

Je crois que nous finirons par nous donner raison l'un à l'autre. Au fond, il n'y point si grande différence que vous le pensez entre la France et la Hongrie. Notre atmosphère n'est pas aussi saturée d'idées de révolte qu'on pourrait le croire, et l'histoire de la Hongrie prouve qu'il n'y a pas l'idée du juste et du grand moins développée que dans notre Gaule. Ce qui convient à l'un des peuples en fait d'éducation convient certainement à l'autre. Ce qu'il faudrait donc aux enfants magyars ou français, et ce que malheureusement on leur donne dans une si faible mesure, ce sont non seulement les faits vrais, c'est principalement l'amour, la passion du vrai. Pour cela, il importe que l'esprit reste toujours ouvert, toujours prêt à rejeter le faux et à le remplacer dans une notion nouvelle. Les sutures du crâne ne doivent pas se fermer, l'esprit doit être dans sa période de renouvellement et retarder sa consolidation, son ankylose jusqu'à la mort.

Vous comprenez pourquoi je hais les livres de classe. Rien n'est plus funeste à la santé intellectuelle et morale des élèves. Ils leur donnent la science comme faite, achevée, paraphée, approuvée, devenue presque une religion et en train de se changer en superstition. C'est une nourriture morte et qui tue. Que le médecin, c'est-à-dire le professeur, s'en serve pour ses travaux d'études comparées, c'est fort bien, mais qu'il ne donne pas ce poison à l'enfant ! Pour faire vivre la science, il faut qu'il la vive lui-même, qu'il la crée pour ainsi dire, la renouvelle incessamment, écoute chacune de ses propres paroles comme une découverte. Et c'est précisément pour les grandes choses, c'est-à-dire pour la compréhension de la justice, qu'il importe de se méfier des livres. C'est en vous-même qu'il faut puiser, dans la mesure que vous imposent la prudence, le tact, le bon goût et la nécessité de conserver vos moyens d'action.

Je sais bien que le grand nombre d'élèves confiés à un seul instituteur oblige souvent celui-ci à recourir à ces malheureux livres, et il en sera toujours ainsi, tant que la grande fonction sociale ne sera pas d'instruire et qu'il n'y aura pas autant d'instituteurs que d'élèves. Mais, en attendant, rendons-nous au moins un compte exact de ce qui devrait se faire, et rapprochons-nous le plus possible de cet idéal. Laissons les livres entre les mains des enfants pour les faits bruts, inexorables, définitifs, tels que les mathématiques et les nomenclatures, mais pour les notions qui doivent faire des hommes vivants et bons, il faut les prendre en nous, il faut les vivre. Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ? Toutes les fois que vous aurez sur un point quelconque une opinion différente de la mienne, je me demanderai avec anxiété si je n'ai pas tort, tant j'ai confiance en votre sens droit. Je me rappelle une lettre dans laquelle vous m'avez exposé vos sentiments sur l'amour de la patrie en me reprochant de ne pas parler avec assez de respect de la terre et de la grande famille nourricière. Votre lettre me fit une vive impression et je reconsidérerai longtemps mes idées. Si le fond de mes opinions n'a pas changé à l'égard de l'idée de patrie, du moins la forme serait autre, et j'aurais soin de l'exprimer avec la réserve et le respect que je dois à tout sentiment vrai.

Je vous serre bien cordialement la main en ami sincère, appartenant à la même patrie, celle de la recherche de la vérité.

ÉLISÉE RECLUS.

À Mlle de Gérando

Clarens, 1er janvier 1882.

Ma bien chère demoiselle,

J'ai laissé longtemps votre bonne lettre sans réponse. Depuis que je l'ai reçue, j'ai visité la France, j'ai vu parents, soeurs et amis, et j'ai eu le plaisir de me trouver en la société de quelques compagnons de lutte qui m'ont accueilli en frère. Il me semble qu'en beaucoup d'endroits de grands progrès se sont accomplis : les idées sont devenues plus claires, les efforts plus solidaires, et l'enthousiasme, le dévouement, l'esprit de sacrifice n'ont certainement pas diminué.

Je suis bien heureux de la prospérité de votre école, où certes on apprend bien autre chose que les matières portées sur le programme. La série des études promises est certainement une bonne chose, mais combien plus précieux est ce que vous enseignez par votre exemple, la courage persévérant, l'infatigable bonté. Tout cela ne sera pas perdu et, de votre école, je le sais d'avance, sortira toute une génération de femmes vaillantes.

A propos de votre lettre, je dois vous dire que nous ne sommes pas encore tout à fait d'accord, puisque vous vous dites "mon disciple". Fi donc ! c'est très laid ! Est-ce qu'il est ainsi permis de se subordonner les uns aux autres ? Je ne me dis point "votre disciple", quoique vous me soyez un exemple par toutes vos fortes qualités et par votre bonté parfaite, mais je sais qu'au dedans de chacun de nous se trouve notre propre idéal, ce que j'appellerai le héros intérieur et que c'est lui qu'il importe de révéler et de faire grandir en lui laissant son caractère original.

Vous penserez peut-être que je vous fais une mauvaise chicane, mais peut-être trouverez-vous que j'ai également raison dans cette affaire. Nos moeurs et notre langage ne sont pas encore ceux de l'égalité, et ce n'est cependant que dans l'égalité que nous pouvons trouver en même temps le libre développement de nos forces et la cordialité sincère.

Hetzel vient de publier une nouvelle édition d'un de mes livres. Je vous en envoie un exemplaire, reconnaissant que toute l'*Histoire de mon Ruisseau* ne vaut pas un moment passé au bord du *patak*(41) voisin.

Votre ami dévoué

ÉLISÉE F.RECLUS

(41) Patak, ruisseau en hongrois.

À M. de Gérando

Londres, 16 janvier 1882.

Mon bien cher ami,

Votre lettre soulève de bien graves problèmes et, pour ma part, je ne prétends point les résoudre. Je me borne à vous offrir quelques considérations ayant peut-être une petite part de vérité.

Encore beaucoup plus que vous, je mériterais le reproche de notre ami Kropotkin, car, révolutionnaire par principes, par tradition, par solidarité, je ne m'occupe que d'une manière très indirecte des choses de la révolution. A part quelques articles, des visites, un peu de propagande orale et, de temps en temps, des témoignages de solidarité entre les amis, je ne fais rien. Ma vie est arrangée, non pour être utilisée directement à l'œuvre de rénovation sociale, mais pour être employée à des œuvres latérales, d'une importance minime. C'est à peine de la science, ce à quoi je travaille, et cependant, je n'ose dire que j'aie complètement tort de griffonner chaque année mon volume de banalités plus ou moins convenablement écrites. Avoir un travail précis devant soi et le faire de son mieux, cela contribue déjà à faire respecter la cause que l'on représente. A ce point de vue, mon travail n'est pas tout à fait perdu.

D'ailleurs, quelle que soit l'oeuvre entreprise, une partie reste toujours utile, celle qui sort du coeur et qui est bonté, celle qui vient de la réflexion et qui est pensée. Tout effort contribue à l'ensemble du progrès, le choc se transforme en chaleur et celle-ci en électricité. Si différentes que soient les besognes accomplies, pourvu qu'elles soient faites et bien faites, elles aboutissent au même résultat. Travaillons donc sans inquiétude, notre labeur n'est pas inutile ; mais il faut que ce soit un véritable labeur et non pas un simple piétinement sur place, un mouvement des bras et des pieds, semblable à celui des prisonniers qui tournent la roue dans les geôles anglaises.

Quant à la mission spéciale que vous vous imposez, elle me paraît très belle, mais d'une difficulté extrême, à moins que vous vous contentiez de quelques généralités. En effet, si le milieu géographique et l'impulsion générale de l'histoire dans le bassin magyar ont contribué avec le mouvement propre de la race à constituer "un groupe humain naturel", d'ailleurs singulièrement indistinct sur ses bords, là où se confondent noms et origines, les travaux, les occupations, les routines de métiers et de classes créent autant de milieux spéciaux plus importants que le milieu primitif. Prenez le dévot hongrois, le dévot français et le dévot chinois dans un couvent de bonzes. Ils se ressemblent plus que ne se ressemblent des frères de race. Vous aimez votre paysan, pâtre ou cavalier ; là où d'autres paysans auront le même genre de vie, vous trouverez aussi en eux des traits qui vous les feront aimer et vous ferez battre le coeur en pensant à la patrie.

A bientôt, cher ami, et salut cordial à vous et aux vôtres.

ÉLISÉE F.RECLUS

À Richard Heath

Clarens, 8 juillet 1882

Mon cher ami,

Je viens de lire votre Mémoire (42), et j'y trouve d'excellentes vérités, dont tous les lecteurs auront à faire leur profit. Mais l'impression générale qui ressort de votre travail me paraît être en désaccord avec la réalité des choses et, si je ne me trompe, quelques faits historiques ont été vus par vous autrement qu'ils n'ont eu lieu. Je me permets de résumer mes objections en quelques mots.

De même que vous exagérez l'influence du christianisme sur les sociétés modernes, de même la société française nous apparaît sous l'empire du catholicisme beaucoup plus qu'elle n'y est en réalité. L'influence d'un nom est énorme et nous entraîne tous à des erreurs de jugement. La religion chrétienne ayant reçu le nom du Christ, nous voilà tous occupés à chercher la racine maîtresse de l'arbre qui couvre le monde, dans je ne sais quel petit coin de la Palestine, alors que ses racines sont innombrables et qu'on est bien forcé de les reconnaître maintenant en Grèce, en Italie, en Perse, dans les Indes, partout. De même, le mot de catholicisme est un pavillon qui couvre toute espèce de marchandises : morale traditionnelle des populations gauloises, caractère national, ambition et passions du clergé, provenant de sa situation privilégiée, tout cela s'appelle catholicisme, quelle que soit l'infinie multiplicité de ses origines. Tous, simplistes, nous donnons au nom même une valeur historique qui ne lui appartient nullement. C'est ainsi qu'on s'est longtemps figuré que les Français sont des Francs, parce qu'ils portent ce nom, et ne voyez-vous pas encore que l'opinion commune est de donner pour berceau à tous les Anglais que dis-je, à tout les Américains le petit territoire des Angles sur les côtes de la Baltique ? C'est ainsi que, dans les biographies, on tient compte de la descendance de mâle en mâle, sans se rappeler qu'à la dixième génération en arrière, chacun de nous a plus de mille ancêtres et plus d'un million à la vingtième génération des ascendants.

Ainsi, tout en admettant, dans une certaine mesure, l'influence du catholicisme proprement dit, je crois beaucoup plus à l'esprit d'autorité, d'accaparement, de despotisme qui est le fait de la nature humaine et que nous rencontrons dans une proportion plus ou moins forte chez tous les hommes qui ne sont pas devenus des êtres respectueux les uns des autres, conscients de leurs devoirs envers les égaux. Cherchez dans toute autre histoire que celle de la France catholique et, sauf de faibles variantes, vous trouverez le même fonds de dictature et d'autorité infaillible. Le prêtre sera depuis longtemps vaincu que le magistrat romain avec sa loi sera toujours là, ennemi plus terrible que son successeur

catholique.

Quant à l'évolution moderne de l'esprit républicain dans ses rapports avec le catholicisme, il me semble que la véritable explication des événements de 1848 n'est pas celle que vous donnez. J'ai une impression assez claire de ce qui se passa à cette époque, celle où j'entrai pour la première fois dans la vie publique, et je me rappelle bien que cette conciliation de la République avec le Christianisme provenait de la confusion qui se faisait alors entre la religion et la morale. Depuis longtemps, le peuple des villes n'allait plus à l'église, et les campagnards ne s'y rendaient que pour aller discuter leurs affaires d'intérêts dans le parvis, pendant que leurs femmes s'inclinaient sous la bénédiction du prêtre. Mais on avait si souvent parlé de la morale de l'Évangile que, par amour pour cette morale, les prêtres étaient conviés à la réconciliation. Puis, vous le dites vous-même, la République fut confisquée par ces prêtres qui venaient de la bénir, et depuis ce temps-là l'Église est condamnée. L'expérience est faite, définitive, une page du grand livre de l'histoire est à jamais tournée.

Ne vous laissez pas tromper par des apparences provenant des partis constitués. Ne vous laissez pas tromper non plus par des mots qui peuvent prendre des acceptions toutes différentes de celles que vous leur donnez. C'est ainsi que dans le manifeste des Libres-Penseurs, les verbes *prescrire*, *exiger* vous ont paru tirés du dictionnaire du devoir. Ce que des maîtres armés du pouvoir, du droit d'emprisonner, de rouer et de brûler, imposaient autrefois, des égaux, sans autre autorité que celle de la morale, ne peuvent l'imposer. Mais les idées de justice *s'imposent* par elles-mêmes, et la droiture ordonne à chacun de rester fidèle à sa conscience. Y a-t-il là rien qui puisse étonner et choquer un Anglais ? Et d'ailleurs, n'oubliez pas que les sociétés officielles de libres-penseurs ne sont qu'une infime minorité en comparaison de ceux qui ont cessé d'être catholiques sans appartenir à la moindre société et qui n'obéissent à aucun mot d'ordre. De même pour les partis politiques ! Certes un grand nombre de républicains croient encore à la nécessité des coups de force, de la discipline rigoureuse, de l'obéissance aux chefs de parti ; mais n'est-ce pas aussi en France que le nombre des "anarchistes" est le plus considérable ? N'est-ce pas le seul pays où ils soient de force à exercer une influence politique sérieuse ? Or, l'anarchiste, dans la définition rigoureuse du mot, qui est-il, sinon celui qui ne reconnaît pas de maître et qui s'interdit d'être le maître de personne. C'est l'homme qui met toute son ambition, tout son devoir à vivre parmi des égaux, sans ordre à donner ni à recevoir. N'est-il pas le contraire absolu de celui qui se prosterne aux pieds d'un autre homme parlant au nom de Dieu ?

Quant aux femmes françaises, êtes-vous bien juste à leur égard ? Connaissez-vous un pays d'Europe je ne parle pas de l'Amérique où les femmes aient eu plus d'influence dans les mouvements politiques ? En existe-t-il où elles soient plus traitées en égales dans toutes les questions qui intéressent la famille ? Dans nos cercles ouvriers, la question de l'égalité n'est-elle pas résolue pratiquement, sans contestation ? Quant à l'exemple de Proudhon, pourquoi le citez-vous, puisque tous les socialistes se sont empressés à le combattre, puisque ses pages sur les femmes sont encore pour nous tous ce qui pèse le plus sur la mémoire de l'écrivain socialiste ?

Enfin, je vous poursuis encore dans ce que vous dites relativement aux cruautés infligées aux animaux. Sans doute, cette idée chrétienne qui leur refuse une âme et qui en fait de pures machines a été pour une forte part dans les abominations qui s'accomplissent chaque jour contre les pauvres bêtes. Mais il faut bien distinguer entre les animaux qui appartiennent à leur conducteur et ceux qui ne lui appartiennent pas. Dressez la statistique des cruautés en tenant compte de cet élément, et vous serez étonné du contraire. Que d'esclaves se vengent lâchement, non sur le maître mais sur le cheval du maître ! Mais allez chez le paysan possesseur de son petit lopin de terre, et voyez comment il panse ses boeufs. "Soigner des boeufs," c'est la joie, c'est la gloire, c'est le bonheur du paysan. "Soigner son cochon", c'est la volupté de la ménagère. Les seules larmes que j'ai vu verser à un paysan sont celles qu'il répandait en vendant ses boeufs à la foire et les caressant pour la dernière fois ! Je me rappelle une paysanne qui tomba malade le jour où on lui prit son cochon. Entre hommes et animaux, comme entre les hommes eux-mêmes, la justice ne peut naître que de l'amitié.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, bien des points de détail à discuter, mais mon travail n'attend pas. Je vous prierai seulement, si votre Mémoire est destiné à l'impression, de modifier le deuxième paragraphe de votre première page. Il faut être aussi modeste pour ses amis que pour soi-même, car nos amis, c'est nous.

Page 18. On pourrait croire de Lammenais mourut après la Commune. A modifier.

Cordialement à vous,

ÉLISÉE RECLUS.

(42) *Historic Landmarks of the Christian Centuries*(Points saillants dans l'histoire des Ages chrétiens)

À Richard Heath

Villars sur Ollon, Vaud, 2 août 1882.

Il est rare, mon cher ami, que j'aie le temps de mettre de côté mon travail pour m'entretenir avec des amis ; dès que je le puis, je m'empresse de saisir la bonne occasion, malheureusement en grande hâte.

Je ne reviendrai pas sur la question de savoir à quel point la France même la France républicaine et socialiste est infectée de catholicisme : qu'elle le soit beaucoup trop, que l'amour de l'autorité pervertisse tous ceux qui se croient des hommes de liberté, que, dans tous nos plans d'avenir, nous soyons encore gouvernés par l'hallucination du passé, cela n'est que trop vrai. Le tout est d'apprécier bien exactement la mesure et surtout de ne pas confondre ce que vous appelez catholicisme avec l'instinct de domination qui provient chez tous les hommes de l'assertion trop énergique de leur personnalité.

N'importe ! J'ai hâte de ne pas laisser la discussion sur le terrain des nationalités comme si nous nous laissions emporter par cet esprit étroit de patriotisme égoïsme amplifié qui nous porte à ne voir que les qualités nationales et à fermer les yeux sur les défauts correspondants. C'est à un point de vue tout à fait général, en m'occupant de classer les hommes et les nations comme un naturaliste classant des insectes, que je me suis laissé aller à comparer peuple à peuple et à donner au *genus* français des qualités spéciales que vous ne lui reconnaissez pas. Je me garderai d'insister, car nous pourrions discuter à l'infini : c'est dans les principes mêmes que gît la différence. Le point de départ dans les appréciations, dans l'idéal lui-même, ne concorde pas chez nous deux : vous vous sentez heurté par ce qui me soutient ; en maintes choses, vous voyez le mal où je vois le bien et moi le recul où vous apercevez le progrès. Que nous reste-t-il de commun ? La bonne volonté, et c'est beaucoup. Je me rappelle un mot de l'Ecclésiaste : "Sème ton pain sur la surface des eaux et avec le temps tu le retrouveras." La traduction est peut-être erronée, puisque ce vilain Renan y a vu un conseil d'usurier, mais en prenant ce passage dans le sens qui m'a toujours frappé, j'en fais la règle de ma conduite. Je répands mon pain comme vous répandez le vôtre, et j'espère qu'il sera retrouvé plus tard. Nous semons notre grain et il lève autrement que nous l'avions imaginé, mais il lève, et nous ne pouvons avoir d'autre ambition. Vous défendez le christianisme tel que vous le comprenez ; je l'attaque, *sine ira*, parce que je le comprends autrement que vous et qu'il me paraît mauvais comme les eaux d'égoût qui séjournent trop longtemps sous le sol et le corrompent au lieu de le féconder. Mais au-dessous de la lutte, il y a le grand concert des bonnes volontés, de la droiture, de l'affection réciproque et de la solidarité.

Tout en maintenant mon appréciation sur le rôle de la femme en France et en Angleterre et en croyant qu'au point de vue révolutionnaire vous vous trompez sur la part qui revient aux Françaises, je tiens à vous dire combien le nom de Joséphine Butler (43) que vous prononcez éveille en moi de profonde sympathie. Autant les noms de Garfield et de Gladstone que vous m'avez cité autrefois, m'ont trouvé peu empressé à répondre à votre admiration, autant je tiens à témoigner combien j'admire et j'aime cette personne dévouée qui ne craint pas de s'exposer à l'insulte, à l'outrage, à d'odieux contacts, pour relever les femmes tombées et défendre leur dignité contre l'injustice des lois. Que je serais heureux de pouvoir l'aider directement, si la cause que je défends bien pauvrement il est vrai ne comprenait déjà dans ses revendications celle à laquelle Mme Butler s'est dévouée. Elle me semble s'attaquer là à une simple conséquence du régime social. Quant à nous je ne sais comment vous nommer puisque le mot d'Anarchie vous déplaît nous nous attaquons au régime même, à la propriété, à la loi.

Je vous serre cordialement la main, tendue au-dessus de toutes les barrières.

ÉLISÉE RECLUS

(43) Joséphine Butler, fille de John Gray de Dilston, fut, en 1871, l'initiatrice en Angleterre d'un mouvement abolitionniste contre la police des mœurs avec ses maisons tolérées et la prostitution organisée, mouvement qui fut

mené à bonne fin dans ce pays. Il aboutit à la fondation, à Genève, de la Fédération abolitionniste internationale. Jusqu'à sa mort, Mme Butler continua son ardente campagne en faveurs des droits, non politiques mais civiques, de la femme.

À Mlle de Gérando

119, rue Monge, Paris, 6 octobre 1882.

Ma bien chère demoiselle,

Voilà bien des mois et des mois que je n'ai eu la joie de recevoir de vous ou de l'un des vôtres des nouvelles directes. Vous savez que vous nous aviez fait espérer votre visite en Suisse et nous vous avons longtemps attendue avec une joie à laquelle le doute se mêlait de plus en plus : enfin, il nous a fallu désespérer. Maintenant, il nous reste l'espoir de voir ici votre mère et votre frère avant notre départ.

Nous sommes venus à Paris pour le mariage de nos deux filles Magali et Jeannie. Peut-être en avez-vous déjà entendu parler. Les futurs maris sont deux amis intimes de notre neveu Paul. Ils ont vécu ensemble pendant quatre années, d'abord dans une institution préparatoire, puis à l'École centrale, et depuis leur amitié s'est maintenue avec la même solidité. De pareils précédents, joint à la bonne apparence des deux jeunes hommes, nous ont inspiré toute confiance et nous avons appris à les respecter et à les aimer comme des fils.

Naturellement, le mariage se fera dans des conditions de vérité et les fiancés n'auront point à faire de cérémonies religieuses ou civiles en l'honneur d'un culte qu'ils ne pratiquent point ou d'une loi qui leur paraît injuste. Heureusement, les jeunes gens ont pu convaincre leurs parents que la vraie garantie de la moralité est dans la conscience et non dans les injonctions de l'Église ou de la loi. Nous sommes profondément touchés de la cordialité avec laquelle les familles Régnier et Cuisinier nous ont accueillis, nous et nos chères enfants.

Il me tarde d'avoir de vos nouvelles. J'ignore encore de quel côté me mèneront mes vacances d'hiver. Si j'ai le temps et l'argent - mais je commence à en douter je pourrai peut-être aller vers Constantinople et, dans ce cas, je passerais à Kolozavar, ... mais ??

Je vous serre très cordialement la main, vous souhaitant, non le bonheur vulgaire, mais la force et l'infatigable persévérance.

Votre dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

À Mlle de Gérando,

Clarens, 9 décembre 1882.

Ma bien chère demoiselle,

Voilà bientôt deux mois que je reste sans vous répondre ! Pendant mon séjour à Paris, les travaux de toute espèce se sont accumulés; C'est à peine si j'ai pu voir mes filles dans leur nouveau ménage. Puis j'ai dû faire un voyage d'une quinzaine de jours sur le littoral de la France, et j'ai presque perdu l'habitude de manier la plume.

J'ai vu une ou deux fois notre ami Rogeard. Il avait quelques leçons, assez pour avoir pu changer de logement ; il paraissait heureux de sa réconciliation temporaire avec le destin.

Ai-je besoin de vous expliquer pourquoi les deux mariages de mes filles se sont faits dans les conditions que vous savez ? Vous comprenez combien il importe de rester dans la vérité et la simplicité des choses. Les conceptions religieuses se sont modifiées et nous ne croyons plus ce que croient les prêtres : il nous est donc impossible de les appeler à nos côtés dans l'acte le plus important de notre vie et de leur demander des paroles qui, pour eux, sont peut-

être des vérités mais pour nous sont des mensonges. De même, les conceptions sociales et politiques se sont renouvelées chez nous, et les personnages qui à leur propres yeux représentent la loi ne représentent aux nôtres que l'iniquité. Comment donc irions-nous leur demander une sanction de notre droiture et de notre pureté ? Entre êtres libres, la parole suffit. Sans être chrétien, c'est le cas de se rappeler la parole de Jésus-Christ : "Que votre oui soit oui et votre non, non ; tout le reste vient du diable."

Il n'est pas absolument dit que je n'aurai pas le plaisir d'aller vous serrer la main à Koloswar dans quelques mois. si ma santé et le temps me le permettent, j'irai dans la Turquie d'Asie et je proposerai à Attila de m'accompagner. Or Koloswar n'est-il pas sur la route de Trébizonde **(44)** ?

Aurez-vous le temps de me lire : quatre-vingt-dix-huit élèves !

Votre ami dévoué,

ÉLISÉE RECLUS

(44) Ce voyage eut lieu, en effet, en compagnie d'Attila de Gérando.

À Monsieur Rigot, Juge d'Instruction, à Lyon

Clarens, canton de Vaud, Suisse, 24 décembre 1882.

Monsieur,

Je lis dans le *Lyon Républicain* du 23 décembre que "d'après l'instruction", les deux chefs et organisateurs des "anarchistes internationaux" sont Élisée Reclus et le prince Kropotkin, et que, si je ne partage pas la prison de mon ami, c'est que "la justice française ne peut aller me saisir au-delà des frontières".

Vous savez pourtant qu'il eût été bien facile de m'arrêter, puisque je viens de passer plus de deux mois en France. Vous n'ignorez pas non plus que je me suis rendu à Thonon pour l'enterrement d'Ananieff, le lendemain de l'arrestation de Kropotkin **(45)**, et que j'ai prononcé quelques paroles sur la tombe. Les agents qui se trouvaient immédiatement derrière moi et qui se répétaient mon nom, n'avaient qu'à m'inviter à les suivre.

Mais, que je réside en France ou en Suisse, il importe peu. Si vous désirez instruire mon procès, je m'empresserai de répondre à votre invitation personnelle. Indiquez-moi le lieu, l'heure, le jour et l'heure. Au moment fixé, je frapperai à la porte de la prison désignée.

Agréez, Monsieur, mes civilités.

ÉLISÉE RECLUS

(45) Kropotkin avait été arrêté à Thonon, le 23 décembre 1882, au moment où son beau-frère venait de mourir. Il fut conduit à Lyon et maintenu en prison pendant l'instruction du procès qui comprenait 66 inculpés, accusés d'internationalisme. Condamné à cinq ans d'emprisonnement, il quitta la prison de Lyon pour celle de Clairvaux où il resta jusqu'au 17 janvier 1886

À Élie Reclus

Bourg, sans date, lundi soir, janvier 83.

Mon ami,

Recevant des lettres de Cowen, de Westhall, de MacDonald, de Tchaïkovsky **(46)**, de celui-ci, de celui-là, qui s'occupent tous de faire de la haute diplomatie et qui s'embrouillent de leur mieux, dans l'espérance illusoire de tirer Kropotkin de sa prison, j'ai pensé que le parti le plus sage était d'aller me rendre compte par moi-même de la situation et de faire toutes les démarches préliminaires en vue du transfert de Pierre à Sainte-Pélagie.

J'ai bien fait de venir, non seulement parce que j'ai eu la joie, très grande pour moi, de voir Kropotkin en assez bonne santé, heureux et plein d'entrain, mais aussi parce que nous avons bon espoir de réussir. J'avais beau jeu pour plaider ma cause auprès de ces hauts personnages. "Puisque je ne suis pas en prison et que, pourtant, mon dossier est aussi chargé que celui des cinquante, j'ai quelque droit à dire;: Faites-les profiter de la seule liberté que je réclamerais, celle du travail dans des conditions normales."

A cet égard, on m'a donné les assurances les plus satisfaisantes à condition que ces assurances deviennent des réalités ce que j'espère.

Les condamnés seront traités comme des politiques. Ils auront le droit de garder leur barbe, le droit de recevoir les livres et la nourriture du dehors, de prendre le travail de leur choix, de rester dans la compagnie les uns des autres. Ceux d'entre eux qui resteront dans la prison cellulaire, sans être astreints au régime de la cellule, n'en bénéficieront pas moins de la réduction d'un quart de leur peine. Pierre pourra très probablement obtenir l'emprisonnement à Sainte-Pélagie, afin que sa femme puisse continuer ses études sans se séparer de lui. S'il le désire, notre excellent ami, Pierre Martin, pourra se faire transférer dans la même prison, sous prétexte de secrétariat.

Tout cela est bien beau, presque inespéré, et cependant je crois que c'est vrai. Le directeur de la prison m'a parlé avec sincérité. Ayant eu mainte occasion de pratiquer le monde des geôles, je n'ai pu m'y tromper. La cause de toute cette bienveillance est le profond respect que tous nos camarades ont su inspirer à ceux qui les approchent, par leur cordialité, leur amabilité, leur intelligence, leur droiture, leur bon accord. Le directeur m'en a parlé en termes presque lyriques. Lors de la condamnation, le geôlier en chef a reçu nos camarades en sanglotant ; les gardiens baissaient les yeux et détournaient le visage. La propagande marche grand train dans la prison : tout porte-clef a la prétention d'être anarchiste et se borne à poser timidement la question des moyens pratiques. Le procès a eu un tel retentissement que les montagnards des environs de Thonon sont venus faire une démonstration devant la maison où avait demeuré Kropotkin et ont tiré des coups de fusil en son honneur. A Lyon, toute trace de la première terreur a disparu. Les amis qui avaient été laissés, tandis que les autres étaient pris, ont retrouvé leur élasticité et leur entrain. Le procureur général avait juré l'extermination des anarchistes : ils sont devenus légion.

Mais nous ne serons pas toujours dans cette période de triomphe et d'autres défaites viendront. Ainsi, l'appel fait par quelques-uns de nos amis me paraît être une faute. De même, il n'est pas douteux que quelques-uns se laisseront encore entraîner à de ridicules violences de langage. Mais si nous nous enorgueillissons de la noble conduite des uns, il faut savoir accepter les autres et tenir compte des mille différences du milieu. Ainsi, tu me dis que le procès a eu mille fois, dix mille fois plus d'influence que le journal. C'est vrai, mais le procès est né du journal, comme la fleur du talipot jaillit presque soudain du tronc noir de l'arbre. Telle phrase qui n'avait pas été remarquée dans la feuille de chou a été télégraphiée dans tous les coins du monde quand elle a été prononcée devant le tribunal.

Mais ceux qui n'auront pas lu *Le Révolté*(47) que dans le réquisitoire du procureur, auront pu, je l'avoue, porter sur ce journal un jugement bien dur. Dans le document en question, j'ai lu un prétendu extrait qui m'a paru vraiment abominable. La sueur froide m'en a jailli des tempes. Je me suis empressé de relire les numéros cités ; l'extrait du procureur était faux d'un bout à l'autre.

Salut cordial,

ÉLISÉE

Ne lis point ma lettre à un journaliste. Nous savons qu'il faut nous méfier.

(46) Tchaïkovsky, socialiste russe.

(47) *Le Révolté*, organe communiste-anarchiste dès sa fondation le 22 février 1879, à Genève, eut souvent à changer son sous-titre, comme moyen de défense ou de propagande ; d'abord "socialiste", puis "anarchiste", enfin "communiste-anarchiste", le 30 mai 1884.

Le Révolté fut transféré à Paris le 12 avril 1884 ; depuis le 17 septembre 1887, son titre fut changé en celui de *la*

Révolution, et le 4 mai 1895, en celui des *Temps nouveaux*.

À Richard Heath

Clarens, 18 février 1883

Mon brave et excellent ami,

Je réponds, quoique bien moins longuement, aux deux lettres que vous m'avez récemment écrites. Mais vous savez que, si le temps me manque pour causer avec vous tout à fait à notre aise avec intimité et loisir, je ne sens pas moins profondément tout ce qu'il y a de cordial et de vécu dans chacune de vos paroles.

C'est dans une conversation parlée que je pourrais essayer de répondre à toutes les questions que vous soulevez dans vos deux lettres : encore, dans un colloque, la pensée finit toujours par dévier vers un point spécial et jamais on ne discute avec l'ampleur et la simplicité désirables tous les objets qu'on aurait l'intention de traiter. Excusez-moi donc mon cher ami, si je ne réponds pas à tous les points de vos épîtres, je voudrais le faire longuement et, pour cela, il faudrait que nous fussions ensemble, cheminant côte à côte au bord de la grève, respirant le parfum du soir. J'espère que, tôt ou tard, vous nous donnerez le grand plaisir de venir nous visiter et nous pourrions alors reprendre avec plus de loisir les conversations interrompues de la rue de Lourcine.

Il me semble que, dans vos lettres, vous passez souvent à côté de mes idées pour m'en attribuer d'autres qui sont un peu différentes, et que certaines de vos réponses vont un peu frapper dans le vide. Vous devez probablement me faire le même reproche. Je dois donc m'excuser d'avance si les affirmations que vous lirez dans cette lettre affirmations que je n'ai d'ailleurs pas le temps de développer vous paraissent hors de propos.

1° Pour la personne de Jésus-Christ, que m'importe qu'il ait ou non vécu ! Que m'importe que Bouddha ait eu une existence réelle ou non ! Je croyais jadis qu'ils étaient des personnages historiques, je ne le crois plus maintenant. Mais, créations d'un idéal imparfait, ils n'en répondent pas moins à cet idéal, et nous pouvons créer d'autres idéaux sans leur donner de noms propres. Les échafaudages sont bons quand on commence à construire l'édifice, à la fin, ils deviennent inutiles : on s'appuie sur la maison elle-même, pour la terminer.

2° Au point de vue révolutionnaire, je me garderai bien de préconiser la violence, et je suis désolé quand des amis entraînés par la passion se laissent aller à l'idée de vengeance, si peu scientifique, stérile. Mais la défense armée d'un droit n'est pas la violence. S'il est vrai, comme je le crois, que le produit d'un travail commun doive être propriété commune, ce n'est pas faire appel à la violence que de revendiquer son avoir ; s'il est vrai, comme je le crois, que personne n'a le droit de s'approprier la liberté d'un autre homme, celui qui se révolte reste dans son droit strict. Que le révolté soit correct dans son langage et dans sa conduite, qu'il ne se laisse pas aller à des intempérances de paroles, qu'il se fasse respecter, rien de mieux, mais qu'il se fasse libre !

3° Je me garderai bien d'approuver ce qu'a fait le gouvernement de Genève contre les salutistes, mais je crois que certains côtés de cette histoire vous échappent. D'abord, le gouvernement n'est point composé de libres penseurs, il est composé des mêmes individus qui ont fondé le vieux catholicisme officiel et qui ont si longtemps patronné le Père Hyacinthe. Il va sans dire que ni les révolutionnaires, ni surtout les anarchistes ne sont solidaires de ces gens là. Et puis, mon cher ami, il ne faut pas vous figurer que la république helvétique et les diverses républiques cantonales aient la moindre préoccupation de respecter les libertés humaines. De tout temps, les communes suisses ont prodigué l'expulsion de ceux qui les gênaient. Avant d'expulser les salutistes, Genève avait expulsé notre ami Kropotkin et, de tout temps, elle expulse les mendiants, les vagabonds, "ceux que Jésus aimait". Malheureusement, des lois, décrets et ordonnances de toute espèce lui permettent d'en agir ainsi. C'est ignoble, mais c'est légal ! Aussi, sommes-nous les ennemis des lois, faites pour justifier toutes les atrocités.

J'aurais été à Genève que j'aurais pris la défense des salutistes, au nom du devoir individuel, quoique, je dois l'avouer, les salutistes me paraissent être une des plus immorales institutions du temps présent. J'ai lu la traduction des *Orders and Régulations*, et j'ai trouvé cela tout à fait odieux. Mon être moral s'est insurgé. De ce jésuitisme protestant ou du jésuitisme catholique, quel est le pire, je ne sais. Des deux côtés, je vois l'abdication de tout raisonnement, l'obéissance servile, la suppression de toute responsabilité morale ; des deux côtés, la même recherche des petits moyens, la même

rubrique pour créer des habitudes et des mouvements réflexes remplaçant les convictions. De plus, le puffisme, la réclame ont pris dans l'armée du salut des proportions vraiment américaines. Enfin, je n'aime pas cette préoccupation malpropre d'agir sur les foules par la beauté ou la grâce des femmes. Au milieu de ces ignominies, tout idéal disparaît, il ne reste plus que le pouvoir et l'argent, c'est-à-dire, ce que nous combattons dans la société moderne actuelle ! Et puis, quels snobs que ces salutistes : ils attaquent toutes les villes de la Suisse à l'exception de Lausanne, parce que là se trouvent les fils de Prince de Galles !

En tout cas, ne redoutez pas pour eux des persécutions sérieuses. C'est pour nous qu'on les réserve. Les 35.000 massacrés dans les rues de Paris n'étaient pas des salutistes, pas davantage les cinquante condamnés de Lyon !

Votre dévoué,

ÉLISÉE RECLUS

À M. de Gérando

Clarens, 24 juin 1883.

Mon ami,

J'ai reçu depuis plusieurs jours le livre de Gobineau. Je le garderai assez longtemps en ayant besoin pour mon travail, puis je vous le rendrai en bon souvenir de notre voyage.

Comme vous, je m'occupe de la question sociale et, depuis notre séparation, je n'ai pu trouver d'objections, de la part des hommes ou des événements, qui m'aient fait changer d'avis. Bien au contraire. Je ne crois pas comme vous que la Révolution se fasse par en haut, principalement par l'intervention des hommes de sacrifice et de bonne volonté. La révolution se fera surtout par en bas, par les hommes dont la gravitation naturelle est vers un état nouveau. Si le mot d'intérêt n'était pas ordinairement pris en mauvaise part, je dirais que la Révolution se fera par ceux qui ont intérêt à la faire, mais je préfère dire qu'elle se fera par accommodation naturelle des hommes à leur milieu normal. Est-ce à dire que nous ne comptons pas aussi sur l'appui de tous les gens de coeur qui, luttant contre leurs propres intérêts personnels, servent la cause de la multitude ? Non, certes. Je n'oublie pas que presque tous les hommes qui ont donné un nom par leurs écrits aux groupes de revendication étaient personnellement intéressés au maintien des privilèges. Mais s'ils ont formulé les idées, grâce à leur instruction supérieure, ce n'est pas à eux qu'est revenue la joie de transformer les idées et les passions en faits. Toujours, la Révolution s'est faite en bas. Chez ceux d'en haut, les idées et les affinités personnelles sont en lutte, chez ceux d'en bas, elles sont d'accord : de là, chez eux une immense supériorité de force.

Quant à la propagande, je la crois bonne, comme vous, non seulement chez les gens d'en haut, mais aussi chez ceux d'en bas. Il faut parler à tous en faisant vibrer en chacun la corde dont le son est le plus dur. Certes, si notre doctrine était, comme vous le dites, une doctrine secrète, elle serait mort-née. Mais est-il exact que nous nous cachions pour dire ce que nous pensons ? Que les hommes de talent soient rares parmi nous, c'est possible, mais que nous ayons manqué de sincérité et de franchise devant l'exposition de nos idées, oh non ! Même devant les tribunaux, au risque d'aggraver leur peine, nos amis ont parlé hautement. Ils parleront encore et leur voix grandira. A vous de discerner les paroles de vérité dans l'immense tumulte des voix humaines.

Quant au rôle actif des révolutionnaires, il me semble injuste de leur reprocher l'oeuvre de destruction commencée avant le jour de la réédification. Sans doute, chacun de nous a son plan, et, somme toute, ces divers plans concordent assez bien, mais la vie ne s'impose pas. En abattant un arbre vieilli, qui encombre le sol, nous nous bornons à planter celui qui le remplacera, mais il ne jaillira pas tout poussé du sol.

A notre rencontre sur les bords du Nil la suite de la conversation. Je vous enverrai suivant votre demande les débats du procès de Lyon, du moins ce que j'en trouverai.

Bien cordialement à vous et à votre mère,

ÉLISÉE RECLUS

À Richard Heath

Clarens, 6 juin 1884.

Mon cher ami,

En revenant de mon voyage autour de la Méditerranée, je trouve votre bonne lettre du 26 mai. Merci de vos paroles affectueuses.

Vous me dites que mon "poème (48)" n'est pas réalisable, c'est un rêve. A ceci, je commence par vous répondre que, s'il en était ainsi, il y aurait encore lieu de préférer ce beau rêve au vilain rêve, au cauchemar de la société actuelle, car cette société, vous le reconnaissez, n'a point d'état, d'organisation, de réalités avouables. Le noeud gordien n'est pas dénoué, vous le savez, il est brutalement tranché par l'épée. Les difficultés du fonctionnement sont résolues par le meurtre, la prison, la mort, de misère ou même de faim, la guerre, les faillites, la vente à faux poids, l'adultération des denrées, le jeu de la bourse.

Mais, de ce que la société actuelle est impossible et peut être qualifiée de *constant and perpetual failure*(49), aussi bien dans son ensemble que dans ses groupes nationaux ou familiaux, cela ne prouve pas, je l'avoue, que notre rêve d'équité soit réalisable. Cela est vrai, Aussi, je réponds simplement : ou bien nous pouvons réaliser ce rêve pour la société tout entière ; dans ce cas, travaillons avec énergie. Ou bien nous ne pouvons le réaliser que pour un petit nombre ; dans ce cas, travaillons encore. Pourquoi ne pas faire fleurir une petite oasis de paix, de respect mutuel, d'égalité au milieu de l'immense désert ?

Mais je l'espère bien, mon cher ami, que j'aurai, avant de mourir, le temps de démontrer historiquement que nos idées anarchiques ne sont pas un simple rêve. Je travaille à ces études, et d'autres y travaillent aussi avec plus de succès que moi. Si nous réussissons à publier les *Lettres sur l'Anarchie* de notre ami Kropotkin à M. de Laveleye, je pense que vous les lirez avec plaisir et qu'elles aideront à modifier vos idées.

Parmi ces idées, il en est une qui me paraît fausse, non d'une manière générale, mais dans l'acceptation que vous lui donnez. Non, il n'est pas vrai que la nature humaine soit toujours la même, que *The world is such as it ever has been*(50). Au contraire, l'individu change suivant son milieu. Sous l'oppression, je le vois rusé et menteur, lâche, vicieux ; dans la liberté, je le vois fier, généreux, véridique, magnanime. Dans le voyage que je viens de faire, de même que dans mes études de livre en livre, j'ai toujours vu qu'une saine atmosphère extérieure fait la santé, qu'un air empoisonné donne la maladie. Et, si vous étudiez vous-même, ne voyez-vous pas que, même chez les plus forts, le système compensateur de la volonté n'agit pas toujours avec précision, indépendamment des alternances du milieu.

Je n'insiste pas, car nous aurons l'occasion de nous entretenir encore de ces questions si nous n'avons pas le bonheur de tomber d'accord.

J'ai reçu le numéro du *Spectator* qui parle de mon article. Il me semble qu'il n'est pas tout à fait équitable envers moi et qu'il me fait dire des choses que je n'ai pas dites.

Puis-je vous demander de me rendre un service ? Celui d'envoyer un exemplaire de la *Contemporary Review* contenant mon article aux personnes dont les noms et adresses suivent. Je désire leur exposer ma pensée. (Suivent ces noms et adresses).

Je vous envoie par le courrier d'aujourd'hui un mandat-poste pour acquitter cette petite dépense ; s'il reste quelque chose de cette somme, veuillez l'utiliser pour une oeuvre quelconque qui aurait notre approbation commune.

Si vous croyez que mon article puisse être republié et vendu ou donné, je serai enchanté que la chose se fasse ; mais, de ma retraite, je ne puis m'occuper personnellement de cette affaire (51).

Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de ces demoiselles et de répondre à mon énergique serrement de main.

ÉLISÉE RECLUS

(48) Il s'agit de l'article d'Élisée, publié en mai 1884 par *Contemporary Review* sous le titre *Anarchy by an Anarchist* (*Anarchie par un anarchiste*).

(49) Faillite continue, perpétuelle.

(50) Le monde reste ce qu'il a toujours été.

(51) Cet article ne fut réimprimé qu'en 1894 (*An Anarchist on Anarchy*, London, *Liberty Press*(quatre éditions jusqu'en 1897).

À Richard Heath

Sans date, 1884.

Mon cher ami,

Je commence ma lettre de réponse, ne sachant quand je la finirai, mais, du moins pendant quelques jours, ma pensée restera-t-elle toujours dirigée vers vous.

Comme vous, j'ai lu les articles de Herbert Spencer avec beaucoup d'intérêt, mais comme vous j'ai été choqué de beaucoup de paroles et d'appréciations que me semblent peu humaines. Quand on aime réellement les hommes, l'amour est témoigné par des paroles affectueuses et tendres. Il ne faut pas qu'on puisse s'y tromper. Qu'il y ait des lois inévitables auxquelles nous obéissons tous comme l'onde obéit au vent, cela ne saurait se nier ; que de la naissance même surgisse la mort, cela n'a rien de terrible, pourvu que la mort arrive à son heure. Quand on parle de ces lois souveraines, il serait ridicule de faire du sentiment, mais quand on discourt avec des hommes en recherchant ce qui pourra les rendre heureux, il faut du moins que la cordialité se retrouve dans le langage. Mais ceci est une question de détail. Le langage de Spencer pourrait être dur comme l'acier et, en même temps, ses idées pourraient être d'une clarté parfaite. Dans tous les cas, il est nécessaire de les étudier avec scrupule. Il n'est pas un de ses ouvrages qui ne fasse penser, même quand il repose sur des idées fausses.

D'une manière générale, il me semble que son dernier article, *the Sins of Legislators*(52) est excellent et, pour ma part, je n'ai pas dit autre chose, quoique sous une forme très différente ; mais l'article précédent *The Coming Slavery*(53) me paraît être rempli d'erreurs reposant sur de fausses définitions et sur l'ignorance des choses qu'il critique. Pour lui, "tout Socialisme est esclavage". Il oublie que lui-même est un socialiste, puisque l'état social lui paraît devoir être modifié, et qu'il donne des conseils en conséquence. Le mot "Socialisme" dans sa définition historique s'applique évidemment à tous les systèmes, de quelque nature qu'ils soient, qui ont pour but d'assurer à tous les hommes le pain du corps et le pain de l'esprit. Or, si, parmi ces systèmes, il en est certainement plusieurs qui sont de purs à priori, imaginés par des songe-creux qui n'ont pas étudié l'homme et n'ont pas observé le fonctionnement des lois naturelles, il en est d'autres aussi qui reposent sur l'observation et l'expérience et qui renferment une petite ou une grande dose de vérité.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le "laissez-faire" qui donnera le bonheur à l'humanité. M. Spencer a beau croire à la vertu de ce principe, qui n'est pas un principe, lui-même est infidèle à son programme, puisqu'il fait des livres dont le résultat est d'influer sur la marche des choses. Il prêche, il cherche des adhérents et des propagateurs, et je ne saurais l'en blâmer. Non, il ne suffit pas de laisser passer le courant, il faut s'y associer de son mieux, collaborer à la grande oeuvre.

Mais, dira-t-on, si vous ne laissez pas un libre cours aux événements, si vous tâchez d'intervenir par votre volonté infinitésimale dans l'immense labeur des choses, c'est donc par la violence que vous avez la prétention d'intervenir. Eh bien ! non. Dans la concurrence vitale entre les espèces qui se disputent la place sur la terre, je vois deux modes de lutte bien distincts, celui de la violence personnelle, celui de la défense collective. Dans mon jardin, j'en ai vu un exemple aujourd'hui. Un chat se glisse furtivement dans les herbes et saute sur un petit oiseau qu'il saisit dans sa gueule. Aussitôt, le père, la mère de l'oisillon se précipitent sur le chat, les ailes étendues. Ce n'étaient que deux merles et le chat eût pu les croquer tous les deux ; mais ces animaux dont l'amour était plus violent que la faim lui firent peur.

Il lâcha l'oisillon et décampa sournoisement. Par la solidarité, les deux oiseaux avaient vaincu la bête fauve.

C'est là ce que nous voulons faire. A toutes les violences personnelles, nous voulons opposer la volonté cohérente de tous ceux qu'on pourrait opprimer. Mon idéal est cet arbre de la Cafrerie, où se sont nichés des milliers d'oiseaux, les "républicains", heureux et conscients de leur force, regardant sans frayeur le vautour qui plane dans l'air au-dessus de leur cité. Nous n'avons pas besoin de maître : ce n'est pas une volonté extérieure à la nôtre qui nous fait rester dans la même communauté, c'est la conscience de notre solidarité avec tous. Nous sommes utiles à nos frères et nos frères nous sont utiles. Chacun de nous est libre, et la cité tout entière n'est libre que par nous.

Cette solidarité, nous voulons l'étendre à tous les hommes, sachant d'une manière positive, grâce à la géographie et à la statistique, que les ressources de la terre sont amplement suffisantes pour que tous aient à manger. Cette loi prétendue d'après laquelle les hommes doivent s'entremanger, n'est pas justifiée par l'observation. C'est au nom de la science que nous pouvons dire au savant Malthus qu'il est trompé. Notre travail de tous les jours multiplie les pains et tous seront rassasiés.

Mais, m'avez-vous dit : "Excluez-vous les animaux ?" Certes, la question a sa gravité. Si nous devons réaliser le bonheur de tous ceux qui portent figure humaine et destiner à la mort tous nos semblables qui portent museau et ne diffèrent de nous que par un angle facial moins ouvert, nous n'aurions certainement pas réalisé notre idéal. Pour ma part, j'embrasse aussi les animaux dans mon affection de solidarité socialiste. Mais je me dis aussi : toute chose par degrés et les premiers devoirs commencent autour de nous ! Réalisons la justice dans le cercle le plus vaste qu'il nous sera possible de le faire : dans le cercle civilisé d'abord, puis dans le cercle humain. Toute réalisation d'un idéal partiel nous rendra plus sensibles, plus délicats pour la réalisation future d'un idéal plus grand. Tout ce que nous accomplirons pour le prochain rapprochera de nous ceux qui, maintenant, sont éloignés. Ma ferme confiance est que notre société harmonique doit embrasser non seulement les hommes mais aussi tous les êtres ayant conscience de leur vie. Où est la limite ? Je l'ignore, seulement, je sais qu'elle est au-delà des animaux que tuent nos chaussures et qu'égorgent nos bouchers. Je ne comprends pas le meurtre d'un animal ou d'un homme, je ne fais une différence que lorsqu'il s'agit de défense personnelle ou sociale. J'absous le voyageur qui défend ses compagnons en abattant un tigre. J'absous aussi le combattant qui, dans une société humaine, accomplit un acte correspondant.

Je m'explique brièvement, mais vous ne m'accuserez pas, j'espère, de faire l'apothéose de la force pure, de me ranger parmi les *muscular christians* (chrétiens exerçant leurs muscles). Non, ce que je veux, c'est la solidarité des faibles, devenus assez forts par leur union pour pouvoir mépriser la force des forts et ne leur laisser d'autre alternative que d'entrer, eux aussi, dans la grande confédération des égaux.

Mais pour faire appel à un Juge Éternel, ainsi que vous m'y conviez, pour montrer l'exemple du "Fils de l'homme" ou du Bouddha, il faudrait y croire, et si j'y croyais personnellement, il faudrait que la société y crût. Elle n'y croit plus, ce n'est aujourd'hui qu'une tradition, une routine sans force, un dogme momifié. Que des hommes bons et grands aient retiré de la religion et de ses dogmes tout ce qu'il y a d'humain, de tendre, de généreux, d'idéal, cela est vrai, mais cette sublimation même nous permet de laisser de côté les faits sans valeur historique qui, pour la majorité des fidèles, constituent la religion. Dans Jésus-Christ, vous voyez l'humanité collective, le dévouement d'un pour tous, la joie sans fin, sans mesure, éternelle, que donne l'amour, mais les récits des Évangiles n'ont plus de valeur pour nous. Pourquoi mêler à ces grandes vérités qui font notre joie des historiettes contradictoires et mal écrites, au nom desquelles tant de persécuteurs ont maudit, roué ou brûlé tant d'hommes fervents qui aimaient la justice ?

Vous me demandez aussi : comment créer cette douce oasis de paix et d'harmonie entre hommes qui se sentent égaux et qui travaillent de concert à l'avènement de la justice ? C'est en nous aimant, en nous appuyant les uns sur les autres par la propagande et l'encouragement. Nous sommes éloignés, mais une lettre, un mot, la conscience que l'on pense et l'on sent d'accord nous font du bien et nous fortifient à travers l'espace. La pensée que j'ai des amis en Italie, en Hongrie, en Angleterre, en France, en Afrique, me rend heureux : sans eux, je serais une chose ; avec eux, je suis un homme.

Bien cordialement,

ÉLISÉE RECLUS

Remerciez bien ces demoiselles de l'article qu'elles ont bien voulu copier pour moi. Je vous en dirai mon avis à une autre occasion. Maintenant, ma lettre est déjà bien longue et je crains que certains passages en soient indéchiffrables.

(52) Les crimes des législateurs.

(53) L'esclavage prochain

À Richard Heath

Lavey-les-Bains, 28 juillet 1884.

Mon excellent ami,

Que votre idéal, celui de la bienveillance universelle, de la justice pour tous et de la paix, ait été de tout temps celui des hommes de bonne volonté, je me garde bien de le nier, et je serais malheureux qu'il en fût autrement. Que de devanciers nous avons émus, que de paroles émues et profondes ont été prononcées avant nous et prolongent leurs échos d'âge en âge ! que de vérités une fois proclamées l'ont été pour toujours, de sorte qu'il nous reste seulement à les répéter et les répéter sans cesse !

Mais c'est précisément parce que notre héritage de vérités est si précieux qu'il importe de le séparer jalousement de toutes les erreurs qu'on y mélange. Voyez ce que les bouddhistes ont fait du Bouddha, ce que les chrétiens ont fait du Christ, à supposer que l'un et l'autre aient vécu, ce qui importe peu d'ailleurs, car l'un et l'autre ne sont pour nous que "des voix". De leurs paroles, si essentiellement humaines, auxquelles se mêlaient par conséquent des erreurs et des faiblesses, les prêtres ont fait des paroles divines, indiscutables, et les interprètent à leur gré, ils les ont utilisées pour imposer au troupeau des hommes leurs propres erreurs et leurs folies.

Toutefois, la trahison du Bouddha par les bouddhistes, du Christ par les chrétiens, ne nous empêche pas de reprendre les documents primitifs de leur histoire et je me garderai bien de négliger par exemple tout ce que je trouve d'humain et de vrai dans les Évangiles. Mais, dès qu'on me les apporte comme étant un ouvrage divin ou comme ayant je ne sais quelle "divinité", quelle "sainteté" particulière, je n'en veux plus. Attribuer quoi que ce soit d'infailible à une oeuvre quelconque, "Évangiles" ou "Paroles d'un Croyant", ou "Chants de la Commune", je n'en veux plus, je proteste. C'est de là que nous viendra le poison. Il n'y a point de "Livre" d'où s'épanche la vérité, on ne peut arriver à la connaître que par le travail extérieur, par le battement continu du sang dans les artères, de la pensée dans le cerveau.

Connaissez-vous les oeuvres récentes du comte Tolstoï ? C'est l'homme de votre coeur, je le pense, chacun de vos sentiments, chacune de vos paroles seront à l'unisson. Quant à moi, j'ai pour lui une profonde sympathie, mais je crois qu'il se trompe comme vous en séparant le "Fils de l'homme" des autres hommes pour le diviniser, et en donnant à l'histoire qui nous en a été laissée une valeur supérieure à celle des autres recueils de paroles humaines.

Je vous serre cordialement la main et vous prie de me rappeler au bon souvenir des vôtres.

ÉLISÉE RECLUS

À Mme Ackermann

Clarens, 20 janvier 1885

Madame,

Enfin, mon ami vient de me donner votre adresse. Il me tardait de vous dire ma reconnaissance pour le précieux cadeau que vous m'avez fait.

Je suis heureux d'avoir vos oeuvres. Je les lirai, je les relirai ; par ce petit volume si bien rempli qui me vient de votre main, il me semblera que vous me parlez vous-même. Votre voix récitant ces beaux vers, dont quelques-uns sont

entrés dans ma substance même et font partie de mon être, aura pour moi une puissance qu'elle n'avait pas encore. Que de fois pourtant vous avez déjà fait passer en moi ce long frisson de joie ou d'extase qui me secoue dans les moments sacrés où je me trouve en présence du grand et du beau ! Je vous remercie encore.

Toutefois, vous le savez sans doute, je suis un de ceux que, dans votre effroi du *Déluge* futur, vous voyez s'avancer "comme un gros flot de haine et de rage brutale". Je crois que votre frayeur n'est pas digne de vous. Ma reconnaissance et mon respect pour votre personne me permettent peut-être de vous dire que, le jour où vous avez écrit ces vers, vous avez eu tort de trembler. Vous qui ne craignez ni la chute du Ciel ni le bris de la Terre, pourquoi redoutez-vous cet appel tempétueux à la justice que poussent tous les opprimés, ce cri, mêlé de colères, de sanglots et de râles, qui sort de la poitrine de tous les infortunés demandant le bonheur ? Nous, les insurgés qui vous faisons peur, nous sommes les combattants de l'idéal. Que cherchons-nous ? Pourquoi, dans notre lutte incessante, acceptons-nous d'avance la prison, l'exil, la mort et la malédiction des poètes, si ce n'est pour que tous un jour soient libres, égaux dans la grande patrie, jouissant de la vie dans toute la plénitude, ravis de beaux chants et de poésie sublime ! Dois-je vous rappeler ces vers allemands d'un de vos frères, vers qui, depuis quarante ans, font ma joie et ma force : "Devant l'esclave, quand il brise sa chaîne, devant l'homme libre, ne tremble pas !" Ou bien ce distique de Hugo, que je recommande à tous ceux qui savent aimer : "Et sa mère disait en lui parlant tout bas : "Fils, quand tu seras grand, meurs pour la bonne cause !"

Si vous étiez des nôtres, si vous aidiez Samson à rompre ses liens, vous ne sauriez point ce qu'est la tristesse et vous n'appelleriez point la mort. Quant à nous, nous comprenons vos anathèmes, mais le combat même nous donne le bonheur et nous aimons la vie.

Votre dévoué de tout coeur,

ÉLISÉE RECLUS

À M. Henry Seymour, pour son journal (54)

1er mars 1885

D'un ami de l'autre côté du Détroit.

Ce m'est une joie d'écrire pour de bons journaux. Je suis un étranger, né sur ce Continent dont la mer vous sépare. Mon éducation m'a donné des préjugés autres, du moins par la forme, de ceux qui vous ont été inculqués par la vôtre. On m'a appris à vous haïr sous prétexte de patriotisme, de même que vos patriotes nationalistes vous ont appris à détester l'étranger. Pendant des siècles, le vent du Canal n'apporta que des cris de haine et de malédiction d'un rivage à l'autre. Mais, en dépit de tout ce que firent l'homme et la nature pour nous séparer, je sens intensément que nous sommes frères et m'adresse à vous en toute confiance, sachant d'avance que mes paroles seront accueillies par des amis, des camarades. Il n'y a plus entre nous de barrière : notre pays est plus vaste que ne l'ont voulu nos maîtres.

Les peuples n'ont que faire des limites qu'on leur avait tracées. A de nouvelles idées, il faut un nouvel état social correspondant. Celui que nous préparons ne comporte ni rois, ni seigneurs, ni maîtres, ni soldats, ni douaniers veillant aux frontières. Il n'admet que des hommes pleinement conscients de leur dignité personnelle et de leur égalité en droits. Nous ne reconnaissons plus ce que l'on appelle "patrie" et qui, dans son acception accoutumée, représente la solidarité des crimes de nos ancêtres contre d'autres pays, ainsi que des iniquités dont nos gouvernements respectifs se rendirent coupables. Pour fonder une société nouvelle, il faut d'abord désavouer toute oeuvre de sang.

Pour juger de la valeur morale de nos différents pays comme nations conquérantes, il suffit de voir à l'oeuvre les états Européens discutant entre eux le partage du monde. Ils nous rappellent les corbeaux assemblés autour d'un cadavre, chacun emportant son débris. C'est ce que l'on appelle dans le langage accoutumé : "Le triomphe de la Civilisation sur la Barbarie". Le pillage et le massacre sont autant d'exploits valeureux qui ne peuvent manquer d'enorgueillir les concitoyens des voleurs et des meurtriers. On apprend que des milliers d'hommes ont été passés par l'épée, qu'on a brûlé des villages, que les pieds des chevaux ont foulé des poitrines humaines... et un ardent frémissement

d'enthousiasme étreint le coeur de tous les "bien-pensants", tandis que le Clergé entonne des actions de grâce au Dieu des Armées.

Et pourtant, l'histoire n'est-elle pas là pour nous apprendre ce qu'ont coûté les annexions, les colonies, c'est-à-dire la prise de possession de territoires spoliés par la force des armes ? Je ne parlerai pas de la France, j'écris dans un journal anglais dont les lecteurs connaissent peu ce qu'ont valu aux Français en fait de bonheur et d'acquisition morale les "conquêtes et victoires" de l'Empire français. La nation a durement payé pour tous ces crimes. De même, elle a payé pour ses triomphes en Algérie, lorsque de brillants officiers, habitués au massacre d'Arabes et de Kabyles, revenus à Paris pour exécuter d'autres "sauvages", balayaient les faubourgs de leur artillerie, ainsi qu'ils avaient balayé les pauvres bordj des Arabes. La France paiera de même pour le Tonkin et pour Formose. Le reflux de l'histoire amènera le châtement des fautes commises.

Mais la France est-elle la seule nation coupable en Europe ? L'Angleterre n'a-t-elle pas aussi ses torts qui retomberont sur elle-même, la rongant comme un cancer ? L'annexion violente de l'Irlande n'amène-t-elle pas son châtement, jour après jour ? et l'immense Empire Colonial, célébré si frénétiquement par vos poètes, vos orateurs, n'aura-t-il comme conséquence que le parfait bonheur de vos patriotes ?

Un grand fait historique m'a souvent frappé : C'est que l'Angleterre de nos jours, prise dans l'ensemble, n'est pas en dignité morale, en intensité vitale ni dans ses oeuvres individuelles, égales à l'Angleterre d'il y a deux siècles et demi. Vous étiez d'autres hommes quand vous osiez lever la main contre votre Roi, l'associé des seigneurs. Depuis cette époque, vous avez acquis des territoires cinquante fois plus considérables que le "Royaume Uni" et subjugué des populations dix fois plus nombreuses que la vôtre. Vous avez donné à chaque rejeton de votre noblesse un royaume à gouverner et leur avez distribué les richesses du pays. Et, sans vous en apercevoir, vous avez, en conséquence de toutes ces conquêtes, perdu vos moyens : la terre a passé tout entière entre les mains des seigneurs. Il y a chez vous des castes plus murées que les castes hindoues, séparées par un plus large fossé. Vous êtes redevenus "loyaux" et les fils des anciens républicains se glorifient de leur abaissement. Comme nation, vous avez reculé en dépit de l'immense accroissement de vos richesses et des progrès si remarquables de votre civilisation matérielle. C'est ainsi que la petite Hollande d'antan, si fière de vaincre à la fois l'Angleterre et Louis XIV, est devenue une nation de timides bourgeois depuis qu'elle se fait nourrir en parasite par les malheureux paysans de Java.

Heureusement que les peuples commencent à se réveiller : pendant que les gouvernements, représentants attardés d'idées qui ont fait leur temps, n'ont souci que d'étendre leurs conquêtes pour doubler, tripler leur troupeau de sujets, les gouvernés entrent en lutte pour recouvrer leur autonomie. L'Angleterre, la France, l'Allemagne et la Russie envoient leurs armées par toute la terre, en Nubie, au Tonkin, en Afrique, en Afghanistan, en vue d'accroître leur domaine, en même temps que les nihilistes, socialistes et anarchistes s'acharnent à la désorganisation des États. L'arbre étend ses branches, mais le ver en ronge la racine. La manie des conquêtes qui s'est emparée des États antiques fait songer à ces crustacés qu'on voit dans les aquariums : tandis qu'ils saisissent leur proie, une griffe s'est emparée d'eux ; d'un côté, ils mangent, de l'autre, ils sont mangés.

Mais si les vieilles patries disparaissent, une nouvelle, aussi vaste que le monde entier, est en train de se reconstituer. Nous y convions tous les hommes de bonne volonté qui ne tiennent à être ni maîtres ni esclaves, qui respectent les autres comme égaux et savent se faire respecter, tous ceux qui se révoltent contre l'injustice et qui aiment passionnément la liberté, qui cherchent autour d'eux, non des victimes à exploiter mais des amis à chérir : tous ceux-là sont nos concitoyens ; ils fonderont avec nous la société nouvelle. Apprenons à nous aimer les uns les autres dans le monde entier. Il y a derrière nous des siècles de haine à racheter.

ÉLISÉE RECLUS

(54) *The Anarchist*. Ce journal, anarchiste-individualiste, eut quarante numéros, de mars 1885 au mois d'avril 1888. Les anarchistes-communistes qui y collaboraient s'en séparèrent, lors de l'arrivée de Kropotkin en Angleterre (1886), pour fonder le journal communiste-anarchiste *Freedom (La Liberté)*.

À Mme Élisée Reclus

Saragosse, avril 1885

Ma bien chère femme,

J'ai renoncé à dépasser Saragosse aujourd'hui, d'autant plus que ça ne me fait pas gagner une heure dans mon voyage de retour vers la France. La journée était brumeuse et froide dans la matinée ; elle est radieuse cet après-midi, quoique froide encore. J'en ai profité pour faire mon apprentissage de cicérone dans la ville que je connais maintenant à fond, sans pourtant y avoir découvert un libraire qui mérite ce nom. En revanche, que de vendeurs de missels, de chasubles, d'étoles et d'ostensoirs !

Les Espagnols républicains que j'ai vus prétendaient tous que le catholicisme n'a plus de prise dans leur pays parce que l'indifférence religieuse a succédé à la foi. Je crois qu'ils ont tort et qu'ils traitent le danger avec trop de légèreté. Même la suppression des couvents, la saisie des biens de mainmorte ne prouvent pas grand'chose. On n'a vu dans cette affaire qu'une mesure fiscale. On a pris les richesses où elles se trouvaient, comme à diverses époques du Moyen âge, les souverains l'ont fait tant de fois ; mais aucune haine de la religion ne se joignait à cette confiscation des propriétés religieuses. Ce n'est pas par indifférence que l'on pourra triompher du catholicisme. Pour détruire une ancienne foi, il faut une foi nouvelle.

Si ce n'était de ces moines, de ces curés, de ces enfants de chœur, je me plairais beaucoup dans ce pays-ci, mais en tenant compte de tout, ces gens-là, si polis, si gracieux, si courtois, sont décidément à un degré moins avancé de civilisation que les gens qui viennent de l'autre côté des Pyrénées. Il se fait ici certaines choses d'une barbarie sans nom ! Je ne parle pas des combats de taureau, ce qui est déjà infiniment atroce ; mais où s'imaginerait-on qu'on met les vagabonds, filles et enfants, pour leur donner un asile de nuit ? A la Morgue, avec les cadavres ! En voilà une éducation. Toepfer (55) aurait dû nous décrire cette première nuit des vagabonds en compagnie des morts.

A bientôt

ÉLISÉE

(55) Toepfer (Charles), comédien et écrivain dramatique allemand.

Lettre adressée à Jean Grave et insérée dans *Le Révolté* du 11 octobre 1885.

Clarens, Vaud, 26 septembre 1885.

Compagnons,

Vous demandez à un homme de bonne volonté, qui n'est ni votant ni candidat, de vous exposer quelles sont ses idées sur l'exercice du droit de suffrage.

Le délai que vous m'accordez est bien court, mais ayant, au sujet du vote électoral, des convictions bien nettes, ce que j'ai à vous dire peut se formuler en quelques mots.

Voter, c'est abdiquer ; nommer un ou plusieurs maîtres pour une période courte ou longue, c'est renoncer à sa propre souveraineté. Qu'il devienne monarque absolu, prince constitutionnel ou simplement mandataire muni d'une petite part de royauté, le candidat que vous portez au trône ou au fauteuil sera votre supérieur. Vous nommez des hommes qui sont au-dessus des lois, puisqu'il se chargent de les rédiger et que leur mission est de vous faire obéir.

Voter, c'est être dupe ; c'est croire que des hommes comme vous acquerront soudain, au tintement d'une sonnette, la vertu de tout savoir et de tout comprendre. Vos mandataires ayant à légiférer sur toutes choses, des allumettes aux vaisseaux de guerre, de l'échenillage des arbres à l'extermination des peuplades rouges ou noires, il vous semble que leur intelligence grandisse en raison même de l'immensité de la tâche. L'histoire vous enseigne que le contraire a lieu. Le pouvoir a toujours affolé, la parlotte a toujours abêti. Dans les assemblées souveraines, la médiocrité prévaut fatalement.

Voter c'est évoquer la trahison. Sans doute, les votants croient à l'honnêteté de ceux auxquels ils accordent leurs suffrages et peut-être ont-ils raison le premier jour, quand les candidats sont encore dans la ferveur du premier amour. Mais chaque jour a son lendemain. Dès que le milieu change, l'homme change avec lui. Aujourd'hui, le candidat s'incline devant vous, et peut-être trop bas ; demain, il se redressera et peut-être trop haut. Il mendiait les votes, il vous donnera des ordres. L'ouvrier, devenu contremaître, peut-il rester ce qu'il était avant d'avoir obtenu la faveur du patron ? Le fougueux démocrate n'apprend-il pas à courber l'échine quand le banquier daigne l'inviter à son bureau, quand les valets des rois lui font l'honneur de l'entretenir dans les antichambres ? L'atmosphère de ces corps législatifs est malsain à respirer, vous envoyez vos mandataires dans un milieu de corruption ; ne vous étonnez pas s'il en sortent corrompus.

N'abdiquez donc pas, ne remettez donc pas vos destinées à des hommes forcément incapables et à des traîtres futurs. Ne votez pas ! Au lieu de confier vos intérêts à d'autres, défendez-les vous-mêmes ; au lieu de prendre des avocats pour proposer un mode d'action futur, agissez ! Les occasions ne manquent pas aux hommes de bon vouloir. Rejeter sur les autres la responsabilité de sa conduite, c'est manquer de vaillance.

Je vous salue de tout coeur, compagnons (56).

ÉLISÉE RECLUS

(56) Cette lettre fut aussi donnée sous forme d'affiche électorale par le groupe de propagande anarchiste de Paris et reproduite en anglais dans *Freedom* (janvier 1910), d'après la traduction anglaise de *The Anarchist* (1885).

Aux compagnons de *La Lutte Sociale*, organe communiste-anarchiste, à Lyon.

Samedi, 28 août 1886.

Compagnons,

Vous me demandez quelques paroles de solidarité pour l'oeuvre que vous allez entreprendre. Je vous les donne de tout coeur, même sans avoir lu votre programme. Vous êtes Anarchistes, Communistes, Révolutionnaires ; cela me suffit, car nous pouvons différer en mille points de détail en restant d'accord sur le but à poursuivre : Anarchistes, vous combattez tout pouvoir, qu'il soit religieux, politique ou patronal ; vous niez toute loi imposée pour ne reconnaître que les lois naturelles provenant du fonctionnement même de la vie ; Communistes, vous revendiquez pour tous la propriété détenue par les usurpateurs, vous considérez comme vôtres les champs et les mines, les cités, les chemins de fer, les navires, les entrepôts et tout ce qu'ils contiennent ; Révolutionnaires, vous n'attendez que le moment de mettre la force individuelle ou collective au service du devoir et, dans cette période de préparation, vous faites l'oeuvre de révolte intérieure en vous débarrassant de tout préjugé, en vous dégageant des vieilles habitudes de l'obéissance lâche, de la béate résignation et de l'égoïsme vil.

Votre journal est fait pour affermir les convictions et les volontés. Salut à vous !

Il va sans dire que vous ne me demandez point de conseils, et je n'aurai ni la naïveté ni l'outrecuidance de vous en donner. Vous ferez votre journal comme il vous conviendra, conformément à vos idées, à votre connaissance des faits, à l'énergie de votre conviction, à la force de votre tempérament et aux circonstances, au milieu spécial dans lequel vous vous trouvez. A chaque lutteur de combattre comme il l'entend, de choisir son poste de bataille et ses armes ! La besogne sera d'autant meilleure qu'il la fera de plein gré, de tout coeur, sans ordres ni conseils gênants qui le privent de sa libre initiative.

Tout ira bien, parce que vous serez sincères. Vous n'aurez point de politique à faire, point d'intrigues à lancer, de jeu de bascule à préparer pour tromper les suffrages, point d'amis à caser, point de protecteur à flagorner, pas de mensonges à dire.

Vous n'avez point à substituer votre gouvernement à celui des autres ; vous ne cherchez point à renverser les maîtres pour devenir maîtres à votre tour.

Quels que soient les changements amenés par le temps dans l'évolution personnelle de chaque individu, vous offrez du moins cette garantie que vous vous proclamez d'avance indignes et traîtres s'il vous arrivait jamais de prendre pour vous une part de ce pouvoir que vous combattez aujourd'hui sous toutes ses formes, et moins dans les hommes qui le représentent que dans son essence même. Vous proclamez que le pouvoir est corrupteur : en même temps, vous vous rangeriez parmi les corrompus si une seule ligne de votre journal favorisait la moindre usurpation. Point de milieu : "ou anarchiste ou traître", tel est le dilemme dans lequel nous sommes enfermés.

Je ne doute pas, compagnons, que vous ne combattiez le bon combat, non seulement avec vaillance, mais aussi avec cet admirable esprit de dévouement qui a fait de la lutte des journaux anarchistes contre le parquet de Lyon un spectacle unique dans l'histoire de la presse. C'est par le caractère personnel qu'on fait la véritable propagande. Les meilleures idées exposées par des impuissants et des faibles paraissent être sans force et sans vertu. A vous de les mettre en relief, de les faire accueillir avec sympathie, grâce à l'élan de votre courage, à la hauteur de votre pensée et à la dignité de votre vie.

ÉLISÉE RECLUS

À Mme Dumesnil, à Vascoeuil

Sans date, novembre 1886

Ma soeur aimée,

.....

Ce n'est pas sans horreur que j'entends parler de vos magnifiques expériences sur le rendement du blé. Dès que les capitalistes sauront d'une manière absolue que la terre peut rapporter plus de 2 ou 3%, ils l'accapareront en entier. Allons, néanmoins, notre mission est de savoir et de faire.

Embrassades,

ÉLISÉE

À Mlle de Gérando

Sens, de passage, 3 janvier 1887.

Voilà bien des jours, bien des semaines que je vous dois une lettre en réponse à celle que vous m'avez écrite le 29 septembre. Depuis cette date, appartenant déjà à une période lointaine de notre vie, bien des incidents, des événements même se sont succédé, mais au-dessus de la fluctuation des choses journalières se maintiennent toujours les grands problèmes et, comme l'année dernière, nous nous disons avec tristesse : "Non, justice n'est point faite. Partout l'iniquité règne, partout le faible est opprimé ; partout le vice naît du vice et le malheur du malheur !" Et nous nous demandons également : "N'y a-t-il point d'issue à cette déplorable situation ?" Puisque nous voyons le mieux, ne parviendrons-nous point à l'atteindre ? Et comment réussirons-nous à vaincre, sinon le mal que nous fait directement la nature, du moins celui qui provient de nos propres agissements ? Est-ce toujours par la douceur, par la bonté, par le rayonnement de justice et d'affection que se fera le progrès ? Ou bien l'homme juste a-t-il le droit de s'armer du fouet de cordes, même du glaive, et de frapper, non dans sa propre cause, mais dans celle de plus faibles que lui, des malheureux écrasés sans force et sans ressort ?

Voilà, me semble-t-il, quel est entre nous deux le fond du débat. Vous comptez vaincre par la résignation ; je compte vaincre par la force mise au service du droit. Vous êtes comme ces prêtres fidèles qui jadis accompagnaient l'arche sainte : quelles que fussent les rugosités de la route, jamais ils ne portaient la main sur le sacré tabernacle : ils ne doutaient point que le précieux symbole ne se gardât lui-même. Quant à moi, j'ose porter sur lui mes mains impies, sachant qu'il n'est point oeuvre divine, mais de construction humaine. C'est notre travail, à nous, de le défendre !

Avec votre délicat sentiment féminin, vous redoutez aussi tout contact grossier avec des êtres brutaux qui parlent

violence et dont toute la force est dans les paroles. Comme vous, j'éprouve une grande répugnance instinctive à entendre ces redites d'expressions sauvages, qui presque toujours manquent de sincérité, mais je ne me permets pas de juger ceux dont l'hypocrisie ne m'est pas prouvée. Les hommes diffèrent tant les uns des autres que la même mesure ne peut leur être appliquée. Telle expression qui, dans notre bouche serait absolument odieuse et qui entraînerait notre condamnation morale définitive, n'a point la même valeur mauvaise dans une autre bouche et, dans telle ou telle circonstance, peut répondre à un sentiment louable, l'instinct rudimentaire de la justice. Autant d'hommes, autant de degrés de développement intellectuel et moral.

Partant de l'idée que toute loi, tout gouvernement sont de nature à corrompre les hommes et que, pour retrouver la source de toute bonne initiative, il faut faire appel à chaque individu en particulier et lui laisser sa liberté complète, telle qu'il la conçoit, certes, nous pouvons nous attendre à ce que le mode d'agir diffère singulièrement suivant les personnes. La plupart ne comprendront la justice que sous sa forme primitive, le talion, disons même la vengeance. C'est en effet le mode barbare, presque préhistorique de la justice, mais c'est encore la justice rudimentaire, tandis que la prétendue justice départie par les gouvernements est une pure iniquité. De ces hommes primitifs qui cherchent à se venger, la distance est grande jusqu'à ceux qui veulent le bonheur de tous, y compris leurs anciens persécuteurs, et qui se rendent compte de l'influence des milieux, enveloppant tous les êtres humains dans une même affection. Des impatients de vengeance aux débordants d'amour se succèdent les mille représentants intermédiaires des sentiments humains qui tous répondent à une période de développement moral plus ou moins avancé. Vous et moi, je le sais, nous avons la ferme volonté d'être parmi ceux qui ont l'intention d'agir par le renoncement, le dévouement personnel, l'affection envers tous, ami et ennemis ; mais n'oublions pas non plus nos alliés sauvages, les farouches égalitaires, les justiciers bruyants qui n'ont pas encore appris à parler notre langage.

Je serre bien cordialement, bien tendrement votre bonne main de ma main fraternelle, vous savez combien grand est pour vous mon respect.

ÉLISÉE RECLUS

À Richard Heath

Clarens, 11 janvier 1887.

Mon cher ami,

.....

Comme vous, mon ami, je crois absolument que "la chose capitale est de modifier la conscience du pays et de donner aux hommes un autre code de moralité". C'est pour cela que nous leur crions que leur morale relative à la propriété est complètement erronée et que tout appartient à tous. Certainement, je n'hésiterais pas si j'en avais le pouvoir à mener les faméliques dans les magasins bien remplis et à leur dire : "Mangez, ceci est à vous", et de même je dirais au magasinier : "Prends chez ton voisin. Ce qu'il fait est à toi. Vous travaillez les uns pour les autres et le produit du travail commun est une propriété commune." N'est-ce pas dans le même esprit, s'il m'en souvient bien, que Jésus, le prophète, le "Fils de l'Homme", passait dans un champ de blé et cueillait les épis, sachant qu'ils étaient à lui comme à tous les passants ?

Cette main-mise du droit populaire sur la propriété commune est pour nous un simple fait de détail, autorisé par le changement de notre conception des choses et de la morale ; mais ce n'est pas notre "bannière". Ce n'est pas pour mettre la main dans la caisse de Rothschild que nous convions les hommes au grand combat. Manger du pain est utile, mais la seule chose nécessaire est d'être libre et d'aimer son semblable dans le court instant de vie qui nous est départi. Comme vous, je le répète : *"We raise a banner for which we can die."*(57)

Bien cordialement à vous et aux vôtres.

ÉLISÉE RECLUS

(57) *Nous élevons un drapeau pour lequel nous irions à la mort.*

À Richard Heath

Sans date. Clarens

Mon bien cher ami,

Je n'avais pas encore copié les extraits des deux ouvrages envoyés par vous. C'est là ce qui vous explique mon retard à vous écrire et à vous demander d'autres services. Maintenant, je suis en mesure de m'adresser de nouveau à vous.

Vos maladies successives m'inquiètent. Vous serait-il possible d'aller à la campagne vous restaurer, à côté de votre fils, à remuer le fumier et à garder les vaches ? Que ne puis-je le faire aussi !

Cependant, je me maintiens en assez bonne santé depuis que je me suis rencontré avec mes frères et mes soeurs pour la triste cérémonie de l'enterrement de notre mère bien-aimée. Nous y étions tous, mais il est fort triste de se revoir en pareilles occasions !

Vous ne connaissez pas notre ami Kropotkin si vous croyez qu'il puisse vous en vouloir parce que vous différez d'avec lui d'un point quelconque de morale ou d'histoire. S'il ne vous écrit pas, c'est que le temps lui manque sans doute ou, peut-être, qu'il croit à l'impossibilité de s'entendre avec vous sur la question en litige. Mais cela ne prouve rien contre l'affection. De même, nous avons été souvent en désaccord, vous et moi, ce qui ne m'empêche pas d'avoir pour vous un très grand respect et une très grande affection.

Il est probable que vous et moi nous sommes aussi en désaccord sur la valeur morale de l'acte de Clément Duval. Mais il est probable aussi que nous sommes pas d'accord sur le fait lui-même. Ne connaissant pas l'homme, je me borne à prendre le fait tel que l'expose le prisonnier. Sachant que, dans une maison abandonnée, il y avait une fortune inutile qui pouvait être employée utilement pour nourrir de pauvres malheureux, il a pris cet argent. Un de ses compagnons, ce dont il n'est pas responsable, a fait des dégâts inutiles, éventré un tableau, brûlé la maison ; mais Duval lui a reproché ces actes de destruction. Plus tard, quand un agent de police l'a attaqué, il s'est défendu.

Voilà les faits tels que je les connais.

Et je me demande : "A-t-il eu raison ou tort ?" Je lui donne raison. Sachant, et surtout pratiquement, que la propriété est collective, il en a pris sa part, non pour lui isolément mais pour d'autres, et a défendu son droit d'homme quand on l'a attaqué.

En quoi sa conduite a-t-elle différé de celle des redresseurs de torts et des justiciers qu'admire si justement le peuple, parce qu'ils prennent aux riches pour rendre aux déshérités ?

Et l'église elle-même ne nous montre-t-elle pas des saints qui "volaient" le riche pour rendre à leurs humbles frères en Jésus-Christ ?

La propriété privée, voilà le vol ! Si un restituteur y touche, animé de l'esprit de justice et de solidarité, je n'y trouve point à redire. Moi-même, j'agis autrement par nature, par habitude, par tendance personnelle, mais de quel droit dirais-je : "Imitez-moi dans ma façon d'agir ?" Ce n'est pas à moi à parler en modèle.

.....

Votre ami,

ÉLISÉE RECLUS

À Jacques Gross

Clarens, 16 mai 1887.

Je n'ai pas eu de chance à Madrid. Si j'avais été muni de la lettre que vous m'avez communiquée, j'aurais pu voir notre ami Alvarez **(58)**. Ce sera pour une autre fois. Mais en Portugal, j'ai vu de très bons camarades, entre autres un Espagnol, mais celui-ci se plaignait toujours de ne pas être enrégimenté. Il lui fallait un mot d'ordre, un chef de file, l'obligation hebdomadaire de faire un rapport, le paiement d'une cotisation régulière, une discipline extérieure. Je connais beaucoup de gens qui en sont là : il leur faut une forme extérieure, un joug. Ils se disent libres, et il leur faut un signe d'esclavage.

L'anarchie gagne partout. L'année dernière, à Alger, j'en vis trois ; cette année, ils se comptent par dizaines, presque par centaines. L'année dernière à Lisbonne, il n'y en avait qu'un ; maintenant, ils sont assez nombreux pour répandre des brochures par milliers et pour fonder un journal. A Paris, les anarchistes sont déjà assez nombreux et assez solidaires pour qu'ils puissent échapper à la misère sordide et à la faim. Le déménagement à la cloche de bois, les repas solidaires chez les mastroquets, tout cela fonctionne très bien. Ailleurs, on est condamné à la misère parce qu'on est anarchiste ; là, on y échappe par la même raison.

A bientôt.

.....

(58) Ernest Alvarez, anarchiste espagnol, qui fonda à Madrid divers journaux libertaires.

À Richard Heath

Sans date

Merci de votre lettre, puisqu'elle part de votre coeur.

La mienne partira aussi du fond de ma conscience.

Je crois que la personne humaine doit tendre à la liberté complète, absolue.

Je crois que toute oppression appelle la revendication et que tout oppresseur, individuel ou collectif, s'expose à la violence.

Quand un homme isolé, emporté par sa colère, se venge contre la société qui l'a mal élevé, mal nourri, mal conseillé, qu'ai-je à dire ? c'est la résultante d'horribles forces, la conséquence de passions fatales, l'explosion d'une justice rudimentaire. Prendre parti contre le malheureux pour justifier ainsi d'une manière indirecte tout le système de scélératesse et d'oppression qui pèse sur lui et des millions de semblables, jamais.

Mon oeuvre, mon but, ma mission, est de consacrer toute ma vie à faire cesser l'oppression, à faire arriver la période de respect de la personne humaine, à vivre, à mourir à la peine.

Je n'ai jamais entendu parler de conspiration, et la preuve qu'il n'y a jamais eu de conspiration, c'est la fréquence même des actes de rébellion et de guerre sociale. S'il y avait eu conspiration, depuis longtemps elle aurait été découverte.

Bien cordialement à vous et aux vôtres.

ÉLISÉE RECLUS

À Richard Heath

De Viarmes (Seine-et-Oise), chez M. Léon cuisinier

20 novembre 1887

Mon cher ami,

.....

Je n'ai malheureusement pas eu le temps de voir beaucoup Mme Butler. Je suis arrivé un soir de grand dîner, avec des gens en habit noir et femmes à colliers et à pendeloques. Je n'en ai pas moins senti, à quelques paroles sincères, à quelques regards profonds, combien Mme Butler est bonne et droite. Je l'aime et la vénère beaucoup.

Pas plus que vous, je ne suis fâché de ce qui arrive maintenant en France (59). Quand il y a ulcère, il est bon que la plaie crève. Mais qu'est cette pustule en comparaison de tant d'autres ! Nous sommes bien malades. Quand je reviens de Paris dans mon compartiment de troisième et que je vois mon voisin, un rude ouvrier, tirer de sa poche le *Jockey*, journal à un sou, et le lire avec attention, je fais des réflexions amères. Mais courage ! Il est des gens qui savent mourir à Chicago (60) et ailleurs, pour le salut de ces indifférents !

Je vous embrasse de cœur et serre la main à vos excellents enfants.

Votre ami,

ÉLISÉE RECLUS

(59) Allusion à l'affaire Wilson, qui amena la démission du Président Grévy (1er décembre 1887).

(60) Le 11 novembre 1887, les anarchistes Spies, Parson, Fischer et Engel furent pendus à Chicago. Il a été établi depuis que cette exécution fut un meurtre judiciaire. (Voir Séverine : *En Marche, préambule*)

À M. Georges Renard, professeur à l'Académie de Lausanne

Clarens, 2 juin 1888.

Monsieur,

Vous avez eu la gracieuseté de m'envoyer vos *Études sur la France contemporaine*, et de mon côté, par suite d'un accident, j'ai commis l'irrévérence et l'ingratitude de ne pas les lire immédiatement. Je vous prie de m'excuser, et de m'excuser doublement, car je vais me permettre de vous prendre deux minutes de votre temps pour vous soumettre quelques observations. Je me bornerai naturellement à l'étude que j'ai lue la première, appelé par le titre, il me suffit qu'elle traite des idées qui sont ma joie et ma raison d'être, et sans lesquelles je ne saurais point soutenir le combat de la vie.

Votre *Essai sur le socialisme* est écrit avec une clarté et une sincérité qui m'enchantent. Nous ne sommes point habitués à lire des études de cette valeur. Les ouvrages connus qui ont été publiés sur ces matières sont pour la plupart des recueils d'injures ou de niaiseries, ou témoignent d'une prodigieuse ignorance des faits. Votre jugement, au contraire, est toujours parfaitement équitable d'intention, toujours noble de pensée et de langage, toujours appuyé sur un loyal examen des faits. Pareille impartialité, en face d'un monde haineux, prouve que votre sympathie profonde est pour les hommes de révolte : "Qui n'est pas contre nous est pour nous."

S'il était nécessaire d'être bref, je hasarderais quelques objections relatives à diverses parties de votre mémoire qui traitent d'écoles socialistes autres que l'anarchie ; mais, de peur de vous envoyer une épître, je m'en tiendrai strictement, anarchiste, à plaider pour ma cause anarchiste.

D'abord, je conteste la vérité d'une remarque faite par vous "en passant", et je la conteste parce que vous en tirez une conclusion qui serait fort grave, si elle était vraie. Vous dites que "la doctrine de l'anarchie a surtout conquis des adhérents dans les pays les moins libres et les plus libres ; elle a trouvé crédit en Russie d'une part, en Angleterre et en Suisse d'autre part ; elle a été dans un pays la réaction naturelle contre l'excès de l'autorité ; elle est dans les autres le développement tout aussi naturel des institutions libérales". (p. 190).

Me trouvant à même de dresser, pour ainsi dire chaque jour, la liste de nos camarades et des groupes qui se rapprochent plus ou moins de notre manière de voir, je puis vous affirmer en toute assurance que vous vous trompez. Les noms de Bakounine et de Kropotkin vous ont fait illusion sur le compte de la Russie ; mais ces deux personnalités, plus qu'à demi occidentales par l'éducation, sont tout à fait isolées dans le mouvement russe. Bakounine, le porte-parole des Hégéliens à l'Université de Moscou, le dictateur de Dresde pendant l'insurrection, n'est devenu anarchiste qu'à Paris et c'est également à l'étranger, après sa fuite de Sibérie, qu'il a groupé des anarchistes autour de lui. Dans le nombre se trouvaient quelques Russes, séduits par son éloquence véhémence, par la génialité de ses idées, et portés naturellement comme compatriotes et compagnons d'exil à se rapprocher d'un homme de cette valeur ; mais, depuis la mort de Bakounine, *aucun* des Russes ses élèves n'est resté parmi nous. Quant à Kropotkin, il n'est devenu également anarchiste qu'à l'étranger, et c'est à Paris que vit l'homme dont la parole fut décisive pour lui. Mais, parmi les Russes, Kropotkin est resté seul : à Londres, où il demeure et où tous les Russes sont ses amis, il n'en est *aucun* qui partage complètement ses idées. Tous sont plus ou moins constitutionnalistes, tous ont encore l'illusion de l'État, tous suivent de loin le mouvement qui entraîne la jeunesse russe dans les voies d'une révolution avec idéal parlementaire.

Historiquement, l'anarchie n'est donc pas la "réaction naturelle contre l'excès d'autorité". L'esclave qui se révolte contre les coups de fouet n'apprend pas la pratique de la liberté par un coup de vengeance ; le collégien qui s'émancipe en se proclamant athée ou en se faisant recevoir franc-maçon n'en garde pas moins la trace avilissante de son éducation bourgeoise ; l'arbre qui se redresse soudain après avoir été courbé reste disgracieux et tordu. Les pays où les anarchistes sont le plus nombreux sont ceux où les esprits ont été depuis longtemps libérés des préjugés religieux et monarchiques, où les précédents révolutionnaires ont ébranlé la foi dans l'ordre établi, où la pratique des franchises communales a le mieux accoutumé les hommes à se passer de maîtres, où l'étude désintéressée développa des penseurs en dehors de toute coterie. Là où ces conditions diverses se rencontrent, là naissent les anarchistes. C'est en France d'abord, puis dans la Catalogne, dans l'Italie du Nord, à Londres, chez les Allemands des États-Unis, dans les républiques hispano-américaines, en Australie, que l'anarchie a le plus d'adeptes. La race n'y est pour rien, c'est l'éducation qui est tout.

Je pourrais vous citer la petite ville du monde où, toutes proportions gardées, les anarchistes constituent le groupe le plus considérable et le plus sérieux. Le nom de fait rien à l'affaire, et je ne le dirai pas parce que les circonstances économiques peuvent faire passer demain la prééminence à quelque autre cité. Ce qui importe c'est de savoir le pourquoi de cet état de choses. Or, dans la ville dont je vous parle vivent plusieurs ouvriers intelligents et studieux qui ont eu la chance d'être jetés en prison, comme révolutionnaires, et d'y avoir passé plusieurs années. En rentrant dans la vie civile, après avoir consacré leur temps de captivité à l'étude et à la discussion sérieuse, ces ouvriers ont eu une autre chance, celle de trouver un travail suffisamment rémunéré qui leur assurait à la fois le pain et le loisir nécessaire pour le travail intellectuel. L'industrie prospère dans cette ville ; en outre, elle est organisée de façon à laisser l'ouvrier maître de son propre établi : l'abrutissante usine avec sa discipline féroce et son inepte division du travail ne l'a pas encore asservi. Ainsi, toutes les conditions heureuses sont réunies pour donner une valeur très haute à ce groupe d'amis : intelligence, étude, alternance régulière du travail et du loisir, liberté personnelle. Les résultats ont été merveilleux. Impossible de voir et d'entendre ces apôtres sans comprendre qu'un nouveau monde se prépare, conforme à un nouvel idéal !

Attendant tout de l'éducation, nous ne saurions donc "craindre les réformes", comme vous le dites (p. 194). Seulement, nous ne voulons pas nous payer de mots et cherchons à pénétrer au fond des choses. Il ne suffit pas qu'on nous vante des réformes pour que nous y croyions. Si l'on vient, par exemple, célébrer le suffrage dit universel comme l'expression loyale des égales volontés du riche et du pauvre, de l'avocat et du plaideur, nous haussons les épaules ; nous savons que cette prétendue égalité n'est qu'un leurre et que le suffrage d'en bas ne fait que sanctionner d'avance les iniquités d'en haut. Ce n'est donc point là une réforme. Tout au plus reconnaissons-nous que cette hypocrisie-là est aussi un "hommage rendu à la vertu", et nous préférons vivre dans un pays de gouvernants à suffrage que dans un empire où le maître règne de par le fouet ou par le pur droit divin. Ce n'est pas que le suffrage prétendue réforme nous convienne, mais c'est qu'il est accompagné, grâce aux révolutions antérieures, d'un état intellectuel et social qui est déjà en partie celui de la science et de la liberté.

Si élevé que soit notre idéal, il est pourtant bien peu de chose en comparaison des progrès imaginables ; ce serait donc une duperie de notre part, sous prétexte de possibilisme, de nous en tenir à une conception d'une société juste et de nous trémousser pour obtenir de fausses réformes, plus ou moins édulcorées d'un tantinet de justice. Ce que nous

avons à faire, pendant cette vie d'un jour, c'est de dire honnêtement, simplement notre pensée et de pousser de toutes nos forces à la réalisation de ce que nous croyons être le vrai. Sans doute, l'histoire nous crie que notre révolution, si énergique et loyale que nous le désirions, ne sera pourtant qu'une évolution minime et n'aboutira provisoirement qu'à des réformes, car la loi du parallélogramme des forces est vraie en histoire comme en mécanique ; mais nous aurons du moins fait tous nos efforts pour que la résultante soit aussi rapprochée qu'il est possible de la ligne droite. Ce sont toutes les forces ligüées pour la résistance qui auront amené l'humanité à prendre le chemin de biais au lieu d'aller droit devant nous. *Video meliora, deteriora sequuntur*. Mais d'autant mieux nous verrons, d'autant moins mal marchera la foule boiteuse qui nous suit.

Et maintenant, je vous le demande, pourquoi ne décidez-vous pas vous-même s'il est vrai oui ou non (p. 192), que dans tout organisme la cellule obéit à ses affinités ? Vous n'avez pas besoin, pour vous faire une opinion, d'opposer naturaliste à naturaliste **(61)**. Tous sont d'accord au fond, quels que soient les sophismes qu'ils mettent en avant pour justifier les inégalités dont ils profitent, car d'ordinaire chacun professe la moralité de son intérêt. Un professeur qui fait partie, comme Hæckel, de la "garde du corps des Hohenzollern", ou bien un autre professeur qui veut soumettre les hommes à la domination des savants, comme Huxley, peuvent, tant qu'il leur plaira, opposer la tête au ventre, le fluide nerveux à la lymphe ; ils sont bien tenus de déclarer aussi que la cellule, comparable à l'homme dans la société, s'associe et se dissocie sans cesse, voyage sans fin dans l'immense torrent de la vie, alternativement nourriture, sang, chair et pensée. Il n'y a pas plus de cellules crâniennes que de rois par droit divin, pas plus de cellules ventrales que de peuple à la Menenius Agrippa, né pour travailler et se taire. Quoi que vous fassiez, vous agirez toujours comme une libre cellule voyageuse, vous ne consulterez que vous-même pour sentir et penser. N'acceptant les idées d'autrui qu'après les avoir rendues vôtres, n'ayant point de maître, vous êtes bel et bien anarchiste. Laissez les autres l'être aussi. Au fond, l'anarchie n'est que la tolérance parfaite, la reconnaissance absolue de la liberté d'autrui. Et si l'humanité peut se débarrasser de tous ses éducateurs, prêtres, académiciens, polytechniciens et rois, si elle ne périt pas comme une fleur avortée, son épanouissement sera l'Anarchie entre Frères.

Je vous salue respectueusement.

ÉLISÉE RECLUS.

(61) Renard avait cité, contre la doctrine anarchiste, l'opinion de Hæckel, d'après laquelle, à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des êtres, on voit la concentration des parties et leur dépendance réciproque devenir de plus en plus grandes. Il avait cité, en faveur de la doctrine anarchiste, l'opinion de M. de Lanessan, d'après laquelle autonomie et solidarité seraient la base d'une société qui aurait été construite sur le modèle des êtres vivants. Puis il ajoutait : "Qu'un autre décide si la science autorise les anarchistes à pousser aussi loin qu'ils le font le fanatisme de la liberté."

(1890-1905)

A Pierre Faure, à Sainte-Foy-la-Grande

Sans date (1869)

Mon cher frère,

Pour ma part, je suis grand partisan des réunions publiques. Quelques mots grossiers prononcés par les hommes sans éducation, des phrases incorrectes, des paroles folles, des cris passionnés ne m'épouvantent point, et je suis heureux de les entendre, car ce qui se trouve dans les esprits doit en partir le plus tôt possible. D'ailleurs, il va sans dire que la majorité des orateurs se respectent, et respectent leur public, et quelques-uns d'entre eux ont l'éloquence qui part du cœur ou celle qui ressort de la solide discussion des faits. Quant aux auditeurs, je les admire : ils veulent apprendre à tout prix. Pressés les uns contre les autres, respirant une atmosphère de sueur et de poussière, ils sont là pendant des heures dans l'espoir d'entendre une parole de justice et de liberté, faibles compensations pour les misères de chaque jour.

La grande question, tu le comprends, est celle du pain, autrement dit de la propriété. Quel que soit le sujet traité en

apparence, c'est de cela qu'il s'agit. Réjouissons-nous en. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que de grands changements sociaux se préparent, et il n'est jamais trop tôt pour s'y préparer. Est-ce à l'amiable que les patrons et les salariés, les bourgeois et les ouvriers consentiront à la liquidation sociale ? Hélas ! nous sommes trop barbares pour que pareil espoir soit permis. C'est donc à la guerre qu'il faut s'attendre, et comme en juin 1848, c'est par des discours et des cris que l'on prélude au combat. Nous hurlons dans nos boucliers pour nous faire, les uns et les autres, plus terribles que nous ne sommes.

On nous dit que nombre de bourgeois semi-libéraux, semi-conservateurs, qui se seraient fort accommodés d'une sorte de république constitutionnelle, sont effrayés par quelques gros mots de la *Redoute* et se remettent à monter la garde auprès du trône et de l'autel menacés. Cela est certain. Est-ce que ce changement de front retardera l'avènement de la république ? Peut-être. Mais nous nous devons à nous-mêmes d'être patients et de savoir attendre la république de peur qu'elle ne soit un simple changement de décor dans l'appareil gouvernemental. Que le capitaliste, le juif, roi de l'époque, reste maître de la France par l'entremise d'un empereur, d'un roi, ou d'un gouvernement provisoire, que l'on s'appelle Monsieur ou citoyen, que les inscriptions changent sur les murailles et que les orphéonistes nous soufflent tel ou tel air patriotique dans leurs cornets à piston, peu nous importe. Le but de la Révolution prochaine est d'assurer l'égalité, de supprimer le privilège de la vie matérielle et de la vie intellectuelle pour en faire un droit appartenant à tout homme, de faire cesser le terrible antagonisme entre paysans et salariés, entre bourgeois, ouvriers et paysans, qui paralyse les forces de la Société. Après avoir si longtemps vécu pour la guerre, il faut vivre pour la paix et la fraternité. Est-ce à dire, cela, que la prochaine révolution, même si elle doit tarder, nous apportera cette égalité tant rêvée ? Hélas, non, mais en travaillant pour nos enfants, nous ferons encore un pas en avant dans les ruines, et peut-être dans le sang.

Ton frère,

Élisée

A son gendre Paul Régnier.

Clarens, 6 mai 1890.

Mon ami et fils,

Tu connais sans doute les nouvelles de Paris **(1)**, mais je les résume comme si tu ne les connaissais pas :

1° Paul **(2)** n'a pas été arrêté. Athalin **(3)** s'est borné à le citer "à sa barre", et à l'interroger, mais avec le désir secret, semble-t-il, de le mettre hors de cause ;

2° Grave **(4)** n'a été aucunement inquiété. Nul profil de sergot ne s'est montré dans sa mansarde ;

3° Cabot **(5)** a été relâché et compose déjà le numéro prochain de *La Révolte*;

4° Les papiers saisis ont été rendus, mais on nous a bel et bien saisi notre presse, qualifiée "clandestine" pour les besoins de la cause.

5° Les anarchistes étrangers, militants ou non, paieront pour les indigènes. Ce brave Merlino, qui vient d'écrire un article intéressant pour la *Revue Scientifique*, sera certainement frappé. L'opinion publique bourgeoise approuvera ;

6° Ladite opinion eût également approuvé l'inauguration d'un règne de la terreur contre les ouvriers, anarchistes ou non. Constans pourra se vanter de sa modération : il se servira de la vieille comparaison : "main de fer, gant de velours."

Quoi qu'il en soit, le 1er mai a été une grande date historique. Pour la première fois, il y a eu solidarité consciente de tous les internationaux du monde, et d'instinct, tous les bourgeois ont tremblé.

Bien affectueusement,

Élisée.

A Auguste Rouveyrolles, à Ganges

Clarens, 9 juillet 1890.

Mon cher compagnon,

Chacun de nous a son caractère, ses instincts naturels, son tempérament ; et, par conséquent, la conduite de tous les jours doit varier chez les individus.

Pourvu que cette conduite soit toujours raisonnée et sincère, et que, chez les anarchistes, elle soit inspirée par la compréhension de la liberté personnelle et de la solidarité entre camarades, il n'y a rien à dire.

Encore une fois : Fais ce que veux. Aussi n'ai-je point de conseils à vous donner. A chacun de faire ce qu'il trouve bien. Un tel a raison ; tel autre a raison. Cela dépend des caractères.

L'individu dont les mains sont liées n'agit pas de la même manière que celui dont les mains sont libres. J'admire le gaillard qui n'a jamais courbé l'échine, qui a toujours dit sa façon de penser à haute voix, qui a toujours la main levée pour frapper et dont la vie se passe en prison.

J'admire aussi l'homme inébranlable qui ne parle jamais hors de propos, qui pèse ses paroles pour leur donner toute leur valeur et qui les prononce seulement quand il en espère un bon effet pour la propagande, l'homme qui attend son jour pour combattre à bon escient, mais dont rien au monde ne peut faire changer la force d'âme.

Que chacun agisse conformément à sa nature, et que de la diversité des efforts naisse l'action commune. Pas de mot d'ordre. Que chacun soit à lui-même son propre conseiller.

Travaillez de votre côté, nous travaillerons du nôtre et l'oeuvre finira bien par aboutir.

Je vous prie, cher compagnon, de transmettre à vos amis révolutionnaires les bonnes salutations d'un camarade.

Élisée Reclus

A Mme Auguste de Gérando

Arzout, par Ténès (Algérie)

5 février 1891.

Ma chère et vénérée dame,

Je souffre avec vous de toutes les atrocités que nous commettons, nous, pauvres hommes, contre d'autres hommes, nos frères, Indiens, blancs et nègres ; car, malheureusement, les crimes qui vous soulèvent le coeur d'une si juste indignation ne se commettent pas seulement en Amérique. Nous en avons aussi notre large part dans ces terres d'Algérie qui m'entourent, et partout où les hommes sont venus en conquérants. Que de tribus, jadis heureuses, ont été détruites, que de peuples entiers ont été massacrés, que de sang, que d'horreurs dans notre histoire à tous ! Il est tant de coupables que, pour ainsi dire, la responsabilité de ces infamies ne pèse sur aucune tête. Pas plus que le général Millo, ou tout autre homme de guerre ou marchand de phrases, le président des Etats-Unis ne mérite votre télégramme. Il appartient à un immense mécanisme gouvernemental et fonctionne comme la bielle d'un engin entraîné par un mouvement fatal ; il est au-dessous même de l'injure. L'origine du mal est plus lointaine et profonde que toutes ces petites volontés humaines : elle est dans notre conception même du droit, dans notre morale, ou plutôt dans notre "immorale" publique. N'a-t-on pas divisé l'humanité en races, dites supérieures et dites inférieures ? Et ne s'est-on pas accoutumé à considérer l'oppression comme légitime quand elle est exercée par le plus fort ? Ne voit-on pas dans la force primant le droit le premier de tous les droits !

Et cependant j'espère et vous convie à espérer avec moi. Sans doute les Indiens périront par milliers et les massacres se succéderont comme se sont succédés ceux de tant de peuples dont nous sommes les héritiers. Mais ils ne périront point complètement et il restera d'eux autre chose que des exemples superbes d'endurance, de fière résignation, de magnanimité. Leur sang est, plus qu'on ne croit, mêlé à celui des populations américaines, et nombre d'entre eux sont entrés déjà dans la voie désintéressée de la justice et de la vérité. Hier nous étions des ennemis, demain nous serons des frères.

Je vous prie d'agréer pour vous et les vôtres mes salutations respectueuses et cordiales,

Élisée Reclus.

A Henri Roorda, Lausanne

Paris, 16-III-91, à l'arrivée à Alger

Mon cher ami,

Oui, vous m'avez écrit une bonne, une affectueuse lettre, qui m'avait vivement touché et que j'ai constamment portée sur moi parce que les paroles d'ami font du bien. Je n'aurais certainement pas manqué d'y répondre, mais la vie est courte, et la pensée précède de longtemps la réalisation.

Je suis tout à fait de votre avis relativement à l'inconscience de la réaction. Psychologiquement, il est certain que la plupart des hommes se font une morale à l'usage de leurs intérêts. Le prêtre en est d'ordinaire un remarquable exemple : il répand les charités et les conseils, il verse l'huile de douceur ; au nom d'un Dieu d'amour, dont il est le représentant sur la terre, il se fait amour, mais son Dieu est aussi le Dieu "fort et jaloux" et, à son tour, il peut, au nom de son maître, nourrir toutes les passions de violence, de haine et de fureur. De même nous avons des "juges intègres" et même des Javert, des agents de police que nous sommes tenus de respecter. Tout cela est vrai et, dans mainte occasion, des hommes qui proclament nos idées, mais dont le caractère et la conduite ne sont pas à la hauteur de leurs paroles, nous forcent à reporter un regard de respect sur des adversaires loyaux et nobles.

Cependant, Kropotkine dans la *Morale anarchiste*, et nous tous dans notre propagande, nous avons le droit d'aller au fond des choses et de dire au prêtre, au juge, au policier intègre : "Votre intégrité n'est qu'une duperie ! Vous vous croyez bons et honnêtes, mais vous ne l'êtes pas ; votre intérêt personnel, votre ambition, votre esprit de corps vous commandent votre morale ; vous vous trompez vous-mêmes inconsciemment, et nous arrachons les voiles. Vous êtes les "sépulcres blanchis" dont parle l'Évangile. "Faux bon homme", tu n'es qu'un méchant, honnête riche, tu n'es qu'un voleur ! Sans doute, tous les gens que nous interpellons ainsi se sentiront indignés et d'abord ne voudront plus discuter avec des gens comme nous, brutaux et de mauvaise compagnie, mais nos paroles vivantes n'en continueront pas moins de vivre en eux, et tout à coup, ils se diront avec surprise que nous avons raison ! ils découvriront le crime déguisé ; ils cesseront de croire en leur morale, ils n'auront plus la foi ! C'est là le progrès définitif : le vicaire de Dieu est bien près de ne plus croire en Dieu ; le défenseur de la justice s'est déjà trouvé impliqué en tant d'intrigues et de scélératesses qu'il ne croit plus en la justice ; le militaire auquel on n'a jamais fait tirer que sur ses concitoyens, commence à savoir ce qu'il faut penser de la patrie. A nous de hâter par notre logique des choses, brutalement proclamée, la misère de la foi béate, innocente en apparence, complètement perverse au fond. A nous de forcer les gens pseudo-honnêtes à choisir entre l'honnêteté vraie et la vraie canaillerie, la scélératesse calculatrice.

A tous les points de vue, je partage votre manière de voir au sujet de la pudeur. La part de "nature" qui se retrouve dans ce sentiment est si minime qu'on est assez embarrassé pour en discerner la véritable origine. A mon avis, les débuts du vêtement ont été multiples. De même que le coq s'est orné d'une crête rouge et de belles plumes, de même le mâle, parmi les hommes, a cherché de toutes les manières à décorer ses organes par plumes, fines étoffes et broderies. La femme, de son côté, a voulu plaire et doubler le prix de la victoire par les obstacles et les refus ; puis sont venus les propriétaires qui ont mis une barrière entre leurs femmes de capture et le public. A maints égards, le vêtement a la même origine que les ceintures de sûreté et les horribles pratiques d'infibulation. Puis, en vertu de la loi psychologique dont nous parlions plus haut et qui accommode la morale aux intérêts et aux passions, est née la pudeur, morale de la coquetterie et de la prise de possession sexuelle.

Eh bien, pour la pudeur comme pour tout autre sentiment de moralité pervertie, il faut dire la vérité, au risque de scandaliser les personnes modestes et vertueuses chez lesquelles les idées fausses se sont confondues inextricablement avec la dignité du caractère et de la conduite. Les vêtements doivent tomber : la nécessité nous oblige à montrer ce que nous avons en nous de plus vivant et de plus beau, les yeux et le sourire, la dignité doit nous faire aussi montrer l'ensemble de notre corps sans niaise pruderie.

La morale d'abord. Il est certain que la prétendue morale des religieuses, qui consiste à supprimer son corps, à n'avoir plus d'organes, a pour conséquence de tendre incessamment la pensée vers ces choses "que l'on doit cacher" : c'est une hantise, une folie, c'est la lubricité féroce, la perversion de tous les sens ; c'est le mensonge, l'hypocrisie. Les actes normaux deviennent des actes vicieux ; la source de vie en est corrompue et, de génération en génération, le monde en est perverti.

Et l'Hygiène ! Tous ces vêtements, nids à microbes, qui nous séparent de l'air pur et de la lumière, qui nous rendent infirmes et mal équilibrés, qui pâlisent notre chair et la couvrent d'ulcères, qui rendent l'amant dégoûtant pour l'amante et qui, parfois, stérilisent la femme ou la condamnent à enfanter des avortons !

Enfin l'Art ! Comment comprendre la beauté, alors que les courbes naturelles sont remplacées par des lignes de boutons, par des jupes et des corsages, alors que les modes peuvent déplacer les formes, les reporter du ventre aux épaules, faire tout mentir et tout fausser ? Comment élever sa pensée devant un bronze qui figure un homme en habit noir ? Si le culte du nu ne s'était maintenu chez les artistes, malgré les prêtres, malgré la pudeur, je crois fermement que l'humanité aurait tellement déchu dans le conventionnel et dans le faux qu'elle aurait fini par périr. En continuant le Moyen-âge, elle serait rentrée dans la mort ! Certainement, dans la grande révolution de la logique, du bon sens et de la nature, la destruction du vêtement a sa part. Drapez-vous contre le froid tant que vous voudrez, mais, si vous avez la moindre compréhension de l'art et de la beauté, ne vous habillez pas, ne cachez pas votre corps et que la draperie s'harmonise avec lui !

Cordialement à vous et aux amis.

P.-S. L'auteur de *Richesse et Misère* n'a jamais dit son nom. S'il y a des observations et des corrections à faire, veuillez me les transmettre, je compte les utiliser un jour. Ma brochure *Évolution et Révolution* doit paraître incessamment.

A Jean Grave

Sèvres, 29 novembre 1891

Mon cher ami,

.....

Je comprends votre émoi à propos de l'article "Vol et Travail" (6), mais je ne le partage pas car cet article est de ceux qui font penser et je ne suis pas fâché d'entendre des raisonnements qui permettent de creuser une question plus avant. Il n'est pas mauvais qu'une voix nous rappelle à nous, moralistes et moralisateurs, que nous vivons de vol et de rapine et que, personnellement, nous avons à nous nettoyer tous. Je prends ces observations, non comme une insulte, mais comme une leçon à méditer. Dans la société d'injustice, de caprice où nous vivons, nous sommes, malgré nous, solidaires de tout le mal qui se fait. A nous de tenter l'assainissement par la Révolution : il n'y a pas d'autre voie.

Bien cordialement

Elisée Reclus.

"Les lecteurs de *La Révolte* n'ont pu se tromper sur la conclusion définitive à laquelle nous conduisent les discussions relatives à l'"estampage". Sans doute, il est vrai que dans cette société inique où tout repose sur l'inégalité et l'accaparement, où l'argent seul donne le pain, nous sommes tous, sans exception, obligés de vivre en plein vol, suivant les conditions mêmes que nous fait l'existence. Comme des loups furieux, nous nous disputons la pitance journalière aux dépens des plus faibles ; chaque morceau de pain que nous mangeons est arraché à d'autres pauvres et porte

quelque tache de sang. Cela est vrai, et nous remercions l'auteur de *Travail et Vol* de nous l'avoir répété. Mais c'est en dehors de cet affreux état social que nous orientons notre vie, et tout en comprenant, en expliquant même les misères et les hontes auxquelles tel ou tel individu peut être entraîné, nous cherchons, avant tout, à abréger cette période hideuse de gâchis et de corruption qui précède l'avènement d'une société harmonique. Plus nous ferons de sacrifices personnels pour notre cause, plus nous saurons inspirer de confiance aux camarades par notre affection mutuelle ; plus nous serons fiers en face de nos ennemis, plus le jour de notre affranchissement sera proche. Nous n'avons que faire des mesquines roueries dans lesquelles se complaisent les esclaves révoltés. Ce qu'il nous faut, c'est l'énergie hautaine des principes, la vaillance de l'attitude, la noblesse de la vie.

Dans le prochain numéro, l'un de nous tâchera d'établir encore une fois notre pensée à cet égard aussi nettement que possible."

Dans la lettre d'envoi à Grave, il y avait quelques lignes :

"Pierre a écrit dans le même sens que vous, promettant un article pour le prochain numéro. J'ai écrit ces quelques mots dont j'envoie le double à Paul, pour amener la transition : "Patience et longueur de temps..."

Salut cordial,

Élisée Reclus.

En effet, le numéro 11 (du 5 au 11 décembre 1891) contient un article : "Encore la Morale", écrit par Pierre Kropotkine.

A Henri Roorda van Eysinga, à Lausanne

Tarrouit, par Ténès (Algérie), 25-III-92.

Mon cher ami,

Avant de répondre à vos questions, il importerait de connaître l'origine des faits qui vous ont ému (7). La foule des concierges, des propriétaires et des policiers a bien vite fait de crier aux anarchistes, et les journaux ont bien vite répété le cri. Tout cela est fort excusable chez des gens qui ne pensent pas, mais pour ceux qui pensent, c'est tout autre chose. Ni vous ni moi ne connaissons les auteurs de ces faits et nous savons seulement qu'ils ne peuvent pas en profiter, tandis qu'ils profitent admirablement à la police, à ses chefs, et notamment à celui que toute presse qualifie d'homme indispensable. Est-ce une raison pour dire que le fait vient de ces gens ! non, puisque nous n'avons point de preuves, mais on n'a point de preuve non plus contre les groupes anarchistes.

Cependant, supposons, pour faire plaisir à nos accusateurs, supposons que ces explosions sont bien le fait de gens se disant "anarchistes". Comment cela pourrait-il nous étonner ? Il est facile de prendre un nom, surtout quand ce nom implique la détestation de l'ordre social qui règne et nous écrase. Tant d'injustices, d'infamies, de cruautés individuelles et collectives s'accomplissent journellement, qu'on ne saurait s'étonner de voir incessamment germer toute une moisson de haines... et la haine est toujours aveugle. J'ai manqué périr d'un coup de hache, il y a quarante ans, parce que j'étais vêtu comme un jeune bourgeois. Le nom d'"anarchiste" n'était pas encore inventé dans le sens actuel, mais, aujourd'hui, on n'eût pas manqué de qualifier ainsi mon quasi-meurtrier. Eh bien ! pourrais-je me plaindre si je mourais frappé par un malheureux, croyant férir ainsi un de ses oppresseurs ? Non, certes, partout où se sème la haine se récolte la fureur.

Mais si vos questions se rapportent à des anarchistes conscients, à des anarchistes qui pèsent leurs paroles et leurs actes, qui se sentent responsables de leur conduite envers l'humanité tout entière, il va sans dire que les fantaisies explosives ne sauraient leur être imputées. Des fusées qui partent au hasard pour démolir des escaliers ne sont pas des arguments, ce ne sont pas même des armes employées à bon escient, puisqu'elles peuvent fonctionner à rebours contre le pauvre et non contre le riche, contre l'esclave et non contre le maître. Pourquoi m'interroger puisque votre propre conscience a déjà répondu ? Ni pour vous, ni pour moi, ni pour aucun anarchiste s'étant élevé à la compréhension de la dignité humaine et du respect d'autrui comme un autre soi-même, il n'est bon de haïr à l'aventure et de combattre en se

cachant. Faisons notre propagande simplement : les coups de bombes n'empêcheront point qu'on nous écoute.

Bien affectueusement

Élisée Reclus

A Henri Roorda van Eysinga

Gap, 9-IV-92.

Mon ami,

Reçu votre deuxième lettre. Vous devez être maintenant tout à fait en paix avec vous-mêmes et vous rendre compte en toute netteté de votre devoir personnel. A un certain point de vue, nous avons même à nous féliciter que des événements extérieurs viennent ainsi nous forcer à des examens de conscience. Au reste, il ne s'agit point ici de ces affaires de détail, dans lesquelles se mêlent, en des proportions inconnues et impossibles à connaître, les instincts ou les idées anarchistes, la vanité, la bêtise et les manoeuvres de la police, mais il s'agit seulement de nous-mêmes, des principes qui doivent diriger nos actions et des moyens que nous avons à employer. Les principes, nous sommes d'accord : développer de plus en plus l'initiative et la force personnelles ; aller de plus en plus à la solidarité sociale, au respect et à l'accord mutuels, à la collaboration fraternelle. Quant aux moyens, ne doivent-ils pas être une propagande, comme nos idées et comme notre vie tout entière ? Ne doivent-ils pas porter la lumière avec eux, faire resplendir notre cause comme une révélation même de la justice ? Celui qui a fait le sacrifice de la vie comme Kilbaltchich ou comme Perovskaya (8), trouvera amplement les moyens de mourir bellement, ainsi que me le disait, il y a quelques années, mon bon et cher camarade Martin (9), aujourd'hui captif dans la prison de Gap. Et la passion de la propagande dévouée ne doit point empêcher la méthode et la science, la sûreté mathématique de l'exécution. Il faut savoir, comme un ingénieur, calculer les forces d'attaque et de résistance, les effets rapprochés et les suites lointaines.

M'est avis que, dans ces dernières affaires, le hasard et la passion ont eu un plus grand rôle que la science et le dévouement ; mais la société affolée, représentée par les magistrats et les législateurs, est en train de commettre bêtises sur bêtises qui lui auront bientôt fait perdre les avantages fournis par les bombistes.

Je serai probablement à Genève lundi et mardi. Si, par chance, vous y allez chez jours-là, j'aurai la joie de vous voir et de causer avec vous.

Bien affectueusement

Élisée Reclus.

A Lilly Zibelin-Wilmerding

Sèvres, 7-VI-92.

Ma soeur et camarade,

Je ne vous ai pas répondu pendant ces deux ou trois semaines, mais j'ai toujours votre image présente et vous l'avez senti. Je ne vous demande donc point pardon, puisque je vous donne plus qu'une lettre, mon amitié fervente.

Cependant, si amis que nous soyons, nous pouvons ne pas être d'accord. Certes, j'admire le haut caractère de Ravachol, tel qu'il s'est révélé même à travers les débats de police. Il va sans dire aussi que je considère toute révolte contre l'oppression comme un acte bon et juste. "Contre l'iniquité la revendication est éternelle." Mais dire que "les moyens violents sont les seuls réellement sérieux", oh non, autant dire que la colère est le plus sérieux des raisonnements ! Elle a sa raison d'être, elle a son jour et son heure, mais la lente pénétration de la pensée par la parole et par l'affection a une tout autre puissance. Par définition même, la violence impulsive ne voit que le but ; elle se précipite à la justice par l'injustice ; elle voit "rouge", c'est-à-dire que l'œil a perdu sa clarté. Ceci n'empêche nullement que le personnage de Ravachol, tel que je le vois et que se le représentera la légende, ne soit une très grande figure.

.....

.....

Bien affectueusement à vous, à Albert et à vos enfants,
Élisée

Au journal *Sempre Avanti* de Livourne (10)

Sèvres, 28 juin 1892.

Cher ami,

Je ne suis pas responsable des racontars des journaux qui s'inspirent des caprices de la foule ou de la passion du moment.

Si vous lisiez *La Révolte*, où j'écris à l'occasion et dont je partage les idées, vous auriez vu que, loin de jeter l'anathème à Ravachol, j'admire au contraire son courage, sa bonté, sa grandeur d'âme, la générosité avec laquelle il pardonne à ses ennemis, voire à ses dénonciateurs. Je connais peu d'hommes le surpassant en noblesse....

Je réserve une question à élucider : Est-il nécessaire d'être son propre justicier, sans se laisser arrêter par des considérations telles que le sentiment de la solidarité humaine, par exemple ? Je n'en reste pas moins convaincu que Ravachol est un héros d'une magnanimité peu commune.

Mon opinion, du reste, importe peu, celle des journaux pas davantage.

Etudiez vous-même la question, faites-vous une opinion sincère et raisonnée : ce sera la vraie.

Agréez mes salutations,

Élisée Reclus

Lettre retrouvée telle quelle dans les papiers d'Élisée, sans le nom du destinataire.

Adresse temporaire : Vascoeil (Eure).

Adresse ordinaire : 26, quai des fontaines, Sèvres.

18 juillet 1892.

Monsieur,

Excusez-moi de vous répondre en quelques paroles très brèves. La vie est courte, et il est inutile de l'abréger encore en faisant de longues phrases. Ceux qui cherchent simplement la vérité n'ont que faire des circonlocutions.

Oui, je suis anarchiste et les épithètes de "fou" et de "détraqué" que mes opinions m'attirent, ne me chagrinent point. Ceux qui ont fait "un pacte avec la mort" n'ont pas à s'inquiéter de traits inoffensifs.

Qu'est l'anarchie ? "La vie sans maîtres", pour la société aussi bien que pour l'individu, l'accord social, provenant non de l'autorité et de l'obéissance, de la loi et de ses sanctions pénales, mais de l'association libre des individus et des groupes, conformément aux besoins et aux intérêts de tous et de chacun. Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetisse. Des deux côtés, comme tyran ou comme esclave, comme préposé ou comme subordonné, l'homme s'amoindrit. La morale qui naît de la conception actuelle de l'État, de la hiérarchie sociale, est forcément corrompue. "La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse", nous ont enseigné les religions, elle est le commencement de toute servitude et de toute dépravation, nous dit l'histoire.

Voilà pour la morale. Et quant au progrès, lui connaissez-vous d'autre origine que la compréhension et l'initiative personnelles ? Toutes les écoles du monde ne font pas un inventeur ! Celui qui se borne à répéter les paroles du maître ne saura jamais rien. C'est en chacun, dans son for intérieur, dans sa conscience et dans sa volonté que se trouve le ressort de la destinée. Pour agir il faut vouloir personnellement, pour faire de grandes oeuvres il faut associer des forces. Toutes les armées disciplinées d'un Napoléon ne valent pas, dans l'histoire du monde, autant que le mot d'un Darwin, fruit d'une vie de travail et de pensée.

Certes, si vous voulez "réussir dans le monde", ne soyez point anarchiste. Obéissez gentiment, vous arriverez peut-être à commander un jour. Vous aurez des valets, et des pleutres viendront vous dire que vous êtes beau et que vous avez du talent. Mais si vous tenez, avant tout, à savoir la vérité et à régler votre vie d'après elle, pensez pour vous-même, passez les ordres reçus, les conventions et les formules traditionnelles, les lois faites pour protéger le riche et pour émasculer le pauvre, soyez votre propre professeur et votre maître, et peut-être qu'on vous appellera "fou", "détraqué", mais au moins votre vie sera bien vôtre et vous aurez la joie parfaite de connaître des égaux et des amis.

Élisée Reclus.

A Lilly Zibelin-Wilmerding

Sèvres, 15 octobre 1892.

Ma chère amie et camarade,

.....

Quant à l'ouvrage de Mackay (11), je l'ai lu et le trouve assez mauvais. Il pose ses personnages et leurs doctrines avec une bonne foi que je crois entière, mais, vers la fin, il saute par dessus de graves difficultés.

Et quelle est sa conclusion ? C'est qu'il faut réussir quand même, non pas en suivant une voie considérée comme droite par l'anarchiste, mais en prenant le chemin ordinaire du gain et de la fraude. Carrard réussit, il s'enrichit parce qu'il terrorise et carotte ses éditeurs. Vraiment il n'est pas besoin d'être anarchiste pour en arriver là. Encore faut-il, dans ce cas, être parmi les privilégiés. Si les éditeurs n'avaient pas besoin de lui, il resterait le dernier des derniers parmi les miséreux. Tout le livre avec sa discussion et sa philosophie repose donc sur une simple chance. Ce n'est pas un ouvrage de principe.

Votre bonne dame spiritiste et occultiste ne m'étonne nullement. Notre vie est beaucoup plus collective qu'individuelle, et des états particuliers de l'individu le transforment en phonographe conscient ou inconscient de la vie collective. Ce que l'un de nous sait, les autres le savent peu ou prou, et les médiums, c'est-à-dire les gens très impressionnables à la vie collective, le savent tout à fait. Dans une réunion, si un seul individu sait le chinois ou l'hébreu, le médium aura des chances de savoir aussi cette langue. Si vous avez analysé votre propre vie, celle de vos amis, le médium profitera, dans une large mesure, de cette analyse : il sera vous et pensera vos pensées, sentira vos affections. Nous nous vivons les uns les autres. Mais là s'arrête la puissance du médium, il ne vit plus par delà : il attend que la science soit faite pour la savoir aussi, il ne la prophétise pas. Evidemment que, dans cet ordre de choses, bien des faits sont de nature à nous étonner, mais le moteur de tout, c'est la recherche personnelle. De toutes ces forces de l'individu qui crée, naît la puissance collective de la société.

Nous en causerons quand nous nous verrons. Mais en attendant, restez persuadée que la vie saine se rend malade en proportion de l'incertain, du vague, du flottant qu'elle mêle aux certitudes.

Votre ami et camarade dévoué.

Élisée Reclus.

A Paul Régnier

Sèvres, 1er décembre 1892.

Mon excellent ami,

J'ai reçu de toi un *Petit Colon* renfermant des appréciations sur une prétendue lettre de moi. Ton point d'interrogation était dans le vrai. Je n'ai point écrit cette lettre. Les gens de Carmaux et tous les autres opprimés, quels qu'ils soient, ont le droit à se venger tant que justice ne sera pas faite, et ce n'est pas à moi, qui mange frais ou chaud à ma fantaisie, et qui couche dans un bon lit, de leur faire de la morale édulcorée à la Jules Simon. Naturellement, j'ai démenti cette lettre, qui a dû être payée 5 ou 10 francs à quelque estampeur, mais les journaux qui s'étaient donné la peine de faire des articulets, comme le *Petit Colon*, n'ont pas vu l'utilité d'insérer le démenti. Et d'ailleurs, à quoi bon ? Ça ne changera rien au cours des choses. Cependant le *Morning Posta* cru devoir me faire interroger spécialement et j'ai cru devoir répondre. Je t'envoie ladite interview, où, naturellement, on me prête dans la conversation différentes choses que je n'ai pas dites.

..... Salut cordial, bien affectueux à tous.

Élisée.

A Jean Grave

21 mai 1893

Mon cher ami,

Je viens de finir votre livre **(12)** et toujours en y prenant le même plaisir. Sauf quelques critiques de détail, je n'en ai qu'une à faire et celle-ci, vous la voyez d'avance, car nous avons eu souvent l'occasion de discuter ce problème et jamais nous n'avons été d'accord.

"Comme quoi les moyens découlent des principes", tel est le titre de votre chapitre XVII, et, cependant, p. 226, vous réprouvez l'axiome des jésuites : "La fin justifie les moyens." Il me semble qu'il y a là une contradiction. Les moyens sont des instruments, des outils. De même que les bras peuvent servir indifféremment au bien ou au mal, de même les moyens peuvent contribuer au progrès ou au régrès. Leur valeur logique et morale découle des principes. Le camarade qui ment pour sauver un ami fait bien de mentir. Le révolutionnaire qui opère la reprise pour la faire servir au besoin de ses amis, peut tranquillement et sans remords se laisser qualifier de voleur ; l'homme qui tue en défendant la cause des faibles est un meurtrier pour le bon motif. Oui "la fin justifie les moyens !" et ce qui fait horreur chez les gens auxquels vous faites allusion et qui se disent anarchistes pour être de simples jouisseurs, c'est que chez eux le prétexte justifie les moyens ! Telle est la cause de l'aversion que nous avons pour eux.

Salut cordial

Élisée Reclus

A Henri Roorda van Eysinga.

Paris, 13 décembre 1893.

Mon cher ami,

En me traçant une ligne rectrice de pensées, de morale et de conduite, je me suis toujours dit : Sois toi-même ; défends ta personnalité envers et contre tous ; que ta main soit levée contre celui qui attente à ta liberté et à ta dignité.

Sois bon puisque les autres t'aident à vivre ; sois juste puisqu'ils sont d'autres toi-même. Sois toujours plein d'un esprit de justice parfaite envers tous ; respecte qui que ce soit dans la pleine mesure de la liberté. Ne juge ou n'interviens que lors d'un attentat contre toi, ton frère ou tes frères.

Dans l'exercice de ton activité, connais tes forces, dose-les, vois de quelle façon tu peux le mieux les mettre en œuvre

pour le bien commun. Si tu agis surtout par la force de la pensée, fais penser les autres ! si tu vaux par la bonté, la tendresse, fais aimer les autres ; si tu es un homme d'action, agis avec les autres ou pour les autres.

Mais partout où il y a injustice, il y a revendication. *Æterna vindictio!* Vous vous rappelez sans doute le beau cri de Proudhon, parlant du prêtre qui viendrait baptiser son enfant : "Je tuerai le prêtre." L'eût-il fait ? Peu importe ! il suffit qu'il ait eu le droit de le faire.

De même, tout opprimé, tout malheureux, tout homme privé de soleil et d'air, de liberté ou d'étude, tout être lésé dans son existence et dans son droit, tous ont droit à lever la main contre l'oppresseur. Un très petit nombre le fait, parce que la bonté, la sympathie humaine, l'esprit de solidarité l'empêchent, mais le droit strict n'en subsiste pas moins. Bien plus, le malheureux de par la faute d'autrui a droit contre moi, qui suis un heureux, et d'avance, je dirai : "C'est bien fait !"

Voilà comment je vois les choses d'une manière générale, sans m'occuper des cas particuliers.

Bien cordialement à vous,

Élisée Reclus

A Richard Heath

Adresse prochaine : Bourg-la Reine, 9 rue du chemin de Fer.

19 décembre 1893.

Mon ami,

Vous connaissez la légende hindoue. Un jour, Bouddha, frère de tous les êtres qui vivent, rencontra un tigre mangeur d'hommes, et il se laissa manger.

Je comprends cet apologue. Mais les Bouddhistes ne nous racontent pas si, voyant un jour un tigre se précipiter sur un enfant pour le dévorer, il laissa faire aussi. Pour moi, je crois que ce jour-là, Bouddha tua le tigre.

Tout est là. L'homme qui aime ses semblables a-t-il le droit de jugement personnel pour savoir quand il emploiera la violence pour défendre ses semblables ?

Tolstoï dit "jamais". Il dit : "Laisse le tigre manger l'enfant."

Les anarchistes disent : "Je n'ai pas à pénétrer les arcanes de ta conscience. Fais ce que veux."

"Si tu ne crois pas à la défense des faibles par les forts qui font les lois, à toi de juger comment tu défendras ces faibles."

Je parle au vieil historien des anabaptistes. Croit-il qu'ils pouvaient et devaient compter sur les lois de mansuétude que les princes et les prélats faisaient pour les pauvres de corps et d'esprit ?

Eh bien ! la situation n'est-elle pas la même ?

Quant à moi, je me couperais la langue plutôt que de hurler avec les loups quand ils sont en chasse.

Cordialement,

Élisée Reclus

A Paul Régnier

2 janvier 1894

Mon bien cher ami,

Les nouvelles du commencement de l'année ont mal débuté pour nous, comme tu le sais par les journaux. Mais jusqu'à maintenant, nous ne nous en portons pas plus mal. C'est à Élie, père de Paul, que se sont adressés les principaux honneurs. On lui a dépêché Clément, le vieux recors de l'Empire, sûr qu'on était d'avoir en lui le brutal par excellence. Il n'y a pas manqué. Naturellement, on a pris à Élie des notes sur *le Coq, la Poule et le Poussin*, des considérations sur *Dionysos et les Euménides*, puis on l'a mené au dépôt où on l'a laissé, dans la cellule n°12, en compagnie d'une tasse de lait et d'une Bible allemande. Il ne s'est point laissé interroger ; cependant, après trois ou quatre heures de séjour en ce bel endroit, une dépêche l'a déclaré libre. Chez moi, la perquisition a duré plus longtemps. Naturellement, on a laissé mes brochures anarchistes, mes collections du *Révolté* et de *La Révolte* et pris de vieilles cartes de visite, de vieilles lettres, autographes de savants et autres, des notes sur la Commune. La cuisine a été soigneusement explorée, surtout les casseroles. Puis, les gens s'en sont allés sans faire usage de leur mandat d'amener discrétionnaire (13).

Tout cela me force à rester ici. Il faut que je sois présent au cas où l'on ferait un procès à "l'association de malfaiteurs", dont je suis le chef désigné, disent les journaux policiers.

En attendant, ma santé boulotte. Je suis à demi-bronchiteux, à demi-dispos. Cependant je ne sors point...

Bien affectueusement,

Élisée.

A un Rédacteur du *Figaro*.

Janvier 1894

Monsieur,

On me communique l'article du Figaro, date inconnue, où vous parlez de moi avec une bienveillance dont je suis fort touché. Quelques erreurs de fait se sont glissées dans votre petit exposé, mais je ne les relèverai point, pour ne pas vous entretenir du haïssable moi. Je tiens seulement à relever une question toute générale que vous avez tranchée d'un mot : "J'aurais dû, dites-vous, en qualité de savant, ne pas m'occuper de politique." Et pourquoi, je vous prie ? Si nous prenons la politique dans son sens le plus élevé, qui est le souci du bien public, pourquoi le savant devrait-il se l'interdire ? Et, d'ailleurs, où commence le savant ? A quel moment de son existence faut-il qu'il se dise : "Me voilà classé, spécialisons-nous sous peine de manquer au devoir ?" Combien de savants pourrais-je vous citer qui se sont "occupés de politique", sans que leurs contemporains les aient blâmés ! Ou bien, faut-il approuver ceux qui ont réussi en conquérant le pouvoir ou les honneurs, et blâmer ceux qui ont allés en prison ou en exil ? Evidemment, ce n'est pas là votre pensée.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments de gratitude.

Élisée Reclus.

A M. Le Rédacteur en chef de *La Réforme*, à Bruxelles

Mars 1894.

Monsieur,

Je lis dans votre numéro du 19 mars que des gazettes de Paris demandent avec insistance mon emprisonnement. Permettez-moi de leur faire savoir par votre entremise que si un mandat d'arrêt est lancé contre moi, je ne me prévaudrai point de ce que des occupations sérieuses m'ont appelé en Belgique. Abandonnant aussitôt mon travail, j'irai me présenter devant les juges, non pour donner satisfaction aux aboyeurs de lettres, mais par un sentiment personnel

de mon devoir et par respect de mes convictions. Ce n'est pas que la prison m'attire, mais en prison même je puis finir dignement une vie que je sais honorable.

Veillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

Élisée Reclus.

A Henri Roorda van Eysinga

Ixelles, 5 mai 1894.

Mon cher ami,

Je vous ai renvoyé hier votre manuscrit avec les annotations que vous m'avez permis de faire.

Autant qu'il est possible d'en juger par les indications de votre plan, vous auriez à vous tenir en garde contre quelques dangers. D'abord, vous avez à craindre que votre roman devienne une simple autobiographie, forme de littérature qui a son intérêt et sa valeur comme toutes les autres, mais qui exige des qualités tout à fait supérieures, puisqu'il y manque le facile entraînement que donne la fantaisie. La précision, la psychologie doivent en être parfaites ; la discussion doit en être serrée et la solution élégante comme s'il s'agissait d'un problème de géométrie ; mais en même temps il faut passionner le lecteur pour le héros et l'envelopper de toutes les merveilles du style.

Je ne saurais trop vous recommander de faire appel à la sympathie de tous ceux qui sentent. "Contre ce qui est" appelle la réplique "pour ce qui n'est pas". Tout jeune homme doit fermer le livre en se disant : "Je veux être un révolté ; allons-y gaiement". Par conséquent ses actes de révolte doivent entraîner l'enthousiasme. Je ne nie pas que tout homme lésé ait le droit de lever la main contre la société mauvaise. Il n'y a pas de doute à cet égard, mais pareille révolte n'a que la valeur d'un fait divers. Pour que la révolte m'intéresse, il faut qu'elle soit faite pour le bonheur du genre humain.

Bien cordialement à vous. Je vous prie de saluer de ma part votre sœur et votre mère.

Élisée Reclus

A Henri Roorda van Eysinga.

Knocke-sur-Mer (Flandre occidentale), 23 juillet 1894.

Mon cher ami,

Vous avez dû recevoir une première lettre adressée à la Bardoulaz. Je me hâte de vous en écrire une seconde puisque vous vous sentez un peu seul. Moi aussi, je suis seul en ce moment. Je reste dans ma petite chambre d'auberge, dans ce petit bourg maritime de Knocke, tandis que ma femme est partie pour aller faire sa tournée de famille en France. La prudence me conseille de rester ici.

Aussi je réponds pratiquement à la question que vous posez. Quand on a conscience de sa force et de sa valeur, on ne les emploie pas au hasard ni pour des vétilles : on les utilise pour faire de grandes choses. La vie est un échiquier sur lequel il faut savoir poser ses pions. De la sagacité, de l'audace, de la puissance de calcul dépend la victoire. Et puis, mon ami, il ne faut pas oublier que la revendication de votre personne étant accomplie déjà, l'oeuvre capitale ne consiste pas à s'affirmer, mais à persuader, à se donner des compagnons nouveaux, à changer peu à peu le monde par une nouvelle morale, un nouvel état social. Je comprends qu'un homme las de la vie aille gueuler sur une place publique au milieu d'ennemis ; mais nous n'êtes pas las de la vie et vous n'avez pas le droit de l'être, puisque vous êtes plein de force et que vos camarades ont droit à l'emploi utile de cette énergie. Vivez donc une vie qui soit un enseignement de toutes les minutes et que chacune de vos paroles, chacun de vos actes exerce son maximum d'action.

La jeune femme qui veut penser librement "tout en étant peu instruite", sait-elle l'anglais ? Je vous demande cela parce

que les meilleurs ouvrages paraissent en Angleterre, si je ne me trompe.

A priori, je ne commencerais pas l'ensemble des lectures par Taine et Guyau. Taine est un pessimiste, et sa méthode, si détaillée qu'elle soit, néglige toujours les détails essentiels à la synthèse définitive. Taine n'est pas avec nous et son influence ne peut servir notre cause. Quant à Guyau, il est trop fort, trop haut, trop beau pour qu'on puisse débiter par la lecture de ses oeuvres. Elle doit être un couronnement et non un début.

Que pensez-vous des ouvrages d'histoire naturelle :

Brehm (Thierleben) ou l'édition française ;

Franklin, *Animaux*;

Espinas ;

Romanes ;

H. Fabre ;

Houzeau, *Étude de la Nature*;

Vogt (Thierstaaten), etc.

Voyages: Jacquemont, Humboldt, Darwin, Wallace, Bates, Monnier, Agassiz ?

Histoire : Grote, *Histoire de la Grèce*;

Michelet, *Histoire romaine, Moyen-âge*;

Quinet, *Révolutions d'Italie* ;

Burckhardt, *Civilisation en Italie* ;

Draper, *Histoire du développement intellectuel*?

Bien cordialement à vous.

Élisée Reclus

A Jean Grave

Bruxelles, 22, rue Villain-Quatorze, 6 octobre 1894.

Mon cher ami,

En effet, on s'occupe de fonder à Bruxelles une nouvelle Université, entièrement libre d'attache avec l'État et avec les partis politiques. L'idée de cette nouvelle fondation s'est fait jour au commencement de l'année, lors des conflits dont vous avez certainement entendu parler, et six mois ont suffi pour nous donner un très beau local universitaire, pour organiser complètement les deux facultés de droit et de philosophie, pour préparer largement celle des sciences et de médecine, enfin de grouper une soixantaine de professeurs dont la plupart donnent gratuitement leur collaboration.

Tout cela est de nature à nous encourager beaucoup. Cependant, il ne faudrait pas s'en exagérer l'importance, car on ne peut modifier le programme des examens, le système des diplômes, et le personnel des étudiants se composera toujours de jeunes gens qui se savent privilégiés et auxquels leurs examens donneront d'injustes avantages dans la bataille de la vie. Aussi, malgré le beau cri de guerre de la nouvelle Université : "Faisons des Hommes !" elle aussi contribuera dans une certaine mesure à faire des exploiteurs. Pour ma part, je compte beaucoup plus sur une autre partie de

l'enseignement, représentée par l'Institut des Hautes Études et par les cours de l'Extension Universitaire qui s'adresseront au grand public et dont l'auditoire ne fera ni bacheliers ni docteurs. Peut-être là, le frémissement de la pensée ira-t-il de l'âme à l'âme et, vous le savez, nous n'avons d'autre souci que d'être bons et d'aider nos frères à le devenir.

Bien affectueusement à vous

Élisée Reclus

A Henri Roorda van Eysinga

Bruxelles, 30 janvier 1895

Mon ami (Lettre commencée il y a deux jours)

Oui, proposez à notre ami Brouez vos *Miettes d'anarchie*. Je pense qu'elles seront encore de taille à nous alimenter. Et puis, il n'est pas mauvais que vous soyez en relation avec notre petit auditoire de Bruxelles. Quant à cet auditoire, vous savez que nous sommes toujours pauvres parmi les pauvres, et que tous les professeurs vivent encore gaiement "à l'oeil" de leur dévouement à la cause. Par conséquent, il faudra, quand vous viendrez ici, vous arranger pour trouver des leçons payantes dans quelque établissement scolaire. Il sera bon de vous y prendre quelque temps d'avance.

Vous avez bien interprété mon sentiment : C'est à vous de créer des hommes là où ils ne sont pas encore ; c'est à vous de les faire surgir, il y a partout des éléments de renouveau. Je lis un proverbe japonais : "Tu ne trouves aucun homme sincère ? Sois-le toi-même et tous autour de toi deviendront sincères". C'est beaucoup dire, mais dans cette parole, il y a un fond de vérité.

Le journal *L'Université Nouvelle* a paru régulièrement. Le dernier numéro, à mon avis, était plus que mauvais, exécration. Tout n'est pas excellent chez nous, loin de là : mais cela ne nous empêche pas de collaborer avec zèle pour toutes les choses sur lesquelles nous sommes d'accord.

Il est vrai que je prépare un ouvrage de géographie sociale, *L'Homme*, en quatre volumes. J'en ai même écrit la première page, ce qui est beaucoup, et le plan est soumis à un éditeur anglais. Je tâche d'y exposer la vérité, par conséquent d'y appuyer fortement nos théories philosophiques et sociales.

Autre chose : des amis commencent une publication régulière : *La Pensée libre à travers les âges*, soit une bibliothèque des ouvrages et extraits d'ouvrages à recommander à tout homme sincère **(14)**.

Je connais Bernard Lazare : il n'a pu venir à Bruxelles, car il vit de ses articles, et l'Institut des Hautes Études ne lui eût offert que du travail et des fatigues. C'est un homme d'une grande bonté et très généreux, mais, dans ses critiques, il me paraît trop laudatif ou trop vitupératif.

Bien cordialement à vous. Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de votre mère et de vos soeurs.

Élisée Reclus

A Mlle Clara Koettlitz, à Bruxelles

Bruxelles, le 12 avril 1895

Ma gracieuse et respectée demoiselle,

.....
.....

En fait de livres, je vous dirai, ma chère demoiselle, qu'il n'importe guère de les étudier pour y trouver des arguments

dans la discussion. C'est là le petit, le tout petit côté de la question. Ce qui importe, c'est d'apprendre à fond, de fortifier ses convictions par de fortes études, de se créer un idéal bien complet, embrassant l'ensemble de la vie et de vivre conformément à cet idéal dans toute la mesure de ses forces adaptées aux possibilités ambiantes. Etudiez, apprenez et ne parlez jamais des choses sérieuses qu'avec des personnes d'une parfaite sincérité. Il faut avoir assez de fierté pour ne pas prodiguer en des conversations légères le trésor de ses convictions. Du reste, si vous observez ceux qui discutent, sans prendre part au débat, vous remarquerez facilement que la sincérité parfaite est rare dans ce genre de tournois et que, d'habitude, les interlocuteurs cherchent à entraîner leur adversaire dans une question secondaire, dans une petite difficulté de détail. Il peuvent ainsi se procurer un triomphe apparent qui ne signifie rien, mais dont le résultat est absolument contraire à la vérité. Aussi vous ferez bien de vous méfier de ces joutes oratoires. Ce qu'il faut, c'est assurer ses convictions et vivre suivant sa foi : de cette manière vous ferez la meilleure de toutes les propagandes.

Les jeunes et vous en êtes heureusement, ayant devant vous tout un long avenir de bonheur et de bonté, les jeunes s'imaginent volontiers que les choses peuvent changer rapidement par de brusques révolutions. Non, les transformations se font avec lenteur, et, par conséquent, il faut y travailler avec d'autant plus de conscience, de patience et de dévouement. Dans la hâte d'une révolution immédiate, on s'expose par réaction à désespérer, quand on constate l'empire des préjugés absurdes et l'action des passions mauvaises. Mais l'anarchiste conscient ne désespère point : il voit le développement des lois de l'histoire et les changements graduels de la société, et s'il ne peut agir sur l'ensemble du monde que d'une manière infinitésimale, du moins peut-il agir sur soi-même, travailler à se dégager personnellement de toutes les idées préconçues ou imposées, et grouper peu à peu autour de soi des amis vivant et agissant de la même façon. C'est de proche en proche, par petites sociétés aimantes et intelligentes, que se constituera la grande société fraternelle.

Vous vous êtes arrêtée vous-même dans la compréhension de l'idéal anarchiste par une question scabreuse, celle de la "famille". Je comprends d'autant plus votre hésitation que le livre qui vous est tombé sous la main était vraiment de nature à vous offenser. Le langage grossier est toujours inspiré par des idées grossières. Or, en traitant ces questions, il faut toujours le faire avec un respect parfait de la délicatesse féminine, avec un sentiment que j'appellerai religieux, tant il faut avoir souci de la pudeur humaine. C'est peut-être une raison pour laquelle on a si peu écrit sur ce sujet, car il demande une pureté absolue de langage et de pensée. La question réduite à ses éléments essentiels est celle-ci : la famille normale, spontanée, doit reposer uniquement sur l'affection, sur les affinités libres : tout ce qui dans la famille provient de la puissance des préjugés, de l'intervention des lois ou des intérêts de fortune doit disparaître comme essentiellement corrupteur. Ici, comme en toute autre chose, la liberté et l'élan naturel sont les éléments de vie.

Vous avez l'extrême amabilité de me demander mon portrait. Dès que j'aurai un exemplaire de ma "vieille barbe", je serai très fier de savoir que vous me faites le grand honneur de l'accepter.

Votre vieil et respectueux ami,

Élisée Reclus

A Henri Roorda van Eysinga

1er juillet 1895.

Mon ami,

Je vois d'ici la situation et ne puis que vous crier : "Gardez devant vous, au fonds obscur de votre cerveau, un point lumineux". Tous les jours, si pénibles que soient les leçons, si longues que soient les répétitions, gardez une heure pour le travail personnel. Il faut, à tout prix, entretenir le feu sacré. Sinon le pessimisme est là, et la mort.

Ce que vous dites de notre Université est très juste. En somme, c'est une *olla podrida*. Mais dans cette marmite se mêlent d'assez bonnes choses pour qu'il vaille encore mieux être là qu'ailleurs.

.....

Avocats, École de Droit, hélas ! Mais il ne faut pas exagérer. Il y a ici des centaines de jeunes gens qui ont fait leurs

études, mais qui n'exercent point. C'est parmi eux que se sont recrutés en grande partie les professeurs qui renoncent d'avance à tout traitement, et, par cela même, font preuve d'un certain esprit de sacrifice. En outre, les hommes vraiment dévoués sans lesquels l'Université n'aurait pas vu le jour, Picard, de Greef, Dejongh sont des avocats, et, naturellement, les amis de la basoche sont venus autour d'eux. Enfin l'École de Droit étant la première que l'on ait pu organiser, les abeilles se sont empressées autour de leur rayon de miel. A nous de lutter pour que du chaos primitif sorte vraiment l'amour de la science.

Vous ne vous découragez pas, c'est tout ce qu'il faut. Sans doute notre Université est une institution comme une autre donc mauvaise mais pour le moment, elle représente la lutte. Nous y entrons anarchiquement et personnellement pour prendre part au combat, et nous sortirons demain.

Je vous envoie une deuxième brochure que nous avons publiée ici.

.... En fait de nouvelles Revues, je vous recommande le *Magazine International* de Bazalguette, dont le numéro 2 était superbe, riche en beaux articles pensés.

De coeur avec vous et avec les vôtres.

Élisée Reclus

A M. Georges Renard

27-12-95.

Monsieur,

J'ai reçu, il y a quelques jours, votre brochure *Socialisme libertaire et Anarchie* dont je reconnais bien volontiers le langage courtois et modéré.

Plusieurs de vos critiques me semblent justes ; cependant vous seriez probablement étonné si vos arguments m'avaient du coup convaincu de mon erreur.

D'abord je constate que par son nom même l'anarchiste-communiste ou, si l'on veut, l'anarchiste-collectiviste, comme disent nos frères les Espagnols, voit dans l'homme un être social non moins qu'un individu. Les seuls anarchistes qui ne pourraient en dire autant sont les anarchistes-individualistes qui disent : "Moi seul et c'est assez". Vous savez qu'ils sont très rares et qu'il n'y a entre eux et nous d'autre ressemblance que celle du nom.

Je constate, en outre, en étudiant la vie, en scrutant le fonctionnement naturel de tous nos groupes anarchistes, que dans nos organisations spontanées nous pratiquons fort bien la coordination des forces. Et, de plus, cette coordination des forces, loin de nous laisser l'impression que nous avons amoindri notre liberté, nous donne la joyeuse exaltation de l'avoir centuplée : nous nous sentons devenus une individualité supérieure ayant une force collective infiniment plus grande que ne pouvait l'être notre petite force personnelle infinitésimale. Je me sens un avec le timonier du navire, avec le chauffeur, avec le mécanicien, avec le sondeur, avec celui qui, par les cartes, connaît le chenal, avec les marins qui le sondèrent, avec les constructeurs du navire et les géomètres qui ont rendu la construction possible. Si quelque malotru vient par des menaces troubler cet ordre merveilleux d'un groupement libre, je me sens profondément révolté, car cet ordre, cette menace, diminuent ma liberté qui s'était si grandement, si noblement épanouie en moi dans la joie de l'oeuvre commune.

En un mot, l'organisation est toujours défectueuse, régressive, en proportion des outrecuidances individuelles et des violences autoritaires qu'elle renferme ; toujours belle et bonne en proportion du libre accord qui l'anime.

Mais je n'insiste pas. J'aurais mauvaise grâce à continuer la discussion, puisque vous "voulez bien prévoir un temps où la moralité sera assez haute et assez forte pour que la loi cesse d'être nécessaire comme moyen d'imposer le respect du droit égal d'autrui". Eh bien ! je crois pouvoir dire en toute modestie que je me sens vivre déjà dans cette ère nouvelle et que toute loi menaçante m'est une insulte. C'est avec horreur que je lis sur telle muraille, dans tel parc de la "libre"

Helvétie : "Six francs d'amende ; la moitié pour le délateur !"

Veillez agréer, Monsieur, mes salutations cordiales.

Élisée Reclus

A M. Félix (15), professeur à l'université Nouvelle de Bruxelles

Février 1896

Monsieur,

Je réponds tardivement à votre lettre du 8 courant. La cause en est aux travaux parfois excessifs auxquels je dois essayer de suffire.

Il est difficile d'arriver à une entente bien nette des choses tant qu'on reste dans les généralités : c'est à la pratique surtout que se constatent les différences. Pour moi, je vois un abîme entre deux sociétés : si minimes qu'elles soient, embryonnaires, si vous voulez, dont l'une s'est constituée librement entre hommes de bonne volonté, discutant leurs intérêts communs, tandis que l'autre admet l'existence de maîtres inamovibles ou temporaires auxquels il est nécessaire d'obéir. Dans le premier cas, il y a réelle organisation, groupement spontané, attractif et constamment mobile suivant les changements des individus et des choses. Dans le second cas, il n'y a que la juxtaposition forcée, combattue par des tentatives continuelles de dislocation des parties. La première société, celle qui est libre de se dissoudre quand il lui conviendra, est précisément celle qui, par le fait même de sa liberté, reste centripète, et l'autre, tenue à la cohésion par ses règlements, se compose d'éléments centrifuges.

"Les institutions qui ne tirent pas leur origine de l'accord des citoyens" ne peuvent garantir la liberté, car elles ne peuvent avoir d'autre origine que la volonté avilissante d'un maître et la bassesse ou l'inintelligence des sujets.

Mais nous pourrions discuter ainsi longtemps. Restons-en à nos études en toute sincérité, et travaillons chacun de notre côté à l'oeuvre qui nous paraît bonne et profitable à tous.

Veillez agréer mes salutations cordiales,

Élisée Reclus

A Lilly Zibelin-Wilmerding

Septembre (1896 ?)

Mon amie et camarade,

.....

Arrivons à la partie de votre lettre qui m'intéresse spécialement comme touchant aux questions de principes.

..... La question en soi doit être la même au Japon et dans le canton de Genève.

A mon avis comme au vôtre, je pense, l'union normale doit être tellement "libre", spontanée, inter-personnelle que nul ne devrait en connaître. C'est affaire entre les participants. En outre, ces formes d'union varient naturellement suivant les individus, leurs passions, leurs convenances. Une minute, un jour, un mois, à l'essai, au caprice, à la durée, à l'alternance, à perpétuité, ceci ne regarde personne : chaque être humain, chaque couple d'êtres humains doit nous être sacré dans son désir, à la seule condition que la volonté des conjoints soit absolument d'accord. A cet égard, je ne fais point de différence entre le monde animal et cet autre monde, également animal, qui est l'humanité.

Mais si je me garde bien de juger les individus, je puis constater qu'il y a des formes d'union plus ou moins élevées. Evidemment, la forme supérieure est celle qui comprend à la fois la passion mutuelle, la fervente amitié, l'estime

parfaite et la constance d'amour provenant de la transformation continue, du renouvellement de l'un par l'autre jusqu'à la fin de la vie. Cette union, atteinte par un si petit nombre d'individus, n'est-elle pas l'idéal, et la première explosion d'amour ne la contient-elle pas en germe ? Si la promesse instinctive qui se fait entre les amants ne se réalise pas et que de chances pour qu'il en soit ainsi ! c'est l'unité de la vie qui se brise.

Sommes-nous d'accord, ma bien chère camarade ? Je le désire vivement, car l'avenir des enfants dépend de l'idéal d'existence que se font les devanciers.

Bien affectueusement,

Élisée Reclus

A un rédacteur de *La Vie Naturelle*, lettre publiée dans le numéro de décembre 1911.

Ixelles (Belgique), 6 février 1897

Mon cher camarade,

En toute chose il faut agir conformément à son instinct quand on est encore dans la période de l'instinct, à son raisonnement quand on a réfléchi sur les problèmes sociaux. Vous croyez devoir simplifier votre vie : c'est bien. Essayez de le faire dans la mesure du possible, et pour ma part j'ai souvent passé la nuit dans les forêts et sur les plages ; souvent je me suis contenté de pain et d'eau, et, si la morale officielle me faisait craindre la prison, je ne serais nullement effrayé, en principe, de vivre en complète nudité. C'est à vous de savoir jusqu'où il vous convient d'aller dans cette voie. Mais, d'autre part, il pourra convenir à la majorité d'entre nous de développer indéfiniment la puissance de l'homme par les machines, et d'augmenter ainsi en proportion toujours croissante les ressources que possède l'humanité.

Quoique vous fassiez appel au cadastre, il s'en faut de beaucoup qu'un hectare ou un hectare et demi suffise à l'homme primitif, chasseur, éleveur de bétail, ou même agriculteur : cette petite étendue de terrain ne suffit qu'à la condition d'être complétée par le machinisme, charrue, herse, moissonneuse, batteuse, locomotive pour le transport, navire en cas de disette locale, etc., etc. Faudrait-il nous priver de ces engins et revenir aux incertitudes d'autrefois, alors que cent mille hectares d'où le gibier s'était enfui, ne suffisaient pas à une seule famille de Peau-Rouges ? Je n'ajoute qu'un mot : vous me parlez d'"anarchistes quelque peu désabusés". Je dois vous dire, cher camarade, que je ne comprends pas cette situation d'esprit. L'anarchiste ne peut, à aucun prix, et dans aucune circonstance, croire à la vertu de l'autorité ou à l'utilité de l'injustice ; il ne peut échapper à la logique de ses idées, quelles que soient d'ailleurs leurs chances immédiates de réalisation, suivant l'ancienne parole : "Rien ne peut prévaloir contre la vérité".

Très cordialement à vous,

Élisée Reclus

A B. P. Van der Voo (16)

Avril 1897

Mon cher camarade,

Relativement à M., je n'ai qu'une chose à dire, c'est que la parole d'Anacharsis est toujours vraie et qu'au lieu de s'adresser à la France, il eût pu s'adresser à tous les hommes : "Guéris-toi des Individus". M. étant un homme instruit, un homme qui a écrit, un homme qui a souffert pour la cause, on donne plus d'importance à ses paroles qu'à celles de tout compagnon venu, et, cependant, par le fait de sa notoriété, de sa situation en vue, des sollicitations dont il est l'objet, il est obligé de donner des opinions moins sûres que celles de compagnons inconnus. J'en dirais autant de l'opinion d'X. et de la mienne propre. Par cela seul que les événements nous ont placés quelque peu en dehors de la foule, on accorde injustement à nos dires une valeur spéciale et ceci me paraît un passe-droit. Avoir plus étudié que les autres n'est pas une raison spéciale.

Mais, pour en venir à la question du vote, je dirai de cet acte ce que je dis de tous les autres, c'est qu'il est indifférent en soi et doit être étudié en ses mobiles et ses rapports avec les circonstances et les hommes. En telle ou telle circonstance, la conscience de celui-ci ou de celui-là, parmi les anarchistes, peut le justifier, même l'approuver ; mais je ne crois pas que ces circonstances spéciales puissent se présenter souvent. Ce qui est certain, c'est que toutes les élections auxquelles il m'a été donné d'assister, j'ai vu que les électeurs se passionnent à contresens, j'ai vu que les élus se corrompent facilement par le privilège qu'on leur confère, par les mille sollicitations au mal qui les entourent aussitôt. J'ai vu aussi que l'homme est tristement enclin à remplacer la réalité par des figures : un candidat lui tient lieu de pensée ; un drapeau lui semble une volonté, un acte même. Et pourtant ce n'est qu'une illusion pure qui détourne toujours de l'action. Oui, je répète volontiers cette parole que vous avez citée : "Voter, c'est s'avilir".

Bien cordialement,

Élisée Reclus.

A Pierre Kropotkine

Bruxelles, 28 août 1899

Mon ami,

L'adoption du titre *Memoirs of a Revolutionnist* semble décidé. Tu sais que ce titre ne répond pas à l'idée de l'auteur, mais à celle des éditeurs. C'est ton histoire que veulent ces messieurs, tandis que tu as voulu faire de l'histoire à propos de ta personne. Et s'ils cherchent un titre un peu sensationnel, qui ne leur donne pas l'air de reculer, pourquoi pas *Memoirs of an Anarchist*?

Bien affectueusement à toi et à vous,

Élisée.

Pas de nouvelles à donner.

A Pierre Kropotkine

7 décembre 1899.

Mon bien cher ami,

Reçu ton livre **(17)** dont je me garderai bien d'arracher les deux portraits qui me resteront toujours précieux comme le livre lui-même.

Reçu aussi le manuscrit de la Préface **(18)** dont je ferai commencer l'impression pour notre Institut, dès que tu m'auras envoyé les articles dont il faut traduire les extraits pour compléter la préface. Une fois que le travail sera en train, je veux qu'on puisse le mener très vivement. Dès aujourd'hui, je vais m'en occuper pour que rien ne puisse nous arrêter après le "lâchez tout".

Une lettre de Paul m'a dit qu'à Edimbourg, l'esprit n'est pas aussi mauvais que te semble en ce moment être celui de Londres **(19)**. D'après lui, personne n'ose, là-bas, justifier la guerre, mais personne non plus n'ose en accuser les auteurs. Veulerie universelle ! Et si vous en êtes là, où en sommes-nous tous, Européens et Chinois ?

Mais il reste des hommes, des Ajax sur leurs rochers, dominant les vagues et bravant les dieux.

Bien tendrement, mon ami,

Élisée

A Nadar

18 février 1900

Mon excellent,

Je viens de recevoir ton bouquin, intitulé modestement : *Quand j'étais!* comme si tu n'es pas toujours, toujours étudiant, toujours photographe, toujours de vitalité puissante et de coeur débordant, toujours mon charmant et tendre ami et frère aîné, car tu es mon aîné.

Par Élie, je connais les nouvelles de chez toi, de ta Bonne **(20)**, et des autres tiens de Marseille. A moi de te renseigner sur mon compte. Mon "viscère cardiaque", pour ne pas dire mon coeur, a folichonné, battu la mesure à tout propos, m'empêchant de respirer et de travailler ; mais, obligé à la prudence, je crois me rafistoler un peu.

Ce qui est plus grave, c'est que mon désir de procurer de l'ouvrage à beaucoup de camarades m'a entraîné dans les affaires ; je suis devenu fondateur d'une société pour la construction et la publication de cartes ! Bref, j'ai été volé, volé et maintenant ma société, sans avoir fait faillite, sans avoir fait un sou de dette, n'en est pas moins obligée de sommeiller, d'arrêter tout travail, et j'aurais eu de graves ennuis si des amis ne m'avaient pas prêté leur appui légal pour éviter les chausse-trapes.

Voilà mon histoire extérieure et apparente pour le moment. La véritable histoire intime, c'est que j'aime bien mes bons amis et vis avec eux en pensée dans un idéal de justice et de bonté.

A toi et à vous,

Élisée

A M. Karl Heath

27 rue du Lac, Bruxelles, 31 mars 1900.

Mon cher ami,

J'ai appris que votre père était un peu malade. C'est la raison qui me détermine à vous écrire, car je désire vivement que vous nous teniez au courant de vos santés respectives.

Par la même occasion j'ai à vous parler de moi. Vous me dites avoir lu dans les journaux anglais un résumé de ce que j'avais dit à Anvers dans une Conférence. Or, j'ai eu l'occasion de lire un de ces résumés, et il me prête un langage tellement tranchant, des assertions tellement violentes que je tiens à me justifier auprès de vous. En réalité, je me suis borné à traiter la question au point de vue strictement historique, tout en me rappelant bien ce fait, que c'est probablement en Angleterre qu'il y a le plus d'êtres humains sincères, consciencieux, probes et dévoués. Et c'est avec eux que je continue de toute la force de mon bon vouloir le bon combat contre toute injustice, quelle que soit la belle estampille dont on la décore : "Patrie, fraternité, justice", sont des mots, reste à savoir ce que sont les choses.

J'ai à régler un ancien compte avec vous. Dans le temps, vous m'avez écrit que vous êtes absolument opposé à l'emploi de la force et que, par conséquent, vous êtes en désaccord avec moi, puisque, pour ma part, loin d'être "tolstoïsant" **(21)**, je crois à l'usage éventuel de la force. Voici dans quelle mesure, mon ami : celle de la défense du faible. Je vois un chat que l'on torture, un enfant que l'on bat, une femme que l'on maltraite, et si je suis assez fort pour l'empêcher, je l'empêcherai : je le dois à tous les faibles afin que désormais ils soient respectés. Mais, m'objecterez-vous : *"If force is to be admitted as a means of abolishing force, who is to decide it is to be used ?"* **(22)** Qui ? Moi, évidemment, puisque je suis un être conscient et raisonnable. C'est à moi, dans ma conduite, de savoir maintenant exactement où s'arrête la défense au point de vue de la solidarité humaine et où commencerait la vengeance. C'est là que commencerait la réaction. Mais être le plus fort et se servir de sa force pour faire parler l'amour, telle est la conduite normale de l'anarchiste. Lorsque Ardjouna, ayant vaincu son ennemi, lui dit de se redresser avec ces paroles : "Va et fais le bien", je sens que, lui aussi, a fait le bien, et je désire l'imiter.

De tout coeur avec vous,

Élisée Reclus

A Pierre Kropotkine

7 mai 1900.

Mon ami,

Il me semble que le sous-titre proposé par toi : *Essai sur l'Intégration du Travail*, ou simplement *L'Intégration du Travail* lserait, non pas indispensable, mais très utile (23).

Comme ton article sur le Congrès des Socialistes de Paris était simple, et juste et vrai, et combien il serait attristant si nous devions y chercher la conclusion logique de cent années d'élaboration sociale ! C'est, du moins, une conclusion, puisque le principe de la hiérarchie, de la subordination des pouvoirs, infectait tout le socialisme. Quel grand patatras nous pronostique cette majestueuse unité du parti ouvrier !

Renseigne-moi au sujet du livre que tu fais pour Mackinder. Moi aussi je suis chargé d'en rédiger un, mais la correspondance à ce sujet est si rare que je me demande si le projet est bien sérieux.

A quelle date les manuscrits doivent-ils être livrés ? Comment et quand sont-ils payés ? etc... dis-moi tout ce que tu en sais.

Bien affectueusement à toi et à vous.

Élisée

A Paul Régnier

21 juillet 1900

Mon cher fils et ami,

Je trouve que X. a joliment raison de s'orienter vers les travaux de l'agriculture. La littérature, le parlotage ne sont pas des métiers. Il faut, pour écrire, parler de quelque chose ; donc on doit commencer par savoir, et pour savoir il est indispensable d'observer, d'expérimenter, d'agir. Quant aux journalistes, aux politiciens et autres gens qui, par le fait de leur déclassement ou de leur prétention, se mettent à discourir de toutes ces choses, ces individus, à commencer par les plus fameux, sont la plaie par excellence, le fléau des fléaux, car, par milliers, les mieux doués et les plus pressés se lancent à leur suite ; parfois on dirait que le monde appartient aux phraseurs. Je suis donc très heureux que X. cherche à connaître la terre : au moins quand il en parlera, il parlera de la grande Isis après an avoir soulevé le voile.

.....

Oui, mon excellent et très cher ami et fils, je suis toujours à Tarzout, même n'y étant point. Quoique absent, compte-moi toujours parmi les présents. Ma place est là.

Bien affectueusement,

Élisée

A Nadar

8 septembre 1900

Mon très grand ami,

J'ai reçu les deux livres envoyés par toi et qui ne manqueront pas de m'intéresser ; mais ceci est un détail. Le fait capital, c'est qu'ils me sont envoyés par toi et que j'y retrouve partiellement ta pensée. En lisant chaque phrase, je ferai la distinction nécessaire : "Ceci pourrait être de lui. Cela est certainement de lui. Mais pas ce troisième passage qui est médiocre, mauvais ou sans portée".

Justement, j'ai à m'occuper des rapports des anarchistes avec l'Église **(24)**, à l'occasion d'un congrès que l'on doit prochainement tenir à Paris **(25)**. Tu avais donc flairé avec un instinct divinatoire que ces deux bouquins me seraient utiles ! voilà de la bonne télépathie.

Mais de quel front, dis, ô homme, oses-tu me reprocher de ne pas avoir visité Marseille cette année, alors que tu es venu toi-même à Paris sans me le dire et que, pendant des semaines, tu as fait des cachotteries avec des amis ! Est-ce parce que tu gîtas chez les Frères Saint-Jean de Dieu ? Quatre mots qui sonnent bien mal ! Tu as été malade chez eux : quel triomphe pour eux si jamais tu claques entre leurs mains ! Ce jour-là sera un jour de grande joie devant le trône de Dieu, et tu seras décoré d'un scapulaire posthume.

Bien affectueusement à toi et aux très Bonnes qui sont la joie et l'orgueil de ta demeure,

Élisée

A Pierre Kropotkine

Bruxelles, 8 janvier 1901.

Mon ami,

J'ai donné le bon à tirer du deuxième paquet d'épreuves, jusqu'à la page 36 (de l'*Orographie de la Sibérie*). En marchant petitement comme nous le faisons, nous ne pouvons guère espérer finir avant l'année. Si nous sommes lents, arrivons du moins à notre satisfaction commune.

Ton croquis des trois dépressions est fort intéressant : nous ne manquerons pas de l'ajouter à la fin du volume et tes remarques seront insérées dans le texte. Par une lettre de Paul, je vois que tu me proposes de m'entendre avec Penck pour dessiner et graver à deux ta carte de l'Asie et diminuer ainsi les frais. En théorie, tu as raison ; en fait, je doute que la chose soit praticable, car j'ai eu l'occasion de faire diverses communications à Penck, qui n'a jamais répondu. Je ne suis donc nullement pressé de compliquer la situation en vue d'économies qui, probablement, ne se feraient pas.

Quant au mariage, aux relations de l'homme et de la femme, aux formes et au régime de la famille, je suis beaucoup moins frappé du phénomène des ressemblances que de celui des dissemblances. Chez l'homme, il y a diversité d'origines et diversité de milieux : il y aura diversité de mariages. Par delà les primitifs, chez les animaux, nos véritables ancêtres, je vois les formes d'union les plus diverses ; chez les primitifs dont nous parlent l'histoire et la préhistoire, de même que chez nos frères actuels des pays barbares, je constate aussi des divergences qui vont jusqu'à l'opposition absolue, et, du reste, à mon avis, il doit en être ainsi : car il y a deux faits originaires, diamétralement opposés :

1° La force brutale de l'homme en rut : origine du patriarcat ;

2° L'attachement naturel de l'enfant à la mère qui l'allait : origine du matriarcat.

Le conflit de ces deux forces composantes nous donnera les résultantes les plus inégales, suivant les lieux et les évolutions. Ainsi que nous le dit Mahâ Bhârata, nous aurons sept formes de mariage, absolument différentes, ayant également leur raison d'être, également agréables aux dieux.

Le matriarcat pur de Bachofen et de Giraud-Teulon est une machine de civilisation très savante, qui a dû certainement exister, mais que je crois avoir été très rare, dont on ne distingue çà et là que des indices et des traces. Chez les tribus inférieures, la promiscuité sans règle ou la promiscuité réglée, suivant les jours et les individus, est un fait beaucoup

plus fréquent.

Même là où le matriarcat prévaut en principe, il se peut très bien que le patriarcat l'emporte en réalité. Je cite en exemple notre Béarn, où théoriquement la "fille de la maison" est cheffesse et souveraine, mais où le mari cogne, et mange seul des plats que lui apporte la femme.

Les sociétés où dominaient la cueillette, où la femme se livrait à une agriculture rudimentaire, gardant les enfants autour d'elle, tandis que les hommes faits allaient à la viandée, me paraissent avoir été les sociétés où le matriarcat eut le plus de chances de se développer. Chez les sociétés de pasteurs, au contraire, le patriarcat fut triomphant : l'homme, le bras armé du bâton, était toujours là, et les enfants le suivaient, rôdant avec lui autour du bétail.

Etc., etc.

Bien affectueusement,

Élisée

A Van der Voo

4-VI-1901.

Mon cher ami,

Je n'ai jamais prononcé ni écrit les paroles que me prête Félix Dubois dans son *Péril anarchiste*. J'ai d'ailleurs eu l'occasion de les démentir formellement dans une lettre adressée au Temps. En outre, je suis choqué de me voir attribuer des phrases écrites en un si mauvais style.

Vous me rendriez service en les démentant.

Cordialement,

Élisée Reclus

A la Rédaction de la "Huelga General" à Barcelone

Bruxelles, 4 décembre 1901.(26)

Chers camarades,

Nous avons en général l'habitude d'exagérer aussi bien notre force que notre faiblesse : ainsi, pendant les époques révolutionnaires, il nous semble que le moindre de nos actes doive avoir des conséquences incalculables, et, en revanche, dans certains moments de marasme, toute notre vie, bien que consacrée entièrement au travail, nous paraît inféconde et inutile, et nous nous croyons même emportés par un vent de réaction.

Que faut-il donc faire pour nous maintenir en état de vigueur intellectuelle, d'activité morale et de foi dans le bon combat ?

Vous vous adressez à moi parce que vous comptez sur mon expérience des hommes et des choses. Eh bien, en ma qualité de vieillard, je m'adresse aux jeunes et leur dis :

Point de querelles ni de personnalités. Ecoutez les arguments contraires après avoir exposé les vôtres ; sachez vous taire et réfléchir ; n'essayez pas d'avoir raison au détriment de votre sincérité.

Etudiez avec discernement et persévérance. L'enthousiasme et le dévouement, même jusqu'à la mort, ne sont l'unique moyen de servir sa cause. Il est facile de donner sa vie, pas toujours facile de nous conduire, en sorte que notre vie serve d'enseignement. Le révolutionnaire conscient n'est pas seulement un homme de sentiment, il est aussi un homme

de raison dont tous les efforts en vue de plus de justice et de solidarité s'appuient sur des connaissances exactes et synthétiques d'histoire, de sociologie, de biologie, qui peut, pour ainsi dire, incorporer ses idées personnelles dans l'ensemble générique des sciences humaines et affronter la lutte, soutenu par l'immense force qu'il puisera dans ces connaissances.

Evitez les spécialisations ; n'appartenez ni aux patries ni aux partis, ne soyez ni Russe, ni Polonais, ni Slave ; soyez des hommes avides de vérité, dégagés de toute pensée d'intérêt, et toute idée de spéculation vis-à-vis de Chinois, Africains ou Européens : le patriote en arrive à détester l'étranger, à perdre le sentiment de justice qui illuminait son premier enthousiasme.

Ni patron, ni chef, ni apôtre au langage considéré comme parole d'Évangile ; fuyez les idoles et ne cherchez que la seule vérité dans les discours de l'ami le plus cher, du plus savant professeur. Si, l'ayant entendu, vous conservez quelque doute, descendez dans votre conscience et recommencez l'examen pour juger en dernier ressort.

Donc repousser toute autorité, mais s'astreindre au respect profond d'une conviction sincère, vivre sa propre vie, mais reconnaître à chacun l'entière liberté de vivre la sienne.

Si vous vous lancez dans la mêlée pour vous sacrifier en défendant les humiliés et les offensés, c'est bien, compagnons, affrontez noblement la mort. Si vous préférez le lent et patient labeur en vue d'un meilleur avenir, c'est mieux encore, faites-en l'objectif de chacun des instants d'une vie généreuse. Mais si vous choisissez de rester pauvres parmi les pauvres, en complète solidarité avec ceux qui souffrent, que votre existence s'irradie en lumière bienfaisante, en parfait exemple, en fécond enseignement !

Salut, camarades.

Élisée Reclus

A Thomaz de Fonseca, séminariste à Coïmbre

Bruxelles, 28-XI-1902

Mon cher camarade,

.....

Et maintenant, mon cher ami, parlons de vous. Vous allez être curé ! Vous allez, vous, ami du peuple, fanatique de la justice et de l'égalité, vous allez entrer dans l'armée de nos ennemis, dans la coalition de ceux qui maudissent "l'arbre de la science" et qui glorifient encore les inquisitions, les bourreaux de tous les hommes de liberté qui pensaient et qui aimaient. N'est-ce pas folie de vous livrer d'avance à ces faux frères qui vous écorcheront vif ? Vous êtes un homme du peuple, restez avec les hommes du peuple, combattez à leurs côtés, camarade sans titre et sans insigne, en égal et en libre à côté des égaux et des libres.

De tout coeur avec vous,

Élisée Reclus

A M. A. Naquet

Bruxelles, mai 1903.

Mon cher Naquet,

C'est très gentil à vous de m'avoir envoyé votre livre (27) avec cette inscription : "à mon vieil ami..."

Mais je vous demande la permission de vous signaler une erreur. Je n'ai nullement "marié mes filles en substituant la consécration paternelle à la consécration sociale". J'ai tout simplement pris note de la volonté de mes deux filles

lorsqu'il leur a convenu de s'unir librement. Si j'ai consenti à leur parler, dans une réunion d'amis, de la signification de leur acte, c'est qu'elles m'avaient demandé ce témoignage d'affection paternelle (28). Quelques années après, lorsqu'une de mes filles eut vu mourir, dans sa belle jeunesse, son premier ami et son compagnon, et qu'elle s'unit à nouveau, elle se borna à m'annoncer son choix, sans me demander une autorisation que je n'avais aucun droit de lui donner ou de lui refuser. Je crois que tout être humain ayant conscience de soi-même doit agir en vertu de sa propre volonté, sous sa pure responsabilité personnelle.

A l'occasion, s'il vous arrive de mentionner encore l'union de mes filles, rendez-moi justice. Approbation cordiale et heureuse n'est point synonyme de consécration.

Très affectueusement à vous,

Élisée Reclus

A Richard Heath.

2 juin 1903

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que vous m'avez écrit et bien longtemps que je vous dois une réponse. Mais la vie est courte, pleine, bondée d'occupations urgentes, et généralement j'arrive à la fin de ma journée sans avoir pu terminer la besogne que je m'étais fixée le matin. Alors je vais me reposer, me promettant d'être plus expéditif le lendemain et de trouver les minutes nécessaires pour écrire aux amis. Vaine espérance : les minutes et les heures sont toujours trop courtes et les pensées prennent trop de temps à élaborer.

Mais aujourd'hui les astres m'ont été favorables. J'ai été plus preste que d'habitude dans mon travail, et je puis vous envoyer une bonne parole de cordiale affection.

Les diverses péripéties des colonies communistes nous ont beaucoup intéressés pendant ces dernières semaines. La mésaventure des associés de Blaricum (29) nous a chagrinés, mais, pour ma part, je suis de ceux qui déplorent que les camarades ne se soient pas défendus. On facilite singulièrement le mal quand on le laisse faire sans protestation, et, à mon avis, on se trouve ainsi trahir sa cause, abandonner les faibles à la violence des forts. Or, il faut résister au mal sans haïr les méchants, même en les aimant, mais, ne fût-ce que par amour pour eux, il faut défendre contre leurs entreprises la cause de tous les humbles.

La petite colonie des environs d'Anvers marche petitement, mais elle progresse, et, quoique en plein pays catholique d'un ardent cléricalisme, ne paraît pas avoir à souffrir de la malveillance des paysans. Une autre colonie, "le Milieu libre" (30) dont s'occupe votre ami Armand, de l'Ère Nouvelle, paraît être en pleine voie de prospérité. Les associés s'aiment entre eux, quoiqu'appartenant à des groupes différents, communistes anarchistes et communistes chrétiens. La besogne y est fort active, suffisante déjà pour constituer un embryon de société, avec agriculture, industrie, commerce, enseignement. La population ambiante, peu catholique, indifférente, regarde avec intérêt la nouvelle expérience sociale. Pourtant je n'espère pas que la colonie réussisse définitivement, car un pareil milieu a contre lui l'immense outillage de l'État ennemi, mais de pareils essais ont toujours une grande importance pour élever le niveau de la moralité ambiante. J'irai, je l'espère, serrer la main à ces apôtres.

.....

Vous me demandez ce que je pense de la théorie des oscillations en histoire. C'est, au fond, l'idée des *corsi* et *ricorsi* de Vico. L'idée est juste, mais partiellement. Il y a des mouvements de va-et-vient, de systole et de diastole, mais tous ces mouvements ne sont que secondaires et des courants généraux emportent le tout comme un vent de tempête entraînant avec lui tout le système des vagues et des cieux. Somme toute, s'il y a un grand recul depuis les révolutions du milieu du XIX^e siècle, il y a eu également un étonnant progrès général, provenant du mouvement socialiste qui s'est précisé dans les esprits, tout en se prostituant dans la politique. Travaillons ! travaillons ! aucune parole sincère ne sera perdue.

Je vous embrasse bien affectueusement, mon ami, et me rappelle au bon souvenir des vôtres.

Votre ami dévoué

Élisée Reclus

A Thomaz de Fonseca, à Coïmbre

25-VI-1903.

Mon cher ami,

Voilà qui est agir ! C'est bien ! N'avoir sur son front la marque d'aucun maître, de garder sa pensée libre, sa volonté intacte, ne rendre compte de sa conduite qu'à sa conscience et consacrer sa vie à la recherche de la vérité, voilà ton oeuvre désormais !

Tu m'accueillerais volontiers en Portugal. Je n'irai point, mon ami, car je suis vieux, fatigué, et il est peut-être bon que je consacre au travail commencé les années qui me restent.

Très cordialement, ami,

Élisée Reclus

A Mme Clara Mesnil (ex-Mlle Clara Koettlitz)

Bruxelles, 5 janvier 1904

Ma chère et jeune amie et camarade,

Nous venons de passer par de pénibles journées. Après avoir traîné pendant une semaine ou deux, s'être senti incapable de travailler, presque de penser, mon frère Élie a présenté des phénomènes d'empoisonnement très graves, ses jambes ont refusé tout service et les médecins ont trouvé l'indication d'une embolie dans son bras gauche. Mon cher ami et compagnon dans la route de la vie paraissait condamné. Mais soudain l'embolie a disparu, la tête s'est dégagée, les fonctions ont repris d'une façon normale, seulement la paralysie des jambes persiste. Toutefois les médecins nous rassurent. Mon frère, une fois débarrassé du poison de l'influenza, reprendra la nouvelle jeunesse que l'on peut avoir à l'âge de soixante-seize ans.

Ainsi, félicitez-nous, chère amie, comme nous vous félicitons de la guérison de votre Jacques. Jouissez en pleine conscience de votre bonheur et de votre éternel printemps ! J'y participe par la pensée malgré notre hiver. Chaque jour est une lutte, mais qu'importe si cette lutte se termine par une victoire, si chaque jour l'organisme réussit à s'adapter au milieu, même à en tirer profit. La vie est bonne puisqu'on apprend, puisqu'on se renouvelle et surtout puisqu'on aime. Je suis très heureux d'arrêter de temps en temps ma pensée sur tous ceux que j'aime. Il est même inutile que j'y pense d'une manière consciente : ils sont là, ils m'éclairent et me réjouissent, ils illuminent mon être comme un phare qui éclaire tout l'horizon. Il n'est pas même de nouvelle politique, pas de fait nouveau en géographie, en histoire, en science générale qui ne prenne un haut intérêt pour moi, parce que les amis sont là et que ma joie sera leur joie. L'affection est un éternel partage.

Ainsi que vous l'a dit ma soeur, j'ai fini mon bouquin, mais puisqu'il est fini, il faut le recommencer, c'est-à-dire le corriger, le compléter, le bousculer, prévoir la critique des amis et se conformer à leur avis. C'est le travail que je fais en ce moment, sans espérer d'avoir dans tout ce fatras de 4.500 pages un seul paragraphe d'un style aussi ferme, aussi clair, aussi nettement objectif que celui que vous m'avez envoyé un extrait (*c'était un passage de Machiavel*); mais peut-être y sentirez-vous quand vous me lirez, un peu plus de tendresse humaine, et cela n'est pas non plus à dédaigner.

Je suis heureux que votre enfant ne soit plus seul, ou plutôt que sa société ne soit plus la même. Je connais bien la

racaille paysanne dont vous parlez, j'en ai souffert comme vous et je sais qu'en moyenne, elle ne vaut pas beaucoup mieux que la racaille bourgeoise dans laquelle les circonstances nous obligent à vivre. N'importe, nous aimons individuellement chacun de ces vauriens, puisque notre marche à l'idéal, notre pratique de ce qui est juste et beau les aide indirectement. Nous changeons l'atmosphère autour d'eux, nous construisons un autre monde où, eux aussi, trouveront place. Il y a de l'espace devant eux comme devant nous et ils évolueront aussi.

Je crois que votre frère E. s'est trompé lorsqu'il vous répondit que "chez nos camarades, la question de l'union libre a peu d'importance". Au contraire, l'opinion est désormais fixée et l'importance capitale de la liberté complète, absolue de la femme en face du masculin est reconnue chez tous les anarchistes qui ne sont pas de simples vociférateurs. Je puis dire qu'à mon avis la révolution est accomplie, le mariage officiel a virtuellement vécu. Il ne reste qu'à débayer la voie.

Je suis en retard avec votre amie, Marie D. Un globe que je dois lui présenter avec de nouvelles adaptations pédagogiques n'est pas encore prêt et j'en suis marri.

Bien tendrement à vous, bien affectueusement aux deux autres personnes de la trinité d'Arcetri. Lorsque vous aurez une photographie plus claire de votre manoir, envoyez-la moi afin que je vous suive mieux du regard, dans les allées, sous les oliviers et les cyprès.

Votre ami,

Élisée Reclus

A Émile Royer

Bruxelles, le 3 février 1904

Mon cher Monsieur et ami,

Vous avez l'obligeance de me demander des nouvelles de ma famille. Hélas ! Mon frère Élie est bien malade. Voici cinq semaines que se fait la lutte entre la vie et la mort. La paralysie s'est emparée du corps jusqu'au diaphragme. Nous n'osons guère garder l'espoir et cependant, nous nous cramponnons à l'idée qu'il ne mourra point.

Actuellement, je fais copier les dix derniers chapitres de ma *Géographie Sociale*, que m'a demandés M. Desclozières pour savoir si la maison Hachette peut se permettre de publier mes énormités. Déjà la première page leur paraîtra bien scabreuse.

Cordialement à vous,

Élisée Reclus

A Nadar,

11 février 1904, jeudi, 4 heures.

Mon très excellent ami, toi et les chers tiens,

Notre très cher Élie s'est doucement endormi. Depuis quelques jours il le désirait : "Assez ! assez !" disait-il à son fils. Non pas qu'il souffrît, nous a-t-il semblé, mais il comprenait l'inutilité de la lutte, et, dans la logique de son intelligence toujours claire, il demandait que la vaine résistance eût un terme.

Et maintenant le corps rigide est étendu sur le lit de la chambre voisine. A portée de main, voici les beaux livres qu'il n'ouvrira plus, les manuscrits si bien ordonnés, si merveilleusement emplis, tout ce monde de pensées originales et de choses bien dites ; et, sur les murs, sur les étagères, dans les cartons, ces milliers et milliers de gravures et de notes dont chacune a vécu par lui et qui revivent un peu pour nous puisque chacune nous envoie son reflet.

Mais, toi aussi, tu connais Élie et tu l'aimes. Il continue de vivre en nous, et nous sommes morts en lui.

Je t'aime bien, mon très cher ami, et j'aime les tiens,

Élisée

A Mme Clara Mesnil

Bruxelles, juillet 23 1904.

Ma très chère camarade et amie,

Ne me soupçonnez donc jamais. Croyez définitivement à la constance absolue en amitié. Ne vous étonnez pas quand on vous parle de ces agates qui, malgré toutes les évolutions du monde, gardent encore, depuis les temps géologiques, la goutte d'eau qu'y déposa la mer.

"Mais, protestez-vous, pourquoi ne vous ai-je pas envoyé de travail ?" Sans doute parce que je ne travaillais pas moi-même. Quand le moteur ne fonctionne plus dans une usine, toutes les machines et machinettes s'arrêtent, le silence se fait dans la bruyante fabrique. Et puis, en cherchant au-dedans de moi-même, il se peut que j'éprouve une sorte de gêne à l'idée de vous faire copier une oeuvre incomplète, inachevée, dont il est évident que je ne puis être satisfait.

Après avoir lu votre lettre, j'ai eu l'esprit traversé d'une idée qui me paraît bonne. Au lieu d'être ma copiste, pourquoi ne seriez-vous pas ma collaboratrice ? Je vais vous envoyer toute la partie de l'Index relative à l'Italie : vous y verrez en résumé quels sont les faits, quelles sont les considérations qui me seront utiles et vous recueillerez des notes, au hasard ou mieux au choix de vos lectures. Puis, de saison en saison, ou d'année en année, vous m'enverrez ces notes. Qu'en pensez-vous ? L'idée est-elle pratique ? Il me semble qu'elle aurait, en tout cas, un double avantage, celui de vous instruire vous-même avec une certaine méthode et celui de me documenter.

...Le "mépris des hommes", je ne l'ai jamais eu, même quand l'excès de jeune virilité m'avait empli d'outrecuidance. L'ivresse causée par les mille lectures et impressions entremêlées m'a fait souvent déraisonner, même elle a pu me démoraliser en apparence, mais en apparence seulement : les oscillations diverses me ramenaient toujours au centre de gravité qui était "la violente amour" des hommes. Quant à mes premières pages de *Histoire d'une Montagne*, je me demande si, au fond, elles n'ont pas un défaut, le manque de sincérité. Autant qu'il m'en souvient, j'étais alors en prison et, de plus, je sentais autour de moi le mur épais, presque impénétrable de la haine, de l'aversion du monde entier contre la Commune et les Communards. Peut-être que je me suis raidi et que ce mouvement a combattu ma véritable nature. C'est là ce que vous avez senti avec votre subtil instinct de femme. Je vous remercie de me l'avoir fait remarquer.

Toutes mes félicitations au sujet de l'éducation "naturienne" que vous donnez à Lorenzo. Il n'oubliera jamais ces bonnes promenades dans les ravins, entremêlées de danses et de gambades ; il se rappellera les fleurs qu'il salua par des exclamations bruyantes ; il revivra la vie du ruisseau, celle du brin d'herbe ; il contempera de nouveau l'horizon sans bornes, et de nouveau il se sentira tous près de sa mère aimée. Je ne sais quels conseils je puis vous avoir donnés, mais votre manière d'agir est certainement la bonne : "le laisser tout à fait libre de se faire sa vie et son idéal", tout en vous réservant de dire aussi votre opinion, soit directement, soit à la cantonnade, comme si vous parliez aux étoiles.

.....

Bien affectueusement à vous, à votre ami Jacques, à votre Lorenzo. J'ai lu avec intérêt et très grand profit les premières pages de la brochure envoyée, que l'on m'a chipée depuis, mais que je retrouverai certainement afin d'apprendre, d'apprécier et de savoir.

Votre dévoué camarade et ami,

Élisée Reclus

A M. Roth, pasteur à Orthez

Bruxelles, sans date, 1904

Je lis votre journal (*L'Avant-Garde*) avec émotion : la sincérité, la droiture, l'humanité profonde de vos paroles me touchent au fond du coeur. Je me sens uni avec vous, mais par delà les dogmes, les professions de foi, les formes religieuses et toutes les conventions établies. De près, il serait impossible de nous entendre, car nous avons des conceptions de l'histoire toutes différentes et les mots n'ont pas le même sens pour chacun de nous. Certainement le christianisme comporte encore chez vous la foi en des personnes divines, la croyance à un dogme défini, l'acceptation d'une morale révélée, toutes choses qui me semblent contredites par la longue expérience humaine et par la raison. Il nous serait donc impossible de trouver un terrain commun pour la discussion à laquelle vous me conviez. N'importe ! Nous avons les uns et les autres l'ardent désir de vivre pour être utiles à tous nos frères ; nous comprenons également qu'il ne peut y avoir de joie pour un seul si tous les hommes ne sont pas heureux, et qu'une seule plainte gémissant dans l'infini de l'espace, suffirait pour attrister à jamais tous les élus.

Socialiste libertaire ou, pour être plus net, anarchiste communiste, je dois à maints égards, me semble-t-il, me rapprocher du chrétien de l'Évangile. Ainsi je ne dois appeler personne "maître" et me dire maître de personne ; je dois chercher à vivre en des conditions d'égalité avec tous, Juif ou Grec, propriétaire ou esclave, millionnaire ou mendiant, sans faire acception des supériorités prétendues et des infériorités présumées ; je dois me conformer à la vieille maxime pré-chrétienne, de ne pas faire aux autres ce qui me déplairait pour moi-même et de leur faire ce qui me plairait de leur part ; si je revendique le droit de la défense personnelle et de la défense collective, du moins je saurai m'interdire toute idée de vengeance telle que la pratiquaient les primitifs, et nulle haine ne poindra dans mon coeur, puisqu'elle atteindrait des malheureux qu'ont frappé déjà l'atavisme ou le milieu ; enfin, toujours comme le chrétien fidèle à son nom, j'aimerai d'abord le frère que je vois "avant de chérir ou d'adorer des êtres inconnus que je ne vois point".

A mon avis, le principe de l'équivalence des forces prévaut dans le monde moral comme dans le monde physique. Vous aimez ce qui vous semble divin de toute la force de votre instinct et de votre désir ; j'aime également de toute l'énergie de mon intelligence et de toute la ferveur religieuse de ma volonté tout ce que l'expérience, l'observation et le raisonnement me disent appartenir à la vie solidaire. Nos oeuvres sont donc égales l'une à l'autre, quoique les étiquettes en diffèrent absolument.

Il est vrai, je réponds par un *non* absolu à la forme de vos questions : Non, il ne peut y avoir d'accord entre chrétiens et anarchistes, parce que toute confusion des langues amène la confusion des idées. Mais vous, chrétiens, poursuivez votre mission en conscience ; nous, anarchistes, nous savons que tout l'amour sincère éprouvé par vous pour vos frères non chrétiens, hâtera le jour de la grande fédération dans laquelle, dépassant toutes les Églises, entreront tous les hommes de bonne volonté, fussent-ils athées comme le Bouddha.

E.R.

A M. Neno Vasco, Sao Paulo, Brésil

Adresse ordinaire : 26, rue Villain-Quatorze, Bruxelles, 20-IX-1904.

Cher camarade,

Naturellement j'ai à vous remercier tout d'abord d'avoir commencé la traduction de mon bouquin sans m'en demander l'autorisation (31). Un livre de cette nature appartient à tous et surtout à ceux dont il exprime la pensée et les voeux.

Quant à l'éditeur, je n'ai pas à me préoccuper de ses intérêts : en pareille matière il n'y a aucune solidarité entre nous.

Je vous serais reconnaissant de m'envoyer un exemplaire de votre traduction.

Cordialement

Élisée Reclus

A Henri Fuss

Sans date, 1904

Mon cher camarade,

Vous avez eu l'obligeance de me remettre, il y a quelques jours, un exemplaire du premier numéro de votre journal que, malheureusement, j'ai égaré depuis, en sorte qu'en vous parlant de ce journal, je ne pourrai faire appel qu'au souvenir.

Cependant, vous me permettrez peut-être de vous dire mes impressions, tout en me gardant bien de formuler des conseils. Vous et vos camarades vous suivez votre voie et vous auriez grand tort de cheminer servilement sur les sentiers battus par vos devanciers. Je ne parle donc qu'en simple critique... et aussi en ami sincère.

Tout d'abord je suis frappé par ce fait que vous n'appliquez point le titre de votre journal. Evidemment, vous désirez que vos revendications deviennent une réalisation. Mais quelles sont-elles ou plutôt quel est l'ensemble de vos revendications ? Car vous appartenez à une génération héritière de toutes les révolutions passées et vous pouvez vous approprier toutes les revendications pour lesquelles nous avons lutté. Êtes-vous républicains ? Sans doute, mais il faut le dire. Êtes-vous libres de pensée et, par conséquent, dégagés de tout dogme religieux ? Evidemment, mais vous avez à proclamer votre révolte contre toute autorité, à marcher résolument contre tous ceux qui enténébrent la vie. Vous êtes également socialistes, mais j'ai vainement cherché les mots de "reprise du capital", de "destruction de la propriété privée". En un mot, il semble que vous acceptiez au fond la société telle qu'elle est et que vous vous borniez à hausser le libéralisme d'un simple cran.

Autre chose : Le journal semble, par mainte phrase des articles, s'adresser spécialement à des étudiants comme classe distincte, comme une sorte d'aristocratie intellectuelle. Hélas ! en tant que caste, la gent estudiantine reste, par cela même, inférieure à la foule des travailleurs, car celle-ci combat pour tous, et non pas pour une simple classe. Tout privilégié ne doit avoir qu'une ambition : abdiquer son privilège.

Enfin, parmi les desiderata du journal, il est une chose qui m'a vraiment stupéfait ; celle qui est relative au cours de thérapeutique pour jeunes gens ! Ainsi en prononçant le mot par excellence "Amour", en parlant de ce qui pourrait être, pour des individus moralement et physiquement sains, l'extase même du bonheur, des jeunes gens se disant "utopistes" de justice, de bonté, de noblesse, ne trouvent pas d'autres conclusions pour venger leurs sœurs, les pauvres prostituées, et pour les relever à la dignité de femmes et de compagnes ! J'en ai été navré : de pareils articles ne peuvent faire aucun bien.

Je sais pourtant que vous et nombre de vos camarades êtes emplis des intentions les plus nobles. Vous saurez les réaliser certainement, mais ne vous pressez pas d'imprimer des journaux, n'eussent-ils que trois pages, comme le vôtre. Que chacune de vos paroles apporte avec elle la force donnée par une volonté consciente !

Votre dévoué camarade,

Élisée Reclus

A Henri Fuss

J'ai reçu votre bonne lettre, admirable de simplicité, de résolution et de modestie, ainsi que l'exemplaire d'*Utopie* dont vous avez souligné des passages. Je n'ai plus rien à dire, mon ami : la fleur est dans la feuille, la moisson est dans le grain. Si par évolution, d'un mouvement continu et conscient, vous suivez la voie préindiquée par les phrases que vous crayonnez, votre journal sera ce que vous désirez qu'il soit, et vos paroles seront notre joie, notre force, notre vaillant espoir.

Je vous serre très affectueusement la main,

Élisée Reclus

A Pierre Kropotkine

Paris, 123, boulevard Montparnasse, (de passage)

Lundi, 6 février 1905

Mon excellent ami et frère,

J'ai reçu ta lettre, ta bonne lettre, m'annonçant le commencement de ta convalescence, au moment où j'allais monter en voiture pour venir à Paris, où m'appelaient les camarades pour parler de la Russie et de la Révolution. Hélas ! je devais leur parler en paroles de feu et n'ai qu'un souffle asthmatique à leur donner. Cependant, j'y mettrai toute mon âme.

C'est bien le cas de répéter : "La Révolution est en marche".

Bien tendrement,

Élisée

A P. Kropotkine

15 février 1905.

Mon très cher ami,

1° J'ai de bonnes nouvelles de toi et les nouvelles de moi ne sont pas mauvaises. Cependant je dois te dire qu'à Paris je n'ai pu faire mon discours ; empoigné par la joie de me trouver dans le Paris révolutionnaire, j'ai dû me rasseoir après avoir parlé cinq minutes : mon cœur était pincé **(32)**.

.....

2° Où aller dans le Midi ? Le Lavandou, près d'Hyères, est un endroit véritablement délicieux et tu y trouverais une charmante colonie de peintres : Cross et Cie. Dans les environs de Nice, n'as-tu pas les Oelnitz, les Kowalewsky et tant d'autres qui t'accueilleraient comme le meilleur et le plus chéri des hommes, dans leurs propriétés de Saint-Jean, de Beaulieu et autres lieux divins ?

Je ne conseille point l'Espagne. Il pourrait t'y arriver malheur.

A Tanger, la vie est fort chère et tu courrais risque d'être considéré comme un hôte très dangereux. Je te conseille Alger auprès des miens, ou Tunis, ou Carthage auprès de nos amis. Ecris-nous sans retard si nous devons écrire des lettres préliminaires à ton arrivée.

Depuis les événements de Russie, notre âme est là-bas. Nous y vivons tout plein d'espoir.

Ton ami, frère et camarade

Élisée

A M. Neno Vasco, à Sao Paulo, Brésil

Bruxelles, 26 rue Villain-Quatorze, 3-III-1905.

Mon cher camarade,

J'ai bien reçu les deux exemplaires de votre traduction et je vous en remercie, pour en gratifier quelque ami portugais,

s'il en passe par ici.

Il me serait difficile de vous donner des conseils au sujet de votre revue l'*Aurora*; pour me risquer à vous donner des avis motivés, il me faudrait connaître votre public, vos ressources, le milieu en son entier. Je ne puis que vous encourager de tout coeur.

Vous me demandez un article. Or, ce soir, je viens de terminer une besogne pressée et je puis en profiter pour vous envoyer la page inédite que vous me demandez. Mais comme la question est très importante, je me réserve de la traiter avec plus de développement, dans quelque autre revue, et finalement, dans mon propre bouquin.

A vous très cordialement

Élisée Reclus

A M. Sébastien Voirol

26 rue Villain-Quatorze, 5-IV-1905

Mon cher Monsieur et Collègue,

Naturellement, j'éprouve la plus vive sympathie pour votre oeuvre et je serais désireux de vous aider. Toutefois, je me demande si votre projet est d'une précision suffisante :

Ou bien vous vous adressez aux gouvernements, ou bien vous vous adressez à la masse du peuple, considérée comme indépendante de ses États et de ses frontières. Si vous vous adressez aux gouvernements, vous les reconnaissez par cela même avec toutes les causes d'iniquité, d'oppression, de dissensions et de guerres qui proviennent de leur existence même, vous vous acharnez à construire ce palais de La Haye qui ne peut être qu'une nouvelle tour de Babel ; si vous vous adressez à la foule des travailleurs de toute nation et de toute langue, il ne faut point oublier que la guerre civile est à l'origine de toutes les guerres étrangères. On se bat en Mandchourie ; on s'est battu dans les Vosges ; on se battra sur tous les points de l'Europe et du monde, parce que chaque atelier, chaque usine est déjà un lieu de dispute et de combat. Être pacifiste dans le vrai sens du mot, c'est établir la paix dans le champ du travail de la seule manière possible, par la suppression du patronat et par la mainmise du travailleur sur tous les éléments du travail.

Alors nous pourrions nous dispenser de jeter les fondations du palais de La Haye.

Veuillez agréer, Monsieur et cher collègue, l'expression de mes sentiments très cordiaux.

Élisée Reclus

En réponse à M. Grandjouan, qui demandait une contribution à un numéro de "L'assiette au beurre" contre l'alliance russe.

Thourout, 30, V, 05.

Hommes libres, quel que soit notre lieu natal, nous n'avons pas à nous plaindre des agissements de nos ennemis. Ils font ce qu'ils veulent, pour leur avantage particulier, et nous n'avons qu'une façon de leur répondre, faire sans eux et contre eux ce que nous savons être utile pour le bien commun. Le gouvernement de la République, sur l'ordre des banquiers et des militaires, a conclu l'alliance dite "russe" avec la horde des grands-ducs, groupés autour du bon "Petit-Père", et c'est ainsi que la nation française a été allégée de quelques milliards et que la foule s'est enivrée d'une frénésie stupide. Les victimes auraient mauvaise grâce à protester : elles ont bu l'eau-de-vie des fêtes. A nous, révolutionnaires de l'Occident, de nous allier à notre tour avec vous, très chers et très généreux révolutionnaires slaves, caucasiens, sibériens. Sachons agir de concert pour libérer la grande patrie, qui s'étend jusqu'aux limites du monde, partout où il y a des maîtres et des opprimés.

Élisée Reclus

A un inconnu

Bruxelles, sans date

...Sans doute, vous me considérez comme un être religieux, car vous savez que j'ai la notion du devoir et que toute mon ambition est de la pratiquer ; mais la religion, telle que tous la comprennent, peut-elle exister pour ceux qui comptent précisément au nombre de leurs devoirs de vivre sans Dieu, d'expulser de leur vie comme un débris impur tout ce qui reste de la fausse éducation et des hallucinations enfantines ? Je tâche de veiller sur chacun de mes pas et d'interroger ma conscience sur chacune de mes actions. Après la satisfaction d'avoir pris le droit sentier, la plus grande pour moi est d'être approuvé par les êtres que je respecte et que j'aime. Je sens le lien de solidarité qui m'unit à eux, et par eux à tout ce qui vit et qui souffre. Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout. Mais la cité de ma conscience me suffit, et je ne veux pas chercher en dehors dans le monde inconnu. Il me plaît de vivre, comme dit l'apôtre, "sans Dieu et sans espérance au monde". Tout effort que j'emploierais à sonder l'insondable, à comprendre l'incompréhensible, serait une perte d'intelligence ; tout espoir en une vie future, tout vague désir de récompense serait une perte de vertu. Je m'en tiens au vieux proverbe français : "Fais ce que dois, advienne que pourra". Voilà une morale qui me paraît convenir à des hommes : le devoir quand même et, s'il le faut, l'infortune pour récompense.

Élisée Reclus

A M. Paul Gsell, en réponse à l'enquête sur la "Morale sans Dieu". Lettre publiée dans la Revue du 1er décembre 1905 :

Non, il n'est ni ne sera possible de fonder une morale populaire uniquement sur la raison.

Un cadre ne peut nous donner un tableau ; la raison la plus sagace accompagnée de toutes les bonnes "raisons" du monde, ne nous enseignera point l'art de nous conduire ; il faut à la mise en train de notre morale toutes les forces de l'être vivant. Et parmi ces forces, se trouvent précisément celles de l'amour, de l'enthousiasme, qui se mêlaient diversement à la religion de nos ancêtres. Ces forces étaient mal employées, puisqu'elles se perdaient à l'adoration de l'inconnu ou même du mauvais. Mais elles n'en restent pas moins excellentes en soi, et l'évolution qui s'opère ne pourra consister qu'à les déplacer vers un but nouveau.

Les hommes qui n'égarent plus leurs croyances vers les mystères de l'au-delà n'auront plus qu'à reporter leurs énergies vers la terre, pour aimer avec joie les choses de la vie, dont la science nous démontre, enfin, "la présence réelle". Le bien public, autrement dit le bonheur de tous les hommes, nos frères, deviendra naturellement l'objet spécial de notre existence renouvelée. Nous aurons ainsi notre religion, qui, désormais, ne sera point en désaccord avec la raison, et cette religion, qui d'ailleurs n'est point nouvelle et fut pratiquée de tout temps par les meilleurs, comporte tout ce que les religions anciennes avaient contenu de bon. Gardons-nous bien de laisser à nos adversaires, les "hommes noirs", la moindre part de supériorité dans tout le domaine humain.

ÉPILOGUE

Lettre de Paul Reclus à Pierre Kropotkine

Ixelles, le 6 juillet 1905.

Mon bien cher ami,

Je ne veux pas que la journée se passe sans que je t'écrive un mot, aussi incomplet soit-il.

Il y a trois semaines que notre ami s'est mis à décliner rapidement et que les crises se sont répétées plus fréquemment. Avant cela, nous pensions qu'avec des hauts et des bas, cela pourrait encore durer longtemps. Dans ces derniers temps notre position était bien difficile : les visites de gens indifférents provoquaient chez lui des crises par répulsion, dirai-je ; mais les visites d'amis l'émotionnaient encore plus et le plongeaient presque régulièrement en des crises douloureuses. Je l'ai vu pour la dernière fois, il y a huit jours...

Samedi, devant son frère Paul, devant sa soeur Louise, il a recommandé que personne ne suive son convoi, pas même les siens, parce que tous les autres voudraient en faire autant. "Paul seul me conduira au cimetière". Et voilà comment ce matin, à 8 heures, j'ai assisté, absolument seul, à l'inhumation de notre ami (*au cimetière d'Ixelles*). Il y avait peu de curieux ; il était de trop bonne heure, et le désir d'Élisée a pu être observé à la lettre et son esprit.

Ses derniers instants de bonheur ont été, lundi, quelques heures avant sa mort, d'entendre la lecture des dépêches de Russie... Son dernier travail fini a été la préface de *L'Homme et la Terre*, pour l'édition russe, mais jusqu'à samedi, il a pu dicter quelques notes pour son ouvrage,

Fraternellement

Paul Reclus

Notes

(1) Les nouvelles de Paris... C'est le 1er mai 1890 qu'on célébra pour la première fois d'une manière vraiment consciente, cette fête internationale des ouvriers. Dans l'espoir d'enrayer le mouvement anarchiste qui commençait à se dessiner nettement, le gouvernement avait pris le parti de sévir. On visait surtout les étudiants, et, parmi eux, quelques propagandistes étrangers. Francesco Saverio Merlino était du nombre. Avocat italien, communiste-anarchiste, autour de *Socialisme et Monopolisme*, de *l'Italie telle qu'elle est*, etc., il fut arrêté avec quelques autres pour une distribution de brochures aux soldats et condamné par contumace, car il réussit à s'évader. On fit des perquisitions à l'imprimerie de la *Révolution* et plusieurs rédacteurs furent incriminés. On ne sait par suite de quelle manoeuvre politique et policière, on arrêta aussi quelques réactionnaires, entre autre le marquis de Morès.

(2) Paul Reclus, fils d'Élie.

(3) Laurent Athalin, juge d'instruction.

(4) Jean Grave, administrateur de la *Révolution*.

(5) Cabot, typographe à la *Révolution*.

(6) Grave était à sainte-Pélagie. En son absence, Paul Reclus administrait *La Révolution*. C'était l'époque des "reprises individuelles", de "l'estampage" et du "sabotage". Dans le N°9 (Cinquième année, du 21 au 27 novembre 1891), Paul Reclus inséra un article écrit par lui-même (à cette époque, aucun article du journal n'était signé). En voici la thèse :

"Dans notre société actuelle, le vol et le travail ne sont pas d'essence différente. Je m'élève contre cette prétention qu'il y a un honnête moyen de gagner sa vie, le travail ; et un malhonnête, le vol ou l'estampage..." et la conclusion :
"L'activité de la vie que nous rêvons est également éloignée de ce qu'on nomme aujourd'hui le travail, et de ce qu'on nomme le vol : on prendra sans demander et ce ne sera pas le vol, on emploiera ses facultés et son activité et cela ne sera pas le travail."

Grave se plaignit à Elisée de la publication de cet article. En même temps qu'il répondit par la lettre ci-dessus, Elisée écrivit un entrefilet qui parut dans le numéro suivant de *La Révolution*.

(7) Voir plus loin, lettre du 7 et 28 juin 1892.

(8) Kibaltchich et Sophie Perovskaya, exécutés en 1881 pour participation au complot contre la vie d'Alexandre II

(9) Pierre Martin avait été condamné en même temps que Kropotkine, à quatre ans de prison. Le 12 août 1890, la Cour d'assises de l'Isère le condamnait de nouveau à cinq ans de prison pour avoir pris part, le 1er mai, à la manifestation des anarchistes de Vienne. Elisée, qui l'estimait et l'aimait profondément, était venu le voir à la prison de Gap. C'est à Pierre Martin, non nommé, qu'est dédié la **préface** d'Élisée à *La Conquête du pain de Kropotkine* (1892). Pierre Martin mourut à Paris en 1915.

(10) Lettre retraduite en français d'après la version italienne.

(11) *Les Anarchistes*, par John Henry Mackay.

(12) *La Société mourante et l'Anarchie*, reproduction et extension de la brochure de Jean Grave, *La Société au lendemain de la Révolution*, Paris 1882.

(13) Voici comment Elisée raconte l'incident dans la biographie qu'il écrivit sur son frère :

"Les Reclus étaient très mal vus par la police. On les surveillait étroitement, comme tous les anciens ennemis de l'empire, et, lorsque les bombes anarchistes semèrent l'épouvante dans Paris, l'occasion parut bonne pour venger les anciennes injures. Le fils aîné d'Élie fut recherché comme inventeur présumé de machines infernales, mais il échappa fort heureusement, ce qui rendit la police d'autant plus haineuse pour le père. Le 1er janvier 1894, lorsque un ministre dont le nom est oublié, jugea bon de faire un "cadeau de nouvel an" aux honnêtes gens de Paris et du monde, Élie fut compris dans la fournée des suspects et mené à la Conciergerie entre deux argousins. Le directeur de la prison s'étant empressé de venir s'excuser de son mieux auprès du prisonnier et lui offrir tous les trésors littéraires de sa bibliothèque locale, Élie lui demanda la Bible Vulgate. "Mais nous n'avons malheureusement pas ce livre." "Je le regrette pour un établissement comme le vôtre, qui représente le principe d'autorité. Je m'empresserai de vous envoyer cette Bible quand je n'aurai plus l'honneur de vivre sous votre toit." Mais Élie n'eut pas le temps de regretter ses livres et manuscrits. Le soir même il était relâché : les "honnêtes gens" de Paris avaient pourtant trouvé que le ministre était allé trop loin." (*Biographie d'Élie Reclus*, par son frère Elisée).

(14) *La Bibliothèque des Temps Nouveaux*, de Bruxelles. Son premier opusculé fut la brochure intitulée : *Aux Anarchistes qui s'ignorent*, par Charles Albert, 1896.

(15) Le docteur Jules Félix, médecin qui soigna Élie et Élisée Reclus, avec un grand dévouement.

(16) B.P. Van der Voo, savant botaniste, traducteur en hollandais de divers ouvrages d'Élie et d'Élisée Reclus et correspondant de la *Société Nouvelle*.

(17) *Memoirs of a Revolutionist*, Londres, 1899 ; en français : *Autour d'une vie*, Paris, Stock, 1902.

(18) *Orographie de la Sibérie*.

(19) Au sujet de la guerre du Transvaal.

(20) Nadar n'appelait Mme Nadar que *la Bonne, la toute Bonne*.

(21) M. Karl Heath écrit à propos de ce passage, qu'à ce point de vue il n'est plus non plus "tolstoïsant".

(22) "Si la force est admise comme moyen de supprimer la force, qui en décidera l'emploi ?"

(23) Ouvrage intitulé en anglais : *Fields, Factories and Workshops* (Londres, Sonnenschein, 1901). Traduction française chez Stock, en 1910 : *Champs, Usines et Ateliers, ou l'Industrie combinée avec l'Agriculture et le Travail intellectuel avec le Travail manuel*.

(24) Voir *L'Anarchie et l'Église*, par Élisée Reclus et Georges Guyou, brochure publiée par *Les Temps Nouveaux*, Paris, 1901.

(25) Congrès International anarchiste, tenu à Paris en septembre 1900.

(26) Lettre écrite à l'occasion de l'ouverture d'un congrès anarchiste ; puis publiée par *Il Pensiero* du 16 juin 1907, et par le *Réveil de Genève* du 7 janvier 1911.

(27) *L'Anarchie et le Collectivisme*.

(28) L'allocution du père à ses filles et à ses gendres, ainsi que la première lettre, ont été reproduites dans l'Opuscule d'Élie Reclus, *Le Mariage tel qu'il fut et tel qu'il est*, Mons, Imprimerie générale, 1907, 34 rue de Malplaquet.

(29) La mésaventure des associés de Blaricum : On venait d'apprendre que les paysans d'un village voisin s'étaient livrés à un véritable pillage de la colonie, brûlant les bâtiments, incendiant les récoltes et forçant les malheureux dépossédés à quitter le pays.

(30) Le Milieu libre, à Vaux, près Château-Thierry (Aisne).

(31) Traduction portugaise de *L'Évolution, la Révolution et l'Idéal anarchique*, Paris, 1897. San Paolo, Brésil, en 1904, *Evoluz do Revoluzao e Ideal anarquista*(Bibliotheca Sociologica, IV, 134 p., 1905)

(32) Le discours fut lu par un camarade. L'année suivante, après la mort d'Élisée, le journal belge, *La Terre*, organe hebdomadaire du Socialisme rationnel et de la Ligue pour la Nationalisation du sol, rue de Malplaquet, 34, Mons, publia ce discours dans son numéro 26 (du 24 juin au 1er juillet 1906)

Élisée RECLUS

DE L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS

Série d'articles pour la Revue des Deux Mondes*

SOMMAIRE

I.

LE CODE NOIR ET LES ESCLAVES

(15 déc. 1860)

II.

LES PLANTEURS ET LES ABOLITIONNISTES

(1 jan. 1861)

III.

LES NOIRS AMÉRICAINS DEPUIS LA GUERRE

(1 - Les partisans du Kansas - Les Noirs libres de Beaufort)

(15 mars 1863)

IV.

LES NOIRS AMÉRICAINS DEPUIS LA GUERRE

(2 - Les plantations de la Louisiane - Les régimens africains - Les décrets d'émancipation)

(15 déc. 1863)

I.

LE CODE NOIR ET LES ESCLAVES

(15 déc. 1860)

I. *The Barbarism of Slavery*, by Charles Summer, Boston 1860. - II. *Maryland Slavery and Marylan Chivalry*, by R. G.S. Lane, Philadelphia 1860. - III. *Slavery doomed*, by Frederick Milner Edge, London 1860 - IV. *The Impending Crisis*, by Hinton Rowan Helper, New York 1858. - V. *Sociology of the South*, by George Fitzhugh, richmond 1854. - VI. *The Negro-law of South-Carolina*, collected and digested by John Belton O'Neill, Columbia, 1848. - VII. *Code Noir de la Louisiane*, etc.

Il y a vingt-cinq ans, le parti abolitionniste n'existait pas en Amérique. Les whigs et les démocrates recrutaient également leurs partisans dans les états libres et dans les états à esclaves. Lors des élections générales, ce n'était point la question du travail libre qui passionnait les masses ; des intérêts d'un ordre secondaire, tels que le tarif douanier, les banques, le droit de visite, avaient seuls le privilège d'entraîner les esprits. Ça et là s'élevaient quelques discussions

théoriques sur la légitimité de l'esclavage, les citoyens éclairés envisageaient l'avenir avec un certain effroi ; mais nul ne protestait au nom des droits de l'homme, au nom de la conscience outragée, contre l'asservissement des noirs. Sans comprendre que les meilleures causes ne peuvent triompher seules, et qu'il leur faut aussi d'héroïques défenseurs, les meilleurs esprits se contentaient d'attendre des progrès du siècle une heureuse solution du formidable problème.

Les commencements du parti qui vient de l'emporter dans l'élection présidentielle de 1860 furent plus que modestes. Un imprimeur pauvre et sans instruction, mais doué d'une indomptable énergie, William Lloyd Garrison, eut le courage d'entreprendre seul la croisade contre l'esclavage. Réfugié dans un bouge de Boston, il fonda en 1835 le journal le *Liberator*, il réclama la liberté des noirs ; il osa dire que les descendants de Cham et ceux de Japhet étaient frères et pouvaient prétendre aux mêmes droits. Le scandale fut immense. Garrison fut saisi, traîné, la corde au cou, dans les rues de Boston, poursuivi par les huées de la populace, et jeté en prison comme un vil malfaiteur. Il en sortit plus résolu que jamais, et bientôt se groupèrent autour de lui quelques sociétés d'abolitionistes. Dispersées par la force, ces sociétés se reformèrent plus nombreuses. Le parti commençait à poindre çà et là dans les grandes villes ; il osa présenter ses candidats aux élections locales, il réussit à faire nommer un représentant au congrès, puis un sénateur. En 1850, quinze ans après la fondation du *Liberator*, la question de l'esclavage dominait déjà toutes les autres, et le congrès était transformé en un club où on la discutait sans cesse. En 1856 enfin, les anciens partis se brisaient pour laisser le champ libre à la grande lutte des abolitionistes et des républicains unis contre les esclavagistes ; les états du nord adoptaient solennellement une politique différente de celle des états du sud. Vaincus dans l'élection présidentielle de 1856, ils ont été vainqueurs dans celle de 1860. Ce que Washington, à son lit de mort, prévoyait avec un instinct divinatoire semble près d'arriver. Déjà la république est scindée en deux grandes fractions séparées par une frontière géographique ; pour maintenir l'union entre ces deux moitiés hostiles, il ne reste plus que les traditions d'une gloire et d'une prospérité communes, des intérêts commerciaux, et les conseils presque oubliés du *père de la patrie*.

Les événements qui se préparent en Amérique, et qui ouvriront une nouvelle période, la dernière peut-être, du débat sur l'esclavage, sont de la plus haute importance. Les faits les plus considérables de l'histoire contemporaine de l'ancien monde sont d'un intérêt presque secondaire, comparés à la lutte qui doit précéder sur la terre américaine la réconciliation finale des blancs et des noirs. Là sont deux races d'hommes, deux humanités, dirai-je, qui se trouvent enfermées dans la même arène pour résoudre pacifiquement ou les armes à la main la plus grande question qui ait jamais été posée devant les siècles. D'un côté, ce sont les propriétaires du sol, les fils des conquérants, fiers de leur intelligence, de leur âpre volonté, de leurs richesses, issus de cette noble race blanche qui, par la force des armes, du commerce et de l'industrie, s'empare graduellement du monde entier ; de l'autre, ce sont de pauvres esclaves livrés sans défense à leurs maîtres, ne possédant rien, ni le champ qu'ils labourent, ni le vêtement qu'ils portent, réputés infâmes à cause de la couleur de la peau, condamnés au fouet, à la corde ou au bûcher s'ils osent penser à la liberté. Et cependant, si ces êtres ne parviennent pas à conquérir cette liberté sans laquelle on n'a pas même titre au nom d'homme, l'histoire du progrès s'arrête fatalement, les peuples restent voués aux luttes et aux discordes ; les enfans de la même terre continuent à se dévorer les uns les autres, et cette union des hommes entre eux, qui est l'idéal où tend l'humanité, trompera toujours nos espérances.

Le continent de l'Amérique septentrionale forme un imposant théâtre pour ce grand combat. Au centre s'étale le bassin fluvial du Mississipi, le plus beau sans doute du monde entier par la fertilité de son territoire, la douceur de son climat, le vaste développement de ses voies navigables, la rapidité sans exemple de son peuplement et de sa mise en culture. C'est dans ce beau pays, dont une moitié est cultivée par des esclaves, l'autre par des hommes libres, qu'aura lieu, selon toute apparence, la grande mêlée entre les fils de l'Europe et ceux de l'Afrique ; mais les rivages du Pacifique et de l'Atlantique, les deux Canadas, les plateaux et les montagnes des Rocheuses, le Mexique et cette belle traînée d'îles merveilleuses, Cuba, Haïti, la Jamaïque, Porto-Rico, les Antilles du vent et les Antilles sous le vent, sont aussi comme autant de laboratoires sociaux où la question brûlante de l'union des races et de la liberté se représente sous diverses formes. Semblable à un vaste cratère environné de nombreux cônes volcaniques, la république américaine, où peut monter comme une lave le flot de l'insurrection servile, est entourée de diverses régions, les unes où des scories brûlantes sont déjà sorties du sein de la terre, les autres où des tremblements précurseurs annoncent une éruption prochaine. L'histoire contemporaine du continent tout entier se confond avec celle de l'esclavage, et tous les peuples de la terre qui regardent par-delà les océans sont également intéressés à l'issue de la grande lutte, car les hommes sont solidaires les uns des autres ; l'asservissement des esclaves noirs est celui de tous les prolétaires, et leur affranchissement sera la plus belle des victoires pour tous les opprimés des deux mondes. Ainsi le problème de l'esclavage offre en lui-même un intérêt bien plus général que ne semble le révéler au premier abord la récente élection présidentielle.

I.

La condition vraie de l'esclave américain se révèle clairement dans le texte même des codes noirs tels qu'ils ont été promulgués, avec diverses variantes peu essentielles, par les législatures de la Louisiane, des deux Carolines et des autres états du sud. «L'esclave, disent tous ces codes, est la propriété absolue de son maître.» C'est un immeuble que celui-ci peut échanger, vendre, louer, hypothéquer, emmagasiner, inventorier, jouer sur le tapis vert, transmettre en pur don ou par héritage... «La condition de l'esclave étant simplement celle d'un être passif, il doit à son possesseur et à tous les membres de la famille du maître un respect sans limites et une obéissance sans bornes (1).» Il ne peut rien posséder en son propre nom, rien vendre ou acheter sans l'aveu de son maître ; il ne peut travailler pour son propre compte ; il n'a pas d'existence légale ; il ne saurait plaider en justice ni servir de témoin, si ce n'est contre ses frères accusés de conspiration, et, dans quelques états, contre les *économos* ou gardiens blancs, toujours soupçonnés par les maîtres et presque rangés avec mépris dans la catégorie des esclaves (2). Le droit de défense personnelle, qui appartient à tout être humain, n'appartient pas au nègre asservi (3). Il ne peut monter à cheval ou porter des armes sans une permission expresse. Il n'a pas le droit d'aller et de venir, et ne peut sortir de la plantation ou du quartier qu'il habite sans être muni d'un permis en règle ; même ce permis devient inutile si plus de sept noirs se trouvent ensemble sur la voie publique : ceux-ci sont alors en contravention, et le premier blanc qui les rencontre peut les faire saisir et leur infliger vingt coups de fouet. L'esclave est une chose et non pas un homme, et ceux qui le transportent d'un endroit à un autre sont responsables de sa perte ou des accidents qui peuvent lui arriver, comme ils le seraient de la perte ou des avaries d'un colis ou de toute autre marchandise (4). La loi a décrété que les esclaves n'ont pas d'âme ; elle a condamné à mort leur intelligence et leur volonté, elle ne laisse vivre que leurs bras. Les esclaves n'ont pas d'âme ! Tel est le principe qui donne naissance à tant de crimes ; c'est la source impure de laquelle un torrent d'iniquités déborde à grands flots sur l'Amérique.

Les droits des esclaves, si cet auguste mot peut être profané pour des hommes qui n'ont pas la liberté, se rapportent exclusivement à leur vie animale. Tout planteur est tenu de donner chaque mois à son esclave une pinte de sel et un baril de maïs, ou bien l'équivalent en riz, haricots ou autres grains ; au commencement de l'été, il doit en outre faire cadeau à chaque nègre de la plantation d'une chemise de toile et d'une paire de pantalons ; au commencement de l'hiver, il donne des vêtements de rechange et une couverture de laine. Il lui est interdit de faire travailler les esclaves plus de quinze heures par jour en été, de quatorze en hiver (5). Le repos du dimanche ne peut être ravi aux nègres, à moins que les planteurs ne leur donnent 50 cents pour le travail de cette journée. Il va sans dire que les maîtres n'ont à rendre aucun compte des coups de fouet qu'ils distribuent ; cependant un article du code noir de la Caroline du sud renferme la clause suivante : «Toute personne qui, de propos délibéré, coupera la langue à un esclave ou lui arrachera l'œil, le châtrera, l'échaudera cruellement, lui brûlera un membre, le privera de l'usage d'une partie de son corps, ou lui infligera quelque punition féroce autre que la peine du fouet, du nerf de bœuf, du bâton, des fers, de la prison et du cachot, sera passible d'une amende pour chacun de ces délits.» Dans la Caroline du sud, cette amende est fixée à 61 dollars 25 cents (6) ; en Louisiane, elle peut s'élever à 200 et même 500 dollars. Cet article offrirait au moins une garantie à l'esclave, si le blanc pouvait être accusé par ses victimes ; mais les noirs n'existent pas devant la loi, et si, par impossible, un autre propriétaire de nègres accusait le planteur criminel, celui-ci pourrait toujours se disculper en affirmant par serment son innocence ; une prime est ainsi offerte à son parjure. Outre la pinte de sel, le baril de maïs, les vêtements d'hiver et d'été, la somme de 50 cents pour le travail du dimanche, la loi ne garantit rien à la personne de l'esclave. Dans l'esprit des législateurs, ces avantages suffisent pour assurer son bonheur matériel. Quant au reste, intelligence, cœur, volonté, tout appartient au maître : qu'il en fasse ce que bon lui semble, la loi n'admet pas ces choses dans l'Africain.

Si la liberté du nègre asservi est nulle, en revanche, par un monstrueux manque de logique, sa responsabilité est grande ; pour les droits il est une chose, mais pour les devoirs il redevient homme ; il est censé moralement libre lorsque sa liberté peut le faire condamner au fouet ou à la mort. La loi et la volonté du maître lui imposent un grand nombre d'obligations et le punissent sévèrement en cas de désobéissance. Ce qui est un crime chez le blanc l'est également chez le nègre ; celui-ci même peut commettre, d'après la loi, toute une série de crimes et de délits au-dessus desquels le blanc se trouve placé par le privilège de sa couleur ; il s'ensuit que les punitions diffèrent complètement, selon qu'elles s'appliquent à un condamné de l'une ou de l'autre race. Les blancs sont en général punis de l'amende ou de la prison ; les nègres ne sauraient payer l'amende, puisqu'ils ne possèdent rien en propre, et leurs maîtres, dont ils sont la chose, le capital vivant, se refusent à les faire incarcérer, à laisser ainsi dormir leur capital sans en recueillir les intérêts. Il ne

reste donc plus pour les esclaves, ces gens réputés infâmes, que deux peines infamantes : le fouet et la pendaison. Cette dernière est rarement appliquée, excepté dans les époques d'insurrection, où le danger des blancs exige de rigoureuses mesures de salut public ; d'ordinaire les propriétaires d'esclaves font tous leurs efforts pour empêcher la condamnation de leurs nègres à la peine capitale, car le gouvernement ne leur paie que 300 dollars par tête de condamné, c'est-à-dire au plus le cinquième de ce que cet esclave leur a coûté. Le fouet, cet instrument si commode, les dispense le plus souvent de la triste nécessité de se ruiner en laissant pendre leur propre nègre. On bat, on fouette, on enlève des lanières de chair sans que pour cela l'esclave soit en danger de mort, et après quelques jours de souffrances et de gémissements le torturé recommence son travail dans le champ de cannes ou de cotonniers. Il est vrai que pendant les jours de surexcitation populaire les nègres insurgés ou coupables de meurtre ne peuvent compter sur l'avidité de leurs maîtres ; réclamés à grands cris par la populace ou par les planteurs ameutés, ils sont livrés à la foule et aussitôt pendus à un arbre, déchirés en morceaux ou même brûlés vifs. Dans les derniers temps, ces scènes d'épouvante se sont renouvelées fréquemment au sud des États-Unis, et la terrible loi de Lynch menace de remplacer toutes les autres.

Le texte de la loi ordinaire condamne à mort le nègre qui frappe et blesse son maître, sa maîtresse, leurs enfans ou l'économe blanc qui le dirige, à mort celui qui mutile volontairement un blanc, à mort celui qui pour la troisième fois frappe un blanc, à mort celui qui poignarde ou tire un coup de fusil avec intention de tuer, à mort l'empoisonneur, l'incendiaire, le voleur, le rebelle, au fouet celui qui se promène sans permis, celui qui ose monter à cheval sans autorisation spéciale, celui qui travaille peu au gré de l'économe, celui qui pour une cause ou pour une autre a le tort de déplaire à son maître. L'esclave doit toujours, sans exception, exécuter les ordres du blanc, et pourtant s'il obéit à la parole du maître qui lui ordonne d'incendier le gerbier ou de détruire la maison d'un planteur, il sera fouetté ou souffrira toute autre punition corporelle ; quant au maître il est condamné seulement à payer des dommages-intérêts. Ainsi l'esclave est également coupable dans les deux cas, qu'il obéisse ou qu'il se permette de désobéir ; l'instrument est toujours puni, qu'il soit rebelle ou docile. Quand un esclave a été condamné à une punition quelconque, il ne peut être mis en liberté avant que son maître n'ait payé les frais de poursuite ; si le propriétaire se refuse à payer, le nègre reste indéfiniment prisonnier, coupable de l'insolvabilité du planteur. Tous les jugemens portés contre les noirs sont rendus par des tribunaux qui se composent, selon les états, de trois, six ou neuf propriétaires d'esclaves, présidés par un juge de paix et choisis dans la localité même où le crime vrai ou prétendu a été commis ; c'est dire que les accusés sont livrés à la merci de la haine et de la vengeance. Afin de compléter cet aperçu des dispositions du code pénal, ajoutons que, d'après le texte de la loi, le blanc meurtrier d'un nègre est passible de la peine capitale ; mais on comprend que les circonstances atténuantes ne manquent pas pour amoindrir le crime du planteur, accusé et jugé par ses pairs dans une cause qui est en même temps la leur. D'ailleurs cette loi, véritable *réclame* à l'adresse des abolitionistes du nord, se hâte d'ajouter que le blanc coupable seulement d'avoir assassiné un nègre dans un mouvement de colère est passible d'une amende de 500 dollars au plus, et d'un emprisonnement n'excédant pas six mois. Quoiqu'il n'ait jamais été exécuté, cet article du code a soulevé bien des récriminations parmi les hommes du sud, et nombre de jurisconsultes se demandent si le meurtre d'un nègre est vraiment un meurtre.

Dans les états du sud où les prétendus nègres libres n'ont pas été déjà frappés d'un décret de proscription en masse, les affranchis, n'étant protégés par aucun propriétaire, ont encore bien plus que les esclaves à redouter la terrible action des lois qui pèsent sur eux. Ils sont censés libres, mais ils n'ont pas les privilèges des hommes libres ; ils ne peuvent voter dans les comices ni s'occuper aucunement des intérêts politiques ou sociaux de la république ; ils ne siègent pas comme jurés dans les tribunaux, ils ne peuvent même servir de témoins, si ce n'est contre des esclaves ou des hommes de leur caste, et encore sans la formalité d'un serment, trop noble pour être souillé en passant par leurs lèvres (7) ; il leur est défendu de porter des armes sous peine du fouet. D'après le texte de la loi, ils ne peuvent même se couvrir que de vêtements d'étoffes grossières, et, comme des galériens, doivent ainsi se signaler de loin par leur costume ; on s'occupe aujourd'hui de remettre en vigueur ce règlement du code noir, qui était tombé en désuétude. Le nègre libre qui insulte ou frappe un blanc est puni d'emprisonnement ou d'amende, à la discrétion de la cour, suivant l'énormité du crime. S'il est d'abord frappé par un blanc, et qu'il ait l'audace de se défendre et de tuer l'agresseur pour protéger sa propre vie, il est coupable de meurtre et jugé en conséquence (8). Il ne peut épouser qu'une femme de sa caste ; il lui est défendu de se marier même avec une esclave ; toute union ainsi contractée est qualifiée par la loi de vil concubinage, les enfans qui en proviennent sont illégitimes et ne peuvent hériter de leurs parens. Pas plus que les esclaves, les nègres et les hommes de couleur libres n'ont l'autorisation d'assister en grand nombre à une réunion de prières avant le lever ou après le coucher du soleil. Passé neuf heures du soir, même lorsqu'ils ne forment qu'une faible partie de l'assemblée, ils n'ont plus le droit d'adorer leur Dieu, et les hommes de patrouille, pénétrant violemment dans

leur chapelle, peuvent infliger à chacun d'eux vingt coups de fouet pour avoir osé prier à l'heure où les étoiles brillent au ciel (9).

Ce n'est pas tout : la liberté de circulation, cette liberté si précieuse, surtout en Amérique, est virtuellement interdite aux affranchis. Ils n'ont pas le droit de réclamer de passe-ports, car ils ne sont pas citoyens des États-Unis, et tout récemment encore une dame de sang-mêlé à laquelle on avait par méprise accordé un passe-port américain ne put le faire viser à Londres par le ministre de sa patrie. Suspects à cause de leur couleur, qui les fait prendre pour des esclaves, les affranchis ne peuvent voyager hors de leur commune sans s'exposer à la prison, ou bien aux insolences des blancs qu'ils rencontrent. Dans le Tennessee, on ne leur permet pas de voyager en wagons de chemin de fer à moins qu'un planteur ne fournisse pour eux une caution de 1,000 dollars. S'ils ne consentent à s'exiler complètement du territoire de la république américaine, ils sont de fait internés dans le lieu de leur résidence, et ne peuvent élire domicile dans un autre état à esclaves, sous peine d'être fouettés une première fois et d'être vendus aux enchères en cas de récidive. Hors du lieu de leur résidence, le premier venu peut les voler ou les vendre, car, en vertu d'une décision récente de la cour suprême des États-Unis dans l'affaire de l'esclave Dred Scott (10), «les nègres libres n'ont aucune espèce de droits que les blancs soient tenus de respecter. Ils peuvent justement et légalement être réduits en esclavage pour le profit du blanc.» Tout homme de couleur ou nègre libre, arrivant dans un port du sud à bord d'un navire quelconque, en qualité de cuisinier, de maître d'hôtel ou de matelot, est immédiatement transféré dans la prison de la ville, et le capitaine doit promettre de le reprendre à son bord en fournissant une caution de 1,000 dollars pour répondre du paiement des frais occasionnés par l'emprisonnement. S'il ne remplit pas toutes ces obligations, il peut être condamné à 1,000 dollars d'amende et à six mois de prison (11). Telles sont les lois sévères que les législateurs des états du sud ont décrétées depuis quarante ans déjà, afin d'éviter les dangers dont la liberté des affranchis menace la sécurité des blancs.

Récemment encore, plusieurs sociétés composées d'esclavagistes bienveillants, désirant arriver au même but en se débarrassant des esclaves libres, proposaient de leur faire un pont d'or pour les attirer hors du territoire de la république ; elles frétaient des navires afin de les envoyer à Saint-Domingue, à Libéria, au cap Palmas ; elles ne cessaient de proclamer avec emphase la prospérité des républiques nègres de la côte de Guinée ; elles prêchaient les avantages de la liberté sur la terre d'Afrique avec autant de ferveur que ceux de l'esclavage sur la terre d'Amérique. Toutefois les nègres libres qui ont prêté l'oreille à ces conseils doucereux sont au nombre de quelques milliers à peine, et, sous le souffle de ce vent de haine qui passe sur la république, les aristocraties de ces états à esclaves se croient obligés de prendre des mesures effrayantes de salut public afin d'exterminer le crime irrémissible de la liberté. Le mal s'aggrave nécessairement par le mal : chaque crime des blancs contre les noirs ne peut être pallié que par un autre crime. Il n'est pas dans la langue humaine de mots pour exprimer l'atrocité des nouveaux décrets portés contre les nègres libres. D'atroces mesures que des énergumènes seuls osaient proposer il y a quelques années sont maintenant votées avec un formidable ensemble par la caste entière des planteurs : exil, esclavage et mort sont les seuls mots qu'on prononce aujourd'hui dans ces terribles assemblées législatives. Laissons parler le texte même des décrets dans sa hideuse éloquence.

Dans le courant de l'année 1859, la législature de l'Arkansas a voté une loi bannissant tous les nègres libres du territoire de l'état. Tous les proscrits qui n'avaient pu se résoudre à quitter leurs foyers avant le 1er janvier 1860 ont été mis aux enchères et vendus comme esclaves. Les deux chambres de la législature du Missouri ont adopté une loi de même nature, condamnant à la servitude tous les nègres libres trouvés sur le territoire de l'état à partir du 1er septembre 1861. En outre, tout nègre libre d'un autre état qui s'introduira dans le Missouri et y séjournera plus de douze heures sera immédiatement vendu comme esclave. La législature de la Louisiane a tenu à honneur de voter une loi semblable. Les planteurs du Mississippi, beaucoup plus pressés que ceux de la Louisiane et du Missouri, n'ont donné aux nègres libres que six mois de répit, du 1er janvier au 1er juillet 1860 ; mais, se souvenant à temps de leurs devoirs de *républicains*, ils ont décidé que le produit de la vente des hommes libres serait employé à fonder des écoles pour les enfants pauvres. Les législateurs de la Georgie se sont hypocritement contentés de condamner tous les nègres libres convaincus de paresse ou d'immoralité à un an d'esclavage, et, en cas de récidive, à la servitude pour la vie. Ils ont en outre décidé que les affranchis condamnés, pour un délit vrai ou prétendu, à payer une amende qu'ils ne pourraient acquitter seraient vendus aux enchères pour le compte du trésor. Les chambres législatives d'autres états ont eu également à délibérer sur des projets de loi de cette nature, et tout fait présager qu'avant peu de temps le droit public aura consacré l'esclavage de tout homme ayant la peau noire ou foncée. Encore plus francs dans leur férocité que les planteurs de l'Arkansas et du Missouri, les habitants du Maryland ont couvert de signatures une pétition demandant que

les soixante-quinze mille nègres libres de l'état soient immédiatement réduits en esclavage et distribués entre les citoyens blancs. Cette proposition est fondée «sur les intérêts sociaux et industriels de l'état, la destinée manifeste de la race nègre et les droits inaliénables des blancs.» Quant aux raisons invoquées, elles se réduisent aux deux affirmations suivantes qui semblent contradictoires, mais que la haine et l'avarice cherchent à mettre habilement d'accord : «1° le nègre libre ne travaille pas, se corrompt dans l'oisiveté, et notre devoir est de le moraliser par l'esclavage ; 2° par son travail, le nègre fait concurrence au travailleur blanc. La conservation de nos justes prérogatives exige que cette concurrence immorale cesse au plus tôt.» La législature du Maryland n'a pas accédé aux vœux des pétitionnaires ; mais elle a autorisé les blancs à faire travailler les enfans noirs, sans demander le consentement de leurs parens ; en outre, elle a voté une loi qui permet aux personnes de couleur de renoncer à leur liberté. Cette effrayante permission ressemble à un ordre.

Par suite de la haine inflexible des esclavagistes contre les affranchis, l'émancipation d'un noir est présentement à peu près impossible. Autrefois la volonté du propriétaire suffisait, et le plus souvent les planteurs, en mourant, donnaient la liberté à un ou plusieurs nègres favoris ; mais depuis que l'agitation abolitionniste a fait tant de progrès, on a pris des mesures dans tous les états à esclaves pour empêcher les affranchissemens. Bien longtemps avant qu'on eût proposé les lois récemment votées contre les nègres libres, la législature de la Louisiane avait défendu à tout propriétaire d'émanciper un nègre âgé de moins de trente ans ; dans le cas où il accordait la liberté à l'un de ses noirs, le propriétaire devait obtenir l'assentiment de tous les planteurs ses voisins et s'engager à nourrir l'affranchi. Dès 1820, les chambres de la Caroline du sud décidèrent qu'aucun nègre ne serait émancipé sans un acte spécial de la législature. En 1841, ces mêmes chambres déclarèrent nuls et sans effet tous actes ou testamens par lesquels un planteur enverrait un ou plusieurs esclaves dans un autre état, afin de les y faire émanciper. Des mesures semblables ont été décrétées par les autres législatures du sud, et aujourd'hui, dans la plupart des états, un blanc ne peut affranchir son esclave, à moins d'exiler en même temps du territoire de la république le nègre qu'il affectionne. Washington mourant ne pourrait plus donner la liberté à ses esclaves. Seuls entre tous, le noir qui révèle une conspiration est émancipé par ordre des chambres ; le traître à sa cause est le seul qui mérite la liberté.

Si les lois déjà promulguées et celles que l'on discute sont d'une rigueur sans exemple contre les nègres libres, elles ne sont pas moins sévères contre ceux des blancs qui fraient d'ordinaire avec les nègres. Celui qui joue à n'importe quel jeu de hasard avec un homme de couleur, esclave ou libre, ou bien seulement celui qui assiste sans rien dire à un jeu de cette espèce entre des personnes de couleur perd pour ainsi dire sa qualité de blanc devant la loi, et, comme un vil nègre, est condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet ; en outre, il est puni de la prison et paie une amende, dont la moitié est destinée au dénonciateur **(12)**. Quant aux abolitionnistes, ils sont l'objet de la haine toute spéciale des codes noirs. Sont condamnés à mort tous ceux qui, en paroles, en actes, par écrit ou de toute autre manière, ont conseillé à un ou plusieurs esclaves de s'insurger, à mort ou aux travaux forcés pour la vie tous ceux qui, par lettres, brochures ou imprimés quelconques, publient quoi que ce soit pouvant produire un certain mécontentement parmi les noirs libérés ou pousser les esclaves à l'insubordination, à mort ou aux travaux forcés de cinq à vingt et un ans tous ceux dont le langage, les signes ou les actions pourraient exciter une certaine irritation parmi les nègres libres ou les esclaves, tous ceux qui sciemment introduisent dans l'état des journaux, brochures ou livres contraires à l'institution de l'esclavage. Celui qui enlève un esclave ou le cache pour le faire échapper est passible de trois à sept ans de travaux forcés ; celui qui enseigne ou permet d'enseigner à n'importe quel esclave à lire ou à écrire doit subir, d'après la loi, de un à douze mois de prison ; celui qui donne asile à des esclaves en fuite est plus coupable : il est condamné à un emprisonnement de six mois à deux ans, et à une amende de 200 à 1,000 dollars **(13)**.

Telles sont aujourd'hui les dispositions principales des codes noirs ; elles montrent d'une manière irrécusable de quel esprit les législateurs élus qui devaient représenter la conscience de la nation sont animés envers la race asservie. Mais à quoi sert de discuter les articles de ces codes ? Il n'est plus de code ni de loi ; les passions furieuses règnent seules dans les états du sud. A chaque nouvelle session, les législatures esclavagistes rétractent comme trop douces les lois déjà terribles de l'année précédente et votent des mesures féroces contre les nègres libres, les abolitionnistes, les suspects de toute couleur et de toute origine. Lorsqu'une écluse est rompue, l'eau se précipite furieuse, emportant les pierres, les langues de sable, les îles déposées dans le courant ; de même la haine et la rage des planteurs débordent maintenant comme une cataracte, entraînant tout dans l'immense débâcle, les droits, les devoirs, la moralité, la pudeur ; des lois impitoyables sont adoptées sans débat, l'exil ou la mort sont votés sans délai ; par mesure de salut public, la justice et le bon sens sont mis à l'écart. C'est l'esprit de vertige qui domine aujourd'hui, poussant ceux qu'il veut perdre sur la pente des abîmes.

Les lois sont en réalité une lettre morte ; le maître ne rend compte à personne de ce qu'il fait, il est dans sa plantation comme un capitaine à bord de son navire, et il fait à sa guise le trafic de ses travailleurs mâles et femelles. Qui viendra l'accuser, lorsqu'en violation flagrante de la loi, il aura séparé de sa mère un enfant de sept ans ou refusé au père infirme le droit de choisir l'enfant qui doit l'accompagner sur une plantation éloignée ? Aucun de ses confrères n'oserait élever la voix contre lui, car ils sont tous ses complices, et d'ailleurs l'accusé peut à son aise se disculper en niant le délit par serment. Quant aux nègres, ils ne sauraient se plaindre, puisqu'ils n'ont pas d'âme, puisque leurs plaintes et leurs murmures sont emportés par le vent qui passe. Dans les états du nord, où la loi n'est pas représentée comme en Europe par des légions de magistrats, de gendarmes, d'officiers de police, d'innombrables employés, et au besoin par des milliers de soldats, artilleurs, cavaliers et fantassins, elle n'a pour se défendre que sa propre majesté et le respect des citoyens. Là tout homme est magistrat, et pour empêcher la société de s'écrouler par son propre poids, il doit prêter main-forte à l'exécution des décrets rendus au nom du peuple souverain. Tous sont également dominés par cette volonté suprême avec laquelle se confondent les idées même de patrie et de liberté ; mais dans les états à esclaves les planteurs sont placés au-dessus de la loi, qui n'a été faite que pour eux et par eux ; chacun la modifie au gré de sa passion ou de son intérêt. Souvent, par avarice, le propriétaire viole en faveur de son nègre la loi qui condamne celui-ci à mort ; mais dans un moment de colère il viole également la loi morale, bien autrement impérieuse, qui lui recommande envers son esclave la douceur et l'équité. Il n'est pas de garanties pour les nègres, livrés pieds et poings liés à leurs maîtres : que ceux-ci observent la loi ou bien qu'ils la négligent, ils agissent toujours de leur plein gré, ils n'en sont pas moins des souverains absolus. Aussi le texte même du code n'a-t-il guère qu'une signification relative en montrant combien peu la morale publique concède au nègre les droits de l'homme. Abandonnés par la loi, par les mœurs, par la tradition, à la volonté absolue d'un seul, s'abandonnant eux-mêmes à tous les ignobles vices de l'esclave, les nègres asservis ne peuvent mettre leur espoir qu'en la générosité ou le mépris de leurs maîtres. A force de se faire petits et bas, peut-être échapperont-ils aux caprices et aux fantaisies de cette volonté qui les tient enchaînés.

L'intérêt, disent les esclavagistes et serait-on tenté de le dire avec eux, l'intérêt le plus évident, commande aux planteurs de bien traiter leurs nègres, de leur donner une nourriture suffisante, des vêtements convenables, de les soigner dans leurs maladies. Les nègres sont un capital pour le propriétaire, et celui-ci doit les préserver de tout mal, afin d'en retirer un bénéfice considérable. En effet, nous croyons que d'ordinaire les planteurs ont assez l'intelligence de leurs intérêts pour ne pas écraser leurs nègres de travail et leur procurer, au point de vue matériel, une vie aussi confortable que celle de nos manœuvres et journaliers d'Europe. Il est rare que les possesseurs d'esclaves les fassent travailler quatorze et quinze heures, ainsi que le permet la loi ; le plus souvent ils ajoutent un peu de poisson salé à la fade nourriture que les règlements stipulent pour les nègres ; ils varient selon les saisons l'hygiène des esclaves afin de les préserver de la *géophagie*, cette maladie fatale si commune chez les Africains asservis, et qui se révèle par un besoin irrésistible de manger de la terre, de l'argile, de la brique pilée. Quelques planteurs prêtent aussi de petits lopins de terre où les noirs peuvent, le dimanche, cultiver du maïs et des pommes de terre ; ils leur permettent d'élever des poules, des cochons et d'autres animaux domestiques ; ils achètent les produits des jardinets, prennent soin de la propreté des cases, paient à la tâche et non à la journée les nègres qui travaillent le dimanche sur la plantation. Si des soins de cette espèce sont les seuls qu'un maître doive à ses subordonnés, nul doute que bien des planteurs puissent revendiquer le titre de pères de leurs esclaves ; mais les créoles ne sont-ils pas des hommes comme les autres et n'ont-ils pas aussi leurs passions ? Ne peuvent-ils pas se laisser emporter par l'orgueil, un désir tyrannique, la colère, la férocité ?

Les esclaves n'ont pas seulement à redouter le maître, mais bien plus encore ses agents. L'*économe*, blanc humilié de sa position subordonnée, est d'autant plus sévère est despotique ; il se sent relevé à ses propres yeux par les souffrances qu'il fait endurer à sa chiourme d'esclaves. Le *commandeur*, nègre comme les autres, mais armé du fouet souverain, aime à le brandir sur le dos de ses rivaux ou de ses ennemis personnels, et souvent il descend jusqu'à des rapports mensongers pour satisfaire ses vengeances ; en outre, pour plaire à l'économe et au maître, il aggrave sans pitié le travail des nègres qu'il commande (14). Les membres de la famille du maître sont également redoutables pour les pauvres nègres. Ainsi le petit créole bat le négroillon qui le sert sans penser qu'il endommage son capital ; la jeune dame élégante et vaporeuse fait fustiger sa femme de chambre sans voir dans ce traitement une grande perte pour la fortune de son père ou de son mari. Avec la perversité que les femmes méchantes apportent dans le crime, on ne doit pas s'étonner que les plus grandes atrocités de ce genre aient été commises par des femmes hystériques ou jalouses poussant la haine jusqu'aux dernières limites de la cruauté. On m'en citait une qui gardait toujours son fouet dans la

main, et même à l'heure des repas l'attachait au poignet, afin de pouvoir frapper en mangeant. Une autre, torturée sans cesse par des ressentiments d'amour, faisait enchaîner chaque nuit une mulâtresse au pied de son lit, et son premier acte, au moment du réveil, était de saisir un fouet et d'en cingler les chairs de l'esclave. Une troisième dame, charmante et d'une amabilité suprême, avait à demi enterré des négresses au fond d'une cave et leur brûlait périodiquement les entrailles avec un fer rouge. Il est vrai que la populace insurgée de la Nouvelle-Orléans assaillit la demeure de cette furie ; malgré la résistance de quelques créoles, la foule mit en liberté les corps à demi putréfiés, mais encore vivans, qui s'agitaient dans leurs chaînes, et livra aux flammes cette maison d'infamie. Si la loi de Lynch ne fût pas intervenue pour mettre un terme à de pareilles atrocités, il est probable que la loi officielle n'eût rien fait ; tout au plus se fût-elle hasardée à infliger une légère amende.

II.

Souffrances physiques ou maladies ne sont rien cependant en comparaison de l'avilissement moral, car elles n'atteignent que l'individu, tandis que la dégradation de l'âme corrompt toute la population esclave, pourrit jusqu'au cœur non-seulement la génération présente, mais encore celles qui sont à venir, corrode la race tout entière jusque dans ses germes de renouvellement, et justifie les oppresseurs à leurs propres yeux en pétrissant de plus en plus les esclaves pour la servitude. Le nègre frappé est atteint dans son âme bien plus que dans son corps ; il a honte de lui-même, il n'ose plus lever les yeux sur celui qui l'a battu, sur ceux qui ont entendu ses hurlements, sur ses enfans, qui assistaient immobiles au supplice. S'il se relève désormais, ce ne sera plus par la dignité ou par un noble orgueil, ce sera par l'insolence et l'impudeur. Se méprisant lui-même, méprisant les autres, il n'aura plus de respect que pour le fouet sous lequel il se courbe ; s'il ose haïr son maître, ce sera d'une haine brutale, envieuse et rampante ; il n'aura d'autres armes que la ruse et le mensonge, d'autres joies que de grossières voluptés physiques. Le résultat sera presque le même si les nègres sont traités avec douceur ; que le maître leur donne abondamment la nourriture quotidienne, qu'il les fasse danser tous les dimanches au son des castagnettes et du tambourin, qu'il leur mesure largement des rations d'eau-de-vie, là s'arrête sa générosité, et l'esclave reste toujours esclave, c'est-à-dire un être inférieur. Bien rares sont ceux qui, se voyant opprimés, regardent leurs maîtres avec un mépris tranquille et se sentent au-dessus d'eux, parce qu'ils n'ont pas commis le crime d'acheter et de vendre leurs semblables. Si les nègres ne sont pas encore arrivés au dernier degré de la bassesse et de l'infamie, s'ils sont encore presque tous, malgré leurs vices, naïfs, aimans, sensibles, c'est que la nature a des ressources infinies, et que les éléments de régénération existent toujours tant que la vie elle-même n'a pas disparu.

L'avilissement le plus complet, la suppression de tout amour-propre, l'anéantissement de l'existence intellectuelle et morale, telle est la suprême ressource, le moyen sûr de trouver dans les hontes de l'esclavage une sorte de volupté bestiale. Les fakirs hindous cherchent à se perdre dans le grand néant divin en gardant leurs regards constamment fixés sur un même point lumineux. C'est au contraire en fermant leurs yeux à la lumière que les nègres arrivent à cet état bienheureux de l'oubli de toutes choses. L'esclavage est le vrai fleuve du Léthé : celui qui en a bu l'eau noire s'oublie lui-même ; ses bras travaillent sans être dirigés par une âme ; ses membres saignent sous les coups de fouet, mais il ne s'en plaint pas ; la nature souriante et libre le convie à ses fêtes, mais il ne voit rien, courbé sur son sillon. Il n'a point d'amour-propre parce qu'il ne s'appartient pas à lui-même, point d'ambition, puisqu'il n'a pas d'avenir, point d'énergie, puisqu'il n'a pas de but, point de volonté, puisqu'un autre veut pour lui. Il n'a aucune des qualités qui distinguent l'homme, puisqu'il n'est pas un homme ; il se change en chose. Il ne comprend d'autre société qu'une société de maîtres et d'esclaves, d'autres rapports entre eux que le fouet, et l'esclavage cessât-il soudain, son premier soin serait de se choisir un maître ou de le devenir à son tour. Si la tyrannie disparaissait de la terre, on la retrouverait dans l'âme d'un esclave.

C'est parmi les nègres abrutis, hideux produits de l'esclavage, qu'on rencontre souvent ce type popularisé par les récits américains du noir sale, paresseux et satisfait, que le fouet engraisse, qu'un colifichet amuse, qui s'étale au soleil comme un lézard, se roule dans la poussière comme une bête de somme, méprise sa race et vante son maître à l'égal d'un dieu. Son seul amour-propre consiste dans l'ornement de sa beauté extérieure, l'une des choses pour lesquelles on le prise et on l'achète ; sa seule ambition est d'être vendu cher ; il s'estime lui-même en dollars et en cents. Quand arrive le jour de la vente, ses yeux brillent, sa poitrine est oppressée ; l'attente et la joie l'empêchent de parler. Les enchères qui vont l'enlever à sa famille et à sa patrie fixent enfin sa vraie valeur, et lui permettent de se vanter en proportion. Un jour, dans un marché d'esclaves de la Virginie, un nègre monté sur l'estrade s'offrait lui-même aux acheteurs : « Je suis un bon nègre, je suis charpentier, charron, mécanicien, jardinier, cordonnier ; je sais tout faire !

J'aime mes maîtres et je leur obéis toujours ! Jamais on n'a besoin de me donner un coup de fouet !» Influencés par les vantardes exclamations de l'esclave, les planteurs offrent à l'envi des prix de plus en plus élevés ; enfin il est adjugé pour une somme d'argent très considérable. Aussitôt après, un nègre fort, bien bâti, mais nonchalant et peut-être triste, gravit les degrés de l'estrade et promène ses regards vitreux sur la foule des acheteurs. Cet homme d'apparence endormie ne plaît que médiocrement, l'encanteur fait de vains efforts pour le vendre à un prix élevé, et son compagnon triomphant s'écrie : «Ah ! mauvais *nigger* ! je suis un bon nègre, et tu n'es qu'un fainéant !» Tel est le genre d'amour-propre que les planteurs aiment à voir chez ceux qu'ils appellent de bons sujets. Quelques-uns de ces esclaves modèles épousent complètement les préjugés des blancs sur leur propre race. «Il faut pendre tous les nègres, moi tout le premier», entendais-je souvent répéter très sérieusement à un vieux noir créole qui avait servi son maître pendant soixante années, et pour ce sacrifice de toute sa vie ne croyait mériter que la corde.

De même que pendant longtemps il a été de mode en France d'envier le sort du pauvre, qui dans son humble cabane vit loin des grandeurs et du tumulte des villes, et voit couler ses jours tranquilles comme l'onde d'un ruisseau, de même les planteurs ont l'habitude d'envisager le sort de leurs esclaves comme vraiment délicieux. Écoutons l'un des principaux orateurs du parti esclavagiste, M. Hammond, ancien gouverneur de la Caroline du sud, aujourd'hui sénateur au congrès :

«Bien que fondé sur la force, l'esclavage peut développer et cultiver les sentiments les plus tendres et les plus aimables du cœur humain. Notre système patriarcal de servitude domestique est bien fait pour réveiller les plus hautes et les plus délicates aspirations de notre nature. Lui aussi a ses enthousiasmes et sa poésie. Les liens qui rattachent le chef le plus aimé et le plus honoré à ses sujets les plus fidèles et les plus obéissants, ces liens qui depuis l'époque d'Homère ont toujours été le sujet des épopées ne sont que des relations froides et sans poésie, comparées à celles qui existent entre le maître et ses esclaves. Ceux-ci ont servi son père, ont agité son berceau, ou bien ils sont nés dans sa maison, et rêvent au bonheur de servir ses enfants ; ils sont pendant toute leur vie les soutiens de sa fortune et les objets de ses soins ; ils partagent ses tristesses et attendent de lui leurs consolations ; dans leurs maladies, ils lui doivent les remèdes et la guérison ; pendant leurs jours de repos, ils sont réjouis par ses dons et par sa présence ; jamais la sollicitude du maître ne les abandonne, même lorsqu'il est éloigné d'eux, et quand il revient au milieu des siens, il est toujours accueilli par des cris d'amour. Dans ce monde égoïste, ambitieux, calculateur, il est peu de relations plus cordiales et plus douces que celles du maître et de l'esclave réunis entre eux par un lien d'affection attaché depuis l'origine des temps par l'Éternel lui-même. Puisque le bonheur est l'absence de peines et de soucis, - définition vraie pour la grande majorité des hommes, - je crois que nos esclaves sont les quatre millions d'hommes les plus heureux qu'éclaire le soleil. Satan s'introduit dans leur Éden sous la forme d'un abolitioniste.»

Ainsi le paradis terrestre existe, il existe pour les nègres esclaves et bien naïfs sont ceux qui le cherchent dans l'antiquité des âges ou dans un futur millénium. Il est certain, - la nature humaine le dit assez, - que des milliers et des milliers d'esclaves sont heureux de leur servitude, et, comme autant de chiens, lécheraient avec joie les pieds de leurs maîtres. Habités dès l'enfance à considérer comme un dieu le blanc superbe et riche qui leur donne le pain et le vêtement, se méprisant eux-mêmes à cause de leur couleur, de leurs gros traits, de leur pauvreté, de leurs sales habits, ils adorent avec un enthousiasme mêlé d'effroi cet homme qui est le maître de tous, qui distribue à son gré les punitions et les récompenses, habite un palais fastueux, donne à ses amis des fêtes élégantes, et peut, s'il le désire, se dispenser complètement de toute occupation. Placé dans une sphère plus haute et comme en pleine lumière, le maître auquel viennent s'offrir toutes les jouissances de cette terre apparaît comme le distributeur de toutes les grâces, et les nègres naïfs ne cessent d'être plongés, à la pensée de ce souverain, dans un état d'admiration profonde. Et si, par une condescendance rare, le maître daigne témoigner quelque bonté envers le pauvre nègre, s'il laisse tomber un rayon de son regard sur le déshérité, s'il met une certaine douceur dans sa voix, alors l'admiration se change souvent en fanatisme, et l'esclave donne sans arrière-pensée son âme et son corps.

C'est parmi les femmes attachées particulièrement au service de la maison qu'on rencontre le plus d'esclaves absolument dévouées à la personne du maître et aux membres de sa famille. On sait que pendant l'insurrection de Saint-Domingue presque tous les créoles qui purent échapper au massacre durent leur salut à l'affection de quelque vieille négresse. Il en serait de même dans les États-Unis du sud, si jamais une guerre servile devait y éclater. Alors les belles créoles et les superbes planteurs, menacés par le fer et le feu, auraient recours à leurs anciennes esclaves, et celles-ci risqueraient cent fois leur vie pour sauver celles de leurs maîtres. Elevées dans la maison avec les jeunes demoiselles et les jeunes garçons, elles ont grandi en même temps qu'eux, elles ont assisté à leur mariage, elles ont pris

une part subordonnée à toutes les joies et à toutes les tristesses domestiques, elles sont devenues comme une partie de la famille, dont elles prennent le nom. Ne fût-ce que par vanité, - cette passion si puissante sur les nègres, - elles seraient heureuses de leur esclavage ; mais ces pauvres femmes obéissent aussi à de plus nobles mobiles ; gardant au fond du cœur, malgré leur servitude, toutes les vertus féminines de tendresse et de bonté, elles se dévouent sans arrière-pensée. Elles reportent leurs sentimens d'amour filial sur ces maîtres qui les ont nourris, leurs instincts d'amour maternel sur les enfans qu'elles ont allaités ou soignés dans leur bas âge. Même quand elles ont des enfans de leurs maris esclaves, il est rare qu'elles n'aient pas un amour plus impérieux pour les enfans blancs de la famille du planteur que pour leur noire progéniture. Dans les momens de danger, leur plus grande sollicitude est toujours excitée en faveur de leur petit maître. Le dévouement de ces négresses est souvent reconnu ; par la force même des choses, elles deviennent graduellement indispensables à la famille ; parfois elles sont même considérées comme des amies, et dans le cercle intime peuvent s'asseoir à la table de leurs maîtresses. Mais aussi quel large mépris ces Africaines montées en grade déversent-elles sur la race maudite condamnée à l'esclavage ! Les *nègres de champ* ou travailleurs leur font lever le cœur de dégoût, et bien qu'elles soient noires elles-mêmes, elles se consolent en pensant qu'au fond leur âme est blanche. Les abolitionnistes, dont on leur a raconté des histoires terribles, les effraient autant que les loups-garous effrayaient nos trisaïeules, et l'on en cite plusieurs qui, voyageant avec leurs maîtresses dans les états du nord, n'osaient faire un pas hors de leur chambre d'hôtel de peur d'être enlevées par ces brigands farouches qui veulent absolument imposer la liberté aux esclaves. Quelle serait l'insondable tristesse de la pauvre négresse, si on lui donnait l'indépendance, si on l'enlevait au foyer qui l'a vue naître, si on l'éloignait de cette famille qui la possédait et à laquelle elle avait donné son âme ! Comme l'animal domestique, elle s'est attachée aux murailles elles-mêmes, aux arbres du jardin, aux barrières qui entourent la maison et la séparent du camp des nègres. Si on la libérait de force, elle mourrait peut-être de désespoir après avoir rôdé longtemps autour des murs chéris qui l'ont enfermée. Elle mourrait en maudissant ses frères les nègres, et son dernier souffle d'amour s'envolerait vers ses maîtres adorés ; son vœu le plus cher serait de revivre esclave comme elle a vécu.

Ces grands dévouemens, dont il s'offre plus d'un exemple parmi les négresses créoles blanchies au service d'une famille de génération en génération, sont bien rares parmi les négresses et surtout parmi les nègres employés aux champs ; cependant, même pour la plupart de ceux-ci, l'amour servile se mélange de la manière la plus étrange à la haine. Ils haïssent leur maître parce que sans son ordre ils ne seraient pas obligés de travailler, et cependant ils l'aiment parce qu'il est riche et puissant, parce que leur gloriole enfantine est flattée de voir ses beaux chevaux et ses équipages, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher d'éprouver un vague mouvement de sympathie pour celui qui leur distribue le maïs, la viande et le *brandy*. Un planteur, parlant de ce mélange de haine et d'amour que ses esclaves éprouvaient pour lui, me disait : « Vous voyez ces noirs, ils me détestent tous ; si je tombais à l'eau, les deux tiers d'entre eux s'y jetteraient après moi pour me sauver ! » Il faut bien se garder ainsi de prendre au sérieux les acclamations et les hurrahs sans fin que les esclaves poussent en l'honneur de leurs maîtres les jours de fête, lorsque des flots d'eau-de-vie ont coulé. Les nègres sont comme les enfans, tout entiers à l'impression du moment ; aujourd'hui ivres d'enthousiasme pour leurs maîtres, demain fous de rage contre ces mêmes blancs qu'ils aimaient tant la veille. On a vu récemment par l'insurrection des cipayes (15) ce que sont les peuples enfans ; il a fallu peu de chose, une simple fièvre, dirait-on, pour transformer en tigres altérés de sang des hommes bons et doux qui d'ordinaire n'osent pas même attenter à la vie de l'animal.

Cependant on donne comme un argument en faveur de l'esclavage cet amour servile qui est en réalité l'un des griefs les plus forts que l'on puisse élever contre ce déplorable système. Il est vrai, souvent les nègres américains préfèrent la servitude à l'affranchissement ; mais cela prouve simplement que la prétendue liberté des affranchis est une chose terrible en Amérique, puisque les nègres demandent un refuge contre elle dans un éternel esclavage. Un sénateur américain annonçait un jour à ses dix esclaves qu'il allait leur donner la liberté. Épouvante soudaine parmi ces malheureux, larmes, supplications, désespoir ! « Que pourrons-nous faire désormais ? Nous allons abandonner cette maison où nous avons du maïs, de la viande et des fruits, et nous allons être jetés sans ressources dans le monde, surveillés par les yeux jaloux des blancs, traqués dans tous les métiers que nous voudrions exercer, emprisonnés à la moindre infraction, en butte au mépris des passans. O maître, sauvez-nous de la liberté. Nous voulons être esclaves ! » Le planteur trop charitable eut grand-peine à libérer ses dix nègres, et probablement ceux-ci, pourchassés par les blancs, leurs nouveaux concitoyens, lui en gardèrent une impérissable rancune. En effet, la liberté ne consiste pas dans le privilège de travailler ou de mourir de faim chez soi, sans avoir à craindre le bâton d'un commandeur ; pour être libre, il faut oser regarder en face tout homme qui passe, pouvoir sans crainte rendre au blanc amour pour amour, mépris pour mépris, haine pour haine. Et puis les lâches dépravés par une longue vie de servitude trouvent l'esclavage

si commode ! Ils ont leur destinée toute faite et n'ont pas à lutter dans le grand combat de la vie. Celui qui a le bonheur d'appartenir à autrui n'a pas besoin de s'occuper de sa vie de chaque jour, on lui donne du maïs et du poisson. Les peines de l'amour doivent peu le chagriner, on lui fait présent d'une femme. Il n'a point les soucis de la paternité, un maître se charge d'acheter ses enfans et de les nourrir. La pensée n'obsède pas son cerveau, on lui commande, et il n'a qu'à obéir sans réflexion ; il est gras et content, et méprise l'homme libre que la misère amaigrit. Ainsi chagrin, soucis, pensées, volontés, tout peut sommeiller chez lui. Pourvu que ses bras travaillent, tout son être moral ou intelligent peut reposer dans la plus complète inaction : un dieu veille sur lui. Des esclaves libérés sont revenus des colonies d'Afrique pour mendier de leurs anciens maîtres la faveur d'un nouvel esclavage. Les fièvres, les insectes, les difficultés d'un nouvel établissement les avaient rebutés ; comme des chiens fidèles, ils venaient reprendre le doux collier qu'ils avaient porté pendant leur enfance ; ils aimaient leurs chaînes, ils adoraient leurs menottes. Et c'est là cet ignoble bonheur, semblable à la volupté de l'animal qui se traîne dans le fumier, qu'on ose invoquer en faveur de l'esclavage ! Mieux valent cent fois les nègres dont le sang bouillonne de rage, au moins ceux-là ont-ils conservé l'amour de la liberté ; ils sont vaincus, mais non pas avilis.

La population de couleur des États-Unis augmente dans une proportion plus forte que la population blanche, déjà si rapidement progressive (16). Si les nègres d'Amérique étaient libres, cet énorme surplus des naissances sur les morts prouveraient sans doute qu'ils jouissent d'un certain bien-être, mais ils ne doivent être considérés que comme autant de chevaux ou de têtes de bétail, et le nombre de *bras* qui se trouvent dans toutes les plantations des états du sud témoigne seulement de la richesse des maîtres. Les nègres multiplient rapidement, parce que les planteurs s'intéressent à la production de cette partie de leur fortune ; des croisements heureux, une nourriture appropriée, l'esclavage abrutissant, valent mieux que la liberté et les durs combats de la vie pour faire pulluler de nombreux enfans. Chaque bon nègre valant de 7,000 à 15,000 fr., comment le maître soigneux de ses intérêts ne donnerait-il pas toute son attention à l'élève des esclaves ? Dans la Virginie, ce grand haras de l'Amérique, d'où l'on exporte chaque année de dix mille à vingt-cinq mille travailleurs vers les marchés du sud, les planteurs exemptent les négresses enceintes ou nourrices de presque tout travail, afin d'assurer la progéniture d'esclaves contre les chances d'accident. Autrefois on n'agissait pas ainsi ; dans toutes les colonies d'Amérique, les planteurs trouvaient moins coûteux d'acheter la *pacotille* des négriers que d'élever les négrillons jusqu'à l'âge du travail ; aussi la mortalité était formidable, et pendant les trente premières années du siècle, la population nègre a pour cette raison considérablement diminué dans les Indes occidentales. A Cuba, où les esclaves sont en général traités avec une certaine humanité, leur nombre déclina de quatre mille ou cinq mille de l'année 1804 à l'année 1817. Maintenant encore l'activité de la traite permet aux planteurs cubanais de négliger l'élève des nègres, parce que les importations d'Africains dans la force de l'âge comblent sans cesse les vides ; les négriers ne capturent que des hommes, ils laissent les femmes dans leur patrie comme des êtres de rebut. « Avant l'annexion de la Louisiane aux États-Unis, lisons-nous dans un discours du célèbre Clay, prononcé en 1830, cet état importait d'Afrique une multitude d'esclaves. Le prix d'un bon nègre de travail était inférieur à 100 dollars environ au total des déboursés nécessaires pour élever un négrillon. Alors on croyait que le climat de ce pays était tout à fait défavorable à la santé des enfans nègres, et un bien petit nombre d'entre eux arrivait à l'âge mûr. Lorsque le gouvernement des États-Unis eut aboli la traite, le prix des nègres adultes augmenta considérablement, on donna plus de soins à l'élève des nègres, et maintenant nulle part l'Africain n'a plus d'enfans qu'en Louisiane, nulle part le climat n'est plus favorable à la santé de sa progéniture. » On pourrait observer facilement une hausse et une baisse de la mortalité parmi les négrillons, alternant en raison inverse de leur valeur marchande. Une dépréciation générale des esclaves en tuerait un bien plus grand nombre que la plus effroyable des épidémies : c'est dans les *prix courans* qu'il faut chercher la raison des oscillations de la mortalité chez les enfans nègres.

Ainsi on ne peut arguer de l'augmentation rapide de la population noire pour prouver que le sort des esclaves est enviable. On ne pourrait davantage invoquer en faveur de cette assertion l'existence d'un grand nombre d'Africains centenaires, la rareté des attaques de folie et des suicides parmi les nègres des plantations. L'homme asservi n'est pas un homme ; s'il accepte avec calme son avilissement, il n'a plus de passions, mais à peine des appétits, des besoins grossiers, grossièrement satisfaits. L'âme ne travaille pas chez lui, le corps seul fonctionne, et, n'étant pas usé par l'âme, cette infatigable ouvrière, il peut fonctionner longtemps, et sans qu'un seul rouage se disloque. On compte aux États-Unis cinq ou six fois plus de centenaires noirs que de centenaires blancs. En exceptant ces cas nombreux de *géophagie* qui proviennent plutôt d'une dépravation du goût que du désir d'en finir avec l'existence, je n'ai jamais entendu parler que d'un seul suicide bien constaté parmi les nègres des états du sud. Un esclave avait reconquis sa liberté, et pendant deux années il avait erré dans les savanes et les cyprières, aspirant le grand air de l'indépendance. Enfin, traqué dans un bois, il fut fait prisonnier et ramené à son maître. Impassible, il reçut les flagellations sans

pousser un cri, endura tous les mauvais traitemens sans se plaindre, présenta lui-même son cou au collier de force, mais il refusa stoïquement de travailler. Mené au champ de cannes avec ses compagnons de servitude, il regarda longtemps d'un œil plein de mépris la chiourme des nègres, puis, sautant dans un fossé la tête la première, il se brisa la colonne vertébrale. L'histoire de la Louisiane rapporte aussi un cas de mutilation volontaire bien plus beau d'héroïsme que Mucius Scévola : en 1753, dans une paroisse riveraine du Mississipi, on avait chargé un nègre du service de bourreau ; pour ne pas tuer son semblable, il se fit sauter la main droite d'un coup de hache.

La famille est le fondement de toute société. Sans famille, pas d'existence sociale, mais seulement des êtres réunis par le hasard. Or on ne peut pas dire que le nègre ait une famille, puisque père, mère, enfans, peuvent être vendus au gré du maître et dispersés aux quatre vents cardinaux sur diverses plantations. De même que l'intelligence, le courage et la fidélité du nègre ne représentent pour le maître qu'une valeur pécuniaire, de même aussi la tendresse du noir pour ses enfans ou de la négresse pour son époux n'a d'importance aux yeux du planteur que s'il y voit une occasion d'en tirer un bénéfice quelconque. Souvent nègres et négresses sont accouplés par le propriétaire lui-même, et, de peur du fouet, accèdent à l'union qui leur est commandée. Quand le jeune esclave est libre de prendre une femme selon ses goûts, il va presque invariablement, par un vague désir de changement et de liberté, la choisir dans une plantation voisine. Il ne peut la voir que les jours de fête, ou bien pendant les rares momens de répit que lui offre son travail journalier ; encore faut-il qu'il soit muni de l'inévitable passe-port, car, sans cette feuille de papier, tout amour lui est interdit au-delà des bornes de la plantation. Si l'un des deux propriétaires voisins vient à changer de résidence, à vendre une partie de ses nègres pour payer ses dettes, ou bien à léguer par testament sa fortune à un parent éloigné, le mariage furtif conclu sur la borne des deux propriétés est tout à fait rompu, l'amant est vendu à un marchand d'esclaves, ou, s'il reste, il a la douleur de voir sa femme et ses enfans monter dans la charrette fatale qui les emporte vers un marché lointain. Le sort des familles abritées sous un même toit dans chaque plantation n'est pas toujours plus heureux. Le propriétaire peut distribuer les femmes et les maris à sa guise ; il peut vendre la négresse stérile ou hors d'âge, se défaire des négrillons qui lui sont à charge, des vieillards que la force abandonne. Aucune loi n'empêche le maître de briser ainsi les familles et d'en distribuer les membres au hasard ; il est vrai qu'une ancienne loi lui interdit de séparer un enfant de sa mère avant l'âge de dix ans, sous peine de six mois à un an de prison et de 1,000 à 2,000 dollars d'amende ; mais cette loi est constamment éludée, et j'ai vu frapper un enfant de sept ans qui se lamentait de ne plus voir sa mère. Le planteur règle même comme il l'entend les relations de l'époux et de l'épouse. Il en est parmi eux qui, pour mettre un terme aux déportemens des négresses de leur camp, ont pris l'habitude de les mettre aux ceps pendant toute la durée de la nuit. Devenues plus sages par l'impossibilité de marcher, elles donnent au maître un plus grand nombre de négrillons. C'est là une des pratiques légitimes de l'esclavage, cette institution qui, si nous en croyons les orateurs esclavagistes, «moralise le nègre, et l'élève dans l'échelle des êtres !» Aussi les parens nègres qui sont restés bons malgré l'influence délétère du milieu dans lequel ils vivent désirent avec ardeur la mort de leurs enfans, afin de les voir échapper aux terreurs qui les attendent. «Êtes-vous marié ? demandait-on à un nègre émancipé que des héritiers avides avaient réussi à faire condamner à une nouvelle servitude. - Non, répondit le nègre avec un triste sourire, ma femme a été délivrée par la mort. - Avez-vous des enfans ? - Non, Dieu merci, ils ont eu également le bonheur de mourir !» Et cependant ce qui s'est passé à la Martinique et à la Guadeloupe depuis l'émancipation des esclaves (17) prouve que les nègres libres sont aussi bien que les blancs nés pour la vie de famille, et savent en apprécier les joies.

L'exemple que les blancs des états du sud donnent eux-mêmes à leurs noirs ne doit guère inspirer à ceux-ci le respect de la famille et de la paternité. Les mulâtres, qui forment environ la septième partie de la population de couleur, doivent presque tous leur origine aux amours des planteurs et de leurs belles esclaves ; cependant leurs pères et maîtres ne leur ont point accordé la liberté. D'habitude on accuse les immigrans étrangers d'être en partie responsables de l'augmentation graduelle de la population mulâtre ; mais les immigrans choisissent pour séjour les grandes villes commerciales ou les districts agricoles de l'ouest, tandis que les nègres habitent dans les campagnes des états du sud. Ce sont donc les planteurs eux-mêmes auxquels il faut faire remonter la responsabilité de la création de la race mélangée, et pourtant moins des deux cinquièmes des mulâtres sont affranchis. Ces chiffres indiquent dans quelle proportion le sentiment de la paternité influait sur l'émancipation des esclaves, lorsque cette émancipation était encore possible. Presque tous les affranchissemens ont eu pour cause l'amour du maître pour son Agar ou son Ismaël ; cependant, on le voit, sur cinq mulâtres, il en est encore trois d'esclaves ; sur cinq pères, il en est encore trois de barbares, trois qui laissent leurs enfans croupir dans la servitude, les font monter sur la table de l'encanteur, et vendent ainsi leur propre chair à tant la livre. Une fille de Jefferson lui-même fut vendue aux enchères.

III.

Nous savons combien il est difficile aux planteurs de se débarrasser de toute idée préconçue et d'envisager de sang-froid la question de l'esclavage. Ils subissent nécessairement l'influence de ce terrible milieu dans lequel ils sont nés, et qui ne cesse de les envelopper un instant. Dès sa plus tendre enfance, le créole reçoit un être vivant en guise de poupée ; il possède un petit négroillon qu'il a le droit de frapper, et qui présente la joue avec épouvante. A mesure qu'il grandit, son esclave grandit avec lui, semblable à une ombre fidèle ; à chaque instant, sa dignité de maître lui est rappelée par la présence du souffre-douleurs ; et sans danger il peut donner un libre cours à chacune de ses colères ; il apprend *in anima vilile* mépris et la haine. Autour de lui s'agite une foule de domestiques noirs, aussi abrutis que celui qu'il flagelle, et d'instinct il comprend qu'il faut se méfier de ces hommes asservis, au regard bas, à la bouche remplie de mensonges. Dans le lointain, près des cases, il voit d'autres nègres se diriger vers les champs, courbés sous le poids de leurs instrumens de travail, et suivis par le commandeur armé de son fouet ; le soir, la brise lui apporte souvent les hurlements des nègres ou des négresses dont le dos nu saigne sous les coups de nerf de bœuf. Dans son esprit, la comparaison ne s'établit même pas entre sa propre personne et les êtres tremblans auxquels leur couleur noire et leurs vêtemens sordides donnent quelque chose de diabolique. Puis il apprend que sa fortune tout entière repose sur les épaules de ces noirs, et que sans leur travail il serait réduit à la mendicité. Alors l'ambition et l'amour du gain élèvent encore une nouvelle barrière entre lui et le nègre ; chacun des esclaves n'a plus pour lui d'autre valeur que celle d'une pile d'écus. C'est ainsi que graduellement le planteur apprend à ne plus considérer comme des hommes les Africains qu'il possède.

Un jour, je caressais la tête blonde d'un charmant petit créole qui n'était que rire et tendresse, et je lui demandais, comme on le fait d'ordinaire aux enfans, s'il désirait grandir. - Oh ! oui, me dit-il. - Et pourquoi ? - *Pour bat' négresse.* - L'enfant qui exprimait ce vœu cruel était d'une extrême douceur ; mais tout ce dont il était témoin lui prouvait que le privilège des grandes personnes est de battre et de fustiger. Le cœur des enfans, tout en restant bon pour ceux qu'ils savent devoir aimer, devient d'une férocité sans nom envers ceux que, par l'exemple et l'ordre des parens eux-mêmes, ils se croient tenus de mépriser. A la fin, ils ne sentent plus : toute possibilité de sympathie pour ces êtres inférieurs, abrutis par la servitude, disparaît complètement ; ils ne peuvent plus même comprendre les paroles prononcées par un homme de cœur sur l'état des esclaves. Presque tous les livres d'enseignement élémentaire mis entre les mains des petits créoles ont été imprimés dans les états de la Nouvelle-Angleterre, et sont en conséquence entachés d'abolitionisme ; mais les doctrines de la liberté n'ont aucune influence sur ces jeunes âmes, et les enfans des planteurs apprennent avec un imperturbable aplomb la belle élégie du poète Whittier : *Gone, gone, sold and gone*, racontant les adieux d'une négresse de Virginie à sa fille, vendue à un traitant du sud. Ils apprécient la beauté des vers, ils les récitent avec sentiment, mais ils ne comprennent pas que cette posésie touchante raconte les souffrances de leurs propres nègres. Les dames créoles ont autant pleuré que les jeunes filles anglaises sur les souffrances de l'oncle Tom. Lors de la publication du livre de Mme Beecher Stowe, il y eut dans certaines familles de planteurs une explosion de sensibilité sans doute plus vraie que dans les salons de la duchesse de Sutherland ; mais ce tribut de larmes fut payé aux malheurs imaginaires d'un être imaginaire : on n'eut point l'idée de faire aucune application de ce qu'on avait lu aux êtres dégradés qu'on s'était habitué à mépriser, et les souffrances réelles des vrais nègres continuèrent à passer inaperçues. C'est ainsi que le bien et le mal se mêlent d'une manière étrange dans l'âme humaine. Ce sont les hommes de cœur et d'intelligence qu'on rencontre parmi les propriétaires d'esclaves qui, sans le savoir, corrompent le plus la morale publique. On se demande, en prononçant leur nom vénéré, en serrant leur main loyale, si la cause qu'ils défendent est vraiment injuste, si l'esclavage, auquel ils prêtent l'autorité de leur voix, est vraiment une infamie. En les écoutant, on n'ose plus distinguer entre le crime et la vertu. Ce ne sont pas les Legree, mais bien les Saint-Clare qui assurent la durée de l'asservissement d'une race par une autre race.

Chose fatale : dès qu'un homme, même bon, s'arroge le droit de posséder son semblable, il contracte malgré lui tous les vices d'un tyran, et, fût-il parfait envers ses égaux, il ne peut éviter d'être criminel envers ceux qu'il domine. Sans avoir besoin de réduire le mal en théorie, sans avoir même conscience de ses actes, il emploie tous les moyens qui peuvent abrutir son esclave. Ses yeux sont obscurcis : il ne voit plus de la même manière que les autres mortels ; tous les objets lui apparaissent, comme à travers un prisme inégal, déjetés, renversés, irisés de couleurs tremblotantes. Son intérêt lui voile les plus simples vérités ; il se croit tout permis pour défendre son prétendu bon droit, et le crime même lui semble une de ses inaliénables prérogatives. Surtout quand il a hérité de ses pères le pouvoir absolu sur des esclaves, il est lui-même asservi aux préjugés de cette autorité corruptrice qu'on lui a léguée par héritage : ses opinions et ses actes lui sont comme imposés par la position dans laquelle il se trouve ; il est à peine un être moral et responsable dans ses rapports envers les noirs qui lui appartiennent. Aussi malheureux que ses esclaves, il cesse, comme eux, d'avoir la

conscience pour mobile de ses actions. Ce serait donc une injustice réelle d'accuser personnellement les planteurs de tout le mal qu'ils aident à commettre ; c'est le système de l'esclavage qu'il faut incriminer. Dès qu'un homme cesse de comprendre la valeur morale de ses actes, il n'a plus qu'une responsabilité d'un ordre inférieur ; or la plupart des planteurs en sont arrivés à ne plus éprouver le moindre remords lorsqu'ils s'occupent d'abrutir l'esclave et de le transformer en simple moteur mécanique. Eux-mêmes agissent comme des machines mues par un levier qui n'a pas son point d'appui dans leur for intérieur.

Les moyens que procure l'art perfide de diviser pour régner sont ceux que les maîtres emploient de préférence pour réduire complètement leurs nègres. Semblables aux chasseurs des savanes qui, pour empêcher les progrès des flammes, lancent un incendie contre un autre incendie, les planteurs du sud entretiennent la discorde entre les esclaves, afin de se rassurer sur la possibilité d'une insurrection. Ils utilisent surtout la haine qui divise les nègres américains et les nègres créoles. Ceux-ci, originaires de l'état où ils servent comme esclaves, sont en général tranquilles, attachés à la glèbe, fiers de la gloire de leurs maîtres, superstitieux ; leur âme est pètrie à souhait pour la servitude ; aussi est-ce surtout parmi eux que se recrutent les valets de chambre et les confidens. Les nègres connus sous le nom de nègres américains sont ceux que les planteurs du sud ont achetés sur les marchés du Kentucky, de la Virginie, du Maryland. Ils sont en général plus grands, plus forts, plus intelligents et relativement plus instruits que les nègres créoles. Leur séjour dans les villes industrielles ou commerçantes des états du centre, leur contact forcé avec le grand nombre de *Yankeess* agaces qui parcourent la virginie et les états limitrophes, les prédications des missionnaires itinérans, le voyage que, sous la conduite de leur acheteur, ils ont fait à travers une grande partie de l'Amérique, peut-être aussi le climat généreux et vivifiant du nord, ont développé leur perspicacité naturelle, et quand ils arrivent sur les marchés du midi, ils montrent fort bien par leurs dédains qu'ils ont conscience de leur supériorité sur les nègres du pays. A la grande joie des planteurs, les occasions de disputes ne manquent pas entre ces deux classes de nègres, différentes même par l'apparence extérieure et la nuance de la peau. Les maîtres ont soin d'entretenir également des dissensions entre les nègres des champs et les domestiques de maison, entre les sambos et les noirs, les mulâtres et les sambos ; ils introduisent une certaine hiérarchie au sein même de l'esclavage. Les opprimés n'ont pas encore su se réconcilier contre l'ennemi commun ; le mulâtre, fier de sa peau jaune, se laisse aller à dédaigner les griffes et les noirs ; le quarteron dédaigne le mulâtre. C'est ainsi que le mépris tombé du regard du maître rejaillit d'esclave en esclave. Quant au nègre prétendu libre, il est à la fois méprisé par les blancs, haï par les esclaves (18) ; mais il rend la haine à celui qui le méprise, le mépris à celui qui le hait, et se console de son isolement par le privilège de ne rien faire, car dans les états du sud le travail est le signe de l'esclavage. Le planteur voit sa sécurité dans les antipathies de tous ceux qui, réunis contre lui, pourraient se libérer sans peine : les instincts et les pratiques de la domination sont les mêmes dans tous les pays du monde, et n'ont jamais changé depuis que le premier conquérant a réduit d'autres hommes en servitude.

Cependant les mesures féroces prises récemment contre les nègres libres sous le coup d'une folle panique sont en contradiction formelle avec la savante devise des oppresseurs intelligens. Jusqu'à nos jours, l'affranchi, fier de sa liberté, de sa supériorité intellectuelle sur l'esclave, de son droit de propriété, se laissait entraîner à la haine ou au mépris pour ses frères moins heureux que lui ; plusieurs même n'avaient pas reculé devant le crime d'acheter des noirs et d'entrer par la porte bâtarde dans la caste des planteurs. De leur côté, les esclaves n'éprouvaient qu'une basse envie pour les nègres libres, et se réjouissaient de toutes les avanies que les blancs leur faisaient souffrir. Par leur sauvage violence, les planteurs viennent de réconcilier ces fractions ennemies de la race opprimée : esclaves et ci-devant affranchis gîtent dans les mêmes cases, travaillent dans le même sillon, et sans aucun doute jurent la même haine aux maîtres qui les oppriment. Tous ces nègres qui ont connu l'aisance, une liberté relative, les joies de la famille et celles de l'instruction, renonceront-ils comme des agneaux à tout ce qui rend la vie supportable en ce monde, ou bien rouleront-ils dans leur esprit des pensées de vengeance ? Les plantations où on les distribue ne deviendront-elles pas bientôt des foyers d'insurrection ?

Avant même que les événemens récents n'eussent rendu nécessaire la plus extrême vigilance, le maître faisait surveiller avec anxiété les quelques instans qui séparent les heures du travail de celles du repos, car le nègre, naturellement intelligent, pourrait les mettre à profit en songeant à l'indépendance ; il pourrait se demander si un esprit n'est pas emprisonné sous ses muscles d'athlète, si un cœur, semblable à celui du blanc, ne bat pas dans sa forte poitrine. Pour le préserver de ces pensées fatales, on le condamne à l'ignorance la plus complète, on lui défend d'apprendre à lire sous les peines les plus sévères, on le parque comme un animal dans son camp ; on ne lui permet point de sortir de la plantation sans passe-port, de travailler dans sa cabane sans autorisation ; il faut qu'entre lui-même et chacun de ses

désirs il sente s'interposer la volonté toujours présente du maître. Surveillé sans cesse par l'économe, le commandeur, les domestiques de la maison, ses propres camarades, il faut qu'il en arrive à se surveiller lui-même, à faire la police de ses propres actions. Il est soupçonné, haï, maltraité, tant qu'il lui reste un peu de cœur, mais il rentre en grâce dès qu'il s'est complètement avili ; sa première délation est écoutée avec bienveillance, ses flatteries reçoivent un accueil favorable, ses vices sont regardés avec mépris, mais d'un œil complaisant : il a perdu la conscience de ses droits, et n'ose, pas plus que le reste de la chiourme, songer à la révolte et à la liberté. Lorsque, par son intelligence, son audace ou sa force morale, un esclave sait acquérir une certaine influence sur ses compagnons de chaîne et devient le chef incontesté du camp, il est considéré comme un ennemi public par les blancs, et peut se préparer à toutes les amertumes. Tel planteur habile tâche de s'attacher le nègre intelligent qui le gêne, et on le nomme *commandeur* afin de lui faire trahir ses frères ; tel autre cherche à le dompter et l'humilie constamment devant tous les noirs du camp, afin d'anéantir son influence ; tel autre encore lui suscite un rival, et protège l'histriion contre celui qui a su conquérir sur ses frères une autorité légitime. Enfin les planteurs peu diplomates se défont au plus vite du nègre dangereux et le vendent à un propriétaire éloigné.

La religion, habilement exploitée, est un puissant moyen de tyrannie pour que les maîtres aient négligé de s'en servir : «L'instruction religieuse, lisons-nous dans une circulaire d'une société d'évangélisation, rend les nègres doux et tranquilles et favorise les *intérêts pécuniaires* des maîtres.» Les esclaves pieux et bons chrétiens inspirent plus de confiance aux acheteurs que les autres ; aussi ne manque-t-on pas, dans l'inventaire des propriétés à vendre, de signaler cette qualité de certains esclaves. Ceux auxquels l'instruction religieuse a fait aimer la servitude ne songent jamais à se libérer ; ils se contentent de prier pour leurs maîtres ; aussi évalue-t-on parfois leur piété à une somme de plusieurs centaines de dollars ; leur titre de fidèle chrétien les fait rechercher par tous les marchands d'âmes humaines. En effet ces nègres pieux, endoctrinés par les ministres de l'Évangile intéressés au maintien de l'esclavage, ne cessent de prêcher à leurs frères en servitude que leur sort est doux et enviable, que leur nourriture de chaque jour est un bienfait divin de quel ils ne sauraient être trop reconnaissans envers le généreux planteur, que la félicité éternelle est réservée aux esclaves exempts de rancune. Les pasteurs blancs qui les raffermissent dans la foi chrétienne exposent la même doctrine avec plus d'autorité. Ils recommandent aux nègres d'obéir sans murmurer, de recevoir les coups de fouet sans éprouver le moindre sentiment de vengeance, de bénir ceux qui les frappent, de révéler leurs maîtres comme des représentans du père universel. C'est à cette œuvre de lâcheté et de corruption que s'emploient sans cesse des milliers de prédicateurs de la bonne nouvelle : loin d'employer leur éloquence à faire des hommes, ils rendent l'esclave encore plus esclave, le lâche encore plus lâche, et dans l'âme du nègre rebelle ajoutent la peur de l'enfer à la peur du fouet. Ainsi gagnent leur salaire des ministres de Dieu en vendant les âmes qui leur sont confiées.

On peut dire qu'avant la dernière élection présidentielle, l'église en corps, même celle des états libres, donnait l'appui de sa parole et de son influence à l'esclavage, et réprouvait avec ensemble les utopistes qui affirment l'égalité de droits pour les noirs et pour les blancs. En 1850, les églises réunies des états du nord et des états du sud comptaient de vingt-trois à vingt-quatre mille ministres de l'Évangile pour lesquels l'esclavage était la pierre angulaire de la société. Les pasteurs qui avaient fondé des églises séparées, afin de ne pas justifier par leur adhésion le crime de la possession de l'homme par l'homme, étaient au nombre de trois mille cinq cents seulement, six ou sept fois moins que leurs adversaires esclavagistes. Autrefois l'église presbytérienne d'Amérique avait inséré dans sa confession de foi un article qui condamnait formellement la vente et l'achat des noirs ; mais, grâce à la corruption de l'exemple et à l'action démoralisante exercée par l'intérêt privé, cet article a été rayé de la confession de foi, et maintenant tout presbytérien peut trafiquer d'hommes et de femmes avec la même liberté de conscience que s'il vendait ou achetait des troupeaux de bêtes. De même les anciens méthodistes, suivant la voie que leur avait frayée Wesley le célèbre fondateur de leur église, proclamaient hautement que l'esclavage était «l'ensemble de tous les crimes.» De concessions en concessions, la majorité des fidèles en est arrivée jusqu'à permettre aux évêques de se faire éleveurs d'esclaves pour les marchés du sud. A cette occasion, un schisme s'opéra, et l'église méthodiste se partagea en deux fractions, celle du sud et celle du nord ; mais en dépit de cette rupture avec leurs coreligionnaires du sud, les méthodistes du nord n'en comptent pas moins parmi leurs membres zélés quinze mille propriétaires possédant plus de cent mille esclaves, dans le Delaware, le Maryland, la Virginie, le Kentucky, le Missouri et l'Arkansas. Les épiscopaux, moins nombreux, n'avaient en 1850 que quatre-vingt-huit mille esclaves. Les baptistes en possédaient deux cent vingt-six mille, et, pour leur plaisir, un éloquent orateur anglais de leur confession, M. Spurgeon, n'a-t-il pas retranché de ses sermons toutes les phrases suspectes de tendances abolitionnistes ? Des sociétés religieuses qui ont leur siège dans les grandes villes du nord, telle la Société américaine des traités évangéliques et le Comité américain des missions étrangères, répandent des brochures et des opuscules pour établir, au nom de Jésus-Christ, la légitimité de l'esclavage. De son côté, la Société biblique se

refuse à distribuer des bibles aux noirs. Les humbles frères moraves eux-mêmes, qui en Europe ont cherché à réaliser l'idéal d'une république fraternelle, font travailler des nègres esclaves et leur prêchent l'abdication de la volonté (19). A l'exception des quakers, seuls protestans auxquels la grande association évangélique refuse le titre de frères, il n'est pas une communion chrétienne qui ne se soit rendue coupable de la même iniquité contre la race nègre. J'ai vu un prêtre catholique qui, après avoir recueilli sou à sou pendant quinze ans les économies qu'une vieille négresse lui apportait afin d'obtenir son rachat, employa cette somme, lentement amassée, à l'acquisition de la pauvre femme pour son propre compte. Ainsi la plus touchante unanimité règne dans toutes les sectes, deux mille ans après la venue de leur Christ, lorsqu'il s'agit de renouveler la malédiction qui pèse encore sur Cham. Les pasteurs de toutes les confessions s'accordent pour trouver bon l'esclavage de leurs frères. Et puis on peut vendre des nègres pour bâtir des églises, pour envoyer des missionnaires aux peuples non-chrétiens ; on peut consacrer à des objets charitables l'argent gagné à la sueur du front des esclaves, on peut faire le bien avec le produit du crime ! On cite des ministres de l'Évangile qui se targuent d'une haute moralité, et ne craignent pas de louer leurs négresses à des propriétaires de maisons de débauche ; d'autres, au sortir du prêche, chaussent les bottes et l'éperon, sifflent leurs bouledogues, et, suivis de leurs amis, pourchassent un nègre fugitif à travers les forêts et les marécages (20). Ce sont là les conséquences logiques de l'approbation donnée par les sectes chrétiennes au trafic des âmes humaines. A une époque où le christianisme subit de si nombreux assauts de la part de la science, les ministres de cette religion se rendent coupables d'un acte au moins impolitique en patronant ainsi l'abomination de l'esclavage, réprouvée par la conscience universelle.

Dans les états du centre, déjà relativement peuplés et civilisés, les nègres des plantations, appartenant en majorité aux sectes méthodiste et baptiste, assistent régulièrement aux services religieux du dimanche. En outre ils se réunissent parfois en assemblées particulières avec la permission de leurs maîtres, mais loin de leur œil gênant, et passent des heures à chanter des cantiques, à réciter des prières, à écouter les prédicateurs blancs, qui ne manquent jamais de leur répéter et de leur commenter sur tous les tons le précepte de la Bible : « Obéissez à vos maîtres en toutes choses ! » Les districts comparativement déserts sont visités par des missionnaires itinérans qui, d'après l'expression consacrée, viennent *réveiller* les nègres des plantations éparses. Leur arrivée, annoncée longtemps à l'avance, répand la joie dans les camps des plantations. Aussitôt les esclaves, heureux du repos qui leur est promis pendant deux ou trois jours et des joies tumultueuses auxquelles ils vont se livrer, se dirigent vers quelque clairière des forêts où ils construisent à la hâte des baraques en planches ou en branchages. La première journée est tout entière consacrée aux préparatifs de la fête ; puis la nuit se passe, employée par les uns en chants et en prières, par les autres en divertissemens, en libations ou en débauches. Quand l'aurore se lève, déjà tous les nègres, ces êtres si merveilleusement sensibles aux impressions extérieures, sont éméchés de leur liberté d'un jour, un démon les a saisis, et, pleins d'une joie délirante, ils chantent, ils hurlent, ils bondissent çà et là comme des chevreuils. Bientôt le prédicateur monte sur les troncs d'arbres mal équarris qui lui servent de chaire, il jette quelques paroles à la foule en désordre, et voilà que tous, comme sous l'influence d'un charme, interrompent leurs danses et leurs cris, et viennent se rassembler en une masse compacte autour du ministre. En un instant le silence règne sur cette mer d'hommes, et les cérémonies religieuses commencent. Longtemps les yeux de tous restent invariablement fixés sur le blanc, qui du haut de son échafaudage prie d'une voix uniforme et chantante : l'assemblée tout entière halète d'un même souffle et n'a plus qu'une seule âme ; elle contient son enthousiasme, chacun refoule le hurlement qui lui monte aux lèvres. Enfin à une apostrophe véhémement du prédicateur l'auditoire ne peut plus se contenir : un cri part de la foule, immédiatement suivi par d'autres cris ; une femme tombe dans les convulsions de l'extase, puis une autre, puis d'autres encore : on les voit s'abattre çà et là comme des arbres renversés par le vent. Alors tous donnent un libre cours à leur émotion longtemps contenue : pendant que les uns se précipitent autour des femmes convulsionnaires pour les emporter hors du camp, les autres confessent à haute voix leurs péchés, se jettent à genoux en pleurant, chantent les hymnes religieux, se livrent à des danses désordonnées. Élevant la voix jusqu'au glapissement, le prédicateur essaie de dominer l'indicible tumulte ; il y réussit un instant, mais chaque nouvelle tirade soulève de nouveau la marée d'hommes qui ondule à ses pieds ; d'autres auditeurs se jettent sur l'herbe, tordus par les convulsions ; les hurlemens recommencent, la voix du prédicateur se perd dans le tumulte. Ainsi pendant plusieurs heures la foule est agitée par un délire indescriptible. Le lendemain, lorsque les esclaves sont retournés à leurs travaux, on ne voit plus sur l'emplacement du camp qu'une herbe foulée, des baraques en ruines et des débris de haillons épars. Telles sont les saturnales auxquelles on donne le nom de *réveil*. Il est douteux qu'elles donnent à l'esclave plus de noblesse morale et un plus grand amour de la liberté.

Dans les plantations du midi, les missionnaires itinérans sont plus rares, et d'ailleurs leur présence ne serait guère tolérée par les créoles, qui depuis longtemps se méfient de tous les voyageurs indistinctement. Les nègres ne peuvent assister au service religieux de la secte à laquelle ils appartiennent, à moins qu'ils n'habitent dans le voisinage d'une

chapelle ou d'une église ; cependant ils ne sauraient se passer de rites religieux quelconques : les planteurs eux-mêmes savent que leurs nègres ont besoin d'une exaltation périodique pour s'étourdir sur les misères de l'esclavage. Tandis que les charmeurs de serpents et les adorateurs de gris-gris sont presque sans exception des nègres créoles, c'est toujours parmi les nègres américains qu'on choisit le prédicateur du camp. Aucune fête n'est complète si aux libations et aux danses ne succèdent des prières et un sermon déclamés du haut d'un tonneau par le pasteur en titre. Rien de plus lamentable que ces parodies religieuses auxquelles le maître invite parfois ses amis à assister. Un soir, j'étais présent à l'un de ces fêtes, et mon âme en est encore navrée. Les riches planteurs se promenaient sous le péristyle de la *vérandah* et respiraient voluptueusement l'air embaumé du soir ; les belles créoles, entourées de lucioles qui éclairaient leurs visages d'une lueur tremblotante, se balançaient nonchalamment dans leurs berceuses. Non loin de là, sous l'ombrage touffu des azédarachs, se pressaient les nègres de la plantation, honorés du regard souverain de leur maître, de leur maîtresse et des nobles amis. A quelques mètres de la *vérandah*, sur un tonneau renversé, était juché le prêcheur larmoyant, éclairé par une torche fixée à une colonne de la maison. Il n'avait point de Bible, car il ne savait pas lire, et d'ailleurs la Bible est proscrite ; mais, dans une espèce de pose extatique, les genoux demi fléchis, les mains jointes élevées à la hauteur de la poitrine, les yeux fermés, la tête rejetée en arrière, il récitait ou plutôt chantait d'une voix lente et plaintive des lambeaux de prières, des vers estropiés, des restes d'hymnes appris de quelque autre nègre dans une plantation du nord. A chaque instant s'élevait le rire cruel de ses maîtres, les plaisanteries se croisaient autour de lui ; mais il continuait impassible ; il fallait contenter le maître, et ne pas être sensible à l'injure. Chose fatidique cependant ! le pauvre esclave n'avait jamais appris et pendant plus de vingt ans n'avait récité qu'un seul sermon, et ce sermon, où les mêmes phrases revenaient constamment, avait pour texte la parabole du mauvais riche : «Oùi, s'écriait l'esclave avec la plus étrange naïveté, vous êtes riches, vous êtes puissans, vous avez de l'or et de l'argent, et vous vous roulez sur les pierres précieuses, vous avez des voitures et des chevaux et toutes les joies de ce monde. Tous vous envient ; mais souvenez-vous que cette nuit même votre vie vous sera redemandée. Et vous serez damnés à tout jamais, vous irez dans l'étang de feu et de soufre, vous serez brûlés du feu qui ne s'éteint point, et rongés du ver qui ne meurt point, tandis que le pauvre nègre ira dans le sein d'Abraham, et sera consolé par le bon Dieu de ses misères et de ses souffrances !» Ces paroles de l'esclave me faisaient frissonner ; elles me semblaient retentir comme un premier appel à la révolte et au massacre ; mais elles étaient tellement entrecoupées de hoquets et chantées sur un récitatif tellement étrange, que le sens en était presque complètement perdu pour les auditeurs. Et d'ailleurs les maîtres n'eussent jamais daigné comprendre les allusions naïves faites par le misérable esclave. Les rires ne cessèrent pas un seul instant, et quand le prêcheur descendit de son tonneau, la maîtresse de la maison lui fit donner une paire de pantalons et un verre de *brandy*. Il se confondit en remerciemens devant celle qu'il venait de condamner au feu éternel.

Ainsi, même du fond de cet affreux avilissement, du sein de ces cérémonies religieuses dans lesquelles les esclavagistes voient une de leurs meilleures sauvegardes, surgit une voix prophétique de vengeance et de rétribution. Ces quatre millions d'hommes si doux et si paisibles aujourd'hui peuvent dans un avenir prochain se relever avides et farouches. Défendue par le frein du travail, la terreur organisée, les divisions intestines des nègres, les mœurs sociales, le gouvernement et les puissantes corporations religieuses, l'iniquité de l'esclavage peut avoir une fin, car elle porte en elle-même le germe de sa propre destruction. Quels sont les moyens de défense du parti esclavagiste ? quelles seront ses chances dans la lutte terrible qu'on peut aujourd'hui prévoir ? C'est ce qui mérite une étude à part.

[RETOUR AU SOMMAIRE]

II

LES PLANTEURS ET LES ABOLITIONNISTES

(1 jan. 1861)

I. *The Barbarism of Slavery*, by Charles Sumner, Boston 1860. - II. *Maryland Slavery and Maryland Chivalry*, by R. G.S. Lane, Philadelphia 1860. - III. *Slavery doomed*, by Frederick Milner Edge, London 1860 - IV. *The Impending Crisis*, by Hinton Rowan Helper, New York 1858. - V. *Sociology of the South*, by George Fitzhugh, Richmond 1854. - VI. *The Negro-law of South-Carolina*, collected and digested by John Belton O'Neill, Columbia, 1848. - VII. *Code Noir de la Louisiane*, etc.

Nous avons essayé de faire connaître la situation des nègres esclaves d'Amérique ; c'est au milieu des planteurs qu'il faut maintenant nous placer. Quelle est leur attitude vis-à-vis du parti abolitionniste de la grande république ? Il faut le dire, les propriétaires d'esclaves semblent renoncer à la pensée de convaincre leurs adversaires autrement que par le droit de la force ; cependant, afin de se prouver à eux-mêmes la justice de leur cause et d'effacer dans leurs âmes jusqu'à l'ombre du remords, ils cherchent à étayer l'institution domestique de nombreux argumens tirés de l'histoire, de la morale, de la religion, et surtout du fait accompli. S'ils étaient complètement sincères, ils devraient se borner à prétendre que l'injustice est permise à tous ceux qui savent en profiter. Telle est la raison cachée qui inspire leur beau langage de vertu et de désintéressement. Il nous sera facile de résumer ici les argumens qu'ils emploient, car tous ces argumens se reproduisent avec une désespérante uniformité dans les discours qui se prononcent et les livres qui se publient au sud de la Chesapeake et de l'Ohio.

I.

Jadis les hommes du sud admettaient que l'esclavage est un mal ; ils déploraient l'origine de leurs richesses, et formulaient le désir que cette funeste institution léguée par leurs ancêtres fût enfin abolie. Pendant les débats engagés au sujet de la constitution fédérale après l'heureuse issue de la guerre de l'indépendance, Mason, lui-même propriétaire de nègres, tonnait contre l'esclavage, aux applaudissemens des planteurs ses collègues. «Chaque maître d'esclaves est né tyran !» s'écriait-il. Plus tard Jefferson, autre planteur de la Virginie, ajoutait : «L'esclavage ne peut exister qu'à la condition d'un despotisme incessant de la part du maître, d'une soumission dégradante de la part de l'opprimé. L'homme qui ne se déprave pas sous l'influence funeste de l'esclavage est vraiment un prodige !» En 1831 et 1832, la législature de la Virginie, qui depuis a montré, dans l'affaire de John Brown, à quelles violences les intérêts menacés peuvent recourir, proposa l'abolition graduelle de l'esclavage et discuta longuement les moyens d'obtenir ce résultat si désirable. A cette époque, sur trente-six sociétés abolitionnistes qui existaient dans les États-Unis, vingt-huit étaient composées de propriétaires d'esclaves.

De nos jours, les planteurs, éclairés par la haine et par la peur, retirent leurs aveux d'autrefois. L'esclavage ne leur semble plus un mal nécessaire ; c'est un bien, un avantage inappréciable, un vrai bonheur pour l'esclave lui-même, pour toute la race nègre, pour la religion, la morale et la propriété, pour l'ensemble des sociétés humaines. «Nous n'avons plus aucun doute sur nos droits, aucun scrupule à les affirmer, s'écrie le sénateur Hammond. Il fut un temps où nous avions encore des doutes et des scrupules. Nos ancêtres s'opposèrent à l'introduction de l'esclavage dans ce pays et léguèrent leur répugnance à leurs enfans. L'enthousiasme de la liberté, excité par nos glorieuses guerres d'indépendance, accrut encore cette aversion, et tous s'accordèrent à désirer l'abolition de l'esclavage ; mais, lorsque l'agitation abolitionniste commença dans le nord, nous avons été obligé d'examiner la question sous toutes ses faces, et le résultat de notre étude a été pour nous la conviction unanime que nous ne violons aucune loi divine en possédant des esclaves. Grâce aux abolitionnistes, notre conscience est parfaitement tranquille sur ce grave sujet, notre résolution est calme et ferme. Oui, l'esclavage n'est pas seulement un fait nécessaire et inexorable, mais aussi une institution morale et humaine, produisant les plus grands avantages politiques et sociaux !» Calhoun, le célèbre chef de file de tous les hommes d'état esclavagistes, est le premier qui ait osé se débarrasser de ce vain bagage des remords et affirmer la pureté de sa conscience au sujet de la possession de l'homme par l'homme. «L'esclavage, dit-il, est la base la plus sûre et la plus stable des institutions libres dans le monde.» Un de ses élèves, M. Brown, prétend que «l'esclavage est une grande bénédiction morale, sociale et politique, une bénédiction à la fois pour le maître et pour l'esclave.» D'autres sénateurs, encore plus lyriques, nous apprennent que «l'institution de l'esclavage ennoblit le maître et le serviteur !»

Ces affirmations si tranchantes ne suffisent pas pour démontrer la légitimité de l'esclavage, il faut aussi donner des preuves à l'appui. Les planteurs se hâtent de les fournir. Sentant tout d'abord le besoin d'établir sur une base solide l'origine de leur domination, ils invoquent les théories inventées pour justifier la propriété en général. En effet, de même que le sol appartient au premier occupant et à sa descendance, de même l'homme appartient avec toute sa race à son premier vainqueur. Quand même la victoire serait le résultat d'un crime, la prescription ne tarde pas à transformer le mal en bien, et, par le cours des années, l'homme volé à lui-même devient graduellement propriété légitime. Une longue suite d'héritages, d'achats et de ventes a constaté la validité des titres possédés par le planteur, et maintenant des hommes déloyaux pourraient seuls lui contester son droit. «Le propriétaire d'esclaves, dit un arrêt de la cour suprême de la Georgie, possède son nègre comme un immeuble ; il le tient directement de ses ancêtres ou du négrier, de même

que celui-ci le tenait du chasseur de nègres.»

Après avoir établi que la possession des nègres est suffisamment justifiée par l'hérédité, les défenseurs de l'esclavage cherchent à prouver que les noirs ont été créés pour la servitude. D'après ces théoriciens, les faits implacables de l'histoire prononcent sans appel. Partout où les Africains se sont trouvés en contact avec d'autres races, ils ont été asservis ; leur histoire se confond avec celle de l'esclavage, auquel ils sont évidemment prédestinés. Il ne se révoltent pas sous la tyrannie comme l'Indien, ils rampent devant le maître qui les frappe, ils se font petits pour éviter l'insulte, ils flattent celui dont ils ont peur. Toutes les lâchetés que la position d'esclave impose aux nègres leur sont reprochées comme si elles étaient spontanées. L'avilissement des serviteurs semble établir le droit des maîtres, et le crime même des oppresseurs est mis sur le compte des opprimés. L'Africain n'est-il pas incapable de se gouverner lui-même, insouciant, superficiel ? C'est un enfant sans volonté, n'ayant que des caprices et des appétits ; il doit être nécessairement mis en tutelle. Il a besoin d'un père, ou bien, à défaut de père, d'un commandeur armé du fouet. Pour le civiliser, il faut le rendre esclave.

Aux yeux des hommes vulgaires et ignorans qui se contentent de l'apparence, la couleur de la peau suffit à elle seule pour établir la condamnation de la race nègre à une éternelle servitude. D'après les esclavagistes, les grosses lèvres, les cheveux crépus, l'angle facial déprimé du noir, sont autant de signes d'une infériorité physique relativement au blanc, et suffisent pour constituer une différence spécifique. Pour eux, les blancs et les nègres sont des espèces complètement distinctes, et ne peuvent se mélanger d'une manière permanente. Rejetant les faits innombrables offerts par l'Amérique espagnole, où quinze millions d'hommes appartiennent plus ou moins à la race mêlée, les défenseurs de l'esclavage préfèrent s'appuyer sur quelques statistiques produites par des médecins *yankees*, grands détracteurs de l'espèce africaine. Si le résultat de ces recherches était conforme à la vérité, le mulâtre vivrait en moyenne beaucoup moins longtemps que le blanc ou le noir, il serait miné par des maladies chroniques, les femmes de sang mêlé allaiteraient mal leurs enfans, et la plupart des nourrissons périraient quelque temps après leur naissance. Les mariages conclus entre mulâtres seraient rarement prolifiques, en sorte que fatalement la race hybride serait condamnée à périr, absorbée par les types primitifs. A ces résultats statistiques, obtenus dans un pays où l'aversion générale crée aux hommes de couleur une position tout exceptionnelle, on peut opposer les résultats contraires qui se produisent dans les contrées où règne la liberté. Et quand même une race hybride ne pourrait se former, quand même les blancs et les noirs seraient des espèces complètement irréductibles, la différence de couleur et d'origine doit-elle nécessairement produire la haine et l'injustice ? La distinction des races change-t-elle le mal en bien et le bien en mal, ainsi que le prétendent les propriétaires d'esclaves ?

Ceux-ci ne peuvent avoir qu'une seule raison de haïr leurs nègres : le mal qu'ils leur font en leur ravissant la liberté. Autrefois, lorsque les esclaves blancs étaient un article de pacotille, lorsqu'on les achetait en Angleterre et en Allemagne pour les revendre en Amérique aux enchères, lorsque de vraies foires d'hommes se tenaient sur les vaisseaux arrivés d'Europe, lorsque les Écossais faits prisonniers à la bataille de Dumbarton, les royalistes vaincus à Worcester, les chefs de l'insurrection de Penrhyddelan, les catholiques d'Irlande et les monmouthistes d'Angleterre étaient vendus au plus offrant (21), les planteurs éprouvaient pour ces malheureux blancs le même dégoût qu'ils montrent aujourd'hui à leurs nègres. De même lorsque les Indiens capturés à la guerre faisaient partie du butin, que tous les peaux-rouges ennemis étaient d'avance condamnés à l'esclavage ou à la mort, lorsque le gouvernement de la Caroline du sud offrait 50 dollars par tête d'indigène assassiné, les Indiens étaient, comme les nègres, des objets d'horreur pour les envahisseurs blancs. Ce qui toutefois a relevé les petits-fils des esclaves blancs aux yeux de leurs compatriotes les planteurs, c'est le titre d'hommes libres qu'ils ont acquis. Maintenant ils sont en tout point les égaux de leurs anciens maîtres, et plusieurs d'entre eux occupent les fonctions les plus élevées de la république. Les Indiens aussi, en combattant pour leur liberté et en refusant obstinément le travail qu'on voulait leur imposer, ont su conquérir une certaine égalité ; ils sont tenus en estime malgré la couleur de leur peau, et d'après le code noir «le sang qui coule dans leurs veines est, comme celui du blanc, le sang de la liberté (22).» Une preuve que la vraie cause de l'opprobre qui pèse sur les nègres n'est point la couleur, mais bien l'esclavage, c'est que les blancs qui comptent parmi leurs ancêtres un seul Africain sont tenus comme noirs eux-mêmes malgré le témoignage de leur peau. Un seul globule impur suffit pour souiller tout le sang du cœur. Il y a quelques années, le bruit se répandit qu'un des personnages les plus éminens de la Louisiane n'était pas de race pure, que l'une de ses trisaïeules avait vu le jour en Afrique. Le scandale fut immense, un procès émouvant se déroula devant la haute cour, et bien que le défenseur ait réussi, par ses larmes et ses argumens, à laver le prévenu de cette énorme accusation, bien qu'il ait pu faire prononcer que la trisaïeulle était née de parens indiens, et que les seize seizièmes du sang de son client ne roulaient pas une goutte impure, cependant le soupçon et le mépris n'ont cessé,

malgré l'acquiescement, de planer sur le personnage accusé.

Quand même les principes sacrés de l'hérédité, le fait accompli, la différence de couleur, l'antagonisme historique des blancs et des noirs, seraient insuffisants pour justifier la prise de possession des esclaves, les défenseurs de l'*institution domestique* ne s'en croiraient pas moins en droit d'agir comme ils l'ont fait jusqu'à nos jours. L'esclavage fût-il en désaccord avec les lois de la morale vulgaire, les Américains devraient le maintenir par bonté d'âme, car le bien des nègres eux-mêmes l'exige ! - Quel bonheur, disent les propriétaires d'esclaves, quel bonheur pour les pauvres noirs d'avoir échangé leur servitude sur les bords du Niger contre une servitude sur les rivages du Mississippi ! Ils vivaient comme des animaux à l'ombre de leurs baobabs, ils étaient vendus pour une bouteille d'eau-de-vie ou faits captifs dans quelque guerre sanglante, ils avaient sans cesse à craindre d'être sacrifiés vivants sur la tombe d'un chef. Pour eux, aucun progrès ; grossiers et nus comme leurs pères, ils n'avaient d'autre joie que la satisfaction de leurs appétits matériels. Aujourd'hui les nègres d'Amérique sont encore esclaves, il est vrai ; mais ils ont quitté les ténèbres pour la lumière, la barbarie pour la civilisation, l'idolâtrie pour le christianisme, en un mot la mort pour la vie !

C'est donc par humanité que les négriers ont volé des millions de noirs sur la côte d'Afrique, ont fomenté les guerres civiles dans les petits royaumes de ce continent, ont entassé à fond de cale les corps de tant de malheureux ! Ils étaient les hérauts de la civilisation, et la postérité ne saura trop les bénir d'avoir accompli au péril de leur vie ce grand œuvre du rapprochement des races. Ils prétendent avoir fait, au nom de Mammon, par la ruse, le vol, l'assassinat et la guerre civile, plus que ne peuvent faire les envahissements graduels et pacifiques du commerce, de l'émigration libre, de l'éducation ! Ils ont rendu plus de services à l'humanité que les missionnaires du sud de l'Afrique ! Pour tout dire, l'esclavage est, d'après les logiciens du sud, la base même des sociétés, et sans l'asservissement d'une moitié de l'humanité, le progrès serait impossible pour l'autre moitié. Les propriétaires d'esclaves vont jusqu'à revendiquer une solidarité glorieuse avec ceux qui ont élevé le Parthénon et gagné la bataille de Salamine. A les en croire, si la république athénienne doit être à jamais l'éblouissement des âges, c'est que ses libres citoyens pouvaient s'occuper de grandes choses en laissant les travaux serviles à des êtres dégradés. «Il est des hommes, dit George Fitzhugh, un des plus éloquents défenseurs de l'esclavage, il est des hommes qui naissent tout bâtés, et il en est d'autres qui naissent armés du fouet et de l'éperon... Toute société qui veut changer cet ordre de choses institué par Dieu même est condamnée d'avance à la destruction !» Dût le monde entier les abandonner, les planteurs se resteraient fidèles à eux-mêmes ; ils maintiendraient sans hésitation la légitimité de l'esclavage, car c'est là une question de vie et de mort pour leurs institutions ainsi que pour leurs personnes. Dans un élan d'éloquence, le gouverneur d'un état du sud, M. Mac Duffie, s'écriait : «L'esclavage est la pierre angulaire de notre édifice républicain!» Quel effrayant aveu ! Ainsi Washington en fondant la patrie américaine, Jefferson en inscrivant en tête de la constitution nationale la déclaration que tous les hommes sont nés égaux, auraient fait reposer la liberté des blancs sur l'esclavage de leurs frères noirs ! Ainsi cette terre de liberté, celle vers laquelle se sont pendant un demi-siècle tournés les yeux de tous les opprimés d'Europe, vers laquelle coule incessamment un fleuve d'hommes cherchant à la fois le bien-être et l'indépendance, cette terre doit être éternellement le cachot de plusieurs millions de noirs, afin d'assurer aux blancs le bonheur qu'ils viennent chercher ! Pour expliquer son assertion, le gouverneur Mac Duffie affirme que, dans toute république viable, le pouvoir doit nécessairement appartenir à une minorité intelligente et riche ; or le meilleur moyen de lui assurer ce pouvoir n'est-il pas d'asservir une moitié de la population en intéressant l'autre moitié à l'état de choses existant par la certitude de tout perdre, si une insurrection vient à triompher ? D'un côté, la conservation de la république repose donc sur la terreur des esclaves ; de l'autre, la paix n'est garantie par les appréhensions des maîtres qu'à la seule condition d'un effroi général. Que tous tremblent, les blancs en présence des noirs, les noirs en présence des blancs : le salut de la patrie est assuré ! Telle est pour les esclavagistes américains la garantie suprême du maintien de leurs institutions prétendues libres.

L'exclamation de M. Mac Duffie ne se rapporte pas seulement aux états à esclaves, elle se rapporte aussi d'une manière générale à la république américaine tout entière. Elle n'est heureusement point encore vraie, mais elle tend à le devenir, et si les états du nord ne rejettent pas définitivement toute complicité avec ceux du sud, ils seront malgré eux entraînés dans la même voie. Plus puissants, plus riches, plus nombreux que leurs voisins, les hommes du nord ont néanmoins jusqu'à présent cédé sur toutes les questions importantes. Par le compromis de 1820, ils ont permis l'annexion du Missouri aux terres de l'esclavage ; ils ont laissé arracher au Mexique l'état du Texas, aujourd'hui transformé en pépinière d'esclaves ; ils ont abandonné la cause des colons du Kansas et pour ainsi dire autorisé la guerre sauvage qui ensanglanta ce territoire ; ils ont voté la loi des esclaves fugitifs et décrété que le nègre, en s'échappant, volait son propre corps ; ils ont, par la voix du congrès, permis aux planteurs d'introduire leur propriété

vivante dans les territoires malgré la volonté des habitants ; par la voix du tribunal suprême, qui est la conscience nationale elle-même, ils ont refusé tous les droits de l'homme au nègre libre. Encore aujourd'hui, ils prêtent leurs agens et leurs soldats pour maintenir l'esclavage, empêcher l'insurrection servile, ramener les nègres fugitifs ; ils célèbrent avec les planteurs les mêmes fêtes en l'honneur d'une liberté qui n'existe que pour les blancs. La constitution elle-même s'en va à la dérive, emportée, comme une barque rompue, par un flot de lois et de décrets rendus en l'honneur de l'esclavage. Puisque les hommes du nord n'ont cessé d'imaginer des compromis avec les oppresseurs de la race noire, ils sont devenus complices et solidaires de leurs actes ; ils n'ont pas même, comme Pilate, le droit de se laver les mains et de se proclamer innocents du sang injustement répandu. Le mal est très envahissant de sa nature : si les états du nord ne séparent pas nettement leur cause de celle des esclavagistes, leur liberté sera attaquée de la gangrène, et la parole de M. Mac Duffie deviendra complètement vraie : «L'esclavage est la pierre angulaire de notre édifice républicain !» Ces institutions du sud, où les habitudes de la liberté se mêlent d'une manière intime avec les horreurs de l'esclavage, exercent une influence tellement délétère que, même à Liberia, cette république de nègres modelée sur le type de la république américaine, la servitude a été rétablie avec tout son cortège de crimes. L'esclavage domestique y existe ainsi qu'aux États-Unis, les indigènes y sont achetés, vendus, battus et méprisés par leurs nouveaux maîtres, comme le sont les nègres d'Amérique par leurs maîtres blancs (23). «Les nouveaux-venus sont étonnés, dit un missionnaire noir de Liberia, en voyant les riches et les pauvres de la république fouetter impunément leurs serviteurs ; mais on s'y habitue facilement, et l'on voit dans cet usage du fouet non plus une injustice, mais un mal nécessaire.»

On voit que les esclavagistes occupent une position très forte, puisqu'ils s'appuient sur la propriété elle-même ; mais leur plus solide alliée est la religion. Affirmant, avec la plupart des sectes chrétiennes, que le texte de la Bible est littéralement inspiré par Dieu même, ils disent accepter les paroles de ce livre comme la règle de leur conduite. En effet, les textes bibliques ne manquent point pour justifier l'esclavage. Ils racontent avec onction l'histoire de la malédiction de Cham ; ils prouvent que, dans le Décalogue même, la possession d'un homme par un autre homme est formellement reconnue ; ils établissent sans peine que maintes et maintes fois les législateurs et les prophètes, se disant inspirés de Dieu, ont voué à l'esclavage ou à la mort les Hébreux, les Édomites, les Philistins et autres peuplades qui guerroyaient contre les Hébreux. Ils affirment aussi, en s'appuyant sur les textes, que l'Évangile sanctionne implicitement la servitude, et ils citent l'exemple de saint Paul renvoyant à son maître un esclave fugitif. Forts de cet appui, ils en appellent solennellement au *grand juge* dont ils se disent les apôtres : ils maudissent les abolitionnistes comme des blasphémateurs, des contempteurs de la parole divine ; ils condamnent au feu à venir, comme du haut d'un tribunal céleste, tous ceux qui voient un crime dans l'achat de l'homme par l'homme. Ayant ainsi mis de leur côté le Dieu des armées, ils peuvent tout se permettre ; ils peuvent décréter le rétablissement de la traite, la mise en esclavage de tous les nègres libres, au besoin la mort pour l'abolitionniste blanc : n'ont-ils pas pour eux l'exemple des prophètes, des juges et des rois inspirés de la Judée ? Le premier acte de la législature de la Caroline du sud, en proclamant son indépendance, a été de décréter un jour de jeûne solennel et d'invoquer le Tout-Puissant «comme il convient à un peuple moral et religieux.»

II.

Le problème de l'esclavage, un des plus terribles sans aucun doute qui aient jamais été posés devant le genre humain, serait-il donc insoluble par des moyens pacifiques ?

Le moyen qui se présente au premier abord à l'esprit, - le rachat intégral des esclaves américains, - ne serait praticable que s'il y avait accord entre tous les peuples civilisés en vue de ce résultat, car les finances d'aucun gouvernement isolé ne pourraient subvenir à une semblable dépense. En 1848, la France a payé 126 millions le rachat de ses esclaves, l'Angleterre avait voté dès 1837 la somme bien plus considérable de 500 millions pour le même objet ; mais si le gouvernement des États-Unis voulait faire de tous les esclaves américains autant d'hommes libres en les achetant à leurs propriétaires, il faudrait, en adoptant l'évaluation minime de 1,000 dollars par tête, grever le budget national d'une somme de 4 milliards 200 millions de dollars, soit plus de 20 milliards de francs. Quand même les planteurs, avec une générosité dont ils n'ont guère donné de preuves, se contenteraient de l'ancienne évaluation fictive de 600 dollars par esclave, évaluation adoptée jadis pour fixer la quote-part des impôts, l'indemnité serait encore de 12 milliards. En outre les propriétaires d'esclaves réclameraient sans aucun doute 12 milliards de plus pour les dédommager de la baisse subite et inévitable du prix des terres. Quoi qu'il en soit, il est manifestement impossible de trouver pour le rachat des esclaves cette immense rançon à laquelle chaque année qui s'écoule ajoute quelques centaines de millions de plus.

Admettons cependant que cette effroyable somme puisse être payée, et que les nègres, esclaves aujourd'hui, redressent enfin leurs têtes : la question terrible n'est pas encore résolue, les blancs et les noirs ne cessent point d'être des ennemis irréconciliables, l'abîme de haine les sépare toujours, et le souvenir du passé condamne la race nègre à la misère ou à la mort. «Si on libère nos esclaves, me disait un planteur, excellent homme qui se calomniait certainement lui-même, mais ne calomniait point sa caste, qu'on nous paie d'abord la valeur intégrale, puis qu'on se hâte de les éloigner du pays, car, je vous l'affirme, dix ans après le jour de l'émancipation, il ne resterait plus un seul nègre dans le pays ; nous les aurions tous exterminés à coups de carabine.» Le sénateur Hammond prétend que les nègres donneraient le signal de l'attaque, mais la conclusion à laquelle il arrive est la même que celle du planteur : «Avant que plusieurs lunes ne fussent révolues, s'écrie-t-il, la race africaine serait massacrée ou de nouveau réduite en esclavage !» Ainsi l'émancipation pacifique semble impossible, et la lutte menace de se terminer comme à Saint-Domingue par l'expulsion ou l'extermination de l'une des deux races ennemies.

Épouvantés par la perspective de guerre et de désordre offerte par l'émancipation, la plupart des abolitionnistes, et Mme Beecher Stowe entre autres, proposent de renvoyer tous les nègres libres en Afrique, et de leur donner à coloniser et à civiliser ces côtes de Guinée où leurs ancêtres ont été jadis volés par les négriers. Cette solution du problème est tout simplement impossible. Pour exiler ainsi les esclaves libérés du sol de l'Amérique, il faudrait d'abord obtenir le consentement des nègres, dont les conditions d'hygiène ont été changées par le climat du Nouveau-Monde, et qui redoutent à juste raison le climat à la fois humide et torride d'Afrique tropicale. Si on les transportait malgré eux, on se rendrait coupable d'un forfait semblable à celui qu'on a commis envers leurs ancêtres ; on organiserait sur une échelle gigantesque la proscription en masse de plusieurs milliers d'hommes. Non, puisqu'on a arraché les nègres à leur première patrie, qu'on les laisse maintenant dans celle qu'on leur a donnée ! Ils sont nés en Amérique, ils y ont passé leur enfance, ils y ont souffert : qu'ils puissent enfin y être heureux ! Ils ont été torturés par des maîtres : qu'ils deviennent citoyens et jouissent de la liberté ! Le même sol qui a vu leur avilissement doit être le théâtre de leur réhabilitation. Si plusieurs d'entre eux veulent contribuer par leur travail à la prospérité de Liberia, les rapports entre les deux continents et les progrès de la civilisation ne peuvent qu'y gagner ; mais n'est-il pas probable et même certain que presque tous les nègres de l'Amérique du nord se grouperont peu à peu dans les îles merveilleuses de la mer azurée des Caraïbes, sur les plages du golfe du Mexique, dans l'Amérique tropicale, où leurs frères ont déjà fondé diverses républiques douées de tous les germes d'une grande prospérité future ? Qui sait même si les magnifiques pays que l'ambition du flibustier Walker avait baptisés du nom d'*empire indienne* formeront pas quelque jour une vaste république de nègres ?

Si les gouvernements des états du sud étaient sages, ils tâcheraient de conjurer les dangers de l'avenir par une émancipation graduelle des esclaves. Ils devraient d'abord proclamer la liberté de tous les négillons nés ou à naître sur leurs plantations, puis les faire soigneusement instruire dans les écoles publiques professionnelles, et les rendre maîtres absolus de leurs actions à l'âge de vingt ans. Tel est, moins l'instruction gratuite et obligatoire, le moyen qu'ont adopté la plupart des états du nord et diverses républiques de l'Amérique espagnole, afin d'obtenir l'extinction graduelle de l'esclavage ; telle était aussi la loi que la législature de la Virginie fut sur le point de voter dans les sessions de 1831 et de 1832, et qu'elle rejeta par haine des partis abolitionnistes qui commençaient à agiter l'empire. On devrait aussi permettre aux esclaves de se louer eux-mêmes et de se racheter graduellement en accumulant leurs petites épargnes, accorder au fils libre, ainsi que le stipulait dans les colonies françaises la loi connue sous le nom de loi Mackau, le privilège de libérer par son travail son père, sa mère, ou les autres membres de sa famille. Surtout il faudrait relever les nègres à leurs propres yeux en offrant la liberté en prime à tous les esclaves qui se distingueraient par leur amour du travail, leur intelligence, leurs nobles actions ; en prévision de la liberté, on formerait ainsi une génération qui en serait digne. Ces mêmes planteurs qui ont pu décider le gouvernement fédéral à faire offrir plusieurs fois la somme de 200 millions de dollars, plus d'un milliard de francs, pour l'achat de l'île de Cuba, c'est-à-dire pour l'annexion d'un million d'esclaves et l'aggravation des dangers qui les menacent, pourraient bien consacrer cette même somme à la transformation d'un peuple d'esclaves en un peuple d'hommes libres. En ayant recours à l'expédient de l'émancipation graduelle, les planteurs éviteraient une effroyable guerre des races, sans avoir à craindre de se réduire eux-mêmes à la mendicité. Pendant toute la durée d'une génération, ils auraient le temps de se préparer à l'avènement de la liberté, ils s'accoutumeraient à voir à côté d'eux une foule toujours grossissante de nègres libres ; ils se débarrasseraient peu à peu de leurs préjugés et de leurs haines, et devant le monde se libéreraient du crime qui pèse maintenant sur eux et les signale à la répulsion de tous.

Certains abolitionnistes espèrent que les évasions de nègres finiront par diminuer sensiblement le nombre des esclaves,

et forceront peu à peu les maîtres à abandonner par lassitude leurs titres de propriété. Malheureusement ces âmes naïves ne se font aucune idée des obstacles presque insurmontables que rencontrent les nègres ou les hommes de couleur fugitifs. Il est nuit : au clair de lune, l'esclave évadé voit disparaître derrière les champs de cannes les lourdes cheminées de l'usine et les pacaniers de la cour seigneuriale. Il s'échappe par les fossés d'écoulement, afin qu'on ne puisse suivre ses traces, puis il s'enfonce dans la forêt sous les sombres cyprès aux racines noyées. Malgré les serpents enroulés autour des troncs, malgré les chats-tigres qui rôdent au milieu des touffes de lataniers, malgré les hurlements lointains, toutes ces voix stridentes ou sifflantes qui sortent des fourrés, malgré les frôlements des pas à demi étouffés, il court, redoutant moins les terreurs de la forêt mystérieuse que la case où il vient de laisser femme, enfants, amis, sous la menace du fouet de l'économe. Arrivé au bord d'un marécage, il s'y jette, son couteau entre les dents, et nage dans la vase liquide, effarouchant les crocodiles qui plongent à ses côtés et vont chercher une retraite au plus épais des roseaux. Il atteint l'autre bord tout couvert de limon et continue sa route, guidé seulement par les étoiles qu'il entrevoit à travers le branchage. Il faut qu'au lever du jour il ait mis entre son maître et lui une large zone de forêts et de *bayous*, il faut que les chiens cubanais, dogues au poil roux, agiles comme des lévriers et dressés à la chasse à l'homme, perdent sa piste et ne puissent le traquer dans sa retraite. Il n'a pour nourriture que des reptiles, les jeunes pousses des lataniers, ou les fruits du nénuphar à grand'peine recueillis sur la surface des eaux : peu lui importerait s'il avait du moins la conscience de sa liberté et s'il osait regarder de l'œil d'un homme libre cette nature inhospitalière dont il tente les solitudes inviolées ; mais ses membres tremblent comme la feuille, à chaque instant il croit entendre les courts aboiements du terrible chien de chasse, il s'attend à voir à travers le feuillage reluire le canon de la carabine du maître... Malgré sa fuite, il ne s'appartient pas : il est toujours esclave ; il ne peut jouir un seul moment de sa liberté si chèrement achetée. Le jour, il se blottit dans les broussailles à côté des serpents et des lézards ; la nuit, il marche vers le nord ou vers l'ouest, se hasardant parfois sur la lisière de quelque plantation pour cueillir des épis de maïs ou déterrer des pommes de terre.

Pendant ce voyage de mille lieues entrepris dans l'espoir presque insensé d'atteindre la terre de liberté dont il a vaguement ouï parler, qu'il se garde surtout de se laisser entrevoir par un homme à la peau blanche ou même par un noir, frère corrompu qui pourrait le trahir ! Qu'il soit plus solitaire et plus farouche que le loup, car on le considère aussi comme une bête fauve, et si le bruit de son passage se répand, on organise aussitôt une battue pour sa capture. Chaque homme est son ennemi, le blanc parce qu'il est libre, le nègre parce qu'il est encore esclave ; il ne peut compter que sur lui-même dans cet immense territoire, qu'il mettra des mois ou des années à franchir ! Le plus souvent, il n'arrive pas au terme de son voyage : il se noie dans quelque marécage, il meurt de faim dans la forêt, ou bien il est suivi à la piste par des chasseurs d'hommes, saisi à la gorge par le dogue d'un planteur et mené à coups de fouet dans la geôle la plus voisine. Là on commence par le flageller jusqu'au sang, on lui met au cou un collier de fer armé de deux longues pointes qui se recourbent en cornes de chaque côté de la tête ; puis on le condamne aux travaux forcés jusqu'à l'arrivée du maître.

La perspective de tant de dangers à braver et d'un si terrible insuccès effraie la plupart des esclaves qui désireraient recouvrer leur liberté ; le nombre de ceux qui tentent ainsi l'impossible n'atteint probablement pas deux mille par an ; et la population totale des nègres réfugiés dans les provinces anglaises du Canada s'élève au plus à quarante ou quarante-cinq mille. Même parmi les esclaves fugitifs, on aurait tort de voir toujours des amateurs de la liberté capables de braver famine et dangers pour redresser la tête en levant vers le ciel leurs mains libres d'entraves. La plupart des nègres *marrons*, abrutis par la servitude, ne cherchent à s'assurer que le loisir. D'ordinaire ils s'enfuient avant le commencement des grands travaux de l'année, et pendant que leurs compagnons d'esclavage abreuvant les sillons de leurs sueurs, ils sont nichés dans un gerbier d'où ils surveillent d'un œil superbe tous les travaux de la plantation, ou bien ils parcourent les cyprès à la poursuite des sarigues et des écureuils. La nuit, ils s'introduisent dans les cours, comme des renards, pour voler des poules et des épis de maïs. Les planteurs connaissent la mollesse et la lâcheté de ces nègres et s'abstiennent de les poursuivre, sachant bien qu'ils viendront se livrer tôt ou tard. En effet, quand ces fugitifs commencent à maigrir, quand ils sont las de leurs courses aventureuses dans la forêt, et que la saison des grands travaux est passée, ils se présentent de nouveau devant leurs maîtres, et ils en sont quittes pour une cinquantaine de coups de fouet et un carcan de fer autour du cou. Que leur importe ? L'année prochaine, à pareille époque, ils recommenceront leurs douces flâneries à travers les bois et les champs. Il n'est peut-être pas dans les États-Unis une seule grande plantation qui ne compte un ou plusieurs de ces nègres coutumiers du marronnage. En revanche, on cite à peine un ou deux exemples d'esclaves qui aient refusé tout travail par sentiment de leur dignité et préféré se suicider sous les yeux de leurs maîtres ou se casser le bras dans les engrenages de l'usine. Ce refus héroïque du travail, si général chez les Indiens réduits en esclavage, est extrêmement rare chez le nègre ; pour s'affranchir, il court

rarement au-devant de la mort.

Dans les conditions actuelles, une sérieuse insurrection des esclaves américains semble assez improbable, et ceux qui font de la liberté des noirs l'espérance de leur vie ne doivent guère compter sur une émancipation violente dans un avenir prochain. Livrés à eux-mêmes, les nègres d'Amérique ne se révolteront certainement pas, car ils n'ont jamais connu la liberté. Au moins les esclaves de Saint-Domingue se rappelaient en grand nombre les plages et les marais de l'Afrique, les fleuves, les lacs immenses et les forêts de baobabs ; ils avaient des traditions de liberté. L'esclave américain est né dans l'esclavage, son père avant lui et son grand-père étaient esclaves ; toutes ses traditions sont des traditions de servitude ; il voit tous ses ancêtres une bêche à la main, son maître est devenu pour lui une institution, le destin lui-même ; rêver la liberté, c'est rêver l'impossible. Aussi dur que soit son labeur, il y est habitué autant qu'on peut l'être ; les coups de fouet sont pour lui un des nombreux, mais nécessaires désagréments de la vie. Il les subit avec une résignation de fataliste, car il a perdu ce désir de vengeance brutale du barbare qui frappe quand il est frappé, et il n'a pas encore la dignité de l'homme libre qui brise en même temps les entraves morales et les chaînes de fer. Aussi les propriétaires d'esclaves redoutent fort peu une insurrection spontanée, ils feignent même de ne craindre aucun mouvement sérieux dans le cas d'une guerre avec l'étranger ou avec les états du nord ; d'après eux, le nègre asservi n'est jamais un homme et ne peut comprendre le langage de la liberté. Il est possible en effet qu'à l'origine même d'une guerre la population esclave restât soumise ; lors de la courageuse tentative de John Brown, on a vu les nègres libérés refuser eux-mêmes de prendre les armes ; habitués à l'obéissance, ils demandaient à continuer leurs travaux serviles, comme si l'heure de la liberté n'eût pas déjà sonné. Les dangers ne pouvaient devenir imminents pour les maîtres que si cette lutte, commencée par des blancs, se fût prolongée pendant quelques semaines.

À tort ou à raison, les planteurs du sud voient plus de sécurité que de sujets de crainte dans la possession d'un grand nombre d'esclaves, car plus ils auront de nègres à leur service, et plus ils décourageront le travail libre, forçant à l'émigration tous les blancs non propriétaires d'esclaves. Leur idéal serait de rester seuls dans le pays avec leurs chiourmes de noirs, sans que personne vint jamais s'ingérer dans leurs affaires. Aussi demandent-ils impérieusement le rappel des lois qui abolissent la traite, il réclament le droit inaliénable des citoyens libres de pouvoir voler des noirs par milliers sur les côtes d'Afrique, pour les faire travailler dans les marais fiévreux des Carolines et de la Floride. Plusieurs fois, les législateurs de la Caroline du sud et des états limitrophes ont demandé que les nègres capturés sur les navires négriers par les croiseurs américains fussent vendus comme esclaves, et déjà en 1858 les officiers fédéraux ont été obligés de faire pointer les canons d'un fort sur la populace de Charleston pour sauver une cargaison de noirs délivrés.

En fait, la traite des nègres, officiellement abolie en 1808 malgré l'opposition du Massachusetts et de quelques autres états, est rétablie, et s'exerce avec le même accompagnement d'horreurs qu'autrefois. Des armateurs de Boston, de New-York, de Charleston, de la Nouvelle-Orléans, fondent des sociétés par actions de 1,000 dollars chacune, et font appel aux capitaux, comme ils le feraient pour une entreprise commerciale ordinaire. La perspective d'un bénéfice considérable attire un grand nombre de bailleurs de fonds, et bientôt de magnifiques navires, dont la destination n'est un mystère pour personne, mais qui sont munis de papiers parfaitement en règle, quittent le port et cinglent vers La Havane, où ils prennent leur provision d'eau, - du rhum et des fusils pour commercer avec les marchands de nègres, - des ceps et des menottes pour amarrer leur cargaison future. D'avance la compagnie expédie sur les côtes de Guinée ou de Mozambique des agents chargés d'acheter des esclaves et de signaler aux négriers la présence des croiseurs par de grands feux allumés sur la plage ; quelquefois aussi elle envoie à la côte d'Afrique de petits navires pourvus des provisions nécessaires. Les bâtimens de la compagnie, souples et légers *clippers* qui volent comme des oiseaux devant la brise, mouillent à l'endroit convenu, embarquent les hommes troqués contre quelques barriques d'eau-de-vie, et remettent aussitôt le cap sur l'île de Cuba, où des autorités complices vérifient les marchandises et visent les papiers du capitaine. Si les navires, malgré leur agilité, ne peuvent échapper à la poursuite des frégates anglaises, il leur reste toujours la suprême ressource de hisser l'inviolable drapeau américain. Se mettant ainsi sous la protection de la glorieuse république, ils peuvent être sûrs d'être épargnés, et quand même ils seraient menés dans un port des États-Unis, à Norfolk ou à New-York, ils n'ignorent point que la complicité morale et les temporisations de leurs juges les rendront bientôt à la liberté.

Les profits d'un pareil commerce sont énormes. Autrefois, lorsqu'un seul navire sur trois échappait aux croiseurs, le négrier réalisait un bénéfice considérable, et depuis que de grandes compagnies d'actionnaires ont remplacé l'industrie privée, les profits ont singulièrement augmenté, car les risques diminuent progressivement à mesure qu'on emploie un

plus grand nombre de bâtimens. On a calculé qu'en sauvant un seul navire sur six, on pourrait, par la vente de la cargaison humaine, réaliser encore un très joli bénéfice, défalcation faite de toutes les dépenses. Or les croiseurs anglais et américains ne capturent guère qu'un négrier sur trois, et l'esclave acheté de 20 à 100 francs sur la côte de Guinée est revendu en moyenne plus de 1,000 francs aux planteurs de Cuba. Les capitaines de navires négriers, après avoir débarqué leur cargaison, abandonnent parfois leurs bâtimens au milieu des écueils ; la perte d'un navire ébrèche à peine leur énorme bénéfice. Un négrier, don Eugenio Vinas, a réalisé en 1859, à son quatre-vingt-cinquième voyage, sur une cargaison de douze cents nègres, dont quatre cent cinquante sont morts en cours de route, un bénéfice net de 900,000 fr., sans compter 500.000 fr. distribués généreusement aux autorités cubaines. En 1857, on estimait les profits des sociétés de traites à 1,400 pour 100 (1400%) dans la seule année. Ce sont là des chiffres de nature à faire impression sur les spéculateurs *yankees* ; aussi les actions des compagnies de négriers sont-elles en grande faveur sur les marchés de New-York et de Boston, et les navires qui vont acheter du *bois d'ébène* sur la côte de Guinée sont accompagnés dans leur traversée par les vœux de bien des négocians, d'ailleurs très pieux et très honorables. Dans les deux seuls mois de mars et avril 1858, cinquante navires, presque tous américains et pouvant contenir environ six cent cinquante esclaves chacun, sont partis de La Havane. On peut évaluer à quatre-vingt-dix environ le nombre de bâtimens employés au service de la traite entre l'île de Cuba et l'Afrique. Quarante mille esclaves sont débarqués chaque année dans les ports de l'île : c'est donc bien inutilement que les vaisseaux anglais croisent depuis quarante ans dans l'Atlantique à la recherche des négriers ; le milliard dépensé par le gouvernement anglais pour les croisières n'a servi qu'à rendre la traite plus horrible.

Ces quarante mille noirs ne restent pas tous dans l'île de Cuba ; un grand nombre d'entre eux sont importés aux États-Unis sur des bateaux pêcheurs. En outre, des cargaisons d'esclaves sont directement expédiées de Guinée aux états du sud, ainsi que l'a prouvé l'affaire du négrier *Wanderer*. Cependant, en Amérique comme en tant d'autres colonies, on cherche à recruter de nouveaux esclaves sous le nom moins odieux d'engagés ou d'immigrans libres. Ainsi la législature de la Louisiane a récemment chargé la maison de commerce Brigham d'introduire dans l'état deux mille cinq cents Africains libres, à la condition d'obtenir de ces Africains un engagement pour une période d'au moins *quinze* années. Les raisons invoquées par le rapporteur sont d'une étrange hypocrisie. À l'en croire, il s'agit surtout d'assurer le bonheur de ces noirs, de les faire passer de la servitude la plus abjecte, des ténèbres de l'intelligence, de la dégradation morale, à une liberté relative, à une vie de travail adoucie par l'influence heureuse du christianisme ; il s'agit de procurer à ces infortunés Africains toutes les douceurs de la vie des esclaves d'Amérique, «les gens les plus heureux qui vivent sous le soleil... D'ailleurs l'introduction de *nègres libres* dans l'état et leur vie en commun avec les esclaves ne peuvent créer aucun danger, car la couleur de leur peau, leur ignorance, leurs habitudes, le genre de travail qu'on exigera d'eux, les mettront exactement sur le même niveau que les esclaves déjà établis dans le pays. Et quand le terme de leur engagement sera expiré, il nous suffit de dire (*we need say no more*) qu'ils pourront s'engager de nouveau, ne fût-ce que pour une période qui leur permette d'acquérir les moyens de retourner dans leur patrie ou dans la république de Liberia, dont ils apprécieront les institutions libérales et chrétiennes, grâce à l'apprentissage qu'il en auront fait sur le sol américain.» Enfin le rapporteur termine par un argument devant lequel toute opposition doit céder. «Ceux, dit-il, qui sous prétexte d'humanité ou de philanthropie chrétienne, repoussent l'introduction sur le sol louisianais de ces Africains sauvages, ignorans, dégradés, non-seulement s'appuient sur de faux raisonnemens, mais encore, sans le savoir, se rangent du côté de nos adversaires, les abolitionnistes du nord !» Qui peut douter, après cette harangue, que la prétendue immigration libre ne soit en réalité l'esclavage lui-même sous une forme non moins odieuse ?

Quel sera le résultat inévitable du rétablissement de la traite, si les états du sud, libres enfin d'agir à leur guise, en arrivent à violer ouvertement les lois fédérales ? Ce sera l'aggravation de la mortalité parmi les nègres d'Amérique, et par conséquent le manque de bras. Il deviendra plus coûteux d'élever un enfant noir pendant de longues années que d'acheter un robuste travailleurs. Sans que pour cela les maîtres aient conscience de leur barbarie, ils s'occuperont moins de la santé des négrillons, et ils les laisseront mourir, ou bien, comme les planteurs de Cuba, ils n'achèteront plus de femmes et n'importeront que des hommes dans la force de l'âge. Le marché étant constamment fourni de travailleurs à bas prix, les planteurs craindront aussi beaucoup moins de surmener leurs nègres. Ce qui s'est vu à la Jamaïque, dans les petites Antilles, au Brésil, où, malgré l'introduction constante de nouveaux esclaves, le nombre total de la population de couleur diminuait constamment, se renouvellera peut-être aux États-Unis. En même temps les besoins des planteurs développeront la traite sur une échelle toujours plus étendue, et l'Afrique ne sera plus considérée par eux que comme un immense dépôt où il suffira de puiser pour combler les vides faits dans les rangs des esclaves américains. Ne voyons-nous pas les habitans de Maurice et de la Réunion s'occuper bien plus de faire venir de

nouveaux travailleurs que d'utiliser ceux qu'ils ont déjà sous la main ? Et cependant ces créoles n'ont pas, comme les planteurs de l'Amérique, le malheur d'être les maîtres absolus des hommes qu'on leur amène de par-delà les mers.

Les faits que nous avons cités prouvent combien sont difficiles à surmonter les obstacles qui s'opposent à la libération des esclaves d'Amérique ; mais, il faut l'avouer avec tristesse, ce qui fait la plus grande force des esclavagistes, ce n'est pas leur terrible solidarité, ni l'audace effrayante avec laquelle il se jettent dans les hasards de la traite ; ce n'est pas la lâcheté ni l'ignorance de leurs nègres ; c'est l'inconséquence de leurs ennemis du nord. On sait combien il est facile de se laisser abuser par les mots et d'accepter paresseusement des opinions toutes faites, même à l'endroit des choses les plus graves. C'est ainsi que dans le monde entier la plupart de ceux qui s'occupent plus ou moins vaguement de politique sont d'accord pour admettre que les abolitionistes n'ont d'autre vœu que l'émancipation des noirs, leur admission comme citoyens dans la grande communauté républicaine, la fraternité des races, la réconciliation universelle. Hélas ! il en est tout autrement, et la plupart des abolitionistes ne réclament l'instinction de l'esclavage que pour éviter aux blancs la concurrence du travail servile ; c'est par haine, non par amour des noirs, qu'ils demandent l'affranchissement des déshérités. Certainement il est dans les rangs du parti républicain bien des hommes de dévouement et d'héroïsme qui voient des frères dans ces esclaves à peau noire, et ne craindraient pas de donner leur vie pour la cause de la liberté. Garrison, l'imprimeur indomptable, Dana, Gerritt Smith, bien d'autres encore se laissent abreuver d'outrages, et rien n'a pu dompter leur énergique amour de la race vaincue ; le publiciste Bayley, sachant qu'un mot de liberté prononcé devant des opprimés vaut mieux que de grands discours tenus à des hommes libres, installe ses presses dans le Kentucky en plein territoire ennemi, et pendant plusieurs années, aidé de ses nobles fils et de ses ouvriers, repousse les attaques des incendiaires et des assassins ; Sumner, indignement insulté et battu comme un esclave en plein sénat, devant les représentants de la république, retourne courageusement à son poste combattre ces ennemis qui, ne pouvant lui répondre, ont voulu le déshonorer ; Thomas Garrett, le quaker héroïque, procure pendant sa vie une retraite, des secours et la liberté à plus de deux mille esclaves fugitifs ; John Brown et ses compagnons luttent noblement et meurent plus noblement encore. Une femme aussi, Mme Beecher Stowe, a pu intéresser le monde entier à la cause du nègre opprimé ; elle a fait pleurer d'innombrables lecteurs, elle a du coup rangé parmi les abolitionistes toutes les femmes, tous les enfans, tous les cœurs accessibles à la pitié. Et que dire de tant d'autres héros aux noms inconnus, qui, au mépris des lois iniques de leur patrie, ont délivré des esclaves, les ont aidés dans leur fuite vers le Canada, les ont défendus au péril de leur vie, et saisis par les planteurs, ont été pendus à une branche sans autre forme de procès ? Le nombre de ces hommes de cœur a, nous le croyons, beaucoup augmenté dans ces dernières années ; malheureusement, il n'est pas encore assez considérable pour constituer un parti, et ceux qui entreprennent la croisade électorale contre l'esclavage, ceux qui nomment la majorité des représentants dans le congrès de Washington et tiennent aujourd'hui le sort de la république entre leurs mains, sont animés en général par des mobiles tout autres que le dévouement et la justice : ils ont en vue leurs intérêts matériels, et non le bonheur des nègres. Dans leurs philippiques contre les habitants du sud, les hommes du nord ne sont pas avarés des mots de justice et de liberté ; mais on ne s'aperçoit point que, dans leurs propres états, ils s'efforcent d'élever les nègres à leur niveau. Des prédicateurs de la Nouvelle-Angleterre tonnent du haut de leurs chaires contre le péché de l'esclavage, des poètes marquent dans leurs vers brûlans les ignobles marchands d'esclaves, des comités de dames se réunissent pour lire des brochures abolitionnistes, des ouvriers s'assemblent en tumulte pour arracher un esclave fugitif des mains de ses persécuteurs ; mais ces défenseurs si zélés pour la cause leurs frères asservis dans les plantations lointaines ne se souviennent pas qu'ils ont près d'eux des frères noirs qu'ils pourraient aider et aimer : ils ne peuvent chérir les nègres qu'ils n'habitent au sud du 36e degré de latitude.

On l'a vu récemment, lors de la guerre du Kansas entre les planteurs du Missouri et les colons venus de New-york et du Massachusetts. Dans ce nouveau territoire, les hommes de liberté et les hommes d'autorité s'étaient donné rendez-vous en champ clos : l'avenir était aux prises avec le passé, la république démocratique avec la féodalité esclavagiste. Que n'espérait-on pas de cette lutte suprême entre les deux principes, de ce choc entre le bien et le mal ! Enfin les abolitionistes triomphans allaient travailler au bonheur de la race nègre si longtemps sacrifiée, ils allaient fonder un état où la liberté ne serait pas un vain mot, où la justice serait la même pour tous les hommes de toutes les races, où le soleil lui-même serait également pour tous ! La fusion allait s'opérer entre les noirs et les blancs ; un refuge s'ouvrait à tous les fugitifs, la liberté conviait tous les esclaves à un banquet fraternel d'amour et de paix. C'était l'attente universelle, et les hommes de progrès tressaillaient d'aise en pensant à la victoire prochaine des abolitionistes de Lawrence et de Topeka. Qu'ont-ils fait cependant ? Au lieu de donner des armes aux nègres fugitifs et de leur dire : « Défendez-vous ! » ils ont commencé par expulser tous les hommes de couleur qui habitaient le territoire ; puis ils ont inscrit en tête de la constitution qu'ils votaient une défense formelle à tout nègre, qu'il fût esclave ou libre, de jamais mettre le pied sur leur

territoire. Le blanc seul peut avoir une patrie : peu importe que le noir vive ou meure sur la terre d'esclavage ; mais que jamais il ne vienne souiller de sa présence une terre de liberté ! Il est vrai que la décision des *free-soilers* du Kansas n'a pas été acceptée par John Brown, Montgomery et d'autres abolitionnistes militants qui ont libéré un grand nombre de nègres missouriens et les ont expédié vers le Canada ; mais elle n'en a pas moins été rendue. Telle a été aussi la décision du nouvel état de l'Orégon, celle de l'Illinois, et de plusieurs autres états qui ne manquent jamais d'envoyer au congrès de chauds défenseurs de la liberté. L'Ohio, qui s'était toujours vanté de sa généreuse hospitalité envers les nègres libres, vient de décider, par l'organe de sa cour suprême, que les enfans de couleur ne pourront désormais être admis dans les écoles primaires fréquentées par les blancs. À peine l'état de New-York avait-il donné la grande majorité de ses voix à M. Lincoln dans l'élection présidentielle de 1860, qu'il votait en masse contre la concession du droit de suffrage aux nègres qui ne possédaient pas 150 dollars. Après avoir vu les injustices commises par les esclavagistes contre les nègres, il nous est sans doute réservé de voir celles que commettront les abolitionnistes triomphans.

La raison avouée de cette exclusion des noirs est une prétendue incompatibilité entre les hommes des deux races ; mais la raison véritable est que les nègres, en offrant leurs bras dans le grand marché du travail, font une concurrence sérieuse aux blancs et déterminent une dépréciation du taux des salaires. Quatre millions d'esclaves, mal logés, mal vêtus, mal nourris, produisent le tabac et d'autres denrées à meilleur marché que les agriculteurs du nord ne peuvent les fournir ; de même, si des millions de nègres libres étaient admis dans les états du nord, tous les ouvriers blancs devraient immédiatement se contenter pour leur travail d'une rémunération comparativement bien plus faible qu'aujourd'hui : c'en est assez pour que les nègres soient mis au ban de la république. Une et seule même raison, la haine de toute concurrence, rend ainsi les habitans du nord à la fois abolitionnistes et *négrophobes*. Que de fois à Cincinnati et dans d'autres grandes villes des états libres les ouvriers blancs se sont mis en grève pour obliger les propriétaires des fabriques ou les entrepreneurs des constructions à renvoyer les nègres qu'ils faisaient travailler ! Il en est de même à Saint-Louis, la métropole des états mississippiens et peut-être la future capitale des États-Unis. Dans cette ville, le parti négrophobe ou soi-disant républicain l'emporte d'ordinaire dans les élections municipales ; mais, sous prétexte de donner la liberté aux noirs, la plupart des votans n'ont en vue que de les affamer et de les exterminer par la misère. Les planteurs du Missouri, qui, lors de la guerre du Kansas, se sont hâtés de vendre leurs nègres sur les marchés du sud, afin de se prémunir contre l'insurrection de ces esclaves ou l'invasion des bandes de John Brown, sont aussi devenus abolitionnistes à leur manière depuis que leur fortune ne repose plus sur le travail servile. N'ayant plus d'esclaves, rien de plus naturel pour eux que de se faire les ennemis acharnés de ceux qui en possèdent. Il ne faut donc point s'étonner si beaucoup de nègres intelligens redoutent leurs prétendus libérateurs bien plus encore que leurs maîtres ; pour ceux-ci, il ne sont que hors la loi ; pour les hommes du nord, ils sont souvent hors l'humanité.

Aussi la vie du nègre libre dans les états du nord, toujours plus que difficile, est-elle souvent même intolérable. Tandis que la population de couleur augmente dans les états à esclaves avec une rapidité égale, elle reste stationnaire ou ne s'accroît qu'avec une extrême lenteur dans la prétendue terre de liberté. Le recensement de l'état de New-York, prouve que le nombre des hommes de couleur a diminué de 3,000 en cinq années, de 1850 à 1855, tandis que la population blanche s'élevait de 3 millions à 3,500,000. En même temps la population de couleur se dégradait et s'avilissait par les débauches, s'atrophiait par des maladies de toute espèce. Dans la ville de New York, qui compte environ 10,000 personnes de couleur, la plupart des hommes de sang mêlé tiennent des cabarets de bas étage, ou se promènent sur les quais du port à la recherche de travaux serviles ; les femmes, nées et élevées dans les taudis les plus affreux, se livrent à une abjecte prostitution ; les enfans, rongés de scrofules et de vermine, sont dès leur naissance de vils parias condamnés à l'infamie. Les noirs et les mulâtres qui exercent une profession régulière dans la grande cité forment au plus la sixième partie de la population de couleur ; ils sont presque tous hommes de peine. Les six médecins, les sept instituteurs et les treize pasteurs comptés parmi eux en 1850 exerçaient leur profession uniquement au service de leurs frères de couleur. Dans les autres grandes villes du nord, les Africains, sans être aussi malheureux qu'à New-York, sont en général très misérables. Et pourquoi les noirs des états libres sont-ils ainsi en proie au vice, à la misère et à la maladie, si ce n'est parce que toutes les carrières honorables leur sont fermées et les ateliers interdits ? Ils ne peuvent travailler à côté du blanc, monter dans la même voiture, manger à la même table (24), s'asseoir dans la même église pour adorer le même Dieu. Les ministres, qui, du haut de leurs chaires, invoquent le Seigneur en faveur des opprimés de toutes les nations, s'abstiennent, par délicatesse envers les blancs, de dire un seul mot des nègres. Ceux-ci ont des voitures, des églises et des écoles à part. A Boston, capitale de l'abolitionisme, il n'existe qu'une seule école noire, et les enfans de couleur doivent s'y rendre d'une distance de plusieurs kilomètres. Et cependant les gens de sang mêlé ont une telle ambition de se rapprocher des blancs qu'ils fréquentent assidûment les rares écoles ouvertes pour eux, et sont

en moyenne plus instruits que les blancs des états du sud (25) ; mais en dépit de leurs efforts, ils sont rejetés dans le déshonneur.

Si les états du nord étaient une terre de liberté, comme on se plaît à l'affirmer, on pourrait compter par centaine de mille les esclaves fugitifs. En été, lorsque l'Ohio n'est plus qu'un mince filet d'eau serpentant à travers les galets, tous les esclaves des propriétés de la Virginie et du Kentucky situées sur ses bords pourraient s'enfuir sans difficulté et gagner la terre promise. Ainsi, de proche en proche, le vide se ferait dans les plantations des frontières, et bientôt les planteurs ne pourraient empêcher la désertion qu'en maintenant des armées permanentes ; mais les bords de l'Ohio sont gardés par l'égoïsme et l'avidité des riverains bien mieux qu'ils ne le seraient par une armée ou par une muraille de fer. Les nègres n'osent franchir le fleuve, parce qu'au-delà ils s'attendent à ne voir que des ennemis. Quand même les autorités fédérales n'oseraient les poursuivre dans la crainte de se heurter contre le patriotisme chatouilleux des habitants de l'Ohio, les fugitifs ne sauraient éviter la misère et la faim. Ainsi le point d'appui le plus solide de l'esclavage est le mépris que la grande majorité des soi-disant abolitionnistes du nord affichent eux-mêmes pour les nègres. Les planteurs peuvent justement affirmer que leurs esclaves sont mieux soignés, mieux nourris, moins soupçonnés, moins méprisés et matériellement plus heureux que ne le sont les pauvres nègres libres du nord ; ils peuvent déclarer, sans crainte d'être contredits, que les propriétaires les plus cruels envers les esclaves, ceux qui exercent leurs prétendus droits de maîtres avec la plus grande rigueur, sont des spéculateurs venus des états *yankees* ; ils prouvent aussi que presque tous les négriers sont armés et équipés dans les ports de New-York et de la Nouvelle-Angleterre au vu et au su de tout le monde. Entre les planteurs et la majorité des membres du parti républicain, il n'existe donc pas de lutte de principes, mais seulement une lutte d'intérêts. C'est là ce qui fait la force des esclavagistes : comme le satyre de la fable, ils ne soufflent pas tour à tour le froid et le chaud de leurs lèvres perfides.

Un signe infaillible du mépris dans lequel les gens du nord tiennent la race nègre, c'est qu'on entend jamais parler de mariages entre jeunes gens de race différentes ; l'avilissement dans lequel le mépris public a fait tomber les nègres libres est tel que l'amour lui-même ne peut jamais les relever jusqu'à la dignité d'hommes. Sous ce rapport, la littérature américaine, reflet de la nation qui l'a produite, exprime bien par son silence l'antipathie universelle pour la race déchue. Le roman abolitionniste n'a point encore eu la hardiesse d'unir par les liens de l'amour et du mariage un nègre intelligent, généreux, tendre, éloquent, avec la blanche fille d'un patricien de la république : c'est qu'en effet un semblable mariage serait considéré comme abominable par la morale américaine. Toute femme qui contracterait une semblable union perdrait sa caste comme la fille du bahmane épousant un paria, et bien des années s'écouleront peut-être avant qu'on puisse en citer un seul exemple.

III.

Après avoir indiqué les obstacles qui s'opposent dans l'Amérique du Nord à la réconciliation de la race noire et de la race blanche, il est nécessaire de signaler les faits qui prouvent combien est instable l'équilibre d'une pareille situation et combien l'affranchissement des esclaves devient indispensable sous peine de déchéance et de ruine absolue pour les états du sud. Rien n'atteste mieux les funestes effets de l'esclavage que le contraste offert par les deux moitiés de la république américaine. Les états du sud semblent avoir tout ce qu'il faut pour distancer les états du nord dans la concurrence vers le progrès : terres d'une exubérante fertilité, ports excellents, baies intérieures, fleuves sans pareils, climat agréable, population intelligente. Les créoles sont en général grands, forts, adroits ; l'instruction sérieuse et profonde est beaucoup plus rare chez eux que chez leurs compatriotes des états libres ; mais ils y suppléent par une grande présence d'esprit, un instinct divinatoire, une remarquable abondance de paroles, de la clarté dans les discussions. La fréquentation des sociétés élégantes développe chez eux l'esprit, l'urbanité et d'autres qualités aimables ; l'habitude du commandement leur donne une démarche fière, un port de tête hautain, une manière de s'exprimer mâle et résolue. Comme les Spartiates qui montraient à leurs enfans les esclaves plongés dans l'ivresse, ils s'enorgueillissent en proportion du mépris qu'ils éprouvent pour leurs nègres avilis ; ils sont plus grands à leurs propres yeux de toute la distance qui les sépare des êtres qu'ils ont abrutis. Impatients de contradiction et pointilleux sur les questions d'amour-propre, ils se laissent souvent emporter par la colère, et quand ils croient leur honneur en jeu, ils ne craignent pas d'en appeler au jugement de la carabine ou de l'épée ; de là ces scènes de duels, de violence et de meurtres, si fréquentes dans les états du sud. Moins intéressés que les *Yankees*, ils ont pour passion dominante, non l'amour du gain, mais l'ambition du pouvoir, des honneurs, ou bien de ces succès divers qui donnent une réputation dans les salons élégans. Ils se disent et peut-être sont-ils en réalité mieux doués que leurs voisins du nord pour les carrières de la diplomatie et de l'administration. Les présidents de la république ont été pour la plupart choisis parmi eux, et les hauts fonctionnaires

nés dans le midi sont beaucoup plus nombreux que le rapport des populations ne pourrait le faire supposer ; grâce surtout à la solidarité de leurs intérêts et à leurs immenses richesses, ils se sont graduellement emparés de presque toutes les hautes positions de la république. Si les titres nobiliaires étaient rétablis aux États-Unis, nul doute que les hommes du sud n'en obtinssent la plus grande part. Eux-mêmes, les fils des misérables et des persécutés d'Europe, se disent patriciens et prétendent que leur caste remplace avec avantage l'aristocratie héréditaire de l'ancien continent. Leur richesse, leur influence, le degré de respect qu'on leur accorde n'augmentent-ils pas avec le nombre de leurs esclaves, des boucauts de sucre ou des balles de coton qu'ils expédient ? Ne doivent-ils pas en même temps à l'esclavage une grande prépondérance politique, puisque pour chaque nègre ils ont droit à trois cinquième de voix en sus de leur propre vote de citoyens ?

Avec toutes leurs excellentes qualités, leur intelligence, leur ambition, leurs privilèges politiques, leur esprit de corps, on pourrait croire que les créoles dépassent les *Yankeesen* civilisation et réussissent mieux dans les carrières de l'industrie, des lettres ou des arts. Il n'en est rien cependant, et l'on peut s'étonner à bon droit du néant de cette société qui possède de si magnifiques élémens de progrès. C'est l'arbre immense, à la puissante écorce, mais intérieurement tout rongé par les vers. Malgré leur vaste territoire (26), malgré le grand nombre d'hommes intelligens qui les représentent, les états du sud reçoivent en toutes choses l'impulsion ; ils obéissent au contre-coup des mouvemens politiques, religieux et industriels du nord. Presque tous les écrivains, tous les artistes des États-Unis sont nés dans les provinces septentrionales ou du moins y viennent résider ; sur sept inventions ou perfectionnemens soumis au bureau des brevets, six sont dus à des industriels *yankees*.

Afin de prouver l'incontestable supériorité des états libres sur les états à esclaves, il ne sera pas inutile de donner ici quelques résultats statistiques, malheureusement déjà anciens, puisque le dernier recensement publié date de l'année 1850. En 1790, le nord avait une population de 1,968,455 habitans, et la population du sud était de 1,961,372 âmes ; l'égalité était donc presque complète entre les deux sections de la république. En 1850, les états à esclaves, auxquels s'étaient ajoutés dans l'intervalle la Louisiane, la Floride et le Texas, avaient une population de 9,612,769 habitans, dont 6,184,477 libres, tandis que les états du nord, sans aucun accroissement de territoire, offraient déjà une population de 13,434,922 hommes libres. La moyenne des habitans était, au nord, de 9 par kilomètre carré ; au sud, elle était deux fois moindre. Les statistiques prouvent aussi que le travail soi-disant gratuit des esclaves est au contraire plus cher que celui des hommes libres, puisqu'à égalité de dépenses il produit beaucoup moins. Ainsi l'hectare de terre cultivée (*improved*) vaut dans le nord de trois à quatre fois plus que dans le sud ; bien que les états à esclaves possèdent un territoire essentiellement agricole, les terrains cultivés y représentent une valeur de 5 milliards 1/2 seulement, tandis que les cultures des états libres sont évaluées à 10 milliards 700 millions. Pour les manufactures, l'écart est encore plus considérable : le capital industriel du sud s'élève à 500 millions à peine, tandis que celui du nord atteint environ 2 milliards 1/2 ; les manufactures du seul état du Massachusetts dépassent en importance celles de tous les états à esclaves réunis. De même aussi le tonnage des navires appartenant aux armateurs du Massachusetts est plus considérable que le tonnage de toute la flotte commerciale du sud ; l'état du Maine construit quatre fois plus de navires que tous les habitans riverains des côtes méridionales, et New-York à lui seul fait un commerce extérieur deux fois plus important que celui de tous les états à esclaves réunis ; quant au trafic intérieur, il est favorisé dans le nord par quatre fois plus de lignes ferrées que dans le sud. Supérieurs par le travail et tous les produits du travail, les Américains des pays libres sont également supérieurs par l'instruction : ainsi, en l'année 1850, les écoles du nord étaient fréquentées par 2,769,901 enfans, celle du sud par 581,861 élèves, cinq fois moins environ ; le nombre de ceux qui ne savaient pas lire était, au sud, d'un habitant sur 12 ; en deçà de l'Ohio, elle était d'un sur 53. Le seul état du Massachusetts publiait presque autant de journaux et de livres que tous les états méridionaux réunis. D'ailleurs la supériorité du territoire de la liberté sur celui de l'esclavage est bien indiquée par la direction du courant d'émigration qui se porte d'Europe aux États-Unis. A peine quelques milliers d'hommes débarquent-ils chaque année à la Nouvelle-Orléans, et le plus souvent ils ne font que traverser cette ville pour remonter au nord vers Saint-Louis, Saint-Paul ou Chicago.

Quelle ne serait point encore cette infériorité des états à esclaves, si les planteurs n'avaient pas le monopole de la fibre végétale si essentielle à la prospérité industrielle et commerciale de l'Angleterre ! Mais ils n'ont pas fait un pacte avec la fortune, et tôt ou tard leur pays peut cesser d'être le seul grand marché producteur du coton. *Cotton is king* ! disent orgueilleusement les propriétaires d'esclaves, et tant que le coton nous appartiendra, nous dicterons nos conditions à nos acheteurs, nous serons les souverains commerciaux de l'Angleterre. Le coton, il est vrai, n'est pas le produit agricole le plus important du territoire si fertile de la république : il vient après le maïs, le foin et le blé, que l'on

cultive surtout dans les états du nord, il n'occupe environ que le dix-huitième des campagnes mises en culture ; mais les planteurs américains n'en ont pas moins le monopole de ce produit, et ils gouvernent le marché du monde ; les quatre cinquièmes de leur récolte s'exportent en Europe, et les cinq septièmes environ en Angleterre (27). Tous les autres pays producteurs de coton, les Indes orientales et occidentales, le Brésil, l'Égypte, les côtes de Guinée, fournissent aux industriels anglais à peine un cinquième de ce que leur expédient les seuls planteurs des États-Unis ; un douzième seulement provient des colonies anglaises. Qui ne voit pourtant sur quelles bases fragiles repose cette supériorité des producteurs américains ? Qu'une insurrection servile redoutée à bon droit vienne à éclater, et les champs restent incultes, la graine de coton laisse envoler son duvet à tous les vents, les mille grands navires qui transportaient la précieuse fibre restent inactifs dans les ports ; les fabriques anglaises, ruches immenses où bourdonnaient des cent mille ouvriers, sont en un instant désertes : cinq millions d'être humains qui vivent directement ou indirectement de la fabrication du coton sont jetés en proie à la famine ; les banques se ferment comme les usines, les fortunes les mieux établies s'écroulent, le pain du pauvre et les millions du riche s'engouffrent en une même banqueroute. Dans le monde entier, le commerce et l'industrie s'arrêtent, et des années s'écoulent peut-être avant que les peuples n'aient repris leur équilibre.

Heureusement les Anglais connaissent le danger et mettent tout en œuvre pour le conjurer. C'est pour assurer à leur patrie de nouveaux marchés producteurs qu'ils travaillent avec une activité fébrile à la construction des chemins de fer de l'Hindoustan, que la *Pleiada* remonté le Niger et la Tchadda, que Livingstone pénètre à l'intérieur de l'Afrique. Il faut qu'une moitié de l'univers, les rayas de l'Inde, les colons du Queensland, les nègres encore barbares du Zambèze et du Shirwa, les sujets du roi de Dahomey, les fellahs d'Égypte, les Siciliens et les Napolitains, qui viennent à peine de secouer le joug, il faut que tous cultivent le précieux cotonnier ; sinon l'Angleterre est à la merci d'une insurrection d'esclaves, elle est chaque jour à la veille de sa ruine. Si les Anglais, avec leur indomptable énergie et leur merveilleux esprit de suite, atteignent le but qu'ils se proposent, s'ils réussissent à créer aux quatre coins du monde des marchés producteurs de coton, s'ils parviennent surtout à remplacer avantageusement le coton par quelques-unes de ces fibres textiles que produisent les Indes, alors ils suspendront à leur tour sur la tête des planteurs une menace de ruine et de désolation. Or, si les propriétaires d'esclaves en arrivent à ne plus vendre leurs produits, «si la valeur du travail servile se réduit à néant, l'émancipation devient inévitable.» C'est un gouverneur de la Caroline du sud, M. Adams, qui s'exprime ainsi.

On a vu que toute insurrection spontanée de la part des esclaves est très improbable ; mais si quelque étincelle partie du Kansas devait allumer une guerre de frontières, les dangers des planteurs augmenteraient journellement. Les esclaves fugitifs, aujourd'hui traqués dans les forêts, les milliers de nègres libres exilés dans les états du nord pourraient se réunir, s'organiser en corps francs, et, suivant le plan de John Brown, se jeter dans les défilés des Alleghany, ces chaînes parallèles qui traversent les états à esclaves du nord ou sud sur une longueur de 3,000 kilomètres et par leur sextuple muraille partagent l'empire des planteurs en deux régions distinctes. Fortifiés dans ces citadelles de rochers, les nègres donneraient asile à tous les mécontents, recruteraient leur armée parmi ces deux cent mille affranchis que l'inflexible cruauté des législateurs du sud a condamnés à un nouvel esclavage, organiseraient leurs bandes d'invasion, et bientôt, grâce à la contagion de l'exemple, si facile à déterminer chez la race nègre, soulèveraient la plus grande partie de la population esclave. Quelques mois suffiraient pour changer les serviteurs doux et tranquilles en ennemis implacables ; les maîtres, confians la veille, se réveilleraient au milieu des flammes de l'incendie, mais en face d'hommes libres, et des deux côtés la guerre deviendrait une guerre d'extermination. Et quand même l'insurrection ne se propagerait pas et se bornerait à des incursions sur les frontières, l'institution de l'esclavage n'en serait pas moins gravement compromise. Lorsque les campagnes sont ravagées par l'ennemi, lorsque les travaux paisibles des champs sont forcément interrompus, lorsque les fortunes périclitent ou changent de mains, les nègres, qui font eux-mêmes partie de la fortune immobilière et sont une simple dépendance du sol, perdent leur valeur, et le maître obéit à son intérêt, qui lui commande impérieusement de s'en débarrasser, afin de ne pas augmenter ses charges tout en augmentant les dangers de sa position. C'est pour cette raison que, pendant les guerres civiles de l'Amérique espagnole, presque tous les noirs ont été libérés. Quand la terre est en friche, l'esclave est libre. Les planteurs le savent ; ils savent que le moindre soulèvement les menace de ruine, ils n'oublient point que la tentative de John Brown, tentative qui n'a pas même réussi à provoquer une insurrection, a coûté près de 5 millions à l'état de la Virginie. Pour conjurer le danger, ils redoublent de sévérité, et par cela même s'exposent encore davantage ; leurs terreurs ne peuvent servir qu'à augmenter l'audace des esclaves. Ils tournent dans un cercle vicieux. La paix est absolument nécessaire à leur salut, et afin de conserver cette paix, ils sont obligés de prendre des mesures tellement violentes, que l'insurrection devient de jour en jour plus inévitable. Avec quel effroi ne doivent-ils pas envisager ce peuple d'esclaves qui multiplie si

rapidement, qu'avant la fin du siècle il comptera peut-être vingt millions d'hommes !

Désormais tous les progrès que les états du sud pourront réaliser tourneront fatalement contre les esclavagistes. ainsi le lancement des bateaux à vapeur sur tous les cours d'eau, la construction des chemins de fer et la suppression des distances, qui en est la conséquence inévitable, rendent les voyages toujours plus nécessaires au planteur ; malgré lui, il se voit souvent obligé d'emmener quelques esclaves et de mobiliser ainsi ces *immeubles*, qui devraient rester attachés au sol. En suivant son maître, le pauvre Africain voit de nouveaux pays ; son intelligence et sa curiosité s'éveillent, il peut rencontrer des esclaves mécontents, des nègres qui ont autrefois connu la liberté ; il entend, sans en avoir l'air, les discussions orageuses qui roulent sur la terrible question de l'esclavage, il recueille comme une perle précieuse un regard de commisération jeté sur lui par un voyageur européen. Aussi bien que la facilité sans cesse croissante des déplacements, l'industrie commence à détacher çà et là les esclaves de la glèbe. On construit des fabriques dans les états du sud, le Kentucky, la Georgie, le Tennessee. En outre, l'agriculture se rapproche de plus en plus de l'industrie, l'emploi de grandes machines agricoles se généralise, des usines considérables s'élèvent au milieu de toutes les principales plantations du sud. Dans le sillon, l'esclave n'était qu'une partie de la glèbe qu'il cultive ; en devenant ouvrier, mécanicien, il monte en grade, il se mobilise un peu. Fréquemment loué par son maître à un autre planteur ou à quelque industriel, il essaie de se retrouver lui-même dans ce changement de servitude, il élargit un peu le cercle de ses idées, et l'horizon s'étend devant ses yeux. Au champ, il ne voyait travailler autour de lui que ses compagnons d'esclavage, tandis que dans l'usine il se trouve forcément en contact avec des blancs qui travaillent comme lui, il établit plus facilement la comparaison entre ces hommes superbes et sa propre personne ; les vues ambitieuses, le désir de la liberté germent plus aisément dans son esprit. Quand il conduit la locomotive fumante et lui fait dévorer l'espace, il est impossible qu'il ne se sente pas fier de pouvoir dompter ce coursier farouche ; il n'est plus un bras, - une main (*hand*), comme disent les planteurs, - il est aussi une intelligence et peut se dire l'égal de tous ces blancs qu'emporte le convoi roulant derrière lui. Ainsi les propriétaires d'esclaves font preuve d'inintelligence politique quand ils s'applaudissent de voir des chemins de fer se tracer, des fabriques s'élever dans leurs états : ils ne comprennent pas que l'industrie, en mobilisant et en massant les ouvriers, les rend beaucoup plus dangereux qu'ils ne l'étaient épars dans les campagnes. Les progrès envahissans du commerce menacent également les planteurs en arrachant à la glèbe un grand nombre d'esclaves. Afin de prévenir ce danger, il est interdit à tout blanc d'employer en qualité de commis un nègre ou une personne de couleur esclave ou libre ; mais cette défense est sans cesse violée par les intéressés : le commerce et l'industrie ne peuvent être arrêtés par les lois, ils marchent sans cesse, irrésistibles, inexorables, apportant avec eux l'émancipation des hommes.

Les nègres aussi apprennent chaque jour davantage : c'est là le fait le plus fécond en résultats importants. Par leur cohabitation forcée avec des hommes plus intelligens qu'eux, ils apprennent, ils étudient, ils se préparent à une forme de civilisation supérieure : il se peut même qu'au point de vue moral le spectacle d'un peuple libre contre-balance chez eux les effets délétères de la servitude. Malgré les lois sévères qui défendent d'enseigner la lecture à un esclave, le nombre de ceux qui savent lire augmente incessamment. Ici c'est un nègre intelligent qui, ayant trouvé le moyen d'apprendre à lire dans une ville du nord, enseigne ce qu'il sait à tous ses compagnons de travail. Ailleurs, c'est une jeune créole qui, dans ses momens d'ennui, se donne innocemment le plaisir de montrer l'alphabet à sa domestique favorite, de même qu'elle fait répéter de jolies petites phrases à son perroquet. Ailleurs encore c'est un maître, imbu de principes d'humanité supérieurs à ceux de ses voisins, qui veut s'attacher fortement à ses esclaves en les élevant à la dignité d'hommes, et viole ouvertement la loi en leur donnant une véritable instruction. Ainsi l'évêque Polk, propriétaire de plusieurs centaines d'esclaves groupés sur un des plus magnifiques plantations de la Louisiane, a fait enseigner la lecture à tous ses nègres, au grand scandale de tous ses confrères, planteurs expérimentés.

J'ai vu dans une des plantations du sud un type remarquable de ces nègres qui ont su acquérir une grande influence sur leurs compagnons, et, le jour d'une révolte, seraient certainement proclamés rois par la foule des esclaves. Pompée avait des formes athlétiques, et sans peine il soulevait l'enclume de sa forge ; mais il était d'une douceur à toute épreuve, et, comme un lion conduit en laisse, obéissait sans hésitation à tous les ordres de sa femme. Il avait pourtant conscience de sa force physique et de sa valeur morale, mais il n'en abusait jamais, et, se contentant de donner des conseils à ses camarades, il ne les dirigeait que par la persuasion. La nécessité de ruser avec ses maîtres pour se garantir des coups de fouet lui avait donné une figure pateline et des paroles mielleuses lorsqu'il se trouvait en présence d'un blanc ; mais avec les siens il devenait lui-même et reprenait sa physionomie franche et ouverte. Homme d'une grande intelligence et d'une merveilleuse force de volonté, il avait appris à lire tout seul en étudiant la forme des lettres gravées par l'économe sur les boucauts de sucre et en épelant les noms peints sur les tambours des bateaux à

vapeur qui descendent et remontent le Mississippi. Devenu assez habile pour lire couramment, il avait pu se procurer une bible par l'intermédiaire d'un colporteur, et il passait une partie de ses nuits à donner des leçons de lecture aux autres nègres et à leur tenir des discours révolutionnaires appuyés sur l'autorité du texte redoutable. Surpris deux fois et deux fois fustigé, il avait vu sa bible disparaître dans les flammes, brûlée de la main du maître ; mais il avait su s'en procurer une autre, et son œuvre de propagande n'avait rien rien perdu de saon activité. Pompée étant un de ces rares nègres qui savent un grand nombre de métiers et travaillent également bien dans les champs, dans un atelier ou dans une usine, le maître n'avait pas eu le courage de s'en défaire, mais il ne perdait jamais une occasion de l'humilier aux yeux des autres nègres. L'esclave recevait tous les châtimens avec un visage impassible, et si quelque pensée de vengeance s'agitait dans son cœur, il savait bien la cacher à tous les yeux. Ce sont des nègres comme Pompée qui disent à leurs compagnons d'esclavage de se tourner vers le nord, d'où viendra la liberté. Malgré la bonne garde qu'on fait autour d'eux, ils apprennent, on ne sait comment, tous les détails de la lutte qui existe entre le nord et le sud ; ils connaissent le nom de John Ossawatomie Brown, et répètent à leurs enfans qu'avant de monter à l'échafaud, le héros se pencha sur le nourrisson d'une esclave pour lui donner son dernier baiser.

Parmi les dangers qui menacent l'institution de l'esclavage, il en est qui viennent des planteurs eux-mêmes, et ce ne sont pas les moins redoutables. Le rétablissement de la traite crée des intérêts tout à fait différens aux propriétaires de la Virginie, du Maryland, du Kentucky, et à ceux des états méridionaux. De là une cause grave de dissensimens et la principale raison de la scission opérée entre les deux grands partis esclavagistes : les démocrates modérés et les mangeurs de feu (*fire-eaters*). Les planteurs de la Louisiane, de la Georgie, de la Floride, exigent le rétablissement officiel de la traite, qui leur donnera des nègres à 200 ou même à 150 dollars par tête. Les virginienens au contraire voudraient continuer à vendre leur marchandise humaine à un prix dix fois plus élevé. Si la traite recommence sur une grande échelle, ils sont obligés de vendre leurs nègres à perte ; ils ne peuvent plus soutenir la concurrence commerciale ni avec les états libres ni avec les états à esclaves, et l'aristocratie virginienne est forcée de laisser le champ libre aux abolitionistes. En prévision de la baisse inévitable du prix des nègres, l'exportation humaine du Missouri, du Kentucky, de la Virginie et des autres états éleveurs fait diminuer sans cesse la population noire au profit de la population blanche, et tend de plus en plus à transformer ces pays en états libres. Déjà plusieurs cantons virginienens, limitrophes de la Pennsylvanie et de l'Ohio, tels que l'important district de Wheeling, ne possèdent plus un seul nègre. Lors des récentes élections, le parti républicain fut sur le point de l'emporter dans l'état à esclaves du Delaware.

S'ils perdent ainsi un terrain considérable du côté du nord, les planteurs peuvent-ils du moins espérer l'extension de leur domaine vers l'ouest et vers le sud ? Une des nécessités vitales de l'esclavage est d'accroître son empire ; les propriétaires de nègres ne peuvent jouir en paix de leur autorité qu'à la condition de faire participer à leurs vues un nombre d'hommes toujours plus considérable. Pendant plusieurs années, tout leur a souri : ils ont annexé le Texas, le Nouveau-Mexique ; ils ont fait voter la loi sur l'extradition des nègres fugitifs ; ils ont, en violation du compromis, engagé la lutte du Kansas. Là s'est arrêté leur triomphe. Par trois fois il ont fait attaquer l'île de Cuba, qui leur semble devoir être plus sûre dans leurs mains que dans celles de l'Espagne ; mais leurs attaques ont misérablement échoué, et les maîtres espagnols, menacés dans leur indépendance nationale et dans leurs propriétés, seront peut-être obligés de se faire abolitionistes à leur tour. Les esclavagistes font aussi menacer les Antilles libres par leurs journaux, et déclarent qu'à la première guerre ils donneront aux noirs de ces îles à choisir entre l'esclavage et la mort (28) ; mais la république d'Haïti, qui depuis plus d'un demi-siècle préparait le pénible enfantement de sa liberté, entre maintenant dans une ère de progrès, et forme avec les autres Antilles libres un double rempart d'îles et d'îlots opposant une barrière infranchissable à la propagation de l'esclavage américain. Bien souvent aussi les propriétaires d'esclaves ont réclamé l'annexion du Mexique et de l'Amérique centrale, où trente millions de nègres au moins pourraient travailler au profit de maîtres blancs. En annexant ces contrées, les esclavagistes y ramèneraient à la fois la paix et la servitude, comme ils l'ont fait dans le Texas ; ils formeraient un vaste empire qui leur donnerait la clé de deux continens et la suprématie sur deux mers ; du haut de leur citadelle de l'Anahuac, ils pourraient longtemps braver toutes les attaques de la liberté. Malheureusement pour eux, le flibustier Walker n'a point réussi dans son entreprise de conquête, souvent réitérée, et, malgré leurs dissensions intestines, les huit millions de Mexicains se refusent unanimement à l'introduction des esclaves. En outre les puissans états libres de la Californie et de l'Orégon, fondés sur les rivages du Pacifique, rétrécissent encore le cercle de feu autour du territoire de l'esclavage.

Ce serait une erreur de croire que les adversaires des planteurs habitent seulement les états du nord, les Antilles et l'Amérique espagnole ; les ennemis les plus redoutables de l'*institution domestique* résident dans les états à esclaves, à

côté même des plantations, et leur silence contenu les rend d'autant plus dangereux. Les quatre millions d'esclaves de la république appartiennent à trois cent cinquante mille propriétaires environ (29), c'est-à-dire une infime minorité des habitants du sud, et ce nombre reste stationnaire ou tend même à diminuer, tandis que la population noire et celle des *petits habitants* augmentent chaque année dans une très forte proportion. La valeur des esclaves de prix s'élève tellement que les riches seuls peuvent en faire l'acquisition ; les propriétaires moins favorisés achètent quelques travailleurs de rebut, et les produits qu'il obtiennent se ressentent nécessairement de leur pauvreté, car les cultures industrielles de l'Amérique demandent, comme nos fabriques d'Europe, un nombre considérable de bras. Après une lutte ruineuse, les petits cultivateurs sont donc obligés de vendre esclaves et champs et de se ranger parmi les prolétaires. Tandis que dans le nord les propriétés se multiplient à l'infini comme en France, les vastes domaines du sud tendent à s'agrandir de plus en plus, et les petits habitants sont obligés les uns après les autres de reculer devant les riches planteurs, suivis de leurs troupeaux de noirs. L'institution de l'esclavage produit aux États-Unis les mêmes résultats sociaux que le majorat en Angleterre. A peine la culture a-t-elle eu le temps de conquérir le sol des terres vierges que déjà les petites fermes sont absorbées par les grandes propriétés féodales. Dans la plupart des comtés agricoles, la population blanche diminue constamment pendant que la population noire augmente, et l'on cite un propriétaire possédant à lui seul un peuple de huit mille esclaves. La remarque si vraie de Plin, *latifundia perdidere Italiam*, menace de s'appliquer un jour parfaitement aux états du sud.

Dépouillés de leur terre, les petits habitants tombent dans une situation déplorable. Ils sont libres, ils sont citoyens, ils peuvent être nommés à toutes les fonctions publiques, ils ont le droit inaliénable de molester les nègres libres, mais ils sont pauvres et comme tels méprisés. Aucune expression ne saurait rendre le superbe dédain avec lequel les créoles louisianais parlent des *Cadiens*, pauvres blancs ainsi nommés parce qu'ils descendent des Acadiens exilés dont Longfellow a conté la touchante histoire dans son poème *Evangeline*. D'autres, auxquels on donne à tort le même nom, sont les petits-fils des esclaves blancs, pour la plupart d'origine allemande, qu'on vendait autrefois sur les marchés du sud. Les Cadiens habitent des cabanes assez misérables ; ils n'osent pas travailler la terre, de peur de se ravalier au niveau des nègres, et par un amour-propre mal placé, mais bien naturel dans un pays d'esclavage, ils cherchent à prouver la pureté de leur origine par la paresse la plus sordide. Cependant ils n'échappent pas au mépris des nègres eux-mêmes, qui voient la pauvreté de ces blancs avec une satisfaction contenue. Ainsi condamnés à l'oisiveté par leur dignité de race, placés entre le mépris des grands propriétaires et celui des esclaves, ces petits habitants ont l'âme rongée par l'envie et nourrissent contre les planteurs une haine implacable, à demi cachée sous les formes d'une obséquieuse politesse. Plusieurs même ne craignent pas d'exprimer hautement leurs vœux en faveur d'une insurrection d'esclaves, et ceux d'entre eux qui émigrent dans les états du nord deviennent les ennemis les plus acharnés de l'esclavage, non par amour des noirs, mais par haine des maîtres ; c'est même en partie à l'opposition de ces plébéiens que l'état du Missouri doit le plus fort parti abolitionniste qui balance dans la législature le pouvoir des planteurs patriciens. Les riches propriétaires du sud n'ignorent point qu'ils ont tout à craindre de cette plèbe envieuse qui voit passer avec dépit leurs fastueux équipages ; mais les institutions républicaines des états et la crainte d'une insurrection immédiate les empêchent de prendre des mesures pour éviter le danger. Quoi qu'ils fassent, ils ne sauraient trop redouter l'avenir, car, dans les états du sud, six millions de blancs, loin d'avoir aucun intérêt à maintenir l'esclavage, ont leur politique toute tracée dans le sens contraire ; sous peine de devenir esclaves eux-mêmes, il faut qu'ils résistent aux empiètements des trois cent cinquante mille propriétaires féodaux, ou bien qu'ils abandonnent leur patrie. N'osant résister, nombre d'entre eux préfèrent s'exiler. Le recensement de 1850 a montré que 609,371 hommes du sud étaient venus s'établir dans le nord, tandis que seulement 206,638 personnes nées dans les états libres avaient émigré vers le sud ; eu égard à la différence des populations respectives, c'est dire que la terre d'esclavage repousse hors de son sein six fois plus de blancs qu'elle n'en attire. Les planteurs font le vide autour d'eux, tandis que la liberté entraîne dans son tourbillon tous les hommes de travail et d'intelligence.

On se demande avec anxiété si la scission depuis si longtemps annoncée par les états à esclaves et faite en partie par la Caroline du sud deviendra définitive, ou bien si tout se bornera de la part des esclavagistes à de vaines rodомontades. Nous doutons fort qu'une scission politique sérieuse puisse avoir lieu, car les états du sud, auxquels ne s'allieraient en aucun cas les républiques du centre, le Kentucky, le Maryland, la Virginie, sont trop faibles et trop pauvres pour se passer de leurs voisins du nord. Quand même ils sauraient improviser un budget, une armée disciplinée, une flotte commerciale, une marine de guerre, sauraient-ils se donner l'industrie qui leur manque ? sauraient-ils se créer les innombrables ressources qu'ils doivent aujourd'hui à l'esprit ingénieux des *Yankees* ? sauraient-ils même se nourrir sans les farines, le maïs, la viande que leur expédient les villes du nord ? Une scission politique et commerciale absolue, celle que les Caroliniens du sud font semblant de proclamer, serait immédiatement suivie d'une effroyable famine.

Mais que la séparation entre les deux groupes d'états soit ou ne soit pas officiellement proclamée dans un avenir plus ou moins rapproché, on peut dire que la scission existe déjà. Les deux fractions ennemies n'ont plus rien de commun, si ce n'est le souvenir des guerres glorieuses de l'indépendance, les noms immortels de Washington et de Jefferson, les grandes fêtes nationales et l'orgueilleuse satisfaction de porter le nom d'Américains. L'opposition des intérêts les sépare, les défis se croisent sans cesse au-dessus des eaux de l'Ohio et du Missouri ; des bandes, armées par chaque parti, ont fait du Kansas un champ de bataille ; le sang coule dans les plantations du Texas ; cent mille hommes de couleur, chassés de leur patrie, prennent le chemin de l'exil ; des boucaniers organisent la chasse au nègre et même au blanc, et plus d'une fois des enfans de race anglo-saxonne ont été vendus sur les marchés du sud ; les faits de meurtre, de vol, de rapine, se succèdent sans interruption, et l'esprit public est toujours tenu en haleine par quelque horrible aventure. Telle est la paix qui règne entre les habitans du nord et ceux du sud. Les législatures elles-mêmes, peu soucieuses de leur dignité, s'envoient défi sur défi. Le gouvernement de la Georgie propose de considérer comme nulles les dettes que les Georgiens pourraient contracter envers des citoyens d'un état libre où des abolitionnistes se seraient rendus coupables d'une abduction d'esclave. La législature de la Louisiane vote ironiquement la déportation, dans l'état abolitionniste du Massachusetts, de tous les nègres convaincus de meurtre. Pendant le procès de John Brown, de nombreux esclavagistes, - parmi lesquels une femme, - réclament la faveur de servir de bourreau, et divers états du sud se disputent à l'envi le privilège de fournir le chanvre qui pendra l'abolitionniste vaincu ; la Caroline du sud remporte le prix et s'en fait gloire. En Virginie, une convention s'assemble pour délibérer sur le genre de vengeance qu'il s'agit d'exercer contre les états républicains. Gouverneurs de l'Ohio et de la Virginie, MM. Chase et Wise, menacent de se déclarer la guerre pour leur propre compte. Dans le sud les employés de la poste, obéissant à la circulaire du directeur-général Holt, refusent d'expédier et brûlent même les exemplaires des ouvrages abolitionnistes qu'ils reçoivent. Des assemblées de planteurs réclament tumultueusement l'expulsion de tous les étrangers, quelles que soient leur origine et leurs occupations, la cessation totale du commerce avec les états du nord, la rupture sociale absolue de ces compatriotes ennemis. Un des principaux journaux de la Virginie offre 25 dollars par tête de membre abolitionniste du congrès et 50,000 dollars pour celle du sénateur Seward ; des assemblées publiques, des comités de vigilance des Carolines, de la Louisiane, du Mississippi, mettent également à prix les têtes de leurs ennemis les plus redoutés : un gouverneur même, M. Lumpkin, de la Georgie, offre 5,000 dollars pour un certain *Garrison*, éditeur du journal *The Liberator*. Dernièrement à Richmond, la foule essaie de saisir le correspondant du journal la *Tribune* jusque dans le cortège du prince de Galles. Bien plus, le principal organe de la Virginie, le *Richmond Enquirer*, au risque d'être signalé comme ouvertement coupable de haute trahison envers la patrie, propose une alliance offensive et défensive avec la France contre les états du nord ; il ne doute pas qu'en échange de la liberté absolue du commerce, la France ne consente à prêter sa flotte et ses armées pour le maintien de l'esclavage ! De leur côté, le Massachusetts et neuf autres états libres votent solennellement des lois qui abrogent celle du congrès sur l'extradition des esclaves fugitifs, et punissent de deux à quinze ans de prison et de 1,000 à 5,000 dollars d'amende tout officier fédéral coupable d'avoir fait exécuter la loi de la république. Le congrès lui-même est un champ clos où les partis ne s'occupent que de la question qui les divise, écartent toute discussion qui n'a pas rapport à ce redoutable fait de l'esclavage, laissent en souffrance les services publics, et parfois même n'ont pas le temps de voter le budget fédéral. Dans le sénat, un membre de ce corps auguste frappe un abolitionniste à coups de bâton et le renverse aux applaudissemens sauvages de ses amis, puis il donne fièrement sa démission et revient siéger triomphalement, réélu par acclamation. La scission, même avouée, pourrait-elle être plus complète, et la Caroline du sud avait-elle besoin de déchirer le drapeau fédéral ?

Tout semble donc annoncer que la crise dont nous venons de montrer la gravité approche de son dénouement. Espérons que la réconciliation s'opérera par des moyens pacifiques. Déjà dans les républiques hispano-américaines l'union s'est accomplie entre les trois races : le blanc, le rouge, le noir, et les innombrables métis issus de leurs croisemens sont frères et concitoyens ; les indigènes jadis maudits et les conquérans qui s'étaient arrogé la spéciale bénédiction du ciel se sont réconciliés, et ne forment plus qu'un peuple turbulent, comme le sont tous les peuples jeunes, mais plein d'avenir et d'espérances. Et cependant ces sociétés latines ont, comme la société anglo-américaine, inauguré leur vie politique par l'extermination des peaux-rouges et la mise en servitude des noirs d'Afrique. N'est-il pas légitime d'espérer que les états du sud finiront par suivre ce noble exemple ?

Une fois vaincu, l'esclavage laissera le champ libre à l'esprit intrépide et victorieux qui a rendu les républiques de la Nouvelle-Angleterre si justement chères aux amis de la civilisation. Alors l'arbre de la liberté portera ses fruits, et le monde verra ce que peut réaliser dans les sciences, les arts et l'économie sociale une république vraiment démocratique lancée dans la voie des améliorations de toute espèce avec cette fougue qui distingue le génie américain. Il serait

difficile déjà de trouver dans aucune autre partie de la terre des sociétés moralement supérieures à celles du Vermont, du Massachussets, du Rhode-Island, du New-Hampshire. La majorité des hommes qui les composent ont la conscience de leur liberté et de leur dignité ; l'instruction est générale, l'esprit d'invention est surexcité au plus haut degré, l'amour des arts se développe, toute œuvre recommandable est soutenue avec une générosité sans exemple ; le progrès en toutes choses est devenu le but général. Et ce que la liberté a produit dans ce coin de la terre, elle le produira, nous n'en doutons pas, dans la vaste république anglo-saxonne, lorsque le crime de l'esclavage sera expié, et que le noir, enfin délivré de ses chaînes, pourra presser dans sa main la main de son ancien maître.

[RETOUR AU SOMMAIRE]

LES NOIRS AMÉRICAINS

DEPUIS LA GUERRE

I.

LES PARTISANS DU KANSAS. - LES NOIRS LIBRES DE BEAUFORT

(15 mars 1863)

I. *Les États-Unis d'Amérique en 1863*, par M. Bigelow, Paris 1863 - II. *La Terreur blanche au Texas et mon évasion*, par M. J.-C. Houzeau, membre de l'académie de Belgique, Bruxelles, 1862. - III. *The freed men of South Carolina*, by J.M. Mac Kim, 1862. - IV. *Official reports on the Negroes of South Carolina*, by Edward Pierce, 1862. - V. *The Slave Power ; its character, career and probable designs*, by J. R. Cairnes, London 1862.

Dans l'histoire des hommes aussi bien que dans celle de la terre, ce ne sont pas les mouvements brusques et violents qui produisent les résultats les plus considérables : les modifications lentes et souvent inaperçues ont une bien plus haute importance. Comme les lois même de la nature, ces évolutions graduelles de l'humanité se cachent sous la variété des faits qui constituent l'histoire apparente, et de longues années s'écoulent avant qu'on en apprécie la véritable signification. C'est à distance seulement qu'on peut les comprendre dans toute leur grandeur. Les simples accidens de la vie des peuples, les rebellions, les guerres, les péripéties sanglantes des batailles empêchent de voir les transformations profondes que subit la société tout entière. Ainsi, dans l'histoire des choses qui se sont accomplies en Amérique pendant les deux dernières années, les massacres de Bull's Run, le combat du *Merrimac* et du *Monitor*, la prise de la Nouvelle-Orléans, le siège de Vicksburg occupent une beaucoup plus large place que la fuite silencieuse de milliers d'esclaves et l'abolition graduelle de la servitude africaine. On ne saurait s'en étonner : le spectacle d'hommes qui s'entrégorgent offre un poignant intérêt qui satisfait je ne sais quel instinct barbare et le besoin d'émotions violentes. D'ailleurs les alternatives de la lutte ne demandent pour être comprises aucun effort intellectuel, tandis que les évolutions progressives de la société, embrassant à la fois le passé et l'avenir, doivent être étudiées avec un esprit philosophique. A la longue, les faits s'oublient peu à peu, à moins qu'ils n'aient saisi l'imagination des peuples et ne se soient transformés en légendes ; mais les idées cachées sous le tumulte des événemens se révèlent et grandissent à mesure, semblables aux montagnes qui paraissent d'autant plus hautes qu'on s'éloigne de leur base.

Parmi ces idées, qui se dégageront peu à peu de la crise américaine, aucune, ce nous semble, ne se manifestera d'une manière plus éclatante que celle du droit absolu que les hommes de races diverses ont à la liberté. Sur le sol classique de l'esclavage, les noirs deviendront les maîtres de leur propre corps et se mêleront à la société des blancs, leurs anciens possesseurs ; la servitude, qui dans aucun pays du monde n'avait trouvé de plus audacieux défenseurs, aura été jugée définitivement par ses abominables conséquences. Dans le désir de faciliter leur travail aux écrivains qui raconteront un jour en entier la lutte de l'émancipation, nous allons tâcher de décrire ici les premières phases de cette heureuse transformation des camps d'esclaves en communautés d'hommes libres. Les documens sont rares, car les défenseurs qu'une main cachée suscite aux nègres d'Amérique songent à combattre et non pas à raconter l'histoire de ceux qu'ils sont chargés de secourir ; cependant les faits épars que nous pourrions recueillir et que nous discuterons impartialement suffiront pour faire comprendre la gravité des événemens auxquels notre génération a le privilège inappréciable de pouvoir assister.

Pour mesurer plus facilement l'énorme progrès accompli depuis deux années dans la condition des nègres et dans l'opinion publique des Américains du nord au sujet de l'esclavage, il n'est pas inutile de rappeler en peu de mots quelle était la situation à l'époque de la dernière élection présidentielle. Alors l'extension et l'aggravation de la servitude des noirs étaient encore le but primordial des hommes d'état qui dirigeaient la politique des États-Unis. Les planteurs du sud, tout-puissans dans le sénat et sûrs de la complicité du président Buchanan, avaient subordonné toutes les autres considérations à celles de leur propre intérêt et transformé toutes leurs ambitions en articles de loi. Dans les états à esclaves, la liberté républicaine n'était plus qu'un vain mot ; les ministres de tous les cultes n'avaient plus qu'une mission, celle de prôner «l'institution divine ;» les journaux, rendus unanimes par une même passion ou par l'universelle terreur, n'avaient plus qu'un rôle, celui d'affirmer l'excellence de l'esclavage et l'infamie des abolitionnistes ; toute protestation contre la servitude s'était depuis longtemps évanouie ; couverte par un immense concert de malédictions, la plainte du nègre n'était plus entendue. Dans le district de la Colombie, commun aux deux fractions de la république, les geôles où l'on fouettait les noirs s'élevaient à côté de la Maison-Blanche et du palais de la nation. Enfin, dans tous les états soi-disant libres, des négocians armaient leurs navires pour la traite des nègres sans redouter les tribunaux de leur pays ; d'autres se faisaient les bailleurs de fonds des propriétaires d'esclaves, et partageaient avec eux les bénéfices sans vouloir partager la honte. Sur aucun point de l'immense territoire américain, les fugitifs des plantations ne pouvaient se dire à l'abri. Des chasseurs de profession, parfois accompagnés de limiers, se lançaient sur la piste du gibier noir, le forçaient soit dans les campagnes, soit dans les rues des cités populeuses, puis, après avoir fait constater leurs prises par des magistrats spéciaux auxquels on payait chaque tête de nègre capturé suivant un tarif réglé d'avance, ils ramenaient les fugitifs à coups de fouet et de prison en prison. Parfois aussi les chasseurs mettaient la main sur des nègres libres, et rarement ces victimes d'une méprise plus ou moins involontaire recouvraient la possession d'eux-mêmes. Les propriétaires d'esclaves prétendaient au droit de parcourir ou même d'habiter les états libres avec leurs domestiques noirs, et de rétablir ainsi la servitude dans les contrées où elle était abolie. Par une loi récente, ils avaient livré aux empiétemens futurs de l'esclavage tout l'espace occupé par les territoires : maîtres absolus d'un tiers de la république, ils s'étaient arrogé encore, par le bill du Nebraska, le droit d'envahir un autre tiers de l'immense superficie des États-Unis. Ce n'est pas tout. Enivrés par leurs victoires successives, ils ne craignaient pas d'attenter à la liberté garantie par la génération précédente aux nègres affranchis ; dans la plupart des états du sud, l'aristocratie féodale avait décrété la servitude pour tous les hommes de couleur émancipés, et dans les autres états à esclaves de simples questions de détail arrêtaient encore le vote de cette mesure impie. Par politesse envers les électeurs du Maryland, de la Virginie et des autres états du centre, les planteurs du sud n'insistaient que faiblement sur la nécessité de rétablir la traite des noirs ; mais il n'est pas douteux qu'en véritables logiciens ils n'eussent pas fini de remporter cette dernière victoire sur la morale. N'y étaient-ils pas autorisés par la décision solennelle de la cour suprême d'après laquelle le nègre n'a «aucune espèce de droit que le blanc soit tenu de respecter ?»

Tout cela était la loi. Grâce à leurs propres efforts et à ceux de leurs complaisans des états libres, les planteurs avaient réussi à jeter le manteau de la légalité sur toutes les turpitudes de l'esclavage et à faire sanctionner tous ses envahissemens. Sur le terrain purement constitutionnel, leur position était à peu près inexpugnable, et s'ils n'avaient pas déchiré de leurs propres mains le pacte fédéral qui les protégeait, ils jouiraient encore paisiblement de leurs propriétés vivantes. Leur prétendu droit, si contraire à la morale, était du moins inscrit dans les codes et dans les actes du congrès, et cela suffisait pour maintenir la prépondérance politique des hommes du sud pendant une période indéfinie. Aussi les abolitionnistes purs, qui constituaient aux États-Unis une secte de quelques milliers d'individus à peine et qu'on affectait de mépriser comme de pauvres rêveurs, reconnaissaient l'impossibilité légale de forcer l'esclavage dans ses retranchemens, et, ne pouvant espérer l'extinction naturelle de la servitude, demandaient hautement la scission entre le nord et le sud, entre les hommes libres et les planteurs. Les républicains, qui avaient donné leurs voix au général Fremont en 1856 et qui firent triompher la candidature de M. Lincoln en 1860, ne croyaient pas non plus qu'il fût possible de supprimer l'esclavage en s'appuyant sur les lois existantes, et du reste l'abolition eût-elle pu s'accomplir d'une manière constitutionnelle que leur parti n'eût pas même eu le désir de la voter. Le programme adopté à Chicago le prouve : ils admettaient dans les termes les plus explicites que le maintien de l'institution servile était garanti par le droit public et que les états à esclaves pouvaient régler à leur guise toutes leurs affaires intérieures. Placée sous la sauvegarde de la constitution, la servitude était pour les républicains chose sacrée à laquelle ils n'avaient pas plus le droit de toucher qu'un Juif n'eût celui d'écraser un serpent niché dans l'arche sainte. Leur unique but était de conserver à la liberté du travail leur propre territoire. Ils n'attaquaient point, ils se défendaient. Sous la présidence de M. Buchanan, lorsqu'ils firent admettre le Kansas au nombre des états libres, ils revendiquaient un droit solennellement garanti par des compromis antérieurs et représentaient les vœux maintes fois exprimés des habitans du Kansas eux-

mêmes. En novembre 1860, lorsqu'ils élirent M. Lincoln, ils n'avaient d'autre intention que d'affirmer l'inviolabilité du travail libre dans les états du nord, et pour donner aux planteurs des gages de leur sincérité, ils ne cessaient de témoigner le dégoût que leur inspiraient les abolitionnistes. La fraternité humaine, l'égalité future de toutes les races, la liberté universelle, n'étaient que chimères pour les républicains d'Amérique, et s'ils avaient cru à la scission dont on les menaçait depuis de si longues années, on ne peut douter qu'ils eussent voté en masse pour un candidat favorable à l'extension de l'esclavage. Les radicaux, isolés ça et là dans quelques villes de la Nouvelle-Angleterre, eussent été réduits à une impuissance absolue. N'essayons point de pallier ce fait déplorable : les hommes du nord étaient en grande majorité complices de leurs concitoyens du sud dans le crime de l'esclavage ; ils voulaient simplement s'en épargner le remords.

Aussi le parti républicain caressait la chimère d'un compromis définitif, comme si les passions pouvaient se condamner jamais à osciller autour d'un centre de gravité. Plus logiques et doués de cette prescience instinctive que donne toujours un principe absolu, les hommes du sud comprenaient fort bien qu'un accord à l'amiable était impossible entre deux groupes d'états où la condition sociale des travailleurs offre un antagonisme si complet. Ils savaient qu'une victoire décisive serait remportée tôt ou tard par l'une ou l'autre des sociétés hostiles, et la prévision de l'avenir leur faisait confondre dans une même haine les républicains de tout le nord et les abolitionnistes de Boston. Et comment n'auraient-ils pas abhorré ce parti qui, tout en respectant l'esclavage, venait de lui faire subir son premier échec ? L'histoire des quatre-vingts dernières années avait appris aux planteurs que le maintien de leurs privilèges avait pour condition essentielle une série non interrompue de triomphes, et qu'un temps d'arrêt dans leurs conquêtes deviendrait inévitablement le signal du recul. En effet, l'esclavage, abandonné à ses propres forces, ne peut soutenir la concurrence avec le travail libre : il se limite nécessairement à un petit nombre d'industries ; il épuise la terre, il fatigue les hommes, il ne peut les utiliser que par masses, et surtout il leur ôte cet aiguillon de l'intérêt privé, sans lequel l'ouvrier, dépourvu de toute initiative, devient une machine sans intelligence. Pour contre-balancer ces causes d'infériorité, les planteurs avaient la grande ressource d'étendre indéfiniment leur domaine et de garder avec un soin jaloux le monopole des produits spéciaux qui faisaient leur richesse ; mais l'admission du Kansas au nombre des états libres, puis le triomphe des républicains dans les élections présidentielles de 1860, prouvèrent aux esclavagistes qu'ils ne devaient plus espérer l'accroissement de leur empire. Les travailleurs libres, dont la multitude augmente si rapidement dans la république américaine, allaient peser de plus en plus sur leur frontière, ils allaient peut-être pénétrer dans les territoires du sud-ouest et faire concurrence aux propriétaires d'esclaves pour la production du coton. Ensermée dans un cercle toujours plus étroit, la puissante aristocratie du sud était condamnée à la mort lente de l'étouffement.

Mieux valait pour les *chevaliers du cercle d'or* jouer le tout pour le tout et risquer la perte soudaine de leurs privilèges en essayant de reconstruire l'Union à leur profit. Insoucieux de la constitution qui les avait abrités si longtemps et qu'on pouvait maintenant retourner contre eux, violateurs des lois qu'ils avaient eux-mêmes dictées, et qui prononçaient désormais leur condamnation, ils déchirèrent l'ancien pacte fédéral, sans attendre que les vainqueurs eussent porté la moindre atteinte aux garanties légales de l'institution servile, sans attendre même que fussent expirés les pouvoirs de M. Buchanan, le président qu'ils avaient fait élire. Les républicains du nord n'étaient pas encore revenus de leur stupeur, que déjà la scission était consommée. On sait maintenant, à n'en pouvoir douter, que les rebelles ne voulaient point s'en tenir à la proclamation de leur indépendance, mais que leur ambition était de fonder au profit de l'esclavage une nouvelle union sur les ruines de l'ancienne. Protégés par le *roi Coton* et convaincus de la toute-puissance de l'intérêt, ils comptaient fermement sur la complicité de la France et de l'Angleterre dans leur œuvre de reconstruction ; quant au peuple des États-Unis, ils espéraient pouvoir le capter par les moyens qui leur avaient si souvent réussi dans le congrès. Aux états du centre, ils vantaient les bénéfices que procure l'élève des nègres destinés aux marchés du sud ; aux états de l'ouest, ils promettaient les avantages du libre échange ; à la Pennsylvanie et à New-York, ils offraient l'appât du lucre.

Les six petits états de la Nouvelle-Angleterre devaient être les seuls à être exclus, comme indignes, de la confédération esclavagiste. C'est que les partisans zélés de l'émancipation, qui se trouvent principalement dans ces états, s'appuient, eux aussi, sur un principe, la liberté, et n'ont jamais eu l'idée chimérique d'opérer un compromis avec les planteurs. Rendus clairvoyants par l'habitude de la pensée, ces hommes, auxquels on refusait tout sens pratique, sont les seuls parmi les gens du nord qui n'ont pas été pris au dépourvu et ne se sont pas trompés sur le résultat final de la séparation. A la nouvelle du bombardement et de la reddition du fort Sumter, l'émotion fut indicible dans toutes les villes du nord, et des comités de défense s'organisèrent spontanément sur tous les points menacés. Et pendant que la population tout entière était en proie à un délire patriotique, pendant que deux cent mille volontaires couraient aux

armes, la société des abolitionnistes de Boston se réunissait tranquillement pour tenir sa dernière séance. «Durant ces trente dernières années, nous avons travaillé, nous avons combattu, nous avons souffert avec joie ; maintenant laissons aux événements le soin de continuer notre œuvre ! Nos prédictions s'accomplissent : nous n'avons plus qu'à voir défiler devant nous les jours de bataille portant avec eux la liberté !» En effet, le premier jour de la rébellion peut être également considéré par les nègres d'Amérique comme le premier de leur hégire. Les coups de canon tirés par les esclavagistes caroliniens contre le fort Sumter ont été le vrai signal de l'émancipation des noirs, et ce sont les maîtres eux-mêmes qu'une singulière ironie du destin a chargés d'être les libérateurs !

II

Rigide interprète de la légalité, le président Lincoln arrivait au pouvoir avec un sentiment profond de son immense responsabilité et la ferme intention de remplir strictement le mandat qu'il avait reçu de ses concitoyens. Ce mandat était de rétablir purement et simplement la constitution tout entière, même avec les garanties qu'elle offre aux propriétaires d'esclaves ; il devait ramener dans l'Union les états rebelles, et leur imposer le respect des lois en les respectant lui-même et en faisant exécuter celles que le congrès avait votées contre les noirs fugitifs. D'ailleurs, s'il avait eu la volonté d'agir, non pas en magistrat constitutionnel, mais en chef révolutionnaire, il ne fût probablement pas entré à la Maison-Blanche. Nommé par une simple minorité des électeurs populaires (30), il aurait bientôt vu cette minorité se tourner contre lui et faire cause commune avec la majorité démocratique, dont les voix s'étaient dispersées sur d'autres candidats. Aussi, quelles que fussent ses opinions particulières sur l'esclavage, M. Lincoln se garda bien de les manifester. En sa qualité d'homme politique, il avait toujours affirmé que l'extradition des noirs fugitifs était un devoir civique ; devenu candidat à la présidence, il ne cessa de professer la même opinion, qui du reste était conforme à celle de presque tout son parti. Enfin, nommé président, il ne négligea aucune occasion de rassurer les hommes du sud et de témoigner en faveur de leurs droits constitutionnels. Dans son message, il déclarait ne vouloir en aucune manière attenter à l'institution patriarcale ; il acceptait la doctrine antique en vertu de laquelle l'esclave qui s'enfuit dérobe son propre corps ; il reconnaissait le droit absolu du maître à la récupération de sa propriété vivante. Par un excès de prévenance, il s'abstenait même d'aborder le sujet si délicat des territoires et de faire la moindre allusion aux anciens compromis maintes fois violés par les esclavagistes. En terme suppliants, dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, il conjurait ses frères du sud de rentrer dans l'Union avec toutes leurs prérogatives et leur offrait ses bons services pour écarter définitivement cette fâcheuse question de l'esclavage, cause de tant de malheurs.

Le congrès était disposé à imiter le président dans cette politique de conciliation à outrance. En votant l'organisation de trois territoires, dont l'un au moins, celui du Colorado, était exposé à l'invasion du travail esclave, les sénateurs allèrent même, dans leur courtoisie pour les planteurs, jusqu'à négliger d'introduire une clause assurant aux agriculteurs libres l'occupation de ces vastes contrées. Plus tard, lorsque la guerre éclata, les généraux de l'armée ne furent pas moins polis pour les propriétaires de nègres que ne l'étaient les membres du gouvernement et de la législature. Des ordres formels enjoignaient aux troupes de rendre consciencieusement à leurs maîtres les esclaves fugitifs qui s'égarèrent dans les lignes fédérales. Parfois même les soldats étaient chargés par leurs officiers de prêter main-forte aux chasseurs et de traquer les noirs dans les forêts. Telles étaient les premières scènes de cette guerre qui doit avoir pour inévitable résultat la liberté des nègres dans tous les états méridionaux.

Quelques incidents toutefois révélaient d'avance la tournure que la lutte entre les hommes libres du nord et les propriétaires d'esclaves du sud était destinée à prendre tôt ou tard. Les volontaires du Massachussetts, qui, par une heureuse circonstance, dit le sénateur Sumner, avaient été les premiers à verser leur sang pour la république, étaient en grande partie de zélés abolitionnistes, et leur prompt réponse à l'appel du président était un signe de l'ardeur qu'ils allaient porter à la délivrance des esclaves. En dépit de la loi d'extradition et des ordres de leurs chefs, ces soldats improvisés donnaient joyeusement un asile aux rares fugitifs qui venaient les implorer ; souvent même il étaient les premiers à conseiller l'évasion et à faciliter le départ des nègres pour la Pennsylvanie. De là des altercations entre les volontaires et leurs officiers, et parfois des conflits entre les tribunaux civils et l'autorité militaire. Cependant ces difficultés furent bientôt écartées dans le département du Potomac. La sévérité croissante de la discipline, le zèle des juges entièrement dévoués aux propriétaires d'esclaves éclaircirent peu à peu les rangs des abolitionnistes purs ; d'ailleurs ceux-ci ne pouvaient échapper au prestige que doit nécessairement exercer toute loi, même abhorrée, sur des hommes auxquels l'amour de la constitution, la grande loi, avait mis les armes à la main. Et puis ces rudes gens du nord, qui se trouvaient pour la première fois en contact avec les élégants gentilshommes de la capitale, craignirent bientôt de se déshonorer en s'occupant de cet être méprisé qu'on appelle *a stinking nigger*. Pendant les premiers mois de

la guerre, tout officier visant aux belles manières donnait la preuve de sa distinction aristocratique en confondant les nègres et les abolitionnistes dans un même sentiment de mépris.

A l'ouest des Alleghany, là où une simple rivière, l'Ohio, borne les domaines de la servitude sur une longueur de plus de 1,200 kilomètres, la guerre ne sévissait pas encore, et par conséquent les relations entre le maître et l'esclave n'avaient point été troublées. Le Kentucky s'était déclaré neutre et profitait de ses quelques mois de répit pour servir d'intermédiaire commercial entre le nord et le sud ; il ramassait en toute hâte les dollars que lui procuraient cette nouvelle source de trafic destinée à se tarir bientôt. C'est au-delà du Mississipi, sur les frontières du Kansas, qu'on vit les deux sociétés ennemies s'entre-choquer aussitôt après la déclaration de guerre. Dans ce pays, tous les éléments hostiles se trouvaient en contact et fermentaient depuis de longues années, attendant l'occasion favorable pour engager la lutte. Créé par un premier compromis, l'état du Missouri ne pouvait se développer que par une série non interrompue d'autres compromis. Certains comtés étaient habités uniquement par des colons libres, d'autres, situés par une singulière anomalie dans les parties septentrionales de l'état, renfermaient une forte proportion d'esclaves. La ville de Jefferson, chef-lieu du Missouri, était aux ordres des planteurs, tandis que Saint-Louis, la grande cité qui aspire à devenir le siège du gouvernement des États-Unis, était presque entièrement républicaine, et nommait pour représentants au congrès des adversaires de l'esclavage. Des milliers d'émigrans allemands, des exilés politiques, presque tous abolitionnistes ardents et complètement étrangers aux subtilités des légistes américains, prêchaient avec ferveur l'émancipation des noirs. Enfin les souvenirs encore récents de la guerre du Kansas, qui avait ensanglanté les frontières pendant plusieurs années, emplissaient tous les cœurs de haine et de vengeance. Dans ces régions, situées à plus de 2,000 kilomètres de Washington et rendues presque indépendantes du gouvernement central par la désorganisation temporaire de la république, la lutte devait nécessairement revêtir un caractère particulier et se transformer en guerre d'émancipation. Chose étrange ! c'étaient ces mêmes populations agricoles du Haut-Mississipi, sur lesquelles les esclavagistes avaient le plus compté, qui étaient les premières à demander l'affranchissement des esclaves. Tandis qu'à Washington le président et les généraux de l'armée faisaient assaut de courtoisie envers les propriétaires de nègres et témoignaient par leurs actes du respect qu'ils portaient à l'institution servile, les volontaires du Missouri et du Kansas agissaient tout autrement et demandaient à se battre, non pour les clauses de la constitution, mais bien pour la liberté du sol. Les deux armées de l'est et de l'ouest, que l'immense vallée de l'Ohio séparait l'une de l'autre, et qui s'étaient levées au même appel, apportaient chacune sur les champs de bataille un esprit différent. L'une, composée d'hommes appartenant pour la plupart aux classes industrielles et commerçante de race anglo-saxonne, n'avait d'autre but que de défendre la loi ; l'autre, dont les rangs étaient en grande partie formés d'agriculteurs allemands encore tout pénétrés des idées de l'Europe sur l'esclavage, voulaient avant tout faire triompher la justice. Les représentants de ces deux tendances diverses étaient d'un côté le légiste Lincoln, de l'autre le pionnier Fremont. Si ces deux hommes n'avaient pas été animés tous les deux du plus sincère patriotisme, et si la guerre, en se répandant comme une immense traînée de feu de la Chesapeake à l'Arkansas, n'avait pas bientôt fondu tous les contrastes et donné la même impulsion à toutes les armées en marche, l'antagonisme naturel des états de l'ouest aurait pu devenir une source de dangers pour la république et la menace d'une deuxième scission bien plus douloureuse encore que la première.

Dès le commencement de la guerre, les esclavagistes du Missouri se sentirent frappés au cœur. Le prix des nègres, cette valeur impressionnable qui est pour les planteurs d'Amérique ce que le cours de la rente est pour les négociants d'Europe, baissa de 80 pour 100 dans l'espace de quelques mois. Des noirs vigoureux, achetés 1,200 dollars à la fin de l'année 1860, étaient revenus en 1861 moyennant une somme de 200 dollars. Les marchands d'esclaves, complètement ruinés maudissaient les républicains du nord et discouraient en faveur de l'insurrection, «le plus sain de tous les devoirs». Un grand nombre de propriétaires qui disposaient encore de fonds considérables se hâtaient de vendre leurs terres à vil prix et disaient adieu à l'état du Missouri pour aller s'établir dans l'Arkansas avec leur bétail humain. Les évasions d'esclaves devenaient chaque jour plus fréquentes. Les volontaires allemands qui occupaient la ville de Saint-Louis, et que les ennemis de l'Union qualifiaient de terroristes, ne négligeaient aucune occasion de violer la loi d'extradition, et tous les nègres fugitifs trouvaient dans leur camp un accueil empressé. D'ailleurs le général Fremont leur donnait l'exemple. Un jour un planteur vint chercher trois nègres qui s'étaient réfugiés dans le camp : «Allez-vous-en, lui répondit le général. Il se peut que vos esclaves soient ici ; mais aussi longtemps que je garderai mon nom, je ne tromperai jamais la confiance que ces hommes ont mis en ma protection !»

Pendant la lutte prenait dans le Missouri un caractère d'acharnement féroce, qui contrastait avec les allures tranquilles de la guerre du Potomac. Autour de Washington, les armées ennemies étaient composées à peu près en entier d'hommes appartenant à des états distincts par le climat, les mœurs, les traditions ; mais sur les bords du

Missouri, les combattans avaient été voisins avant de s'entre-tuer ; ils se connaissaient les uns les autres et portaient dans la lutte cette animosité personnelle qui donne un caractère si effrayant aux guerres civiles. Une victoire remportée par l'un ou l'autre parti pacifiait le pays à la surface ; mais quelques jours après, chaque village, chaque hameau abandonné par les troupes recommençait la guerre pour son propre compte, et telle région qui le lendemain d'une défaite n'offrait en apparence que de paisibles agriculteurs était couverte de guerillas bientôt après le départ de l'ennemi. Sur tous les points du territoire avaient lieu des rencontres à main armée, depuis la bataille proprement dite jusqu'au simple duel. Un grand nombre de villes et de villages étaient brûlés, les campagnes étaient dévastées, la solitude reprenait son domaine. Des sociétés de brigands, étrangères à tous les partis et constituées par actions comme des compagnies industrielles, exploitaient systématiquement le pays par le vol, le meurtre et l'incendie. Le Missouri, auquel sa position centrale, son réseau de rivières, la fertilité de son territoire et ses montagnes de métal presque pur peuvent faire espérer de devenir un jour l'état le plus important de l'Union, courait le risque d'être changé en un désert ; déjà les citoyens étaient obligés d'implorer du répit pour le paiement de leurs taxes. Il fallait aviser au plus tôt. Le 31 août 1861, le général Fremont proclama la loi martiale, et le premier parmi tous les chefs américains, il osa prononcer le mot redoutable d'émancipation ! De sa propre autorité, il déclara libres tous les nègres dont les maîtres auraient été convaincus de rébellion, et, joignant l'exemple au précepte, il mit en liberté deux esclaves de Saint-Louis qui avaient appartenu à des ennemis de l'Union.

C'était là un geste qui peut nous paraître aujourd'hui bien simple. Pourtant l'Amérique entière en frémit. Depuis le désastre de Manassas, rien n'avait ému le peuple d'un pareil effroi. L'esclavage, cette institution qu'avaient maintenue et justifiée par leur exemple les Washington, les Jefferson et les autres pères de la patrie, un soldat y portait violemment la main. Nouveau Samson, il osait renverser les colonnes du temple, et ne craignait pas d'ensevelir le peuple entier sous les ruines ! Il est vrai que le congrès avait récemment voté comme mesure de guerre un bill autorisant la confiscation des esclaves employés aux travaux de siège ou de défense ; mais ces nègres confisqués par le gouvernement et devenus libres en fait restaient encore des immeubles en droit, et le principe constitutionnel de la servitude demeurait dans toute son intégrité. Par une singularité du bill, l'avantage d'être confisqué et pratiquement émancipé était offert aux esclaves qui aidaient les rebelles en travaillant aux fortifications ou en combattant à côté de leurs maîtres ; le gouvernement fédéral les récompensait d'avoir participé à la rébellion, tandis qu'il maintenait dans l'esclavage les nègres assez naïfs pour ne pas demander le pic ou le fusil. Ce procédé eût été simplement absurde, si, d'après la loi, le noir avait pu être considéré comme une personne ; mais on ne voyait en lui qu'une chose, un corps sans âme, et quand on l'arrachait à son maître, c'était uniquement pour punir celui-ci. «Pourquoi, disait un journal unioniste du Kentucky (31) favorable au bill de confiscation, pourquoi les esclaves des traîtres en armes ne seraient-ils pas confisqués pour le compte du gouvernement ?... Les esclaves sont une propriété aussi bien que les mules. Est-il juste et légitime de confisquer une mule et de l'employer au service des transports ? Si cet acte de confiscation est légal, n'est-il pas également juste et légitime de confisquer les esclaves pour qu'ils servent de charretiers ? Hommes et mules sont des propriétés au même titre.» Malheureusement le général Fremont avait eu le tort de voir des hommes dans ces misérables esclaves ; il leur promettait la liberté comme si pareil privilège était fait pour eux ou pour des bêtes de somme ; il portait atteinte aux droits sacrés des propriétaires. Le président s'empressa d'écrire au général pour le rappeler aux termes stricts du bill de confiscation.

Non content d'intervenir ainsi, M. Lincoln révoqua bientôt après le célèbre abolitionniste et le remplaça par le général Halleck, dont l'un des premiers soins fut d'interdire l'entrée du camp à tout noir fugitif ; cependant les partisans du Kansas, insoucieux de toute discipline, n'en continuèrent pas moins leur guerre d'émancipation. Des colons impatients de toute légalité s'étaient réunis en foule dans ces régions situées aux confins du monde civilisé et forcément négligées par le gouvernement fédéral. Leurs bandes, il faut le dire, étaient composées d'éléments très divers. Nombre de pionniers demi-sauvages étaient accourus uniquement par amour de la bataille. Le plaisir de courir les aventures et de braver le péril, l'orgueil farouche qu'on éprouve à vaincre la faim, le froid ou la fatigue, les émotions de l'embuscade, les hideuses joies du cri de guerre et de la lutte corps à corps, toutes ces choses qui effraient l'homme paisible étaient précisément ce qui attirait ces redoutables *jayhawkers*. La présence des Indiens ajoutait encore à la fête. La fraction la plus importante de la tribu des Creeks, les Cherokees, les Choctaws, tous les peaux-rouges qui, sous prétexte de civilisation, sont devenus propriétaires de nègres (32), s'étaient soulevés en faveur de la confédération esclavagiste ; ils menaçaient de leurs tomahawks les pionniers du Kansas et scalpait tout vivans ceux qui tombaient en leur pouvoir. Des *coureurs de prairie*, des *petits blancs* du Texas et de l'Arkansas grossissaient ces bandes féroces. A leur tête, on voyait apparaître le terrible Texien Bosse-de-bison, ce guerrier légendaire qui se disait petit-fils de Fra-Diavolo et portait toujours avec ses armes une bible reliée dans la peau d'un homme du nord tué de sa main. En face de pareils

adversaires, les capitaines des bandes unionistes devaient eux-mêmes user de procédés sommaires. Un de ces chefs, le sénateur fédéral Lane, démocrate de vieille roche brusquement converti à l'abolitionisme, ne craignait pas de dire à ses soldats : «Détruisez, dévastez, désolez, voilà la guerre !» Le colonel Jennieson s'exprimait d'une manière encore plus énergique et mêlait à son cri de guerre une sanglante ironie à l'adresse de la cour suprême. «Les rebelles, disait-il, sont hors la loi ! Nous les traiterons partout comme des ennemis de Dieu et des hommes, comme des gens trop vils pour qu'ils puissent rien posséder en propre, comme des êtres n'ayant aucune espèce de droits que les hommes moyens soient tenus de respecter !» Ses actes étaient d'accord avec ses paroles : il faisait vivre ses troupes sur les propriétés des planteurs, brûlait les maisons en guise d'adieu, donnait la liberté et des armes aux esclaves.

Mais la vraie force des volontaires du Kansas, celle qui leur fit conquérir définitivement le Missouri à la cause de l'Union, c'était la ferveur abolitioniste de quelques-uns d'entre eux. Ceux-ci avaient fait de la délivrance des nègres la mission de leur vie et saisisaient avec enthousiasme l'occasion d'accomplir leur œuvre sans avoir à craindre les arguties légales. Héros à la façon des puritains leurs ancêtres, ils étaient résolus à vaincre et prêts à mourir. Sans paie, mal vêtus, mal nourris, complètement dégagés de cette vulgaire ambition de l'avancement qui animait la majorité des autres soldats de l'Union, ils combattaient seulement pour les droits de l'homme et pour la liberté du sol. Leur véritable chef et leur modèle, ce n'était ni Jennieson, ni le sénateur Lane, c'était John Ossawatimie Brown, le pendu de Harpers-Ferry ; dans leurs rangs marchait le fils de la victime, brûlant de venger la mort de son père et chantant avec ses compagnons l'hymne de guerre devenu aujourd'hui la *Marseillaise* des nègres. Nous donnons ici les paroles de ce chant national qui tient à la fois du cantique religieux et de la marche de guerre (33).

«Le corps de John Brown pourrit dans la fosse, - et les captifs qu'il essaya de sauver pleurent encore, - il a perdu la vie en luttant pour l'esclave, - mais son âme marche devant nous ! - gloire ! gloire ! Alleluiah ! - Son âme marche devant nous !

«John Brown était un héros indomptable et sincère. - Le Kansas le vit à l'œuvre pour défendre nos droits. - aujourd'hui l'herbe verdoie sur sa fosse, - mais son âme marche devant nous. - gloire, etc.

«Il prit Harpers-Ferry avec ses dix-neuf braves ; - il épouvanta la vieille Virginie et la fit trembler jusqu'en ses fondemens ; - puis une bande de traîtres lui fit subir la mort d'un traître, - mais on âme marche devant nous. - gloire, etc.

«John Brown était le Jean-Baptiste du Christ qui nous viendra, - du Christ qui fera tomber les chaînes des captifs. - bientôt, sous le soleil du sud, tous les noirs seront libres, - car son âme marche devant nous. - Gloire, etc.

«vous, soldats de la liberté, frappez, c'est le moment, - portez à l'oppression le coup de la mort que le héros essaya de porter, - car l'aurore du vieux John Brown éclate en un beau jour, - et son âme marche devant nous ! - Gloire ! gloire ! Alleluiah ! - Et son âme marche devant nous !»

Ainsi le fils de John Brown et ses compagnons d'armes, qui chantaient avec lui la gloire de son père, combattaient, non pour le maintien de l'Union, mais pour l'affranchissement des noirs. L'ordre du général Hallack défendant l'admission des nègres fugitifs dans les lignes fédérales n'était pour eux qu'un vain mot et ne leur arrachait qu'un sourire de mépris. Leur œuvre d'émancipation n'en était point interrompue. A la fin de l'année 1861, les deux brigades du Kansas, composés de 2,000 hommes à peine, avaient à elles seules délivré plus de 3,000 esclaves, et les avaient acheminés vers la terre de la liberté ; en outre un grand nombre de noirs s'étaient échappés des plantations sans attendre les bandes libératrices, et, voyageant de nuit à travers les forêts, avaient réussi à gagner la frontière. Entraîné par l'exemple de ses hommes, le sénateur Lane, qui, de son propre aveu, «se serait fait avec joie chasseur de nègres avant la prise du fort Sumter», professait maintenant que «l'affranchissement d'un esclave portait au royaume de *Secessia* un coup plus terrible que la mort d'un soldat ; » il priait «le Tout-puissant d'endurcir les cœurs des rebelles comme celui de Pharaon et de les faire persister dans leur crime, afin qu'on pût envahir leur territoire et faire tomber les chaînes de tous les esclaves.» Dans l'espace de six mois, la troupe du brave sénateur, forte de 1,200 volontaires seulement, libéra plus de 2,000 noirs ; souvent elle en comptait dans ses rangs plusieurs centaines qui s'organisaient par compagnies et s'exerçaient au maniement des armes. Lorsque les péripéties de la guerre entraînaient la brigade à une assez grande distance dans l'intérieur du Missouri, les noirs la suivaient dans sa marche et commençaient leur apprentissage d'ouvriers libres en s'occupant des travaux du camp moyennant un salaire de 5 à 10 dollars par mois ; mais après

chaque expédition, lorsque la brigade était revenue près de la frontière du Kansas, les affranchis se réunissaient en corps, et sous la conduite d'un chapelain de l'armée se rendaient en caravane vers la terre libre. Ils franchissaient la limite des deux états en poussant des acclamations en l'honneur du vieux John Brown, et, désormais sûrs de leurs propres personnes, ils se divisaient par familles ou par groupes d'amis et s'empressaient d'offrir leurs services aux villageois et aux fermiers du Kansas. Dès la première semaine, ils étaient tous placés et tenaient dans leurs mains la copie du contrat qui leur assurait un salaire régulier, le droit inappréciable d'aller et de venir, celui de conquérir l'aisance ou même la fortune à la sueur de leurs fronts. Des agents spéciaux veillaient à l'exécution des contrats et s'occupaient de l'éducation des nouveaux-venus. Des chapelles, des écoles s'ouvraient dans tous les villages de la frontière immédiatement après l'arrivée des immigrants africains. Plus d'un an s'est écoulé depuis que ces hommes sont devenus libres, et tous les témoignages s'accordent à dire qu'ils travaillent pour leur propre compte avec autant d'ardeur qu'ils mettaient naguère de répugnance à travailler pour le compte d'autrui. Grâce à eux, le Kansas, dont la prospérité actuelle contraste si fortement avec la désolation du Missouri, prouve combien ses énergiques habitants avaient raison de défendre la liberté du sol au péril de leur vie contre les empiètements des planteurs.

Cependant l'état à esclaves de l'Arkansas, aussi bien que l'état libre du Kansas, se peuplait de nègres au dépens du Missouri durant la première période de la guerre. Pour garder leurs troupeaux de noirs que les bandes abolitionnistes menaçaient de leur enlever, un grand nombre de planteurs se réfugiaient en toute hâte chez leurs amis du sud. C'était de la part des esclavagistes un aveu d'impuissance, une reculade devant le travail libre, presque une trahison de leur cause. En vain les chefs des rebelles lancèrent-ils des proclamations pour arrêter l'émigration des propriétaires de nègres, les routes de l'Arkansas étaient continuellement encombrées de fugitifs emmenant avec eux leur bétail noir : le gouverneur esclavagiste Claiborne Jackson et le général confédéré Price donnaient eux-mêmes l'exemple et faisaient évacuer leurs plantations du Missouri pour établir leurs nègres dans les vallées de l'Arkansas et de la Rivière-Blanche. Dès le commencement de l'année 1862, les statistiques estimaient que le courant de l'émigration volontaire vers le Kansas et celui de l'émigration forcée vers l'Arkansas avaient fait perdre au Missouri la moitié de sa population asservie. D'après cette estimation, il resterait à peine encore 60,000 esclaves dans l'état (34). Le représentant Henderson, chargé de défendre les intérêts du Missouri dans le sein du congrès, croit pouvoir évaluer à plus de 90,000 le total de la population servile appartenant encore à ses concitoyens. C'est là un chiffre inspiré peut-être par le désir d'enfler la prime d'affranchissement accordée aux planteurs du Missouri ; toutefois cette évaluation suppose elle-même que le nombre des esclaves a déchu dans l'état de 25,000, ou de près d'un quart. On le voit, le premier résultat de la lutte a été de faciliter l'émancipation des noirs par la décroissance du capital vivant des planteurs. Après une année de guerre, les rebelles du Missouri comprirent enfin que l'esclavage n'était plus une bonne spéculation et ne valait plus la peine d'être défendu. Dès que la liberté du travail fut admise par les Missouriens comme une nécessité économique, le pays se pacifia ; les bandes éparses cessèrent d'inquiéter les armées de l'Union, et la guerre se déplaça du côté du sud de l'Arkansas. Une fois de plus l'événement prouvait que l'esclavage avait été la seule cause de la séparation.

III

Les brigades abolitionnistes qui avaient lutté avec tant d'énergie pour la délivrance du Missouri auraient certainement continué la guerre dans l'Arkansas sans demander conseil au gouvernement de Washington, si, par le cours naturel des choses, l'armée fédérale n'avait pas commencé à prendre largement sa part dans l'œuvre d'émancipation et n'avait ainsi ôté toute raison d'être à l'action isolée des partisans du Kansas. Eclairés par le spectacle des plantations et des marchés de nègres, instruits aussi par leurs défaites, les soldats de l'Union comprenaient enfin que le seul moyen de pénétrer dans les états du sud était de s'en prendre à la cause même de la guerre, à l'esclavage ; ils se demandaient avec irritation s'il n'était pas absurde de marcher à la bataille et de risquer la mort ou la captivité pour que les planteurs, ramenés de force dans l'Union, eussent encore le privilège d'asservir en paix leurs semblables ; ils ne voulaient plus reconnaître à l'aristocratie féodale du sud le droit de commenter la constitution qu'ils avaient eux-mêmes déchirée ; le chant de John Brown devenait leur hymne de guerre ; les paroles de Fremont, qu'on avait d'abord accueillies avec tant de stupeur, étaient maintenant celles de presque toute l'armée.

Le congrès et le président Lincoln, entraînés par la logique des faits, accentuaient aussi de plus en plus leur politique dans le sens de la liberté des noirs. Déjà quelques semaines avant la proclamation du général Fremont, le gouvernement s'était laissé engager dans cette voie, qu'il devait plus tard suivre jusqu'au bout. Des centaines, puis des milliers de nègres échappés au travail forcé des plantations de la Virginie, s'étaient hasardés dans l'enceinte de la forteresse Monroe, à l'entrée de la Chesapeake, et suppliaient le commandant de leur accorder aide et protection ; mais

à la piste de ces esclaves venaient les planteurs eux-mêmes réclamant leur bétail humain. Le général Butler reconnut que les nègres réfugiés étaient bien de véritables propriétés ; toutefois il affirmait en même temps que ces hommes, ayant aidé ou pouvant aider à bâtir les fortifications des rebelles, constituaient en réalité une contrebande de guerre. En conséquence, refusant de livrer les noirs, il les déclara de bonne prise comme de véritables articles de contrebande (*contrabands*). Le secrétaire de la guerre approuva la conduite du général, mais en lui ordonnant de tenir un compte exact des articles confisqués, afin de pouvoir indemniser plus tard ceux des propriétaires qui seraient restés fidèles à l'Union. C'était un accommodement entre la loi et l'équité : les nègres, encore esclaves par une fiction constitutionnelle, étaient néanmoins devenus des hommes libres. Parmi les fugitifs, les uns furent immédiatement employés moyennant salaire aux travaux du port, les autres furent chargés de construire un chemin de fer circulaire au tour de la forteresse ; enfin la plupart d'entre eux s'engagèrent comme marins à bord des navires de guerre, et dès le premier mois touchèrent une paie de 8 dollars par mois, non compris les rations. Dans la marine américaine, une véritable égalité règne, parmi les matelots, entre les blancs et les hommes de couleur. Ils travaillent, mangent et s'amuse^{nt} fraternellement ensemble sans faire attention à la différence des races.

En décembre 1861, lors de la réunion du congrès, on put mesurer le chemin parcouru depuis la prise du fort Sumter. Dans son message, le président faisait une proposition qui, deux années auparavant, eût été repoussée avec horreur ; il demandait à la nation américaine d'entrer en relations d'amitié avec les deux républiques noires de Libéria et d'Haïti, et de se faire représenter dans ces états par des chargés d'affaires. Il reconnaissait aussi en termes indirects que les esclaves confisqués étaient vraiment libérés, et, afin d'encourager les états du centre à émanciper leurs nègres, il proposait au congrès l'acquisition d'un nouveau territoire pour y établir les personnes de race africaine. Plus hardies que le président, les chambres passèrent la plus grande partie de leur session à discuter et à voter des bills qui, tout en restant dans les limites posées par la constitution, affaiblissaient de plus en plus le principe de l'esclavage. Elles interdirent aux officiers fédéraux, sous peine de revoi, d'employer leurs soldats à la poursuite des noirs fugitifs ; elles ordonnèrent aux magistrats de ne jamais rendre les nègres sans avoir des preuves évidentes de la fidélité du maître à la cause de la république ; elles aggravèrent les bills de confiscation, et furent sur le point d'adopter une loi qui aurait émancipé purement et simplement les esclaves des rebelles. Bientôt après la discussion de ce bill, on entendait le secrétaire de la guerre applaudir au discours du colonel Cochrane disant à ses soldats : «Prenez l'esclave par la main, donnez-lui un fusil, et demandez-lui, au nom de Dieu, de s'en servir pour la liberté de la race humaine !»

Cependant la loi sur l'extradition des noirs fugitifs existait encore, et les officiers de l'armée l'interprétaient à leur guise, suivant les idées de leur parti ou les vicissitudes de la guerre. Dans le département de l'ouest, le général Hallack et ses subordonnés continuaient de renvoyer impitoyablement tous les nègres qui s'approchaient des lignes de l'armée ; dans la Virginie occidentale, le général Kelley faisait incarcérer les Africains fugitifs en attendant qu'ils fussent réclamés par leurs maîtres ; au Kentucky, des officiers allaient jusqu'à se transformer en marchands de chair humaine, et revendaient aux propriétaires tous les noirs qui avaient imploré leur protection. Dans l'état libre de l'Ohio, des planteurs du sud faits prisonniers étaient autorisés à garder leurs esclaves, et un pasteur protestant, coupable d'avoir favorisé l'évasion d'un noir, était incarcéré pendant six mois. A Washington même, des troupes de nègres fugitifs, hommes, femmes, enfans, étaient, à l'insu du président, enfermés dans de hideux cachots où ils restaient des mois entiers sans vêtemens et presque sans nourriture. Aux portes de la capitale, sur les bords du Potomac, un Africain, qui avait servi d'espion à l'armée fédérale, fut rendu par un officier à son ancien maître, qui, dans un transport de rage, fit aussitôt périr l'esclave sous le fouet. Le jury s'assembla et prononça le verdict suivant : «Esclave Jack, âgé de soixante ans, mort de fatigue et d'épuisement.»

A ces atrocités on peut heureusement opposer un grand nombre de cas qui prouvent combien les mœurs des Américains du nord s'amélioraient à l'égard des nègres. La plupart des généraux, suivant l'exemple qui leur avait été donné par le commandant de la forteresse Monroe, accueillaient tous les fugitifs sans exception, et se hâtaient de leur procurer un travail salarié ; plusieurs juges se déclaraient incompetents quand les maîtres venaient réclamer leurs esclaves enfuis ; le président lui-même, se départant de sa réserve habituelle, disait solennellement que les «*contrabands* confisqués ne seraient jamais réduits à une nouvelle servitude» et se déclarait «prêt à abdiquer plutôt que de tolérer une pareille infamie !» Enfin les soldats menaçaient de leurs armes les chasseurs d'esclaves, et quand ils se mettaient en marche, musique en tête, bannières déployées, ils plaçaient les noirs au milieu de la colonne, afin que personne ne s'avisât de les toucher. Aussi le nombre des affranchis s'accroissait-il rapidement dans toutes les parties de la république occupées par les armées du nord. A Saint-Louis du Missouri, au Caire, à Washington, dans la forteresse Monroe et sur tous les points conquis de la côte du sud, des colonies de nègres libres se formèrent sous la protection

du drapeau fédéral. De toutes ces colonies, la plus importante et la plus digne d'intérêt est celle de Port-Royal dans la Caroline du sud. C'est là que les Africains des États-Unis ont donné le plus éclatant démenti à ces calomniateurs intéressés d'après lesquels le noir ne saurait travailler, si la vue du fouet ne le tenait courbé sur le sillon.

L'estuaire de Port-Royal, ainsi nommé par le huguenot Jean Ribault en l'honneur de Charles IX, est le meilleur mouillage de la côte redoutable qui s'étend de la Chesapeake au détroit des Florides. Situé entre Charleston et Savannah, les deux plus grandes villes que les confédérés possèdent sur le rivage de l'Océan, il offre aux escadres de l'Union une excellente position stratégique, et permet aux vaisseaux de surveiller efficacement les abords des deux cités voisines. Aussi l'une des premières entreprises tentées par le gouvernement fédéral dans la pensée de rendre le blocus effectif fut-elle de conquérir cet estuaire important. Dans la matinée du 7 novembre 1861, une flotte considérable commença le bombardement des deux forts qui défendaient l'entrée de Port-Royal, et quelques heures après le drapeau étoilé flottait sur les retranchemens de l'ennemi. La prise des forts fit tomber au pouvoir des fédéraux toutes les îles environnantes.

Cet archipel, auquel on donne indifféremment le nom de Port-Royal ou celui de Beaufort, le principal village du comté, s'étend sur une superficie de plus de 700 kilomètres carrés. Séparé de la terre ferme d'un côté par le Broad-River et l'estuaire de Port-Royal, de l'autre côté par le Coosaw-River, et tournant vers la haute mer une plage basse qui continue le rivage de la Caroline, l'archipel présente la forme élégante d'un triangle arrondi. Des canaux tortueux, accessibles aux vaisseaux de guerre, des *bayous* où peuvent à peine flotter les barques, enfin de simples *coulées* que le reflux laisse à sec, partagent l'archipel en une multitude d'îlots presque tous habités et couverts de plantations. Des maisons somptueuses, ombragées de magnolias, d'azédarachs, de chênes verts, se mirent dans les eaux de ces bras de mer paisibles comme des fleuves ou des ruisseaux ; de petits villages, entourés d'orangers et de figuiers, s'élèvent çà et là au détour des bayous ; sur les bords de l'eau s'étendent des champs dont le sol alluvial est d'une extrême fertilité. Les îles de Beaufort et celles qui se prolongent au sud vers Savannah, au nord de Charleston, sont ces fameuses *îles de la mer* (*sea islands*), qui produisent la variété du coton à longue fibre, si recherchée pour la fabrication des étoffes délicates (35). Grâce à l'exportation de cette précieuse denrée et à l'excellent riz qu'ils obtenaient en abondance, les propriétaires de l'archipel étaient devenus les plus riches de la Caroline du sud : l'affluence des étrangers qui venaient, pendant la belle saison, respirer la brise de la mer, contribuait encore à grossir leur fortune. Aussi presque tous les planteurs possédaient-ils un nombreux domestique et des centaines de nègres de champ. Sur 40,000 habitans du comté, 33,000 étaient esclaves. Dans tous les états du sud, il n'existait en 1860 que sept comtés où la proportion des noirs fût plus élevé relativement à la population blanche.

Les planteurs de l'archipel de Port-Royal firent preuve d'une complète unanimité dans leurs sentimens de haine envers les hommes du nord et d'un dévouement absolu à la cause qu'ils avaient embrassée. Appartenant à une caste de grands seigneurs qui se targuent d'une noble origine et méprisent souverainement les classes ouvrières et mercantiles de la Nouvelle-Angleterre, les habitans de Beaufort ne voulurent pas même se trouver en contact avec leurs vainqueurs et s'empressèrent de quitter l'archipel, accompagnés de leurs familles et de leur suite de petits blancs. En cette occasion, ils donnèrent un exemple qui, depuis lors, n'a été que très partiellement suivi dans les divers pays à esclaves conquis par les armes fédérales : ils mirent le feu à leurs entrepôts de coton, détruisirent les approvisionnemens de tout genre qu'ils ne pouvaient emporter, commencèrent eux-mêmes à saccager leurs demeures, et s'ils laissèrent sur pied les récoltes de coton déjà presque mûres, ce fut uniquement parce qu'ils n'eurent pas le temps de les ravager. Toutefois il leur restait leur fortune vivante, consistant en mulets, en bestiaux et surtout en esclaves. Avant l'arrivée de la flotte fédérale, quelques propriétaires avaient déjà expédié sur le continent un certain nombre de leurs nègres, d'autres avaient prêté une partie de leurs travailleurs au gouvernement de l'état pour la construction des remparts de Charleston ; mais la majorité des esclaves se trouvaient encore dans l'archipel lorsque les forteresses de Port-Royal tombèrent entre les mains des *Yankees*. - Aussitôt les planteurs songèrent à la retraite. Choisisant d'abord leurs noirs les plus robustes et les plus adroits, ceux dont les bras ou l'intelligence représentaient le plus fort capital, ils poussèrent devant eux ce troupeau d'hommes désarmés, et plus d'une fois, si l'on en croit le témoignage unanime des noirs, ils firent usage de leurs carabines pour abattre les malheureux qui tâchaient de s'enfuir. Quoi qu'il en soit, l'approche des fédéraux ne permit pas aux sécessionnistes d'emmener tous leurs nègres : la plupart des domestiques vieux ou infirmes,

les enfans n'ayant qu'une faible valeur monétaire furent abandonnés dans les cases. Parmi les nègres de champ, un grand nombre trouvèrent le moyen de se cacher et ne se montrèrent qu'après le départ de leurs maîtres. Souvent on leur avait raconté que le seul but des féroces *Yankees* était de capturer les esclaves et de les vendre aux planteurs de Cuba ; néanmoins, dans leur incertitude, les malheureux noirs préféraient rester sur les plantations, attendant leur destinée dans le voisinage des cases et des jardinets qui constituaient leur unique patrie. Ils avaient au moins cette triste consolation, que dans aucun cas les nouveau-venus ne pourraient leur imposer une condition plus dure que celle de leur précédent esclavage. On évalue à 8,000 environ le nombre des nègres qui restèrent dans l'archipel de Beaufort après la fuite précipitée des propriétaires. La moyenne des esclaves trouvés par les fédéraux sur chaque plantation dépassait quarante.

Aussitôt après avoir pris possession des forts, le général Sherman, commandant les troupes de terre de l'Union, lança une proclamation à l'adresse des blancs de la Caroline du sud. Dans ce manifeste, conçu en termes très modérés, le chef des troupes fédérales se plaçait sur le terrain purement constitutionnel : il reconnaissait la légalité de l'esclavage, déclarait «ne vouloir en aucune manière léser les droits et les privilèges des citoyens ou de s'immiscer dans leurs institutions locales et sociales, et protestait de son dévouement respectueux envers le grand état souverain de la Caroline du sud ;» mais il affirmait aussi que «le devoir constitutionnel de sauvegarder l'Union primait tous les autres, et que le maintien des lois spéciales de l'état devait être subordonné aux nécessités militaires créées par l'insurrection.» En dépit de cette affirmation menaçante, il n'en reste pas moins avéré que le général Sherman se croyait encore tenu d'exécuter la loi sur les esclaves fugitifs. Le 9 janvier 1861, il fit rendre un noir qu'un citoyen de la Virginie resté fidèle à l'Union prétendait lui appartenir.

Heureusement que les planteurs caroliniens de l'archipel s'étaient enfuis, laissant derrière eux des milliers de nègres, et quand la proclamation du général unioniste fut affichée sur les murailles de Beaufort, il ne restait plus dans le village qu'un seul blanc, misérable ivrogne, qui n'avait pas eu la force de suivre les hommes de sa race. Les noirs étaient devenus les maîtres des riches habitations, dont ils n'osaient naguère s'approcher qu'en tremblant. Plusieurs d'entre eux, fous de joie, ivres de leur liberté d'un jour, toutefois épouvantés secrètement de leur audace, s'étaient installés dans ces palais et faisaient litière de tous les objets de luxe, incompréhensibles pour eux. D'autres, profitant plus noblement de leur soudaine émancipation, allaient à la recherche d'un ami, d'un frère ou bien d'une femme et d'enfans qui avaient été jadis séparés d'eux, et qui habitaient des plantations éloignées ; enfin un certain nombre de noirs, livrés en proie à une folle épouvante, ne songeaient qu'à se cacher pour échapper à ces hommes du nord, qu'on leur avait dépeints sous des couleurs si atroces, et qu'ils craignaient presque à l'égal de leurs anciens maîtres. En apercevant de loin les soldats fédéraux, ils couraient se réfugier dans les champs de cotonniers, dans les bosquets de chênes verts, ou bien au milieu des joncs, dans les bayous marécageux. Plusieurs centaines de nègres allèrent même chercher asile dans les îlots inhabités de l'archipel, et ne se décidèrent à rentrer sur les plantations que rassurés par leurs amis ou poussés par la faim.

Il est à croire que la plupart des nègres de Beaufort, même ceux qui s'étaient livrés à une joie délirante en voyant leurs maîtres s'enfuir, n'osaient encore se flatter d'être devenus libres. Comme des enfans échappés de l'école, ils profitaient de l'absence des économes, et jouissaient de leur liberté inattendue avec une frénésie d'autant plus sauvage qu'ils y voyaient un simple répit à leur longue servitude. Du reste, la routine ordinaire de leur vie fut à peine troublée par quelques jours d'effervescence. Le commandeur nègre, naguère nommé par le planteur lui-même, avait encore gardé les clés du grenier et du magasin ; c'était lui qui distribuait les rations quotidiennes de maïs et dirigeait les travaux accomplis en commun. Seulement il avait déposé le fouet, cet insigne distinctif de son ancien pouvoir, et n'imposait plus à ses compagnons que par le prestige d'autorité attaché à ses fonctions. On le voit, la servitude avait produit ses conséquences ordinaires : elle avait si bien tué la dignité dans l'âme des esclaves, que les malheureux, délivrés de leurs maîtres, obéissaient encore aux hommes chargés naguère de les fouetter !

Telle est l'influence démoralisante de la captivité, telle est aussi la défiance naturelle de l'esclave, qu'une forte portion des nègres de champ répondaient d'une manière évasive lorsqu'on leur demandait qu'ils préféraient la liberté ou la continuation de l'esclavage. Pauvres gens abrutis, qui comprenaient à peine le sens de ce mot de liberté qu'on n'avait jamais prononcé devant eux, si ce n'est pour en flétrir les noirs affranchis, ils répondaient que «l'homme blanc pouvait disposer de leur sort à sa guise,» ou bien que, «s'ils tombaient entre les mains d'un bon maître, ils ne tiendraient pas à être libres,» ou bien encore «qu'ils accepteraient volontiers la liberté, si on leur donnait en même temps un protecteur blanc.» Ceux auxquels on demandait s'ils prendraient les armes pour aider à repousser une attaque de leurs anciens

maîtres répliquaient en frissonnant que «l'homme noir, si longtemps traité comme un chien, n'oserait pas résister au blanc, et s'enfuirait devant lui.» Sentant par instinct que l'étude est la véritable initiation à la liberté, ils n'exprimaient avec énergie d'autre désir que celui d'apprendre, et ne réclamaient pas même la possession de leur propre corps. Bien différents des nègres de champ, que la tâche monotone et pénible des plantations avait généralement transformés en véritables machines, les noirs accoutumés à un travail plus intellectuel et plus indépendant, les pilotes, les charpentiers, les forgerons, parlaient un tout autre langage, et réclamaient hardiment la liberté. Dans l'Île des Dames (*Ladies' island*), que les confédérés avaient abandonnée, et que les fédéraux n'occupaient pas encore, ces noirs s'armèrent et firent bonne garde pour empêcher le retour de leurs maîtres. Dans l'île de North-Edisto, d'autres noirs soutinrent le choc d'une compagnie de cavalerie rebelle, composée de planteurs, et la mirent en déroute.

Ne pouvant remettre des esclaves que personne ne lui réclamait, le général Sherman dut s'occuper de leur sort ; mais au lieu de suivre à leur égard une politique franche et de leur déclarer que, devenus désormais des hommes libres, ils jouissaient de nouveaux droits et contractaient de nouveaux devoirs, il préféra garder sur cette question une réserve diplomatique : peut-être aussi attendait-il ses inspirations des événements. Tous les nègres qui se présentèrent devant les officiers fédéraux furent engagés, les uns en qualité de domestiques, les autres comme portefaix ou arrimeurs. Chacun d'eux devait recevoir en échange de son travail un salaire mensuel de 10 dollars, soit 8 dollars en marchandises et 2 dollars en argent. Il est fâcheux d'avoir à constater que ces premiers engagements ne furent pas toujours tenus avec une scrupuleuse exactitude : des fournisseurs sordides, chargés de livrer les marchandises aux nègres, leur donnaient le plus souvent des objets avariés et cotés à un taux exorbitant ; en outre des maraudeurs, comme il s'en trouve à la suite de toutes les armées, volaient parfois aux noirs le produit de leurs peines. Quant aux nègres qui n'abandonnaient pas les plantations et continuaient les travaux de l'agriculture, ils devaient recevoir en guise de salaire la centième partie du coton qu'ils recueillaient. Les trois mille balles de la récolte représentant une valeur d'environ 4 million de francs, il s'agissait donc de répartir entre des milliers de noirs une somme de 40,000 dollars ; c'était bien peu, et toutefois, ainsi que le constate le rapport officiel de M. Pierce, cette faible somme ne fut jamais payée.

Malgré ces déboires, malgré l'incertitude qui enveloppait encore la destinée des anciens esclaves, malgré la brutale conduite de quelques soldats envers les femmes de couleur, les nègres passèrent dans la joie leurs premiers mois de liberté relative. Leur bonheur était plus grand qu'ils n'avaient osé l'espérer. Ils pouvaient augmenter les dimensions des petits champs où ils cultivaient des *vivres* pour leur propre compte ; ils reconstituaient librement leurs familles et ne craignaient plus de visiter leurs amis ; enfin ils n'avaient plus à redouter le terrible fouet du commandeur. Chaque soir, ils allumaient de grands feux sur le rivage et passaient une partie de la nuit à danser, à chanter des cantiques, à pousser des cris d'allégresse, à répéter leurs prières «jusqu'à tomber en extase (36).» Avertis par la réverbération des flammes et par tout ce tumulte de joie, les esclaves des plantations riveraines du continent trompaient la surveillance de leurs maîtres, et s'échappaient pour avoir, eux aussi, leur part de liberté. Se cachant de jour dans les marécages, voguant de nuit dans les étroits bayous, souvent dépourvus de nourriture, exposés au froid intense de la saison, ils menaient leur fuite à bonne fin avec cette prudence, cette sagacité, ce courage passif qui caractérisent les races opprimées. Il ne se passait pas une journée que de nouveaux fugitifs n'arrivassent dans le camp fédéral, soit isolés, soit par bandes plus ou moins nombreuses. Des nègres venaient même de Charleston et de Savannah. Pendant le mois de mai 1861, six noirs s'échappèrent de Charleston sur un navire de guerre de six canons, et vinrent livrer leur prise, pavillon flottant, à l'escadre fédérale.

L'augmentation rapide de la population africaine de Port-Royal, les graves difficultés que cette foule de familles, sans cesse accrue, ajoutait au problème des approvisionnements, et surtout les remontrances de la presse abolitioniste du nord, firent enfin comprendre au gouvernement américain qu'il fallait sans retard s'occuper de l'instruction des nègres et de leur organisation en société régulière. Le secrétaire des finances, M. Chase, envoya dans l'archipel un de ses amis, M. Pierce, simple volontaire, qui avait été précédemment chargé de surveiller et d'embrigader les nègres réfugiés sous le canon de la forteresse Monroe. M. Pierce, après s'être rendu un compte rapide de l'état des noirs et des plantations de Port-Royal, s'empressa d'expédier son rapport au secrétaire des finances, et partit pour Boston, où il exposa directement au public la situation des affaires et demanda le personnel et les fonds indispensables à la réussite de son œuvre. En même temps d'autres amis des noirs agissaient aussi à New-York et à Philadelphie. Des sociétés s'organisèrent, les souscriptions affluèrent, et moins de trois semaines après le premier appel de M. Pierce, quatre-vingt-treize missionnaires, parmi lesquels dix-neuf femmes, étaient déjà embarqués pour l'estuaire de Port-Royal. Leur mission était «d'agir en qualité de surveillants et d'instituteurs, les uns pour diriger les travaux des champs, les autres pour enseigner aux enfans et, s'il était possible, aux adultes les premiers éléments des connaissances humaines, pour

inculquer aux élèves le respect de leur propre dignité et l'habitude de compter sur eux-mêmes.» Cette petite armée pacifique, bien plus importante dans l'histoire de la civilisation que tous les corps de troupes expédiés de part et d'autre depuis le commencement de la guerre civile, se composait presque en entier d'agens envoyés aux frais de sociétés particulières ; trois seulement avaient reçu leur mission du gouvernement fédéral.

A la fin de mars 1862, lorsque M. Pierce revint à Port-Royal accompagné de son état-major d'instituteurs, la population africaine qu'il avait à diriger comprenait 9,050 personnes, sans compter 2,000 noirs établis dans les camps fédéraux, sous la surveillance directe de l'autorité militaire. En outre il devait pourvoir aux besoins des nègres fugitifs et les répartir sur les diverses plantations. Son œuvre offrait de grandes difficultés. Sur les 9,050 noirs de l'archipel, 693 étaient vieux, malades ou infirmes, 3,619 enfans n'étaient pas encore en âge de travailler, enfin 300 artisans manquaient complètement d'instrumens et ne pouvaient être utilisés que pour le jardinage. Les charrues et les autres instrumens agricoles étaient en grande partie hors de service ; quant aux mulets et aux chars, ils avaient été mis en réquisition pour les besoins de l'armée, et tous les transports devaient désormais se faire à dos d'homme. Un obstacle plus grand encore se présentait : le gouvernement fédéral avait instamment recommandé la culture si importante du cotonnier *sea-island* ; mais les nègres se refusaient à cultiver cette plante, qui leur rappelait seulement les misères de leur vie passée. Sans attendre les conseils des surveillans, ils s'étaient empressés d'accroître considérablement les dimensions des carreaux que les planteurs leur avaient concédés jadis, et, comprenant qu'il importait surtout d'obtenir une forte récolte de vivres pour éviter la famine, ils avaient semé du maïs sur une étendue considérable de terres ; mais nulle part ils n'avaient continué la culture du cotonnier. Cependant ils n'osèrent pas résister longtemps aux conseils d'instituteurs qui les traitaient en hommes libres, et, bien que la saison fût déjà très avancée, ils se mirent courageusement à l'ouvrage. Sur 5,518 hectares mis en culture, les deux cinquièmes environ furent consacrés au coton. A une balle par hectare, ce qui est à peu près le rendement moyen pour le coton *sea-island*, on aurait pu compter sur un produit de plusieurs millions de francs ; mais les intempéries et le retard apporté dans les travaux ont donné raison à la répugnance des nègres pour la culture du cotonnier ; la récolte a été presque nulle, et désormais tout le travail des plantations s'est reporté sur la production de vivres.

La déférence avec laquelle les noirs de l'archipel se rendent aux conseils qu'on leur donne est d'autant plus remarquable que l'autorité des missionnaires est purement morale. L'entrée des plantations est interdite aux soldats fédéraux, et les officiers eux-mêmes ne peuvent y pénétrer qu'en qualité de visiteurs. Les surveillans, parmi lesquels se trouve une femme, déploient en général une grande activité ; mais, trop peu nombreux pour diriger personnellement les travaux, ils doivent se borner à parcourir successivement les cinq ou six plantations qui leur sont confiées, et dont plusieurs sont situées à quelques lieues de distance les unes des autres. D'ailleurs, la plupart des surveillans, n'étant pas agronomes et n'ayant que des notions insuffisantes sur la culture des plantes du sud, sont obligés de s'en remettre complètement, pour l'ordonnance des travaux, à l'intelligence des nègres eux-mêmes. Ceux-ci, visités seulement de semaine en semaine et laissés pendant l'intervalle à leur propre initiative, ne cessent de travailler avec la même régularité, mais avec plus d'entrain qu'autrefois, et ne négligent aucune précaution nécessaire à la réussite de leurs cultures. Groupés en communes réellement indépendantes, mais encore trop peu dégagés des habitudes de l'esclavage pour adopter les mœurs républicaines et nommer directement leurs fonctionnaires, ils ont généralement accepté en qualité de directeur (*leader*) l'ancien commandeur (*driver*). Celui-ci peut encore punir, mais seulement dans les cas graves et avec l'autorisation du surveillant. Alors il condamne les hommes coupables de paresse ou de quelque délit à se tenir debout sur une barrique devant leurs compagnons de travail ; quant aux femmes, il ne les soumet pas à la honte d'une punition publique et se contente de les enfermer dans une chambre noire. Ce sont là des procédés enfans ; mais en tout cas ils produisent de meilleurs résultats que le fouet et le collier de force. De février en mai 1862, on n'eut pas même besoin de recourir quarante fois à ces punitions naïves, car la première conséquence d'une liberté encore rudimentaire fut d'apprendre au nègre qu'il devait respecter en sa propre personne la qualité d'homme libre. Le châtiment suprême, celui de mettre le nègre aux arrêts au nom de la loi, n'a jamais été appliqué sur les plantations ; c'est là un déshonneur auquel pas un des anciens esclaves de Beaufort, naguère dégradés et abrutis, n'a voulu s'exposer.

Malheureusement la question si épineuse de la propriété du sol n'a point encore été tranchée, et l'on semble s'en remettre pour la solution de ce grand problème à la décision des événemens. Cependant après la certitude de leur liberté, il n'en est pas de plus importante pour les noirs que celle de leur transformation en propriétaires ; d'ailleurs ont-ils donc moins de droits que les maîtres loyaux à une indemnité pour leur longue servitude et les souffrances qu'ils ont endurées ? Une décision prompte est à cet égard d'autant plus nécessaire qu'il ne manque peut-être pas de spéculateurs avides guettant comme des oiseaux de proie le moment favorable pour se substituer aux anciens maîtres et devenir en

réalité propriétaires d'esclaves sous prétexte de philanthropie. Provisoirement, la terre abandonnée par les Caroliniens est devenue le domaine du gouvernement américain qui fait exploiter les habitations à son profit ; toutefois il est entendu de part et d'autre que le champ réservé appartenant à la cabane, ce *negro-patch* comparable au *gorod* du moujik russe, est désormais la propriété de l'Africain. Bien avant le lever du soleil et longtemps après la tombée de la nuit, on peut voir les nègres à l'ouvrage dans ces petits jardins qui sont pour eux la preuve incontestable de leur liberté.

Les noirs cultivent comme par le passé les grandes plantations ; mais, pleins de répugnance pour la hideuse promiscuité dans laquelle les maintenait la volonté des planteurs, ils se refusent à travailler comme autrefois par grandes chiourmes ou *gangs*, et préfèrent recevoir séparément leur charge journalière. De son côté, le gouvernement des États-Unis s'engage à leur fournir des vêtements et de la nourriture, et de temps en temps il leur fait distribuer de petites sommes en attendant que la valeur réelle de leur travail ait été fixée d'une manière certaine. Sans doute les énormes dépenses auxquelles doit suffire le trésor fédéral pour l'achat des munitions de guerre, l'entretien de la flotte et de l'armée, la construction des navires cuirassés, ne permettent pas au secrétaire des finances de rémunérer équitablement les pauvres nègres libérés de Port-Royal ; ceux-ci deviennent en dépit d'eux-mêmes créanciers de l'état, et, bien que leur travail soit une source considérable de revenus (37), ce n'est point eux, nous le craignons, qu'on songe à payer les premiers. Cependant, si les sommes distribuées ne représentent qu'une très faible partie des salaires échus, les travailleurs de l'archipel les reçoivent néanmoins avec joie, car ils les considèrent comme les gages positifs de leurs nouveaux droits. Quant aux noirs employés dans les camps de Port-Royal pour le service de l'armée, ils touchent assez régulièrement leur salaire, qu'un ordre du général Sherman a fixé de 4 à 12 dollars, suivant l'âge, les forces et l'habileté des travailleurs. Du reste, ceux d'entre eux qui savent économiser leurs ressources ont pleine liberté de s'établir comme artisans dans les villages des îles, ou bien de s'installer sur des champs abandonnés pour les cultiver en vrais *gentlemen farmers*.

Si les nègres des plantations ont été jusqu'ici moins régulièrement payés que leurs frères occupés au service des camps, ils ont heureusement les mêmes occasions de s'instruire, et ils en profitent avec une joie extrême. Quand le nègre tient un livre dans ses mains, il est comme transformé, il est devenu un tout autre homme, car il commence à pénétrer enfin ces mystères du « papier parlé, » qui, pendant de si longs siècles, lui semblaient témoigner en faveur de la divinité du blanc. Plus de trois mille élèves, - tous les enfans en âge de comprendre, aussi bien que les invalides et nombre de vieillards, - se rendent journellement aux diverses écoles établies dans les villages ou sur les plantations de l'archipel ; le soir, quand les enfans rentrent dans leurs cabanes, ils se font professeurs à leur tour et servent de répétiteurs à leurs parens, qui ne peuvent assister qu'à l'école du dimanche. Quelle joie pour les nègres d'ouvrir enfin ce terrible alphabet qu'ils n'auraient pu toucher autrefois sans risquer la torture du fouet, cet alphabet qu'un blanc n'eût pu leur déchiffrer sans se faire condamner à des années d'emprisonnement ! Grâce à l'influence exercée sur eux par leurs instituteurs dévoués et par quelques-unes de ces femmes de la Nouvelle-Angleterre qui cachent une âme si fortement trempée sous des dehors si gracieux, les noirs de Beaufort deviennent policés ; leurs mœurs s'adoucissent, leur langage, qui d'ailleurs n'avait jamais été mélangé de ces jurons si communs dans les bouches américaines, se purifie singulièrement et ne ressemble plus au jargon ridicule que la tradition prête à « Sambo ». Leurs cases, jadis d'une saleté sordide, sont maintenant presque toutes blanchies à la chaux et tenues avec une grande propreté. On y voit quelques meubles autres que l'ancien grabat ; des centaines de familles ont déjà poussé l'amour du confortable et du beau jusqu'à mettre des vitres à leurs fenêtres et à coller des cartes et des gravures sur les murailles. L'initiative s'est aussi réveillée chez les noirs d'une manière remarquable, et quelques mois à peine après leur émancipation ils prenaient la résolution de pourvoir eux-mêmes aux frais de leur culte, « attendu que la conscience individuelle ne doit reconnaître aucun intermédiaire entre elle et Dieu. » Enfin la joie bruyante et naïve qui caractérise les nègres dans leur état normal commence à faire briller le regard des travailleurs de Beaufort, jadis mornes et abattus. Les négrillons, qui n'avaient aucune espèce de jeux et ne connaissaient d'autre plaisir que celui de se traîner sur le sol ou de se battre en cachette au milieu des ordures, s'amuse aujourd'hui sans crainte à tous les jeux de force et d'adresse avec le même entrain que les petits blancs des écoles du nord.

Les chants des noirs sont également une preuve évidente du changement immense qui s'est opéré. Doués d'un remarquable instinct musical comme la plupart des Africains, les nègres de la Caroline du sud ont l'habitude d'accompagner leur travail par le chant de quelques paroles très simples, exprimant presque toujours un sentiment religieux. Autrefois les airs, chantés sans exception sur le mode mineur, étaient singulièrement mélancoliques ou même lugubres, et quand on entendait résonner au loin ces paroles dolentes, mesurées par le bruit des pioches ou par la cadence des rames, on ne pouvait s'empêcher d'être saisi d'une tristesse profonde. Une seule idée se retrouvait dans

tous les chants des noirs, celle de la souffrance physique ou morale, qui est la destinée de l'esclave ; si la ritournelle renfermait en général un mot d'espérance, elle disait aussi que cette espérance, irréalisable sur notre terre, ne pouvait éclore que dans le ciel. «Nous trouverons enfin le repos !» - «Dieu nous délivrera !» - «Patientons ! patientons !» Tels étaient les refrains que les nègres chantaient en chœur après avoir entendu la voix de solo raconter leurs peines. Le chant le plus répandu était celui de *la Pauvre Rosy*, que l'on peut considérer comme le type de toutes les autres mélopées des esclaves d'Amérique. Chaque stance se compose d'un seul vers répété trois fois avec une lenteur croissante, et suivi d'un refrain plus rapide. Nous donnons ici les quatre premières stances de cette chanson de douleur :

«Pauvre Rosy, pauvre fille ! - pauvre Rosy, pauvre fille ! - pauvre Rosy, pauvre fille ! - Le ciel sera ma demeure !

« Dures épreuves sur mon chemin !... - ... Le ciel sera ma demeure !

«Je me demande pourquoi ces gens-là m'en veulent !... - ... Le ciel sera ma demeure !

«Quand je parle, je parle avec Dieu !... - ... Le ciel sera ma demeure ! etc.»

Tels étaient sans exception les chants des nègres de Beaufort avant la fuite de leurs maîtres ; mais, chose remarquable, depuis que l'aube de la liberté a commencé de luire pour eux, ils ont appris à chanter gaiement, et, changeant l'allure de leur voix, ils ont adopté le mode majeur. Une de leurs nouvelles chansons, simple contre-partie des anciennes, raconte les souffrances auxquelles ils viennent d'échapper, tandis que le refrain, prononcé plus gravement que le reste, rappelle sans doute, en guise de moralité, la mort des planteurs qui tombent frappés sur les champs de bataille :

«Je n'entends plus l'appel du commandeur, - je n'entends plus l'appel du commandeur, - je n'entends plus l'appel du commandeur. - Des milliers et des milliers périssent ;

«On ne me jette plus mon picotin de maïs, - on ne me jette plus mon picotin de maïs, - on ne me jette plus mon picotin de maïs. - Des milliers et des milliers périssent !

«On ne me donne plus cent coups de fouet, - on ne me donne plus cent coups de fouet, - on ne me donne plus cent coups de fouet. - Des milliers et des milliers périssent ! etc.»

Toutes ces remarquables transformations opérées dans la vie des nègres de Beaufort se sont accomplies avant qu'ils eussent acquis la certitude de leur liberté et le titre de citoyens de l'Union. Toujours un doute redoutable planait sur l'avenir, et ce fut plus d'une année après la fuite de leurs maîtres que le général Saxton les réunit au bruit des fanfares et leur cria : «Vous êtes libres ! vous êtes libres ! Répétez cette parole à vos frères, et que bientôt de chaque cabane du continent, on entende un écho : «Moi aussi je suis libre !» Et pourtant cette période intermédiaire d'apprentissage, pendant laquelle les anciens esclaves ont dû souvent se demander quelle serait leur destinée, a produit des résultats inespérés. Par une singulière coïncidence, c'est dans la Caroline du sud, à l'endroit même où la sécession, fondée sur la servitude du noir, avait pris son origine, qu'a commencé également la première expérience sérieuse tentée sur le sol américain pour transformer les esclaves en hommes indépendants et comptant sur eux-mêmes. Ces mêmes Africains qui ne savaient guère que répondre quand on leur demandait s'ils désiraient la liberté la chérissent aujourd'hui d'un amour farouche, et en même temps les sentiments les plus nobles, l'amour de la patrie, du devoir, de la justice, se sont réveillés dans leurs âmes. Ils ont tenu tout ce que leurs amis espéraient d'eux ; à cette heure c'est aux blancs de remplir leur devoir.

L'expérience est décisive. Quand bien même l'archipel de Beaufort devrait être reconquis par les confédérés, quand bien même les libres colonies de nègres devraient être de nouveau transformées en de hideux campemens d'esclaves, les résultats obtenus n'en resteraient pas moins acquis à l'histoire ; il n'en resterait pas moins prouvé que le nègre affranchi du sud se met à l'œuvre avec plaisir, s'instruit et s'améliore avec ardeur, et voit dans le travail sous toutes ses formes le vrai gage de sa liberté. Telles ont été les conséquences d'une première année de guerre pendant laquelle le gouvernement fédéral de Washington n'osait pas encore prononcer la grande parole d'émancipation. Quelles seront les suites de la politique plus franche adoptée aujourd'hui par les hommes du nord, devenus abolitionnistes en dépit d'eux-mêmes ? Cette question mérite d'être étudiée à part.

LES NOIRS AMÉRICAINS

DEPUIS LA GUERRE

2.

LES PLANTATIONS DE LA LOUISIANE - LES RÉGIMENS AFRICAINS -

LES DÉCRETS D'ÉMANCIPATION

(15 décembre 1863)

I. *Les États-Unis d'Amérique en 1863*, par M. Bigelow, Paris 1863 - II. *La Terreur blanche au Texas et mon évasion*, par M. J.-C. Houzeau, membre de l'académie de Belgique, Bruxelles, 1862. - III. *The freed men of South Carolina*, by J.M. Mac Kim, 1862. - IV. *Official reports on the Negroes of South Carolina*, by Edward Pierce, 1862. - V. *The Slave Power ; its character, career and probable designs*, by J. R. Cairnes, London 1862.

I

Dans une étude précédente, nous avons indiqué les changements sociaux qui se sont produits en Amérique pendant la première période de la guerre civile. Au commencement de l'année 1862, on avait déjà mis un terme à l'extension de l'esclavage et libéré de nombreux captifs ; mais on n'avait point encore porté la moindre atteinte à la majesté des lois qui consacraient la servitude. On avait tremblé à la pensée de s'attaquer au véritable ennemi, à cette *institution* qui venait de scinder la république en deux fractions hostiles, et qui, pendant trois quarts de siècle, avait lentement perverti le sens moral des citoyens. Il est vrai que plusieurs orateurs s'étaient levés dans les deux chambres du congrès pour exposer des mesures d'affranchissement ; mais leurs propositions n'avaient pas abouti. La plupart des représentants et des sénateurs savaient aussi que tôt ou tard ils seraient obligés de s'en prendre à cette cause fatale de la rebellion, et pourtant ils n'osaient toucher à la propriété sacrée du planteur. On eût dit qu'ils craignaient de réveiller dans les salles du Capitole l'écho de ces voix tonnantes qui célébraient naguère les louanges de l'esclavage et le mettaient hardiment sous la sanction de Dieu lui-même !

Ce fut au président que revint l'honneur de proposer une première mesure d'émancipation, suffisante à elle seule pour amener l'extinction de la servitude dans l'Amérique entière. Le message de M. Lincoln, soumis au congrès de 1862 vers le commencement de la session, était complètement inattendu, et il produisit une véritable commotion, semblable à un choc électrique. Cependant les propositions de ce message étaient parfaitement constitutionnelles et n'empiétaient en aucune manière sur les droits reconnus des législatures locales. Le président demandait simplement aux représentants de la nation de voter des fonds pour venir en aide aux états qui voudraient émanciper leurs nègres en indemnisant les propriétaires. Choissant la politique la plus habile, qui consiste à dire sa pensée avec une entière sincérité, il suppliait les états à esclaves restés fidèles de vouloir bien accepter le plan de rachat, et ne leur cachait point qu'il voulait ainsi déplacer leurs intérêts et les détourner de toute pensée d'alliance avec la confédération du sud. Puis, abordant la question financière, il constatait que les dépenses courantes, employées maintenant à verser le sang, suffiraient pour racheter en peu d'années les nègres de toute la confédération américaine. Enfin il se permettait une allusion discrète au droit qu'il possédait d'abolir purement et simplement l'esclavage et rappelait aux séparatistes que, l'Union devant être reconstruite à tout prix, la guerre continuerait indéfiniment, et pourrait amener avec elle bien des « incidents imprévus ». M. Lincoln s'était exprimé dans un langage d'une grande modération et avec un « profond sentiment de la responsabilité qu'il encourait devant son Dieu et devant son pays ; » néanmoins son message, écouté comme une prophétie, ouvrait sur l'avenir une perspective immense. Tous sentirent que c'était bien là le premier coup de hache porté à la racine de l'arbre qui avait si longtemps couvert l'Amérique de son ombre fatale.

La proposition du président fut vivement appuyée par le congrès, et parmi les votes approuvateurs on remarqua principalement ceux de plusieurs représentants des états du centre. Après avoir ainsi adressé un conseil au peuple américain et voté le principe de l'émancipation par la voie du rachat, le congrès n'avait plus à intervenir et devait

laisser aux états eux-mêmes le soin de fixer leur destinée ; mais s'il lui était défendu par la constitution de se mêler des affaires intérieures des divers états de l'Union, il pouvait au moins leur donner un bon exemple en émancipant au plus tôt les esclaves de la Colombie, placée sous sa juridiction immédiate. Ce petit district, enclavé entre le Maryland et la Virginie, était encore déshonoré par la présence de plus de 3,000 esclaves que régissait un abominable *code noir*. En vertu de ces règlements, tout nègre convaincu d'avoir brisé un réverbère, ou bien attaché un cheval à un arbre, ou bien encore lancé un pétard à moins de 100 mètres d'une maison, était passible de trente-neuf coups de fouet. Le congrès républicain ne pouvait plus autoriser de pareilles horreurs dans son domaine. Bientôt après avoir approuvé le message du président, les chambres adoptèrent, à la majorité des deux tiers, un bill affranchissant ces malheureux noirs colombiens, qu'en style parlementaire on désignait par la périphrase de «certaines personnes astreintes au service ou au travail.» Le total de l'indemnité allouée aux propriétaires fut fixé à 4 millions de dollars ; en outre le congrès vota une somme de 400,000 dollars pour venir en aide aux nègres qui témoigneraient le désir de s'expatrier.

Dès que l'adoption du bill fut connue dans Washington, la Capitole fut salué par un immense cri de joie. La population de couleur, composée pour les trois quarts de nègres libres, parfaitement initiés à la vie politique, était dans une jubilation impossible à décrire : de toutes parts elle se précipitait dans les églises pour donner un libre cours à son enthousiasme par des actions de grâce, des hymnes et des pleurs de joie. De temps en temps, on apprenait que des propriétaires avides, profitant des quelques jours de répit qui leur restaient encore, emmenaient de force leurs noirs les plus vigoureux et leurs plus belles mulâtresses pour les vendre sur les marchés du Maryland à un prix supérieur au chiffre de l'indemnité ; mais ces douleurs de famille se perdaient dans l'allégresse universelle. L'affranchissement des esclaves de la Colombie, que le sénateur Sumner n'avait pu proposer en 1850 sans courir de véritables dangers pour sa vie, était désormais une réalité. Les orateurs qui parlaient de justice et de liberté dans les salles du Capitole n'étaient plus exposés à entendre en guise de réponse les cris d'un esclave flagellé par le fouetteur public. Après leur mise en liberté, les noirs, qu'on avait accusé d'avance de préparer une bacchanale de crimes, continuèrent d'être les citoyens les plus paisibles de Washington ; ils ne songèrent pas même à quitter leurs anciens maîtres, et se contentèrent d'exiger, en échange de leurs services, un salaire mensuel de 8 à 12 dollars. Quant au subside voté par le congrès pour favoriser l'émigration des affranchis, il resta complètement sans emploi. Aussi bien que les blancs, les noirs se permettent d'aimer le pays qui les a vus naître, et, puisqu'ils y trouvent la liberté, quelle raison auraient-ils de le quitter désormais ? Comme leurs frères nés libres, ils sauront y conquérir l'aisance, et contribuer par leur travail à la prospérité de tous (38).

En émancipant les esclaves du district fédéral, le congrès n'avait heureusement pas épuisé tous ses pouvoirs constitutionnels : il pouvait également abolir la servitude dans les *territoires* de l'Union, c'est-à-dire dans les diverses contrées de l'ouest qui n'ont pas encore une population assez considérable pour être élevés au rang d'états. Par cette mesure générale d'affranchissement, les chambres de Washington rentraient dans la tradition du droit national et confirmaient la célèbre ordonnance de 1787, que les propriétaires d'esclaves avaient constamment violée depuis 1820, époque de l'admission du Missouri. En 1854, une dernière violation des lois, plus audacieuse que les précédentes, avait ouvert à l'esclavage l'immense étendu des territoires ; maintenant, par un juste retour du sort, cet espace, presque aussi vaste que la partie déjà colonisée des États-Unis, est à jamais fermé à tous les propriétaires de nègres. Il était temps. Grâce aux faveurs du pouvoir qui avait partout suivi l'institution de l'esclavage, il s'était introduit jusque dans les territoires où le climat et les cultures agricoles semblaient exiger le travail libre. Le Nebraska lui-même, situé dans la partie la plus septentrionale de l'Union, comptait parmi ses habitants quelques nègres asservis. Or, il faut l'avouer à la honte de la nature humaine, la richesse acquise par la criminelle possession d'autres hommes suffisant pour assurer aux planteurs une influence prépondérante sur presque tous leurs concitoyens, on pouvait craindre de voir les propriétaires d'esclaves entraîner vers la confédération du sud toutes les contrées qu'ils avaient envahies. Parmi les territoires où la servitude aurait pu facilement s'étendre et amener la rébellion comme conséquence forcée, il faut compter principalement l'Utah, déjà si redoutable par sa forte société théocratique, et le Nouveau-Mexique, qui semble une dépendance naturelle du Texas, et que M. Jefferson Davis n'a cessé de regarder comme faisant partie de la grande confédération du *cercle d'or* (39). L'acte d'émancipation a désormais écarté tout danger de scission dans le *far west* ; sûrs de l'avenir, les colons libres peuvent se diriger en paix vers ces contrées et former un cordon sanitaire autour de l'oligarchie des planteurs.

Peu important en apparence, puisqu'il libérait au plus quelques centaines d'esclaves, le bill d'affranchissement des territoires était en réalité l'acte le plus considérable émané de l'initiative du congrès depuis le commencement de la guerre. Non-seulement il maintenait dans le sein de l'Union américaine des contrées qui contiendront peut-être un jour

cent millions d'hommes, mais il mettait un terme aux interminables querelles qui avaient agité les deux fractions de la république ; il refoulait l'esclavage, auquel il faut pour exister un domaine sans cesse agrandi (40). C'était là un coup décisif porté à «l'institution patriarcale,» et si le congrès avait interrompu ses séances immédiatement après le vote, si les armées en marche s'étaient arrêtées soudain, le bill n'en aurait pas moins contenu en germe la mort de l'esclavage en Amérique. M. Sumner et d'autres abolitionnistes ardents proposaient de rendre la mesure encore plus efficace en transformant par un vote tous les états insurgés en de simples territoires. De cette manière, les populations du sud auraient été condamnées d'avance à ne pouvoir rentrer dans le sein de l'Union sans modifier leurs constitutions locales pour assurer la liberté des nègres. Un simple décret d'émancipation voté par le congrès de Washington eût sans doute été plus noble et plus hardi que l'ingénieux artifice conseillé par M. Sumner ; mais les chambres, effrayées peut-être de l'œuvre qu'elles avaient accompli déjà, ne se laissèrent pas entraîner ni à l'une ni à l'autre mesure. Elle se bornèrent à confirmer, en les aggravant, les bills de confiscation passés antérieurement, à modifier la loi d'extradition dans un sens favorable aux esclaves, à sanctionner un traité conclu avec la Grande-Bretagne pour l'énergique répression de la traite des noirs. A l'égard du principe de l'esclavage, cause unique de la guerre civile, le congrès continuait de donner des preuves de sa patiente longanimité ; la lutte durait déjà depuis plus d'une année, et les législateurs se renfermaient encore dans les limites que leur avait tracées la constitution.

Le président Lincoln reculait aussi devant la nécessité qui devait tôt ou tard s'imposer à lui, et, plein d'anxiété sur les conséquences d'un décret d'émancipation, il ne négligeait aucune occasion de rappeler aux impatients le texte formel de la loi. En mai 1862, quelques jours après le vote du bill affranchissant les esclaves des territoires, le général Hunter, qui commandait à Port-royal, crut que le moment était venu de prononcer la grande parole, et, sans en avoir averti le gouvernement, il octroya de son propre chef la liberté à tous les noirs de la Caroline du sud, de la Georgie et de la Floride, c'est-à-dire à près d'un million d'hommes, le quart de toute la population servile. La nouvelle de cette mesure de guerre produisit dans le nord une très vive émotion, bien inférieure toutefois à celle qui avait accueilli la célèbre proclamation du général Fremont. L'esprit public avait fait de tels progrès depuis quelques mois, que le décret du général Hunter était presque attendu ; seulement tous les regards se tournèrent vers le président pour savoir si le moment d'agir dans le même sens était enfin venu pour lui. La réponse ne tarda point. Par un message empreint d'une grande noblesse et d'une certaine mélancolie, M. Lincoln supprima comme inconstitutionnel l'édit du général Hunter ; mais en même temps il affirma qu'il avait lui-même le droit d'émanciper les esclaves de tous les rebelles. Il rappela aux planteurs l'offre qu'il leur avait faite récemment pour le rachat des noirs ; il conjura les séparatistes de ne pas se vouer à la ruine alors qu'on leur offrait généreusement un moyen de salut : «Ne voulez-vous pas accepter ma proposition ? s'écria-t-il en terminant. Jamais, dans les temps passés, un seul effort n'aura pu, par la providence de Dieu, produire autant de bien qu'il est aujourd'hui votre glorieux privilège de pouvoir en accomplir ! Puisse l'avenir n'avoir pas à déplorer que vous ayez négligé cette occasion unique !» Cet appel n'a pas été entendu. Avec cette exaspération que donne la conscience d'une mauvaise cause, les planteurs ont mieux aimé risquer leur vie et leur fortune que de descendre à la honte de transiger. Frappés de cette démente suprême que Jupiter inflige à ceux qu'il veut perdre, ils courent avec furie à leur ruine.

II.

Tandis que le congrès enlevait à l'esclavage par un vote décisif ces immenses territoires que les deux sections de la république s'étaient toujours disputés, la flotte fédérale, commandée par deux frères d'adoption, David Porter et David Farragut, arrachait aux séparatistes la grande métropole du sud, plus importante à elle seule qu'un grand état comme le Texas ou la Floride. La prise de la Nouvelle-Orléans donnait aux unionistes la possession complète de toute la Basse-Louisiane, peuplée d'environ 300,000 habitants, sur lesquels près de 100,000 étaient encore esclaves. En un seul jour, les états confédérés perdaient la vingt-cinquième partie de leur population. La nouvelle épreuve qu'avait à subir «l'institution particulière» allait s'accomplir sur une grande échelle.

Considérés en masse, les esclaves de la Basse-Louisiane forment une sorte de tribu distincte relativement aux autres nègres américains. Au commencement du siècle, les noirs de la Nouvelle-Orléans et des plantations voisines étaient presque tous *créoles*, c'est-à-dire nés dans le pays même ou dans les Antilles. Depuis, cette partie de la population esclave ayant considérablement décru par suite de l'insalubrité du climat et de l'aggravation du travail, les propriétaires n'ont pu remplir les vides de leurs chiourmes que par l'importation de nègres achetés au Kentucky et dans les autres états du centre. Aujourd'hui les créoles ne constituent plus qu'une faible minorité parmi les noirs du Bas-Mississippi, et leur ancien patois, si musical et si naïf, est remplacé par l'anglais. Toutefois l'élément créole ne s'est mélangé avec

l'élément africain qu'à la condition de le transformer graduellement et de lui imprimer un tout autre caractère. Les esclaves d'origine louisianaise, en général assez fortement modifiés par le croisement de la race noire avec la race caucasienne, ont donné à leurs nouveaux compangons de servitude un peu de cette grâce naturelle, de cette bravoure irréfléchie, de cette vanité chevaleresque qu'ils avaient reçues de leurs maîtres français et espagnols ; en même temps ils ont acquis cette ténacité prudente et cette longue patience qui distinguent les nègres élevés par les Anglo-Américains. En développant leurs ressources intellectuelles et en fortifiant leur caractère, la fusion des noirs créoles et américains a eu pour résultat de leur faire chérir la liberté d'un amour plus vif et plus raisonné. A ce grand privilège que le croisement des races et des familles assure aux esclaves louisianais, il faut ajouter encore d'autres avantages : la proximité d'une cité puissante où se trouvent un grand nombre d'hommes de couleur, propriétaires et libres, les visites d'étrangers du nord et de l'Europe dissertant plus ou moins ouvertement sur l'esclavage en dépit de la sévérité des lois, enfin la présence de plusieurs nègres de Saint-Domingue racontant à leur manière la légende des anciennes guerres. Quand l'escadre des canonnières fédérales passa victorieusement devant les forts du Mississipi, la population asservie de la Basse-Louisiane était depuis longtemps préparée pour un changement. Les esclaves prêtaient l'oreille au bruit du canon avec autant d'anxiété que les planteurs.

Déjà plusieurs mois avant la prise de la Nouvelle-Orléans, le général Phelps, commandant les troupes unionistes stationnées à l'Île aux Vaisseaux, avait adressé aux planteurs de la Louisiane une proclamation où la nécessité de l'affranchissement était nettement indiquée. Cet appel fut accueilli par le mépris et la colère dans les riches habitations des propriétaires blancs, mais il réveilla de tout autres sentimens dans les cases des nègres, où l'apportèrent les fils mystérieux de ce *télégraphe souterrain* qui met en communication tous les camps d'esclaves. Dans sa proclamation, malheureusement trop verbeuse, le général Phelps affirmait que désormais «les états à esclaves étaient moralement tenus d'abolir la servitude ;» il prouvait que l'existence dans un même état de deux sociétés, l'une libre et l'autre esclave, devenait à la longue absolument impossible ; il se demandait même s'il ne serait pas convenable d'extirper violemment l'esclavage par une révolution (*revolutionize slavery out of existence*), et terminait ainsi : «Le travail manuel est noble dans sa nature et ne peut être systématiquement avili par aucune nation sans que la paix publique, le bien-être général et la force collective du peuple ne diminuent en même temps. Le travail libre est la base de granit sur laquelle doivent reposer les libres institutions. Aussi notre mot d'ordre sera partout et toujours : «le travail libre et les droits de l'ouvrier.» On comprend l'effet que de semblables paroles durent produire au milieu d'une société qui repose au contraire sur «le bloc de marbre noir,» et professe que «le capital doit posséder son travail,» c'est-à-dire les travailleurs eux-mêmes. Jusque dans les états du nord, la proclamation du général Phelps causa un grand scandale.

Entré en vainqueur à la Nouvelle-Orléans, le général Butler devait réaliser en grande partie l'œuvre d'émancipation que son prédécesseur avait annoncée aux Louisianais comme inévitable. Déjà la société tout entière était en voie de désorganisation : l'esclavage ne se maintenait plus que par la force de l'habitude et, loin d'enrichir les maîtres, ne servait plus qu'à hâter leur ruine. On sait que les planteurs, endettés avant la guerre de plus d'un milliard envers les négocians du nord, avaient trouvé plaisant d'annihiler cette lourde dette par un solennel décret ; mais cette manière expéditive de solder les comptes arriérés n'empêcha pas la guerre civile de produire immédiatement les conséquences les plus désastreuses dans toutes les plantations du sud. Le coton, qu'en Europe on eût payé au poids de l'or, ne valait plus même, dans les états confédérés, les frais d'expédition jusqu'au port d'embarquement ; le sucre louisianais, auquel un tarif protecteur assurait jadis la clientèle de tous les états du nord, ne trouvait plus qu'un nombre limité de consommateurs et se vendait à peine au quart de son prix normal. Par suite de la cherté croissante de tous les objets de luxe et d'un grand nombre de denrées de première nécessité, les dépenses des planteurs augmentaient en proportion de l'amointrissement de leurs revenus ; de nouveau ils étaient obligés de s'adresser à des capitalistes qui leur procuraient à des taux usuraires les moyens de vivre et de continuer leurs exploitations agricoles ; la pauvreté, puis la misère, entraient dans ces demeures jadis si luxueuses. Pour comble de malheur, les levées du fleuve, mal entretenues pendant cette année de discordes, avaient cédé sur plusieurs points à la pression des crues, et les eaux débordées avaient ravagé les campagnes. Dans quelques parties de la Basse-Louisiane, la disette avait été suivie d'une véritable famine, et lorsque le général Butler s'empara de la Nouvelle-Orléans, un certain nombre de propriétaires avaient été obligés de licencier leurs esclaves faute de pouvoir les nourrir.

Bientôt après, la position devint encore beaucoup plus grave pour les planteurs louisianais établis sur les bords du Mississipi. Ils se voyaient pris entre deux feux. En aval se trouvaient les forces fédérales, gardant la métropole, qui est l'unique marché du pays, le seul endroit où puissent s'opérer les échanges. En amont et dans l'intérieur des terres, les troupes esclavagistes arrêtaient complètement le trafic, et faisaient tous leurs efforts pour affamer la Nouvelle-Orléans

et les campagnes voisines. Le gouverneur séparatiste Moore, réfugié à l'ouest du Mississippi, dans le district des Attakapas, interdisait aux planteurs tout commerce avec l'ennemi, et leur défendait de mettre le pied dans aucune ville occupée par les *Yankees*. Le général Van Dorn, campé dans la région orientale de l'état, enjoignait à tous les riverains du Mississippi, sans exception, d'abandonner leurs demeures et de se retirer avec leurs familles et leurs domestiques à huit milles au moins dans les forêts de l'intérieur. Ne pouvant se conformer à un ordre semblable, qui était pour eux une véritable condamnation à mort, les planteurs s'exposaient à se faire traiter en ennemis par les confédérés eux-mêmes. Les habitants de la paroisse de Saint-Tammany ayant écrit au général esclavagiste Ruggles pour lui exposer leur triste situation et lui demander l'autorisation d'échapper à la famine en vendant aux Orléanais des briques et le bois de leurs forêts, il leur fut répondu : « Vos fils et vos frères sont morts sous les balles ; c'est à votre tour de vous sacrifier. Mourez de faim ! » Pour aggraver encore la détresse univeselle, des bandes de petits blancs parcouraient diverses paroisses en pillant les planteurs, ou bien en payant leurs denrées avec de faux billets.

L'esclavage, qui ne peut subsister longtemps sans les rigueurs d'une forte discipline et sans une régularité automatique des habitudes, se maintenait à grand'peine dans une société si complètement désorganisée. D'ailleurs, sur la plupart des habitations, les blancs, dans les rangs desquels la guerre civile avait déjà fait bien des vides, étaient trop peu nombreux pour employer des mesures de rigueur contre leurs noirs : les coups de fouet, le carcan, le cachot, étaient forcément tombés en désuétude, et les économes des plantations n'avaient plus d'autres moyens de se faire écouter que les flatteries et les prières. La désertion était devenue générale. Même à l'époque terrible de la domination absolue des planteurs, des centaines de nègres *marrons*, poussés par un invincible amour de la liberté, avaient préféré vivre, dans les bois ou dans les marais, de la vie des bêtes sauvages, exposés à la faim, au froid, aux hasards d'un combat à outrance avec les limiers des chasseurs. Maintenant des milliers de noirs suivaient l'exemple donné par leurs compagnons plus hardis. N'ayant plus de dangers à courir, ils émigraient par groupes de familles ; munis de leurs provisions et de leurs instrumens de travail, ils allaient établir leurs campemens sur la lisière des bois, et semailaient du maïs pour leur propre compte dans le sol récemment défriché. Ainsi la seule approche des fédéraux suffisait à faire évanouir cette institution que les planteurs prétendent être le fondement même de leur société. Les nègres marrons, assez nombreux pour mettre les plantations à feu et à sang et pour égorger leurs anciens maîtres, ne vengèrent point leurs longues souffrances et celles de leurs frères qui avaient été pendus avant la guerre. Naturellement doux, bienfaisants et dévoués, les noirs de la Louisiane abhorrent la vue du sang, et l'on a même vu des nègres se faire sauter la main d'un coup de hache pour ne pas servir de bourreaux. En 1861, au milieu de la décomposition générale de la société créole, les esclaves ne firent jamais usage de leurs armes, si ce n'est dans le cas de défense personnelle. Sur l'habitation Millaudon, l'économe fut tué par un noir qu'il venait de faire cruellement fustiger. A la Nouvelle-Orléans, cent cinquante nègres fugitifs essayèrent vainement de se frayer un passage à main armée à travers une compagnie de constables qui voulaient s'emparer d'eux pour les incarcérer comme esclaves. Qui oserait leur reprocher d'avoir ainsi défendu leur liberté, si tardive, hélas ! et si précaire ?

Sur quelques plantations, des noirs intelligents, profitant de l'extrême embarras de leurs maîtres, prirent l'initiative d'un mouvement qui devait amener un changement radical dans les conditions du travail et dans les relations entre les planteurs et leurs ouvriers d'origine africaine : ils se déclarèrent prêts à continuer leurs travaux habituels, pourvu qu'en échange on leur assurât un salaire régulier, soit en argent, soit en nature. Chose remarquable, et qui prouve clairement que la servitude des noirs avait toujours eu l'intérêt le plus grossier pour unique raison d'être, un grand nombre d'habitants acceptèrent les conditions posées par ceux qu'ils n'avaient pas cessé d'appeler leurs esclaves. Des planteurs qui avaient encore quelques ressources monétaires s'engagèrent à payer pour le labeur mensuel de chaque nègre de champ une somme variant de 5 à 12 dollars, suivant l'âge et la force des travailleurs. D'autres propriétaires tout à fait obérés consentirent à céder une partie de la récolte à leurs noirs en dédommagement du travail effectué pendant l'année. Ainsi, par le cours naturel des choses, sans la moindre intervention d'une force brutale, un certain nombre d'esclaves étaient devenus métayers : ils partageaient avec leurs anciens maîtres, ils traitaient de pair avec ce capital qui naguère les avait si durement exploités.

Il est vrai de dire que le général Butler aida puissamment à cette transformation de la servitude en travail libre. Ancien démocrate, ayant dû à la violence de ses opinions l'honneur peu enviable de siéger en 1860 dans la convention esclavagiste de Charleston, le général était arrivé à la Nouvelle-Orléans avec la ferme intention de ne jamais intervenir entre les deux races et de respecter l'institution tant de fois proclamée sainte ; mais, en dépit de la réserve qu'il s'était promis de montrer au sujet de la question fatale, il s'aperçut bien vite que le seul moyen de reconquérir le sud était d'y changer les conditions du travail. L'attitude des diverses fractions de la population orléanaise eût suffi d'ailleurs pour le

lui prouver. Les planteurs, les riches négociants, tous ceux qui, sous une forme ou sous une autre, vivent des produits de l'esclavage, accueillirent les troupes fédérales avec un sentiment de profonde hostilité, et, refusant presque unanimement de prêter le serment d'allégeance, se servaient de leurs journaux pour faire aux hommes du nord une guerre continuelle de calomnies et d'insinuations perfides. En revanche tous les blancs appartenant à la classe des ouvriers et des artisans s'étaient empressés, au nombre de 14,000, de protester de leur dévouement à l'Union, et saluaient «l'ancien drapeau» de leurs acclamations enthousiastes (41). Le général Butler prit rapidement son parti : il appliqua largement la loi de séquestre votée par le congrès, déclara confisqués, et par conséquent libres, tous les esclaves qui se trouvaient dans les districts encore insurgés de la Basse-Louisiane, donna des ordres pour que les nègres marrons fussent accueillis dans les lignes fédérales, et, désirant procéder au recensement des noirs qui avaient droit à la liberté, fit cesser toutes les ventes fictives qui faisaient passer aux mains de planteurs prétendus loyaux les propriétés situées entre le Mississippi et le bayou Lafourche. Il tâchait en même temps de réconcilier les noirs avec les propriétaires qui prêtaient le serment de fidélité à l'Union. C'est ainsi que dans les importantes paroisses de Saint-Bernard et de Plaquemine il traita au nom des nègres fugitifs et promit leur retour sur les plantations, si les habitants s'engageaient de leur côté à ne jamais exiger un travail de plus de dix heures par jour, à supprimer complètement les châtimens corporels, et à payer aux noirs un salaire mensuel de 10 dollars pour les hommes, de 5 dollars pour les femmes et pour les adolescents de dix à quinze ans. Confians dans la parole du général, les nègres, devenus ouvriers salariés, consentirent à regagner leurs cases, et se mirent au travail avec une émulation qu'on ne leur connaissait pas. Les planteurs furent les premiers à profiter du sacrifice de leurs prétendus droits. Plusieurs d'entre eux, enchantés des résultats obtenus et cédant peut-être aux bonnes inspirations de leur cœur, signèrent spontanément des actes d'émancipation complète en faveur de leurs anciens esclaves (42).

Dans la cité même de la Nouvelle-Orléans, les signes précurseurs d'un nouvel ordre des choses n'étaient pas moins évidens que sur les plantations. Un millier d'hommes libres de couleur, que le gouverneur confédéré Moore avait précédemment enrôlés sous le nom de *turcos* et qui n'avaient pas osé se soustraire à la conscription dans la crainte d'être massacrés, s'empressèrent, aussitôt après la fuite des esclavagistes, de demander leur incorporation dans les troupes fédérales. L'autorisation de s'engager au service de l'Union leur fut immédiatement accordée par un ordre du jour dans lequel le général Butler rendait publiquement «hommage à la loyauté et au patriotisme de ces braves,» et les remerciait de leur dévouement «avec éloge et respect». Noirs et mulâtres, affranchis et hommes libres se présentèrent en foule devant le colonel chargé de les embrigader, et bientôt la garnison fédérale de la Nouvelle-Orléans se trouva renforcée de trois régimens d'hommes de couleur, chargés, par un juste retour des choses, de surveiller les planteurs rebelles qui les avaient si longtemps opprimés. Et pendant que les volontaires africains s'exerçaient au maniement des armes pour défendre à la fois leur propre indépendance et l'intégrité de l'Union, les hommes de couleur les plus instruits et les plus intelligens de la Nouvelle-Orléans revendiquaient pour la première fois la justice due à leur race, et dans cette ville où le mot émancipation résonnait naguère comme un blasphème ne craignaient pas de publier deux journaux consacrés uniquement à la cause des noirs. Les esclaves que la *loyauté* vraie ou prétendue de leurs possesseurs empêchait d'émanciper commençaient eux-mêmes à relever la tête. On en vit qui poussaient l'audace jusqu'à citer leurs maîtres devant les tribunaux et à réclamer des dommages-intérêts pour les coups qu'ils avaient reçus. Une négresse qu'un homme libre avait achetée pour en faire sa concubine et s'enrichir en vendant successivement les enfans qu'il comptait avoir d'elle assigna devant les juges l'ignoble spéculateur qui lui servait de maître, et réussit à faire prononcer la liberté de ses enfans et la sienne propre. Bien plus, des personnes de couleur osèrent s'asseoir à côté des blancs dans les omnibus et les wagons, et provoquèrent un jugement du tribunal qui leur donnait l'autorisation d'en agir désormais ainsi. Enfin les marchés d'esclaves restèrent fermés pendant plusieurs mois. Pour ceux qui ont vu la Nouvelle-Orléans dans le beau temps de la servitude, ces faits prouvent surabondamment l'immense progrès qui s'est accompli dans les mœurs et dans l'état social.

En décembre 1862, lorsque Butler fut remplacé par le général Banks dans le gouvernement de la Louisiane, ces deux hommes, dont l'un appartenait au vieux parti démocratique, tandis que l'autre avait été longtemps le coryphée des républicains, tinrent néanmoins à peu près le même langage au sujet de l'institution servile. Le plus énergique des deux ne fut pas celui que ses antécédens politiques engageaient sans retour dans la voie de l'émancipation ; aussi les séparatistes de la Louisiane, auxquels leur fortune, leur talent et leur audace assuraient toujours une grande influence, virent-ils dans l'arrivée du général Banks une occasion favorable pour tenter une réaction. En un seul jour, les officiers de police, dévoués à l'ancien ordre des choses, arrêtaient indistinctement tous les nègres qu'ils trouvèrent dans les rues de la ville, aussi bien les hommes libres que les esclaves fugitifs, et les enfermèrent pêle-mêle dans les prisons et les cachots. En même temps ils firent revivre le règlement du *couvre-feu*, qui interdisait à toutes les personnes de couleur

de se montrer dans les rues après sept heures et demie du soir sous peine d'être incarcérées et fouettées ; mais l'aristocratie louisianaise avait trop présumé de la faiblesse du représentant de l'Union en pensant que de pareilles mesures pourraient être tolérées. Un ordre du jour mit un terme à ces efforts criminels des planteurs dépossédés, et les nègres obtinrent de nouveau ce droit, en apparence si simple, d'aller et de venir sans passeport, et de fouler le même pavé que les blancs de noble race caucasienne. Bientôt la transformation de la servitude en apprentissage reprit également son cours dans les propriétés riveraines du fleuve. Après de nombreux tâtonnements et diverses proclamations assez contradictoires, le général Banks, en février 1863, a fini par conclure avec les planteurs une espèce de traité au nom de leurs anciens esclaves. Ce traité n'est point équitable à l'égard des nègres, puisqu'ils ne reçoivent pas encore le titre d'hommes libres ; mais ils obtiennent déjà d'importantes garanties, incompatibles avec la continuation de l'esclavage. En premier lieu, ils peuvent choisir entre le service des planteurs et celui du gouvernement, et leur décision doit être respectée ; s'ils consentent à retourner sur les plantations, les propriétaires doivent leur payer un salaire de 1 à 3 dolalrs par mois, car «le travail a un droit absolu à une part des produits de la culture.» Enfin les châtimens corporels sont abolis, et le Général Banks fait entendre aux planteurs qu'il ne s'engage point à maintenir la discipline et la régularité du travail, si les nègres ne sont pas traités avec douceur. La plupart des planteurs protestent au nom du principe : ils n'en cèdent pas moins, et consentent à signer le contrat qui les oblige à ménager leur ancien bétail noir.

On le voit, les cent mille travailleurs des plantations de la Basse-Louisiane ne sont plus esclaves : leur affranchissement a commencé. C'est à la Nouvelle-Orléans, là même où les esclavagistes avaient choisi leur point de départ pour aller porter leurs institutions fatales à Cuba, au Mexique, dans les républiques de l'isthme, que par une juste vicissitude l'œuvre d'émancipation a pris son origine pour se propager graduellement jusqu'au centre des états confédérés, et, comme le disait le général Banks par sa première proclamation, «ce ne sont point les républicains qui ont inauguré cet irrésistible mouvement ; ce sont les planteurs eux-mêmes qui par leur rebellion ont accompli cette révolution, impossible à tous autres. Comparée à leur œuvre, celle des plus fougex abolitionistes peut être considérée comme vraiment insignifiante.»

III

Tandis que de tels changements s'opéraient dans les conditions des nègres de la Louisiane, la politique du gouvernement fédéral entraît dans une nouvelle phase. Les circonstances étaient graves. Les confédérés, qu'on avait eu le tort de croire à la dernière extrémité après les prises de Nashville, de Memphis, de Norfolk, de la Nouvelle-Orléans, avaient puisé dans le sentiment du danger une plus grande force de cohésion, et, sans pouvoir reconquérir d'une manière définitive aucune position importante, n'en faisaient pas moins subir une série d'échecs et de désastres aux volontaires de l'Union. Le temps n'était plus aux demi-mesures, et le président Lincoln se serait exposé gratuitement au ridicule, s'il avait réitéré ses touchans appels aux planteurs au moment même où ceux-ci faisaient reculer ses armées. Il fallait désormais parler un langage plus ferme et prendre des mesures radicales, commandées non-seulement par la justice éternelle, mais encore par le péril extrême de la république. Le président s'y résolu enfin. Le 22 septembre 1862, il annonça solennellement aux rebelles qu'il leur accordait encore cent jours de répit, mais qu'au 1er janvier de l'année suivante «toutes les personnes tenues en esclavage dans chacun des états insurgés contre l'Union seraient libres dorénavant et à toujours.» Cette proclamation n'était qu'une conséquence nécessaire du bill de confiscation voté depuis longtemps par le congrès ; mais, s'appliquant indistinctement aux millions d'esclaves qui se trouvent dans les états séparés, elle constituait un événement de la plus haute importance historique. Quoique prononcée dans la seule intention de maintenir l'intégrité nationale, cette parole de liberté n'en signalait pas moins l'accomplissement d'une révolution immense dans la vie du peuple américain. En effet, l'esclavage avait toujours formé une partie intégrante du droit public. Il existait pendant la guerre de l'indépendance ; après la déclaration des droits de l'homme, il avait été reconnu indirectement dans la constitution ; plus tard, il s'était développé et fortifié en même temps que la puissante république ; il en avait suivi les merveilleux progrès par des progrès correspondans ; il avait enrichi une moitié de la nation, tandis que le travail libre en enrichissait l'autre moitié ; enfin il était proclamé saint, et grâce à la complicité des ministres de la religion il s'était élevé à la hauteur d'un dogme. Aussi dans l'heure solennelle de la délibération suprême le président Lincoln dut se demander avec une pénible anxiété s'il avait bien le droit de tenter une œuvre qui avait effrayé George Washington. Plein du sentiment de son immense responsabilité, il hésita au moment de signer cet acte, qui marquait une nouvelle ère dans l'histoire, et lorsque la foule vint le féliciter de son audace, il refusa tristement tout éloge, craignant peut-être d'avoir causé la ruine de son pays. Heureusement la proclamation était lancée, et Lincoln n'est pas homme à faire un pas en arrière. D'ailleurs, eût-il essayé de reculer, les événemens se fussent bientôt chargés

de le pousser en avant ou d'agir à sa place.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, les rebelles ne songèrent point à rentrer dans le sein de l'Union pendant les cent jours de répit qui leur avaient été accordés ; mais ils continuèrent la guerre avec un redoublement de furie, sentant que la date fatale leur ôtait toute chance de donner un semblant de justice à leur cause. Sans aucun doute, ils eussent réussi à faire triompher pour longtemps leur autonomie nationale, s'ils avaient pris les devans dans l'œuvre d'émancipation et proclamé la liberté de leurs esclaves. Le général-évêque Léonidas Polk, l'un des plus riches planteurs de la Louisiane, recommandait cette politique audacieuse. De même en Europe la plupart des hommes intelligents qui voyaient avec plaisir la scission des États-Unis conseillaient au gouvernement confédéré d'adopter au moins en apparence des mesures favorables à un affranchissement ultérieur des noirs. Tous ces prudents avis avaient été négligés, par la raison bien simple que, sans la possession indéfinie de leurs esclaves et le pouvoir d'étendre l'institution patriarcale, l'indépendance politique n'offrirait plus aucun avantage aux planteurs du sud. Ils s'étaient soulevés pour le principe de l'esclavage ; ils voulaient vaincre ou succomber au nom de ce même principe. Néanmoins la lucidité que donne souvent l'extrême danger leur fit comprendre que la proclamation du président Lincoln leur faisait perdre une occasion suprême de gagner les sympathies actives des puissances européennes et de diviser leurs adversaires. Aussi leur exaspération fut grande, et sous l'influence d'un amer dépit ils donnèrent à la lutte un caractère de plus en plus féroce. Dans l'un des derniers jours de grâce accordés aux séparatistes, M. Jefferson Davis, saisi du même vertige que ses concitoyens, proclamait, en termes à peine voilés par une sauvage ironie, la mise hors la loi de tous les nègres servant dans un régiment fédéral et de tous leurs officiers. A l'appel du président de l'Union, qui l'adjurait d'émanciper les Africains, il répondait en menaçant d'égorger ou de réduire à un nouvel esclavage ceux qui étaient devenus libres. Et cette menace n'est que trop bien tenue. Pendant la bataille de Murfreesborough, les cavaliers du *guerillero* confédéré Morgan fusillèrent sans forme de procès tous les nègres surpris dans un train de chemin de fer qui portaient les troupes fédérales. Sur les bords de la rivière Cumberland, d'anciens esclaves, capturés dans un bateau à vapeur de l'Union, furent déchiquetés à coups de fouet, puis attachés tout sanglans à des arbres pour y périr lentement de la mort de la faim. La tête du général Butler fut mise à prix, et dans le *Charleston Mercury*, l'un des journaux les plus considérés du sud, les sécessionistes peuvent lire tous les jours une annonce par laquelle M. Richard Yeadon promet une récompense de 10,000 dollars à l'assassin de ce général abhorré. Des demoiselle du plus haut parage briguent à l'envi l'honneur de filer la corde destinée à l'étrangler, si jamais on le prend vif.

Enfin le grand jour arriva, et l'édit d'émancipation, attendu avec une anxiété si profonde, fut proclamé à Washington. Le président Lincoln, en sa qualité de commandant des armées de terre et de mer, donnait la liberté aux esclaves de la Virginie, des Carolines, de la Georgie, de la Floride, du Mississipi, de l'Alabama, de la Louisiane, de l'Arkansas, du Texas, et tout en recommandant aux nègres de ne saisir les armes que pour leur défense personnelle, il leur promettait de les accueillir comme soldats de l'armée fédérale. Il affirmait ensuite la légalité du grand acte dont il venait de prendre l'initiative, puis, en quelques paroles d'une noble simplicité, il invoquait sur sa proclamation «le jugement calme du genre humain et la gracieuse faveur du Dieu tout-puissant !» Nul ne sait encore si le Dieu des armées lui sera propice ; quant au jugement des hommes de cœur, il peut hautement le revendiquer en faveur de son œuvre.

Des sécessionistes reprochent ironiquement à M. Lincoln de ne pas avoir décrété l'abolition pure et simple de l'esclavage aussi bien dans les états restés fidèles que dans les états insurgés (43). D'après eux, cette distinction prouverait que la liberté des nègres est complètement indifférente au chef de l'Union et aux républicains ; mais elle prouve simplement que le président n'a pas voulu outre-passer ses pouvoirs. S'il est autorisé en vertu de la guerre à prendre de violentes mesures de salut public dans les états rebelles, il doit avant toutes choses respecter la loi dans les états où la constitution est encore en honneur ; il ne peut oublier son titre de magistrat suprême de la nation. D'ailleurs M. Lincoln a toujours professé que l'émancipation graduelle des esclaves est préférable à un affranchissement immédiat, et c'est en désespoir de cause qu'il a proclamé l'abolition immédiate dans les états qui ne reconnaissent plus l'autorité fédérale. Maintes fois déjà il avait conseillé aux législatures spéciales de se tracer un plan de conduite pour ménager la transition entre l'esclavage et le travail libre. Récemment encore, dans son message du 4 décembre, il avait instamment recommandé aux membres du congrès national et des diverses législatures de modifier la constitution des États-unis pour rendre le rachat et l'affranchissement des esclaves obligatoires sur toute l'étendue de la république avant la fin du siècle. M. Lincoln ne pouvait faire au peuple américain une proposition plus grave que celle d'introduire un amendement dans la constitution, et l'importance même de cette démarche prouvait suffisamment combien l'abolition de la servitude lui tenait à cœur. Peut-être avait-il eu tort de ne pas insister sur une émancipation plus rapide, mais ne serait-ce pas déjà un progrès immense, si l'on pouvait indiquer une date certaine en fixant un dernier

terme à cette odieuse institution que ses auteurs se vantaient de pouvoir rendre éternelle ?

Une des conséquences les plus sérieuses de la proclamation présidentielle du 1er janvier 1863 est celle qui, pour nous servir de l'expression de M. Sumner, «fait entrer l'Afrique en ligne de bataille.» Du reste, rien n'est plus constitutionnel que de donner des armes aux nègres, qu'on les considère comme de simples instruments, ou qu'on leur reconnaisse le titre d'hommes. Le seul obstacle à leur entrée dans l'armée fédérale est la couleur plus ou moins foncée de leur épiderme. Déjà le Rhode-Island et d'autres états de la Nouvelle-Angleterre, qui accordent le droit de suffrage aux personnes d'origine africaine, avaient pris depuis plusieurs mois l'initiative du recrutement des noirs. Récemment aussi, la cour suprême venait de lever toutes les difficultés légales au sujet de l'enrôlement des hommes de couleur, en leur accordant le titre de citoyens libres et en les assimilant aux autres Américains. Cette décision, si facile à prendre et à proclamer au nom de la justice, s'appuyait, il est vrai, sur d'interminables considérans rédigés dans un style obscur et diffus ; mais elle l'en constituait pas moins un progrès des plus précieux dans la jurisprudence américaine, et reconnaissait implicitement la grande fraternité des hommes. Devenu citoyen, le nègre avait donc une patrie, et désormais son droit aussi bien que son devoir était de la défendre les armes à la main. Toutefois, au commencement de 1863, les hommes de couleur n'étaient que très exceptionnellement employés en qualité de combattans dans l'armée fédérale. Les deux seuls généraux qui eussent osé faire appel à ces auxiliaires et s'exposer ainsi aux fureurs et aux calomnies du parti démocratique étaient le général Hunter dans la Caroline du sud et le général Butler en Louisiane.

Dès la fin du mois de mai 1862, six cents noirs, choisis parmi les plus robustes, avaient été enrôlés sur les plantations de l'archipel de Port-Royal. Dans le nombre, quelques-uns, nous dit un rapport de M. Pierce, suivirent les sergens recruteurs avec une certaine hésitation et s'engagèrent par vanité ou par un sentiment d'honneur mal entendu ; mais la plupart, remplis d'enthousiasme pour cette patrie qui les avait rendus à eux-mêmes, s'enrôlèrent avec joie dans l'espérance de hâter l'émancipation de leurs frères encore esclaves. On leur donna pour les instruire des officiers blancs pris dans les autres régimens, mais ils choisirent eux-mêmes tous leurs sous-officiers. D'ailleurs ils devaient être traités exactement de la même manière que les autres soldats américains, et si on les tint d'abord séparés du reste de l'armée, ce fut afin de ménager leur susceptibilité et de leur épargner les insultes qu'auraient pu leur prodiguer encore quelques hommes grossiers. Bientôt les volontaires noirs de Port-royal, dont le régiment avait été graduellement complété par de nouvelles recrues, auraient pu servir de modèles aux volontaires du nord par leur discipline et leur entrain guerrier. Ces qualités sont d'autant plus méritoires chez eux que leur service est beaucoup plus pénible et surtout plus dangereux que celui des blancs. Destinés principalement à opérer dans les régions marécageuses de la côte, il leur faut passer les bayous à la nage, se cacher en embuscade dans les vasières couvertes de joncs, s'exposer aux miasmes mortels des eaux corrompues. Les coutumes actuelles de cette guerre sont bien plus terribles aussi pour eux que pour leurs compagnons d'armes blancs. Non-seulement ils doivent braver la mort pendant le combat, mais après une défaite il ont à craindre la pendaison, la torture du fouet, ou, ce qui est pis encore, un nouvel esclavage. Les blancs faits prisonniers peuvent espérer d'être renvoyés sur parole ; mais les nègres sont favorisés quand on les fusille comme des militaires.

Ces dangers, qui feraient peut-être hésiter bien des soldats de race caucasienne, n'ont point abattu l'ardeur patriotique des noirs de Port-Royal. Dans toutes les occasions, ils se sont conduits de manière à prouver «qu'ils appréciaient leur liberté récente et la grandeur de leur mission.» En novembre 1862, ils mirent en déroute un corps de Georgiens qui essayaient de leur fermer l'entrée de la rivière Doboy. A la fin de janvier 1863, ils remontèrent la rivière de Saint-Mary, dans la Floride, beaucoup plus haut que les régimens fédéraux du nord n'avaient osé le faire ; ils battirent à nombre égal un régiment de séparatistes, et, surpris à minuit par un détachement de cavalerie, se réveillèrent en sursaut pour repousser et disperser l'ennemi. Comme trophée de leur expédition, ils rapportèrent en triomphe à Port-Royal les chaînes, les ceps, les carcans et autres instrumens de torture qu'ils avaient trouvés dans les habitations et les villages de la Floride. Ils ramenaient aussi tous les noirs qu'ils avaient rencontrés sur les plantations et qui s'offraient avec joie pour faire partie des nouveaux régimens qu'organisait le général Hunter par voie de conscription. Si l'on en croit les témoignages du général Saxton et du colonel Higginson, qui commandent les soldats noirs, ceux-ci font preuve d'un entier dévouement, d'une abnégation complète de leur personne, et marchent sans hésitation partout où leurs officiers les envoient. Ils sentent fort bien que le peuple américain les regarde, et se conduisent en conséquence avec un courage héroïque et un profond sentiment des devoirs qu'ils sont appelés à remplir envers leur race déshéritée. Le colonel Higginson affirme qu'il n'aurait point osé tenter avec un régiment de ses compatriotes blancs l'expédition qu'il a conduite à bonne fin avec ses volontaires noirs. Cela se comprend : tandis que les Américains du nord se battent pour la constitution, qui est une chose abstraite, les nègres luttent pour leur liberté, celle de leurs familles et de leur race

entière. Ils apportent au combat cette passion, ce délire de la bataille que les planteurs confédérés éprouvent aussi, mais qui semblent faire complètement défaut aux calmes Américains du nord. Un jeune nègre fugitif suivait en qualité de domestique la brigade du colonel français Cluseret, cantonnée dans la vallée de la Shenandoah. Par respect pour les mœurs américaines, on lui avait refusé les armes ; mais au premier coup de fusil il montait à cru sur un cheval du train et se précipitait des premiers sur l'ennemi en poussant des hurrahs frénétiques.

En Louisiane, les trois régiments d'homme de couleur ne se sont pas conduits avec moins de bravoure que le premier régiment noir de la Caroline du sud. Ils ont défendu l'important chemin de fer des Opelousas et vaillamment combattu sur les bords du bayou Lafourche et du bayou Tèche ; malheureusement le général Banks a commis l'imprudence de ne pas séparer complètement les deux fractions de l'armée fédérale appartenant à la race noire et à la race blanche. Si tous les hommes de couleur des régiments africains étaient de simples soldats, peut-être leur présence serait-elle dédaigneusement tolérée par les troupes du nord ; mais parmi les noirs et les mulâtres il en est qui portent l'uniforme d'officiers, et qui, d'après la hiérarchie militaire, sont les supérieurs des soldats et sous-officiers blancs. C'en est trop pour des hommes qui ont été élevés dans l'horreur du nègre, et souvent ils ont recours à l'insulte et même à la violence pour constater leur supériorité native. On ne peut décemment accuser de lâcheté les noirs et les mulâtres louisianais près de cette ville de la Nouvelle-Orléans que leurs ancêtres ont si vaillamment défendue et peut-être sauvée en 1814 : on se contente d'accuser leur couleur. Des colonels et des généraux ont menacé de donner leur démission, si on faisait combattre leurs troupes à côté des régiments africains. Un colonel né dans la patrie de Wilberforce s'écriait en parlant à ses soldats : «Je ne souffrirai point que votre dignité et vos mâles vertus soient contaminées par l'approche de ces êtres inférieurs !» Un autre, suivant l'exemple du général Stevenson, du département de Beaufort, déclarait qu'il préférerait être vaincu à la tête des blancs que vainqueur à la tête des nègres. Si graves que soient les premières difficultés, elles s'aplaniront bien vite, pourvu que l'on ait soin de séparer provisoirement les soldats des deux races et d'opérer la fusion avec prudence. Aujourd'hui les défenseurs de l'Union appartenant à la famille africaine sont à peine au nombre de 6,000 ; mais bientôt les nécessités de la lutte grossiront leurs rangs, et quand ils formeront de véritables armées, ils trouveront bien des occasions de se venger noblement, en rendant des services signalés à ceux qui les méprisent. Sans accepter entièrement le mot de Wendell Philipps : «*Rely on god and the negroes* ! comptez sur Dieu et sur les nègres, » on peut croire que le jour viendra où l'Union sera forcée d'accueillir avec reconnaissance l'aide de ces hommes qui hier encore étaient privés du nom de citoyens.

IV.

Au commencement de la guerre, les généraux de l'armée du sud, que leur expérience de planteurs avaient habitués à compter sur l'obéissance absolue des nègres, ne craignaient pas de les enrôler comme soldats. En plusieurs endroits des états confédérés, on ordonna des levées régulières d'esclaves et d'hommes de couleur libres, non-seulement pour les faire travailler aux routes et aux fortifications, mais aussi pour leur confier des armes dans les circonstances graves et leur intimer l'ordre de combattre à côté des blancs. C'était sans doute une pénible tâche pour ces Africains méprisés que d'aider à soutenir le pouvoir de leurs maîtres ; mais, soit nécessité, soit un faux point d'honneur, ils se conduisirent vaillamment dans toutes les occasions, et le général confédéré Stonewall Jackson, qui comptait un grand nombre de nègres dans sa redoutable armée, rendit un éclatant témoignage de leur bravoure. Aussi longtemps que la loi d'extradition des esclaves fugitifs fut observée par les troupes fédérales, les séparatistes, heureux de la naïve complicité de leurs adversaires, purent continuer librement d'armer leurs noirs ; mais ils commencèrent à réfléchir lorsque le gouvernement des États-Unis se fut engagé dans une politique d'émancipation. Enfin, lorsque les généraux Hunter et Butler eurent levé des régiments composés uniquement de nègres, presque tous les chefs confédérés comprirent l'imminence du danger, et cessèrent de donner des armes aux hommes d'origine africaine. L'attitude des soldats noirs se modifiait graduellement, et tôt ou tard aurait pu devenir menaçante : on se contenta désormais de les faire travailler aux retranchements sous une stricte surveillance.

Mais d'où vient, se demande-t-on, que les esclaves des plantations ne se soient pas encore insurgés pour tenter de conquérir leur liberté de vive force ? Chose étonnante, la nature humaine est ainsi faite, que ceux mêmes qui reprochent aux noirs de ne pas s'être soulevés ne sauraient assez exprimer leur exécration pour les fauteurs d'une guerre servile, si tout à coup elle venait à éclater dans les états du sud ! Quoi qu'il en soit, une insurrection générale des esclaves était complètement impossible avant la période actuelle de la guerre. Dans onze états qui ont proclamé la scission, le nombre des noirs asservis est inférieur de plus d'un tiers à celui des blancs (44), et tandis que ceux-ci sont groupés dans les villes et les villages, les esclaves sont en général disséminés dans les campagnes. Outre les avantages

d'une majorité compacte, les blancs ont tous les privilèges que donnent le constant usage des armes à feu, l'unanimité des passions, la solidarité des intérêts, une instruction relative, l'habitude du commandement. Les nègres, au contraire, pauvres ignorans livrés en proie à un désespoir chronique qui leur ôte la faculté de vouloir, mêlent une vénération stupide à la frayeur que leur inspirent les maîtres et les économes ; dispersés sur les plantations par chiourmes presque complètement isolées, soumis à une surveillance de presque tous les instans, n'ayant pas le droit de faire un pas hors du champ sans un passeport, menacés à la moindre incartade du fouet, du carcan ou de l'exil sur une plantation lointaine, épuisés par un travail incessant, ils ne peuvent guère songer à tramer des conspirations dont l'unique résultat serait de les vouer au massacre. Du reste, l'expérience est là : les insurrections locales, ou, pour mieux dire, les simples tentatives de résistance, ont été sans exception violemment réprimées, et tous les esclaves incriminés ont été pendus.

Pour bien comprendre la tranquillité générale qui règne dans les plantations du sud, il ne faut pas oublier non plus que les nègres d'Amérique sont presque tous chrétiens fervens : ils prennent au pied de la lettre cette parole de l'Évangile qui leur ordonne l'obéissance passive, et que des prédicans tenus aux gages des propriétaires commentent avec grand zèle. Privés d'amis sur cette terre, ils adorent d'autant plus naïvement l'ami qu'ils vont chercher au ciel, et mettent leur espoir non dans leur propre énergie, mais dans un miracle d'en haut. Laissant à Dieu l'œuvre de la rétribution finale, ils ne songent aucunement à se venger eux-mêmes, et le plus grand nombre d'entre eux ne prononcent jamais de paroles haineuses au sujet des blancs qui les ont fait cruellement souffrir. Rien de plus instructif à cet égard que les réponses faites à un questionnaire adressé par la société d'émancipation aux surveillans des affranchis qui se trouvent dans le sud sous la protection du drapeau fédéral. Ces réponses s'accordent toutes à dire que jamais les noirs libérés ne manifestent le moindre désir de vengeance contre leurs anciens maîtres : ils demandent seulement à ne jamais les revoir. C'est que la résignation est pratiquée par la plupart des nègres avec une ferveur de néophytes semblable à celle des premiers chrétiens marchant au martyre et des protestants vaudois ou huguenots se laissant massacrer sans résistance. Les planteurs appréciaient grandement l'avantage que leur procurait la foi naïve de leurs nègres, et chiffraient à leur manière le dogme du renoncement en payant les esclaves plus ou moins cher selon la notoriété plus ou moins grande de leurs convictions religieuses. Sur les marchés publics, on a entendu des encanteurs évaluer à 150 ou 200 dollars cette vertu sublime de la résignation dans l'adversité.

Les chants dans lesquels les esclaves versent toute leur âme en racontant leurs souffrances sont la meilleure preuve de la douceur naturelle des nègres américains. Dans ces hymnes naïfs, ils racontent simplement leurs chagrins à Dieu ; mais ils se gardent bien d'accuser ceux qui les ont vendus ou achetés. Il est un seul chant que les planteurs n'entendent peut-être pas sans frissonner et qu'ils ont universellement interdit comme un appel à l'insurrection. Un souffle prophétique anime ces paroles heurtées, dans lesquelles les noirs, se considérant eux-mêmes comme «le peuple élu», apostrophent tantôt le Moïse qui leur viendra, tantôt le roi Pharaon, leur oppresseur. Des nombreuses variantes de cet hymne, nous choisissons la plus répandue :

«O Moïse ! descends ! - descends au loin de la terre d'Égypte, - et dis au roi Pharaon : - «Laisse aller mon peuple !» - et toi, recule, - recule, - et laisse aller mon peuple !

«Pharaon se met en travers de la route, - Laisse aller mon peuple ! - Pharaon et ses armées s'engloutissent.- Laisse aller mon peuple ! - Tu peux me retenir ici ; - mais là-haut tu ne peux rien sur moi. - Laisse aller mon peuple !

«O Moïse ! étends ta main sur les eaux ! - Laisse aller mon peuple ! - Et ne va pas te perdre dans le désert ! - Laisse aller mon peuple ! - Il en est un qui siège en haut dans les cieux, - et qui répond à mes prières ; - «Laisse aller mon peuple !»

Dans la grande et pénible attente de leur exode futur, les esclaves n'avaient contre la tyrannie d'autres ressources que la fuite. Après le commencement de la guerre, ceux qui avaient le courage de recourir à l'évasion et de quitter leurs familles pour s'exposer à la faim, au froid et à toutes les horreurs d'une chasse dont ils étaient eux-mêmes le gibier, avaient de plus qu'autrefois l'espoir de gagner peut-être les lignes fédérales ; mais ils n'étaient pas accueillis partout avec la même libéralité que dans les villes du Kansas et l'archipel de Beaufort. Plusieurs milliers d'entre eux étaient rendus gratuitement à leurs maîtres ou troqués contre des balles de coton, ou bien abandonnés à leur malheureux sort lorsque l'armée exécutait un mouvement d'attaque ou de retraite. Les noirs avaient été si souvent trompés dans leur confiance, qu'ils osaient à peine croire aux rumeurs de liberté qui leur parvenaient sourdement. Enfin la proclamation présidentielle qui les déclarait tous libres vint dissiper leurs doutes. Quelques jours après avoir été lancée, cette

proclamation était déjà connue et répétée de bouche en bouche dans les lointaines plantations du Texas et de l'Alabama : tous les nègres la savaient par cœur. C'est merveille que la rapidité avec laquelle les populations esclaves sont instruites de ce qui les intéresse. En pénétrant dans la Floride avec la première compagnie fédérale, un missionnaire du nord pria une jeune négresse de chanter. Aussitôt elle entonna l'hymne de John Brown, et toutes ses compagnes unirent leurs voix à la sienne. Ainsi, dans l'espace de quelques semaines, ce chant de liberté avait déjà retenti sur toutes les plantations du sud, depuis le Kansas jusqu'au détroit des Bahamas.

Tous les esclaves américains, pénétrés de cette foi naïve qui leur fait appliquer à leur propre destinée les récits du Pentateuque consacrés au peuple juif, ont accueilli la proclamation du président comme la parole d'un autre Josué annonçant la découverte d'une terre promise (45). Cette parole libératrice, qu'ils ont entendue par je ne sais quel mystérieux écho, est désormais leur consolation et leur espoir. Elle n'est point de nature à leur mettre les armes à la main, puisqu'elle justifie leur longue et invincible foi dans un miracle d'en haut ; mais elle leur permet de lever plus fièrement la tête et commence, au sein même de l'esclavage, à leur donner la dignité d'hommes libres. Par réaction, elle doit aussi les rendre plus respectables aux yeux mêmes de leurs maîtres, et finir à la longue par alléger le poids de la servitude. Ainsi la proclamation, qu'on accuse d'être une lettre morte, ne profite pas seulement aux esclaves de la frontière, qui s'enfuient par milliers pour gagner la terre libre ; elle contribue aussi à la transformation graduelle de l'esclavage dans les districts les plus reculés de la confédération des planteurs.

D'ailleurs les témoignages presque unanimes des nègres fugitifs semblent mettre hors de doute que, déjà bien avant la proclamation du président Lincoln, l'esclavage s'était adouci. Il est vrai qu'en certains endroits du sud, habités par une population presque barbare, les passions excitées jusqu'au délire ont porté les blancs à commettre des actes d'une atrocité révoltante. C'est ainsi que dans le Mississippi, le Texas et l'Arkansas, on a massacré de sang-froid ou même livré aux flammes les esclaves dont on se défiait ; mais la gravité de la situation a fait comprendre aux propriétaires intelligents que, tout en redoublant de surveillance, ils devaient aussi ménager leurs noirs et les traiter avec assez de douceur pour éloigner de leur esprit la pensée de l'insubordination. Cette douceur est surtout commandée sur les plantations isolées, où une seule famille de blancs, décimée par la guerre, est environnée par des centaines de nègres, pacifiques il est vrai, mais tous avides de liberté. Là des maîtres descendent jusqu'à flatter l'esclave pour lui persuader que la servitude est douce, et, cessant de donner simplement des ordres comme autrefois, ils daignent maintenant présenter leurs raisons. Il en est même qui consentent à octroyer un salaire à leurs noirs, et violent ainsi de manière formelle le principe et les traditions de l'esclavage ; mais ce qui contribue le plus activement peut-être à diminuer le pouvoir de l'aristocratie féodale, et par suite à rendre moins dure la servitude des noirs, c'est l'accroissement d'influence accordé aux prolétaires blancs depuis la guerre. Beaucoup plus nombreux que les planteurs, ces parias méprisés peuvent se compter sur les champs de bataille, et, comprenant désormais leur importance dans l'état, ne se laissent plus traiter en simples vassaux. Dans la convention souveraine de la Caroline du nord, ils se sont coalisés pour imposer aux propriétaires une taxe annuelle de 5 à 20 dollars par tête d'esclave. C'est là un coup sensible porté à l'institution servile, et les planteurs ne se sont pas fait faute de crier au sacrilège ; mais ils ont dû céder, dans la crainte de voir les *petits blancs*se déclarer en faveur de l'Union.

Si l'esclavage est sérieusement menacé dans les états du sud, non-seulement par les armes fédérales, mais aussi par l'ambition naissante des pauvres de race blanche et par l'impatience fiévreuse des nègres, on peut dire qu'il a déjà cessé d'exister dans plusieurs états du centre. Assez logiques pour comprendre qu'ils ont autant de droits à la liberté que leurs frères du sud, et ne partageant en aucune manière l'opinion du président sur les avantages d'un affranchissement graduel, les noirs du Maryland, du Missouri et des autres états de la même zone se considèrent dès ce moment comme libres ; ils se refusent à patienter jusqu'en l'année 1900, et saisissent toutes les occasions de se soustraire à la servitude, eux et leurs familles. Quelques-uns même profitent de la proximité des états libres et du passage continuel des troupes pour s'enfuir vers le nord. D'autres, qui ont eu la chance de naître au sud du Potomac ou du Tennessee, font proclamer leur liberté par les tribunaux. D'autres encore refusent tout simplement de travailler, si le propriétaire ne leur donne pas un salaire en échange. Aussi les nègres, qui coûtaient en moyenne 1,000 dollars, il y a deux ans à peine, n'ont-ils plus aujourd'hui dans les états du centre qu'une valeur nominale, et quand on les achète au prix minime de 10 ou même de 5 dollars par tête, on acquiert, non leurs personnes, mais le vague espoir de les réduire à nouveau en servitude. Récemment un groupe de 130 esclaves, ayant appartenu à un planteur du Maryland, M. Charles Carroll, était évalué par des marchands de nègres et d'autres hommes du métier à 650 dollars seulement, soit à 5 dollars par tête. La veille encore, le testateur recommandait à ses héritiers de maintenir l'esclavage sur sa plantation, «dans l'intérêt des noirs eux-mêmes; » mais à peine avait-il rendu le dernier soupir, que les nègres étaient déjà devenus libres par l'avilissement

de leur prix vénal. L'attente de l'indemnité promise par le gouvernement empêche seule les propriétaires de renoncer à leurs immeubles vivans, et de s'épargner désormais tous les frais de nourriture et d'entretien. Les longues discussions du congrès et des législatures particulières n'ont pas encore permis de transformer en lois les bills d'émancipation proposés par les esclaves du Missouri, de la Virginie occidentale, du Maryland et du Delaware (46) ; mais il n'est pas douteux qu'ils ne soient votés par le congrès prochain. Quant au Kentucky et au Tennessee, les intérêts engagés dans la propriété servile sont trop considérables, les passions sont encore excitées, pour que les planteurs veuillent consentir à discuter les propositions de rachat (47). Ils temporisent et n'osent encore se décider, tandis que déjà, sur les confins des grands déserts de l'ouest, la législature de la tribu des Cherokees discute sur les moyens d'abolir promptement la servitude.

Mais qu'importerait l'émancipation des esclaves, si les noirs affranchis ne trouvaient que la haine ou le mépris chez leurs concitoyens, et devaient toujours mener une existence de parias au milieu des merveilles de la république américaine ? Les nègres libérés peuvent-ils espérer maintenant l'égalité des droits, ou bien continuera-t-on de les opprimer et de les reléguer, comme indignes, dans les bas-fonds de la société ? Là est vraiment le nœud de la question des races dans l'Amérique anglo-saxonne. Il faut l'avouer avec tristesse, dans plusieurs états du nord, l'ancien parti démocratique, favorable aux esclavagistes, fait souvent parade de son dégoût pour les noirs, et se refuse énergiquement à leur accorder les moindres droits politiques. Parmi les législatures les plus hostiles aux nègres, on peut citer principalement celle du New-Jersey, le seul état de la zone septentrionale qui ait encore la honte de posséder des esclaves. En 1860, il ne comptait plus que dix-huit de ces malheureux. La liberté est acquise à leurs enfans ; quant à eux-mêmes, la mort seule doit faire tomber leurs fers. Les racheter, les libérer, serait bien facile ; mais, parmi les auteurs de l'esclavage, ceux qui ne tiennent point à l'institution divine par intérêt y tiennent encore par principe.

Animées du même esprit que celles du New-Jersey, les chambres de l'Illinois ont osé délibérer sur une nouvelle constitution, interdisant aux noirs et aux mûlatres de s'établir dans les limites de l'état, et punissant toutes les infractions à ce statut par la peine du fouet et la vente forcée. Toutefois en dépit de ces résistances locales les préventions que les blancs des états du nord manifestent à l'égard des nègres s'affaiblissent de plus en plus, et les mœurs deviennent moins intolérantes. La servitude de 4 millions de noirs ayant été jusqu'à nos jours la seule cause du mépris dans lequel on tenait 500,000 affranchis, il est tout naturel que l'émancipation des esclaves profite aux nègres libres et les fasse monter dans l'estime de leurs compatriotes. L'introduction des envoyés de Haïti et de Libéria à la Maison-Blanche et dans la société diplomatique de Washington n'est pas l'unique signe de ce progrès moral accompli par les Américains vers l'égalité sociale. D'autres faits, dus à l'initiative des citoyens eux-mêmes, prouvent que la réconciliation des races ne s'opère pas seulement d'une manière officielle. C'est ainsi qu'un grand nombre de ministres ont rougi de parquer leurs auditeurs nègres dans les coins obscurs des temples, et ne se permettent plus de classer les fidèles d'après la couleur de la peau. De même à Philadelphie les négocians les plus considérés de la ville se sont associés pour réclamer en faveur de leurs confrères d'origine africaine le droit de s'asseoir à côté des blancs dans les wagons et les omnibus. Enfin un orateur de la Nouvelle-Angleterre, M. Best, a pu, sans crainte d'être *emplanté*, célébrer devant des milliers de personnes le mélange prochain des deux races, jadis ennemies. «Il suffit, disait-il, de s'occuper un peu d'ethnologie pour s'apercevoir qu'en s'établissant sur nos plages, les personnes originaires de tous les pays du monde se modifient graduellement sous l'influence du climat. L'Africain blanchit, le Caucasienn brunît. Le temps viendra où il sera difficile de les distinguer. Cette fusion graduelle est précisément ce qu'il fallait aux deux races pour les améliorer. Déjà l'Anglo-américain se distingue par un esprit élevé, une fougueuse énergie et une persévérance indomptable, et si vous lui donnez encore la chaleur des émotions, la tendresse surabondante et la solide foi religieuse de l'Africain-Américain, vous aurez en lui l'homme de cette terre le plus grand, le plus noble et le plus semblable à Dieu !» Il y a deux années, ces paroles, qui cachent un grand fonds de vérité, eussent été considérées comme d'abominables basphèmes.

Devenus plus tolérans à l'égard des nègres libres, les Américains du nord n'insistent plus, comme ils le faisaient au commencement de la guerre, sur la nécessité d'éloigner tous les affranchis et de leur assigner pour nouvelle patrie des colonies étrangères. Le sénateur Lane, ce chef de partisans qui a tant fait, à la tête de sa brigade, pour l'abolition de l'esclavage dans le Missouri, s'écriait en plein congrès : «Il serait bon qu'un éternel océan roulât ses vagues entre les deux races. Des siècles d'oppression, d'ignorance et de malheurs ont à jamais dégradé l'Africain. Il ne cessera d'être bas et rampant, tandis que le Caucasienn voudra toujours le tyranniser en maître.» Le président Lincoln partageait les mêmes idées. Dans un discours touchant adressé à une députation de nègres libres, il avouait avec tristesse le crime national commis par les Américains contre la race noire : au nom de ses concitoyens blancs, il s'excusait devant les

nègres des préjugés qu'on nourrissait contre eux ; mais, se figurant que ces préjugés seraient invincibles, il conseillait aux millions d'hommes de la race méprisée d'abandonner leur marâtre patrie, et d'aller au-delà des mers chaudes chercher une terre meilleure où ils pourraient acquérir le noble sentiment de la dignité humaine, en même temps que le bien-être et la liberté. Déjà les journaux, oubliant qu'il fallait, avant toutes choses, obtenir l'assentiment des nègres eux-mêmes, s'occupaient à l'envi d'évaluer les sommes nécessaires pour le transport de 4 millions d'hommes, soit à Libéria, soit dans les Antilles ou dans les républiques de l'isthme américain. Cependant aucun des projets conçus en vue de la séparation définitive des deux races n'a pu aboutir au moindre résultat pratique. Les républiques espagnoles, que les expéditifs de Walker ont rendues méfiantes, non-seulement à l'égard des esclavagistes du sud, mais aussi à l'égard des *Yankees*, craignirent peut-être qu'un perfide espoir de conquête ne se cachât sous les propositions du gouvernement fédéral, et déclarèrent que leur territoire, ouvert généreusement à tous les étrangers libres, ne deviendrait jamais un lieu de déportation. Plus empressées, plusieurs législatures des Antilles anglaises et les autorités danoises de l'Île de Sainte-Croix entrèrent en pourparlers avec M. Seward pour obtenir en qualité d'apprentis un certain nombre de nègres ; mais ceux-ci frémissaient d'indignation à la pensée qu'on songeait, sous prétexte de philanthropie, à leur imposer un esclavage temporaire, et, chose remarquable, les planteurs du Maryland, loin de vouloir se débarrasser des noirs affranchis, protestèrent contre une mesure qui les aurait privés de leurs artisans et des cultivateurs de leurs propriétés. Les demandes du Brésil, présentées par l'entremise de M. Watson Webb, ministre américain à la cour de Rio-Janeiro, ne furent pas mieux accueillies : par une remarquable dépêche en date du 21 juillet 1862, M. Seward déclina d'une manière catégorique toute espèce de complicité dans un projet de colonisation des bords de l'Amazone, où les noirs venus des États-Unis n'auraient obtenu des terres et la liberté qu'après trois années de servitude. Les noirs libres des États-Unis qui se sont dirigés en nombre assez considérable vers la république haïtienne sont des émigrans volontaires. Ils ont déjà fondé dans cette colonie plusieurs villages, et contribueront grandement à la prospérité de leur nouvelle patrie par le développement qu'ils donnent à la culture du cotonnier.

On a souvent prétendu que le gouvernement fédéral avait l'intention de déporter en masse toute la population de couleur des États-Unis ; mais quand même le démenti solennel de M. Lincoln ne serait pas suffisant pour faire tomber cette accusation, les faits se chargent de justifier pleinement le cabinet de Washington. Les nègres ont été consultés, et dans aucun cas on n'a mis la main sur un seul d'entre eux pour l'envoyer malgré lui sur une terre étrangère. On leur a simplement donné des conseils qu'ils ont librement repoussés. C'était leur droit. Les noirs dont les ancêtres ont été enlevés sur la côte de Guinée par les traitans sont devenus Américains aussi bien que les blancs d'Europe émigrés dans le Nouveau-Monde. Très attachés à leur famille, à leurs amis, au sol qui les a vus naître, ils veulent jouir de la liberté à l'endroit même où ils étaient naguère esclaves, grandir à l'état d'hommes sur cette glèbe qu'ils cultivaient naguère en qualité de bestiaux. Aucun des nègres libérés de Beaufort et des plantations de la Virginie n'a demandé à se rendre dans les états du nord. Leur réponse unanime aux questions des missionnaires de la société d'émancipation a été la suivante : «C'est ici que nous voulons rester ; donnez-nous un champ, payez régulièrement notre travail, et nous serons satisfaits.» Les hommes de couleur libres qui résident dans les grandes villes sont en général moins attachés au sol que les nègres des plantations, et consentiraient plus facilement à émigrer ; mais ils ne songent guère à se rendre ailleurs que dans les Antilles ou dans les contrées riveraines du golfe du Mexique. Les noirs et les mulâtres de Philadelphie, de New-York, de Boston, vont presque tous s'établir dans l'île d'Haïti ; ceux de la Nouvelle-Orléans ont pensé à la péninsule de Floride, et sont en instance auprès du gouvernement pour y obtenir des concessions de terres. Sous l'influence de la liberté aussi bien que jadis sous l'influence de l'esclavage, les populations d'origine africaine continueront de se masser de plus en plus dans les contrées méridionales de la république. Obéissant à cette harmonie secrète qui existe toujours entre la terre et l'homme, les noirs sont graduellement entraînés dans le système d'attraction dont les Antilles forment le centre, et s'agglomèrent peu à peu dans les régions tropicales du Nouveau-Monde. Plus n'est besoin d'être prophète pour affirmer que les plages du golfe du Mexique et ces îles merveilleuses qui déroulent leur demi-cercle brisé autour de la mer des Caraïbes appartiennent désormais aux races mélangées.

Quoi qu'il en soit des destinées futures de la race africaine en Amérique, on peut maintenant considérer l'institution de l'esclavage comme frappée à mort dans les États-Unis. Nous ne cherchons point à nous dissimuler les obstacles de toute nature que doit surmonter la république avant de rentrer dans cette carrière de progrès qu'elle parcourait d'une allure si rapide. L'abîme de la dette, déjà si profond, se creusera davantage ; des milliers d'hommes, parmi lesquels bien des héros, tomberont à côté de ceux qui dorment sur les champs de bataille ; d'immenses désastres, proportionnés à la grandeur du crime national commis contre les Africains, s'abattront encore sur les deux fractions hostiles du peuple et les réduiront peut-être à une commune misère ; mais, quoi qu'il arrive, il est désormais certain que les planteurs doivent renoncer à fonder un empire stable sur le principe de la servitude des nègres. Quand même, ce qui nous semble

absolument impossible, les démocrates séparatistes du nord justifieraient le nom de *copperheads* ou de serpents *mocassins* qu'ils se sont donnés sans pudeur, quand même ils réussiraient traîtreusement à déterminer une scission temporaire de quelques états du nord-ouest, le grand ennemi, c'est-à-dire l'esclavage, n'en serait pas moins obligé de reculer devant le travail libre. Les rudes pionniers des campagnes de l'Illinois et des états limitrophes ont encore plus d'intérêt que les industriels de l'est à ne pas souffrir la concurrence des planteurs, et, quelles que soient les péripéties de la guerre civile, la lutte entre les principes ennemis ne peut avoir qu'une issue fatale aux propriétaires d'esclaves. Même le danger sera d'autant plus grand pour ceux-ci qu'ils résisteront plus longtemps. Abrutis par la servitude et la superstition, les nègres américains ne se sont point encore révoltés, et la ferme espérance qu'ils ont de recevoir bientôt leur liberté contribue à leur faire prendre leur infortune en patience ; mais si le triomphe momentané du sud enlevait aux esclaves la confiance dans l'avenir, si leur chaîne, maintenant allégée, devenait plus lourde à porter, peut-on supposer qu'ils acceptassent sans résistance une servitude sans espoir, «cette autre forme de la mort ?» Il ne faut point l'oublier, les massacres de Saint-Domingue eurent lieu lorsque les noirs, affranchis déjà depuis près de dix années, reçurent l'ordre d'abdiquer le titre de citoyens et de reprendre leurs anciens travaux comme bêtes de labour.

Ainsi, vainqueurs ou vaincus, les esclavagistes ont également à redouter les résultats de la guerre. La paix même serait pleine de dangers pour eux, car elle accroîtrait les ressources du nord beaucoup plus rapidement que celles du sud, et hâterait la colonisation des territoires libres. Du reste, telle est la supériorité des états restés fidèles à l'Union qu'ils peuvent mener de front la guerre et les arts de la paix, et menacer ainsi doublement la confédération séparatiste. Le Kansas, le Dacotah, l'Utah, le Nevada, toutes les contrées du *far west* se peuplent de pionniers et rattachent la Californie aux régions centrales de la république par une série de campemens et de villages. Le territoire du Colorado compte aujourd'hui 75,000 habitans, et cependant il y a quatre années à peine que Denver, sa capitale, a été fondée par trente abolitionnistes, envoyés précédemment dans le Kansas pour s'y établir avant tous les autres colons et y défendre la liberté du sol. L'arrivée constante d'émigrans étrangers que la guerre n'a point effrayés (48), surtout l'augmentation naturelle de la population du nord, qu'on ne saurait évaluer actuellement à moins de 400,000 par an, suffisent déjà pour assurer le peuplement rapide de ces territoires. En outre le congrès vient d'accélérer encore la colonisation en votant le *homestead-bill* loi des foyers domestiques. Ce bill accorde à tous les soldats de l'armée fédérale et à tous les chefs de famille, Américains ou naturalisés, qui n'ont pris aucune part à la rébellion, 64 hectares de terre, à la seule condition que le colon habite sur son domaine et le cultive lui-même. Attirés par ces avantages, les agriculteurs yankees et étrangers se dirigent vers le sud-ouest, tandis que les planteurs, inquiétés par la proximité d'hommes libres, battent graduellement en retraite avec leurs esclaves vers les rivages du golfe du Mexique. Un grand nombre de propriétaires du Texas, de la Louisiane, de la Floride, ont même abandonné le continent et se sont réfugiés dans l'île de Cuba pour y fonder de nouvelles plantations. Avant la guerre, l'émigration se faisait en sens inverse : au mépris des lois les Floridiens allaient recruter leurs nègres sur les côtes de Cuba.

On pourrait, jusqu'à un certain point, apprécier l'importance des résultats obtenus en évaluant le nombre de nègres devenus libres depuis le commencement de la guerre. Ceux qui ont entre les mains leurs certificats d'émancipation ne sont guère plus de 80,000 (49) ; mais il faut ajouter à ces affranchis plus de 400,000 noirs des états du centre et de la Louisiane qui, tout en gardant le nom d'esclaves, sont pratiquement émancipés et travaillent à la seule condition de toucher un salaire régulier. Ils constituent déjà la huitième partie de l'ancienne population servile, et leur affranchissement représente pour les planteurs une perte d'au moins 1 milliard, plus que doublée sans aucun doute par la dépréciation générale des noirs qui sont restés à la condition d'immeubles (50). On pourrait aussi compter parmi les émancipés les 500,000 nègres libres que les législatures esclavagistes avaient en grande partie condamnés à une nouvelle servitude, et que les derniers événemens ont empêché de mettre en vente. Enfin les petits blancs eux-mêmes, qu'une logique inévitable condamnait d'avance à partager tôt ou tard le sort des nègres, et pour lesquels les planteurs texiens de l'Arizona et du Nouveau-Mexique avaient ingénieusement établi un système d'esclavage temporaire, sont redevable de leur liberté future à cette guerre qui les décime.

Ainsi les faits nous autorisent à croire que si l'Union est encore en danger, l'esclavage du moins ne sortira pas triomphant de la lutte. L'institution patriarcale s'en va, et quoi qu'en disent les impatiens, elle disparaît beaucoup plus rapidement que les mœurs américaines ne pouvaient nous le faire espérer. Des millions de noirs auxquels la loi n'accordait pas d'existence morale vont entrer dans le concert de l'humanité et pourront lui rendre d'autres services que celui de labourer péniblement la terre ; en même temps des millions de blancs qui s'étaient accoutumés à mépriser le travail et se seraient crus dégradés, s'ils avaient fait œuvre de leurs mains, apprendront que l'homme s'ennoblit par le labeur et contribueront à la prospérité générale. Les habitans des états du nord gagneront aussi à la libération des

esclaves du sud, et, sachant désormais que la liberté civique ne doit pas être un privilège de peau, ils n'offriront plus le honteux spectacle d'une république comptant des îlotes parmi ses membres. Une fois débarrassée de ce lourd fardeau de l'esclavage, la société américaine pourra marcher d'un pas plus rapide vers la réalisation d'autres progrès et commencer une nouvelle ère. Certes c'est une chose immense que la fin prochaine de cette funeste institution dont l'histoire se confond avec celle même de l'humanité depuis les premiers jours de la vie des peuples. Cependant, à l'exception de quelques milliers d'abolitionnistes confians dans la puissance des idées, républicains et démocrates du nord s'étaient lancés tête baissée dans le conflit sans prévoir aucunement le résultat de leurs efforts patriotiques, sans vouloir autre chose que le maintien de l'Union. La veille même de l'installation du président, le congrès avait voté d'enthousiasme un amendement à la constitution, interdisant à jamais d'abolir la servitude des noirs dans aucun des états de la république. Maintenant, deux années à peine après le vote de cet amendement mémorable, que d'ailleurs la nation n'a point ratifié, l'émancipation des esclaves est inaugurée dans les états du centre, l'affranchissement est décrété par le président Lincoln dans les états du sud. L'esclavage, désormais condamné, épuise ses dernières forces à prolonger la guerre civile, à continuer la série de ces chocs sanglants qui mettent à l'épreuve le courage et la persévérance des deux fractions hostiles du peuple. Ces malheurs serviront-ils d'enseignement aux nations qui possèdent encore des esclaves ? Les planteurs brésiliens et cubanais se laisseront-ils entraîner en aveugles vers la ruine, ou bien comprendront-ils que leur seul moyen de salut est de travailler résolûment à l'abolition de la servitude ? Qu'ils se hâtent, s'ils veulent échapper au désastre qui menace les propriétaires d'esclaves dans le pays voisin.

Élisée Reclus.

NOTES

** Nous avons respecté l'orthographe originale (parens, enfans, comfortable, Mississipi, etc.)***[RETOUR]**

(1) *Code noir de la Louisiane.* **[RETOUR]**

(2) *Negro-law of South-Carolina*, page 41. **[RETOUR]**

(3) *Ibid*, pages 28 et suivantes. **[RETOUR]**

(4) *Ibid*, page 43 et suivantes. **[RETOUR]**

(5) *Negro-law of South-Carolina*, page 21. **[RETOUR]**

(6) *Ibid*, page 20. **[RETOUR]**

(7) *Negro-law of South-Carolina*, pages 13 et suivantes. **[RETOUR]**

(8) *Ibid*, page 28. **[RETOUR]**

(9) *Negro-law of South-Carolina*, page 24. **[RETOUR]**

(10) Voyez à ce sujet l'étude de M. C. Clarigny sur l'*Élection présidentielle aux États-Unis* dans la *Revue* du 1er décembre 1860. **[RETOUR]**

(11) *Negro-law of South-Carolina*, page 15. **[RETOUR]**

(12) *Negro-law of South-Carolina*, pages 15 et 16. **[RETOUR]**

(13) *Code noir de la Louisiane* et *Negro-law of South-Carolina*, passim. **[RETOUR]**

(14) Qu'on lise à la quatrième page des journaux américains la liste des esclaves mis à l'encan, et l'on sera frappé du nombre considérable de nègres et de négresses affligées de hernies. L'extraordinaire fréquence de ce genre de maladie indique évidemment l'excès de travail.**[RETOUR]**

(15) Voyez les travaux de M. Forgues sur l'insurrection des cipayes et la guerre de l'Inde. - Revue du 15 juin, 1er et 15 décembre 1858, 15 avril, 15 mai 1860.[RETOUR]

(16) En 1850, la population de couleur des états du sud s'élevait à 3,591,000 personnes, dont 3,204,000 esclaves ; en 1860, on compte approximativement 4,490,000 gens de couleur, c'est-à-dire que leur nombre a augmenté de 900,000 en dix ans. Ils seront près de 12 millions dans un siècle, en admettant que leur accroissement continue à être aussi rapide qu'il l'est aujourd'hui. [RETOUR]

(17) Voyez la Revue du 1er septembre 1860. [RETOUR]

(18) *Worse than a free negro*(pire qu'un nègre libre) : c'est une insulte qu'aiment à se prodiguer les noirs des plantations. [RETOUR]

(19) *Anti-Slavery-Reporter*[RETOUR]

(20) *Maryland Slavery and Maryland Chivalry*,page 56. [RETOUR]

(21) Voyez Bancroft, history of the United States, vol II, pages 99-106. [RETOUR]

(22) Il est vrai que, pour mieux conquérir le respect des Américains, les Indiens se sont faits, eux aussi, propriétaires d'esclaves. Les Cherokees, établis à l'ouest de l'Arkansas, possédaient plus de deux mille nègres.

[RETOUR]

(23) Voyez *Dahomey and the Dahomans*,by Frederick E. Forbes, London 1851.

[RETOUR]

(24) On attribue en général au souvenir d'affronts de cette espèce le refus opposé par Kamechamcha IV à la ratification du traité ce session des îles Sandwich qu'avait conclu son père. Voyageant dans la république américaine en sa qualité de prince royal, on lui défendit en plusieurs villes de s'asseoir à la même table que les citoyens de l'Union. [RETOUR]

(25) D'après le recensement de 1850, sur une population de 196,016 personnes de couleur habitant le nord, 22,043, plus d'un neuvième, fréquentaient les écoles. Pour les blancs du sud, la proportion est de moins de un dixième. Dans le Massachusetts, la population de couleur envoie aux écoles un sicième de son effectif : c'est dire que les nègres libres de cet état n'ont rien à envier à la Prusse sous le rapport de l'instruction élémentaire. [RETOUR]

(26) La superficie des états à esclaves est de 2,181,399 kilomètres carrés, tandis que les états libres, y compris la Californie, ont une superficie de 1,586,602 kilomètres carrés, les trois quart seulement de celle des états du sud.

[RETOUR]

(27) L'Amérique expédie en moyenne chaque année au royaume-uni deux millions de balles de coton pesant 580 millions de kilogrammes et représentant une valeur de 750 millions de francs. Ces deux millions de balles de coton sont transformées par quinze cent mille ouvriers en marchandises d'une valeur de 4 milliards de francs. [RETOUR]

(28) *New-Orleans Daily Delta* [RETOUR]

(29) En 1850, le nombre des propriétaires d'esclaves s'élevait à 317,000 ; mais la plupart ne possédait que deux ou trois nègres. Les grands planteurs, ceux qui ont un *campou* hameau peuplé d'esclaves, à côté de leur demeure, étaient au nombre de 91,000 seulement. [RETOUR]

(30) Lincoln reçut, il est vrai, 180 votes électoraux contre 121 votes donnés à MM Douglas, Belle et Breckinridge ; mais les suffrages populaires se décomposaient ainsi : 1,857,610 voix pour M. Lincoln et 2,801,559 pour ses trois

concurrents. Le président a donc été élu par les deux cinquièmes des voix seulement.[RETOUR]

(31) *Frankfort Commonwealth*, 20 novembre 1861. [RETOUR]

(32) Lors du recensement de 1860, ces diverses tribus possédaient 7,369 noirs répartis entre 1,154 propriétaires. Un seul planteur creek avait à lui seul 227 esclaves.[RETOUR]

(33) Il nous a été impossible de découvrir le nom de l'auteur. [RETOUR]

(34) Lors du recensement de 1860, on en comptait 11,031. [RETOUR]

(35) En 1860, le district de Beaufort en avait fourni 12,672 balles.[RETOUR]

(36) *Sing and pray their souls away*, dit un de leurs hymnes.[RETOUR]

(37) Au 1er janvier 1863, le gouvernement fédéral avait dépensé 225,705 dollars pour les nègres de Beaufort, et le produit de leur travail était évalué à 724,084 dollars. ainsi le bénéfice net dépasse 500,000 dollars. Dans son rapport officiel, M. Chase reconnaît que cette somme appartient légitimement aux nègres eux-mêmes.[RETOUR]

(38) Lors du recensement de 1862, on comptait dans le district fédéral 3,181 noirs asservis et 11,131 Africains libres. En 1860, les évasions et les enlèvements avaient réduits les esclaves au nombre de 2,989. Les indemnités touchées par les 900 propriétaires de ces nègres se sont élevées au total de 900,000 dollars, soit à 300 dollars par affranchi. Un marchand d'esclaves de Baltimore avait été chargé de fixer la valeur monétaire de tous les noirs libérés. [RETOUR]

(39) Dans le territoire du Nouveau-Mexique, plus de 600 indiens se trouvaient au nombre des esclaves. [RETOUR]

(40) Avant la guerre, le sol libre constituait à peu près le tiers de la république ; il en forme aujourd'hui les trois quarts. [RETOUR]

(41) Lorsque Butler quitta la Nouvelle-Orléans, 67,000 personnes avaient prêté le serment de fidélité ; 21,020 avaient inscrit leurs noms sur la liste des ennemis de l'Union.[RETOUR]

(42) En 1830, un planteur louisianais, M. Mac Donough, imagina de vendre successivement à ses esclaves chacun des jours de la semaine. En quatorze ans et demi, ses nègres avaient tous racheté la liberté de la semaine entière, et les profits de son ingénieuse spéculation permirent à M. Mac Donough de s'acheter une chiourme d'esclaves deux fois plus considérable que la première. [RETOUR]

(43) Si la proclamation présidentielle avait pu être suivie d'un effet immédiat, elle aurait libéré 3,120,000 esclaves, et maintenu 830,000 noirs dans la servitude. [RETOUR]

(44) En juin 1860, les officiers chargé du recensement ont compté dans ces états 5,449,163 personnes de race blanche et 3,521,110 esclaves (61 et 39 pour 100) ; aujourd'hui le territoire encore occupé par les séparatistes compte environ 4,500,000 blancs et 3,100,00 noirs (59 et 41 pour 100). [RETOUR]

(45) Par une coïncidence remarquable, une prophétie qui depuis longtemps avait grand cours dans le sud fixait l'ère de la liberté à l'année 1862. [RETOUR]

(46) Ces quatre états, dont l'un est formé d'une partie de la Virginie proprement dite, possédaient ensemble, lors du recensement de 1860, une population esclave de 245,000 personnes. Il est probable que les sommes allouées s'élèveront à 15 millions de dollars pour le Missouri, à 10 millions pour le Maryland, à 1,500,000 dollars pour la Virginie occidentale, et à 150,000 dollars pour le Delaware. [RETOUR]

(47) Le Kentucky et le Tennessee comptaient, en 1860, 501,202 esclaves. [RETOUR]

(48) Pendant l'année 1862, plus de 114,000 personnes ont débarqué dans les ports des États-Unis, et sur ce nombre 76,306 appartenaient à la classe des émigrans. En outre la république américaine a gagné 7,290 habitants par ses

échanges de colons avec le Canada. **[RETOUR]**

(49) On en compte 18,000 dans la Caroline du sud et dans la Floride, plus de 6,000 dans le Kansas, près de 10,000 à Washington et dans les environs, 2,000 à New-Bern, 20,000 sur les bords du Mississipi en amont de Vicksburg, à peu près autant dans la Basse-Louisiane, 10,000 en Pensylvanie et à Baltimore. **[RETOUR]**

(50) Dans certains comtés du sud, les négresses se vendent maintenant plus cher que les nègres, parce qu'elles sont plus soumises et n'osent pas s'enfuir. **[RETOUR]**

Élisée Reclus (1830-1905)

“Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes”

1866

Un document produit en version numérique par Michel Côté, bénévole,
Étudiant en [géographie](#) à l'Université Laval de Québec
Courriel: cote_mic@hotmail.com

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par M. Michel Côté, bénévole,
Étudiant en [géographie](#) à l'Université Laval de Québec
Courriel: cote_mic@hotmail.com à partir de :

Élisée Reclus (1830-1905)

“ Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes.”

Une édition électronique réalisée à partir du texte d'Élisée Reclus, "Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes" publié dans la Revue des deux mondes, numéro 63, 15 mai 1866, pp.352-381. Texte de 1866, extrait de la revue "Écologie politique" n° 5, hiver 1993, et réédité par les "Cahiers Libertaires" de la CNT de Pau.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''



Édition complétée le 14 avril 2003 à Chicoutimi, Québec.

“ Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes ”

par Élisée Reclus

Article publié dans la *Revue des deux mondes*, numéro 63, 15 mai 1866, pp.352-381. Texte de 1866, extrait de la revue "Écologie politique" n° 5, hiver 1993, et réédité par les "Cahiers Libertaires" de la CNT de Pau.

Il se manifeste depuis quelque temps une véritable ferveur dans les sentiments d'amour qui rattachent les hommes d'art et de science à la nature. Les voyageurs se répandent en essaims dans toutes les contrées d'un accès facile, remarquables par la beauté de leurs sites ou le charme de leur climat. Des légions de peintres, de dessinateurs, de photographes, parcourent le monde des bords du Yang-Tse Kiang à ceux du fleuve des Amazones ; ils étudient la terre, la mer, les forêts sous leurs aspects les plus variés ; ils nous révèlent toutes les magnificences de la planète que nous habitons, et grâce à leur fréquentation de plus en plus intime avec la nature, grâce aux œuvres d'art rapportées de ces innombrables voyages, tous les hommes cultivés peuvent maintenant se rendre compte des traits et de la physionomie des diverses contrées du globe. Moins nombreux que les artistes, mais plus utiles encore

dans leur travail d'exploration, les savants se sont aussi faits nomades, et la terre entière leur sert de cabinet d'étude : c'est en voyageant des Andes à l'Altai que Humboldt a composé ses admirables Tableaux de la nature, dédiées, comme il le dit lui-même, à "ceux qui, par amour de la liberté, ont pu s'arracher aux vagues tempétueuses de la vie".

La foule des artistes, des savants et de tous ceux qui, sans prétendre à l'art ni à la science, veulent simplement se restaurer dans la libre nature, se dirige surtout vers les régions de montagnes. Chaque année, dès que la saison permet aux voyageurs de visiter les hautes vallées et de s'aventurer sur les pics, des milliers et des milliers d'habitants des plaines accourent vers les parties des Pyrénées et des Alpes les plus célèbres par leur beauté ; la plupart viennent, il est vrai, pour obéir à la mode, par désœuvrement ou par vanité, mais les initiateurs du mouvement sont ceux qu'attire l'amour des montagnes elles-mêmes, et pour qui l'escalade des rochers est une véritable volupté. La vue des hautes cimes exerce sur un grand nombre d'hommes une sorte de fascination ; c'est par un instinct physique, et souvent sans mélange de réflexion, qu'ils se sentent portés vers les monts pour en gravir les escarpements. Par la majesté de leur forme et la hardiesse de leur profil dessiné en plein ciel, par la ceinture de nuées qui s'enroule à leurs flancs, par les variations incessantes de l'ombre et de la lumière qui se produisent dans les ravins et sur les contreforts, les montagnes deviennent pour ainsi dire des êtres doués de vie, et c'est afin de surprendre le secret de leur existence qu'on cherche à les conquérir. En outre on se sent attiré vers elles par le contraste qu'offre la beauté virginale de leurs pentes incultes avec la monotonie des plaines cultivées et souvent enlaidies par le travail de l'homme. Et puis les monts ne comprennent-ils pas, dans un petit espace, un résumé de toutes les splendeurs de la terre ? Les climats et les zones de végétation s'étagent sur leur pourtour : on peut y embrasser d'un seul regard les cultures, les forêts, les prairies, les rochers, les glaces, les neiges, et chaque soir la lumière mourante du soleil donne aux sommets un merveilleux aspect de transparence, comme si l'énorme masse n'était qu'une légère draperie rose flottant dans les cieux.

Jadis les peuples adoraient les montagnes ou du moins les révéraient comme le siège de leurs divinités. A l'ouest et au nord du mont Mérou, ce trône superbe des dieux de l'Inde, chaque étape de la civilisation peut se mesurer par d'autres monts sacrés où s'assemblaient les maîtres du ciel, où se passaient les grands événements mythologiques de la vie des nations. Plus de cinquante montagnes, depuis l'Ararat jusqu'au mont Athos, ont été désignées comme les cimes sur lesquelles serait descendue l'arche contenant dans ses flancs l'humanité naissante et les germes de tout ce qui vit à la surface de la terre. Dans les pays sémitiques, tous les sommets étaient des autels consacrés

soit à Jéhovah, soit à Moloch ou à d'autres dieux : c'était le Sinaï, où les tables de la Loi juive apparurent au milieu des éclairs ; c'était le mont Nébo, où une main mystérieuse ensevelit Moïse ; c'était le Morija portant le temple de Jérusalem, le Garizim où montait le grand-prêtre pour bénir son peuple, le Carmel, le mont Thabor et le Liban couronné de cèdres. C'est vers ces "hauts lieux", où se trouvaient leurs autels, que Juifs ou Chananéens se rendaient en foule pour aller égorger leurs victimes et brûler leurs holocaustes. De même pour les Grecs chaque montagne était une citadelle de titans ou la cour d'un dieu : un pic du Caucase servait de pilori à Prométhée, le père et le type de l'humanité ; le triple dôme de l'Olympe était le magnifique séjour de Jupiter, et quant un poète invoquait Apollon, c'était les yeux tournés vers le sommet du Parnasse.

(...) Il importe d'autant plus que le sentiment de la nature se développe et s'épure que la multitude des hommes exilés des campagnes par la force même des choses augmente de jour en jour. Depuis longtemps déjà les pessimistes s'effraient de l'incessant accroissement des grandes cités, et pourtant ils ne se rendent pas toujours bien compte de la progression rapide avec laquelle pourra s'opérer désormais le déplacement des populations vers les centres privilégiés.

Il est vrai, les monstrueuses Babylones d'autrefois avaient aussi réuni dans leurs des centaines de mille ou même des millions d'habitants : les intérêts naturels du commerce, la centralisation despotique de tous les pouvoirs, la grande curée des faveurs, l'amour des plaisirs, avaient donné à ces puissantes cités la population de provinces entières : mais, les communications étant alors beaucoup plus lentes qu'elles ne le sont aujourd'hui, les crues d'un fleuve, les intempéries, le retard d'une caravane, l'irruption d'une armée ennemie, le soulèvement d'une tribu, suffisaient parfois pour retarder ou pour arrêter les approvisionnements, et la grande cité se trouvait sans cesse, au milieu de toutes ses splendeurs, exposée à mourir de faim. D'ailleurs, pendant ces âges d'impitoyables guerres, ces vastes capitales finissaient toujours par devenir le théâtre de quelque immense tuerie, et parfois la destruction était si complète que la ruine d'une ville était en même temps la fin d'un peuple. Récemment encore on a pu voir, par l'exemple de quelques unes des cités de la Chine, quel sort était réservé aux grandes agglomérations d'hommes sous l'empire des anciennes civilisations. La puissante ville de Nanking est devenue un monceau de décombres, tandis qu'Ouchang, qui paraît avoir été, il y a une quinzaine d'années, la cité la plus peuplée du monde entier, a perdu plus des trois quarts de ses habitants.

Aux causes qui faisaient affluer jadis les populations vers les grandes villes et qui n'ont pas cessé d'exister, il faut ajouter d'autres causes, non moins

puissantes, qui se rattachent à l'ensemble des progrès modernes. Les voies de communication, canaux, routes ordinaires et chemins de fer, rayonnent en nombre de plus en plus considérable vers les centres importants et les entourent d'un réseau de mailles incessamment rapprochées. Les déplacements s'opèrent de nos jours avec tant de facilité que du matin au soir les voies ferrées peuvent jeter 500 000 personnes sur le pavé de Londres ou de Paris, et qu'en prévision d'une simple fête, d'un mariage, d'un enterrement, de la visite d'un personnage quelconque, des millions d'hommes ont parfois gonflé la population flottante d'une capitale. Quant au transport des approvisionnements, il peut s'opérer avec la même facilité que celui des voyageurs. De toutes les campagnes environnantes, de toutes les extrémités du pays, de toutes les parties du monde, les denrées affluent par terre et par eau vers ces estomacs énormes qui ne cessent d'absorber et d'absorber encore. Au besoin, si les appétits de Londres l'exigeaient, elle pourrait en moins d'une année se faire apporter plus de la moitié des productions de la terre.

Certes c'est là un immense avantage que n'avaient pas les grandes villes de l'Antiquité, et cependant la révolution que les chemins de fer et les autres moyens de communication ont introduite dans les mœurs est à peine commencée. Qu'est-ce vraiment qu'une moyenne de deux ou trois voyages par an pour chacun des habitants de la France, alors surtout qu'une simple excursion qu'un quart d'heure faite dans la banlieue de Paris ou de telle autre grande ville est considérée comme un voyage par la statistique ? Il est certain que chaque année les multitudes qui se déplacent s'accroîtront dans des proportions énormes, et probablement toutes les prévisions seront dépassées sous ce rapport, comme elles l'ont été depuis le commencement du siècle. C'est ainsi que, pour la seule ville de Londres, le mouvement des voyageurs est actuellement aussi fort en une seule semaine que vers 1830 il l'était dans toute l'année pour la Grande-Bretagne entière. Grâce aux chemins de fer, les contrées se rapetissent sans cesse, et l'on peut même établir mathématiquement dans quelle proportion s'opère cet amoindrissement du territoire, puisqu'il suffit pour cela de comparer la vitesse des locomotives à celle des diligences et des pataches qu'elles ont remplacées. L'homme, de son côté, se détache du sol natal avec une facilité de plus en plus grande ; il se fait nomade, non pas à la façon des anciens pasteurs, qui suivaient toujours les sentiers accoutumés et ne manquaient jamais de retourner périodiquement aux mêmes pâturages avec leurs troupeaux, mais d'une manière beaucoup plus complète, puisqu'il se dirige indistinctement vers l'un ou l'autre point de l'horizon, partout où le pousse l'intérêt ou le bon plaisir : un bien petit nombre de ces expatriés volontaires reviennent mourir au pays natal. Cette migration des peuples incessamment croissante s'opère maintenant par millions et par millions, et c'est précisément vers les fourmilières humaines les plus populeuses que se dirige la grande

multitude des émigrants. Les terribles invasions des guerriers francs dans la Gaule romaine n'avaient peut-être pas, au point de vue ethnologique, autant d'importance que ces immigrations silencieuses des balayeurs du Luxembourg et du Palatinat qui viennent gonfler chaque année la population de Paris.

Pour se faire une idée de ce que pourront devenir un jour les grandes cités commerciales du monde, si d'autres causes agissant en sens inverse ne doivent pas tôt ou tard équilibrer les causes d'accroissement, il suffit de voir quelle énorme importance prennent les villes dans les colonies modernes relativement aux villages et aux maisons isolées. Dans ces contrées, les populations débarrassées des liens de l'habitude et libres de se grouper à leur guise, sans autre mobile que leur volonté propre, s'entassent presque en entier dans les villes. Même dans les colonies spécialement agricoles, telles que les jeunes États américains du Far West, les régions de la Plata, le Queen's Land d'Australie, l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande, le nombre des citadins l'emporte de beaucoup sur celui des campagnards : en moyenne, il est au moins trois fois supérieur, et ne cesse de s'accroître à mesure que le commerce et l'industrie se développent. Dans les colonies comme Victoria et la Californie, où des causes spéciales, telles que les mines d'or et de grands avantages commerciaux, attirent des multitudes de spéculateurs, l'agglomération des habitants dans les villes est encore beaucoup plus considérable. Si Paris était relativement à la France ce que San Francisco est à la Californie, ce que Melbourne est à l'Australie-Heureuse, la "grand'ville" vraiment digne alors de son nom, n'aurait pas moins de 9 à 10 millions d'âmes. Évidemment c'est dans tous ces nouveaux pays où l'idéal extérieur de la société du XIX^e siècle, puisque nul obstacle n'empêchait les nouveau venus de s'y distribuer par petits groupes sur toute la surface de la contrée, et qu'ils ont préféré se réunir en de vastes cités.

L'exemple de la Hongrie ou de la Russie opposé à celui de la Californie ou de telle autre colonie moderne peut servir à montrer quel laps de siècles sépare les pays dont les populations sont encore distribuées comme au Moyen-Age, et ceux où les phénomènes d'affinité sociale développés par la civilisation moderne ont un libre jeu. Dans les plaines de la Russie, dans la puszta hongroise, il n'y a guère de cités proprement dites, il y a seulement des villages plus ou moins vastes ; les capitales sont des centres administratifs, des créations artificielles dont les habitants se seraient bien passés, et qui perdraient aussitôt une notable partie de leur importance, si le gouvernement n'y entretenait une vie factice aux dépens du reste de la nation. Dans ces pays, la population qui travaille se compose d'agriculteurs, et les villes n'existent que pour les employés et les hommes de loisir. En Australie, en Californie, au contraire, la campagne n'est jamais qu'une banlieue, et les paysans eux-

mêmes, bergers et cultivateurs, ont l'esprit tourné vers la cité : ce sont des spéculateurs qui dans l'intérêt de leurs affaires se sont momentanément éloignés du grand centre commercial, mais qui ne manqueront pas d'y revenir. Tôt ou tard, on ne saurait en douter, les paysans russes, aujourd'hui si bien enracinés dans le sol natal, apprendront à se détacher de la glèbe, à laquelle hier encore ils étaient asservis ; comme les Anglais, comme les Australiens, ils deviendront nomades et se porteront vers les grandes villes où les appelleront le commerce et l'industrie, où les poussera leur propre ambition de voir, de connaître, ou d'améliorer leur condition.

Les plaintes de ceux qui gémissent de la dépopulation des campagnes ne peuvent donc arrêter le mouvement ; rien n'y fera, toutes les clameurs sont inutiles. Devenu, grâce à une plus grande aisance et au bon marché relatif des voyages, possesseur de cette liberté primordiale "d'aller et de venir", de laquelle pourraient à la longue découler toutes les autres, le cultivateur non propriétaire obéit à une impulsion bien naturelle lorsqu'il prend le chemin de la cité populeuse dont on lui conte tant de merveilles. Triste et joyeux tout à la fois, il dit adieu à la mesure natale pour aller contempler les miracles de l'industrie et de l'architecture ; il renonce au salaire régulier sur lequel il pouvait compter pour le travail de ses bras, mais peut-être aussi parviendra-t-il à l'aisance ou à la fortune comme tant d'autres enfants de son village, et s'il revient un jour au pays, ce sera pour se faire bâtir un château à la place de la sordide demeure où il est né. Bien peu nombreux sont les émigrants qui peuvent réaliser leurs rêves de fortune, il en est beaucoup qui trouvent la pauvreté, la maladie, une mort prématurée dans les grandes villes ; mais du moins ceux qui vivent ont pu élargir le cercle de leurs idées, ils ont vu des contrées différentes les unes des autres, ils se sont formés au contact d'autres hommes, ils sont devenus plus intelligents, plus instruits, et tous ces progrès individuels constituent pour la société toute entière un avantage inestimable.

On sait avec quelle rapidité s'accomplit en France ce phénomène de l'émigration des campagnards vers Paris, Lyon, Toulouse et les grands ports de mer. Tous les accroissements de la population se font au profit des centres d'attraction, et la plupart des petites villes et des villages restent stationnaires ou même déclinent quant au nombre des habitants. plus de la moitié des départements sont de moins en moins peuplés, et l'on peut en citer un, celui des Basses-Alpes, qui depuis le Moyen-Age a certainement perdu un bon tiers de ses habitants. Si l'on tenait compte des voyages et des émigrations temporaires, qui ont pour résultat d'accroître nécessairement la population flottante des grandes villes, les résultats seraient bien plus frappants encore. Dans les Pyrénées de l'Ariège, il est certains villages que tous les habitants, hommes et femmes, abandonnent complètement pendant l'hiver pour des-

endre dans les cités de la plaine. Enfin la plupart des Français qui s'occupent d'opérations commerciales ou qui vivent de leurs revenus, sans compter des multitudes de paysans et d'ouvriers, ne manquent pas de visiter Paris et les principales cités de la France, et le temps est bien loin où, dans les provinces reculées, on désignait un ouvrier voyageur par le nom de la grande ville qu'il avait habitée. En Angleterre et en Allemagne s'accomplissent les mêmes phénomènes sociaux. Bien que dans ces deux contrées l'excédant des naissances sur les morts soit beaucoup plus considérable qu'en France, cependant là aussi des pays agricoles, tels que le duché de Hesse-Cassel et le comté de Cambridge, se dépeuplent au profit des grandes cités. Même dans l'Amérique du Nord, où la population s'accroît avec une si étonnante rapidité, un grand nombre de districts agricoles de la Nouvelle-Angleterre ont perdu une forte proportion de leurs habitants par suite d'une double émigration, d'un côté vers les régions du Far-West, de l'autre vers les villes commerciales de la côte, Portland, Boston, New York.

Et cependant c'est un fait bien connu que l'air des cités est chargé des principes de mort. Quoique les statistiques officielles n'offrent pas toujours à cet égard la sincérité désirable, il n'en est pas moins certain que dans tous les pays d'Europe et d'Amérique la vie moyenne des campagnards dépasse de plusieurs années celle des citadins, et les immigrants, en quittant le champ natal pour la rue étroite et nauséabonde d'une grande ville, pourraient calculer d'avance d'une manière approximative de combien de temps ils abrègent leur vie suivant les règles de probabilité. Non seulement le nouveau venu souffre dans sa propre personne et s'expose à une mort anticipée, mais il condamne également sa descendance. On n'ignore pas que dans les grandes cités, comme Londres ou Paris, la force vitale s'épuise rapidement, et que nulle famille bourgeoise ne s'y continue au-delà de la troisième ou tout au plus de la quatrième génération. Si l'individu peut résister à l'influence mortelle du milieu qui l'entoure, la famille du moins finit par succomber, et sans de continuelles immigrations de provinciaux et d'étrangers qui marchent gaîment à la mort, les capitales ne pourraient recruter leur énorme population. Les traits du citadin s'affinent, mais le corps faiblit et les sources de la vie tarissent. De même, au point de vue intellectuel, toutes les facultés brillante que développe la vie sociale sont d'abord surexcitées, mais la pensée perd graduellement de sa force ; elle se lasse, puis enfin s'affaisse avec le temps. Certes le gamin de Paris, comparé au jeune rustre des campagnes, est un être plein de vivacité et d'entrain ; mais n'est-il pas le frère de ce "pâle voyou" que l'on peut comparer au physique et au moral à ces plantes malades végétant dans les caves au milieu des ténèbres ? Enfin c'est dans les villes, surtout dans celles qui sont les plus célèbres par leur opulence et leur civilisation, que se trouvent certainement les plus dégradés de tous les hommes, pauvres êtres

sans espérance que la saleté, la faim, l'ignorance brutale, le mépris de tous, ont mis bien au-dessous de l'heureux sauvage parcourant en liberté les forêts et les montagnes. C'est à côté de la plus grande splendeur qu'il faut chercher l'abjection la plus infime; non loin de ces musées où se montre dans toute sa gloire la beauté du corps humain, des enfants rachitiques se réchauffent à l'atmosphère impure exhalée de la bouche des égouts.

Si la vapeur apporte dans les villes des foules incessamment grandissantes, d'un autre côté elle remporte dans les campagnes un nombre de plus en plus considérable de citoyens qui vont pour un temps respirer la libre atmosphère et se rafraîchir la pensée à la vue des fleurs et de la verdure. Les riches, maîtres de se créer des loisirs à leur gré, peuvent échapper aux occupations ou aux fatigants plaisirs de la ville pendant des mois entiers. Il en est même qui résident à la campagne, et ne font dans leurs maisons des grandes cités que des apparitions fugitives. Quant aux travailleurs de toute espèce qui ne peuvent s'éloigner pour longtemps à cause des exigences de la vie journalière, la plupart d'entre eux n'en arrachent pas moins à leurs occupations le répit nécessaire pour aller visiter les champs. Les plus favorisés se donnent des semaines de congé qu'ils vont passer loin de la capitale, dans les montagnes ou sur le bord de la mer. Ceux qui sont le plus asservis par leur travail se bornent à fuir de temps en temps pendant quelques heures l'étroit horizon des rues accoutumées, et l'on sait qu'ils profitent avec bonheur de leurs jours de fête quand la température est douce et que le ciel est pur : alors chaque arbre des bois voisins des grandes villes abrite une famille joyeuse. Une proportion considérable des négociants et des employés, surtout en Angleterre et en Amérique, installent bravement femmes et enfants à la campagne et se condamnent eux-mêmes à faire deux fois par jour le trajet qui sépare le comptoir du foyer domestique. Grâce à la rapidité des communications des millions d'hommes peuvent cumuler ainsi les deux qualités de citoyen et de campagnard, et chaque année le nombre de personnes qui font ainsi deux moitiés de leur vie ne cesse de s'accroître. Autour de Londres, c'est par centaines de mille que l'on doit compter ceux qui plongent tous les matins dans le tourbillon d'affaires de la grande ville et qui retournent tous les soirs dans leur paisible *home* de la banlieue verdoyante. La Cité, le vrai centre du monde commercial, se dépeuple de résidents ; le jour, c'est la ruche humaine la plus active ; la nuit, c'est un désert.

Malheureusement, ce reflux des villes vers l'extérieur ne s'opère pas sans enlaidir les campagnes : non seulement les détritiques de toute espèce encombrant l'espace intermédiaire compris entre les cités et les champs ; mais chose plus grave encore, la spéculation s'empare de tous les sites charmants du voisinage, elle les divise en lots rectangulaires, les enclôt de murailles

uniformes, puis y construit par centaines et par milliers des maisonnettes prétentieuses. Pour les promeneurs errant par les chemins boueux dans ces prétendues campagnes, la nature n'est représentée que par les arbustes taillés et les massifs de fleurs qu'on entrevoit à travers les grilles. Sur le bord de la mer, les falaises les plus pittoresques, les plages les plus charmantes sont aussi en maints endroits accaparées soit par des propriétaires jaloux, soit par des spéculateurs qui apprécient les beautés de la nature à la manière des changeurs évaluant un lingot d'or. Dans les régions de montagnes fréquemment visitées, la même rage d'appropriation s'empare des habitants : les paysages sont découpés en carrés et vendu au plus fort enchérisseur ; chaque curiosité naturelle, le rocher, la grotte, la cascade, la fente d'un glacier, tout, jusqu'au bruit de l'écho, peut devenir propriété particulière. Des entrepreneurs afferment les cataractes, les entourent de barrières en planches pour empêcher les voyageurs non-payants de contempler le tumulte des eaux, puis, à force de réclames, transforment en beaux écus sonnants la lumière qui se joue dans les gouttelettes brisées et le souffle du vent qui déploie dans l'espace des écharpes de vapeurs.

Puisque la nature est profanée par tant de spéculateurs précisément à cause de sa beauté, il n'est pas étonnant que dans leurs travaux d'exploitation les agriculteurs et les industriels négligent de sa demander s'ils ne contribuent pas à l'enlaidissement de la terre. Il est certain que le "dur laboureur" se soucie fort peu du charme des campagnes et de l'harmonie des paysages, pourvu que le sol produise des récoltes abondantes; promenant sa cognée au hasard dans les bosquets, il abat les arbres qui le gênent, mutile indignement les autres et leur donne l'aspect de pieux ou de balais. De vastes contrées qui jadis étaient belles à voir et qu'on aimait à parcourir sont entièrement déshonorées, et l'on éprouve un sentiment de véritable répugnance à les regarder. D'ailleurs il arrive souvent que l'agriculteur, pauvre en science comme en amour de la nature, se trompe dans ses calculs et cause sa propre ruine par les modifications qu'il introduit sans le savoir dans les climats. De même il importe peu à l'industriel, exploitant sa mine ou sa manufacture en pleine campagne, de noircir l'atmosphère des fumées de la houille et de la vicier par des vapeurs pestilentielles. Sans parler de l'Angleterre, il existe dans l'Europe occidentale un grand nombre de vallées manufacturières dont l'air épais est presque irrespirable pour les étrangers ; les maisons y sont enfumées, les feuilles mêmes des arbres y sont revêtues de suie, et quand on regarde le soleil, c'est à travers une brume épaisse que se montre presque toujours sa face jaunie. Quant à l'ingénieur, ses ponts et ses viaducs sont toujours les mêmes, dans la plaine la plus unie ou dans les gorges des montagnes les plus abruptes ; il se préoccupe, non de mettre ses constructions en harmonie avec le paysage, mais uniquement d'équilibrer la poussée et la résistance des matériaux.

Certainement il faut que l'homme s'empare de la surface de la terre et sache en utiliser les forces ; cependant on ne peut s'empêcher de regretter la brutalité avec laquelle s'accomplit cette prise de possession. Aussi, quand le géologue Marcou nous apprend que la chute américaine du Niagara a sensiblement décru en abondance et perdu de sa beauté depuis que l'on l'a saignée pour mettre en mouvement les usines de ses bords, nous pensons avec tristesse à l'époque, encore bien rapprochée de nous, où le "tonnerre des eaux", inconnu de l'homme civilisé, s'écroulait librement du haut de ses falaises, entre deux parois de rochers toutes chargées de grands arbres. De même on se demande si les vastes prairies et les libres forêts où par les yeux de l'imagination nous voyons encore les nobles figures de Chingashook et de Bas-de-Cuir n'auraient pu être remplacées autrement que par des champs, tous d'égale contenance, tous orientés vers les quatre points cardinaux, conformément au cadastre, tous entourés régulièrement de barrières de la même hauteur. La nature sauvage est si belle : est-il donc nécessaire que l'homme, en s'en emparant, procède géométriquement à l'exploitation de chaque nouveau domaine conquis et marque sa prise de possession par des constructions vulgaires et des limites de propriétés tirées au cordeau ? S'il en était ainsi, les harmonieux contrastes qui sont une des beautés de la terre feraient bientôt place à une désolante uniformité, car la société, qui s'accroît chaque année d'au moins une dizaine de millions d'hommes, et qui dispose par la science et l'industrie d'une force croissant dans de prodigieuses proportions, marche rapidement à la conquête de toute la surface planétaire ; le jour est proche où il ne restera plus une seule région des continents qui n'ait été visitée par le pionnier civilisé, et tôt ou tard le travail humain se sera exercé sur tous les points du globe. Heureusement le beau et l'utile peuvent s'allier de la manière la plus complète, et c'est précisément dans les pays où l'industrie agricole est la plus avancée, en Angleterre, en Lombardie, dans certaines parties de la Suisse, que les exploiters du sol savent lui faire rendre les plus larges produits tout en respectant le charme des paysages, ou même en ajoutant avec art à leur beauté. Les marais et les bouées des Flandres transformés par le drainage en campagnes d'une exubérante fertilité, la Crau pierreuse se changeant, grâce aux canaux d'irrigation en une prairie magnifique, les flancs rocheux des Apennins et des Alpes maritimes se cachant du sommet à la base sous le feuillage des oliviers, les tourbières rougeâtres de l'Irlande remplacées par des forêts de mélèzes, de cèdres, de sapins argentés, ne sont-ce pas là d'admirables exemples de ce pouvoir qu'a l'agriculteur d'exploiter la terre à son profit tout en la rendant plus belle ?

La question de savoir ce qui dans l'œuvre de l'homme sert à embellir ou bien contribue à dégrader la nature extérieure peut sembler futile à des esprits

soi-disant positifs : elle n'en a pas moins une importance de premier ordre. Les développements de l'humanité se lient de la manière la plus intime avec la nature environnante. Une harmonie secrète s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit, et quand les sociétés imprudentes se permettent de porter la main sur ce qui fait la beauté de leur domaine, elles finissent toujours par s'en repentir. Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort. Parmi les causes qui dans l'histoire de l'humanité ont déjà fait disparaître tant de civilisations successives, il faudrait compter en première ligne la brutale violence avec laquelle la plupart des nations traitaient la terre nourricière. Ils abattaient les forêts, laissaient tarir les sources et déborder les fleuves, détérioraient les climats, entouraient les cités de zones marécageuses et pestilentiennes ; puis, quand la nature, profanée par eux, leur était devenue hostile, ils la prenaient en haine, et, ne pouvant se retremper comme le sauvage dans la vie des forêts, ils se laissaient de plus en plus abrutir par le despotisme des prêtres et des rois. "Les grands domaines ont perdu l'Italie", a dit Pline ; mais il faut ajouter que ces grands domaines, cultivés par des mains esclaves, avaient enlaidi le sol comme une lèpre. Les historiens, frappés de l'éclatante décadence de l'Espagne depuis Charles-Quint, ont cherché à l'expliquer de diverses manières. D'après les uns, la cause principale de cette ruine de la nation fut la découverte de l'or d'Amérique ; suivant d'autres, ce fut la terreur religieuse organisée par la "sainte fraternité" de l'inquisition, l'expulsion des Juifs et des Maures, les sanglants auto-da-fé des hérétiques. On a également accusé de la chute de l'Espagne l'inique impôt de l'*alcabala* et la centralisation despotique à la française ; mais l'espèce de fureur avec laquelle les Espagnols ont abattu les arbres de peur des oiseaux, "*por miedo de los pajaritos*", n'est-elle donc pour rien dans cette terrible décadence ? La terre, jaune, pierreuse et nue, a pris un aspect repoussant et formidable, le sol s'est appauvri, la population, diminuant pendant deux siècles, est retombée partiellement dans la barbarie. Les petits oiseaux se sont vengés.

C'est donc avec joie qu'il nous faut saluer maintenant cette passion généreuse qui porte tant d'hommes, et, dirons-nous, les meilleurs, à parcourir les forêts vierges, les plages marines, les gorges des montagnes, à visiter la nature dans toutes les régions du globe où elle a gardé sa beauté première. On sent que, sous peine d'amointrissement intellectuel et moral, il faut contrebalancer à tout prix par la vue des grandes scènes de la terre la vulgarité de tant de choses laides et médiocres où les esprits étroits voient le témoignage de la civilisation moderne. Il faut que l'étude directe de la nature et la contemplation de ses phénomènes deviennent pour tout homme complet un des éléments primordiaux de l'éducation ; il faut aussi développer dans chaque individu

l'adresse et la force musculaires, afin qu'il escalade les cimes avec joie, regarde sans crainte les abîmes, et garde dans tout son être physique cet équilibre naturel des forces sans lequel on n'aperçoit jamais les plus beaux sites qu'à travers un voile de tristesse et de mélancolie. L'homme moderne doit unir en sa personne toutes les vertus de ceux qui l'ont précédé sur la terre : sans rien abdiquer des immenses privilèges que lui a conférés la civilisation, il ne doit rien perdre non plus de sa force antique, et ne se laisser dépasser par aucun sauvage en vigueur, en adresse ou en connaissance des phénomènes de la nature. Dans les beaux temps des républiques grecques, les Hellènes ne se proposaient rien moins que de faire de leurs enfants des héros par la grâce, la force et le courage : c'est également en éveillant dans les jeunes générations toutes les qualités viriles, c'est en les ramenant vers la nature et en les mettant aux prises avec elle que les sociétés modernes peuvent s'assurer contre toute décadence par la régénération de la race elle-même.

Rumford l'a dit depuis longtemps, "on trouve toujours dans la nature plus qu'on y a cherché". Que le savant examine les nuages ou les pierres, les plantes ou les insectes, ou bien encore qu'il étudie les lois générales du globe, il découvre toujours et partout des merveilles imprévues ; l'artiste, en quête de beaux paysages, a les yeux et l'esprit en fête perpétuelle ; l'industriel qui cherche à mettre en œuvre les produits de la terre ne cesse de voir autour de lui des richesses non encore utilisées. Quant à l'homme simple qui se contente d'aimer la nature pour elle-même, il y trouve sa joie, et quand il est malheureux, ses peines sont du moins adoucies par le spectacle des libres campagnes. Certes les proscrits ou bien ces pauvres déclassés qui vivent comme les bannis sur le sol de la patrie ne cessent point de sentir, même dans le site le plus charmant, qu'ils sont isolés, inconnus, sans amis, et la plaie du désespoir les ronge toujours. Cependant eux aussi finissent par ressentir la douce influence du milieu qui les entoure, leurs plus vives amertumes se changent peu à peu en une sorte de mélancolie qui leur permet de comprendre, avec un sens affiné par la douleur, tout ce que la terre offre de gracieux et de beau : plus que bien des heureux, ils savent apprécier le bruissement des feuilles, le chant des oiseaux, le murmure des fontaines. Et si la nature a tant d'influence sur les individus pour les consoler ou pour les affermir, que ne peut-elle, pendant le cours des siècles, sur les peuples eux-mêmes ? Sans aucun doute, la vue des grands horizons contribue pour une forte part aux qualités des populations des montagnes, et ce n'est point par une vaine formule de langage que l'on a désigné les Alpes comme le boulevard de la liberté.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE I : LA SOURCE

L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini. Ces gouttelettes qui scintillent ont traversé le granit, le calcaire et l'argile ; elles ont été neige sur la froide montagne, molécule de vapeur dans la nuée, blanche écume sur la crête des flots ; le soleil, dans sa course journalière, les a fait resplendir des reflets les plus éclatants ; la pâle lumière de la lune les a vaguement irisées ; la foudre en a fait de l'hydrogène et de l'oxygène, puis d'un nouveau choc a fait ruisseler en eau ces éléments primitifs. Tous les agents de l'atmosphère et de l'espace, toutes les forces cosmiques ont travaillé de concert à modifier incessamment l'aspect et la position de la gouttelette imperceptible ; elle aussi est un monde comme les astres énormes qui roulent dans les cieux, et son orbite se développe de cycle en cycle par un mouvement sans repos.

Toutefois notre regard n'est point assez vaste pour embrasser dans son ensemble le circuit de la goutte, et nous nous bornons à la suivre dans ses détours et ses chutes depuis son apparition dans la source jusqu'à son mélange avec l'eau du grand fleuve ou de l'océan.

Faibles comme nous le sommes, nous tâchons de mesurer la nature à notre taille ; chacun de ses phénomènes se résume pour nous en un petit nombre d'impressions que nous avons ressenties. Qu'est le ruisseau, sinon le site gracieux où nous avons vu son eau s'enfuir sous l'ombre des trembles, où nous avons vu se balancer ses herbes serpentine et frémir les joncs de ses îlots ? La berge fleurie où nous aimions à nous étendre au soleil en rêvant de liberté, le sentier sinueux qui borde le flot et que nous suivions à pas lents en regardant le fil de l'eau, l'angle du rocher d'où la masse unie plonge en cascade et se brise en écume, la source bouillonnante, voilà ce qui dans notre souvenir est le ruisseau presque tout entier. Le reste se perd dans une brume indistincte.

La source surtout, l'endroit où le filet d'eau, caché jusque-là se montre soudain, voilà le lieu charmant vers lequel on se sent invinciblement attiré. Que la fontaine semble dormir dans une prairie comme une simple flaque entre les joncs, qu'elle bouillonne dans le sable en jonglant avec les paillettes de quartz ou de mica, qui montent, descendent et rebondissent en un tourbillon sans fin, qu'elle jaillisse modestement entre deux pierres, à l'ombre discrète des grands arbres, ou bien qu'elle s'élève avec bruit d'une fissure de la roche, comment ne pas se sentir fasciné par cette eau qui vient d'échapper à l'obscurité et

reflète si gaiement la lumière ? En jouissant nous-mêmes du tableau ravissant de la nature, il nous est facile de comprendre pourquoi les Arabes, les Espagnols, les montagnards pyrénéens et tant d'autres hommes de toute race et de tout climat ont vu dans les fontaines des « yeux » par lesquels les être enfermés dans les roches ténébreuses viennent un moment contempler l'espace et la verdure. Délivrée de sa prison, la nymphe joyeuse regarde le ciel bleu, les arbres, les brins d'herbes, les roseaux qui se balancent ; elle reflète la grande nature dans le clair saphir de ses eaux, et sous ce regard limpide nous nous sentons pénétrer d'une mystérieuse tendresse.

De tout temps la transparence de la source fut le symbole de la pureté morale ; dans la poésie de tous les peuples, l'innocence est comparée au clair regard des fontaines et le souvenir de cette image, transmis le siècle en siècle est devenu pour nous un attrait de plus.

Sans doute, cette eau se souillera plus loin ; elle passera sur des roches en débris et sur des végétaux en putréfaction ; elle délayera des terres limoneuses et se chargera des restes impurs déversés par les animaux et les hommes ; mais ici, dans sa vasque de pierre ou son berceau de joncs, elle est si pure, si lumineuse, que l'on dirait de l'air condensé : les reflets changeants de la surface, les bouillonnements soudains, les cercles concentriques des rides, les contours indécis et flottants des cailloux immergés révèlent seuls que ce fluide si clair est bien de l'eau, comme le sont nos grands fleuves bourbeux. En nous penchant sur la fontaine, en voyant nos visages fatigués et souvent mauvais se réfléchir dans cette onde si limpide, il n'est aucun d'entre nous qui ne répète instinctivement et même sans l'avoir appris, le vieux chant que les Guèbres enseignaient à leur fils :

Approche-toi de la fleur, mais ne la brise point ! Regarde et dis tout bas : Ah ! si j'étais aussi beau !

Dans la fontaine de cristal ne lance point de pierre ! Regarde et pense tout bas : Ah ! si j'étais aussi pur !

Qu'elles sont charmantes, ces têtes de naïades, à la chevelure couronnée de feuilles et de fleurs, que les artistes hellènes ont burinées sur leurs médailles, ces statues de nymphes qu'ils ont élevées sous les colonnades de leurs temples ! Combien sont aimables ces images légères et vaporeuses que Goujon a su néanmoins fixer pour les siècles dans le marbre de ses fontaines ! Qu'elle aussi est gracieuse à voir, cette source que le vieil Ingres a saisie et qu'il a presque sculptée de son pinceau ! Rien, semble-t-il, n'est plus fugitif, plus indécis que l'eau jaillissante entrevue sous les joncs ; on se demande comment une main humaine peut s'enhardir à figurer la source avec des traits précis dans le marbre ou sur la toile ; mais, statuaire ou peintre, l'artiste n'a qu'à regarder cette eau transparente, il n'a qu'à se laisser pénétrer par le pur sentiment qui l'envahit pour voir apparaître devant lui l'image à la fois la plus gracieuse et la plus ferme de contours. La voilà, belle et nue, souriant à la vie, fraîche comme l'onde, où son pied baigne encore ; elle est jeune et ne saurait vieillir ; dussent les générations s'écouler devant elle, ses formes seront toujours aussi suaves, son regard toujours aussi limpide, l'eau qui s'épanche en perles de son urne brillera toujours du même éclat sous le soleil.

Qu'importe si la nymphe innocente, qui n'a pas connu les misères de la vie, ne semble point rouler dans sa tête tout un flot de pensées ! Elle-même, heureuse, songe peu ; mais sous son doux regard, on songe d'autant plus, on se promet d'être sincère et vrai comme elle, et l'on affermit sa vertu contre le monde hideux du vice et de la calomnie.

Numa Pompilius, nous dit la légende romaine, avait pour conseillère la nymphe Égérie. Seul, il pénétrait dans les profondeurs des bois, sous l'ombrage mystérieux des chênes ; il s'approchait avec confiance de la grotte sacrée, et pour sa vue, l'eau pure de la cascade, à la robe ourlée d'écume, au voile flottant de vapeurs irisées, prenait l'aspect d'une femme belle entre toutes et souriante d'amour. Il lui parlait comme un égal, lui, le chétif mortel, et la nymphe répondait d'une voix cristalline, à laquelle le murmure du feuillage et tous les bruits de la forêt se mêlaient comme un chœur lointain. C'est ainsi que le législateur apprenait la sagesse. Nul vieillard à la barbe blanchie n'eût su prononcer des paroles semblables à celles qui tombaient des lèvres de la nymphe, immortelle et toujours jeune.

Que nous dit cette légende, sinon que la nature seule, et non pas le tumulte des foules, peut nous initier à la vérité ; que pour scruter les mystères de la science il est bon de se retirer dans la solitude et de développer son intelligence par la réflexion ? Numa Pompilius, Égérie ne sont que des noms symboliques résumant toute une période de l'histoire du peuple romain aussi bien que de chaque société naissante ; c'est aux nymphes, ou pour mieux dire, c'est aux sources, aux forêts, aux montagnes, qu'à l'origine de toute civilisation les hommes ont dû leurs mœurs et leurs lois. Et quand bien même il serait vrai que la discrète nature eût pu donner ainsi des conseils aux législateurs, transformés bientôt en oppresseurs de l'humanité, combien plus n'a-t-elle pas fait en faveur des souffrants de la terre, pour leur rendre le courage, les consoler dans leurs heures d'amertume, leur donner une force nouvelle dans la grande bataille de la vie. Si les opprimés n'avaient pu retremper leur énergie et se refaire une âme par la contemplation de la terre, et de ses grands paysages, depuis longtemps déjà l'initiative et l'audace eussent été complètement étouffées. Toutes les têtes se seraient courbées sous la main de quelques despotes, toutes les intelligences seraient restées prises dans un indestructible réseau de subtilités et de mensonges.

Dans nos écoles et nos lycées, nombre de professeurs, sans trop le savoir et même croyant bien faire, cherchent à diminuer la valeur des jeunes gens en enlevant la force et l'originalité à leur pensée, en leur donnant à tous même discipline et même médiocrité ! Il est une tribu des Peaux-Rouges où les mères essayent de faire de leurs enfants, soit des hommes de conseil, soit des guerriers, en leur poussant la tête en avant ou en arrière par de solides cadres de bois et de fortes bandelettes ; de même les pédagogues se vouent à l'œuvre fatale de pétrir des têtes de fonctionnaires et de sujets, et malheureusement il leur arrive trop souvent de réussir. Mais, après les dix mois de chaîne, voici les heureux jours des vacances ; les enfants reprennent leur liberté ; ils revoient la campagne, les peupliers de la prairie, les grands bois, la source déjà parsemée des feuilles jaunies de l'automne ; ils boivent l'air pur des champs, ils se font un sang nouveau et les ennuis de l'école seront impuissants à faire disparaître de leur cerveau les souvenirs de la libre nature. Que le collégien sorti de la prison, sceptique et blasé, apprenne à suivre le bord des ruisseaux,

qu'il contemple les remous, qu'il écarte les feuilles ou soulève les pierres pour voir jaillir l'eau des petites sources, et bientôt il sera redevenu simple de cœur, jovial et candide.

Ce qui est vrai pour les enfants et les jeunes gens ne l'est pas moins pour toutes les nations, encore dans leur période d'adolescence. Par milliers et par millions, les « pasteurs des peuples », perfides ou pleins de bonnes intentions, se sont armés du fouet et du sceptre, ou, plus habiles, ont répété de siècle en siècle des formules d'obéissance afin d'assouplir les volontés et d'abêtir les esprits ; mais heureusement, tous ces maîtres qui voulaient asservir les autres hommes par la terreur, l'ignorance ou l'impitoyable routine n'ont point réussi à créer un monde à leur image, ils n'ont pas su faire de la nature un grand jardin de mandarin chinois avec des arbres torturés en forme de monstres et de nains des bassins taillés en figures géométriques et des rocaillies au dernier goût ; la terre, par la magnificence de ses horizons, la fraîcheur de ses bois, la limpidité de ses sources, est restée la grande éducatrice, et n'a cessé de rappeler les nations à l'harmonie et à la recherche de la liberté. Telle montagne dont les neiges ou les glaces se montrent en plein ciel au-dessus des nuages, telle grande forêt dans laquelle mugit le vent, tel ruisseau qui coule dans les prairies ont souvent plus fait que des armées pour le salut d'un peuple. C'est là ce qu'ont senti les Basques, ces nobles descendants des Ibères, nos aïeux : afin de rester libres et fiers, ils ont toujours bâti leurs demeures au bord des fontaines, à l'ombre des grands arbres, et plus encore que leur courage, leur amour de la nature a longtemps sauvegardé leur indépendance.

Nos autres ancêtres, les Aryens d'Asie, chérissaient aussi les eaux courantes et leur rendaient un véritable culte dès l'origine des âges historiques. Vivant à l'issue des belles vallées qui descendent de Pamir, le « toit du monde » ils savaient utiliser tous les torrents d'eau claire pour les diviser en d'innombrable canaux et transformer ainsi les campagnes en jardins ; mais s'ils invoquaient les fontaines, s'ils leur offraient les sacrifices, ce n'est point seulement parce que l'eau fait pousser les gazons et les arbres, abreuve les peuples et les troupeaux, c'est aussi, disaient-ils, parce qu'elle rend les hommes purs, parce qu'elle équilibre les passions et calme les « désirs déréglés ». C'est l'eau qui leur faisait éviter les haines et les colères insensées de leur voisins, les Sémites du désert, c'est elle qui les avait sauvés de la vie errante en fécondant leurs champs et en nourrissant leurs cultures ; c'est elle qui leur avait permis, de poser d'abord la pierre du foyer, puis le mur de la ville et d'agrandir ainsi le cercle de leurs sentiments et de leurs idées. Leurs fils, les Hellènes, comprenaient quel avait été, à l'origine des sociétés, le rôle initiateur de l'eau, lorsque plus tard ils bâtissaient un temple et dressaient la statue d'un dieu au bord de chacune de leurs fontaines.

Même chez nous, arrières-descendants des Aryens, un reste de l'antique adoration des sources subsiste çà et là. Après la fuite des anciens dieux et la destruction de leurs temples, les populations chrétiennes continuèrent en maints endroits de vénérer les eaux jaillissantes : c'est ainsi qu'aux sources du Céphise, en Béotie, on voit à côté les une des autres se dresser les ruines de deux nymphées grecques aux colonnes élégantes, et les lourdes constructions d'une chapelle du moyen âge. Dans l'Europe occidentale aussi, des églises, des couvents ont été bâtis au bord de quelques fontaines ; mais, en plus d'endroits encore, les sites charmants où les premières eaux s'élancent joyeusement du sol ont été

maudits comme des lieux hantés par les démons. Pendant les douloureux siècles du moyen âge, la frayeur avait transformé les hommes ; elle leur faisait voir des figures grimaçantes là où les ancêtres avaient surpris le sourire des dieux ; elle avait changé en antichambre de l'enfer cette terre joyeuse qui pour les Hellènes était la base de l'Olympe. Les noirs magiciens, comprenant d'instinct que la liberté pourrait renaître de l'amour de la nature, avaient voués la terre aux génies infernaux ; ils avaient livré aux démons et aux fantômes les chênes qu'habitaient jadis les dryades et les fontaines où s'étaient baignées les nymphes. C'est au bord de eaux jaillissantes que les spectres des morts revenaient pour mêler leurs sanglots au frémissement plaintif des arbres et au murmure étouffé de l'eau contre les pierres ; c'est là que les bêtes fauves se rassemblaient le soir et que le sinistre loup-garou se tenait en embuscade derrière un buisson pour s'élancer d'un bond sur le dos d'un passant et en faire sa monture. En France, que de « fonts du diable » et de « gourgs d'enfer », évités par le paysan superstitieux, et pourtant ce qu'il trouvait d'inferral dans ces fontaines redoutées c'était seulement la sauvage majesté d'un site ou la glauque profondeur des eaux.

Désormais c'est à tous les hommes qui aiment à la fois la poésie et la science, à tous ceux aussi qui veulent travailler de concert au bonheur commun, qu'il appartient de lever le sort jeté sur les sources par le prêtre ignorant du moyen âge. Il est vrai que nous n'adorerons plus, comme nos ancêtres aryens, sémites ou ibères, l'eau qui jaillit en bouillonnant du sol ; pour la remercier de la vie et des richesses qu'elle dispense aux sociétés, nous ne lui bâtiront point de nymphées et ne lui verserons point de libations solennelles ; mais nous ferons plus en l'honneur de la source. Nous l'étudierons dans son flot, dans ses rides, dans le sable qu'elle roule et la terre qu'elle dissout ; malgré les ténèbres, nous en remonterons le cours souterrain jusqu'à la première goutte qui suinte à travers le rocher ; sous la lumière du jour, nous la suivrons de cascade en cascade, de méandre en méandre jusqu'à l'immense réservoir de la mer où elle va s'engouffrer ; nous connaîtrons le rôle immense que par son travail incessant elle joue dans l'histoire de la planète. En même temps, nous apprendrons à l'utiliser d'une manière complète pour l'irrigation de nos campagnes et pour la mise en œuvre de nos richesses, nous saurons la faire travailler pour le service commun de l'humanité, au lieu de la laisser ravager les cultures et s'égarer dans les marécages pestilentiels. Quand nous aurons enfin compris entièrement la source et qu'elle sera devenue notre associée fidèle dans l'œuvre l'embellissement du globe, alors nous en apprécieront d'autant mieux le charme et la beauté ; nos regards ne seront plus ceux d'une admiration enfantine. L'eau, comme la terre qu'elle anime, doit nous sembler de jour en jour plu belle, depuis que la nature s'est relevée, non sans peine, de sa longue malédiction. Les traditions de nos précurseurs, les citoyens hellènes qui regardaient avec tant d'amour le profil des monts, le jaillissement des eaux, le contour des rivages, ont été reprises par les artistes pour la terre entière comme pour la source, et grâce à ce retour vers la nature, l'humanité fleurit de nouveau dans sa jeunesse et dans sa joie.

Lorsque la renaissance des peuple européens eut commencé, un mythe étrange se propagea parmi les hommes. On se racontait que loin, bien loin par delà les bornes du monde connu, il existait une fontaine merveilleuse, réunissant toutes les vertus des autres sources ; non-seulement elle guérissait, mais elle rajeunissait aussi et rendait immortel.

Des multitudes crurent à cette fable et se mirent à la recherche de l'eau pure de Jouvence, espérant la trouver, non point à l'entrée des enfers, comme l'onde noire du Styx, mais, au contraire, dans un paradis terrestre, au milieu des fleurs et de la verdure, sous un éternel printemps. Après la découverte du Nouveau Monde, des soldats espagnols, par centaines et par milliers, s'aventuraient avec un courage inouï au milieu des terres inconnues, à travers forêts, marécages, rivières et montagnes, à travers les déserts sans ressources, et les régions peuplées d'ennemis ; ils marchaient, et chacune de leurs étapes était marquée par la chute de plusieurs d'entre eux ; mais ceux qui restaient avançaient toujours, comptant trouver enfin, en récompense de leurs fatigues, cette eau merveilleuse dont le contact leur ferait vaincre la mort. Encore aujourd'hui, dit-on, des pêcheurs descendus des premiers conquérants espagnols rôdent autour des îles dans le détroit des Bahamas, espérant voir sur quelque plage bouillonner l'eau merveilleuse.

Et d'où vient que des hommes, jouissant d'ailleurs de tout leur bon sens et de leur force d'âme, cherchaient avec tant de passion la source divine qui devait renouveler leurs corps, et s'exposaient joyeusement à tous les dangers dans l'espoir de la trouver ? C'est que rien ne paraissait plus impossible à ceux qui avaient vu s'accomplir les merveilles de la Renaissance. En Italie, des savants avaient su ressusciter le monde grec avec ses penseurs et ses artistes ; dans la brumeuse Germanie, des magiciens avaient trouvé le moyen de faire écrire le bois et le métal ; les livres s'imprimaient tout seuls, et le domaine sans fin des sciences s'ouvrait ainsi à la masse du peuple, jadis condamnée aux ténèbres ; enfin, les navigateurs génois, vénitiens, espagnols, portugais avaient fait surgir, comme une seconde planète attachée à la nôtre, un continent nouveau avec ses plantes, ses animaux, ses peuples et ses dieux. L'immense renouvellement des choses avait enivré les esprits ; le possible seul paraissait chimérique. Le moyen âge s'enfuyait dans le gouffre des siècles écoulés, et, pour les hommes commençait une nouvelle ère, plus heureuse et plus libre. Ceux d'entre eux qui étaient affranchis par l'étude comprenaient que la science, le travail, l'union fraternelle peuvent seule accroître la puissance de l'humanité et la faire triompher du temps ; mais les soldats grossiers, héros à contre-sens, allaient chercher dans le passé légendaire cette grande ère du renouveau qui s'ouvrait précisément par la conquête de l'observation et par la négation du prodige ; ils avaient besoin d'un symbole matériel pour croire au progrès, et ce symbole était celui de la fontaine où les membres du vieillard retrouvent la force et la beauté. L'image qui se présentait naturellement à leur esprit était celle de la source jaillissant à la liberté du fond du sol ténébreux et faisant naître aussitôt sur ses rivages les feuilles, les fleurs et la jeunesse.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE II : L'EAU DU DÉSERT

Pour bien comprendre de quelle importance ont été les sources et les ruisseaux dans la vie des sociétés, il faut se transporter par la pensée dans les pays où la terre avare ne laisse jaillir que de rares fontaines. Étendue mollement sur l'herbe de la prairie, au bord de l'eau qui s'échappe en bouillonnant, il nous serait facile de nous abandonner à la volupté de vivre, et de nous contenter des charmants horizons de nos climats ; mais laissons notre esprit vaguer bien plus loin que les bornes où s'arrête le regard. Voyageons à notre aise au delà des touffes de graminées qui se balancent à côté de nous, au delà des larges troncs des aunes qui ombragent la source et des sillons qui rayent le flanc de la colline, au delà des ondulations vaporeuses des crêtes qui marquent les frontières de la vallée et des blancs flocons de nuées qui frangent l'horizon. Suivons dans son vol par delà les montagnes et les mers l'oiseau qui s'enfuit vers un autre continent. La fontaine en reflète un instant la rapide image ; mais bientôt il disparaît dans l'espace.

Ici, dans nos riches vallées de l'Europe occidentale, l'eau coule en abondance ; les plantes, bien arrosées, se développent dans toute leur beauté ; les tiges des arbres, à l'écorce lisse et tendue, sont gonflées de sève ; l'air tiède est rempli de vapeurs. Par l'appel du contraste, il est donc tout naturel de penser aux contrées moins heureuses, où l'atmosphère ne laisse point tomber de pluies, où le sol, trop aride, nourrit seulement une maigre végétation. C'est là que les populations savent apprécier l'eau à sa juste valeur. Dans l'intérieur de l'Asie, dans la Péninsule arabique, dans les déserts du Sahara et de l'Afrique centrale, sur les plateaux du Nouveau Monde, même dans certaines régions de l'Espagne, chaque source et plus que le symbole de la vie, c'est la vie elle-même : que cette eau devienne plus abondante et la prospérité du pays s'accroît en même temps ; que le jet diminue ou qu'il tarisse complètement et les populations s'appauvrissent ou meurent : leur histoire est celle du petit filet d'eau près duquel se bâtissent leurs cabanes.

Les Orientaux, lorsqu'ils rêvent de bonheur, se voient toujours au bord des eaux ruisselantes, et leur chants célèbrent surtout la beauté des fontaines. Tandis que dans notre Europe bien arrosée, on s'aborde bourgeoisement en se demandant des nouvelles de la santé ou des affaires, les Gallas de l'Afrique orientale se disent en s'inclinant : « As-tu trouvé de l'eau ? » En Indoustan le serviteur chargé de rafraîchir les demeures en aspergeant le sol, s'appelle le « paradisiaque. »

Sur les côtes du Pérou et de la Bolivie, où l'eau pure et aussi des plus rares, c'est avec une sorte de désespoir que l'on regarde souvent l'étendue sans borne des vagues salées. La terre est aride et jaune, le ciel est bleu ou d'une couleur d'acier. Parfois il arrive qu'un nuage se forme dans l'atmosphère : aussitôt la population s'assemble pour suivre des yeux la gracieuse vapeur qui s'effrange trop tôt dans l'espace sans se condenser en pluie. Cependant après des mois et des années d'attente, un heureux remous des vents fait enfin crever la nuée au-dessus de la côte. Quelle joie que celle de voir s'écrouler cette ondée ! Les enfants s'élancent hors des maisons pour recevoir l'averse sur leur dos nu, et se baignent dans les flaques avec des cris de joie ; les parents n'attendent que la fin de

l'orage pour partir aussi et jouir du contact de molécules humides qui flottent encore dans l'atmosphère. La pluie qui vient de tomber va rejaillir de toute part, non pas en sources, mais par la merveilleuse chimie du sol, en verdure et en fleurs éclatantes : pendant quelques jours, le désert se change en prairie. Par malheur, ces herbes se dessèchent en peu de semaines, la terre se calcine de nouveau et les habitants altérés sont obligés d'envoyer chercher l'eau nécessaire sur les lointains plateaux couverts d'efflorescences salines. L'eau est versée dans de grandes jarres, et l'on aime à s'y mirer de même que sous nos heureux climats nous regardons notre image dans le cristal des fontaines.

L'étranger qui s'égare dans certains villages de l'Aragon, haut perchés comme de crêtes de rochers croulants sur les contreforts des Pyrénées, est surpris à la vue du mortier rouge qui cimente les pierres brutes des masures. Il pense d'abord que ce mortier est formé de sable rouge ; mais non, les constructeurs, avares de leur eau, ont préféré se servir de vin. La récolte de l'année précédente a été bonne, les celliers sont remplis, et si l'on veut faire place à la nouvelle vendange, on n'a qu'à les vider partiellement. Pour aller chercher de l'eau, bien loin dans la vallée au pied des collines, il faudrait perdre des journées entières et charger des caravane de mules. Quant à se servir de l'eau de la fontaine qui s'échappe en rares gouttelettes des flancs du rocher voisin, ce serait là un sacrilège auquel personne ne peut penser. Cette eau, les femmes qui vont y remplir leur cruches pour le repas de chaque jour, la recueillent perle à perle avec un amour religieux.

Combien plus vive encore doit être l'admiration pour l'eau transparente et limpide chez le voyageur qui traverse les déserts de roches ou de sable, et qui ne sait pas s'il aura la chance de trouver un peu d'humidité dans quelque puits, aux parois formées d'ossements de chameaux ! Il arrive à l'endroit indiqué ; mais la dernière goutte a été bue par le soleil, et vainement il creuse le sol de sa lance, la fontaine qu'il cherchait ne reviendra que pendant la saison des pluies. Comment s'étonner alors que sa pensée, toujours obsédée de la vision des sources, toujours tendue vers l'image de eaux, les lui fasse apparaître soudain ? Le mirage n'est pas seulement, ainsi que le dit la physique moderne, une illusion du regard produite par la réfraction des rayons du soleil à travers un milieu inégalement échauffé, c'est aussi bien souvent une hallucination du voyageur altéré. Pour lui le comble du bonheur serait de voir s'étendre devant lui un lac d'eau fraîche dans lequel il pourrait en même temps se plonger et s'abreuver, et telle est l'intensité de son désir qu'elle transforme son rêve en une image visible. Le beau lac que sa pensée lui dépeint incessamment, ne le voilà-t-il pas au loin qui réfléchit la lumière du soleil et développe à perte de vue ses gracieux rivages ombragés de palmiers ? Dans quelques minutes, il s'y baignera voluptueusement, et ne pouvant jouir de la réalité, il jouit moins de l'illusion.

Quel heureux moment que celui où le guide de la caravane, doué d'un regard plus perçant que celui de ses compagnons, aperçoit à l'extrême limite de l'horizon le point noir qui lui révèle la véritable oasis ! Il l'indique du doigt à ceux qui le suivent, et tous sentent à l'instant diminuer leur lassitude : la vue de ce petit point presque imperceptible a suffi pour réparer leurs forces et changer leur accablement en gaieté ; les montures hâtent le pas, car elles aussi savent que l'étape va bientôt finir. Le point noir grossit peu à peu ; maintenant c'est une sorte de nuage indécis, contrastant par sa teinte sombre avec la

surface immense du désert, d'un rouge éclatant ; puis ce nuage s'étend et s'élève : c'est une forêt, au-dessus de laquelle on commence à discerner çà et là les fusées de verdure des palmiers, semblables à des volées d'oiseaux gigantesques. Enfin, les voyageurs pénètrent sous le joyeux ombrage, et cette fois, c'est bien de l'eau, de l'eau vraie qu'ils voient ruisseler et qu'ils entendent murmurer au pied des arbres. Aussi quel soin religieux les habitants de l'oasis mettent-ils à utiliser chaque goutte du précieux liquide ! Ils divisent la source en une multitude de filets distincts. afin de répandre la vie sur la plus grande étendue possible et tracent à toutes ces petites veines d'eau le chemin le plus direct vers les plantations d'arbres et les cultures. Ainsi employé jusqu'à la dernière goutte, la source ne va point se perdre en ruisseau dans le désert : ses limites sont celles de l'oasis elle-même : là où croissent les derniers arbustes, là aussi les dernières artérioles de l'eau s'arrêtent dans les racines pour se changer en sève.

Étrange contraste de choses ! Pour ceux qui l'habitent, l'oasis est presque une prison ; pour ceux qui la voient de loin ou qui la connaissent seulement par l'imagination, elle est un paradis. Assiégée par l'immense désert, où le voyageur égaré ne peut trouver que la faim, la soif, la folie, la mort peut-être, la population de l'oasis est en outre décimée les fièvres qui s'élèvent de l'eau corrompue à la base des palmiers. Lorsque les empereurs romains, modèles de tous ceux qui les ont suivi, voulaient se défaire de leurs ennemis sans avoir à verser le sang, Ils se bornaient à les exiler dans une oasis et bientôt ils avaient le plaisir d'apprendre que la mort avait promptement rendu le service attendu. Et pourtant ce sont ces oasis meurtrières qui, grâce à leurs eaux murmurantes et à leur contraste avec les solitudes arides, font surgir chez tous les hommes l'idée d'un lieu de délices et sont devenues le symbole même du bonheur. Dans leurs voyages de conquérants à travers le monde, les Arabes, désireux de se refaire une patrie dans toutes les contrées où les menaient l'amour de la conquête et le fanatisme de la foi, ont essayé de créer partout de petites oasis. Que sont en Andalousie ces jardins enfermés entre les tristes murailles des alcazars maures, sinon de miniatures d'oasis, rappelant celles du désert ? Du côté de la ville et de ses rues poudreuses, les hauts remparts crénelés percés çà et là de quelques ouvertures étroites, offrent un aspect terrible ; mais quand on est entré dans l'enceinte et qu'on a dépassé les voûtes, les corridors, les arcades, voici le jardin entouré de colonnes élégantes qui rappellent les troncs élancés des palmiers. Les plantes grimpantes s'attachent aux fûts de marbre, les fleurs emplissent l'espace étroit de leurs parfums pénétrants, et l'eau peu abondante, mais distribuée avec le plus grand art, ruisselle en perles sonores dans les vasques des fontaines.

A côté des aimables sources de nos climats dont l'eau pure nous abreuve et nous enrichit, nous pouvons nous demander quel est, parmi les grands agents naturels de la civilisation, celui qui a le plus fait pour le développement de l'humanité. Est-ce la mer avec ses eaux pullulantes de vie, avec ses plages qui furent les premiers chemins des hommes, et sa nappe infinie conviant le barbare à voyager de rive en rive ?? Est-ce la montagne avec ses hautes cimes, qui sont la beauté de la terre, ses vallées profondes où les peuplades trouvent un abri, son atmosphère pure donnant à ceux qui la respirent une âme de héros ? Ou serait-ce plutôt l'humble fontaine, fille des montagnes et de la mer ? Oui, l'histoire des nations nous montre la source et le ruisseau contribuant directement aux progrès de

l'homme plus que l'océan et les monts et toute autre partie du grand corps de la terre. Mœurs, religions, état social dépendent surtout de l'abondance des eaux jaillissantes.

D'après un ancien récit de l'Orient, c'est au bord d'une fontaine du désert que les ancêtres légendaires des trois grandes races de l'Ancien Monde ont cessé d'être frères et sont devenus ennemis. Tous les trois, fatigués par la marche à travers les sables, périssaient de chaleur et de soif. Pleins de joie à la vue de la source, ils s'élancèrent pour s'y plonger. Le plus jeune, qui l'atteignit le premier, en sortit comme renouvelé ; sa peau, noire comme celle de ses frères avant de toucher l'eau de la fontaine, avait pris une couleur d'un blanc rosé, et des cheveux blonds brillaient sur ses épaules. Mais déjà le flot était à demi tari, le second frère ne put s'y baigner en entier ; toutefois il s'enfonça dans le sable humide, et sa peau se teignit d'une nuance dorée. A son tour le dernier venu plonge dans le bassin, mais il n'y reste plus une goutte d'eau. L'infortuné cherche vainement à boire, à s'humecter le corps ; seulement les plantes de ses pieds et les paumes de ses mains pressées contre le sable en exprimèrent un peu d'humidité, qui les blanchit légèrement.

Cette légende relative aux habitants des trois continents de l'Ancien Monde raconte peut-être sous une forme voilée quelle sont les véritable causes de la prospérité des races. Les nations de l'Europe sont devenues les plus morales, les plus intelligentes, les plus heureuses, non parce qu'elles portent en elles-mêmes un germe quelconque de prééminence, mais parce qu'elles jouissent d'une plus grande richesse de rivières et de fontaines et que leurs bassins fluviaux sont plus heureusement distribués. L'Asie, où nombre de peuples, de la même origine aryenne que les principales nations d'Europe, ont une histoire beaucoup plus ancienne, a fait cependant moins de progrès en civilisation et en puissance sur la nature parce qu'elle est moins bien arrosée et que de vastes déserts séparent les unes les autres ses fertiles vallées. Enfin l'Afrique, continent informe ceint de déserts, de plateaux, de plaines brûlées par la chaleur, de marécages, a longtemps été la terre déshéritée, à cause du manque de fleuves et de fontaines. Mais, en dépit des haines et des guerres qui durent encore, les peuples deviennent de plus en plus solidaires, ils apprennent de jour en jour à se communiquer leurs privilèges pour en faire un patrimoine commun ; grâce à la science et à l'industrie qui se propagent, ils savent maintenant faire jaillir de l'eau là où nos ancêtres n'auraient su la trouver, et mettre en communication rapide les bassins fluviaux trop éloignés les uns des autres. Les trois premiers hommes se sont séparés ennemis près de la fontaine de Discorde ; mais, ajoute la légende, ils se retrouveront un jour près de la source de l'Égalité, et désormais resteront frères.

Dans les régions aimée du soleil où mythes et traditions vont chercher l'origine de la plupart de civilisations nationales, c'est autour de la source, condition première de la vie, que devaient nécessairement se grouper les hommes. Au milieu du désert, la tribu est comme emprisonnée dans l'oasis ; forcément agricole, elle a pour limites de son territoire les derniers filets d'eau sortis de la fontaine et les derniers arbres qu'elle arrose. Les steppes herbeux, pus facile à traverser que le désert, ne retiennent point en captivité les populations, et les pasteurs nomades, poussant leurs troupeaux devant eux, voyagent suivant les saisis de l'une à l'autre extrémité de la mer des herbes ; mais leurs points de

ralliement sont toujours les fontaines, et c'est de la plus ou moins grande abondance des sources que dépend la puissance de la tribu, L'institution du patriarcat, chez les Sémites de l'Asie occidentale et chez tant d'autres races du monde, était due surtout à la rareté des eaux jaillissantes.

La fière cité grecque, et avec elle cet admirable civilisation des Hellènes, qui de tout temps restera l'éblouissement de l'histoire, s'expliquent aussi en grande partie par la forme de l'Hellade, où de nombreux bassins que séparent les uns des autres des collines élevée et des montagnes, ont chacun leur petite famille de ruisselets et de rivières. Peut-on s'imaginer Sparte sans l'Eurotas, Olympie sans l'Alphée, Athènes sans l'Illysus ? D'ailleurs les poètes grecs ont su reconnaître ce que devait leur patrie à ces faibles cours d'eau qu'un sauvage de l'Amérique ne daignerait pas même regarder. L'aborigène du Nouveau Monde méprise le ruisseau parce qu'il voit rouler dans leur terrible majesté des fleuves comme le rio Madeira, le Tapajoz ou le courant des Amazones ; mais ces énormes masses d'eau, il ne les comprend pas même assez pour en célébrer la puissance : en les contemplant, il reste dans une sorte de stupeur. Le Grec, au contraire, plein de gratitude envers le moindre filet d'eau, le déifiât comme une force de la nature ; il lui bâtissait des temples, lui élevait des statues, frappait des médailles en son honneur. Et l'artiste qui gravait ou sculptait ces traits divinisés, comprenait si bien les vertus intimes de la source, qu'en en voyant l'image, les citoyens accourus la reconnaissaient aussitôt.

Combien sont grands les noms des ruisselets de l'Hellade et de l'Asie Mineure ainsi transfigurée par les sculpteurs et les poètes ! Quand le voyageur débarque de l'Hellespont sur la plage où les compagnons d'Ulysse et d'Achille avaient mis à sec leurs vaisseaux, quand il aperçoit le plateau qui portait autrefois les murs de Troie et voit sa propre image se refléter, soit dans les sources fameuses du Scamandre, soit dans l'eau du petit fleuve Simoïs, où faillit périr le vaillant Ajax, bien pauvre est son imagination, bien rebelle est son cœur s'il ne se sent profondément ému à la vue de ces flots que le vieil Homère a chantés ! Et que doit-il éprouver en visitant ces fontaines de Grèce, aux noms harmonieux, Callirhoé, Mnemosyne, Hippocrène, Castalie ? L'eau qui s'en écoulait et qui s'en échappe encore est celle que les poètes regardaient avec amour comme si l'inspiration s'était élancée du sol en même temps que les sources ; c'est à ces filets transparents qu'ils allaient boire en rêvant d'immortalité, en cherchant à lire les destinées de leurs œuvres dans les rides du bassin et les vaguelettes de la cascabelle.

Quel est le voyageur qui n'aime à reporter sa pensée vers ces sources célèbres, s'il a eu le bonheur de les contempler un jour ! Quant à moi, je me rappelle encore avec une véritable émotion les heures et les instants où j'ai pu, discret amant des fontaines, baigner mon regard dans l'eau si pure des sources de la Sicile grecque et surprendre à leur joyeuse apparition sous la lumière du soleil les clairs torrents d'Acis et d'Amenanos, les bouillons transparents de Cyane et d'Aréthuse. Certes toutes ces fontaines sont belles, mais je les trouvais mille fois plu charmantes à la pensée que des millions d'hommes, aujourd'hui disparus, les avaient admirées comme moi : une sorte de piété filiale me faisait partager les sentiments de tous ceux qui, depuis le sage Ulysse, s'étaient arrêtés au bord de ces eaux pour y étancher leur soif ou seulement pour en contempler la profondeur bleue et le ruissellement cristallin. Le souvenir des populations qui s'étaient amassées en

foule autour de ces fontaines, et dont le palais et les temples avaient jeté leurs reflets tremblants dans la nappe ridée, se mêlait pour moi au murmure de la source bondissant hors de sa prison de lave ou de calcaire. Les peuples ont été massacrés ; des civilisations diverses se sont succédé avec leurs flux et leurs reflux de progrès et de décadence ; mais de sa voix claire, l'eau ne cesse de raconter l'histoire des antiques cités grecques : plus encore que la grave histoire, les fables dont les poètes ont orné la description des sources servent maintenant à susciter devant nous les générations d'autrefois. Le petit fleuve Acis, que courtoisaient Galathée et les nymphes des bois et que le géant Polyphème ensevelit à demi sous les roches, nous parle d'une antique éruption de l'Etna, le géant terrible, au regard de feu allumé sur le front comme l'œil fixe du cyclope ; Cyane ou « l'Azurée », qui se couronnait de fleurs quand le noir Pluton vint saisir Proserpine sur l'herbe pour s'engouffrer avec elle dans les cavernes de l'enfer, nous fait apparaître les jeunes dieux à l'époque de leurs fiançailles avec la terre vierge encore ; la charmante Aréthuse, que la légende nous dit être venue de la Grèce en nageant à travers les flots de la mer Ionienne, dans le sillage des vaisseaux doriens, nous raconte les migrations des colons hellènes et la marche graduelle de leur civilisation vers l'ouest. Alphée, le fleuve d'Olympie, plongeant à la poursuite de la belle Aréthuse, avait aussi franchi la mer et mêlé son onde, sur le rivage de la Sicile, à l'onde chérie de la fontaine. Parfois, disent les marins, on voit encore Alphée jaillir de la mer à gros bouillons, tout près des quais de Syracuse, et dans son courant tourbillonnent les feuilles, les fleurs et les fruits des arbres de la Grèce. La nature tout entière, avec ses eaux et ses plantes, avait suivi l'Hellène dans sa nouvelle patrie.

Plus près de nous, dans le midi de la France, mais encore sur ce versant méditerranéen qui, par ses rochers blancs, sa végétation, son climat, ressemble plus à l'Afrique et à la Syrie qu'à l'Europe tempérée, une fontaine, celle de Nîmes, nous raconte les bienfaits immenses des eaux de source. En dehors de la ville, s'ouvre un amphithéâtre de rochers revêtus de pins dont les tiges supérieures sont inclinées par le vent qui descend de la tour Magne : c'est au fond de cet amphithéâtre, entre des murailles blanches aux balustres de marbre, que s'étend le bassin de la fontaine. A l'entour sont épars quelques restes de constructions antiques. Au bord se dressent les ruines d'un temple des nymphes que l'on croyait jadis avoir été consacré à Diane, la chaste déesse, sans doute à cause de la beauté des nuits, alors que sur les eaux, l'orbe de la lune se reflète en une longue traînée frémissante. Au-dessous de la terrasse du temple, un double hémicycle de marbre borde la fontaine, et ses marches, où les jeunes filles venaient autrefois puiser l'eau, descendent sous le flot transparent. La source elle-même est d'un azur insondable au regard. Jaillissant du fond d'un gouffre ouvert en entonnoir, la gerbe d'eau s'épanouit en montant et s'étale circulairement à la surface. Comme un énorme bouquet de verdure qui se déploie hors d'un vase, les herbes aquatiques aux feuilles argentées qui croissent autour de l'abîme et les algues limoneuses aux longs cordages enguirlandés cèdent à la pression de l'eau qui s'épanche et se recourbent en dehors vers le pourtour du bassin ; à travers leurs couches épaisses le courant s'ouvre de larges détroits aux rives flottantes et serpentineuses. En échappant au bassin de la source, le ruisseau vient de naître ; il s'enfuit au loin sous les voûtes sonores, s'épanche en cascates, entre des colonnades ombragées de grands marronniers, puis, enfermé dans un canal de pierre, traverse la cité dont il est l'artère de vie, et dont plus loin, chargé de débris impurs, il devient l'égout. Sans la

fontaine qui l'alimente, Nîmes n'aurait point été fondée ; que les eaux tarissent, et la ville cessera même d'exister ; dans les années de sécheresse, alors que de l'entonnoir jaillit seulement un maigre filet, les habitants s'en vont en foule. Sans doute les Nîmois pourraient amener de loin sur leurs places beaucoup d'autres fontaines et même y faire couler un bras de l'Ardèche ou du Rhône ; mais à combien de travaux futiles ne songent-ils pas avant de se procurer l'indispensable, c'est-à-dire de l'eau en abondance apportant avec elle la propreté et le bien-être ! Comme s'ils avaient voulu se moquer avec grâce de leur propre incurie, les Nîmois ont même dressé sur leur place la plus aride et la plus blanche de poussière un groupe magnifique de fleuves armés de tridents et de rivières couronnées de nénuphars ; mais en dépit de ce faste sculptural, leur unique ressource est toujours la fontaine vénérée, belle et pure comme aux jours où l'ancêtre gaulois vint bâtir la première cabane à côté de son onde.

Dans nos pays du Nord, presque tous arrosés avec la plus grande abondance par fontaines, ruisseaux et fleuves, les sources n'ont point concentré sur elles comme les fontaines du Midi la poésie des légendes et l'attention de l'histoire. Barbares qui voyons seulement les avantages du trafic, nous admirons les fleuves surtout en proportion du nombre de sacs ou de tonneaux qu'ils transportent dans l'année, et nous nous soucions médiocrement des cours d'eau secondaires qui les forment et des sources qui les alimentent. Parmi les millions d'hommes qui habitent les bords de chacun de nos grands cours d'eau de l'Europe occidentale, quelques milliers à peine daignent, dans une promenade ou dans un voyage, se détourner de quelques pas pour aller contempler l'une des sources principales du fleuve qui arrose leurs campagnes, met leurs usines en mouvement et porte leurs embarcations. Telle fontaine, admirable par la clarté de ses eaux et par le charme des paysages environnants est même complètement ignorée par les bourgeois de la ville voisine, qui, fidèles à la vogue, n'en vont pas moins chaque année, se saupoudrer sur les grandes routes des cités à la mode. Vivant d'une vie artificielle, ils ont perdu de vue la nature, ils ne savent pas même ouvrir leurs yeux pour contempler l'horizon, ils ne se baissent même pas pour regarder à leurs pieds. Que nous importe ! Ce qui les entoure est-il moins beau parce qu'ils y sont indifférents ? Parce qu'ils ne les ont jamais remarquées, sont-elles donc moins charmantes, la petite fontaine qui ruisselle au milieu des fleurs et la puissante source qui s'échappe à bouillons des cavernes du rocher ?

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE III : LE TORRENT DE LA MONTAGNE

Parmi les innombrables ruisseaux qui courent à la surface de la terre et se jettent dans l'océan ou se réunissent pour former rivières ou grands fleuves, celui dont nous allons suivre le cours n'a rien qui le signale particulièrement à l'attention des hommes. Il ne sort point des hautes montagnes chargées de glaces ; ses bords n'offrent point une splendeur exceptionnelle de végétation ; son nom n'est point célèbre dans l'histoire. Certes, il est charmant ; mais quel ruisseau ne l'est pas, à moins qu'il ne coule à travers des marécages rendus fétide par les égouts des villes, ou que ses rivages n'aient été gâtés par une culture sans art ?

Les monts d'où s'épanchent les premières eaux du ruisseau sont d'une élévation moyenne : verte jusqu'aux sommets, ils sont veloutés de prairies dans tous les vallons, touffus de forêts sur tous les contre-forts, et des pâturages, à demi voilés par les vapeurs bleuâtres de l'air, tapissent les hauteurs. Une cime aux larges épaules domine les autres sommets, qui s'alignent en une longue rangée en projetant des chaînons de collines entre toutes les vallées latérales. Les brusques escarpements, les promontoires avancés ne permettent pas de comprendre d'un regard l'ordonnance du paysage : on ne voit d'abord qu'une sorte de labyrinthe où dépressions et hauteurs alternent sans ordre : mais si l'on planait comme l'oiseau, ou si l'on se balançait dans la nacelle d'un ballon, on verrait que les limites du bassin s'arrondissent autour de toutes les sources du ruisseau comme un amphithéâtre et que tous les vallons ouverts dans la vaste rondeur s'inclinent en convergeant l'un vers l'autre et se réunissant en une vallée commune. La chaîne principale des hauteurs forme le bord le plus élevé du cirque ; deux autres côtés sont des chaînons latéraux qui s'abaissent graduellement en s'éloignant de la grande arête, et quelques collines basses se rapprochent pour fermer le cirque parallèlement aux montagnes ; mais elle laissent une issue, celle par laquelle échappe le ruisseau.

Différents par la hauteur, les monts le sont aussi par la nature des terrains, le profil, l'aspect général. Le sommet le plus élevé, qui semble le pasteur de tout ce troupeau de

montagnes, est un large dôme aux puissants contre-forts : la masse de granit caché sous la verdure se révèle par le mouvement superbe du relief. D'autres cimes plus humbles montrent dans le voisinage leurs longues crêtes en dents de scie et leurs déclivités rapides ; ce sont les assises schisteuses que le noyau de granit a redressées en se soulevant. Plus loin apparaissent des hauteurs calcaires coupées à pic, et se continuant par de vastes plateaux faiblement arrondis. Chaque sommet a sa vie propre, dirait-on ; comme un être distinct, il a son ossature particulière et sa forme extérieure correspondant ; chaque ruisseau qui découle de leurs flancs a son cours et ses accidents propres, son babillage, son murmure ou son grondement à lui.

La source qui naît à la plus grande hauteur et fournit la plus longue course jusqu'à la vallée, est celle du pic le plus élevé. Bien souvent, dans les journées pluvieuses, ou même lorsqu'un beau soleil éclairait les campagnes d'en bas, nous avons vu, d'une distance de plusieurs lieues, la fontaine se former dans les hauteurs de l'air. Une nuée blanche s'élève comme une fumée de la cime lointaine, elle grandit, enveloppe les pâturages et s'effrange en flocons pourchassés du vent. « La montagne met son chapeau, » dit le paysan, et ce chapeau de nuages n'est autre chose que la source sous une autre forme : après avoir été nuage, brouillards, pluie traînante, elle va reparaître fontaine à quelques centaines de mètres plus bas, dans une crevasse de rochers ou dans un léger pli de terrain.

En hiver et même au printemps, c'est comme neige que le vent dépose sur les hauteurs l'eau qui doit rejaillir du sol en source permanente. Les nuées grisâtres qui s'attachent au sommet ne s'évaporent point sans avoir laissé de traces de leur passage ; à l'endroit où l'on voyait d'en bas le vert des pâtis s'étend maintenant une nappe éblouissante de neiges. Cette blanche couche de flocons, c'est encore sous une nouvelle forme le nuage de vapeurs qui se condensaient dans l'espace, ce sera bientôt le ruisseau qui s'élance joyeusement vers la plaine. Tandis que la surface de la neige tombée se glace et se durcit dans la froide atmosphère de l'hiver, surtout pendant les nuits, un sourd travail s'accomplit au-dessous du grand laboratoire de la montagne : les gouttelettes que le soleil a fondues pendant le jour pénètrent dans le sol jusqu'au rocher et de grain de sable en grain de sable, le cristal de quartz à molécule d'argile, descendent imperceptiblement le long des pentes ; elles se rapprochent, elles deviennent gouttes, puis, se réunissant les unes aux autres, ce sont des filets liquides qui glissent souterrainement au-dessous des racines du gazon ou même dans les fissures de la roche sous-jacente. Puis quand viennent les premières chaleurs de l'année, la neige se fond rapidement en eau pour gonfler les ruisseaux cachés, et l'herbe que l'on dirait torréfiée par un incendie, reparaît à la lumière et verdoie de nouveau.

Si la montagne était fracturée de lézardes profondes, les eaux s'engouffreraient dans ces fentes et ne rejailliraient que bien loin dans la plaine, ou même elles ne ressortiraient point de la terre ; mais non, la roche est compacte et fendillée seulement à la surface, l'eau courante ne s'y enfonce pas, et voici que, tout à coup, dans une dépression du sol, on la voit surgir en petits bouillons qui soulèvent les paillettes du sable fin et balancent mollement les feuilles vertes du cresson. Certes, elle est peu abondante, la jeune source, surtout pendant les chaleurs de l'été, alors qu'il ne reste plus dans le sol que l'humidité des pluies et des brouillards ; en se couchant par terre pour boire à la fontaine même, on

la voit diminuer sous ses lèvres ; mais la vasque du ruisseau, à demi tarie, se remplit aussitôt, et son eau pure déborde sur la pente des pâturages pour commencer son grand voyage dans le monde extérieur.

La plus haute source et le gazon qui l'entoure, c'est là sur toutes les montagnes, le lieu délicieux par excellence ! On se trouve sur la limite entre les deux mondes ; d'un côté, par delà les promontoires boisés, se montre la riche vallée avec ses cultures, ses maisons, ses eaux paisibles, et la brume indistincte qui pèse au loin sur la ville ; de l'autre côté, s'étendent les pâturages solitaires et le pic baigné dans la bleue profondeur des cieux. L'air est fortifiant et léger ; on plane de haut dans l'espace, et quand on voit au loin l'aigle porté sur ses fortes ailes, on se demande presque si l'on ne pourrait comme lui voler au-dessus des campagnes et des collines, en laissant tomber de haut sa vue sur les petites œuvres des hommes. Que de fois, bien plus encore pour la volupté de voir que pour la douceur du repos, je me suis accoudé près de la source de la montagne, en reportant mes regards de la discrète fontaine à ce grand monde inférieur qui se perdait au loin dans le cercle infini de l'horizon !

De la vasque de la source s'épanche un petit filet d'eau qui ça et là disparaît dans une rainure du sol entre les touffes de gazon ; il se montre et se cache tour à tour : on dirait une série de fontaines superposées. A chaque nouvel élan, le ruisseau prend une autre physionomie ; il se heurte sur une saillie de rocher et rebondit en paraboles de perles ; il s'égare entre les pierres, puis s'étale dans un petit bassin sablonneux ; ensuite, il s'élance en cascates et baigne les herbes de ses gouttes éparées. D'autres sources, venues de droite et de gauche, se mêlent au filet principal, et bientôt la masse liquide est assez abondante pour couler sans cesse à la surface : quand elle arrive sur une roche inclinée, elle s'étale en une vaste nappe, que l'on peut même voir de la plaine à des kilomètres de distance. Cette eau glissante, qui brille au soleil, apparaît de loin comme une grande plaque de métal.

Descendant, descendant toujours, le ruisseau, qui grossit incessamment, devient aussi plus tapageur : près de la source, il murmurait à peine ; même, en certains endroits, il fallait coller son oreille contre terre pour entendre le frémissement de l'eau contre ses rives et la plainte des brins d'herbe froissés ; mais voici que le petit courant parle d'une voix claire, puis il se fait bruyant, et quand il bondit en rapides, et s'élance en cascates, son fracas réveille déjà les échos des roches et de la forêt. Plus bas encore, ses cascates s'écroulent avec un bruit tonnant, et même dans les parties de son cours où son lit est presque horizontal le ruisseau mugit et gronde contre les saillies des berges et du fond. Il ne poussait d'abord que de petits grains de sable ; puis, devenu plus vigoureux, il mettait en mouvement les cailloux ; maintenant il roule dans son lit des blocs de pierre qui s'entre-choquent avec un sourd fracas, il mine à la base les parois de rocher qui le bordent, fait ébouler les terres et les pierrailles, et déracine parfois les arbres qui l'ombragent.

Ainsi, le filet liquide presque imperceptible s'est changé en ruisseau, puis en vrai ruisseau. Il se grossit d'un nouveau cours d'eau à l'issue de chacun des vallons tributaires, et bruyant, impétueux, il échappe enfin à ses défilés des montagnes pour

couler avec plus de lenteur et de calme dans une large allée que dominant seulement des coteaux arrondis. L'intrépide marcheur qui l'a suivi dans la partie supérieure, depuis la haute source de pâturages jusqu'à l'uniforme surface de la vallée, a vu, durant sa course de descente, çà et là dangereuse, les plus brusques inégalités du sol, les différences de pente les plus soudaines : aux « plans » où l'eau semble s'endormir succèdent les précipices perpendiculaires d'où elle s'élance avec fureur ; abîmes, déclivités plus ou moins fortes, surfaces horizontales alternent sans ordre apparent, et cependant lorsque le géographe, négligeant les détails, calcule et trace sur le papier la courbe décrite par le ruisseau jusqu'à la verdoyante vallée, il trouve que cette ligne est d'une régularité presque parfaite : le torrent, travaillant sans relâche à se creuser un lit à son gré, abattant les saillies, emplissant de sables et d'argile les petits creux de la roche, a fini par se développer en une parabole régulière, analogue à celle d'un char descendant du haut d'une montagne russe.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE IV : LA GROTTÉ

Au-dessous d'un promontoire à la base escarpée, à la cime arrondie et revêtue de grands arbres, le torrent de la montagne vient se heurter contre un autre ruisseau, presque aussi abondant et lancé comme lui sur une pente très-inclinée. Les eaux de l'affluent, qui se mêlent à ceux du courant principal en larges tourbillons bordés d'écume, sont d'une pureté cristalline ; aucune molécule d'argile n'en trouble la transparence, et sur le fond de roc nu, ne glisse pas même un grain de sable. C'est que le flot n'a pas encore eu le temps de se salir en démolissant ses berges et en se mêlant aux boues qui suintent du sol ; il vient de jaillir du sein même de la colline et, tel qu'il coulait dans son lit ténébreux de rochers, tel il bondit maintenant sous la lumière joyeuse.

La grotte d'où jaillit le ruisseau n'est pas éloignée du confluent ; à peine a-t-on fait quelque pas et déjà l'on voit, à travers le branchage entre-croisé, la porte énorme et noire qui donne accès dans le temple souterrain. Le seuil en est recouvert par l'eau qui s'épanche en rapides sur les blocs entassés ; mais en sautant de pierre en pierre, on peut entrer dans la caverne et gagner à côté du courant une étroite et glissante corniche où l'on se hasarde, non sans danger.

Quelques pas ont suffi, et l'on est déjà transporté dans un autre monde. On se sent tout à coup saisi par le froid et par un froid humide ; l'air stagnant, où les rayons bien aimés du soleil ne pénètrent jamais, a je ne sais quoi d'aigre, comme s'il ne devait pas être aspiré par des poumons humains ; la voix de l'eau se répercute en longs échos dans les cavités sonores, et l'on croirait entendre les roches elles-mêmes pousser des clameurs, les unes retentissant au loin, les autres sourdes et glissant comme des soupirs dans les galeries. Tous ces objets prennent des proportions fantastiques : le moindre trou que l'on voit s'ouvrir dans la pierre semble un abîme, le pendentif qui s'abaisse de la voûte a l'apparence d'une montagne renversée, les concrétions calcaire entrevues çà et là

prennent l'aspect de monstres énormes ; une chauve-souris qui s'envole nous donne un frisson d'horreur. Ce n'est point là le palais fantastique et splendide que nous décrit le poète arabe des Mille et une Nuits ; c'est au contraire un antre sombre et sinistre, un lieu terrible. Nous le sentirons surtout, si pour jouir en artiste de la sensation d'effroi qui saisit même l'homme brave à son entrée dans les cavernes, nous osons y pénétrer sans guide et sans compagnons : privés de l'émulation que donne la société d'amis, de l'amour-propre qui force à prendre une attitude audacieuse, de l'enivrement factice que produisent les exclamations, les échos des voix, la lueur de torches nombreuses, nous n'osons plus marcher qu'avec le saint effroi du Grec entrant dans les enfers. De temps en temps nous jetons les regards en arrière pour revoir la douce lumière du jour. Comme en un cadre, le paysage vaporeux et souriant de lumière apparaît entre les sombres parois, frangées à l'entrée de lierre et de vigne vierge.

Mais le faisceau lumineux diminue graduellement à mesure que nous avançons : soudain, une saillie de rocher nous le cache et seulement quelques lueurs blafardes s'égarent encore sur les piliers et les murs de la caverne ; bientôt même, nous entrons dans le noir sans fond des ténèbres et pour nous guider nous n'avons pas que la lueur incertaine et capricieuse des torches. Le voyage est pénible semble long à cause de l'horreur de l'inconnu qui remplit les gouffres et les galeries. Ça et là on ne peut avancer qu'avec la plus grande peine : il faut entrer dans le lit du ruisseau et se tenir en équilibre sur les pierres gluantes, plus loin, la voûte s'abaisse par une courbe soudaine et ne laisse plus qu'un étroit passage dans lequel il faut se glisser en rampant ; on en sort souillé de boue, et l'on vient se heurter sur des rochers aux étroites corniches que l'on escalade en tremblant. Les salles aux voûtes immenses succèdent aux défilés, et les défilés aux salles ; les amas de blocs tombés du plafond se dressent en monticules au milieu de l'eau. Le ruisseau, toujours divers et changeant, bondit ici sur les roches ; ailleurs, il s'étend en une lagune tranquille, que trouble seulement la chute des gouttelettes tombées des fissures de la voûte. Plus haut il est caché sous une assise de pierre, on n'en entend plus même le bruit ; mais à un détour soudain, il se montre de nouveau, sautillant et rapide, jusqu'à ce qu'enfin, on arrive devant une ouverture étroite d'où l'eau s'échappe en cascade comme de la bouche d'un canon. C'est là que s'arrête forcément notre voyage le long du ruisseau.

Toutefois, la grotte se ramifie à l'infini dans les profondeurs de la montagne. A droite, à gauche, s'ouvrent comme des gueules de monstres les noires avenues des galeries latérales. Tandis que dans le libre vallon, le ruisseau, coulant sans cesse à la lumière, a successivement démolí et déblayé les couches de pierres qui remplissaient autrefois l'énorme espace laissé vide entre les deux arêtes parallèles des monts, l'eau des cavernes qui s'attaquait à des roches dures, mais en se servant de l'acide carbonique pour les dissoudre et les forer peu à peu, s'est creusé ça et là des galeries, des bassins, des tunnels, sans faire crouler les assises de l'immense édifice. Sur des centaines de mètres en hauteur et des lieues de longueur, la masse des rochers est percée dans tous les sens par d'anciens lits que le ruisseau s'est frayé, puis qu'il a délaissés après avoir trouvé quelque nouvelle issue : les salles sont superposées aux défilés et les défilés aux salles ; des cheminées, évidées dans le roc par d'antiques cascades, s'ouvrent au plafond des voûtes ; on s'arrête avec horreur au bord de ces puits sinistres où les pierres qui s'engouffrent ne laissent

entendre le bruit de leur chute qu'après des secondes et des secondes d'attente. Malheur à celui qui s'égarerait dans le labyrinthe infini des grottes parallèles et ramifiées, ascendantes et descendantes : il ne lui resterait plus qu'à s'asseoir sur un banc de stalagmites, à regarder sa torche qui s'éteint et à s'éteindre doucement lui-même, s'il a la force de mourir sans désespoir.

Et pourtant ces cavernes sombres, où même en compagnie d'un guide et sous les reflets lointains du jour, nous avons la poitrine serrée par une sorte de terreur, c'étaient les retraites de nos ancêtres. Dans notre révérence du passé, nous nous rendons en pèlerinage aux ruines des villes mortes et nous contemplons avec émotion d'uniformes tas de pierre, car nous savons que sous ces débris gisent les ossements d'hommes qui ont travaillé comme nous et souffert pour nous, amassant péniblement dans la misère et dans les combats ce précieux héritage d'expériences qui est l'histoire. Mais si la reconnaissance envers les générations des anciens jours n'est pas un vain sentiment, avec combien plus de respect encore nous faut-il parcourir ces cavernes où vivaient nos premiers aïeux, les barbares initiateurs de toute civilisation ! En cherchant bien dans la grotte, en fouillant les dépôts calcaires, nous pouvons retrouver les cendres et les charbons de l'antique foyer où se groupait la famille naissante ; à côté sont des os rongés, débris des festins qui ont eu lieu à des dizaines ou des centaines de milliers d'années ; puis, dans un coin, gisent les squelettes des festoyants eux-mêmes entourés de leurs armes de pierre, haches, massues et javelots. Sans doute, parmi ses restes humains mêlés à ceux des rhinocéros, des hyènes et des ours, aucun n'enfermait le cerveau d'un Eschyle ou d'un Hipparque ; mais Hipparque ni Eschyle n'eussent existé si les premiers troglodytes, divinisés par les Grecs sous les traits d'Hercule, n'avaient d'abord conquis le feu sur le tonnerre ou sur le volcan, s'ils n'avaient taillé des armes pour nettoyer la terre de ses monstres, et s'il n'avaient ainsi, par une immense bataille qui dura des siècles et des siècles, préparés pour leurs descendants les heures de répit pendant lesquelles s'élabore la pensée.

Rude était le labeur de ces ancêtres ; pleine de terreurs était leur vie : sortis de la grotte pour aller à la recherche du gibier, ils rampaient à travers les herbes et les racines afin de surprendre leur proie, ils se battaient corps à corps avec les bêtes féroces ; parfois aussi, ils avaient à lutter contre d'autres hommes, forts et agiles comme eux ; la nuit, craignant la surprise, ils veillaient à l'entrée des cavernes pour lancer le cri d'alarme à l'apparition de l'ennemi et donner le temps à leurs familles de s'enfuir dans le dédale des galeries supérieures. Cependant, ils devaient, eux aussi, avoir leurs moments de repos et de joie. Quand ils revenaient de la chasse ou de la bataille, ils prenaient plaisir à reconnaître le fracas du ruisseau et la plainte de la goutte qui tombe ; comme le bûcheron retrouvant sa cabane, ils regardaient avec pitié ces piliers à l'ombre desquels reposaient leurs femmes et ces lits de pierre où leurs enfants étaient nés. Quant à ceux-ci, ils couraient et gambadaient le long du ruisseau souterrain, dans les lacs glacés, sous la douche des cascades ; ils jouaient à se cacher dans les corridors de la grotte comme nous aujourd'hui dans les avenues des forêts ; peut-être dans leurs prouesses joyeuses, grimpaient-ils aux parois pour y saisir les chauve-souris dans ces grappes noires et grouillantes suspendues à la voûte.

Certes, nous n'osons point dire que de nos jours la vie est devenue moins pénible pour tous les hommes. Des multitudes d'entre nous, déshérités encore, vivent dans les égouts sortis des palais de leurs frères plus heureux ; des milliers et des millions d'individus parmi les civilisés habitent des caves et des réduits humides, grottes artificielles bien plus insalubres que ne le sont les cavernes naturelles où se réfugiaient nos ancêtres, Mais, si nous considérons la situation dans son ensemble, il nous faut reconnaître combien grands sont les progrès accomplis. L'air, la lumière entrent dans la plupart de nos demeures ; le soleil y projette par les fenêtres ses faisceaux de rayons ; à travers les arbres qui se penchent, nous voyons briller de loin les perles liquides du ruisseau ; l'espace appartient à notre regard jusqu'à l'immense horizon. Il est vrai, le mineur habite pendant la plus longue part de sa vie les galeries souterraines qu'il a creusées lui-même, mais ces ombres terribles d'où suinte le feu grisou ne sont point sa patrie ; s'il y travaille, sa pensée est ailleurs, là-haut sur la terre joyeuse, au bord du frais ruisseau qui gazouille dans les prairies et sous les aunes.

Parfois, quand on nous raconte les guerres lointaines, d'effrayants épisodes nous rappellent quelle était la vie de nos ancêtres troglodytes, quelle serait la nôtre s'ils ne nous avaient préparé des jours plus heureux que les leurs. Des tribus poursuivies se sont réfugiées dans la caverne qui servait de demeure commune à leurs aïeux, et ceux qui les traquaient, barbares ou prétendus civilisés, noirs ou blancs, vêtus de peaux de bêtes ou d'uniformes brodés de décorations, n'ont trouvé rien de mieux que d'enfumer les fuyards en allumant de grands feux à l'entrée de la grotte. Ailleurs, les malheureux enfermés ont dû se repaître les uns des autres, puis mourir de faim en essayant de ronger quelques restes d'ossements. Par centaines, les cadavres sont restés étendus sur le sol, et pendant de longues années on a pu voir grimacer leurs squelettes, avant que l'eau tombée des voûtes ne les eût cachés sous un manteau de blancs stalagmites. Symbole du temps qui modifie toutes choses, la goutte, chargée de la pierre qu'elle a dissoute fait disparaître peu à peu les traces de nos crimes.

Les grottes elles-mêmes cessent d'exister par l'action du temps. La pluie qui tombe sur les montagnes et pénètre dans les étroites fissures de la roche se charge constamment de molécules calcaires. Quand, après un voyage plus ou moins long, elle vient trembler en gouttelette à la voûte des cavernes, une partie du liquide s'évapore dans l'air, et une petite pellicule de pierre, allongée comme la goutte qui la tenait en dissolution, se suspend au rocher. Une autre gouttelette dépose une deuxième écorce sur la première puis il s'en forme une troisième et des milliers et des millions à l'infini. Comme des arbres de pierre, les stalactites croissent par couches concentriques durcissant peu à peu. Au-dessous d'elles, sur le sol de la grotte, l'eau tombée s'évapore également, laisse à sa place d'autres concrétions calcaires qui, de feuillet en feuillet, s'élèvent par degrés vers la voûte. A la longue, les pendentifs d'en haut et les cônes d'en bas finissent par se rejoindre ; ils deviennent des piliers puis s'étalent en murs dans toute la largeur de la galerie, et la grotte obstruée se trouve partagée en une série de salles distinctes. Dans l'intérieur de la montagne, les suintements et les filets d'eau qui s'associent pour former le ruisseau accomplissent ainsi deux travaux inverses : d'un côté, ils élargissent les fissures, percent les roches, se creusent de larges lits ; de l'autre, ils referment les fentes

de la montagne, posent des colonnes sous les voûtes, et remplissent de pierre les énormes vides qu'ils ont eux-mêmes forés des milliers d'années auparavant.

D'ailleurs, les stalactites, comme toutes choses dans la nature, varient à l'infini, suivant la forme des grottes, la disposition des fissures, l'abondance plus ou moins grande des gouttes qui déposent les enduits calcaires. Malgré l'horreur des ténèbres qui les emplissent, des multitudes de cavernes sont ainsi changées en de merveilleux palais souterrains. Des rideaux de pierre aux innombrables plis, çà et là colorés par l'ocre en rouge et en jaune, se déploient comme des draperies aux portes des salles ; à l'intérieur se succèdent jusqu'à perte de vue les colonnes aux soubassements et aux chapiteaux ornés de reliefs bizarres ; des monstres, chimères et griffons, se tordent en groupes fantastiques dans les nefs latérales ; de hautes statues de dieux se dressent isolées, et parfois à la lueur des torches, on dirait que leur regard s'anime et que, d'un geste terrible, leur bras s'étend vers vous. Ces draperies de pierre, ces colonnades, ces groupes d'animaux, ces figures d'hommes ou de dieux, c'est l'eau qui les sculpte, et chaque jour, chaque seconde, elle est à l'œuvre pour ajouter quelque trait précieux à l'immense architecture.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE V : LE GOUFFRE

Non loin de la caverne, grand laboratoire de la nature où l'on voit un ruisseau se former goutte à goutte, s'ouvre un vallon tranquille au fond duquel jaillit une autre source. C'est aussi du rocher qu'elle sort ; mais ce rocher ne se dresse point à pic comme celui de la grande caverne ; il s'est affaissé à la suite de quelque écoulement ; du gazon, les plantes sauvages, quelques arbres croissent sur ses pentes ; à sa base, autour la claire fontaine, se sont assemblés de grands arbres dont le branchage entremêlé se balance d'un même mouvement harmonieux et rythmé, sous la pression de la brise. Tout est calme et charmant dans ce petit recoin de l'univers. Le bassin est transparent, presque sans rides, et l'eau, sortie d'une arcade de quelques pouces de hauteur, s'y épanche sans bruit.

Penché sur cette eau qui scintille au soleil, je cherche à pénétrer du regard l'ombre d'où elle jaillit, et j'envie la petite araignée d'eau qui s'élance en patinant et va fureter dans le creux du rocher. A l'entrée, je vois encore quelques saillies du fond, des cailloux blancs, un peu de sable qui se meut lentement sous le flot rapide ; plus loin, je distingue les plissements des vaguelettes et les petites colonnes de pierre qui supportent la voûte ; éclairées vaguement par le reflet des rayons égarés, elles paraissent trembloter dans l'ombre : on dirait qu'un réseau de soie flotte sur elles en légères ondulations. Au delà tout est noir ; le ruisseau souterrain ne se révèle que par son murmure étouffé. Quelles sont les sinuosités de l'eau par delà le détour où le premier reflet de lumière vient la caresser ? Ces courbes du ruisseau, je cherche à les retrouver par l'imagination. Dans mes rêves d'homme éveillé, je me fait tout petit, haut de quelques pouces à peine comme le gnome des légendes, et sautant de pierre en pierre, m'insinuant au-dessous des protubérances de la voûte, je dépasse tous les confluent des ruisselets en miniature, je remonte les imperceptibles filets d'eau, jusqu'à ce que, devenu moi-même un simple atome, j'arrive enfin à l'endroit où la première gouttelette suinte à travers le rocher.

Pourtant, sans nous transformer en génies, comme le faisaient nos père aux temps de la fable, nous pouvons en nous promenant au milieu de la campagne, reconnaître à la surface du sol des indices qui révèlent le cours de notre ruisseau caché. Un sentier tortueux qui commence au bords de la source monte sur le flanc de la colline en contournant les troncs des arbres, puis disparaît sous l'herbe dans un pli du terrain, et gagne le plateau couvert de champs de blé. Bien souvent, quand j'étais un écolier sauvage, je montais à la course, puis je redescendais ce sentier en quelques bonds ; parfois aussi, je m'aventurais à une certaine distance sur le plateau jusqu'à perdre de vue le bosquet de la source ; mais à un angle du chemin, je m'arrêtais court, n'osant aller plus avant. A mes côtés, je voyais s'ouvrir un abîme en forme d'entonnoir rempli de broussailles et de ronces entremêlées. De grosses pierres jetées par les passants ou bien entraînées sur la déclivité par les fortes pluies, pesaient çà et là sur le feuillage poudreux et meurtri ; au fond, se croisaient quelques rameaux ; mais entre leurs feuilles vertes, je distinguais le noir effrayant d'un gouffre. Un bruit sourd s'en échappait incessamment comme la plainte d'un animal enfermé.

Aujourd'hui j'aime à revoir le « Grand-Trou ; » je me hasarde même à y descendre, au risque d'effrayer les couleuvres qui déroulent prestement leurs anneaux entre les pierres ; mais jadis, avec quelle terreur, nous tous petits enfants, nous regardions ce puits sinistre au bord duquel venait s'arrêter la charrue ! Un soir, par un beau clair de lune, il me fallut, seul, passer près de l'endroit fatal. J'en frissonne encore : le gouffre me regardait, il m'attirait, mes genoux ployaient sous l'effort et les tiges des arbustes s'avançaient comme des bras pour m'entraîner dans l'ouverture béante. Je passai pourtant en frappant bruyamment de mes talons le sol caverneux ; mais derrière moi un long géant fait de vapeurs surgit tout à coup : il se pencha pour me saisir et le murmure de l'abîme me poursuivit comme un rire de haine et de triomphe.

Ce gouffre, je le sais maintenant, c'est un soupirail ouvert au-dessus du ruisseau, et le bruit sourd qui s'en échappe est l'écho lointain de l'eau clapotant contre les pierres. A une époque inconnue, même avant que les premiers documents de propriété n'eussent été

rédigés par les notaires du pays, une des assises de rochers qui recouvrent la vallée souterraine s'était effondrée dans le lit du ruisseau, puis les terres, manquant de base, avaient été graduellement entraînées vers la plaine ; peu à peu le Grand-Trou s'était creusé, et les pluies, courant le long de ses pentes, lui avaient donné la forme d'un entonnoir à peu près régulier. Les paysans des environs, qui pensent toujours à leurs récoltes, l'appellent le « Boit-tout », parce qu'il boit en effet toutes les pluies, toutes les averses qui pourraient fertiliser leurs champs. L'eau surabondante tombée sur le plateau s'épanche dans le trou en filets jaunes d'argile pour reparaître ensuite dans la source, dont elle trouble pendant quelques heures la pureté de cristal.

Le gouffre qui m'effrayait tant dans mon enfance n'est pas le seul qui se soit ouvert au-dessus des galeries profondes. En suivant la partie la plus basse d'une sorte de plissement du sol dans le plateau, on passe à côté de plusieurs autres cavités, qui indiquent aux promeneurs le cours souterrain des eaux. Ils diffèrent tous de forme et de grandeur. Les uns sont d'énormes puisards où des fleuves disparaîtraient en cataractes, les autres sont de simples affaissements du sol, charmants petits nids bien tapissés de gazon, où l'on aime à se chauffer au soleil par les belles journées d'automne, sans crainte du vent déjà froid qui passe en sifflant sur les herbes frissonnantes du plateau. Quelques-uns de ces trous s'obstruent et se comblent graduellement ; mais il en est aussi que nous voyons se creuser et qui, chaque année, s'approfondissent sous nos yeux. Telle étroite ouverture qui nous semblait une retraite de serpent et dans laquelle, de crainte d'être mordus, nous n'osions pas mettre le bras, était un commencement d'abîme : les pluies et les écroulements intérieurs l'ont élargie d'année en année ; c'est maintenant un précipice aux flancs d'argile rouge, raviné par les averses.

De ces puits naturels, le plus pittoresque est précisément le plus éloigné de la source. En cet endroit, le plateau, devenu plus inégal, s'arrête brusquement au pied d'une muraille rocheuse, de l'autre côté de laquelle s'ouvre une vallée déversant ses eaux dans un fleuve éloigné. Les rochers dressent haut en plein ciel leurs beaux frontons dorés par la lumière ; mais leur base est cachée par un bosquet de chênes et de châtaigniers ; grâce à la verdure et à la variété du feuillage, le contraste trop dur que formerait l'abrupte paroi des rochers avec la surface horizontale du plateau se trouve adouci. C'est au plus épais de ce bosquet que s'ouvre le grand abîme. Sur ses bords, quelques arbustes inclinent leurs tiges vers la trouée d'azur ouverte entre les longues branches des chênes ; seulement un bouleau laisse retomber au-dessus du gouffre ses rameaux délicats. Il faut prendre garde ici, car le sol se dérobe soudain et le puits n'a point de margelle comme ceux que creusent les ingénieurs ! Nous nous avançons en rampant, puis couchés sur le ventre, appuyés sur nos mains, nous plongeons du regard dans le vide. Les murs du gouffre circulaire, ça et là noircis par l'humidité qui suinte à travers la roche, descendent verticalement ; à peine quelques corniches inégales se projettent-elles en dehors des parois. Des touffes de fougères, des scolopendres jaillissent des anfractuosités les plus hautes ; mais au-dessous la végétation disparaît, à moins qu'une plaque rouge entrevue là-bas dans l'ombre, sur une saillie du roc, ne soit une traînée d'algues infiniment petites. Au fond, tout n'est d'abord que ténèbres ; mais nos yeux s'accoutument peu à peu à l'obscurité, et nous distinguons maintenant une nappe d'eau claire sur un lit de sable.

Du reste, on peut descendre dans le puits, et je suis même de ceux qui se sont donné ce plaisir. Certes, l'aventure offre un certain agrément, puisqu'elle est un voyage d'exploration ; mais en elle-même, elle n'a rien de fort séduisant et nul de ceux qui ont fait cette descente aux enfers ne tient beaucoup à la renouveler. Une longue corde, prêtée par les paysans des environs, est attachée solidement à une tronc de chêne, et plongeant jusqu'au fond du gouffre, oscille doucement sous l'impulsion du filet d'eau dans lequel trempe l'extrémité libre. Le voyageur aérien saisit fortement la corde à la fois des mains, des genoux et des pieds et se laisse glisser avec lenteur dans la bouche ténébreuse du puits. Malheureusement, la descente n'est pas toujours facile : on tournoie sur soi-même avec la corde, on s'embarrasse dans les touffes de fougères, que brise le poids du corps, on se heurte maintes fois contre la roche hérissée d'aspérités et l'on essuie de ses vêtements l'eau glacée qui suinte des failles de la paroi. Enfin on aborde sur une corniche, puis, après s'être reposé un instant pour reprendre l'haleine et l'équilibre, on se lance de nouveau dans le vide et bientôt on débarque sur le fond solide.

Je me rappelle sans joie mon séjour de quelques instants dans le gouffre. J'avais les pieds dans l'eau ; l'air était humide et froid ; la roche était couverte d'une sorte de pâte gluante consistant en argile délayée ; une ombre sinistre m'entourait ; je ne sais quelle lueur blafarde, vague reflet du jour, me révélait seulement quelques formes indécises, une grotte, des pendentifs bizarres, un large pilier. Malgré moi, mes yeux se reportaient vers la zone éclatante qui s'arrondissait à la marge du puits, les grandes branches au feuillage étalé que doraient joyeusement les rayons, et les oiseaux lointains planant en liberté dans le ciel bleu. J'avais hâte de revoir la lumière ; je poussai le cri d'appel et mes compagnons me hissèrent hors du trou, tandis que le je les aidais en poussant de mon pied les saillies de la roche.

Naïf jeune homme, je me considérais comme une sorte de héros pour avoir opéré ma petite descente aux enfers, à trente mètres de profondeur à peine, je cherchais dans ma tête quelques rimes sur le poète qui se hasarde au fond des abîmes pour y surprendre le sourire d'une nymphe emprisonnée, et je ne songeais pas aux vrais héros, à ces intrépides mineurs qui, sans jamais réciter de vers sur leurs entrevues hardies avec les divinités souterraines, conversent avec elles pendant des journées et des semaines entières ! Ce sont eux qui connaissent bien le mystère des eaux cachées. A côté de leurs têtes, la gouttelette, suspendue aux stalactites de la voûte, brille comme un diamant à l'éclat des lampes, puis tombe dans une flaque et rejaillit avec un bruit sec, répercuté au loin dans les galeries retentissantes. Des ruisselets formés de tous ces suintements de gouttes, coulent sous leurs pieds et se déversent de rigole en rigole jusque dans le bassin de réception, où la machine à vapeur, semblable à un colosse enchaîné, plonge alternativement ses deux grands bras de fer, en gémissant à chaque effort. Au bruit des eaux de la mine se mêle parfois le sourd grondement des eaux extérieures qu'un coup de pioche malheureux pourrait faire s'écrouler en déluge dans les galeries. Il est même des mineurs qui n'ont pas craint de pousser leurs travaux de sape jusqu'au-dessous de la mer et qui ne cessent d'entendre le terrible océan rouler des blocs de granit sur la voûte qui les abrite. Pendant les jours d'orage, c'est à quelques mètres d'eux que les navires viennent se fracasser contre les falaises.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE VI : LE RAVIN

En descendant le cours du ruisseau, dans lequel viennent s'unir le torrent tapageur de la montagne, le ruisselet de la caverne, l'eau paisible de la source, nous voyons à droite et à gauche vallon succéder à vallon, et chacun d'eux, différent des autres par la nature de ses

terrains, par la pente, l'aspect général, la végétation, se distingue aussi par la quantité des eaux qu'il apporte au lit commun de la vallée.

Presque en face d'un petit torrent babillard qui bondit avec joie de pierre en pierre pour se mêler à la masse déjà considérable du ruisseau, s'ouvre un ravin très-incliné, le plus souvent à sec. Il est probable que ce ravin, creusé dans un sol poreux, est superposé à un lit souterrain où coule un ruisseau permanent ; mais il n'est lui-même parcouru des eaux qu'après les averses d'orage ou les longues pluies. Comme tous les vallons latéraux, il est tributaire de la vallée centrale, mais tributaire intermittent. D'ailleurs, il est d'autant plus curieux à visiter, car en se promenant sur le lit desséché, on peut étudier tout à son aise l'action de l'eau courante.

Un petit sentier, que les sillons du laboureur détruisent chaque automne et que le pied des passants ne tarde pas à tracer de nouveau, serpente à côté de la berge du ravin. Il est vrai que des branches de buisson, plantées par le propriétaire jaloux, défendent le passage ; mais ces broussailles, humble simulacre du redoutable dieu Terme, n'ont rien qui terrifie les paysans des environs, et le chemin, frayé sans doute pour la première fois par les hommes de l'âge de pierre, ne cesse de se reformer d'année en année. Il serait donc facile de remonter le ravin dans toute sa longueur sans avoir à se servir de ses mains pour une seule escalade ; toutefois, celui qui aime la nature de près méprise le sentier battu et se glisse avec joie dans l'étroit espace ouvert entre les berges. Dès les premiers pas, il se trouve comme séparé du monde. En arrière, un détour de la gorge lui cache le ruisseau et les prairies qu'il arrose ; en avant, l'horizon est brusquement limité par une série de gradins d'où l'eau, quand il en coule, descend en cascates ; au-dessus, les branches des arbres qui bordent le défilé se recourbent et s'entrecroisent en voûte ; les bruits du dehors ne pénètrent pas dans cette sauvage vallée presque souterraine.

C'est une grande joie de se retrouver ainsi dans la nature inviolée à quelques pas des champs labourés en sillons parallèles et d'être obligé de se frayer un chemin à travers rochers et broussailles, non loin de l'honnête bourgeois qui se promène avec placidité, contemplant ses récoltes. A chaque détour du tortueux ravin, l'inclinaison et la forme du lit changent brusquement : défilés bassins se succèdent en contrastant de la manière la plus étrange. En amont d'un petit fourré d'arbustes entremêlés de ronces que l'eau envahit seulement dans ses plus fortes crues, s'étend une prairie en miniature, large de quelques mètres et fréquemment noyée par des inondations d'une heure. Autour de la prairie et du fourré se développe en demi-cercle une plage de sable blanc dont tous les matériaux, ténus ou grossiers, se sont déposés en ordre suivant la force du courant qui les entraînait. Le modeste lit fluvial, d'où l'eau a disparu, est encore tel que l'a modelé le torrent éphémère, et révèle d'autant mieux les lois de sa formation que plus une seule flaque d'eau ne le recouvre. Une sorte de fosse, remplie de vase et de feuilles en décomposition, montre qu'en cet endroit le ruisseau était tranquille et presque sans courant ; plus loin, le lit est à peine creusé à cause de la rapidité de l'eau qui fuyait sur la forte pente ; ailleurs les arêtes parallèles d'assises rocheuses traversent obliquement le fond d'une rive à l'autre, formant autant de petits barrages sur lesquels le flot se brisait en

vaguelettes. Un gros bloc de pierre a détourné le cours du ruisseau qui s'est rejeté vers la berge par un brusque méandre et s'y est graduellement creusé un lit à sa taille ; plus haut, des branches entraînées, des herbes, quelques pierres ont servi de point d'appui à la formation d'un ou de plusieurs îlots, qu'entourent des lits sinueux, remplis de sable d'une blancheur éclatante. A dix pas de là, l'aspect du ravin est encore changé. Là, le fond n'est plus qu'une rainure sciée par l'eau dans une dure argile presque rocheuse ; c'est à grand'peine si je parviens à passer dans le défilé en m'accrochant à quelques branches qui se balancent au-dessus de ma tête. Le filet ou la colonne liquide qui, suivant la force du ruisseau temporaire, murmure doucement ou gronde avec fracas dans l'étroit corridor a glissé en rapides par une succession de degrés, puis au pied de la chute, elle a excavé une sorte de cuve, large bassin où les pierres roulées tournoyaient sous la pression des eaux. Après avoir dépassé le défilé, je trouve encore ce qui fut autrefois des îles, des méandres, des rapides, des cascades : je vois même jusqu'à des sources épuisées maintenant et reconnaissables à l'humidité du sable et des fissures rocheuses. Le rebord d'où s'élance une des cascades est formé par deux racines entre-croisées, engagées seulement par un côté dans l'épaisseur de l'argile.

Ce ravin, dans lequel nous pénétrons avec tant de bonheur pour y contempler en un étroit espace le tableau de la nature libre et pour échapper à l'ennui de cultures monotones et barbares, une multitude d'animaux et de bestioles, réfractaires comme nous, s'y glissent afin d'y trouver un abri contre l'homme, le grand persécuteur ; malheureusement, l'âpre chasseur les suit aussi dans cette retraite, en dépit des ronces et des racines. Des terres fraîchement remuées, des trous noirs ouverts dans les berges nous révèlent les cachettes des lapins et des renards ; à notre approche, les couleuvres enroulées développent prestement leurs anneaux et disparaissent dans les fourrés ; des lézards plus rapides, s'échappent en faisant bruire les feuilles tombées ; les insectes sautillent sur le sable et se balancent aux herbes ; on entrevoit des nids d'oiseaux dans l'épaisseur des broussailles : tout un monde de fugitifs est dans cet asile, où il trouve à la fois la nourriture et l'abri.

C'est qu'en effet, dans ce petit ravin, large de quelques mètres à peine, la végétation est des plus variées ; une multitude de plantes, d'origine et d'attitude diverses, s'y rencontrent, tandis que dans les champs voisins l'uniformité du terrain de labour laisse germer seulement, outre les semences jetées par le cultivateur, les graines de quatre ou cinq « mauvaises herbes, » banal ornement de tous les sillons. Dans cette étroite fissure, invisible de loin, sauf par la verdure de ses bords, toutes les qualités du sol, tous les contrastes de sécheresse et d'humidité, toutes les différentes d'ombre et d'insolation sont brusquement juxtaposées et par suite nombre de plantes, bannies des vulgaires terrains de culture, trouvent dans ce coin respecté de l'homme un milieu propice où elles se développent avec joie. Le sable tamisé par les eaux a ses herbes spéciales, de même que les amas de cailloux éboulés et l'argile ocreuse et les interstices de la roche dure. Les terres végétales mélangées en diverses proportions ont aussi leur flore ou leur florule ; la pente rapide exposée au soleil du midi est revêtue d'herbes et d'arbustes qui se plaisent dans un terrain sec, le fond humide où ne darde jamais un rayon de soleil a tout une autre végétation, la vase où l'eau séjourne encore se distingue aussi dans ce monde végétal par des représentants qui lui sont propres.

Et pourtant nul désordre dans cette étonnante diversité ! Au contraire, les plantes groupées librement, suivant leurs affinités secrètes et la nature du terrain qui les porte, constituent par leur ensemble un spectacle emplissant l'âme d'une impression singulière d'harmonie et de paix. Là, rien d'artificiel ni d'imposé comme dans un régiment de soldats au geste mécanique, au costume uniforme, mais le pittoresque, le charme poétique, la liberté d'attitude et d'allure, comme dans une foule d'hommes de tous les pays où chacun se rapproche des siens. Il est vrai, dans ce ravin aussi bien que sur la terre entière, la bataille de la vie pour la jouissance de l'air, de l'eau, de l'espace et de la lumière ne cesse pas un instant entre les espèces et les familles végétales ; mais cette lutte n'a pas encore été régularisée par l'intervention de l'homme, et l'on croirait, au milieu de ces plantes si diverses et si gracieusement associées, se trouver dans une république fédérative où chaque existence est sauvegardée par l'alliance de toutes. Même les colonies de plantes étrangères à la nature libre sont respectées, du moins pour un temps : sur une corniche de terre qui s'est affaissée et qui reste suspendue au flanc de la berge, je vois se balancer les hampes flexibles d'une touffe d'avoine, humble colonie d'esclaves fugitifs aventurés dans un monde de libres héros barbares.

Aussi bien que le ruisseau de la vallée et les grands fleuves de la plaine, le petit ravin a ses bords ombragés d'arbres. Le tremble s'élève à côté du hêtre et du charme ; les feuilles si finement découpées du frêne se montrent entre deux larges ormeaux au branchage étalé ; le tronc blanc du bouleau resplendit à côté de la rugueuse et sombre écorce du chêne. Vers le haut de la pente, là où le ravin n'est plus guère qu'un plissement du sol, des pins à l'air grave, au feuillage presque noir, se sont assemblés comme pour un concile. Autour d'eux, la terre sans végétation a disparu sous une couche épaisse d'aiguilles de couleur de rouille, tandis que non loin de là, un joyeux mélèze, à la claire verdure, ne jaillit que par la cime, fièrement drapée de clématite, hors d'un fourré d'arbustes et de broussailles. A cause de l'extrême variété des conditions du sol, l'étroit rideau est bien plus riche en espèces diverses d'arbres que des forêts entières recouvrant de vastes territoires. D'ailleurs, en maint endroit, les troncs sont tellement rapprochés que d'une berge à l'autre, on ne voit pas se glisser un seul rayon de lumière ; du fond des gouffres, les arbres s'élancent comme les colonnes pressées d'un édifice, puis au niveau des berges, les branches s'étalent largement, enveloppent de leur verdure les troncs qui croissent sur la berge et vont avidement chercher leur nourriture d'air libre au-dessus des champs labourés

Sous ces voûtes d'ombre, dans les profondeurs du ravin, la température est toujours fraîche, même au plus fort de l'été ; les rameaux entrecroisés empêchent l'atmosphère humide de s'échapper dans l'espace et, grâce à la moite vapeur, les fougères aux grandes feuilles retombantes, les champignons groupés fraternellement en petites assemblées croissent et prospèrent sur toutes les berges. L'air est tellement pénétré d'humidité qu'il suffit de fermer les yeux pour se croire au bord d'un ruisseau glissant silencieusement dans son lit. D'ailleurs, l'eau est en effet bien là ; c'est en apparence seulement qu'elle a disparu. Les mousses qui tapissent le fond du ravin, et recouvrent les racines des arbres se sont gonflés de liquide pendant la dernière inondation : dilatées comme des éponges, elles gardent longtemps cette humidité nourricière, puis, à la moindre pluie, elles se remplissent de nouveau en absorbant avidement les gouttelettes tombées. Ainsi de

mousse en mousse et de plante en plante, dans la multitude infinie des cellules organiques, se retrouve encore le flot continu du ruisseau, de l'origine à l'issue du ravin. Sans doute on ne le voit pas, on ne l'entend point murmurer, mais on le devine et l'on jouit de la douce fraîcheur qu'il répand dans l'atmosphère.

Chose admirable et qui m'enchanté toujours ! ce ruisseau est pauvre et intermittent ; mais son action géologique n'en est pas moins grande ; elle est d'autant plus puissante relativement que l'eau coule en plus faible quantité. C'est le mince filet liquide qui a creusé l'énorme fosse, qui s'est ouvert ces entailles profondes à travers l'argile et la roche dure, qui a sculpté les degrés de ces cascades, et, par l'éboulement des terres, a formé ces larges cirques dans les berges. C'est aussi lui qui entretient cette riche végétation de mousses, d'herbes, d'arbustes et de grands arbres. Est-il un Mississippi, un fleuve des Amazones qui proportionnellement à sa masse d'eau, accomplisse à la surface de la terre la millièmes partie de ce travail ? Si les rivières puissantes étaient les égales en force du ruisseau temporaire, elles raseraient des chaînes de montagne, se creuseraient des abîmes de plusieurs milliers de mètres de profondeur, nourriraient des forêts dont les cimes iraient se balancer jusque dans les couches supérieures de l'air. C'est précisément dans ses plus petites retraites que la nature montre le mieux sa grandeur. Étendu sur un tapis de mousse, entre deux racines qui me servent d'appui, je contemple avec admiration ces hautes berges, ces défilés, ces cirques, ces gradins et la sombre voûte de feuillage qui me racontent avec tant d'éloquence l'œuvre grandiose de la goutte d'eau.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE VII : LES FONTAINES DE LA VALLÉE

A tous les ruisselets visibles et invisibles qui descendent de ravins et de vallées vers le ruisseau principal, s'ajoutent encore par dizaines et par centaines de petites sources et des veines d'eau, toutes différentes les uns des autres par l'aspect et le paysage de pierres, de ronces, d'arbustes ou d'arbres qui les entoure, différentes aussi par le volume de leurs

eaux et par l'oscillation de leur niveau suivant les météores et les saisons. Quelques-unes d'entre elles n'ont même qu'une existence temporaire ; après avoir coulé pendant un certain nombre d'heures, elles tarissent tout à coup ; la cascabelle qui s'en épanche cesse de murmurer, les parois de leur bassin se dessèchent, les herbes qu'elles humectent se penchent et languissent. Puis, après des minutes ou des heures, on entend un murmure souterrain, et voici l'eau qui s'élance de nouveau de sa prison de pierre, pour rendre la vie aux racines et aux fleurs ; de son murmure argentin, elle annonce joyeusement sa résurrection aux insectes tapis sous le gazon, à tout un monde d'infiniment petits attendant son réveil pour se réveiller eux-mêmes. Les physiciens nous expliquent la cause de ces intermittences ; ils nous disent comment l'eau s'écoule et s'arrête alternativement dans les cavités souterraines disposées en forme de siphon. Tout cela est joli, mais à ces jeux de la nature, à ces fontaines qui se montrent et se cachent tour à tour, nous préférons la source qui ne nous trompe point, dont nous entendons toujours le gai babil, et dans laquelle, à toute heure, nous pouvons voir se refléter la lumière tremblotante. Plus charmante aussi m'apparaît la fontaine, la plus discrète de toutes, qui jaillit au fond même du ruisseau et que reconnaît seulement l'observateur studieux de la nature. Au milieu de l'eau transparente, on ne saurait distinguer la colonne liquide de la source qui s'élève, mais elle ne s'en révèle pas moins par les ondulations des herbes que caresse son onde ascendante, par les bulles d'air qui s'échappent du sable et viennent éclater à la surface, par les bouillonnements silencieux qui se produisent sur la nappe de l'eau et se propagent au loin en rides graduellement affaiblies.

Inégales par le volume et par le paysage qui les environne, les fontaines ont aussi la plus grande diversité dans leur teneur en substances minérales, car toute pure que l'eau de la source paraisse à nos regards, elle n'est pas seulement, comme nous l'enseigne la chimie, une combinaison de deux corps simples, l'hydrogène, qui forme, dit-on, les immenses tourbillons des nébuleuses lointaines, et l'oxygène, qui pour tous les êtres est le grand aliment de la vie, elle contient aussi d'autres substances, soit roulant dans son lit à l'état de sabler ou de poussière, soit dissoutes dans la masse liquide et transparente comme elle.

Parmi les fontaines tributaires du ruisseau, il en est même une, jaillissant de roches dures, qui renferme des paillettes d'or dans ses alluvions. Si elle en contenait de grandes quantités comme certaines sources de la Californie, de la Colombie, du Brésil, de l'Oural, immédiatement une foule d'hommes avides se précipiteraient vers la bienheureuse fontaine, tous les sables qu'elle a déposés sur les berges de son bassin seraient passés au tamis, la roche même serait attaquée au pic et à la pioche et portée débris à débris sous les marteaux de l'usine ; bientôt les cabanes d'un village, peuplées de mineurs, remplaceraient les grands arbres et les prairies du vallon, plus populeux et plus prospère, deviendrait-il aussi à la longue plus instruit et plus heureux ; toutefois, c'est avec un sentiment de joie que nous nous promenons sur les bords inviolés de notre Pactole inconnu de la foule et que nous y retrouvons la solitude et le silence, comme aux premiers jours où nous y avons vu briller la parcelle d'or. Dans les environs, il n'existe heureusement qu'un seul chercheur de pépites, vieux géologue qui montre avec orgueil

quelques grains brillants contenus dans une boîte en carton : c'est là tout le fruit de ses longues recherches.

Une autre source, voisine du petit eldorado, est bien autrement prodigue en paillettes éclatantes. C'est une eau qui s'échappe de roches micacées et qui en apporte les débris à la lumière. Les paillettes, que le courant fait rouler sur le fond, tourbillonnent un instant sur elles-mêmes, puis se déposent à plat sur d'autres lamelles, de sorte qu'on en voit toujours luire le reflet sous l'eau frissonnante. Les enfants du voisinage aiment dans leurs jeux à venir puiser à pleines mains dans ce sable brillant ; ils entassent par monceaux les paillettes d'or et les paillettes d'argent. Heureusement il savent, pauvres enfants, que la masse reluisante n'est or ou argent qu'en apparence ; autrement, ils commenceraient peut-être au bord de la fontaine cette dure bataille de la vie que plus tard, devenus hommes faits, ils auront à se livrer les uns aux autres pour s'arracher, sous forme de monnaie, le pain de chaque jour.

Dans un petit vallon, au pied de rochers calcaires, s'épanche une autre fontaine, qui loin de rouler des paillettes brillantes dans ses eaux, recouvre au contraire d'une sorte d'enduit grisâtre les pierres de son lit, les feuilles, les branchilles tombées des arbustes voisins. Cet endroit se compose d'innombrables molécules calcaires dissoutes par l'eau dans l'intérieur de la colline. Arrêté dans son cours par un obstacle quelconque, le ruisseau rend maintenant les particules de pierre dont il était saturé. A côté du bassin croît une fougère qui balance ses feuilles vertes dans l'air humide, tandis que la racine baignée par l'eau est en partie enveloppée d'une gaine de pierre.

Ainsi varient les fontaines par les substances, solides ou gazeuses, qu'elles entraînent ou dissolvent dans leur cours souterrain et portent au dehors. Il en est qui contiennent du sel, d'autres sont riches en fer, en cuivre, en métaux divers ; d'autres encore pétillent d'acide carbonique, ou dégagent des gaz sulfureux. La proportion des mélanges qui s'opèrent ainsi dans le laboratoire des sources diffère pour chacune d'elle, et le chimiste qui veut connaître cette proportion d'une manière précise est obligé de faire une longue analyse spéciale, qu'il recommence plusieurs fois. Puis, quand il a pesé les diverses substances, il lui reste encore, en utilisant les moyens prodigieux que lui fournit maintenant la science, à étudier les raies colorées que l'eau de la source produit dans un spectre lumineux. Ces raies, qui permettent à l'astronome de découvrir les métaux dans les astres, brillant comme un point au fond de l'espace infini, révèlent également au chimiste les traces des corps qui se trouvent en quantités infinitésimales dans la goutte des fontaines. Le jour où deux Allemands ont signalé, arraché pour ainsi dire de la source, par la force de la science, des métaux que l'on ne connaissait pas encore est un des grands jours de l'histoire. Comparées à cette date, combien sont insignifiantes dans les annales de l'humanité les victoires ou la mort du plus célèbre des conquérants !

Différentes les unes des autres par les substances qu'elles apportent de leur voyage dans le monde souterrain les fontaines qui s'écoulent vers le ruisseau sont aussi de températures diverses. Il en est dont l'eau a précisément la chaleur moyenne de l'atmosphère qui pèse sur la contrée ; d'autres sont plus froides, parce qu'elles descendent des neiges ou parce qu'une forte évaporation se produit dans les canaux

intérieurs sous l'influence des courants d'air ; d'autres encore sont tièdes ou chaudes ; on en trouve à tous les degrés entre celui de la glace fondante et celui de la vapeur en explosion. Par sa température, la source nous donne ainsi comme un résumé de son histoire souterraine : il nous suffit d'y tremper le doigt et nous apprenons en même temps quel a été son voyage dans les gouffres cachés. Au bord d'une eau froide, nous regardons les monts neigeux et nous nous disons : « C'est de là-haut que descend la fontaine ! » Mais que l'eau soit tiède, c'est, à n'en pas douter parce qu'elle a d'abord trouvé son chemin de faille en faille jusqu'à une grande profondeur et qu'elle s'est réchauffée dans ces conduits ténébreux avant de remonter à la surface. Enfin, là où la température d'une source approche de celle de la vapeur chaude, nous savons par cela même que le ruisseau a coulé à deux ou trois kilomètres au-dessous du sol, car c'est à de pareilles profondeurs seulement que la température des roches est aussi élevée que celle de l'eau bouillante. Nous restons assis à notre aise sur le gazon au bord de la fontaine ; mais l'expérience si péniblement acquise par les mineurs dans leurs galeries profondes nous permet de suivre par la pensée l'itinéraire que le filet d'eau a suivi dans l'épaisseur des roches avant de jaillir au dehors.

Plus encore que les eaux froides, celles qui sont tièdes ou thermales travaillent à dissoudre la pierre dans l'intérieur des roches, puis à la déposer sous une autre forme à leur issue. En maints endroits, les eaux chaudes qui courent vers le ruisseau s'épanchent d'abord dans un large bassin qu'elles ont elles-mêmes apporté et sculpté molécule à molécule ; à côté se trouvent d'autres vasques délaissées, et çà et là les fentes qui s'ouvrent dans le rocher sont bordées de charmantes concrétions, pareilles aux revêtements de marbres plaqués sur les façades de nos édifices. Mais que sont ces faibles dépôts siliceux ou calcaires en comparaison des constructions énormes élevées en divers pays du monde par des rivières thermales, comme celles du Holly-Springs aux États-Unis ! Les voyageurs nous disent que ces eaux chaudes édifient de véritables châteaux, des citadelles, des remparts de plusieurs kilomètres de longueur. Blancs comme l'albâtre, les piliers et les contre-forts, incessamment grossis par les cascades ruisselantes, gagnent peu à peu sur la plaine. L'eau, construisant sans relâche, se ferme constamment à elle-même son propre passage, et sans cesse à la recherche d'un nouveau lit, laisse derrière elle des bassins, des ponts inachevés, des colonnades ébauchées. Des montagnes entières, que la géologie explore avec admiration, ont été bâties par les torrents d'eau chaude jaillissant des profondeurs.

Mais ces merveilles sont éloignées et peu nombreux sont parmi nous ceux qui peuvent contempler ces rivières chaudes à l'œuvre dans la construction de leurs édifices marmoréens. Plus modestes, les fontaines de notre petit bassin ne changent point le relief du sol et l'aspect des paysages en quelques années ; mais si elles mettent des siècles et des siècles à leur travail, elles n'en finissent pas moins par renouveler tout l'espace qu'elles arrosent ; elles changent peu à peu la pierre et se donnent ainsi un lit tout différent de celui que leur avait préparé la nature. Le géologue et le mineur qui pénètrent de force avec le pic et le marteau dans l'intérieur des rochers y découvrent des veines de jaspe et d'autres pierres transparentes ou colorées. C'est le filet d'eau thermique, portant l'argile en dissolution, qui l'a déposée dans la fissure où il roulait, puis qui changeant de cours, s'est épanché par d'autres failles. Tous ces filons sinueux qui traversent les roches

comme des veines de cristal, c'est à des ruisseaux qu'ils doivent leur origine : il est vrai que dans la plupart des cas, les eaux jaillissent des profondeurs du sol, non sous la forme liquide, mais sous la forme de vapeurs et à la température de plusieurs centaines de degrés, car autrement elles n'auraient pu dissoudre les matériaux qui tapissent les parois de leurs anciens lits. Ainsi les minerais d'or et d'argent ont été soufflés du fond des roches par les vapeurs d'un Pactole souterrain.

Fortes de la puissance énorme que leur donne le temps, les petites sources qui dissolvent les rocs et subliment les métaux, parviennent aussi quelquefois à secouer les montagnes. Par une belle soirée d'automne, une violente ondulation du sol se fit sentir dans le bassin du ruisseau ; les maisons se mirent à vibrer, à la grande terreur des habitants, et même quelques murs déjà lézardés s'écroulèrent. Ce furent là tous les malheurs causés par le tremblement de terre, mais pendant longtemps ils servirent de sujet d'entretien aux savants et aux ignorants de nos villages. Les uns parlaient d'une grande mer de feu qui remplirait la terre et disaient qu'une tempête en avait agité les vagues ; d'autres prétendaient qu'un volcan cherchait à pousser dans le voisinage et qu'avant peu un cratère allait s'ouvrir ; d'autres encore, qui ne savaient rien du feu central et n'avaient jamais vu ni cratère, ni coulée de laves, pensaient à un groupe de fontaines salines et gypseuses qui jaillissent dans un vallon au pied d'un coteau rocailleux ; voyant qu'après le tremblement de terre, elles avaient coulé troubles et boueuses et que plusieurs d'entre elles s'étaient déplacées, ils se demandaient si ce n'étaient pas là les véritables coupables. Pendant chaque seconde, pendant chaque minute, ces sources n'apportent, il est vrai, qu'une quantité presque infinitésimale de sel, de gypse et d'autres substances solides ; mais après des années et des siècles, il se trouve que les filets d'eau souterrains ont dissous des assises entières dans les fondements mêmes de la montagne. Les piliers trop faibles qui portent l'immense édifice cèdent sous le poids, les voûtes s'effondrent, le mont en frémit de la base au sommet, et la terre est agitée à des centaines de kilomètres de distance comme si une explosion terrible en avait disloqué les couches. Le géant Encelade qui vient de secouer ainsi les montagnes, les collines et les plaines, c'est l'aimable source dont une touffe d'herbe me cache à demi le bassin.

Heureusement, les fontaines savent se faire pardonner les moments de terreur qu'elles nous causent parfois en ébranlant le sol. Elles nous abreuvent, nous et nos troupeaux, elles arrosent nos champs et font lever les semences, elles nourrissent les arbres, elles nous apportent de l'intérieur de la terre des trésors que sans elles nous n'aurions jamais pu découvrir ; enfin elles fortifient nos corps, nous rendent la santé perdue, rétablissent l'équilibre de nos esprits troublés. Telles sont, au sortir de la terre bienfaisante, les vertus curatives des fontaines thermales et minérales que dans tous les pays civilisés on bâtit des édifices au-dessus des bassins pour en emprisonner l'eau et en mesurer soigneusement l'emploi dans les baignoires et les piscines. Afin de recueillir jusqu'à la dernière goutte du précieux liquide, les ingénieurs creusent au loin le rocher et saisissent au passage le filet qui ruisselle dans les failles, le jet de vapeur qui s'élance des profondeurs cachées. Avides de santé, les malades utilisent tout ce que la source apporte avec elle et tout ce qu'elle baigne de son eau ; ils respirent le gaz qui s'en échappe, ils se plongent dans les boues noires qu'elle forme avec le sable et l'argile, ils vont jusqu'à se recouvrir comme des tritons du limon vert qui s'étend en tapis sur les eaux. Toutefois ils ne poussent pas la

religion jusqu'à presser sur leurs corps les animaux qui naissent et se développent dans la douce tiédeur des eaux thermales. Il est de charmantes couleuvres qui vivent en grand nombre dans certaines sources : quand la baigneuse aperçoit tout à coup le reptile, déroulant à côté d'elle ses gracieux anneaux, elle ne croit point à l'apparition merveilleuse du serpent d'Esculape ; mais, pleine de terreur, elle s'élance en sursaut et pousse de grands cris.

Autrefois c'était aux sorciers et aux devins habiles de montrer aux malades la source où ils trouveraient la guérison ou l'allègement de leurs maux : aujourd'hui les médecins et les chimistes, remplaçant les magiciens du moyen âge, nous indiquent avec plus d'autorité l'eau bienfaisante qui nous rendra les forces et nous donnera une seconde jeunesse. Quand la science sera faite et que l'homme, sachant parfaitement quel doit être son genre de vie, saura en outre quelles eaux, quelle atmosphère conviennent à la guérison de ses maux, alors nous pourrons jouir de la plénitude de nos jours et prolonger notre existence jusqu'au terme naturel, pourvu que notre état social ne soit pas toujours de nous entre-haïr et de nous entre-tuer. En Arabie, les fanatiques souverains des Wahabites faisaient boucher soigneusement toutes les fontaines thermales et minérales, de peur que leurs sujets, assurés de la vertu de ces eaux jaillissantes oubliassent de mettre leur confiance en la seule puissance d'Allah. Dans l'avenir, au contraire, nous saurons utiliser chaque goutte qui s'échappe du sol, chaque molécule qu'elle amène à la surface de la terre et nous lui assignerons son rôle pour le bien-être de l'humanité.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE VIII : LES RAPIDES ET LES CASCADES

Mêlant tout dans son lit, eaux descendues de la montagne et remontant des profondeurs, sources froides, tièdes et thermales, salines, calcaires, ferrugineuses, le ruisseau grossit, grossit à chaque tournant de la vallée, à chaque nouvel affluent. Rapide et bruyant comme un jeune homme entrant dans la vie, il mugit et s'élance par bonds désordonnés ; lui aussi se calmera, il ralentira son courant en arrivant à la plaine horizontale et monotone ; maintenant il glisse joyeusement sur la pente et se hâte vers la mer. Il est encore dans la période héroïque de son existence.

Dans cette partie de son cours, les rapides, les cascadelles, les chutes sont les grands phénomènes de la vie du ruisseau. Non encore assez fort pour égaliser complètement la pente de son lit, pour creuser toutes les assises et les saillies des roches, pour réduire en poussière tous les blocs épars, le ruisseau doit surmonter ces obstacles en s'épanchant par-dessus. Les chutes varient à l'infini, suivant la hauteur des roches qu'elles ont à franchir, suivant l'inclinaison des pentes, l'abondance des eaux, l'aspect des berges, la végétation des bords et des pierres immergées. Toutes différentes les unes des autres, toutes aussi belles, soit par leur grâce, soit par leur majesté, et c'est avec bonheur que l'on s'assied à côté d'elles en se laissant mouiller de leur écume.

Les rapides sont les cascades ébauchées qui prennent leur élan, puis s'arrêtent et se précipitent de nouveau. Ici l'eau qui se heurte contre une pierre moussue l'enveloppe comme d'un globe de verre transparent et en ceint la base d'un liseré d'écume ; là, le courant incliné s'enfuit rapidement entre deux roches, puis au-dessus d'écueil cachés se plisse en vague parallèles ; plus loin, le flot se divise en plusieurs filets s'élançant par bonds inégaux. L'eau profonde, la mince nappe, la frange d'écume se succèdent en désordre jusqu'au bas de la pente, où le ruisseau reprend son calme et l'égalité de son cours.

Et parmi les cascades, quelle étonnante diversité ! J'en connais une, charmante entre toutes, qui se cache sous le feuillage et sous les fleurs. Avant de se précipiter, la surface du ruisseau est parfaitement lisse et pure ; pas une saillie de rocher, pas une herbe du fond n'en interrompent le cours silencieux et rapide ; l'eau coule dans un canal aussi régulièrement taillé que s'il avait été creusé de main d'homme. Mais à l'endroit de la chute, le changement est soudain. Sur la corniche d'où l'eau s'élance en cascade se dressent des massifs de rochers pareils aux piles d'un pont écroulé et s'appuyant sur de larges contre-forts à la base assiégée d'écume. Des bouquets de saponaires et d'autres plantes sauvages poussent comme en des vases d'ornement dans les anfractuosités des

pointes qui dominent les cascades, tandis que des ronces et des clématites, déployées en rideau, attachent leurs guirlandes aux saillies de la pierre et voilent les nappes partielles de la chute. L'épais réseau de verdure oscille lentement sous la pression de l'air qu'entraîne avec elle l'eau plongeante, et les lianes isolées, dont les extrémités baignent dans les remous écumeux, frémissent incessamment. L'oiseau vient faire son nid dans ce feuillage et s'y laisse balancer par le flot. Tout paré de fleurs au printemps, orné de fruits en été et en automne, le rideau suspendu devant la cataracte en étouffe à demi le fracas ; on pourrait le croire éloigné si le soleil, dardant ses rayons à travers les branches, ne faisaient briller çà et là un diamant sous la verdure.

A quelques distances de cette cascade voilée sous les feuilles et les fleurs, une autre assise de roches traverse le ruisseau, mais elle est fort dure et l'eau n'a guère pu l'entamer pour y creuser son lit. Il lui a donc fallu s'étaler au large, en déblayant pierres et terre végétale, et se diviser en de nombreux filets cherchant chacun quelque endroit favorable pour faire leur plongeon. Étendu sur une roche polie qui s'élève au milieu des cascates, nous les voyons bondir de tous les côtés, les unes assez fortes pour entraîner des blocs de pierre, les autres trop faibles pour déraciner une touffe de gazon. Ici est une petite nappe d'eau qui s'étale sur un rocher tout capitonné de limon vert, puis se glisse sous une assise surplombante bordée de fougères, et s'échappe furtivement entre deux tiges de saules inclinés. Plus loin, un mince filet liquide, contenu dans une sorte de rainure, ruisselle, scintille et gazouille en tombant. Une autre coule dans une faille noirâtre et l'on n'en voit du dehors que des éclairs indistincts ; une autre encore s'élance deçà et delà, se tord comme un serpent aux anneaux alternativement noirs et argentés. A travers les roches, les herbes, les arbrisseaux, tous les ruisselets séparés pour un instant se rapprochent de nouveau comme une troupe d'enfants à l'appel d'une mère. Et tout cela rit et chante avec joie. Chaque cascade a sa voix, douce ou grave, argentine ou profonde, et toutes s'accordent en un concert charmant qui berce la pensée et, comme la musique, lui donne un mouvement égal et rythmé. Enfin tous les filets épars se sont réunis dans le lit commun, ils entre-croisent leurs courants et leurs bordures d'écume, puis reprennent ensemble le chemin de la plaine.

La cataracte est bien autre chose. Ici, les eaux ne s'étalent pas sur un large espace pour ruisseler comme au hasard, elles se réunissent, au contraire, pour s'élancer en une masse compacte dans l'étroit passage laissé entre deux pointes de roc. Déprimé sur les bords et gonflé au milieu à cause de l'appel du courant, le ruisseau se rétrécit et se bombe jusqu'à la corniche d'où il prend son élan. L'eau, emportée d'une vitesse extrême, a perdu ses vaguelettes, ses petites ondulations ; toutes ses rides, allongées par la rapidité du flot, se sont chargées en autant de lignes perpendiculaires comme travées par la pointe d'un stylet. Semblable à une étoffe soyeuse qui se déploie, la nappe liquide se détache de l'arête du rocher et se recourbe au-dessus d'une noire allée au fond de laquelle bouillonnent les eaux. A la base de la cataracte, c'est un chaos d'écume. La masse qui plonge se brise en vagues entre-heurtées qui reviennent en tumulte au-devant de la gerbe unie et s'acharnent contre elle comme pour l'escalader. Dans le gouffre tonnant l'eau et l'air, entraînés en même temps par la trombe, se mêlent confusément en une masse blanche qui s'agite sans fin : chaque flot, changeant incessamment de forme, est un chaos dans le chaos. En s'échappant du tourbillon, l'air emprisonné soulève des fusées de

gouttelettes qui s'élancent dans l'espace en brouillards et s'irisent au soleil. Parfois aussi, enfermé sous la gerbe plongeante, il y entraîne avec lui des nappes écumeuses que l'on voit à travers le flot bleu s'agiter le long du rocher comme des spectres blanchâtres. Bien loin encore en avant de la chute continue le bouillonnement du ruisseau. De chaque côté tournoient de violents remous au fond desquels s'entre-choquent des pierres, creusant pour les âges futurs des « marmites de géants ». Sous la pression de l'orage qui la poursuit, l'eau toute blanche et pétillante s'enfuit dans le canal ; toutefois, elle se ralentit peu à peu, elle prend une nuance d'un bleu laiteux comme celle de l'opale, puis elle n'offre plus que de légères stries d'écume et bientôt elle retrouve son calme et son azur. Rien ne rappelle plus la chute soudaine du ruisseau, si ce n'est la fumée de gouttelettes que l'on voit briller au loin sur la masse croulante et le mugissement continu qui fait vibrer l'atmosphère.

Certes, la modeste cataracte du ruisseau n'est point une « mer qui tombe » comme le saut du Niagara ; mais, aussi petite qu'elle soit, elle n'en laisse pas moins une impression de grandeur à celui qui sait la regarder et ne passe pas indifférent. Irrésistible, implacable, comme si elle était elle-même poussée par le destin, l'eau qui s'écoule est animée d'une telle vitesse que la pensée ne peut la suivre : on croirait avoir sous les yeux la moitié visible d'une large roue tournant incessamment autour du rocher : à regarder cette nappe, toujours la même et toujours renouvelée, on perd graduellement la notion des choses réelles. Mais pour se sentir puissamment étreint par tout le vertige de la cascade, c'est en amont qu'il faut regarder, au-dessus de l'endroit où l'eau cesse de couler sur le fond et, décrivant sa courbe, plonge librement dans l'espace. Les îlots d'écume, les feuilles entraînées arrivent lentement sur la masse unie, comme des voyageurs dont rien ne trouble la quiétude ; puis, tout à coup, les voilà qui frémissent, qui tournent sur eux-mêmes, et de plus en plus rapides, s'élancent dans un pli de l'eau pour disparaître avec la chute. Ainsi, dans une procession sans fin, tout ce qui descend à la surface de l'eau obéit à l'attraction du gouffre : on voit ces objets s'enfuir comme des stries rapides, comme des traits aussitôt évanouis qu'entrevenus ; le regard, entraîné lui-même sur la pente par cette fuite désordonnée des feuilles et des archipels d'écume, cherche à se reposer dans l'abîme vers lequel tout semble marcher : c'est là, semble-t-il, dans le gouffre mugissant, que doit se trouver la paix.

Parfois un insecte qui se débat dans le courant ou qui cherche à monter sur une feuille flottante arrive, lui aussi, lentement porté vers le précipice. Il agite les pattes et les antennes en désespéré, il se ploie et se tord dans tous les sens ; mais dès qu'il a senti l'attraction terrible, dès qu'il a commencé de décrire avec la masse de l'eau la grande courbe de la chute, il arrête soudain ses mouvements, il se laisse entraîner et s'abandonne à la destinée. C'est ainsi qu'un Indien et sa femme, ramant dans leur pirogue en amont de la cataracte du Niagara, furent saisis par un remous violent et portés vers les chutes. Longtemps ils essayèrent de lutter contre la pression terrible ; longtemps, les spectateurs angoissés qui couraient le long du rivage purent croire que les deux rameurs tiendraient tête au courant et parviendraient à le remonter ; mais non, la pirogue est vaincue dans son effort ; elle cède, cède de plus en plus ; elle descend en dérive sur le flot ; elle approche de la courbe terrible, tout espoir est perdu. Alors les deux Indiens cessent de ramer, ils croisent les bras, regardent avec sérénité l'espace qui tourbillonne autour d'eux, et fiers

jusque dans la mort, comme il convient à des héros, ils s'engouffrent dans la trombe immense.

Vue par le regard de la science dans l'infinité des âges, la cascade elle-même n'est pas un phénomène moins fugitif que ces insectes et ces êtres humains emportés dans le gouffre, car elle aussi a commencé, elle aussi doit disparaître. A la surface de la terre, tout naît, vieillit et se renouvelle comme la planète elle-même. Toute vallée, lorsqu'elle livra pour la première fois passage au fleuve ou au ruisseau qui la parcourt, était bien plus accidentée qu'elle ne l'est actuellement : succession bizarres de fissures et de bassins, elle n'offrait qu'une série de lacs unis et de cascades plongeantes ; mais peu à peu la pente s'est égalisée, les lacs se sont remplis d'alluvions, les cascades qui creusent graduellement le rocher se sont changées en rapides, puis en courants pacifiques. Tôt ou tard, le ruisseau s'écoulera d'un flot égal vers la mer. A la fin, toute inégalité devrait disparaître, si la terre, en vieillissant d'un côté, ne rajeunissait pas de l'autre. S'il est des montagnes qui s'abaissent, rongées par les intempéries, il en est aussi qui s'élèvent, poussées vers la lumière par les forces souterraines ; tandis que des fleuves tarissent lentement, bus par le désert, des torrents naissent et grandissent ; des cascades s'oblitérent, mais d'autres, après avoir rompu les parois qui les retenaient, s'épanchent de lacs élevés et se déploient en voiles légers ou en puissantes gerbes sur le flanc des monts.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

Chapitre IX: Les sinuosités et les remous

Puisque des rochers de la montagne à la plaine basse, le sol, remanié par les eaux pendant la série des âges, s'incline en pente régulière vers le bord de l'océan, le ruisseau, semble-t-il, devrait s'écouler en ligne droite, entraîné par son poids ; mais au contraire, son cours est une succession de courbes. La ligne droite est une pure abstraction de l'esprit, et comme le point mathématique, autre chimère, n'a d'existence que pour les géomètres. Dans les profondeurs des cieux, le soleil, les satellites, les comètes, tourbillonnent en rondes immenses ; sur notre boule planétaire, emportée comme les autres dans une spirale d'ellipses infinies, les ouragans, les trombes, les vents, les moindres souffles de l'atmosphère se propagent en tournoyant ; les eaux de la mer se plissent et se déroulent en lames arrondies ; toutes les formes organiques, animaux et plantes, n'offrent dans leurs cellules et leurs vaisseaux que des surfaces courbes et des sinuosités ; même les durs cristaux, regardés à travers le microscope, n'ont plus ces plans réguliers, ces arêtes inflexibles qu'ils ont sous notre œil nu : les dents, les flèches, les spicules, les stries des minéraux et des organismes infiniment petits révèlent les molles ondulations de leurs contours sous le regard de l'instrument qui les scrute. Partout où se produit un mouvement, dans la pierre aussi bien que dans tous les autres corps et dans l'ensemble des mondes, ce mouvement, résultant de plusieurs forces, s'accomplit suivant une direction curviligne.

Quant au ruisseau et aux eaux qui l'emplissent, nul besoin n'est de s'armer des yeux d'un microscope pour en voir les sinuosités et les tourbillons. Dans le lit, tortueux lui-même, et sous les arbres qui l'ombragent, tout se meut en cercles, en remous, en spirales : les herbes du fond, chevelures onduleuses, les rides de la surface, les libellules qui volent au-dessus des joncs, qui se rencontrent, puis se séparent pour se rencontrer encore, les moucheron qui tournoient dans une ronde sans fin, le vent qui passe en dessinant en noir sur la nappe brillante des bouffées circulaires ; je ne vois que courbes gracieusement entre-croisées, que cercles enlacés, que figures aux contours flottants. Ainsi que l'indiquent les plongeurs et les émergences successives de la feuille entraînée, l'eau qui vient de descendre vers le fond, remonte par une nouvelle courbe vers la surface, s'étale à la lumière, puis disparaît encore au-dessous de courbes liquides, qui, elles aussi, viennent de couler vers le fond du lit. Sous l'impulsion du courant, les molécules d'eau changent incessamment leur position respective ; elles se dirigent vers la droite, mais une autre molécule les fait dévier à gauche. Dans le lit commun, chaque gouttelette a son cours particulier, bizarre série de courbes verticales, horizontales, obliques, comprises dans les grands méandres du ruisseau : c'est ainsi que les circuits d'une planète se développent dans l'immense orbite du système solaire qui les entraîne.

Pris dans son ensemble, le ruisseau tout entier se déplace de côté et d'autre comme les gouttes qui les composent. Sa masse, arrêtée par quelque roche ou par un tronc d'arbre placé en travers du lit, glisse latéralement et va se heurter contre une berge. Repoussée par l'obstacle, elle rebondit vers la rive opposée, la frappe, et de nouveau rejetée obliquement, s'élance en sens inverse. ainsi le courant se porte incessamment d'un bord à l'autre par courbes successives : de la source à l'embouchure, c'est un long ricochet de l'eau entre les deux rivages. Les rondeurs convexes et concaves alternent le long des bords : c'est un rythme, une musique pour le regard.

D'ailleurs, la régularité des courbes n'est point mathématique ; les méandres varient de forme à l'infini suivant la nature des terrains, la déclivité du sol, la violence du courant, les débris roulés sur le fond du lit. entre les parois de rochers, les angles sont faiblement arrondis, les tournants soudains ; l'eau, impuissante à sculpter profondément les assises de la pierre, revient brusquement sur elle-même : dans les montagnes surtout, là où la pente du lit est très-considérable, le torrent enfermé dans les défilés se jette de droite et de gauche par élans successifs, comme un animal poursuivi qui cherche à déjouer le chasseur. Dans la plaine, les berges consolidées par les racines des grands arbres résistent aussi pendant longtemps à l'action du courant, et dans maints endroits le canal du ruisseau n'offre que de faibles sinuosités sur une longue étendue : en se retenant de la main à une forte branche et en se penchant au-dessus du flot, on voit se développer au loin, comme dans une allée, la perspective des troncs et des branches reflétée dans l'eau, çà et là rayée de lumière ; toutefois là aussi, l'avenue, presque droite en apparence, finit par aboutir à un méandre, auquel succèdent d'autres tours et détours, jusqu'à ce que le ruisseau se mêle aux eaux d'un fleuve pour aller s'engloutir dans la mer.

Les cours d'eau qui présentent de la manière la plus charmante cette succession rythmée des anses et des presqu'îles sont les torrents étalés à l'aise dans un large lit de sables ou de galets et les ruisseaux ou les rivières qui coulent dans les prairies, entre des berges sablonneuses, s'éboulant facilement sous la pression du flot. Tels sont les bords de notre ruisseau dans presque toute la partie de son cours qui commence au sortir des montagnes. Comme tant d'autres eaux courantes chantées par les poètes, il rappelle à l'imagination le serpent qui glisse dans l'herbe en déroulant ses anneaux. Vu du haut d'une colline, les méandres brillent à la lumière comme les plis et les replis de couleuvres aux reflets argentés ; seulement, plus grands que les dragons de l'antique mythologie, ces gigantesques serpents ont pour lit une vallée qui s'étend à perte de vue, depuis les montagnes jusqu'aux plaines basses ou même aux plages sablonneuses de l'océan. Dans presque toutes les contrées du monde, les campagnards ont naturellement eu l'idée d'assimiler la source du ruisseau à la tête de l'immense animal : la fontaine jaillissante est pour eux le Chef de l'Eau, Ras el Aïn. Ainsi la rivière de Drot, dans le midi de la France, serpente du village de Cap-Drot ou Chef-Drot, qui le domine à la source, à celui de Cau-Drot ou Queue-Drot, qu'il baigne à son embouchure dans la Garonne.

Comme notre ruisseau, comme toutes les rivières et tous les fleuves, comme ce tortueux Méandre d'Asie qui a donné son nom aux sinuosités des cours d'eaux, les ruisselets de quelques mètres de longueur qui se creusent sur la plage de l'océan après le reflux de la marée ont aussi la forme serpentine la plus gracieuse. Chacun de ces petits sillons avec

les affluents presque imperceptibles qui le rejoignent se dessinent sur le sol comme l'image d'un arbuste aux tremblotantes ramures. D'une seule de ses vagues qui s'écroule avec fracas sur le bord, la puissante mer recouvre d'une couche de sable tous ces petits systèmes de fleuves en miniature ; mais les filets d'eau qui redescendent se creusent de nouveau un chemin, et leurs lits, larges de quelques millimètres à peine, se développent de nouveau en une série d'ondulations régulières. Qu'un trou se forme dans le sable au-dessus de quelque débris roulé par le flot ou de la retraite d'un animal marin, et le petit torrent de gouttelettes entraîné vers cet entonnoir y disparaît en tournoyant avec un mouvement analogue à celui d'une vis. De même quand le microscope nous révèle les mystères de la simple goutte à peine visible à l'œil nu, qu'y voyons-nous sinon des courants sinueux et des remous circulaires, comme dans les fleuves et dans le grand océan ? Le voyage de l'eau qui descend de la montagne vers la mer se fait par un circuit de courbes s'entrecroisant à l'infini. Est-ce pour cela que la légende germanique nous représente les ondines des ruisseaux planant la nuit en vastes rondes et rasant du pied la nappe des fontaines ?

C'est au-dessus de ces remous et des tourbillons que les danses de ces nymphes entrevues par les poètes doivent être interminables, car l'eau y tournoie sans fin comme en un cercle qui n'a point d'issue. Au pied d'une cascade, un promontoire de rocher, assiégé par le torrent d'écume, protège de sa masse un bassin tranquille où tournoient ainsi les eaux rejetées latéralement par le flot. Rien de plus gai à première vue, et de plus attristant à la longue que le spectacle offert par le mouvement d'un objet qui s'est égaré dans le remous en tombant avec la cascade. Un gland de chêne encore muni de sa cupule vient d'être entraîné par la chute et reparaît au milieu de l'écume. Pendant quelques instants, il semble s'enfuir avec le courant, mais un flot oblique le pousse à l'écart, il entre dans le remous et, rasant la base du rocher, retourne peu à peu vers la cascade. Déjà il se trouve dans le conflit des eaux entre-choqués, néanmoins il avance toujours, et bientôt il arrive sous le poids du ruisseau qui s'écroule ; alors, comme animé d'une volonté soudaine, il pirouette et s'engouffre en tournoyant. Plus bas, il reparaît avec les eaux calmes, mais pour recommencer sa ronde, et s'enfuir encore sous le choc d'une nouvelle douche. Parfois, il s'élance si loin qu'on le croit sur le point d'échapper définitivement à l'appel du remous ; il semble se décider à partir en compagnie d'un petit flocon d'écume ; mais non, il hésite encore, puis, comme un navire armé de son gouvernail, il tourne de nouveau le cap vers la cascade et reprend son mouvement gyroïde. Peut-être cette ronde sans fin durera-t-elle jusqu'à ce que la cupule se détache du gland et que celui-ci, entièrement imprégné d'eau, tombe au fond du lit pour s'y désagréger peu à peu et s'y transformer en vase. On trouve quelquefois sur le bord du ruisseau d'étranges boules hérissées de piquants comme des châtaignes encore sur l'arbre : ce sont des amas d'épines qui se sont agglomérées en tournoyant dans un remous.

Lors des grandes crues du ruisseau, alors que ses eaux entraînent au loin non-seulement des glands de chêne, des branchilles et des épines, mais aussi des arbres entiers, c'est dans le tourbillon du bassin que finit, du moins pour un temps, l'odyssée des troncs voyageurs. Un matin, quelques amis et moi nous étions allés visiter la cascade pour en voir briller aux premiers rayons du soleil l'écume nuancée de rose. Un grand sapin, ébranché par ses chocs contre les pierres, tournoyait lourdement dans le gouffre. Jeunes et

fort ignorants encore des choses de la nature, nous regardions avec étonnement les soubresauts et les plongeurs de la masse énorme. Sans trêve, sans repos, le tronc ballotté des eaux allait de la cascade au rocher et revenait du rocher à la cascade ; là, il roulait sur lui-même, se perdait un instant dans l'ouragan d'eau et d'écume, puis reparaisait au loin en se dressant hors de l'abîme comme un mât de navire naufragé. Retombant avec bruit, il flottait lentement jusqu'à l'extrémité du bassin, et se heurtait contre une paroi qui le renvoyait vers la cataracte. Symbole des malheureux que poursuit l'inexorable destin, il tournait, tournait sans cesse comme la bête féroce enfermée dans une étroite cage de fer. Pourtant nous attendions naïvement qu'il voulût bien sortir du cercle fatal et flotter vers la vallée sur le courant ; secrètement irrités contre lui de ce qu'il tardât si longtemps à continuer son voyage, nous nous étions promis d'attendre son départ pour aller savourer en triomphe notre déjeuner. Mais hélas ! le monstre ne mit point de terme à ses rondes et à ses plongeurs, et pressés par la faim, nous dûmes nous résigner à partir honteusement, en jetant un dernier regard de courroux sur le tronc d'arbre qui tournoyait toujours. avant de se décider au départ, il attendait que le courant eût changé de niveau.

Non-seulement, l'eau s'écoule par des sinuosités sans fin, méandres, tourbillons et remous, mais aussi toute impulsion venue du dehors se propage en courbes et en rondeurs à la surface du ruisseau. Qu'une feuille tombe d'un arbre, qu'un grain de sable se détache de la berge, et sous le poids du faible objet, l'eau se plisse légèrement. Autour de la dépression, se dresse un rebord circulaire, entouré lui-même par une petite fosse. Un second anneau concentrique, puis un troisième, puis un autre et d'autres encore se forment autour du premier ; la surface entière du ruisseau se couvre de ronds, de plus en plus larges, espacés, indistincts. En frappant contre le rivage, chaque ourlet de l'eau se réfléchit en sens inverse et croise les vaguelettes qui le suivaient ; d'autres séries de plis produits par la chute d'un nouveau grain de sable ou par un tourbillonnement de l'onde s'entremêlent aux premiers : une multitude de lignes, se propageant dans tous les sens, s'élèvent et s'abaissent comme les mailles d'un réseau dont le regard exercé peut seul distinguer la trame. Comparées à la largeur du ruisseau, ces faibles ondulations sont des milliers de fois plus hautes que les plus fortes vagues roulant à la surface de la mer. Réfléchis par la nappe mouvante, les arbres du bord, les branchages entre-croisés, les nuages du ciel se balancent, se tordent, se déplacent en ondulations rythmiques : l'immensité de l'espace semble danser sur le flot scintillant.

Si la masse liquide du ruisseau n'était pas entraînée vers la mer et restait immobile comme celle d'un lac ou d'un étang, chaque vaguelette concentrique s'y développerait en un rond d'une régularité parfaite ; mais le courant est rapide, les molécules d'eau se déplacent sans cesse, et par conséquent le cercle régulier, comme la ligne droite, devient une pure abstraction. De cette déformation des cercles résulte une variété de plus dans l'entre-croisement des rides. Les inégalités du courant qui entraîne le système entier des ondulations modifient les courbes, soit en les rapprochant, soit en les éloignant les unes des autres ; un obstacle comprime et fronce les vaguelettes ; une impulsion rapide les écarte, les allonge, en polit la surface : aux dimensions de chaque intervalle entre les rides on pourrait calculer exactement la vitesse de tous les petits courants partiels qui composent le grand courant. Sur les hauts fonds où chaque caillou sert de digue pour arrêter le flot, où chaque passage entre deux galets est une écluse à travers laquelle l'eau

se précipite, la nappe du ruisseau se trouve divisée en un nombre infini de petits triangles sphériques, réseau de rides qui est en même temps un réseau de lumière et qui fait vibrer et scintiller les pierres éclatantes du fond.

D'ailleurs, ce ne sont pas seulement des corps inertes qui rident la surface du ruisseau, ce sont aussi des êtres vivants qui, en se déplaçant eux-mêmes, déplacent constamment le centre des ondulations. Un poisson qui passe comme un dard donne à l'ensemble des vibrations la forme d'un ovale très-allongé ; l'insecte patineur, qui s'avance par élans successifs, laisse derrière lui deux sillages obliques enfermant des cercles inégaux ; une autre bestiole, une abeille peut-être, tombée du haut d'un arbre, se débat en tournoyant et en agitant ses ailes d'une telle vitesse que l'eau est ridée d'une myriade de lignes vibrantes entre-croisant leurs innombrables cercles : la figure bizarre de géométrie qui s'agit avec tant de vivacité est lentement emportée par le fil du courant ; mais voici qu'elle disparaît tout à coup. D'une bouchée, un poisson vient d'avaler l'insecte et d'arrêter tout son cortège de lignes tournoyantes.

Et moi aussi, tranquille contemplateur du ruisseau et de ses merveilles, je puis varier à l'infini l'aspect de la surface liquide en laissant ma main tremper dans le flot. Je la promène au hasard et chacun de ses mouvements modifie les ondulations de la nappe changeante. Les rides, les remous, les bouillonnements se déplacent ; tout le régime du cours d'eau varie à ma volonté suivant la position de mon bras, et ces vaguelettes qui se forment sous mes yeux, je les vois se reployer vers le courant, se mêler à d'autres ondulations, de plus en plus affaiblies, mais toujours reconnaissables, se propager jusqu'au tournant du ruisseau. La vue de toutes ces rides obéissantes à l'impulsion de ma main réveille en moi une sorte de joie tranquille mêlée à je ne sais quelle mélancolie. Les petites ondulations que je provoque à la surface de l'eau se propagent au loin, et de vague en vague, jusque dans l'espace indistinct. De même toute pensée vigoureuse, toute parole ferme, tout effort dans le grand combat de la justice et de la liberté se répercutent souvent à l'insu de nous-mêmes, d'homme à homme, de peuple en peuple et pendant la longue suite des âges jusqu'au plus lointain avenir. Mais si je me place à un autre point de vue et que j'envisage de haut la succession des choses, alors l'histoire de l'humanité tout entière n'est plus, suivant l'expression de Helmholtz, qu'une ride presque imperceptible sur la mer sans bornes des temps.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE X : L'INONDATION

Pendant de longues heures de promenade nous suivons du regard le fil du courant, et bien rarement la surface du ruisseau change à nos yeux. C'est toujours aux mêmes endroits, semble-t-il, que les feuilles en dérive entrent dans le remous et plongent en tournoyant ; c'est aux mêmes endroits que l'eau s'étale en nappes, se plie en ondulations, se redresse en vagues, se précipite en rapides ; c'est à la même hauteur, on le croirait du moins, que trempent les racines des vergues et que la fleur du myosotis baigne dans l'eau transparente.

Pourtant la masse d'eau change sans cesse, et en même temps changent aussi la place des tourbillons, la forme des nappes et des ondulations, la hauteur et en même temps changent aussi la place des tourbillons, la forme des nappes et des ondulations, la hauteur des cascadelles, l'immersion des plantes et des racines d'arbres. Il serait facile d'apercevoir toutes ces petites variations du flot si au lieu de mesurer l'eau d'un regard distrait, on en constatait la hauteur au moyen d'instruments de précision. D'ailleurs, si les oscillations du ruisseau sont très-faibles pendant les beaux jours, alors qu'on aime à se promener au bord de l'eau courante, elles sont au contraire fortes et soudaines après les brusques changements de température et les grandes averses. Que malgré la pluie, le vent et l'orage, on ne craigne pas de s'installer sur la rive, à l'abri précaire qu'offre le tronc d'un saule creusé par le temps, et l'on verra combien le ruisseau peut se gonfler avec rapidité, comment il double la vitesse de son courant, emplît son lit jusqu'aux bords et dépasse les berges pour se déverser dans les champs en culture.

Dans les gorges des montagnes, les crues et les inondations sont encore bien autrement soudaines. Là, les pluies quelaissent tomber les nuages en se déchirant aux arêtes des rochers glissent aussitôt sur les déclivités ; de tous les couloirs, de tous les ravins, accourent les filets d'eau et les torrents, pour se réunir en masse énorme dans les grands cirques ouverts à l'origine de presque toutes les vallées. A l'eau de pluie ou même aux amas de neige à demi fondue que la tiède averse a détachée des pentes, se mêlent les

débris fangeux, les pierrailles, les quartiers de roche tombés des flancs de la montagne ; dans le lit où d'ordinaire un petit torrent d'eau pure bondit en cascates argentines coule maintenant avec fracas une sorte de bouillie, à demi liquide, à demi solide, qui est en même temps un déluge et un écroulement. Ce sont là les phénomènes qui, dans la série des temps, abaissent peu à peu les montagnes et les étendent en alluvions horizontales sur les plaines et sur le fond des mers. Ces fontaines de torrents finissent par avoir raison des plus hautes cimes ; elles renverseront les Andes et l'Himalaya, comme elles ont déjà renversé des crêtes non moins élevées, que les géologues nous disent avoir existé jadis.

Je me rappelle encore la terreur d'une nuit passée au bord de la Chirua, petit torrent de la Sierra Nevada, dans les États-Unis de Colombie. La journée avait été fort belle ; seulement un orage avait éclaté à quelques lieues de là dans les gorges supérieures de la montagne, et cet orage même avait contribué à la beauté de la soirée : le soleil s'était couché dans sa gloire et la splendeur de l'horizon empourpré avait été rehaussé par l'étrange contraste de ces nuages sombres aux reflets cuivreux, qui nous cachaient les cimes de quelques montagnes et d'où l'on entendait sortir un roulement continu. Du reste, à la tombée de la nuit, la violence de l'orage était brisée, le tonnerre se tut, les derniers éclairs s'éteignirent, et bientôt la lune, apparaissant au-dessus de la crête lointaine, sembla disperser dans le ciel les lambeaux de nuées, de même qu'un navire écarte de sa proue les îlots d'algues flottantes.

Plein de confiance, et fatigué par une longue course, je ne perdis point mon temps à chercher un gîte. La plage de sable fin brillait aux rayons de la lune et je voyais sans peine qu'elle m'offrirait une couche agréable, plus douce et moins humide que l'herbe de la forêt ; en outre j'étais sûr de ne pas mettre dans les ténèbres la main sur un serpent endormi, et contre tout autre animal, j'avais l'avantage de me trouver dans un espace libre d'où je pouvais, à la moindre alerte, discerner mon ennemi. Je me débarrassai de mon havresac pour en faire un coussin, je débouclai ma ceinture, et la main sur mon couteau, je m'assoupis. Heureusement, les moustiques ne cessèrent de troubler mon repos ; tout en dormant d'un sommeil indécis, je laissais mon oreille encore vaguement ouverte aux bruits du dehors ; j'entendais la fanfare triomphante des moustiques et les glapissements des singes hurleurs. Mais voici qu'à ce triste concert se mêle tout à coup un murmure grandissant comme celui qu'une foule lointaine : ce sont des sanglots, des gémissements, des cris de désespoir. Mon rêve devient de plus en plus inquiet et se change en cauchemar ; je me réveille en sursaut. Il était temps : mes yeux, écarquillés par la terreur, aperçurent en amont une sorte de muraille mobile précédée d'une masse écumeuse et s'avançant vers moi avec la vitesse d'un cheval au galop. C'est de ce mur d'eau, de boue et de pierres que s'échappait le fracas, terrible maintenant, qui m'avait réveillé. Je ramassai mon bagage à la hâte, et en quelques bonds j'eus gravi la berge du torrent. Lorsque je me retournai, la débâcle recouvrait déjà l'endroit où je venais de dormir. Les vagues heurtées et tourbillonnantes passaient en sifflant ; des blocs de rochers, poussés par les eaux, se déplaçaient lentement comme des monstres réveillés de leur sommeil et s'entre-choquaient avec un bruit sourd ; des arbres déracinés se redressaient hors de l'eau, plongeaient lourdement et se brisaient entre les pierres coulées ; les berges tremblaient incessamment sous le choc des énormes projectiles que lançaient contre elles les eaux en fureur.

Pendant toute la nuit, la Chirua continua de mugir, mais le fracas s'amoin-drit peu à peu ; l'eau, noire de débris, devint plus claire ; les lourds rochers que poussait le flot, s'arrêtèrent au milieu du courant. Lorsque les rayons du soleil répandirent à la surface du torrent leurs premières traînées d'étincelles, il me sembla que l'eau avait assez dé-cru pour me permettre d'en tenter le passage et de continuer ma route : ayant noué mes habits en une sorte de turban que j'enroulai autour de ma tête, je me hasardai dans le flot, mais ce n'est point sans danger que j'atteignis enfin l'autre bord. Le flot rapide faisait trembler mes jambes et fléchir mes genoux, des rocs pointus me déchiraient les pieds, de grosses pierres venaient me heurter, le courant me poussait vers les rapides. Quand j'arrivai enfin sain et sauf sur l'autre rive, je regrettai de n'avoir pas eu la bonne idée du paysan autrichien, attendant naïvement sur le bord du Danube que le fleuve eût cessé de couler : quelques heures après mon passage, la Chirua n'était plus qu'un filet d'eau serpentant au milieu des pierres et de bloc en bloc j'aurais pu la franchir en quelques sauts.

Heureusement ces crues soudaines que l'on devrait nommer des avalanches d'eau, changent d'allure à la base des montagnes. Dans la plaine, où la déclivité du sol est relativement faible et même tout à fait inappréciable au regard, la masse liquide du ruisseau perd de sa force d'impulsion et cesse de pousser devant elle les débris écroulés des escarpements : les blocs de rochers s'arrêtent les premiers, puis les grosses pierres et les cailloux ; à la fin, le torrent devenu ruisseau, ne fait plus rouler que le gravier sur le fond du lit et ne porte en suspension que le sable fin et l'argile ténue. La fureur du déluge se calme, surtout après qu'il s'est mêlé à d'autres cours d'eau venus de régions distantes où les pluies ne sont point tombées, du moins à la même heure. Toutefois, en perdant de sa vitesse, le flot, sans cesse accru par les nouveaux apports qui lui viennent des gorges supérieures, doit nécessairement s'accumuler en masses plus considérables ; il gagne en largeur et en hauteur, il déborde de son lit trop étroit, et s'épanche latéralement par-dessus les rivages ; parfois, il transforme les campagnes riveraines en un véritable lac, où les eaux apportées par la crue se clarifient peu à peu en laissant tomber leurs alluvions. Pendant plus ou moins longtemps, la nappe jaune ou rougeâtre du lac remplace la verdure des prairies, jusqu'à ce qu'enfin la couche liquide ait pénétré dans le sol, ait été changée en vapeur, ou bien soit rentrée, après la crue, dans le lit du ruisseau.

Durant l'inondation, le petit cours d'eau, oubliant ses habitudes pacifiques, se met à ravager et à détruire. Il emporte ses ponts, recrée son lit, déplace ses remous et ses rapides, nivelle ses cascades, rase les parties de la berge qui s'opposent à sa marche, évide des brottes profondes à la base des falaises. Les herbes du fond sont arrachées, emportées en longs amas, et s'arrêtent aux rameaux des arbres ; plus tard on les retrouve enroulées à cinq ou six mètres du sol, ou suspendues à l'extrémité des branches comme les nids de certains oiseaux d'Amérique. Les trous, les terriers des rives s'emplissent d'eau ou bien s'effondrent sous la pression du courant ; les animaux, qui s'enfuient à l'aventure, se noient ou sont dévorées par les oiseaux de proie et les bêtes de la forêt ; les cultures de l'homme sont dévastées et couvertes de fange. Pour le « dur laboureur », qui a concentré tout son amour sur la semence germant dans le sol et sur la tige verte frémissant au soleil, l'inondation, si belle, si majestueuse aux yeux de l'artiste, est le spectacle le plus terrible qu'il soit forcé de contempler.

Que sont pourtant ces petites oscillations annuelles, ces crues et ces baisses de niveau, comparées aux changements qui se sont accomplis pendant la série des âges ? A des milliers de siècles d'intervalle, les fleuves peuvent devenir des ruisselets, et les ruisselets se transformer en fleuves ; les cours d'eau croissent et décroissent, se gonflent et se dessèchent, oscillent incessamment avec les continents et les climats. Tout change dans la nature. Le modelé des montagnes et des coteaux, des sinuosités des vallées, les dentelures du rivage et tous les traits du grand visage de la terre se modifient d'année en année. La chaleur tantôt s'accroît et tantôt diminue ; les pluies tombent à torrents pendant un siècle, puis durant une autre période sont très-rares ou manquent presque complètement sur un même point de la planète. Par suite changent aussi les cours d'eau dont la direction et le volume dépendant à la fois de toutes les conditions du relief et du climat.

Quant à notre ruisseau, il fut certainement jadis une large et profonde rivière. La vallée, dont les prairies et les champs occupent aujourd'hui toute la largeur, était remplie par les eaux et, sur les pentes opposées des collines se voient encore d'anciennes berges, sculptées par le courant. L'espace aérien dans lequel les arbres de la rive balancent librement leurs têtes étaient occupé, jusqu'à vingt ou trente mètres du sol, par une masse liquide énorme roulant vers la mer avec une vitesse de dix kilomètres à l'heure. C'est là du moins ce que nous ont dit les géologues, après avoir fait remuer le sol par des paysans et regardé longtemps dans la plaine et sur le versant du coteau les sables, les cailloux et les argiles charriés autrefois par le courant. La Seine, paraît-il, roulait jadis dans ses grandes crues presque autant d'eau que le Mississippi. Eh bien, notre ruisseau était puissant comme le Danube ; il eût porté des flottes, s'il eût existé à cette époque des hommes pour en construire.

Ainsi, pour voir l'humble ruisseau tel qu'il était à un autre âge de la planète, il faut nous transporter par la pensée sur quelque grand fleuve de l'Amérique du Sud. Combien le spectacle se trouve changé tout à coup ! Je me trouve seul, oublié, sur un îlot de sable, au milieu des eaux. En amont, en aval, je ne vois plus même la terre ; la courbe vaporeuse de l'horizon unit la nappe grise du fleuve et la rondeur du ciel. L'une des rives est tellement éloignée que je n'en distingue point les sinuosités et que les arbres me paraissent se dresser au-dessus du flot comme une muraille de verdure. L'autre rive est rapprochée ; mais la forêt empêche de voir les ondulations du sol ; là, point d'échappée entre les troncs qui permette de voir des prairies, des champs, des rochers ; les fûts pressés des arbres, les branchages entremêlés, les lianes et les nappes de feuilles des plantes parasites bornent complètement la vue. La masse de verdure, uniforme et grandiose, paraît sans limites : on dirait qu'au-dessous du ciel bleu, la surface entière de la terre n'offre que des arbres et de l'eau. Devant moi, coule le fleuve rapide, inexorable : bien différent du ruisseau charmant qui babille et murmure, il coule vers la mer sans fracas, presque sans bruit, mais avec une sorte de fureur ; qu'il rencontre un obstacle, aussitôt ses eaux se contournent en puissants tourbillons où plongent les objets entraînés pour reparaître à une grande distance au delà. Des arbres flottants, des herbes, emportés au fil du courant, se suivent en longues processions ; parfois un tonnerre se fait entendre, c'est l'écroulement d'un lambeau de forêt que les eaux avaient minée. Travaillant sans cesse à l'œuvre, le fleuve détruit et renouvelle constamment ses rivages, ses îles, ses bancs de sable ; comme l'ouragan,

comme la tempête, il est une force de la nature modifiant à vue d'œil l'apparence extérieure de la terre.

Peut-être dans l'avenir, ce cours d'eau, qui fut un fleuve et qui est maintenant un simple ruisseau, se desséchera-t-il assez pour qu'un passereau même puisse venir le boire. Le changement des rivages continentaux, l'abaissement graduel des hauteurs qui arrêtent les nuages de pluie et de neige, la marche différente que les vents humides suivront dans l'espace, le partage du bassin actuel en plusieurs vallées distinctes, afin l'ouverture de canaux souterrains dans lesquels s'engouffreront les eaux peuvent avoir pour résultat l'assèchement des sources et la disparition complète du ruisseau. C'est ainsi que dans les déserts d'Afrique et d'Arabie, nombre de fleuves, autrefois considérables, ont cessé d'exister : leur lit s'est empli de sable et les indigènes ne les connaissent que par des traditions incertaines. Ce sont les chrétiens, disent-ils, qui ont fait disparaître ces eaux par leurs opérations magiques, et les vallées seront à jamais desséchées si quelque nécromancien puissant ne rouvre pas les fontaines. Parmi ces fleuves maudits du Sahara il en est dont les vallées ont des centaines et des milliers de kilomètres de longueur. Là où roulaient autrefois d'énormes masses d'eau qui ont creusé le sol, le voyageur dort paisiblement pendant les nuits ; quand il veut étancher sa soif, il n'a d'autre ressource que de creuser le sable de sa lance pour y chercher une goutte d'eau, qu'il ne trouve pas toujours.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE X : LES RIVES ET LES ÎLOTS

Il n'est pas besoin de remonter par l'imagination à des milliers de siècles en arrière pour voir le ruisseau, si modeste aujourd'hui, modifier la forme de ses rivages et déplacer son cours. Même pendant sa période d'étiage, alors que ses eaux sont au niveau le plus bas et cheminent lentement entre des touffes d'herbes aquatiques à demi desséchées, il ne cesse de travailler à changer son lit et à renouveler ainsi, dans la mesure de ses forces, l'aspect de la nature. Si ce n'est aux endroits où l'homme intervient pour régulariser la pente, nettoyer le fond et remplacer les rivages de terre friable par des palissades et des digues de pierres, le ruisseau, toujours désireux de changement, trouve le moyen de détruire peu à peu ses bords pour en reconstruire de nouveaux ; même là où des murailles l'ont dompté en apparence, il n'en cherche pas moins à faire sa trouée : il ronge la pierre, descelle sournoisement les assises, déchausse les fondations, et tout à coup le voilà, devenu libre, qui recommence à vaguer dans les champs.

Ces incessantes transformations de ses rives, le ruisseau les accomplit par un double travail : d'un côté, il démolit en emportant grains de sable, molécules d'argile, débris menuisés de rochers, fragments de racines usées par le flot ; de l'autre côté, il édifie en

déposant tous ces restes en un couche qui s'élève peu à peu du fond de l'eau. Ainsi le courant, troublé par les alluvions dont il se charge dans ses érosions, travaille sans cesse à se clarifier de nouveau ; dès qu'il se ralentit, il s'épure. Peu de spectacles sont plus gracieux à suivre que celui des nuages d'alluvions transportés par le flot ; ils cachent le fond de leurs tourbillons épais et jaunâtres, mais peu à peu ils deviennent plus légers ; ce ne sont bientôt plus que des brumes indistinctes, puis ils s'évanouissent et l'eau reprend toute sa limpidité.

Dans les bassins où l'eau tournoie avec lenteur, l'épuration s'accomplit à la fois sur le fond et à la surface. Les débris de limon, les feuilles, les racines, les branches, imprégnées d'eau et tout alourdies, tombent et se déposent en banc de vase. À la superficie, les graines des arbres, le pollen des plantes, les substances organiques en décomposition s'amassent en une couche grisâtre, que grossissent incessamment les flocons d'écume arrivant en îles, îlots, en archipels épars. Autour de cette couche, assez épaisse pour cacher l'eau profonde, s'étend une pellicule transparente d'une excessive minceur, formée par des matières huileuses d'origine animale ou végétale. Sous le reflet de la lumière, cette pellicule brille de toutes les nuances de l'arc-en-ciel ; elle flotte sur l'eau comme un léger voile d'or, de pourpre, d'azur, et pourtant ce n'est pour ainsi dire qu'un rien visible, car les physiciens qui en ont mesuré l'épaisseur l'évaluent à peine à quelques millièmes de millimètre. Parfois un soudain bouillonnement rompt cette couche irisée, et de petites nappes d'eau pure se dessinent en noir comme des lacs sur le fond coloré. Quant aux strates d'écume, les unes se plissent le long du rivage, les autres se reploient sur elles-mêmes sous l'impulsion du flot tournoyant, se recourbent en demi-cercles, en spirales, en ondulations bizarres. Par ses plis et replis d'écume, par ses couleurs diverses, ses taches, ses mouchetures, la surface du bassin ressemble à une couche de marbre poli, et d'ailleurs, nul doute que les couleurs et les dessins si élégants des marbres et d'autres roches somptueusement nuancées, ne soient dus, comme les sinuosités de l'écume, aux lents mouvements des eaux déposant leurs alluvions.

Tous ces débris, aussi légers qu'ils soient, contribuent à exhausser le fond, et tôt ou tard, après des années ou des siècles, ils émergent de nouveau, et régénérant le terrain, se couvrent de végétation. Ce travail se fait lentement, mais il n'en fait pas moins, et chaque année, chaque jour, la forme du lit se trouve changée par ces dépôts continus. Partout où un obstacle retarde la force du courant, le flot ralenti cesse de pousser en avant les grains de sable du fond, et laisse tomber les molécules d'argile qu'il tenait suspendues. Qu'une pierre éboulée, qu'un arbre échoué, qu'un paquet de roseaux trouble la régularité du lit, aussitôt la partie tranquille du ruisseau située en aval déposera un petit banc de sable au-devant de cette digue, qui plus tard peut-être se transformera en îlot. Sur toutes les pointes basses où l'eau glisse et se traîne avec effort, les dépôts s'accumulent, les joncs prennent naissance et les rives exhaussées des petites péninsules gagnent incessamment sur la nappe du ruisseau.

Clarifié sans relâche par les aspérités du fond et de ses bords, le courant qu'avaient troublé en amont des eaux de pluie ou des épanchements de boue reprendrait bien vite sa pureté complète si dans sa marche serpentine il ne démolissait pas d'un autre côté autant qu'il reconstruit de l'autre. Il s'attarde et se purifie sur les longues pointes sablonneuses,

mais il se précipite de tout son élan contre les hautes berges et les sape à la base pour se charger de nouveau matériaux. De courbe en courbe et de rive en rive, il alterne dans sa besogne. Il rend à droite ce qu'il a pris à gauche : le rythme des méandres se complète par celui du travail.

Dans les prairies qui ne sont protégées ni par une digue ni par une rangée d'arbres contre les efforts du ruisseau, les berges friables sont facilement démolies. L'eau qui vient les frapper les creuse en dessous ; mais pendant quelque temps, les racines entremêlées du gazon retiennent la couche supérieure surplombant en corniche au-dessus de l'abîme. C'était notre grande joie, à nous tous, gamins du village, de courir adroitement le long de cette bordure tremblante, de la faire s'écrouler d'un coup de pied par d'énormes fragments et de nous enfuir assez tôt pour ne pas être entraînés dans sa chute. C'étaient de grands cris de joie lorsqu'une lourde masse de terre se détachait avec bruit et troublait au loin le courant ; mais plus d'une fois aussi la série de nos exploits se termina par un plongeon imprévu et le malheureux naufragé, soudain calmé dans sa folle joie, s'en allait tout penaud dans la cabane d'un paysan pour y faire sécher ses habits à un feu de sarments improvisé.

Après les falaises de roche dure, les rives qui résistent le mieux à la force du courant sont celles que défend une puissante rangée d'arbres. Aunes, vergnes ou peupliers, ils servent pendant longtemps de remparts contre les invasions de l'eau. Leurs racines, enfoncées profondément dans la berge, sont comme autant de pilotis, tandis que les radicules s'agitant comme d'étranges chevelures et se déployant en longs faisceaux du rose le plus tendre, plongent au fond du lit et par leurs milliers de fibres, s'étalent en véritables nattes. Lors des crues, quand la masse du courant a dissous et enlevé une partie de la terre qui entourait ces bouquets de petites racines, celles-ci n'en retardent pas moins la vitesse de l'eau ; elles arrêtent les molécules de limon, les forcent à se déposer dans leurs interstices et remplacent par une couche de vase le rivage précédent. Ainsi protégées, les berges que menace la violence du flot se maintiennent longtemps et même pendant des siècles ; dépourvues de végétation, elles changeaient constamment.

Néanmoins, le temps fait toujours son œuvre. Par suite d'un éboulis ou des travaux souterrains de quelque animal, la rive finit par présenter un point faible auquel le courant s'attaque pour tourner les palissades naturelles qui l'arrêtent. Les racines des arbres se sont déchaussées, le vide se fait au-dessous, et par suite le tronc, privé d'un point d'appui, se penche vers le ruisseau. Mais alors, c'est l'arbre lui-même qui, par sa masse et le poids de son branchage, travaille à sa propre ruine. Les longues racines qui rampent sous le sol de la prairie doivent résister à un effort de plus en plus grand ; elles cèdent sur un point, puis sur un autre, et l'arbre s'abaisse d'autant plus. Des lézardes s'ouvrent dans le sol travaillé par la tension croissante des câbles souterrains qui retiennent le géant ; l'eau de pluie s'introduit dans ces fissures et les élargit ; autour du tronc se creuse une dépression circulaire qui facilite encore le déchaussement des maîtresses racines. En un jour de tempête ou d'inondation, leur résistance finit par être vaincue : les attaches se brisent, le colosse s'écroule avec fracas, en ébréchant les arbres de la rive opposée sur lesquels il s'abat ; lui-même, rompant quelques-uns de ses rameaux supérieurs, en enfonce profondément les tronçons dans le sol ébranlé. Il est devenu maintenant un gracieux pont

rustique sur lequel on peut s'aventurer sans crainte. Il est vrai que l'accès en est assez difficile. D'un côté, l'entrée du pont est défendue par l'énorme éventail des racines arrachées et par l'amas de terre et de cailloux qui en remplissent les intervalles ; de l'autre, les branches entremêlées et les éclats de bois obstruent le passage.

Dans une contrée vierge, où l'homme laisse, sans y intervenir, s'accomplir en leur temps les phénomènes de la nature, l'arbre resterait ainsi couché en travers du ruisseau pendant des années jusqu'à ce que l'eau changeât de cours, ou que le tronc, percé par les insectes, s'écroulât en poussière. En nos pays civilisés, c'est le cultivateur qui dépèce les racines à coups de hache, qui enlève le fût de l'arbre et débarrasse le sol de ses débris. Bientôt, tout le bois qui peut se vendre en beaux écus ou s'utiliser dans le foyer est emporté : il ne reste plus que des fragments de racines souterraines ; toutefois l'eau, changeant de cours, finira tôt ou tard par entraîner la terre qui les entoure et par les laisser isolées dans le lit du ruisseau. Depuis de longues années déjà, les branches de l'arbre ont été détaillées en fagots et le tronc débité en planches, mais on voit jaillir du milieu de l'eau les tronçons de quelques anciennes racines pareilles à une rangée de pieux. La bonne nature a caché sous une gracieuse enveloppe verte les déchirures du bois : sur ce vieux débris spongieux une forêt de mousses prospère comme un bosquet de palmiers sur une île de l'océan. Tel fragment de souche se revêt, à la place de son écorce, de tout un monde de plantes gaies et verdoyantes.

Avant que la hache avide du bûcheron ait détaillé en poutrelles, en pieux et en copeaux l'arbre renversé, nous avons encore bien des jours heureux pendant lesquels nous pouvons nous hasarder sur la gracieuse passerelle, toute festonnée de guirlandes de lierre trempant dans le courant. La traversée n'offre point de péril, car le tronc est large et l'on pourrait au besoin y ramper en s'aidant de ses mains ; mais on préfère passer d'une rive à l'autre en se tenant debout et en se servant de ses bras comme balancier. C'est une joie de changer ainsi de rivage à son gré, de s'asseoir tantôt à l'ombre des vergnes, tantôt au pied des saules, d'aller de la prairie déjà fauchée et pleine de la senteur des foin à la pelouse encore toute diaprée de ses fleurs. Et puis on se revoit par l'imagination aux premiers siècles de l'humanité naissante, alors que le sauvage, trop inhabile pour construire lui-même des ponts sur les ruisseaux, se servait comme nous de ceux que lui fournissait la bonne nature.

Le voyage aérien au-dessus de l'eau que l'on voit s'enfuir rapidement sous ses pieds n'est pas moins agréable lorsque l'arbre renversé rejoint l'une des rives à un îlot du ruisseau. Les conventions de la vie ont réussi à faire de la plupart d'entre nous des êtres guindés et bizarres, humiliés de se sentir heureux d'un rien ; aussi faut-il nous reporter aux jours naïfs de notre enfance pour comprendre la joie que nous donnait cette excursion de quelques pas sur une petite motte de terre entourée d'eau. Là, nous prenions des allures de Robinson : les saules naissant dans la vase autour du banc de sable étaient notre forêt ; les touffes de gazon étaient pour nous des prairies ; nous avions aussi des montagnes, petites dunes amassées par le vent au centre de l'îlot, et c'est là que nous bâtissions nos palais avec des branchilles tombées et que nous creusions des souterrains dans le sable. Les deux bras du ruisseau nous semblaient de larges détroits. Pour être plus sûrs de notre isolement dans l'immensité des eaux, nous leur avons même donné le nom d'océans :

l'un était pour nous le Pacifique et l'autre l'Atlantique. Une pierre isolée que venait battre le courant se nommait la blanche Albion, et plus loin, une chevelure de limon arrêtée par le sable était la verte Érin. Il est vrai que par delà les îles et les mers, à travers le feuillage des vergnes, nous apercevions sur la colline le toit rouge de la maison paternelle ; mais enchantés au fond de la savoir si près, nous faisons semblant de ne point nous en douter : nous l'avions laissée de l'autre côté du globe.

Fréquemment, le tronc d'arbre détaché de la rive reste penché au-dessus du courant et son branchage ployé n'effleure pas encore les hautes herbes de la rive opposée. Cet arbre à demi tombé est aussi une sorte d'île où l'on peut s'aventurer sans crainte. Par suite de l'affaissement des terres, la base du tronc se trouve plongée dans l'eau et ceinte de roseaux flottants. D'un bond, il est facile de sauter sur cette île tremblante, puis, en étendant ses bras pour maintenir son équilibre, on monte avec précaution et à petits pas sur l'arbre, qui s'incline et se relève comme un être vivant. Précisément au-dessus de l'endroit où le ruisseau est le plus profond et où l'eau fuit sous le regard avec le plus de rapidité, les grandes branches se séparent du tronc et se subdivisent elles-mêmes en rameaux recourbés par le poids de leurs feuilles. Que de fois, déjà devenu jeune homme et cherchant la solitude, je me suis assis sur le siège que m'offrait l'écartement des branches et me suis penché au-dessus du flot en laissant mes jambes se balancer dans le vide ! Là, je pouvais à mon aise trouver la joie de vivre ou m'abandonner en paix à la tristesse. Du haut du belvédère branlant, je suivais des yeux le fil de l'eau, les petits remous du courant, les îles et les îlots d'écume, tantôt isolés, tantôt groupés en archipels, les feuilles tournoyantes, les longues traînées d'herbe, les pauvres insectes submergés et se débattant en vain contre l'inexorable flot. De temps en temps, mon regard entraîné lui-même à la dérive comme tous ces objets flottants se reportait plus haut pour se laisser entraîner encore avec une nouvelle procession de roseaux et de flocons d'écume. Joyeux ou mélancolique, je me laissais fasciner ainsi par le courant, symbole de ces flots qui nous roulent tous vers la mort, puis, en me dégageant avec peine de l'attraction de l'eau, j'élevais mes yeux vers les arbres feuillus tout frémissants de vie, vers les riches pâturages et vers les montagnes sereines rayonnant au soleil.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE XII : LA PROMENADE

Déjà si charmant et si varié pour le Robinson étendu sur son îlot ou perché sur un tronc d'arbre, l'aspect du ruisseau est bien plus gracieux encore pour le promeneur qui suit le rivage de méandre en méandre, cheminant tantôt sur les rochers enguirlandés de ronces, tantôt dans l'herbe épaisse des prairies, ou bien sous l'ombre mobile des rameaux agités.

Tous cependant ne savent pas jouir de cette beauté des eaux courantes. Le malheureux qui se promène par fainéantise et pour « tuer » ses heures qu'il n'a pas la force d'employer, voit partout des objets d'ennui, même dans la cascade et le remous, dans les tourbillons d'écume et les herbes serpentine du fond. Pour savourer tout ce qu'offre de délicieux une promenade le long du ruisseau, il faut que le droit à la flânerie ait été conquis par le travail, il faut que l'esprit fatigué ait besoin de reprendre son ressort à la vue de la nature. Le labeur est indispensable à qui veut jouir du repos, de même que le loisir journalier est nécessaire à chaque travailleur pour renouveler ses forces. La société ne cessera de souffrir, elle sera toujours dans un état d'équilibre instable, aussi longtemps que les hommes, voués en si grand nombre à la misère, n'auront pas tous, après la tâche quotidienne, une période de répit pour régénérer leur vigueur et se maintenir ainsi dans leur dignité d'êtres libres et pensants.

Ah ! baguenauder sur le bord de l'eau, quel repos agréable et quel puissant moyen pour ne pas retomber au niveau de la brute ! Depuis que j'ai lu, je ne sais où, que Scipion le jeune et son ami Lælius aimaient à muser sur le bord de l'eau, je me sens porté de sympathie pour eux. Il est vrai que Scipion était un homme de guerre, il a fait tuer et tué lui-même bien des honnêtes gens qui défendaient leur patrie contre l'envahissante Rome, il a fait brûler et saccager bien des villes ; mais en dépit de ses crimes, qui sont ceux de tous les chasseurs d'hommes, ce n'était point un conquérant vulgaire : au lieu de mettre tout son orgueil à passer dans une attitude majestueuse devant ses concitoyens, il ne craignait pas de s'amuser comme un enfant des faubourgs, il jetait des bâtons dans le courant et d'un tour de bras faisait glisser les pierres plates en longs ricochets sur le fleuve. Les graves historiens n'ont pas l'habitude de rappeler ce titre de gloire du grand guerrier, mais c'est là certainement ce qui le recommande le mieux à la bienveillance de la postérité.

Toutefois il n'est pas nécessaire d'aller chercher des exemples dans l'antiquité romaine pour qu'il nous soit permis de savourer naïvement les jouissances de la nature. Inutile de compulsier des bouquins poudreux pour nous convaincre qu'il est doux et bon de suivre le bord des ruisseaux et d'en contempler l'aspect changeant. Toutes ces images gracieuses que nous offrent les chutes, les rides entre-croisées, les broderies d'écume nous reposent promptement des ennuis du métier ou des lassitudes du travail ; elles nous relèvent l'esprit, même quand le regard fatigué vague au hasard sur les eaux sans s'arrêter à aucun objet précis. D'ailleurs, la vue du ruisseau nous restaure et nous renouvelle d'autant mieux que le spectacle lui-même se modifie de saison en saison, de mois en mois, de jour en jour. Grâce au paysage qui change autour de nous, nos idées rajeunissent aussi ; la vie ambiante qui nous pénètre nous empêche de nous momifier avant le temps.

Même dans la saison où la nature est le plus avare de ses richesses, le ruisseau nous charme par une physionomie nouvelle. Pendant les grands froids, ceux d'entre nous qui ne sont pas frileux peuvent assister à la lutte charmante qui se livre la glace envahissante et l'eau restée mobile. De chaque petit caillou, de chaque racine avancée, une aiguille de cristal, puis une deuxième, une troisième et d'autres encore s'allongent à la surface de

l'eau, et de toutes ces lames rayonnent à droite et à gauche mille flèches transparentes : un réseau de glace, formé d'innombrables lamelles, se tisse sur la nappe frémissante. Bientôt une sorte de collerette gracieusement découpée oscille autour de toutes les pointes de la berge, de tous les bouquets de joncs, de toutes les rondeurs des souches qui baignent dans le flot, et chacune de ces franges de glace prend tour à tour le ton mat du verre dépoli et l'éclat du diamant, suivant le mouvement des vaguelettes qui l'agitent et la font reposer tantôt sur un coussin d'air, tantôt sur la masse même de l'eau. Gagnant peu à peu vers le large, la simple collerette de cristal s'agrandit, et recouvre à une grande distance du bord la partie tranquille du ruisseau. Seulement un étroit chemin, où passe le courant le plus rapide, reste ouverte entre les minces lames par lesquelles se terminent les pellicules glacées. Sur les parois des rochers qui bordent les cascades, les gouttelettes brisées s'étalent en couches de verglas, et l'eau qui s'épanche lentement des fissures du roc se durcit en longs pendentifs transparents, plus beaux que les stalactites des cavernes. Enfin, si la température continue de baisser, le ruisseau s'arrête de l'un à l'autre bord ; parfois même, il se congèle jusqu'au fond : il s'est changé en une chaussée d'un marbre verdâtre, moucheté de blanc par les bulles d'air enfermées. Les cascades devenues immobiles sont remplacées par une masse solide, semblable de loin à un rideau de soie dont les plis ont cessé de flotter.

Mais sous nos climats tempérés, il est rare que les hivers soient assez froids pour congeler ainsi les ruisseaux et les transformer en pierre ; il est même des années pendant lesquelles on ne voit à la surface de l'eau que de simples aiguilles de glace. Dans les hivers ordinaires, les couches solides ne se rejoignent pas d'un bord à l'autre, et dès la moindre hausse du thermomètre elles se brisent sous l'effort du courant, s'émiettent en entre-choquant leurs fragments rompus et se fondent dans le flot qui les roule. La glace ne joue donc qu'un faible rôle dans l'histoire hivernale du ruisseau de nos contrées ; la véritable physionomie du cours d'eau lui vient alors de la neige qui recouvre les campagnes de la plaine.

L'effet de neige est remarquable surtout pendant les journées sans rayons, alors que le bleu du ciel est entièrement voilé par les vapeurs et devient même presque noirâtre par son contraste avec la surface de la terre éclatante. Le ruisseau a la couleur d'un gris de fer ; les herbes du fond ondulent tristement ; l'eau, si gaie, si doucement gazouillante pendant la saison des fleurs et des fruits, a quelque chose de dolent dans son cours. Quelques vieilles souches situées près du bord portent toutes leur turban de neige. Sur les berges, les touffes d'herbe jaillissent d'un fourreau de flocons blancs, si ce n'est immédiatement au bord de l'eau, où l'humidité qui suinte d'en bas a fait ça et là s'écrouler de petites avalanches. Des arbustes, les uns déjà secs depuis l'automne, les autres encore verts, se balancent faiblement au-dessus du mol édredon qui les entoure et du bout de leurs rameaux y tracent des courbes concentriques. Un sapin solitaire retient la neige sur ses rameaux étalés, grands éventails horizontaux, blancs à la surface, verts en dessous. Les autres arbres à l'écorce rugueuse qui dressent leurs troncs sur la rive en sont blancs de neige que du côté tourné vers le vent ; le reste de leur fût garde encore la couleur jaune ou brune, et leurs branches sont parsemées de quelques flocons à peine. Plus beaux peut-être qu'au printemps parce que leur fine ramure n'est pas voilée par la multitude des feuilles, ces arbres tout entiers se profilent dans le ciel avec leurs branches

et leurs branchilles nuancées d'un violet délicat, et ces ramifications innombrables semblent d'autant plus élégantes que le reste de la nature est ensevelie sous la couche monotone des neiges. Dans la plaine, les champs sont partout recouverts du tapis uniforme : on n'aperçoit de verdure que sur les rares prairies encore mouillées de l'eau des irrigations. Au loin, sur les hautes collines, les arbres pressés de la forêt laissent entrevoir à travers le fouillis de leurs branches, déjà rouges de boutons et de sève, quelque chose de doux à l'œil, comme le duvet d'un oiseau : c'est la neige tamisée qui saupoudre les broussailles et les fougères du sous-bois.

Tôt ou tard, vers la fin de l'hiver, de petites fleurs percent la neige et se montrent à nous, modestes et timides, comme la douce promesse d'un prochain renouveau. C'est qu'il vient, en effet ; la neige se fond sous l'air attiédi et se filtre dans le sol, ou bien, mêlée à la boue, s'écoule dans le ruisseau par toutes les fosses et les rigoles ; la végétation, arrêtée pendant les froidures, reprend son élan. Tout semble renaître. Un souffle venu du midi a renouvelé la vie de l'arbre, celle du ruisseau et la nôtre elle-même. Le pâle hiver s'est enfui vers le nord, poursuivi dans l'espace par les rayons joyeux, et de l'homme à l'insecte, du brin d'herbe à la goutte d'eau, nous nous réjouissons tous de cette chaleur et de cette lumière que nous verse le soleil du printemps. Les bourgeons, si bien calfeutrés pendant l'hiver, si mollement entourés de laine, si solidement enveloppés d'écailles gommées, entr'ouvrent avec bonheur leur prison et dardent dans l'air libre leur folioles vertes ; les oiseaux s'élancent en chantant du nid que la feuillée commence à voiler déjà ; des moucheron, des libellules, sortis de leurs larves, tourbillonnent gaiement au soleil, et le long de l'eau, qui rit et scintille, s'épanouissent les fleurs jaunes des renoncules et des jacinthes ; même les ruines croulantes, toutes revêtus de giroflées fleuries, semblent rajeunies, comme si le printemps, non moins que l'hiver, ne travaillait pas à les démolir. C'est avec ravissement que nous contemplons la beauté du ciel, de la verdure et de l'eau courante. Dans ce renouveau de l'année, nous nous sentons comme transportés vers la jeunesse du monde, à la naissance de l'humanité. Malgré le poids des siècles écoulés, nous nous sentons aussi jeunes que les premiers mortels s'éveillant à l'existence sur le sein de la mère bienfaisante ; nous sommes même plus jeunes qu'eux, puisque nous avons pleinement conscience de notre vie. La terre est aussi belle que le jour où elle nourrissait les Centaures, et nous, de plus que ces monstres, nous avons un cœur d'homme dans la poitrine.

Ce qui nous enchante surtout, c'est le jeu de la lumière qui pénètre dans les profondeurs de l'eau et nous y montre de si charmants spectacles incessamment modifiés par les rides et les ondulations de la surface. En nous penchant au-dessus du courant où l'ombre des arbres se tord en spirales et se dédouble en courbes serpentine, nous apercevons le fond avec ses cailloux qui semblent frémir, son sable qui frétille et ses herbes ondoyantes. Des branchilles, des feuilles se suivent sur la nappe rayonnante de l'eau, et leurs ombres, déformées par la réfraction, glissent au-dessus du sable et des plantes couchées, dont les racines et les tiges brillent comme des fils d'argent. Quels que soient les contours de l'objet flottant, ils apparaissent toujours fortement modifiés par la lumière : la feuille, déployée en cœur ou prolongée en fer de lance, prend sur le fond l'aspect d'un disque ou d'un ovale ; la paille ou le jonc devient une rangée de petits cercles pareille à un collier dénoué ; l'araignée d'eau, patineur insubmersible qui remonte le courant par des élans

soudains, est représenté sur le lit de sable ou de vase par cinq rondelles, dont l'une, la plus petite, figure les deux pattes de devant, tandis que les quatre autres, groupées deux par deux, se rapprochent ou s'éloignent suivant les mouvements de l'animal. Autour de chaque disque noir ou grisâtre un cercle de lumière s'arrondit comme un cercle d'or pur : ombres et rayons, changés ainsi par le milieu qu'ils traversent, se suivent sur le fond et en varient incessamment l'aspect.

Le ruissellement de la lumière, déjà si charmant sur les pierres nues qui pavent le lit du ruisseau, l'est bien davantage encore là où le fond est caché par la multitude des plantes aquatiques. Les roches, recouvertes par l'eau, sont tapissées de mousses d'un vert sombre aux reflets d'argent ; les algues délicates qui forment le limon sont soulevées en pyramides par les bulles d'air qui se dégagent des sables et qui, semblables à des ballons enveloppés d'immenses cordages, brillent comme des perles sous le réseau frémissant des fibres soyeuses. Des faisceaux d'herbes, déployés en longues chevelures, ondulent en courbes serpentine sous l'effort du courant : avec le flot rapide, elles frétille d'impatience ; avec les nappes d'eau presque immobiles, elles se déroulent majestueusement ; mais, lentes ou pressées dans leurs ondulations, elles fuient sous le regard à cause de leurs nuances variées, changeant incessamment de la blancheur mate au vert foncé. Ailleurs, des feuilles, ovales, lancéolées, triangulaires, s'élèvent en multitudes au-dessus d'un fouillis de plantes si bien entremêlées qu'elles semblent jaillir d'une même racine, et qu'une seule ride du ruisseau les agite toutes à la fois. Dans une anse, au fond de laquelle les remous ont déposé une couche de vase, les nénufars étalent leur larges disques, où l'eau scintille en perles, et leurs belles fleurs blanches qui, pour nos ancêtres les Égyptiens et les Indous, étaient le symbole même de la vie. Plus loin, des joncs poussent en rangs pressés au milieu du ruisseau sur un banc qui se transformera tôt ou tard en îlot : les tiges inclinées vibrent sous la pression du courant comme par des mouvements convulsifs, et chacune d'elles s'entourent de vaguelettes où la lumière et l'ombre s'entre-croisent en un réseau sans cesse agité. Même certains arbres du bord contribuent à la richesse de la végétation aquatique par d'innombrables radicelles flottantes qui se déploient sur les racines en longues nattes roses.

Au milieu de ce monde des plantes frémit le monde sans fin des animaux. Des poissons, gris, bleuâtres, rouges ou blancs, glissent comme des éclairs dans l'eau pure, ou passent sous les sous les guirlandes des forêts aquatiques comme sous des arcades triomphales. La vie est partout, sur le fond où des formes bizarres et indistinctes s'agitent dans le sable et la vase, au milieu du fourré des plantes frissonnant toujours des secousses que leur imprime une population cachée, à la surface où tournoient les gyrins, où s'élancent les patineurs, parmi les joncs où brille l'aile diaprée des libellules, sous les arbustes de la rive où resplendit comme un saphir le plumage du martin-pêcheur. A qui donc est ce ruisseau dont nous nous disons les propriétaires, comme si nous étions seuls à en jouir ?

N'appartient-il pas aussi bien, et mieux encore à tous les êtres qui le peuplent et qui en tirent leur substance et leur vie ? Il est aux poissons et aux nénufars, aux moucheron qui volent en tourbillons au-dessus des remous, aux grands arbres que l'eau et les alluvions du ruisseau gonflent de sève. Entre tous ces êtres, qui cherchent à se faire la plus large part, sévit une guerre implacable ; chacun, dans sa lutte pour l'existence, vit aux dépens de ses voisins. Quant à moi, je voudrais bien faire avec tous bon ménage, je tâche de

respecter la fleur et l'insecte, et pourtant que de massacres je fais sans m'en apercevoir !
Je détruis des mondes d'infiniment petit lorsque j'entends sur l'herbe ma lourde masse ;
je ravage des forêts, j'opère des cataclysmes dans l'histoire d'une peuplade imperceptible
lorsque je grimpe sur un arbre pour balancer mes jambes au-dessus du ruisseau. Barbare,
que d'atrocités j'ai commises, sans le vouloir, lorsque, dans mon jeune âge, je faisais
l'école buissonnière, et m'installais dans le tronc caverneux des saules pour y lire à mon
aise quelque roman ou pour y déclamer des vers d'une voix retentissante !

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE XIII : LE BAIN

Quand on aime bien le ruisseau, on ne se contente pas de le regarder, de l'étudier, de cheminer sur ses bords, on fait aussi connaissance plus intime avec lui en plongeant dans son eau. On redevient triton comme l'étaient nos ancêtres.

Mais ce n'est pas chose toujours facile, et durant l'hiver, quand le froid siffle dans les rameaux, quand la neige couvre le sol ou que des lamelles de cristal se forment à la surface de l'eau, peu nombreux sont les gens de courage qui se hasardent à prendre leurs ébats dans l'eau glacée. Le contact de l'onde ruisselante donne, il est vrai, de la force à ceux qui ne craignent pas de s'y plonger ; toutefois, avant d'être accomplie, la cérémonie du bain peut nous sembler singulièrement redoutable. Il faut nous déshabiller à la hâte derrière un tronc pour être à l'abri du vent qui siffle ; il faut tâcher d'oublier le froid en nous étourdissant par la rapidité des gestes ; mais en vain, l'air nous saisit et nous rappelle à la dure réalité. A nos pieds, l'eau coule sombre, rapide ; d'avance nous sentons qu'elle est glacée ; le souffle qui la ride nous fait frissonner aussi. Pour avoir moins à souffrir des violentes caresses du flot, il nous faudrait agir avec décision et nous élancer brusquement dans le ruisseau ; pourtant nous hésitons, et deux ou trois fois nous prenons notre élan avant de bondir pour le dernier saut.

Enfin, nous avons triomphé de nos puériles terreurs, nous décrivons notre courbe au-dessus du courant et nous sentons l'air siffler à nos oreilles ; l'eau, qui s'ouvre sous nos têtes, mugit autour de nous : nous sommes comme perdus dans un abîme grondant qui se referme. Toutefois, en un clin d'œil, chacun de nous a repoussé du pied le fond du lit et revient à la surface ; mais, pour ma part, je ne cesse de me débattre contre l'étreinte glaciale de l'eau dans laquelle je suis plongé : je nage en désespéré comme pour échapper au courant qui me poursuit ; une fois encore, pour l'acquit de ma conscience, je me submerge en entier ; puis, satisfait d'avoir accompli mon devoir, je me précipite vers la

berge, que j'escalade à la hâte, j'essuie mon corps rougi par le froid, et je me glisse rapidement dans mes habits encore chauds. A mon agitation inquiète succède la tranquillité d'âme : au prix d'une souffrance de quelques instants, je suis devenu plus fort, plus dispos, plus heureux, et je promène un regard fier sur ce courant rapide et noir, qu'une minute auparavant je voyais avec une sorte de terreur.

Bien plus agréable, je l'avoue, est le bain froid lorsqu'on le prend en plein été dans une vasque profonde du torrent où coulent les premières eaux du ruisseau, dans la gorge des montagnes. Le flot, qui paraît glacial, même au simple regard, est de la neige à peine fondue qui ne s'est point encore adoucie en absorbant de l'air en abondance ; elle garde toute sa crudité première, et sa couleur d'un bleu dur a je ne sais quoi d'hostile. D'avance on frémit ; toutefois, ce n'est pas seulement de frayeur, c'est aussi de désir, et tout animé par la marche et la fatigue de l'ascension, on se jette avec volupté dans l'eau glacée. Les roches, les sables du fond brillent en jaune pâle à travers l'épaisse couche liquide ; mais en quelques brassées, on se trouve déjà au-dessus de l'abîme ; l'eau transparente ressemble à de l'air condensé, et cependant on ne voit plus de fond ; on se croirait suspendu dans le vide et l'on nage avec précaution comme si tout à coup on devait s'engouffrer. Puis le froid vous saisit, vous étreint de plus en plus et d'un élan vous allez rejoindre la rive pour rappeler en vous la chaleur de la vie et jouir de votre vigueur accrue. O lacs aimés des Pyrénées et des Alpes, Séculéjo, Doredom, Lauzannier, je vous revois toujours, par la mémoire, tels que je vous ai vus, alors qu'avec des amis, je glissais rapidement à votre surface. Je vois les blocs de granit entassés sur le bord, la forêt de sapins qui se reflète dans l'eau ridée, les escarpements, les hautes terrasses de pâturages, et plus loin les glaciers sourcilleux d'où s'élance la courbe ondoyante de la cascade ! Je vous vois aussi, belles sources des grands fleuves, qui allez vous perdre dans la mer à des centaines de lieues de votre origine. Que je ferme seulement les yeux et ma pensée se reporte aussitôt vers un joyeux torrent, la Vésubie, la Gordolasque, la bruyante Emabalire ou vers tel autre gave de la libre montagne !

Au printemps, le ruisseau de la plaine ne donne plus cette forte volupté de réagir contre le froid glacial de l'eau, et les plongeurs n'ont plus rien qui puisse épouvanter. La tiédeur naissante de l'air s'est communiquée à la masse liquide et la pénètre. Tous, jusqu'aux enfants, peuvent rester alors à baguenauder dans l'eau fraîche. Les gamins assis sur leurs bancs d'école lèvent souvent les yeux de leurs livres d'étude et regardent avec avidité du côté du sentier qui descend vers le ruisseau. Puis, quand ils sont libres enfin, comme ils s'élancent avec joie vers l'endroit profond dans lequel ils vont s'ébattre ! En quelques secondes les voilà délivrés de ceintures et de blouses ; chacun d'eux est devenu un Neptune, « ébranleur de flots ; » et de toutes ses forces il travaille à soulever des vagues, à les changer en masses d'écume, à produire des tempêtes et des ras de marée en miniature dans le petit fleuve, qui pour une heure est devenu son domaine.

C'est en été, pendant les tièdes journées où l'air est immobile, qu'il est agréable de se faire triton. D'ailleurs, il n'est pas indispensable d'avoir douze ou quinze ans pour s'ébattre avec bonheur dans l'eau comme dans son élément ; chacun de nous, si les conventions et les faussetés de la vie ne l'ont pas entièrement corrompu, peut retrouver les joies de sa jeunesse en laissant ses habits sur la berge. Quant à moi, je l'avoue, je suis

encore enfant quand je m'élance dans le ruisseau bien-aimé. Après avoir satisfait mon premier enthousiasme en traversant à diverses reprises les bassins profonds où tournoient les eaux, puis en essayant de remonter les rapides et en soulevant autour de moi tout un chaos de vagues entre-choquées, je me repose et me laisse aller tranquillement au bonheur de vivre dans cette eau douce et caressante. Quelle joie de m'asseoir sur une pierre au-dessous de la nappe de la cascade, de sentir les flots ruisseler sur moi comme sur un rocher et de me voir disparaître sous un manteau d'écume ! Quel plaisir aussi de me laisser entraîner par les eaux du rapide jusqu'à un écueil où je m'accroche d'une main, tandis que le reste de mon corps, soulevé par les vagues, flotte çà et là sous l'impulsion du courant ! Ensuite, je me laisse emporter encore, et m'en vais échouer comme une épave sur un banc de sable où les cristaux de mica brillent comme des paillettes d'or et d'argent. Sous la pression de mon corps, le banc se creuse, les grains de silice, les petits cailloux se déplacent ; des courants partiels, de faibles remous tourbillonnent autour de moi comme autour d'un îlot ; nonchalamment accoudé, j'assiste au gracieux spectacle que m'offrent, au-dessous de la mince couche liquide, les transformations du banc de sable, rongé d'un côté par le courant et grandissant de l'autre par un apport incessant d'alluvions.

Parfois aussi le fond sur lequel le flot m'entraîne est revêtu d'une forêt d'herbes vertes, oscillant en molle sinuosités ; elles me caressent, elles m'enlacent et me font un lit charmant. Est-ce l'eau, est-ce la chevelure onduleuse des plantes qui me soulève ainsi et me fait flotter à la surface du ruisseau ? Je ne sais, du reste ma pensée se perd dans une sorte de rêve ; il me semble même que je suis devenu partie du milieu qui m'entoure ; je me sens un avec les herbes flottantes, avec le sable cheminant sur le fond, avec le courant qui fait osciller mon corps ; je regarde avec une sorte d'étonnement les arbres qui se penchent au-dessus du ruisseau, les trouées de ciel bleu qui se montrent à travers le branchage, et le profil nettement dessiné des montagnes que j'aperçois à l'horizon lointain. Tout ce monde extérieur est-il bien réel ? Moi aussi, comme le pêcheur de la légende, je vois la sirène merveilleuse me faire signe du doigt, je me sens attiré par son regard qui fascine, et j'entends résonner l'écho de son chant doux et perfide. « Ah ! viens, viens avec moi et nous serons heureux. » Parfois je suis tenté d'envier le jeune homme qui cède à l'appel de la sinieuse ondine et dont la chevelure flottante va se mêler à celle des limons verts. Mais je sais qu'en se débarrassant des amers soucis de la vie, son existence elle-même va s'éteindre sous les caresses de l'eau pure et les ondulations de l'herbe frémissante. La nature a pour ses amants des séductions dont il faut savoir se défier comme de la voix des sirènes ou de la beauté de la fée Mélusine. En nous faisant trop aimer la solitude, elle nous entraîne loin du champ de bataille où tout homme de cœur a le devoir de combattre pour la justice et la liberté ! Oui, la nature est belle, nous devons en comprendre tout le charme, mais savoir en jouir avec une joie discrète, ne jamais nous abandonner à ses fatals enchantements.

Un des grands plaisirs du bain, plaisir dont on ne se rend point toujours compte, mais qui n'en est pas moins réel, c'est qu'on revient temporairement à la vie des ancêtres. Sans être asservis par l'ignorance comme le sauvage, nous devenons physiquement libres comme lui, en nous plongeant dans l'eau ; nos membres n'ont plus à subir le contact des odieux vêtements, et avec les habits, nous laissons aussi sur le rivage au moins une partie

de nos préjugés de profession ou de métier ; nous ne sommes plus ni ouvriers, ni marchands, ni professeurs, ni médecins ; nous oublions pour une heure outils, livres et instruments et, revenus à l'état de nature, nous pourrions être tentés de nous croire encore à ces âges de pierre ou de bronze, pendant lesquels les peuplades barbares dressaient leurs cabanes sur des pilotis au milieu des eaux. Pareils aux hommes des anciens jours, nous sommes libres de toute convention, notre gravité de commande peut disparaître et faire place à la joie bruyante ; nous, civilisés, qu'ont vieillies l'étude et l'expérience, nous nous retrouvons enfants, comme aux premiers temps de la jeunesse du monde.

Je me rappellerai toujours avec quel étonnement je vis pour la première fois une compagnie de soldats s'ébaudir dans la rivière. Encore enfant, je ne pouvais m'imaginer les militaires autrement que sous leurs habits multicolores, avec leurs épaulettes rouges ou jaunes, leurs boutons de métal, leurs divers ornements de cuir, de laine et de toile cirée, je ne les comprenais que marchant d'un même pas, en colonnes rectangulaires, tambours en tête et officiers en flanc, comme s'ils formaient un immense et étrange animal poussé en avant par je ne sais quelle aveugle volonté. Mais, phénomène bizarre, l'être monstrueux, arrivé sur le bord de l'eau, venait de se fragmenter en groupes épars, en individus distincts ; vêtements rouges et bleus étaient jetés en tas comme de vulgaires hardes, et de tous ces uniformes de sergents, de caporaux, de simples soldats, je voyais sortir des hommes qui se précipitaient dans l'eau avec des cris de joie. Plus d'obéissance passive, plus d'abdication de leur propre personne ; les nageurs, redevenus eux-mêmes pour quelques instants, se dispersaient librement dans le flot : rien ne les distinguait plus des « pékins, » qui s'ébattaient à côté d'eux. Malheureusement, un coup de sifflet se fit entendre, et le triage s'opéra soudain : tandis que nous restions à folâtrer dans l'eau, nos camarades d'un moment s'enfuyaient pour aller reprendre leurs habits rouges et leurs boutons numérotés, et bientôt nous les vîmes s'éloigner marchant en rang et au pas sur la route poussiéreuse.

Depuis j'ai vu, sous d'autres climats que celui de la France, combien l'hostilité diminue tout d'un coup entre des ennemis qui viennent de se dépouiller des vêtements sous lesquels ils ont pris l'habitude de se voir et de se haïr. C'était près d'une ville de la côte de Colombie, à la bouche d'un profond ruisseau, qu'un étroit banc de sable où déferlent incessamment les vagues, sépare de l'océan. Chaque matin, des centaines d'individus appartenant à deux races presque toujours en guerre se rencontraient à cette embouchure de ruisseau. D'un côté, c'étaient les descendants plus ou moins mêlés des Espagnols, qui venaient faire leurs ablutions quotidiennes ; de l'autre, c'étaient les Indiens qui profitaient d'une trêve pour se rendre au marché de la plage. De rive à rive, on se jetait des regards de haine et des paroles d'insulte, car on se souvenait des combats et des massacres, des victimes étranglées, noyées, ensevelies vivantes ; mais quand les guerriers rouges, dépouillant leur tunique, pareille à celle des Hellènes d'autrefois, apparaissaient dans la beauté resplendissante de leurs formes et s'élançaient dans la rivière pour la traverser en quelques élans, on oubliait l'antique haine et l'on se prenait même à les aimer. Malgré tout, n'étions-nous pas des frères ? Eux aussi, me semble-t-il, nous regardaient sans colère, mais en abordant la rive, ils secouaient leur longue chevelure noire, s'éloignaient fièrement sans retourner la tête et disparaissaient bientôt à un tournant de la plage.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE XIV : LA PÊCHE

Le ruisseau n'est pas seulement pour nous l'ornement le plus gracieux du paysage et le lieu charmant de nos jouissances, c'est aussi pour la vie matérielle de l'homme un réservoir d'alimentation, et son eau féconde nourrit des plantes et des poissons qui servent à notre subsistance. L'incessante bataille de la vie qui nous a fait les ennemis de l'animal des prairies et de l'oiseau du ciel excite aussi nos instincts contre les populations du ruisseau. En voyant la truite glisser dans le flot rapide comme un rayon de lumière, la plupart d'entre nous ne se contentent pas d'admirer la forme élancée de son corps et la merveilleuse prestesse de ses mouvements, ils regrettent aussi de ne pas avoir saisi l'animal dans son élan et de n'avoir pas la chance de le faire de le faire griller pour leur repas. Cette terrible bouche armée de dents qui s'ouvre au milieu de notre visage nous rend semblable au tigre, au requin, au crocodile. Comme eux nous sommes des bêtes féroces.

Dans les siècles d'autrefois, alors que nos ancêtres ignoraient encore l'art de cultiver le sol et de semer le grain nourricier pour le faire lever en épis, l'homme qui n'avait pas recours à l'anthropophagie n'avait, pour s'alimenter, d'autres ressources que les racines déterrées du sol, les pousses des herbes savoureuses, les cadavres d'animaux tués dans la forêt et le poisson saisi dans la mer ou les eaux courantes. Aussi, pressé par le besoin, avait-il acquis, comme pêcheur, une adresse qui nous eût semblé merveilleuse. Non moins habile que le brochet ou la loutre, il manquait rarement la proie qu'il avait visée. Immobile sur le bord, semblable à un tronc d'arbre, il attendait patiemment que le poisson passât à la portée de sa main, et soudain il l'avait saisi et lui écrasait la tête sur une pierre. De même les Indiens encore sauvages de l'Amérique percent à coup sûr le poisson du javelot qu'ils lancent de la rive ou du dard qui s'échappe de leur sarbacane.

D'ailleurs, les ruisseaux et les fleuves étaient jadis bien autrement riches en poissons qu'ils ne le sont de nos jours. Après avoir capturé dans l'eau courante toutes les proies nécessaires au repas de la famille, le sauvage satisfait laissait les milliers ou les millions d'œufs déposés sur le sable ou dans les joncs se développer en paix. Grâce à l'immense fécondité des espèces animales, les eaux étaient toujours peuplées, toujours exubérantes

de vie. Mais l'homme, que les progrès de la civilisation ont rendu plus ingénieux, a trouvé moyen de détruire ces races prolifiques dont chaque femelle pourrait, en quelques générations, emplir toutes les eaux d'une masse de chair solide. Dans son imprévoyance avide, il a même exterminé en entier nombre d'espèces qui vivaient jadis dans les ruisseaux. Non-seulement il s'est servi de filets qui barrent la masse d'eau et en emprisonnent toute la population, il a eu aussi recours au poison pour détruire d'un coup des multitudes et faire une dernière capture plus abondante que les autres.

Toutefois, les vrais pêcheurs, ceux qui tiennent à honneur de s'appeler ainsi, réprouvent ces moyens honteux de destruction en masse qui ne demandent ni sagacité, ni connaissance des mœurs du gibier. D'ailleurs, par un contraste qui semble étrange au premier abord, le pêcheur aime toutes ces pauvres bêtes dont il s'est fait le persécuteur, il en étudie les habitudes et le genre de vie avec une sorte d'enthousiasme, il cherche à leur faire découvrir des vertus et de l'intelligence ; comme le chasseur qui parle des hauts faits du renard ou du sanglier, il s'exalte à raconter les finesses de la carpe et les ruses de la truite ; il les respecte presque comme des adversaires, il ne veut les combattre que de franc jeu et s'irrite que des braconniers indignes travaillent à en détruire la race.

Souvent, en me promenant le long du ruisseau, j'ai pu étudier à mon aise le pêcheur idéal, le tranquille pêcheur à la ligne, derrière lequel l'araignée tend paisiblement ses filets entre les branches. Il se serait bien passé de ma présence qui troublait ses rites religieux ; il ne tournait point la tête vers moi et ne faisait pas même un geste d'impatience, mais je sentais qu'il m'était hostile, et, de peur de soulever sa colère, je marchais sur l'herbe à pas étouffés, retenant mon haleine. Peu à peu, il ne voyait plus en moi qu'un trait de paysage comme une roche ou un tronc d'arbre, et moi, de mon côté, je pouvais l'admirer en conscience. Certes, il n'y a point de fraude en lui. C'est avec une foi sincère qu'il met son appât, qu'il jette sa ligne et pendant des minutes ou des heures attend qu'un poisson malavisé veuille bien mordre à son hameçon. Rien ne peut le détourner de son œuvre ; d'un regard aigu, il perce l'eau profonde ; il voit l'imperceptible reflet luire vaguement sur une nageoire mal enfouie dans le sable, il distingue la marche du vermisseau sous la vase, il pressent, à certains frémissements de l'eau, le poisson caché sous l'herbe et qu'il ne voit pas encore ; il interroge à la fois les rides et les remous, les stries du courant et les souffles de l'air ; attentif à tous les bruits, à tous les mouvements, il promène sa ligne sur le fond ou la fait voler à la surface, suivant les conseils que lui donnent les génies de la nature assemblés autour de lui. En si bonne compagnie, que lui importent les profanes ! Il ne daigne seulement pas leur lancer un regard, bien mieux employé à deviner le poisson dans sa retraite. Un jour, un aéronaute, enchevêtré dans les cordages de la nacelle, à demi-asphyxié par le gaz qui s'échappait de son ballon dégonflé, tomba au beau milieu de la Seine, entre les deux rangées de pêcheurs, immobiles comme des statues le long des berges. Aucun ne bougea. Tandis que les bateliers détachaient à la hâte leurs canots pour opérer le sauvetage du naufragé, les pêcheurs persévérants restaient le bras en arrêt au-dessus des flots, espérant toujours la bienheureuse secousse qui devait les avertir de la capture désirée.

Du reste, nul homme n'a plus de fortitude que le pêcheur contre le mauvais destin. Les poissons ont beau refuser malicieusement de se laisser prendre, ils ont beau raser le

hameçon sans le happer, l'homme à la ligne, silencieux et prudent comme un héron sur patte, n'en tient pas moins son bras tendu et son regard fixé ; il ne se lasse point ; en s'asseyant au bord de l'eau, il a laissé derrière lui les passions humaines de l'impatience et de la colère. Dévoué à son œuvre, il attend, même sans espoir. J'ai connu un pêcheur que la male chance avait toujours poursuivi. Il ne prenait ni truite, ni tanche, ni goujon. Fort de ses douloureuses expériences négatives, il affirmait même que la capture d'un poisson était impossible et que toutes les histoires de pêches, miraculeuses ou autres, étaient de l'invention des mystagogues et des romanciers. Et pourtant, dès qu'il avait une heure de répit, ce sceptique, cet homme dévoué au malheur, saisisait sa ligne et, sans désillusion, sans naïf regain d'espoir, il jetait son hameçon au milieu des poissons moqueurs qui se jouaient en rôdant autour de l'innocent appeau.

En revanche, il est des pêcheurs qui semblent fasciner le poisson, l'attirer invinciblement. Le public badaud qui les regarde croit qu'ils exercent une sorte de magnétisme sur leur proie comme la couleuvre sur la grenouille ; on raconte que truites et carpillons, entraînés en dépit d'eux-mêmes, vont mordre le hameçon fatal. Il n'en est point ainsi, car c'est à force de science que ces pêcheurs sont devenus pour nous des espèces de magiciens ordonnant aux victimes de marcher en procession au bout de leur ligne. S'ils attirent avec tant de succès le pauvre poisson hors de son nid d'herbes, c'est qu'ils connaissent tous les besoins, tous les appétits, toutes les ruses des bestioles et jusqu'à leurs tics particuliers ; à première vue, ils savent quel est le caractère de l'animal. En outre, ils ont appris par une longue expérience à combiner tous leurs mouvements ; le regard, le bras, la main, la ligne, intelligente elle aussi, agissent de concert.

Bien rares toutefois sont ces pêcheurs de génie, et l'adepte les reconnaît à je ne sais quel rayon émanant de leur être. En 1815, lorsque pour la deuxième fois, Paris, épuisé par quinze années de servitude militaire, entendait les canons prussiens rouler dans ses rues, deux hommes, insoucians de la cause publique, étaient tranquillement assis au bord de la Seine, la ligne à la main. Ils ne s'étaient jamais vus précédemment, mais chacun d'eux avait entendu célébrer la gloire d'un rival. Ils se reconnurent, sans même se regarder, en apercevant seulement du coin de l'œil avec quelle sûreté de geste était manœuvré l'instrument, avec quelle intelligence l'appât allait chercher le poisson.

— « Vous êtes le célèbre X..., sans doute ? »

— Pour vous servir, et c'est au fameux Y..., n'est-ce pas, que j'ai l'honneur de répondre ? »

Grandville, caricaturiste souvent trop ingénieux, s'était imaginé de figurer les pensées intimes d'un pêcheur à la ligne, en montrant le pauvre homme avec la boîte osseuse ouverte et divisée en compartiments, suivant le système de Gall. Dans chacun des casiers cérébraux se tramait un crime affreux. Le pêcheur inoffensif, au visage si pur et plein de candeur, n'en songeait pas moins à perpétrer toutes les atrocités possibles. Sous la bosse de « l'acquisitivité, » il forçait une serrure et volait des piles d'écus ; sous la protubérance de la « sécrétivité, » il écrivait un faux ; dans la case de la « combativité, » il assassinait un vieillard ; dans un autre recoin du crâne, il enlevait la femme de son ami ; que sais-je

encore ? Toutes les monstruosités imaginables se rêvaient dans ce cerveau. Certainement, l'artiste calomniait le pêcheur à la ligne, en lui prêtant ces hallucinations criminelles ; tant qu'il a l'œil fixé et le bras raidi au-dessus de l'eau, l'honnête homme n'a point conscience des images fugitives, bonnes ou mauvaises, qui flottent dans sa cervelle ; il est fasciné par les vaguelettes qui brillent, par les fossettes qui se creusent, par l'eau qui lui sourit et le poisson qu'il attend.

C'est peut-être à cause de cette étrange fascination exercée sur le pêcheur par les eaux libres du ruisseau que l'art de la pisciculture a fait si peu de progrès depuis les temps anciens. Des hommes par millions cherchent à surprendre le poisson sauvage qui se joue dans le flot ; bien peu nombreux, relativement, sont ceux qui cherchent à élever leur proie en captivité, pour la saisir et la dévorer au moment qui leur convient. Dans tous les pays dits civilisés, la chasse n'est guère plus qu'un passe-temps, et la poursuite des bêtes sauvages a été remplacée par l'élève des animaux de boucherie. Seuls, les hommes de loisir ou de vanité qui cherchent à maintenir les traditions de leurs ancêtres ou à remplir l'oisiveté de leurs heures font de la chasse la principale occupation de leur vie ; mais, depuis des milliers d'années déjà, les peuples aryens ont, d'évolution en évolution, cessé d'être chasseurs et se sont mis à cultiver la terre en prenant à la fois pour compagnon et pour victime le bœuf descendant de cet urus sauvage qu'ils poursuivaient dans les forêts. De nos jours aussi, l'Indien Peau-Rouge, que l'Américain pousse devant lui et qui voit les troupeaux de bisons se disperser au bruit des locomotives sifflant dans les prairies, apprend à mettre le bœuf sous le joug et passe sans transition de l'état de chasseur à celui de cultivateur du sol et d'éleveur de bestiaux. Mais, pour l'exploitation de la faune des eaux, les hommes en sont encore presque partout, si ce n'est en Chine, dans ce pays des gens bien avisés, aux pratiques rudimentaires de la barbarie primitive. Il ont remplacé la simple perche par une ligne plus flexible et plus gracieuse, ils ont appris à tordre des fils plus minces et plus forts, ils ont perfectionné les hameçons, imaginé des appâts qui remplacent les insectes et les vers, même ils ont modifié le régime des cours d'eau en adaptant aux cascades des espèces d'escaliers à gradins, par lesquels les poissons venus de la mer peuvent remonter au loin vers les sources des ruisseaux ; mais c'est d'une manière tout exceptionnelle encore qu'ils s'occupent de renfermer le poisson, de le féconder artificiellement, de le nourrir à la main et de manufacturer ainsi, par quintaux et par tonnes, de la chair de carpe, de tanche ou de truite, comme on fait de la viande de bœuf et de mouton.

Çà et là cependant des pêcheurs et des industriels ont tenté de remplacer la pêche par l'élève du poisson ; hommes de loisir pour la plupart, ils ont obtenu des résultats curieux, très-utiles pour accroître notre connaissance des animaux et de leurs mœurs, mais à peu près insignifiants au point de vue économique. Dans une petite usine de pisciculture, cachée par les murailles d'un parc interdit au promeneur, j'ai pu me rendre compte de la science et de l'habileté profondes que devait avoir le bon éleveur de poisson pour réussir dans son œuvre sans le secours d'un budget quelconque ou de revenus opulents. Le pisciculteur est tenu de tout savoir et de tout prévoir. Il lui faut connaître la nature du fond et des eaux qui conviennent à chaque espèce de poisson ; il observe les phénomènes de l'air et les variations de la température pour saisir le moment favorable à l'extraction artificielle des œufs chez la femelle et de la laitance chez le mâle ; il cherche à régler

l'impulsion du courant et à lui donner juste le degré de force calculé à l'avance ; il étudie les œufs au microscope pour en extraire tous ceux qui ne lui semblent pas avoir la couleur ou la transparence nécessaire ; il examine la laitance et la rejette si elle n'est pas suffisamment blanche et fluide. Que sais-je encore ? Il apprend à se servir d'une foule d'instruments délicats, il nettoie les œufs avec un pinceau, enlève les champignons malsains au moyen de pinces, se sert de pipettes pour transvaser la graine de boîte en boîte, construit des frayères artificielles pour les œufs qui s'attachent aux herbes ou aux branchilles. Pendant toute la durée de l'incubation, il lui faut veiller avec soin pour empêcher les ennemis de toute espèce, brochets, insectes ou champignons, d'attaquer la population naissante ; il mesure heure par heure le courant et la température convenables. Après l'éclosion, il lui faut savoir à temps nourrir les bestioles en leur donnant juste la pâtée qu'elles-mêmes auraient cherchée. Et puis, quand il aura fait toutes ces choses, il lui reste encore à prévenir ces choléras terribles qui tout à coup peuvent éclater dans sa couvée et l'exterminer en quelques jours.

Parmi les pisciculteurs, il en est qui réussissent à sauver ainsi de tout malheur le frai qu'ils veulent changer en gros poissons. A la vue de leur succès, quel triste retour n'a-t-on pas à faire sur les choses humaines, en songeant que tant de milliers et de millions d'enfants, bien constitués pour devenir des hommes, périssent encore au berceau, tués par l'ignorance et la misère ? Certes, les enfants nouveau-nés devraient nous tenir plus à cœur que les saumoneaux, les carpillons et tout le fretin possible, et cependant les épidémies les emportent en foule. Nos hospices d'enfants, bien autrement précieux que tous les établissements de pisciculture, ne sont guère, le plus souvent, que des vestibules du cimetière. Les œufs des truites et des tanches auraient-ils plus de valeur à nos yeux que les malheureux enfants confiés à la société par leurs parents sans ressources, et devons-nous les défendre avec plus de soin contre les chances de mort ?

Si jamais on arrive à domestiquer complètement les poissons d'eau douce et à manufacturer ainsi de la chair à volonté pour l'alimentation publique, certes il faudra s'en réjouir, puisque toutes les vies inférieures sont encore employées à sustenter la vie de l'homme ; mais on ne pourra s'empêcher de regretter le temps où tous ces animaux nageaient en liberté. En voyant les cours d'eau régularisés et munis de caisses quadrangulaires où les jeunes poissons s'engraissent et s'habituent à l'esclavage, nos descendants penseront avec une sorte de tristesse à nos ruisseaux encore indomptés. De même que le récit de la vie sauvage dans les forêts vierges nous enchante, de même ils subiront le charme quand on leur parlera de la libre rivière où des bandes errantes ramaient entre le courant en frétilant des nageoires et de la queue, où le poisson solitaire se dardait d'une rive à l'autre comme un rayon à peine entrevu, où des forêts d'herbes flottantes frémissaient incessamment avec la foule cachée qui les peuplait. Comparé au gardien de l'étable à poissons, le pêcheur abrité sous l'ombre discrète leur apparaîtra comme une sorte de Nemrod, comme un héros des anciens jours.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE XV : L'IRRIGATION

Consolons-nous pourtant : dans l'avenir que nous prépare l'exploitation scientifique de la terre et de ses richesses, la première utilité du ruisseau ne sera pas d'être une usine de chair vivante, une sorte de garde-manger économique. L'eau, qui entre pour une si large part dans tous les organismes, plantes et animaux, ne cessera de s'employer surtout, comme elle le fait actuellement, à nourrir le monde végétal de ses bords. Bue par toutes les racines qui trempent dans le ruisseau, l'eau, monte de pore en pore dans les interstices capillaire du sol, gonfle de sève des multitude sans fin d'arbres et d'herbages, et sert ainsi indirectement à la nourriture de l'homme par les tubercules, les tiges, les feuilles, les fruits, les graines qu'elle développe. C'est principalement dans le travail agricole que le ruisseau se fait l'auxiliaire de l'humanité.

Après le soleil, qui renouvelle toutes choses par ses rayons, l'air, qui par ses vents et le mélange incessant des gaz est comme le souffle de la planète, l'eau du ruisseau est le principal agent de rénovation. Dans l'amour infini du changement qui nous possède, c'est avec ravissement que nous écoutons le récit des métamorphoses, surtout ceux d'entre nous qui sont encore enfants et que la connaissance des inflexibles lois ne trouble pas

dans leur crédulité naïve. En lisant les Mille et une nuits, notre esprit se complaît à voir les génies se changer en vapeurs, ou les monstres naître d'une traînée de sang ; nous aimons à suivre les objets de la nature dans toutes les formes qu'ils affectent successivement, de même que dans l'air échauffé du désert nous discernons tantôt des palais à colonnades ou des armées en marche. Dans les fables de l'antiquité grecque, dans les mythes persans, dans les vieux chants indous, ce qui nous séduit aussi, ce sont les transformations de la pierre et de l'herbe, de l'animal, de l'homme et du dieu, symboles primitifs de l'enchaînement sans fin de la vie dans l'immense univers. De même, toute vieille tapisserie s'anime aux yeux de l'enfant et se peuple pour lui d'être vivants. Avec quelle foi simple ne regarde-t-il pas sur quelque toile éraillée l'image de Syrinx étendant les bras et déjà changée à demi en une touffe de roseaux, Procris prenant racine pour devenir peuplier, ou la nymphe Byblis se fondant en pleurs pour couler désormais sous forme de fontaine. Eh bien ! des changements pareils à ceux qu'inventèrent l'imagination enfantine des peuples et les fictions des poètes ne cessent de s'accomplir dans le grand laboratoire de la nature ; seulement, c'est par un lent travail intérieur, par transitions graduelles et non par de soudains miracles que s'opèrent ces innombrables transmissions de vie entre tout ce qui meurt et tout ce qui renaît. La gouttelette d'eau se change en cellule de plante, elle se change en graine, puis en pain, et dans le corps de l'homme en parcelle de vie.

Il semble d'abord que le ruisseau ne puisse se transformer ainsi pour d'autres plantes que celles de ses rives. Sans doute, la végétation des berges qui aspire l'humidité par ses racines et boit par ses feuilles une vapeur abondante, est de beaucoup la plus vivace et la plus joyeuse ; les vergnes, les peupliers, les trembles poussent haut et droit, leur bois tout gonflé de jus tend l'écorce lisse et la fait craquer sous l'effort ; des herbes en touffes épaisses, des arbustes remplissent tous les interstices entre les troncs, le moindre espace vide est assiégé par des plantes désireuses de se rapprocher du ruisseau bienfaisant. Mais l'eau accomplit aussi son œuvre loin des rivages. Même pendant les sécheresses, elle suinte à grandes distances à travers les berges pierreuses et sablonneuses et pénètre dans le sous-sol où elle abreuve les radicules des plantes ; après les pluies, quand le niveau du ruisseau s'élève, la percolation souterraine gagne et s'étend au loin sous les couches superficielles du sol des campagnes ; enfin, pendant les crues, les eaux débordées renouvellent la terre, la saturent d'humidité, et fournissent ainsi les éléments de vie à la multitude des végétaux.

Certes, le spectacle est triste des champs envahis par l'inondation. Les baies, baignées jusqu'à mi-hauteur, désignent encore les limites bien connues qui séparent la propriété de celle du voisin ; les arbres fruitiers, penchés en avant par le flot, trempent dans l'eau bourbeuse l'extrémité de leurs rameaux salis ; des courants, des remous ravinent le sol où croissaient les plus belles récoltes. Même sur le bord du lac temporaire, toutes les dépressions ouvertes par la charrue entre les sillons sont autant de fossés, et les ados se montrent seuls au-dessus de l'eau en longues rangées parallèles.

L'inondation, qui ruine ainsi l'espoir du paysan, est un grand malheur, et pourtant, dans ses eaux redoutées, le ruisseau apporte un trésor pour les années à venir : en détruisant la récolte de l'année présente, il dépose de la boue fertilisante qui nourrira les récoltes

futures. Le sol de la plaine, constamment sollicité par le travail du laboureur, s'épuiserait bientôt si les rochers de la montagne, triturés et tamisés par le flot, ne s'épandaient en couches sur les campagnes pour en renouveler la fécondité. Ainsi que le montrent les sondages géologiques, la terre végétale et le sous-sol tout entier sont des alluvions successivement amenées de siècles en siècles et déposées sur les assises de la roche : aucune plante n'aurait pu germer dans la vallée si la montagne ne se délitait pas sans cesse, et si le ruisseau n'employait pas chaque année ces débris à fournir un nouvel aliment à la végétation de ses deux rives. Mais comment faire pour empêcher les eaux débordées de ravager les cultures et recueillir en même temps toutes les alluvions fertilisantes ? Comment régler les oscillations de niveau, de manière à en profiter sans avoir à en souffrir ? Encore bien peu nombreux sont les agriculteurs qui ont su résoudre ce problème, qui ont trouvé le moyen de dompter le ruisseau et d'en diriger à leur gré les eaux et la boue. En été, le courant n'est plus qu'un petit filet liquide, et le laboureur se plaint ; en d'autres saisons, au printemps et en automne, suivant les climats, le ruisseau déborde et le laboureur se plaint toujours.

D'ailleurs, il se plaindra toujours, et avec raison, tant qu'il n'aura pas su s'associer avec son voisin pour utiliser de concert les ressources que lui offre l'eau courante. Actuellement, l'exploitation de ces richesses se fait dans le plus grand désordre et presque au hasard, suivant les caprices des propriétaires riverains, et le résultat de ces disparates est trop souvent le désastre pour tous. L'un égoutte le sol de son domaine en le drainant par des canaux souterrains, et par ces apports grossit ainsi le volume du ruisseau ; un autre l'appauvrit au contraire en faisant des saignées à droite et à gauche pour arroser ses champs ; un autre encore abaisse le niveau moyen des eaux en nettoyant le fond et en détruisant les arêtes des rapides et des cascades, tandis que des usiniers relève la surface du courant en construisant des barrages. Ce sont des fantaisies contradictoires, des avidités en conflit, qui prétendent régler la marche du ruisseau. Que deviendrait un pauvre arbre, à quelles maladies monstrueuses ne serait-il pas condamné si, vivant encore, il était partagé entre plusieurs propriétaires, si des maîtres nombreux pouvaient exercer le droit d'us et d'abus, qui sur les racines, qui sur le tronc, les branches, les feuilles ou les fleurs ? Le ruisseau dans son ensemble peut être comparé à un organisme vivant comme celui de l'arbre. Lui aussi, de ses sources nombreuses à son embouchure, forme un tout harmonique avec ses fontaines, ses méandres, les oscillations régulières de ses eaux, et c'est un malheur public lorsque la série naturelle de ses phénomènes est troublée par l'exploitation capricieuse de riverains ignares. C'est grâce à la science et au concours des efforts aujourd'hui divisés que le ruisseau pourra rendre aux populations les services qu'elles en attendent. Richesse commune à tous, c'est le travail associé de tous qui le transformera pour les campagnes en une véritable artère de vie.

Déjà nombre de travaux de drainage, de colmatage, d'irrigation, exécutés çà et là sur les bords des cours d'eau, nous permettent de discerner, dans un avenir plus ou moins éloigné, quel sera le régime de notre ruisseau : d'avance, nous le suivons du regard avec la prévision que nous donne la science. Comme aux temps anciens, avant l'exploitation brutale de la forêt, des sapins et des hêtres entremêlés croîtront sur les flancs de la montagne où s'épanchent les premières eaux ; les racines saillantes, les mousses qui les recouvrent, les herbes qui les entourent et que la dent de la chèvre ne viendra plus

arracher, arrêteront dans leur descente les gouttelettes de pluie et les filets de neige fondue ; au lieu de s'écouler en torrents d'une heure, l'eau suintera dans l'intérieur du sol pendant les pluies, et descendant lentement de pore en pore, reparaitra dans le lit inférieur du ruisseau à l'époque des sécheresses. La portée moyenne du courant sera plus égale, et ne passera plus soudainement de la disette à la surabondance. Des ravins ne se creuseront plus sur les versants abrupts, et les prairies des vallons ne disparaîtront plus sous des amas de pierrailles. Des rigoles, placées en lignes parallèles sur les rondeurs alternativement saillantes et rentrantes des promontoires et des courbes, porteront la vie et feront germer les fleurs sur les pentes arides.

Il se pourrait que l'action régulatrice des forêts et l'emploi des eaux du torrent à l'irrigation des hautes prairies ne suffit pas à prévenir les crues soudaines lors de la chute des trombes. Mais on saura pourvoir à ce danger. La vallée n'offre pas la même largeur partout. En certains endroits son fond nivelé s'étale en forme de cercle ou d'ovale, à la place d'un ancien lac graduellement comblé par les alluvions ; ailleurs, les hauteurs rocheuses, qui s'élèvent à droite et à gauche du ruisseau, se rapprochent d'une de l'autre comme pour se rejoindre par une arête transversale, et ne restent séparées que par une étroite fissure, au fond de laquelle s'enfuit l'eau mugissante. C'est là que se trouvait autrefois la digue que venaient battre les flots du lac. Lors des grandes pluies, ce rempart arrêtait les eaux grossissantes, les forçait à s'étaler en amont à la base des collines et ne les déversait qu'à mesure sur les plaines inférieures par le jeu naturel de ses cascades. La nature, par son incessant travail, a fini par démolir ce barrage ; les troncs d'arbres, poussés comme des béliers par le courant, ont ébranlé la roche, l'eau s'est insinuée dans les fentes, et tôt ou tard le lac a pu se déverser entre les deux parois de la montagne ouverte. Eh bien ! ce lac, l'homme peut le créer à nouveau, en régler à son gré la hauteur, la surface, la contenance ; il peut dresser encore le barrage en calculant avec précision quelle doit en être la force pour résister à la pression des eaux de crue. Possesseur de ce lac artificiel et de ce rempart à vannes mobiles, le cultivateur devient ainsi le maître des pluies et des sécheresses ; il empêche les eaux soudaines des trombes de rouler en torrents dévastateurs sur les campagnes, il interdit au ruisseau de trop baisser de niveau pendant les chaleurs, et continue d'alimenter les canaux d'irrigation qui portent dans les champs la fraîcheur et la vie. Les alluvions qui s'amassent au fond du bassin lui serviront, en outre, à renouveler la vigueur de ses cultures, et, s'il le veut, il chargera lui-même le ruisseau de transporter tous ces débris sur le sol qui doit être fécondé. Espérons aussi puisque nous songeons à l'avenir et que nous suivons nos rêves, espérons que les ingénieurs préposés à la régularisation du ruisseau sauront faire du bassin d'alimentation, non pas un réservoir vulgaire aux plages malsaines et puantes, mais un lac charmant et pur, ombragé de grands arbres et bordé de plantes aquatiques. Que l'artiste, aussi bien que le laboureur, ait plaisir à contempler ces eaux descendues des montagnes !

Le vrai danger dans l'avenir, c'est que l'eau, considérée à bon droit par l'agriculteur comme le plus précieux de ses trésors, ne soit utilisé jusqu'à la dernière goutte. Au lieu de menacer les champs de ses ravages, le ruisseau, saigné par d'innombrables canaux d'irrigation, pourrait bien tarir complètement et laisser dans la disette les riverains de son cours inférieur. Tel est le malheur qui arrive déjà dans plusieurs contrées du Midi : en Provence, en Espagne, en Italie, en Indoustan. A son issue des montagnes, le ruisseau

tapageur semble vouloir courir d'une traite jusqu'à l'océan ; il écume, il rage contre les pierres, il bondit de rapide en rapide, il emplît des vasques profondes d'un formidable azur. Comme un jeune homme entrant dans la vie et ne doutant de rien, il a devant lui l'espace immense et veut en profiter ; mais à droite, à gauche, de perfides barrages, de petites écluses enlèvent à son courant de minces filets d'eau, qui vont se ramifier au loin dans les jardins et les prairies. Appauvri d'écluse en écluse par tous ces emprunts, le ruisseau se transforme en ruisselet, son eau retardée se traîne en serpentant sur les galets, puis disparaît sous les sables, que le laboureur creuse de sa pioche pour recueillir encore les dernières gouttes du précieux liquide. A peine est-il arrivé dans les campagnes unies, que le joyeux fils des monts s'est évanoui.

Toutefois, en échappant à son lit, l'eau ruisselante, divisée en artères et en artérioles sans nombre, n'en travaille que mieux. Réduite en filets assez minces pour être bue au passager par les radicelles des plantes, elle entre d'autant plus facilement dans le torrent de la circulation végétale pour se changer en sève, puis en bois, en feuilles, en fleurs, et se répandre de nouveau dans l'atmosphère en se mêlant aux senteurs des corolles. Dans la plaine, transformée en un jardin immense, on ne voit d'eau nulle part, et pourtant c'est elle qui donne au gazon la fougue de croissance et la fraîcheur ; elle qui revêt les parterres de fleurs et les arbustes de feuillage ; elle multiplie les branches et prête ainsi aux avenues ombrées cette profondeur de mystère qui nous charme. Sous une autre forme, c'est elle qui nous entoure et qui nous ravit. Ça et là, nous entendons à nos pieds un murmure argentin, comme un bruit de perles roulant sur le pavé : c'est le gazouillement de l'eau qui s'écoule dans un canal souterrain, et dont les reflets fugitifs nous apparaissent vaguement à travers les interstices des dalles. Près d'une maisonnette enfouie sous la verdure, un petit jet d'eau s'élance en aigrette balancée du vent, et les gouttelettes du brouillard irisé vont retomber au loin sur les fleurs en rosée de diamants.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE XVI : LE MOULIN ET L'USINE

Le vaillant petit ruisseau ne se borne pas à fertiliser nos terres, il sait aussi travailler d'une autre façon quand il n'est pas employé en entier à l'irrigation des champs. Il nous aide dans notre besogne industrielle. Tandis que ses alluvions et ses eaux se transforment chaque année en froment par la merveilleuse chimie du sol, son courant sert à réduire le grain en farine, de même qu'il pourrait aussi pétrir cette farine en pain s'il nous plaisait de lui confier ce travail. Pourvu que sa masse liquide y suffise, le ruisseau substitue sa force à celle des bras humains pour accomplir tout ce que faisaient autrefois les esclaves de guerre ou les femmes asservies à leur brutal mari : il moud le blé, brise le minerai, triture la chaux et le mortier, prépare le chanvre, tisse les étoffes. Aussi l'humble moulin, fût-il même rongé de lichens et d'algues, m'inspire-t-il une sorte de vénération : grâce à lui, des millions d'êtres humains ne sont plus traités en bêtes de somme ; ils ont pu relever la tête et gagner en dignité en même temps qu'en bonheur.

Quel souvenir charmant nous a laissé ce moulin de notre petite bourgade ! Il était à demi caché - peut-être l'est-il encore - dans un nid de grands arbres, vergnes, trembles, saules, peupliers ; on entendait de loin son continuel tic-tac, mais sans voir la maison à travers le fouillis de verdure. En hiver seulement, les murailles lézardées apparaissaient entre les branches dépourvues de feuilles ; mais dans toute autre saison, il fallait, avant d'apercevoir le moulin, pénétrer jusque dans la cour, déranger le troupeau des oies sifflantes et réveiller dans sa niche le gros chien de garde toujours grognant. Cependant, protégé par l'enfant de la maison, notre camarade d'école et de jeux, nous osions nous approcher du cerbère, nous osions même avancer la main tout près de la terrible gueule et caresser doucement l'énorme tête. Le monstre daignait enfin se radoucir et remuait la queue avec bienveillance en signe d'hospitalité.

Notre site de prédilection était une petite île dans laquelle nous pouvions entrer, soit en passant par le moulin construit transversalement au-dessus d'un bras du ruisseau, soit en nous glissant le long d'une étroite corniche ménagée en forme de trottoir à l'extérieur de

la maison : c'est là que s'ajustaient les pelles et que le garçon meunier allait tous les matins régler la marche de l'eau. Il va sans dire que c'était là notre chemin préféré. En quelques bonds nous étions dans notre îlot sous l'ombre d'un grand chêne à l'écorce usée par nos fréquentes escalades. De là le moulin, les arbres, le ruisseau, les cascades, les vieux murs se montraient sous leur aspect le plus charmant. Près de nous, sur le grand bras du ruisseau, une digue, formée de madriers épais, barrait le courant ; une cascade s'épanchait par-dessus l'obstacle, et les rapides écumeux venaient se heurter contre les piles d'un pont aux lézardes fleuries. De l'autre côté, la vieille mesure du moulin emplissait tout l'espace, des arbres de la rive à ceux de l'îlot. Du fond d'une sombre arcade ménagée au bas des murailles, l'eau battue s'échappait comme d'une énorme gueule, et dans la noire profondeur de l'ouverture béante nous distinguions vaguement des pilotis moussus, des roues à demi disloquées, s'agitant gauchement comme l'aile brisée d'un oiseau, des palettes plongeantes déversant chacune sa cascadelte. Autour de l'arcade, un lierre épais recouvrait les murs et, grimpant jusqu'au toit, enlaçait les poutrelles de ses cordages noueux et frémissait en touffes joyeuses au-dessus des tuiles.

Et dans l'intérieur de la maison, combien tout nous paraissait étrange, depuis l'âne philosophe, ployant sous le fardeau des sacs que l'on déchargeait près de la meule, jusqu'au meunier lui-même à la longue blouse enfarinée ! Autour de nous, pas un seul objet qui ne s'agitât convulsivement ou ne vibrât sous la pression de la cascade invisible qui grondait à nos pieds et dont nous discernions çà et là par les interstices la fuyante écume. Les murs, le plancher, le plafond, tremblaient incessamment des puissantes secousses de la force cachée : pour que notre regard échappât un seul instant à la vue de ce frémissement universel, il nous fallait fixer les yeux avec effort sur l'azur et les nuées blanchâtres de l'espace qui se montraient à travers une lucarne. Dans un coin sombre du moulin, l'arbre moteur tournait, tournait sans relâche comme le génie du lieu ; des roues dentées, des courroies tendues d'un bout de la salle à l'autre transmettaient le mouvement aux meules grinçantes, aux trémies oscillant avec un bruit sec, à tous ces engins de bois ou de métal qui chantaient, geignaient ou hurlaient dans un concert bizarre. La farine, qui jaillissait comme une fumée des grains broyés, flottait dans l'air de la salle et saupoudrait tous les objets de sa fine poussière ; les toiles d'araignées suspendues aux poutres du plafond s'étaient en partie rompues sous le poids qui les chargeait et se balançaient comme de blancs cordages ; les empreintes de nos pas se dessinaient en noir sur le plancher.

Dans l'immense brouhaha des voix qui s'échappaient des engrenages, des meules, des boiseries et des murailles elles-mêmes, à peine pouvais-je entendre ma propre voix et d'ailleurs je n'osais parler, me demandant si l'habitant de cet étrange lieu n'était pas un sorcier. Son fils, mon camarade d'école, me paraissait moins redoutable, et même à l'occasion je ne craignais pas de me colleter avec lui ; pourtant je ne pouvais m'empêcher de voir aussi en sa petite personne un être mystérieux, commandant aux forces de la nature. Il connaissait tous les secrets du fond de l'eau ; il pouvait nous dire le nom des herbes et des poissons, discerner dans le sable ou la vase le mouvement imperceptible à nos regards, révéler les drames intimes visibles à lui seul. Dans notre pensée c'était un véritable amphibie, et il s'en défendait à peine : il s'était promené sur le lit du ruisseau dans les endroits les plus profonds et mesurait de mémoire, à un centimètre près, les

gouffres que nos perches n'étaient pas assez longues pour sonder. Il connaissait aussi sur tous les points la force du courant contre lequel il avait lutté à la nage ou à la rame : plus d'une fois il avait manqué d'être emporté par les roues et broyé sous les engrenages ; familiarisé avec le danger, il le bravait d'autant plus, comptant toujours sur l'effort de son bras ou sur une corde secourable lancée au dernier moment. Un de ses frères, moins heureux, avait trouvé la mort dans un gouffre où l'avait entraîné le remous. Effarés, nous regardions le trou sinistre. Le père, plein d'une horreur sacrée, en avait fait murer le fond.

Le mystère qui pour nous entourait le vieux moulin ne planait pas sur la grande usine, située beaucoup plus avant dans la plaine, à un endroit où le ruisseau a déjà reçu tous ses affluents. D'abord, l'usine est une énorme construction qui, loin de se cacher sous les ombrages, se dresse au milieu d'un espace nu et dont la puissante masse pourrait être presque comparée, pour la hauteur, aux coteaux environnants. À côté de l'édifice, une cheminée, pareille à un obélisque, s'élève à dix mètres plus haut dans l'atmosphère et semble encore se prolonger vers le ciel par les noires volutes de fumée qui s'en échappent. Le jour, ses murs badigeonnés détachent l'usine sur le vert des prairies ; le soir, lorsque le soleil se couche, des centaines de vitres s'allument sur la façade comme autant de regards flamboyants ; la nuit, les lumières de l'intérieur rayonnent au dehors en faisceaux divergents et, comme la lueur d'un phare, brillent à dix lieues de distance.

À l'intérieur comme au dehors, l'usine ne présente que des angles droits et des lignes géométriques. Les grandes salles, pleines de la lumière qui entre à flots par les vastes fenêtres, ont néanmoins je ne sais quoi de terrible dans leur aspect. Des piliers de fer, se dressant à distances égales, soutiennent le plafond ; des machines de fer agitent d'un mouvement régulier leurs roues, leurs bielles, leurs bras coudés ; des dents de fer et d'acier saisissent la matière qu'on leur donne à diviser, à ronger, à broyer ou à pétrir de nouveau, la rendent en pâte, en fils, en flocons ou en nuée à peine visible, ainsi que le lui demande la volonté maîtresse. De tous ces engins de métal qui s'agitent et grondent comme des monstres féroces, l'homme a fait ses esclaves : c'est lui qui les déchaîne après leur avoir donné la pâture ; mais, tout maître qu'il est, il n'en doit pas moins trembler devant cette force brutale qu'il a domptée. Qu'il oublie seulement un instant de mettre son propre travail en harmonie parfaite avec celui de la formidable machine, que, sous l'impression d'un sentiment ou d'une pensée, il s'arrête dans ses va-et-vient rythmiques, et peut-être le puissant mécanisme, qui, lui, n'a ni regrets ni espérances pour le ralentir ou l'accélérer, va le saisir et le lancer broyé contre la muraille ; peut-être v-t-il l'entraîner par un pan de son vêtement, l'attirer dans ses engrenages et de réduire en une bouillie sanglante. Les roues tournent d'un mouvement toujours égal, qu'il s'agisse d'écraser un homme ou de tordre un fil à peine visible. De loin, quand on se promène sur les coteaux, on entend le sifflement terrible de la machine qui fait vibrer autour d'elle le sol et l'atmosphère.

Cette force disciplinée, et néanmoins redoutable, des roues et des bras de fer, n'est autre chose que la puissance transformée du ruisseau, naguère indompté. Cette eau, qui, jadis, n'accomplissait d'autre travail que de renverser des berges et d'en créer de nouvelles, d'approfondir certaines parties de son lit et d'en élever d'autres, est devenue maintenant l'auxiliaire direct de l'homme pour tisser des étoffes ou pour broyer du grain. Guidé par

l'ingénieur, le mouvement brutal de l'eau a pris la direction qu'on lui traçait : il s'est distribué dans les pinces les plus fines, dans les pinceaux les plus ténus, aussi bien que dans les engrenages les plus puissants de l'énorme machine ; il brise et triture tout ce que l'on met sous le marteau-pilon, étire les barres de métal qui s'engagent sous le laminoir ; mais il sait aussi choisir et mêler les fils presque imperceptibles, marier les couleurs, velouter les étoffes comme d'un léger duvet, accomplir à la fois les travaux les plus divers, ceux que ne pouvait même rêver un Hercule et ceux qui défieraient les doigts habiles d'une Arachné. En donnant sa force à la machine, le ruisseau est devenu un gigantesque esclave remplaçant à lui seul ces milliers de prisonniers de guerre et de femmes asservies qui peuplaient les palais des rois ; toute la besogne de ces tristes animaux enchaînés, il sait la faire mieux qu'elle ne fut jamais faite, et que de choses en outre il peut accomplir ! Bien utilisée, une cataracte animerait un assez grand nombre de machines pour se charger du travail d'une nation.

Presque incalculables sont les richesses dont l'usine a gratifié l'humanité ; et chaque année ces richesses s'accroissent encore, grâce à la force que l'on sait dégager des combustibles, grâce aussi à l'emploi plus savant et plus général de l'eau courante qui glisse sur le lit incliné des ruisseaux. Et pourtant, ces produits si nombreux qui sortent des manufactures pour enrichir l'humanité tout entière et pour aller, d'échange en échange, initier les peuplades les plus lointaines à une civilisation supérieure, laissent encore dans une misère bien sordide ceux qui les mettent en œuvre. Non loin de la puissante usine dont les monstres de fer ont tant coûté, non loin de la magnifique demeure seigneuriale qu'entourent de beaux arbres exotiques importés à grands frais de l'Himalaya, du Japon, de la Californie, des maisonnettes en brique, noircies par la houille, s'alignent au milieu d'un espace jonché de débris sans nom et parsemé de flaques d'une eau fétide. Dans ces humbles demeures, moins hideuses, il est vrai, que les tanières de serfs dominés par le château du baron féodal, les familles sont rarement réunies autour de la même table ; tantôt le mari, tantôt la femme ou les enfants en âge de travail, appelés par l'impitoyable cloche de la manufacture, doivent s'éloigner du foyer et se succéder au service des machines, travaillant elles-mêmes sans trêve ni repos comme le courant du ruisseau qui les met en mouvement. Parfois la maison se trouve tout à fait vide, à moins qu'il ne reste en quelque coin un nourrisson réclamant en vain sa mère par des vagissements plaintifs. Le pauvre enfantelet, enveloppé de langes humides, est encore tout chétif, à cause du manque d'air et de soins ; tôt ou tard, il sera rongé de scrofules, à moins qu'une maladie quelconque, phtisie, variole ou choléra, ne l'emporte avant l'âge.

Ainsi tout n'est pas joie et bonheur sur les bords de ce ruisseau charmant où la vie pourrait être si douce, où il semble naturel que tous s'aiment et jouissent de l'existence. Là aussi la guerre sociale est en permanence ; là aussi les hommes sont engagés dans la terrible mêlée de la « concurrence vitale » De même que les monades ou les vibrions de la goutte d'eau cherchent à s'arracher la proie les uns aux autres, de même sur la berge chaque plante cherche à prendre à sa voisine sa part de lumière et d'humidité ; dans le ruisseau, la brochet s'élance sur l'épinoche, et celle-ci happe le goujon ; tout animal est pour quelque autre animal au guet un plat déjà servi. Parmi les hommes la lutte n'a plus ce caractère de tranquille férocité ; grâce à la culture du sol et à la mise en œuvre de ses produits, nous n'en sommes plus à nous entre-manger ; mais nous nous regardons encore

les uns les autres d'un œil oblique, et chacun de nous suit avec envie le morceau de pain que son frère porte à la bouche. Les spectres de la misère et de la faim se dressent derrière nous, et pour éviter, nous et nos familles, d'être saisis par leur effroyable étreinte, nous courons tous après la fortune, dût-elle même être acquise, d'une manière directe ou indirecte, au détriment du prochain. Sans doute nous en sommes attristés ; mais saisis par un engrenage comme le marteau-pilon qui se soulève et qui broie, nous aussi nous écrasons sans le vouloir.

Cette lutte féroce pour l'existence entre hommes qui devraient s'aimer n'aura-t-elle donc pas fin ? Serons-nous toujours ennemis, même en travaillant côte à côte dans l'usine commune ? Parmi ceux qui de leurs mains ou de leurs têtes sont associés de fait à la même œuvre, les uns, de plus en plus enrichis, s'arrogeront-ils à jamais le droit de mépriser les autres, et ceux-ci, de leur côté, condamnés à la misère, ne cesseront-ils de rendre haine pour mépris et fureur pour oppression ? Non, il n'en sera pas toujours ainsi. Dans son amour de justice, l'humanité, qui change incessamment, a déjà commencé son évolution vers un nouvel ordre de choses. En étudiant avec calme la marche de l'histoire, nous voyons l'idéal de chaque siècle devenir peu à peu la réalité du siècle suivant, nous voyons le rêve de l'utopiste prendre forme précise pour se faire la nécessité sociale et la volonté de tous.

Déjà par la pensée, nous pouvons contempler l'usine et la campagne environnante telles que l'avenir nous les aura changées. Le parc s'est agrandi ; il comprend maintenant la plaine entière, des colonnades s'élèvent au milieu de la verdure, des jets d'eau s'élancent au-dessus des massifs de fleurs, de joyeux enfants courent dans les allées. La manufacture est toujours là ; plus que jamais, elle est devenue un grand laboratoire de richesses ; mais ces trésors ne se divisent plus en deux parts, dont l'une est attribuée à un seul et dont l'autre, celle des ouvriers, n'est plus qu'une pitance de misère ; ils appartiennent désormais à tous les travailleurs associés. Grâce à la science qui leur a fait mieux utiliser la puissance du courant et les autres forces de la nature, les ouvriers ne sont plus les esclaves haletants de la machine de fer ; après le travail de la journée, ils ont aussi le repos et les fêtes, les joies de la famille, les leçons de l'amphithéâtre, les émotions de la scène. Ils sont égaux et libres, ils sont leurs propres maîtres, ils se regardent tous en face, aucun d'eux n'a sur le front la flétrissure qu'imprime l'esclavage. Tel est le tableau que nous pouvons contempler d'avance en nous promenant le soir près du ruisseau chéri, quand le soleil couchant borde d'un cercle d'or les volutes de vapeur échappées de l'usine. Ce n'est encore là qu'un mirage, mais si la justice n'est pas un vain mot, ce mirage nous montre déjà la cité lointaine, à demi cachée derrière l'horizon.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE XVII : LA BARQUE ET LE TRAIN DE BOIS

Pendant le cours des siècles, les progrès matériels de l'humanité peuvent se mesurer par les services que l'on a demandé au ruisseau. Actuellement, l'impulsion de son courant se transforme en force vive dans nos manufactures pour moudre, pétrir ou tisser ; ses eaux et ses alluvions se changent en sève et en tissu végétal dans nos prairies et dans nos vergers ; il est devenu notre grand auxiliaire dans l'agriculture et l'industrie. Autrefois, il n'en était pas ainsi. La forêt sans bornes recouvrait les plaines et les montagnes. Les sentiers qui serpentaient entre les arbres, de clairière en clairière, étaient rares, mal frayés, obstrués d'herbes et de broussailles ; aussi le sauvage utilisait-il la nappe du ruisseau pour en descendre ou remonter le cours navigable sur le tronc d'arbres creusé qui lui servait d'embarcation.

De nos jours, grâce aux routes, aux chemins, aux sentiers qui traversent la campagne dans tous les sens, la navigation sérieuse a presque entièrement cessé sur le ruisseau ; on n'y vogue plus que par plaisir de ramer et de se sentir balancer doucement par l'onde ridée. C'est là pour l'homme une récréation physique des plus douces qu'il se puisse donner : à peine est-il possible de faire un rêve de bonheur sans s'imaginer aussitôt qu'on flotte avec des être aimés dans une barque dont la rame plonge à temps égaux dans le courant. Même quand on est seul, c'est une volupté réelle de pouvoir animer par son bras un de ces bateaux effilés qui fendent le flot comme des poissons. On se déplace à son gré : tantôt on est près de la cascade, tantôt sur le bassin tranquille ; ici l'on effleure le gazon des berges, plus loin on rase les troncs d'un saule ; on passe de l'avenue toute noire d'ombre à la nappe pailletée de la lumière qui tombe en pluie à travers le feuillage. Et puis, ne fait-on pas corps avec le bateau, de manière à former avec lui comme un étrange animal, à la fois homme et dauphin ? De ses longues rames, semblable à de puissantes nageoires, on creuse des remous de chaque côté de la barque, on fait ruisseler les gouttes en perles à la surface de l'eau ; à sa guise, on ouvre le flot en sillons écumeux, et derrière soi on laisse un long sillage où vibre la lumière en lignes serpentine.

Malheureusement, sur le ruisseau les embarcations sont rares. A peine si des bateaux à une ou deux rames se mirent dans les bassins où les eaux s'accumulent avant de plonger sous les roues des usines et de mettre en mouvement meules et engrenages. Ailleurs, un vieux batelet, attaché par une chaîne à un pieu de la rive, est presque toujours enfoui sous les lames recourbées des glaïeuls et des iris ; sans doute il servait jadis à quelque pêcheur ; mais aujourd'hui ses planches sont disjointes, l'eau y pénètre de toutes parts, et les seuls navigateurs qui se hasardent à l'utiliser sont les gamins de l'école buissonnière : posant chacun de leurs pieds sur l'un des bordages, ils avancent avec précaution de manière à maintenir leur équilibre ; puis, se penchant de tout leur poids sur la gaffe, ils repoussent l'embarcation délabrée au milieu du courant, et, d'un saut vigoureux, bondissent sur la rive opposée ; parfois ils tombent dans la vase, mais la traversée s'est accomplie tant bien que mal, et ils s'en vont joyeusement cueillir des fraises ou des merises dans la forêt. C'est à cela que se borne pour les enfants la grande navigation sur le ruisseau. Toutefois, au printemps, ils fabriquent aussi de petits navires en creusant une planche de sureau ; ils y plantent un mât portant à son extrémité un fier drapeau rouge ou bleu, puis, avec des cris de joie, ils le lancent sur le flot en lui donnant un équipage de hannetons.

Désormais inutile pour le transport des voyageurs, le ruisseau l'est devenu également pour le flottage. Les forêts de la plaine ont disparu, remplacées par les prairies, les champs, les villages, et pour les arbres coupés sur les collines, les chemins ont fourni, des moyens de transport moins capricieux que le courant des ruisseaux. Pour nous figurer l'aspect de notre petit cours d'eau et les services que lui demandaient nos ancêtres au bon vieux temps de la barbarie primitive, il nous faut traverser l'Océan et pénétrer, près des rivages de la mer des Antilles, dans une de ces forêts du Honduras, de la Mosquitie, du Yucatan, où les Caraïbes et les Sambos coupent l'acajou, le bois de rose, le cèdre, le campêche. Le ruisseau n'est qu'une large rue ouverte dans l'épaisseur de la forêt ; la nappe liquide, assombrie par le reflet des voûtes de feuillage, est unie comme une glace ; seulement, les flèches obliques de lumière, qui çà et là percent la ramure épaisse, font

briller comme des paillettes d'or les plus petits insectes et jusqu'aux poussières de pollen ; les lianes, qui trempent dans le courant de l'eau, le rayent de minces sillons noirâtres où vacille un instant l'image des branches. Soudain, à un détour, apparaissent quelques hommes assis dans un arbre creusé et suivis d'un radeau de troncs immergés dans le courant : c'est le train d'acajou qui glisse silencieusement à la surface du ruisseau. L'équipage n'a guère qu'à se laisser aller à la dérive en accompagnant de sa cantilène la cadence des rames. D'ailleurs, si quelque obstacle se présente, si les troncs d'arbre s'arrêtent sur un banc de sable ou sur une roche cachée, les athlètes caraïbes, aux muscles puissants, au large torse de bronze, ont bientôt remis à flot le convoi tout entier, et, quand ils arrivent à la plage où les attendent les grands navires, un coup d'aviron leur suffit pour aborder. Qu'ils sont beaux, ces hommes de la nature, lorsqu'aux embouchures fluviales, et, plus héroïquement encore, en pleine mer, ils se hasardent dans leurs « pitpans » sur les vagues dansantes, et tantôt semblent s'abîmer, tantôt reparaissent au milieu de l'écume ! Combien aussi ces honnêtes barbares sont dévoués et sincères, et combien profond reste leur souvenir chez le voyageur fatigué qui a reçu l'hospitalité de leur cabane ! L'histoire de leur race est celle de longs massacres ; il n'est peut-être pas un de leurs ancêtres qui, pendant trois siècles après la conquête des Antilles, n'ait été brutalement massacré par un « civilisateur » ; mais ils n'ont point gardé de haine, et, par leur touchante bonté, ils s'harmonisent avec leur ciel si pur, leur terre si féconde et leurs ruisseaux aux rives si charmantes.

La tâche de nos bûcherons d'Europe est autrement pénible. La destruction graduelle des forêts de la plaine les a forcés à continuer leur industrie dans les âpres gorges des montagnes. Au lieu de se laisser bercer doucement par le cours d'eau tranquille d'une eau sinueuse, il faut qu'ils disciplinent le torrent sauvage, qu'ils musèlent ce monstre furieux et tantôt qu'ils l'arrêtent, tantôt le poussent en avant. Le danger les menace à chaque heure, et, s'ils évitent la mort, ce n'est que par la force, la souplesse, la gaieté, un héroïsme continu. L'endroit même où ils travaillent a quelque chose de terrible, non durant l'été, sous le rayon du soleil qui dore les feuilles des arbres et fait sourire jusqu'à l'horreur des précipices ; mais dans la froide automne, quand les nuages passent en courant au-dessus des sombres ravins et laissent aux cimes des montagnes leurs lambeaux déchirés, quand le vent déjà glacé s'engouffre avec fracas dans les vallées étroites, et, comme un long tonnerre, va mugir au loin d'écho en écho. Là-haut, sur les sommets, s'étend la neige fraîchement tombée, et souvent les brouillards qui rampent sur le penchant des monts laissent derrière eux une triple traînée, ici de flocons blancs, plus bas d'un mélange grisâtre de neige et d'eau, plus bas encore de pluie. Pourtant, dans cette glaciale atmosphère, les bûcherons suent à grosses gouttes, car ils manient la coignée, et à chaque coup qu'ils portent sur le tronc d'un arbre est lancé l'effort de tous leurs muscles. En lutte avec l'énorme sapin qui, depuis des siècles, vivait librement sur le roc de la montagne, ils sont peu à peu saisis de cette rage qui s'empare toujours de l'homme acharné à détruire une autre existence. Comme le chasseur poursuivant une proie, comme le soldat cherchant à tuer son semblable, l'abatteur d'arbres s'exaspère dans son œuvre de destruction parce qu'il sent avoir devant lui un être vivant. Le tronc gémit sous la morsure du fer, et sa plainte est répétée de proche en proche par tous les arbres de la forêt, comme s'ils compatissaient à sa douleur et comprenaient que la hache se retournera contre eux.

Enfin le sapin vient de tomber lourdement sur le sol en brisant dans sa chute les branches des arbres voisins. Les bûcherons entourent le colosse renversé ; ils en coupent les rameaux et la partie flexible de la tige, puis, quand ils en ont fait une bille nue, ils le traînent au bord d'un de ces couloirs qui rayent le flanc de la montagne et par lesquels s'écroulent les neiges de l'hiver et les pierres désagrégées. Des centaines, parfois des milliers de troncs sont amenés successivement assez près du précipice pour qu'une simple poussée suffise à les lancer sur la pente.

Dès que les préparatifs sont achevés, la glissade commence : les troncs se mettent en mouvement sur le plan incliné ; d'abord lents, puis animés d'une vitesse de plus en plus grande, ils achèvent la dernière partie de leur course avec une rapidité vertigineuse, et, souillés de boue, dépouillés de leur écorce, entraînant avec eux des tourbillons de pierres, ils plongent dans le profond réservoir d'eau qu'on a formé par des barrages au-dessous du couloir. D'ordinaire, les arbres descendent d'un jet ; mais parfois la pointe d'un roc, un débris d'arbre rompu, les arrête dans leur glissade ; ils s'enfoncent dans le sol ou se placent en travers du canal de chute ; il faut alors qu'un bûcheron descende, souvent au péril de sa vie, qu'il dégage le tronc et lui fasse recommencer sa course vers la vallée.

Toutes les billes d'arbres, plus ou moins endommagées, sont enfin réunies dans le lac artificiel qu'on leur a ménagé ; entassées les unes sur les autres, empilées sans ordre, elles remuent faiblement sous la pression de l'eau dont on aperçoit çà et là le cristal bleuâtre et ridé. Comme des animaux fatigués que le berger vient d'enfermer dans un parc, elles se reposent en attendant le moment de s'enfuir. Rien de plus étrange la nuit que de voir haleter tous ces grands monstres étendus et ruisselants de lumière sous les rayons de la lune.

Un beau matin, tous les bûcherons, descendus de la montagne, sont groupés sur les rochers du défilé, à côté de la barricade qui retient les eaux du lac, et sur laquelle le surplus des eaux s'épanche en une mince cascade. Les troncs de sapins, les pieux, les contre-forts qui consolidaient la digue sont retirés avec soin, puis, à un signal donné, la traverse qui servait de verrou à cette porte énorme est précipitée dans la gorge, la vanne se lève et la masse impétueuse des eaux, prenant tout à coup son élan, court avec fureur vers l'issue qu'on vient de lui ouvrir. Gonflée au centre afin de s'échapper par l'orifice en une colonne plus puissante, elle se reploie en cataracte pour aller rejoindre, grossir et changer en une rivière tonnante le paisible filet d'eau qui coulait sans bruit dans les profondeurs du défilé ; mais la nouvelle rivière ne plonge pas seule, elle s'écroule avec les troncs d'arbres entassés dans le réservoir lacustre. Ceux-ci s'élance vers la chute comme d'énormes traits ; ils se heurtent, roulent et rebondissent, puis, en s'inclinant sur la cascade, ils s'entre-choquent encore, tournoient en montant à travers l'écume les plaies rouges laissées par la hache, disparaissent un instant dans le gouffre pour surgir plus loin dans un bouillonnement de flots et s'enfuir en oscillant sur l'eau rapide. Ainsi se succèdent en une série de plongeons les centaines et les milliers d'arbres mutilés qui naguère se balançaient en forêt murmurante sur le versant de la montagne. Tous les bruits isolés se perdent dans l'immense tonnerre de ce lac et de cette forêt qui s'abattent ensemble dans le défilé sonore.

Lancés par la force de projection de l'immense écluse, les troncs d'arbres filent par la courant à la suite les uns des autres, et derrière eux, sur les sentiers pierreux qui descendent en lacets des promontoires, courent les bûcherons. Matelots à leur manière, ils ont à diriger la navigation des flottilles de bois. Il leur suffit d'abord de bondir le long du torrent ; mais, bientôt, il faut qu'ils interviennent directement, et c'est alors que les hardis compagnons ont besoin de toute la vigueur de leurs jarrets, de toute l'agilité de leurs bras, de toute la netteté de leur regard, de toute l'énergie de leur volonté. Un tronc d'arbre reste engagé dans un remous et tournoie en désespéré au-dessus d'un gouffre : c'est au bûcheron de le dégager de l'étreinte du tourbillon ; armé de sa perche au fer pointu, il descend au flanc de la roche de saillie en saillie, au risque de tomber lui-même dans le tournant des eaux, il s'accroche d'une main à une forte racine, et de sa perche repousse le tronc hors du cercle fatal dans le fil du courant. Plus loin, un autre arbre s'est butté contre un promontoire et, la tête prise dans une anfractuosité du roc, vibre sous la pression de l'eau, impuissant à recommencer sa course. Le sauveteur est obligé d'entrer dans le flot jusqu'à mi-corps et de saisir le tronc pour l'extraire des tenailles de la roche et de le relancer vers le milieu du ruisseau. Ailleurs, dans un défilé, une bille s'est mise en travers du courant, et retenue par deux points opposés, elle sert de digue pour arrêter les poutres qui la suivaient. Un barrage se reforme, barrage singulier, bizarre enchevêtrement de troncs inégaux, les uns flottant encore, les autres redressés, qui s'accroît sans cesse de tous les débris, de toutes les branches que lui apporte le courant. C'est là que les conducteurs du convoi ont à regarder la mort en face. Les eaux, retenues par la barrière de troncs entassés, ont élevé leur niveau comme le fait un canal en amont d'une écluse fermée, et s'épanchent en rapides et en cascades par-dessus l'obstacle ; le torrent, rejeté hors de son cours normal, s'élance en bouillonnements soudains ; les monstres couchés s'agitent convulsivement et se redressent en faisant grincer et gémir leur bois meurtri. C'est à ce chaos mouvant qu'il faut s'attaquer pour lancer de nouveau le convoi. Les vaillants hommes se hasardent sur cet échafaudage trompeur qui tremble sous leurs pieds ; ils détachent un à un tous les troncs supérieurs et les font rouler par-dessus la digue dans la partie libre du courant, mais qu'un arbre à demi dégagé se redresse à l'improviste, que leur pied glisse sur le bois lisse et mouillé, qu'un jet d'eau vienne inopinément les heurter, qu'une perche tombée dans le courant rebondisse vers eux, pointue comme une lance, ils risquent toujours d'être renversés, livides et sanglants,    côté des sapins morts et de flotter en leur compagnie sur l'eau du ruisseau. Ceux qui à force de courage, d'adresse et de bonne chance échappent à tous ces périls, ceux qui, de la plus haute écluse à la scierie, savent conduire leur flottille de sapins sans qu'il leur arrive malheur, ont certes raison de se féliciter ; mais qu'ils attendent des semaines et des mois avant d'être rassurés entièrement, car le cortège des maladies les suit de son pas boiteux.

D'ailleurs, il arrive parfois que leurs efforts sont vains pour amener les sapins sous la scie qui doit les d  pecer en poutrelles et en planches ; l'eau manque dans le ruisseau, et malgré toute l'ingéniosité et la force des travailleurs, ils ne peuvent parvenir à faire flotter les lourdes masses, qui s'arrêtent çà et là sur les bancs de galets et sur les pointes de rocher. Ils sont obligés d'attendre les crues, qui remettent à flot tous les troncs échoués ; mais alors ceux-ci, emportés quelquefois trop tôt et trop vite, dépassent les berges où on les attend et vont au loin courir le monde, en dépit des ouvriers qui les attendaient au

passage. Au débouché des rivières qui descendent des Apennins dans la Méditerranée, des multitudes de sapins, tout à coup surpris par les inondations, vont s'égarer ainsi dans la mer et y former des brisants mobiles, que le marin étranger prend de loin pour des écueils. Les bateliers, qui s'élancent à la poursuite des troncs échappés, vont les pêcher comme des cachalots, et les ramènent attachés à l'arrière de leur barque.

Tôt ou tard, cette industrie du flottage, actuellement reléguée dans les gorges des hautes montagnes les plus difficiles d'accès, aura cessé d'exister. Les routes et les chemins carrossables montent peu à peu du fond des vallées pour escalader les promontoires et pénétrer dans les cirques les plus élevés des monts ; les chemins de fer, les plans inclinés et tous les engins puissants inventés par l'homme viennent se mettre au service du bûcheron pour lui faciliter la tâche ; les forêts, assiégées par les cultivateurs, battent en retraite vers les cimes, et là où elles se maintiennent, là même où elles gagnent en étendue, elles prennent un aspect tout nouveau, car les arbres, au lieu de croître en liberté, sont plantés en quinconces à des distances régulières et poussent sous la surveillance de gardes forestiers qui les coupent avant l'âge. Nos descendants ne connaîtront plus que par tradition le flottage des bois, cette rude ébauche de la navigation, qui sans doute inspira aux sauvages ancêtres de Cook et de Bougainville l'idée de se hasarder sur les flots de l'océan. Disciplinés désormais, les eaux des ruisseaux ne nous rendront plus même pour le transport le service bourgeois de charrier dans nos villes des radeaux de bois à brûler, sarments, bûches et fagots.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE XVIII : L'EAU DANS LA CITÉ

Dans nos pays de l'Europe civilisée où l'homme intervient partout pour modifier la nature à son gré, le petit cours d'eau cesse d'être libre et devient la chose de ses riverains. Ils l'utilisent à leur guise, soit pour en arroser leurs terres, soit pour moudre leur blé ; mais souvent aussi, ils ne savent point l'employer utilement ; ils l'emprisonnent entre des murailles mal construites que le courant démolit ; ils en dérivent les eaux vers des bas-fonds où elles séjournent en flaques pestilentielles ; ils l'emplissent d'ordures qui devraient servir d'engrais à leurs champs ; ils transforment le gai ruisseau en un immonde égout.

En approchant de la grande ville industrielle, le ruisseau se souille de plus en plus. Les eaux ménagères des maisons qui le bordent se mêlent à son courant ; des viscosités de toutes les couleurs en altèrent la transparence, d'impurs débris recouvrent ses plages vaseuses, et lorsque le soleil les dessèche, une odeur fétide se répand dans l'atmosphère. Enfin, le ruisseau, devenu cloaque, entre dans la cité, où son premier affluent est un hideux égout, à l'énorme bouche ovale, fermée de grilles. Presque sans courant, à cause du manque de pente, la masse boueuse roule lentement entre deux rangées de maisons aux murailles recouvertes d'algues verdâtres, aux boiseries à demi rongées par l'humidité, aux enduits tombant par écailles. Pour ces maisons, usines malsaines où travaillent les mégissiers, les tanneurs et autres industriels, le courant vaseux est encore une richesse, et sans cesse les ouvriers y vont puiser l'eau nauséabonde. Les berges ont perdu toute forme naturelle ; ce sont maintenant des murailles perpendiculaires où sont ménagées çà et là quelques marches d'escaliers ; les rivages sont pavés de dalles glissantes ; les méandres sont remplacés par de brusque tournants ; au lieu de branches et de feuillages, des vêtements sordides suspendus à des perches se balancent au-dessus de la fosse, et des barrières en planches, jetées d'un quai à l'autre quai, marquent les limites des propriétés au-dessus du flot noirâtre. Enfin, la masse boueuse pénètre sous une sinistre arcade. Le ruisseau que j'ai vu jaillir à la lumière, si limpide et joyeux, hors de la source natale, n'est plus désormais qu'un égout dans lequel toute une ville déverse ses ordures.

À quelques kilomètres d'intervalle, le contraste est absolu. Là-haut, dans la libre campagne, l'eau scintille au soleil, et transparente, malgré sa profondeur, laisse voir les cailloux blancs, le sable et les herbes frémissantes de son lit ; elle murmure doucement entre les roseaux ; les poissons s'élance à travers le flot comme des flèches d'argent et les oiseaux le rasent de leurs ailes. Des fleurs naissent en touffes sur ses bords, des arbres pleins de sève étalent au loin leur branchage, et le promeneur qui suit la rive peut à son aise se reposer à leur ombre en contemplant le gracieux tableau qui s'étend entre deux méandres. Combien différent est le ruisseau sous le pavé retentissant des villes ! L'eau est bien la même en substance, mais seulement pour le chimiste ; elle est mélangée de tant d'immondices qu'elle en est devenue visqueuse. Plus de lumière dans la sombre avenue, si ce n'est de distance en distance un rayon qui passe entre deux barreaux de fer et se répercute sur la paroi gluante. La vie semble absente de ces ténèbres ; elle existe pourtant : des champignons, nourris de pourriture, se blottissent dans les coins ; des rats se cachent dans les trous, entre les pierres descellées. Les seuls promeneurs qui

s'aventurent dans ce triste séjour sont les égoutiers chargés de rétablir le courant en enlevant les amas de fange, et les «ravageurs», faméliques industriels, qui, perchés sur le bournier fétide, le remuent de leurs mains pour y trouver quelque menue monnaie ou d'autres objets tombés de la rue par les soupiraux.

Enfin, la masse infecte, aidée soit par le râteau des ouvriers, soit par de soudains orages, arrive à la rivière et s'y déverse lourdement. Noire ou violacée, elle rampe le long des quais, et reste distincte de l'eau relativement pure du courant par une ligne sinueuse nettement tracée. Longtemps on la suit du regard, s'écoulant à côté de la rivière et refusant de se mêler avec elle ; mais les tourbillons, les remous, les reflux de toute espèce causés par les inégalités de fond et les sinuosités des rives ont pour résultat de mélanger les eaux ; la ligne de séparation s'efface peu à peu, de gros bouillons transparents surgissent du fond à travers la masse boueuse ; les impures alluvions, plus pesantes que l'eau qui les entraîne, se déposent sur les plages et dans les dépressions du lit. Le ruisseau se purifie de plus en plus ; mais en même temps, il cesse d'être lui-même et se perd dans la puissante masse liquide de la rivière qui l'emporte vers l'océan. Son courant se divise en filets, ceux-ci sont partagés à leur tour en gouttes et en gouttelettes, toutes les molécules se confondent. L'histoire du ruisseau vient de finir, du moins en apparence.

Cependant la bouche du grand égout n'a point vomi dans le fleuve toute la masse d'eau qui roulait entre les berges ombreuses en amont de la ville et de ses fabriques. Tandis qu'une partie du courant continue de suivre le lit naturel, transformé en fossé, puis en canal souterrain par la main de l'homme, et va se traîner lourdement le long des quais, une autre partie du ruisseau, détournée de son cours normal, est entrée dans un large aqueduc et s'est dirigée vers la cité en suivant le flanc des collines et en passant par d'énormes siphons au-dessous des ravins. L'eau, protégée contre l'évaporation par les parois de pierre ou de métal qui l'entourent, emplit à son entrée dans la ville un vaste réservoir maçonné, sorte de lac artificiel où le liquide se repose et s'épure. C'est là qu'il s'échappe pour se distribuer, de quartier en quartier, de rue en rue, de maison en maison, d'étage en étage, par des conduites ramifiées à l'infini, sur l'immense surface habitée. L'eau est partout indispensable ; il en faut pour nettoyer les pavés et les demeures ; il en faut pour abreuver tous les êtres vivants, depuis l'homme et les animaux qui le servent jusqu'à la fleur modeste qui s'épanouit à la fenêtre des mansardes et un gazon qu'arrose le brouillard irisé des fontaines. Par ses millions et ses milliards de bouches et de pores absorbant incessamment veinules, gouttelettes ou simple humidité dérivées du ruisseau, la cité devient comme un immense organisme, un monstre prodigieux engloutissant des torrents d'un seul trait. Il est des villes qui ne se contentent pas d'un ruisseau et qui en boivent à la fois plusieurs, accourant de tous les côtés par des aqueducs convergents. Une capitale, — il est vrai que cette capitale est Londres, la cité la plus peuplée du monde entier, — ne boit pas moins d'un demi-million de mètres cubes par jour, assez pour emplir un lac où flotteraient à l'aide cent navires de haut bord.

Après s'être ramifiée à l'infini dans les rues et les maisons, l'eau des aqueducs, désormais salie par l'usage et mélangée aux impuretés de toute sorte, doit reprendre son chemin pour s'enfuir de la ville où elle engendrerait la peste. Chaque dalle, comme une bouche immonde, vomit des eaux ménagères ; chaque rigole coule son petit torrent nauséabond ;

à chaque angle de rue, une cascade rouge ou noirâtre se précipite dans un puisard. Ce flot impur, seul ruisseau que puisse étudier le gamin de nos cités, contribue, plus qu'on ne pense, à lui faire aimer la nature. Il m'en souvient encore : lorsque des averses abondantes avaient enlevé la vase de la rigole et rempli le lit jusqu'aux bords, nous construisions nos barrages, nous ensermons le courant dans un défilé, nous le faisons se précipiter en rapides, nous formions à volonté des îles ou des péninsules. Devenus hommes, les petits ingénieurs qui pataugeaient avec tant de jubilation dans la rigole ne peuvent se rappeler sans plaisir leurs jeux d'enfance ; malgré eux ils regardent avec une certaine émotion le filet d'eau bourbeuse qui se traîne le long du trottoir. Depuis leurs jeunes années, dans l'espace d'une génération, que de débris entraînés sur ce courant visqueux ont trouvé leur chemin vers la mer ! Jusqu'au sang des citoyens qui s'est mêlé à cette boue !

De toutes les rigoles latérales les impuretés vont rejoindre le grand égout, qui souvent est le lit de l'ancien ruisseau lui-même, de sorte que la ville ressemble à ces polypes dont l'unique orifice s'ouvre à la fois à la nourriture et aux déjections. Toutefois, dans la plupart des avenues souterraines de nos cités, on a eu soin d'établir une certaine séparation entre les deux courants. Des tubes de fer juxtaposés servent de lit à deux ruisselets coulant en sens inverse : l'un est le flot d'eau pure qui va se ramifier dans les maisons, l'autre est la masse d'eau souillée qui s'en échappe. Comme dans le corps de l'animal, les artères et les veines s'accompagnent ; un cercle non interrompu se forme entre le courant qui porte la vie et celui qui donnerait la mort.

Malheureusement, l'organisme artificiel des cités est encore bien loin de ressembler pour la perfection aux organes naturels des corps vivants. Le sang veineux, chassé du cœur dans le poumon, s'y renouvelle au contact de l'air : il se débarrasse de tous les produits impurs de la combustion intérieure et, recevant du dehors l'aliment de sa propre flamme, il peut recommencer son voyage du cœur aux extrémités, et rouler la chaleur et la vie d'artère en artériole. Dans nos cités, au contraire, corps informes où s'ébauche l'organisation, l'eau souillée continue de couler dans les égouts et va polluer les fleuves, où elle ne se purifie que lentement, sans être reprise par l'industrie humaine pour alimenter la ville en entrant dans la circulation souterraine. Mais cette épuration, que la science de l'homme a le tort de ne pas accomplir, les forces de la nature y travaillent de concert avec les habitants des eaux. À toutes les bouches d'égout où ne plonge pas sans cesse l'avidé hameçon du pêcheur à la ligne, des multitudes de poissons, entassés parfois en véritables bancs comme les harengs de la mer, se repaissent avec volupté des restes de festins apportés par le torrent boueux ; les limons des murailles et des berges, les herbes frémissantes du fond retiennent aussi et font entrer dans leur subsistance les molécules de fange qui les baignent ; les débris les plus lourds descendent et se mêlent au gravier, les épaves sont rejetées sur le bord ou s'arrêtent sur les bancs de sable ; peu à peu, l'eau se clarifie ; grâce à sa faune et à sa flore, elle se débarrasse même des substances dissoutes qui la dénaturaient, et si dans son cours elle n'était pas souillée de nouveau par d'autres impuretés découlant des cités riveraines, elle finirait par reprendre sa pureté première avant d'atteindre l'océan.

Dans la ville future, ce que la science conseille sera aussi ce que feront les hommes. Déjà nombre de cités, surtout dans l'intelligente Angleterre, essayent de se créer un système artériel et veineux fonctionnant avec une régularité parfaite et se rattachant l'un à l'autre, de manière à compléter un petit circuit des eaux, analogue à celui qui se produit dans la grande nature entre les montagnes et la mer par les sources et les nuages. Au sortir de la ville, les eaux d'égout, aspirées par des machines, comme le sang l'est par le jeu des muscles, se dirigeront vers un large réservoir voûté où les ordures entraînées se mêleront en un liquide fangeux. Là, d'autres machines s'empareront de la masse fétide et la lanceront par jets dans les conduits rayonnant en diverses directions sous le sol des campagnes. Des ouvertures pratiquées de distance en distance sur les aqueducs permettront d'en déverser le trop-plein en quantités mesurées sur tous les champs appauvris qu'il faut régénérer par les engrais. Cette fange coulante, qui serait la mort des populations, si elle devait séjourner dans les villes ou se traîner dans les fleuves le long des rivages, devient au contraire la vie même des nations, puisqu'elle se transforme en nourriture pour l'homme. Le sol le plus infertile et jusqu'au sable pur donnent naissance à une végétation luxuriante lorsqu'ils sont abreuvés de ces liquides ; de son côté, l'eau, qui servait de véhicule à toutes les souillures de l'égout, se trouve désormais nettoyée par les opérations chimiques des racines et des radicelles ; recueillie souterrainement dans les conduits parallèles aux aqueducs d'eau sale, elle peut rentrer dans la ville pour la nettoyer et l'approvisionner, ou bien couler dans le fleuve sans en ternir le courant limpide. Tandis qu'autrefois, au dessous de la première ville dont elle baignait les quais, la rivière n'était plus jusqu'à l'océan qu'un immense canal d'égout, elle reprend de nos jours sa beauté des temps anciens ; les édifices des cités et les arches des ponts, qui pendant des siècles ne se sont reflétés que sur une onde troublée, recommencent à se mirer dans un flot transparent.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE XIX : LE FLEUVE

La masse entière du fleuve n'est autre chose que l'ensemble de tous les ruisseaux, visibles ou invisibles, successivement engoutis : c'est un ruisseau agrandi des dizaines, des centaines ou des milliers de fois, et pourtant il diffère singulièrement par son aspect du petit cours d'eau qui serpente dans les vallées latérales. Comme le faible tributaire qui mêle un humble courant à sa puissante masse, il peut avoir ses chutes et ses rapides, ses défilés et ses entonnoirs, ses bancs de cailloux, ses écueils et ses îlots, ses berges et ses falaises ; mais il est beaucoup moins varié que le ruisseau et les contrastes qu'il offre dans son régime sont beaucoup moins saisissants. Plus grand, il nous étonne par le volume de ses eaux, par la force de son courant ; mais il reste uniforme et presque toujours semblable à lui même dans sa majestueuse allure. Plus pittoresque, le ruisseau disparaît et reparaît tour à tour : on le voit fuir sous les ombrages, s'étaler dans un bassin, puis encore plonger en cascade comme une gerbe de rayons pour s'engouffrer de nouveau dans un trou noir. Mais non-seulement le ruisseau est supérieur au fleuve par l'imprévu de sa marche, par la beauté de ses rivages, il l'est aussi par la fouge relative de ses eaux : proportionnellement à sa petite taille, il est autrement plus fort que la grande rivière des Amazones pour affouiller ses rives, modifier ses méandres, déposer des bancs de sable ou bâtir des îlots. C'est par ses agents les plus faibles que la nature révèle le mieux sa force. Vue au microscope, la gouttelette qui s'est formée sous la roche accomplit une œuvre géologique proportionnellement bien plus grande que celle de l'océan sans bornes.

De son côté, l'homme a su jusqu'à maintenant beaucoup mieux utiliser les eaux du ruisseau que celles du grand fleuve. À peine la millième partie de sa force est employée pour l'industrie ; ses eaux, loin de se déverser sur les campagnes en canaux féconds, sont au contraire bordés de digues latérales et retenues inutilement dans leur lit. Tandis que le ruisseau appartient déjà à l'histoire de l'humanité à la période industrielle, qui de toutes est la plus avancée, le fleuve ne représente guère qu'une époque déjà très-ancienne des sociétés, celle où les cours d'eau ne servaient qu'à faire flotter des embarcations. Encore, cette utilité diminue-t-elle constamment de nos jours en importance relative, à cause des routes carrossables et des chemins de fer qui facilitent les transports dans les campagnes riveraines. Avant que l'agriculteur et l'industriel puissent avec confiance faire travailler les eaux du fleuve à leur profit, ils faut qu'ils cessent d'en craindre les écarts et soient maîtres d'en régler le débit suivant leurs besoins. Et même quand la science leur fournira les moyens d'appriivoiser le fleuve et de le mener à la laisse, ils seront impuissants tant qu'ils resteront isolés dans leurs travaux et ne s'associeront pas afin de régulariser de concert la force encore brutale de la masse d'eau qui coule presque inutile devant eux. Comme nos ancêtres, nous sommes toujours forcés de regarder le fleuve avec une sorte de terreur religieuse, puisque nous ne l'avons pas dompté. Ce n'est point, comme le ruisseau, une gracieuse naïade à la chevelure couronnée de joncs ; c'est un fils de Neptune qui de sa formidable main brandit un trident.

Pour contempler dans toute sa majesté un de ces puissants cours d'eau, et comprendre qu'on a sous les yeux une des forces en mouvement de la terre, il n'est pas besoin de faire

un long voyage, de traverser l'ancien monde et d'aller visiter près de leur embouchure le Brahmapoutrah et le Yant-Tse-Kiang, tous les deux fils d'un dieu ; il n'est pas besoin non plus de franchir l'Atlantique et de voyager sur le Mississipi, sur l'Orénoque ou le fleuve des Amazones, large comme une mer et semé d'archipels. Il suffit, dans les limites mêmes du pays que l'on habite, de suivre les bords d'un de ces cours d'eau qui se ralentissent et s'étalent largement en approchant de l'estuaire où leur flot tranquille va se mêler aux vagues de l'océan. Qu'on aille visiter la basse Somme ou la Seine près de Tancarville, la Loire entre Painbœuf et Saint-Nazaire, la Garonne et la Dordogne à l'endroit où elles se réunissent pour former la mer de Gironde ! Qu'on aille surtout à la pointe septentrionale de la Camargue, là où le Rhône se partage en deux bras !

Le fleuve est immense et calme. La masse énorme, large de plus d'un kilomètre, se divise sans effort entre les deux courants : à peine quelques remous d'écume tournoient à l'abri d'une jetée qui prolonge la pointe de l'île en forme d'éperon. À gauche, le moindre bras, qu'on appelle le petit Rhône, est néanmoins un puissant cours d'eau, plus fort que la Garonne, la Loire ou la Seine ; à droite, le grand Rhône fuit sous le regard jusqu'à un rivage indistinct bordé de saules que recouvre à demi le vapoureux de l'espace. Dans le cercle immense de l'horizon, on n'aperçoit que l'eau ou bien les etres apportées par le fleuve et déposées couche à couche, molécule à molécule ; seulement à l'est, on distingue quelques-unes des cimes rocailleuses des Alpines, bleues comme le ciel, et vers le nord apparaissent vaguement les cimes coniques de Beaucaire, au pied desquelles commence l'ancien golfe marin que les alluvions du fleuve ont peu à peu comblé. Îles, presque îles, berges, tout est composé de sable noirâtre dont le Rhône et ses affluents ont opéré le mélange, après avoir reçu des torrents supérieurs les roches triturées des Alpes, du Jura, des Cévennes. La grande terre de Camargue, dont on voit les rivages se profiler au loin entre les deux Rhône, et qui n'a pas moins de huit cents kilomètres de surface, est elle-même en entier un présent du fleuve, et faisait jadis partie des monts de la Suisse et de la Savoie. Telle est l'œuvre géologique du courant, et cette œuvre colossale se continue sans cesse. Pourtant le silence le plus grand pèse sur ces puissantes ondes. Assis à l'ombre des saules, on chercherait vainement à percevoir le murmure de la ville d'Arles, dont on peut, en se haussant, distinguer dans la brume les arcades romaines et les tours sarrasines. Le seul grondement qu'on entende, est celui des locomotives et des wagons qui roulent de l'autre côté du fleuve en ébranlant le sol. On ne les voit pas, et leur tonnerre lointain, qui s'accorde si bien avec l'immensité du Rhône, semble être la seule voix du fleuve. On se figure que le fils de la mer doit avoir, comme l'océan, son éternel et formidable bruit.

Au-dessous de leur bifurcation, les deux fleuves déroulent chacun de leur côté les longs méandres de leur cours. Les eaux, rejetées d'une rive à l'autre, rasent le pied de la dernière colline et reflètent les tours de la dernière cité. Déjà les fumées qui s'élèvent des maisons se confondent avec les brumes lointaines, et sur les rivages, bordés d'ypréaux à l'écorce argentée, ne se montrent plus que des cabanes et de rares villas à demi perdues dans la verdure. Enfin, la dernière maison est également dépassée ; on se trouverait en pleine solitude, si quelques noires embarcations, semblables à de grands insectes, ne voguaient sur le fleuve. Les arbres du bord deviennent de plus en plus rares, et s'abaissent en hauteur ; bientôt ce ne sont plus que des broussailles ; puis celles-ci

disparaissent à leur tour : il ne reste plus d'autre végétation que celle des roseaux sur le sol encore boueux, affleurant à peine au-dessus de l'eau terreuse.

Ici, l'antique nature se revoit telle qu'elle existait, il y a des milliers de siècles, avant le séjour de l'homme sur les bords du fleuve et des ruisseaux qui s'y déversent. Comme au temps du plésiosaure, la terre et l'eau se confondent en une sorte de chaos : des bancs de vase, des îlots émergent çà et là, mais à peine distincts de l'eau qui les pénètre, ils brillent comme elle et reflètent les nuages de l'espace ; des nappes liquides s'étalent entre ces îlots, mais elles se mêlent à la boue du fond : ce sont elles-mêmes de la fange, plus fluides seulement que la vase des rives. De toutes parts on est environné de terres en formation et cependant on se trouve déjà comme au milieu de la mer, tant la surface du sol est unie et l'horizon régulier. C'est qu'en effet tout l'espace embrassé par le regard était autrefois la mer. Le fleuve l'a comblé peu à peu ; mais le sol récemment déposé n'est pas encore affermi ; sans d'immenses travaux d'assèchement, il ne saurait même être approprié au séjour de l'homme, puisque les miasmes mortels s'échappent de ses boues et de ses eaux corrompues.

Arrivé sur ce domaine qui fut autrefois celui de l'océan, le fleuve, graduellement ralenti, s'étale de plus en plus et devient en même temps moins profond. Enfin, il approche de la mer, et ses eaux douces, glissant en nappe tranquille, vont se heurter contre les vagues écumeuses de l'eau salée, qui se déroulent avec un bruit de tonnerre continu. Dans le conflit des masses liquides entre-choquées, l'eau du fleuve s'est bientôt mélangée aux flots de l'immense gouffre, mais en se perdant, elle travaille encore. Tous les nuages de boue qu'elle avait pris sur les bords et qu'elle tenait en suspension sont repoussés par les vagues dans le lit fluvial ; ne pouvant aller plus avant, ils se déposent sur le fond et forment ainsi une sorte de rempart mobile servant de limite temporaire entre les deux éléments en lutte. Tout en se déposant molécule à molécule, le banc qui obstrue la bouche du fleuve, ne cesse de se déplacer pour se reformer plus loin ; poussées par le courant fluvial, incessamment grossies par de nouveaux apports, les boues sont entraînées plus avant dans la mer, et peu à peu la masse entière se trouve avoir progressé. De siècle en siècle, d'année en année, de jour en jour, ce fleuve, qui semblait impuissant contre l'immense mer, empiète néanmoins sur elle, et l'on peut même calculer de combien il avancera dans une période donnée, tant sa marche est uniforme. Eh bien ! cette victoire du fleuve sur l'océan, ce sont les mille petits ruisseaux et ruisselets des coteaux et des monts qui la remportent. Ce sont eux qui ont rongé les parois des défilés, eux qui roulent les quartiers de roches, qui froissent et broient les cailloux, qui entraînent les sables et délayent les argiles. Ce sont eux qui abaissent peu à peu les continents pour les étaler dans la mer en vastes plaines où tôt ou tard l'homme creusera ses ports et bâtira ses villes.

Élisée Reclus

Histoire d'un ruisseau

CHAPITRE XX : LE CYCLE DES EAUX

De même que le grand fleuve, Rhône, Danube ou courant des Amazones, la mer est composée des milliers et des millions de ruisselets qui se déversent dans ses tributaires. Une première fois mêlées dans le fleuve, ces eaux, accourues de tous les points des continents, se mêlent encore d'une manière bien plus complète dans ces immenses profondeurs du gouffre marin, assez grand pour contenir l'eau que lui apporteraient toutes les embouchures fluviales pendant cinquante millions d'années. Par ses mouvements de flux et de reflux, ses flots de houle, ses vagues de tempête, ses courants et ses contre-courants, il promène l'eau de toutes les rivières de l'une à l'autre extrémité du globe. La gouttelette, issue du rocher dans un antre des montagnes, fait le tour de la planète ; purifiée des alluvions terrestres qu'elle portait, elle dissout des molécules salines, et de vague en vague, suivant les parages qu'elle traverse, change de poids spécifique, de salinité, de couleur, de transparence ; la faune d'infiniment petits qui l'habite se modifie aussi sous les divers climats : tantôt ce sont des animalcules phosphorescents qui la peuplent et la font briller pendant les nuits comme une étincelle, tantôt ce sont d'autres infusoires qui la font ressembler à une tache de lait. Sa température varie également sans fin. Dans les mers polaires, la gouttelette se transforme en un petit cristal de glace ; dans les mers équatoriales, elle s'attédie assez pour que les coraux puissent y déposer leurs molécules de pierre. Comparé à l'océan sans bornes, le ruisselet des montagnes n'est rien, et cependant ses eaux, divisées à l'infini, se retrouveraient dans toutes les mers et sur tous les rivages, s'il était possible au regard de les suivre dans leur circuit immense.

Pour chaque goutte marine qui coula jadis dans le ruisseau, la durée du voyage diffère : l'une, à peine entrée dans l'océan, est saisie par les frondes d'une algue et sert à en gonfler les tissus ; l'autre est absorbée par un organisme animal ; une troisième, retenue prisonnière dans un cristal de sel, se dépose sur une plage sablonneuse ; une autre encore se change en vapeur et monte invisible dans l'espace. C'est là le chemin que prend tôt ou

tard chaque molécule aqueuse ; libérée par son expansion soudaine, elle échappe aux liens qui la retenaient à la surface horizontale des mers et s'élève dans l'atmosphère, où elle voyage comme elle a voyagé dans l'océan, mais sous une autre forme. La vapeur d'eau pénètre ainsi toute la masse aérienne, même au-dessus des brûlants déserts, où sur des centaines de lieues ne coule pas un seul filet d'eau ; elle monte jusqu'aux extrêmes limites de l'océan atmosphérique, à soixante kilomètres de hauteur perpendiculaire au-dessus de la nappe marine, et sans doute qu'une partie de cette vapeur trouve aussi son chemin vers d'autres systèmes de planètes ou de soleils, car les bolides, qui traversent les cieux étoilés en flèches lumineuses et jettent sur le sol leurs étincelles, doivent en échange emporter avec elles un peu d'air humide qui oxyde leur surface.

Toutefois la vapeur d'eau qui s'échappe de la sphère d'attraction terrestre pour aller avec les bolides rejoindre les astres éloignés est relativement peu de chose ; la grande mer d'humidité, tenue en suspension dans l'atmosphère, est destinée presque en entier à retomber sur le globe terraqué. Les innombrables molécules de vapeur restent invisibles tant que l'air n'en est pas saturé ; mais que l'accroissement de l'humidité ou l'abaissement de la température déterminent le point de saturation, aussitôt les particules de vapeur se condensent, elles deviennent gouttelettes de brouillard ou de nuée et s'agglomèrent avec des millions d'autres molécules en immenses amas suspendus dans les hauteurs de l'air. Trop lourds,, ces nuages s'écoulent en pluies et en averses dans l'océan d'où ils étaient sortis, ou bien, poussés par les vents, ils sont emportés au-dessus des continents où ils viennent se heurter contre les escarpements des collines, sur les rampes des plateaux, aux arêtes et aux pointes des montagnes. Ils tombent soit en pluies, soit en neiges ; puis gouttes et flocons, divisés à l'infini, pénètrent dans la terre par les cavernes, les fissures des rochers, les interstices du sol nourricier. Longtemps l'eau reste cachée, puis elle reparaît à la lumière en sources joyeuses, et recommence son voyage vers l'océan par les lits inclinés des ruisseaux, des rivières et des fleuves.

Ce grand circuit des eaux n'est-il pas l'image de toute vie ? n'est-il pas le symbole de la véritable immortalité ? Le corps vivant, animal ou végétal, est un composé de molécules incessamment changeantes, que les organes de la respiration ou de la nutrition ont saisies au dehors et fait entrer dans le tourbillon de la vie ; entraînées par le torrent circulatoire de la sève, du sang ou d'autres liquides, elles prennent place dans un tissu, puis dans un autre, et dans un autre encore ; elles voyagent ainsi dans tout l'organisme jusqu'à ce qu'elles soient enfin expulsées et rentrent dans ce grand monde extérieur, où les êtres vivants, par millions et milliards, se pressent et se combattent pour s'emparer d'elles comme d'une proie et les utiliser à leur tour. Aux yeux de l'anatomiste et du micrographe, chacun de nous, en dépit de son dur squelette et des formes arrêtées de son corps, n'est autre chose qu'une masse liquide, un fleuve où coulent avec une vitesse plus ou moins grande, comme en un lit préparé d'avance, des molécules sans nombre, provenant de toutes les régions de la terre et de l'espace, et recommençant leur voyage infini, après un court passage dans notre organisme. Semblables au ruisseau qui s'enfuit, nous changeons à chaque instant ; notre vie se renouvelle de minute en minute, et si nous croyons rester les mêmes, ce n'est que pure illusion de notre esprit.

Aussi bien que l'homme considéré isolément, la société prise dans son ensemble peut être comparée à l'eau qui s'écoule. À toute heure, à tout instant, un corps humain, simple mille millionième de l'humanité, s'affaisse et se dissout, tandis que sur un autre point du globe un enfant sort de l'immensité des choses, ouvre son regard à la lumière et devient un être pensant. De même que dans une plaine, tous les grains de sable et tous les globules d'argile ont été roulés par le fleuve et déposés sur ses rives, de même toute la poussière qui recouvre le globe a coulé avec le sang du cœur dans les artères de nos ancêtres. D'âge en âge, les générations se succèdent en se modifiant peu à peu : les barbares à la figure bestiale et luttant pour la prééminence avec les animaux féroces sont remplacés par des êtres plus intelligents, auxquels l'expérience et l'étude de la nature ont enseigné l'art d'élever les animaux et de cultiver la terre ; puis, de progrès en progrès, les hommes arrivent à fonder les villes, à transformer les matières premières, à échanger leurs produits, à se mettre en rapport d'une partie du monde à une autre partie ; ils se civilisent, c'est-à-dire leur type s'ennoblit, leur crâne devient plus vaste, leur pensée plus étendue, et d'un cercle de plus en plus large, les faits viennent se grouper dans leur esprit. Chaque génération qui périt est suivie par une génération différente, qui, à son tour, donne l'impulsion à d'autres multitudes. Les peuples se mêlent aux peuples comme les ruisseaux aux ruisseaux, les rivières aux rivières ; tôt ou tard, ils ne formeront plus qu'une seule nation, de même que toutes les eaux d'un même bassin finissent par se confondre en un seul fleuve. L'époque à laquelle tous ces courants humains se rejoindront n'est point encore venue : races et peuplades diverses, toujours attachées à la glèbe natale, ne se sont point reconnues comme sœurs ; mais elles se rapprochent de plus en plus ; chaque jour elles s'aiment davantage et, de concert, elles commencent à regarder vers un idéal commun de justice et de liberté. Les peuples, devenus intelligents, apprendront certainement à s'associer en une fédération libre : l'humanité, jusqu'ici divisée en courants distincts, ne sera plus qu'un même fleuve, et, réunis en ce seul flot, nous descendrons ensemble vers la grande mer où toutes les vies vont se perdre et se renouveler.

FIN

Elisée Reclus, géographe & anarchiste Depuis une dizaine d'années, le nom, la vie et l'œuvre d'Elisée Reclus (1830 - 1905) sont progressivement découverts par les géographes de tous les pays (en France : Béatrice Giblinet, Yves Lacoste ;

en Grande-Bretagne : Gary S. Dunbar, Kenneth R. Olwig, David R. Stoddart ; aux Etats-Unis : Richard Peet ; en U.R.S.S. : V.A. Anuchin ; etc.).

En France, les géographes n'ont-ils pas adopté le nom de Reclus pour leur projet de rédaction d'une quatrième Géographie universelle, en hommage à celui qui avait rédigé la deuxième, "pionnier longtemps méconnu (..), mais aussi homme courageux et indépendant " (R. Brunet).

Un symbole...

Ce renouveau participe du nouvel essor des idées libertaires. Kropotkine, qui se retrouve bien sur associé à Reclus, son compagnon d'anarchie et de géographie, fait également l'objet de récents travaux, en particulier aux Etats-Unis (Bob Galois, Myrna M. Breitbart, etc.). A une époque d'intense bouleversement social et culturel, une partie du monde des idées cherche à dépasser le caractère desséchant et simplificateur de théories qui se veulent progressistes comme le marxisme, mais qui ont perdu leur aura par leurs applications tragiques, et totalitaires, et constate non sans surprise que sur des questions fondamentales comme les rapports de l'homme avec son environnement et la société des hommes ont apporté des propositions profondes dans une perspective constamment radicale : anarchiste. Mais cela ne va pas sans de graves confusions : on apprend par exemple que Kropotkine aurait été tenant de l'Etat minimum ce qui est le comble pour un anarchiste !*

Il est toujours tentant d'utiliser des idées exprimées dans le passé pour conforter celles qui sont aujourd'hui à la recherche de support et de les raccrocher à des lunes qui n'en sont pas pour autant toutes nouvelles. Il faut au contraire les analyser sans complaisance et sans fard.

On peut ainsi confronter celles de Reclus aux derniers apports de la connaissance.

Reclus et le déterminisme

Reclus recueille aisément l'unanimité sur l'ampleur de son oeuvre : quantité considérable d'écrits, d'informations apportées pour l'époque, de travail accompli dans des conditions matérielles souvent délicates. Sur sa qualité, et outre son style littéraire également reconnu, un noyau dur se dégage qui est loin d'avoir pris des rides. Reclus a d'abord apporté un certain nombre d'outils à la géographie. D'après Anuchin, c'est lui qui a créé le terme d'"environnement géographique" et, d'après Dunbar, celui de "géographie sociale". Mais Reclus n'a pas, cherché ainsi à réaliser un découpage de sa discipline. Il s'agissait d'introduire clairement dans le domaine de la "géographicit  ", comme le souligne fort justement Y. Lacoste, l'ensemble des questions (économiques, politiques, écologiques, etc.) qui en étaient jusque-là plus ou moins écartées, et ce dans une perspective d'inter relations soulignant la problématique nature/société.

Ce qui nous paraît évident aujourd'hui (comme l'influence des politiques étatiques sur l'aménagement du territoire par exemple) était loin de l'être encore à cette époque ; et Reclus d'évoquer sans détour les colonisations, les impérialismes, les guerres.

D'une déontologie scientifique exemplaire, il rejette tous les préjugés ; Kropotkine rappelle " son Profond respect pour les nationalités, souches ou tribus, civilisées ou non. Non seulement son oeuvre est libre de toute vanité nationale absurde ou de préjugé national ou racial, mais il a réussi en outre à montrer (...) ce que tous les hommes ont en commun, ce qui les unit et non pas ce qui les divise. "La problématique nature/société reste, elle, toujours autant discutée.

En quoi l'homme est-il influencé ou modifié par son environnement physique ?

Quelle est la part des comportements acquis (par l'éducation, l'entourage, etc.) et des comportements innés ?

Sur ces questions, les débats ne sont pas prêts de s'arrêter et, comme l'a souligné le sociologue Georges Gurvitch dans toute son oeuvre, ils posent bien en dernière instance le problème de la liberté. En géographie, et pour résumer, ils gravitent autour du " déterminisme ". Celui-ci a pu aboutir à des conclusions aussi partielles que fausses sur le lien entre la répartition de la population et la fréquence des points d'eau ou entre l'état des civilisations et la nature de leur climat (les Noirs sont paresseux au travail parce qu'il fait trop chaud dans leurs pays, c'est bien connu).

Sur le déterminisme, Reclus a une position très ferme : il s'oppose d'abord à ceux qui privilégient un seul facteur dans l'explication d'un fait : "c'est par un effort d'abstraction pure que l'on s'ingénie à présenter ce trait particulier comme s'il existait distinctement et que l'on cherche à l'isoler de tous les autres pour en étudier l'influence (..). Le milieu est toujours infiniment complexe " (L'Homme et la Terre, TA, p. 108).

Pour Reclus, l'homme est une partie de ce milieu et de sa dimension physique la Nature ("l'homme est la nature

prenant conscience d'elle-même ") ; comme Kropotkine, il le souligne constamment dans ses écrits, et en cela bien dans la lignée du naturalisme ambiant de l'époque.

Oui, l'homme est suffisamment puissant pour dominer la nature. Mais il ne peut en oublier les lois, sinon à ses dépens. Dans sa conclusion de L'Homme et la Terre, Reclus persifle ainsi l'idéologie du surhomme, ces "aristocrates de la pensée" ou de la richesse.

Ce n'est pas une surprise : les anarchistes, écologistes avant l'heure, reconnaissent les lois naturelles comme les seules contre lesquelles l'homme ne peut rien, sauf la mort, et les placent en-deçà des lois que les hommes peuvent se donner librement eux-mêmes

(Bakounine, l'éternel révolté, que Reclus rencontre au sein de la 1ère Internationale, déclare : aucune rébellion contre la Nature n'est possible).

Cela signifie-t-il pour autant que l'homme, individu et société, reste soumis aux éléments physiques ?

Non car, pour Reclus, la variation de ces éléments dans l'espace et dans le temps (terminologie de " milieu-espace " et de " milieu-temps ") et la modification constante de nos perceptions (Reclus évoque la " valeur relative de toute chose ") empêchent toute hiérarchie méthodique des causalités.

Et il le terme de " dynamique " pour définir le mode d'inter-relations, notion qui sera reprise par ses successeurs comme son neveu Paul ou l'anarchiste japonais Ishikawa Sanshiro et qui rappelle celle de " cinétique " employée par Kropotkine.

Partout, l'homme peut s'adapter aux conditions naturelles, donc les modifier, s'il en a les moyens. Reclus le montre à l'aide de multiples exemples et de cartes, sans se contenter de diatribes contre l'Etat ou la bourgeoisie et sans s'abriter derrière des concepts ad-hoc comme le font les marxistes avec le " mode de production " ou le " matérialisme historique ". Il cherche à établir toutes les connexions et à démonter les processus pour cerner la complexité du réel. Ce qui sous-tend la position de Reclus est, il ne faut pas l'ignorer, cette option lucide, inébranlable, farouche et tripale : la liberté, ce sentiment que tout est, tout reste, tout doit être possible.

Avec raison, G.S. Dunbar rappelle que Reclus déclarait : " je suis géographe, mais avant tout je suis anarchiste " et commente : " De même que sa géographie était nécessaire à son anarchisme, de même son anarchisme enrichit sa géographie. On ne peut pas comprendre Reclus si l'on regarde l'un sans l'autre ". L'orientation libertaire de Reclus, loin de prêter aux manipulations idéologico-scientifiques, est bien la garante d'une indépendance, d'un jugement critique et d'une honnêteté indispensable à toute recherche sincère. Et elle va beaucoup plus loin que le " possibilisme " classique développé par certains géographes contre le courant déterministe car elle n'ignore pas l'existence de lois géographiques.

Affiche éditée par les Jeunesses Libertaires Ibériques en 1936

Les " trois lois " de Reclus :

La lutte des classes, la recherche de l'équilibre et la décision souveraine de l'individu, tels sont les trois ordres de faits que nous révèle l'étude de la géographie sociale et qui, dans le chaos des choses, se montrent assez constants pour qu'on puisse leur donner le nom de lois , écrit Reclus dans sa préface de L'Homme et la Terre.

Ces lois sont bien comprises comme des principes généraux qui ne se confondent pas avec de simples mécanismes impitoyables ; par sa prudence stylistique, Reclus s'attache à le souligner. Ces trois lois constituent un immense apport de la part de Reclus et la géographie est loin d'en avoir exploré toutes les incidences. Prises une par une, elles traduisent les avancées d'alors dans les sciences sociales de l'époque et les propres préoccupations de Reclus.

A cet égard, il convient de rectifier l'interprétation de Y. Lacoste qui attribue une dimension " marxienne " à Reclus pour sa référence à la " lutte des classes ". Il ne faut pas oublier que ce fut Proudhon qui inventa et théorisa le concept de " lutte des classes " et si celui-ci fut repris et approfondi par les marxistes au demeurant sous des aspects parfois bien confus (que l'on songe aux différences qui séparent Lénine de Bernstein ou Jaurès de Guesde à ce sujet) , sur ses implications révolutionnaires, Proudhon et Reclus pour ne citer qu'eux parmi les anarchistes s'opposèrent bel et bien à Marx et aux marxistes. Ou alors, à ce compte-à, tout est "marxien" !

La " recherche de l'équilibre " consacre les découvertes en biologie (Darwin) et en sociologie (Le Play avant Durkheim), soutenues par le mutualisme de Kropotkine. La "décision souveraine de l'individu" a une tonalité indéniablement et magnifiquement anarchiste, mais elle n'en est pas moins scientifique. Elle est évidente en histoire (le destin et les individualités qui pèsent sur celle-ci) malgré les protestations marxistes (cf. Plekhanov taxant Reclus d'individualiste idéaliste) et malgré la réalité marxiste elle-même (le pouvoir de Marx dans la 1ère Internationale, le pouvoir de Lénine, de Staline, de Mao, de Pol Pot, etc.) ; mais il a fallu attendre les récentes découvertes contemporaines pour en confirmer la validité cohérente d'élan vital par une mise en évidence de l'importance de l'aléatoire, du spontané et du temporel dans la nature : théorie des bifurcations et des catastrophes (René Thom) et théorie des structures dissipatives du physicien Ilya Prigogine qui insiste sur la formation d'ordre à

partir du désordre ou de la rupture d'ordre, par exemple (ce qui ne manque pas d'évoquer à nouveau les intuitions de Bakounine : la joie de la destruction est en même temps une joie constructrice ou encore : plus la visualisation du futur est conforme au nécessaire développement du monde social actuel, plus les effets de l'action destructrice sont salutaires et utiles ").

Ces trois lois et sa "pulsion libertaire" placent Reclus contre tous les déterminismes systématiques et généralisés qui attribueraient au bout du compte toute cause et l'origine de toute chose ou être à un principe supérieur unique, conception typiquement religieuse, métaphysique, et autoritaire (que ce soit Dieu ou le Capital)... encore in-démontrée. Elles révèlent cette tension de toujours entre l'homme et la nature, c'est-à-dire la liberté, la seule option qui distingue complètement l'homme de l'animal (et qui culmine dans ce choix rendant impuissantes toutes les autorités : le suicide).

Cette tension n'est en aucun cas résolue par une synthèse artificielle. Elle ne peut et ne doit pas se fondre dans un principe unique nouveau. C'est tout ce qui sépare les dialecticiens hégéliens, marxistes ou non, avec leur thèse/antithèse/synthèse, des libertaires. Proudhon, en développant sa dialectique sérielle, a parfaitement souligné l'importance des contradictions dans le mouvement historique (réaction/révolution, autorité/liberté) et de l'"équilibre dynamique entre des forces éternellement opposées ".

La dynamique reclusienne de " Progrès et de régrès " se situe dans cette perspective. Personnellement, je pense que la croyance de Reclus dans le progrès n'est pas exempte d'optimisme téléologique, et c'est là la principale critique de fond que je ferais à Reclus comme à Kropotkine (et en , dehors des aspects nécessairement vieillis de leurs travaux).

Cette croyance, Parfaitement conforme au climat scientiste de l'époque, s'est traduite par un évolutionnisme un peu trop strict (que la menace atomique relativise complètement) et confiant, surtout chez Kropotkine, moins chez Reclus comme on peut le constater dans sa conclusion de L'Homme et la Terre : " Là est le côté très douloureux de notre demi-civilisation si vantée, demi-civilisation puisqu'elle ne profite point à tous ".

Il faut préciser que l'optimisme qui caractérise les deux géographes anarchistes n'a rien à voir avec la générosité " naïve " de Rousseau, contrairement à ce qu'affirme malheureusement B. Giblin à propos de Reclus (et à la suite de bien des universitaires qui s'expriment sur l'anarchisme, cf. Andrew Hacker dans EncYcloPedia of the Social Sciences par exemple.) : pour les anarchistes, l'homme ne naît ni bon ni mauvais ; il naît avec des potentialités que l'environnement (social et physique) développe dans tel ou tel sens.

Il s'agissait plutôt d'une confiance dans l'homme et en particulier dans son action révolutionnaire, à l'aube des révolutions russes et chinoises, confiance que même le pessimiste B. Russel partagea un temps (The road of freedom).

La redécouverte de Reclus ne doit pas être une mode, laquelle est par essence passagère.

Elle ne peut être qu'inséparable d'un mouvement profond, non seulement intellectuel mais politique, culturel, économique et social. Reclus le souligne lui-même à propos de l'urbanisme, qui est devenu aujourd'hui l'un des piliers de la réflexion géographique et de l'action socio-politique : " Les édiles d'une cité fussent-ils sans exception des hommes d'un goût parfait, chaque restauration ou reconstruction d'édifice se fit-elle d'une manière irréprochable, toutes nos villes n'en offriraient pas moins le pénible et fatal contraste du luxe et de la misère, conséquence nécessaire de l'inégalité, de l'hostilité qui séparent en deux le corps social ".

C'est le ba-ba de l'anarchisme, anti-électorale ! Et, on l'a vu, la référence commune et constante à un certain nombre de notions (dynamique, antagonismes, individualités, etc.) font de l'anarchisme un corpus théorique soudé (mais non fermé), appuyé scientifiquement ; mais il n'est pas que cela.

La vie de Reclus, où sa pensée fut inséparable d'une action militante, le prouve.

Et si certains géographes affectent d'attribuer l'oubli de Reclus par l'école géographique française à l'éloignement que par son exil, ne faut-il pas rappeler que cet exil a eu justement pour cause des options politiques : Reclus communaliste exclu et propagandiste anarchiste ?

PHILIPPE PELLETIER (1986)

** (E. Relph, Rational landscape and Humanistic Geography, 1981),*

Elisée Reclus

John Brown

John Brown était un de ces rudes travailleurs américains que leur éducation sans une société libre rend propres aux occupations les plus diverses. Élevé comme trappeur dans les forêts de l'Ouest, il se fit successivement tanneur, berger, marchand de laines, fermier ; souvent aussi il changea de résidence, habitant tour à tour le Connecticut, l'Ohio, l'État de New-York, la Pennsylvanie et dans ses voyages de commerce, il traversa même l'Atlantique pour visiter l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Revenu d'Europe en 1849, il s'établit près du village de North-Elba (New-York), dans un froid vallon des montagnes d'Adirondack, et là, aidé de sa vaillante femme et de ses dix enfants, il se mit à défricher le sol et à soigner le bétail.

Mais ce paysan était en même temps un citoyen. Plein du sentiment de ses devoirs envers la société, il voulait, avant toutes choses, travailler au bonheur de ses compatriotes, contribuer pour sa part à la grande œuvre de l'amélioration du genre humain. La haine de l'injustice le pénétrait, et, dans ses conversations, il ne cessait de rappeler les souffrances des faibles et des opprimés. Il élevait ses enfants à la mission de redresseurs de torts, il avait fait du dévouement héroïque à la cause des malheureux, l'âme même de la famille, le génie du foyer domestique.

Et cependant, autour de lui, dans les libres communes des États du Nord, il ne voyait guère que des indices de prospérité. Les cultivateurs, ses voisins, gagnaient honnêtement leur subsistance, et jouissaient de la liberté la plus complète, des écoles étaient ouvertes dans tous les villages environnants ; la paix existait sur tout le territoire fédéral, la misère y était presque inconnue, les progrès matériels de la nation étaient sans exemples dans le monde. La plupart des Américains, égoïstement fiers de leurs libertés, pensaient que tout allait pour le mieux dans la meilleure des républiques.

Il est vrai, la nation blanche des États du Nord, était plus heureuse que ne l'avait encore été aucune nation de la terre, mais les noirs qui passaient comme des ombres à côté des citoyens, n'étaient que des parias méprisés, et dans les États du Sud, c'est par millions que se comptaient les esclaves Africains.

Là, les travailleurs des champs, au lieu d'être possesseurs de leur terre et des produits obtenus par leurs peines, étaient au contraire des bêtes de somme achetées et vendues, des êtres privés de nom légal, placés hors de la famille elle-même, puisque leurs enfants appartenaient au maître. «L'esclave, disaient tous les codes des États du Sud, l'esclave est une chose et non pas un homme : c'est un automate muni de bras pour travailler, d'épaules pour supporter le carcan, d'une échine pour recevoir les coups de fouet. C'est un objet que le maître peut échanger, vendre, louer, hypothéquer, emmagasiner, jouer à la palette ou aux osselets ; ce n'est rien, moins que rien. Le nègre, proclamait un célèbre arrêt de la Cour suprême des États-Unis, le nègre n'a aucun droit que le blanc soit tenu de respecter.»

Ce sont là les abominations qui navraient John Brown.

Dès l'âge de douze ans, lors d'un voyage qu'il fit en Virginie, il s'était juré, en voyant battre un petit nègre à coups de fouet, que, pendant toute sa vie, il serait du parti des faibles contre les forts. Sa ferme de North-Elba était devenue une des stations les plus importantes de ce «chemin de fer souterrain» par lequel les esclaves fugitifs des États du Sud s'échappaient vers le Canada. John Brown les accueillait en frères, leur donnait des vivres pour la route, leur marquait les étapes, et, s'armant de sa carabine, les accompagnait la nuit par les sentiers des bois jusqu'à la demeure de l'affilié le plus voisin. Et, cependant, Brown se reprochait de ne pas faire davantage pour l'œuvre de la liberté.

Après avoir tenu un conseil de famille, vers la fin de l'année 1854, John Brown et ses fils décident qu'ils abandonnent la terre libre et pacifique des États du Nord pour aller s'établir au Kansas, sur la frontière même du pays d'esclavage. C'est à la fois par la charrue et par le fusil qu'ils veulent travailler à la conquête de ce nouveau territoire : en cultivant eux-mêmes le sol, ils opposeront une barrière aux envahissements des planteurs et maintiendront la dignité du travail manuel ; en défendant leurs champs par les armes, ils permettront à des colons pacifiques de s'établir dans les terres encore incultes de l'Ouest, et de grossier ainsi la population libre. C'était une guerre à mort entre les deux sociétés qui se heurtaient sur les bords du Kansas. D'un côté, arrivaient les Missouriens, traînant après eux leurs chiourmes d'esclaves ; de l'autre, venaient les travailleurs *yankees*, défrichant eux-mêmes le sol, ouvrant des écoles dans les

clairières à peine ouvertes, établissant des imprimeries sous les grands arbres de la forêt. Les planteurs décrètent une constitution d'État, faisant de l'esclavage la «pierre angulaire» de leur société. ; les abolitionnistes en votent une autre, affirmant que la servitude est «la somme de toutes les infamies». Les esclavagistes brûlent les cabanes des pionniers ; ceux-ci font des incursions dans le Missouri pour libérer les noirs ; les bandes armées se rencontrent sur la frontière ; pendant de longues années, le sang ne cesse de couler. Dans cette lutte implacable, entre l'esclavage et la liberté, nul chef de partisans ne sut plus audacieux, plus fécond en ressources, plus infatigable que le «capitaine» John Brown. Dans ces combats incessants, il perdit un de ses nobles fils, un autre devint fou ; mais, à la fin, il eut la joie de voir que les abolitionnistes l'emporteraient. En dépit de la connivence du président des Etats-Unis avec les planteurs, en dépit de la trahison du gouverneur et de toute l'administration locale, la population libre du Kansas ne cessait de s'accroître, les esclavagistes ne se hasardaient plus à passer la frontière ; l'institution servile, définitivement limitée du côté de l'Ouest, allait subir sa première grande défaite aux Etats-Unis.

John Brown, déjà près d'atteindre la soixantaine, aurait pu jouir en paix de son triomphe, il aurait pu cultiver ces champs, arrosés du sang de ses fils et songer, enfin, à s'amasser une petite fortune pour ses vieux jours ; mais il avait le cœur trop haut, il aimait trop les opprimés du Sud pour ne pas leur dévouer ce qui lui restait de vie. Il résolut d'exécuter un projet qu'il nourrissait depuis plus de vingt ans, celui de se transporter en plein pays ennemi pour émanciper en grand. Accompagné de trois de ses fils, de deux gendres et de quelques hommes de cœur comme lui, il alla s'établir dans une ferme abandonnée, située en pays d'esclavage, près de la ville virginienne de Harper's Ferry et pendant plusieurs mois, il y fit secrètement ses préparatifs militaires pour sa grande œuvre de libération. Le plan de John Brown était de s'emparer de l'arsenal de Harper's Ferry, très-riche en armes de toute espèce, de couper les lignes importantes de chemins de fer qui convergent vers ce point, puis de se jeter dans les gorges des montagnes pour harceler sans cesse les bandes organisées par les planteurs et se montrer à l'improviste tantôt sur un point, tantôt sur un autre, comme libérateur des nègres. Il comptait pouvoir tenir, au besoin, pendant des années, dans cette contrée sauvage des Alleghanys, jusqu'à ce qu'enfin les esclaves, soulevés par milliers, eussent pu conquérir leur liberté à main armée.

Le premier coup réussit parfaitement. A la tête de sa petite bande de 21 hommes, dont 5 noirs et 16 blancs, John Brown s'empara, pendant la nuit, de l'arsenal, occupa le pont du chemin de fer sur le Potomac et fit une soixantaine de prisonniers. durant toute la première moitié du jour suivant, il resta complètement maître d'une ville de 3000 habitants ; mais dans le désir de convaincre la population qu'il ne voulait faire aucun mal à ses captifs et qu'il demandait seulement la liberté d'un esclave [...]

[lacune]

[...] battants y furent blessés ; des populations entières moururent de misère et de faim, de vastes provinces furent dévastées ; les immenses richesses accumulées dans les domaines des planteurs furent presque entièrement détruites. Mais aussi, quand la terrible lutte se termina par la victoire des citoyens libres du Nord, la servitude était enfin abolie ; quatre millions de noirs qui, la veille, étaient de simples marchandises, étaient devenus des hommes ; la République, débarrassée de son crime, s'était mise aussitôt, par ses progrès en tout genre, à la tête des nations civilisées. Et dans cette immense victoire, John Brown, mort avant la guerre, fit peut-être plus que tous les autres, car c'était sa mémoire qui inspirait les abolitionnistes blancs et les 180,000 noirs combattant dans l'Armée du Nord. C'est lui qui célébrait l'hymne de délivrance chanté par les soldats marchant à la bataille :

«Le corps de John Brown pourrit dans la fosse - et les captifs qu'il tenta de sauver pleurent encore ; - il a perdu la vie en luttant pour l'esclave ; - mais son âme marche devant nous ! - Gloire ! Gloire ! Alleluiah ! - Son âme marche devant nous !»

C'est à la mémoire de cet homme si grand par le caractère, et si grand par l'œuvre accomplie, que Mad. Gael nous convie à rendre hommage (1).

Notre devoir est de répondre à cet appel avance d'autant plus d'empressement que nous avons laissé huit longues années s'écouler sans donner à la famille de la victime le témoignage de sympathie auquel elle avait droit de la part de tous ceux qui aiment la justice. L'année dernière, Mad. Lincoln reçut avec émotion l'adresse et la médaille qui lui envoyaient cinquante mille Français, en souvenir des services que le président assassiné avait rendus à la république.

Mad. Brown, qui jamais ne tenta de détourner son mari de sa voie de dévouement et qui fit avec un héroïsme d'une simplicité grandiose le sacrifice de ses fils, ne sera pas moins touchée de la preuve de sympathie que nous lui ferons parvenir. A l'oeuvre donc ! Nous comptons sur tous ceux qui luttent pour le droit contre la force, sur tous ceux qui ne vivent pas égoïstement pour eux-mêmes ou leur seule famille et qui comprennent la beauté du sacrifice. Quant aux admirateurs de la violence, à ceux qui méprisent le droit des faibles, John Brown n'est pour eux qu'un insensé, qu'un violateur des lois de son pays. Nous ne leur demandons rien !

(1) *Coopération* du 30 juin 1867.

Élisée Reclus

@

Élisée et Onésime RECLUS

L'EMPIRE DU MILIEU

**Le climat, le sol, les races,
les richesses de la Chine**

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole
Courriel : ppalpant@uqac.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur
bénévole,
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

L'EMPIRE du MILIEU
Le climat, le sol, les races,
les richesses de la Chine

par Élisée et Onésime RECLUS
(1830-1905, 1837-1916)

Librairie Hachette, Paris, 1902, 668 pages.

Police de caractères utilisée : Verdana, 12 et 10 points.

Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5'x11".

[note : un clic sur @ en tête de volume et des chapitres et en fin d'ouvrage,
permet de rejoindre la table des matières.]

Outre les cartes de l'ouvrage, penser à utiliser (plutôt en pinyin) la base de photos
[Joconde du Ministère français de la culture](#), qui contient de nombreuses photos datant
de l'époque d'édition du livre des Reclus (début du XXe siècle). Exemple : pour Kiating
(Jiading) on obtiendra 89 clichés de la ville et des alentours.

Édition complétée le 20 décembre 2006 à Chicoutimi, Québec.

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

TABLE DES MATIÈRES

Livres : [Premier](#) — [Deuxième](#) — [Troisième](#) — [Quatrième](#) — [Cinquième](#)
Cartes : [en noir](#) — couleur : [physique](#) — [ethnique](#) — [ind./comm.](#)
[Bibliographie](#)

LIVRE PREMIER : VUE D'ENSEMBLE.

CHAPITRE PREMIER. [L'EXTRÊME ORIENT.](#) I. L'Extrême Orient. — II. L'Extrême Orient comparé à l'Extrême Occident. III. Isolement graduel de ces deux pôles du vieux monde. — IV. Relations avec l'Inde. — V. Relations avec les européens. — VI. La Russie et la Chine. — VII. Antagonisme de l'Orient et de l'Occident.

CHAPITRE DEUXIÈME. [DONNÉES GÉNÉRALES.](#) I. Nom du pays et des habitants. — II. Étendue. — III. Nombre d'habitants. Densité de population.

CHAPITRE TROISIÈME. [EXPLORATIONS DE LA CHINE.](#) I. Explorations anciennes. — II. Reconnaissances récentes.

CHAPITRE QUATRIÈME. [RELIEF DE LA CHINE.](#) I. Montagnes. — II. Hoang ho et Yangtze kiang. — III. Chine méridionale.

CHAPITRE CINQUIÈME. [CLIMAT DE LA CHINE.](#) I. Climat de la Chine comparé à celui de l'Europe occidentale : sa non-tropicalité. — II. Pluies.

CHAPITRE SIXIÈME. [FLORE ET FAUNE DE LA CHINE.](#) I. Flore de la Chine. — II. Faune de la Chine.

CHAPITRE SEPTIÈME. [LES CHINOIS.](#) I. Diversité des Chinois. — II. Origine des Chinois. — III. Les cent familles ou familles des bak. — IV. Antiquité des Chinois.

CHAPITRE HUITIÈME. [LA LANGUE CHINOISE.](#) I. Monosyllabisme et pauvreté du chinois : le ching. — II. Écriture idéographique. — III. Lente transformation du chinois. — IV. Littérature chinoise. — V. Patois chinois.

CHAPITRE NEUVIÈME. [RELIGION DES CHINOIS.](#) I. Le confucianisme. — II. Le feng-choui. — III. Le taoïsme. — IV. Le bouddhisme. — V. Le judaïsme. — VI. L'islam. — VII. Le christianisme et ses missionnaires.

CHAPITRE DIXIÈME. [MŒURS DES CHINOIS.](#) I. Meilleurs que nous ou pires ? — II. Contrariété de nos usages et des leurs. — III. Bonne tenue, politesse, bienveillance. — IV. Absence d'initiative et fatalisme ; esprit ultra-pacifique.

CHAPITRE ONZIÈME. [LA FAMILLE CHINOISE.](#) I. La famille chinoise. — II. Piété filiale et piété funéraire. — III. Les garçons et les filles ; infanticide, esclavage. — IV. La femme, son infériorité légale et sociale.

CHAPITRE DOUZIÈME. [AURORE DES TEMPS NOUVEAUX.](#) I. Le formalisme et son antidote. — II. Syndicats et sociétés secrètes. — III. Guerre des taïping. — IV. Entrée en scène de l'Europe.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

@

LIVRE DEUXIÈME. LA CHINE DU NORD : LE HOANG HO.

CHAPITRE PREMIER. BASSIN DU PEI HO : LE PETCHILI, PEKING. I. Raisons de la prééminence du Petchili. — II. Rivages, monts, fleuves du Petchili. — III. Le Peï ho. — IV. Peking. — V. Les environs de Peking. — VI. Le climat de Peking. — VII. Tientsin. — VIII. Autres villes du Petchili.

CHAPITRE DEUXIÈME. PRESQU'ÎLE ET PROVINCE DE CHAÏTOUNG. I. Autonomie naturelle du Chaïtoug. — II. Rives et monts du Chaïtoug. — III. Le Ta chaï ou Taï chaï. — IV. Climat et produits du Chaïtoug. — V. Les habitants du Chaïtoug. — VI. Villes et lieux remarquables. — VII. Kiaotcheou : projets d'avenir.

CHAPITRE TROISIÈME. LE HOANG HO OU FLEUVE JAUNE. I. Le Hoang ho supérieur. — II. Hoang ho mongol et Hoang ho moyen. — III. Hoang ho inférieur. — IV. Inondations et déplacements du Hoang ho. — V. Le Canal impérial.

CHAPITRE QUATRIÈME. MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU HOANG HO. I. Tsing ling ou montagnes bleues. — II. Monts du Kansou. — III. In chaï, Ala chaï, pays des Ordos. — IV. La grande muraille. — V. Monts du Chaïsi : l'Outaï.

CHAPITRE CINQUIÈME. LA TERRE JAUNE. I. Le hoang tou. — II. Ses érosions grandioses. — III. Sa fécondité. — IV. Ses richesses minières.

CHAPITRE SIXIÈME. VILLES ET LIEUX REMARQUABLES. I. Dans le Kansou et le pays des Ordos ; dans le Sintsiang. — II. Dans le Chensi : Singan fou. — III. Dans le Chaïsi. — V. Dans le Honan.

@

LIVRE TROISIÈME. LA CHINE CENTRALE. LE YANGTZE KIANG.

CHAPITRE PREMIER. LE YANGTZE OU FLEUVE BLEU. I. Longueur, nom, bassin, débit. — II. Le haut Yangtze. — III. Le Yaloug. — IV. Du Yaloug au Min. — V. Le Min. — VI. Les grandes gorges. — VII. Le Yangtze inférieur, Tougting, Haï et Poyang. — VIII. La fin du Yangtze. — IX. Transformations du delta.

CHAPITRE DEUXIÈME. MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU YANGTZE. I. Monts tibétains du Yangtze. — II. Monts du Setchouen occidental. — III. Le Bassin Rouge. — IV. Monts et plateaux au sud du Yangtze : les Nan chaï.

CHAPITRE TROISIÈME. CLIMATS, FLORE ET FAUNE DU BASSIN DU YANGTZE. I. Dans le Setchouen occidental. — II. Dans le Bassin Rouge. — III. Aux deux rives du moyen et du bas Yangtze. — IV. Dans le sud du fleuve.

CHAPITRE QUATRIÈME. POPULATIONS DU BASSIN DU YANGTZE. I. Tibétains, Si-fan, Mantze. — II. Lolo. — III. Chinois. — IV. Miaotze.

CHAPITRE CINQUIÈME. VILLES ET LIEUX REMARQUABLES. I. Dans le Setchouen. — II. Tchingtou. — III. Tchoung tcheng. — IV. Dans le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Koeitchéou. — V. Dans le Houpé. — VI. Haïkoou. — VII. Dans le Hounan : Siangt'an. — VIII. Dans le Kiangsi. — IX. Dans le Nganhoei. — X. Dans le Kiangsou : Nanking. — XI. Changhaï et Soutchéou. — XII. Dans le Tchekiang : Hangtchéou.

@

LIVRE QUATRIÈME. LA CHINE MÉRIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER. L'ORIENT DU NAN CHAÏ. I. Monts, fleuves, littoral. — II. Le Fo'kien : originalité de son peuple. — III. Villes et lieux remarquables. — IV. Foutchéou, Amoï.

CHAPITRE DEUXIÈME. BASSIN DU SI KIANG. LE KOUANGSI ET LE KOUANGTOUNG. I. Monts du bassin du Si kiang. — II. Si kiang ou fleuve occidental. — III. Climat et produits du bassin du Si kiang. — IV. Peuples du bassin du Si kiang.

CHAPITRE TROISIÈME. VILLES ET LIEUX REMARQUABLES. I. Dans le Kouangtoug. — II. Canton. — III. Hongkong. — IV. Macao. — V. Kouantchéou ouan. — VI. Dans le Kouangsi.

CHAPITRE QUATRIÈME. ÎLE DE HAINAN.

CHAPITRE CINQUIÈME. LE YUNNAN. I. Le sol. — II. Le climat : produits du Yunnan. — III. Populations du Yunnan. — IV. Villes et lieux remarquables.

LIVRE CINQUIÈME. ÉTAT MATÉRIEL, SOCIAL, POLITIQUE DE LA CHINE. AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE, GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, FINANCES.

CHAPITRE PREMIER. LES VILLES CHINOISES. I. Urbains et ruraux. — II. Physionomie des villes.

CHAPITRE DEUXIÈME. AGRICULTURE CHINOISE. I. Culture intensive ou plutôt jardinage. — II. Principales cultures, pas de forêts, pas de prairies ; diète surtout végétale des « fils de Han » ; le riz, le thé, l'opium. III. Tenure du sol.

CHAPITRE TROISIÈME. INDUSTRIE CHINOISE. I. L'industrie chinoise : son caractère artistique. — II. L'art chinois. — III. Intervention de l'Europe. — IV. Principales industries chinoises. — V. Les ouvriers chinois. — VI. L'industrie européenne en Chine.

CHAPITRE QUATRIÈME. COMMERCE CHINOIS. I. Vicissitudes du commerce de la Chine avec l'étranger. — II. L'Angleterre sur mer, la Russie sur terre. — III. Les 36 ports à traité. — IV. Commerce extérieur de la Chine. — V. La soie, le thé, l'opium.

CHAPITRE CINQUIÈME. LES VOIES DE COMMUNICATION. I. Les routes et les sentiers. — II. Les canaux. — III. Les chemins de fer.

CHAPITRE SIXIÈME. RELATIONS DE LA CHINE AVEC L'EXTÉRIEUR. I. Les étrangers en Chine : leur nombre croissant. — II. Le pidgeon english. — III. Les Chinois à l'étranger : l'émigration chinoise. — IV. L'influence

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

européenne en Chine : le journalisme. — V. L'influence des lettrés diminue.

CHAPITRE SEPTIÈME. LE GOUVERNEMENT, L'ADMINISTRATION.

I. Principes du gouvernement chinois : l'empereur. — II. La cour. — III. Les ministères. — IV. Le mandarinat : les examens, les mandarins. — V. La justice chinoise. — VI. Les libertés municipales. — VII. Forces militaires. — VIII. Le budget, la dette. — IX. Divisions administratives.

NOTE SUR LA TRANSCRIPTION DES NOMS CHINOIS

@

Il est très difficile de transcrire les noms chinois d'une manière satisfaisante, non seulement parce que la prononciation des Chinois diffère de la nôtre, mais aussi parce que, suivant le langage de leur nation, les voyageurs et les géographes de chaque pays ont une orthographe différente.

L'Européen étant naturellement porté à écrire les noms chinois de manière à reproduire dans sa langue les sons tels qu'il les a entendus, il faut tenir compte de la nationalité des auteurs qui parlent de la Chine, et maintenir ou modifier en conséquence les mots qu'ils ont cités.

Aussi longtemps que pour les noms géographiques on n'emploiera pas une méthode uniforme de transcription reproduisant tous les sons par des signes correspondants, il conviendra d'écrire à la française les noms qui doivent être prononcés par des Français, tout en indiquant d'une manière spéciale les sons qui n'appartiennent pas à notre langue.

Les aspirations gutturales du chinois, comme celles du russe, du turc et du mongol, peuvent être rendues par les deux lettres kh ; les aspirations moins fortes par un h, tandis que les simples arrêts dans l'émission de la voix sont indiqués par une apostrophe, comme dans Fo'kien. La lettre ñ, empruntée à l'espagnol, représente le même son en chinois, tandis que les deux lettres ng figurent le son nasal qui termine un grand nombre de mots. Afin d'éviter les confusions qui proviendraient peut-être de l'emploi de l'eu avec sa prononciation française, il a

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

paru convenable de le remplacer par ö. Quant à la lettre w, elle est adoptée par Rémusat et par la plupart des sinologues français pour représenter un son qui, en tête des mots, se prononce en consonne comme dans l'anglais et le wallon (Winchester, Waremme) ; mais le son de cette consonne, très net dans le nord de la Chine, se change en celui du v français dans les provinces du sud. D'ailleurs, il est impossible d'établir des règles précises pour la prononciation des mots, puisqu'elle varie de province à province. Un grand nombre de noms géographiques chinois ne nous sont connus que sous la forme qui leur est donnée par le dialecte mandarin ; mais, si l'on voulait transcrire tous les noms conformément à cette orthographe, il faudrait écrire Betzing au lieu de Peking, Mangou au lieu de Macao, Hiamoun au lieu d'Amoi ou Amoy, Hiangkiang au lieu de Hongkong.

Nous écrivons en un seul mot les noms propres chinois composés de plusieurs syllabes, quelle que soit la signification primitive de ces éléments, dont le sens est oublié dans la conversation : c'est ainsi que Peking, Changhaï ont pris un sens purement géographique et qu'on emploie ces termes sans se rappeler que l'un signifie « Résidence du Nord » et l'autre « Mer supérieure » ou « Haute mer ». Quant aux noms communs qui suivent la plupart des noms propres et qui ont encore gardé leur sens précis, tels que ho ou kiang (rivière, fleuve), chañ (montagne), miao (tombeau), kiao (pont), fou, hien et autres termes administratifs, il convient de les écrire séparément.

@

LA CHINE

La dernière année du XIX^e siècle et la première année du XX^e ont vu l'Europe et la Chine, l'Occident et l'Orient, qui est ici l'Orient extrême, se heurter avec violence, en attendant une pénétration pacifique où la justice et la tolérance auront part, quand les jours luiront où l'homme aura cessé d'être pour l'homme un loup.

C'est le moment d'étudier avec sincérité, avec la sympathie qu'il mérite, ce grand pays dont le grand peuple entretient une civilisation qui a prouvé sa force par sa durée.

D'Escayrac de Lauture a dit : « Les Chinois et nous, nous ne possédons chacun qu'une moitié de l'histoire, ou de ce qu'on veut bien décorer de ce nom. »

Et Eugène Simon a dit : « Tandis que nos nations modernes n'ont hérité des anciens qu'en ligne collatérale, la Chine a hérité en ligne directe des générations qui l'ont formée. Chez elle les phénomènes de l'hérédité se sont manifestés régulièrement.... Là est sa profonde originalité, et peut-être aussi le secret de son éternelle durée. »

@

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

LIVRE PREMIER

VUE D'ENSEMBLE

CHAPITRE PREMIER

L'EXTRÊME ORIENT

I. L'Extrême Orient. — II. L'Extrême Orient comparé à l'Extrême-Occident. III. Isolement graduel de ces deux pôles du vieux monde. IV. Relations avec l'Inde. V. Relations avec les Européens. — VI. La Russie et la Chine. VII. Antagonisme de l'Orient et de l'Occident.

I. L'Extrême Orient.

@

L'Asie est la plus vaste des cinq parties du monde, même quand on en extrait l'Europe, qui s'y rattache en appendice.

Elle se divise nettement en grands compartiments géographiques isolés les uns des autres par de puissantes barrières.

L'immense territoire russe, Sibérie, Turkestan, Steppes, comprend les dépressions aralo-caspiennes et le versant septentrional des systèmes de montagnes qui se prolongent de l'Alaï et des monts Célestes aux chaînes côtières de la Mandchourie.

Au sud et à l'ouest du continent, les deux péninsules des Indes, le plateau d'Iran, l'Asie antérieure ne sont pas moins bien limités par des remparts de monts neigeux, par des golfes et par des mers.

Enfin, tout au bout de l'orient, avec la Corée et les archipels voisins, parmi lesquels on admire le superbe Japon, la Chine forme comme un monde à part qu'enserme un amphithéâtre de plateaux et de montagnes d'un pourtour de 10 000 kilomètres.

^{p.4} De la Mandchourie au nord-nord-est sous les latitudes de la France et des Pays-Bas, jusqu'à la tropicale Indo-Chine au

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sud-sud-ouest, le Chanyan alin, le Dousse alin, le Khingan, le Kenteï, le Tannou ola et l'Ektag Altaï, le Thian chañ, le Tsoung ling, l'Himalaya, les monts sauvages que traversent les fleuves de la péninsule Transgangétique, toutes les hautes saillies du relief continental se succèdent en demi-cercle autour de ce quart du continent d'Asie qui est devenu l'empire des Chinois.

Sans doute la voisine de la Mandchourie, la presqu'île de Corée, se nomme réellement Tchaosien ou « la Sérénité du matin », c'est-à-dire le Côté de l'Aurore, et un archipel, le Japon. a pris le nom de « Pays du Soleil Levant » ; mais, relativement à l'ensemble de l'Ancien Monde, la Chine aussi regarde vers l'Orient ; sa pente générale, indiquée par le cours des fleuves, est tournée vers l'océan Pacifique. La Chine et le Japon ont reçu à bon droit des Occidentaux le nom d'Extrême Orient, qui s'étend aussi à l'Indo-Chine, aux Philippines et à « l'égrèment » des îles de la Sonde.

II. L'Extrême Orient comparé à l'Extrême Occident.

@

Si beau qu'il soit, l'Extrême-Orient n'est pas parfait. Il y a du « contre » à son désavantage, comme du « pour » à son profit, quand on le compare impartialement aux pays de sa « contre-histoire », à l'ensemble des régions qu'on peut appeler l'Extrême Occident, c'est-à-dire à l'ensemble de presqu'îles et d'îles qui se détachent nettement de la masse continentale au bout de l'interminable plaine russe, continuant elle-même la plaine sibérienne à l'ouest : ensemble péninsulaire auquel on peut joindre l'Asie antérieure ou Asie Occidentale, qui a tant contribué

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

à la civilisation de l'Europe, et probablement quelque peu, sinon beaucoup, à la civilisation de l'Asie.

Entre cet Occident et cet Orient, le contraste le plus frappant est celui que présentent les rivages maritimes. Du côté de l'Asie Mineure et de l'Europe, les terres sont découpées en de nombreuses presqu'îles se ramifiant en articulations secondaires dans les eaux de la Méditerranée et dans celles de l'océan Atlantique ; en outre, de grandes îles et des archipels prolongent les péninsules ou sont parsemés au devant des côtes : tellement que l'Europe a pu être comparée par Carl Ritter et d'autres éminents géographes à un corps organisé bien pourvu de membres. Le continent semble se mouvoir, pour p.5 ainsi dire, s'agiter en dehors de la lourde masse de l'Ancien Monde.

Il s'en faut que la nature ait doué la Chine de cette étonnante variété de contours.

Du septentrion au midi, des côtes de la Mandchourie russe à celles de la Cochinchine, une seule péninsule d'étendue considérable, la Corée, se détache du tronc continental, et un seul golfe méritant à peu près le nom de mer pénètre dans l'intérieur des terres : c'est le Hoang haï, notre Mer jaune, continuée par le golfe du Petchili, comme celui-ci par le golfe de Liaotoung.

Il convient d'ajouter que deux vastes îles, Formose, Haïnan, et le magnifique archipel du Japon animent les eaux du Pacifique au large de la côte chinoise.

Mais que sont donc cette presqu'île et ces îles de l'Orient asiatique ; les Philippines et la « Sonde » à part, en comparaison des Cyclades et des Sporades, de la Grèce et de l'Italie, de la péninsule Ibérique, de l'Armorique, des îles Britanniques, de la Scandinavie, et, à vrai dire, de toute l'Europe elle-même vaste péninsule où pénètre partout le souffle de la mer apportant ses pluies et son atmosphère tiède ?

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La haute civilisation à laquelle le peuple chinois s'est élevé ne s'explique donc pas par la richesse de son territoire en articulations extérieures : elle est due principalement à ses fleuves.

Si l'ensemble de la Chine proprement dite est d'un pourtour peu dentelé, les grands cours d'eau navigables qui l'arrosent et la divisent en îles et en presqu'îles intérieures par leurs ramifications et leurs canaux, lui donnent quelques-uns des avantages que possède l'Europe pour la facilité des communications : le Hoang ho, notre Fleuve Jaune, le Yangtze kiang, notre Fleuve Bleu, ont remplacé la mer Egée, la mer Tyrrhénienne, et l'on peut dire jusqu'à un certain point la Méditerranée pour le transport des denrées, des hommes et ont servi, comme notre « mer entre les terres », au rapprochement, à la civilisation réciproque des peuples. Et, dès une haute antiquité, un réseau touffu de canaux de navigation a sillonné l'orient du pays, les grandes plaines, « l'immense polder », et relié le nord de la Chine à son centre, et, à un degré moindre, à son midi.

Jadis, par un autre et magnifique privilège, la Chine possédait le plus vaste territoire de culture qui existât en un seul tenant sous un climat tempéré ; l'Amérique du Nord et l'Europe, qui ont actuellement une aussi grande surface de terres en rapport, étaient encore à une époque récente ^{p.6} couvertes de forêts qu'il a fallu péniblement abattre. Il est certain qu'elle a maintenant un peu partout de redoutables rivales, le Terreau Noir des Russes, le pays des Grands Lacs et du Mississippi, la Pampa platéenne, toutes régions plus amples que la plaine chinoise, mais aussi, dans leur ensemble, moins douées par la nature.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Car on ne peut qu'envier au Grand Empire l'immense étendue, la fécondité de sa « Terre Jaune » qui est la région par excellence pour l'agriculture et où devaient se développer naturellement les habitudes paisibles que donne le travail des champs. A cette région se rattachent d'autres territoires agricoles ayant un autre sol, un climat différent, des formes animales et végétales distinctes, et c'est ainsi que de proche en proche la vie civilisée a pris possession du vaste domaine qui s'étend des solitudes de la Mongolie aux rivages du golfe du Tonkin. Une grande variété a pu s'introduire dans les cultures ; les échanges se sont faits de province à province ; toutes les améliorations partielles ont profité à l'ensemble du pays ; de conquête locale en conquête locale, la civilisation de tous s'est accrue facilement chez les Chinois eux-mêmes et dans les régions limitrophes.

En comparant l'Asie Orientale au monde occidental, on voit sur-le-champ combien la Chine proprement dite se distingue de l'Europe par l'unité géographique ; des terres jaunes du nord aux plaines que le Yangtze traverse, et de ces plaines aux frontières de l'Indo-Chine, les populations ont un centre de gravité commun. Leur civilisation ne pouvait donc manquer de se développer largement dans cette « Fleur du Milieu » d'où elle a été portée plus tard par mer au Japon et à Formose, tandis que, par terre, elle s'infiltrait au nord vers la Corée et la Mandchourie, au sud vers des pays qu'elle a transformés assez pour qu'on les réunisse sous le nom commun d'Indo-Chine, nom équitable, faisant égale part à deux grandes influences historiques.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

En opposition, combien plus distinctes, plus individuellement constituées les diverses régions de notre monde occidental, de l'Asie Mineure à l'Angleterre et à l'Irlande ! La Grèce, que des montagnes longtemps restées presque inconnues séparent du reste de l'Europe ; l'Italie, si bien limitée par le rempart des Alpes ; la péninsule Ibérique, encore mieux close au nord par la barrière des Pyrénées ; la France, au double versant atlantique et méditerranéen ; la Grande-Bretagne, qu'entourent les flots tièdes et les brouillards, ne sont-ce pas là autant d'individualités géographiques ayant dû chacune ^{p.7} élaborer sa civilisation spéciale avant que pût se former une culture supérieure à laquelle ont collaboré toutes les nations européennes ?

Sans être presque insurmontables comme des Himalayas, des Kouenlun, des Karakorum, les obstacles naturels sont plus grands entre les divers pays de l'Europe, qu'ils ne le sont entre les territoires de la Chine orientale, et ce sont, pour une bonne part, ces obstacles mêmes qui, en empêchant la centralisation politique, tout en permettant les relations de pays à pays, ont maintenu l'initiative des peuples de l'Occident et en ont fait les instructeurs des autres races. C'est ainsi, par exemple, que le morcellement extrême de la Grèce y fit naître une foule de républiques turbulentes, passionnées, dont une, Athènes, influa prodigieusement sur l'avenir des hommes.

III. Isolement graduel de ces deux pôles du vieux monde.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mais si, dans la zone du littoral, à l'est des monts Tsingling, les communications étaient faciles de la Chine du nord à celle du centre — et l'on peut dire que la nature mena ici l'homme comme par la main, à travers la Terre jaune — faciles aussi, mais moins, du centre au midi, — et si les populations de la grande terre pouvaient cingler sans trop de peine vers Formose et le Japon par les étroites avant-mers du Pacifique, en revanche le monde de l'Asie Orientale apparaît presque entièrement fermé du côté de l'ouest ; fermé présentement, mais il ne semble pas qu'il en ait toujours été de même aux siècles antérieurs.

Il n'est pas douteux que, dans l'antiquité préhistorique, les ancêtres des Chinois, des Hindous, des Chaldéens, des Arabes durent être les voisins les uns des autres et se trouver en relations fréquentes, puisque ces divers peuples ont hérité des mêmes conceptions astronomiques et que la coïncidence des observations et des vues se poursuit jusque dans les détails. Mais ces rapports de voisinage, impliquant une civilisation commune, ne peuvent avoir eu lieu qu'à une époque de plus grande humidité dans l'Ancien Monde, quand les régions actuellement desséchées et désertes de l'Asie centrale permettaient aux populations des versants opposés de se rapprocher davantage, quand le bassin du Tarim, qu'assiègent maintenant les sables et dont les oasis ne renferment qu'une faible population, appartenait encore au monde aryen et que la civilisation de ses habitants se rattachait à celle de l'Inde, tandis qu'au delà des ^{p.8} monts où ce Tarim commence, les plaines de la Bactriane faisaient partie du monde occidental.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Depuis ces temps vraiment antiques, les nations groupées sur les deux pentes des Pamir, « Toit du monde », ont dû, par force, leur climat devenu plus sec, leur ciel plus aride de siècle en siècle, descendre toujours plus avant dans les plaines, celles-ci vers le Levant, celles-là vers le Couchant.

Alors se sont élargies, de l'une à l'autre, des unes aux autres de ces nations, les zones désertes, les steppes que traversent seulement les pasteurs ; les foyers de civilisation se sont écartés ; le centre vital de la Chine s'est graduellement rapproché du Pacifique, tandis qu'un mouvement analogue s'accomplissait en sens inverse vers l'occident de la Babylonie, vers l'Asie Mineure et la Grèce.

De la sorte, très lentement sans doute, l'isolement se fit des deux côtés, et, pendant de longs siècles, les relations de commerce se firent plus rares, il y eut dès lors très peu d'échanges d'idées entre le versant oriental et le versant méditerranéen du grand continent d'Asie.

Seulement, de temps à autre, de lointaines rumeurs apprenaient aux populations des deux extrémités de l'Ancien Monde que d'autres nations habitaient par delà les fleuves et les lacs, les plateaux, les montagnes, les forêts et les déserts, et l'imagination transformait les hommes de ces pays si éloignés en monstres bizarres ou terribles à affronter.

Et, par une conséquence naturelle, les deux civilisations se développaient des deux côtés du continent, sans se connaître, sans avoir d'influence réciproque, suivant des évolutions parallèles et pourtant aussi distinctes l'une de l'autre que si elles étaient nées sur deux planètes différentes.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tellement qu'il y eut peut-être une époque où la Chine méridionale eut plus de rapports avec certaines îles éparses de la mer du Sud qu'avec les régions de l'Occident auxquelles elle est réunie par une masse continentale : des traits de race prouvent que, du côté du midi, il y eut certains mélanges entre les Chinois et les tribus, malaises ou non-malaises, qui peuplent des terres dispersées dans l'océan des Indes.

Cependant le rempart de plateaux et de montagnes qui entoure le monde chinois n'est pas tellement continu qu'il n'offre de larges brèches ; les unes s'ouvrent vers les contrées du midi, les autres dans la direction du nord ; en outre, les chaînes de monts neigeux ne sont point inaccessibles. Altaï, Thian chañ, Tsoung ling, Kouenlun, Nan ling, sont tous traversés de sentiers où se hasardent les marchands, bravant les ^{p.9} fatigues, les froids altitudinaux, les neiges, les vents glacés des cols de difficile ascension.

Les pentes de ces hauteurs et même les plateaux, jusqu'à 3 000, voire 4 500 mètres d'élévation, ont aussi leurs habitants et l'on peut se rendre de l'un à l'autre versant en retrouvant partout soit des hommes, soit des traces de leur séjour ou de leur passage. Mais les populations des montagnes ajoutent, par la barbarie de leurs mœurs et leur état politique, un nouvel obstacle à celui que les aspérités du sol opposent aux relations de peuple à peuple.

C'est pourquoi, quand les Occidentaux n'étaient pas encore entrés directement en rapport par la navigation avec les riverains des mers orientales, pour constituer ainsi de façon

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

définitive l'unité de l'Ancien Monde, c'est à de rares époques seulement, lors des grands ébranlements de l'humanité asiatique ou bien lorsque la puissance de l'État chinois était dans toute sa force d'expansion, que des relations directes purent s'établir entre le bassin du Yangtze et celui de l'Amou Daria, l'antique Oxus, à travers les populations barbares qui vivent sur les plateaux intermédiaires. C'est ainsi que, par l'effet d'une forte tension, l'étincelle peut s'élancer du métal vers le métal, malgré l'épaisse couche d'air qui l'en sépare. Mais combien rares ont été jadis ces jets de lumière, qui ont révélé les peuples les uns aux autres !

Ils n'ont eu qu'une bien faible influence sur la vie de la nation chinoise. Pendant des milliers d'années, elle s'est développée seule, ne puisant que dans son propre fonds, complètement isolée du reste de l'humanité, trop repliée, trop « accroupie » sur elle-même pour ne pas s'ankyloser un peu, et ne profitant jamais des expériences des autres : d'où de singuliers retards de civilisation, justement après qu'elle eut acquis, il y a mille et deux mille ans, sur tous les autres peuples du monde, une avance qui aurait pu sembler définitive.

IV. Relations avec l'Inde.

@

La première grande révolution intérieure de la Chine à nous connue qui ait eu son centre de vibration en dehors des frontières de l'« Empire jaune » se manifesta lors de l'introduction des religions hindoues.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Si peu commode qu'il soit d'interpréter l'ancienne doctrine de Laotze, l'un des grands philosophes du « Milieu », l'on ne peut guère douter qu'elle ne renferme des emprunts faits à l'Hindoustan. Quelques-uns de ses préceptes ^{p.10} sont identiques par la forme à ceux des livres sacrés des Hindous, et tous sont pénétrés du même sentiment d'humanité et de mansuétude universelle. D'ailleurs Laotze ne cite jamais de personnages de l'histoire chinoise comme des modèles de vertus ou comme des exemples à suivre : en contradiction flagrante avec les leçons de Confucius, autre grand sage, l'ensemble de ses doctrines ne tient au passé de son pays par aucun lien traditionnel. La légende unanime, à une époque où l'on ne peut guère encore parler d'histoire positive, fait voyager Laotze dans les régions situées à l'occident de la Chine, et c'est des montagnes du pays de Khotan que ses disciples le virent emporté vers le ciel.

Une influence bien autrement large et bien autrement profonde que celle du brahmanisme de l'Inde, ce fut celle du bouddhisme, religion partie également de la terre du Gange.

La barrière que les montagnes, les plateaux et les populations barbares élevaient entre la Chine et l'Hindoustan était si difficile à franchir, que les communications de l'un à l'autre pays se faisaient par un détour dans le bassin de l'Oxus. La religion bouddhique ne se propagea pas par la voie directe, c'est par les frontières de l'ouest, et non par celles du sud, qu'elle pénétra dans l'Empire. Dans ses périodes de puissance et de domination paisible, la Chine comprenait le bassin du Tarim et commerçait librement avec le bassin de l'Oxus par les passages des Pamir. Les négociants suivaient alors la fameuse « route de la Soie »

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

que connurent aussi des marchands grecs, et c'est par cette voie, de même que par la route « du Jade », au sud des Pamir, ou d'autres chemins du plateau que s'introduisaient quelques-unes des précieuses denrées de l'Asie méridionale et que se transmettaient en même temps des récits, des légendes de la merveilleuse contrée du Gange. C'est aussi par là qu'entrèrent les pèlerins apportant les rites du culte de Bouddha. Après trois siècles de propagande religieuse, la nouvelle foi s'établit définitivement dans la patrie de Confucius et reçut, en l'an 65 de l'ère vulgaire, l'approbation officielle émanant de l'empereur, chef de la famille, père de la patrie, gardien des traditions et des rites.

Le bouddhisme plut au peuple chinois par la pompe de ses cérémonies, les riches ornements de ses temples, la poésie de cette fleur symbolique du lotus s'épanouissant au milieu des eaux ; il plut aussi parce qu'il ouvrait au monde chinois une perspective vers ces beaux pays du Midi que leur avaient cachés jusqu'alors les crêtes des montagnes neigeuses et les plateaux intermédiaires.

Mais, au fond, le culte de Bouddha ou le *fo-kiao* changea ^{p.11} peu de chose à la vie des Chinois. Si le cérémonial fut modifié, le fond resta le même : quelles que soient les images sacrées, la religion qui s'est maintenue dans la « Fleur du Milieu », c'est toujours celle des rites en l'honneur des ancêtres ; c'est aussi la conjuration des esprits malveillants, et par-dessus tout la rigoureuse observance des formules, traditionnelles de siècle en siècle chez les « Enfants de Han », ainsi qu'on désigne souvent le peuple innombrable des Chinois.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Du moins les relations qui s'étaient établies entre la Chine et l'Hindoustan pendant la période de conversion au bouddhisme ne furent-elles jamais complètement interrompues, et, depuis cette époque, la Chine n'est plus tout à fait pour les Européens en dehors des bornes du monde. Des communications s'établirent par mer entre l'Inde et la Chine méridionale, surtout par le golfe du Tonkin. Déjà, deux siècles avant l'ère vulgaire, un empereur avait envoyé toute une flotte pour aller dans les îles du Sud, cueillir la « fleur de l'immortalité ». Plus tard, d'autres navires, équipés pour de moindres conquêtes, allèrent chercher à Ceylan des reliques, des livres sacrés, des statues de Bouddha et en rapportèrent de riches étoffes, des bijoux, des pierres précieuses, qu'ils payaient avec leurs soieries, leurs porcelaines, leurs vases émaillés. Ce chemin était également suivi par les ambassades, entre autres celle que les annales chinoises disent être venue du Grand Thsin, c'est-à-dire de Rome ; ambassade envoyée par l'empereur An-toun, deux syllabes où transparaît Aurelius Antoninus, en l'an 166 de l'ère des chrétiens.

Au VII^e siècle, lorsque l'Empire Chinois, après une série de désastres et de révolutions intestines, reprenait sa puissance, sa force d'expansion et brillait de toute sa gloire, précisément à l'époque où l'Europe, devenue barbare, était dans sa période de plus grand abaissement, les voyages d'exploration devinrent nombreux, et c'est à la Chine qu'appartint alors l'initiative dont elle s'est singulièrement désaccoutumée dans la suite.

Le pèlerin Hiouen-thsang, dont l'itinéraire dans l'Asie centrale n'a été égalé depuis que par celui de Marco Polo, était un

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

véritable explorateur, dans le sens moderne de ce mot, et ses récits, incorporés dans les annales de la dynastie Thang, ont pour la géographie de l'Asie centrale et de l'Inde au Moyen âge une très grande valeur, d'ailleurs bien appréciée par les savants européens. Ceux-ci, grâce aux documents chinois, ont pu retrouver d'une manière à peu près certaine tout son itinéraire, même dans ces « Montagnes des Glaces » où les voyageurs sont exposés aux attaques des « dragons », animaux ^{p.12} mystiques dans lesquels il faut voir peut-être les tourmentes de neige. De même que les autres pèlerins bouddhistes de cette époque, Hiouen-thsang contourna les plateaux du Tibet, où la religion bouddhique venait à peine de s'introduire, et il pénétra dans l'Inde par les plaines de l'Oxus et les sauvages défilés de l'Afghanistan.

Vingt ans seulement après le retour d'Hiouen-thsang dans ses foyers, en 667 et 668, des armées chinoises traversaient déjà le Tibet et le Nepal, pour descendre directement dans l'Inde, où elles s'emparaient de plus de six cents villes. A cette époque, l'Empire Chinois comprenait, avec les pays tributaires, non seulement toute la dépression de l'Asie orientale, mais aussi tous les versants extérieurs des monts et des plateaux qui l'entourent, jusqu'à la Caspienne : c'est alors que la Chine fut en relation avec la « Grande Grèce », la « Javanie » ou Ionie de la Bactriane.

Fait à noter : c'est aussi pendant cette période de l'histoire du « Milieu » que des missionnaires nestoriens introduisirent le christianisme dans l'Empire.

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

V. Relations avec les Européens.

@

Les progrès de l'Islam à l'ouest de l'Asie et sur les rivages de la Méditerranée durent nécessairement isoler la Chine et rendre pour longtemps impossible toute communication avec l'Europe ; mais, dans les régions du nord, au milieu des steppes de la Mongolie, des tribus guerrières, véritables centaures, portaient pour de vastes conquêtes, pour d'immenses razzias qui les conduisirent jusqu'au fleuve du Dniepr, et même au delà. Ces Mongols et ces Turcs ouvrirent ainsi, du fait même de leurs violences, des routes aux voyageurs d'Orient en Occident, et d'Occident en Orient, à travers tout l'ancien monde non latin, grec, méditerranéen.

Fait connu de presque tous, c'est afin de se protéger contre les peuplades des frontières septentrionales que les empereurs de Chine avaient dressé, puis reconstruit et doublé d'autres murs parallèles le prodigieux rempart de la « Grande Muraille » qui se prolonge entre la steppe et la région des cultures sur des milliers de kilomètres de distance. Retenus par cette barrière érigée entre deux natures différentes et deux sociétés hostiles, les nomades s'étaient portés vers l'ouest, où l'espace s'ouvrait largement devant eux, et de proche en proche toutes les populations avaient fini par s'ébranler en marche tumultueuse à p.13 travers les grandes plaines de la steppe, dans la direction du soleil couchant.

Déjà, au IV^e et au V^e siècle, un ébranlement général avait poussé vers l'Occident ces hordes conquérantes auxquelles on a donné le nom de Huns ; au XII^e siècle, un mouvement analogue

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

entraîna des « bannières » de Mongols commandés par un nouvel Attila.

Ayant en son pouvoir les brèches de la Dzoungarie, par lesquelles on passe si facilement du versant oriental de l'Asie dans le versant occidental, Djenghiz khan aurait pu s'élancer tout d'abord vers les contrées de l'ouest ; mais il ne voulut point laisser d'obstacle derrière lui, et ce n'est qu'après avoir franchi la Grande Muraille et s'être emparé de Peking qu'il entraîna ses armées à l'assaut des royaumes de l'Occident. Lorsque l'Empire mongol, le plus grand qui ait jamais existé d'un seul tenant, avant l'empire russe actuel, comprenait à la fois toutes ses rapides conquêtes, il s'étendait des rivages du Pacifique jusqu'aux steppes de la Russie.

Les Européens apprirent à connaître l'existence du monde chinois grâce à ces nouveaux venus de l'Orient, avec lesquels ils entrèrent en relations, non seulement par les conflits armés, mais aussi par les ambassades, les traités et les alliances contre l'ennemi commun, qui était alors l'Islam. C'est même sous le nom tartare de Cathay, encore employé par les Russes sous la forme de Kitaï, qu'ils désignèrent longtemps l'Empire de l'Asie orientale. Des envoyés du pape et du roi de France se mirent en route pour aller visiter le Grand Khan dans sa cour de Karakoroum, en Mongolie, et Plan de Carpin, Longjumel, Rubruk, d'autres encore, racontèrent les choses merveilleuses qu'ils avaient vues dans ces pays lointains. Des ouvriers d'Europe, des marchands avaient précédé ces ambassadeurs à la cour des khans mongols, et Rubruk en rencontra plus d'un, notamment le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

jardinier Guillaume. Puis l'« immortel Vénitien », un négociant animé de l'esprit d'aventure si commun à cette époque, Marco Polo, devint pour l'Europe le véritable révélateur de la Chine. Ce qu'il raconta des villes immenses de ce pays, de sa richesse, de sa politesse, de ses mœurs, parut incroyable aux Européens, alors peu nombreux et pauvres — exactement comme aujourd'hui le Chinois ne croit pas à ce qu'on lui dit des merveilles de l'Europe, — mais tout ce que nous savons aujourd'hui du « Milieu » montre combien le grand voyageur italien respecta la vérité. Avec lui s'ouvre une ère nouvelle : la Chine entre définitivement dans le monde connu et commence à faire partie du concert de l'humanité.

p.14 Marco Polo avait atteint et parcouru la Chine par la voie de l'Occident, en suivant d'abord les routes battues qui partent des bords de la Méditerranée. Colomb, plus hardi, voulut toucher les rivages de Cathay, aborder aux mines d'or de Zipango, en cinglant sur la rondeur du globe, en sens inverse du chemin suivi par le Vénitien ; mais, arrêté dans sa route par les côtes du Nouveau Monde, il n'atteignit ni le Japon, ni la Chine, quoique jusqu'à sa mort il voulût croire et faire croire au succès de son voyage vers l'Asie orientale. Puis d'autres continuèrent l'entreprise de circumnavigation commencée : del Cano, le compagnon de Magellan, revint à son point de départ, à Sanlúcar de Barrameda, en laissant après lui le sillage de son navire sur la circonférence du globe. Toutes les mers étaient conquises, et, du cap Hoorn aussi bien que du cap de Bonne-Espérance, les navigateurs pouvaient se donner rendez-vous dans les ports de la Chine.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Dès lors, et quels que pussent être les efforts de résistance du gouvernement de Peking contre l'intrusion des étrangers, la Chine était virtuellement ouverte aux entreprises, disons plutôt aux « excès, sévices et injures graves » des Occidentaux.

La première tentative, celle que les Hollandais, alors dominateurs des ports de Formose, se permirent, en 1622, sur la côte du Fo'kien peut être considérée comme non avenue : le petit peuple audacieux n'était pas encore en mesure de faire grand mal au vaste empire de l'Extrême-Orient. Mais au milieu du XIX^e siècle, moins de deux cent cinquante ans après la conquête définitive de l'Océan par la grande navigation, à voiles d'abord, puis à vapeur, la Chine et le Japon, qui d'ailleurs n'ont cessé d'être régulièrement visités par des marchands d'Europe, sont obligés d'ouvrir largement leurs ports de commerce, de concéder même sur leurs rivages des lambeaux de terrain où les nations d'Europe plantent leurs pavillons et bâtissent des cités d'architecture occidentale. On peut dire que les concessions — c'est le nom de ces établissements des Européens sur le littoral — ont commencé la conquête du « Grand et Pur Empire ».

Déjà la puissance des Européens sur le territoire de la Chine s'est clairement manifestée à tous les yeux : une première fois par une expédition anglo-française, l'occupation temporaire de la capitale et le pillage des palais impériaux que les Chinois révèrent comme des lieux sacrés, presque divins ; puis, et plus visiblement encore, par l'appui que les deux gouvernements confédérés, surtout les aventuriers ^{p.15} d'Europe et d'Amérique,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

fournirent à la dynastie « jaune » contre la formidable ébullition des Taïping.

Tandis que les Européens renversaient les forts du Peï ho, occupaient Tientsin, obligeaient l'empereur de Chine à s'enfuir de Peking, d'autres Européens repoussaient les rebelles Taïping des portes de Changhaï et leur fermaient toute issue vers la mer. En même temps les Russes mettaient garnison dans Ourga pour contenir les Dounganes. C'est peut-être grâce à l'appui des puissances de l'Occident que fut sauvée la dynastie des Tsing, qui d'ailleurs n'est point nationale, en tant que dynastie, non de Chinois, mais de Mandchoux.

L'unité de l'Empire a donc été maintenue, mais parce que les Européens y trouvaient leur intérêt : ils n'avaient qu'à se croiser les bras pour que la Chine se brisât en deux, peut-être en trois ou quatre fragments, Chine du midi, du centre, du nord et de l'ouest.

Depuis lors, des événements se sont passés qui ont singulièrement accru l'antagonisme entre l'Europe et l'Orient, et les Chinois, de plus en plus conscients d'eux-mêmes, disent et surtout pensent plus que jamais : « l'Européen, c'est l'ennemi ! »

VI. La Russie et la Chine.

@

Enfin, et non moins clairement, la coalition des Blancs contre les Jaunes, en l'année 1900, a prouvé que la Chine, en eût-elle

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

encore plus le désir et la volonté, ne peut plus « s'abstenir » de l'Europe.

Car maintenant, avec le siècle finissant et le siècle commençant, l'Europe affirme une troisième fois, et plus violemment encore, la force, juste ou injuste, de sa prépondérance. Une coalition, bien plus puissante que celle des Français et des Anglais, dicte ses lois à la Chine, de Péking même, conquise de nouveau ; elle comprend, on peut dire, toute la race blanche, moins les nations faibles et les latins de l'Amérique du Sud ; quoique poursuivant en secret sa politique propre, le Russe prend part à cette coalition avec l'Anglais, le Yankee avec l'Italien, l'Allemand avec le Japonais. En effet, le Japon, qui récemment encore ébranlait la Chine à la faire crouler, s'est uni à l'Europe pour dépouiller « Jean le Chinois » ; mais il ne le dépouillera pas autant que les Blancs, et sans doute il regrette amèrement ses victoires passées, car il n'en a tiré d'autre profit que l'île de Formose et il a certainement hâté l'avènement de la suzeraineté des Russes.

Quoi que prétendent les diplomates des nations qui visent à p.¹⁶ hériter du Grand et Pur Empire, l'intégrité du « Milieu » pourrait bien n'être avant longtemps qu'une chose du passé ; et surtout la puissance qui grandit au nord de la Chine propre comme de la Chine tributaire, pèse visiblement d'un poids de plus en plus lourd sur les frontières du Nord et de l'Ouest.

La Russie est limitrophe du territoire chinois sur une longueur développée d'environ 8 000 kilomètres, et plus de la moitié de cette ligne est tracée en des contrées soumises autrefois au « Fils du Ciel ». Tout ce que le Tsar blanc, ainsi que les nomades

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

appellent l'empereur de toutes les Russies, s'est annexé temporairement dans le pays de Kouldja appartenait à la Chine, il y a quelques années, et ce n'est pas sans en garder un fragment que la Russie a bien voulu consentir à rendre le dépôt confié.

La Transbaïkalie fut également territoire chinois, ainsi que toute la vallée de l'Amour jusqu'aux pâturages où les Toungouses du nord paissent leurs troupeaux de rennes. Maintenant tout le territoire de la rive gauche, plus grand que la France, fait partie intégrante de la Sibérie, depuis tantôt quarante ans, et la rive droite également, à partir de la rencontre de l'Oussouri. Ainsi, la côte de la Mandchourie jusqu'aux frontières de la Corée est devenue russe, et ses ports méridionaux, d'où les flottes à vapeur peuvent atteindre en deux jours les rivages du Japon, ont reçu le nom de « golfe de Pierre le Grand », comme pour rappeler à l'Europe que du côté de l'Orient l'Empire des tsars songe à s'agrandir aussi bien que du côté de l'Occident.

Bien plus encore : à la suite de la brusque intervention des Allemands dans les affaires de la Chine et de la prise de possession par eux d'un précieux rivage de la province du Chañtoug, la Russie s'est assuré pour quatre-vingt-dix-neuf ans, ce qui veut dire : pour toujours, dans le langage diplomatique de 1900, le magnifique Port-Arthur, au bout de la presqu'île de Liao toung, à l'entrée du golfe du Petchili ; et personne, bien sûr, ne les en délogera, pas même les Anglais, qui se sont installés, en vertu de la même fiction diplomatique, à Wei haï Wei, sur la rive opposée, dans une baie méridionale de la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

très large passe qui de la Mer Jaune mène les navires à ce même golfe de Petchili.

Ce n'est pas tout, ce n'est même rien que tous ces avantages, ces acquisitions de domaines, ce port voisin de Péking dans une mer libre de glaces, à côté de la force irrésistible que va donner, dans deux ans au plus, le chemin de fer transsibérien à la nation dont les wagons rouleront jour et nuit, sur ^{p.17} 10 000 kilomètres de rails entre la frontière de l'Allemagne et l'Océan de Chine et Japon.

Ce transsibérien, puissant « *instrumentum regni* », sera, probablement à brève échéance, suivi d'un « transasiatique » ou d'un « grand central » également russe : autre organe de domination qui mènera de la « Terre Noire » à la « Terre Jaune » par le chemin que prirent en sens contraire les antiques invasions des « Barbares », des Huns, des Mongols, celui qui conduit sur l'argile durcie des steppes, du pied de l'Oural au haut de l'Irtîch ou dans le val de l'Ili : l'Irtîch, l'un des deux constituants du « vaste » Ob, fleuve sibérien ; l'Ili, tributaire du Balkach, lac sans déversoir. De l'un comme de l'autre des brèches de la montagne, des « portes dzoungares » s'ouvrent comme à deux battants entre l'Asie occidentale et l'Asie centrale : l'une d'elles, celle de l'Ili, n'est même pas à 250 mètres d'altitude. Arrivée sur les plateaux turcs et mongols la route, se déroulant vers le sud-est, atteint le Kansou mongol, d'où elle descend dans le Kansou chinois à Lantcheou, capitale de la province ; et de là rien de plus aisé que de gagner Singanfou, l'ancienne métropole de la Chine et la résidence actuelle de l'empereur (1901). S'il est

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

une voie ferrée facile à tracer de l'Europe au cœur du « Noble Empire », c'est bien ce « Grand central » de Moscou à Haïkoo par la Steppe, l'une des portes de la Dzungarie, Lantcheou et Singan.

Bientôt, « et qui qu'en grogne », suivant la rude expression du vieux français, ce que la Russie voudra, sera : tout au moins dans la Chine du nord et sur les immenses plateaux de l'Asie intérieure. Turkestan, Mongolie, Mandchourie, même Tibet, Corée, tout lui semble dévolu ; et ce n'est ni le Japonais, ni l'Anglais qui pourra mettre le holà ! telles sont les probabilités du très prochain avenir.

Et plus tard, ce poids terrible, qui manque d'écraser le nord de l'Empire, pourrait bien fatiguer, et finalement aplatir le reste de la Chine.

Sans prévoir trop à l'avance, il est et reste certain que dès aujourd'hui, lorsque la Russie, son transsibérien étant achevé, son Port-Arthur devenu un Sébastopol imprenable, jugera le moment venu d'en finir avec la résistance de la Chine septentrionale et d'annexer les steppes sans bornes à l'occident de la Grande Muraille, personne ne sera de force à la contraindre au recul ; ou si elle recule une fois, elle ne battra pas deux fois en retraite !

Les Russes n'ont pas seulement pour eux cette ligne de Pétersbourg à Port-Arthur, et une puissance militaire terrible doublée de l'impénétrabilité de leur énorme Empire, leur force p.¹⁸ de colonisation est immense, et c'est par des paysans slaves et des allophyles russifiés, Turkmènes, Kalmouks, Bouriates, autant que par des escadrons de Cosaques, de Turcomans, de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Kirghiz qu'elle affrontera quelque jour avec les masses profondes de la Chine rurale.

Bien que la Russie ne soit pas riche, que la foule des Russes vive dans une misère profonde et que certaines provinces subissent périodiquement la disette ou la famine, cependant les ressources de l'État sont employées de manière à lui donner une grande force offensive. Sa puissance militaire, même à 8 000 kilomètres de la capitale, est bien supérieure à celle de la Chine dans ses propres mers et sur son propre territoire.

Peking n'est pas moins à la merci future des Russes qu'elle ne le fut, dans le passé, à celle des Anglo-Français, surtout, s'il est vrai, comme il est probable, que les ingénieurs militaires de la Russie aient déjà fortifié au profit de leur empire les défilés de Kalgan, à la descente du plateau mongol dans la Chine proprement dite.

La position de Peking est des plus exposées : tant que cette capitale avait à craindre seulement les incursions des Mongols ou les soulèvements de la population chinoise, elle occupait une excellente situation stratégique, dans le voisinage des montagnes fortifiées qui la protègent au nord-ouest, près du Grand Canal, qui lui apportait ses approvisionnements, et non loin des tribus mandchoues qu'un signal faisait accourir au secours de leurs compatriotes menacés.

Mais aujourd'hui, les Mandchoux, les Mongols, les Taïping, les Musulmans révoltés, qu'est-ce que tout cela en comparaison du danger « slave » et, pour employer un mot plus compréhensif, du danger européen ?

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Peut-être avant qu'il soit bien longtemps, le nom de Chine deviendra-t-il une simple expression géographique, comme récemment encore le nom d'Italie, et présentement le nom de l'Inde.

Ce qui préservera peut-être l'Empire pendant de longues années, ce sera, comme dans le cas du Maroc, par exemple, les jalousies et les ambitions des gouvernements européens, jusqu'au jour où les forces russes seront devenues insurmontables.

Quant à dénationaliser l'Empire aux trois ou quatre cents millions d'hommes, il n'y faut pas songer. Pour longtemps encore ou pour toujours la Chine est incompressible ; ou plutôt elle le serait sans l'immutabilité relative de sa langue et de son ^{p.19} écriture qu'elle sacrifiera peut-être un jour, à tort ou à raison, sur l'autel des intérêts matériels.

Quelles que soient les destinées politiques et militaires de la Chine et du Japon dans leurs rapports avec les puissances européennes, une chose est certaine, c'est que les nations de l'Orient et de l'Occident sont désormais solidaires, et qu'elles le seront de plus en plus, avec une intensité croissante, comme la boule de neige, qui, de simple flocon, devient avalanche.

Par les échanges des denrées et des marchandises, par les voyages des blancs civilisés dans l'Asie mongole, des Chinois et des Japonais en Europe et en Amérique, par les émigrations et les immigrations permanentes, les civilisations se pénètrent

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mutuellement. Ce que le canon n'a pas fait, la liberté des échanges commence à le faire d'une manière plus efficace.

Si des quartiers européens se construisent dans les cités de la Chine et du Japon, des villages chinois s'élèvent en Amérique, au Pérou, en Australie, et des comptoirs chinois s'ouvrent à New-York et à Londres. A ces changements extérieurs correspondent des modifications profondes : les idées s'échangent aussi bien que les marchandises ; Orientaux et Occidentaux arrivent à se comprendre, et par conséquent à savoir ce qu'ils ont de commun. Le monde est devenu trop étroit pour que les civilisations puissent se développer isolément, en des bassins géographiques distincts, sans se mêler en une civilisation supérieure.

Les peuples de l'Europe et de l'Asie orientale vivaient autrefois comme des mondes séparés. Maintenant les États-Unis d'Amérique se sont peuplés d'émigrants qui en ont fait une autre Europe, et c'est entre deux Europes, celle de l'ancien continent et celle du nouveau, que se trouve enserrée la nation chinoise ; un courant continu se meut, de peuple à peuple, sur toute la rondeur de la planète, à travers tous les continents et toutes les mers.

VII. Antagonisme de l'Orient et de l'Occident.

@

La période historique dans laquelle vient d'entrer l'humanité, période définitive, — s'il y a du définitif au monde — nous menace d'événements formidables.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

De même que la surface de l'eau, par l'effet de la pesanteur, cherche à se niveler, de même les conditions tendent à s'égaliser en toutes les contrées possibles.

En réalité, l'homme considéré comme simple possesseur ^{p.20} de ses bras, est lui-même une marchandise, ni plus ni moins que les produits de son labeur. Les industries de tous les pays, entraînées de plus en plus dans la lutte de la concurrence vitale, doivent produire à bon marché en achetant au plus bas prix qu'il se peut la matière première et les « bras » qui la transformeront.

Mais où donc, malgré Canadiens-Français, Irlandais, Italiens, Allemands, Polonais, les puissantes manufactures comme celles de la Nouvelle-Angleterre trouveraient-elles des travailleurs plus dociles, plus habiles, et plus sobres, c'est-à-dire moins coûteux, que ceux de l'Extrême Orient ? Où les grandes fermes agricoles, comme celles du Minnesota et du Wisconsin, véritables usines pour la production du blé ou de la viande, trouveraient-elles des chiourmes d'ouvriers plus soumises, plus soigneuses, moins exigeantes que celles des bords du Si kiang ou du Yangtze ? Où les constructeurs de chemins de fer des terrassiers, piocheurs, brouetteurs, tâcherons plus exacts et plus diligents ?

Les ouvriers de la Chine, comme ceux du Japon, ne cessent d'émerveiller les voyageurs européens par leur activité, leur compréhension rapide, leur esprit d'ordre et d'économie. Dans les usines et les arsenaux des ports, on peut confier aux ouvriers chinois les travaux les plus délicats, ils s'en tirent toujours à leur honneur. Quant aux paysans de l'empire du Milieu, ils sont,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'après le témoignage unanime de ceux qui les voient à l'œuvre, plus intelligents, plus instruits, moins routiniers que les campagnards des contrées de l'Europe où règne le dur régime de la grande propriété. Et si, dans le voisinage des factoreries du littoral, les jardiniers chinois n'ont point modifié leurs cultures, c'est que l'étranger ne pourrait leur enseigner à faire mieux : un atavisme de plusieurs milliers d'années en a fait des ruraux perfectionnés.

La lutte entre le travail des Jaunes et celui des Blancs, ce conflit industriel qui menace de mettre aux prises les deux moitiés du monde, a déjà commencé sur quelques points de la Terre, en des contrées nouvelles où se rencontrent des émigrants d'Europe et d'Asie. En Californie, dans les colonies australiennes de la Nouvelle-Galles du Sud, de Queensland et de Victoria, les travailleurs blancs ont dû disputer la plupart de leurs métiers aux ouvriers chinois, et les rues, les boutiques, les fermes, les mines ont été fréquemment ensanglantées par des meurtres, ayant pour cause, moins la haine de race que la rivalité des salaires. Pourtant les « Anglo-Saxons » ne sont pas des plus accommodants et par la force des préjugés les p.21 Chinois sont antipathiques aux blancs, et les blancs aux Chinois. Il y a des exceptions, bien entendu ; ainsi les « enfants de Han » et les Irlandais fraternisent volontiers et de l'un à l'autre peuple se concluent parfois des mariages, soit d'amour, soit d'intérêt.

Poursuivie depuis deux générations bientôt, cette guerre des « travailleurs » entre eux a coûté plus de vies humaines qu'une bataille rangée ; elle devient même de plus en plus acharnée, en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

proportion du péril que courent les ouvriers blancs. Jusqu'à maintenant, ceux-ci ont eu le dessus en Californie et dans les colonies australiennes. En grande partie maîtres des législatures, les grands industriels, les employeurs moyens ou petits ont tout intérêt à ne payer que de faibles salaires, et ils ont imposé des lois qui rendent l'immigration des coolies chinois très difficile et en font une classe à part, opprimée et sans droits.

Mais la guerre a ses alternatives. Vaincus sur un point, les ouvriers chinois peuvent vaincre sur un autre, grâce à l'appui de capitalistes et des corps délibérants. Et que signifierait l'entrée des ouvriers jaunes dans les usines à la place des ouvriers blancs, si ce n'est pour ceux-ci la misère et la mort, jusqu'au jour où par l'effet du nivellement général les salaires se seront équilibrés dans le monde, ou jusqu'à ce qu'il y règne un ordre nouveau que nous ne pouvons guère prévoir, étant de nature courts de vue et mauvais prophètes ?

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que les émigrants chinois trouvent place dans les manufactures d'Europe et d'Amérique pour qu'ils abaissent la rémunération des ouvriers blancs : il suffit que des industries similaires à celles des lainages et des cotons, par exemple, se fondent dans tout l'Extrême Orient, ce qui est déjà grandement le cas, et que les produits chinois (ou japonais) se vendent en Europe même à meilleur marché que les objets de production locale. La concurrence peut se faire de pays à pays à travers les mers, et n'a-t-elle pas commencé déjà pour certains produits au détriment de l'Europe ?

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Économiquement parlant, le rapprochement définitif entre les deux groupes de nations est donc un fait d'importance capitale. Sans doute l'équilibre se produira tôt ou tard, et l'humanité saura s'accommoder aux nouvelles destinées que lui assure la prise de possession en commun de toute la planète ; mais, pendant la période de conflit, de grands désastres sont à prévoir. Il s'agit d'une lutte où plus d'un milliard d'hommes sont directement engagés. Par le nombre des combattants, le monde civilisé de l'Europe et de l'Amérique et celui de l'Asie ^{p.22} orientale sont à peu près égaux ; ou plutôt ils l'étaient, mais ils ne le sont plus depuis le développement puissant de la double Amérique, et (à un bien moindre degré) depuis l'accession de l'Afrique tempérée à la civilisation de l'Europe. Maintenant le nombre des Européens dans les deux mondes croît bien plus « impétueusement » que celui des Chinois, Japonais, Coréens et Indo-Chinois.

Mais c'est en vain que le monde oriental lève un nombre d'ouvriers de plus en plus inférieur à celui que suscite contre lui le monde occidental, il n'en reste pas moins ceci que, des deux côtés, des centaines de millions d'individus se dressent en face les uns des autres, poussés par des intérêts opposés et bien éloignés de comprendre encore les bontés et les beautés de la solidarité commune.

C'est que l'opposition de l'Orient et de l'Occident n'a pas son unique raison d'être dans l'antagonisme des intérêts immédiats, elle provient aussi, et pour beaucoup, du contraste des idées et des mœurs. Entre ceux des Chinois et des Européens qui ont les uns et les autres le respect de leur personne, l'idéal n'est pas le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

même : ils ont chacun leur conception du devoir, sinon contraire, du moins différente, et ce contraste moral se retrouve sous une forme plus ou moins consciente dans les deux nations elles-mêmes, la blanche et la jaune. Leur alliance, devenue plus intime par les échanges, par l'instruction, et çà et là par les croisements, neutralisera partiellement ce contraste ; les civilisations s'influenceront mutuellement, non par leurs seuls côtés extérieurs, mais aussi par leurs tendances et par les idées qui en sont le véritable mobile.

On a, combien de fois ! dit et répété que les Occidentaux regardent en avant, tandis que les Chinois regardent en arrière.

C'est là certainement une affirmation trop générale, car dans tous les pays du monde la société se décompose en deux groupes, l'un qui se renouvelle sans cesse en travaillant pour améliorer sa destinée, l'autre qui, par crainte de l'avenir, se réfugie dans la tradition.

Les nombreuses et vraiment plus que terribles guerres civiles de la Chine, notamment la récente insurrection des Taïping ou « Grands Pacificateurs », prouvent qu'au-dessous du monde officiel, fidèle observateur des pratiques anciennes, et cherchant son âge d'or dans les siècles passés, se meut une société ardente qui ne craint pas de se lancer dans les aventures de l'inconnu. La révolte des Musulmans, non moins « pacificatrice » et qui a coûté des millions d'hommes, elle ^{p.23} aussi, n'a pas été seulement affaire de religion, mais surtout conflit d'idées et d'idéal.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Si le gouvernement chinois a réussi depuis des siècles à se maintenir dans les formes traditionnelles, si les désastres amenés par les conquêtes tartares et les rébellions intérieures n'ont changé que peu de chose au cadre extérieur de la société, il n'en est pas moins vrai que pour les masses profondes des peuples orientaux il s'agit maintenant d'apprendre de la civilisation européenne, non seulement des formules et des pratiques industrielles, mais surtout une conception nouvelle de la culture humaine ; il faut qu'elles s'orientent autrement : leur existence même est à ce prix.

L'idéal des civilisés de race blanche ne se déplacera-t-il pas en même temps ? Quand deux éléments se rapprochent, l'un et l'autre sont modifiés à la fois. Lorsque deux fleuves unissent leurs courants, celui qui roule de l'eau pure se salit aux boues qu'entraîne l'autre fleuve, et les deux flots mélangés coulent ensemble sans jamais recouvrer leur couleur primitive : au-dessous de Genève, l'Arve n'est plus l'Arve, et le Rhône est encore moins le Rhône. Sans décider ici, question dure à résoudre, lequel vaut le mieux de l'esprit chinois ou de l'esprit européen, leur rencontre, leur pénétration ne pourra point ne pas les modifier tous les deux.

Le contact des deux civilisations aura-t-il pour résultat d'élever les uns pour abaisser les autres ? Sera-t-il progrès à l'Orient et à l'Occident ? Les générations qui viennent sont-elles destinées à subir une période semblable à celle du Moyen âge, qui vit s'obscurcir la civilisation du monde romain, tandis que les barbares naissaient à une lumière nouvelle ?

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Des prophètes de malheur ont déjà poussé le cri d'alarme. Après avoir parcouru pendant des années les provinces de la Chine, après avoir traversé partout des foules humaines, se refermant autour d'eux comme les flots de l'Océan, des voyageurs tels que Richthofen, Armand David, Vasilyev, se sont effrayés de ces formidables multitudes foisonnant dans l'immense Empire.

Les derniers événements ont encore augmenté le pessimisme des Européens qui redoutent le « guépier du Céleste Empire ».

La guerre sino-japonaise ne les a certes pas enthousiasmés pour la puissance militaire des Chinois, mais ils ont été violemment stupéfaits et comme épouvantés par la précision, la rapidité de mouvements, la discipline, les victoires terrestres et navales des Japonais, qu'on range aussi dans la race « jaune »
p.24 et qui sont sinon des frères, au moins des cousins « charnels » des « Enfants de Han » en même temps qu'ils en sont intellectuellement les fils.

A voir ce peuple de petits hommes glabres tailler de pareilles croupières à l'ennemi, suivant les meilleures méthodes européennes, on a cru assister à la naissance d'une nouvelle doctrine de Monroe : « L'Asie aux Asiatiques », et vraiment les Japonais, dans l'ivresse de la victoire, ont entonné un pœan où des menaces contre l'Europe se mêlaient au chant de triomphe ; ils se sont promis de régénérer la Chine, de la discipliner, de l'encadrer, de la ranger, front contre front, devant l'Occident pour toutes luttes d'influence, de commerce, d'industrie, de civilisation, et même au besoin, pour toutes batailles de terre et de mer.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

En prévision de cette grande alliance « extrême-orientale » de 450 millions d'hommes, on s'est demandé avec crainte ce que feront ces foules quand des conquérants les auront disciplinées et s'en serviront contre le monde européen. Ne recommenceront-elles pas sous une autre forme les invasions mongoles quand, munies des mêmes armes que les nations européennes, et plus unies, elles obéiront à la main de fer d'un autre Djenghiz-khan ?

C'est trop d'effroi, semble-t-il. Une nouvelle invasion des « Barbares » n'aurait pas raison de l'Occident, si formidablement armé, quand même nos instructeurs et nos ingénieurs disciplineraient tout l'Orient de la Chine et des grands plateaux. L'avance prise par le monde blanc est telle que le monde jaune doit se résigner pour un très long temps à l'infériorité guerrière. Il est plus que probable que la Russie seule, avec sa formidable expansion et ses millions de « baïonnettes », est de force à contenir la Chine, voire à la soumettre, autant qu'on peut conquérir trois cent cinquante à quatre cent millions d'hommes ayant mêmes idées, mêmes lois, même grammaire, même orientation d'esprit, même histoire depuis quatre ou cinq dizaines de siècles.

D'autres, plus craintifs encore, et logiques dans leur crainte, demandent que pour éviter la défaite dans la « lutte pour l'existence » les Européens désertent dès maintenant le champ de bataille et que les puissances occidentales s'entendent au plus tôt pour revenir sur l'œuvre accomplie, qu'elles referment les ports ouverts et tâchent de repousser les Chinois dans leur ancien isolement et leur sereine ignorance du reste des nations.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

D'autres s'applaudissent que l'opium endorme la nation chinoise et l'empêche de connaître sa force. « N'était l'opium, ^{p.25} dit Vasilyev, la Chine envahirait tôt ou tard le monde entier, elle étoufferait l'Europe et l'Amérique dans ses embrassements. » Mais l'opium n'assoupit que la moindre partie des « Enfants de Han » ; de même la tabagie ne narcotise et n'épuise qu'une minorité d'Européens.

Il est trop tard maintenant pour essayer de séparer de nouveau l'Orient et l'Occident. A l'exception du Tibet, de la Corée et de quelques régions écartées des montagnes, l'Asie orientale fait désormais partie du monde ouvert. Quels seront pour l'humanité tout entière les résultats de cette annexion d'un demi-milliard d'hommes au mouvement général de l'histoire ?

Il n'est pas de question plus grave : on ne saurait donc accorder trop d'importance à l'étude de l'Orient asiatique et de ces peuples « jaunes », si utiles et même indispensables à la civilisation future.

@

CHAPITRE DEUXIEME

DONNÉES GÉNÉRALES

I. [Nom du pays et des habitants.](#) — II. [Étendue.](#)
III. [Nombre d'habitants. Densité de population.](#)

I. Nom du pays et des habitants.

@

p.26 Les Chinois n'emploient pas et n'ont jamais employé le nom que les Occidentaux donnent à la Chine, et la dynastie des Tsin, à laquelle l'appellation hindoue de Tchina a été probablement empruntée, a cessé, depuis plus de quatorze siècles et demi, de régner sur les plaines du Hoang ho et du Yangtze kiang comme dans les vallées des Tsing ling et des Nan ling.

Les Chinois ont en effet ou avaient l'habitude de nommer leur patrie d'après la famille régnante, comme si la France, par exemple, s'était successivement appelée la Mérovingie, la Carolingie, la Capétie, la Bourbonie et, il y a trente ou quarante ans, la Napoléonie.

Cette dynastie des Tsin avait d'ailleurs quelques droits à donner son nom au pays, car c'est elle qui en réalisa l'unité un quart de millénaire environ avant notre ère, à peu près quand Rome et Carthage entrèrent en lutte. La Chine était divisée auparavant en un certain nombre de principautés et royaumes féodaux : l'un d'eux finit par prévaloir, comme chez nous l'Ile-de-France sur Normandie, Bourgogne, Aquitaine et Languedoc. Ce royaume conquérant et centralisateur fut justement celui que gouvernait la famille des Tsin, sur le moyen Hoang ho,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

là où s'étend aujourd'hui le Kansou ; il empiéta d'abord sur ce qui est aujourd'hui le Chensi, et peu à peu il devint la Chine.

Pas plus que le nom de Chine, les Chinois ne connaissent ^{p.27} l'épithète de « Céleste » que nous attribuons bénévolement à leur empire : les mots de Tien hia ou « Sous le ciel », dont se sont servis leurs poètes, s'appliquent au monde « sublunaire » en général, aussi bien qu'à la Chine en particulier.

Dans la langue courante, les Chinois appellent leur patrie Tchoung kouo, c'est-à-dire le « Royaume du Milieu » ou « l'Empire Central », dénomination qui provient peut-être de la prépondérance que prirent peu à peu les plaines centrales sur les États environnants, sinon de l'ère, contemporaine du siège de Troie, où la dynastie des Tchéou avait le siège de sa puissance dans le Honan, pays en effet central dont la masse est au midi du Fleuve Jaune. Mais peut-être aussi ce nom vient-il de cette idée, commune à tous les peuples du monde, que leur pays est vraiment le milieu des terres habitables. Les Chinois ne se bornent pas, comme les nations de l'Occident, à compter les quatre points cardinaux de l'horizon : ils y ajoutent un cinquième, le milieu, et ce milieu, c'est la Chine.

D'après Albert de Pouvourville, l'origine de cette expression est la plus simple du monde. Le domaine impérial dans son sens restreint, le bien personnel de l'empereur et maître, l'apanage territorial de sa famille était naturellement considéré comme le milieu de l'Empire ; et en effet, « les cartes schématiques dressées par l'empereur Yu, de la dynastie des Hia, partagent la Chine suivant des circonférences concentriques autour du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

domaine impérial » cercle central. De ce « milieu de l'Empire » on a fort naturellement passé à l'« Empire du Milieu ».

Depuis la conquête mandchoue, l'appellation officielle du royaume Central est Tatsing kouo', le « Grand et Pur Empire », ou peut-être Ta Tsing kouo', le « Grand Empire des Tsing ou des Purs ». Le peuple chinois désigne également sa patrie par le nom de Se haï ou « les Quatre mers », synonyme d'Univers ; il emploie aussi, parmi tant d'autres, l'expression de Noui ti ou « la Terre Intérieure » et celle de Chipa chang ou « les Dix-huit provinces ». Un terme de prédilection est Hoa kouo', — « l'Empire Fleuri » ou « la Terre des Fleurs », — synonyme poétique de « Pays de la culture et de la politesse ». On nomme aussi quelquefois périphrastiquement la Chine : l'élégant empire de la dynastie du grand Ching.

Quant aux Chinois ils s'appellent eux-mêmes Hanjin ou gens, hommes de Han, et Hantze ou fils de Han — expression qui signifie aussi « brave homme » dans la langue de l'Empire, abondante et surabondante en sons de sens différent. Dans les provinces du sud ils se reconnaissent aussi très souvent sous le nom de Tsangjin ou hommes de Tsang (comme aussi « le terme de Tsangchân ou Monts de Tsang désigne toute la ^{p.28} contrée »). Han et Tsang sont deux noms de dynastie. Ils se disent également Limin, mot énigmatique traduit d'ordinaire par « Race aux cheveux noirs », sans compter d'autres dénominations encore.

L'absence d'un terme national précis, employé d'une manière universelle et constante pour désigner la Chine et ses peuples, provient de ce que chacun des noms devenus usuels à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

différentes époques a gardé sa signification première et peut être ainsi remplacé par des synonymes : aucun ne s'est encore transformé par l'usage en une appellation géographique pure et simple.

Il en est de même pour les noms de montagnes, de fleuves, de provinces, de lieux habités : ce ne sont que des épithètes descriptives, historiques, militaires, administratives ou poétiques, changeant avec chaque régime et toutes remplacées au besoin par d'autres épithètes qui ne sont pas d'une application plus rigoureuse.

Nul fleuve, nulle chaîne de monts du Grand Empire ne gardent la même dénomination sur tout leur parcours ; nulle ville ne maintient son nom primitif de dynastie en dynastie : il faut en poursuivre les changements à travers les siècles dans les chroniques, les dictionnaires et les quinze mille autres ouvrages géographiques de la Chine, travail prodigieux et souvent fastidieux qui explique la vie de labeur des Abel Rémusat et des Stanislas Julien.

II. Étendue.

@

Les limites naturelles du Royaume du Milieu ou de la Chine proprement dite sont assez précises. A l'ouest, les hautes terres qui prolongent le plateau du Tibet et que les fleuves séparent en chaînes divergentes, forment une frontière visible entre les Chinois et les Si fan, les Lolo et autres populations réputées sauvages. Au nord, la Muraille des Dix mille li — ce qui veut dire à peu près les 5 000 kilomètres — marque, sur la plus grande

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

partie de son parcours, la ligne de séparation entre le désert ou la steppe et les territoires de culture. A l'est et au sud-est, l'océan Pacifique baigne la côte, qui s'arrondit en un demi-cercle d'environ 3 500 kilomètres de développement. Au sud, des chaînes de montagnes, des terrasses de plateaux, et surtout des marécages, des gorges fluviales d'accès difficile séparent la Chine de la péninsule Transgangétique. Cependant cette frontière est en maints endroits purement conventionnelle, et de part et d'autre la ^{p.29} nature, les habitants, les civilisations se ressemblent : ce côté de la Chine est de beaucoup celui par lequel la transition géographique avec les autres contrées de pourtour se fait de la manière la plus graduelle.

Tous pays réellement ou nominalement tributaires compris, l'Empire chinois s'étend sur un peu plus de 11 millions de kilomètres carrés, quelque chose comme le douzième de toutes les terres émergées, un quart de plus que l'Europe et de vingt à vingt et une fois la France. Comparativement à l'Asie, c'est assez exactement le quart de cette partie du monde. Sur tout le globe il n'y a de plus vastes que l'empire anglais et l'empire russe. Viennent ensuite les États-Unis augmentés de l'Alaska et des colonies récentes, Cuba et Puerto Rico, les Sandwich, Guam, une part des Samoa et les Philippines ; puis l'empire français, toutes colonies comprises et même le Sahara ; et en sixième lieu le Brésil.

Mais, à vrai dire, le lien qui rattache les contrées tributaires à la Chine réelle est de plus en plus lâche et ténu, et l'on peut croire qu'il ne tardera pas à se dénouer de lui-même ou se

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

rompre, au profit presque exclusif de la Russie, héritière présomptive de la Mandchourie et de « l'immensité » des hauts plateaux de l'Asie.

Ne considérant donc que la Chine proprement dite, « les Dix-huit provinces », le Grand et Pur empire se réduit à quelque peu moins de 4 millions de kilomètres carrés, l'île de Formose non comprise, que le traité de Simonoseki a dévolu en 1895 aux Japonais victorieux.

Les savants, les géographes, les calculateurs « planimétriques » ne sont aucunement d'accord. Strelbitsky conclut à 3 953 597 kilomètres carrés ; Trognitz en a trouvé 3 989 350 ; Wagner donne comme résultat de ses calculs 3 970 100 kilomètres carrés, soit environ le trente-quatrième du monde, le onzième de l'Asie ; à peu près les deux cinquièmes de l'Europe, et sept à huit fois l'étendue de la France.

III. Nombre d'habitants. Densité de population.

@

Dans son ensemble, le royaume du Milieu, sans ses possessions extérieures, occupe à l'orient de l'Asie un espace à peu près circulaire dont une moitié de circonférence est tracée sur la terre ferme, et dont l'autre moitié est le rivage de l'Océan.

Ainsi circonscrit, et merveilleusement favorisé de la ^{p.30} nature, il donne asile au quart des humains — probablement, car on ne le sait pas bien au juste, pas même à des dizaines de millions près.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les uns croient à 350 millions, les autres à 400, d'autres à 450, voire 500 millions, même 550. Le savant qui peut-être connaît le mieux la Chine, F. von Richthofen admettait 430 millions en 1875, alors que sept ans plus tard, en 1882, Popof n'évaluait le « peuple grouillant » qu'à moins de 419 millions, soit 11 millions au-dessous du nombre admis deux décades auparavant par le grand géographe allemand. En 1900, celui-ci maintient pour la population de la Chine le chiffre d'au moins 400 millions, vu l'accroissement considérable de population qui, avant 1900, s'était produit dans les trente dernières années du XIX^e siècle.

Louis de Lóczy, le plus modeste encore de tous les voyageurs familiers avec le Milieu, vante « l'assiduité infinie, les sentiments éthiques, l'aptitude physique de cette compacte nationalité de 300 millions d'hommes ».

Mais Eugène Simon nous parle de 537 millions de Chinois, pays feudataires compris, il est vrai. « C'est, dit-il, plus du tiers de la population totale de la planète. »

Sans doute les empereurs ont fait souvent recenser le nombre de leurs « fidèles sujets ». On possède même un dénombrement du IX^e siècle avant l'ère chrétienne : il donna près de 22 millions d'habitants pour les pays au nord du Fleuve Bleu, qui étaient alors toute la Chine. Mais ces nombreux cens ne sont pas comparables entre eux : ou ils ne portent pas sur une même étendue de territoire, ou ils ne contiennent pas exactement les éléments de population et tantôt comptent, tantôt ne comptent pas les femmes, les enfants au-dessous d'un certain âge, les vieillards au-dessus d'un certain autre, les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

esclaves. — Ainsi, nos recensements algériens admettent ou omettent l'armée et la « population en bloc » dans le total des Français et des Européens. — Tel recensement est purement fiscal : il n'énumère que les gens soumis à l'impôt ; tel autre ne porte que le nombre des familles, sans dire quelle est la moyenne générale du nombre de membres de ces familles. Les meilleurs critiques ont renoncé à s'y reconnaître : c'est un problème à trop d'inconnues.

Ce qui frappe le plus dans ces recensements successifs, c'est l'incroyable différence de leurs résultats, à brefs intervalles. Pour plusieurs de ces dénombrements la chose s'explique à peu près, par l'activité inouïe de la mort quand un grand fléau s'abat sur une pareille fourmilière : sécheresse ^{p.31} et absence de récoltes en un pays où il y a deux récoltes par an, inondations couvrant des étendues immenses, tels les débordements du Hoang ho, famines, épidémies, brigandages, guerres civiles : celles-ci surtout, et tous ceux qui ont vu les provinces ravagées par les Taïping admettent sans peine qu'il n'y ait plus qu'un désert là où l'on vivait à centaines de milliers et à millions quelques années, même seulement quelques mois auparavant.

Et réciproquement il ne faut pas s'étonner trop si dans quelque récente solitude on trouve dix ou vingt ans après tout un peuple grouillant : les deux récoltes, le sol jamais las, l'exorbitante fertilité de la « terre jaune », l'émigration venue des régions qu'ont épargnées la famine, la guerre ou l'épidémie et qui sont des réserves inépuisables de colons, la fécondité de la race, son esprit de famille, sa cohésion, ses jeunes ménages,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tout cela a bientôt fait de faire fleurir le bouton de vie dans la solitude.

L'impression de la plupart des voyageurs les plus récents, c'est, somme toute, que la population de la Chine a été exagérée par les explorateurs : surtout celle des villes, dont l'encombrement incessant tient moins au nombre des citadins qu'à l'étroitesse extrême des rues.

En attendant un recensement précis, qui mette à leur place les estimations « à vue de nez », et en admettant grosso modo 400 millions d'hommes pour 400 millions d'hectares, on obtient 100 personnes au kilomètre carré, densité supérieure de plus d'un quart à la moyenne de la France, qui n'est guère que de 73.

En serrant de plus près le calcul et en s'en tenant, avec Wagner à 3 970 100 kilomètres carrés, on obtient, comme population « kilométrique », 89 à 90 personnes sur 100 hectares, si l'on ne croit pas à plus de 350 millions de Chinois. A 450 millions d'âmes, ce serait 113 à 114 individus au kilomètre carré ; et à 500 millions, 125 à 126 : mais les 450, les 500 millions de fils de Han sont très probablement, voire sûrement, du domaine de la fable.

Il va sans dire que ces 89 à 90, ces 100, ces 104, ces 107, ces 113, ces 125 ou 126 personnes au kilomètre carré ne sont pas et ne peuvent pas être également réparties dans un pays si divers de latitudes, d'altitudes, de sol, de climat, et si vaste que

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

divisé comme la France, il n'aurait pas moins de 644 départements.

En adoptant les estimations de la population des provinces qui ont amené Popof à son total de près de 420 millions de ^{p.32} Chinois, on voit que la « densité » chinoise va de 16 personnes seulement par 100 hectares, dans la province de Yunnan, dépeuplée par la guerre civile, à 28 dans celle du Koëitchou, qui a souffert des mêmes malheurs que le Yunnan ; à 30 dans celle de Kansou, qui est de climat trop sec ; à 43 dans celle de Kouangsi, que des troubles sanglants ont aussi ravagée, etc., etc. ; à 114 dans le Kouangtong, qui a sa grande ville de Canton et sa riche vallée du bas Si kiang, à 220 dans le Kiangsou, possesseur des plaines opulentes du Yangtze inférieur ; à 239 dans le Chañtong, magnifique littoral et val du fleuve Jaune, et jusqu'à 256 dans le Nganhoeï, « infini » jardin que traverse le fleuve Bleu.

Toujours d'après ces mêmes « estimés » de Popof, six des dix-huit provinces restent au-dessous des 73 habitants au kilomètre carré qui sont la moyenne française ; deux ont de 73 à 100 personnes par 100 hectares ; sept, de 100 à 200 ; trois, plus de 200.

Or il se trouve justement que ces trois pays ont été le plus parcourus par les Européens qui, concluant, comme il est habituel, du particulier au général, ont cru la Chine bien plus peuplée qu'elle ne l'est en réalité.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Avec la précision habituelle de leurs études statistiques, les éditeurs des *Petermann's Mitteilungen* ont calculé dans la dernière livraison de la *Bevölkerung der Erde* (1901) quelle serait la population de la Chine proprement dite, c'est-à-dire des dix-huit provinces, contrôlée par le mouvement de croissance ou de décroissance des habitants, tel qu'il ressort de la série des recensements. D'après eux le nombre probable des Chinois atteindrait seulement 346 millions ; toutefois, si ingénieux que soient leurs calculs, ils ont pour points d'appui des recensements dépourvus de toute autorité scientifique, puisque le caprice de tel ou tel haut mandarin peut y avoir ajouté ou en avoir soustrait quelques millions. Le recensement de 1776 indique dans toutes les provinces, à l'exception du Chañ Loung, un accroissement uniforme de 5 pour 100 dans la population : or cette poussée soudaine n'était en réalité qu'une réponse des mandarins à un édit de l'empereur ordonnant une soigneuse énumération des résidents de l'empire, parce que les résultats qu'on lui avait soumis jusqu'alors ne répondaient pas à son attente.

Quoi qu'il en soit, tous les chiffres concordent pour établir que le Setchouen est, de toutes les provinces de l'empire, celle ^{p.33} qui, de beaucoup, a le plus augmenté en population : peut-être aurait-elle décuplé depuis un siècle, ce qui s'expliquerait non seulement par le croît naturel des familles à forte natalité, mais aussi par l'immigration. Les habitants de cette féconde province ont vécu en paix, tandis que les guerres mahométanes sévissaient au nord, chez les Dounganes, au sud chez les Panthé, et que la révolte des Taïping dévastait les provinces orientales.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A la Chine proprement dite appartiennent aussi les colonies et « terres en location » des diverses puissances européennes qui figurent dans le tableau suivant, d'après Supan :

COLONIES ET TERRES EN LOCATION	Superficie en k. c.	Population	par kil. carré
Terre en location anglaise de Wei hai wei	700	118 000	168
Terre en location allemande, Kiaotcheou	501	84 000	168
Colonie anglaise de Hongkong	79	260 000	3 290
Terre en location —	1 000	100 000	100
Colonie portugaise de Macao	12	78 000	6 550
Terre en location française à Kouangtcheou	700	60 000	90
Ensemble	2 992	700 000	233

@

CHAPITRE TROISIÈME

EXPLORATIONS DE LA CHINE

I. [Explorations anciennes](#). — II. [Reconnaissances récentes](#).

I. Explorations anciennes.

@

p.34 Il y a des milliers d'années déjà — car les Chinois comptent par milliers d'ans comme nous par centaines — que les « fils de Han » se sont rendu compte de la forme et du relief de leur pays, du moins dans ses traits généraux.

Le Chouking ou « Livre des Annales » raconte que, vingt-deux siècles avant l'ère vulgaire des Occidentaux, l'empereur Yu avait fait dresser la statistique de la Chine et graver les cartes des neuf provinces sur neuf vases d'airain : déposées dans un temple, ces cartes, cette statistique furent considérées par le peuple comme devant assurer la couronne à celui qui en deviendrait possesseur. Au milieu du III^e siècle de l'ère ancienne, un souverain les fit jeter dans le fleuve, pour qu'elles ne pussent profiter à ses vainqueurs : espoir candide, et qui fut aussitôt détrompé.

La série des travaux énumérés dans le Yukoung, comme publiés sous la direction de Yu pour l'aménagement du royaume, constitue ainsi une véritable topographie, que l'on put croire la plus ancienne du monde avant la découverte des antiques « bibliothèques » de la Chaldée : montagnes et promontoires, fleuves et lacs, qualités du terroir, produits du sol, tout est indiqué dans cette description de l'Empire. Il n'avait alors,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

comme on l'a dit ci-dessus, que neuf provinces, au lieu des dix-huit de maintenant : il dépassait à peine le Yangtze kiang, il lui manquait un peu de la Chine centrale et toute la ^{p.35} Chine méridionale ; en somme il comprenait surtout la Terre Jaune et le bassin du Fleuve Jaune.

Des légions de commentateurs chinois et européens ont pâli sur cette géographie de la Chine pour en identifier les noms : œuvre des plus malaisées, car ayant cherché partout une ordonnance mystique, afin de trouver les nombres sacrés de « neuf montagnes », de « neuf fleuves », de « neuf branches fluviales », de « neuf marais » et de « neuf remparts naturels », correspondant aux neuf provinces, l'auteur inconnu du Yukoung ne pouvait nous léguer une idée nette du relief dans toute sa précision. Mais il n'en est pas moins vrai que la géographie de la Chine, de la mer aux sables mouvants du Gobi, était jusqu'à un certain point connue en détail à cette époque éloignée.

Elle l'était même, paraît-il, mieux qu'aux siècles suivants. Fidèles à leur coutume, les commentateurs ne manquèrent pas d'obscurcir le texte du Yukoung en présentant comme un prodige le moindre fait géographique énoncé dans cet ouvrage et en essayant d'opposer, parmi les objets de la nature chinoise, des « séries de cinq » aux « séries de neuf » signalées par le livre dévotement disséqué. C'est de nos jours seulement, par la critique des sinologues européens, que l'antique document a repris enfin son sens véritable.

Sous la dynastie des Han, au II^e siècle de l'ère vulgaire, il existait un véritable bureau topographique, le *tchifang chi*, chargé de mesurer le pays et d'en dresser la carte : les Chinois,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ces « prédécesseurs en tout », ont donc inventorié et cartographié de propos délibéré bien avant les Occidentaux.

Depuis ce temps reculé, les études géographiques n'ont jamais été perdues de vue dans la patrie des « fils de Han », mais, dans tous les ouvrages chinois relatifs à la géographie du Royaume Central, on remarque un manque absolu du sentiment des proportions, analogue à celui que présentent leurs peintures.

Un pic isolé, une chaîne de montagnes, même tout un système orographique, ont dans leurs descriptions précisément la même importance et se désignent par le même nom ; une source, un fleuve, un lac, une mer sont indiqués sur les cartes par des coups de pinceau ou des traits de gravure également vigoureux ; les côtes ne sont pas tracées en une ligne continue ; tout se confond dans le tableau, rivières et routes, villes et montagnes.

De plus, les mesures indiquées manquent de précision et n'ont qu'une valeur générale ; l'unité de mesure, le *li*, change ^{p.36} suivant les temps et les lieux. D'ordinaire, les Européens en font un tiers de mille ou un dixième de lieue ; mais on sait que ces mesures de distance n'ont elles-mêmes rien de précis. Tantôt on compte 185 li au degré, tantôt 192, 200 ou 250, ce qui correspond pour chaque li à 600, 578, 556 ou 445 mètres de longueur. Ainsi la moyenne du li serait à peu près d'un demi-kilomètre ; mais les écarts d'évaluation sont assez grands pour qu'il soit impossible de marquer avec exactitude la distance respective des lieux énumérés par les documents chinois. Quant au li officiel actuel, celui des grandes routes, des routes

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

impériales, il vaut 553 mètres, 232 millimètres et il se divise en 360 kong ; 20 li font donc presque exactement 11 kilomètres. En moyenne le li des régions accidentées, difficiles, a plus de longueur que celui des contrées de parcours aisé. C'est comme auparavant en France, où la lieue variait singulièrement suivant les pays.

Les premiers voyageurs européens, qui pénétrèrent dans l'Empire du Milieu et qui en racontèrent les merveilles au monde occidental, ne purent faire naturellement que le travail préliminaire de la découverte, et même les itinéraires de ces explorateurs sont-ils, en beaucoup d'endroits, tracés d'une manière incertaine. D'ailleurs, un bien petit nombre des premiers visiteurs européens de la Chine ont laissé une place dans l'histoire. Après « l'exemplaire » Marco Polo, qui parcourut la Chine pendant dix-sept années, d'autres marchands, d'autres missionnaires, Pegolotti, Montecorvino, Odorico di Pordenone, Marignolli, virent les grandes cités de l'Empire du Milieu. Dans sa description des splendeurs de Quinsay, — le Hangtcheou moderne, — Odoric invoque le témoignage de nombreux Vénitiens qui, ayant également visité l'admirable cité chinoise, pouvaient confirmer ses paroles. Mais l'œuvre d'exploration proprement dite et le contrôle ou l'amélioration des cartes indigènes ne commencèrent qu'avec les missionnaires. Au XVII^e siècle, le Trentin Martino Martini rédigea son ouvrage, dans lequel il reproduisit les cartes chinoises, modifiées par lui d'après ses propres observations de voyage et accompagnées de documents critiques.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Devenus, à la fin du même siècle, astronomes et mathématiciens officiels de l'Empire, les missionnaires jésuites, qui restaient en relations avec les géographes de l'Occident, purent s'occuper avec fruit de l'exploration de la Chine, relever avec soin leurs itinéraires, établir des points fixes sur leurs cartes par l'observation des astres. En 1688 et 1689, Gerbillon fut même chargé de collaborer au tracé de la nouvelle frontière ^{p.37} entre la Russie et l'Empire Chinois, et jusqu'aux dernières expéditions russes, ses mémoires restèrent l'œuvre capitale pour quelques régions de la Chine septentrionale. Mais c'est en 1708 que Bouvet, Régis et Jartoux commencèrent, sur l'ordre de Kanghi, la construction de la carte de Chine, qui est encore, pour une grande partie de l'intérieur de l'Empire, le fond sur lequel les voyageurs modernes ont à reporter leurs corrections. En dix années, cette refonte générale des cartes chinoises était achevée, et d'Anville put s'en emparer pour rédiger l'atlas dont presque toutes les autres cartes de Chine publiées depuis ne sont que des reproductions plus ou moins fidèles.

II. Reconnaissances récentes.

@

Des travaux d'exploration scientifique entrepris en diverses parties de l'Empire permettent d'espérer, dans un avenir prochain, une carte générale de la Chine plus exacte pour la position des villes et le cours des fleuves, et surtout plus précise quant au figuré du relief. Les éléments qui serviront à la construction de cette nouvelle carte s'accroissent d'année en année.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les hydrographes anglais, français, américains, allemands, russes, japonais, ont relevé avec soin presque toutes les côtes, les entrées des ports, les abords des îles, les archipels, les bancs de sable. Blakiston, d'autres marins, et surtout le missionnaire Chevalier, ont tracé le cours du Yangtze kiang avec tous ses méandres et ont ainsi fourni aux travaux ultérieurs de cartographie une ligne de base à travers l'Empire.

Fritsche, Sosnovskiy et d'autres voyageurs russes, enfin Richthofen, ont rattaché leurs itinéraires de l'Empire du Milieu à ceux de la Sibérie et aux routes de l'Europe par une série de points astronomiques, et le réseau de ces itinéraires forme déjà, dans tout le royaume du Milieu, de grands triangles dont les sommets vont rejoindre l'observatoire de Peking et les stations européennes dans les ports de la côte. Les Chinois prennent aussi part à ce travail géographique, et quelques-unes des cartes publiées récemment prouvent que, dans la représentation des formes, la fantaisie et l'esprit mystique ont fait place chez eux à une scrupuleuse observation des traits de la nature.

C'est tout récemment que se sont multipliés les voyages, les explorations scientifiques, les observations astronomiques, les levés positifs, à la suite des victoires du Japon, de la brusque intervention de l'Allemagne à Kiaotcheou en ^{p.38} Chañtoun, de la mainmise de diverses nations européennes sur des lambeaux de littoral, surtout de la « course au clocher » de ces mêmes nations pour la concession de mines, de chemin, de fer dans toutes les régions de la Chine, tant sur le rivage qu'aux lieux reculés de l'intérieur. A peine les concessions obtenues, les ingénieurs se sont mis à l'œuvre et, chacun dans son coin, ils ont

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

étudié sérieusement le tracé de leur ligne et même établi déjà de nombreux kilomètres. Ainsi se débrouille rapidement l'énigme topographique du Milieu.

Parmi tous ces nouveaux travaux de reconnaissance exacte du relief de la Chine, les plus considérables sont évidemment ceux de la Mission Lyonnaise envoyée dans le midi de l'Empire par la Chambre de commerce de Lyon, assistée de celles de Marseille, de Bordeaux, de Lille, de Roubaix et de Roanne : elle avait pour but de s'enquérir des ressources offertes à l'industrie et au commerce de la France, spécialement de la ville de Lyon, par cette Chine méridionale qui s'ajuste à l'IndoChine française sur 2 300 kilomètres de frontières, ni plus ni moins. Partie en 1895, au lendemain du traité de Simonoseki, imposé par le Japon à la Chine, elle a parcouru 20 000 kilomètres, dont 7 000 dans le Setchouen et est revenue, au bout de deux ans d'exploration, avec tout un trésor de documents accompagnés de cartes du Yunnan, du Kouangtoug, du Kouangsi, du Koeïtcheou, et du Setchouen.

@

CHAPITRE QUATRIÈME

RELIEF DE LA CHINE

I. [Montagnes](#). — II. [Hoang ho et Yangtze kiang](#). — III. [Chine méridionale](#).

I. Montagnes.

@

p.39 Abstraction faite des contrées tributaires, de ce qui est en réalité son poids mort, la Chine se présente aux regards avec une grande unité géographique.

D'une manière générale on peut dire que ses montagnes s'abaissent et se ramifient de l'ouest à l'est, en ouvrant partout des chemins faciles aux populations qui remontent de la mer vers l'intérieur. Des brèches, des seuils peu élevés ou du moins des cols très accessibles font communiquer les campagnes des versants opposés, et nulle part les petits mondes séparés que forment les plateaux n'ont assez d'importance pour rompre la cohésion des populations environnantes.

Les montagnes de la Chine sont très inégalement connues et la structure géologique n'en a pas été révélée dans son ensemble. Mais depuis Richthofen, Pumpelly, Loczy, Futterer, les membres de la Mission Lyonnaise et beaucoup d'autres encore, les explorateurs sérieux se sont succédé en assez grand nombre pour que l'on puisse déterminer les allures des chaînes et classer les arêtes suivant l'importance des obstacles qu'elles présentent aux communications générales entre les diverses contrées du « Milieu ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Dans son ensemble, le système orographique chinois peut être considéré comme une dépendance du Kouenlun, et en partie comme son prolongement direct. Quant aux plissements p.⁴⁰ parallèles du Thian chañ qui se continuent et réapparaissent dans la Mongolie, ils ne pénètrent pas dans la Chine proprement dite.

Le Nan chañ, dont les masses de grès forment à son extrémité nord-orientale l'ourlet extérieur du Kouenlun, aboutit au grand coude du Hoang ho, en aval de Lantcheou, et traversé par le fleuve en une série de défilés parallèles, entre dans la péninsule des Ordos, où il se perd dans les hauteurs du plateau. Mais les principales chaînes de la Chine appartenant au système du Kouenlun continuent les saillies des hautes terres tibétaines, telles que les monts Bourkhan-Bouddha et Odountala. La crête la plus régulière de ce Kouenlun chinois constitue la chaîne des Tsing ling ou « Montagnes Bleues », qui alignent leurs pointes neigeuses de l'est à l'ouest, au sud de la profond vallée du Weïho et de Singan fou. Cette muraille de granit et de schistes, haute et pénible à traverser, marque bien la limite naturelle entre la Chine septentrionale et la Chine méridionale. Le contraste le plus saisissant de la « Fleur du Milieu » est celui que présentent les deux versants des Tsin ling. Au nord s'étendent les contrées uniformes couvertes de la terre poussiéreuse du lœss qui produit le froment, au sud se profilent les collines ravinées et boisées où l'on récolte le riz le blé, les feuilles de mûrier. A l'est, ce diaphragme semble brusquement interrompu au sud-ouest de Kaï foug, et les alluvions des plaines recouvrent toutes les roches profondes. Pourtant, sur le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

prolongement de l'axe des Tsing ling, l'arête des Hoaï paraît appartenir au même système orographique, et Loczy se demande si le géologue ne doit pas chercher jusque dans l'archipel du Japon la continuation de l'axe du Kouenlun.

Quant aux autres montagnes de la Chine, elles se rattachent à l'axe général du continent d'une manière beaucoup plus indistincte.

C'est ainsi que les Alpes du Tibet oriental et du Setchouen, qui s'alignent pour la plupart dans la direction du nord au sud, ont une allure transversale aux saillies parallèles du Kouenlun et des plateaux tibétains ; elles forment des chaînes séparées les unes des autres par les vallées des fleuves qui s'écoulent vers l'Indo-Chine et celles des affluents du haut Yangtze. Il est certain que les érosions eurent une grande part dans le modelage de ces massifs : peut-être n'étaient-ils autrefois que le prolongement des hautes plaines du Tibet, et les vents chargés de pluie qui soufflent de la mer du Bengale ont-ils été les principaux agents dans le travail de sculpture qui a donné leur forme actuelle à ces montagnes. Celles-ci ne seraient alors que le squelette de l'ancien plateau.

^{p.41} Les montagnes de Peking, qui servent de degrés extérieurs aux terres hautes de la Mongolie, et celles du Fo'kien constituent des massifs complètement isolés ayant une direction générale dans le sens du sud-ouest au nord-est. Le Yangtze, dans la partie inférieure de son cours entre Kiukiang et Nanking, s'aligne suivant le même axe, limitant au nord-ouest l'ancien massif, insulaire ou péninsulaire, du Fo'kien.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le plateau méridional, qui comprend le Yunnan et Koeïtcheou, se compose de schistes argileux, de grès et de calcaires. Ces dernières roches ont seules résisté, avec les massifs d'éruption, aux agents de désagrégation qui ont été fort actifs, et il en est résulté la formation de vallées très encaissées et profondes, où l'on descend par des escaliers de 4 000 mètres et davantage. Toutes les rivières de la contrée coulent au fond de tranchées insalubres et d'accès difficile.

II. Hoang Ho et Yangtze Kiang.

@

Les deux grands cours d'eau de la Chine, le fleuve Jaune et le fleuve Bleu, sont disposés de manière à faciliter singulièrement l'unité nationale des riverains. L'un et l'autre ont une orientation générale parallèle à l'équateur, de sorte que les migrations peuvent se faire de proche en proche le long des deux fleuves, sans que les colons aient à souffrir d'un changement de climat autre que celui qu'amène insensiblement, dans le sens d'une plus grande égalité, l'abaissement gradué du pays à mesure que, de l'occident à l'orient, on s'approche de la mer de Chine.

Quoique les deux courants se développent à de très grandes distances l'un de l'autre dans leur partie moyenne et que de nombreuses chaînes de montagnes, prolongement oriental du Kouenlun, s'élèvent entre le Hoang ho et le Yangtze kiang, cependant des passages très fréquentés s'ouvrent entre les deux cours moyens, de la vallée du nord, celle du Jaune, à la vallée du sud, celle du Bleu.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Dans la haute région, la vallée transversale que parcourt le Min pour s'unir au Yangtze offre, entre les deux fleuves, une première voie fort pénible, mais cependant pratiquée depuis un temps immémorial ; celle qui emprunte la vallée du Kialing est moins difficile et plus suivie. A l'est, le Hañ kiang parcourt aussi un large sillon ouvert obliquement d'un fleuve à l'autre dans les parties les plus importantes de leurs cours. Enfin, dans la région inférieure, les plaines alluviales des deux grands cours d'eau se confondent, et parfois même les flots errants du ^{p.42} Hoangho sont-ils allés se jeter dans un estuaire communiquant par des branches latérales avec ceux du Hoaï et du Yangtze.

On peut dire qu'en réalité les deux bassins fluviaux, comprenant ensemble, dans le Tibet, le Koukou nor, la Mongolie et la Chine, une superficie de 2 775 000 kilomètres carrés, dont 4 775 000 pour le Yangtze, appartiennent à un même système hydrographique. La moitié de cet espace qui se trouve au sud des steppes mongoles et à l'est des plateaux tibétains est devenue naturellement le domaine agricole d'une seule et même nation.

On s'occupera plus loin de ces deux grands dispensateurs de la vie chinoise ; on en contera les bienfaits, les méfaits, les longues aventures entre la montagne et l'océan.

Il suffira de dire ici que si le « Bleu » l'emporte sur son rival en longueur de voyage, dire de drainage, puissance de flot, fécondité des plaines, fourmillement des hommes ; le « Jaune » a créé la nation du « Milieu ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

C'est dans les pays du « Jaune » que les Chinois devinrent des paysans parfaits, de vigoureux équilibre moral, de patience pour ainsi dire éternelle.

Le « Bleu » n'influa que secondairement : la nation était déjà faite quand la région du Yangtze se peupla des émigrants de la contrée du Hoang ho, et la nouvelle patrie ne put que modifier en surface une personnalité déjà arrêtée en substance : ainsi à des armes solidement trempées on ajoute l'éclat et le poli.

Plus riches, plus industriels, groupés en de plus grandes villes, les Chinois du fleuve Bleu, originaire du fleuve Jaune, ont acquis des qualités extérieures qui ne sont point à dédaigner ; ils sont devenus plus policés, plus fleuris, plus artistes.

Mais tout ce qu'ils ont de fort, de durable, d'inexpugnable, c'est dans les régions du Nord que la nature le leur a donné.

III. Chine méridionale.

@

La partie méridionale de la Chine, au midi de ces deux fleuves jumeaux qui entourent la vraie « Fleur du Milieu », est moins solidement unie au reste de l'Empire. Dans cette région, les montagnes sont plus hautes qu'au centre du pays et se succèdent en un plus grand nombre de chaînes, orientées parallèlement du sud-ouest au nord-est. Le principal fleuve de la contrée, le Si kiang, n'est pas comparable par son développement aux deux rivières maîtresses de ^{p.43} la Chine et ses vallées latérales n'ouvrent pas aux populations d'aussi larges voies vers l'intérieur.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Cette partie de l'Empire, qui constitue un territoire distinct du reste de la Chine et qui, d'autre part, se rattache aux régions de l'Indo-Chine par les hautes vallées du fleuve Rouge et du Mekong, contraste assez avec la région des grands fleuves par son climat, par ses productions naturelles et par ses populations.

Les Chinois méridionaux diffèrent beaucoup des Chinois du nord par le langage et les mœurs, et pendant le cours de l'histoire, ils ont fréquemment fait partie d'autres agglomérations politiques. Et ils sont encore bien loin d'y avoir complètement assimilé les anciens possesseurs du sol, races encore vigoureuses, nombreux clans toujours presque indépendants dans les lieux montagneux, les cantons reculés. En réalité le midi de la Chine est un pays dont la conquête est achevée, sauf les cas de soulèvement, mais où la colonisation et l'assimilation ne le sont pas encore.

@

CHAPITRE CINQUIÈME

CLIMAT DE LA CHINE

I. Climat de la Chine comparé à celui de l'Europe occidentale : sa non-tropicalité. II. Pluies.

I. Climat de la Chine comparé à celui de l'Europe occidentale : sa non-tropicalité.

[Fig. I. Isothermes](#) @

p.44 Dans l'ancien monde, la Chine correspond à l'Europe occidentale par son climat, par ses productions et en conséquence par son « développement historique ». C'est là ce que démontrent les observations faites en divers endroits sur la côte orientale et dans la vallée du Yangtze. Néanmoins, du golfe de Liaotoung à l'île Haïnan, la Chine est dans son ensemble beaucoup plus rapprochée de l'équateur que l'Europe, puisque la région la plus septentrionale du royaume proprement dit, c'est-à-dire l'extrémité maritime de la Grande Muraille, se trouve sous le 40^e degré de latitude, comme le mont Athos, Minorque et Coïmbre, et qu'au sud de l'estuaire de Canton tout le littoral chinois est dans la zone tropicale.

En vertu des latitudes, la Chine devrait être donc plus ou moins torride.

Mais, par un phénomène d'équilibration, la courbure des lignes isothermiques ramène, pour ainsi dire, le territoire chinois au nord et lui vaut un climat plus froid que ne le comporteraient sans cela les altitudes.

Ainsi, la ligne isothermique du point de glace dans le mois le plus froid, qui embrasse les Fär-Öer, les côtes de la Norvège

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

méridionale et toutes les îles Britanniques, se ^{p.45} recourbe de 2 500 à 3 000 kilomètres plus au sud pour suivre la basse vallée du Hoangho, prendre l'axe de la péninsule du Chañtong et traverser la Corée vers son milieu. « La température moyenne de l'Angleterre et de l'Irlande méridionale est à peu de chose près celle de Peking et de la vallée du Peïho. La moyenne constatée des îles Scilly est de 11°,5, presque identique à la moyenne de Takou, qui est de 11°,7. Changhaï, pour la moyenne du climat, répond aux courbes qui passent entre Marseille et Nice, entre Florence et Livourne ; dans cette dernière ville, située à 12°,21 plus au nord que Changhaï, la température annuelle est légèrement plus haute. Quant à l'isotherme de 20 degrés centigrades, qui passe au sud du Yangtze, il coupe l'Afrique nord-occidentale, en suivant approximativement la direction de l'Atlas et de ses prolongements jusqu'au midi de Tunis.

Ainsi donc d'Europe occidentale en Chine, les isothermes divergent singulièrement dans la direction du sud. Il est vrai que les moyennes d'oscillation de la température indiquent seulement l'axe des oscillations annuelles du climat, et qu'il faut tenir compte surtout des extrêmes de la froidure et de la chaleur.

A cet égard, on peut dire que la Chine est un pays à la fois plus septentrional et plus méridional que l'Europe tempérée. En été, les chaleurs y sont plus fortes ; en hiver, les froids y sont plus rigoureux et le mercure y gèle fréquemment. Par un phénomène qui semble contradictoire, les températures d'hiver

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

s'élèvent le long du Yangtze, à mesure que l'on s'avance plus loin dans l'intérieur vers le confluent du Min ; même dans les gorges d'Itchang il fait moins froid qu'à Changhaï. Ce fait s'explique par l'abri que présentent les collines riveraines du fleuve contre les froids, tandis que le long du littoral, les vents glacés du pôle peuvent librement suivre les rivages et se faire sentir jusqu'à Singapour : on a vu dans le port de Souataou des pendentifs de glace se former aux feuilles des cocotiers (Hann).

Sur la côte chinoise les amplitudes annuelles de température augmentent du sud au nord, de 13 à 23 degrés. A Hongkong, l'écart est de 13°,4 entre les températures de l'été et celles de l'hiver ; les chiffres correspondants sont de 15°,6 à Canton, de 24°,3 à Changhaï, de 31°,3 à Takou.

Ci-dessous le tableau succinct des températures moyennes du littoral européen et du littoral chinois, à latitude égale : p.46

EUROPE — AFRIQUE			MANDCHOURIE — CHINE		
Edinburgh	55°,56'	8°,2	Niutchouang	40°,41'	8°,4
Brest	48°,23'	11°,7	Peking	39°,57'	11°,8
Bordeaux	44°,51'	12°,8	Fousan (pointe mérid. de la Corée)	35°,5'	15°,5
Livourne	43°,33'	15°,4			
Lisbonne	38°,43'	15°,6	Changhaï	31°,12'	15°
Gibraltar	36°,6'	17°,3	Canton	23°	21°,3
Biskra	34°,51'	20°,3			

II. Pluies.

[Fig. II. Isobares et Isohyètes](#) @

En Europe, les courants atmosphériques luttant pour la prépondérance sont les vents réguliers du pôle, que le mouvement de la terre change en vents du nord-est, et les contre-alizés, que la rotation terrestre transforme en vents du sud.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Sur les côtes orientales de l'Asie, le foyer d'appel que forme l'immense bassin du Pacifique détourne les airs de leur direction normale. En hiver, les vents sibériens, émanant du Baïkal, sont toujours violents, secs, froids, et dévient au sud et au sud-est pour remplacer la tiède atmosphère qui, des mers tropicales, s'est épanchée vers le pôle. En été, quand dominant les basses pressions du continent, les « Terres Jaunes » du Hoang ho, les argiles et les sables de la Mongolie attirent au contraire les vents marins, et souvent les nappes aériennes qui reposent sur l'océan Pacifique sont infléchies en moussons du sud-est vers l'intérieur de la Chine. Cette déviation des courants atmosphériques se produit surtout au nord du Yangtze kiang ; pour les contrées plus méridionales, le foyer d'appel du Gobi, caché d'ailleurs par les chaînes de montagnes qui se succèdent parallèlement au rivage, est trop éloigné pour détourner les vents alizés de leur marche normale du sud-ouest au nord-est, et ceux-ci continuent de souffler du golfe du Bengale vers les plateaux du Yunnan et de la Cochinchine à Formose. Mais, dans ces parages, l'air, sollicité par deux forces différentes, est en état d'équilibre instable, et c'est là que, sous le double effort, se produisent, lors du renversement des moussons, et surtout en juillet, août et septembre, les *tafoung* ou « grands vents », ces « typhons » si redoutés, dont un calembour géographique confond le nom avec celui des « typhons » (τυφων) des marins grecs. Ces *tafoung* des Chinois sont les *baguios* des navigateurs philippins.

La courbe normale des *tafoung* commence à l'ouest des ^{p.47} Carolines et se dirige vers l'île de Luzon, pour se développer ensuite à l'est du Japon, dans le même sens que le Kouro-Sivo ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mais nombre de typhons bouleversent également l'atmosphère et l'Océan dans les mers à demi fermées qui séparent l'Indo-Chine, les Philippines et Formose. On en compte en moyenne 19 par an. Ils sont d'autant plus violents qu'ils se produisent sous des latitudes plus rapprochées de l'équateur ; jamais le pivot du tourbillon ne pénètre bien au loin dans l'intérieur des terres.

Cinq stations météorologiques situées dans Formose et les Pescadores coordonnent maintenant leurs observations avec celles de la Chine, de la Corée et du Japon, de manière à signaler l'approche du danger.

Grâce aux vents réguliers du sud-ouest et aux moussons ^{p.48} qui se portent de la mer vers l'intérieur du continent, les terres littorales reçoivent en Chine une quantité d'humidité moyenne aussi considérable que celle de l'Europe occidentale, et les fleuves, après avoir suffi à l'arrosage de vastes régions agricoles et rempli de grands lacs à droite et à gauche de leur cours, emportent encore à la mer un excédent qui s'élève à des dizaines de milliers de mètres cubes par seconde.

C'est à 1 mètre qu'on peut évaluer la chute annuelle de pluie dans la région du littoral. Mais cette précipitation, qui se produit surtout en été, c'est-à-dire dans la saison où les pluies sont désirables, n'est pas uniforme, tant s'en faut, tout ^{p.49} au long de la côte ; elle augmente singulièrement dans la direction du midi. Ainsi, Peking ne recevant en moyenne que 616 millimètres par an, Changhaï en voit tomber 1 067, Canton 1 182, le rivage des provinces du Fo'kien et du Kouangtoug 1 750 en moyenne. A Pakhoï la chute annuelle est de 2 mètres, et il tombe encore plus

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'eau du ciel sur le versant méridional de l'île d'Haïnan. Sur les sommets qui arrêtent les vents humides les averses augmentent fort l'humidité moyenne ; celle-ci est, par exemple, de 2 m. 653 millimètres sur le pic de Victoria, dans l'île Hongkong. De même, au cap Sud de Formose, la tranche de pluie atteint 2 m. 229 millimètres.

Dans l'ensemble, et toutes influences locales à part, altitude, exposition, versant pluvieux ou impluvieux, etc., la précipitation diminue du sud-est au nord-ouest. Au sud-est on arrive à 1 500-1 800 millimètres par an ; dans la vallée du Yangtze à 1 180, puis c'est 1 000, 800, 600, 500, et quand on atteint le nord-ouest du Kansou, qui confronte aux steppes sèches et glaces de l'Asie Centrale, 200, et même moins, aridité de ciel qu'on peut sans injustice qualifier de saharienne.

Presque toute l'humidité s'abat sous forme de pluie, car les vents froids de l'hiver proviennent des régions continentales, et les vents humides sont, pour la plupart, des courants tièdes venus du sud. Une bourrasque ayant apporté quelques flocons de neige à Canton, les habitants étonnés y virent une sorte de coton volant, et quelques-uns le ramassaient, espérant pouvoir s'en servir comme de fébrifuge.

La nébulosité du ciel est en rapport proportionnel avec les pluies : elle est la plus forte dans les mois d'été, et le ciel est plus clair pendant les froidures. Au mois de juin, plus des sept dixièmes du ciel disparaissent sous les nuages ou les nuelles, sur tout le littoral de Chine, à l'exception du golfe de Petchili.

@

CHAPITRE SIXIÈME

FLORE ET FAUNE DE LA CHINE

I. [Flore de la Chine](#). II. [Faune de la Chine](#).

I. Flore de la Chine.

@

p.50 La régularité des saisons — toutes exceptions possibles à part — est l'une des causes qui ont le plus favorisé les progrès de l'agriculture en Chine. Alors qu'en Europe les variations annuelles, parfois si considérables, des phénomènes atmosphériques enlèvent toute sécurité à l'agriculteur et font varier d'année en année la valeur de ses récoltes, les écarts de production sont beaucoup moindres en Chine, et le paysan y jette avec moins d'anxiété son grain dans le sillon.

Mais, pour ne rien celer, il arrive, entre temps, que de grandes catastrophes, telles que les inondations, surtout celles du Fleuve Jaune, qui sont « inouïes », et quelquefois aussi le manque absolu de pluies, peuvent priver les populations de la récolte attendue. La famine devient alors inévitable, une de ces famines semblables à celles de l'Inde avec « fin finale » de centaines de milliers, et il se peut même, de millions d'habitants.

Jouissant d'un climat tempéré qui dans les régions du sud se rapproche du climat tropical, la Chine possède une flore très riche, où les formes de la région hindoue viennent se mêler à des plantes d'aspect européen. Dans les districts du sud, intermédiaires entre la nature de l'Inde et celle du « Milieu », le même champ peut entretenir la canne à sucre et la pomme de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

terre ; le chêne et le bambou croissent dans le même p.51 bosquet. Il y a transition graduelle de la flore indienne à la flore mandchourienne dans la direction du sud au nord.

L'immigration des plantes tropicales est facilitée par l'inclinaison de nombreuses vallées chinoises vers la péninsule malaise : le passage de l'un à l'autre climat n'est brusqué du côté de l'Indo-Chine par aucune barrière de montagnes, de déserts, de steppes ou de mers, comme au sud de l'Europe, dans l'Asie occidentale et dans l'Amérique du Nord. Un grand nombre de plantes, appartenant à la flore hindoue se voient encore à Canton et à Hongkong, d'autres remontent plus loin vers le nord ; c'est dans le voisinage d'Amoï, sous le 24^e degré de latitude, que les plantes tropicales trouvent leur limite dans la direction du pôle. Les espèces du midi qui se propagent le plus loin vers le nord sont celles qui ont le plus besoin d'une grande quantité d'eau pour leur croissance, et qui demandent par conséquent, sinon des chaleurs tropicales, du moins des pluies aussi abondantes et fréquentes que celles de la région des tropiques.

De toutes les plantes la plus précieuse est certainement « l'universel » bambou. Le grand botaniste Bretschneider le loue en ces termes :

« on le trouve dans toutes les provinces de la Chine ; il sert à tout et à autre chose encore. On en fait des souliers et des boucliers pour la troupe, des ombrelles, des montants d'échafaudage, des mesures, des paniers, des cordes, des manches de pinceau, des balais, des chaises à porteur, des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pipes, des tuteurs pour fleurs et des treillis de jardins. De ses feuilles on remplit des coussins et des oreillers, on tisse une sorte de manteau pour les jours de pluie, un *soi* ou « habit de feuilles » et l'on en fait des cordes à haler les bateaux, des tentes pour couvrir ces bateaux, des cannes à pêche, des paniers à poissons, divers ustensiles de pêcheurs, des catamarans, espèces de bateaux, ou plutôt de radeaux, tiges de bambous solidement liées ensemble, et des aqueducs pour amener les filets d'eau dans les champs. Et il contribue aux roues élévatoires pour l'irrigation, et il est part intégrante de la charrue, de la herse, de maints instruments de jardinage et labourage. On sculpte ses racines et l'on en tire aussi des figures grotesques, des brûle-parfums devant les autels des dieux. Les meubles de Ningpo, les plus beaux de la Chine, sont souvent ornés ainsi de figures, maisons, temples, pagodes de bambou. Les jeunes pousses, au moment même où elles sortent de terre, sont un excellent régal estimé d'un chacun, on les mange bouillies ou en sucreries et bonbons. Une substance qu'on trouve dans les nœuds est employée comme remède. ^{p.52} Enfin, dernier, non moindre bienfait, il donne les *chop stiks*, si fameux en Chine, l'objet le plus important de la vie domestique, d'un usage universel à la maison et aux champs, sur terre et sur l'eau ; et l'on en obtient du papier à tous les degrés de qualité, de celui sur lequel on écrit jusqu'à celui qu'on mêle au mortier de maçonnerie. Bref, il est tout, il sert à tout.

Le principal contraste de la flore sinique avec l'europpéenne consiste dans le grand nombre de ses espèces ligneuses, lianes.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

arbustes et arbres : encore à cet égard, la Chine rappelle les régions tropicales, quoiqu'elle ne possède, pour ainsi dire, pas de forêts. A Hongkong, où la végétation arborescente a été refoulée par la culture dans quelques étroites vallées et sur les pentes supérieures des collines, les arbres représentent le tiers des espèces, tandis que dans une île de la Méditerranée, Ischia qui, par sa situation, peut être comparée à Hongkong, les végétaux ligneux ne constituent que le douzième de la flore, soit quatre fois moins que dans l'île anglo-chinoise.

Même à Peking et dans le nord de la Chine, où pourtant le climat est déjà presque sibérien pendant une partie de l'année, les formes arborescentes sont évaluées au cinquième des espèces.

Parmi ces plantes ligneuses il en est beaucoup dont les feuilles ou les aiguilles persistent tout au long de l'année ; surtout les essences résineuses, des types les plus variés, et même la Chine l'emporte à cet égard sur l'Amérique du Nord.

Les lauriers appartiennent également à la physionomie normale d'un paysage chinois. De même les formes arborescentes de la Méditerranée ont toutes des espèces correspondantes dans l'aire chinoise, et la plupart des arbres à feuilles caduques, tels que les tilleuls, les frênes, les sycomores, les érables, se retrouvent en Chine, appartenant aux mêmes genres que ceux de l'Europe. Enfin, dans la série des arbustes, le laurier-rose et le myrte rappellent aussi la flore des régions méditerranéennes.

Une curiosité de la flore chinoise, les arbres nains, donnent un aspect original à certains bouts de paysage : tel, aux environs de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Hongkong, un lycopodium tout à fait charmant, le mannintchang, que les Chinois montrent aux étrangers comme un pin resté à l'état d'enfance.

Autre et précieuse supériorité de la flore chinoise sur l'euro péenne, le « Noble Empire » possède un grand nombre d'espèces remarquables par l'éclat de leurs fleurs ou l'élégance de leur feuillage.

p.53 Ainsi, dans l'archipel de Tchousan, Fortune parcourut une petite île boisée dont le sous-bois était composé de camélias, s'élevant à la hauteur de 6 à 9 mètres. C'est du « Royaume Fleuri » que nous viennent ces fleurs admirables, de même que le jasmin, l'azalée, la glycine. C'est aussi la Chine qui nous a donné la soie, la plus précieuse de nos fibres textiles.

II. Faune de la Chine.

@

Quoique des zoologistes instruits, persévérants, aient parcouru la Chine dans tous les sens, sa faune est encore loin d'être connue dans son entier, et chaque nouvel explorateur y découvre des espèces ignorées. Il est probable que beaucoup d'autres ont cessé d'exister pendant l'époque historique : les empiétements continuels de l'agriculture ont fini par les priver de tout refuge. Ainsi, les anciennes descriptions nous parlent du rhinocéros, de l'éléphant, du tapir, comme d'animaux vivant dans l'Empire ; on ne sait à quelles époques ils ont disparu.

La faune chinoise, telle qu'elle a pu se maintenir dans les régions montagneuses et dans les forêts des plateaux de l'ouest, est très riche, beaucoup plus que celle de l'Europe ; mais dans

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'intérieur même de la Chine on ne trouve plus que de rares espèces sauvages. De même que pour la flore, la transition graduelle se fait, pour la faune, des espèces hindoues à celles de la Mandchourie. Les singes, que l'on peut considérer comme des représentants du monde tropical dans la région tempérée de la Chine, vivent en petit nombre dans les fourrés et dans les cavernes des montagnes jusqu'aux alentours de Peking. D'après Swinhoe et Armand David, au moins neuf espèces de quadrumanes se rencontrent en territoire chinois et tibétain. Une douzaine d'espèces de félins, parmi lesquels le tigre, la panthère, et d'autres carnassiers que l'on s'attendrait à trouver seulement dans les forêts tropicales, parcourent aussi, mais en petit nombre, les régions les moins populeuses de la Chine proprement dite.

Dans son ensemble, la faune chinoise diffère beaucoup de celle de l'Europe occidentale. Ainsi, sur deux cents espèces de mammifères, on n'en compte qu'une dizaine qui soient à la fois européennes et chinoises ; encore quelques petites différences entre ces animaux de l'Orient et de l'Occident sont-elles considérées par certains naturalistes comme des caractères spécifiques.

^{p.54} Les oiseaux européens sont plus nombreux en proportion dans la faune chinoise, puisqu'on en trouve un cinquième, soit 146 sur 764, presque tous oiseaux de proie et des espèces aquatiques ; une soixantaine appartiennent aussi à la faune du Nouveau Monde.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Parmi les tortues, les sauriens, les ophidiens, les salamandres, aucun des nombreux représentants que possède la Chine n'existe en Europe. A l'exception de l'anguille, tous les poissons des fleuves et des lacs chinois diffèrent de ceux de l'Occident ; ils ont plus de ressemblance générale avec les espèces de l'Amérique du Nord. La cause de ce phénomène est la convergence des eaux fluviales de l'Ancien et du Nouveau Monde vers le vaste bassin de l'océan Pacifique, où les communications ont été plus faciles que d'une extrémité à l'autre de la masse continentale.

@

CHAPITRE SEPTIÈME

LES CHINOIS

I. [Diversité des Chinois](#). — II. [Origine des Chinois](#).
III. [Les cent familles ou familles des bak](#). — IV. [Antiquité des Chinois](#).

I. Diversité des Chinois.

@

p.55 Ce peuple chinois, tellement différent des Occidentaux, cette nation singulière, si remarquable en tout, celle qui, parmi toutes les autres, a su le mieux modifier sa flore et sa faune, forme, nous ne dirons pas une race, mais un groupe absolument distinct.

On en faisait auparavant le représentant essentiel de la race dite « mongole », bien qu'il contraste suffisamment avec les tribus nomades de ce nom ; mais cette expression, à laquelle on attachait autrefois une valeur précise, n'indique plus aujourd'hui que les rapports de voisinage entre les nations de l'Asie orientale.

La population chinoise est évidemment très mélangée, et les types les plus divers se rencontrent dans l'immense étendue de l'Empire, de Canton à Moukden et du Chañtoun au Setchouen ; mais c'est précisément le type envisagé sous le nom de mongol que l'on trouve le moins souvent représenté parmi les « Enfants de Han ».

En essayant de reconnaître dans les immenses foules du Royaume Central quels sont les Chinois moyens, considérés comme types de la prétendue race, on voit apparaître des indi-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

vidus de taille médiocre, assez gracieux de formes et grêles de membres, portés quelquefois à l'obésité, surtout dans les provinces du Nord.

p.56 Ces Chinois « typiques » ont le visage rond, les os maxillaires élevés ; la saillie des pommettes semble s'être développée aux dépens des os propres du nez, qui sont larges et aplatis, de manière à ramener vers le bas l'angle interne des paupières : de là ces yeux obliques et petits, qui sont un des traits caractéristiques des Chinois. Disons ici que, d'après Imbault Huart, les « fils de Han » naissent avec un nez qui ne diffère pas de l'européen ; mais « il faut souffrir pour être beau » : on comprime donc, on presse, on écrase patiemment, des mois durant, les os et cartilages tendres jusqu'à parfaite « beauté » de ce trait principal du visage. « Quand elles ne sont pas surveillées de près, les nourrices chinoises font la même chose aux enfants des étrangers : aussi y a-t-il beaucoup de blancs nés en Chine de parents européens ou américains, qui ont le nez légèrement aplati. » Les cheveux, de même que les yeux de Jean le « Chinois », sont toujours noirs, mais grossiers et rudes ; la barbe est rare, surtout parce qu'il est d'usage de s'épiler jusqu'à l'âge de trente ans, et l'on entrevoit à travers les poils le fond blanc, jaune ou brun de la peau, suivant les climats. La forme générale du crâne est allongée, principalement chez les citadins, tandis que les Mongols ont d'ordinaire la tête beaucoup plus arrondie. La plupart des Chinoises sont petites et menues ; celles qui s'occupent aux travaux les plus pénibles gardent la délicatesse de leurs formes. Différentes à cet égard des femmes d'Europe surmenées de travail, elles ne perdent ni la souplesse

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

du corps ni la grâce des allures ; seulement leur teint se brunit par le soleil et le grand air.

Déjà dans les anciens livres et dans les discours de Confucius il est question des contrastes qu'offrent les traits physiques et les caractères moraux entre les différentes populations de la Chine : celles du nord seraient composées de braves ; les hommes du midi auraient la sagesse et la prudence en partage ; ceux de l'est se distingueraient par la bienveillance et l'humanité ; ceux de l'ouest se recommanderaient par les mœurs fidèles et sincères.

Les voyageurs, observateurs, auteurs de ce temps-ci notent également, de province à province, les différences qui les frappent dans le type et le caractère des habitants.

Au-dessus des divergences locales, il paraît bien démontré que les Chinois septentrionaux ont plus de calme, de douceur, de politesse, de tenue, qu'ils font moins grise mine aux étrangers ; que les Chinois méridionaux, surtout les Cantonais, l'emportent en énergie, en audace, en rudesse, comme ils l'ont toujours prouvé, comme ils le prouvent encore dans la guerre ^{p.57} et dans la paix qui, pour beaucoup d'entre eux, les pirates, était ou est encore la guerre.

On s'accorde à donner la palme aux gens du Chañtong pour la valeur physique et morale. Les hommes du Chañtong, dit à peu près Archibald Colquhoun, dans sa *China in transformation*, les hommes du Chañtong l'emportent sur le reste des Chinois. La marine de l'Empire en tire ses meilleurs matelots, et sur terre ils ont diversement montré leur prouesse comme pionniers plus ou moins brigands et comme colons dans le Liaotung et la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mandchourie. A la subordination de la Mandchourie la Russie ne gagne pas seulement des territoires précieux, mais surtout le peuple guerrier, industriel, intelligent, assimilable des émigrés du Chañtoug.

Quelles que soient toutes leurs vertus, et aussi leurs défauts, il est et demeure donc certain que les Chinois des diverses provinces contrastent nettement les uns avec les autres. Ce qui fait le lien national, c'est la civilisation commune et non la race, car les éléments aborigènes du peuple se sont mêlés diversement avec des Tibétains, des Turcs, des Mongols, des Mandchoux, des Barmans, des Malais, et de nombreuses peuplades encore à demi sauvages, Si fan et Miaotze, qui n'ont pas même de désignation ethnique.

Mais voici déjà quatre ou cinq dizaines de siècles que les cultivateurs de toute origine vivant dans la vaste région naturelle du Hoang ho et du Yangtze kiang ont les mêmes destinées historiques, parlent les dialectes d'une même langue et sont devenus une même nation. Peu à peu, par l'effet du temps, maint contraste s'est effacé entre les races primitives. Mais l'opposition subsiste encore avec une singulière vigueur dans quelques provinces du midi, notamment dans le Fo'kien et le Kouang toung : les habitants de ces pays forment, pour ainsi dire, comme deux nations plus ou moins entremêlées suivant la vallée ou la montagne.

II. Origine des Chinois.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Où naquit cette civilisation première qui, d'éléments nombreux, finit par constituer, d'une part, la grande nation chinoise, tandis que, d'autre part, d'après maints anciens auteurs dont l'erreur est désormais démontrée, elle aurait fourni à la race blanche même ses premiers éléments de culture ?

A cette question le Chinois peut répondre en toute ^{p.58} vraisemblance que c'est du nord-ouest que lui vint la lumière, à travers le désert du Gobi, « qui, à ce moment-là, peut-être, n'était pas un désert ».

Il est très probable en effet que cette vaste région de la « terre jaune », située principalement au nord du Hoang ho, exerça une influence capitale dans l'histoire de la civilisation des peuples de la Chine. Nulle part dans le monde il n'existe en un seul tenant une aussi grande étendue de terres d'une culture facile : sur un espace égalant en superficie une fois et demie la France, le sol est partout léger, friable, propre à la culture des plantes nourricières ; seulement les sommets de quelques montagnes apparaissent au-dessus de cette terre jaune, que la charrue pourrait transformer entièrement en un champ de céréales tel qu'il n'y en aurait pas de pareil au monde.

Ainsi des millions, et encore des millions de paysans ont trouvé facilement leur subsistance dans cette ample contrée, où de plus ils avaient l'avantage d'être protégés contre les nomades des alentours par les ravins et les défilés d'érosion, qui font de la contrée un labyrinthe inaccessible aux étrangers. Cette région de la terre jaune, Hoang tou en chinois, était donc des plus favorablement situées pour une société se développant normalement en paix.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A mesure que se desséchaient les lacs de l'Asie centrale et que le désert empiétait sur les cultures, les populations, refoulées des pays de l'ouest, où elles s'étaient trouvées en rapports continus avec des Chaldéens, des Hindous, des Persans, descendaient vers le Hoang tou, portant avec elles leurs connaissances et leurs industries. Chaque vallée fluviale devenait un chemin pour la civilisation du peuple d'agriculteurs ; de proche en proche, la culture, le langage, les mœurs, les arts se propagèrent du nord au sud dans toute la contrée qui est devenue la terre chinoise.

Si, parmi les points cardinaux, les Chinois donnent la prééminence au sud, si leurs chars d'honneur sont tournés vers le midi et s'ils cherchent leur méridien magnétique en regardant vers le pôle austral de leurs boussoles, la raison en est peut-être à ce que le mouvement de migration et la marche de la civilisation chinoise se sont faits principalement dans ce sens.

C'est ainsi qu'aux États-Unis les progrès incessants de la colonisation à l'occident des Alleghanies avaient donné à l'horizon du couchant une sorte de supériorité mystique : « C'est à l'ouest que nous guide l'étoile de l'Empire ! » répétèrent longtemps les Américains du Nord.

III. Provenance occidentale de la civilisation chinoise : les cent familles.

@

p.59 La science vient de le démontrer, sans contestation possible : non seulement la civilisation chinoise n'a pas fourni le germe de la civilisation occidentale ; mais tout au contraire c'est

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'Occident, en ce cas spécial, l'Occident de l'Asie, notre « Asie Mineure », qui donna le levain de fermentation à la communauté du Hoang ho destinée à devenir le Grand et Pur Empire.

Le nom de Bak Sing, que les Chinois attribuent aux fondateurs de leur Royaume Fleuri, se traduit unanimement chez eux par « les Cent Familles », mais il signifie tout aussi bien « les Familles des Bak ».

Et ici nous touchons au vif des origines de la civilisation chinoise, dont Terrien de la Couperie a définitivement démontré la provenance occidentale dans des ouvrages d'une science sûre, d'une pénétration merveilleuse — œuvres d'ailleurs de forme incohérente, de style diffus et confus.

Les chroniques de la Chine, dans leur partie semi-historique, semi-mythique, ne remontent guère au delà de quarante siècles, à l'époque de l'empereur Yu, auquel on attribua naturellement, comme à un Hercule, toutes les actions héroïques, tous les faits mémorables, et toutes les inventions, comme à un Dieu ou demi-Dieu. Ce dut être à peu près à cette époque-là que les émigrants occidentaux, porteurs de l'avenir, tirent leur entrée dans le Royaume Fleuri par les frontières du nord-ouest. Ils y trouvèrent probablement des villes, des tribus, des nations, des richesses, tout comme les Romains en Gaule.

Donc, Bak Sing, les Cent Familles ou les Familles des Bak, les Chinois appellent ainsi les fondateurs de leur histoire, de leur société. « Cent Familles » peut-être, parce que les nouveaux venus se groupèrent en communes analogues aux *Hundreds* des Anglo-Saxons.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mais, d'après Terrien de la Couperie, le nom des Bak est vraiment un nom propre. Il représente un peuple des Bali, qui vivait autrefois en Chaldée, sur le bas du fleuve de l'Euphrate, et qui, dans ses diverses stations sur la route de l'Orient, aurait laissé son ethnique à un grand nombre de villes et de lieux. Tels Bag-dad, Bag-istoun ou Bisoutoun, le lieu de la fameuse inscription trilingue de Darius, fils d'Histaspas, Bak-tyari, Bac-tros, Bac-triane. Les Bak seraient le même peuple que les Sag-gigya ou les « Hommes à tête noire » dont parlent aussi les annales chaldéennes, et dont le nom se retrouve en Chine dans celui de Limin, « race à cheveux noirs » que les Chinois s'appliquent volontiers.

p.60 Suivons l'itinéraire que Terrien de la Couperie trace aux Bak de la plaine potamique de Chaldée.

Ils seraient, ou ils sont d'abord montés dans la Susiane, où ils seraient ou sont restés longtemps sous la puissance de rois portant le titre de Nakhonte.

Puis ils auraient ou ont émigré plus à l'est, dans le pays qui aurait ou a reçu d'après eux le nom de Bactriane.

Ensuite et enfin, par petits groupes ils auraient ou ils ont franchi les Pamir pour redescendre dans le pays des Cinq Fleuves, la Kachgarie de nos jours, et gagner peu à peu la contrée qui est maintenant la province du Kansou : la nature du climat, vraisemblablement plus humide alors qu'aujourd'hui, aurait ou a facilité le mouvement de migration.

Le nom du chef Nakhonte sous lequel se serait ou s'est accompli cet exode se retrouve en chinois sous la forme de Naï

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Hoangti. Et c'est quarante-deux siècles exactement qui se seraient ou se sont écoulés depuis que le peuple de la Mésopotamie occidentale aurait ou a pénétré dans le bassin de la Mésopotamie orientale.

Il est certain que les savants peuvent contester les détails et les dates précises, l'itinéraire du voyage et le sens des mots transcrits par Terrien de la Couperie ; mais ce que l'on ne saurait contredire, c'est le fait même de l'immigration de nombreux colons venus des bords de l'Euphrate à ceux du Hoang ho et portant avec eux une civilisation qui se greffa victorieusement sur la civilisation nationale. A cet égard les preuves recueillies ne peuvent laisser aucun doute : c'est par centaines que Terrien les énumère. En voici quelques-unes.

L'écriture chinoise dont on se servait à cette époque n'était autre que l'écriture cunéiforme telle qu'on la retrouve sur les monuments de Ninive et sur la haute paroi de Bisoutoun. L'expression dont on fit usage dans le Royaume Fleuri pour désigner ces caractères est le terme de « griffes d'oiseau ». Les signes furent d'abord identiques, mais la différence des matériaux employés leur fit bientôt changer de forme : au lieu de graver sur la pierre, les Chinois apprirent à peindre sur des fragments de bambous, et peu à peu les lettres eurent à subir une évolution qui les transforma entièrement ; mais on a constaté toute la série des transitions, aussi bien dans la forme que dans le sens des lettres.

Les apports les plus évidents, où l'on ne saurait voir l'effet d'une simple coïncidence dans l'évolution générale, se retrouvent

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dans les connaissances mathématiques et astronomiques des Chinois. Les anciens Dak avaient appris des ^{p.61} Chaldéens à préciser la longueur de l'année solaire ; ils la divisèrent comme eux en douze mois et en quatre saisons, auxquels ils donnèrent des noms d'un symbolisme analogue. Ils partagèrent ainsi qu'eux les mois en subdivisions de sept jours et de cinq jours et leurs heures firent aussi quotidiennement deux fois le tour du cadran. Ils connurent également la période astronomique du nombre d'or, des dix-neuf ans, période indiquant le retour d'une coïncidence de marche entre le soleil et la lune, et que l'on crut longtemps avoir été découverte par les Grecs — mais que l'on sait maintenant être du fait des Chaldéens.

Et que d'autres ressemblances intimes ! Les Chinois observèrent les étoiles à leur passage méridien au moyen d'instruments analogues à ceux des astronomes de Chaldée, et ils professèrent les mêmes théories au sujet des planètes qu'ils symbolisèrent par les mêmes couleurs ; ils surent calculer le retour des éclipses et leurs annales astronomiques signalent une éclipse de soleil qui eut lieu il y a quatre mille cinquante ans. Les uns et les autres désignèrent par des synonymes les Pléiades, l'Étoile Polaire, la plupart des signes du Zodiaque. Ils usèrent des mêmes poids et mesures, ils eurent la même échelle de musique, les mêmes systèmes décimal et duo-décimal, les mêmes nombres sacrés pour les calculs de magie et les cycles d'années, enfin les mêmes points cardinaux, mais disposés d'une autre manière, comme si l'on avait fait tourner la rose des vents, le nord se trouvant toujours placé à l'endroit où nous avons l'habitude d'indiquer l'ouest : or, les découvertes récentes des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

assyriologues ont montré que diverses populations de la Mésopotamie déplaçaient de la même façon leur table des points cardinaux.

En admettant donc, ce dont il ne convient plus de douter, que les Bak modifièrent le peuple du Hoang ho comme les Grecs l'Italie, et les Romains la Gaule, les dits Bak n'apportèrent pas avec eux l'écriture et les sciences seulement, mais aussi les arts et les métiers. Ils connaissaient les métaux nobles et savaient les fondre ; ils fabriquaient des bateaux de cuir, ils harnachaient deux chevaux de front à leurs chariots de guerre, ils reproduisaient des figures sur leurs poteries et leurs vases de métal. Tout cela ils l'apprirent aux Chinois.

Ils leur apportèrent aussi, naturellement, des légendes que les « fils de Han » accommodèrent à leur manière, notamment celle du déluge.

Enfin ils arrivèrent avec le plus précieux des grains, avec le froment nourricier.

Ainsi l'histoire du monde est redevable à des savants ^{p.62} pénétrants, et à Terrien de la Couperie plus qu'à n'importe lequel d'entre eux, de ce fait capital dans les annales de l'humanité : les deux plus grandes civilisations des hommes, si diverses, et même à un certain point contradictoires entre elles, ont toutes deux une même origine, au pays des Chaldéens contemplateurs du ciel étoilé.

IV. Antiquité des Chinois.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Comme celles de l'Europe, les populations de la Chine ont eu leurs âges de pierre, de bronze, de fer, et les collections de l'Extrême Orient renferment des instruments et des objets de toute espèce, semblables à ceux des périodes paléolithique et néolithique de l'Occident. Sladen a rapporté du Yunnan plusieurs haches en jade. Comme en Europe, ces armes d'autrefois sont des « pierres de foudre », des traits lancés par le dieu du tonnerre. Les Chinois ont divisé les âges antérieurs à la civilisation actuelle en trois époques correspondant à celles de nos archéologues : « Fu hi, disent-ils, fabriquait des armes en bois ; celles de Thin ming étaient en pierre, et celles de Chi yu en métal » ; mais lorsque les armes de fer étaient déjà connues, les flèches de pierre étaient encore considérées comme ayant une vertu symbolique, et dans les mains du souverain elles étaient tenues pour un insigne de la royauté. Jusqu'au XII^e siècle de l'ère ancienne, les empereurs de Chine recevaient en tribut des têtes de flèches en pierre, et longtemps encore après cette époque, les tribus sauvages qui vivent à l'occident de l'Empire se servaient d'armes de cette espèce. Les Chinois ont encore dans leur écriture un caractère particulier qui signifie « pierre à fabriquer des pointes de traits ».

La nation chinoise a passé par une série de progrès correspondant à ceux des nations civilisées des autres parties du monde ; seulement, ces premières évolutions ont été terminées plus tôt dans le « Royaume Fleuri », après qu'il eut reçu du peuple errant des Bak le principal ferment de sa civilisation.

Ces habitants de l'Europe occidentale, aujourd'hui très outrecuidante, et comme folle d'elle-même, étaient encore en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pleine sauvagerie lorsque les Chinois, il y a quatre mille ans, écrivaient déjà leur histoire.

En dépit des pauvretés de style et de pensée, malgré le fatras des redites, le corps des annales chinoises est le monument d'histoire le plus authentique et le plus complet que possède l'humanité. Pour l'ancienneté des chroniques et la ^{p.63} certitude des faits qu'on y rapporte, aucun peuple ne possède un trésor comparable à celui que les historiographes ont légué au peuple chinois, encore que jadis l'empereur Tsin-chi Hoangti, « voulant que le monde commençât avec lui, que tout le passé fût enveloppé dans un oubli éternel », ait condamné au feu tous les livres gravés jusqu'à son avènement, sauf, dit-on, ceux qui traitaient de la divination, de l'agriculture et de la médecine. Mais l'ordre du souverain ne put être exécuté *ex æquo* dans tout l'Empire, et nombre de volumes, d'une manière ou de l'autre, échappèrent à la proscription.

Vicissitudes politiques, phénomènes de la nature, événements de toute espèce sont également enregistrés dans ces chroniques du temps passé de la Chine, et la science doit utiliser avec d'autant plus de confiance ces annales régulières et précises que des observations astronomiques, faites à diverses époques et racontées dans ces documents, permettent d'en contrôler les dates sous les vingt-deux dynasties auxquelles a obéi ce grand pays durant les quatre mille années de son histoire à nous connues.

@

CHAPITRE HUITIÈME

LA LANGUE CHINOISE

I. [Monosyllabisme et pauvreté du chinois : le ching.](#) — II. [Écriture idéographique.](#) — III. [Lente transformation du chinois.](#) — IV. [Littérature chinoise.](#) — V. [Patois chinois.](#)

I. Monosyllabisme et pauvreté du chinois : le ching.

@

Quoique policés depuis tant de siècles, bien avant l'époque où les Occidentaux commencèrent à émerger de la barbarie, les Chinois se distinguent parmi tous les peuples civilisés par la forme encore rudimentaire de leur langage : ils sont restés à cet égard dans une période de développement qui, chez les Aryens et les Sémites, appartient à la période préhistorique.

Qu'il soit faux ou vrai qu'on reconnaisse dans certains monosyllabes chinois d'antiques polysyllabes réduits par la contraction, les fils de Han ne possèdent, peu importe quel dialecte ils parlent, au midi comme au nord, qu'un petit nombre de mots, tous unisyllabiques, n'exprimant qu'une idée générale et ne prenant de sens déterminé que dans la phrase : c'est le discours qui, en les rangeant à la suite les uns des autres, suivant certaines règles de position déterminée, en fait des noms, des adjectifs, des verbes ou des particules. La grammaire se réduit à une syntaxe, ce dont les gens du Royaume Fleuri ne sauraient trop se féliciter, si, comme le croit Guillaume de Humboldt, l'absence de grammaire augmente la sagacité de la nation chinoise, parce que là où il n'y a pas de règle, il faut raisonner chaque cas. En réalité la règle de position des mots est

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

bien une règle ; mais il est certain que l'éducation ^{p.65} nécessaire pour arriver à la science parfaite du placement des mots dans le discours donne à l'esprit une singulière finesse, et contribue à faire des lettrés d'admirables diplomates (Pouvourville).

Il se trouve que de tous les dialectes parlés et écrits en Chine, le plus pauvre est celui dont on use dans la capitale du Milieu, à Peking, le langage dit « mandarin », le *Kouan hoa* : il ne dispose, d'après Wade, que de 420 monosyllabes différents, de 460 d'après Wells Williams. Les dialectes de Changhaï et de Ningpo se rapprochent du langage mandarin et ne comprennent guère plus de mots ; mais le dialecte de Souatoou, que l'on parle dans la partie sud-orientale de Kouangtoug, a 674 monosyllabes, d'après Goddard, et celui de Canton même en possède 707. Le dictionnaire de Maclay et Baldwin en énumère à Foutchsou 928, dont quelques-uns sont très rarement employés. Le dialecte le plus riche de la langue chinoise est celui de Tchangtcheou, près d'Amoï ; d'après Medhurst et Douglas, ses 846 mots en forment plus de 2 500, grâce à la diversité des intonations, qui sont, en parole chinoise une sorte d'accent tonique bien plus compliqué que celui qui régit nos langues occidentales.

En effet, la pauvreté de leur idiome en mots de prononciation différente oblige les Chinois, de même que tous les autres peuples parlant une langue monosyllabique, à changer le sens du mot, suivant l'intonation avec laquelle ils le prononcent. Le *ching*, c'est-à-dire la modulation en ton neutre, majeur ou mineur, décide de la signification précise du monosyllabe dans la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

conversation : c'est certainement le trait le plus caractéristique de ces idiomes singuliers.

Cette prononciation avec modulation chantante a toujours pour les Européens quelque chose de vague, d'indécis, et varie singulièrement de province à province, même en des villes rapprochées les unes des autres. Ainsi, le caractère qui se traduit en français par le mot « enfant » et qui se rencontre dans un grand nombre de noms géographiques, se prononce *ts* dans la Chine du nord ; à Canton, il devient *tz* ou *dz* ; à Macao, il se change en *tchi*. Le sens de « deux » est exprimé par un seul caractère ; mais, sans aller jusqu'en Corée, au Japon, en Cochinchine, où la prononciation est encore différente, on entend pour ce mot les sons divers de *öl*, *orl*, *oul*, *ourh*, *'rh*, *lur nge*, *ngi*, *je*, *ji*, *e*, *i*. De même, la plupart des mots homophones subissent des changements analogues de sons. C'est principalement dans le dialecte de Fo'kien que les sons semblent se confondre, au désespoir de l'étranger surpris à chaque mot : il cherche vainement à distinguer entre *l*, *m* et *b*, entre *h* et *p*, entre *ien* et *ian*, *an* et *in*.

p.66 La variété de prononciations, ajoutée à la pénurie des mots, donne au ching une valeur prépondérante pour la différenciation des idées : de là vient que le Chinois attache beaucoup plus d'importance à la tonalité qu'à la prononciation alphabétique des sons.

C'est ainsi, par exemple, que le caractère qui signifie « eau » peut se dire *sui*, *chui*, *ch'ui*, *ch'oui*, ou même *tchvui*, et tout le monde le comprendra, pourvu qu'on sache le prononcer avec le

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

ton ascendant qui lui est propre, tandis que le mot *sui*, prononcé dans un ton descendant, n'est compris de personne.

La gamme des mots ne comprend pas seulement la tonalité montante et la tonalité descendante : Morrison et Rémusat énumèrent quatre tons ; de Guignes en reconnaît cinq ; Medhurst en trouve sept, et, si l'on comprend l'ensemble des dialectes. il faut admettre l'existence de huit tons, une octave complète, puisque chacun des ching que marque Rémusat a ses deux variantes. En tenant compte de toutes les nuances délicates du langage, on pourrait porter à douze, et même au delà, le nombre des intonations employées dans la conversation des gens du Fo'kien. Les syllabes ne sont pas seulement longues ou brèves : on les distingue en longues sourdes, longues montantes, brèves interrogatives et brèves tombantes.

Chaque mot a sa modulation propre ; il faut appliquer la gamme à la conversation, comme le fait un musicien en chantant des syllabes. M. Léon de Rosny voit dans le parler chinois l'indice de l'origine commune du langage et du chant. La prière, qui rappelle dans le Royaume Central, comme partout ailleurs, les formes archaïques du langage, est toujours une cantilène. Et de même les enfants étudient à haute voix en chantant.

Phénomène qui paraît inexplicable au premier abord, et qui pourtant s'explique de lui-même fort aisément, cette langue concise en théorie à l'extrême limite du possible, ne l'est aucunement en pratique. L'abbé Jean Carreau nous déduit fort clairement le cas :

« En Chine, la langue du peuple est courante et facile, mais forcément prolix et verbeuse sous peine d'être incompréhen-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sible. Pour exprimer les besoins ordinaires de la vie, ce sont toujours les mêmes phrases stéréotypées dans la bouche de tout le monde, une série de clichés, de vraies ritournelles que toute la nation sait par cœur. Mais sortez de ce cercle ordinaire d'idées familières, c'est une langue ennuyeuse à parler, surtout pour un étranger, car très souvent, en parlant avec les Chinois, il lui arrive à l'esprit une idée simple, représentée dans sa langue maternelle par un seul mot, mais qui, pour être plus ou p.67 moins bien comprise par des auditeurs chinois, même intelligents, a besoin d'être délayée en une ou même plusieurs phrases. Cela arrête tout l'élan du discours. On dirait une suite de parenthèses sans cesse fermées et sans cesse ouvertes. Ce qui rend la langue chinoise parlée forcément prolix, c'est le grand nombre de mots homophones qu'elle possède. Pour rendre toutes les idées qui peuvent hanter le cerveau humain, elle n'a que 480 sons à son service ; d'où il résulte qu'une multitude innombrable d'idées sont exprimées par des mots ayant à l'oreille un son parfaitement identique. Pour les différencier les uns des autres, il a donc fallu les spécifier en accolant à chacun d'eux un autre mot, ou synonyme ou explicatif. Ce défaut de la langue parlée disparaît dans la langue écrite, parce que quarante caractères qui, je suppose, offriront à l'oreille le même son, offriront cependant aux yeux quarante images différentes. Mais ici on n'évite Charybde que pour tomber en Scylla. La langue parlée était ennuyeuse à force d'être prolix : la langue écrite est ennuyeuse à force d'être concise : on dirait que les Chinois ont voulu faire payer à celle-ci le verbiage excessif que leur imposait celle-là ; ou plutôt on dirait qu'en formant leur langue écrite, tout l'effort de leur esprit s'est porté sur un seul point, à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

savoir de pouvoir offrir à l'œil une image différente pour exprimer une idée différente ; et que, tout entiers au bonheur de l'avoir trouvée, ils l'ont jetée là brutalement dans une colonne au-dessus ou au-dessous d'autres images de même genre, sans se préoccuper de les relier étroitement les unes aux autres par ces petits nœuds que nous appelons, nous, Européens, préfixes ou suffixes ; nœuds qui par eux-mêmes ne sont rien, mais qui cependant répandent une si grande clarté dans la phrase, en indiquant les genres, les nombres, les temps et l'influence mutuelle des mots les uns sur les autres. Certes, pour exprimer des idées morales, la langue chinoise est belle dans sa majestueuse simplicité : tout y est muscle et nerfs ; chaque phrase est comme un bloc de granit au grain tellement serré que le ciseau ne saurait y mordre pour en détacher le moindre éclat. Mais elle a les défauts de ses qualités ; elle est d'un vague et d'une obscurité effroyable,... en tout et pour tout, mais principalement quand on veut la faire entrer dans le cercle des principes abstraits, dans le monde des sciences exactes....

Il est bien certain que la langue chinoise mérite le nom d'imparfaite à un rare degré.

La « concurrence vitale » la menace de rudes épreuves.

II. Écriture idéographique.

@

Ainsi, grâce aux intonations diverses, les habitants du « Grand et Pur Empire » peuvent obtenir des milliers de significations avec les centaines de mots qu'ils possèdent, mais le langage n'en reste pas moins insuffisant à exprimer

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'ensemble des idées, et la civilisation chinoise a dû appeler l'écriture à son aide, une écriture synthétique, ne désossant pas les mots, comme le fait la nôtre.

Le dictionnaire de Kanghi, qui est classique, contient 44 449 caractères différents représentant chacun un groupe de significations distinctes : c'est ainsi que plus de 150 signes, figurant chacun une série particulière d'idées, se lisent également /. Les mémoires philosophiques, les ouvrages de haute littérature ne sont compris que par des lettrés, et lorsque la conversation s'élève au-dessus des banalités ordinaires, les interlocuteurs doivent recourir au pinceau pour figurer les signes correspondant à leurs idées.

En réalité les Chinois n'écrivent pas, ils peignent. Le verbe qu'on applique parfois aux calligraphes, quand, peinture à part, on dit d'un homme qu'il « peint bien » a chez le Chinois une valeur littérale.

Leur représentation de la pensée est donc idéographique, ou pour mieux dire hiéroglyphique, après avoir été purement représentative, et ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher l'écriture phonétique, encore moins l'écriture commode, rapide, et, comme on dit, cursive.

On ignore la date de l'invention de cette écriture, certainement très ancienne. Les Chinois la font remonter au temps de leurs plus antiques empereurs, c'est-à-dire à l'ère mythique, à 2 700 ou 3 000 avant notre ère.

Quand l'écriture apparut, disent les historiens de Chine,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« les cieux, la terre et les dieux, tout s'agita ; les habitants de l'Enfer pleurèrent toute la nuit, et les cieux, en signe de joie, firent pleuvoir du grain mûr. Dès l'invention des signes, le cœur humain commença ses machinations, les histoires fausses, les mensonges augmentèrent de jour en jour, les procès et les emprisonnements « fleurirent », le langage spécieux et artificiel amena la confusion dans le monde : c'est pourquoi les ombres des morts pleurèrent durant la nuit. Mais aussi, de l'invention de l'écriture procédèrent la politesse des relations sociales et la musique ; la raison et la justice se manifestèrent, la sociabilité régna, la loi fut fixée. Les gouverneurs eurent des textes pour les guider, les lettrés eurent des autorités à vénérer : c'est pourquoi les cieux charmés laissèrent tomber des grains mûrs.

p.69 Ni l'étudiant des classiques, ni l'historien, ni le mathématicien, ni l'astronome n'auraient pu faire quoi que ce fût sans l'écriture. Et s'il n'y avait pas un langage écrit pour tenir compte des événements, alors les ombres pourraient pleurer en plein midi, et des cieux il pleuvrait du sang.

En somme, à peu près ce qu'Ésope disait de la langue.

Et c'est bien le cas en Chine plus que partout ailleurs, car, sans nul doute, cette écriture si compliquée, qu'il faut des années pour acquérir à peu près, ce justaucorps qui étouffe la langue et l'empêche de se développer librement, a fait le plus grand tort à l'indépendance et au développement de la pensée chinoise, il l'a figée, comme les bandelettes arrêtaient la croissance des pieds des « filles de Han ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mais sans nul doute aussi c'est bien ce dictionnaire aux 45 000 signes qui a le plus agi pour la durée de la nation.

Au-dessus des idiomes et patois, il a maintenu la langue nationale, parce qu'il représente, non pas des sons, qui peuvent varier et varient de province à province, de canton à canton, de montagne à vallée, mais des mots dont le son n'importe guère, puisque la représentation s'en impose à l'œil et non pas à l'oreille.

Dans la langue ainsi fixée, il n'a pas pu se produire à la longue de décomposition, comme le passage du latin aux langues romanes, ni de contradiction entre la langue parlée et la langue écrite, comme il appert à l'orthographe du français, de l'anglais, du russe. Les sons peuvent varier, du tout au tout ; il en est des mots écrits, des caractères chinois comme des chiffres sous lesquels tout homme au monde comprend la valeur même dans les langues les plus différentes. Un Cantonais, un homme du Fo'kien lit un caractère de la langue officielle, et sous ce caractère il range docilement l'idée qui s'en dégage et qu'il exprime, lui, par un autre son que l'homme de Peking.

« Chaque caractère chinois, dit F. Farjenel, est un petit dessin qui a la prétention (ajoutons : non justifiée) de peindre les objets et de représenter le mieux possible les idées, au moyen de plusieurs espèces de caractères : les figuratifs, les indicatifs, les inverses, les idéo-phonétiques et les métaphoriques... ; les figuratifs ne sont que la reproduction graphique des objets eux-mêmes. Dans l'écriture hiéroglyphique primitive, le dessin était assez fidèle : un cercle représentait le soleil ; une langue,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

la bouche ; deux jambes, un homme, etc. Avec les transformations nécessitées par le besoin d'une ^{p.70} écriture rapide, ces dessins ont perdu de leur exactitude, les images sont devenues des signes conventionnels. Pour exprimer des idées non susceptibles de représentation graphique, ce sont également des figures conventionnelles qui composent les caractères ; mais dans les caractères d'origine la plus pure, l'écriture chinoise se rapproche le plus possible du symbolisme figuratif. Ainsi, par exemple, le caractère *tsiou*, qui exprime l'idée de tristesse, de mélancolie, se compose de deux éléments : l'image de l'automne et celle du cœur ; la tristesse mélancolique est ainsi dépeinte par une très poétique image, l'automne du cœur.

Bien peu de caractères chinois éveillent d'eux-mêmes l'idée de ce qu'ils sont censés peindre.

Qui reconnaîtrait, par exemple, à la simple vue, une image aussi peu fidèle que celle qui a la prétention de représenter les dents, *tchi* ? on peut la comparer à une cage carrée surmontée d'un toit avec deux « cheminées, garnie de barreaux sur lesquels deux oiseaux sont perchés ».

Qui devinerait une flûte, *go*, dans les dix-sept traits, pas moins, qui nous mettent sous les regards « une maison avec quatre petites fenêtres, et au-dessous quatre colonnes de support » ?

On n'est donc pas aidé, dans l'étude de l'écriture chinoise, par une conformité visible entre le mot et l'objet. On est comme dans une forêt obscure, « alambiquée », en labyrinthes, où l'on ne se reconnaît qu'à force de temps et d'erreurs.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il y a du vrai dans cette observation d'Eugène Simon que :

« l'écriture chinoise étant idéographique, et chacun des signes de cette écriture ne représentant pas seulement une lettre, comme dans les alphabets phonétiques, ni même un mot, mais une idée, un Chinois qui apprend à lire ou à écrire ne remplit pas sa mémoire de mots seulement, mais d'idées qu'il doit expliquer, commenter ou comparer : ce qui ne peut que hâter le développement de son intelligence.

Grand avantage, peut-être, mais trop chèrement acheté !

Les caractères se chiffrent par dizaines de milliers ; le dictionnaire dit *Tzen wei* en contient 33 000 environ, celui de l'empereur Kang-hi près de 44 500, a-t-on dit plus haut, et il ne les contient pas tous. Il peut y en avoir en tout 50 000, quelques-uns des plus compliqués, ayant jusqu'à quatorze traits, sinon dix-sept, dont un certain nombre appartiennent à l'un quelconque des 214 signes fondamentaux qu'on appelle des clés, les autres servant à modifier dans un certain sens l'idée générale comprise dans ladite clé.

Sur ce total extrême de 50 000 signes, beaucoup ne sont ^{p.71} plus en usage ; ils ont plus ou moins passé de mode et l'on n'en a cure ; ils font partie de l'histoire plus que de la réalité courante.

On estime que 5 000 signes suffisent très amplement dans la pratique ordinaire ; avec 4 500 on réussit à imprimer, disons à graver, une bible complète. L'imprimerie chinoise du gouvernement allemand, considérée comme pourvue au delà du besoin, possède 10 000 caractères. C'est beaucoup plus que n'en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

connaît en moyenne un bon compositeur chinois, qui ne les prend pas à la volée dans sa casse : chacun d'eux « représentant à la fois une idée, une syllabe, un son et un ton, on les lui désigne oralement »..

Tout cela est déplorablement compliqué, à l'inverse sinon de la raison, tout au moins de la commodité, et « colossalement » éloigné de l'idéal moderne, qui est celui d'une sténographie intensive. Et c'est par des « trucs » seulement que l'on peut se servir de cette « idéographie » en certaines choses civilisées, télégraphiquement par exemple.

D'où vient l'extrême pauvreté de l'appareil phonétique des Chinois, comparé à la multitude des choses qu'il importe d'exprimer dans une langue civilisée ? D'aucuns l'attribuent à la culture hâtive de la nation, dont la langue aurait été fixée trop tôt par les scribes du gouvernement et les puristes des académies. Peuple de laboureurs pacifiques et faciles à discipliner, les Chinois n'ont pas su rompre les barrières que le parler officiel opposait aux libres transformations de la langue. Par l'idiome ils sont restés dans l'enfance, et combien la pensée elle-même a-t-elle dû souffrir de cet arrêt de développement imposé par le respect du beau langage, et jusqu'à un certain point comparable à l'atrophie des pieds des Chinoises par la compression des douloureuses bandelettes !

Les missionnaires bouddhistes qui convertirent les Chinois à leur religion, tentèrent à plusieurs reprises d'introduire dans le pays l'une ou l'autre des écritures phonétiques de l'Hindoustan, dérivées de l'alphabet sanscrit.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ces diverses tentatives n'eurent aucun résultat sérieux. De même, des missionnaires ont employé l'alphabet latin pour écrire des chants, des prières ou des versets pieux que les convertis apprennent par cœur et dont le sens leur a été expliqué d'avance. Mais, à moins d'être surchargés de points, de traits, de barres, d'accents et de signes de toute espèce, et d'être en conséquence plus difficiles à comprendre que les caractères actuels, les lettres des alphabets phonétiques, très utiles pour le langage usuel, ne peuvent servir à la langue vraiment littéraire.

p.72 Les Chinois entendent les sons autrement que les Européens ; ceux-ci n'ont pas non plus l'oreille faite aux intonations chinoises et les reproduisent d'une manière certainement erronée.

Les Chinois du centre et ceux de l'est, qui adoucissent tous les sons et ne possèdent pas, comme leurs compatriotes du nord et comme les gens du Yunnan, le son r aspiré, sont obligés de prononcer *Folansi* ou *Folansai* pour « Français ». *Tekue* pour *Deutscher* « Allemand » et *Belihien*, *Milihien* ou *Milikien* pour « Américain », et les étrangers établis dans le pays leur rendent la pareille avec usure pour la prononciation des mots indigènes. Il faut ajouter que dans le langage courant les Chinois simplifient ces longs mots étrangers difficiles à prononcer : pour eux les Français sont des *Fa*, les Anglais des *Ying*, les Allemands des *Pous* et les Russes des *Ou*. (A. Ular.)

III. Lente transformation du Chinois.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Du reste, ces noms mêmes de Folansi et de Belihien, entrés désormais dans la langue chinoise, sont une preuve qu'une transformation s'accomplit graduellement et que l'idiome s'enrichit sans cesse de mots polysyllabiques, termes abhorrés des puristes mais qui n'en ont pas moins acquis le droit d'usage et qui réagissent sur la manière de penser des Chinois en la rapprochant de celle des Occidentaux. Déjà de nouveaux composés se forment, non seulement pour les substantifs, mais aussi pour les verbes, par l'union de deux monosyllabes, dont le sens se trouve ainsi précisé : c'est ainsi que « proche-éloigné » prend la signification d'« éloignement » et que « parents » naît des mots ayant le sens de « père-mère ». De même, les termes qui naissent par centaines dans toutes les villes ouvertes au commerce d'Europe afin d'indiquer les objets ou d'exprimer les idées d'importation étrangère prennent peu à peu droit de cité : tels sont les polysyllabes de « vapeur-air-voiture », ayant le sens invariable de locomotive, de « vapeur-air-bateau », « air-natation-vapeur », « discussion-douceur-gouvernement », signifiant respectivement « bateau à vapeur », « ballon », « république ». Il suffit que les assembleurs de ces mots aient dans l'esprit une bonne définition de l'objet ou de l'idée à nommer en ce nouveau chinois non monosyllabique et, comme tel, tranchant très vivement sur l'ancien.

D'après les lois et les rites, l'empereur de Chine, il est vrai, a droit de vie et de mort sur les « caractères », en ce sens qu'il ^{p.73} décide souverainement comment, de quels traits, et de combien doit se composer tel ou tel d'entre eux, et qu'en certains cas il a pu défendre d'écrire certains monosyllabes de telle ou telle

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

manière. Mais il ne peut rien et de moins en moins pourra-t-il quelque chose contre le torrent qui entraîne la langue vers la création de nouveaux mots pour la légitime expression de nouvelles idées.

Mal accueillis par les admirateurs du bon vieux temps, ces mots composés sont employés dans le langage oral et même dans les ouvrages populaires : ils font partie du *sô-ouen*, style usuel qui transforme le noble idiome monosyllabique de Confucius et qui se prête mieux que les autres dialectes aux poésies populaires, aux contes, aux comédies. Les changements qui s'accomplissent dans nos langues aryennes pendant la période préhistorique, s'opèrent maintenant sous nos yeux dans la langue chinoise, et ce phénomène, dans lequel maint Chinois morose, loueur du temps jadis, doit voir un indice de décadence irrémédiable, qu'est-il, sinon le témoignage d'un renouvellement continu ?

Sans la contrainte de l'étroite prison où l'écriture idéographique a muré la langue chinoise, l'idiome des hommes du Grand et Pur Empire se serait bien certainement développé avec une tout autre opulence, en tout cas il ne serait plus uniformément monosyllabique. Bien avant l'arrivée des Européens qui les a forcés à créer des mots composés, faits en apparence de deux, de trois mots, mais n'en formant réellement qu'un (toute écriture à part, s'entend), les Chinois avaient déjà nombre de termes réellement polysyllabiques sous apparence monosyllabique.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

En quoi diffère, par exemple, de tel de nos longs mots français, espagnols ou allemands une expression telle que celle de *tséou-tao-ti-jen* ? Qu'on oublie qu'il faut quatre caractères indépendants pour l'écrire, qu'on supprime les traits d'union et l'on aura, dans la vérité des choses, un quadrisyllabe tout pareil aux nôtres. « La première syllabe, dit Farjenel, correspond à l'idée de marche, la seconde à l'idée de chemin, la troisième est un signe de rapport, la quatrième signifie homme, et le tout représente immédiatement à l'esprit le mot de voyageur. »

On dit que l'acquisition de l'anglais est très facile parce que l'anglais n'a pas de grammaire : très aisé alors le chinois parce qu'il en a bien moins encore ; qu'il n'a ni genre, ni nombre, ni parties du discours, ni déclinaisons, ni conjugaisons, ni modes, ni temps, bref rien ; que le même mot y est ^{p.74} substantif, adjectif, verbe, adverbe suivant sa position dans la phrase.

Savoir ces règles de position et ce minimum de syntaxe, arriver à déterminer quel son, quel caractère de la phrase ou du membre de phrase représente l'action ou l'état, autrement dit, quel est le verbe, c'est être maître de la langue du « peuple aux cheveux noirs », qu'on parle assez aisément au bout d'un temps assez court. L'écrire couramment c'est autre chose : toutefois, malgré tant de difficultés, parfois plus apparentes que réelles, il suffit, en moyenne, de « quatre ans d'études à raison de deux à trois heures par jour pour apprendre à peu près la somme d'écriture vraiment nécessaire.

IV. Littérature chinoise.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Telle se montre à nous cette langue si curieuse, si manifestement imparfaite, qui est pourtant l'expression d'une grande littérature ayant déjà cinq millénaires de durée, à partir de trois mille ans avant l'ère chrétienne, et trois grandes périodes de développement.

L'âge antéclassique va des premiers balbutiements connus de la langue jusqu'aux deux maîtres de la philosophie chinoise, Laotze et Confucius, vingt cinq siècles avant les temps actuels, âge dont il nous reste deux grands témoins littéraires : le Chouking ou livre des Annales ; le Siking ou Recueil de vers, jadis 3 000 morceaux, réduits par la suite à 311 : tous morceaux d'une authenticité incontestable, qui, dit Léon de Rosny,

« sont parvenus vierges et immaculés jusqu'à nous, grâce à leur forme inimitable, à leurs rimes, à leur mesure ; c'est le plus beau monument de l'antiquité chinoise, la plus ancienne anthologie du monde : la Chine seule sur la terre nous a conservé une tradition non interrompue depuis les premiers âges du monde.

— Rimes et mesures : la poésie chinoise a donc en ceci grande supériorité sur la poésie « sœur » du Japon, qui ne s'appuie ni sur la quantité, ni sur la rime, et se borne à l'alternance du vers de sept syllabes et du vers de cinq, avec préférence pour la strophe de 31 syllabes en cinq vers.

L'âge classique comprend environ les cinq siècles à partir de l'époque illustrée par ces deux grands sages ; il est caractérisé par des œuvres de philosophie et d'histoire ; la langue a déjà beaucoup perdu de sa flexibilité première (flexibilité qui ne

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

ressemble guère à celle du grec, par exemple), mais elle a gagné en force, en concision.

Divers connaisseurs de la littérature chinoise prolongent ^{p.75} l'âge classique commencé avec ces deux grands sages jusqu'à l'intronisation de la dynastie mongole (1206).

On pourrait y ajouter l'âge récent, commençant au XIX^e siècle avec la première pression un peu forte du monde européen sur le monde chinois, qui ne pourra manquer d'influer très profondément sur l'idiome du Milieu.

Même parmi les plus déterminés sinologues, il n'en est guère ou il n'en est pas qui fasse grand état de la littérature chinoise.

Wells Williams, l'auteur du *Royaume du Milieu* (Middle Kingdom), qui a donné un Dictionnaire tonique et un Dictionnaire syllabique de la langue chinoise et longtemps professé la langue et la littérature chinoise à l'Université de Yale, s'exprime ainsi sur le Trésor littéraire de l'élégant Empire de la dynastie du Grand Ching :

« La littérature dont le chinois est l'organe est très vaste et très didactique, mais elle manque de précision, de variété, de verve. Les ouvrages publiés dans cette langue ont d'abord formé, puis confirmé le goût national, en lui imprimant une monotonie fatigante. De l'admiration sans bornes pour les livres classiques et pour l'absolue perfection de leurs auteurs, — admiration maintenue et fortifiée par tout un système d'examens — est résultée pour ces œuvres une influence incomparable, et à son tour cette influence les a rendus plus fameux encore. Aussi

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'étudiant de la civilisation chinoise ne peut-il pas ne pas fouiller avec le plus grand intérêt cette littérature « immensément » amoncelée pendant une quarantaine de siècles. Si le nombre et l'entassement étaient les principaux mérites d'une littérature, il y aurait lieu d'approfondir celle de la Chine ; mais elle a tout de même mieux que cela : à la parcourir avec soin, on peut y trouver aussi, en nous servant des termes de Rémusat, de l'éloquence, de la poésie, un langage pittoresque gardant à l'imagination toutes ses couleurs.

N'empêche qu'il y a du fatras par monceaux, de l'inutile à l'infini, dans les 78 000 volumes (et au-delà) indiqués par le « Catalogne de tous les livres des quatre librairies » et dans les 93 000 autres volumes (et plus) que mentionnent les catalogues des bibliothèques impériales. Nos centaines de millions d'ouvrages, à nous Européens, contiennent sans doute autant d'inepties et de vanités, mais avec combien plus de variété, de contradictions, de systèmes, de pensées, de génie primesautier, de puissance.

Ceci pour les belles-lettres. Quant au trésor scientifique de la Chine, il ne consiste guère qu'en erreurs et en enfantillages. ^{p.76} Et ici la comparaison entre les Chinois et nous n'est plus possible, tandis qu'on peut discuter du mérite de leur poésie mise en regard de celle des Grecs, Latins, Néo-latins, Germains et autres peuples d'Europe.

Pourtant il faut bien reconnaître que si les poètes chinois n'ont jamais offensé la morale de la nation du Milieu, ils n'ont pas non plus exalté son imagination. « Ils n'ont rien d'épique,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

même rien d'amplement et longuement narratif, et peu de passion profonde ; leurs métaphores sont parfois affectées, puériles, même ridicules ; le principal titre de ces poèmes à l'attention c'est leur antiquité, leur caractère religieux, le jour qu'ils jettent sur les idées et les coutumes des Chinois de l'ère antique. »

V. Patois chinois.

@

Les habitants des diverses provinces auraient depuis longtemps cessé de se comprendre les uns les autres, s'ils ne possédaient, comme intermédiaires, les signes communs de la langue écrite que les lettrés lisent dans leurs dialectes et leurs langues propres, non seulement en Chine, mais aussi en Corée, au Japon, au Tonkin, en Cochinchine, à Siam. Ce dialecte recourt moins que ceux du midi à la gamme des intonations : aussi est-il d'une extraordinaire monotonie.

Les patois du nord règnent dans la région de Peking, dans le Chañtong, dans les provinces du Hoang ho et sur le moyen Yangtze jusque vers le lac de Tounghing.

Le langage de Nanking, que les Chinois du nord désignent eux-mêmes sous le nom de *ching yin* ou « prononciation correcte », est un dialecte du « mandarin » qui se rapproche de ceux du Tchekiang, représentant, d'après Edkins, les restes les mieux conservés de l'ancien chinois.

Les autres dialectes principaux sont celui du Setchouen, qui se rattache de près à la langue du nord, au mandarin ou Kwanhoa ; le dialecte du Koeïtcheou, qui se rapporte à celui de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tchekiang ; le dialecte du Fo'kien, en plusieurs patois ; le dialecte du Kouangtounng ou cantonais, également fractionné en patois divers. Dans le sud-est et dans le sud de l'Empire, les lettrés seuls comprennent les Chinois du nord.

Ce sont ces divers dialectes, plus que des traits de race ou même que les contrastes dus au climat, qui distinguent les populations des provinces. Patois à part, les Chinois sont un peuple sinon encore centralisé, du moins très homogène par l'éducation, les mœurs et les pensées.

@

CHAPITRE NEUVIÈME

RELIGION DES CHINOIS

I. [Le confucianisme](#). — II. [Le feng-choui](#). — III. [Le taoïsme](#). — IV. [Le bouddhisme](#). — V. [Le judaïsme](#). — VI. [L'islam](#). — VII. [Le christianisme et ses missionnaires](#).

I. Le confucianisme.

@

Pour les religions, il n'y a point, comme pour les dialectes, de différences marquées entre les habitants du nord et ceux du sud de l'Empire. Dans chaque province, dans chaque district se pratiquent divers cultes, qui se confondent de bien des manières, sans qu'il soit possible de tracer entre eux une ligne de démarcation précise ; les mêmes individus peuvent être à la fois bouddhistes, taoïstes, disciples de Confucius. En vertu même de son rang, l'empereur appartient aux trois religions et en accomplit ponctuellement les rites.

De ces trois philosophies, de ces trois cultes, le bouddhisme l'emporte très notablement sur les deux autres pour le nombre de ses fidèles, mais sans influencer le moins du monde sur le fond de la conscience chinoise, qui est en réalité presque uniquement confucianiste, par la raison que Confucius appuya sa doctrine sur la divinisation des ancêtres.

Il y a d'ailleurs bien plus de ressemblance entre ces trois cultes différents qu'on ne le supposerait à la vue des cérémonies et surtout à la lecture des ouvrages de doctrine.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le *ju kiao*, religion des Chinois policés, que l'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de doctrine de Confucius, est issu de l'ancien culte national ; de son côté, le taoïsme ou *tao kiao*, complètement oublieux de la doctrine élevée de son ^{p.78} fondateur, a fait retour aux superstitions antiques, et s'est presque partout transformé en magie ; enfin, l'origine étrangère du bouddhisme ou *fou kiao* ne l'empêche pas de s'être complètement pénétré des idées nationales et d'en avoir accepté les rites.

Aux commencements de l'histoire, il y a plus de quatre mille ans, la religion des Chinois consistait dans l'adoration des objets de la nature : ce en quoi ils ont débuté comme tous les peuples possibles et imaginables, de n'importe quel pays, quel climat, quelle couleur de peau, quel développement ultérieur de philosophie et de science.

On n'a pas pu ne pas remarquer, avant toute autre ressemblance, celle de l'antique Rome et de la Chine dans leurs idées religieuses et sociales : vénération éblouie des forces naturelles, culte des génies topiques, des dieux domestiques, des pénates : autorité absolue du père de famille ; prédominance « définitive et sans remise » de l'agriculture sur toute autre forme de l'activité. D'un côté le « feng chouï », qui n'est au fond que le Génie du lieu, qu'il faut apaiser ou flatter ; de l'autre les superstitions, aruspices, augures et présages ; et dans les deux civilisations un même « large courant laïque ». Seulement — et la différence est grande — les Romains, au centre d'un remous de peuples et de langues, dans un monde où il fallait vaincre ou mourir, dévorer

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ou être dévoré, tournèrent au militaire, au conquérant, à l'impérial ; la Chine, tranquille en son large bout des terres, et n'ayant autour d'elle que des ennemis impuissants, demeura purement agricole, civile, pacifique, et persuasive en Extrême Orient par la supériorité de sa civilisation.

Tous les phénomènes de la vie ambiante paraissaient aux hommes les actes de génies, les uns bienveillants, les autres mauvais, dont il fallait s'assurer les bonnes grâces par des prières et des sacrifices. Arbres, rochers, cours d'eau, tout avait son esprit caché ; la montagne, la contrée tout entière, l'Océan, la Terre, étaient également animés par quelque divinité spéciale, et par-dessus cette nature d'en bas, peuplée d'êtres s'agitant en secret, s'arrondissaient en sphère immense les espaces du ciel, non moins remplis de génies bienfaisants ou redoutables.

L'homme, produit de toutes les forces naturelles qui le sollicitent, était aussi un dieu, mais l'un des plus faibles et des plus menacés ; c'est par les évocations, les conjurations, qu'il p.79 parvenait à sauvegarder sa vie au milieu de tant d'autres existences liguées contre lui.

Peu à peu une certaine hiérarchie s'établit dans la multitude des génies : Tien ou le « Ciel », celui qui entoure la Terre, qui embrasse l'ensemble de la nature, qui l'éclaire et le réchauffe de ses rayons, devint le Changti ou le « Seigneur suprême », le principe agissant de la création universelle, tandis que Ti ou « la Terre » se chargeait de recevoir et d'élaborer les germes.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Depuis trois siècles, les sinologues européens ont discuté à perte de vue sur le véritable sens qu'il faut donner à ce nom de Seigneur suprême, attribué au Ciel, et demandent s'ils peuvent le traduire par « Dieu », terme qui d'ailleurs est encore moins abstrait, puisque le sens primitif en est celui de « Jour ».

Des missionnaires chrétiens, entraînés par le zèle de leur foi, ont voulu reconnaître dans le Changti le dieu personnel des Sémites ; en interprétant des textes obscurs dont les termes s'expliquent surtout par l'imagination, ils ont retrouvé tous les dogmes de leur culte, catholique ou protestant. Abel Rémusat pensait même avoir découvert le nom de Jéhovah dans le Taote'king ou « Livre de la Voie et de la Vertu » ; les trois syllabes, *I, Hi, Wei*, prises chacune dans un membre de phrase différent, représenteraient le nom sacré du Dieu des Juifs. Ce serait une nouvelle preuve des communications qui existaient entre la Chine et le monde occidental, non seulement il y a quatre ou cinq mille ans, mais aussi vingt-cinq siècles avant que l'accès du territoire chinois fût ouvert par les canons des Européens.

Mais, somme toute, la plupart des critiques modernes qui ont scruté à fond cette matière difficile ne reconnaissent pas de rapports de parenté entre les religions de l'Orient et celles de l'Occident. Avant l'introduction du bouddhisme, l'évolution des idées religieuses en Chine paraît avoir été spontanée ; leur origine première se retrouve dans le culte des esprits et des éléments, ce qui devint le feng-choui.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Se croyant entouré de tous côtés par les génies, le Chinois n'avait qu'à s'assurer leur faveur comme il se fût assuré celles d'hommes plus puissants que lui ; pour ses prières, point n'était besoin ni de prêtres ni de liturgie régulière. D'ordinaire, c'était le chef de la famille patriarcale qui offrait aux êtres redoutés des aliments et des parfums au nom de tous les siens ; de même, le chef de la commune ou du clan officiait en qualité d'intercesseur pour ceux qui se groupaient autour de lui. Mais dans tous ces rites il n'y a point de place pour une caste ^{p.80} sacerdotale, et même les prêtres sont formellement exclus des fêtes religieuses où se montre l'empereur ; aucune révélation n'ayant été faite au peuple par des dieux ou des envoyés d'en haut, il n'est aucunement nécessaire d'avoir des interprètes de la parole divine.

Parmi les hommes il s'établit naturellement une hiérarchie correspondant à celle des esprits eux-mêmes. L'empereur eut le privilège de présenter ses offrandes au Ciel, à la Terre, aux neuf ou cinq grandes montagnes, suivant les époques, et aux fleuves principaux de la Chine. Les seigneurs féodaux ne purent offrir de sacrifices qu'aux divinités secondaires et aux génies locaux ; enfin les simples particuliers durent rétrécir le domaine de leurs prières et de leurs offrandes, adorer les arbres, les rochers et les fontaines : le culte étant devenu l'une des attributions de l'État, les moindres détails en furent réglés par des « recueils de cérémonies ». Entre la langue et la religion des Chinois, on remarque un singulier parallélisme : l'une et l'autre se sont raffinées à l'extrême, mais elles représentent encore toutes les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

deux une des premières étapes de l'humanité : la langue est monosyllabique, et la religion est le plus savant des fétichismes.

Les sacrifices de propitiation se retrouvent dans la religion chinoise, mais on attribue l'origine de cette pratique bien plus aux populations limitrophes qu'aux Chinois eux-mêmes : ce sont les tribus mongoles avec lesquelles les riverains du Fleuve Jaune en son cours supérieur se trouvaient en relations, au nord et à l'ouest de l'Empire, qui auraient enseigné aux « enfants de Han » à se défendre de la funeste influence des esprits, non par de simples offrandes, mais par des sacrifices sanglants. Les allophyles des montagnes du sud, Lolo et Miaotze, versent aussi le sang des boucs sur les pierres sacrées.

En vertu de ces idées de propitiation, qu'elles fussent tirées du fond de la conscience chinoise ou d'ailleurs, on vit des centaines de courtisans se donner la mort ou s'enterrer vivants pour accompagner leur maître. Lorsque Hoangti mourut, environ deux siècles avant l'ère chrétienne, plusieurs de ses femmes et de ses gardes le suivirent dans la tombe, et dix mille ouvriers furent ensevelis vivants autour du monticule funéraire.

Encore quelques restes de ces usages barbares se sont maintenus dans les districts reculés, et l'on a vu fréquemment des parents chercher à se délivrer de sortilèges en précipitant des nouveau-nés dans les eaux du fleuve. Un mandarin, voulant mettre un terme à ces abominations, fit saisir tous les malheureux coupables de ces infanticides et les noya dans le Kiang, en les chargeant de porter ses lettres et ses vœux au génie des p.81 eaux. Il ne subsiste maintenant d'autre trace des sacrifices

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sanglants que l'habitude de brûler des effigies d'hommes et d'animaux, lors des enterrements.

C'est à Confucius et à ses disciples que l'on attribue d'ordinaire la disparition des rites sanglants dans la religion chinoise ; cependant les sacrifices religieux ne se faisaient plus dans la Chine policée bien avant Confucius, et longtemps après lui, en plein Moyen âge, des cérémonies de ce genre se sont encore exceptionnellement pratiquées.

Confucius n'en a pas moins mérité, par l'importance de son rôle historique, d'être considéré comme le véritable fondateur de cette religion nationale des Chinois, si bien réglée par le livre des Cérémonies.

Ce philosophe se préoccupa surtout de faire respecter les usages qui avaient été en honneur chez les anciens pour le culte des morts. Le maintien, le respect fidèle des coutumes, c'était pour lui la religion tout entière : continuer le passé, tel que le racontait la tradition, c'était, d'après lui, le moyen d'assurer à jamais la prospérité de l'Empire, à moins toutefois que cette constante glorification d'un « âge d'or » ne s'appliquât à un état imaginaire devant se réaliser un jour. La suite des temps lui a donné raison, la « cohésion » chinoise ayant duré beaucoup plus que toute autre à notre connaissance depuis que les hommes écrivent l'histoire.

Le surnaturel, qui tient une si grande place dans les autres religions, se montre à peine dans le culte de Confucius :

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« Comment, disait-il, prétendrais-je savoir quelque chose du Ciel, puisqu'il est déjà si difficile de nous faire une idée nette de ce qui se passe sur la Terre ? » « Tu n'as pas encore appris à vivre, disait-il à l'un de ses disciples, et déjà tu songes à ce qui t'arrivera après la mort ? » Quels sont les devoirs de l'homme envers ses ascendants, envers son prochain, envers l'État souverain, telles étaient les questions qu'il essayait de résoudre ; la religion proprement dite y trouvait place seulement comme partie intégrante d'un système général de gouvernement.

Homme de toute mesure, s'il en fut jamais, Confucius est devenu pour cela même le modèle de sa nation. Modérés par nature et par habitude, sans ferveur religieuse, essayant de se maintenir sans cesse dans le juste milieu, les Chinois se sont reconnus dans le sage du Chañtoug, et peu à peu celui-ci a pris le premier rang dans la mémoire de son peuple, qui lui ^{p.82} rend encore, d'un bout à l'autre de l'Empire, des honneurs qu'on peut qualifier de surhumains.

La précision des documents historiques laissés par ses disciples et son genre de vie lui-même n'ont pas permis qu'on entourât son existence de mythes et de miracles : on n'en a point fait un dieu ; mais d'âge en âge son autorité morale s'est accrue.

Quatre cents ans après sa mort, il n'avait encore reçu que le nom de *houng* ou « duc » ; huit siècles plus tard, sous les Tang, il est nommé le « premier saint », puis sa statue est revêtue d'une robe royale et couronnée du diadème. Sous les Ming, la dernière dynastie nationale, en tant que d'origine chinoise,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Confucius est déclaré « le plus saint, le plus sage, le plus vertueux des instituteurs des hommes ». Après la mort du philosophe, une colonie de disciples s'établit autour de son tombeau et se déclare vassale de la famille ; d'autres fidèles, ne pouvant faire le pèlerinage lointain jusqu'au lieu sacré, élèvent dans leurs villes des tombeaux symboliques ; seize cents temples se bâtissent en son honneur, et Confucius est enfin solennellement reconnu pour « maître de la nation ».

Jamais homme, parmi ceux qui ne sont pas montés au rang des dieux, n'a été l'objet d'un pareil respect : lorsque l'empereur Hoangti, jaloux de la gloire des souverains d'autrefois, ordonna la destruction des anciens livres et surtout du fameux Chouking ou « livre des Annales » compilé par Confucius, quatre cent soixante lettrés suivirent dans les flammes les ouvrages vénérés du maître ; d'autres furent enterrés vivants, beaucoup envoyés aux confins mongols, à la Grande Muraille, comme terrassiers, gâcheurs et maçons.

Celui qui « protégea les Jésuites comme astronomes et les toléra d'abord comme chrétiens » et qui régnait en Chine à peu près à la même époque que Louis XIV en France, Kanghi, expose comme suit la quintessence de la morale sociale, politique et gouvernementale du Sage entre les sages, en seize préceptes, qu'à l'imitation des commandements de Dieu et des commandements de l'Église, on pourrait nommer les commandements de Confucius, « revus, corrigés, estampillés » par l'empereur :

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

1. Estimez surtout la piété filiale et le support fraternel : ce que faisant, vous donnerez aux relations sociales l'importance qui convient ;
2. Soyez généreux envers toutes les ramifications de votre famille, et vous mettrez en plein jour l'harmonie et la bonté ;
3. ^{p.83} Soyez en paix et concorde avec vos voisins, et vous préviendrez querelles et procès ;
4. Reconnaissez l'importance de l'agriculture et des soins à donner au mûrier, et il y aura de quoi se nourrir et de quoi se vêtir ;
5. Appréciez la tempérance et l'économie : ainsi ne gaspillerez-vous pas vos ressources ;
6. Faites le plus grand cas des collègues, des écoles : alors les travaux des lettrés seront ce qu'ils doivent être ;
7. Découragez, proscrivez les doctrines étrangères : ainsi l'emportera la doctrine correcte ;
8. Exposez, expliquez les lois : ainsi seront avertis les ignorants et les obstinés ;
9. Soyez convenables, courtois, prévenants : ainsi vous perfectionnerez les manières et les mœurs ;
10. Travaillez avec diligence, chacun dans votre profession : ainsi le peuple sera satisfait ;
11. Instruisez vos fils, vos frères plus jeunes : ainsi les détournerez-vous du mal ;
12. Opposez-vous aux calomnies : ainsi vous protégerez les gens honnêtes, les hommes bons ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

13. Prévenez du danger de cacher les déserteurs : ainsi ne partagerez-vous pas leur châtement ;
14. Payez vos impôts intégralement et de suite : et vous échapperez aux réquisitions et poursuites ;
15. Unissez-vous par troupes de 100, de 101 ; ainsi vous arrêterez vol et brigandage ;
16. Bridez vos ressentiments, votre colère, et l'on verra que vous reconnaissez l'importance due aux hommes et à leur vie.

Ce « catéchisme » nous semble un peu vulgaire et terre à terre, parfois même entaché d'immoralité, comme lorsqu'il recommande la délation et la trahison, dans le cas des déserteurs.

Suivant l'expression de Ch. Letourneau, la morale des Chinois est une morale en grisaille, tout aussi décolorée que leur littérature proprement dite. Mais en somme elle recommande la politesse, les bonnes relations, les bonnes mœurs, la correction, l'exactitude envers le fisc, le dévouement à la puissance établie : en quoi c'est un rudiment nettement gouvernemental.

On ne peut nier que la doctrine de Confucius, dont il se doit dire sans l'outrager qu'elle manque d'« envolée » sublime, a grandement contribué et contribue encore à la durée de la civilisation chinoise.

II. Le Feng-choui.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.84 Toutefois un culte aussi bien réglé que celui des cérémonies officielles ne pouvait comprendre l'ensemble des superstitions populaires, conjurer tous les génies qui, tourbillonnant autour de hommes, mettent leur bien-être et leur existence en danger. Il s'est donc formé en dehors des rites officiels un résidu considérable de pratiques non réglementées : c'est le *feng-choui*, qui, pour n'être pas un culte régulier, n'en a pas moins une très grande importance dans la vie de la nation chinoise.

Le *feng-choui*, c'est-à-dire « vent et eau », est, d'après un jeu de mots des indigènes, « invisible comme le vent, insaisissable comme l'eau » ; mais on peut cependant le définir comme l'ensemble des cérémonies par lesquelles l'homme se rend favorables les esprits des airs et des eaux, c'est-à-dire la nature tout entière, depuis les astres qui cheminent dans les espaces jusqu'aux âmes errantes des morts.

Suivant les grands docteurs chinois deux principes gouvernent le monde.

Le *yang*, ou principe mâle, correspond au soleil et préside à l'année pendant la période des chaleurs : c'est le principe des présages heureux, celui qui fait croître les plantes, les animaux et les hommes.

Le *yin*, ou principe femelle, est celui que la lune représente dans les cieux, et qui règne sur la terre pendant la saison des froids : c'est le principe des mauvais présages, il annonce la mort.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Séparés, mais non pas ennemis, ce *yang* et ce *yin* : rien ne pourrait exister sans ce mélange du principe de la mort avec celui de la vie ; c'est par leur union que tout naît et grandit, et celui qui les comprendrait parfaitement deviendrait par cela même immortel.

Dans la maison de tout Chinois on voit l'image d'un tigre portant le taïki ou tableau qui représente le yang et le yin s'unissant et se pénétrant l'un l'autre dans un cercle magique, entourés de traits de diverses grandeurs qui figurent les points cardinaux et la nature entière. Ces traits sont les fameux diagrammes qui ont servi à écrire le Yiking ou « Livre des Transformations », œuvre qu'on attribue à Fohi et dont tant d'érudits chinois et européens ont vainement cherché le sens. La bibliothèque de Peking comprenait des milliers de commentaires de cet ouvrage, non moins incompréhensible que les « Fanfreluches antidotes de maître Alcofribas Nasier, l'abstracteur de quintessence ». Nous ne savons pas ce qu'en ont fait les envahisseurs.

Dans le cours de leur existence, les fidèles observateurs du p.85 feng-choui doivent se diriger en toutes choses par des pratiques de conjuration, d'ailleurs semblables, du moins en principe, sinon par les détails, à celles que l'on observe encore dans tous les autres pays du monde.

Les mânes des ancêtres sont parmi ces êtres qui remplissent la Terre et les espaces aériens autour de la demeure du Chinois, et qui peuvent influencer soit en bien, soit en mal, sur la destinée des vivants. Ainsi que d'autres peuples, les enfants de Han reconnaissent dans l'individu l'existence de trois âmes

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

distinctes : l'âme rationnelle, qui réside dans la tête ; l'âme passionnelle, qui a son siège dans la poitrine ; l'âme matérielle, qui vit dans le bas-ventre. De ces trois âmes ou *houen*, les deux premières peuvent être fixées après la mort, l'une dans les tablettes commémoratives, l'autre dans le tombeau, mais la troisième s'enfuit dans l'espace, cherchant à pénétrer dans un autre corps, et son influence peut devenir redoutable si les parents négligent d'accomplir leurs devoirs de piété. Les *houen* des enfants sont les plus à craindre, parce qu'ils étaient encore imparfaits au moment de la mort, et qu'on n'a pu les apaiser par un culte régulier. Les bâtons d'odeur qui brûlent à l'entrée des maisons et des boutiques ont pour fonction d'empêcher l'entrée de ces mânes redoutables et des esprits malfaisants de toute nature.

C'est principalement pour le choix d'un tombeau qu'il importe de se conformer aux règles du feng-choui. Si l'âme du défunt, malgré la piété des siens, se trouve exposée aux influences néfastes, elle cherchera certainement à se venger, et son courroux se manifestera par des calamités sans nombre, qui viendront frapper la famille imprudente.

Les esprits, bons ou mauvais, qui « viennent en nuages et s'en vont en brouillards », voyagent incessamment en rasant le sol, et l'art essentiel de tous ceux qui remanient la surface terrestre est de savoir élever les tombeaux, bâtir les maisons, tracer les chemins et les canaux, entamer les carrières, creuser les puits, de manière à gêner le vol des génies malfaisants et à favoriser celui des bons.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La connaissance de tous les procédés à suivre pour la bonne direction de ce monde infini des génies est d'une acquisition difficile, et dès qu'il arrive un désastre, on ne manque pas de l'attribuer à l'incurie ou à l'ignorance des professeurs de feng-choui. Par toute la Chine, on remarque des mines et des carrières que les autorités locales ont fait combler, parce que le peuple les accusait véhémentement d'avoir porté tort aux récoltes en laissant passer les influences mauvaises, et souvent des procès surgissent entre des voisins qui s'accusent p.86 réciproquement d'avoir fait sur leurs terres des changements imprudents qui ont détourné de la route indiquée la théorie des esprits bienveillants.

Il importe donc, et il importe essentiellement de se nantir, soi et les siens, d'un sage interprète des indices mystérieux de la nature, sachant déterminer les conditions favorables des vents et des eaux et transformer en avantages les influence funestes. Il suffit parfois de planter un arbre ou de bâtir sur une éminence une tour à toitures latérales et à clochetons, pour que toute la contrée environnante soit placée sous une heureuse conjonction des éléments.

Le nord, d'où proviennent les vents polaires, est aussi le côté des mauvais génies, tandis que les bons sont appelés par le souffle du midi. En général, les courbes sinueuses des rivières, les contours mollement arrondis des collines favorisent la prospérité de la contrée, tandis que les brusques tournants, les roches verticales mettent en danger la population des alentours.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il faut également redouter la ligne droite, qui est celle des esprits méchants : tout doit se mouvoir en douces sinuosités comme « les vents et les eaux ». C'est pour cela que les toitures des maisons chinoises sont toujours relevées à leurs extrémités : ainsi les mauvaises influences, étant détournées de la maison, vont se perdre dans l'espace, à des distances inoffensives.

Il arrive maintes fois que les prescriptions du feng-choui s'accordent avec les règles de l'hygiène : les Chinois de Hong-kong approuvèrent fort les médecins anglais d'avoir fait élever un rideau d'arbres entre une caserne et des terrains insalubres. et reconnurent que la plantation s'était faite conformément aux préceptes « des vents et des eaux ».

En envisageant le feng-choui en dehors de ce qu'il a d'enfantin, en même temps que de fantaisiste, on peut dire qu'il constitue les rudiments de la science naturelle en Chine : d'après les professeurs, il comprend l'étude de l'ordre général des choses, de leurs proportions numériques, de leur vie intime, de leur forme extérieure.

Quand l'ingénieur européen vient brutalement éventrer le sol par ses tranchées rectilignes ou construire des ponts biais sur les torrents, percer obliquement les montagnes, poser d'inflexibles rails d'acier à travers les allées de tombeaux, le peuple ne peut se défendre d'une véritable terreur. La grande opposition faite par les Chinois aux étrangers qui ont ^{p.87} entrepris la construction de chemins de fer dans le royaume du Milieu ne provient pas seulement de la crainte qu'a le gouvernement de voir les Européens s'établir peu à peu en maîtres dans l'intérieur du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pays, elle s'explique aussi par le respect traditionnel des indigènes pour la Terre qui les a faits ce qu'ils sont ; on ne leur a pas laissé le temps de s'accommoder aux procédés irrespectueux des ingénieurs étrangers qui ne se soucient que de courbes, pentes, distances majorées, passages opportuns des rivières, lieux convenables pour les tunnels.

De tous les génies de puissance mondiale, plus que cela cosmique, révéérés en Chine, le dragon est celui dont on parle le plus. Mais tout le monde ne s'en fait pas la même idée. Les descriptions varient.

Suivant les renseignements de Wells Williams, il n'y aurait qu'un seul « dragon authentique », ainsi décrit par les auteurs les mieux renseignés : il a les cornes du cerf, les yeux du lapin, les oreilles de la vache, le cou du serpent, le ventre du crapaud, les écailles de la carpe, les griffes du faucon, les pattes du tigre ; de chaque côté de sa gueule il porte moustache et sa barbe renferme une perle rare ; son souffle se transforme tantôt en eau, tantôt en feu, et sa voix est comme le bruit des cymbales. Dragon volant, quoiqu'il n'ait pas d'ailes, et crocodile, non pas raide, cuirassé, mais qui se déroule aussi aisément qu'un serpent, sa tête est plus ou moins humaine et ses quatre pattes ont chacune cinq griffes. « Il ne paraît jamais en entier, dit Matignon, aux mortels assez heureux pour l'apercevoir ; sa tête, sa queue ou une partie de son corps sont toujours cachés dans les nuages. Il personnifie tout ce que les mots « haut », « s'élever », peuvent représenter de sens et d'idées : ainsi, par

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

exemple, les montagnes, les grands arbres, l'Empereur, fils du ciel, la puissance : il est essentiellement polymorphe.

Comme le « bon Fridolin et le méchant Thierry » il y a le bon dragon, et surtout le méchant, qui préside aux grands désastres, aux inondations des fleuves, aux tremblements de terre, aux pluies violentes, aussi bien qu'aux sécheresses de longue durée, aux ravages de la foudre ; aux typhons, aux épidémies meurtrières.

Il est partout, et se trouve bien partout, mais il aime surtout l'eau, et de préférence les rencontres de fleuves ou de rivières, les « becs d'Ambès ».

Il ne vit pas seulement dans l'air, dans l'eau, sur terre, mais encore sous terre, et, dit aussi Matignon, « ce sont les sinuosités de son corps qui font les ondulations du terrain ^{p.88} dans les plaines et les dentelures des montagnes. Certaines cartes géographiques indiquent même des lieux où se trouvent des dragons ; elles signalent les endroits où il ne faut pas creuser le sol, si l'on se soucie de ne pas déchaîner toutes sortes de calamités ».

III. Le taoisme.

@

La religion chinoise qui reconnaît Laotze pour son fondateur, et qui dans les premiers temps contrastait d'une manière absolue avec la religion nationale représentée par Confucius, a fini par revenir aux superstitions antiques et par s'accorder ou même par se confondre tout simplement avec les pratiques du feng-choui.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Laotze, né en l'an 604 avant l'ère vulgaire, précéda d'une cinquantaine d'années Confucius, qui vint au monde en 551. Son nom veut dire : « le vieux maître ».

Contrairement à Confucius, Laotze ne regardait point vers le passé de la nation chinoise pour y découvrir un modèle de conduite dans l'avenir. Il ne cherchait que la vérité pure, sans se préoccuper de trouver des précédents dans l'histoire des empereurs, et même en les méprisant comme sans valeur. Confucius ayant visité le vieux maître, celui-ci dit brusquement : « Je ne comprends pas que vous alliez à la cour. Le sage ne recherche pas ces endroits ; il les fuit... Je vous prie de m'excuser : je sais que l'usage en Chine est d'offrir un cadeau à celui qui vous fait visite, mais comme je suis très pauvre, je ne puis que vous donner un conseil. Profitez-en » (Guimet).

Insoucieux des esprits soit bons, soit méchants, et des mânes des ancêtres, il essaya de reconnaître la raison première des choses, et son langage, autant du moins qu'on parvient à le deviner sous le texte obscur du Taote' king, rappelle celui des philosophes de l'Occident : c'est le Platon, le Zénon de l'Extrême Orient. Son enseignement nous a été conservé dans un ouvrage qu'on dit sublime, en tout cas très difficile à comprendre et que la tourbe des commentateurs a encore plus embrouillé : c'est le Taote' king, composé de 5 320 caractères seulement.

Pour Laotze, « la matière et le monde visible ne sont que des manifestations d'un principe sublime, éternel, inconcevable » ; qu'il appelle Tao, c'est-à-dire « la voie, le chemin du salut » ; l'homme qui sait commander à ses passions peut éviter après sa mort le châtement des métempsycoses successives et, dès sa

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

première vie, entrer par la contemplation dans l'immortalité bienheureuse.

p.89 Telle fut, dans sa simplicité, la doctrine de ce grand mystique et de ses continuateurs immédiats ; mais bientôt les prédicateurs et dogmatistes du tao, les moines taoïstes prétendirent à la découverte de l'immortalité sur cette terre même, et c'est par la préparation des élixirs et des breuvages qu'ils surent obtenir les bonnes grâces des empereurs. Peu à peu la religion du Tao se confondit avec la magie, et de toute la doctrine de Laotze il ne resta plus qu'un vain nom, des incantations, des pratiques.

Aujourd'hui les révérends prêtres taoïstes, dont la plupart se vouent au célibat, comme les lamas bouddhistes, sont les nécromanciens de la Chine, ceux qui font tourner les tables et qui conjurent ou évoquent les esprits. Sans dogme précis qui les unisse en corps religieux distinct, les uns sont de véritables chanoines comme ceux des Tounghouses, les autres sont plutôt astrologues ou diseurs de bonne aventure. En général, les lettrés affectent de mépriser le taoïsme ; cependant certaines pratiques de ce culte sont imposées aux mandarins, et même quelques cérémonies taoïstes se mêlent au culte national en présence de l'Empereur.

Le grand prêtre du taoïsme ou « docteur céleste », qui prétend descendre en ligne directe de Laotze, reçoit un traitement de l'État en échange des amulettes, des objets de sainteté et des mandements sur papier rouge ou vert qu'il fait distribuer dans toute la Chine.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

IV. Le bouddhisme.

@

La religion bouddhiste, moins infidèle à son ancienne doctrine que le culte du Tao, a su mieux se maintenir ; la très grande majorité des enfants de Han se range parmi les sectateurs de Fo, et presque tous les Chinois, sinon tous, sont comme empoisonnés des superstitions que cette doctrine a semées libéralement dans le Royaume des fleurs.

Bien que d'origine étrangère, le bouddhisme est devenu, du moins en apparence, la religion de la nation chinoise, mais sous une forme qui le rapproche singulièrement du culte primitif des génies et des mânes.

Les véritables commencements du bouddhisme chinois, l'introduction réelle de la doctrine dans l'Empire du Milieu sont relativement modernes : relativement, parce qu'il s'agit de la Chine ; en France ce serait du haut Moyen âge, sinon du gallo-romain.

^{p.90} Sans doute les premières conversions au bouddhisme datent d'il y a vingt-deux siècles, et trois siècles plus tard un empereur donnait au nouveau culte son approbation officielle ; mais ce n'est pas sans avoir eu à lutter contre les disciples de Confucius et les taoistes qu'il put s'établir. Il ne se propagea qu'au VI^e siècle au sud du Yangtze : à cette époque, les prêtres bouddhistes avaient élevé déjà 13 000 temples dans l'Empire. Déjà aussi l'alliance était conclue entre le culte national et la religion bouddhique ; les missionnaires venus de la patrie de Bouddha, de l'Inde, avaient su faire habilement une place dans leur doctrine aux croyances populaires du peuple qu'ils voulaient

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

convertir. Les génies des vents et des eaux, les mânes des grands hommes, tous les habitants du panthéon chinois purent être facilement introduits dans la foule des poussahs (*boddhisatvas*) et autres incarnations plus ou moins incomplètes de Bouddha ; afin de donner accès à tous, de nouveaux degrés de sanctification et de béatitude furent ajoutés à ceux qui existaient déjà. Les dieux domestiques restèrent, sous d'autres noms, à côté de ceux que vénérât la communauté. Enfin le nombre des cérémonies s'accrut sans que le peuple eût à s'enquérir de leurs origines diverses.

Le bouddhisme ne pouvait manquer de plaire à un très grand nombre, sinon au plus grand nombre. Aux gens cultivés, aux lettrés, aux esprits fureteurs, il offrait les subtilités de sa métaphysique ; aux esprits artistes ou aux esprits vains, les pompes de son culte ; aux malheureux et déshérités, aux imaginatifs pessimistes la fin de leurs souffrances par l'anéantissement dans la tombe, sans l'indéfinie série des transmigrations posthumes.

La principale difficulté qu'il rencontra lors de son établissement en Chine, ce fut, nous raconte Eugène Simon, la presque impossibilité de trouver des desservants. Il n'y avait pas de prêtres dans le « Milieu » et nul besoin d'en avoir : le père de famille est le prêtre et grand prêtre-né de sa famille, l'évêque de son culte. D'après une légende plus que douteuse et singulièrement ironique, pas un seul des « fils de Han », ou presque pas un seul d'entre eux n'ayant voulu entrer dans les « ordres » bouddhistes, le gouvernement aurait dû retirer du *carcere duro* le nombre voulu des servants de la nouvelle religion : de fait,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« les bonzes n'auraient jamais cessé de s'appeler eux-mêmes les « condamnés à mort », ni de porter le bonnet et la robe jaune du bagne (?) ».

De tous les ouvrages bouddhiques, celui qui est le plus répandu en Chine et que l'on trouve sur tous les autels de Bouddha n'est pas un livre de métaphysique comme ceux des p.91 temples du Tibet et de la Mongolie, c'est le « Nénuphar blanc », recueil de paroles d'amour, de consolation et de promesses, comme une manière d'*Imitation de Jésus-Christ*.

Parmi les sectes diverses, la plus populaire est celle qui vénère Kouanyin — c'est la Kannon des Japonais, — la seule femme qui ait été parmi les disciples de Bouddha. Devenue déesse de la Miséricorde, elle est la patronne des mères sans enfants, celle des marins que menacent les tempêtes ; on la représente souvent avec un enfant dans les bras. Mainte image de Kouanyin est absolument semblable à celles de la vierge Marie, dont le culte se développait, en même temps, à l'autre extrémité de l'Ancien Monde.

La grande période de prospérité pour la religion bouddhique en Chine est comprise entre le VI^e et le XI^e siècle : c'est alors que les moines, entraînés par l'ardeur de la propagande, parcouraient la Chine et les pays voisins, et que se firent ces importants récits de voyages, dont quelques-uns attendent encore des traducteurs. Alors aussi s'écrivirent les traductions chinoises de près de quinze cents ouvrages sanscrits, dont la plupart n'existent plus dans l'original, et qui renferment les documents les plus précieux sur l'histoire du bouddhisme.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Pendant cette époque de ferveur fanatique, la contrée se couvrit, d'un bout à l'autre de l'Empire, de ces *ta'* ou pagodes et de ces pagodons ou petites pagodes sans lesquels les Européens ne sauraient s'imaginer un paysage véritablement chinois.

En quoi ils ont raison jusqu'à un certain point. Sans doute le style primitif et le nom même de ces « maisons sacrées » ont été empruntés à l'Hindoustan, mais ces édifices ont été accommodés au goût des Chinois : les tours, à cinq, sept, neuf, onze ou treize étages, — car en Orient comme en Occident les Dieux aiment le nombre impair, — sont à chaque division ornées de toitures à tuiles bleues ou blanches, qui se relèvent en cornes aux angles de l'édifice, et garnies de nombreuses clochettes, dont la voix argentine est l'hommage rendu par les airs à la gloire de Bouddha.

A peu près tous les monastères bouddhiques de la Chine sont disposés de la même manière. La façade principale est tournée vers le midi, si ce n'est dans les montagnes ou sur le bord des eaux, où l'orientation est indiquée par les lignes mêmes du paysage. Derrière le parvis s'élève le corps d'édifice principal, séparé des autres par des cours de moindre importance : sur les pentes des collines, toutes ces constructions ^{p.92} s'étagent en terrasses ; autour du couvent, de grands arbres ombragent un étang où flottent les larges feuilles du nelumbium.

Les cérémonies consistent en offrandes, en hymnes, en prosternements et en lentes processions autour du temple, pendant lesquels on répète constamment les syllabes *O mi to fo*, transcription phonétique chinoise d'Amitabha, l'un des noms hindous de Bouddha.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les moulins à prières bouddhistes ne manquent pas en Chine ; on en use surtout dans les régions voisines du Tibet, notamment dans le nord-ouest du Setchouen. La Mission Lyonnaise décrit ainsi cet ustensile religieux, si répandu chez les Tibétains, les Mongols, les Mandchoux et autres bouddhistes : Le moulin à prières est une sorte de boîte cylindrique dans laquelle sont enfermées les prières. Celui qui est portatif est fixé au bout d'un manche, comme un bilboquet ; une masse pesante est attachée au cylindre et permet de le faire tourner en agitant l'appareil. A chaque tour, les prières sont dites. On peut s'éviter cette fatigue, en plaçant le moulin près d'un torrent et en le faisant marcher par une roue hydraulique. Il y a aussi les étendards, les cordes à prières, longues et étroites bandes de toile blanche (plutôt grise) couvertes de prières écrites en caractères tibétains et fixées le long d'une perche verticale qui sert de hampe. Il y a, en plus, au-dessus du mur de la cour, une corde tendue à laquelle sont attachés de petits lambeaux d'étoffe couverts aussi de prières. Ces cordes tendues sont très nombreuses au-dessus des torrents ; il y en a qui traversent toute une vallée et qui vont d'une montagne à l'autre. Chaque fois que le vent agite ces inscriptions, on peut considérer les prières comme dites et l'effet bienfaisant s'en répand sur toute la vallée.

La multitude des monastères témoigne de l'influence prépondérante qu'avait autrefois la religion de Fo ; mais, de même que les belles pagodes, la plupart des couvents de vastes proportions datent d'un millier ou du moins de plusieurs centaines d'années. Actuellement, presque tous ces édifices sont à demi ruinés et des touffes d'arbustes croissent dans les lézardes des murs et sur les toits. Le déclin de la religion bouddhique est

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

évident ; en mainte contrée de la Chine, elle n'est plus qu'un rituel abandonné aux moines. On remarque un peu partout que si les pèlerinages aux sanctuaires consacrés sont très fréquentés encore, les hommes y prennent très peu de part, et l'on ne rencontre plus guère, en fait de pèlerins, que des femmes, voire que des vieilles femmes, le bâton à la ^{p.93} main, « et qui vont péniblement, sur leurs petits pieds, comme elles étaient hissées sur des échasses ». Les trois sanctuaires bouddhistes les plus vénérés, les plus « concourus » sont celui du mont Outaï, dans la province du Chañsi, celui de Poutou, dans l'une des îles de l'archipel des Tchousan, et celui du mont Omi, dans la province du Setchouen, à la frontière du Tibet.

Souvent les empereurs et les hauts fonctionnaires ont lancé des édits, publié des circulaires pour détourner le peuple des superstitions non prévues par le recueil des cérémonies et le mettre en garde contre tous les prêtres, « frêlons imposteurs qui viennent piller la ruche de l'abeille ». En effet, le peuple se détourne de plus en plus des bonzes ; mais, quoi qu'on en dise, il n'en est pas moins toujours occupé de pratiques religieuses. L'incrédulité qu'affichent les lettrés a fait illusion sur les sentiments réels du pays ; le soin qu'ont les Chinois de leurs images domestiques, l'ensemble de leurs superstitions, leurs génuflexions, leurs pèlerinages, témoignent de la persistance de leur foi.

Bien plus, ils ne se contentent même pas d'une seule religion, ils pratiquent les trois religions nationales. Avec Confucius ils vénèrent les ancêtres ; en suivant le Tao, ils apprennent à

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

conjurant les génies ; par la doctrine de Bouddha, ils vivent avec les saints.

Et les trois cultes s'accordent parfaitement entre eux : le premier s'adresse au côté moral de l'homme, le deuxième fait appel au sentiment de la conservation ; le troisième enfin élève le fidèle dans le monde supérieur de l'imagination et de la pensée.

Ainsi que le disent les Chinois eux-mêmes, « les trois religions n'en font qu'une ». Lors de maintes funérailles, les prêtres des divers cultes officient en même temps, dans un « touchant » accord.

V. Le judaïsme.

@

Mais parmi les religions qui se sont introduites dans le Grand et Pur Empire, il en est qui ne s'accommodent point du partage : elles sont au nombre de trois, exactement comme les religions nationales.

L'une d'elles est le culte de Jéhovah, qui d'ailleurs ne compte qu'un bien petit nombre d'adhérents. Les juifs, que l'on appelle souvent les « mahométans bleus » parce que leurs rabbins portent un bonnet et des souliers de ^{p.94} cette couleur, sont en effet considérés par maint Chinois comme formant une secte de l'Islam : on leur donne aussi les noms de Lehtze-kin ou « Coupeurs de veines », et de Taoukid-ked ou « Extracteurs de nerfs », à cause de leur manière d'égorger et de préparer les animaux qui doivent servir à leur nourriture.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Réduits de nos jours à quelques centaines d'individus seulement, vivant dans la capitale du Honan, à Kaïfoung (et quelques-uns dans des ports ouverts au commerce des nations), ils étaient jadis beaucoup plus nombreux, et plusieurs s'élevèrent à des postes éminents.

Les colonies juives de Nanking, de Peking, de Ningpo, ont cessé d'exister : les conversions au mahométisme et aux religions nationales de la Chine ont réduit de siècle en siècle la petite colonie sémitique. Ceux qui restent ne parlent que le chinois, et leurs derniers rabbins, les Aronistes ou Aronites, ne lisent plus que difficilement l'hébreu, en le prononçant à la chinoise : à tel degré que pour eux, le nom d'Israël est devenu Ye se lo ni.

D'après le témoignage unanime des Juifs de Kaïfoung fou, ils appartiennent à la tribu d'Aser et sont venus en Chine pendant le règne de la dynastie de Han, c'est-à-dire dans la période de quatre siècles et demi qui s'étend de 202 de l'ère ancienne à 264 de l'ère vulgaire. Les missionnaires qui découvrirent la colonie juive de la Chine en ont conclu qu'elle se composait de fugitifs immigrés dans le pays après la destruction de Jérusalem ; les Israélites du « Milieu » donnent eux-mêmes à leur patrie le nom de Tientcheou, qui est celui par lequel les Chinois désignent Ceylan.

Ainsi donc la postérité d'Abraham se serait maintenue pendant dix-huit cents années au milieu de ce monde chinois si différent de son pays d'origine. Mais lorsque les Juifs européens réussirent dernièrement à se mettre en relation avec ces coreligionnaires, ceux-ci avaient presque entièrement perdu leur

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

cohésion de race : la synagogue était ruinée, aucun fidèle ne savait plus lire le Pentateuque, et des récompenses étaient offertes par la communauté et par le gouvernement à ceux qui seraient parvenus à le déchiffrer. Invitation avait été faite à tous les Juifs d'attendre, avant de changer définitivement de religion, que l'impossibilité de lire les livres saints eût été bien constatée ; mais ils considéraient déjà la Mecque et Médine comme leurs villes saintes.

VI. L'islam.

@

p.95 Les Mahométans, eux, n'ont pas la moindre tendance à disparaître, et ils forment un élément nombreux, important, remuant, très difficile à vivre en ce sens qu'ils tiennent plus à leurs doctrines qu'à leur Chine ; en somme, un État dans l'État.

Skatchkov les évalue à vingt millions, nombre qui semble beaucoup trop faible à d'autres historiens de la Chine ; la plupart optent pour trente millions.

On prétend qu'ils ont la majorité dans la province du haut Hoang ho, dans le Kansou, et qu'ils comptent pour un tiers dans tels et tels districts des autres provinces septentrionales de la Chine.

Puis, si l'on veut bien se faire une idée complète de la somme de leur puissance, non dans la « Fleur du Milieu » proprement dite, mais dans l'ensemble de l'Empire chinois, il faut ajouter aux Musulmans des « dix-huit provinces » les Dounganes et autres Musulmans de la Dzungarie, du pays de Kouldja et du Turkestan Oriental.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

On embrasse d'habitude tous les Mahométans chinois sous le nom de Hoï-hoï (Hoeï-Hoeï), qui s'appliquait autrefois aux Ouïgour ; eux-mêmes prennent soin de s'appeler Kiao-mun ou « Gens de religion », pour se distinguer des autres Chinois, considérés par eux comme des impies. Quant à l'appellation de Dounganes, de provenance mongole, on sait qu'elle s'explique d'ordinaire par le sens de « Traînants » ou « Déclassés » ; elle n'est employée d'ailleurs que pour les Musulmans du nord et du nord-ouest de la Chine ; et quant à celle de Panthé, mot d'origine barmane, de sens inconnu, elle s'applique uniquement aux Islamites du Yunnan, qui sont fort nombreux et à peu près sans communications avec leurs coreligionnaires du Nord et du Centre.

Il ne paraît pas que les Mahométans de Chine forment un groupe ethnologique homogène. Descendants d'Ouïgour, de Tangoutes et de Tartares, ils se mêlent dans l'ouest et dans le nord à des prosélytes vraiment chinois, tandis que dans le Yunnan les éléments turc et mongol manquent parmi les sectateurs de l'Islam ou ne peuvent être représentés que par les descendants des soldats qui accompagnaient Koublaï-khan dans les razzias de conquête.

Depuis le commencement de la dynastie mandchoue, les Mahométans sont astreints comme les autres Chinois à porter la queue, et au cours du XIX^e siècle le gouvernement a eu la barbarie d'obliger les mères musulmanes à se conformer à la mode chinoise en mutilant les pieds de leurs filles. Mais, malgré p.96 la ressemblance des traits et l'identité du costume, on peut distinguer à première vue les Musulmans des autres Chinois,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

grâce à la fierté de leur maintien, à la franchise de leur regard. et, dans les provinces de l'ouest, à l'habitude qu'ils ont de porter des armes.

Ne buvant pas de boissons fermentées, ne fumant ni tabac ni opium, ils jouissent en général d'une meilleure santé que leurs voisins d'autres religions ; l'initiative et l'esprit de solidarité qui les animent leur assurent une prospérité matérielle bien supérieure à celle du commun des Chinois. Aussi, par décision des mollahs, les riches marchands musulmans des provinces de Kansou et de Chensi sont-ils tenus au paiement d'un impôt progressif, qui s'élève parfois aux deux cinquièmes du revenu, et dont le produit est employé au bénéfice de la communauté des Mahométans chinois.

D'après la tradition unanime des Musulmans du pays, la première apparition de l'Islam dans les provinces septentrionales du Royaume du Milieu date du XII^e siècle, sous le règne de Taïtsoung, alors qu'un parent du prophète, Ibn Hamsa, vint s'établir avec 3 000 immigrants dans la Chine septentrionale, là où elle tend sur la Chine Centrale, à Changan, qui est aujourd'hui Singan fou, sur un tributaire du fleuve Jaune. Fort bien accueillis dans l'Empire, les Mahométans purent établir en paix leurs mosquées, et leurs prêtres, imam, khabib, muedzin, furent investis par le gouvernement d'une certaine autorité civile sur les coreligionnaires de leur ressort.

C'est vers la même époque à peu près que fut entamée la Chine méridionale, quand des Musulmans arrivèrent jusqu'en Yunnan, probablement par la voie de mer. Dès 758, les annales

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

chinoises parlent de pirates arabes qui mirent à sac les faubourgs de Canton et pillèrent les greniers impériaux. De tout temps, les communications entre les Musulmans du Yunnan et le reste de l'Islam ont été maintenues, soit par la voie de Canton, soit par celle de Bhamo et de la Barmanie inférieure. Dans toutes les communautés musulmanes de la province de Yunnan, où le niveau de l'instruction est plus élevé que dans le pays du nord, se trouvent des indigènes capables d'interpréter et de commenter en chinois le Coran et les prières récitées en arabe dans les mosquées. Ma Tehsing, un des principaux chefs des Mahométans révoltés, avait visité la Mecque, Stamboul, Alexandrie, et il y avait étudié les sciences de l'Occident.

Actuellement, c'est par la Dzungarie, là où l'Empire ^{p.97} chinois s'ajuste à la province russe de Sé miretchié, que les Hoï-hoï du nord de la Chine sont en rapport avec les Mahométans de l'Occident. Les Ouïgour et les Tangoutes du Kansou, autrefois nestoriens ou lamaïtes, se convertirent à l'islamisme lorsque cette religion devint celle de tous leurs compatriotes du nord et de l'ouest dans l'État de Djangataï. Leur nombre s'accrut d'immigrants du Turkestan oriental, des Mongols musulmans laissés en Dzungarie par Tamerlan, et peu à peu ils conquièrent la prépondérance dans cette partie de l'Empire. C'est là que se trouvent les deux villes de Salar (Hotcheou, Houtcheou) et Kinkipao, où viennent s'instruire les jeunes gens dans la connaissance des livres sacrés et dans la pratique des cérémonies : ces villes représentent la Mecque et Médine dans l'Empire Chinois. Quelques-unes des cités du Kansou ont des centaines de mosquées, et tout le commerce a

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

fini par tomber entre les mains des Musulmans. Ils ont le monopole des achats de bétail : c'est d'eux par conséquent que dépendait l'approvisionnement de Peking et des autres villes du littoral, au nord du Yangtze.

Comparés à leurs coreligionnaires des autres pays, les Hoï-hoï n'ont pas le fanatisme si commun en Occident chez les adorateurs d'Allah. Un grand nombre d'entre eux subissent les examens, conformément aux préceptes de Confucius, et pratiquent les rites de la religion d'État. Devenus mandarins, ils ne se refusent point à offrir les sacrifices publics en l'honneur des génies tutélaires de la contrée.

Il ne faudrait pourtant pas croire que l'esprit de prosélytisme ait absolument abandonné les Mahométans chinois. Très loin de là : les Hoï-hoï se maintiennent soigneusement distincts de la population païenne, et leurs mollahs s'opposent énergiquement au mariage des filles musulmanes avec les Mandchoux ou les Chinois, tandis qu'ils favorisent l'achat de femmes chinoises par les Mahométans. Tous Sunnites, les Hoï-hoï se divisent en deux sectes, les Chafié et les Azemi ; mais en face des païens ils sont unis : lors de la dernière insurrection, tout différend fut oublié, pauvres ou riches des deux sectes apportant également leurs offrandes aux imam des deux rites. De même, dans le Yunnan, les Panthé firent cause commune avec plusieurs tribus des Miaotze de la montagne : la haine des Mandchoux avait confédéré Mahométans et païens.

Le premier soulèvement eut lieu dans le Yunnan, à la suite de rivalités d'intérêts dans un district minier, où Chinois et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mahométans travaillaient en groupes séparés. Des combats eurent lieu dans lesquels l'avantage resta d'ordinaire aux p.98 sectateurs du Prophète, et, pour en finir, les mandarins, désespérant de vaincre, fomentèrent un plan d'extermination générale.

Un jour de mai 1856 fut choisi pour le massacre, mais les mesures d'exécution avaient été mal combinées et les Musulmans se tenaient sur leurs gardes. Dans les endroits où ils étaient le moins nombreux, la plupart furent égorgés ; mais ailleurs ils résistèrent avec succès, et même ils réussirent à s'emparer de la riche cité de Tali fou, place militaire de premier ordre, qu'ils s'empressèrent de mettre en rapports de commerce avec la Barmanie pour se procurer des armes et des munitions. En 1860, après quatre années de luttes, ils occupaient même Yunnan fou, la capitale de la province ; mais les chefs, devenus des personnages importants, se laissèrent acheter par le gouvernement chinois et se retournèrent contre leurs coreligionnaires. La guerre civile dura pendant treize années encore et se termina par le massacre de trente mille Musulmans dans les rues de Tali fou : à peine quelques centaines de Panthé purent-ils trouver un refuge dans la Barmanie, contiguë à leur Yunnan.

Dans la Chine septentrionale, l'insurrection n'éclata qu'en l'année 1860, par le massacre des Chinois de Hoatcheou, à l'est de Singan fou ; cette capitale résista, grâce à ses murailles, aux attaques des Hoï-hoï. Mais ailleurs, partout où les rebelles se présentaient, Chinois et Mongols, saisis de terreur, fuyaient dans les montagnes ou dans le désert, ou même se laissaient égorger

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

comme des moutons sans essayer de résistance. Dans les provinces de Chensi et de Kansou, l'œuvre de destruction fut poursuivie par les Mahométans avec une impitoyable fureur : on vit des chefs de famille tuer leurs femmes et leurs enfants pour se donner tout entiers à la guerre sainte. Dans le bassin du Wei, il ne resta plus un village, tout fut démoli ; même les demeures souterraines des grottes furent changées en ruines par des abatis de rochers. A l'exception des Chrétiens, tous les habitants de la campagne qui n'eurent pas le temps de s'enfuir furent massacrés ; les prisonniers étaient brûlés ; on égorgea même les vieillards et les enfants en bas âge : c'est à des millions qu'il faut évaluer le nombre des morts. En certains districts, on s'étonne de voir çà et là une habitation qui n'ait pas été renversée ; si quelques grandes cités n'avaient eu leurs fortes murailles, imprenables sans l'aide du canon, les provinces du nord et du nord-ouest eussent été complètement dépeuplées de leurs habitants chinois, et les Musulmans auraient pu célébrer cette extermination radicale comme la plus belle de toutes les « djehad » ou guerres saintes de l'Islam.

p.99 La partie semblait définitivement perdue pour l'Empire, mais le manque de plan et de cohésion chez les insurgés doun-ganes leur devint fatal. Après quinze années de luttes, la victoire appartient à ceux qui disposaient des forces les plus disciplinées.

Les généraux chinois reconquirent d'abord le Chensi, puis le Kansou, et, reprenant les postes militaires du Thian chañ, purent disperser les derniers rebelles dans les solitudes de la Dzoungarie. Ainsi la longue insurrection des Mahométans s'était terminée de la même manière aux deux extrémités de la Chine ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

force était restée aux armées impériales, dont pourtant on ne peut guère dire qu'elles furent bien menées par des chefs à stratégie consciente.

Cette guerre fut conduite à la chinoise, par des capitaines imbus de la doctrine militaire du « Milieu » qui préfère la temporisation à l'action de vive force, le bon hasard à la combinaison savante, le long temps à la rapidité, la corruption des généraux à la bataille rangée et à l'assaut des places. De l'argent, des titres, des faveurs, des boutons vissés à des chapeaux « mandarinaux », valurent souvent plus qu'une victoire au généralissime des troupes anti-musulmanes. Presque toujours les morts innombrables que coûtent les guerres civiles de la Chine ne viennent pas du choc des armées, mais de la barbarie des « poliorcètes » qui mettent à feu et à sang les cités surprises ou conquises, et de celle des partisans qui ravagent la campagne.

En 1896, nouvelle et moindre rébellion des Musulmans du Kansou, avec les cruautés obligées, l'incohésion des révoltés agissant par bandes, le décousu des opérations de l'armée impériale, et derechef les trahisons de chefs, les achats de conscience, les égorgements de prisonniers, l'incendie, les ruines. Cette fois-ci le soulèvement ne dura pas longtemps, la saignée ne fut pas à blanc, et le malheureux Kansou recouvra la paix, alors que l'Empire allait pâtir de la grande guerre contre les huit coalisés.

D'ailleurs, quand même ils eussent été plus vaincus, les adorateurs d'Allah constituent encore une grande puissance dans

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

le Royaume du Milieu, et des écrivains prédisent, un peu hâtivement si l'on en juge par l'absence de ferveur religieuse chez les Chinois, que les Mahométans deviendront un jour, grâce à leur esprit de solidarité, à leur forte organisation communale, à leur énergie supérieure, les arbitres des peuples dans l'Extrême Orient.

En attendant ce triomphe assez improbable de Mahomet ^{p.100} sur Confucius, Laotze et Bouddha, la révolte des Musulmans a fait un mal incalculable à la Chine ; pas à toutes les dix-huit provinces, heureusement : le bas du Hoang-ho à partir de Kai-foung, le moyen et le bas Yangtze, le bassin du Si-kiang ou fleuve de Canton, et tout le littoral, autrement dit la grande moitié orientale du Milieu, siège de ses populations les plus denses, ont été préservées, tandis que le reste était saccagé, ravagé, « raclé jusqu'à l'os ».

VII. Le christianisme et ses missionnaires.

@

Établis en même temps que les Musulmans sur le territoire chinois, les Chrétiens sont beaucoup moins nombreux, et, par comparaison, leur influence peut être considérée comme nulle. Entendons-nous bien : celle des Chrétiens chinois — car, que la Chine le veuille ou non, celle des Chrétiens exotiques est pour l'instant absolument prépondérante.

Jadis il en était autrement qu'aujourd'hui : les Nestoriens de la Mésopotamie et de la Bactriane avaient fondé en Chine des communautés florissantes. Outre les témoignages épars çà et là dans les annales chinoises et dans les chroniques du Moyen âge,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

il existait encore récemment une inscription racontant l'entrée des missionnaires chrétiens dans l'Empire du Milieu. Cette pierre, découverte près de Singan fou en 1628, et fréquemment visitée par les missionnaires catholiques, fut probablement brisée pendant la guerre des Taïping, car si Williamson la vit en 1867, Richthofen ne la trouva plus lors de son voyage dans le Chensi, en 1872. On ne peut avoir aucun doute sur l'authenticité de l'inscription, que les sinologues ont souvent reproduite, à cause de l'importance du texte et de la beauté des caractères ; une belle copie de ce monument est exposée à la Bibliothèque nationale et tous les mots en ont été discutés par les commentateurs.

D'après cette pierre, c'est en 636 que le missionnaire syrien Olopönn pénétra dans la Chine du nord-ouest, par la route qu'avaient prise les familles des Bak, à l'aurore de l'histoire du « Milieu » ; trois années après, il obtint la permission de bâtir une église à Singan. C'était donc un peu plus de cent ans avant l'arrivée des premiers disciples de Mahomet en ces mêmes cantons du Glorieux Empire.

La nouvelle religion se propagea rapidement et quoiqu'elle ait eu à souffrir des persécutions, au milieu du IX^e siècle et surtout en 870, époque à laquelle la foule massacra 120 000 étrangers, p.101 Arabes et Nestoriens, le christianisme existait encore dans toutes les provinces de la Chine, et principalement dans les régions septentrionales, lorsque Marco Polo parcourut la contrée.

C'est assez probablement à l'existence de ces communautés chrétiennes de l'Orient qu'il faut attribuer l'origine de la légende du « prêtre Jean » qui hanta tellement les imaginations des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Occidentaux au Moyen âge. Les vagues récits apportés en Europe faisaient apparaître successivement tel ou tel souverain d'Asie comme ce prêtre-roi, que l'on croyait être Jean de l'Apocalypse, jouissant de l'immortalité et de la connaissance de l'avenir. Le fondateur du royaume de Karakitaï est un de ceux que la légende désigne le plus nettement. Plus tard, Marco Polo parle d'Ount khan, l'un des ennemis de Djenghiz khan, comme du véritable prêtre Jean, puis on se demanda si Djenghiz Khan lui-même n'était pas le mystérieux potentat. Enfin, quand on eut vainement cherché en Asie la position du grand royaume chrétien, la légende se reporta vers d'autres « Indes », c'est-à-dire vers les sources du Nil, et l'empereur d'Éthiopie devint à son tour le prêtre Jean de la légende. On le retrouve, ce prêtre protéique, jusque dans l'Afrique australe, sur un portulan espagnol du commencement du XVI^e siècle. Il a erré sur le vieux continent comme plus tard la Fontaine de Jouvence et l'Eldorado sur le Nouveau monde.

Les chrétiens ne sont plus représentés en Chine par la secte nestorienne. Les Ouïgour, les Tartares et les diverses populations du nord qui professaient la religion occidentale se convertirent à l'islamisme, probablement à l'époque de Tamerlan, et ce sont précisément les descendants des Nestoriens qui, sous le nom de Dounganes, ont récemment mis en péril l'intégrité du Grand Empire.

Le renouveau du christianisme en Chine fut l'œuvre des missionnaires catholiques, qui succédèrent aux Nestoriens pour prêcher la religion de l'Occident dans le pays de Confucius. Dès

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

la fin du XIII^e siècle, Montecorvino fondait des églises parmi les Chinois et il devenait évêque de Peking ; mais, au XVI^e siècle, les prêtres chrétiens ne furent pas accueillis avec la même bienveillance. C'est après de nombreuses tentatives qu'ils réussirent à pénétrer dans le Royaume du Milieu : ils étaient repoussés par leurs propres compatriotes, les marchands européens de Macao, qui craignaient d'être expulsés du pays s'ils favorisaient des essais de conversion. Enfin, le jésuite italien Ruggiero, déguisé en Chinois, se glissait en 1581 dans la ville de Canton, et l'année suivante il était suivi par le célèbre Ricci, homme du monde et fin diplomate, qui sut utiliser ses ^{p.102} vastes connaissances pour plaire aux grands, et qui finit par résider à la cour comme pensionnaire de l'empereur.

Les missionnaires jésuites, non moins intelligents et souples que leurs prédécesseurs italiens, continuèrent leur œuvre ; ils surent presque tous obtenir comme lui les bonnes grâces du souverain, firent de nombreux prosélytes parmi les hauts personnages de l'Empire et devinrent grands personnages eux-mêmes. D'ailleurs, ils s'étaient bien gardés de condamner d'une manière absolue les rites que les Chinois tenaient pour sacrés, notamment ceux du culte des ancêtres ; ils admettaient même les offrandes de fruits et de fleurs, les sacrifices en l'honneur des mânes ; ils ne voyaient ou ne voulaient voir dans ces cérémonies que des témoignages de respect filial.

Bien moins tolérants qu'eux, et plus strictement liés au dogme catholique, furent les prédicateurs dominicains. Leurs premiers missionnaires arrivèrent en Chine au milieu du XVII^e siècle. Ils flétrirent ces rites comme idolâtres et, de même que

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dans l'Amérique du Sud, la divergence d'idées, la rivalité d'ambitions amenèrent l'hostilité déclarée entre ces deux ordres religieux, qui, tour à tour, l'emportaient dans les conseils de Rome.

En 1715, après une série d'enquêtes et de contre-enquêtes, qui n'avait pas duré moins de soixante-dix années, une bulle du pape Clément XI donna tort aux Jésuites et porta le coup mortel à la christianisation de la Chine — à supposer que cette christianisation fût une des possibilités de l'avenir. Mais déjà Khanghi avait publié le « saint décret », dont le septième commandement condamnait « toute secte étrangère », et son fils Yong-tcheng avait ajouté à cet édit le commentaire suivant :

« Quant à la religion catholique, elle est contraire aux doctrines correctes, et c'est uniquement parce que ses prêtres connaissent les sciences que la cour les emploie, mais toutes ces fausses doctrines qui trompent le peuple tombent sous le coup des lois, et pour punir ces artifices, l'État a des châtiments prévus.

La persécution fut efficace, et pendant plus d'un siècle, la religion chrétienne disparut presque entièrement de l'empire, jusqu'à l'intervention armée des puissances européennes.

Depuis cette époque, les néophytes chinois ont non seulement à confesser la foi catholique, mais encore à renier les usages traditionnels de leur pays. Aussi les conversions sont-elles devenues relativement rares ; la plupart se font dans les classes que la pauvreté dispense de la célébration des céré-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

monies funéraires ; en outre, des enfants recueillis par les prêtres en temps de guerre ou de famine, ou bien achetés à p.103 des parents misérables, sont élevés dans la pratique du culte catholique ; c'est ainsi que se recrutent les « chrétientés » de l'Empire. « Avec cent francs donnés à nos baptiseurs, dit l'évêque Perrocheau, nous pouvons régénérer au moins trois ou quatre cents enfants, dont les deux tiers vont presque aussitôt au ciel. »

En 1876, les missionnaires français, italiens, espagnols, belges, étaient au nombre d'environ trois cents, et se faisaient aider dans leur œuvre par des centaines de prêtres et de catéchistes indigènes. Ils évaluaient le nombre de leurs adhérents à 400 000 ou 500 000 personnes, s'accroissant d'environ deux mille chaque année.

En 1891, on admettait le chiffre de 525 000 chrétiens, sinon 600 000, prêchés et catéchisés par 530 missionnaires ; et en 1900, environ 700 000, groupés en 577 « chrétientés », avec 3 980 églises ou chapelles et 2 912 écoles.

Ces missionnaires appartiennent à des congrégations diverses, françaises, italiennes, espagnoles, plus une congrégation belge, et une congrégation allemande. On évalue qu'ils étaient 900, assistés de quelques centaines de vicaires indigènes, quand a sonné la fin du siècle, ou plutôt quand ont commencé les troubles et massacres de la guerre dite des Boxeurs : sur ces 900, les plus nombreux de beaucoup sont des Français.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Diplomatiquement, leur tutrice et protectrice générale est la France, depuis les conventions faites avec le gouvernement chinois en 1844 et en 1860, sous l'agrément de la papauté ; toutefois l'Allemagne et l'Italie protègent directement leurs missionnaires nationaux. Au début c'est le Portugal qui avait été le « tuteur et protecteur ». Prennent part à l'évangélisation : les Missions Étrangères de Paris, dont le champ de propagande est, et de beaucoup, le plus vaste ; les Lazaristes, les Jésuites — c'est le lot de la France ; les Franciscains, les Missions Étrangères de Milan, les missionnaires de S. Pierre et S. Paul de Rome, lot italien ; les Augustins et les Dominicains, lot de l'Espagne ; les missionnaires de la congrégation de Scheut, qui sont belges ; les missionnaires du Collège de Steyl (dans le Chañtoun), qui sont allemands et relèvent maintenant de l'Allemagne. En tout 36 vicariats et 2 préfectures apostoliques.

Les missionnaires catholiques — les protestants aussi — ont été dès longtemps et sont toujours un brandon de discorde entre la Chine et l'Europe malgré la simplicité naïve et la bonté, l'esprit de justice et le dévouement de beaucoup d'entre eux. L'influence qu'ils prennent dans les familles ; les affaires épineuses où les entraînent des convertis en qui ils ont toute ^{p.104} confiance et qui ne sont pas toujours bien scrupuleux ; leur intervention en des conflits qui ne les regardent pas ; les appels fréquents qu'ils font aux consuls européens, représentants du prestige et de la force étrangère ; la discordance aiguë entre les idées, les mœurs, coutumes et formules des « jeunes chrétiens », et les idées, les habitudes, les rites des Chinois restés fidèles au culte des ancêtres : tout cet ensemble de nouveautés fait des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

convertisseurs et des convertis un véritable État dans l'État, et, comme on l'a dit avec un grand bonheur d'expression, « un État rebelle dans un État impuissant ».

Les missions protestantes, d'origine récente, n'ont vraiment commencé qu'en 1842, après le traité de Nanking, et seulement dans les cinq ports que le gouvernement ouvrit au commerce. Cependant, dès 1807, un missionnaire anglais, Morrison, avait évangélisé les Chinois et l'on avait inscrit un premier converti en 1814.

Depuis 1860, les missionnaires se sont graduellement répandus dans toutes les parties de l'Empire, excepté dans le Tibet et le Turkestan oriental ; ils ont même pénétré en Mongolie et en Mandchourie.

Bien plus nombreux que les prêtres catholiques, le double peut-être, les missionnaires protestants, qui étaient déjà près de 1 300 en 1894, ne s'attribuent eux-mêmes qu'environ 50 000 convertis ; il faut dire aussi que le chiffre de 1 300 « apôtres de l'Évangile » comprend les femmes des prédicants, et ceux-ci ne sont en réalité que 589, plus 346 « prédicantes » ; plus les aides-missionnaires.

Les principaux « troupeaux » protestants se trouvent dans la province de Fo'kien. Dans le district de Ningp'o, les sectes bouddhistes qui s'abstiennent de manger de la viande fournissent aux protestants la plupart de leurs convertis.

Il est assez probable que la « guerre de l'opium », — et nul n'ignore que l'Angleterre l'a « commise » pour imposer aux

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Chinois la consommation de l'opium de l'Inde, — fut dans les premières années une des causes principales de l'insuccès visible des missionnaires protestants dans le Royaume du Milieu : les habitants se demandaient si la nation qui les empoisonnait par ses drogues pouvait les améliorer par ses doctrines. Mais actuellement, quelle est la puissance européenne de laquelle ils n'aient pas la même raison de se défier ? Toutes prétendent également à civiliser la Chine à coups de canon.

On a cru remarquer que si les missionnaires protestants sont moins entiers que les catholiques et, pour tout dire, ^{p.105} moins convaincus, moins fanatiques, tel n'est pas le cas pour les prédicantes, qui font preuve d'un zèle très inconsidéré et blessent profondément les Chinois et Chinoises dans leurs coutumes, dans leurs idées les plus chères.

Il est certain que sans chercher peut-être à créer, comme on l'a dit ci-dessus, un État dans l'État, les missionnaires, tant catholiques que protestants, cherchent à isoler le plus qu'il se peut du contact des blancs, les troupeaux dont ils sont les pasteurs. La raison, peu flatteuse pour la prétendue supériorité des Occidentaux, c'est l'immoralité flagrante de ces « pionniers de civilisation » ; ce sont les déplorables exemples que donnent aux Chinois les Européens des concessions et ports ouverts au trafic, gens de commerce, de spéculation, d'ambition, de plaisir, pas toujours, ni même souvent, justes et modérés dans leurs rapports avec les fils de Han.

Les missionnaires catholiques n'enseignent guère à leurs fidèles que le latin d'église, afin qu'ils ne soient pas tentés de lire

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les ouvrages impies, et les missionnaires protestants se gardent bien de leur faire apprendre l'anglais, de peur de les voir bientôt s'enfuir pour aller gagner leur vie comme interprètes dans les ports ouverts au commerce d'Europe.

Comme le disait un édit impérial dans la *Gazette de Peking* :

« Deux sortes d'étrangers prétendent régénérer la Chine. Pendant que les uns nous disent d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, les autres nous apprennent à le tuer à de grandes distances, sans danger pour nous, et nous font acheter leurs fusils pleins de perfections homicides.

Tout dernièrement le gouvernement chinois, désireux d'aplanir dans la mesure du possible les conflits entre les évêques catholiques et les autorités du « Milieu », a donné aux dits évêques un rang des plus honorables dans la hiérarchie du mandarinat.

Par décret du 15 mars 1899, il a établi des équivalences sociales des plus avantageuses pour les missionnaires : en rang, en dignité, les évêques catholiques sont assimilés aux gouverneurs et vice-rois ; les vicaires généraux sont assimilés aux intendants, trésoriers, juges provinciaux ; et ainsi de suite jusqu'aux simples catéchistes, car tout est savamment hiérarchisé en Chine.

Par surcroît, le gouvernement de Peking s'engage à ne pas limiter au simple paiement d'une indemnité la « revendication pour le meurtre d'un missionnaire (plus exactement : d'un Européen) ; il y aura aussi jugement criminel et sanction pénale ; de même pour le pillage, la destruction, l'incendie d'un

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

établissement de missionnaire (ou plutôt, comme ci-dessus, ^{p.106} d'Européen), les vrais coupables seront punis, « quel que puisse être leur rang social ».

Tout cela confirme et élargit singulièrement la convention de 1860 assurant la liberté de la profession du culte catholique en Chine, et la convention de 1865 qui reconnaît aux missionnaires la faculté d'acquérir en toute propriété des immeubles et biens-fonds dans toute la longueur et la largeur du « Milieu ».

Tout compte fait, la propagande chrétienne réussit très peu en Chine, comme d'ailleurs très peu dans le monde : bouddhistes, brahmanistes surtout musulmans lui tiennent tête sans peine ; elle n'a guère de succès que chez des païens, des Africains noirs, des Malgaches, des Polynésiens et des Canaques.

A son échec en Chine il y a bien des raisons.

D'abord, à côté et au-dessus du bouddhisme et du taoïsme, ce culte des ancêtres devenu « les os et la moelle » de la nation chinoise. Quelle force de caractère ou quelle conviction profonde ne faut-il pas à un « Enfant de Han » pour se retrancher tout à coup de la liste sacrée des mâles de la famille et briser brusquement une continuité de plus de cent générations ! Et, douleur plus aiguë, péril plus instant, en sortant de la famille on s'expose à une sorte d'excommunication ; on sort en même temps de la communauté, de la société, de la nation ; on est un peu comme le « Fils de l'homme ne sachant où reposer sa tête ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Puis, il y a la haine de l'étranger ou, si l'on veut, les Chinois n'étant pas spécialement haineux, la défiance de ses idées, de ses propos, de ses inventions, de ses coutumes, d'après le proverbe commun à tous les peuples du monde : « Nos pères faisaient ainsi, pourquoi ne ferions-nous pas comme eux ? »

Ensuite, plus haut que le populaire, c'est l'hostilité des lettrés : ils se sont fait un oreiller commode, ils dorment sur les préceptes de Confucius, le sage des sages. Et cette sagesse, une autre sagesse vient la contredire. Faut-il donc s'abreuver à d'autres sources, changer sa doctrine et sa vie ? Haine et honte à la nouveauté !

Plus grande encore l'hostilité des mandarins : si le christianisme triomphe, la vieille Chine est morte ! Déjà les Chrétiens font un peuple à part, qui, soutenu par ses chefs, tend à s'abstraire de la vie commune, des charges, de tels ou tels impôts ; et, méfait plus grand, danger plus instant, ils finissent toujours, pour peu ou pour beaucoup, par amener des interventions de l'Europe, des guerres, des défaites, tout au moins des désagréments conclus par de dures indemnités.

p.107 Et, de fait, la qualité des convertis laisse souvent à désirer. Beaucoup d'entre eux ne sont pas « le sel de la terre ; un grand nombre est allé à la nouvelle doctrine parce qu'il n'avait rien à perdre parmi les siens, et qu'il espérait gagner chez les autres ; même plus d'un n'a laissé derrière lui que des souvenirs d'improbité. Ce n'est pas pour rehausser le prestige de l'Évangile européen, prêché d'ailleurs par des apôtres qui ne s'accordent pas entre eux et le font trop voir : catholiques, anglicans, luthériens, grecs, méthodistes, presbytériens,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

baptistes, congrégationnistes, et tant d'autres, sans compter les rivalités nationales.

Anglais et Yankees du côté protestant, Français et Belges, Italiens, Espagnols du côté des catholiques, 2 500 à 3 000 missionnaires s'occupent ainsi du « salut éternel » des Chinois.

Les chrétiens grecs, représentés ici par la Russie, ont une mission à Peking sous la direction d'un archimandrite. Mais ce n'est pas sur les missions que la Russie compte pour développer son influence dans le monde chinois : sa frontière commune sur plusieurs milliers de kilomètres, sa patiente audace, son transsibérien et, plus tard, son transmongol lui suffisent.

Tellement qu'Archibald Colquhoun, un Anglais très convaincu du bon droit et de la supériorité des Anglo-Saxons et des Allemands, ce qu'il nomme la « race teutonique », appelle de tous ses vœux une alliance pan-germano-japonaise comme le seul contrepoids possible contre les Russes, qu'il suppose alliés aux Latins. D'un côté le monde teutonique, de l'autre le monde slavo-latin, ainsi se représente-t-il l'avenir :

« La marche en avant de la Russie ne peut être arrêtée, même par les dynastes russes, que si elle rencontre sur sa route un aussi solide obstacle, faute duquel il semble bien que l'hégémonie du monde lui sera dévolue.

@

CHAPITRE DIXIÈME

MŒURS DES CHINOIS

- I. Meilleurs que nous ou pires ? — II. Contrariété de nos usages et des leurs.
— III. Bonne tenue, politesse, bienveillance. — IV. Absence d'initiative et fatalisme ; esprit ultra-pacifique.

I. Meilleurs que nous ou pires ?

@

p.108 Il est bien difficile de porter un jugement équitable sur les mœurs des Chinois et d'assigner aux « enfants de Han » leur vraie place parmi les nations civilisées.

Chez nous, beaucoup d'observateurs impartiaux ou s'estimant tels, préfèrent leur civilisation à la nôtre ; beaucoup aussi, voire le plus grand nombre, la nôtre à la leur.

Chez eux, c'est autre chose, et l'on ne trouverait peut-être pas un Chinois capable d'estimer l'Occident plus que la Chine et de préférer les idées, la « morale » des Occidentaux à celle des Chinois.

On conte qu'un ambassadeur chinois, rencontrant en Angleterre le missionnaire Legge, revenu récemment de Chine, lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous qui connaissez ma Chine aussi bien que votre Angleterre, lequel de ces deux pays préférez-vous ?

— L'Angleterre, bien sûr, répondit en bon Anglais, l'Anglais Legge.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

— Bien ! reprit l'ambassadeur, visiblement surpris, quoique toujours poli. Votre patrie vous plaît mieux, et c'est bien naturel ! Mais je vous parle au point de vue moral : des Anglais ou des Chinois, lequel des deux peuples est le meilleur du cœur, le plus droit, lequel sent le mieux et observe le mieux les convenances ? p.109

Et l'Anglais répondit encore, toujours en parfait Anglais :

— L'Angleterre !

sur quoi, « l'ambassadeur devint blême d'étonnement et se leva pour reprendre haleine. C'est qu'en effet cette question peut laisser un chacun perplexe, et que de fois une foule chinoise donne le bon exemple aux multitudes européennes ! »

Pourtant la plupart des voyageurs ont pris l'habitude de tourner les Chinois en dérision. Il est presque convenu qu'on ne saurait parler des « Célestes » — ainsi qu'on les nomme par ignorance — sans les présenter sous leurs côtés ridicules, ou même sans exagérer leurs travers.

Telle est même la force de ce préjugé, que la plupart des Occidentaux ne peuvent se représenter l'habitant des bords du fleuve Bleu que sous la forme du « Chinois de paravent », aux mouvements compassés, à l'éternel sourire, à la tête rasée, à la longue natte de cheveux qui pend dans le dos, natte que les Mandchoux imposèrent à la « race aux cheveux noirs » et qui, par une dérision du sort, est devenue pour nous la meilleure caractéristique du grand peuple pour lequel elle fut d'abord la marque de la servitude. Néanmoins les peuplades du Sud, Lolo,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Miaotze, Mantze, conservent encore tous leurs cheveux (Pouvourville).

Quatre cents millions de Chinois, cela fait bien des centaines de milliers de tondeurs, et les barbiers sont innombrables qui, « dès le matin, courent les rues à toutes jambes, portant sur les épaules tout l'attirail de leur métier aux deux extrémités d'un long bambou, terminé par la figure d'un animal chimérique ».

La natte tombant en arrière d'un crâne artificiellement nu a fait le plus grand tort aux gens du Grand et Pur Empire, dans l'esprit badaud des Européens, pourtant aussi soumis que n'importe quelle espèce d'hommes aux stupidités de la mode. Il nous est devenu difficile d'isoler le Chinois de sa mèche occipitale.

« Elle rend à John Chinaman, disait un humoriste, les services les plus imprévus : le domestique en use pour essuyer les meubles, le maître d'école pour donner la fêrule à ses « cancre », l'ânier pour émoustiller son âne, l'homme las du monde pour s'étrangler, le barbier pour maintenir le barbifié dans l'axe imposé par le rasoir, le bourreau pour incliner au mieux le cou du condamné ; elle ne gêne que le paysan ou l'ouvrier, qui s'en débarrasse momentanément en l'enroulant autour de la tête, comme le turban de l'Arabe ou de l'Osmanli.

^{p.110} Quant aux missionnaires, évidemment bien disposés pour ceux qu'ils viennent arracher « aux ténèbres de l'ombre de la mort », il leur arrive ceci, que les dangers qu'ils ont parfois à courir et les relations de tous les jours qu'ils ont avec le peuple les obligent à le prendre au sérieux ; mais, aussi que, se présentant en convertisseurs, ils voient partout le péché et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

décrivent généralement les Chinois, qui « n'ont pas encore fléchi les genoux devant la grâce » comme des êtres dégradés enclins au mal et perdus de vices.

Tandis que d'autres, et ce sont les plus nombreux, s'accoutument peu à peu à leur nouveau milieu et se naturalisent Chinois. Ainsi que le dit Garnier, « le Royaume Central compte en eux des citoyens de plus ». D'autres encore, tout en gardant leur civilisation occidentale, s'éprennent de la nation au milieu de laquelle ils vivent et sont tentés de lui reconnaître une sorte de supériorité morale.

C'est ainsi qu'au siècle dernier les descriptions enthousiastes de l'Empire du Milieu envoyées en Europe par les missionnaires jésuites avaient donné aux Chinois un renom de sagesse et de vertu que leur histoire ne justifie point. Les auteurs aimaient à choisir leurs exemples dans ce monde nouveau pour eux de l'Asie orientale, et se plaisaient à comparer les Chinois, pris comme modèles, aux prétendus civilisés de l'Occident.

II. Contrariété de nos usages et des leurs.

@

Ce qui a nui le plus aux Chinois dans l'esprit des Européens, c'est l'« énorme surprise » que causent aux gens de l'Occident la différence, on peut dire justement la contrariété, de leurs habitudes courantes et des nôtres. De surprise en surprise est arrivé le dédain, puis une sorte de colère.

Eux, ils nous ont rendu la pareille.

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

Que peut-il y avoir de commun, pense la foule, entre deux espèces d'hommes dont l'une, la nôtre, montre son savoir-vivre en ôtant son chapeau, et l'autre, la leur, en s'en couvrant la tête ?

Ils s'habillent de blanc pour témoigner leur douleur, nous, nous allons alors tout de noir habillés.

Nous montrons notre qualité de petits maîtres en tenant nos ongles courts au possible ; eux en les laissant croître autant qu'ils peuvent, jusqu'à trois et quatre pouces, et pour que ces précieuses griffes — car ce sont des griffes — ne se brisent pas aux chocs imprévus, ils les protègent d'un long étui d'argent ^{p.111} ciselé : à ces ongles démesurés on reconnaît le loisir, la fortune, la supériorité sociale de leur propriétaire.

Ceci pour la main. Pour le visage il n'en est pas autrement l'ovale de la figure, le nez fin, droit ou busqué, noble en un mot, nous enchante ; le Chinois préfère le nez écrasé, « dans un visage rond, ayant la forme d'une graine de pastèque ».

Puis, que penser d'un peuple où maman et bonne maman flairent l'enfant, le poupon à plein nez, tandis que nous l'embrassons à pleines lèvres ?

Et ils finissent le dîner par le potage, alors que nous, nous le commençons par la soupe !

De même, ils boivent chaud en mangeant, et nous nous buvons frais — en quoi nous avons tort, et sommes moins désaltérés.

Et leurs livres comparés aux nôtres : où nous avons la première page ils ont la dernière ; nous lisons de gauche à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

droite, eux de droite à gauche ; nos lignes sont horizontales, verticales, les leurs ; nous imprimons sur deux pages, recto et verso, eux sur le recto seulement ; nous inscrivons en haut le titre du volume, du chapitre, ou du sous-chapitre ; eux en bas ; donc, où nous mettons les notes, ils mettent, eux, les titres ou sous-titres.

Quand l'écolier répète la leçon qu'il vient d'apprendre dans un livre ainsi constitué, il ne regarde pas le maître en face : au contraire, il lui tourne « casaque » ; *pei*, réciter, c'est, littéralement, « tourner le dos ».

Vraiment, l'on n'en finirait pas de conter ces contreparties étonnantes dans les mœurs respectives de l'Extrême Occident et de l'Extrême Orient.

III. Bonne tenue, politesse, bienveillance.

@

Il est tout naturel, vraiment, qu'en se comparant aux « barbares occidentaux », les Chinois s'attribuent la supériorité, sinon pour l'industrie, du moins pour la véritable civilisation, et si l'on en juge par l'apparence extérieure du peuple, on serait en effet tenté de lui concéder ce premier rang qu'il réclame. Nulle part au monde la politesse des manières et la cordialité ne sont plus générales qu'en Chine ; nulle part la foule ne se laisse plus facilement diriger par un appel fait à la dignité humaine. On l'a fait remarquer bien des fois : quand des charretiers, des cochers européens s'embarrassent en un remous de charrettes, de fiacres, ils s'injurient à coups de ^{p.112} fouets ; lorsque des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

charretiers chinois se gênent au passage dans l'étroite piste, dallée ou non, ils se saluent et s'entr'aident.

Cette politesse passe même les bornes raisonnables ; elle s'est empêtrée de tant de superfluités, d'un tel cérémonial qu'elle en est devenue encombrante au possible et souverainement ridicule. C'est une étiquette pénible et puérile comme celle des cours ; étiquette presque innée, à force d'atavisme, et qu'en tout cas on apprend à fond dans les écoles, même les plus enfantines, au plus « provincial » de la province.

« Les formules de la conversation sont les plus amusantes du monde, dit E. Bard, dans *les Chinois chez eux*. Il est de règle absolue que l'on doit parler de soi et de tout ce qu'on possède dans les termes les plus humbles, tandis que tout ce qui touche l'interlocuteur n'est mentionné qu'avec les épithètes les plus pompeuses. Que deux mandarins ou deux mendiants se rencontrent :

« Quel est votre honorable titre ?

— Le nom insignifiant de votre petit frère est Ouang.

— Quel cours a suivi votre illustre carrière ?

— Très bref : seulement une misérable durée de soixante-dix ans.

— Où est votre noble demeure ?

— La tanière où je me cache est à tel ou tel endroit.

— Combien de précieux fils avez-vous ?

— Seulement cinq stupides petits porcs.

Et ainsi de suite.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

De même, quand un père a reçu la demande en mariage d'une de ses filles, il répond, et ne pourrait guère répondre autrement :

« Le choix que vous avez bien voulu faire de ma fille comme femme de votre fils m'apprend que vous honorez ma pauvre et froide famille bien plus qu'elle ne le mérite. Ma fille est grossière et n'a pas le moindre esprit ; je n'ai pas eu le talent de l'élever comme il faut. Mais je me fais gloire de vous obéir en cette occasion », etc.

Où l'on voit cette politesse outrée au comble du risible, c'est dans l'histoire du rat qui a fait tomber une lampe d'huile sur le somptueux vêtement d'un mandarin :

— Comme j'entrais dans votre honorable appartement, dit l'infortunée victime du rat au maître de maison auquel appartient ce rat malencontreux, j'ai, par inadvertance, effrayé votre honorable rat, qui, dans sa fuite, a renversé votre honorable huile sur mon piètre et misérable vêtement : c'est ce qui vous explique le méprisable aspect dans lequel je me trouve en votre honorable présence.

^{p.113} Les « tietse », ou cartes de visite officielles, finissent par la formule : « Votre imbécile de frère cadet courbe la tête et vous salue ! »

« Et, lit-on dans le Rapport de la Mission Lyonnaise, pour mieux indiquer la déférence, d'ailleurs toute conventionnelle, dont est pénétré le titulaire de la carte de visite, le caractère qui signifie tête est inscrit sur le papier vermillon en traits beaucoup

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

plus petits que les autres. Puis, quand la carte de visite ayant eu son effet, on est introduit dans l'appartement, après une foule de « je vous invite, je vous invite » adressés par le maître de maison, et autant de « j'en suis indigne, j'en suis indigne » renvoyés en réponse, c'est la kyrielle des phrases cérémonieuses entremêlées de courbettes, et avant tout :

« Ko hia hao (la personne qui se trouve) sous le pavillon (se porte-t-elle) bien ? »

C'est un peu indirect comme style, mais l'étiquette l'exige ; et c'est d'une belle concision ; on finit par s'y habituer. On répond : Hao, bien, très bien ! Et pour ne pas être en reste de politesse, ni de beau langage, ni d'« indirection », on demande :

« Vos dents vénérables sont-elles en bon état ? »

De nature, les Chinois sont des hommes réservés, attentifs, bienveillants ; ils se sentent solidaires les uns des autres. « Les hommes des quatre Mers sont tous frères », disent-ils, et ceux qui sont du même âge aiment à se donner ce nom « fraternel ».

Des voyageurs européens ont pu traverser d'une extrémité à l'autre les provinces les plus peuplées de l'empire, le Houpé, le Setchouen, sans avoir jamais eu à se plaindre d'un acte de grossièreté ou seulement d'un geste malséant. Il est vrai qu'en d'autres provinces, comme le Yunnan, le Hounan, le Kiangsi, la curiosité de la foule est trop souvent indiscrete ; mais pour se faire respecter il suffit de se mettre sous la protection d'un vieillard. Presque toujours d'ailleurs, ou du moins très souvent, ce sont les polissonneries des enfants qui amènent les bagarres et parfois, d'excitation en excitation, d'attaque à défense, du tic

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

au tac, les échauffourées et les massacres. Les enfants, considérés en Chine comme irresponsables, ce qui exprime à peu près la vérité, donc comme intangibles, ne doivent pas être frappés. L'Européen, le blanc, le « barbare aux cheveux roux » est insulté, blessé d'un coup de caillou par un gamin de la « race aux cheveux noirs », qu'il se laisse aller à une correction, même légère, la chose peut tourner au pire ; on lit dans la *Mission Lyonnaise*, qu'une taloche bien méritée peut devenir l'occasion p.114 d'une émeute. Un des emplois les plus désagréables de cet instrument de troubles, quand les Chinois, comme cela arrive quelquefois, veulent absolument provoquer une affaire, consiste à vous lancer littéralement les enfants dans les jambes : Mais presque partout, et surtout dans le Nord, où les gens depuis plus longtemps policés, ont moins de sauvagerie que dans le Midi, ce qui arrive de pis au voyageur c'est d'être ironiquement traité de « Koueïdzou », autrement dit de « Diable ».

C'est bien rarement qu'on rencontre un ivrogne parmi des foules énormes qui se pressent dans les rues étroites des grandes villes du Grand Empire ; pour en trouver un il faut aller dans les « concessions » européennes, et c'est là aussi qu'on assiste, dans les ports ouverts par traité au commerce avec l'étranger, à des scènes de violence, et là encore, ce n'est pas le Chinois qui est en cause, ou tout au moins presque jamais.

Bref, ce peuple est naturellement très doux, en dehors des troubles, guerres civiles, mouvements d'exaspération locale ou nationale. On raconte qu'il ne s'est commis qu'un meurtre en trente-quatre ans dans la grande ville d'Haïkoou, qui nombre ses habitants par centaines de milliers.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le Chinois s'est admirablement adapté à son milieu, et cette adaptation lui assure une vitalité « bien faite pour effrayer l'inconstant Européen » (Ular). Insensible d'une manière stupéfiante pour toutes les douleurs, le Chinois éprouve en revanche une sensibilité extraordinaire pour toutes les voluptés : il est d'une résignation inlassable dans la soumission aux choses qu'il ne peut changer, d'une persévérance sans bornes dans les entreprises dont le résultat dépend de son intelligence et de son labeur. Qu'il n'ait pour dormir qu'une marche d'escalier ou un tas de pierres, cela lui suffit, mais il saura prendre une joie extrême à voir de belles lignes et des couleurs vives ; il goûtera délicieusement des allusions ingénieuses, des associations d'idées imprévues ; il saura jouir de la vie sans redouter la mort.

Dans les écoles surtout, le caractère chinois se montre à son grand avantage. Jamais, pour ainsi dire, les élèves ne se permettent de troubler l'ordre quasi religieux des classes ou de négliger le travail qui leur a été demandé. Ils se montrent tels qu'ils seront pendant toute leur vie, dociles, avisés, laborieux, infatigables ; d'une gravité au-dessus de leur âge, il n'en sont pas moins gais et dispos. Ils ne rient pas aux éclats comme l'enfant mongol ; comme lui, ils ne se laissent pas emporter par la colère : ils ont déjà pleine conscience de leur dignité d'hommes civilisés.

p.115 Un des traits charmants de leur caractère, un de ceux qui montrent le mieux leur douceur, leur tranquillité, leur gaîté naturelle, l'amour des fleurs est devenu chez eux une passion profonde. Ils ont pour elles, dit à peu près Hervey de Saint-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Denis, un véritable culte, une sorte d'amour mystique, avec extases poétiques, effusions et contemplations. Ce qui ne les empêche pas de préférer dans leurs jardins l'art à la nature.

Voilà de bien grandes qualités. Il en est une autre extraordinairement développée chez eux, celle qui fait leur force indestructible : l'amour, plus que cela, la passion du travail.

Le Chinois est un laborieux et un infatigable.

Laborieux comme pas un, avec une persévérance infinie. On l'a fort justement comparé à la fourmi qui traîne un fétu trois fois plus gros qu'elle, et ce fétu, rien ne force la fourmi à l'abandonner, ni les inégalités du sol, les ressauts, les ornières, qui sont pour elle des monts et des précipices ; ni le filet d'eau qui est un Rhin ou un Rhône pour le moins ; ni la mare, Léman ou Caspienne, qu'elle contourne ; la fatigue, l'énervement, le désespoir n'ont sur elle aucune prise. Ainsi du Chinois : quoi qu'il ait entrepris, il y travaille jusqu'à la fin.

Suivant une remarque fort exacte, l'Européen ne porte qu'à ses mains « les saintes cicatrices du travail », le Chinois les porte à l'épaule aussi. Pas tous les Chinois, parce que tous ne tiennent pas de fardeaux en équilibre aux deux extrémités du bambou qui se balance sur leurs omoplates, mais un très grand nombre, on dit même les sept dixièmes d'entre eux ! — Et ces marques, à jamais ineffaçables, sont « deux protubérances énormes sur les deux épaules et, entre ces bourrelets, deux larges sillons rouges creusés dans la chair par le bâton transversal ».

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

Or, quel est donc l'homme qui porte deux lourds fardeaux en équilibre aux pointes de ce bambou ? Presque toujours un maigrelet, un gringalet, qui ne paie pas de mine : on ne le croirait pas capable de porter quarante kilos en plaine pendant une heure et il en charge quatre-vingts, voire cent, par monts et par vaux, au soleil cuisant, ou sous la pluie, toute la journée et, s'il le faut, pendant des semaines et des mois, sans manger autre chose que du riz. « Les gens à gages, même au milieu des travaux les plus pénibles, comme de halier les barques ou labourer les rizières, ne mangent de la viande et ne boivent du vin qu'une fois par mois ; et la ration par homme, tant pour la viande que pour le vin, n'est que d'une demi-livre. »

Donc aussi, gens infatigables comme pas un ; et sobres plus que personne ; et les moins exigeants des hommes, ^{p.116} couchant sur la dure, indifférents aux intempéries, tantôt grelottant de froid, tantôt inondés de sueur, insoucieux de tout ce qui n'est pas leur besogne ; joyeux quand même (ou plutôt résignés, le Chinois étant intimement rêveur et mélancolique) ; bien portants ; et pas fatigués d'une continuité d'efforts qui mettrait à bout en quinze jours le plus alerte de nos acrobates, le plus musclé de nos hercules de foire.

C'est pourquoi tant de pays désireraient les faire travailler à leur profit, et pourquoi tant de concurrents, anglo-saxons ou non, les redoutent.

IV. Absence d'initiative et fatalisme ; esprit ultra-pacifique.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La faiblesse de l'initiative individuelle tel est le trait principal par lequel le Chinois semble réellement inférieur à l'Européen.

Poussée au degré « chinois », elle peut justifier jusqu'à un certain point les paroles de Herder : « L'Empire de Chine, disait-il, est une momie embaumée sur laquelle on a peint des hiéroglyphes et que l'on a entourée de soie ; sa circulation est comme la vie des animaux hibernants pendant qu'ils dorment. »

Sans doute, en présence des difficultés et des contrariétés de la vie, le Chinois saura s'ingénier aussi bien que le Français, l'Allemand, l'Anglais, pour conquérir le bien-être ; mais dans sa lutte il se conformera davantage aux habitudes routinières. C'est sur la résistance passive plus que sur l'audace, compte pour triompher de la destinée ; sur elle également qu'il s'appuie pour tenir tête à son gouvernement ; ou plutôt, dans ses relations avec l'autorité à tous les degrés, sauf au degré « communal », il s'abstient. Marcel Monnier l'a dit excellemment en quelques lignes, qui valent d'être reproduites :

« En dépit des innombrables rites, édits et ordonnances qui sont censés régir les moindres manifestations de la vie sociale, le mécanisme administratif est, en réalité, des plus simples, ou, pour mieux dire, la machine existe, mais est rarement mise en branle. L'autorité s'efface, n'intervient qu'à son corps défendant. Le Chinois est le plus indépendant des hommes ; la grande majorité de la nation, ceux qui vaquent sans tapage à leurs petites affaires, ou s'arrangent pour régler entre eux leurs différends, évitant d'appeler à leur aide le magistrat dont la justice est encombrante et ruineuse ; ceux-là vivent dans une insouciance absolue du gouvernement et des lois. Ces mots

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mêmes n'ont chez eux aucune signification ^{p.117} précise. La liberté avec tous ses excès, une souveraine indifférence, le laisser-faire érigé en système, telles semblent être en substance les bases du régime, les relations de gouvernants à gouvernés. Ainsi (pour s'en tenir à l'ordre administratif) la rue à Peking, c'est l'image de l'anarchie triomphante. Chacun bâtit comme il lui plaît, où il lui plaît, sans souci aucun de l'alignement, empiète le plus qu'il peut et impunément sur la voie publique. Les gens se mettent à l'aise, satisfont leurs besoins les plus intimes en plein air au vu et au su de tout le monde avec une impudeur suprême » ;

et certes, les règlements d'administration ne tolèrent aucune de ces libertés grandes.

Le Chinois est légèrement fataliste, il se sent surveillé par les Génies de la terre, de l'air, de l'eau ; il se borne à son petit destin, « et dans la crainte de déplaire aux génies destructeurs, il ne porte jamais secours à qui que ce soit, ni dans quelque circonstance que ce soit » : circonstance grave, s'entend, car il n'en est pas ainsi dans les menus incidents de la vie courante. A cette abstention formellement délibérée contribue sans doute pour une part décisive la crainte que le Chinois a des procès, qui sont longs, et Dame Justice ne badine pas, elle a des idées très arrêtées sur la responsabilité, sur la solidarité sociale. On nous apprend que dans un bourg où un fils avait tué son père, le gouverneur fit abattre toutes les maisons voisines du lieu de l'infâme forfait, « pour punir les habitants de ces demeures de n'avoir pas influé sur le criminel par la vertu de leur bon exemple ». Aucun Chinois ne consent donc volontiers à se

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

trouver comme témoin, comme aide ou autrement, dans un accident quelconque : une fois dans les mains du juge, il pourrait lui en coûter gros.

Un exemple extraordinaire de ce fatalisme latent, c'est la facilité avec laquelle un lépreux, un malade, un endetté, un misérable à charge à sa famille, se laisse enterrer vivant pour débarrasser les siens de sa présence. Le malheureux se soumet dès les premières remontrances, surtout si les « remontreurs » lui ont fait la promesse d'un beau cercueil : il se couche lui-même, sans mot dire, au fond de son sarcophage, et l'on cloue, l'on ferme aussitôt son dernier asile. Le missionnaire Ch. Piton cite plusieurs cas de ce courage, ou plutôt de cette inertie.

D'ordinaire les Chinois n'ont pas de hautes ambitions, ainsi qu'en témoignent les dictons populaires et les préceptes de la morale commune. Les aventures, les brusques alternatives de la vie leur déplaisent. Aucun peuple n'a moins de chants guerriers, comme sans doute aucun n'a celui-ci parmi ses proverbes favoris : « On ne fait pas de clous avec de bon ^{p.118} fer, ni de soldats avec des honnêtes gens. » Nul non plus ne célèbre avec autant de constance les arts de la paix, surtout celui du laboureur cheminant tranquillement dans le sillon. « Quand nous sommes partis, — les plantes germaient déjà ; — quand nous sommes revenus, — elles étaient desséchées. — Le voyage est long, maigres les repas ! — Que de malheurs immérités, — Depuis que j'ai dû porter les armes, — Cessant de suivre la charrue ! » Telles sont les paroles que chante mélancoliquement

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

le paysan chinois au lieu des strophes véhémentes que répètent en chœur les hommes de l'Occident.

Reste à savoir si cette aversion de la guerre « détestée des mères », cet amour de la paix, cette haine, ou plutôt ce mépris tranquille du militarisme, ne vaudront pas à ce grand peuple d'être houspillé plus violemment que jamais dans le cours de ce XX^e siècle où nous venons d'entrer. « Il n'est bon d'être seul », encore moins d'être faible, avec des forts, des injustes et des grincheux à l'entour.

C'est un bien curieux phénomène que celui d'une poésie nationale célébrant surtout le calme, la modération, le travail régulier, les affections paisibles. Cette poésie ne manque point de noblesse ni de profondeur, et quelques vers résument un sentiment ou une pensée de la manière la plus saisissante. Mais il est rare que l'élan personnel s'y retrouve en entier : les mille exigences de la forme, les comparaisons convenues, l'emploi des maximes, la discrétion soigneuse du langage déguisent si bien l'idée, qu'il faut tout l'art des commentateurs pour la retrouver. Par l'évolution naturelle de leur esprit, les écrivains chinois en sont même venus à confondre la poésie avec la morale rimée, le vers se change en adage, et tel poème mériterait plutôt d'être considéré comme un traité d'éthique. Le poète chinois manque d'idéal personnel : on dirait qu'il parle toujours au nom d'une famille ou d'un peuple : c'est un professeur et un prêcheur plus qu'un voyant.

Il semblerait que la nature s'est ingéniée à procurer aux Chinois tous les éléments du bonheur, et pourtant il n'est guère

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de contrée où il y ait plus de malheureux que dans certaines provinces du littoral. La surpopulation d'une foule de districts y a créé et y entretient une foule incroyable de miséreux, loqueteux et mendiants, aptes à se transformer aisément en bandits ; et cette misère excessive les ramasse en eux-mêmes et elle en fait souvent des égoïstes du meilleur aloi.

La passion de l'opium n'y est pas moins exigeante et funeste que chez nous celle de l'alcool ; le jeu ne leur est pas moins fatal ; ils l'ont dans le sang, comme on dit ; enfin un tel réseau p.119 de superstitions les emprisonne qu'ils ne peuvent, pour ainsi dire, bouger ni pieds ni pattes, et que leur vie en est comme empoisonnée.

L'opium, le jeu, l'indigence toute nue, le point d'honneur, très éveillé, très susceptible chez eux, la nécessité de « sauver la face » à tout prix, c'est-à-dire de ne « pas être ridicule selon l'opinion et coupable selon les rites » y provoquent et y multiplient les suicides.

Mais le Chinois de bonne souche, qui prend la vie comme elle vient, ne craint pas du tout la mort : pas plus le dernier des ouvriers ou des paysans que le prêtre bouddhiste qui allume lui-même le bûcher où il va flamber.

@

CHAPITRE ONZIÈME

LA FAMILLE CHINOISE

I. [La famille chinoise](#). — II. [Piété filiale et piété funéraire](#). — III. [Les garçons et les filles ; infanticide, esclavage](#). — IV. [La femme, son infériorité légale et sociale](#).

I. La famille chinoise.

@

p.120 C'est un fait connu de tous que dans la société chinoise, le groupe familial est beaucoup plus solidement constitué que dans les contrées de l'Occident.

La nation tout entière, que la légende nous dit avoir constitué jadis le Ba-Hô ou la synarchie des « Cent Familles », est considérée comme formant elle-même une famille, où les devoirs sociaux ne sont en réalité que les devoirs du fils envers le père. Toute la morale chinoise découle du respect filial, et le gouvernement de la Chine n'est que l'extension, l'exaltation de l'autorité paternelle dans la personne de l'empereur ; il représente en quelque sorte un reste paléontologique de l'ancienne conception patriarcale de la société.

Ainsi que l'établit le Hiaoking, ouvrage testamentaire de Confucius, la piété filiale est le fondement de la société. Les « cinq règles immuables » sont les rapports du père et des enfants, du roi et des sujets, du mari et de la femme, des vieillards et des jeunes gens, de l'ami et de l'ami, entre lesquels il existe aussi une subordination réciproque. Tout dérive de l'autorité naturelle du père et de l'obéissance du fils, consolidées et sanctifiées par les traditions, les lois et les rites.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Confucius a dit aussi, et quand Confucius parle, toute la Chine écoute :

« Le mariage est l'union par amour de deux personnes de ^{p.121} familles de nom différent, dans le but de continuer la lignée des anciens sages, de pourvoir de sacrificateurs le Ciel et la Terre, le temple des ancêtres, les autels des Génies, des Terres et des Moissons. On doit le respect à sa femme et à son fils, car la femme est l'hôtesse des Ancêtres, et le fils est leur descendant. Servir ses parents, voilà toute la loi.

Tel a été le principe de la cohésion, de la force, et de la durée du Grand et Pur Empire ; c'est bien là ce qui l'a fondé, ce qui le maintient depuis plusieurs milliers d'années, quand tant de nations jadis retentissantes ne font plus, comme dit un de ses poètes, « autant de bruit que fait sur la terre l'ombre du feuillage balancé par le vent ». Mais c'est aussi ce même principe qui rend les transformations sociales si difficiles à réaliser en Chine, malgré les luttes les plus sanglantes.

Les « Cent Familles » primitives — au cas où ce nom-là ne se traduirait pas réellement par « Familles de Bak » — ne sont guère aujourd'hui plus de quatre cents, dans l'acception de *gens*, en chinois *Sin* : sur 400 millions d'hommes, c'est une moyenne d'un million d'individus par famille ou « souche ».

Il n'y a donc pas plus de 400 noms de famille en Chine.

A son nom de souche, le Chinois ajoute subséquemment, celui de la génération à laquelle il appartient dans cette famille--là ; puis vient un nom particulier : d'où trois noms pour la désignation complète du personnage.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mais trois noms, ce n'est pas assez : d'après l'âge, les circonstances, la suite des temps, on peut en porter plusieurs autres.

D'abord, quand, à l'âge de quatre semaines, l'enfant reçoit le baptême, sous forme de rasement de la tête, on lui donne un nom qui n'est, fort souvent, qu'« un numéro d'ordre », et l'usage en paraît assez général pour les filles. On se rappelle que le roi de France Louis XV en faisait autant pour les siennes. Nous ajouterons que récemment encore, en France, quand les familles étaient nombreuses, on y trouvait des Second, Troisième, Cinquième, Dixième, jusqu'à des Douzième et des Quinzième, très rares, et cela se comprend. Quand le « même » chinois entre en classe, vers ses six ans, il est affublé d'un nom fastueux, tel que : « Olive qui va mûrir », « Écritoire élégante », « Pinceau habile », « Mérite naissant », « Encre parfaite ».

Lorsque le jeune homme se marie ou quand il est initié au culte des ancêtres, encore un nom.

Et, accidentellement, un autre pour qui devient commerçant ou pour qui devient mandarin.

Et, à la mort, un nom définitif sous lequel on « vit »^{p.122} désormais, inscrit sur la tablette des ancêtres. Définitif, pas même, puisque tant ou tant de siècles après, l'empereur a le droit de changer le nom d'un personnage historique quelconque, en manière d'anoblissement rétrospectif.

Enfin, souvent, un nom secret, entre amis, et comme qui dirait entre conjurés, connu de quelques-uns seulement et employé d'eux seuls.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Quant aux filles, elles portent de charmants petits noms d'amitié, comme « Petite Sœur », « Pierre précieuse » ; et les femmes s'appellent « Parfum suave », « Fleur de jasmin », « Lune argentée », etc.

II. Piété filiale et piété funéraire.

@

Le « fils de Han » comprend bien moins que le « barbare d'Occident » ce qu'on peut appeler la morale de la liberté, celle que donne à chaque individu sa valeur propre, indépendante, dans la société qui l'entoure. Seule la famille est considérée comme possédant une puissance politique dans l'État ; jadis, lorsque le peuple était consulté, les suffrages se comptaient par familles, et maintenant encore, quand il s'agit de questions municipales, le chef de famille va seul au scrutin. Tout autre mode de votation paraîtrait un crime, car le père, empereur de sa famille, est censé le dépositaire des pensées et des sentiments de tous les siens : il peut s'enorgueillir de leurs vertus, en demander la récompense, mais il est aussi responsable de leurs fautes, et doit en être puni. « Aime ton prochain comme toi-même », dit le précepte chrétien. « Aime ton prochain comme ton fils », disent les Chinois. Les grandes actions du fils anoblissent le père et toute la lignée des ancêtres ; en revanche, les crimes de la descendance dégradent toutes les générations antérieures. En quoi la Chine est essentiellement le pays des effets rétroactifs.

Ces mœurs patriarcales, qui confèrent aux parents une autorité absolue et qui obligent les enfants à un dévouement

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sans bornes, ont une telle puissance en Chine, qu'elles donnent naissance à des pratiques inconnues en tout autre pays. Un simple coup porté par le fils contre son père ou sa mère est assimilé au parricide et puni de mort. Dans les contrées où la misère est grande, on a vu souvent des jeunes gens s'offrir à la peine capitale comme remplaçants de riches condamnés : ils gagnent ainsi quelques milliers de francs qui leur permettent d'enrichir leur famille. La loi ne demandant qu'une chose, l'expiation du crime, peu importe le nom de la victime ; pourvu p.123 qu'une tête tombe, la justice est satisfaite. Les bons fils qui meurent ainsi sous la main du bourreau, bénis par leurs parents, sont pleins de l'ineffable bonheur d'avoir accompli leur devoir filial dans toute sa sublimité, à l'éternel honneur de la famille.

Dans les cérémonies funéraires des parents, et principalement du père, la coutume exige des enfants le témoignage public de leur douleur. Le fils aîné, principal héritier et chef de la famille, ou bien à défaut de celui-ci, son premier-né ou son fils adoptif, doit fixer l'une des âmes du mort dans la tablette commémorative de ses vertus, brûler l'encens devant ses mânes, et tuer un poulet suivant les rites le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Il facilite la route au défunt en lui fournissant en abondance des monnaies en papier et des simulacres de lingots, ainsi que des habits, des chevaux, des serviteurs, des barques, également en papier, représentation de tout ce que le mort pourra désirer dans l'autre monde.

Il y a matière à discussion dans cette cérémonie du culte des ancêtres. Sans nul doute la plupart des Chinois s'imaginent que

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'ancêtre est là, devant les bâtons odorants qui fument en dégageant leurs parfums, mais d'autres n'y voient qu'un symbole. L'empereur Kanghi disait au légat du pape, le cardinal de Tournon : « On sait bien que les âmes des ancêtres ne peuvent venir habiter les tablettes ou les cartouches qui portent leur nom ; mais on tâche de se persuader qu'on est en leur présence. »

Quoi qu'il en soit de ces idées, le deuil est de trois années, de vingt-sept mois seulement pour les personnages officiels, et pendant cette partie notable de la vie, on a vu des fils garder chez eux le cadavre de leur père, s'asseyant le jour sur un escabeau et couchant la nuit sur une natte de jonc à côté du cercueil. Durant la période du deuil, les Chinois doivent s'abstenir de manger de la viande et de boire du vin ; il leur est également interdit de paraître dans aucune assemblée publique : la vie officielle est suspendue pour eux. Si le défunt ne s'était pas déjà procuré le cercueil en forme de tronc d'arbre qui orne la plupart des maisons chinoises, le fils aîné doit en acheter un aussi riche que lui permet son état de fortune, et l'on cite comme dignes d'éloges de vertueux jeunes gens qui se sont vendus en esclavage pour acheter un beau cercueil à leur père.

La coutume exige aussi que les ossements des morts soient portés au pays d'origine ; mais il serait difficile de faire ces expéditions une à une : alors presque toujours on attend que
p.124 le nombre des cercueils permette de former de grands convois. Outre les cimetières et les allées de tombeaux permanents, on voit en maints endroits et principalement sur les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

hauteurs, des nécropoles d'attente, villages mortuaires ne renfermant que des urnes funéraires ou des cercueils, tous gracieusement décorés de peintures emblématiques représentant des fleurs, des oiseaux, des instruments de musique.

C'est un fait connu de tous que les Chinois morts à l'étranger demandent également le retour de leur corps dans la patrie, et que des navires sont frétés pour les cadavres par les soins des sociétés de secours mutuels auxquelles appartenaient les trépassés. Ainsi des vaisseaux ayant des cercueils pour tout fret, ou pour fret principal, partent entre temps de San Francisco, de Singapore ou d'ailleurs et vont débarquer leurs rapatriés morts dans quelque port du grand pays natal.

Il arrive, et bien trop souvent, la Chine étant en de nombreux districts surpeuplée jusqu'à l'extrême limite, il arrive que meurent dans les rues, sur une place, un terrain vague ou au long des routes, ici un mendiant, là un fumeur d'opium, un malade, un estropié faisant argent, c'est le lieu de dire faisant sapèques de ses plaies, mais très peu de sapèques. Des sociétés de cercueils gratuits, ayant, comme nos compagnies des Pompes funèbres, des cercueils « convenables » en magasin et un personnel de fossoyeurs, de croquemorts, se chargent de ramasser, ensevelir et enterrer les pauvres hères.

Des temples spéciaux se sont élevés pour recevoir les tablettes commémoratives des ancêtres et celles des malheureux morts sans que des enfants puissent leur rendre les honneurs suprêmes. Chaque année, au mois de mai, les visiteurs vêtus de blanc, la couleur du grand deuil, vont porter sur les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tombes et dans les temples mortuaires des fleurs, des fruits et d'autres offrandes, sur lesquelles s'abattent aussitôt les oiseaux nichés dans les arbres environnants.

Dans ces lieux sacrés, où se rencontrent parfois des milliers d'individus appartenant à toutes les classes de la société, il n'y a point de distinction de rangs, d'acception de personnes, et c'est l'âge seul qui règle la préséance.

La cérémonie du culte des ancêtres, compliquée de rites, allocutions, prières, repas en commun, que les vivants mangent, mais que les morts sont censés déguster aussi, comporte une lecture du « livre de famille », cahier ou suite de cahiers où sont écrits plus ou moins brièvement les archives et chroniques de la famille, les dates des mariages, des naissances, des décès, le « cursus honorum » des aïeux illustres, la vie de tels et tels d'entre eux, les testaments, pièces importantes, ^{p.125} jugements des juges familiaux — puisque le chef de la famille en est aussi le juge.

Ces « livres de famille » font foi en justice, le cas échéant. On peut les considérer comme constituant l'état civil des Chinois, l'administration s'étant de tout temps dispensée d'inscrire sur les registres cotés et paraphés les unions, les morts, les naissances et adoptions, les dates majeures de l'existence d'un chacun.

A force d'entendre dans le cours des cérémonies « ancestrales » les dates familiales, ces jugements, ces biographies, et aussi ce qui s'y lit en dehors du cercle étroit de la « dynastie », vies des hommes illustres, des sages recommandables, des lettrés et mandarins à divers boutons, le moindre prolétaire finit par s'assimiler les faits et dits mémorables des siens pendant

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

une longue série d'années, alors que les Européens du « commun » remontent très rarement au delà de leur grand-père.

Si donc les derniers des paysans, les journaliers, connaissent la plupart l'histoire de leur famille, de génération en génération jusqu'à des siècles en arrière, s'ils peuvent non seulement dire les naissances des leurs, mais encore les faits qui les recommandent au souvenir de leur postérité, c'est en regardant derrière eux, vers la lignée de leurs ancêtres, qu'ils se sentent immortels.

Aussi les malheureux exclus de la famille sont-ils par cela même presque en dehors de la société. La principale cause du mépris que les Chinois éprouvent pour les bonzes provient de ce que ceux-ci ont renié les liens de la parenté ou ont été vendus en bas âge aux couvents : à peine peut-on les compter encore parmi les hommes.

Le très éminent panégyriste des Chinois, Eugène Simon, s'est livré à des considérations profondes sur le culte des ancêtres : là où presque tous voient le principe d'apathie et de caducité du Royaume Fleuri, ce qu'il y trouve, lui, c'est la raison de sa force, de sa durée, et la promesse de son avenir indéfini.

Il vaut certes qu'on l'écoute, encore que sa passion pour la Chine paraisse quelquefois excessive :

« Après avoir établi, dit-il, par la solidarité éternelle des générations l'éternité de l'âme, les Chinois considéreraient comme contradictoire que sa séparation d'avec le corps lui fasse perdre aucun de ses attributs. L'âme se souvient ; elle aime. Réunie aux autres âmes de la maison, en attendant qu'elle

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

réapparaisse sur la terre, elle plane avec elles au-dessus de la famille, souffre de ses douleurs, est heureuse de ses joies. Si ^{p.126} on l'oublie, elle est triste ; elle se plaint, et ses plaintes sont des avertissements. Malheur à qui néglige son souvenir. Celui qui ne fait pas hommage à l'âme de son père ne saurait songer à la sienne ; et qu'on y pense bien, d'une âme que l'on cesse de cultiver, la justice disparaît. Sans justice pas de prospérité. Il ne faut pas oublier les âmes des ancêtres ; il ne faut pas qu'elles puissent être oubliées ; il ne faut pas que leur souvenir disparaisse ; et qui l'entretiendra si la famille vient à s'éteindre ? Le mariage est un devoir sacré ; le premier de tous.

Ainsi, loin de river, comme on l'a dit souvent, les vivants aux morts, cette religion des ancêtres est, au contraire, la source même du progrès et son plus vif stimulant, puisque la préparation du futur en est l'obligation la plus immédiate. Le passé qui n'est plus entre nos mains, le présent qui s'enfuit, l'avenir qui n'est pas, unis ici dans la même pensée, deviennent la plus merveilleuse et la plus vivifiante des réalités. De quelque côté qu'il se tourne, l'homme entend la même instante et touchante prière : « Fais que notre mémoire ne meure pas ; fais que nous vivions un jour pour que nous puissions honorer ton âme, bénir ton souvenir. » La tombe impose le berceau. De l'une et de l'autre s'élève vers la vie une invocation incessante. Dans quelle religion, dans quelle civilisation pourrait-on trouver de plus puissantes sollicitations au progrès, à l'effort ? Ce n'est plus l'aspiration vague d'une conscience aveugle, ce n'est plus le rêve... du salut de tous par un seul, ce n'est plus le mythe du dieu mort et ressuscité des religions de l'Inde, de l'Égypte et de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

la Syrie, c'est la virile affirmation de l'homme responsable de son salut et le faisant lui-même, de l'homme victorieux de la mort et de l'oubli ; c'est la perpétuelle résurrection de l'humanité elle-même, consciente de ses efforts et de ses destinées. Et, pour l'esprit, quel calme et quel repos ! Voilà comment l'institution familiale devient une véritable religion qui, pour n'avoir que la terre en vue, n'est assurément pas sans grandeur...

Pour le Chinois, il importe que nous ne l'ignorions pas, il n'y a pas de pénalité plus terrible que l'exclusion de sa communauté familiale ; aucune ne frappe autant son imagination. Que deviendrait son âme si son nom était maudit des siens ? Pour se délivrer d'un tel cauchemar, il est prêt à tous les sacrifices, même à celui de la vie. J'insiste sur ce point. Chassé du foyer domestique, il ira, confondu dans les foules des ports de mer, se livrer aux travaux les plus pénibles, vivre comme il pourra, se soumettre volontairement aux privations les plus extrêmes. Il engagera sa liberté et on le verra sur les plages les plus lointaines, âme errante dès cette vie, subir toutes les injures, tous les traitements, toutes les souffrances de l'exil ; ^{p.127} indifférent à tout, si ce n'est, au moins chez la plupart des immigrants qui arrivent en Amérique ou en Europe, si ce n'est, dis-je, à la pensée fixe d'obtenir sa réhabilitation par le travail. C'est parmi ces excommuniés que se recrute, en effet, la presque totalité de l'immigration chinoise dans toute la portion du globe qui n'est pas comprise entre le Tibet, la mer et la Grande Muraille. On estime à 130 000 le nombre des Chinois qui quittent annuellement la Chine ainsi limitée, et à 50 000 le nombre de ceux qui y rentrent. En admettant ces chiffres, on

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

voit que la proportion des réhabilités serait assez grande. Beaucoup meurent cependant sans avoir obtenu leur réintégration, beaucoup peut-être sans l'avoir méritée ; mais il en est qui, convaincus du pardon des leurs, et trop malheureux à l'étranger, se donnent la mort pour rentrer plus vite au sein de leur famille éternelle.

Voilà de sérieuses paroles appuyées sur des faits positifs. Les Chinois ont ce que nous n'avons plus guère, le sentiment de l'atavisme, le sens de la continuité, la foi dans l'immortalité passagère de la race des hommes.

Il n'en est pas moins vrai que s'ils ont raison de regarder attentivement en arrière, il leur arrive de dures déconvenues parce qu'ils ne regardent pas assez en avant.

On a fait un grand reproche, qui semble juste, au culte des ancêtres.

On peut bien croire que cette dévotion exclusive à sa famille personnelle, cet hymne indiscontinu en l'honneur de sa « maison », dans le sens de dynastie, concentre trop la puissance d'affection sur ce seul lambeau de la patrie et de l'humanité.

De là proviendrait alors la rare insensibilité du Chinois, son impassibilité devant la souffrance, les misères et la mort du prochain : « Il n'est pas de la famille ! » — Ainsi le prône du frère prêcheur n'émouvait mie un brave auditeur, parce qu'« il n'était pas de la paroisse ».

On s'accorde à dire que l'homme du Royaume Fleuri ne vibre aucunement au spectacle du malheur des autres : on se tord de douleur, on tremble de fièvre, on s'évanouit de faim, on grelotte

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de froid, on meurt, on est supplicié du supplice le plus atroce sans qu'il sorte de son indifférence.

Il est impassible aussi pour lui-même et s'accommode bien mieux que nous des incommodités, gênes, manquements, douleurs, et jusqu'aux tortures de la cangue, de la question, même du champ d'exécution avec son bourreau sabre en l'air. Bien moins nerveux que nous, disent les physiologistes, plus rapproché que nous des animaux à sang froid, et doué de plus de tranquillité, de patience et prudence.

III. Les garçons et les filles ; infanticide, esclavage.

@

^{p.128} On a remarqué, à de nombreux exemples. qu'en fait de piété filiale chinoise, ici aussi l'esprit vivifie, mais la lettre tue. Les fils et les filles sont serrés et comme étouffés par les rites nombreux, minutieux, fatigants qui consacrent les rapports d'affection, de subordination, de révérence entre descendants et ascendants. Souvent ils accomplissent des prescriptions plus qu'ils n'obéissent à un mouvement du cœur, et l'amour n'est plus l'amour ; ils ont l'habitude de suivre un formulaire, avec la crainte de ce père à qui la loi reconnaît tous les droits sur ses enfants, même celui de les vendre en esclavage, voire celui de les tuer : ce qu'il peut faire quelquefois de ses filles, mais très rarement ou jamais de ses fils.

Car ses fils lui sont utiles dans la vie, et surtout indispensables pour ses rites funéraires, à lui, père de famille : les filles ne peuvent pas immoler le poulet et brûler le bâtonnet d'encens

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

devant l'autel des mânes ; le fils seul a ce droit, ce devoir, ce privilège ; et avant tous le fils aîné.

C'est pourquoi la naissance d'un fils est toujours accueillie avec joie par le père, celle d'une fille avec indifférence, parfois avec colère. « Qu'avez-vous reçu aujourd'hui, demande-t-on au chef de la maison où vient de naître un enfant ? est-ce un diamant, est-ce une tuile ? » Autrement dit : « Est-ce un garçon, est-ce une fille ? »

Comme il faut absolument un mâle pour la pratique du culte des ancêtres, le mari qui n'a pas de garçon de sa femme, ou qui n'en a que des filles, « convole » avec une seconde épouse, puis une troisième, et la liste peut s'allonger, jusqu'au garçon nécessaire, dont l'heureuse mère reçoit alors le rang de première dame du logis, avec obéissance reconnue de l'autre ou des autres femmes, quel qu'en puisse être le nombre. Un homme ayant un garçon vivant de sa première épouse reste invariablement monogame.

Il n'est pas habituel en Chine de faire de longues cérémonies mortuaires pour les enfants, les adultes non mariés, les femmes illégitimes ou les esclaves. Souvent même les parents pauvres abandonnent les cadavres de leurs enfants au courant du fleuve, les jettent dans les charniers ou les exposent devant la porte de leur cabane, où des fossoyeurs viennent les relever. Il arrive aussi, et le fait n'est pas rare, que l'enfant est mis dehors, tout nu, avant sa mort, dès que la maladie paraît tendre vers le trépas. Autant ses « auteurs » l'ont bien soigné jusque-là, autant ils sont dès lors durs pour lui, car ils le considèrent, par une abominable superstition, comme n'étant plus ^{p.129} les os de leurs

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

os, et la chair de leur sang, mais dit Holcombe, dans son *Real Chinaman*, « comme un esprit malin cherchant à s'introduire dans la maison pour leur malheur et leur ruine ; Pour rien au monde ils ne voudraient l'enterrer dans le cimetière de famille ». A la rue donc, et comme qui dirait : à la voirie ! Mais si par chance il guérit, nu comme un ver, sur la terre, la dalle ou la brique, aux quatre vents, à la nuit, au soleil, à la pluie, il redevient leur fils, puisque l'événement l'a démontré.

C'est à la vue de tant de corps abandonnés, que nombre de voyageurs occidentaux ont cru pouvoir attribuer à la nation chinoise la pratique générale de l'infanticide, surtout du meurtre des filles.

Que l'infanticide se pratique en Chine, que parfois il y sévisse, en certains lieux, en certains cas, à cela nul doute, mais jamais l'opinion publique n'autorisa ce crime, jamais le gouvernement ne l'encouragea, ainsi qu'on l'a souvent prétendu.

Tout au contraire, l'empereur, les vice-rois, les grands mandarins qualifiés n'ont jamais cessé de protester contre lui, bien que le code du « Milieu » soit d'une singulière bienveillance pour le meurtre du fils par le père et la mise à mort de la fille par sa mère. L'un et l'autre ne reçoivent pour châtiment que 60 coups de latte de bambou suivis de l'exil à 500 li, soit à 250 kilomètres plus ou moins ; encore cette double peine peut-elle se racheter pécuniairement. Or la « revendication sociale » est plus sévère pour la vente en contrebande des cartes à jouer. Quant au meurtre de la fille par le père, le code n'en parle point, paraît-il.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

En réalité, si l'infanticide est presque inconnu dans les provinces du Nord, on n'en peut dire autant de celles du Centre et du Sud. Dans le monde à demi patriarcal de la Chine, de nombreux enfants sont considérés, avec l'aisance et une longue vie, comme assurant au père de famille les « trois félicités ». Toutefois il est certain que l'exposition des enfants devant les hospices est une pratique fréquente chez les Chinois pauvres de certaines provinces ; l'infanticide des filles est commun dans le Fo'kien, et notamment dans plusieurs des districts surpeuplés des environs d'Amoï et de Foutcheou ; dans quelques-uns des villages de ce pays-là ces cas de mise à mort auraient lieu dans la moitié des familles. Les étrangers y sont frappés de la supériorité numérique des hommes sur les femmes, et les indigènes ne font point un mystère de la cause à laquelle doit être attribuée cette différence.

p.130 Le procédé de ce massacre des innocents ne varie guère : les parents prennent eux-mêmes l'enfant nouveau-né pour l'étouffer en le plongeant dans un baquet d'eau froide.

A quoi donc, encore une fois, faire remonter cette abomination, sinon à l'excès de la pauvreté ? Les mandarins ferment les yeux, ou ils se bornent à flétrir le crime par des proclamations et des placards que personne ne lit.

L'impossibilité prévue de fournir une dot aux filles les voue à une existence de privations ou de déshonneur, et les parents leur donnent la mort comme le seul moyen de leur épargner les infortunes de la vie, lorsqu'ils n'ont pas réussi à les vendre comme esclaves ou comme femmes futures de quelques garçons

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

du voisinage : dans ce cas, le prix de vente s'élève en moyenne à une dizaine de francs par année d'âge.

C'est un fait connu de tous, à la suite de tant de collectes de sous destinés aux petits Chinois, que les missionnaires catholiques et protestants recueillent un assez grand nombre d'enfants destinés à augmenter l'importance de leurs congrégations ; mais la proportion de ces rachetés est relativement faible : la cause première n'en subsiste pas moins, et la misère prend toujours ses victimes.

Si l'infanticide, tout en étant sévèrement blâmé par les moralistes, est toléré dans certains districts, le droit absolu du père à vendre ses enfants comme esclaves est pleinement reconnu par la loi. Il est très rare pourtant que les parents vendent leurs fils ; mais un très grand nombre de filles sont destinées à la servitude. De riches familles en possèdent jusqu'à plusieurs dizaines, et la plupart des ménages chinois qui vivent dans l'aisance ont au moins une domestique en propriété. Les contrats de vente se font d'une manière solennelle et généralement en plein air, sous le « regard du ciel ».

D'ailleurs l'esclavage n'est que temporaire pour les femmes, puisque le propriétaire est tenu de leur trouver un mari et qu'elles passent alors sous d'autres lois. Les esclaves mâles peuvent exiger aussi, avant trente ans d'âge, que le maître leur procure une femme, et, devenus chefs de famille, ils ne transmettent la servitude qu'à une partie de leurs enfants : les filles sont mises en liberté, tandis que l'esclavage persiste sur les mâles jusqu'à la quatrième génération. Néanmoins les esclaves

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sont presque toujours traités comme les autres domestiques, et les étrangers ne font point de différence entre eux et les hommes libres. Ils ont le droit de s'instruire dans les écoles, ^{p.131} de concourir pour les examens, d'entrer dans les fonctions publiques, et le propriétaire doit alors leur permettre de se racheter, eux et leur famille. Quant aux femmes mariées, les époux ne peuvent les vendre que comme épouses, non comme esclaves.

IV. La femme, son infériorité légale et sociale.

@

L'écriture idéographique jette souvent un jour très vif sur la conception de la vie par les Chinois. Le caractère que cette écriture consacre à la femme, le caractère *niu*, en serait une preuve excellente, en montrant avec clarté en quelle pauvre estime ils tiennent la compagne de l'homme. D'après Douglas, sinologue anglais, le redoublement de ce caractère répond au verbe *se quereller* ; quand on le triple, on représente l'idée d'intrigue ; l'idée de *ruse* se traduit par la juxtaposition du caractère *femme* et du caractère *arme*, tandis que, par un heureux contraste, l'idée de paix et tranquillité s'exprime par les deux caractères de *femme* et de *maison*.

Et généralement parlant, c'est le signe « homme » qui est à la base, à la clé des passions généreuses ; le signe « femme » à la clé des défauts et des vices. « Ce n'est pas la gueule du serpent vert, l'aiguillon de la guêpe qui darde le poison ; c'est le cœur de la femme. »

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A côté des lois, des coutumes, qui sont en moyenne peu favorables à la femme, à côté des histoires qui la maltraitent, des proverbes qui l'injurient, il est un fait matériel qui, d'après certains sociologues, témoignerait avec éloquence du mauvais vouloir des Chinois pour les Chinoises. A supposer que cette interprétation soit juste, la marque évidente de la cruelle éthique de l'homme serait la mutilation des pieds, que doivent subir des millions de filles, même parmi celles qui sont destinées à une vie de travail.

Lockhart indique l'année 925 comme l'époque à laquelle cette pratique commença ; mais elle ne se répandit que lentement, puisque Marco Polo et les autres voyageurs du Moyen âge n'en font pas mention. Maintenant elle est devenue si impérieuse dans certaines parties de la Chine, que dans les provinces du nord, sauf à Peking, presque toutes les femmes s'y soumettent, même celles qui bêchent la terre et qui portent des fardeaux.

Dans le Setchouen et dans la Chine méridionale, les paysannes sont complètement affranchies de cette coutume, et ^{p.132} dans les villes on peut évaluer au tiers des femmes celles qui ne mutilent point leurs pieds ; mais récemment la mode augmenterait d'année en année le nombre de ses victimes ; non seulement la mode, mais aussi un juste souci de l'avenir chez la fillette et chez ses parents. Ceux-ci se disent : « Je ne trouverai jamais d'époux pour ma fille, si je ne lui fais pas de petits pieds » ; et l'enfant, qui sait déjà combien l'on apprécie cette « beauté » consent, demande même qu'on la supplicie, sûre qu'elle est d'être vouée au célibat, si elle reste telle que la fit la bonne mère Nature. Cependant Pouvourville, dont l'opinion,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

généralement si juste, importe fort, nous dit que la mutilation des pieds tombe de plus en plus en désuétude parmi les Chinoises.

Les dames mandchoues devaient à la dignité de leur race de ne pas se conformer aux mœurs de la nation vaincue ; maintenant elles imitent, elles aussi, ces mœurs de l'engeance « inférieure », en prenant des chaussures qui les forcent à marcher sur la pointe du pied et qui sont la cause d'accidents nombreux, de maladies graves : c'est une mutilation mitigée.

Naguère la mutilation du pied féminin était devenue pour les Chinois le signe distinctif de la « bonne société » ; nulle jeune fille ne pouvait espérer entrer dans cette caste supérieure si elle ne s'était soumise à la torture exigée par les juges de la beauté féminine pour transformer son pied en un « lis d'or ».

Même, par une singulière perversion de la pudeur féminine, les Chinoises cachent avec soin leurs pieds nus. Les missionnaires nous apprennent « qu'ils ont parfois toutes les peines du monde à « extrémiser » les nouvelles converties, l'onction des pieds étant considérée comme scandaleuse ».

C'est généralement vers l'âge de cinq ou six ans que l'on entoure de bandelettes les pieds des fillettes pour en replier les orteils, relever en arc le cou-de-pied, arrêter le développement des muscles.

Il faut que le soulier, disposé en sorte que le moignon y paraisse encore plus petit qu'il n'est réellement, atteigne seulement sept centimètres et demi de longueur ; la jambe même participe à l'arrêt de développement provoqué dès l'enfance, et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

forme avec le pied un fuseau droit sans mollet. D'ailleurs on emploie des méthodes très différentes dans les diverses parties de l'Empire : l'essentiel ici, c'est le but à atteindre, et ce but est une horrible et malfaisante atrophie.

Définitivement estropiée, la femme de bonne compagnie ne peut plus soulever de fardeau ni même se livrer à aucun ^{p.133} travail pénible ; la marche régulière lui est devenue impossible ; elle est obligée de s'avancer à petits pas rapides et chancelants, en s'aidant des bras comme d'un balancier : c'est la démarche que les poètes comparent aux ondulations du saule agité par le zéphyr. On comprend combien cette infirmité augmente la dépendance de la femme dans le ménage ; cependant les femmes mutilées de la campagne travaillent sans fatigue apparente à côté de leurs maris.

De lointaines traditions rappellent l'existence du matriarcat dans la Chine antique : « Avant l'époque de Fohi, disent les anciens livres, les hommes connaissaient leur mère et ils ignoraient qui était leur père. » Mais depuis la constitution de la famille chinoise, les lois et la coutume établissent avec précision l'infériorité absolue de la femme comme fille et comme épouse.

Après avoir adoré son père et sa mère, elle doit adorer son mari. « Si j'épouse un oiseau, dit le proverbe, il faut que je vole après lui ; si j'épouse un chien, je dois le suivre à la course ; si j'épouse une motte de terre abandonnée, il faut m'asseoir à côté d'elle et la garder. »

Tous les actes symboliques des fiançailles et du mariage rappellent à la femme que la soumission est pour elle la vertu par excellence. Quelle que soit la conduite de l'époux envers elle,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

il lui convient de se résigner sans murmure : elle obéit donc en silence ; elle ne peut recourir ni à ses parents ni aux magistrats pour se faire rendre justice ; tout au plus peut-elle se rendre dans le temple pour y suspendre, la tête en bas, une figurine en papier représentant son mari, et demander à la « déesse de la Miséricorde » de changer le cœur de l'époux, puisqu'il a cessé de battre à sa vraie place.

La plus illustre des lettrées chinoises, Panhoeïpan, qui vivait au 1^{er} siècle de l'ère vulgaire, a tracé le devoir des femmes dans le mémoire classique des Sept articles. Elle nous raconte que l'ancien usage était d'offrir au père, lors de la naissance d'une fille, des briques et des tuiles, « des briques, parce qu'elles sont foulées aux pieds, et des tuiles parce qu'elles sont exposées aux injures de l'air ». « L'épouse ne doit être qu'une pure ombre et qu'un simple écho. »

Lorsque le mari fait choix, généralement parmi ses esclaves, d'une ou de plusieurs femmes supplémentaires, la première épouse est tenue de les accueillir avec bienveillance et de vivre en paix avec elles.

Le mari seul est possesseur du droit de divorcer : sans en référer aux juges, il peut renvoyer sa femme, même lorsqu'il ne lui reproche que son état de maladie ou ses habitudes de bavardage ; mais quand sa femme lui déplaît, il préfère presque toujours s'en débarrasser par la vente, et, dans ce cas, il lui suffit de faire avec l'acheteur un contrat en due forme, la société n'ayant rien à voir dans les transactions entre « l'offre » et la « demande ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A quel degré la femme était inférieure à l'homme, l'épouse à l'époux dans l'esprit des Chinois, l'« ancienne et vénérable coutume » du suicide de la veuve sur la tombe du mari le montre avec abondance et surabondance.

Ce suicide des inconsolées, qu'elles le soient vraiment ou qu'elles doivent seulement paraître telles, n'a pas tout à fait disparu des mœurs. Mais il n'y a pas d'exemple que la victime volontaire fasse choix du bûcher comme les veuves hindoues : c'est par l'opium ou tout autre poison, par la faim, par la noyade, surtout par la corde, que les épouses chinoises vont rejoindre leur mari dans la mort. D'avance elles annoncent leur résolution ; et alors, de toutes parts, viennent les parents, les amis et les curieux pour les encourager et les applaudir ; quand même elles ne sont point soutenues par l'approbation publique, nombre d'entre elles meurent, soit pour suivre leur mari dans la tombe, soit pour rester dignes de lui.

Ainsi, la femme se considère comme n'ayant d'existence que par la personne de l'époux, et si elle jouit d'une certaine liberté, si le mari abuse rarement de ses droits de maître absolu, elle n'en est redevable qu'à la mansuétude générale des mœurs. C'est en l'honneur des vierges et des veuves vertueuses que, par une sorte de galanterie nationale, on élève en dehors des villes le plus d'arches triomphales ; en échange de leur liberté, on leur accorde des monuments.

Pendant les deux expéditions des troupes européennes, en 1860 et en 1900, quand les alliés pénétrèrent dans la province de Petchili, des milliers de femmes se suicidèrent pour ne pas

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tomber au pouvoir des étrangers : couchées dans le cercueil pour y attendre la mort, elles y mouraient en effet.

En conformité avec l'infériorité reconnue de la femme, les Chinois, en cela semblables aux Musulmans (mais moins outrés qu'eux), ne parlent guère de leurs compagnes et n'aiment pas qu'on les en entretienne. Dans la conversation ils la désignent souvent par une périphrase dédaigneuse, « la pauvre sottise du dedans », et si quelqu'un demande à quelqu'autre des nouvelles de madame son épouse, il se sert, encore plus périphrastiquement, d'une expression « tirée de longueur », comme par exemple : « Veuillez présenter tous mes hommages à la ^{p.135} salle de la Respectable Longévitité ; en quel état se trouve-t-elle ? » La salle de la Respectable Longévitité, c'est-à-dire : la personne qui habite dans la salle de la Longévitité Respectable, la dame du logis, la mère de famille, au bout du compte, la femme ; et, pour se conformer une fois de plus au style de la politesse chinoise, la personne des appartements d'Excellente Odeur : on désigne ainsi le gynécée. Encore n'ose-t-on guère s'entretenir de la sorte avec le mari, à moins d'une amitié qui excuse les infractions à la règle ; c'est aux enfants de la maison qu'on s'adresse.

Rien donc d'étonnant si le Chinois qui vous invite ne vous présente pas à sa femme : ce n'est même pas chez lui que vous goûterez aux merveilles de la cuisine du « Milieu », mais n'importe où, dans un lieu convenable, villa, pagode, restaurant, hôtel au nom fleuri, court en chinois, non moins que long en français : « Hôtellerie de la Commune Ascension vers les Hon-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

neurs, de la Félicité Parfaite, des Cent mille Parfums, de la Félicité sans Nuages, ou de la Céleste Harmonie. »

Dans la réalité des choses, les femmes chinoises sont donc plus ou moins cloîtrées ; bien que non murées dans le gynécée, elles ne participent guère à la vie sociale générale. On en voit très peu dans la foule qui se presse en remous dans les rues et les ruelles, et celles qu'on y rencontre allant à pied n'appartiennent pas aux classes dites inférieures, sinon à celle des prostituées ; les dames distinguées par le rang, la fortune ou les prétentions passent en chaise à porteurs ou en charrette à l'intérieur clos aux regards.

La compagne du Chinois, sa mère, ses filles sont si bien exilées en théorie et en pratique de la communion avec l'homme que, pour complaire aux idées chinoises, les missionnaires ont séparé leurs églises et chapelles en deux par une haute cloison longitudinale en planches : d'un côté les « Messieurs » et de l'autre les « Dames ».

On ne peut pas ne pas admettre que cette séparation des sexes a fait beaucoup de tort à la Chine, comme aux pays fiers de leur Islam ; elle a contribué à la priver de poésie, d'idéal ; elle lui refuse la « fleur de la vie » ; elle mène l'homme à l'ennui, et l'ennui pousse l'homme aux plaisirs dégradants, par exemple à la fumerie d'opium. Mais quoi ! chez nous la femme est partout visible, en bien des sens honorée ; et les cafés, les tabagies ne désemplissent pas.

Une autre des infériorités imposées à la femme dans le Grand et Pur Empire, c'est le peu de soin qu'on prend de son

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

instruction ; il n'y a presque pas d'écoles pour elle ; elle croupit bon gré, mal gré dans une ignorance « transcendante ».

p.136 Presque aucune qui sache lire couramment ; encore moins écrire.

Comme contre-partie, il est certain que la mère de famille est respectée, aimée dans l'étroit intérieur de son petit royaume ; qu'elle jouit de l'affection de ses fils et filles ; que la veuve est spécialement favorisée par les lois et par la coutume, en ce qu'elle a droit à un certain ensemble de libertés qui choqueraient fort le code des bienséances si la mort de l'époux ne l'avait émancipée, et en ce que l'usufruit des biens de la communauté lui revient : « Elle peut, dit le proverbe, manger les feuilles, mais non le tronc de l'arbre. »

@

CHAPITRE DOUZIÈME

AURORE DES TEMPS NOUVEAUX

- I. [Le formalisme et son antidote.](#) — II. [Syndicats et sociétés secrètes.](#)
III. [Guerre des taïping.](#) — IV. [Entrée en scène de l'Europe.](#)

I. Le formalisme et son antidote.

@

p.137 Dans la société polie de la Chine, tous les actes importants de la vie, mariage, naissance, mort, et beaucoup de menues actions (l'on peut dire presque toutes) s'accompagnent d'innombrables cérémonies dont le sens symbolique reste généralement incompris, mais qui n'en sont pas moins considérées comme indispensables. « C'est le ciel lui-même qui a fait la distinction des cérémonies, dit le Chouking, et ces cérémonies sont pour nous des lois immuables. »

L'ensemble de ces cérémonies, c'est le li, c'est le formulaire, qui range sous son despotisme les mœurs et tout ce qui distingue du barbare l'homme policé.

Le Chinois qui respecte la tradition a son devoir tout tracé dans chaque fête religieuse ou civile, dans chacune de ses visites ou de ses réceptions ; il connaît le nombre de saluts ou de génuflexions auquel il est tenu ; il mesure d'avance la longueur de ses pas, les inclinaisons de sa tête, les battements de sa paupière, le timbre de sa parole, la douceur de son sourire : le formulaire a prévu tous les cas « et d'autres encore ».

Confucius, le grand Chinois qui sert de modèle à toute la nation, n'avait pas de plus grand divertissement dans sa plus

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tendre enfance que de saluer ses petits camarades avec le cérémonial des personnages les plus graves, de les inviter à s'asseoir en leur cédant respectueusement la première place, ^{p.138} de se prosterner et d'imiter les rites que l'on célèbre en faisant un sacrifice aux ancêtres. Un Chinois n'a droit au titre de « sage » que s'il ajoute à ses connaissances celle du cérémonial religieux et civil. « Toutes les vertus ont leur source dans l'étiquette », est une parole attribuée à Confucius ; il ne l'a peut-être pas prononcée, mais sauf ce qu'elle peut avoir d'exagéré, elle répond bien à la doctrine du maître.

Heureusement, ce n'est point l'intervention de l'étiquette qui donne aux sociétés l'impulsion nécessaire. Les révolutions si nombreuses qui ont bouleversé la Chine, prouvent qu'au-dessous de ce monde formaliste des lettrés, qui met sa joie à répéter des maximes et à les peindre sur les murs de ses appartements, s'agite une foule qui s'occupe des intérêts pressants de la vie au jour le jour et à laquelle l'accomplissement de cérémonies symboliques est devenu tout ce qu'il y a de plus indifférent au monde.

La lutte pour l'existence, si terrible dans les régions surpeuplées du « Milieu », la nécessité du travail journalier et, pour tout dire, la convenance de ne pas mourir de faim, ne permettent point à l'homme du peuple de chercher, comme le veut la morale officielle, la sanction de tous ses actes dans la conduite des trois empereurs Yao, Chun et Yu, qui furent les modèles de la politesse et du savoir-vivre.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Comme le dit si bien le proverbe chinois, « le fils ressemble plus à son siècle qu'à son propre père et à sa mère » ; et ce siècle apporte des changements continuels, sinon dans les préceptes classiques, du moins dans la vie réelle de la nation.

Quand on prétend communément de la Chine que « la précocité a usé sa force », c'est là une parole injuste, car on ne trouverait pas facilement une race qui se relève toujours plus jeune et plus vigoureuse des infortunes qui semblaient devoir l'accabler à jamais. Le formalisme, père de l'inertie, de la médiocrité, du « gâtisme intellectuel, a trouvé son antidote dans la pullulence des « syndicats ».

II. Syndicats et sociétés secrètes.

@

La facilité de se grouper en syndicats de longue durée, en « fraternités adoptives », est un des traits distinctifs du Chinois, en même temps que le levain de transformations profondes.

Si, dans la vieille Europe, l'action prépondérante vient des individus temporairement unis pour un but bien défini, dans la vieille Chine, le ^{p.139} « remue-ménage » a sa principale cause dans l'influence des *houi*. On nomme ainsi des sociétés qui se maintiennent *ad multos annos* ; bien mieux, de génération en génération, *ad sæcula*.

Et, fait de la plus haute portée, tandis que, dans l'Occident, les associations, si nombreuses qu'elles soient, embrassent seulement une faible partie de la population, dans l'Extrême Orient chinois elles ont entraîné presque tous les hommes de la nation dans leur cercle d'activité, sournoise ici, là dévorante. Les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

villes de la Chine n'ont peut-être pas un seul habitant, riche ou pauvre, bourgeois ou travailleur, qui n'appartienne à quelque groupe sociétaire, constitué publiquement ou fonctionnant en secret. Même les mendiants, les « enfants des fleurs », sont unis en associations ayant leurs statuts, leur code spécial, leurs fêtes et leurs banquets.

On peut dire sans exagérer que les fils de Han sont une fourmilière de sociétés secrètes, de loges et ventes, un agrégat de *carbonari*, la plupart moins rébarbatifs que les *carbonari* classiques et moins prompts à jouer du stylet ; mais aussi nombre de leurs houi sont extrêmement puissants et dangereux avec théories très subversives.

Il en est aussi qui ne comprennent qu'un fort petit nombre d'individus : telles ces « fraternités adoptives » où l'on se lie à deux, à plusieurs, par un serment comme celui-ci :

« Par le Ciel et par la Terre, par leur père et par leur mère, en présence de la Lune et en présence du Soleil, A. et B. se jurent une amitié inébranlable !

Et désormais, quand A., monté sur un char (c'est-à-dire élevé aux honneurs), rencontrera B. coiffé d'un grossier chapeau de paille, il descendra de son char pour aller au devant de B.

Et aussi, lorsqu'il arrivera à B., paradant sur un beau cheval, de rencontrer A., courbant l'échine sous un ballot de colporteur, il descendra de cheval, comme A. était descendu de son char !

III. Guerre des Taïping.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La guerre qui a si terriblement ravagé les provinces centrales du « Royaume Fleuri » a prouvé tout récemment comment, combien les houi sont capables d'ébranler l'Empire : il en a été secoué jusque dans ses fondations.

Elle a montré aussi que des modifications se sont accomplies « chez les enfants de Han » et qu'ils ne ^{p.140} constituent pas, comme on le répète souvent, une nation immobile, pétrifiée dans l'adoration du passé, comme si Confucius lui-même n'avait pas proclamé que « la Loi de la Grande Étude est de renouveler les hommes ».

L'erreur vulgaire qui confond le Chinois et le mandarin a reçu de ces événements tragiques un singulier démenti. Erreur égale à celle qui assimilerait la France, l'Espagne ou l'Allemagne à leurs dirigeants.

Ces Taïping présentaient une évolution nouvelle dans le développement national, et s'ils n'ont pas été soutenus jusqu'au bout par l'opinion publique, c'est probablement parce qu'ils s'étaient lancés avec trop de hardiesse dans une nouvelle voie religieuse et politique. Trop peu soucieux de l'antique dynastie nationale des Ming, ils n'avaient pas cherché dans l'histoire antérieure de la Chine un point d'appui contre les envahisseurs mandchoux. Or, cette dynastie a laissé, paraît-il, des souvenirs très vivants, et d'aucuns pensent qu'on pourrait soulever la Chine en son nom.

C'est en l'an 1848, époque du grand ébranlement des nations occidentales, que commença la révolte, d'abord simple querelle de culte, suscitée par un maître d'école, et bientôt après guerre générale, dans laquelle les passions religieuses, les intérêts et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les haines de classes, les Chinois chinoisants et les tribus encore indépendantes à demi, tous les éléments opposés de la nation entrèrent dans une lutte « inexpiable ». Son lieu d'origine fut le Kouangsi ou Kouang Occidental, province méridionale traversée par le fleuve de Canton. Elle se propagea peu à peu dans les diverses contrées du sud, où se font vis-à-vis des éléments nationaux non encore entièrement conciliés : les Hakka, qui sont des conquérants chinois, et les Pounti, qui sont des aborigènes conquis.

Puis la rébellion gagna les pays du Yangtze par les grandes routes du commerce et se répandit au nord jusqu'aux portes de Tientsin. Dès l'année 1851, le royaume de la « Grande Paix » (Taïping) était fondé, et en 1853 Nanking reprenait son antique rang de capitale de l'Empire, sous le nom de Tienking ou « Résidence céleste ».

Maîtresse des contrées les plus fertiles de la Fleur du Milieu, de tout le cours inférieur du Yangtze, même de Ningpo et d'autres ports de mer, partageant en deux zones distinctes les régions encore fidèles à l'empereur mandchou, l'insurrection avait toute chance, sinon de triompher, du moins de donner à l'ensemble de l'Empire une orientation politique toute différente de celle qu'il a de nos jours, et probablement plus nationale.

^{p.141} Mais quand la Chine officielle paraissait définitivement vaincue par les insurgés, les Européens, lésés dans leurs trafics par la guerre civile, et se souciant fort peu du juste ou de l'injuste de l'une ou l'autre des deux causes, prirent en main les intérêts de la dynastie mandchoue, la France et l'Angleterre aidèrent doublement cette lignée étrangère : par des troupes

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

régulières, françaises ou anglaises, et par des corps francs que commandaient des officiers occidentaux.

Quoique les Taïping, plus souvent appelés les « Longs Cheveux », les Tchangmao, mêlassent à leur culte des cérémonies chrétiennes et se servissent dans leurs édits d'un langage emprunté aux missionnaires, quoiqu'ils eussent mis la Bible au rang de leurs livres sacrés, et même offert une place dans leur gouvernement aux chrétiens étrangers, les Occidentaux résidant en Chine firent passer les intérêts de leur commerce avant ceux de leur religion, et grâce à eux le souverain mandchou put reconquérir son domaine. En 1862, ils empêchèrent les Taïping d'occuper Changhaï, et leur reprirent rapidement tous les points stratégiques : il ne resta plus aux soldats chinois qu'à brûler les villes et à massacrer les habitants, puis à pourchasser les affamés qui, sous le nom de Nienfeï, s'étaient faits brigands pour vivre, et, sans but politique, ravageaient çà et là les campagnes. Et Taïping comme Nienfeï s'occupèrent en conscience de leur œuvre de mort et de dilapidation.

Le soulèvement des Taïping, si menaçant par lui-même, se compliqua de la révolte de plusieurs populations plus ou moins autochtones de la Chine méridionale, jalouses de se venger enfin, après des siècles d'humiliation et une longue suite d'avanies, pillages et « fiscalités » du fait des vice-rois et des mandarins.

Ce que les Taïping coûtèrent à la Chine est positivement incalculable. On estime qu'en quinze ou dix-huit années la Guerre civile consumma de douze à quinze millions d'existences

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dans l'ensemble des trois provinces de Kouangsi, de Yunnan, de Koeïtchéou. Et que penser de la perte de vie dans les régions bien plus peuplées du grand fleuve Yangtze, où la dévastation fut encore pire ? Des missionnaires connaissant bien le pays admettent que le Koeïtchéou, par exemple, fut privé d'au moins les deux cinquièmes de son peuple ; de telle ville de 30 000 âmes il ne resta que dix familles !

Ce nombre de douze à quinze millions de « disparus » rien qu'en trois provinces est sans doute plus ou moins majoré, par la raison qu'ayant tendance à surestimer le peuple de ^{p.142} la Chine, on a surestimé sa dépopulation : si une ville évaluée à 100 000 habitants n'en avait plus que 50 000 après la guerre des Taïping la perte est de 50 000 ; mais si cette même cité n'avait que 70 000 habitants ou 60 000 seulement, la « saignée » n'est plus que de 20 000, de 10 000.

IV. Entrée en scène de l'Europe.

@

L'unité de l'Empire fut rétablie, mais la restauration de l'ancien ordre de choses n'est qu'apparente. Les diverses sociétés qui se cachent dans les profondeurs de la nation, la ligue du « Nénuphar », celle du « Thé pur », l'alliance des « Trois Précieux », le « Ciel, la Terre et l'Homme », et tant d'autres associations aux noms nouveaux, dont l'une a été fondée par le missionnaire luthérien Gutzlaff, et qui ont pour but le renouvellement politique et social de la Chine, l'ensemble des houi n'a pas cessé de se remuer, de travailler dans l'ombre.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

L'équilibre actuel de l'Empire est tout ce qu'il y a de plus instable. L'appareil antique des lois, des formules, des pratiques officielles est en désaccord croissant avec les exigences d'une société rajeunie ; la contrée entre en relations, de plus en plus fréquentes avec les étrangers, dont les idées, même repoussées avec haine, exercent une influence profonde et précipitent la ruine d'institutions en décadence.

Les petites colonies d'Européens établies sur le littoral et sur les bords du Yangtze semblent peu de chose, et, comparées aux multitudes des « enfants de Han », elles ne forment qu'un nombre bien faible d'individus ; mais une nouvelle période de la vie nationale chinoise n'en commence pas moins avec elles. Leur propagande de tous les jours agit autour d'elles, en cercles concentriques de plus en plus élargis ; et surtout chacune d'elles se réclame des grandes puissances navales et militaires dont dépendent les habitants des « concessions », suivant leurs diverses nationalités.

Désormais l'Orient et l'Occident sont unis par les grands mouvements de l'histoire ; au point de vue géographique, la Chine se rattache aussi de plus en plus au monde déjà bien connu de l'Europe et de l'Asie méridionale. Des voyageurs européens ont parcouru le Royaume Central dans tous les sens ; chaque année, de nouveaux itinéraires s'ajoutent aux précédents et les mailles du réseau se resserrent. Il ne reste plus qu'à procéder avec méthode à l'exploration détaillée du pays.

@

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

LIVRE DEUXIÈME

LA CHINE DU NORD : LE HOANG HO

CHAPITRE PREMIER

BASSIN DU PEI HO : LE PETCHILI, PEKING

I. [Raisons de la prééminence du Petchili](#). II. [Rivages, monts, fleuves du Petchili](#). — III. [Le Peï ho](#). — IV. [Peking](#). — V. [Les environs de Peking](#). — VI. [Le climat de Peking](#). VII. [Tientsin](#). — VIII. [Autres villes du Petchili](#).

I. Raisons de la prééminence du Petchili.

@

^{p.143} En trois monosyllabes, Petchili signifie la « Dépendance immédiate du Nord » : telle est l'« incommensurable » brièveté du chinois. En retranchant du trisyllabe la syllabe initiale, Pé, ce qui se fait communément, il reste Tchili, c'est-à-dire la « Dépendance immédiate, la Possession directe ».

C'est la plus septentrionale des dix-huit provinces de la Chine propre, et elle a le privilège de posséder la capitale de l'Empire, à mille kilomètres environ du centre du « Milieu », qui se trouve dans le pays intermédiaire entre le fleuve dit justement le Jaune et le fleuve dont le nom de Bleu est particulièrement injuste.

Comment se fait-il que le chef-lieu de la Chine soit là et ^{p.144} non pas sur le Yangtze ou près du Yangtze, là où ce courant, l'un des plus puissants du monde, écarte ses rives comme un estuaire, dont une rive est presque invisible à l'autre, même, plus bas, comme une sorte de mer ? En voici la raison.

Durant les longues époques de paix la capitale fut en effet beaucoup plus au sud-ouest ou au sud, à Singan, voisine du fleuve Jaune, ou à Nanking, sur ce Yangtze, le courant central du pays.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mais, quand il fallut faire front aux étrangers, soit aux Mongols, soit aux Mandchoux, barbares du nord-ouest ou du nord, c'est vers l'endroit directement menacé que devait se porter la force de résistance représentée par le gouvernement, ses fonctionnaires et ses armées. Or, c'est par le Petchili, par les campagnes du fleuve Peï ho, que Mongols et Mandchoux descendaient vers la Chine, et sur les bords de ce fleuve se livraient les batailles décisives. Victorieux, les envahisseurs restaient volontiers dans cette région voisine de leur patrie, d'où il leur était facile de recevoir des secours et où ils pouvaient se réfugier en cas de désastre. Peking, dans le bassin inférieur dudit fleuve, devint donc, depuis le milieu du X^e siècle, et sauf de courtes interruptions, la résidence des empereurs « fils du Ciel », et le bastion septentrional de l'Empire.

D'ailleurs, il convient de le remarquer en sa faveur, cette ville est située dans la même région naturelle que les cités du sud. Dans la contrée des plaines, au sud-est des chaînes bordières qui limitent le plateau mongol, elle n'est séparée des campagnes qu'arrose le fleuve Jaune par aucun seuil de montagnes ou de collines ; du Petchili aux provinces de Honan, de Kiangsou, de Nganhoeï, les changements du climat, des cultures, de la population, se font par transitions tout à fait insensibles, à travers le pays de la Terre Jaune, puis à travers des campagnes à peine moins fertiles et encore plus profondément arrosées.

A noter aussi que par le grouillement de sa population, le Petchili est une terre éminemment chinoise : le recensement officiel, qui précéda l'invasion des Taïping, le changement de cours du Hoang ho et la grande famine, énumérait près de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

trente-sept millions d'habitants dans la province, guère moins que le nombre des habitants de la France en 1900. Cette énumération, à quel point exacte, nous l'ignorons, date de 1842 ; en la supposant vraie, les 300 000 kilomètres carrés de la province entretenaient donc chacun 123 ou 124 personnes, contre les 73 de la région française.

Popof admet 29 400 000 habitants en 1894, soit pas tout à fait cent individus pour cent hectares, et la plus modeste de ^{p.145} toutes les estimations se contente de 19 350 000 « Petchiliens », ou 64 seulement au kilomètre carré. C'est encore la population d'un beau royaume, et plus que le nombre des Espagnols de toutes les Espagnes d'Ibérie.

Ab uno disce omnes ! Les estimates du nombre de résidents vont donc ici presque du simple au double ; or, le Petchili se déroule autour de la capitale de l'Empire. Que croire alors des recensements ou évaluations des provinces excentriques et presque imparcourables par les Européens ?

II. Rivages, monts, fleuves du Petchili.

@

Le Petchili confronte au golfe homonyme, lequel s'ouvre sur la mer Jaune par le détroit de Petchili, qui a 400 kilomètres de largeur, et s'avance au loin vers le nord-est, entre des rives mandchoues, sous le nom de golfe de Liaotoung. Le Port-Arthur des Russes commande à la fois, au sud l'entrée du golfe de Petchili, à l'ouest l'entrée du golfe de Liaotoung, à l'est l'immense baie de Corée : on aurait pu choisir plus mal.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Du détroit du Petchili à l'embouchure du Peï ho, d'est en ouest, il y a 300 kilomètres, et autant, de sud en nord, jusqu'au fond du golfe de Liaotoung. Le pourtour, à grands traits, sans les indentations secondaires, est de 1 200 kilomètres, côtes élevées, pittoresques, au sud-est, le long de la province de Chañtoug, et sur presque tout le contour du Liaotoung, mais essentiellement basses, plates, vaseuses sur le « délinéament » du Petchili.

A ce golfe accourent, dans le Chañtoug, le terrible Hoang ho, dans le Liaotoung (Mandchourie) le Liao ho, dans le Tchili le Lan ho et le Peï ho : tous ces fleuves lui apportent tant de boues que ses fonds sont tapissés de vase et que les profondeurs de 200 mètres ou un peu plus y sont rares.

Baignée, donc, à l'orient, par les eaux de la mer, la province du Tchili ne cesse de s'accroître aux dépens des eaux marines. La côte qui se développe sur une longueur d'environ 500 kilomètres, de la bouche du fleuve mandchou, le Liao ho, au fleuve de Peking, le Peï ho, suivait jadis une direction parallèle à celle des saillies montagneuses de la contrée, mais les alluvions fluviales ont modifié ce tracé primitif. Ainsi le Lan ho ou Laomou ho, qui reçoit tous les torrents venus du sud-est de la Mongolie par Karakoten et Djehol, a formé en pleine mer un vaste demi-cercle de terres nouvelles. A la vue des plages qui terminent à l'ouest le golfe de Petchili, l'on ^{p.146} reconnaît aussi que les apports du Peï ho et du San ho ou Petang ho ont fait notablement avancer la ligne du littoral dans cette mer peu profonde et rattaché à la côte d'anciennes îles, buttes de lave dressées au-dessus de la mer avant la période historique. Toute la plaine basse du Petchili est un fond marin que les torrents,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

apportant les débris menuisés des montagnes riveraines, ont graduellement comblé. Des lacs, des marécages, occupent toujours une partie de la contrée, et çà et là les eaux cheminent incertaines, ne trouvant pas de pente suffisante pour s'écouler vers le golfe.

La province est assez bien limitée au nord et à l'ouest par les escarpements des montagnes d'où descendent Liao ho et Peï ho, et qui servent de contreforts à la masse des plateaux mongols. Vus de la plaine les monts s'escarpent hardiment ; ils sont pour beaucoup dans la beauté des horizons de Peking, au bout de la plaine immense.

En leur ensemble, ces arêtes du sol sont orientées dans le sens du sud-ouest au nord-est, parallèlement à l'arête de la péninsule du Liaotoung et aux montagnes du Chañtoug ; les rivières qui s'en échappent en suivent d'abord les hautes vallées, puis, trouvant une fissure latérale, elles s'y engagent brusquement pour entrer dans la plaine. A peine un sommet dépasse-t-il la hauteur de 2 000 mètres dans les parties des chaînes comprises entre les cluses du Peï ho et celle du Wen ho, les deux rivières qui baignent la campagne de Peking. Mais au sud du Wen ho les crêtes se redressent en sommets de 2 500 mètres et peut-être de 3 000 ; même, dans ce remous de montagnes, le Siao Outaï Chañ ou le « Petit mont des Cinq Pics » atteint 3 494 mètres, mais il ne s'élève pas dans le Tchili, il appartient au Chañsi, à l'ouest et non loin de la province. Tout au nord du territoire, aux frontières de la Mongolie, vers les sources du Liao ho des Mandchoux et du Lan ho des Chinois, le Pa tcha Chañ culmine à 1 800 mètres.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ainsi le Petchili élève des monts qui vont de la hauteur des Cévennes à celle des Pyrénées.

III. Le Peï ho.

@

Au tronc du Peï ho, — Paï ho, Pe ho, — c'est-à-dire « fleuve du Nord », s'ajuste une vaste ramure d'affluents et sous-affluents tellement étalée du nord au sud, dans les provinces de Tchili, et surtout de Chañsi, qu'il y a bien 650 à 700 kilomètres entre les sources de ces rivières dont les noms chinois se gravent aussi difficilement dans la mémoire ^{p.147} de ceux qui ne connaissent pas la langue, que facilement dans l'esprit de ceux qui la connaissent.

C'est pourquoi, le fleuve du Nord étant court, 500 kilomètres environ, il n'en rassemble pas moins les eaux de 442 400 kilomètres carrés, soit plus du quart de la France. On évalue diversement sa portée à 219 ou 255 mètres par seconde, et à 2 265 000 mètres cubes le volume des alluvions qu'il convoie annuellement dans le golfe de Petchili. Le Peï ho, tout entier petchilien, n'est ni la plus longue, ni la plus abondante rivière du bassin — ce serait plutôt le Weï ho (750 kilomètres), branche la plus méridionale, — mais il passe dans la banlieue orientale de la capitale de l'Empire, et c'est par lui que le fameux canal Impérial s'approche de Peking, puis y arrive par un embranchement : d'où la prééminence que lui accorde la nomenclature.

Nommé donc à tort Peï ho plutôt que Wen ho, il passe devant Tientsin, digne du nom de fleuve à l'heure de la marée haute seulement, et le reste du temps ornière boueuse où l'on ne

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

s'explique pas qu'il soit possible de faire évoluer un bateau ; il coule dans une plaine vaguement cultivée où les champs spongieux alternent avec de vastes étendues bossuées de tertres funéraires » (Marcel Monnier).

Lui et les siens font le malheur de la grande et riche plaine du Tchili. Il advient souvent, et parfois plusieurs années de suite, que les campagnes de Tientsin et de tout le centre de la province sont grâce à lui, grâce à eux, « malgrâce », devrait-on dire plutôt, changés en un déplorable lac de boue.

On a vu leur inondation commune recouvrir un espace d'environ 15 000 kilomètres carrés d'une couche d'eau variant d'un demi-mètre d'épaisseur à un mètre et demi ; les villes et les villages, bâtis sur les buttes et sur les terres élevées, émergent seuls de l'immense déluge. L'eau de crue qu'apportent en amont de Tientsin toutes les rivières qui se rencontrent en cet endroit, le Peï ho supérieur, le Wen ho, le Tsou ho, le Houto ho, le Weï ho, ne trouve pas un écoulement assez rapide par le cours inférieur du Peï ho, et s'étale au loin dans les campagnes. Les récoltes sont détruites et les habitants du pays condamnés à la famine ; la navigation est compromise ; les berges fluviales s'écroulent ; les lits changent de place ; les canaux deviennent des coulées incertaines. Ainsi le Weï ho, qui formait jadis la partie septentrionale du Grand Canal, entre Tientsin et le Yangtze, avait récemment cessé d'être navigable.

^{p.148} Aussi presque tous les villages du pays, ainsi que le remarquait déjà l'un des voyageurs européens du siècle dernier,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ellis, ont-ils des noms qui témoignent du déplacement continu des rivières dans la plaine.

Les malheureux paysans de cette région du Petchili expliquent les inondations par le courroux d'un dragon noir et vert qu'il faut apaiser par des offrandes, — ainsi sont-ils fidèles à leur croyance au feng-choui, — tandis que des Européens ont parlé d'un affaissement du sol ; mais cette hypothèse ne repose sur aucune observation précise, et la plupart des faits justifient plutôt la supposition contraire, celle d'un soulèvement local, par lequel des savants chinois expliquent l'empiétement si rapide des rivages sur les eaux du golfe de Petchili.

Quoi qu'on puisse penser des oscillations du sol dans cette région de la Chine septentrionale, les causes immédiates des inondations si fréquentes du bas Petchili central sont de toute évidence.

De même que dans la plupart des contrées de l'Europe et du Nouveau Monde, les pentes des montagnes où les torrents prennent leur source ont été déboisées ; les pluies, très abondantes en été, n'étant plus retenues par les racines des arbres, glissent rapidement sur le sol en entraînant la terre végétale, et toutes les eaux torrentielles, mêlées à la vase, se précipitent vers la dépression de Tientsin, d'où elles ne peuvent s'échapper aussi vite qu'elles sont venues. Et par une conséquence malheureuse, ce déboisement n'a pas manqué d'accroître la violence des *koua foug* ou « tourbillons de poussière », si redoutés des habitants de la plaine à cause du tort

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

qu'ils font aux récoltes et des maladies qui les suivent trop fréquemment.

Pour remédier à la détérioration générale du sol et du climat, il serait nécessaire de reboiser les pentes et d'élever des barrages aux portes des cluses, afin d'utiliser pour les irrigations régulières les eaux qui ne servent maintenant qu'à dévaster le sol ; il serait également fort utile de déplacer le confluent des diverses rivières qui s'unissent dans la même cavité de cette plaine singulièrement basse où Tientsin, à 50 kilomètres du rivage de la mer, ne la domine que de 2 mètres, et Peking que de 37, à 430 kilomètres de distance en droite ligne.

Les désastres causés par ces inondations ont contraint à émigrer nombre d'habitants du bas Petchili, région d'où sont partis, par centaines de milliers, les colons devenus les p.149 pionniers de la Chine en Mongolie et en Mandchourie. C'est une des raisons du dépeuplement de telles et telles villes de la province, et Peking même en a souffert.

IV. Peking.

@

Comme on ne l'ignore pas, le nom de Peking, généralement prononcé Peting ou encore Betzing dans le dialecte mandarin, a le sens de « Résidence du nord », par opposition à la ville de Yinhtien, Kiangning ou Nanking, qui est la « Résidence du sud ». Peking fut ainsi désignée, au commencement du XV^e siècle, par un empereur de la dynastie des Ming. Mais ce nom, employé par tous les Européens, n'est connu en Chine que des personnes instruites ; le peuple ne donne à la cité d'autre appellation que

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

celle de Kingtcheng ou de « Résidence » ; le terme officiel, qui a le même sens, est celui de Kingtou ; sur les cartes chinoises, la ville est désignée par le nom de Chountien.

D'ailleurs peu de cités ont plus fréquemment changé de nom. Lorsqu'elle apparaît pour la première fois dans l'histoire, en 1121 avant notre ère, elle s'appelait Ki ; plus tard, elle devint la capitale d'une principauté sous le nom de Yen, c'est-à-dire « Hirondelle », et les lettrés aiment encore à la désigner par ce terme gracieux.

Puis, sous la dynastie des Tang, qui correspond comme époque à nos derniers Mérovingiens et premiers Carolingiens, elle se nomma Yeou tcheou.

Prise et supprimée par les Leao, en 986, ils la reconstruisirent et elle fut Yen long ; en 1135, intronisation des Kin, famille tartare, et Yenking devient Tchoungtou.

Sous les Yuen, à partir de 1271, elle prit le nom chinois de Tatou ou « Grande capitale », en même temps que de Khanbalik (Cambaluk) ou « Cité des khans », que lui donnèrent en turc ses conquérants venus du nord, des Mongols, et que Marco Polo redit à ses compatriotes.

Enfin l'an 1368 vit la défaite de ces intrus, la victoire des Ming, famille chinoise, Khanbalik devint d'abord Peping fou, et peu après Peking.

Ainsi la ville si souvent dévastée, dut changer maintes fois d'emplacement, chaque fois à de toutes petites distances et presque sur le même site : aussi voit-on dans les environs de la capitale, notamment au nord, çà et là, des restes de tours, de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

murailles. Le souvenir le plus ancien qu'y ait laissé l'antiquité reculée, c'est une inscription en vers gravée sur des blocs de granit devant le péristyle du temple de Confucius ; elle rappelle une grande partie de chasse à courre offerte par un ^{p.150} roi, l'an 827 avant l'ère vulgaire, donc avant même la fondation de Rome.

De même qu'elle a porté plusieurs noms dans le décours de sa tragique histoire, on la nomme présentement de diverses façons, grâce à la fécondité du style administratif et mandarinique : outre Peking, Pekin, Beïtzin ; Chountien, c'est aussi Kingtou, Kingtcheng.

Le grand rectangle de Peking s'élève au milieu d'une plaine, à 37 mètres d'altitude seulement, à une faible distance au sud-est de hautes collines, derniers contreforts des montagnes qui tombent au sud, du plateau de la Mongolie par une descente précipitielle.

Ce voisinage des steppes du nord et de l'ouest, à si faible éloignement de la mer, est, à n'en pas douter, un grand malheur pour l'Empire.

Extérieurement, la proximité des grandes plaines dont ces monts sont le rebord l'exposa de tout temps aux incursions des nomades, qui ne se sont pas fait faute de profiter des occasions et de la facilité.

Et dans l'ère présente, avons-nous déjà dit, elle sert les desseins de la Russie qui, le transsibérien et le transmongol finis, tiendra dans sa main la capitale du Grand et Pur Empire. De

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

même la proximité de la mer a mis Peking à portée des sévices, justices ou injustices des puissances maritimes : un débarquement et la marche d'un corps d'armée à travers une plaine, et la « Cour du Nord » est perdue, comme on l'a vu lors de l'expédition anglo-française de 1860 et de la guerre européenne de 1900.

Intérieurement, dans un pays resté jusqu'à ce jour sans grandes routes « impériales », sans chemins de fer, avec toutes sortes de difficultés de parcours, hautes montagnes, grandes rivières, coulées, marais dans la plaine, Peking n'a jamais pu transmettre ses volontés aux autres extrémités de la Chine qu'après des semaines, des mois de délais, qui eussent été diminués de moitié si la capitale avait été quelque part ailleurs sur le bas ou le moyen Yangtze kiang, dans les provinces les plus riches de toutes, en Kiangsou, en Nganhoeï, en Houpé, en Hounan : à Hañkoou, par exemple.

A ce point de vue, deux des anciennes capitales de l'Empire, Singan et Nanking, étaient bien mieux situées, quoiqu'excentriques aussi : Nanking par rapport à l'ouest, Singan par rapport à l'ouest et au nord.

Mais l'excentricité de Peking est tout à fait extraordinaire. C'est à peu près celle de Saint-Pétersbourg, rejetée au ^{p.151} nord-ouest de l'immense Empire. La capitale des « Jaunes » est non moins au nord-est du « Milieu », la Mandchourie à part, qui n'est point dans la Chine proprement dite, parmi les dix-huit provinces, et qui est un pays de nouvelle colonisation, ayant déjà passé, semble-t-il, dans d'autres mains que celles du « Fils du Ciel ». Et de même Saint-Pétersbourg est moins

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« exorbitant » dans l'ensemble de toutes les Russies depuis l'annexion du Grand duché de Finlande.

Située tout près du 40^e degré de latitude nord, sous 39° 54' 50", la métropole chinoise est, en latitude, à près de 22 degrés au nord de l'extrémité méridionale de l'île d'Hainan, son territoire le plus avancé au midi, tandis qu'il n'y a guère qu'un degré, un seul, jusqu'à la frontière septentrionale de l'Empire. En longitude, elle est trois fois plus près du parallèle le plus oriental que du parallèle le plus occidental de la « Fleur du Milieu ». Et s'il n'y a pas beaucoup plus de 100 kilomètres entre ses palais et les frontières des Mandchoux, il faut en parcourir 2 500 en droite ligne pour atteindre les bornes sud-occidentales de la province de Yunnan !

Néanmoins l'existence, la grandeur, la primauté de Peking s'expliquent fort bien.

La capitale de la Chine moderne occupe un lieu de croisement de grandes voies historiques et « économiques ». Ainsi qu'il a été dit plus haut, elle s'est développée à l'une des extrémités mêmes de la Chine ; comme tant d'autres « cités mères » qui ont surgi au côté dangereux, près du point faible de telle ou telle nation. Paris, centre de résistance de la vieille France non encore méditerranéenne et africaine, s'est établie (comme Peking) dans la région septentrionale du pays, au point de convergence des routes qui viennent des ports où débarquait l'Anglais, et des frontières que menace l'Allemand. De même Londres s'est installée, comme sur le bossoir d'un navire amarré en face du continent d'Europe ; Vienne s'est constituée et fortifiée à l'aboutissant occidental et septentrional de la chevauchée des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Hongrois et des Turcs d'autrefois ; de même encore Saint-Pétersbourg tient tête à l'Europe.

Il ne faut donc pas s'étonner que Peking se soit élevée à la jonction de routes venant de la Mongolie et de la Manchourie, puisque c'est de là que toujours descendirent les ennemis les plus redoutables du Royaume du Milieu, tandis que la Chine est mieux garée de l'ouest, où ne vivent que de rares et pacifiques montagnards ; et du sud, par de multiples parapets de monts malaisés à franchir. C'est à ce point ultra-sensible que dut se bâtir la « Cour du Nord », comme point d'appui de tout l'organisme politique de l'Empire.

p.152 Maintenant, il est vrai, le Royaume des Fleurs n'a plus à craindre les Mandchoux, puisque la dynastie appartient à cette race aujourd'hui presque entièrement « sinifiée » ; de même les Mongols, assouplis, assujettis, corrompus, ne sont plus à redouter. Mais ce qui n'est plus, a été. Et si la Chine avait puissance militaire et politique, la capitale serait à la vraie place, vis-à-vis de ces Russes, si forts que les « Fils de Han » ne peuvent les braver, heureux s'ils peuvent retarder quelque temps le destin.

Deux ruisseaux traversent Peking, mais aucune rivière ne passe actuellement à côté des murailles ou dans la cité. Le Peï ho, chemin de commerce et d'approvisionnement de la capitale, serpente à 18 kilomètres à l'est des remparts, tandis que le Wen ho, nommé plus haut, dans la montagne, le Youngtsing ho, qui est le plus abondant des deux cours d'eau, quoique le moins

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

utilisé par la navigation, se détourne à une quinzaine de kilomètres vers l'ouest.

Il fut un temps où ce Wen ho coulait non loin des murs. Des digues puissantes bordent sa rive gauche pour empêcher le courant de se porter sur la plaine de Peking : à l'issue de la région des collines, l'effigie en fer d'une vache se dresse sur la berge, chargée, dit la légende locale, de pousser des beuglements quand l'eau commence à monter d'une manière inquiétante. Par deux fois des empereurs firent creuser un canal dérivé du Wen ho en amont de la colline isolée de Chiking (Chiking chañ), afin de remplir les conduites de Peking et de fournir à ses canaux de navigation ; mais, par deux fois, il fallut fermer ce lit où les eaux débordées se précipitaient sur la ville : on voit encore les restes des gigantesques écluses construites jadis à la tête du canal. Le Wen ho a très fréquemment changé de lit en aval des collines, et partout dans la plaine se rencontrent des ponts de marbre traversant d'anciennes coulées abandonnées par les eaux, si ce n'est dans la saison des pluies.

[Fig. III. Peking et ses environs](#)

La superficie de Peking est de 6 341 hectares, d'après les calculs de Wäber, soit un peu plus des quatre cinquièmes de l'étendue de Paris, qui est de 7 802 dans un périmètre de 36 kilomètres, Peking n'ayant que 33 kilomètres de tour, avec une longueur de 8 493 mètres du nord au sud, et 7 000 de largeur moyenne d'est en ouest.

Relativement à Paris, Peking devrait donc compter environ 2 millions de Pekingois, ou un peu plus.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mais il s'en faut de beaucoup que tout cet espace soit ^{p.153} habité. Le quartier impérial et les résidences princières sont occupés en grande partie par des jardins, des kiosques, des palais déserts. Le quartier chinois n'est empli de maisons que sur une largeur d'environ 1 600 mètres, de l'est à l'ouest, et dans le reste de l'espace qu'enferment les murailles s'étendent ^{p.154} de vastes terrains sans culture, entremêlés de mares, d'anciens cimetières et de champs : c'est là que se trouvent aussi les parcs des temples du Ciel et de l'Agriculture ; enfin, des bâtiments en ruine occupent une partie considérable du sol. Un pense qu'un grand tiers de la capitale est en jardins, parcs, espaces vagues inutilisés.

Il est donc impossible, absolument, que Peking ait autant d'habitants que mainte autre ville chinoise, encore moins qu'elle soit, comme on l'a cru longtemps, la cité la plus peuplée du monde. On nous en avait beaucoup conté là-dessus : de bonne foi ou non, car, « à qui vient de loin il fait bon mentir ».

Ainsi l'un des missionnaires du XVII^e siècle, le jésuite Grimaldi, lui attribuait 16 millions d'âmes ; d'autres voyageurs allaient jusqu'à 20 millions ! Et les sceptiques, les pessimistes et les flegmatiques lui en reconnaissaient dix, huit ou tout au moins quatre.

Au XVIII^e siècle on en vint à des estimations bien plus modérées, donc bien plus exactes, et en 1765, un autre missionnaire, le P. Gaubil, conclut à 2 millions au maximum, tous faubourgs compris ; d'autres évaluateurs « en gros », lord Macartney, du Halde, concluaient, eux, à 3 millions.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Au XIX^e siècle, on serre de plus près la vérité, ou, si l'on veut, la vraisemblance ; on s'en tient à 1 600 000, à 1 500 000, à 1 200 000, à 1 000 000, à 800 000, à 750 000, ou même à 500 000 seulement, voire encore un peu au-dessous, comme Wade et Bretschneider.

Elle surpasse, elle égale si peu Londres, à laquelle on la comparaît autrefois, à son avantage, qu'elle oppose à peine un Pekingois à neuf ou dix Londoniens.

Ni première ville du monde, ni première ville de la Chine, ni même première ville de son Petchili, elle est moins peuplée que Tientsin, le marché du bas Peï ho !

Mais il faut convenir que si Peking atteint aujourd'hui 500 000 habitants tout au plus d'ailleurs, il fut autrefois plus peuplé. C'est une ville en décadence.

Quant au nombre absolument exact de ses résidents, il est inconnu jusqu'à ce jour, le gouvernement chinois s'étant toujours refusé à publier la statistique urbaine, dont il possède d'ailleurs tous les éléments, car il tient un compte exact de la mortalité, puisque tous les corps sont ensevelis en dehors de la ville, et que la liste des convois est dressée à chacune des portes sous lesquelles ils doivent passer.

Soit donc 500 000 habitants. Combien d'Européens là-dessus ? Extrêmement peu.

^{p.155} Avant les derniers événements, Peking n'était pas une ville librement ouverte aux Barbares de l'Occident comme les « ports à traité » ; et, d'autre part, ce n'est ni un port, ni, à proprement dire, une place de commerce. Il ne s'y trouvait donc

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

que des personnages officiels, leur famille et leur suite : ambassadeurs et diplomates ; des professeurs de divers collèges, Anglais, Russes, Français, et vingt Anglais de l'administration centrale des Douanes, laquelle est dans les mains de l'Angleterre ; plus des missionnaires catholiques, surtout français, et des missionnaires protestants, surtout anglais, la plupart en famille ; en tout, 240 personnes au plus.

Il n'est pas douteux que ce nombre s'accroisse maintenant très vite. Que Peking soit ou non contrainte à recevoir une garnison européenne mixte, elle devra souffrir tout au moins que les légations soient gardées par des marins et des soldats, chacune suivant sa nationalité ; puis elle sera désormais ouverte sans réserve aux Occidentaux, et ceux-ci n'oublieront pas d'y envoyer beaucoup des leurs, dont un grand nombre d'hommes d'affaires et d'aventuriers.

La « Résidence du nord » se compose de deux cités juxtaposées, qu'une haute muraille intérieure sépare l'une de l'autre. La cité septentrionale, qui forme un carré régulier, est la ville « tartare », ou « mandchoue », dite aussi « intérieure » ; la cité méridionale, plus large de l'ouest à l'est, mais de moindre dimension du nord au sud, est la ville « chinoise » ou la ville « extérieure ».

Aujourd'hui cerclées de murs, ces deux cités ne sont plus l'intérieure et l'extérieure : elles l'étaient, quand la ville tartare était murée, la ville chinoise non. Elles ne sont pas réellement non plus, l'une tartare et l'autre chinoise : elles le furent ; mais la race grouillante et pullulante des « fils de Han » s'est répandue, irrésistible, dans tout Peking. Cette division de la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

capitale répondait à des différences très tranchées, mais le temps a fini par les égaliser à peu près et l'on peut dire maintenant de la Chine que sa capitale est chinoise.

La ville chinoise se nomme Nantcheng ou Cité du sud, et, tout au long, Nanouaèlouotcheng, c'est-à-dire « Ville ajoutée en dehors, au sud » — bel exemple de la concision monosyllabique !

C'était jadis un simple faubourg que l'on entourait, vers le milieu du XVI^e siècle, d'un mur de 15 900 mètres de tour, en imitation de la ville tartare que ses maîtres avaient close de remparts au siècle précédent.

Cette muraille encore assez bien conservée est percée de ^{p.156} sept portes ; elle a 6 à 7 mètres d'épaisseur à la base, 4 à 5 au sommet, et 8 mètres de hauteur, « avec hautes constructions aux quatre angles sous forme de quatre pavillons en briques, et, de chaque côté des portes, quatre mâts pour suspendre des étendards ». En outre, des centaines, des « milliers » de temples, de kiosques et d'oratoires couronnaient les murs en un pittoresque désordre ; mais, « comme, d'après la croyance chinoise, les bons esprits traversent l'espace à cent pieds de haut, aucun monument ne doit atteindre cette hauteur, pour ne pas les gêner ; aussi les édifices les plus élevés ont-ils tous 99 pieds, soit environ 30 mètres » : et c'est ici la hauteur des pavillons qui surmontent les sept portes.

Des deux villes unies dans un même rectangle, en même temps que divisées par un mur, la cité chinoise est, non pas la plus peuplée des deux ; mais en tant que plus chinoise que la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tartare, c'est la plus active et la plus exubérante, avec plus d'industrie, plus de commerce.

Elle ressemble mieux à un grand campement de foire qu'à une ville proprement dite ; et à un champ de foire très mal entretenu où l'on s'empêtre dans la boue pendant la saison pluvieuse, où la poussière vole en nuages pendant la saison sereine et vous prend à la fois aux yeux, au nez, à la gorge, où les rues sont des fondrières et des cloaques, où l'ordure est le « cinquième élément ». Théoriquement la « Cour du Nord » devrait être propre, pimpante, puisque l'État consacre annuellement des millions à sa toilette, mais ces millions s'évaporent en route. Tout le monde à Peking connaît l'histoire d'un don de 80 000 francs fait par l'empereur à l'édilité pour réparations à la rue des Légations européennes, alors que 25 000 à 30 000 francs auraient amplement suffi : de fonctionnaire en fonctionnaire, et d'entrepreneur en entrepreneur, il ne restait que 80 francs à peine au dernier adjudicataire.

Une histoire plus curieuse encore, et non moins authentique, est celle du mandarin agent-voyer qui fait remettre en ornières et casse-cou la rue qu'un citoyen magnanime vient de réparer à ses frais ; car il ne convient pas que ce travail désintéressé, véritable scandale offert en exemple par une individualité sans mandat, menace effrontément de tarir une source de concussions mandarinales.

Les places, irrégulières, sont encombrées de chars et de tentes, les chaussées inégales des rues parcourues de voitures cahotées, de chaises à porteurs, de chevaux vifs et de caravanes de chameaux indolents à la démarche prétentieuse

p.157

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

descendus des steppes de la Mongolie, ou remontant vers les solitudes de ces plateaux jadis fertiles en armées de cavaliers qui ravageaient et la Chine, et l'Asie antérieure, et l'Europe. Il n'y a pas que des chameaux à deux bosses pour porter sur cette route le thé, les peaux, les laines ; on en charge également chevaux, mulets et ânes.

Les Mongols de ces caravanes viennent en familles, en bandes, presque en tribus, passer à Peking l'hiver, plus doux ici, tant rude soit-il, que sur la terre haute de la Mongolie. Ils n'y habitent ni maisons, ni bouges, mais la tente, comme chez eux, sous la toile et sous la peau de mouton qui les habille aussi en recours contre des froids à demi polaires. On nous les représente comme « des gaillards aux larges épaules, à l'encolure de taureaux, aux mâchoires saillantes, aux dents de carnivores », des « chevelus », des « hirsutes ».

A côté d'eux, il y a les Mandchoux, carrés et solides autant que les Mongols, et barbus, moustachus autant que les Chinois sont glabres ; et les Tibétains, bien moins largement bâtis que Mongols et Mandchoux, plus petits, avec pommettes encore plus avancées. Voilà trois types qui se distinguent à première vue du type chinois. Avec les « Enfants de Han » venus de partout, du sud et du centre comme du nord, pour les examens, l'intrigue, la curiosité, le commerce, ils font de Peking une ville cosmopolite, mais en Asiatiques seulement.

Dans les rues latérales surtout, qui sont fort étroites, la foule se presse devant les échoppes branlantes, ornées de pavillons et d'enseignes, et se succédant en désordre le long des rues, ou contourne les grands parasols sous lesquels les barbiers rasent

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

la tête et parfument la natte de « Jean le Chinois ». Les baraques des magasins cachent les maisonnettes où résident les marchands ; çà et là seulement on aperçoit les arbres des jardins enfermés dans l'intérieur des îlots. Quelques égouts traversent le quartier, et les eaux nauséabondes en sont utilisées pour l'arrosage des rues. A l'un des carrefours les plus fréquentés, près du « Pont des Larmes », le bourreau était installé devant le banc fatal, sur lequel des aides venaient étendre les victimes ; des cages de bambou recevaient les têtes des suppliciés et le sang figé rougissait le sol.

La cité tartare, de 23 720 mètres de pourtour, est enfermée dans une muraille percée de neuf portes, assez bien conservées et de proportions imposantes. Ce mur, une masse de terre revêtue de briques, a 13 à 14 mètres de haut, 20 mètres de largeur à la base, 16 à 17 au sommet, plate-forme dallée sur laquelle se croisent facilement les chars ; de deux cents en deux cents mètres, des tours carrées, de même élévation que ^{p.158} le mur, font une saillie de vingt mètres ; en outre, des bastions à quatre étages percés de meurtrières dominant les quatre angles de l'enceinte, et sur les voûtes de chaque porte se dressent de hautes bâtisses à la triple toiture de tuiles vernissées. Un fossé çà et là parsemé de mares ou servant d'écoulement à des eaux d'égout sépare la muraille de champs et de jardins extérieurs, ainsi que de faubourgs immondes aux maisonnettes tendues de loques. Les remparts de Peking, aussi puissants jadis contre les nomades qu'impuissants aujourd'hui contre les Européens, ont une apparence de superbe robustesse. « Leur colossale symétrie de lignes, leurs avancements de bastions, leurs énormes tours

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de garde à chaque porte, c'est, dit G. Curzon, un spectacle unique au monde et qui, plus qu'aucune autre relique du passé, rappelle ces prodigieuses murailles de Babylone dont l'antiquité s'émerveille. »

Dans l'enceinte de la cité tartare, il y a trois villes au lieu d'une : et d'abord la « ville tartare » proprement dite, ainsi appelée de ce qu'elle est « en dedans », c'est-à-dire au nord, du côté tartare ; puis la « ville impériale », Hoangtcheng, à laquelle on donne à tort le nom de « ville jaune », par confusion du mot *hoang*, jaune, avec *hoang*, impérial ; enfin la « ville violette réservée », Tsekintcheng, parce que jadis on ne devait employer que du mortier violet (*tse*) dans sa construction ; elle était interdite, et personne ne pouvait y pénétrer : d'où le second monosyllabe de Tsekintcheng, *kin*, c'est-à-dire : réservé, sous-entendu : à l'empereur — c'est le palais impérial.

La ville tartare est plus régulièrement percée, mais non pas plus belle que la ville chinoise, si ce n'est autour des légations étrangères et le long des avenues de triomphe, où des ponts de marbre, ornés d'animaux symboliques, franchissent les canaux d'eau dormante. Des fortifications entourent maintenant les palais des légations et en font une nouvelle cité murée dans l'ensemble des villes de Peking.

Naguère les descendants des conquérants mandchoux, considérés comme appartenant à une race supérieure, étaient tenus de donner le bon exemple aux autres habitants de Peking. Ainsi, l'on ne voit dans la ville tartare ni tavernes, ni maisons de prostitution ; ses rues ne doivent être profanées par aucune procession funéraire, par le transport d'aucun cercueil venant du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

quartier chinois. Même, pour le maintien strict du prestige des vainqueurs, il est interdit à un Mandchou d'habiter la ville extérieure ou de prendre dans sa maison un locataire de la race vaincue. Mais, depuis longtemps, ces défenses ne sont plus observées : les races se sont mélangées, et, quoique les Mandchoux de descendance plus ^{p.159} ou moins pure soient encore en majorité dans la ville qui porte leur nom, les Chinois proprement dits y sont venus en foule, et c'est en leurs mains que se trouve le commerce.

Quant aux Hoï-hoï, c'est-à-dire mahométans, au nombre de plusieurs dizaines de milliers dans les deux villes limitrophes, ils s'occupent principalement des métiers : c'est à leur communauté qu'appartiennent presque tous les ouvriers en métaux. Les chrétiens indigènes ont le monopole du travail d'horlogerie, enseigné par les missionnaires au XIX^e siècle.

C'est au centre de la ville tartare que s'étend la ville impériale, limitée par une enceinte dont les quatre portes s'ouvrent vers les quatre points cardinaux. C'est le lieu saint de toute la cité ; il enferme le seul édifice de la Chine qui soit revêtu de porcelaines jaunes, le palais impérial, constituant à lui seul la quatrième ville, la « ville violette réservée », notée plus haut comme inaccessible aux sujets du souverain. Du nord au sud le palais sacré de l'empereur a 1 006 mètres de long, de l'est à l'ouest il a 786 mètres de large, entre murs crénelés de 6 mètres de haut bordés d'un fossé de 20 mètres de largeur ; le pourtour arrive à 10 350 mètres. Comme la ville tartare qui l'entoure, la ville de l'empereur date du commencement du XV^e siècle.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Des toits jaunes et des pavillons élégants sur des collines du parc, c'est tout ce qu'on peut voir, depuis 1887, de cette demeure d'un potentat dont la domesticité est plus ou moins relevée de nombre par un certain nombre de milliers d'eunuques. Avant cette année-là les étrangers avaient licence de visiter une partie du parc, les lacs artificiels, les allées ombrées, les jardins, les ponts de marbre, la charmante nature.

Deux coteaux s'élèvent dans l'enceinte redoutée.

Le plus haut, dominant toute la cité, King chañ ou « le Belvédère », s'appelle plus communément Meï chañ ou « le mont du Charbon » ; il occupe, à très peu de chose près, le centre de la grande ville. Ce monticule, formé de main d'homme, repose sur des amas de charbon qu'on y aurait accumulés en prévision de sièges prolongés ; haut de 65 mètres environ, il est ombragé de genévriers et de pins d'espèces diverses. Du haut des collines du nord-ouest, d'où l'on peut voir à ses pieds la plaine de Peking, la capitale apparaît comme un immense jardin carré, dominé au centre par la butte du Charbon, avec ses allées et ses kiosques ; les maisons basses des villes unies ne se montrent qu'en stries et en taches au milieu de la verdure. De loin, la ville tartare, très riche en beaux ombrages, fait l'effet d'une forêt : ce mélange de ville et de campagne, ^{p.160} commun à nombre de grandes cités chinoises, leur fait pardonner la sordidité des faubourgs, l'indicible banalité, la saleté des rues, les odeurs fades et dégoûtantes, les canaux puants, l'âcre poussière.

Des ponts de marbre, dont un de dix arches en face du palais impérial, traversent le San haï ou « les Trois Mers », série de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

trois lacs ayant ensemble 3 725 mètres de long : au bord d'un de ces lacs, celui du nord, la colline boisée de Pèta, butte sans doute artificielle, aujourd'hui presque île, jadis île, porte une tour blanche que les Chinois regardent comme le palladium du Milieu.

Qu'il y eût ou non plus de dix mille pagodes à Peking, avant qu'on en eût détruit récemment des milliers, il en est de fort belles, deux notamment, qui rivalisent presque en étendue avec le palais impérial lui-même.

Ce sont les temples du Ciel et de l'Agriculture, situés dans la partie méridionale de la ville chinoise, et tous les deux entourés de rangées d'arbres séculaires ; les enceintes extérieures des deux enclos ont chacune plusieurs kilomètres de tour.

Ainsi que le parc du palais impérial, et à la même époque, ils avaient cessé d'être accessibles aux étrangers : les événements de 1900 ont marqué la fin de cette interdiction.

Le temple du Ciel, le Thiantang des Chinois ou « Colline du Ciel », se lève, en rotonde, avec deux toits superposés coiffés en champignon, dans un parc de 5 750 mètres de contour. Il vaut mieux dire : se levait ; un incendie allumé par la foudre a détruit en 1889 ce superbe monument, qu'on reconstruisit ensuite pendant plusieurs années, au prix probable de 20 à 30 millions de francs. Primitivement dédié au Ciel et à la Terre, puis au Ciel seulement, il dressait et dressera bientôt de nouveau, au-dessus d'une terrasse à degrés de marbre, sa large rotonde décorée de faïences vernissées et de boiseries dont les trois couleurs, le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

rouge éclatant, le jaune d'or, contrastent avec la verdure du fond.

Lieu des plus importants dans l'économie politique et religieuse de la Chine, l'empereur, dit Favier, va trois fois par an dans ce temple

« pour y adorer le Ciel et lui rendre compte de son administration ; il fait trois génuflexions et neuf adorations sur la grande esplanade décorée pour la cérémonie ; cinq de ses principaux ancêtres y assistent (en effigie), ainsi que les princes et les hauts mandarins. La première cérémonie, nommée Kiao-tien, se fait à l'entrée de l'hiver, pour rendre compte. La seconde, Ten-sin, à la première lune, pour recevoir la mission de gouverner pendant un an. La troisième, ^{p.161} Ta-in, vers la fin du printemps, pour demander la pluie et une bonne récolte.

Le Siennoung-tsan, « le temple de l'Agriculture », a son site en un enclos moindre que celui du temple du Ciel : 3 450 mètres seulement de pourtour. Il repose sur une esplanade carrée — la terre étant carrée d'après les Chinois — comme le temple du Ciel sur une esplanade ronde ; il est moins vaste, mais plus élevé que son grand confrère, surmonté de trois toitures superposées et entouré d'une forêt de pilastres sculptés ornant les balcons et les escaliers. Là est le fameux champ que labourait annuellement l'empereur avec une charrue d'or et d'ivoire. Cérémonie d'un rituel immuable, très compliqué comme les autres emblèmes et symboles de Chine.

« Le premier jour de la seconde période du printemps, le souverain se rend chaque année au temple de l'Agriculture avec trois princes, neuf grands personnages et une suite nombreuse ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tout le monde a dû se préparer par le jeûne à cette cérémonie. Après les premières adorations, on se dirige vers le champ de labourage ; le bœuf, la charrue, les instruments sont jaunes et l'empereur commence à tracer le sillon de l'est à l'ouest, revient quatre fois, ce qui fait huit sillons. Le président du ministère des Finances est à droite avec le fouet ; à sa gauche se tient le premier mandarin de la province avec la semence qu'un troisième sème derrière le souverain ; les trois princes tracent chacun dix sillons et les neuf dignitaires chacun dix-huit ; ils sont accompagnés de mandarins selon leur grade ; enfin, des vieillards, choisis parmi les plus anciens laboureurs du peuple, achèvent le travail. Les grains récoltés à l'automne et conservés dans les magasins ne doivent servir qu'aux offrandes. » (Favier.)

Le temple des Lamas, dans la ville impériale, est une belle pagode où des centaines de prêtres, payés sur la cassette du « Fils du Ciel », officient en l'honneur de Fo, autrement dit du Bouddha, qui a ici une statue miraculeuse.

D'autres sanctuaires où se célèbrent les rites solennels de la religion nationale, le temple de la Terre, celui du Soleil, celui de la Lune, sont en dehors et près de la ville tartare.

C'est aussi près du rempart, mais à l'intérieur, dans le voisinage du temple des Lettrés, à l'angle sud-occidental du mur de la ville tartare, que s'élève l'ancien Observatoire que dirigea le missionnaire jésuite Verbiest, sous le règne de l'empereur Kanghi. On sait qu'en cet édifice se trouvaient avant l'occupation récente de Peking par les alliés de très curieux instruments astronomiques en bronze, de construction chinoise, dont les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ornements représentant des dragons symboliques, se sont ^{p.162} admirablement conservés sous le climat sec de Peking. Ces instruments formaient la plus belle collection connue de bronzes chinois ; quatre d'entre eux, dont on connaît l'artiste fondeur, Ko Cheou King, appartenaient à l'Observatoire primitif, que l'empereur tartare Kublaï khan fonda en 1279 et que remplaça quatre siècles plus tard l'établissement construit par Kanghi : ils étaient rangés dans une cour herbue à l'ombre de grands arbres. Maintenant les deux plus belles pièces, cadeau forcé, ont été transportées en Allemagne, à Potsdam.

L'Observatoire russe, situé à l'angle nord-oriental de l'enceinte, dans les établissements de la mission religieuse russe, renferme des trésors d'une autre nature, une bibliothèque chinoise qu'on ne cesse d'agrandir depuis plus d'un demi-siècle. Enfin, la mission lazarisite possède le beau musée d'histoire naturelle formé par le missionnaire Armand-David. La bibliothèque, jadis imposante, de l'Académie impériale, a été en grande partie dispersée, même détruite, et l'on y chercherait vainement certains ouvrages dont Européens, Japonais et Américains possèdent maintenant des exemplaires.

Sous la dynastie des Ming, le gouvernement entretenait à Peking des écoles où l'on enseignait le siamois, le barman, le persan, le turc, le tibétain et deux idiomes des peuplades sauvages du sud-ouest de la Chine. Depuis la guerre de l'opium, les ministres de l'empereur ont compris qu'il est d'autres langues plus utiles à connaître que celles de l'Indo-Chine et de l'Asie centrale, et de jeunes mandarins étudient à l'école du gouvernement établie dans le palais des affaires étrangères

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'anglais, le français, l'allemand, le russe et le mandchou, ce dernier moins pour son utilité, qui est à peu près nulle, qu'à cause de son rang honoraire, comme idiome des derniers conquérants intronisés en Chine. Les cours de mongol et de turc sont peu fréquentés.

On n'en finirait pas de décrire, ou seulement de mentionner les temples, les palais, les monuments divers, édifices officiels de la métropole : répétition fastidieuse, car la plupart se ressemblent, l'architecture chinoise n'étant guère variée, et n'admettant pas, par suite de superstitions, la grande hauteur des constructions comme un élément de leur beauté. Mais beaucoup sont charmants par la dispersion des pavillons, des kiosques, des pagodes, des portiques, l'eau qui court ou qui dort sous des ponts de marbre, et partout le luxe des arbres.

Comme cité de commerce, Peking n'a peut-être pas autant d'importance qu'au temps de Marco Polo : « si qu'il n'était jour en l'an que, de soie seulement, n'y entrast mille charretées, de ^{p.163} quoy mains draps à or et de soie se labourent ». Néanmoins, le mouvement des chars, des convois de chevaux et de mulets, des piétons, est énorme sur la route qui rattache Peking à son port de Tountcheou sur le Peï ho. En outre, la capitale est réunie au même port par un canal navigable d'environ vingt-cinq kilomètres de longueur, que remontent les barques chargées de vin, d'opium ou d'autres denrées. Mais cette navigation est très pénible, car le canal n'a pas moins de cinq degrés, à chacun desquels il faut transborder les marchandises : l'un de ces seuils est celui du pont des Huit li (Pali kiao ou Pali kao), devenu

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

célèbre par la victoire que les alliés anglo-français y remportèrent sur l'armée chinoise en 1860. D'ordinaire, le port de Tountcheou est complètement rempli de barques sur lesquelles on peut, de bordage en bordage, traverser la rivière, et de ce pont mobile jusqu'à Tientsin les bateaux forment souvent un convoi non interrompu. Mais du commencement de décembre au commencement de mars, pendant plus de trois mois en moyenne, toute navigation est arrêtée par les glaces, et le commerce de Peking avec Changhaï doit se faire par les routes de terre.

Or, ces routes sont extrêmement mauvaises. La capitale ne dispose que d'un petit nombre de chemins pavés rayonnant autour de ses murs. La seule chaussée qui soit d'origine moderne se dirige vers le Palais d'Été ; une autre, tracée dans la direction du sud-ouest, aboutit au célèbre pont jeté sur le Yungting ho ou Wen ho, le Lukou kiao. Mais ce n'est plus celui que vit Marco Polo, et dont il parle comme d'une construction magnifique de vingt-quatre arcades : ce pont s'écroula au XVII^e siècle, et le monument actuel, gigantesque « chinoiserie » ornée de deux éléphants et de deux cent quatre-vingts lions de marbre, fut élevé par l'empereur Kanghi. Presque tous les autres travaux de voirie publique des environs de Peking sont dus à la dynastie des Ming, qui, succédant à celle des Yuen ou de Djenghiz khan, régna de 1368 à 1644, année où la remplaça la dynastie actuelle des Tsing.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les chemins de fer qui sans doute ne tarderont guère à rayonner à Peking dans tous les sens y sont déjà une chose du présent.

La poussée des Européens aura bientôt raison de l'inertie hostile des Chinois ; l'époque est passée où le prince Kong — un quart de siècle s'est écoulé depuis — répondait à un ministre de France :

— J'ai très bien compris : vous vous servez, en Europe, des chemins de fer pour aller d'un lieu à un autre ; en Chine nous arrivons exactement, absolument, au même ^{p.164} résultat en nous servant de voitures ; nous n'allons pas si vite, c'est vrai, mais nous ne sommes pas pressés le moins du monde.

Une voie ferrée unit depuis peu Tongkou près Takou et l'embouchure du Peïho à Tientsin. Cette ligne, rien n'était plus simple que de la continuer jusqu'à Tountcheou, puis à Peking ; mais la Chine, jalouse de la plus grande inaccessibilité et inviolabilité possible de sa capitale et de son palais impérial, qui est son « Saint des Saints », la Chine s'y était obstinément refusée jusqu'à ces derniers événements. A cette heure, « le mal est fait » et la métropole communique avec Tientsin par un embranchement de la ligne de Tientsin au nord de la Grande Muraille.

Depuis l'entrée à Peking des Européens et des Japonais coalisés, et le désarroi, pour ne pas dire l'impuissance absolue où se consume le haut mandarinat du « Milieu », la construction des voies de fer n'est plus qu'une affaire de peu d'années ou de peu de mois.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La principale industrie de la banlieue est celle du jardinage. Au sud-ouest de la cité, dix-huit villages, compris sous le nom général de Fenghaï, sont habités par des maraîchers qui fournissent Peking de légumes, de fruits et de fleurs ; les pommes de terre et les patates douces y ont été introduites depuis le commencement du siècle et la vigne y donne des raisins délicieux. Dans les serres, fermées non par des vitrages, mais par des tentures en papier coréen, fait de la fibre du *broussonetia papyrifera*, les jardiniers entretiennent parfaitement les plantes du midi de la Chine ; ils réussissent aussi d'une manière étonnante à produire des curiosités végétales. D'ailleurs, comme on le sait, les « fils de Han » sont passés maîtres dans l'art d'imposer à la nature certaines de leurs fantaisies, hybridations, créations de variétés utiles ou singulières, rapetissements de plantes, distorsions caricaturales.

Une autre industrie des environs de Peking, et celle qui prendra probablement le plus d'importance dans un avenir prochain, est l'exploitation des gisements d'antracite : la puissance totale des couches carbonifères y est évaluée par Richt-hofen à plus de deux mille mètres.

Les mines auparavant les plus activement exploitées, celles de Tchaïtang, se trouvent à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de la capitale, dans la vallée du Tsingchoui, c'est-à-dire « de l'Eau pure », qui descend des ravins de Pohoa chañ et devient plus bas le Youngting ho, puis le Wen ho, tributaire de droite du Peï ho supérieur. C'est par des sentiers difficiles, p.165

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

passant en casse-cou dans les défilés et sur les escarpements que des caravanes d'âniers et de muletiers en apportaient le combustible à Peking. Des Anglais ayant offert au gouvernement de construire un chemin de fer entre la métropole et ces précieux gîtes, reçurent comme réponse : « Les mulets ont suffi jusqu'à maintenant, ils suffiront encore. » Ainsi en était-il du temps de Marco Polo, et depuis le passage du grand voyageur, on n'avait même pas poussé l'esprit d'entreprise jusqu'à tracer un chemin convenable de la grande ville aux houillères de Tchaïtang. Aussi, quoique son combustible soit d'assez bonne qualité, Peking avait-il avantage à importer une certaine quantité de houille anglaise et même à faire venir de Californie du bois de chauffage par la voie de Changhaï. Or, répétons-le, de Peking à Tchaïtang il n'y a que 60 kilomètres, et certains gisements sont dans le voisinage immédiat de la métropole : les missionnaires catholiques en possèdent un près de la rive droite du Wen ho.

Le chemin de fer vers ces gîtes de houille à l'ouest de Peking était donc depuis des dizaines d'années proposé au gouvernement chinois par une compagnie anglaise et il serait resté indéfiniment dans les limbes sans le hasard des derniers événements : il est aujourd'hui livré aux voyageurs et aux marchandises.

Celui des houillères de l'est a été vite conçu, vite exécuté, ces mines étant pour une part la propriété d'un grand et haut personnage, colossalement riche aussi, qui désirait accroître encore sa fortune. Cette éminente personne, Li Houng Chang, le plus grand politique et diplomate de son grand pays, a autorisé une compagnie anglaise à construire un chemin de fer entre

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'embouchure du Peï ho et les mines de houille du bassin de Kaïping dont on tirait déjà près de 4 100 000 tonnes de charbon en 1897. Cette ligne, maintenant livrée bien au delà de Kaïping, et même de Chanhaï kouan, ville où la « Grande Muraille » finit au bord de la mer, est déjà reliée au réseau russe de la Mandchourie.

Plus importante encore sera la ligne transversale, le Grand Central de la Chine, la voie de Peking à Canton par Haïkoou, terminée jusqu'au delà de Paoting, à Chengting, et qui ne tardera guère à l'être jusqu'au Fleuve Jaune.

A côté des richesses en combustible, on signale, au sud-ouest de Peking, de grandes carrières de marbre, des mines de fer magnétique.

Bref, et comme toutes les dix-sept autres provinces de la Chine (toutes ou à peu près), le Petchili est fort bien doté de trésors du sous-sol.

V. Les environs de Peking.

@

^{p.166} Le parc le plus vaste des environs de Peking est celui de Nanhaï tze ou des « Mers du Sud ». Il occupe au sud de la ville, dont il est séparé par une plaine en partie marécageuse, un espace environ trois fois plus considérable que Peking, de 190 à 200 kilomètres carrés : sa muraille extérieure, qui se rattache à des remparts de construction moderne défendant les approches de Peking, a 65 kilomètres de tour. Des colonies militaires, des villages, des champs sont épars dans les clairières de la forêt. Les Européens n'étaient pas autorisés à y pénétrer,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

et ceux qui y étaient entrés l'avaient fait à la faveur d'un déguisement. Parmi les troupes de cerfs qui peuplent ce jardin, le naturaliste Armand David avait découvert une espèce remarquable, d'origine inconnue, *elaphurus davidianus*, mais les troupes cantonnées en 1894 dans le « Parc des Mers du sud », lors de la guerre contre le Japon, ont détruit jusqu'au dernier ces animaux rares, sans préjudice des autres pillages et profanation des jardins et des allées : heureusement qu'il y a quelques exemplaires encore de cette espèce dans le parc d'un riche Anglais, en Angleterre. Dans les montagnes voisines, on a aussi trouvé un singe très curieux, le *macacus tcheliensis*, l'animal de ce genre vivant sur le continent d'Asie à la plus grande distance de l'équateur.

Le parc le plus célèbre de Peking n'est pas cette vaste étendue du Nanhäi tze, c'est le Yuangming yuan, le « Jardin Splendide », plus connu par les Européens sous le nom de « parc du Palais d'Été », le Versailles chinois, qui a coûté, dit-on, plus cher à la Chine que le château de Versailles à la France.

On sait comment, malheur irréparable pour l'art chinois, cette résidence fut pillée, en 1860, par les soldats européens qui venaient de disperser l'armée chinoise devant Palikao. Ceux qui pénétrèrent les premiers dans le Palais d'Été auraient pu se croire dans un musée : les objets précieux par la matière ou par le travail, en jade, en or, en argent, en laque, étaient disposés sur des étagères comme dans les collections publiques de l'Occident. Un grand nombre de ces curiosités, parmi lesquelles maints chefs-d'œuvre, furent brisées. distribuées au hasard,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

irrévocablement perdues, tandis que maints objets de choix servirent à constituer de nouveaux musées en Europe. Quant aux lingots d'or et d'argent, ils furent répartis entre les soldats proportionnellement au grade : mais il paraît que le principal trésor resta caché.

Depuis ces jours funestes les Chinois eux-mêmes ont ^{p.167} continué l'œuvre criminelle de l'étranger, qui avait laissé debout ou à peu près plusieurs des palais, des pavillons, et qui n'avait pas trop endommagé les avenues, les jardins, les ponts de marbre, les statues et les colonnes s'élevant à profusion dans ce paradis des Mille et une Nuits. Le peuple, voire les gardiens du parc, oublieux du devoir professionnel, y ont pris matière à chauffage, à bâtisse, à brocantage, et de certaines ruines réparables ont fait un néant définitif.

On procédait récemment à la reconstruction de plusieurs de ces palais, notamment de celui de l'impératrice douairière, et si l'on va jusqu'au bout, la Chine fera une seconde expérience du prix des monuments somptueux.

Parmi les bâtiments échappés au désastre, de gracieux pavillons de style italien élevés au milieu du siècle dernier par des missionnaires catholiques se voient encore dans le parc oriental. Les monuments les plus précieux de l'architecture chinoise élevés par Kienloun dans le sous-parc de Wanchou chañ ou « mont des Dix mille âges », kiosques, pagodes à étages, temples, ponts, arcs de triomphe, lions de marbre, sont aussi parfaitement conservés, et les curieuses sculptures de marbre blanc n'ont cessé de briller à travers le sombre feuillage

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

des pins. Le chef-d'œuvre de ce vaste musée d'architecture est un temple de 8 mètres de hauteur, de 19 mètres de tour, complètement en bronze.

Mais ce que la région du palais a de plus beau c'est la forêt solitaire qui recouvre les pentes de Hiang chañ, montagne de 300 mètres de hauteur, d'où l'on contemple à ses pieds le grand lac des jardins, les temples, les pagodes revêtues de porcelaines émaillées, les ponts qui se reflètent dans les eaux, et là-bas, à l'horizon lointain, le grand carré des murailles de Peking, à demi perdu dans la fumée, et souvent à demi caché par la poussière.

A la base septentrionale du massif de collines auquel s'adossent les palais d'été, jaillissent des eaux sulfureuses depuis longtemps fréquentées par les Chinois, et maintenant utilisées par les malades européens. Ce sont les eaux de Wentsouan, sur le chemin de Peking à la montagne de Miaofeng, qui se dresse, haute de 1 301 mètres, à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de la capitale ; sur un de ses versants s'élève un célèbre sanctuaire où se font porter en litière les riches pèlerins qui ont peur de leur peine le long des sentiers ardues. Près de sa cime, les moines montrent une paroi du haut de laquelle, disent-ils, des jeunes gens se précipitent par amour filial, espérant que leur mort assurera longue vie à leurs parents. p.168

Le cas n'est probablement pas très commun, si « ancrée » que soit la piété filiale dans le cœur des vrais Chinois.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les couvents bouddhiques parsemés dans la plaine de Peking y sont plus nombreux que les monastères dans les provinces les plus catholiques de l'Italie ou de l'Espagne ; ils sont tombés en ruine, et les statues de bronze ou d'argile sont exposées sans abri à la pluie et au soleil. La végétation folle commence à s'emparer de ces édifices croulants, mais les arbres sacrés, pins, marronniers d'Inde, sophora, croissent toujours dans les parvis, les cours, et mêlent aux sculptures leur branchage et leurs fleurs. En été, un grand nombre des Européens en résidence à Peking quittent la ville poussiéreuse pour aller habiter quelqu'un de ces vieux couvents, dans une des fraîches vallées des alentours aux lieux calmes et solitaires.

De tous ces monastères, le plus vaste, le plus célèbre aux environs de la métropole, c'est la Hoang sze ou « Couvent Jaune », au nord de la ville : un Bouddha vivant y a fixé sa résidence. Ce couvent n'est pas seulement grand et fameux, il est beau. C'est, d'après G. Curzon,

« une suite de grands enclos, de cours tranquilles, de vieux arbres, d'autels à tablettes commémoratives, de larges temples dont le principal est vraiment d'une solennité rare, avec ses trois puissants Bouddhas assis,... ses statues, ses scènes bouddhiques à fresque, sa haute toiture en bois, ses autels et ses brûle-parfums, la majesté des colosses, les couleurs somptueuses encore, bien qu'allant en s'effaçant, de ses parois et de ses piliers, le clair-obscur ; c'est un des temples les plus impressionnants qu'il m'ait été donné de voir.

A quelque distance à l'ouest, sur la route du Palais d'Été, s'élève le temple de la « Grande Cloche », où est en effet sus-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pendue à une image de dragon l'une des plus grandes cloches du monde, cône de bronze de près de 8 mètres de hauteur, pesant 54 000 kilogrammes et portant à sa surface, en 35 000 lettres admirablement ciselées, tout un livre de la liturgie bouddhique.

Un autre couvent bouddhique, l'un des plus importants de la Chine, s'élève sur une colline à l'ouest de la capitale et du Wen ho : c'est le Tsietai sze, dominant un panorama non moins splendide que celui des collines de la rive opposée, également parsemées de kiosques et de couvents. Tsietai sze était la retraite de prédilection de l'empereur Kienloun, et les vers qu'il y composa sont gravés dans les jardins sur des plaques de marbre.

p.169 Peu de contrées en Chine sont plus charmantes que tout ce gracieux pays de collines entouré par l'amphithéâtre du Tahang ling, dont la crête, hérissée des tours de la Grande Muraille, se déroule au nord et à l'ouest de la plaine. Des rivières, des ruisseaux et des cols peu élevés divisent cette région des collines en massifs distincts, tels que le Tahing chañ, immédiatement à l'ouest du Palais d'Été ; le Tsingchoui tsien, aux parois bizarrement découpées ; le Pohoa chañ ou la « Montagne des Cent Fleurs », qui s'élève à plus de 2 250 mètres au sud de la vallée du Tsingchoui, dans une région parsemée de petits villages habités par des Chinois convertis au catholicisme.

La banlieue de la capitale est couverte de monuments de marbre, qui pour la plupart sont des tombeaux de famille, ombragés par des massifs de pins et de genévriers : presque

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tous ont la forme de gigantesques tortues portant sur leur carapace une tablette revêtue d'inscriptions. Les cimetières des familles princières sont ornés à l'entrée d'effigies colossales de lions en bronze ou en marbre ; çà et là des allées funéraires sont gardées par des statues d'animaux.

Les Européens visitent surtout, à l'ouest de la ville, le cimetière dit « portugais » et le cimetière « français » où reposent les corps de Ricci, de Verbiest, d'Amiot, de Gaubil, de Gerbillon et d'autres missionnaires célèbres, qui contribuèrent pour une si large part à faire connaître à l'Europe la géographie de la Chine et les mœurs de ses habitants. Pendant les trente années que dura l'exil des prêtres catholiques avant la prise de Peking par les alliés, la légation russe se chargea de l'entretien de ces deux cimetières, ainsi que de la riche bibliothèque des jésuites, restituée maintenant aux missionnaires français.

Les « tombeaux des Ming » ou les Chisan ling, c'est-à-dire les « Treize Fosses », se trouvent à une quarantaine de kilomètres au nord de Peking, dans un cirque solitaire des montagnes de Tienchou, où l'on pénètre par un défilé que termine un magnifique porche de marbre. La plus remarquable, celle de l'empereur Yunglo, entourée comme toutes les autres de pins, de chênes, de sycomores, est à l'extrémité d'une grande allée de statues de marbre représentant douze hommes, fonctionnaires, prêtres ou guerriers, et douze paires d'animaux, éléphants, chameaux, lions, chevaux, licornes fabuleuses et kilin mythique, les uns agenouillés, les autres debout. ^{p.170} Tous ces animaux sont taillés dans un seul bloc, il en est qui dépassent 4 mètres

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de hauteur ; mais, disséminées sur une trop vaste étendue, sans aucune entente de la perspective, sans recherche d'aucun effet d'ensemble, ces effigies énormes paraissent grotesques. Près de la tombe, le temple des sacrifices repose sur soixante piliers de laurier nanmou, et non de tek, comme on le dit généralement, ayant chacun 13 mètres de hauteur et 3 mètres de circonférence. Le corps a été enseveli au fond d'une longue galerie, sous la haute pyramide naturelle de la montagne. Cette dernière demeure d'un potentat mort au commencement du XVI^e siècle, lui avait servi de palais d'été. Comme presque tous les monuments chinois, consacrés jadis aux morts ou bâtis pour les vivants, les tombeaux des Ming, livrés à l'abandon, luttent contre la nature et le temps ; contre l'herbe, la brousse, l'intempérie, l'usure, la pourriture, « et des milliers de chauves-souris maculent de leurs fientes la tablette funéraire du très parfait ancêtre et empereur Yunglo ».

D'autres nécropoles impériales sont disséminées dans la plaine du Petchili. Les tombeaux de la dynastie des Kin, ruines informes qui datent des XII^e et XIII^e siècles, se voient près de la ville de Fangchañ, au sud-ouest de Peking. Quant aux monuments élevés sur les corps de Kanghi, de Kienloun et de quatre autres empereurs de la dynastie des Tsing, nul Européen n'avait encore été admis à les voir avant l'invasion récente des alliés ; ils sont enfermés dans un grand parc situé au sud-ouest de Peking, près de la ville de Yi tcheou : ce sont les Siling ou « Tombeaux occidentaux ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les Tounghing ou « Tombeaux orientaux » sont situés à 130 kilomètres au nord-est de Peking. Des constructions temporaires, élevées dans le voisinage de la ville, gardent les corps pendant des années en attendant que les monuments définitifs soient achevés. Pour transporter les plus lourds blocs de marbre des effigies, on construit des routes temporaires et l'on se sert de camions à seize roues traînés par un équipage de six cents mulets.

VI. Climat de Peking

@

Telle est, ville et banlieue, cette capitale extraordinaire, aux violents contrastes, à la fois cité, faubourg et campagne, ici prodigieusement peuplée, animée, rumoreuse, là, vide, discrète, silencieuse, en parcs, forêts et jardins ; attirante ici, là répulsive, sordide, infecte, sous un climat difficile dont on connaît bien les éléments, grâce aux registres ^{p.171} météorologiques tenus par les savants de l'Observatoire russe depuis 1744.

De ces registres il résulte que la capitale chinoise n'a pour moyenne de l'année que 11°,7, soit exactement un degré seulement de plus que la moyenne de Paris, dans une ville dont la latitude est plus méridionale que celle de Naples. En moyenne, le minimum y est de — 15°,2, le maximum de + 36°,3 d'où 51°,5 pour l'écart des variations extrêmes annuelles. Mais cet écart-là peut dépasser 60° dans les années donnant d'une part — 21°, d'autre part + 40°.

Donc, climat extrême, où janvier est le mois le plus froid, et juillet le mois le plus chaud.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Et aussi climat sec, avec 652 millimètres seulement de pluie par année, répartis principalement sur les mois de juin, de juillet, d'août, par orages très abondants ; très peu de pluie durant l'automne, peu de neige en hiver, et de nouveau guère de pluie printanière.

Enfin, malgré cette sécheresse, malgré le balayage de l'air et du sol par des vents impétueux, climat peu salubre à cause de l'imperfection du système des égouts, de la mauvaise tenue de la voirie, des microbes latents dans la boue ou la poussière des rues, de l'insouciance incroyable du peuple comme des autorités, qui permettent aux charognes de se décomposer à l'aise dans les rues, qui arrosent les chaussées avec l'eau pourrie des fossés, et qui ont adopté de gaîté de cœur le fameux : « laissez faire, laissez passer ! »

Aussi les épidémies y font parfois de terribles hécatombes : un choléra tout récent y a raflé dans une seule année de 40 000 à 50 000 hommes ; bien plus encore d'après certains témoins.

Les enfants y meurent comme des mouches : c'est par « fournées » que les emporte vers quelque fosse commune de la banlieue le tombereau macabre chargé d'enlever les défunts, petits ou grands, des familles trop pauvres pour la somptuosité, la convenance ou seulement la possibilité des funérailles.

L'œuvre de destruction surtout en temps de choléra, variole, typhoïde, rougeole, épidémie quelconque, a pour principal artisan la misère physiologique d'une multitude extraordinaire de cachectiques, phtisiques, ulcéreux, cancéreux, lépreux, d'une « puissante » armée de mendiants montrant leurs plaies et leurs

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tares. On en a vu des centaines à la fois devant la porte de l'hôpital français à l'heure de l'arrivée du docteur de la légation.

Matignon, qui qualifie de « force imposante » la corporation des mendiants de Peking, regarde comme exagéré le ^{p.172} chiffre de 100 000 miséreux qu'on attribuait à la métropole de la Chine.

VII. Tientsin.

[Fig. IV. Tientsin et le bas Peï ho.](#) @

Tientsin ou le « Gué du Ciel » est le port naturel du Petchili, comme de la région septentrionale du Chañsi, province riveraine du moyen fleuve Jaune, en arrière du Petchili.

C'est aussi à un certain degré et jusqu'à dépossession possible et probable au profit d'une autre ville du golfe de Liaotoung ou du golfe de Petchili, après l'exécution du réseau des chemins de fer russes de la Mandchourie, c'est également le port de la Mongolie en même temps que de la Transbaïkalie.

Grands sont les avantages dont elle jouit pour le trafic : elle n'est qu'à 125 kilomètres au S. E. de la capitale de l'Empire, 100 seulement à vol d'oiseau, à 50 kilomètres en ligne droite de la mer, sur le Peï ho, fleuve navigable, qu'on pourra rendre plus navigable encore après amélioration de sa barre, au point de départ du canal Impérial, voie de commerce qui se poursuit jusqu'au bas du fleuve Bleu. Elle a son site dans une région d'extrême fertilité, plaine interminable, couverte de coton et de millet, au lieu de convergence de plusieurs chemins naturels formés par les rivières de la contrée ; malheureusement le sol est bas, çà et là marécageux, exposé aux inondations, et à certaines époques l'air y est lourdement humide : elle est à 2

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mètres seulement au-dessus du niveau des mers, entre un lac Taho au nord et un lac Tapo au midi.

Ce n'était que peu de chose, presque rien, simple poste militaire il y a deux cents ans, mais par le développement de son trafic avec l'étranger, elle est devenue l'une des grandes cités de la « Fleur du Milieu » et la voici peut-être deux fois plus peuplée que la capitale de l'Empire. C'est à partir du traité, dit de Tientsin (1858), qui régla et facilita les rapports commerciaux entre les Européens et les Chinois, que cette ville, devenue l'un des « ports à traité », a démesurément grandi, que même elle a presque quintuplé ses Tientsinois.

Elle importe principalement du riz ; puis des étoffes, de l'opium, de la quincaillerie d'Europe, qu'elle paye en laine et en coton bruts, en peaux et en fourrures, en pailles tressées, en poil de chameau. C'est à Tientsin que le gouvernement a établi, pour tout le nord de la Chine, le dépôt général du sel, dont il a le monopole, et les magasins de céréales qui servent à l'approvisionnement de Peking. D'énormes amas de sel, de ^{p.173} riz, de froment, couverts de nattes, se succèdent au bord du fleuve.

Dans le principe, lorsque Tientsin fut un des ports à traité désignés pour les rapports de trafic entre Chinois et « Barbares », le grand bloc de la navigation sur le Peï ho, ici communément appelé Haï ho ou « Fleuve de la Mer », appartenait aux négociants anglais, mais en peu d'années les Chinois ont réussi à conquérir la première place. Ils ont ajouté à leurs flottilles de jonques des navires de construction européenne et possèdent même de nombreux bateaux à vapeur

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

qui font journellement le service du fleuve, en aval et en amont de la ville. ^{p.17} Si en 1873 le mouvement du port de Tientsin se résuma par 103 865 tonnes sous pavillon anglais, 99 296 sous pavillon américain, 22 022 sous pavillon chinois (plus 35 940 pour tous les autres pavillons réunis), déjà les parts respectives avaient été comme suit en 1879 : sous pavillon chinois, 263 000 tonnes, sous pavillon anglais 194 580, sous pavillon américain 25 475, et 37 950 pour tous les autres. En 1899, pour un mouvement total de 292 millions de francs, les rangs sont comme suit, avec de nouveaux rivaux en ligne : en tête les Chinois, en second lieu les Anglais, en troisième les Japonais, en quatrième les Allemands. Le pavillon français se montre très rarement à Tientsin ; le commerce russe est en ascendance, mais il y a lieu de croire qu'il se transportera vers quelque port du Liaotoung.

En aval et près de la ville, à la rive gauche du Peï ho, sur un tertre fait de main d'homme, s'élèvent les constructions du quartier européen de Tzekhoulin ou du « Bosquet de Bambous », qui n'offre plus rien de chinois. C'est maintenant une petite ville tout occidentale par le tracé des rues, l'architecture des maisons, la disposition des magasins. Presque tous les Européens que leurs affaires appellent à Tientsin résident dans ce village transformé. La ville chinoise elle-même a changé peu à peu d'aspect, et l'on y voit de grands édifices à l'européenne, notamment un nouvel hôpital. Mais la cathédrale bâtie par les missionnaires catholiques n'est plus qu'une ruine ; elle fut incendiée lors du terrible massacre de 1870, pendant lequel les sœurs de charité, les prêtres et les Français, à l'exception d'un

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

seul, et quelques autres étrangers, furent massacrés. Les rues de Tientsin sont beaucoup plus larges que celles de Changhaï et de Canton, où les transports se font à dos d'homme, tandis que dans les villes du nord on se sert de lourds chariots traînés par des mulets ou par des bœufs.

Parmi toutes les cités du Royaume Central, Tientsin est l'une de celles où les signes d'un renouvellement industriel sont le plus visibles : filatures de coton et autres manufactures ; lignes télégraphiques ; chemin de fer dirigé sur les mines de houille de Kaïping ; autre ligne reliant la ville à son mouillage de l'embouchure du fleuve, à Takoou ; troisième voie ferrée qui l'unit à Tountcheou et à Peking : cette ligne, commencée en 1889, ne fut livrée qu'à la veille de la guerre, un édit impérial ayant longtemps arrêté net les travaux. On a recreusé la « rivière des Transports », c'est-à-dire le Canal Impérial ou Grand Canal qui, d'ailleurs, n'a plus d'importance que pour le petit commerce, le grand mouvement d'échanges ayant pris désormais le chemin de la mer, comme il va prendre aussi ^{p.175} la voie de fer, à mesure qu'avancera la ligne de Tientsin au bas Yangtze Kiang.

En vertu même de cette nouvelle direction du trafic, il a fallu s'occuper de la régularisation du bas fleuve, que peuvent remonter des bâtiments d'un tirant d'eau de 3 à 4 mètres, mais que sépare des eaux du golfe une barre offrant seulement 1 mètre de profondeur à marée basse, et 3 mètres à 4 mètres et demi à marée haute.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mais c'est surtout en vue de la « rénovation » militaire qu'on a le plus travaillé à Tientsin et aux environs : d'ailleurs vainement, puisque cette défense n'a servi de rien en 1900 contre l'intrusion de l'Europe, et que tous les forts ont été démantelés. A Tientsin même, dans le faubourg oriental, un arsenal où l'on fabriquait surtout des fusils, des projectiles et des affûts, s'étendait sur un espace de 250 hectares. A Sintcheng, entre Tientsin et l'embouchure du fleuve, le gouvernement avait fait élever de puissantes fortifications ainsi qu'à Peitang, ville voisine de l'embouchure du Peï ho, au nord, là où se jette en mer le San ho ou Tchaou ho. A l'entrée du fleuve, les forts de Takoou, c'est-à-dire de « la Grande Embouchure », qui furent si rapidement enlevés en 1858 et en 1860 par les Anglo-Français, avaient été reconstruits, armés de canons du plus fort calibre et complétés par un vaste camp retranché et un bassin de carénage pour les canonnières chinoises. Mais les Européens en ont eu facilement raison en 1900, ainsi que de Tientsin, des autres forteresses, et de la métropole elle-même.

Les tragédies de 1858 et 1860, le massacre et l'incendie de 1870, l'inondation de 1890 qui mit la ville dans l'eau, détruisit ou disloqua des quartiers entiers, la guerre de 1900 ont fait payer cher à cette ville sa prospérité ininterrompue.

Puis Tientsin a le malheur d'être peu salubre, par sa situation dans une plaine saturée d'humidité fluviale et lacustre ; un autre de ses désavantages c'est que pendant trois mois, de fin décembre à fin février à peu près, cela varie suivant les années, la glace de l'hiver scelle son fleuve et son golfe.

VIII. Autres villes du Petchili.

@

Plusieurs villes se succèdent au nord de Peking, sur la route qui mène à Djehol par la porte de la Grande Muraille dite Koupeï koou (ancienne porte du Nord). Mais la cité administrative de Yungping fou, sur cette route de la Mandchourie, n'est pas un centre de population considérable : elle aurait plutôt une certaine importance ^{p.176} stratégique par sa situation à l'extrémité nord-occidentale de la Chine ; sa muraille d'entour a 6 kilomètres. La contrée, que parcourt le Louan ho ou Lan ho, fleuve tributaire du golfe de Petchili, est granitique, peu fertile, et les habitants envoient de nombreux pionniers chinois dans la Mandchourie où rapidement l'élément de « Han » submerge les Mandchoux.

A l'ouest du Koupeï koou, la plaine de Peï ho n'est accessible, du côté de la Mongolie, que par le Kouan koou (Porte de la Barrière). Le passage de Kouan s'appelle plus ordinairement Nan koou (Porte méridionale), du nom du village qui se trouve au bas de la rampe d'accès, il a 20 kilomètres de long, à 720 mètres d'altitude au plus haut du défilé. Il fut d'une importance stratégique capitale, et c'est par là que presque tous les envahisseurs descendirent dans la plaine : de ce passage, Djenghiz khan vit à ses pieds la capitale de la dynastie vaincue. Aussi le chemin du Kouan koou est-il l'un des plus garnis d'ouvrages défensifs : deux grandes forteresses s'étagent sur la pente méridionale et se relient l'une à l'autre par des murs et des tours que la plupart des voyageurs décrivent comme étant la Grande Muraille ; mais ce n'est là qu'un ouvrage avancé du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

rempart, qui se développe sur la crête de la chaîne et que le chemin de Kouan koou traverse à angle droit au col dit Pata ling. Des tours de signaux construites du temps des Ming, et de nos jours partiellement démolies, se dressent à égale distance les unes des autres sur la route de Peking. Quant au chemin pavé qui remontait le Kouan koou jusqu'au col, il n'existe plus que par fragments ; les eaux torrentielles en ont détruit la plus grande partie, et les voyageurs ont maintenant à suivre des sentiers tracés irrégulièrement sur les pentes. Le monument le plus remarquable qui se voit encore sur l'ancienne route est une porte triomphale de l'an 1345, érigée à l'entrée de la forteresse du sud et portant une inscription en six langues, sanscrit, chinois, ouïgour, mongol, tibétain, niutchiou ancien mandchou : l'inscription de cette porte est la seule que l'on connaisse en ce dernier idiome. La route stratégique du Kouan koou doit actuellement sa principale importance au commerce, car c'est le chemin suivi par le courrier postal et par les caravanes russes de Kiakhta. Celles qui, avant la guerre, portaient le thé en briques, — d'usage en Sibérie, prenaient directement leur charge à Tountcheou, sur le Peï ho, sans passer à Peking, qu'elles laissaient à l'ouest.

Dans les hautes vallées des affluents du Wen ho plusieurs villes importantes servent d'intermédiaires à Peking et à la p.177 basse plaine du Petchili pour leur commerce avec la Mongolie et les possessions russes.

Dans l'une de ces vallées, la route de la capitale à la Grande Muraille passe par ce que les Chinois appellent des villes fortes,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

qui le furent en effet — très fortes même — et ne le sont plus devant les volées de boulets des batteries « civilisées » ; les règlements militaires y sont toujours strictement observés en ce qu'ils ont d'inutile, de puéril, en temps de paix, et dès la nuit se ferment les quatre portes ouvertes dans de majestueux remparts de soixante pieds de hauteur.

Entre autres villes cette route rencontre Kiming et Siouan hoa ; elle aboutit à Kalgan.

Kiming est la station principale de poste pour tout le nord de la Chine. Les vignes des environs produisent un vin blanc des plus estimés dans toute la Chine, au moins dans la Chine septentrionale, et qu'on trouve seulement sur la table des plus riches mandarins.

Siouan hoa, qui aurait 90 000 habitants, d'après Grant, est à l'entrée (570 mètres) d'une cluse où s'engage la route très fréquentée de Peking à Kalgan. Elle fut la résidence d'été des empereurs sous la dynastie mongole, et de cette époque elle a gardé ses importants remparts crénelés, qui ont quelque ressemblance avec les murs du Kremlin, ses arcs de triomphe, ses grands parcs. De même que Tatoung fou, située beaucoup plus à l'ouest et plus avant dans le cœur des montagnes, à 1 300 mètres, dans une enceinte murée de 8 kilomètres de tour, elle est très bien placée pour devenir une ville de manufactures, car les vallées environnantes produisent des vivres en abondance, et de puissantes couches de charbon pourraient fournir tout le combustible nécessaire à la mise en œuvre des matières premières apportées par les Mongols, laines, cuirs, poils de chameau ; elle fait un grand commerce de tabac et de feutres.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Cette ville, d'une importance stratégique et commerciale de premier ordre, ne serait déjà plus chinoise, mais russe, si l'on en croit les sourdes rumeurs venues de ces régions de la frontière. Des officiers russes auraient utilisé la période récente des troubles pour transformer Siouan hoa en une formidable citadelle, commandant tout le Petchili (Alex. Ular).

Kalgan ou Tchangkia koou (Tchantze koou), à l'une des portes de la Grande Muraille, ainsi que l'indique son nom mongol, qui signifie *barrière*, s'élève à 800 mètres environ d'altitude, sous un climat froid, dans un site rocheux, triste, stérile. C'est une cité aux rues nauséabondes, située en terre chinoise, à 5 kilomètres au sud d'une ville militaire sise en terre mongole : cerclée de forts et de casernes, elle s'appuie sur la p.¹⁷⁸ Grande Muraille elle-même, qui dans cet endroit suit le flanc de monts assez élevés. Un certain nombre d'Européens, missionnaires protestants, commerçants russes, habitent des villas de la campagne, à côté de la ville chinoise.

La présence de ces négociants russes s'expliquait par la principale fonction actuelle de Kalgan, qui était de concentrer pendant la moindre partie de l'année, en hiver, le convoiement des caravanes de thé vers la Russie d'Asie et la Russie d'Europe. Avant 1900, Kalgan, alors extraordinairement animée, comme une ville aux jours de la foire annuelle, voyait partir caravanes après caravanes, chaque chameau portant pour sa part 150 à 200 kilogrammes de la feuille aromatique pressée en briques, enfermée dans des caisses garanties des influences du dehors par une enveloppe de paille, elle-même contenue dans un épais sachet de poil de chameau. Une seule des maisons de Kalgan en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

employait 100 000 à 120 000 dans l'année, et l'on admet que le nombre total des convoyeurs doublement bossus ainsi mobilisés atteignait 500 000. C'était donc toute une armée de serviteurs fidèles, bien qu'un peu grognons, qui arpentait la steppe entre les plaines du Petchili et les premières villes de la Sibérie, et cette armée s'est presque entièrement licenciée, dès l'ouverture de la ligne du transsibérien, vers Vladivostok. Les nomades mongols, dont beaucoup vivaient du transport du thé, se préoccupent soucieusement de cette révolution commerciale ; les Kalganais également, qui pourraient bien voir leur ville, estimée « fastueusement » à 200 000 âmes, descendre au dessous de ses 30 000 à 40 000 habitants réels, desquels un grand nombre professent l'islamisme.

Les villes sont très nombreuses dans la partie méridionale de la province, qu'arrosent les divers affluents du Wen ho et du Peï ho. La plus grande a nom Paoting fou (150 000 habitants), gare du chemin de fer de Peking à Canton : on l'a choisie à la place de la métropole comme chef-lieu de la province et résidence officielle du vice-roi, qui pourtant séjourne plus souvent à Tientsin. Paoting est une cité régulièrement construite, mieux tenue que la capitale de l'Empire et très commerçante. Les campagnes des alentours, où domine la culture du millet, comme dans tout le Petchili, sont admirablement cultivées ; près de Paoting, à Hoangtou hien, s'élèvent en l'honneur du mythique Yao et de sa mère, de très anciens temples entourés de cyprès gigantesques, en heureux concours de la nature, de l'art et de l'histoire.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tchingting, au sud-ouest, « immense ville aux grandes et belles murailles », située près de la frontière montueuse du ^{p.179} Chensi, aux escarpements couverts d'herbes médicinales appréciées, est aussi une cité industrielle, mais déchue, où ne vivent qu'une dizaine de milliers d'hommes ; ses ouvriers fabriquent avec le fer de Chañsi des images de Bouddha pour tout le nord de la Chine. Les idoles en bronze de ses temples sont parmi les plus remarquables de l'Empire, l'une d'elles a 24 mètres de hauteur : ainsi donc elle dépasse en élévation l'obélisque de Louqsor.

Plus au sud, la ville de Taïming est l'un des principaux marchés des contrées voisines du Hoang ho.

Quant à Tountcheou, on pouvait à la rigueur, avant sa destruction presque complète par les alliés, regarder cette ville, d'une centaine de mille hommes alors, comme un faubourg de Peking. Située à 17 kilomètres seulement à l'est des portes de la « capitale des Jaunes », sur le fleuve Peï ho, dans une plaine trop visitée par les inondations, sur le chemin de fer de Peking à Tientsin, c'était une cité fort curieuse pour ceux qui « débutaient » en Chine et, sur la route de Tientsin à Peking, y voyaient pour la première fois une agglomération chinoise du « vieux modèle », car Tientsin est une place moderne, quelque peu européanisée. Un corselet de murs antiques, des rues très étroites où se pressait un peuple affairé, du grouillement, des écriteaux en caractères hiéroglyphiques qui sont les enseignes des marchands, des pagodes en foule, une architecture, une sculpture, une « peinture » auxquelles l'Européen n'est pas

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

accoutumé, tout cela ne manquait pas de ressemblance avec l'aspect de Canton, la grande ville du Sud de la Chine.

Chañ haï kouan ou la « Barrière entre mont et mer », n'est qu'une petite ville voisine de la frontière du nord-est, mais son nom a souvent retenti dans l'histoire des invasions de la Chine par les « Barbares » du Nord.

@

CHAPITRE DEUXIÈME

PRESQU'ÎLE ET PROVINCE DE CHAÏTOUNG

I. [Autonomie naturelle du ChaïtOUNG](#). — II. [Rives et monts du ChaïtOUNG](#). —
III. [Le Ta chaï ou Taï chaï](#). — IV. [Climat et produits du ChaïtOUNG](#). — V. [Les habitants du ChaïtOUNG](#). — VI. [Villes et lieux remarquables](#). — VII.
[Kiaotcheou : projets d'avenir](#).

I. Autonomie naturelle du ChaïtOUNG.

@

p.180 Le ChaïtOUNG est, dans sa partie orientale, une région géographique complètement distincte du reste de la Chine, ou, pour plus d'exactitude, qui en fut jadis séparée par une mer dont le temps a fait une terre.

Distinct aussi, par l'orientation politique, depuis des événements tout récents, le ChaïtOUNG n'est présentement convoité ni par la Russie, ni par la France, ni par l'Angleterre, mais par l'Allemagne. Présentement, et peut-être pour de longues années : toutefois, sans préjuger l'avenir, on peut penser que les Allemands ont choisi leur part de Chine bien près de la part des Russes.

Or, ceux-ci, qui touchent et toucheront de plus en plus la Chine par des provinces russes, peuplées de Russes parlant russe, seront toujours plus forts, sur ce sol à eux contigu, que les Allemands, séparés du ChaïtOUNG par toute la masse du vieux monde.

Il ne paraît donc pas vraisemblable que l'Allemagne puisse développer ici un « Neu Deutschland » jusqu'à son but naturel, qui est l'acquisition du Hoang ho, de son riche bassin, de ses p.181

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« terres jaunes » qui valent mieux que les « terres noires » de la Russie.

Le pays des « Monts Orientaux » — car tel est le sens des mots Chañ toung — se compose de deux massifs de montagnes et de collines dont l'un s'avance au loin dans les eaux, entre le golfe de Petchili et la mer Jaune proprement dite ; tandis que l'autre, continuant le premier vers l'ouest, au delà de la dépression de Kiaotcheou, s'élève au-dessus des bas-fonds où les Chinois ont fait passer leur Grand Canal, à travers de vastes plaines alluviales déposées dans une ancienne mer. De ce côté, c'est-à-dire à l'Occident, le Hoang ho a promené son cours pendant la série des âges, déposant ses argiles, tantôt au nord, tantôt au sud de la presqu'île de Chañtoug.

Ces « Monts de l'Orient » furent donc une île, agglutinée au continent chinois depuis des temps immémoriaux.

Par sa forme générale, la péninsule du Chañtoug ressemble essentiellement à celle de Liaotoug que les montagnes de la Mandchourie projettent vis-à-vis d'elle, au nord, par delà l'ouverture, l'entrée du golfe de Petchili, mais elle a de plus grandes dimensions que la Chersonèse des Mandchoux devenue brusquement russe, ou il ne s'en faut guère.

Ses côtes, reconnues pour la première fois par des navires européens en 1793, lors de l'ambassade en Chine de l'Anglais Macartney, sont découpées par d'innombrables baies, arrondissant leurs courbes régulières de promontoire à promontoire.

Presque tous ces caps se terminent par des escarpements abrupts, et cependant les eaux qui en baignent la base n'ont

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

aucune profondeur ; des écueils, des îlots prolongent quelques pointes jusqu'à une grande distance dans la mer ; même une sorte d'isthme en partie émergé réunit la côte septentrionale du Chañtoug à la pointe terminale de la péninsule de Mandchourie par les îles de Miao tao et des bas-fonds. Le seuil le plus bas, dans ces parages qui forment l'entrée du golfe de Petchili, se trouve à 71 mètres de la surface et la profondeur moyenne de la cavité est de 25 mètres seulement : les alluvions apportées incessamment par le Hoang ho expliquent cette mince épaisseur liquide sur les fonds marins.

N'empêche que les barques chinoises, les jonques d'un faible tirant d'eau peuvent pénétrer dans la plupart des criques du littoral. Plus facilement encore les bateaux pouvaient naguère contourner le Chañtoug à l'ouest par la « rivière des Transports », laquelle n'est autre que le Canal Impérial, menant des bords du Yangtze kiang à ceux du Hoang ho et longeant d'assez près la base du massif occidental du Chañtoug là où il s'abat sur l'immense plaine.

p.182 Ainsi donc ce pays, île jadis, le Chañtoug restait une île au point de vue de la navigation, avant que la révolte des Taïping et la négligence publique et privée eussent oblitéré la « rivière des Transports » ; tandis que pour le commerce par terre il fait partie du continent.

Cette double facilité des échanges a complété les avantages qu'assurent au Chañtoug l'excellence de son climat, la fertilité de ses campagnes, la richesse minière de ses assises, et la population y est devenue très dense ; le long des routes et des rivières, les villes et les villages se succèdent à de courts

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

intervalles, et du haut de mainte colline tout l'espace compris par le cercle de l'horizon apparaît comme une immense cité entremêlée de jardins.

II. Rives et monts du Chañtoug.

@

La partie spécialement péninsulaire du Chañtoug, son orient, tombe sur la mer Jaune par des rives accores, hautes, à l'est, au nord, au sud ; pas au nord-ouest, sur le golfe de Petchili ; de ce côté les alluvions ont éloigné l'Océan du pied de la montagne.

Sur le littoral du nord, deux ports : Tchefou, qui a été profond et l'est de moins en moins ; Weïhaï weï où les Anglais se sont installés pour surveiller et commander l'entrée du golfe de Tchili : commander à moitié seulement, et pas même, puisque les Russes sont établis à Port Arthur, à cette même entrée, à 160 kilomètres au nord-ouest, au bout du chemin de fer qui réunit leur Europe à leur Asie.

Sur le littoral du sud, nombre de golfes, de baies, d'anses tendent aussi à l'encombrement par les alluvions et les sables. La plus grande baie, assez profonde encore, et surtout admirablement située, celle de Kiaotcheou, a « fasciné » les Allemands, qui s'en sont faits maîtres. A son nord et à son nord-ouest, des terres basses qui s'allongent de la mer Jaune (au sud) au golfe de Petchili (au nord) séparent très nettement du massif continental du Chañtoug le massif qui couvre la presqu'île et qu'assez exactement on a pu comparer à une tête de chameau. Ainsi en Tunisie, la dépression de Grombalia divise très bien du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

golfe de Hammamet (au sud) et du golfe de Tunis (au nord), la presqu'île montagneuse du Cap Bon du continent de l'ex-Régence.

Le massif qui charge la péninsule, la « tête de chameau », faite surtout de roches archaïques, et les monts qui forment l'ossature de la région continentale de la province peuvent être p.183 considérés dans leur ensemble comme les restes d'un plateau découpé dans tous les sens par de petites rivières au régime torrentiel.

Dans la région spécialement péninsulaire, au nord, une rangée de hauteurs est très rapprochée du littoral, et les marins qui contournent la Péninsule les voient se succéder de l'est à l'ouest, presque toutes de la même forme et de la même grandeur : ce sont des cônes réguliers, aux pentes douces, que Macartney et ses compagnons, les comparant aux chapeaux pointus que portent les officiers chinois, désignèrent, dans leurs journaux de bord, par les noms de « bonnets de mandarins ». Aucun de ces cônes ne dépasse beaucoup 1 000 mètres, mais le long du littoral du sud, les sommets de la chaîne bordière sont un peu plus hauts : le plus élevé de tous, dans le massif isolé du Laou chañ, qui domine, à l'est, la baie de Kiaotcheou, dresse ses pitons à 1 100, 1 200, ou même 1 300 mètres.

La curieuse dépression qui relie entre monts la baie de Kiaotcheou au golfe de Petchili est moins une vallée, une plaine, qu'une région faiblement, doucement ondulée, avec lac beaucoup plus proche de la mer Jaune, largement ouverte, que du golfe qui en est la grande indentation. Avec toutes ses

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

appartenances et dépendances, anciennes eaux comblées, Richthofen lui suppose 6 000 kilomètres carrés. Le lac ci-dessus, le Peïma hou, soit lac du Cheval Blanc, très peu profond maintenant, y donne naissance à un affluent du golfe, jadis relié au moyen d'un canal de navigation à un tributaire de la baie accaparée par les Allemands.

Ce canal d'entre deux mers, livré au commerce vers l'an 1 200, nous dit la tradition, est aujourd'hui obstrué, abandonné, réduit à quelques flaques d'eau et à un chenal sec franchi par d'antiques ponts de pierre ; mais il n'importe guère : canal de nouveau creusé, routes, chemins de fer, quel que soit le mode de communication choisi, il y a ici un col bas et un transit facile, entre deux mers.

Les montagnes continentales du Chañtoug couvrent un espace beaucoup plus considérable que les montagnes péniinsulaires, et c'est grâce à elles que les terres hautes occupent ici 82 000 kilomètres carrés (à peu près l'aire du Massif Central de la France), « y compris les régions de collines de leur pourtour et les terres basses de leurs dépressions ». Ces 82 000 hectares répondent aux 56/100 de la province des « Monts Orientaux » ; les 44 autres centièmes appartiennent à la grande plaine chinoise.

III. Le Ta chañ ou Tai chañ.

@

p.184 Les plus hautes cimes des monts occidentaux s'élèvent presque immédiatement au-dessus des campagnes du Hoang ho, au sud de Tsinan, la capitale de la province. Ta chañ ou Tai

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

chañ, la « Grande Montagne », tel est le nom, célèbre dans toute la Chine, du sommet principal, qui s'élance à 1 545 mètres environ.

D'après la mythologie chinoise, le Taï chañ est la plus sainte des cinq montagnes sacrées de l'Empire : il n'y en avait d'abord que quatre.

Le Taï chañ, disent les Chinois, « est l'égal du ciel, le souverain bienfaisant ; il décide des naissances et des morts, de l'heur et du malheur, de la gloire et de l'ignominie ».

D'après le Chouking, voici déjà plus de quarante et un siècles que l'empereur Chun monta sur la cime de ce pic pour sacrifier aux rivières, aux collines, aux génies, et pour la consacrer officiellement au Dieu du ciel. Et depuis lors, parmi les empereurs des dynasties successives, jusqu'à nos jours, nombre de « pères du peuple » l'ont gravi pour y adresser leur prière à ce Dieu du ciel, tel que le conçoivent les Chinois.

Il n'y a pas que ces souvenirs de plus de 4 000 ans, il y a ceux de 2 500 années, ceux de Confucius, l'idole de la nation, le fils plus qu'illustre du Chañtoug, né dans le voisinage de la montagne sacrée. Il essaya d'ascendre le Taï chañ, mais ne put en atteindre la cime : un temple marque l'endroit où il dut s'arrêter, temple unique en son genre dans l'Empire, en ce qu'il ne contient pas une seule idole. La piété des Chinois pour leur philosophe, leur sage, leur législateur, l'admiration des lettrés et des mandarins, l'adhésion, parfois le concours des plus hautes autorités, puis, bien entendu, la puissance de la coutume, l'entraînement de l'imitation, la « moutonnerie », ont fait du Taï

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

chañ et surtout de Taïngan, la ville de sa base, la Mecque, la Jérusalem de la Chine, tout au moins de la Chine du Nord.

Même sans ses temples, son histoire antiquissime, le prestige du passé, le Taï chañ mériterait l'ascension : la montagne, qui est de gneiss, a des contours fermes, des roches superbes, des entassements de blocs roulés les uns sur les autres, des gorges sauvages, suffisamment de précipices ; et de la cime, la vue est grandiose, sur tout un monde de pics et de dômes, des villes, des vallées de fleuves et, à l'horizon, au nord, à l'ouest, au midi, la plaine, les rives du Hoang ho et de la rivière des Transports.

On en fait l'ascension en partant de Taïngan ; c'est une distance de 20 kilomètres au nord de cette ville sainte, toute ^{p.185} remplie d'édifices religieux et qui, dans l'esprit des Chinois, est considérée comme une simple dépendance du Taï chañ.

Aux lieux où le mont commence à se manifester vraiment par le relèvement de la pente, on entre dans une cité pieuse : temples, sanctuaires, cloîtres allongés aux deux bords du chemin ; cité sans hôtels, auberges, buvettes, boutiques d'objets religieux — car tout trafic est prohibé dans ce Sinaï du Chañ-toung, — mais l'industrie des moines qui pullulent ici sait comment s'y prendre pour tondre les pèlerins jusqu'à l'os, au moyen d'aumônes faites aux idoles et autres ruses de bonne ou mauvaise guerre.

Arrivé à l'extrémité de cette ville de recueillement, de prière et d'adoration, on passe par une porte marquant le terme de l'ascension de Confucius, ce dont quelques monosyllabes inscrits avertissent le pèlerin. Puis le paysage devient splendide par ses

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

forêts, ses torrents, ses cascades, le Taï chañ n'étant pas déforesté comme presque toutes les montagnes chinoises.

Ensuite on atteint le pied du fameux escalier, le plus grand du monde : 6 000 marches, pas moins, larges dalles ombragées d'abord de cyprès, de cèdres et d'ifs, puis, plus haut, de pins à cime horizontale.

Des porteurs de palanquins attendent les pèlerins à chaque palier. Des files énormes de vrais ou faux infirmes et de mendiants vivent des aumônes que leur distribuent les pèlerins ; tous ces malheureux, vêtus de haillons sordides, grouillant à l'entrée des grottes, au milieu des tas de pierres, forment un lamentable contraste avec la richesse des temples et la beauté de la nature environnante.

Ainsi l'on aborde à la Porte du Ciel ouverte sur le plateau terminal, bombé de quatre collines portant chacune un grand temple et semé, sur une étendue d'une lieue de tour environ, de rochers, aussi bien que partout encombré de sanctuaires, de cloîtres, de monuments commémoratifs, de ruines, demi-ruines, de temples bien entretenus, sous diverses invocations. Le plus visité de tous, c'est celui de Laounaï-naï, la Bonne Déesse, que viennent implorer les femmes stériles. Enfin, devant celui du « plus haut Dieu », une balustrade de bois entoure un rocher d'un mètre d'élévation : c'est là le culmen du Taï chañ.

La plaine qui empâte le Chañtoug au nord et à l'ouest, le long du Hoang ho et du Canal Impérial, fait partie de la fameuse Terre Jaune, Hoang tou des Chinois. Elle rattache la province, comme le fait aussi le cours du Fleuve Jaune, à cette région du loess, qui fut le berceau de la Chine et dont ^{p.186} l'insolente

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

fécondité a fait des Chinois le plus nombreux jusqu'à ce jour, et le plus soigneux des peuples agricoles. C'est là que se pressent les populations, dans les grandes villes, les énormes bourgades, la campagne cultivée comme un jardin dont les jardiniers ne se fatiguent jamais.

IV. Climat et produits du Chañtoug.

@

C'est en vain que le Chañtoug se déroule sous les mêmes latitudes que l'Algérie-Tunisie, la Sicile, la Grèce, l'île de Crète, il n'a point le climat d'Alger, de Bizerte, de Syracuse ou d'Athènes, mais bien au contraire, comme toute la Chine septentrionale, et quoiqu'il soit à moitié entouré par la mer, un climat continental, extrême, très chaud en été, rudement froid en hiver, avec la moyenne de Bordeaux, de Milan, au lieu de celle de Palerme, de Tunis ou de Sfax.

Néanmoins, plus au sud que le Petchili, plus loin des montagnes qui sont le rebord du grand plateau glacial de l'Asie, et bien avancé en mer, tandis que la province de Peking est dans une encoignure du continent, le climat y est plus doux, moins brusque et « sautillant » qu'autour de la grande ville métropolitaine.

Toutefois, janvier, le mois le plus dur, en cela suivi par février, appartient, selon les lieux, aux isothermes de 0° à — 4°, comme en Allemagne. Parfois la mer Jaune se recouvre de glace le long des côtes septentrionales, et l'on a pu se rendre à dos de mulet jusqu'aux îles du pourtour de la péninsule ; tandis que le mois le plus ardent, juillet, a pour lignes isothermiques +26°

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

+27°, ce qui est passablement « africain » et répond à peu près en Asie, à la même époque de l'année, à la température de Singapour et de Batavia. Mais, on l'a déjà constaté depuis longtemps, « la température du mois le plus chaud, ramenée au niveau de la mer, est à peu près égale, du nord au midi, le long des provinces littorales de la Chine, alors qu'en hiver, au contraire, le froid augmente très fort dans la direction du sud au septentrion ». D'habitude le mois d'octobre marque le commencement de la rude saison, où l'on voit le thermomètre descendre, en janvier ou en février, à — 20°, — 25°, presque — 30° ; abaissement incroyable sous ces latitudes où l'été peut amener une fournaise de + 40°.

Comme compensation, les oscillations de la chaleur au froid et du froid au chaud ont ici l'avantage d'être assez graduelles et régulières, grâce aux eaux marines qui baignent la ^{p.187} côte et à l'obstacle que les hautes terres de la Mandchourie et de la Corée opposent à la brusque arrivée des vents polaires. Les typhons achèvent leur courbe dans la mer Jaune ; ils ne pénètrent pas dans le golfe de Petchili.

Comme pluies, le Chañtoun est bien partagé, tout au moins la région péninsulaire, et de deux façons : parce que la précipitation annuelle est suffisante, et parce que, ainsi que dans les autres pays régis par la mousson, la pluie tombe en été, quand elle est le plus nécessaire aux récoltes, surtout en juillet et en août. L'automne, le printemps sont peu mouillés et l'hiver presque pas : 6 centimètres seulement de la chute annuelle, contre 65 pour 100 en été. Quant à la grande plaine, on s'y désole souvent : la sécheresse est un abominable fléau dans la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Terre Jaune, le terrain le plus fertile qu'il y ait au monde, probablement, mais qui n'est tel qu'avec une suffisante humidité, arrosage ou pluie.

Presque toutes les montagnes du Chañtoug sont entièrement déboisées : les forêts ont dû faire place à la culture sur les pentes basses, et les arbres des hauteurs n'ont pas été plus respectés par l'agriculteur avide. Les arbres fruitiers, les mûriers alignés compensent mal cette nudité générale qui n'a guère que des exceptions locales, insignifiantes dans l'ensemble du pays et du paysage. Il n'y a de bosquets dignes de ce nom que dans le Taï chañ, et çà et là, sur la « terre sacrée » autour des temples, des sanctuaires de pèlerinage, plus ce que peut dresser d'arbres, de pins, de cyprès, d'ifs, de genévriers et de chênes, ici le cimetière du bourg, ailleurs le jardin d'une famille opulente.

Ce déboisement à fond a singulièrement gâté le pays, suivant la formule ordinaire : dégradation de la montagne, péjoration du climat, sécheresse des rivières suivies d'inondations terribles ; et les habitants en souffrent à ne pas le croire, car le Chañtoug est une contrée très froide pendant un grand tiers, presque une moitié de l'année, et l'on n'y exploite encore que très peu la houille, dont il y a toute abondance. Comment donc se chauffer ? Il faut recourir aux herbes, aux buissons, aux fientes, à toutes sortes de petits combustibles.

Dans un pays où les habitants sont si rapprochés les uns des autres, la nature a presque complètement perdu sa flore spontanée : ce sont les plantes introduites par l'homme qui donnent à la contrée sa physionomie particulière. Les bêtes

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sauvages, pourchassées à outrance, ont presque disparu, et les pratiques de la petite culture ne permettent pas d'entretenir beaucoup d'animaux domestiques.

p.188 Mais, grâce à sa part du Hoang tou, le domaine agricole le plus favorisé du « Milieu », le Chañtoug, est une province très riche, malgré ses trois « pestes » : nudité du sol, sécheresse, crues tragiques du Hoang ho. Et aux produits tirés du sol par une culture « dévotionnée », céréales, légumineuses, plantes oléagineuses, tinctoriales, médicinales, fibres textiles, riz soie, coton, opium (encore que le pavot y soit officiellement interdit on l'y cultive sur une aire grandissante), la province ajoute une richesse minérale telle que probablement le seul Yunnan lui est supérieur.

Le Chañtoug possède des gîtes houillers très étendus, dont on attend des merveilles ; on y trouve l'or et tous les métaux nobles, le minerai de fer s'y rencontre en abondance et ses roches renferment des pierres précieuses ; on y recueille même de petits diamants.

V. Les habitants du Chañtoug.

@

Ces richesses, principalement celles du sol, ont fait à la longue du Chañtoug une des régions surpeuplées du Globe. Mais si le fait de la surpopulation de cette province reste hors de doute, on n'a pas de données bien exactes sur le nombre de ses habitants, pas plus que l'on n'est d'accord sur sa superficie.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les évaluations varient, pour l'étendue de la province, entre 121 000 et 169 000 kilomètres carrés ; l'aire probable est de 145 000 kilomètres carrés, ce qui revient à peu près aux 27 centièmes de la France ; sous ce rapport, c'est une des petites provinces de l'Empire : quatre seulement sont moindres, qui sont, par ordre décroissant : le Nganhoeï, le Fo'kien, le Kiangsou, le Tchekiang.

Pour le nombre d'hommes, il en est autrement, et la province est une des plus habitées de la « Fleur du Milieu », absolument et relativement. Si l'on accordait toute créance aux recensements chinois, le Chañtong comptait 18 millions de « Chañtongois » en 1642, une trentaine de millions en 1812 comme en 1842, et 37 500 000 en 1894 : soit 258 personnes au kilomètre carré, contre les 73 de la France, les 103 de l'Allemagne, les 130 de la Grande-Bretagne, les 228 de la Belgique, les 260 de la Saxe.

Bien que les hommes connaissant la Chine pour l'avoir parcourue en détail admettent qu'elle est vraiment encombrée de Chinois malgré ses grands espaces vides, il semble qu'il y a exagération dans ce nombre de 37 500 000 hommes, presque ^{p.189} autant qu'en France, dans un pays presque quatre fois moindre, sans grande industrie et où précisément il y a bien des endroits inoccupés et un massif de montagnes supérieur en étendue à l'ensemble des plaines.

On a donc proposé de s'en tenir à 25 millions d'habitants, soit environ 170 individus pour 100 hectares, densité de population près de deux fois et demie supérieure à celle de la France, et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

plus grande que celle de n'importe lequel de ses départements, sauf la Seine, le Nord et le Rhône.

En s'en tenant à ces 25 millions de résidents, le Chañtoug serait le second territoire de l'Empire comme population absolue, après le Houpé (30 millions) et le Setchouen (45 500 000), et le second comme population spécifique, après le Kiangsou (210 au kilomètre carré).

A maints égards le peuple du Chañtoug diffère, surtout dans la « corne » péninsulaire et dans la montagne, de celui du reste de la Chine, notamment des Chinois du sud, et de ceux du Yangtze kiang. En moyenne élancé, bien fait, plus grand que ses compatriotes méridionaux et centraux, plus brun, de traits plus virils, plus accentués, avec des yeux moins bridés, moins obliques, plus de barbe à la lèvre et au menton, et rien, sauf la queue tressée, de l'image fade, grassouillette, ridicule, que l'Européen se fait des « magots » de la Chine.

Donc moins Chinois que le Chinois-type : ce qui peut, ce qui doit remonter à quelques différences d'ascendance, aux deux nations des Kiao et des Liaï, antérieures aux « fils de Han » sur le sol du Chañtoug, d'après les documents à nous transmis par le Yukong. Le Kiaotcheou des Allemands rappelle sans doute ces Kiao ; Liaïcheou, ville voisine du golfe du Petchili, remémore ces Liaï : d'autres noms font de même, pas seulement des noms de cités, mais aussi des noms de monts et de rivières ; et les habitants montrent en divers lieux, notamment aux environs de Tchefou, des tombeaux qu'ils prétendent provenir de ces races d'autrefois (vers 2 500 ans avant l'ère chrétienne).

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Comme caractère et capacités, on les loue : polis, bienveillants, pacifiques, point turbulents, très laborieux, fort intelligents, amis passionnés du travail des champs, excellents éducateurs des animaux, ne détestant pas l'industrie, et moins portés que les autres Chinois au grand commerce, à la banque, à la « transaction » quand même, au culte du taël, ou comme on dirait ailleurs, du dollar. Ils fournissent en très grand nombre des recrues à la colonisation de la Mandchourie par les Chinois : ce en quoi ils rivalisent avec le Petchili.

VI. Villes et lieux remarquables.

[Fig. V. Ancien détroit du Chañtoug.](#) @

^{p.190} Parmi les centaines de villes qui se pressent dans le Chañtoug, les cités les plus peuplées sont naturellement celles de la plaine alluviale de l'occident, celles qu'arrosent le Fleuve Jaune et ses affluents et que traverse la voie, naguère navigable, du Yun ho ou « rivière des Transports ».

Ces villes-là paient pour leur richesse : elles sont très exposées aux plus grands périls, du fait de la nature et par les crimes de l'homme. Plusieurs d'entre elles ont été complètement détruites lors des inondations, et leurs campagnes ont été changées temporairement en marécages ; d'autres cités ont été mises au pillage par les rebelles Taïping ou les brigands Nienfeï, et la population dispersée a dû se réfugier dans les villes murées ou dans les régions les moins accessibles des montagnes.

Mais, après chaque désastre, les cités se repeuplent promptement ; bientôt les maisons d'argile ou de briques sont reconstruites, les baraques sont remplacées et la population commer-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

gante s'y presse de nouveau, en même temps que la campagne renaît par le concours des paysans jardiniers. En Chine le réservoir d'hommes est inépuisable, et les grands désastres se réparent du jour au lendemain.

Tsinan, la capitale du Chañtoug, n'en est pas la cité la plus peuplée ; elle le cède en cela à Weï hien, à Tengtcheou, peut-être à Tchoungkia keou. On lui attribue 200 000 âmes, ce qui n'est guère pour une grande ville de Chine. Mais rien de tout ceci n'est bien sûr, comme en tout ce qui concerne les estimations de population du Grand Empire, et, comme nous le dit Hesse Wartegg, les missionnaires de Tsinan, qui ont bien étudié leur ville, la croiraient volontiers peuplée de quelque 500 000 habitants.

C'est la Chinangli de Marco Polo ; son nom veut dire : « Capitale au midi du Tsi », d'après un fleuve Tsi dont le cours a été confisqué par le Hoang ho. Elle a son site à 6 ou 7 kilomètres de la rive droite du fleuve Jaune, à 37 mètres seulement d'altitude, au pied septentrional des monts du Taï chañ, dans une campagne d'extrême fécondité parsemée de cônes isolés d'une centaine de mètres de hauteur qui furent des volcans. Elle doit probablement son existence, et en tout cas, beaucoup de ses agréments à des sources magnifiques, très révérees des gens du lieu : l'une d'elles s'épanche en véritable petite rivière. Les trois principales d'entre elles, origine du courant transparent que trois monosyllabes chinois appellent « Fontaines aux ^{p.191} violents bouillonnements », jaillissent dans l'enceinte d'un temple, où

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

chaque année on les honore par une fête solennelle, à l'époque du grand marché annuel, qui dure un mois.

Cette abondance de belle eau vive a fait de Tsinan une cité semblable à Peking par la multitude des grands arbres qui ornent parcs, cours et jardins. Quand, d'un lieu élevé, on contemple de loin cette capitale, on dirait presque une forêt dans une plaine parfois couverte des eaux irritées du Hoang ho — car on a vu le puissant fleuve arriver jusqu'aux murs de Tsinan, notamment en 1868 et en 1887.

La muraille entourant la ville proprement dite a 12 kilomètres de tour ; celle qui enserme à la fois ville et faubourgs, triple ceinture de « remparts en terre avec fossés profonds », en a 42, six de plus que les 36 de l'enceinte parisienne. Mais une bonne part de l'énorme surface ainsi limitée est pure campagne avec cultures diverses et un charmant lac renommé pour ses jolies rives, ses îles boisées, ses « maisons à thé ». La partie urbaine est une des cités du « Milieu » les mieux tenues et les plus régulièrement construites ; c'est aussi l'une de celles qui renferment le plus grand nombre d'habitants professant des religions étrangères. Le nombre des mahométans s'y élèverait à 10 000 d'après Williamson, à 20 000 d'après Fauvel, et 12 000 chrétiens catholiques se grouperaient dans la ville et aux alentours. Une des principales industries de Tsinan est la fabrication des soies, notamment d'une étoffe pour laquelle on emploie les cocons d'un ver à soie sauvage se nourrissant des feuilles du chêne. Les fausses pierres précieuses de Tsinan sont aussi l'objet d'un grand commerce.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le port de la capitale du Chañtoun sur le Hoang ho est Lokao, à 550 kilomètres environ de l'embouchure. Le fleuve, aux eaux d'un jaune brun ou d'un brun jaune, n'a par ici que 250 mètres de large, avec une vitesse de flot de 4 500 mètres par heure ; notablement appauvri depuis sa sortie des monts par l'irrigation de la grande plaine, l'évaporation, les coulées de droite et de gauche, il ne porte que des barques ; les jonques ne le remontent que jusqu'à Tiemoun kouan, à une trentaine de kilomètres seulement de l'embouchure.

La ville qui passe, à tort ou à raison, pour la plus peuplée du Chañtoun, Weï hien (250 000 habitants) n'a point titre de capitale : c'est un simple *hien* ou « lieu de troisième ordre », mais elle occupe une situation très heureuse au milieu de la plaine qui sépare les deux massifs montagneux de la province, et se trouve en communication facile avec les deux rives, golfe de Petchili au nord, baie de Kiaotcheou au sud.

p.192 Elle s'élève à une quarantaine de kilomètres du golfe de Petchili, dans un pays accidenté de quilles volcaniques de 400 à 200 mètres de haut. Aussi le mur de sa double ville, haut de 46 mètres, large de 4 au sommet, est-il fait de blocs de basalte et de dolérite, matériaux dont sont également bâtis les villages de la contrée. Ces deux villes, l'administrative et la marchande, sont séparées par le Païlang ho, c'est-à-dire, à la française, par le « fleuve du Loup Blanc ».

Weï hien ou Weï tout court en lui enlevant la particule qui désigne son rang administratif, Weï est l'entrepôt général des soies, des tabacs, des charbons, des fers, des salpêtres de la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

contrée, et c'est de là qu'on expédie toutes ces denrées et ces marchandises vers le mauvais port de Kiaying ou vers d'autres havres du littoral, et surtout vers celui de Tchefou, lequel était jusqu'aux événements récents, qui sans doute modifieront tout, le seul port du Chañtoung ouvert au commerce européen.

Depuis longtemps on a fait le tracé d'un chemin de fer qui mettrait Weï hien en communication avec la mer, mais le gouvernement chinois n'a pas manqué d'opposer sa force habituelle d'inertie à ce projet des Européens ; il a ainsi gagné ou perdu (selon qu'on l'envisage) quelques pauvres petites années. Aujourd'hui qu'on lui fait la loi sans le moindre ménagement, Weï va devenir bientôt l'une des grandes gares de l'une des lignes du réseau allemand du Chañtoung, celle de Kiaotcheou à Khaïfong par Weï, Tsingtcheou, Tsinan, Taïgan, Yentcheou, Tsining, Tcheoutsoun.

En attendant cette nouvelle destinée, c'est déjà le centre d'un réseau de routes plus ou moins carrossables qui la relie aux ports de la côte méridionale, au grand marché de Tcheoutsoun, à la riche Pingtou, entourée de ses mines d'or, et aux cités riveraines du golfe de Petchili, telles que Latcheou, fameuse par ses carrières de stéatite, où l'on a taillé un dédale de galeries. Enfin, autre avantage, à 20 kilomètres au sud, les Chinois exploitent le bassin houiller de Lioukou.

Il n'y a pas 50 kilomètres, de l'est-est-nord à l'ouest-ouest-sud, entre Weï et l'ancienne capitale du Chañtoung, Tsingtcheou fou, ville à laquelle on suppose 70 000 résidents, en une enceinte de 15 kilomètres, où l'on peut croire que grouillèrent

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

jadis des centaines de milliers de Chinois, quand Tsingtcheou était le lieu le plus important, le plus célèbre de tout le Chañ-toung.

Elle est bâtie au versant septentrional des monts du Chañ-toung, au pied d'un haut chaînon calcaire, près des sources ^{p.193} d'un tributaire gauche du Mi ho, lequel finit dans le golfe de Petchili.

Si déchue qu'elle soit de son ancienne splendeur, à côté de la ville tartare presque abandonnée, qui rappelle les premiers temps de la conquête mandchoue, il lui reste une grande importance présente, avec perspective d'un avenir industriel, parce que le pays, très densément peuplé, peut-être autant que n'importe quel autre en Chine, produit la soie sauvage en extrême abondance ; et cela depuis plus de quatre mille ans, époque où les barbares Laï payaient aux empereurs d'alors un tribut annuel de cocons.

Tsingtcheou renfermerait une douzaine de milliers de Musulmans ; c'est un des chefs-lieux de l'Islamisme dans la Chine orientale, et l'étude de la langue arabe n'y est pas encore délaissée.

Il n'y reste rien du palais de marbre des empereurs de la famille des Ming, qui a précédé sur le trône de Chine la dynastie actuelle des Mandchoux ; rien, ou çà et là quelques pierres, quelques sculptures, des inscriptions, dispersées dans les champs cultivés qui remplissent en majeure partie l'intérieur de l'enceinte. A une lieue environ au nord, on admire le Tching-loungtse, beau temple bouddhiste avec un cloître où il y a bien 800 moines. Dans la ville tartare, enclose d'une haute

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

muraille, vivent environ 3 000 descendants des anciens conquérants de la Chine. Mais la grande curiosité de la contrée, à deux ou trois lieues de distance vers le couchant, ce sont les « pyramides chinoises », tombeaux d'anciens rois ou chefs de la Chersonèse du Chañtong ; non pas des pyramides d'Égypte en magnifiques pierres « libyennes », mais des pyramides en terre, généralement fort bien conservées, assises sur des terrasses de 200 à 400 pas de tour, de 20 à 30 mètres de hauteur. Des pierres couvertes d'inscriptions sont malheureusement, pour la plupart, effritées, rongées par le temps, et illisibles les noms, les faits qu'elles prétendaient immortaliser. Ces pyramides remontent aux âges les plus divers, de la haute antiquité jusqu'au XVII^e siècle.

A moins de 70 kilomètres en ligne droite à l'ouest sud-ouest de Tsingtcheou, Pochañ jouit d'un grand renom industriel. Cette ville de 35 000 habitants ressemble à une cité de fabriques européenne par son animation, les bruits du travail, l'aspect sombre, noir, la fumée des usines. Sise en pleine montagne, sur le haut d'un tributaire du golfe de Petchili, elle exploite une excellente houille dans des collines percées de galeries en tous sens ; elle tire des grès de son voisinage la ^{p.194} matière de poteries et de verreries dont les produits se vendent au loin en Chine ; elle forge le fer, fabrique le vitriol vert et l'oxyde de fer rouge ou colcothar ; elle exporte des émaux cloisonnés, des verres colorés : en un mot c'est une ville industrielle, exactement dans le sens que les Occidentaux attribuent à ce mot.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Dans la partie la plus septentrionale de la péninsule, une ville de l'intérieur a le même rôle que Weï hien comme entrepôt et marché de réexpédition : c'est Hoang hien. De là une route se dirige à l'ouest vers le port de Loungkeou, qui fait un assez grand trafic avec la Mandchourie ; une autre rejoint au nord la grande ville de Tengtcheou.

Tengtcheou, qui serait la seconde ville de la province, du fait de ses 230 000 âmes, se trouve comme Tsinan, comme Weï, dans une région basaltique, vis-à-vis des îles Miao tao, et du passage qui, d'ici au bout de la presqu'île de Port-Arthur, ouvre à la mer Jaune l'entrée de cette plus vaste des baies de l'Empire. Tengtcheou fut un des ports ouverts par les traités au trafic de l'Europe. Les eaux y étaient jadis profondes et les jonques pouvaient pénétrer jusque dans l'intérieur de la ville pour y débarquer leurs marchandises. Les simples barques n'y entrent plus et les navires mouillent à une grande distance au large, dans une rade mal abritée.

C'est pourquoi les négociants étrangers ont transféré leurs comptoirs à quinze ou vingt lieues vers le sud-est, sur la rive de la mer Jaune, au port plus vaste, plus profond de Yentaï ou « Tour de la Fumée », ainsi appelé d'un feu qui servait jadis de signal aux habitants du littoral pour les prévenir de l'approche des pirates japonais. Cependant la ville est plus connue sous le nom de Tchefou, — Tchifou, — d'après un promontoire qui protège la rade au nord-ouest, et que domine un mont conique de 299 mètres de hauteur : c'est à la base de ce promontoire

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

qu'on eût dû établir le port, afin de défendre les navires des vents de la partie du nord.

Tchefou, simple village au milieu du siècle, est maintenant une des grandes villes du Chañtoug et l'un des ports de la Chine où les Européens se sont établis de la manière la plus agréable. En été, Tchefou est le « Trouville » des colonies étrangères de l'Empire Chinois, et les « baigneurs » ont devant eux de belles excursions sur des collines de schistes cristallins qui se relèvent vers des monts de 700, 800, et 1 000 mètres, portant, à ce bout extrême de la Chine, le même nom qu'à l'extrémité contraire une des plus hautes rangées de l'Univers, ^{p.195} le Kouenlun. Mais, si le pays de Tchefou est pittoresque, c'est aussi l'un des plus pauvres du Chañtoug.

Sur les 120 000 habitants que des rapports de consuls attribuent à Tchefou, — 32 000 seulement d'après un document récent — l'on compte environ 400 Européens, soit huit fois les 50 d'il y a trente ans ; ils résident moins en ville que dans la banlieue.

Ce n'est pas le commerce et les bains de mer seulement qui les attirent, mais aussi la bonté du climat, qu'on regarde comme le meilleur, le plus sain du littoral de la Chine, avec un été moins accablant qu'en nombre d'autres lieux du rivage marin de la « Fleur du Milieu », la chaleur estivale y étant traversée de belles et bonnes brises. Quant à l'hiver, il est dur et long : cinq mois, des derniers jours de novembre aux derniers jours d'avril ; on est pourtant sous 37°33'20" de latitude, comme aux confins de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'Estrémadure portugaise et de l'Algarve, ou du « Sérénissime » royaume de Murcie.

Il y a tantôt vingt ans, en 1879, le commerce de Tchefou s'exprimait par une valeur de 105 millions de francs, environ, et un mouvement de 1 376 navires, de 804 365 tonnes.

En 1899, le nombre de tonnes d'entrée et de sortie a été de 2 526 208, mais le chiffre global du trafic n'a guère dépassé celui de 1879 ; il n'est monté qu'à environ 112 millions de francs, dont près de moitié pour le pavillon anglais, près du quart pour le pavillon chinois et près du septième pour le pavillon japonais.

En réalité, Tchefou n'a pas répondu aux espérances grandioses et aux rapides progrès des premières années de son ouverture au trafic des « Occidentaux ». On supposait que ce port libre de glaces ne tarderait guère à confisquer le commerce maritime du pays au détriment de l'embouchure du Peï ho glacée pendant les mois d'hiver : d'où la croyance, qui semblait fondée, que le nouveau port à traité serait l'entrepôt de Peking. Malheureusement les communications avec l'intérieur étaient, et sont encore très difficiles, et, comme on l'a dit plus haut, la contrée n'est pas riche.

Que va-t-il advenir de Tchefou depuis que les Anglais ont « soufflé » aux Japonais le port de Weihaï wei, que ceux-ci regardaient comme appartenant à l'« Empire du Soleil Levant » à la suite de leurs victoires sur « l'Empire du Milieu » et spécialement depuis qu'ils s'en étaient emparés sur l'amiral Ting,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

qui leur avait plus vaillamment résisté que ses autres collègues, amiraux ou généraux chinois ? Il leur était extrêmement précieux, à trente heures seulement de Sasebo, qui est leur port de guerre dans l'île de Kioussiou, à douze de Port-Arthur, ^{p.196} à seize de Tchemoulpo, port de cette Corée que le Japon a tant à cœur.

L'Angleterre s'est établie en 1898 à Weihaï wei, par un bail de quatre-vingt dix-neuf ans obtenu de la Chine, suivant la nouvelle formule de prise de possession inaugurée par l'Allemagne en ce même Chañtoug, à Kiaotcheou. Ce port n'est pas excellent ; on le qualifie même de médiocre ; il n'a derrière lui que la stérile montagne de la corne du Chañtoug et jusqu'à ce jour son trafic s'est borné à de modestes relations avec la Corée, la belle péninsule, la « Sérénité du Matin », qui n'est même pas à 300 kilomètres au levant de Weihaï wei. Vu l'absence d'arrière-pays, et la difficulté de communiquer avec la Grande Plaine, les Anglais n'essaieront probablement pas d'en faire un entrepôt de commerce ; ils l'ont sans doute accaparé pour créer un port de guerre, un arsenal, un concurrent naval, militaire et politique de Port-Arthur.

D'ailleurs la nouvelle « colonie » allemande, Kiaotcheou, est infiniment mieux située que Weihaï wei pour concentrer les relations du littoral avec l'intérieur du Chañtoug et la vallée du Fleuve Jaune.

Comparés à Port-Arthur, Weihaï wei et Kiaotcheou sont « en l'air », coupés l'un de l'Angleterre, l'autre de l'Allemagne, par la mer immense, alors que Port-Arthur tient sans lacune, par le continent, à la « Sainte-Russie », à une extrémité du transsibérien.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

On reconnaît à Weïhaï quelques avantages, mais bien minimes au point de vue de ce qu'on nomme la grande guerre et la haute politique. Il a dans sa banlieue une campagne peu étendue, il est vrai, dix kilomètres seulement sur six, de la mer au massif de Haïchan ingan sou, mais très féconde et fort peuplée, où, dit Villetard de Laguérie, on pourra créer en quelques années une « Conca d'Oro » comme celle de Palerme, une « huerta » telle que celle de Valence ou de Murcie. Ceci est un avantage permanent, mais sur quelques milliers d'hectares seulement. L'avantage passager consiste en ce que Weïhaï weï, bien que fortement démantibulé par les Japonais, pendant la guerre d'abord, puis lors de leur départ, peut opposer à une attaque les forts dont l'avait armé la prévoyance de Li Hung tchang ; et aussi en ce qu'il possède un arsenal capable de petits radoubages et de légères réparations.

Tout ceci dit, il paraît bien que l'Angleterre, prise de court par l'imprévu, la rapidité des événements, et méditant d'ailleurs le « coup du Transvaal » a mal paré le « coup de Port-Arthur ».

Youngtching et Chitaou, ports les plus orientaux de la presqu'île, « brocantent » avec la Corée ; les carrières de pierre ^{p.197} de Chitaou ont fourni récemment des matériaux aux Russes pour les travaux militaires de Port-Arthur dont il convient naturellement de faire un « Gibraltar ».

Comparé au versant septentrional de la côte du Chântoung, celui du sud, qui regarde vers la haute mer, est pauvre en grandes cités et en rades fréquentées, à l'exception de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Kiaotcheou, qui reçoit déjà beaucoup de navires et qui prétend ouvertement « aux plus hautes destinées ».

L'une des villes les plus populeuses de cette région, Laïyang, « capable » peut-être de 50 000 âmes, frôle de son enceinte murée une rivière qui va se déverser dans la baie de Tingsi ; tout autour le pays est densément habité et produit beaucoup de soie sauvage.

Tsimo, Tsime, Tsimi, cité d'à peine 20 000 âmes, est un marché de denrées agricoles, d'où l'on expédie surtout des porcs, des céréales, des fruits. A une cinquantaine de kilomètres au sud s'élève une colline parsemée de temples et percée dans tous les sens de galeries où l'on recueille des pierres précieuses que les prêtres font vendre à leur profit pendant les foires du pèlerinage. Tsimi, située sur un affluent de la baie de Kiaotcheou, à 10 kilomètres à peine de cette petite mer intérieure ; Kaoumi, ville de 50 000 habitants, au moins, d'après Hesse Wartegg, au voisinage du lac de Peïma hou ; et d'autres villes et bourgades de plus ou moins d'importance, font maintenant partie de la zone des intérêts allemands, en tant que comprises dans le demi-cercle de 50 kilomètres de rayon, tracé autour du point central de la baie de Kiaotcheou.

Dans la région du Chañtoug méridional, dont les eaux vont se perdre au sud au milieu des marais qui ont remplacé l'ancienne branche méridionale du Hoang ho, la cité la plus populeuse est celle de Yitcheou, où se trouve une communauté considérable de mahométans. Les derniers renflements des « Monts orientaux ». qui viennent disparaître près de Yitcheou, et dont l'un est une montagne sacrée, à peine moins vénérée

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

que le Taï chañ, renferment des couches de charbon de terre régulièrement exploitées. Ces mines de houille, et aussi les mines de fer de la contrée amèneront avant longtemps la construction d'une voie ferrée de Kiaotcheou à Yitcheou, ville qui pour l'instant n'a rien de bien remarquable dans son enceinte d'environ 5 500 mètres de tour.

Dans l'ouest de la province, près de la base des monts, dans la région de la Terre Jaune, sur une rivière qui se dirige vers le Canal Impérial, Yentcheou fou, ville de 60 000 habitants, dont ^{p.198} la muraille a 8 kilomètres de circonvallation, fut plus puissante autrefois. Elle avait rang de capitale, quand l'empereur Yu la mit à la tête d'une des neuf provinces entre lesquelles il divisa la Chine, voici bien quatre mille ans passés : une inscription placée sur la porte occidentale de la ville rappelle son ancienne gloire.

On se trouve ici dans l'une des régions classiques de la Chine ; les noms des villes, des montagnes, des rivières de la contrée se lisent à chaque page des annales les plus anciennes, et l'on est tout près de la patrie de Confucius, pas très loin de la ville sainte, Taïngan fou.

Il n'y a même pas vingt kilomètres, d'ouest en est, entre Yentcheou et la célèbre Kioufao, bâtie à 216 mètres d'altitude, au pied occidental du massif du Chañtoug, sur un affluent de la « Rivière des Transports ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Kioufao, la « Jérusalem des Chinois », en tant que patrie de Confucius, leur plus grand sage, honoré comme un Dieu, est peuplée en partie par la descendance de ce Koungfoutse, la famille des Koung : aux quatre cinquièmes de ses 25 000 habitants, d'après Richthofen, pour la moitié seulement, dit Hesse Wartegg. Ces Koung sont pour la plupart des hommes robustes et bien faits ; mais il ne paraît pas qu'un seul membre de cette famille si nombreuse et si respectée se soit distingué d'une manière exceptionnelle pendant les soixante-seize générations qui se sont succédé depuis que l'ancêtre commun a donné des lois morales à l'Empire. On cite pourtant quelques Koung devenus d'importants personnages et un grand savant d'il y a 2 400 années, Koung ngan Kouo. Contrairement à l'ordre chinois, la famille de Confucius reste noble à toujours, au lieu des douze générations qui mettent fin à un nom de noblesse, et son chef a le titre de duc, il est puissant, riche, et le « noble des nobles » de par ses 2 700 ans bien prouvés de généalogie héraldique. Qui oserait en cela se mesurer avec lui ? Qui peut montrer un pareil nombre de « quartiers » authentiques en Europe ?

Le temple principal, élevé à la mémoire de Confucius, l'un des plus splendides et des plus vastes qu'il y ait en Chine, renferme une série d'inscriptions datant de toutes les dynasties depuis deux mille ans ; des vases, des ornements en bronze, des boiseries sculptées ornent les galeries, les parois et forment un musée complet de l'art chinois ; des arbres antiques, quelques-uns plus que millénaires, cyprès, cèdres, pins d'énorme

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

taille, croissent, toujours respectés, dans le parc environnant. L'un d'eux, cyprès au tronc noueux, fut planté ^{p.199} par Confucius lui-même : il est mort, mais de sa souche, entourée d'une balustrade en pierre, devant « la Porte du front d'or » monte un rejeton qui a déjà quatre ou cinq pieds de tour. Ce parc, ce temple, ou plutôt cet ensemble de temples, de pavillons, de portes triomphales, de colonnes sculptées de bois, et de ce qui est rare en Chine, de pierres, ces inscriptions « pompeuses », tous ceux qui ont visité le « Temple de Confucius » s'accordent à dire que c'est là une des merveilles de l'Empire des Fleurs.

Dans les appartements particuliers du duc, prince de la famille, se voient des objets précieux ayant appartenu au grand moraliste, urnes, trépieds, manuscrits ; le domaine de ce personnage, fief direct de l'Empire, n'a pas moins de 66 000 hectares.

Quand les rebelles Taiping pénétrèrent dans Kioufao, ils respectèrent le temple, le palais et leurs trésors ; ayant appris que le mandarin du lieu était de la famille du philosophe, ils s'abstinrent même de le tuer, par exception spéciale à leur règle constante.

Non loin du temple s'élève la haute butte funéraire qui a probablement valu à la ville son nom de Kioufao ou « Tertre contourné » et qui recouvre les ossements de Confucius ; tout autour et sur une vaste étendue de pays, s'étend la nécropole familiale. D'autres tombes d'empereurs et de grands personnages, dont quelques-uns vécurent avant Confucius, se voient aussi dans les environs.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Enfin, à une vingtaine de kilomètres au sud-sud-ouest, près de la petite ville de Tsiou hien, un autre cimetière, dont les chênes et les cyprès ont fait une forêt sacrée, reçoit depuis plus de vingt-deux siècles les corps de tous les descendants de Mengtze ou Mencius, le plus célèbre disciple de Confucius : disciple non immédiat, puisqu'il naquit un siècle et demi environ après son maître.

Vingt-deux siècles de durée familiale à Tsiou hien ! Et vingt-sept à Kioufao ! C'est donc en Chine que les physiologistes pourront étudier à fond ce qu'ils cherchent vainement en Europe, des familles qui se soient maintenues depuis plus de deux mille années : il est vrai que, lors de chaque mariage, elles se mêlent au sang étranger, puisque l'union entre époux d'un même nom de famille est absolument interdite dans le Royaume Central. En 1865, lorsque Williamson visita Tsiou hien, le chef de la famille, descendant de Mengtze de mâle en mâle, appartenait à la soixante-dixième génération.

La « Jérusalem de la Chine », incroyable contradiction, ^{p.200} n'est pas visitée en pèlerinage malgré la vénération universelle pour Confucius, le vrai père, le vrai dieu de son peuple, et quelque magnifiques qu'y soient le parc, le temple, et prestigieux les souvenirs.

Tandis qu'à 65 kilomètres en ligne droite au nord-nord-est, à travers monts, Taïngan fou a vu « venir des centaine millions de pèlerins » depuis les milliers d'années qu'on révère ses sanctuaires et ceux de la montagne sacrée qui la domine au

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

nord, le Taï chañ, que gravit le prodigieux escalier de 6 000 degrés.

Taïngan borde, à 216 mètres au-dessus des mers, un sous-tributaire du Grand Canal, le Wen ho, venu de l'est, d'une région de fer et de houille ; tout le pays d'alentour est riche, peuplé, couvert d'arbres fruitiers, de mûriers.

Elle héberge des pèlerins venus de toutes les provinces de la Chine, mais bien moins que jadis, alors qu'avant les massacres de la guerre des Taïping, il lui en arrivait annuellement de 250 000 à 500 000. Ces brigands la prirent et la pillèrent sept fois, avec les massacres de rigueur, et d'énormes ruines témoignent de leur passage, dans les faubourgs comme dans la ville, qui ne font plus ensemble qu'une cité d'à peine 45 000 âmes.

Toutefois, en 1869, Markham y trouva réunis jusqu'à 70 000 visiteurs ; leur nombre est naturellement le plus élevé pendant la durée du grand marché annuel.

Le temple principal, « digne à lui seul du voyage », occupe la plus grande partie du nord de la ville, au milieu d'un parc de 10 hectares dont les arbres ont été plantés par divers empereurs, depuis le X^e siècle. Les murs du sanctuaire sont couverts d'une peinture panoramique fort curieuse représentant une procession impériale des anciens temps, avec des éléphants blancs et des chameaux.

Dans la partie du Chañtounq qu'on pourrait appeler le « Trans-Hoangho », en opposition au « Cis-Hoangho » qui fait le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

gros de la province, Tountchang, dont le noyau est une menue cité de 4 kilomètres seulement de circuit, a pris rang, par ses énormes faubourgs, parmi les agglomérations les plus actives de l'Empire Central : le dédale de ses rues et de ses canaux rappelle Changhaï ou Tientsin. Cette ville située sur le Canal est une des plus antiques de la Chine, une de celles dont le nom reparaît le plus souvent dans les annales de la tant vieille nation : c'est de là que sortit la dynastie des Tcheou, fondée par le héros Wang, « à la figure de dragon et aux épaules de tigre ».

p.201 A une cinquantaine de kilomètres nord-nord-ouest de Tountchang, Kintsing, au confluent du Canal Impérial et du Wei ho, reprend peu à peu l'animation commerciale qui faisait sa prospérité avant les désastres de la révolte des Taïping compliquée du brigandage des Nienfeï.

VII. Kiaotcheou : projets d'avenir.

[Fig. XXII. Baie de Kiaotcheou.](#) @

Deux missionnaires allemands ayant été massacrés par la foule dans une mission quelconque, l'Allemagne jugea venu le moment de s'assurer en Chine un grand et commode pied-à-terre, un plus vaste Hongkong, un lieu qui serait à la fois une forteresse, un port de commerce, une base d'opérations militaires.

Instruite depuis longtemps, par l'illustre Richthofen, des grands mérites d'une baie de la rive méridionale de la péninsule Chañtoungeise, elle mit sa lourde main sur cette grande rade intérieure à laquelle on donne toujours le nom de Kiaotcheou,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

bien que la ville d'après laquelle on la désigne ait été repoussée dans l'intérieur de la campagne par l'effet des atterrissements.

C'était en décembre 1897, après les désastres de la guerre sino-japonaise et le cruel traité de Simonoseki.

La Chine ne voulait, c'est-à-dire ne pouvait pas résister : elle signa donc, en mars 1898, la cession à l'Allemagne, par bail de 99 ans, de la baie de Kiaotcheou et territoire adjacent ; plus le droit d'exploiter, de préférence à toute autre nation, les mines du Chañtoug et de construire, c'est-à-dire posséder le réseau de chemins de fer qu'il lui plairait d'établir dans la province à l'orient des monts.

L'Allemagne a obtenu de la sorte un territoire d'environ 920 kilomètres carrés, dont plus de moitié, 550, occupés par la baie de Kiaotcheou.

Ce n'était pas assez, et par acte authentique elle s'est fait attribuer, sous le nom de « zone d'influence », un territoire près de huit fois plus étendu : 7 100 kilomètres carrés, circonscrits par une demi-circonférence ayant son centre au lieu médian des eaux de la baie.

Telle est l'étendue de la Deutsch China, de la Chine allemande.

Ce n'est pas tout à fait le vingtième de la province. En supposant que le territoire de Kiaotcheou ait une densité de population égale à celle du Chañtoug, et que le Chañtoug soit habité par 25 millions d'hommes, la Deutsch China comprend 844 000 résidents.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La baie de Kiaotcheou, vaste de 55 000 hectares, a de précieux avantages : on y entre par 40 mètres de fond, on y p.202 trouve bons ancrages et bons abris, elle résiste bien à l'hiver qui ne la gèle que très peu et pour peu de temps, enfin le climat n'y contrarie guère l'organisme européen. C'est en somme presque un pays du nord, avec un hiver qui ne manque pas de journées froides.

Dans le rayon de 50 kilomètres autour du point central de la baie, sont compris presque tout le massif du Laou chañ à l'est, une partie de celui du Changyé chañ à l'ouest, le lac Peïma hou au nord, des chaînes de collines, nombre de vallées, des « terres jaunes », et les villes de Kiaotcheou, de Tsimo, de Kaomi.

Le Laou chañ, c'est-à-dire « les Monts pénibles », chaînon littoral, granits et gneiss dénudés, monte à 1 100 mètres, et peut-être 1 300 : sa nudité « grandiose », la précision, la hardiesse de ses formes, la façon dont il s'élance hors de la mer le font paraître plus haut qu'il ne l'est en réalité. Au pied de ses escarpements méridionaux, la baie de Laou chañ s'avance profondément entre des roches, en un port parfaitement abrité.

C'est au pied de ses contreforts extrêmes, au sud, que s'échancre, à l'entrée de la baie, le port de Tsingtau, ancrage bien protégé contre la mousson d'hiver, mal contre les vents d'été qui poussent avec violence les vagues sur la plage ; et c'est à l'ouest de ces bastions terminaux. dans l'intérieur de l'« étang », que les Allemands construisent le port futur de leurs « eaux intérieures ». Déjà dans le Laou chañ, ils ont débaptisé nombre de cimes devenues le Friederichsberg, l'Iltisberg, le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Prinz-Heinrich Berg, le Kaiserstuhl. Dans la presqu'île au sud de l'entrée, il y a un autre Prinz-Heinrich Berg, un Irene Berg ; la plus grande île de la baie, devenue presqu'île à marée basse par le progrès des alluvions, ce qui est aussi le cas de l'ex-île de Tchiposan, a pris le nom de Cormoran Insel. Les caps sont maintenant Irene Spitze, Kaiser Spitze, Cormoran Spitze, que domine en arrière le Siotchou chañ ou Tamo chañ (675 mètres). Assurément ces dénominations, dont beaucoup dues à la flatterie, sont plus faciles à garder en mémoire que les précédents noms chinois.

Kiaotcheou, à 7 ou 8 kilomètres au nord-ouest de sa baie, est une ancienne ville dont la première syllabe remémore, a-t-on dit plus haut, les barbares Kiao soumis aux lois de l'Empire à partir du VI^e siècle avant notre ère, donc à une époque où la petite mer interne était moins ensablée, moins envasée qu'aujourd'hui, parce que les montagnes du Chañtoug avaient jusqu'alors conservé leurs forêts, et, bien ^{p.204} entendu, parce que le Kiao ho et autres affluents n'avaient pas eu le temps d'apporter un aussi grand cube d'alluvions. La dégradation progressive de son lac marin, l'impossibilité où sont maintenant les jonques de remonter jusqu'à la ville, les massacres des Taïping ont beaucoup nui à Kiaotcheou ; on lui suppose pourtant encore une population supérieure à 50 000 âmes, y compris les faubourgs continuant la « cité mère » autour d'une enceinte bastionnée percée de trois portes.

[Fig. V. Ancien détroit du Chañtoug](#)

La ville que les Allemands construisent, solidement, avec méthode, derrière le promontoire de Tsingtau, à portée de la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

rade du même nom, fait déjà bonne figure. C'est elle, et non Kiaotcheou, qui deviendra le lieu militaire, naval, commercial, « impérial » de la « Chine Germaine » ; elle a été déclarée port libre en 1898 et sa baie est remplie de navires.

C'est là que sera le point de départ du réseau par lequel les nouveaux maîtres méditent « l'exploitation rationnelle » du Chañtoug, de ses mines, surtout des houillères de la montagne, et des produits de la plaine exubérante. Ce réseau, tel qu'on le conçoit d'avance, et sans préjudice de ce qui se décidera après connaissance plus intime du pays, comprend essentiellement :

Une ligne du nord : de Tsingtau à Tsinan, la capitale de la province, par la grande ville de Weï hien et par Tsingtcheou. Elle rapprochera de la mer les houilles de Po chañ, de Tchangkiou, les soies de Tsingtcheou ; c'est environ 350 kilomètres, dont 150 de Tsingtau à Weï hien. Mais ce ne sera là qu'un commencement : le tronc commun se continuera au nord-ouest, dans les plaines du Hoang ho et du Canal Impérial, jusqu'à la rencontre du chemin de fer de Peking à Hañkoou ; et au sud, puis à l'ouest-sud-ouest, jusqu'à ce même chemin de fer, jusqu'à Kaïfoug, par Taïngan, la ville des temples, Yentcheou, Tsining, Tsaoutcheou ;

Une ligne du nord-est, d'environ 200 kilomètres, de Tsingtau à Laiyang, pays de la soie sauvage, et au grand port de Tchefou ;

Une ligne du sud, longue de 265 kilomètres, se détachant de la ligne du nord à Kaomi et aboutissant à Yitcheou ; elle desservira les mines de fer, de houille, voisines de ce point

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

terminus, qui ne sera tel que jusqu'à prolongement méridional vers la lointaine Changhaï ;

Une ligne unissant, au sud et à l'ouest des monts du Chañ-toung, Yitchéou à Tsiuan par Yentchéou et Taïngan : de Yentchéou à Tsinan, elle usera des rails de la voie de Tsinan à Kaïfoung.

p.205 Il est possible, on peut même dire probable, après les derniers événements, que ce réseau ne restera pas longtemps à l'état platonique.

Le temps est définitivement passé où toutes les classes de la société chinoise se « rebiffaient » énergiquement contre les chemins de fer, où surtout les idées religieuses du peuple chinois s'opposaient au passage à travers les cimetières qui, en Chine, sont, on peut dire, « ubiquistes ». Le feng-choui, dit à peu près Richthofen, les esprits des vents et des eaux se déclarent satisfaits dès qu'à côté d'un profit visible dans la vente du terrain, il y a la petite somme suffisante pour le transport des os des ancêtres vers un nouveau champ de repos éternel.

@

CHAPITRE TROISIÈME

LE HOANG HO OU FLEUVE JAUNE

I. [Le Hoang ho supérieur](#). — II. [Hoang ho mongol et Hoang ho moyen](#). — III. [Hoang ho inférieur](#). — IV. [Inondations et déplacements du Hoang ho](#). — V. [Le Canal impérial](#).

I. Le Hoang ho supérieur.

@

p.206 La région d'écoulement du Hoang ho ou « Fleuve Jaune » comprend dans le Tibet et la « Fleur du Milieu » un espace qu'on évaluait à 1 500 000 kilomètres carrés, ou bien près de trois fois l'aire de la France. Estimation beaucoup trop généreuse que de récents calculs planimétriques de l'Institut de Gotha ont, provisoirement sans doute, réduite à 98 millions d'hectares : ce qui répond presque à deux fois l'étendue de la terre française.

Comparé au bassin du Yangtze kiang, vaste de 1 775 000 kilomètres carrés, celui du Hoang ho est presque deux fois moindre, et ce « fleuve Jaune » dont l'embouchure est moins orientale que celle du fleuve Bleu, naît à 550 ou 600 kilomètres moins loin que lui vers l'occident.

Ainsi le Hoang ho n'est que le second des grands fleuves chinois ; parfois même, durant le cours des âges, il cessa d'être un fleuve et ne fut plus qu'une rivière tributaire, ses eaux s'étant détournées en partie vers le Yangtze kiang. En somme bien inférieur à son grand rival en aire d'écoulement, en longueur de cours, quoiqu'il ait 3 760 kilomètres, et en masse liquide, le Hoang ho n'en est pas moins assez puissant pour former avec le Fleuve Bleu un grand système hydrographique.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il contraste avec lui, de sa source à son estuaire, par la p.207 marche de ses eaux, par les cultures de ses bords, les mœurs des populations riveraines.

Pour exprimer ce contraste, les Chinois ont fait des deux fleuves les représentants des deux principes qui, d'après eux, se partagent le monde, le yang ou principe mâle, et le yin ou principe femelle, celui du Ciel et celui de la Terre. Le Hoang ho est le fleuve femelle, voué à la Terre, il est désigné par le jaune, la couleur que les habitants des « Terres Jaunes » prirent naturellement pour la couleur terrestre par excellence. Il est vrai que ses flots ont toujours une teinte jaunâtre, mais les eaux du Yangtze sont à peine moins troubles que celles de l'autre fleuve.

On sait que le Hoang ho et le Yangtze kiang naissent sur le même plateau pour aller traverser les mêmes plaines alluviales dans leur cours inférieur, mais après avoir arrosé dans leur cours moyen des régions fort éloignées et très différentes les unes des autres.

C'est au grand voyageur russe Prjevalskiy qu'on doit la découverte des sources du « fleuve Jaune », en 1885, au cours d'une de ses nombreuses et périlleuses explorations au Tibet.

Le Hoang ho part de montagnes, encore confuses sur nos cartes, qui courent et s'enchevêtrent entre le cours supérieur du Yangtze kiang au sud-ouest et le lac Koukou au nord-est, sur le plateau du Tibet.

Son torrent originaire s'amortit sur le plan d'Odon Tala, sorte de marais d'une cinquantaine de kilomètres de longueur au bout

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

duquel il rencontre un grand lac, le Kiaring tso ou Djarin nor, d'où il passe dans le lac Russe, le Nyering tso ou Orin nor des gens du plateau. Ces deux lacs sont plus ou moins à 4 200 mètres au-dessus du niveau des mers.

A 500 kilomètres en aval, Prjevalskiy rencontra le fleuve à 2 500 mètres d'altitude, à l'issue de cluses formidables au fond desquelles il contourne les monts Amni Matchen, massif énorme auquel on suppose 6 500 mètres.

Déjà considérable, le fleuve serpente à une cinquantaine de kilomètres au sud et fort en contrebas du Koukou nor, lac miroitant à 3 200 mètres, et, passé du Tibet dans la Chine proprement dite, il reçoit à gauche des torrents fournis par la chaîne de Richthofen, qui dépasserait 6 000 mètres.

Sa première province chinoise est le Kansou ; il y baigne Lantcheou fou, puis s'achemine vers les confins du désert de la Mongolie, annoncé par la Grande Muraille, qui le longe longtemps, surtout à gauche, et dont il interrompt deux fois la ligne bastionnée.

II. Hoang ho mongol et Hoang ho moyen.

@

p.208 Au delà de Ninghin, au pied du plateau de la Mongolie, le fleuve abandonne la Chine pour cette Mongolie et, courant au nord-nord-est, ensuite à l'est, enfin au sud, il contourne le pays des Ordos, où il pénètre après avoir tranché par des défilés les obstacles que lui oppose la chaîne dite Ala chañ. Des dunes de sable s'avancent jusqu'au bord du courant par la brèche qui

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

s'ouvre entre l'Ala chañ et l'In chañ, et des lacs salés emplissent les cavités de la vallée dans le voisinage immédiat du fleuve.

Il y a tout lieu de croire qu'auparavant le Fleuve Jaune s'étalait en un vaste lac dans le bassin qui sépare ces deux chaînes de montagnes : en cet endroit de son cours, le Hoang ho se ramifie en plusieurs bras qui changent de place suivant les crues. Lors du voyage de Prjevalskiy en 1871, le courant principal, celui du sud, avait une largeur moyenne de 400 mètres ; il était de formation récente, et des courants latéraux serpentaient dans la plaine jusqu'à la base des montagnes de l'In chañ. Ces déplacements du cours ont probablement donné lieu à cette légende, que le fleuve disparaît en entier dans les sables en contournant la péninsule des Ordos, puisqu'après un long cours souterrain, tout à coup il rejaillit, au milieu des rochers.

En aval de cette région à demi lacustre qui témoigne de l'existence d'un ancien barrage naturel, le Hoang ho tourne brusquement vers l'est et vient se heurter aux montagnes de gneiss qui forment au sud-est les degrés extérieurs du plateau de la Mongolie. Le géologue Pumpelly croit avoir retrouvé les traces d'un lit par lequel le Fleuve Jaune s'écoulait autrefois en longeant la base du plateau mongol : de nombreux lacs qui se suivent en colliers et qui communiquent les uns aux autres par d'étroits défilés, indiqueraient le passage de l'ancien courant, qui se déversait jadis dans la mer Jaune par le Peï ho. Il n'y a pas 600 kilomètres des lieux où le Hoang ho atteint le bout oriental de la presqu'île des Ordos jusqu'aux rivages de la mer

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Jaune les plus rapprochés, et il y en a bien 1 500, menus détours non compris, par la route qu'a fini par suivre le fleuve, quand il s'est décidé à se porter de l'est, route directe de l'océan, vers le sud, qui l'écarte de la voie droite.

En effet, obstrué par ses propres alluvions, et par des éboulis ou des épanchements de laves, le Hoang ho se porte brusquement au midi, et il traverse deux chaînes de montagnes parallèles, de manière à compléter le circuit de plus de 2 000 kilomètres de développement qu'il fait autour du pays des Ordos et de la province de Chensi. C'est peut-être à la ^{p.209} formation de ce nouveau lit du Hoang ho que se rapporterait la légende chinoise : « En ce temps Kingkoung combattait avec Tchouantcheo pour l'empire du monde. Dans sa fureur, il heurta de sa corne la montagne Putchiao, qui soutient les piliers du ciel, et les chaînes de la terre furent brisées. Les cieux tombèrent au nord-ouest, et la terre se fendit largement au sud-est. » D'après le témoignage des missionnaires catholiques du siècle dernier, une espèce de poisson se rencontrerait seulement près de Paoté, dans la partie du Hoang ho qui sépare le Chensi du Chañsi : la faune rappellerait ainsi l'ancien isolement des deux moitiés du fleuve actuel.

Le Hoang ho reste fidèle à la direction du midi pendant près de 700 kilomètres, 650 au moins, en droite ligne, entre le Chensi à l'ouest et le Chañsi à l'est, jusqu'à la rencontre de la rivière Weï, qui limite d'une manière précise le cours moyen du « Courant jaune ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

On peut dire à certains égards que le Hoang ho, malgré l'abondance de ses eaux, est l'affluent du Weï, car cette rivière, de même que la Saône s'unissant au Rhône, est celle qui maintient sa route primitive, et sa vallée, « berceau de la civilisation chinoise », est un des sillons réguliers qui s'ouvrent parallèlement aux arêtes de la Chine centrale. D'ailleurs, le Weï, le plus grand des tributaires du Fleuve Jaune, est plus important que celui-ci pour la navigation : des milliers de barques à fond plat en remontent le cours jusqu'à moitié chemin de ce coude de Lantcheou où commence le détour du Hoang ho vers la Mongolie. C'est un beau cours d'eau de 600 kilomètres à grandes lignes, d'ouest en est, sans les détours secondaires et il a dans son bassin inférieur, à 10 kilomètres de sa rive droite, la grande Singan, qui fut la capitale de l'Empire et l'est redevenue pour un temps. Près de cette ville, il n'a guère que 120 mètres de large, mais avec 50 de profondeur, n'ayant pas encore mêlé à ses eaux, jaunes en vertu du loess, les eaux du King, son maître affluent.

III. Hoang ho inférieur.

@

Ce « Rhône » et cette « Saône » de la Chine du Hoang ho sont également chargés des boues qu'ils entraînent en rongant les sols meubles de leurs berges et les falaises abruptes de la « terre jaune ».

L'eau trouble, opaque du Hoang ho est passée en proverbe chez les Chinois : « Le fleuve Jaune, disent-ils, ^{p.210} ne devient

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

clair que lorsque un sage apparaît, ou quand un magistrat juge suivant la justice. »

Dès 1792, l'Anglais Staunton avait essayé de mesurer le débit du fleuve et d'évaluer le volume des particules terreuses qu'il transporte : ses calculs lui avaient donné un deux-centième pour la part d'alluvions rayant le courant jaunâtre : proportion de matières solides vraiment tout à fait exceptionnelle, car, en moyenne, les alluvions sont trois à quatre fois moins abondantes, même dans les cours d'eau le plus chargés de sédiments, comme sont, par exemple, le Gange, le Pô, la Durance.

On avait donc, semblait-il, raison suffisante d'accuser Staunton d'une grande exagération, mais des mesures récentes ont presque réhabilité ses calculs. Des ingénieurs hollandais, hydrauliciens du plus grand mérite chargés d'étudier le Hoang ho après la désastreuse inondation de 1887, et de proposer des plans pour prévenir le retour d'une pareille calamité, ont scrupuleusement mesuré le fleuve et tout ce qui le concerne.

A Tsilo, près de Tsinan, capitale du Chañtoun, ils ne lui ont trouvé que 4 288 mètres cubes de débit par seconde, en plein étiage d'ailleurs. Plus haut, « à 700 ou 800 kilomètres de l'embouchure, en un lieu où le « fleuve Jaune » a 340 mètres de largeur en deux bras autour d'une île sablonneuse, et plus de 45 mètres de profondeur en eaux basses, ils constatèrent qu'il roule 3 kilog. 708 de matières terreuses par mètre cube : soit un deux-cent-soixante-dixième environ.

C'est donc au plus haut degré un de ces fleuves « travailleurs » incessamment occupés à démolir leurs berges pour en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

reporter les débris, de courbe en courbe, sur leurs rivages inférieurs, et jusque sur les plages de leur embouchure. En longeant le bord du Hoang ho, qui venait en cet endroit saper la base de l'estran, Williamson comparait l'effet de chaque flot successif du courant à celui d'une faux promenée dans l'herbe touffue d'une prairie ; à chaque morsure du fleuve, une lisière de la berge disparaissait dans l'eau jaunâtre. Il n'y pas lieu de s'étonner si les Chinois disent en manière de proverbe : « C'est ce qu'on verra quand le Hoang ho sera clair », en d'autres termes : « C'est ce qui ne se verra jamais. » Ils disent aussi : « On ne le laverait pas en mille ans. »

Mais les érosions des bords ne sont pour les riverains que le moindre des dangers. A un certain point de vue, ils ont encore plus à redouter l'apport des alluvions fécondes qui renouvellent leurs campagnes, car ces terres accroissent ^{p.211} constamment la hauteur des rivages. Peu à peu des levées naturelles bordent tout le parcours du fleuve ; le fond du lit s'exhausse en proportion, et quand arrivent les crues, quand l'une des rives est crevée ou surmontée par le courant, un bras nouveau se forme et dévaste le pays à des distances extraordinaires.

Pareil au Nil, au Pô, au Mississippi, le Fleuve Jaune coule ainsi, en temps de grosses eaux, à un niveau plus élevé que celui des plaines avoisinantes, et, la terreur aidant, on n'a pas manqué de se figurer cette différence de niveau comme beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité. On a souvent répété et l'on répète encore que « les eaux du Pô coulent plus haut que les toits de Ferrare » ; de même des auteurs chinois, cités par

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Carl Ritter, affirment que, dans le lit du Fleuve Jaune, la surface du courant de crue dépasse de 11 *tchang* ou de 33 mètres le plan des campagnes riveraines ! L'exagération est grande, mais il est certain qu'un écart menaçant de niveau se produit pendant les crues, et les habitants de la contrée sont alors obligés de travailler sans relâche à protéger leurs maisons, leurs récoltes et leurs propres existences contre le débordement des eaux.

Comme les riverains du Pô, de la Loire, du Mississippi, c'est au système des endiguements que ceux du Hoang ho ont eu recours pour essayer de contenir leur fleuve. Des levées maîtresses le bordent des deux côtés et sont l'une et l'autre consolidées par des contre-digues qui s'appuient elles-mêmes sur des levées secondaires. En amont du Kaïfoung fou, les deux principales digues de la rive gauche, hautes de 22 mètres, se développent parallèlement au fleuve, à 3 200 et 2 400 mètres de la berge naturelle, et l'espace livré aux eaux de crue entre ces remparts et le fleuve est découpé en longs rectangles par des levées transversales. Les campagnes les plus menacées sont ainsi divisées en de nombreux compartiments où s'arrêtent les eaux d'inondation et où les agriculteurs sèment leur graine et moissonnent leur récolte entre deux crues. Avant de se déverser en torrents tourbillonnants dans la plaine libre, l'eau croissante doit faire brèche à travers plusieurs remparts : qu'un seul, le dernier, résiste à la pression du courant, et le pays est sauvé du désastre.

Les hydrauliciens néerlandais dont il a été parlé ci-dessus, louent la solidité, l'ingéniosité de ces digues ; ils ne croient pas

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

qu'il soit facile de faire quelque chose de plus résistant que ces levées de 40, 50, et même de 120 mètres d'épaisseur, faites tantôt d'argile seulement, tantôt de tiges de sorgho ^{p.212} entrelacées, maçonnées d'une boue argileuse promptement séchée par le soleil.

Si habile soit-il, tout ce réseau de digues latérales, à l'entretien et à la réparation desquelles soixante mille ouvriers sont constamment occupés, a pour effet inévitable d'exhausser les rives par le rapide dépôt des alluvions dans les compartiments du bord. La différence de hauteur entre le niveau fluvial et celui des plaines basses s'accroît en proportion ; plus on élève les digues, et plus le fleuve est menaçant ; le péril augmente en raison même des efforts que font les populations pour le conjurer.

Il est un moyen de prévenir parfois le désastre de la rupture des digues. Lorsque le Hoang ho est « suspendu », pour ainsi dire, au-dessus des campagnes, on peut avoir recours au creusement de canaux qui emportent le trop-plein des eaux vers l'une ou l'autre des cavités marécageuses ou lacustres situées au nord du Yangtze kiang, dans la province de Kiangsou. C'est ainsi qu'en 1780 l'empereur Kienlong fit creuser en quinze mois un canal de 400 kilomètres de longueur qui rejetait une moitié du Hoang ho dans le Hangtzö, lequel est une très vaste lagune à une centaine de kilomètres au nord de Nanking, à toucher la « rivière des Transports », à l'ouest. Ce Hangtzö reçoit la longue rivière Hoaï.

IV. Inondations et déplacements du Hoang ho.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

[Fig. VI. Cours du Hoang ho.](#) @

Ouverts à temps, les canaux de décharge soulagent considérablement le Hoang ho ; ils peuvent très bien empêcher la formation de crevasses. Mais ne sont pas tous prévus, et les changements des saisons, et les oscillations du fleuve. Les digues ne sont pas toujours et partout dans un bon état d'entretien, surtout aux époques de dissensions et de guerres civiles, ou bien par suite de la prévarication des mandarins ; et tantôt sur un point, tantôt sur un autre, le fleuve s'ouvre une brèche à travers ses levées pour continuer son œuvre géologique, le remaniement de la plaine.

Grâce à ces continuels déplacements de lits, le sol des campagnes inondées s'exhausse, mais les moissons de contrées entières sont noyées à la fois, et des millions d'hommes sont en proie à la famine.

Autre désastre, en même temps : des villes et des villages sont rasés par le flot, car les Chinois n'ont pas su, comme les Égyptiens d'autrefois et les Californiens modernes, bâtir leurs p.213 groupes d'habitations sur des plates-formes artificielles supérieures au niveau des nappes d'inondation. Le Hoang ho est resté le Nih ho ou « Fleuve Incorrigible », ainsi que le nomment d'anciens auteurs chinois. C'est peut-être aussi par allusion à ses débordements redoutables que les Mongols ont donné au « Fléau des Enfants de Han » le nom de Kara Mouren ou « Rivière Noire », cité par Marco Polo. Les populations riveraines sont à la merci du premier chef d'armée ou de bandes qui renverse les digues. En 1209, une irruption du Hoang ho dans le camp de Djenghiz khan fut la cause de l'une des rares défaites qu'eut à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

subir le conquérant. En 1642, un mandarin noya 200 000 habitants dans la ville de Kaïfoung fou, et plus tard l'empereur Kanghi fit périr de la même manière un demi-million de ses bons Chinois.

La plaine dans laquelle se déplacent successivement les eaux du Fleuve Jaune comprend l'immense espace qui s'étend de la bouche du Peï ho à celle du Yangtze kiang. C'est tout simplement la presque « intégrité » de la grande plaine chinoise, l'un des principaux terroirs agricoles du monde, et de beaucoup le plus densément peuplé jusqu'à ce jour : du nord au sud, elle se développe sur 1 100 kilomètres et même au delà, avec largeur de plus de 300 kilomètres en son septentrion, de près de 500 dans son milieu, de plus de 600 dans son midi.

Dans cette « plaine » plus longue que la France et quatre fois plus habitée, car on ne peut pas lui attribuer moins de 150 à 175 millions d'hommes, dans ces alluvions extraordinaires le fleuve se balance à droite et à gauche sur une étendue d'environ 900 kilomètres du nord au sud. En aucune autre région de la Terre on ne voit un exemple de changements aussi considérables dans l'histoire contemporaine des fleuves. Pour se faire une idée de ces déplacements de cours, qui ravagent un pays égal en superficie à la Grande-Bretagne, il faudrait s'imaginer le Rhin cessant de couler vers la Hollande, en aval de Cologne, et se dirigeant à travers les plaines du nord de l'Allemagne, par delà Weser, Elbe et Oder, jusqu'à l'embouchure actuelle de la Vistule dans la mer Baltique.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

C'est que le « Fléau des enfants de Han », dit aussi le « Crève-cœur de la Chine », après avoir serpenté dans sa plaine alluviale, fond comblé d'une ancienne mer, vient se heurter précisément contre la pointe occidentale des montagnes du Chañtoug ; son courant se détourne, soit à droite, soit à gauche du môle énorme, et l'exhaussement artificiel des eaux fluviales par les digues riveraines aide à la violence avec laquelle le courant se précipite d'un côté ou de l'autre pour ^{p.214} surmonter le seuil qui sépare en cet endroit les deux versants de l'immense plaine.

Depuis les temps mythiques de Yu, que les annales disent avoir vécu il y a bientôt quarante-deux siècles, les changements partiels ou complets de cours sont un des phénomènes ordinaires signalés par les historiens du Fleuve Jaune : quelques missionnaires ont même voulu voir un « déluge » dans une de ces grandes inondations dont les populations des plaines se plaignirent en soupirant. Pendant les vingt-cinq derniers siècles, depuis l'an 600 de l'ère ancienne, le bas Hoang ho s'est complètement déplacé dix fois en se creusant un ou plusieurs nouveaux lits dans la plaine alluviale, et chacun de ces événements a eu pour conséquence la dépopulation partielle de la contrée.

Au milieu du XIX^e siècle, le cours du fleuve se dirigeait au sud-est, en aval de Kaïfoung, et se déversait dans la mer à peu près vers le milieu de la distance qui sépare de l'estuaire du Yangtze la péninsule du Chañtoug ; en outre, une petite coulée s'épanchait de lac en lac vers ce dernier fleuve. C'est en 1851, à l'époque où commençaient les ravages des Taïping, que les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

riverains du Hoang ho, cessant d'entretenir leurs digues, laissèrent le fleuve s'ouvrir, à travers les levées de sa rive gauche, près du village de Loungmen koou, une brèche d'un kilomètre et demi de largeur. Toutefois l'ancien lit ne se dessécha point complètement, et durant deux années le nouveau fleuve, errant dans les campagnes du nord, chercha sa voie vers le golfe de Petchili.

C'est en l'an 1853 que le changement devint définitif. Le Hoang ho coulait désormais au nord-est, sans lit fluvial en maints endroits et gardant l'aspect d'une inondation permanente de 15 à 25 kilomètres de large, empruntant ailleurs un canal quelconque, naturel ou artificiel, qu'il essayait d'élargir et d'approfondir à sa taille. Ainsi, dans la partie inférieure de son cours, il s'est approprié le lit du Tatsing ho, jadis rivière indépendante. Sur les bords du lit abandonné, qui resta longtemps rempli de mares, de sables mouvants, de broussailles, les levées de défense se dressaient, pareilles à des remparts, et presque partout en excellent état de conservation. Mais si les digues restèrent debout, la plupart des villages riverains furent changés en monceaux de ruines, les cités furent désertées, les champs tombèrent en jachère.

Ce déplacement du Hoang ho fut doublement désastreux : d'une part les eaux avaient noyé des terres fertiles ; de l'autre, elles avaient abandonné des campagnes qui ne peuvent rien ^{p.215} produire sans irrigation et qui devaient toute leur richesse et leur population aux canaux fertilisants dérivés du fleuve. Le mal direct que fit l'inondation dans les régions parcourues

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

actuellement par le Hoang ho fut peu de chose en comparaison du dégât qu'il causa indirectement en se retirant des espaces sablonneux dont toute la fécondité provenait de ses eaux. Aussi les habitants de la contrée méridionale réclamèrent-ils maintes fois qu'on ramenât le fleuve dans son ancien lit canalisé, supérieur de 7 ou 8 mètres à son nouveau cours ; mais peu à peu les populations s'accommodèrent aux changements apportés par le « Jaune » dans l'économie du pays, et tandis que des champs, de plus en plus nombreux, occupaient le lit abandonné, qu'on y avait même bâti des villages, le Hoang ho nouveau se borda de digues latérales sur un espace de plus de 160 kilomètres et on le régularisa du mieux qu'on put, quoique sa largeur variât encore entre 200 et 3 000 mètres.

Que de vies humaines coûta cette émigration du Hoang ho, par les dévastations qui l'accompagnèrent, et surtout par la famine qui suivit ! Les voyageurs qui virent les villages détruits, les villes abandonnées, les campagnes couvertes de vase ou parcourues par les sables mouvants, évaluent à plusieurs millions le nombre des victimes.

En 1870, une nouvelle calamité menaça le pays : une crevasse s'ouvrit dans la levée de la rive droite, en amont de Kaï-foung ; mais on réussit à la fermer à temps. Cette fois, les eaux débordées prenaient la direction du Fleuve Bleu par le Koulou ho, le Cha ho et le Hangtzö, à l'ouest de l'ancien lit. Il paraît d'ailleurs que par les suintements latéraux et les petites crevasses qui se font tantôt à droite, tantôt à gauche, le Hoang ho

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ne cesse pas d'être le tributaire du Yangtze kiang, du Hoaï ho et du Peï ho.

Il est sûr et certain qu'on ne peut pas ne pas être surpris de l'énorme diminution des eaux du Hang ho dans son cours inférieur : près d'un pont qui élève encore les débris de ses huit piles, à Tsi ho, là où il ne roule que 1288 mètres cubes par seconde, soit à peine les deux tiers du Rhône ou du Rhin, il est bien difficile de reconnaître la puissante artère que l'on a vue couler en amont de Kaïfoung à l'entrée de la grande plaine : une grande part du volume fluvial s'est perdue en route dans les lacs, les marais, les coulées souterraines et la multitude des canaux d'arrosage.

En 1887, au mois de septembre, le « Crève-cœur de la Chine » réalisa la menace de 1870. Il creva la levée de la rive droite en amont de Kaïfoung, près de Tchengtcheou, et il se ^{p.216} répandit en vainqueur dans les « plaines de l'invasion », vainqueur terrible qui consumma un million de vies au moins, probablement beaucoup plus, jusqu'à sept millions, a-t-on prétendu. Le gouvernement chinois admet que cette inondation a supprimé deux millions et demi de ses sujets ; trois millions semble le nombre probable. L'aire de dommage a été évaluée à 3 107 850 hectares dans la seule province du Honan : de ces 31 078 kilomètres carrés, 19 424 ensablés et perdus momentanément pour les paysans.

Le nouveau fleuve submergea le lit du Koulou ho, qui le conduisit au Chao ho, puis à ce Hoaï ho qui va s'amortir dans le Hangtzö ; le Canal Impérial fut éventré, noyé, tordu, et le torrent de dévastation se perdit dans le Yangtze kiang après

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

avoir brisé les digues de la rive gauche à Yangtcheou, à l'aval de Nanking.

L'année suivante, en 1888, après comblement des brèches, réparation tant bien que mal des levées, nouvelle fugue du « fleuve Jaune » par la même coupure de Tchengtcheou, dans la direction du « fleuve Bleu » : nouveaux ravages, nouvelle hécatombe.

En 1890, résistance de la levée de Tchengtcheou, solidement réparée, mais crevaision des digues dans le bas du Chañtoug, en juillet, plaines couvertes de 3 mètres d'eau sur un espace de 165 000 kilomètres carrés (près du tiers de la France), 800 bourgs ravagés, des centaines de milliers d'existences détruites.

Depuis lors le « Fléau des fils de Han » n'a pas trop fait parler de lui, mais, comme on dit populairement, il faut le tenir à l'œil et l'une des premières grandes entreprises de la Chine, telle qu'elle sortira du cataclysme de 1900, sera la régularisation, définitive, s'il se peut, de ce terrible irrégulier, après étude complète de son bassin, de sa course, de ses troubles et transports.

Il y a trois solutions au problème de la rectification du Hoang ho des plaines : le diriger, comme il était avant 1887 et comme il est maintenant, vers Tsinan et le nord des monts du Chañtoug ; lui ouvrir son lit de 1887-1889 vers le Canal Impérial et le Yangtze kiang inférieur ; le couper en deux dans la région de Kaïfoung ; là où il a tendance à crever ses levées de gauche ou ses levées de droite, et l'envoyer moitié vers Tsinan, moitié vers Yangtcheou, si l'étude de ses débits prouve qu'il est assez puissant pour fournir à deux fleuves.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

De ces trois alternatives, le gouvernement chinois préfère la première : elle lui faciliterait la mise en bon état du Canal Impérial, « créé par les anciennes dynasties pour amener le riz à Peking, et cette considération prime toutes les autres chez ^{p.217} ce peuple qui, plus encore que l'ancien sénat romain, est systématiquement réfractaire à tout ce qui n'est pas *more majorum* ». Mais il ne suffit pas qu'il préfère : il faudra qu'il laisse exécuter les plans adoptés par les ingénieurs européens comme les plus capables de contenir les fureurs du fleuve ou de les apaiser en les dispersant. Puissent les ingénieurs européens qui dirigeront le travail ne pas trop mépriser, dans leur morgue occidentale, la longue expérience des riverains.

Dans le voisinage du golfe de Petchili, le fleuve erre entre des espaces marécageux qui ne sont évidemment qu'un fond de mer récemment émergé. La ville de Poutaï, que l'on dit avoir été, il y a vingt et un siècles, à 500 mètres de la mer, en est à 70 kilomètres maintenant. Les terres environnantes sont encore saturées de sel, et par un simple lavage les habitants de Tiemen kouan obtiennent du sel d'excellente qualité. Le dernier groupe de cabanes s'élève sur une butte de coquillages qui fut jadis un îlot et donne asile à des coupeurs de roseaux et aux moines bouddhistes d'un temple moderne.

Il ne donne pas entrée aux grands navires, et même les jonques de commerce doivent s'arrêter au large de la barre, non qu'elle soit infranchissable, puisque, à marée basse, le seuil est à 2 mètres de profondeur ; mais le fleuve est trop étroit pour que les navires puissent y manœuvrer à leur aise. De petites barques

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

transbordent les marchandises des jonques de mer au port fortifié de Tiemen kouan, à 40 kilomètres en amont de la bouche fluviale, et cette montée de bateaux est à peu près toute la navigation qui se fait sur le Hoang ho, le fleuve ingouvernable, terminé sur une mer jaune, devant une plage maussade, très souvent voilée de brumes.

Peu de ponts sur ses eaux « orageuses », souvent très larges, parfois très divisées en rivières, en coulées, mais nombre de bacs qui, d'une rive à l'autre, emploient en maints endroits des heures de traversée périlleuse et que l'on pousse à la gaffe, par des fonds variables de 1 à 2 mètres ; on ne trouve de grandes profondeurs que dans les « cingles », à la base des berges d'érosion. Dans tout le bassin du bas fleuve, et surtout dans le Honan, la brouette est le grand moyen de transport, et en certains districts d'où l'on expédie la houille et le sel, les pousseurs de brouettes ont le monopole de la route pendant tout le jour : c'est la nuit seulement que peuvent passer les chars. Quand le vent est favorable, toutes ces brouettes, voyageant de conserve, sur les routes étroites, la voile au vent, car elles s'aident de la toile, présentent un spectacle des plus curieux. Le haut Hoang ho, dans le Kansou, serait navigable ^{p.218} pour les barques, mais les Chinois de ce pays, très différents de leurs compatriotes des bords du Yangtze, préfèrent se charger de leurs denrées que de les transporter par eau.

Combien le Hoang ho verse-t-il d'eau dans la mer Jaune qu'il contribue tant à remplir de vase ? Nous ne sommes pas au clair là-dessus. Son module résulte de la compensation de maigres

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

faciles à déterminer et de crues immenses pratiquement presque indéterminables, autrement que *grosso modo*. Les 2 288 mètres cubes par seconde en étiage reconnus à Tsi ho par les hydrauliciens hollandais, les 3 281 mesurés par Staunton en 1792, à la croisée du fleuve et du Canal Impérial, sont très probablement fort au-dessous de la vérité. Le Hoang ho roule sans doute plus d'eau que le Nil et bien plus que la moitié du flot du Danube. Ces jaugeages ont été faits en deux lieux où le fleuve Jaune des plaines, bien diminué de sa force en montagne, n'est plus le véritable Hoang ho ; ils ne sont pas la réelle expression de la masse de flots que ce courant « détraqué » mais très puissant tout de même, emprunte à la Chine des monts pour le verser à la Chine des plaines.

Quoiqu'il en soit, la masse d'eau, chargée de troubles, est suffisante pour contribuer chaque année d'une manière appréciable à l'amointrissement du golfe de Petchili et de la mer Jaune.

Depuis qu'en 1851 il a déserté la direction du Yangtze kiang et porté son cours au nord des monts du Chañtoug, il a sensiblement fait reculer le golfe de Petchili devant la plage d'alluvions ; et de même, à son embouchure d'avant le milieu du siècle dernier, sous le 34^e parallèle, la ligne des côtes est projetée en avant dans le Hoang haï ou « mer Jaune », et des bancs de vase s'avancent au loin vers le large : soit ici, soit là, jamais il ne se lasse de réduire le domaine houleux des flots.

D'après les calculs plus ou moins approximatifs de Staunton et de Barrow, les alluvions du Fleuve Jaune suffiraient pour former, dans l'espace de vingt-cinq jours, une île d'un kilomètre

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

carré et d'une épaisseur moyenne de 36 mètres. Suivant l'évaluation des mêmes auteurs, la mer Jaune tout entière serait destinée à disparaître en 24 000 années, comme ont déjà disparu les mers intérieures à l'ouest du Chañtoug ; mais la mer Jaune est un peu plus profonde que ne l'admettaient les auteurs anglais ; d'après les cartes marines les plus récentes, sa couche d'eau moyenne est d'environ 40 mètres. La navigation est très périlleuse sur cette eau peu creuse, semée de bancs, où le navire soulève des flots de vase par sa quille ou par le mouvement de son hélice, et où règnent de fréquents brouillards : souvent les ^{p.220} marins ne peuvent trouver leur route qu'en sondant constamment le fond. Les Chinois limitent strictement le nom de « mer Jaune » aux eaux marines troublées par les alluvions fluviales ; les parages où l'eau reprend sa pureté deviennent pour eux la « mer Noire ».

Les vastes plaines qui séparent le bas Hoang ho du Yangtze sont arrosées par les eaux lentes du Hoaï, que l'on peut à peine considérer comme un fleuve indépendant, malgré la longueur de son cours et l'abondance de sa masse liquide ; pendant la succession des siècles, il n'a cessé d'errer à droite et à gauche dans les campagnes à la recherche d'un lit définitif.

Souvent il ne fut qu'un simple affluent du Hoang ho, parfois il se jeta dans le Yangtze ou se partagea entre les deux fleuves ; il apporte maintenant ses alluvions dans le Hangtzö et en d'autres bassins lacustres, restes de l'ancien golfe qui se prolongeait au nord en isolant les montagnes du Chañtoug et que les apports fluviaux, et peut-être aussi le lent soulèvement du sol, ont

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

séparés de la haute mer. L'écoulement du Hangtzö, auquel on a laissé le nom de Hoaï, n'est autre chose qu'un ancien lit du Hoang ho.

V. Le Canal Impérial.

@

Le Canal Impérial ou Grand Canal, dont nous ont si souvent entretenu les voyageurs européens, surtout ceux du XVIII^e siècle, est une des merveilles de l'industrie humaine, d'ailleurs bien moins extraordinaire qu'elle ne paraît au premier abord.

Cette voie de navigation n'est pas comme le canal de Briare, ou le canal du Midi, celui de Bourgogne ou celui du Centre, et tant et tant d'autres en Europe, une tranchée de versant à versant, s'élevant par degrés successifs pour redescendre de la même manière ; ce n'est qu'une série de lits fluviaux abandonnés, de lacs, de marécages réunis les uns aux autres par des coupures de peu d'importance : le canal a gardé presque partout l'aspect d'une rivière au lit tortueux et de largeur très inégale.

Ainsi que le raconte Marco Polo, l'empereur Koublaï khan, à la fin du XIII^e siècle, n'eut qu'à réunir rivière à rivière et marais à marais pour en faire un fleuve navigable, le Yun ho ou « rivière des Transports ». D'ailleurs, bien avant cette époque, les bateliers convoaient leurs denrées de la région du Yangtze kiang dans celle du Peï ho, mais ils devaient décharger leurs p.221 barques en beaucoup d'endroits et continuer péniblement le transport à pied par-dessus les portages. Suivant les alternatives des inondations et des étiages, la voie devait être déplacée ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

jamais l'itinéraire à suivre entre le Yangtze kiang et le nord de la Chine ne fut exactement le même.

Mais, quoique le canal fût indiqué d'avance par les lacs et les coulées de rivières, et qu'il ait été de tout temps plus ou moins utilisé, le travail dépensé pour l'entretien de cette voie n'en est pas moins prodigieux : c'est par millions qu'il faut compter les ouvriers qui se sont succédé sur les bords du Yun ho pour construire les levées, draguer les vases, modérer le courant par des écluses, déplacer le cours aux abords des lacs exposés à la violence du vent. Il est probable qu'un canal régulier, creusé régulièrement et d'une manière définitive, comme les canaux d'Europe, aurait coûté beaucoup moins d'efforts, sans compter les vies d'hommes consommées par le travail en terre détrempée.

Les eaux des éclusées sont fournies en abondance par le Hoang ho lui-même, par divers affluents, et par les rivières du Chañtoug, notamment par le Wan ho ou Tawan ho, qui se divise en deux courants sur le seuil de partage : une partie de ses eaux descend au nord vers le cours actuel du Hoang ho et le golfe de Petchili ; une autre partie, la plus abondante d'après Williamson, s'épanche au sud, dans la direction du Yangtze kiang. Un temple érigé en l'honneur du « Roi des Dragons du Partage » domine la rive en ce lieu vénéré dont le feng-choui est particulièrement puissant.

Tel qu'il sortit des mains de ses créateurs et améliorateurs, c'était une belle voie navigable large de 50 mètres et profonde. Mais, comme on le sait, cette rivière des Transports ou

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« rivière Porte-grains » a été fort négligée et s'est grandement dégradée, surtout à partir de la révolte des Taïping ; il y a des endroits où elle n'a plus guère que quelques décimètres d'eau ; il est même impossible aujourd'hui à une barque de la parcourir en entier : ici des alluvions ont rempli la tranchée, ailleurs les digues se sont effondrées, et l'eau s'est étalée en marécages ; çà et là le canal n'est plus qu'une succession de mares. Grâce à la vapeur, les approvisionnements de Peking et de la Chine du nord se font désormais par mer, et la voie canalisée qui passe dans l'intérieur des terres n'a plus la même valeur pour le commerce général de la contrée. Mais elle a toujours une très grande utilité pour le mouvement local des échanges, et l'on peut espérer que dans un avenir prochain l'œuvre de restauration, déjà commencée du côté de Tientsin, permettra aux bateaux à ^{p.222} vapeur de naviguer sur le canal entre le Peï ho et le Yangtze kiang.

A grands traits, le Canal Impérial se divise en deux grandes sections : l'une au nord du Hoang ho, l'autre du Hoang ho au Yangtze kiang, avec prolongement jusqu'à la grande ville marine de Hangtcheou.

La section au nord du Hoang ho, construite après celle du Hoang ho au Yangtze kiang, a son point de départ à Tientsin, sur le Peï ho ; et le Peï ho, navigable aux jonques chinoises, étant relié à Peking par le canal de Tatoung ho, l'on peut dire que la « rivière des Transports » commence à Peking même.

Parti de Peking, le canal se dirige donc vers le sud-sud-ouest à travers les alluvions de la Grande plaine du nord et il y

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

remonte le Weï ho, qui est la plus longue rivière du bassin du Peï ho, en passant devant plusieurs de ces grosses villes de trafic dont la Chine basse a profusion. A Tintsing, il abandonne le Weï, et dépassant Tountchang la très affairée, il arrive au fleuve Jaune après un parcours de plus de 400 kilomètres.

Du Jaune au Bleu, c'est chronologiquement la première section de la « rivière Porte-grains », distance de plus de 600 kilomètres. Le Canal se déroule en avant des contreforts occidentaux des monts du Chañtoug ; il frôle Tsiningtcheou, passe dans le lac Tchoyang, puis longe le lac Weï chañ — ce sont là deux grandes lagunes ; — après quoi il se rapproche insensiblement du lit que suit le Hoang ho quand une rupture de la levée de droite l'expédie vers le Yangtze kiang. Il croise ce lit vide ou plein suivant le « cycle », communique avec le Hoaï près de la sortie du Hangtzö et, devenu assez exactement parallèle au littoral de la mer Jaune, à 100-130 kilomètres de « proximité », il tranche une région très basse, très lacustre, dont les vastes lagunes rappellent une ancienne baie conquise par la terre sur la mer ; il porte les jonques de la grande ville de Yangtcheou et peu après atteint la rive gauche du Yangtze vis-à-vis de Tchingkiang.

La troisième section, faite après coup, part de la rive droite du Yangtze à l'aval de Tchingkiang ; elle suit plus ou moins le tracé d'une ancienne coulée que l'on croyait naguère avoir été un bras méridional du fleuve Bleu, passe à l'est et près du Grand Lac (Ta hou), effleure la riche et célèbre Foutcheou, passe à Kiahing et s'achève à Hangtcheou, l'énorme cité du fond de la baie de Tchekiang. Sa longueur dépasse 300 kilomètres.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.223 Réunies, les trois sections ont donc plus de 1 300 kilomètres de parcours, 1 500 peut-être avec les détours, — soit la même distance que de Paris à Riga, — et 2 700 environ avec les canaux qui prolongent la « rivière des Transports » jusqu'à Canton par le col de Meï.

En somme, c'est et surtout ce fut un long, un bel ouvrage : mais on n'y navigue pas vite, là où l'on y navigue encore, et à chaque écluse se tient un péager.

@

CHAPITRE QUATRIÈME

MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU HOANG HO

I. [Tsing ling ou montagnes bleues.](#) — II. [Monts du Kansou.](#) — III. [In chañ, Ala chañ, pays des Ordos.](#) — IV. [La grande muraille.](#) — V. [Monts du Chañsi : l'Outaï.](#)

I. Tsing ling ou montagnes bleues.

@

p.224 Les monts et les plateaux qui ont fourni des alluvions au Fleuve Jaune, et dont les débris ont rejoint les massifs insulaires du Chañtoug à la terre ferme, sont encore assez hauts pour qu'une dénudation superficielle de leurs roches suffise à combler la mer Jaune et peut-être à transformer en péninsule l'archipel du Japon. De puissantes chaînes de montagnes, qui s'enracinent à l'ouest dans les plateaux et les grands massifs tibétains, constituent le faite de séparation des bassins du Hoang ho et du Yangtze kiang, et plus au nord se succèdent d'autres arêtes moins élevées, degrés extérieurs des terrasses de la Mongolie.

La chaîne maîtresse, qui peut être considérée comme le prolongement oriental du Kouenlun, est séparée des montagnes du Koukou nor par la profonde gorge dans laquelle passe le torrent qui deviendra le Hoang ho. Connue sous divers noms, suivant les rivières qui en découlent, les populations qui en habitent les vallées, les villes que l'on a bâties à sa base, cette crête est généralement désignée, au sud-ouest de la ville de Lantcheou, à sa sortie du Tibet, sous les noms de Siking chañ et de Minchañ.

Interrompue ensuite par une brèche où court le Tao ho, p.225 l'un des notables tributaires de droite du haut Hoang ho, la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

chaîne se redresse à l'est et prolonge avec hauteur et grandeur au sud de la profonde vallée du Weï ho sa crête surmontée de pics neigeux.

Dans cette région, elle a reçu le nom de Tsing ling ou de « Montagnes Bleues ». Au nord de Hantchoung fou, dans la haute vallée du Han, on peut traverser cette chaîne par des passages praticables à mulet pendant toute l'année. Celui que choisit le naturaliste Armand David, pendant l'hiver de 1873, s'ouvre à l'altitude de 1 900 mètres, et contourne à l'ouest la célèbre montagne de Tapeï chañ, dont les voyageurs qui parcourent la plaine du Weï ho aperçoivent de loin la « longue échine étincelante de neiges glacées ». Son altitude était diversement évaluée de 3 600 à 4 000 mètres : mieux informés aujourd'hui, nous n'en attribuons que 3 500 à ce mont de granits et de schistes cambriens.

Loin du Tapeï chañ, à l'est, vers le milieu de la chaîne, le Kouangtang chañ dépasse 3 710 mètres, d'après les observations d'Armand David. Richthofen ne donne à l'ensemble de la chaîne que l'élévation moyenne de 2 000 mètres, et 2 500 serait l'altitude du plateau supérieur des Tsing ling, lequel, sur le faite entre le Weï, tributaire du Hoang ho, au nord, et le Han, affluent du Yangtze kiang, au sud, est justement dominé par le Tapeï chañ, le Kouangtang chañ et autres cimes supérieures à 3 000 mètres.

Dans sa partie centrale la crête des Montagnes Bleues, formée de granits et de schistes anciens, est très difficile à franchir ; la plupart des voyageurs ne l'abordent pas directement

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

et préfèrent la contourner à l'est par l'une des dépressions qui s'ouvrent entre le grand coude oriental du Hoang ho et la vallée moyenne du Han, sur des routes, plus exactement des sentiers franchissant l'aigueverse à des cols de moindre élévation.

L'un des passages les plus fréquentés, à 1 800 mètres environ, au voisinage du 105^e méridien à l'est de Paris, débouche dans la vallée de Hañtchoung fou : « C'est la route historique des migrations vers le « Bassin Rouge » du Setchouen, celle que suivirent Marco Polo et le Père Martin.

Mais quelque route, ou plus exactement quelque sentier qu'on emprunte pour passer d'un versant dans l'autre, l'ascension est beaucoup plus raide sur la pente septentrionale que sur la pente méridionale, tout comme de France en Espagne par-dessus les Pyrénées.

Un des chaînons septentrionaux du Tsing ling se termine ^{p.226} par le promontoire granitique du Hoa chañ, qui domine le triple confluent du Hoang ho, du Weï ho, du Lo ho, et dont le sommet servait d'autel à l'empereur Chun, il y a quatre mille ans déjà ; de tout temps, ce fut l'un des « gardiens de l'Empire ». Vis-à-vis, de l'autre côté du Weï ho, se dresse un autre mont superbe, le Fountiao chañ, que la légende dit avoir été séparé du Hoa chañ par un tremblement de terre.

Comme les Pyrénées, auxquelles le Tsing ling est comparé pour la hauteur des cimes et l'aspect général, les Montagnes Bleues s'élèvent sur la frontière de deux aires végétales et animales.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le naturaliste est émerveillé d'y voir juxtaposées des espèces de régions différentes ; le palmier *chamærops* ne se montre que sur les pentes ; mais sur le versant du nord mainte espèce arborescente est de provenance méridionale : les paulownia, les catalpa, les magnolia s'entremêlent aux sapins et aux chênes. On retrouve aussi dans la flore du pays les bouleaux à écorce rouge, et parmi les rhododendrons, une espèce qui atteint les dimensions d'un arbre.

Les animaux sauvages n'y trouvent plus de retraites assurées que dans la profondeur de quelques forêts ; pourtant la faune comprend encore de nombreuses espèces du nord et du midi, parmi lesquelles des chamois, des antilopes, des singes, des panthères, et un bœuf que les gens du pays n'osent chasser par respect religieux.

Les arêtes parallèles du Founiou, qui continuent le Tsing ling à l'orient et par lesquelles le système du Kouenlun va se terminer dans la plaine basse, atteignent çà et là 2 000 mètres d'altitude, par quelques-uns de leurs pics, mais leur hauteur ne dépasse pas 800 mètres en moyenne. Pas un arbre ne se voit sur leurs pentes, les habitants du Honan, les plus anciens agriculteurs de la Chine, ayant arraché jusqu'à la moindre broussaille depuis des milliers d'années.

Ces arêtes du Founiou, comme le Tsing ling, forment une ligne de démarcation fort nette entre les deux zones du Fleuve Jaune et du Fleuve Bleu.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Une seule journée de marche transporte le voyageur de l'une dans l'autre région, et tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend marque ce contraste. Aussi bien que le sol, le climat, la culture, l'alimentation, les moyens de locomotion, l'ensemble des mœurs, les dialectes et jusqu'aux termes de la langue officielle, diffèrent de chaque côté de la ligne de faîte des « Pyrénées chinoises ».

Au midi, les cultivateurs ont à craindre les pluies trop ^{p.227} prolongées, tandis qu'au nord le grand fléau est la sécheresse. Les céréales du nord sont le blé, le maïs et le millet, tandis que celle du midi est le riz, et, les Chinois du midi n'ayant guère à se plaindre des rigueurs du temps, les Chinois du nord ne savent comment se garantir des froids de l'hiver, et de même les Kalmouks et les Russes, ils se couchent la nuit sur des *kang* ou grands poêles en terre.

Enfin, ils se rappellent que jadis ils eurent à se défendre contre les Mongols, et chacune de leurs villes, chacun de leurs villages est protégé par des murs ou des terrassements ; tandis que leurs voisins méridionaux n'ont dans leur mémoire que des luttes contre des peuplades de montagnards impuissants et, malheureusement, les atrocités de la révolte des Taïping.

II. Monts du Kansou.

@

Parallèlement au Tsing ling, d'autres arêtes de montagnes s'élèvent au nord de la vallée du Weï ho, dans la péninsule limitée par les deux grands coudes du Fleuve Jaune ; mais elles sont croisées par d'autres arêtes qui se dirigent du sud-ouest au

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

nord-est et forment avec elles une sorte de labyrinthe, découpé par des vallées rayonnant dans tous les sens.

Quelques-unes des brèches qui s'ouvrent aux angles de croisement entre ces diverses chaînes ont une haute importance comme lieux de passage nécessaires entre le Hoang ho supérieur et le cours inférieur du fleuve : c'est le chemin qu'ont dû prendre de tout temps les caravanes et les armées qui se rendent de l'une à l'autre partie de l'Empire, et récemment encore, c'est là, sur la voie stratégique tracée par la nature, du Weï ho au méandre de Lantcheou fou, que se sont heurtés les Dounganes et les Chinois. Entre le King ho et le Weï ho, un massif, jadis connu sous le nom de Yo, fut, comme le Hoa chañ, l'un des « gardiens de l'Empire ».

Au nord-ouest de Lantcheou, entre des torrents du bassin de gauche du Hoang ho et des courants d'eau formant, sur le versant septentrional, le Heï ho, rivière qui finit dans la steppe mongole, on a donné le nom de Richthofen à l'une des six chaînes des Nan chañ ou « Monts du Sud » — dénomination banale qui se retrouve autre part en Chine. Au nord de cette rangée de Richthofen, qui a des cimes de 5 000 mètres, même, croit-on, d'au delà de 6 000, la crête parallèle des Loung chañ ou Loungtou chañ sépare la Chine, au midi, de la Mongolie au septentrion, et se prolonge par l'Ala chañ au-dessus du ^{p.228} pays des Ordos. Quelques cimes ont mérité le nom de Sioué chañ ou « Monts Neigeux » ; mais, dans l'ensemble, les montagnes qui s'élèvent au nord de la plaine du Weï ho sont d'une faible hauteur et dépassent seulement de quelques centaines de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mètres le niveau des basses vallées qui les entourent : on pourrait presque les traiter de collines.

Vers le milieu de la péninsule comprise entre le Weï ho et les deux longs trajets en sens contraire du fleuve avec courbure autour des Ordos, le pays montueux est brusquement limité par le désert des susdits Ordos, où la mer qui recouvrait la steppe des Mongols, le Gobi, a été remplacée par des sables, par des mares salines. La Grande Muraille se développe ici sur un demi-millier de kilomètres de longueur, en suivant la limite naturelle entre les deux régions si dissemblables, ici la Chine proprement dite, les torrents et rivières, les vallées verdoyantes, en Kansou, surtout en Chañsi, et là la grande steppe de la Mongolie, la platitude, les sablons, et quelques sources et ruisseaux pour la soif des oasis.

III. In chañ, Ala chañ, pays des Ordos.

[Fig. VII. Boucle du Hoang ho et Vallée du Weï ho.](#) @

Quel que soit le contraste naturel, l'« antinomie, profonde entre ces deux régions contiguës, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de distraire de la « Fleur du Milieu », de la Chine proprement dite, ce pays des Ordos entouré par la demi-boucle immense d'un des deux grands fleuves de l'Empire et de plus en plus envahi par les « fils de Han » partout où se trouve quelque lambeau de terre arrosable à ravir à la stérilité du désert.

Les arêtes de gneiss, çà et là revêtues de laves, qui limitent au nord de Peking l'ancienne mer intérieure de l'Asie centrale, le Han haï, devenu le plateau de Gobi, se continuent au sud-ouest,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sous divers noms chinois et mongols, et vont accompagner le Hoang ho dans la partie la plus septentrionale de son cours.

Cet ensemble de chaînons, désigné par l'appellation générale d'In chañ, se termine dans les déserts salins d'Ala chañ, au nord-ouest du grand coude du fleuve Jaune : les roches de granit, de gneiss, de porphyre y élèvent leurs crêtes de 2 000 à 2 700 mètres, et sur plusieurs d'entre elles on constate l'existence de surfaces polies et « moutonnées » qui témoigneraient du passage d'anciens glaciers.

Les monts In chañ se distinguent de la plupart de ceux de la Mongolie par l'abondance de leurs eaux et la richesse de ^{p.229} leur végétation. C'est parce que la mer Jaune, qui pénètre au loin dans les terres par le golfe de Petchili, envoie à l'In chañ une quantité suffisante de pluies pour lui donner une riche parure d'herbes, d'arbrisseaux et de grands arbres. Les prairies, d'un vert éclatant comme celles des Alpes, sont embellies au printemps par la broderie multicolore des fleurs ; des noisetiers, des églantiers, des pêcheurs sauvages, des épines-vinettes, des groseilliers et d'autres arbrisseaux croissent dans les terrains rocheux, tandis que, plus haut, là où il tombe plus d'eau du ciel, la zone forestière comprend des arbres de plus grande taille, le tremble, les bouleaux blanc et noir, l'érable, l'ormeau, l'aune, le sorbier, le prunier sauvage.

Dans son ensemble la flore de l'In chañ manifeste beaucoup d'analogie avec celle de la Sibérie, dont elle est séparée par l'ancienne méditerranée du Gobi ; mais la sève des plantes n'y est pas aussi riche et les forêts sont moins hautes et moins touffues, principalement sur le versant méridional. D'ailleurs, les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Chinois ont, en certains endroits, complètement déboisé les pentes : en de nombreuses vallées, on ne voit plus que des troncs épars et desséchés ; pour gagner des terrains à la culture, et aussi pour se chauffer au temps rigoureux, ils détruisent le pays lui-même, l'une de ces régions insuffisamment humides où la déforestation amène infailliblement la sécheresse et l'entière stérilité.

L'antilope parcourt en grands troupeaux les pâturages de l'Inchañ, principalement dans le voisinage des monastères bouddhiques, car les lamas mongols, aussi bien que ceux du Tibet, interdisent de verser le sang de ces animaux. Une espèce de mouton argali se mêle aussi, dans les montagnes de l'Inchañ, aux bandes des antilopes et parfois même aux troupeaux de bêtes domestiques : il serait probablement facile de l'appriivoiser, mais les Mongols ne voient encore en cet animal qu'un gibier de chasse. Les panthères et les tigres, disent les naturels, seraient aussi au nombre des bêtes sauvages qui vivent dans certaines vallées du pays.

Toutefois cette région montagneuse, barrière entre la Chine et la Mongolie, étant par excellence un pays de légendes et de récits fantastiques, les voyageurs doivent, en cette contrée plus que partout ailleurs, s'en tenir à leurs observations personnelles. Sur l'une des montagnes, disent les Mongols, se dresse un éléphant pétrifié ; un autre sommet est le trône de Djenghiz khan, et de vastes grottes y renferment des amas d'argent, que les génies permettent de voir par le guichet d'une porte magique, mais dont un héros pourra seul faire la conquête.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.230 Ainsi, l'In chañ, qui se prolonge à l'est dans le Petchili, commande au nord les origines d'affluents et sous-affluents de gauche du Hoang ho dans la province de Chañsi. Il se poursuit à l'ouest, sous des noms mongols tels que Khara Naryn oula, au-dessus de la grande courbure du Hoang ho, à son inflexion septentrionale, et domine ici au nord la plaine des Ordos, dominée elle-même à l'ouest par l'Ala chañ.

Près de la rive droite du Hoang ho, dans la partie de son cours où le fleuve coule du sud au nord, une chaîne de collines s'élève au-dessus des sables, et, grandissant peu à peu dans la direction du sud, finit par se hausser à la taille d'une vraie montagne. Cette chaîne est l'Arbouz ola, dont le plus haut sommet, dit la légende, servait d'enclume au forgeron de Djenghiz khan.

De l'autre côté du Fleuve Jaune, qui passe en cet endroit par une étroite cluse, l'Arbouz ola se continue par une autre rangée de montagnes plus élevée, l'Ala chañ, qui se prolonge vers le sud-ouest, en dominant les plaines par des escarpements abrupts. La chaîne de l'Ala chañ est un rempart étroit, de hauteur uniforme et n'atteignant point la limite des neiges persistantes : ses deux plus hauts sommets, le Dzoumbour et le Bougoutou, s'élèvent respectivement à 3 000 et à 3 300 mètres.

Au nord comme au midi, cette croupe, jadis massif insulaire au milieu de la méditerranée mongole, se termine dans les sables et ne leur envoie que de bien faibles ruisseaux pour entourer sa base d'une étroite lisière d'oasis et de pâturages. Sa flore est très pauvre à cause du manque d'eau ; cependant des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

forêts de pins, de sapins, de saules et de trembles se montrent sur les hautes pentes, et le daim musqué, le bouquetin des montagnes, surtout le cerf, y vivent en bandes nombreuses. Des sommets de l'Ala chañ, la vue s'étend sur un espace immense, d'un côté sur la vallée du Hoang ho, avec ses villes, ses cultures, ses eaux éclatantes ; de l'autre sur le désert sans bornes.

Donc, au sud du prolongement occidental de l'In chañ, à l'est de l'Ala chañ, dans la boucle du Hoang ho s'étend ce fragment de Mongolie, plus ou moins colonisé par la Chine, qui se nomme le pays des Ordos.

Par la nature, l'aspect de son sol, aussi bien que par ses populations, le plateau des Ordos appartient à la même région naturelle que le Gobi, quoiqu'il en soit séparé par la large vallée du Fleuve Jaune, avec ses campagnes fertiles et ses villes ^{p.231} peuplées de Chinois. C'est ainsi qu'en Sibérie la zone des steppes de Minousinsk se complète çà et là par d'autres plaines situées sur la rive droite du Yeniseï, et qu'en France les landes de Gascogne se continuent dans la Saintonge, au nord de l'estuaire de la Gironde, par les dunes d'Arvert, avec leurs pins, leurs joncs et leurs bruyères.

Le plateau des Ordos ou des Ortous, à la chinoise le Hontao, paraît avoir une altitude moyenne de 1 000 mètres. C'est un quadrilatère de 100 000 kilomètres carrés, sinon de 120 000, limité au sud par l'arête des montagnes dont le versant méridional appartient à la Chine proprement dite, à l'ouest par le Hoang ho coulant de sud à nord, au septentrion par le même Hoang ho à partir de la Grande Muraille ou, plus véridiquement,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

par un ancien cours du fleuve, à dix-huit ou vingt lieues au nord du cours actuel d'ouest en est, et enfin à l'est par le Hoang ho trois fois nommé jusqu'à la rencontre de cette même Grande Muraille : ainsi entouré sur trois de ses quatre côtés par un vaste cours d'eau, il mérite le nom de presqu'île, sous lequel on le désigne souvent. Il repose sur une couche profonde de loess ou terre jaune, mais sa surface consiste surtout en dunes.

Ses rares, ses très rares habitants lui donnent le nom de Boro-Tokaï, « prairie grise », pour le distinguer des « prairies vertes » qui occupent le fond des vallées. Presque partout le sol, beaucoup plus sec que celui des plateaux du nord, dans la Mongolie proprement dite, est sablonneux ou argileux, imprégné de sel et tout à fait impropre à la culture ; d'où un autre nom ou surnom : désert des Ordos.

Immédiatement au sud de la vallée du Hoang ho, une haute falaise argileuse, de 15 à 30 mètres de hauteur, qui fut sans doute une berge du fleuve, indique le commencement du désert : on entre dans les sables du Kouzouptchi ou « Collier », ainsi nommé des dunes qui de loin semblent se suivre en effet comme une rangée de perles n'ayant pas moins de 300 kilomètres de longueur. Ces monticules, très rapprochés les uns des autres, ou mieux soudés à leur base à une distance d'environ 2 mètres, n'ont pour la plupart qu'une faible élévation, de 12 à 15 mètres ; quelques-uns seulement dominant d'une trentaine de mètres l'étendue des sables. Tous sont uniformément de couleur jaunâtre ; si ce n'est en quelques rares oasis, on ne voit partout que ce sable sous le bleu pâle du ciel : pas une plante, pas un animal ne se montre dans l'espace, excepté

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

des lézards gris ou jaunes comme le sable et se distinguant à peine du sol, tout rayé de leurs légères traces.

A peu près au milieu de ce Boro-Tokaï, le marécage du ^{p.232} Dabsoun nor est un immense réservoir de sel gemme mélangé d'efflorescences nitreuses, et tout entouré de monticules qui ressemblent à des boursouflures du terrain ; en beaucoup d'endroits le sol est trompeur, et ceux qui s'aventurent sur les croûtes salines risquent de s'enliser dans les vases cachées, comme dans tel chott, telle sebkha des Sahariens.

De même que dans les déserts de la Kachgarie, les voyageurs disent entendre des voix au milieu de ces effrayantes solitudes ; ce sont les cris des Chinois qu'y fit égorger Djenghiz khan dans une bataille et qui implorèrent ou maudirent les passants. Parfois le vent, dit une autre légende, enlève le sable qui recouvre des vases d'argent ; mais les voyageurs se gardent bien d'y toucher, de peur que ce sacrilège ne leur coûte la vie. D'après d'autres récits, — car l'imagination des « bollandistes » du désert des Ordos n'est jamais lasse, — ces dunes seraient le reste d'un rempart de sable que Djenghiz khan, auquel la « science » populaire attribue tout dans le pays, éleva pour détourner le cours du Fleuve Jaune.

Enfin, c'est dans ce même territoire des Ordos que serait mort le conquérant ; ses restes sont enfermés, dit-on, en deux cercueils, l'un d'argent, l'autre de bois, placés sous une tente de soie jaune, et les membres de sa famille sont ensevelis à 10 kilomètres autour de lui, comme pour lui rendre hommage à distance respectueuse : tous les ans on offre encore huit

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

moutons et un cheval pour apaiser les mânes du « Souverain Suprême ».

Au delà du Fleuve Jaune, les sables des Ordos se prolongent à l'ouest par une région déserte encore plus désolée, plus dépourvue de végétation. Ce golfe méridional de la « Mer desséchée » est une des parties du Gobi les plus redoutées des voyageurs, à cause du manque d'eau et de pâturages et des tourbillons de sable qu'y soulèvent les tempêtes. De l'espèce de détroit qui s'ouvre entre les promontoires méridionaux de l'In Chañ et l'extrémité septentrionale de l'Ala chañ, ce désert de Trans-Ordos s'étend sans interruption jusqu'à la rivière d'As-zind et aux steppes du Kansou mongol. Sur cet espace de plus de 500 kilomètres de largeur, ne se voient que des sables, des étendues de graviers dans le voisinage des montagnes, et des argiles salines où croissent les broussailles cassantes du saksaoul, comme dans le Turkestan russe, et les tiges épineuses du soukhir (*agriophyllum gobicum*) portant de petites graines dont les Mongols font une sorte de farine ; la plupart de ces plantes s'élèvent sur des buttes provenant de ce que le vent a ^{p.233} balayé le sable autour des racines et les a fait, pour ainsi dire, surgir du sol.

La cavité la plus profonde de tout le désert de Trans-Ordos, à 940 mètres d'altitude, est occupée par le lac salé de Djarataï-dabasou, qu'entourent de toutes parts, jusqu'à plus de 50 kilomètres de distance, des couches salines ayant d'un à deux mètres d'épaisseur. La dalle cristalline est en certains endroits d'une telle pureté qu'elle ressemble à une nappe d'eau : des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

cygnes s'y trompent parfois et s'abattent en bandes sur cette eau imaginaire, d'où ils s'envolent aussitôt en poussant des cris de colère.

IV. La Grande Muraille.

@

Ainsi le pays des Ordos, où le Hoang ho se promène en demi-cercle pendant 200 kilomètres, est séparé de la Chine essentielle par la Grande Muraille.

Ce mur extraordinaire eut pour fonction de séparer les Chinois des Mongols et des Mandchoux, car il se prolonge du côté de l'Orient jusqu'au golfe de Liaotoung, c'est-à dire jusqu'à l'extrémité septentrionale de la mer Jaune.

Le Wen li tchang tching ou « le Grand mur de Dix mille li », — car tel est le nom que lui donnent ordinairement les Chinois, — n'a pas cet énorme développement de 5 000 kilomètres, qui aurait égalé la huitième partie de la circonférence terrestre ; mais sa longueur totale est de plus de 3 300 kilomètres en comptant toutes les sinuosités du rempart et les murs doubles et triples construits en différents endroits, considérés comme les plus vulnérables, notamment au nord des provinces de Petchili et de Chañsi.

En donnant à la muraille une hauteur moyenne de 8 mètres seulement, sur une largeur de 6 mètres, on voit que ce prodigieux travail représente un massif de maçonnerie d'environ 160 millions de mètres cubes : on comprend donc que la Grande Muraille soit toujours citée, à côté du Grand Canal, comme une

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

des œuvres les plus extraordinaires créées par le travail de l'homme.

Oubliant que les nations, même les plus entichées de leur « civilisation », n'ont pas encore cessé de construire des forteresses et des murs de défense, des écrivains ont comparé cette « merveille du monde » aux pyramides d'Égypte, pour n'y voir qu'une construction fastueuse et sans utilité pratique. ^{p.234} C'est une erreur : plus qu'inutile aujourd'hui, elle eut sa grande utilité.

Sans doute, quand, il y a vingt et un siècles, l'empereur Chi Hoangti envoya des millions d'ouvriers sur la frontière mongole pour leur faire dresser le mur des Dix mille li, des centaines de milliers d'individus périrent à la tâche ; mais leur œuvre eut certainement une grande importance au point de vue militaire, et, pendant des siècles, les Hioung nou, ancêtres des Mongols, durent arrêter leurs expéditions de guerre au pied de la muraille qui limite leur territoire. Les sentinelles des tours élevées de distance en distance sur la muraille, signalaient de loin l'approche des cavaliers ennemis, et tous les passages naturels étaient gardés par des camps. Chaque porte avait sa garnison, et dans le voisinage de chacune se bâtissait bientôt une ville qui servait de marché aux populations limitrophes et leur traçait ainsi d'avance le chemin qu'elles avaient à suivre dans leurs étapes.

Ainsi tranquilles derrière leur rempart, les Chinois purent donner une plus grande cohésion à leur unité nationale et con-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

centrer leurs forces pour entrer désormais en relations suivies avec le monde extérieur par delà le Thian chañ et les Pamir.

Lorsque le mur des Dix mille li, définitivement forcé par Djenghiz khan, eut perdu toute valeur stratégique, il n'avait pas moins protégé l'Empire pendant quatorze siècles.

Telle qu'elle existe actuellement, la Grande Muraille appartient à diverses époques. Sous le climat extrême de la Mongolie où les grandes chaleurs succèdent brusquement aux gelées, il suffit d'un petit nombre d'années pour émietter la plupart des constructions ordinaires. Il est même douteux qu'une partie quelconque de la Grande Muraille date de l'époque de Chi Hoangti, quoique, d'après les chroniques, il eût prononcé la peine de mort contre tout ouvrier qui aurait pu oublier dans la maçonnerie une fissure assez large pour laisser passer la pointe d'un clou.

En réalité, presque toute la partie orientale de la Muraille. de la presqu'île des Ordos à la mer Jaune, fut construite au V^e siècle de l'ère vulgaire ; et sous la dynastie des Ming, au XV^e et au XVI^e siècle, le double rempart qui défend au nord-ouest la plaine de Peking fut rebâti deux fois : aucune des parties de l'enceinte qui ont une valeur architecturale par la régularité de leurs assises de briques et la beauté de leurs revêtements de granit ne date d'une époque antérieure au XIV^e siècle. Suivant les changements de règne, les caprices des gouverneurs et les vicissitudes des guerres de p.²³⁵ frontière, le tracé du rempart était modifié ; telle partie de l'enceinte était abandonnée et telle autre était consolidée.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

C'est ainsi que s'explique la grande différence des constructions sur le parcours de la Grande Muraille. Tandis qu'au nord de Peking elle est encore en état parfait de conservation, elle n'est, en mainte région de l'ouest, sur les limites du Gobi, qu'un simple rempart d'argile, et même on n'en voit plus un vestige sur des espaces considérables : des portes qui s'élèvent dans le désert çà et là y sont les seuls débris de l'ancien mur de défense.

Cependant, même à une très grande distance de la capitale, les bâtisseurs ont élevé leurs lignes de fortifications, jusque sur les crêtes des montagnes, à 2 000 mètres d'altitude, et ne se sont pas même arrêtés devant les précipices : le mur franchit ou contourne tous les obstacles sans laisser à l'ennemi un sentier de chèvres.

On n'ignore pas qu'au nord de la Mongolie, dans la région transbaïkalienne, d'autres murs, attribués par la légende à Djenghiz khan, rappellent aussi des luttes séculaires entre des populations d'agriculteurs et leurs voisins nomades.

V. Monts du Chañsi : Outaï.

@

Les arêtes de montagnes qui dominent au sud la steppe des Ordos se continuent dans le Chañsi, à l'orient du Hoang ho, interrompues seulement par les cluses dans lesquelles se resserrent les eaux du fleuve.

Dans cette portion de leur parcours, les « Montagnes Occidentales », car tel est le sens du nom chinois de la province du Chañsi, maintiennent une direction parfaitement régulière du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sud-ouest au nord-est. La contrée tout entière a la forme d'un gigantesque escalier s'élevant des plaines basses du Honan aux terrasses de la Mongolie, mais chaque degré est bordé d'une longue saillie. Ainsi se forment des bassins longitudinaux et parallèles, dans lesquels serpentent les eaux jusqu'à ce qu'elles trouvent une brèche pour descendre dans la plaine.

On compte huit de ces bassins s'étageant successivement du sud-est au nord-ouest, à partir du Takang chañ, chaîne haute de 1 000 à 1 500 mètres, qui commande la grande plaine chinoise.

Ce premier degré et ceux qui le suivent tout d'abord sont des montagnes basses, mais à mesure qu'on se rapproche de la Mongolie, il faut traverser des montagnes plus hautes et l'une p.236 des saillies reçoit même assez de neige pour être appelée Sioué chañ : c'est la Sierra Nevada du Chañsi. Vers l'extrémité nord-orientale de cette chaîne neigeuse, qui porte différents noms, se dressent plusieurs montagnes vénérées, et parmi elles un massif très fréquenté des bouddhistes : l'Outaï.

L'Outaï chañ ou « les Cinq pics, les Cinq piliers », atteint, au plus élevé de ses sommets, 3 491 mètres, un peu plus que la Pyrénée suprême. A 275 kilomètres seulement en ligne droite à l'ouest-sud-ouest de Peking, à 360 de la plage du golfe de Petchili, ce mont domine de près la grande plaine de la Chine septentrionale, et de très loin on le voit, superbe, drapé de neiges cinq mois durant sur ses pentes moyennes, et pendant dix à onze mois sur les cimes supérieures.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Montagne très agricole, très peuplée sur ses versants inférieurs, avec belles prairies, beaux noyers, beaux conifères, c'est en haut, sur ses terrasses, une sorte de « saint des saints » où les pèlerins viennent faire leurs dévotions par des chemins d'ascension, à cent, peut-être cent cinquante pagodes, chapelles, sanctuaires ; et il y en avait jadis le double : les Chinois disent trois cent soixante.

Chinois ou Mongols de la confession bouddhiste ont mis leur espoir en cette montagne sacrée. D'après les Mongols, qui y viennent en nombre éminent (l'Outaï chañ s'élève à cinquante lieues seulement de la Mongolie), ce sol vénérable est le meilleur qui se puisse trouver pour une bonne sépulture : ceux qui ont la faveur d'y être enterrés auront certainement une heureuse transmigration, et les fleurs qui naissent sur ces pentes, principalement sur le Pic du Sud ou Nanting, la « Montagne Brodée », ont des vertus curatives particulières bien connues des fidèles sans nombre qu'elles ont guéris.

Par les plus mauvais temps de froid comme de tempête, des fanatiques font l'ascension de l'Outaï en s'infligeant les plus rigoureuses pénitences, jusqu'à un cirque de 2 000 mètres à peu près d'altitude, où s'élèvent les cinq principaux sanctuaires, « riches couvents sur une colline dont tous les flancs sont couverts de maisonnettes et de jardins... Au sommet de cette colline le plus grand, le plus riche de ces monastères appartient aux lamas mongols ; au-dessous le « temple cuivré » est en effet construit de plaques de cuivre ; « son toit, ses balcons, ses portes, ses statues sont également en cuivre » ; c'est une propriété des lamas chinois.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Depuis quatre siècles, plus ou moins, que les empereurs ont cessé de venir passer en été quelques semaines dans leur palais de l'Outaï chañ et d'accabler de leurs dons pieux les ^{p.236} moines qui y vivent de leurs autels, les pèlerins ont notablement diminué : sans doute aussi la foi baisse.

Du haut des moutiers bouddhistes de l'Outaï on aperçoit au nord la cime aplatie du Heng chañ, l'un des « gardiens » de l'Empire chinois. Les sacrifices traditionnels y sont encore offerts, mais les « enfants de Han » n'ont pas la ferveur de leurs sujets nomades, les Mongols, et leur sanctuaire n'est pas aussi fréquenté, tant s'en faut, que ceux de la Montagne des Cinq piliers.

@

CHAPITRE CINQUIÈME

LA TERRE JAUNE

I. [Le hoang tou](#). — II. [Ses érosions grandioses](#).
III. [Sa fécondité](#). — IV. [Ses richesses minières](#).

I. Le hoang tou.

@

p.238 A l'exception des pays de hautes montagnes et des plaines alluviales, presque tout le bassin du Hoang ho est recouvert de *hoang tou*, c'est-à-dire de « terre jaune ».

Les provinces de Petchili, de Chañsi, de Kansou, une moitié du Chensi, la partie septentrionale du Honan, de vastes étendues du Chañtong sont revêtues de ces dépôts, au-dessus desquels s'élèvent les sommets des montagnes, comme des îles au milieu de la grande mer.

Ces terrains occupent un espace supérieur à la France entière.

Ils s'étendent par lambeaux jusqu'aux bords du Yangtze kiang, et du côté de l'ouest ils vont s'appuyer aux plateaux tibétains. Dans ces contrées, tout est jaune, collines, routes et champs, les maisons bâties en terre, les ruisseaux et les torrents chargés d'alluvions ; la végétation même se déguise sous un voile de poussière jaune, et le moindre vent soulève des nuées de fine argile dans l'air, qui parfois en devient presque irrespirable.

Ce sont ces étendues qui ont valu à l'empereur de Chine son nom de Hoang ti, c'est-à-dire « Seigneur Jaune », synonyme de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« Maître de la Terre ». Les terrains jaunâtres du Royaume du Milieu, patrie des populations agricoles chez lesquelles s'est développée la civilisation chinoise, devaient ^{p.239} paraître à leurs premiers occupants comme le sol par excellence, et leur couleur devint le symbole de la Terre dans son entier.

D'après l'hypothèse de Richthofen, le hoang tou, désigné par lui sous le nom allemand de *læss*, comme les formations analogues des bords du Danube et du Rhin, ne serait autre chose qu'un amas de poussière accumulé pendant des siècles par les vents du nord : d'année en année, pendant le cours des âges, les couches d'argile s'accroissaient, mais non assez rapidement pour étouffer la végétation ou pour empêcher le développement de la vie animale ; les débris de plantes, les coquillages terrestres, les restes d'animaux, s'agglutinaient avec la nouvelle terre dans une masse compacte, tandis qu'à la surface se reformait sans cesse le tapis végétal, arrosé dans tous les sens par les canaux que creusent les agriculteurs chinois : ainsi montait et s'épaississait incessamment le précieux humus né de la coalescence des grains de poussière.

En tout cas, il est certain que le hoang tou n'est pas d'origine glaciaire, puisque, au lieu d'être simplement entassé comme les argiles morainiques, il est, du haut en bas, percé de trous verticaux et diversement ramifiés : ce sont les espaces laissés vides par les radicelles des plantes que la poussière a graduellement recouvertes. Le hoang tou n'est pas déposé en couches semblables aux alluvions qu'apportent les fleuves ou les torrents ; il ne contient pas non plus de fossiles marins

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

témoignant d'une immersion de la contrée par l'Océan. On reconnaît en beaucoup d'endroits que les amas de « terre jaune » ont été repris et remaniés par les eaux dans les bassins fermés des lacs ; ils y forment des strates bien différentes des couches primitives par leur aspect et leurs fossiles.

La « terre jaune » n'est donc pas d'origine marine, ni lacustre, ni glaciaire : ce qui augmente les probabilités de la théorie de Richthofen.

II. Ses érosions grandioses.

@

Sur les plateaux entourés de rebords montagneux qui ne permettent pas l'écoulement des eaux, la « terre jaune » s'étend en une couche uniforme et d'épaisseur inconnue, mais partout où quelque brèche de l'enceinte a laissé s'accomplir le travail d'érosion, d'énormes ravins souvent très creux, aux parois perpendiculaires, s'ouvrent dans la masse argileuse.

p.240 L'eau, qui descend rapidement dans les innombrables vides laissés par les racines, désagrège peu à peu la terre et la divise en pans verticaux. Les plus exposés à l'action des intempéries s'écroulent en bloc et c'est ainsi que se forment des falaises découpées dans tous les sens, suivant les inégalités de la surface : il en résulte un labyrinthe de défilés ouverts dans les profondeurs du sol entre les hautes falaises terreuses à parois perpendiculaires.

Les plateaux du nord sont entamés de plus en plus par l'érosion ; les ravins déjà formés prolongent chaque année leur fissure d'origine et s'élargissent à leur issue vers la plaine : de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'ancienne couche horizontale, il ne reste en maints endroits que de simples terrasses, des sommets de promontoires et de bastions.

Parfois l'érosion se fait dans les profondeurs mêmes du sol, par l'effet de la percolation graduelle ; des galeries souterraines se forment par effondrement, et tout à coup les couches supérieures s'écroulent en laissant des ouvertures semblables à des puits. Ailleurs les pans de terre tombent de chaque côté d'un plateau, de manière à ne laisser que des murs se dressant entre deux abîmes ; ces murs même cèdent çà et là, et bientôt il n'en restera plus que des fragments isolés, ruines plus que cyclopéennes, pareilles de loin aux forteresses féodales de l'Occident.

Il se pourrait bien que nulle part au monde l'érosion n'ait taillé des sites aussi fantastiques que dans les régions où la terre jaune a pris la forme de monuments superposés comme les tours d'une gigantesque Babel. A première vue, on pourrait croire que toutes ces terrasses en retrait sont autant de plans de stratification, semblables à ceux que forment les eaux dans les roches qu'elles déposent ; mais, en ces endroits, la terre jaune a gardé sa texture ordinaire, et les plans de séparation sont marqués, soit par des concrétions calcaires, soit par des coquillages terrestres ou de légères couches de débris qui ont recouvert la plaine poudreuse à diverses époques.

L'épaisseur totale du hoang tou, révélée par l'érosion des bords, atteint au moins 600 mètres en quelques parties de la Chine ; on voit combien peu l'argile manque au Fleuve Jaune

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pour en former les terres nouvelles qu'il va déposer dans les plaines basses et dans la mer.

En maint district du pays de la Terre Jaune, tous les habitants de la contrée vivent dans l'intérieur du sol. La masse argileuse, assez solide pour ne pas s'effondrer sur la tête de ^{p.241} ceux qui s'y abritent, est évidée en d'innombrables galeries ; même les édifices publics et les auberges des villages souterrains sont creusés dans le hoang tou. Presque partout des ouvertures pratiquées dans la paroi jaunâtre indiquent l'existence de colonies d'hommes et d'animaux domestiques dans les cavernes de l'argile. De riches troglodytes prennent soin d'orner les façades de leurs demeures : colonnades, toitures avancées, balcons, kiosques, se succèdent de degré en degré sur l'escalier naturel. Ça et là un bloc complètement isolé se dresse comme une tour entre des ravins d'érosion : c'est au sommet de ces prismes que les indigènes ont bâti les temples fortifiés, dans lesquels ils se réfugient en temps de guerre civile, au moyen d'escaliers pratiqués à l'intérieur du massif. En creusant la terre pour leurs passages et leurs demeures, les indigènes rencontrent souvent des os de mammoths ou d'autres grands animaux, qu'ils disent avoir appartenu au Dragon terrestre, et qu'ils se hâtent de réduire en poudre, en panacée, peut-on dire, puisqu'ils en usent comme de médicament contre toutes les maladies.

Que de fins atomes de poussière flottant dans l'air, puis se posant sur le sol aient couvert en Chine un espace supérieur à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

toute la France, il y a là de quoi confondre l'imagination, mais en y réfléchissant bien il suffit de la durée pour expliquer la masse.

En supposant au lœss, comme le fait Obrutchef, une puissance moyenne de 400 mètres, et en admettant qu'il se dépose chaque année, d'un bout à l'autre de la terre jaune, une couche d'un millimètre seulement d'épaisseur, quatre cent mille ans ont suffi pour plaquer le hoang tou sur la Chine ; et si l'on suppose 1 centimètre à la couche annuelle de poudre impalpable, il n'en a fallu que quarante mille. Mais il vaut mieux se borner à un millimètre dans les douze mois, « quand on considère combien l'air de ces pays est pur, transparent, même par les grands vents, donc avec peu de poussière en suspension ». D'où, comme conclusion ceci, que puisque l'application du lœss sur le territoire n'a pu commencer qu'avec des conditions climatiques pareilles ou analogues à celles du temps présent, l'Asie centrale est depuis bien des millénaires soumise au climat actuel, avec aggravation graduelle de la sécheresse, et que par conséquent c'est depuis un temps très ancien qu'elle est entrée dans la période de la Steppe et du Désert.

Quelques-unes de ses régions offrent dans leur aspect un singulier contraste suivant le point de vue auquel se place le spectateur. D'en bas, on ne voit que les parois jaunâtres ; mais ^{p.242} que l'on monte de degré en degré jusqu'à l'étage supérieur. et l'on n'aura plus sous les yeux que des gradins de verdure. C'est afin de ne pas se priver des terrains précieux de la surface, que le sage paysan chinois a pris le parti de se creuser une habitation à l'intérieur ; d'ordinaire, il réside avec sa famille

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

au-dessous de ses propres champs : il n'a qu'à monter quelques marches pour être en plein air.

III. Sa fécondité.

@

La « terre jaune » est le sol le plus fécond que possèdent les agriculteurs chinois ; elle est même beaucoup plus fertile que les terres d'alluvion, puisque celles-ci finissent par s'épuiser et qu'il faut en renouveler la force par les engrais, tandis que le hoang tou produit des moissons tous les ans, et depuis des siècles, sans qu'il soit nécessaire de recourir au fumier.

Ainsi, par exemple, les terrasses des environs de Singan fou, dont les annales célébraient déjà la fertilité il y a quatre mille années, ont gardé leur vigueur productive, et, pourvu que les pluies tombent en quantité suffisante, les récoltes y sont toujours admirables.

C'est parce que cet heureux composé renferme tous les éléments nutritifs des plantes : grâce à sa porosité, qui laisse descendre jusqu'à une grande profondeur l'humidité dans le sol et lui permet de remonter par capillarité, chargée de substances chimiques en solution, les végétaux reçoivent constamment leur alimentation normale. La « terre jaune » sert même d'engrais aux champs qui en sont dépourvus ; on l'abat des parois en pans épais dont les débris sont reportés sur les cultures voisines.

Mais d'ordinaire la limite même du hoang tou est aussi celle du territoire agricole, et, d'autre part, le cultivateur utilise partout ce terrain, même à des altitudes relativement considérables. Tandis que sous le doux climat de la Chine

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

méridionale on ne voit que rarement des campagnes labourées à plus de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, les champs de céréales s'élèvent de terrasse en terrasse jusqu'à 2 000 mètres sous le ciel inclément du haut Chañsi, et même çà et là en des endroits abrités, des lopins de « terre jaune » cultivés en plateau, sur versant, jusqu'à 2 400 mètres.

Les Chinois ont fait preuve d'une grande habileté pour triompher des obstacles que les parois verticales de la « terre jaune » opposaient aux communications : pour passer d'un p.243 bassin dans un autre, il leur faut utiliser d'étroites fissures, tailler des tranchées profondes, déplacer même complètement la route, quand de nouveaux ravins se sont formés. Quelques-uns des chemins les plus fréquentés ne suivent pas les angles brusques des crevasses et ne montent pas sur les plateaux intermédiaires ; ils sont creusés en tranchées dont la profondeur varie de 10 à 30 mètres et même davantage ; l'ensemble de ces déblais représente un travail gigantesque, au moins aussi considérable que l'immense labeur occasionné par la construction de la Grande Muraille ou le creusement de la « rivière des Transports ».

Encaissées entre des parois verticales, au-dessus desquelles le ciel poudreux apparaît comme une bande jaunâtre, ces routes se prolongent sur des centaines de kilomètres comme des fosses dans l'intérieur du sol. Grandes de 2 à 3 mètres au plus, elles ne donnent passage qu'à un seul véhicule à la fois : les voituriers qui s'y engagent poussent de longs cris d'appel, pour avertir les voyageurs qui marchent en sens contraire d'avoir à se garer dans les coins d'évitement. Pendant les saisons de sécheresse,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les roues des véhicules s'enfoncent dans la poussière « comme dans l'eau » ; après les pluies, elles s'embourbent dans la vase ; le chemin n'est plus qu'une fondrière où piétons et chevaux risquent de s'engloutir ; le sol battu des routes, ayant perdu sa porosité naturelle, ne laisse plus pénétrer l'eau dans les profondeurs, et pendant des mois entiers les ornières restent pleines de boue. Malgré toutes les difficultés que présentent ces routes, il est impossible de les éviter en s'engageant à droite ou à gauche dans le labyrinthe des ravins.

De là l'importance stratégique des chemins dans ce pays ; il suffit en quelques districts de garder un défilé pour rendre les communications de versant à versant complètement impossibles à toute force ennemie. Mais lorsque des groupes de révoltés ou de brigands se sont établis dans un dédale de ravins dont ils connaissent les issues, il est extrêmement difficile de les réduire. Dans l'histoire de la Chine, un grand nombre de faits ne peuvent s'expliquer que par la formation particulière de la « terre jaune ».

Difficulté, souvent presque impossibilité des communications, ce n'est pas le seul désavantage du hoang tou, il en connaît un autre, qui est l'origine des plus grands désastres : de fréquentes sécheresses y sévissent, causées d'abord par la siccité des vents de l'Asie centrale, puis par la nature éminemment poreuse du sol qui ne peut garder assez longtemps la pluie pour s'en empreindre. Or, ici la sécheresse veut dire la famine, ^{p.244} les maladies, le typhus, l'émigration : tel canton très peuplé se trouve presque vide quelques années après.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il faut compter aussi avec la progression lente, mais incessante, des sables du Désert : toutefois la dune est un ennemi dont ont raison l'industrie et la patience de l'homme.

IV. Ses richesses minières.

@

Cette terre jaune si riche par son sol, accidents de la sécheresse à part et les années impluvieuses non comprises, l'est peut-être encore plus par les réserves de son sous-sol : car ses monts aux pentes recouvertes par les masses argileuses du hoang tou sont parmi les plus riches du monde en dépôts de charbon fossile.

On y trouve la houille grasse ou l'anhracite dans toute : les provinces que parcourent des affluents du Fleuve Jaune, dans le Petchili, le Chañtoug, le Chañsi, le Chensi, le Kansou, le Honan, et quelques-uns des gisements sont placés au bord des rivières, de la manière la plus favorable pour que les produits puissent en être expédiés vers les ports du littoral par le Hoang ho ou par les ramifications du Grand Canal. Les bassins d'anhracite du Honan comprendraient d'après Richthofen une superficie de plus de 53 000 kilomètres carrés, et il y aurait, d'après le même géologue, 1 236 milliards de tonnes de houille dans le Chañsi, en un bassin de 90 000 kilomètres carrés, « de quoi suffire à la consommation du Globe pendant deux mille ans ». Et le fer, le pétrole, le sel et presque tous les métaux abondent. Le Chañsi constitue probablement le bassin houiller et ferrugineux le plus riche du monde entier. Le bassin anhracifère de cette province,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sur les premières assises orientales du plateau présenterait un espace de 36 000 kilomètres carrés, sans une interruption.

Ainsi donc, pays agricole par excellence, le bassin du Hoang ho promet de devenir aussi l'une des régions industrielles par excellence, grâce à ses amas de combustible, auprès desquels les houillères de la Grande-Bretagne sont un petit « pilot sans importance ».

Comme climat, ou mieux comme climats, comme produits, il se rapporte assez bien au Petchili, sauf les différences locales résultant de l'altitude, de l'exposition, de la nature des terrains, du plus ou moins grand éloignement de la mer ou rapprochement de l'Asie centrale.

Comme race d'hommes : des Chinois, sinon tous de race ^{p.245} authentique. au moins de langue ; des Mongols dans le pays des Ordos, et Tibétains aux origines du fleuve.

De toutes les parties du Royaume du Milieu, les provinces du Hoang ho sont celles dont il serait le plus téméraire de vouloir indiquer la population probable, puisque ces contrées, où prit naissance l'insurrection mahométane, ont été plus ravagées que les autres par la guerre civile, et que les désastres naturels, inondations et sécheresses, se sont ajoutés aux crimes des hommes, affamant les malheureux que les massacres avaient épargnés. On sait toutefois que les travaux de colonisation ont reconquis une grande partie de la région dévastée ; tous les voyageurs disent que les cités et les villages se reconstruisent et se repeuplent ; même, grâce à l'introduction de la pomme de terre, de hautes vallées qui n'avaient jamais eu d'habitants, reçoivent maintenant des colonies nombreuses.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Si l'accroissement de la population continue comme ci-devant et présentement, tous les vides seront comblés en quelques décades, et plus de quatre-vingts millions d'hommes vivront dans le bassin du Hoang ho, aussi pressés qu'ils l'étaient au milieu du dernier siècle, avant les guerres civiles et la rupture des digues de Kaïfoung fou.

@

CHAPITRE SIXIÈME

VILLES ET LIEUX REMARQUABLES

I. [Dans le Kansou et le pays des Ordos ; dans le Sintsiang.](#) — II. [Dans le Chensi : Singan fou.](#) III. [Dans le Chañsi.](#) — IV. [Dans le Honan.](#)

I. Dans le Kansou et le pays des Ordos ; dans le Sintsiang.

[Fig. VII. Boucle du Hoang ho et Vallée du Weï ho](#) @

p.246 Kansou, ces deux monosyllabes signifient, nous dit-on, « le Respect volontaire » ; mais le nom de la province est aussi considéré comme provenant de la juxtaposition de la première syllabe du nom de deux villes : Kantcheou et Soutcheou.

On estime à 325 000 kilomètres carrés la superficie du Kansou, province frontière bornée au nord par la Mongolie, à l'est par le Tibet, au sud par le Setchouen, à l'ouest par le Chensi, province dont il n'est qu'un antique démembrement. C'est un peu plus que l'aire du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, un peu plus du douzième de la Chine proprement dite.

Là-dessus vivaient dix millions d'hommes, soit 30 ou 31 personnes au kilomètre carré, tandis qu'il s'y trouvait, à ce qu'on prétend, à peu près le double de population, donc 20 millions d'habitants, de 61 à 62 individus par cent hectares, avant la révolte des Musulmans Dounganes, qui ne dura pas moins d'une quinzaine d'années.

Cette guerre civile ne fut point une « guerre en dentelles », une fronde, mais on ne peut croire qu'elle ait consommé dix

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

millions d'hommes ; même avec les famines et épidémies consécutives : quels qu'aient été ses ravages, les Mahométans sont encore nombreux dans le Kansou. D'après Bonin, ce sont eux ^{p.247} qui ont introduit dans le pays l'industrie des tapis aux vives couleurs et celle de la distillation du vin de roses.

La province ajuste deux régions bien différentes : l'est, le sud, le centre du pays, ensemble qui a vaguement la forme d'un cœur, composent le Kansou chinois, qui comprend les neuf dixièmes de la population ; restent environ un million d'hommes pour le Kansou mongol, ainsi nommé par opposition au Kansou chinois.

Ce Kansou mongol accolé au Kansou chinois occupe le nord-ouest de la province, sur une longueur d'un peu plus de 500 kilomètres, avec largeurs de 120 à près de 250, entre les sables de la Mongolie à l'est, au nord, et les monts, plateaux et lacs du Tibet à l'ouest et au sud.

Lorsque, sur la route de Lantcheou à Liangtcheou, on arrive au col d'Ousou, qui s'ouvre par 3 073 mètres environ d'altitude, dans les Montagnes Neigeuses (Nan chañ) ou chaîne de Richthofen, on reconnaît aussitôt qu'on est arrivé à la limite de deux régions naturelles : au sud et à l'est, le Kansou chinois, c'est encore et c'est toujours la Chine, ses riches vallées, ses eaux abondantes, ses « fils de Han » ; au nord et à l'ouest, les cieux stériles, la terre aussi, et au lieu de l'humus nourricier la steppe et le désert ; mais pas absolument l'un ou l'autre, car ce n'est qu'au bout de cet appendice de la province qu'on entre dans le désert essentiel de l'Asie Centrale.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ici, du double flanc des Montagnes Neigeuses descendent des torrents intarissables qui déterminent, sur ces 500 kilomètres de longueur, un isthme de terres cultivables qui n'a jamais moins de 50 kilomètres de large. C'est donc théoriquement, non pas absolument, qu'on quitte la Chine chinoise au défilé qui met en communication les deux Kansou, à côté des débris de ce que fut le rempart de briques et d'argile dit « la Grande Muraille ».

Les Nan chañ ont à leurs créneaux des neiges éternelles.

Ces neiges seraient là de bien moindre étendue, voire peut-être absentes, malgré les cinq et six mille mètres d'altitude des crêtes de cette rangée, s'il ne leur arrivait plus de nuages qu'on ne le croirait possible à première vue.

Au sud-sud-ouest de cette région du Kansou mongol, la masse continentale est échancrée par le golfe du Bengale, dont le demi-cercle n'a pas moins de 1500 kilomètres de rayon. Grâce à cette vaste nappe d'eau qui s'avance entre les deux péninsules gangétiques, l'espace qui sépare de l'océan des Indes les Nan chañ du Kansou de Mongolie est réduit de ^{p.248} moitié ; l'atmosphère, chargée de vapeurs maritimes, peut être portée par les vents jusque par delà le Koukou nor et y laisser un peu de son humidité.

D'ailleurs, les vents qui traversent les montagnes du Tibet oriental, de l'estuaire du Brahmapoutra aux solitudes de la Mongolie, ne rencontrent pas dans cette route d'obstacles semblables à ceux que présente à l'ouest l'énorme plateau du Tibet central, avec ses plaines uniformes de 4 500 et de 5 000 mètres

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de hauteur et ses puissantes chaînes bordières de 7 000 mètres. Les arêtes montagneuses de la province de Kham sont moins élevées que celles de l'ouest ; elles offrent aussi de nombreuses brèches, et, dans une grande partie de leur parcours, elles sont disposées parallèlement dans le sens du méridien, de sorte que les vents du sud peuvent s'engouffrer dans les vallées et remonter facilement jusqu'aux montagnes du Koukou nor. Les moussons du sud-ouest, qui apportent dans le bassin du Brahmapoutra une si prodigieuse quantité d'eau, sont loin d'être desséchées quand elles franchissent la chaîne de Bayan khara. Du mois d'avril à la fin de l'automne, c'est-à-dire pendant une moitié de l'année, elles apportent des neiges et des pluies : l'atmosphère ne redevient claire et sèche que pendant l'hiver. Prjevalskiy a vu des neiges tomber journellement durant tout le mois d'avril.

Il n'est donc pas étonnant que les nuages déversent encore au delà du Nan chañ une certaine quantité d'eau sous forme de neiges et de pluie et que de véritables rivières puissent naître dans les montagnes et couler au loin dans la plaine ; toutefois aucune d'elles ne peut aller rejoindre de fleuve s'écoulant vers la mer : toutes vont se perdre en des lacs ou des marécages salins au milieu des roseaux. L'Az Sind (Etzina, Edsinaï) reçoit les eaux des « Montagnes du Sud », puis, au nord de la Grande Muraille, s'unit à une rivière qui l'égale presque, le Tachapho ou Tolaï de Soutcheou, appelé le « Fleuve d'Or » par d'anciens documents ; au delà il s'appauvrit peu à peu, se ramifie en des marécages riverains et finalement va se perdre, sur les confins du désert, dans les lagunes de Sogok nor et de Sobo nor.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Grâce à l'influence des moussons, qui fait naître ainsi des eaux courantes entre les deux moitiés du Gobi, les Chinois ont pu facilement maintenir leur ligne de communication avec les dépendances extrêmes de leur Empire, du Nan chañ aux extrêmes ramifications méridionales des Monts Célestes, à travers les terribles solitudes de la dépression centrale du Turkestan et de la Mongolie.

p.249 La route naturelle, que suivirent toujours leurs caravane et leurs armées, est celle qui, après avoir quitté Lantcheou fou, au grand coude occidental du Hoang ho, traverse les montagnes derrière lesquelles se cache le bassin du Koukou nor, puis descend dans la plaine septentrionale, franchit la Grande Muraille au défilé de Kiayou et se dirige au nord-ouest vers l'oasis de Hami. En cet endroit, la voie historique se bifurque des deux côtés de l'arête orientale du Thian chañ : tandis que l'une des routes pénètre dans le bassin du Tarim, fleuve qui n'atteint pas la mer, l'autre gagne la Dzungarie pour redescendre sur le versant occidental des sierras dans le monde russe, qui est déjà l'Europe.

On comprend combien il importe à la Chine de posséder cette région relativement fertile, conquise par elle il y a déjà deux mille ans, qui coupe en deux la zone des déserts et que parcourt la route transversale des bords du Hoang ho aux Montagnes Célestes.

Dans le Kansou chinois il n'y a guère que des fils authentiques du Grand et Pur Empire ; mais dans le Kansou mongol la population est plus mélangée. Il y a là des Mongols, des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tangoutes tibétains ; mais aussi nombre de Chinois. Ceux-ci sont un peu, beaucoup comme l'hydre de Lerne : la guerre des Dounganes avait fait de leurs villes du Kansou du nord-ouest d'informes amas de ruines, mais la « Chinoiserie » a repoussé dru par constante immigration du pays d'en bas vers le pays d'en haut.

La ville la plus élevée des bords du Hoang ho, Gomi, a été visitée par Prjevalskiy, dans un de ses périlleux voyages ; elle se trouve à 2 400 mètres, à la limite extrême des cultures que les laboureurs tangoutes réussissent à maintenir en dépit du climat : au delà ne se voient plus que des forêts, où nichent les faisans bleus.

Sining fou, située à l'est du Koukou nor, à 2 250 mètres, sur la rive gauche du Sining ho, qui rejoint le Fleuve Jaune par le Tatoung, est la métropole du haut Kansou et la résidence des autorités auxquelles est confiée l'administration des Tangoutes et des Mongols du lac Bleu, de son vrai nom mongol : Koukou nor ; mais la population urbaine, estimée à 60 000 âmes, est presque entièrement chinoise. La situation de Sining, à l'angle nord-oriental des plateaux tibétains, et près de la voie historique de la Chine centrale au Turkestan chinois et à la Dzungarie, lui donne une importance de premier ordre comme place stratégique et comme entrepôt ; mais ^{p.250} elle a été, pour ainsi dire, assommée par les Dounganes, puis par les Chinois, ceux-ci comme ceux-là ayant exterminé tout ce qu'ils ont pu de la population. Aussi y a-t-il ruines sur ruines entre ses hautes

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

murailles de dix kilomètres de tour, et l'activité commerciale du pays a-t-elle émigré pour une grande part vers Donkir, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest, sur la frontière même du pays de Koukou nor. C'est à ce Donkir que descendent les Tibétains orientaux, les Si-Fan ou Fantze, pour l'achat de leurs denrées et pour la vente de la rhubarbe, des cuirs, des laines, des animaux, des minerais ; c'est là que s'organisent les caravanes pour la périlleuse traversée des hauts plateaux. Toutes les races de la Chine occidentale sont représentées dans la population de Donkir, mais les échanges ne s'y font pas toujours d'une manière pacifique : les marchands sont armés, et les moindres disputes menacent de se changer en batailles.

Le pays de Sining est une région sacrée pour les bouddhistes tibétains et mongols : c'est là que naquit le réformateur Tsonkhapa, et quelques-uns des couvents de la contrée ont une réputation de sainteté particulière.

La lamaserie de Kounboun est située au sud de Sining, sur une terrasse boisée, non loin de la vallée profonde dans laquelle coule le Fleuve Jaune ; quatre mille lamas vivaient dans ce monastère avant le passage d'insurgés mahométans, puis de barbares Si-Fan, qui le ravagèrent en 1872 et en 1874 ; maintenant il n'y a plus que deux mille moines. L'université de Kounboun comprend quatre écoles, consacrées à l'étude des mystères, des cérémonies, des prières, et à l'art de guérir les « quatre cent quarante » maladies de l'homme. Un des principaux remèdes est la feuille d'un arbre sacré, espèce de sureau, qui croît devant le portail du grand temple et dont les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

feuilles, disent les fidèles, représentent la figure du Bouddha et divers caractères du saint alphabet tibétain. Huc crut voir ce prodige, et Szechenyi, après avoir inutilement cherché lors d'une première visite, réussit à découvrir le lendemain une feuille sur laquelle on avait tracé les contours d'un informe Bouddha. Lors des grandes fêtes, une foule prodigieuse de pèlerins, Tibétains, Mongols et Chinois, se réunit dans les temples pour contempler les statues et les décorations élégantes, toutes en beurre, qui représentent des quadrupèdes, des oiseaux et des fleurs, et que l'on détruit soudain après une splendide illumination nocturne.

Au nord de Sining fou, au nord-ouest de Lantcheou, au ^{p.251} pied du versant « désertique des Nan chañ » on signale quelques villes importantes.

Liantcheou aurait peut-être une centaine de mille habitants, à 70 kilomètres à l'ouest de la Grande Muraille, à 1565 mètres environ d'altitude. Place commerçante, peu de cités en Chine sont plus propres et mieux entretenues ; mais la partie comprise dans la dernière enceinte est la seule qui présente cet aspect d'activité et de bien-être. La moitié de la ville, contenue entre la première et la deuxième muraille, n'est qu'un amas de ruines. Du haut des remparts on est frappé de la multitude de petites forteresses qui s'élèvent partout, au bord des ruisseaux, dans les vallées, aux sommets des collines. Ces fortifications d'origine récente sont les demeures des paysans revenus dans le pays depuis l'insurrection des Dounganes : ils prennent leurs précautions contre de nouveaux désastres, espérant qu'en s'enfermant dans leurs réduits ils pourront voir, sans danger

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pour eux, s'écouler le flot des envahisseurs. L'excellent charbon de terre des montagnes voisines commence à être exploité par les industries locales.

Kansou, Kantcheou, qu'on dote de 20 000 âmes, a son site à 1 464 mètres, sur une des rivières qui composent l'Az Sind. De toutes les villes de la contrée, c'est une de celles qui se sont le mieux relevées du désastre de la guerre civile, et ses maisons neuves brillent au milieu de campagnes verdoyantes. C'est la « cité des peupliers » : il y en a partout ; « on se croirait dans un parc » : parc à peupliers, donc ni touffu, ni solennel.

Soutcheou, à un peu moins de 1 150 mètres, aurait également 20 000 âmes ; elle borde un ru qui court vers le Che ho ou « Rivière Noire », dit aussi Tacha ho ou « grand ru de la Boue ». Ce fut jadis la ville gardienne de l'Empire contre les Mongols ; mais en 1872, après sa reprise sur les Chinois, il n'y restait plus une seule maison : les murs se dressaient au milieu d'un immense champ de ruines, d'autant plus tristes à voir que pas un arbre, pas un arbuste n'avait encore germé sur les décombres. C'est immédiatement à l'ouest, de l'autre côté de la rivière de Boue, que s'ouvre, à l'origine même de la Grande Muraille, dans un étroit défilé, la fameuse Kiayou kouan ou la « Porte du Jade », ainsi nommée parce qu'elle donne accès à la route du Khotan, cette région où les marchands chinois allaient recueillir la précieuse matière. Mais la porte n'indique point, comme on le croit généralement, la limite du désert, car sur les deux bords du chemin se voient encore des arbustes et ^{p.252} des touffes

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'herbes ; les eaux courantes ne manquent pas non plus, et sur les bords de ces ruisseaux s'élèvent des peupliers et des saules pleureurs. Deux siècles après Marco Polo, le premier voyageur européen qui ait suivi la voie du désert par le Lob nor et le Tchertchen, le missionnaire portugais Benedict de Goës pénétra également dans le Kansou méridional par la voie du Khotan, mais il ne dépassa pas Soutcheou ; il y mourut en 1607, et ses manuscrits ne purent même pas être sauvés par son compagnon, l'Arménien Isaac, qui continua la route jusqu'à Peking. Soutcheou est un grand marché pour les populations mongoles des alentours. D'après le traité signé entre la Russie et la Chine en 1881 Sining reste ouvert aux marchandises russes comme entrepôt libre.

Les musulmans du Kansou mongol exploitent dans les Nan chañ des mines d'or qui sont, qui pourraient surtout être très productives, et l'on y puise l'huile minérale à des sources de pétrole.

La cité murée de Lantcheou fou, point de départ de la route qui relie au Royaume Central ses possessions extérieures de l'occident, a pu, grâce à sa forte enceinte, se maintenir intacte et donner asile à d'innombrables fugitifs. Capitale officielle du Kansou, quoique le vice-roi aille tous les six ans résider pendant trois années dans la ville de Soutcheou, près de la Porte du Jade, Lantcheou fou est située au point de convergence de toutes les routes du Hoang ho supérieur, sur la rive droite du fleuve, qui se recourbe en aval dans la direction du nord pour décrire sa grande courbe autour de la péninsule des Ordos.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A 1 500 mètres d'altitude, sinon même à 1 708, d'après un document russe, le « fléau des fils de Han » n'a devant Lantcheou que 200 à 300 mètres de largeur, mais son courant est extrêmement violent. Ce n'est pas sans appréhension qu'on l'y traverse sur un pont de bateaux retenu par deux chaînes de fer et quatorze câbles de laine ou de fibres de palmier *chamærops*, ouvrage remuant ou vacillant qu'une compagnie anglaise a vainement proposé de remplacer par un pont de pierre. La plaine est large et fertile, mais au sud un long promontoire, qui termine un chaînon du Maha chañ, s'avance jusqu'aux portes de la ville, portant sur ses croupes quelques tours carrées : des fortifications régulières, construites à l'européenne, défendent la cité. Au nord, de l'autre côté du fleuve, s'élèvent des monts rocheux de 600 à 900 mètres de hauteur, s'appuyant sur des contreforts arrondis, parsemés de temples et de kiosques qui brillent au milieu de la verdure.

p.253 Lantcheou n'a point d'édifices remarquables ; ses quarante mille maisons sont presque toutes des masures en bois ; mais les rues, dallées en marbre ou en granit, sont très proprement tenues : peu de cités chinoises ont un aspect plus agréable que ce « fou », capitale de 500 000 habitants ou au delà, qu'Obrutchef tient pour « beaucoup plus peuplée que Peking ». Ce n'est pas dans Lantcheou même, dans la place murée qui n'a guère d'espace entre son enceinte à tours et à créneaux, mais dans de vastes excroissances de faubourgs que vit ce demi-million d'hommes.

Quoique située à distance « énorme » du littoral et des ports de commerce ouverts aux Européens, Lantcheou fou est une des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

cités du Royaume Central où l'on a le plus essayé d'imiter les industries de l'Europe, surtout les industries homicides de la défense ou de l'attaque : son principal établissement est une fonderie de canons ; mais une autre usine moderne, dirigée par des Européens, fabrique des draps pour l'armée et d'autres étoffes grossières en laine de brebis et en poil de chameau. Lantcheou fou a déjà des machines à vapeur employant le charbon des mines avoisinantes, et tout autour de la ville rayonnent de larges routes de construction moderne, ombragées d'ormeaux et de saules. Ni sale, ni fétide, ainsi que le sont tant de capitales chinoises, bien pourvue d'eau par d'immenses roues hydrauliques puisant à même le Hoang ho, Lantcheou est une des villes du « Milieu » les plus agréables pour un Européen. On dit que les plantations de Lantcheou fournissent le meilleur tabac de la Chine.

C'est à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Lantcheou fou, dans une vallée latérale du Hoang ho, que s'élève Salar ou Hotcheou, qui fut, on le sait, la principale forteresse des insurgés dounganes pendant la dernière guerre. Les mahométans doivent probablement à cette ville le nom de Sah la', sous lequel ils sont connus dans le pays : en réalité ce terme de Salar ou de Salor n'est pas le nom de la ville : il désigne avant tout une tribu musulmane d'origine tartare vivant dans vingt-quatre villages par la rive droite du Hoang ho en amont de Lantcheou.

La population diminue graduellement en aval de Lantcheou fou, sur les deux bords du Fleuve Jaune qui, de cluse en cluse, serpente dans la direction du nord. La ville commerçante de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tchongwïe, bâtie sur la rive gauche du Hoang ho, à la base orientale de l'Ala chañ, s'appuie sur la Grande Muraille, à l'une des portes du désert et les dunes en assiègent les remparts. Plus bas est le village de Kinkipao, qui fut l'une des ^{p.253} places fortes des mahométans pendant la révolte des Dounganes ; leurs ancêtres l'occupaient depuis plus d'un millier d'années, sans que le gouvernement chinois eût tenté de les en déloger. Ninghia, le chef-lieu de cette partie du Kansou, est bâtie à 7 kilomètres environ du Hoang ho, dans le pays où la Grande Muraille, cessant de longer la rive gauche du fleuve, passe sur la rive droite pour limiter au sud le territoire des Ordos. Comme entrepôt entre la Chine et la Mongolie, cette cité eut jadis quelque puissance ; elle fut même le chef-lieu d'un royaume au X^e et au XI^e siècle. Ruinée par Djenghiz khan, elle se rebâtit, et ses pagodes, ses hautes murailles en briques, entourées de marais, lui donnent un aspect très imposant ; mais à l'intérieur les rues sont étroites, tortueuses, et les maisons partiellement abandonnées.

Au nord-est de Ninghia, dans la presqu'île sablonneuse des Ordos, point de villes, mais quelques restes de villes. Ainsi, à 30 kilomètres au sud du fleuve, on voit encore parmi les sables les vestiges d'une cité de plus de 8 kilomètres de côté dont les remparts n'avaient pas moins de 15 mètres d'épaisseur : entre ces murs il n'y a plus que la dune, la solitude, et les anciens puits y sont comblés.

Actuellement, en dehors de la vallée du fleuve, la contrée des Ordos est en grande partie abandonnée ; ici aussi les insurgés

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dounganes ont fait « merveille » ; ils ont même détruit les campements des Ordos mongols, et les bestiaux abandonnés sont redevenus sauvages ; bœufs et vaches ont perdu l'air stupide que leur avait donné la longue servitude et reconquis les mœurs de la vie libre. En l'espace de deux ou trois années, la transformation était devenue complète : à l'approche de l'homme, ces animaux prenaient la fuite à toute vitesse, et les chasseurs avaient à les atteindre presque autant de peine qu'à chasser l'antilope. Des chameaux, des chevaux vivent aussi en bandes sauvages dans la steppe ; mais les brebis ont été dévorées par les loups. Lors du voyage de Prjevalskiy, en 1871, les seuls visiteurs du pays des Ordos étaient des marchands qui venaient y prendre des chargements de réglisse, l'une des plantes caractéristiques de cette région de la Mongolie.

En somme, il n'y a peut-être pas plus de 60 000 habitants dans la boucle des Ordos, et rien à voir, sinon les ruines de Bora balgassoun et de Tsagan balgassoun, dans le sud-ouest de la péninsule, près de la Grande Muraille, et celles de Tokhotokhoto (en chinois : Tontchen), dans le nord-est ; plus les trois campements sacrés qui se font gloire de conserver des reliques ^{p.255} du grand héros mongol, Djenghiz khan ; « saints des saints » dont le principal, qui a nom Ika Edjen Khoru, est confié à la vigilance de six cents familles mongoles. Comme de juste, toutes les ruines des Ordos, villes antérieures au conquérant, passent pour avoir été des cités fondées par lui.

Mais si les Mongols sont en décadence sur le plateau des Ordos, les Chinois se répandent de plus en plus le long du Hoang

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ho, qui est le gigantesque fossé de cette redoute. Les villes riveraines n'ont guère d'autres habitants qu'eux. La plus considérable se trouve dans la partie de la vallée qui boucle la presqu'île au nord-est : c'est la Bitchoukhaï des Mongols, la Baotou des Chinois, à 7 kilomètres de la rive gauche, dans une riche campagne, au milieu d'un cercle de villages également chinois ; peuplés d'agriculteurs. Baotou, dont l'enceinte carrée a plus de 3 kilomètres de côté, fait un très grand commerce avec la population des plateaux et possède des fonderies. A 50 kilomètres à l'est, une autre ville, de construction récente, s'élève près de la rive septentrionale : c'est Tchagan kouren ou « l'Enceinte Blanche ». Bâtie par les Chinois depuis le peuplement de la Mongolie inférieure, elle n'a pas d'égale dans l'Empire pour la propreté, la largeur des rues, la régularité des maisons : quelques-unes de ses places sont ombragées d'arbres. Tchagan kouren, située près du coude nord-oriental que forme le Fleuve Jaune autour de la péninsule des Ordos, est un des lieux le plus fréquemment choisis par les caravanes pour la traversée du Hoang ho. Au sud de la Grande Muraille, dans la partie de son cours où le fleuve, rentré dans la Chine proprement dite, sépare les deux provinces du Chensi et du Chañsi, — Chensi, la « Frontière Occidentale » ou les « Défilés Occidentaux » ; Chañsi, « l'Occident Montagneux », — le principal endroit de passage est au défilé que domine du haut d'un rocher la ville forte de Paoté (dépendante du Chañsi) : en cet endroit, le courant a seulement 400 mètres de large.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les villes qui se sont élevées en territoire des Chinois de Chine, tout au long de la voie historique suivie de tout temps entre les deux coudes du Hoang ho à Lantcheou fou et à Tounghouan, ces villes, disons-nous, ont pris une importance beaucoup plus grande que les cités du nord, situées sur les confins du désert. Les principales étapes de cette route du sud, dans la vallée du King ho, grand tributaire gauche et comme seconde branche mère du Weï ho, sont Pingliang fou, qu'on dote de 60 000 âmes, Kingtcheou et Pintcheou, celle-ci entourée d'arbres ^{p.256} et surtout de poiriers, qui donnent les plus gros fruits de la Chine. Elles ont pu résister aux mahométans révoltés, grâce à leurs murailles, mais toutes les campagnes environnantes avaient été ravagées, et, après la victoire définitive des Chinois, ce sont des prisonniers hoï-hoï qui ont dû rebâtir les villages de la contrée, réparer les chemins et restaurer les cultures. D'anciens remparts, soigneusement réparés, et de nouvelles fortifications défendent ces cités, les défilés et les cols de la route. Une grotte des environs de Pintcheou renferme une statue de Bouddha taillée dans la roche même : c'est l'une des plus grandes et plus fameuses de la Chine centrale ; devant cette énorme effigie, haute de 17 mètres, celles de deux disciples, moins élevées de moitié, montrent le saint aux fidèles prosternés devant lui.

Dans la vallée du Weï ho, le centre principal est Kountcheou, peuplé de 50 000 âmes et perdu, pour ainsi dire, dans une immense enceinte dont une partie forme un cimetière. Plus bas sur la même rivière est la ville administrative de Foutchang hien,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

près de laquelle un autre Bouddha, se dressant sur une colline, bénit la campagne en étendant la main droite.

Au sud, sur les bords d'un affluent du Weï ho, la grande Tsingtcheou, riche de 160 000 habitants (d'après Kraitner), élève ses pagodes et temples au-dessus du branchage des châ-taigniers et des noyers : c'est un groupe de cinq municipalités ayant un maire commun, mais chacune entourée de son enceinte particulière de hautes murailles. Tsingtcheou est un grand marché de thé, de tabac, d'indigo ; ses artisans s'occupent du tissage et de la broderie des soies ainsi que de la mise en œuvre des métaux. Un sentier fréquenté s'élève de Tsingtcheou vers un col de 1 392 mètres d'altitude, seuil de l'arête qui sépare les bassins du Hoang ho et du Yangtze kiang et à laquelle des cartes donnent le nom de Peï ling, inconnu dans le pays.

Quand on parle des dix-huit provinces de la Chine, on n'est plus dans la stricte vérité : l'Empire du « Milieu » s'est officiellement taillé dans ses dépendances mongoles et turques en 1884-1885, une dix-neuvième province, dite de la « Nouvelle Ligne », le Sintsiang ou Sinkiang, fait de stériles plateaux, à l'ouest du Kansou, jusqu'à de grands monts de l'Asie centrale qui le séparent de la Sibérie, de l'Afghanistan, de l'Inde. Ce Sintsiang n'est en plein désert que le prolongement et l'épanouissement du Kansou mongol.

p.257 Énorme pays, presque égal à trois fois la France, de par ses 1 426 000 kilomètres carrés, mais si pauvre, si sec, si vide, qu'on n'y compte sans doute pas plus d'un million d'hommes, et peut-être moins encore.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Quoique devenu partie intégrante de la Chine sous le rapport administratif, il n'a réellement aucune qualité pour figurer avec les dix-huit autres provinces. Dépendance il était, dépendance il reste, terre mongole et turque, nullement chinoise de langue, de mœurs et de sympathies, et destinée sans doute à devenir prochainement un territoire russe. Sa capitale est la ville d'Ouroumtsi, située en pleine Dzoungarie, au delà du Thian chañ.

II. Dans le Chensi : Singan fou.

[Fig. VII. Boucle du Hoang ho et Vallée du Weï ho @](#)

Le Chensi, province frontière touchant au nord à la Mongolie des Ordos, a pour autres voisins : à l'ouest le Kansou, à l'est le Chañsi et le Honan, au sud-est le Houpé, au sud le Setchouen. Le nom de Chensi signifie, comme dit plus haut, « les Défilés Occidentaux ou la frontière Occidentale ».

Sur ses 195 000 kilomètres carrés, aire hypothétique jusqu'à mesures précises, ainsi d'ailleurs que celles des autres provinces de Chine, donc sur un espace équivalant aux 36 ou 37 centièmes de la France, le Chensi passe pour entretenir 8 300 000 habitants seulement, soit rien que 43 au kilomètre carré, contre les 73 de la France. Cette densité de population est presque ridicule dans cette « Fleur du Milieu », où, sur dix-huit provinces, il y en a neuf avec plus de 100 personnes et jusqu'à 210 par 100 hectares ; et justement le Chensi possède une des maîtresses villes de la Chine avec un million d'âmes peut-être : toutefois beaucoup n'accordent à Singan fou qu'un nombre d'habitants très inférieur.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A noter que le sol n'y est pas infécond ; que même, au nord des Tsing ling, la région septentrionale, relevant du loess, est d'une fertilité rare, « terre jaune » aussi propre aux céréales que la « terre noire » des Russes. A noter également que, suivant toutes probabilités, le loess y recouvre un bassin houiller, d'une richesse extraordinaire, prolongement occidental de celui du Chañsi, et que la région des Défilés Occidentaux participe à la singulière richesse minérale des provinces chinoises par des gîtes de fer, de plomb, de mercure, des lacs souterrains de pétrole, sans doute aussi des veines d'or, puisque maints de ses torrents sont aurifères ; on y trouve ^{p.258} aussi sources salées, marais salants, marbres précieux. Donc grandes facilités pour les travaux de l'industrie, à côté des vastes champs de blé ; des rizières, des jardins plantureux, des vergers, le tout sous un climat « congénial », qu'on dit plus doux que celui du Chañsi, moins humide que celui de la majeure partie du Kansou.

Le principal ennemi de cet heureux pays c'est parfois le manque de pluie : telle année de sécheresse y pèse lourdement sur le paysan, mais aussi l'on admet qu'une saison favorable, humide au degré qu'il faut, compense trois saisons mauvaises. Les sauterelles y broutent de temps en temps les récoltes.

Si le nombre des habitants de la province est relativement très faible, il n'en était pas ainsi avant la néfaste insurrection des Dounganes ; la « révolte musulmane » y a fauché les habitants par millions à partir du milieu du XIX^e siècle, principalement dans le pays parcouru par le Weï ho : là, en trop d'endroits, il ne resta pierre sur pierre, et personne de vivant. Nulle part, ni en Kansou, ni en Chañsi les massacreurs ne furent plus actifs : de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

45 millions en 1852 la population descendit à la moitié, ou moins encore.

Le Chensi est au centre de l'histoire chinoise ; la vallée du Weï avec sa ville métropolitaine de Singan resta longtemps le centre de cristallisation de ce qui devint avec le temps le « Noble Milieu ».

Singan fou, chef-lieu du Chensi, fut jadis capitale du Royaume Central, à l'époque des Tcheou, des Tsin, des Han (de 1230 avant l'ère vulgaire, à 220 après), sous le nom de Siking ou « Résidence occidentale » ; puis sous les Soui et les T'ang, soit de 580 à 907, la cour s'établit, non pas précisément à Singan, mais à Tchang ngan, ville qui n'en est guère éloignée.

Et dans la débâcle de 1900, cette antique métropole a reçu l'empereur, sa cour, ses eunuques et ce qui lui restait d'armée après la prise de Peking par les « diables d'Occident » : toute la haute « officialité » s'est réfugiée, comme au vrai centre de la Chine, dans cette ville qui a gardé jusqu'à ce jour, durant tant de siècles, son nom de Changan ou « Paix continue ».

Bien qu'enfoncée en des monts dont il semble au premier abord qu'il est bien difficile de se dégager, et ne voyant pas couler de grand fleuve, car le lieu le plus rapproché du Hoang ho n'est pas à moins de 420 kilomètres à l'est-nord-est, et même n'ayant pas de rivière où refléter les maisons de ses quais, Singan est fort heureusement située, sur une des grandes voies commerciales de la Chine. Sans rien dire de sa proximité de la p.²⁵⁹ vallée du Hoang ho moyen, elle communique aisément avec

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

le Yangtze kiang par un col des Tsing ling, passage ouvert à 1 249 mètres d'altitude seulement : de ce pas on descend vers un affluent de gauche du Hañ, et les eaux navigables de ce Hañ mènent les bateaux à Hañkoou. De même, et facilement encore, bien que le col des monts Loupin chañ s'y échancre à 2 694 mètres, elle est en relations, vers les sources d'affluents gauches du Weï, avec Lantcheou, le val supérieur du Hoang ho et les sentiers du plateau de Turkestan et de Mongolie. D'où il suit que Singan se trouve sur une des voies magistrales du monde, sur la route de l'Europe au plus beau de la Chine, de Londres, Paris, Berlin, Moscou à Hañkoou, trajet qu'une voie ferrée ne tardera pas à suivre.

D'après la plupart des voyageurs elle a certainement plus d'habitants que Peking et n'est dépassée que par Canton ; d'après d'autres elle en a moins : les estimations se balancent entre 400 000 personnes, dont sept dixièmes chinois au type légèrement tibétain, deux dixièmes musulmans, un dixième tartare, et un million d'hommes, dont 50 000 professeraient l'Islam et se coiffent du turban lorsqu'ils entrent dans les mosquées.

Singan, à 930 kilomètres à vol d'oiseau sud-ouest de Peking, à 1 225 par une des deux grandes routes, à 1 300 par l'autre, a son site à 10 kilomètres de la rive droite du Weï ho, plus ou moins doublé à quelque distance en aval par le King ho ; au sud, et tout près, monte la chaîne des Tsing ling. On connaît encore si « imprécisément » la Chine qu'on fait varier son altitude entre 307 et 518 mètres.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« C'est le type le plus complet de la ville chinoise. » Sa forte enceinte crénelée forme un carré parfait, orienté suivant les points cardinaux, et le milieu de chaque côté, long de plus de 11 kilomètres, est percé d'une porte monumentale surmontée de pavillons étagés. Elle sépare Singan de faubourgs dont on a fini par entourer l'ensemble d'une muraille d'argile.

Depuis des milliers d'années, pas moins, Singan est une cité commerçante de premier ordre, grâce à sa position centrale et à la fertilité de sa « terre jaune ». Elle trafique surtout des peaux, fourrures, laines, opium, musc, plantes médicinales des plateaux du Tibet et du Turkestan, du sucre du Setchouen, de la soie du Setchouen et du Tchekiang, du thé du Houpé et du Hounan : ses magasins sont remplis de marchandises précieuses. Mais aucun édifice curieux des anciens temps ne s'est conservé ; on ne montre plus dans le quartier mandchou, que l'emplacement d'un palais des T'ang. Toutefois Singan possède toujours un musée archéologique d'une grande richesse, le ^{p.260} Païlin ou « forêt des tablettes », collection d'inscriptions et de dessins, dont quelques-uns ont deux mille années d'existence, et qui permettent de reconstituer l'histoire de plusieurs dynasties.

Singan fou a dû à son enceinte de murailles de n'avoir pas été détruite par les rebelles mahométans, comme Nanking et tant d'autres villes de la Chine centrale. Pendant toute la durée de la guerre civile, ses très nombreux musulmans furent internés dans la ville, sous menace de mort, et c'est à grand'peine qu'on empêcha la multitude de les massacrer. Ils possèdent encore leurs huit mosquées, mais ils ont dû en changer les inscriptions et y placer les tablettes de l'empereur et celles de Confucius.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La capitale du Chensi jouit d'un grand renom dans un monde savant spécial pour son inscription bilingue, en chinois et en syriaque, qui était gravée sur une pierre en l'an 781 de l'ère chrétienne, et encastrée en une paroi de mur, dans la cour d'un temple du Bouddha. Elle racontait, dit le docteur Lakoy, qu'en 636 de notre ère, le missionnaire historien ¹ Olopönn arriva à Tchang ngan avec des icônes et des livres saints ; qu'Olopönn traduisit ces ouvrages en chinois ; que l'empereur Taïtsoung reconnut la vérité de la nouvelle religion ; que dès 638 il édicta qu'elle pourrait être prêchée librement dans tous ses États ; que, malgré quelques persécutions en 699 et 713, cette religion fut en général respectée par les empereurs, de sorte qu'à la fin du VII^e siècle, il y avait des temples chrétiens dans toutes les provinces de la Chine. Il y a des découvertes de ce genre à faire dans les environs de Singan, ce lieu des antiques souvenirs de la Chine la plus chinoise, comme également dans toute la « terre jaune », qui est une autre Pompeï, le lœss couvrant et conservant pour l'avenir, comme la cendre au pied du Vésuve, les pierres, les bronzes, inscriptions, objets d'art qui y sont enfouis.

En aval de Singan fou, sur le Wei ho, s'élevait avant la guerre musulmane, la ville importante de Hoa tcheou : c'est là que commença, en 1860, cette insurrection qui ruina de si vastes contrées et coûta la vie à tant de millions d'hommes. Hoa tcheou n'existe plus ; elle a été rasée ; il n'en reste qu'un monument sacré, l'un des plus anciens de l'Empire, un temple élevé au commencement de l'ère vulgaire.

¹ [css : ou nestorien ?]

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Une ville à laquelle on suppose 70 000 habitants, TOUNG KOUAN, ou la « Porte Orientale », borde la rive droite du fleuve Jaune, en dessous du confluent du Weï ho, précédé de peu de celui du Lo ho sur cette même rive droite. Le nom de ^{p.262} Porte Orientale est bien justifié, TOUNG KOUAN étant à l'extrême levant de la province, à la frontière du HONAN, vis-à-vis du CHAÏSI dont le fleuve sépare la ville. C'est la forteresse centrale de tout le bassin du HOANG HO et le point stratégique de la Chine intérieure le mieux défendu : des tours et des remparts armés de canons en commandent les approches ; une garnison nombreuse y veille dans une enceinte d'environ 6 kilomètres dont les Européens ne feraient qu'une bouchée.

Mais, c'est là le point principal, cette place de guerre est surtout une place de commerce : à l'entrée du CHENSI, à l'angle de la vallée fluviale, et à l'endroit où le HOANG HO, cessant de couler du nord au sud, reçoit en même temps trois rivières abondantes, TOUNG KOUAN est le point de jonction naturel de plusieurs routes maîtresses. Or, dans ce pays où la « terre jaune » occupe une si grande étendue, c'est par les chemins qu'a tracés le ravinement, et par eux seuls, que se font les mouvements des hommes et des marchandises. Dans la paix comme dans la guerre, c'est par des voies détournées que doit se faire tout le mouvement du commerce et de la guerre : de là l'importance exceptionnelle de cette ville du HOANG HO.

Le HOA CHAÏ, qui domine TOUNG KOUAN à l'ouest, est à peine moins saint que le TAÏ CHAÏ du CHAÏTOUNG et porte aussi de nombreux monastères ; mais il est plus difficile à gravir. Au

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sommet de la montagne « à dos d'éléphant » siège, entouré de fées et d'esprits célestes, Peï ti, l'Empereur Blanc, le protecteur des provinces occidentales.

Le Chensi septentrional, limitrophe du pays des Ordos, est une des contrées les moins connues de la Chine ; à l'exception des missionnaires, nul voyageur européen ne l'a visité ; on sait néanmoins qu'il s'y trouve des villes commerçantes. Telle est la ville de Toung tchoou, à la base septentrionale du saint Hoa chañ et à peu de distance en amont du Lo ho. C'est une cité de commerce et d'industrie, de laquelle la place militaire de Toung kouan, cependant beaucoup plus importante, n'est qu'une dépendance administrative. Foutcheou est le principal centre de la haute vallée du Lo ho ; Yangan fou est située plus au nord, dans une région riche en houille et en sources de pétrole ; Yulin fou, bâtie à l'une des portes de la Grande Muraille, surveille au nord les steppes mongoles, en même temps qu'elle avoisine le Chañsi septentrional, plus facilement accessible, et mieux connu que le Chensi du nord. Des Européens l'ont parcouru en divers sens pour en étudier les ressources et l'on s'y trouve déjà dans le cercle d'attraction du port de Tientsin en même temps que de la métropole chinoise.

III. Dans le Chañsi.

[Fig. VII. Boucle du Hoang ho et Vallée du Wei ho](#) @

p.263 Chañsi, cela veut dire : « les Monts Occidentaux », par opposition à Chañtoug ou « les Monts Orientaux ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Cette province est frontalière comme le Kansou et le Chensi et borde ainsi qu'eux, au nord, le plateau de la Mongolie. Par ailleurs elle confronte : du levant, au Petchili et au Honan ; du sud, à ce même Honan ; du couchant, au Chensi.

On lui suppose 212 000 kilomètres carrés, soit presque exactement les deux cinquièmes de la France, avec 11 200 000 habitants, soit 54 seulement par kilomètre carré. Encore une province insuffisamment peuplée, inférieure sous le rapport de la densité de population à douze des dix-huit gouvernements chinois.

Sans doute il y a lieu de considérer qu'une partie de son territoire se trouve au nord de la Grande Muraille, en Mongolie, par conséquent sur un plan sec, stérile, où il y a dix personnes à peine au kilomètre carré ; toutefois, ce sol marâtre distrait, le Chañsi n'entretient que 63 individus par 100 hectares, malgré la préexcellence de sa « terre jaune », qui permet la culture jusque dans le haut des montagnes, et en dépit de l'immensité prodigieuse de ses ressources minérales : mais cela est une promesse de l'avenir bien plus qu'une réalité du présent.

Une des raisons de ce peu de densité de la population, c'est, mais à un bien moindre degré que dans le Chensi, la révolte des Musulmans : elle a coûté beaucoup de vies, elle a été accompagnée et suivie d'une émigration formidable.

Une seconde cause c'est la famine de 1878, l'une des plus funestes qu'ait connues la Chine moderne, et qui sévit dans le Chañsi plus durement que dans les quatre autres provinces atteintes, le Honan, le Chensi, le Petchili, le Chañtoug. Faute de chemins de fer, de routes pour recevoir d'ailleurs des grains ou

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

toute autre nourriture, d'innombrables paysans moururent d'inanition, de fièvres, d'épidémie.

Une autre raison, moins passagère, c'est que les gens du Chañsi, qui ont le talent, la passion innée du commerce, sont les « Auvergnats de la Chine » : ils ont de tout temps quitté leur pays en grand nombre pour aller faire fortune au dehors : pas une ville, pas un gros bourg de l'Empire où l'on n'en rencontre quelques-uns en train de se tirer « gentiment » d'affaire.

Quoique très âpres au gain dans leurs voyages à l'étranger, les gens du Chañsi sont généralement polis, prévenants, hospitaliers, tandis que ceux du Chensi se sont fait auprès des voyageurs une réputation toute contraire.

Quoi qu'il en soit, si le Chañsi ne « grouille » pas encore ^{p.264} d'habitants, il « grouillera ». On peut lui pronostiquer hardiment un grand croît, puis un surcroît de population : comme richesse en houille, surtout dans son centre et son midi, c'est, on le prétend, le premier pays du monde, et les autres minéraux y sont en surabondance : c'est une Belgique, un Lancashire, une Pennsylvanie de l'avenir. Plus qu'aucune autre province de l'Empire des Fleurs, il est « guigné » par l'industrie européenne.

Taiïyuan fou, ainsi se nomme la capitale de ce Chañsi que les Chinois colonisèrent à partir du XII^e siècle de l'ère ancienne, par conséquent avant le siège de Troie, au détriment de ses premiers occupants, les Barbares Ti.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

On lui accorde 250 000 habitants au maximum et on lui en reconnaît 50 000 au minimum : ainsi varient les estimations en Chine.

Elle a son site à peu près au centre de la province, à 400 kilomètres ou un peu plus, à vol d'oiseau, vers le sud-ouest de Peking, au sud-est d'une chaîne de collines, l'un des gradins que forment les plateaux étagés du Chañsi, dans un cirque dont le fond contenait un lac dès longtemps disparu. Sa rivière, affluent de gauche du fleuve Jaune, est le Fen ho ou Fouen ho, par la vallée duquel débuta probablement la colonisation chinoise de la contrée.

Taïyuan est moins vaste que la plupart des autres capitales de province ; le rectangle de son enceinte n'a que 13 kilomètres et renferme des espaces inhabités ; comme Peking, elle a son quartier tartare, séparé de la ville chinoise par une haute muraille, et l'on a pris soin d'en disposer les quartiers de la même manière que ceux de la résidence impériale ; le parc du gouverneur a des nappes d'eau, des pagodes, « une montagne de charbon » imitées de celles de la « Ville Jaune ». Autrefois Taïyuan a eu un grand renom pour la fabrication des armes, industrie qui a beaucoup diminué d'importance, quoique le gouvernement y possède un arsenal et une fonderie de canons.

Les alentours de Taïyuan sont fort bien cultivés, et quelques-unes de ses campagnes passeraient ailleurs pour des jardins ; c'est même là que les agriculteurs obtiennent le meilleur raisin de la Chine et ils savent en faire de bon vin, en suivant la méthode enseignée par les premiers missionnaires catholiques.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

On va de Taïyuan à Peking par deux routes : la route directe remonte à l'est vers une ville commerçante de 20 000 âmes, Pingting, entourée de fonderies et de houillères d'excellent anthracite ; puis elle passe par quatre cols ou « portes célestes »^{p.265} pour redescendre à Tchingting dans la plaine du Petchili ; celle qui écorne la Mongolie s'élève par la vallée du Poutou ho, contourne l'extrémité occidentale de l'Outaï chañ et traverse la Grande Muraille intérieure au col de Yemen kouan : on y voit passer jusqu'à 2 000 bêtes de somme en un seul jour.

Dans l'extrême nord du Chañsi, déjà dans la Mongolie, Tatoung fou, l'un des avant-postes occidentaux de Peking sur le chemin de l'Asie centrale, se trouve entre les deux remparts qui constituent ici la Grande Muraille, à 50 kilomètres au nord de la muraille intérieure, à 30 de la muraille extérieure. A 1 300 mètres d'altitude, cette place de guerre s'enferme dans une double enceinte de 8 kilomètres en un pays froid, terres alcalines à demi stériles.

Dans le pays de Taïyuan, Hieoukao, qu'on taxe à 20 000 ou 25 000 habitants, Tchi hien auquel on en donne 30 000, font un commerce actif, l'un au sud, l'autre au sud-ouest de cette capitale.

Au sud-sud-ouest, Pingyao hien, qui aurait 60 000 résidants, trafique, à quelque distance, avec les gens de la province de Honan.

Taïkou hien et Tchanglan tchin sont deux cités fort riches où résident plusieurs des banquiers de l'Empire, en relations

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'affaires avec San Francisco, Londres, Marseille ; les bronzes et les vases que les antiquaires trouvent dans ces villes du Chañsi sont parmi les produits les plus précieux de l'art chinois.

Le sol maigre des plateaux ne suffit pas ici à nourrir la population : l'industrie et les profits de l'émigration périodique doivent subvenir aux ressources naturelles du pays. Chaque ville, chaque village a son travail spécial, celui des étoffes, des fers ou du papier ; on s'occupe aussi très activement de l'exploitation des mines de houille pour la consommation locale.

Avant l'insurrection des Taïping, plusieurs villes s'élevaient dans le bassin qui s'étend au sud de celui de Taïyuan fou et que parcourt également le Fouen ho, après avoir traversé par une cluse profonde la chaîne du Ho chañ, montagne remarquable en ce qu'elle sépare les deux grands bassins houillers du Chañsi : le bassin oriental, qui s'étend aussi dans le Petchili ; et auquel Richthofen attribue 34 820 kilomètres carrés dans les limites de la province, et une capacité de 630 milliards de tonnes d'anhracite ; et le bassin occidental, qui se prolonge dans le Chensi, le Kansou, et qui, toujours d'après Richthofen, ^{p.266} n'a pas moins de 55 000 kilomètres carrés, dans le seul territoire du Chañsi. Quant au bassin septentrional, dans la Mongolie de Tatoung ho, son aire serait de 3 300 kilomètres carrés seulement.

Ce qui ajoute encore à la valeur inestimable de ces gîtes de charbon bitumineux, c'est qu'ils avoisinent d'immenses réservoirs de pétrole, des mines inépuisables d'un fer « de premier ordre ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ces villes en aval des défilés du Ho chañ n'étaient plus, après la « grande rébellion », que des amas de ruines occupées par des garnisons ; elles se rebâtissent peu à peu, grâce au commerce considérable qui se porte du Honan vers le Chañsi septentrional. Le col de Hansin ling, étroite brèche ouverte dans la « terre jaune », est parfois aussi animé qu'une rue de grande ville : les ânes, les mulets, les chameaux, portant blés, farines, tabac, sel, thé, papier, cotonnades, se suivent en une longue caravane, dont le chargement total représente celui de plusieurs convois de chemins de fer.

Pingyang fou est située sur le Fouen ho, dans une plaine sablonneuse moins fertile que le bassin de Taïyuan ; ce fut naguère une des villes les plus considérables du Chañsi, mais les Taïping l'ont dévastée ; un de ses faubourgs, quoique entouré de murs comme la cité, n'avait plus une seule maison qui ne fût démolie. Pourtant il n'est point de villes chinoises qui soient mieux fortifiées que Pingyang, fortifiées à l'ancienne mode, s'entend, et jadis capables de longue et victorieuse résistance, mais à la merci maintenant de la moindre canonnade : en effet, elle est entourée d'une triple enceinte et de chemins couverts qui permettraient à la garnison de prendre l'ennemi à revers s'il venait à dépasser la première porte ; il est probable que, saisis de panique, les habitants de la ville ne songèrent pas à se défendre ; ils comptaient peut-être aussi sur la vertu magique de leurs murailles, dont les contours, approuvés du feng chouï, reproduisent la forme d'une tortue.

Pingyang est l'une des villes saintes de l'Empire et l'une des plus anciennes du monde ; à moins de 3 kilomètres au sud se

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

trouve l'emplacement de ce qui fut la capitale de la Chine, telle qu'elle était alors aux temps de Yao, il y a plus de quarante-deux siècles. Près de là s'élève un temple, naguère somptueux, consacré à la mémoire des trois saints empereurs Yao, Chun et Yu. D'après la légende, Yao serait enseveli dans une grotte des montagnes qui s'élèvent à l'est de la plaine de Pingyang : là s'ouvre une grotte d'où s'échappent des vapeurs méphitiques, et c'est au fond de cette caverne inaccessible, dans les eaux d'un lac, que se trouverait le cercueil d'or et ^{p.267} d'argent du célèbre empereur, suspendu aux parois du rocher par des chaînes de fer.

De tout le grand passé, ce qui reste à cette antique résidence d'empereurs, c'est la population d'une petite ville de province : 15 000 habitants.

Plusieurs des villes importantes du Chañsi, Poutcheou fou, Kiaïtcheou, qu'on dit peuplée, Yuentching, riche de 70 000 individus, se sont élevées dans un pays de nature steppeuse, aride, un demi-désert, vers l'angle sud-oriental de la province, dans la partie que limite le coude du fleuve Jaune. C'est la région d'où l'on extrait le sel qui approvisionne le Chañsi et la plus grande partie du Chensi, du Honan, du Kansou.

Le principal marais salant, connu sous le nom de Loustwoun, s'étend sur la rive septentrionale d'un lac de 30 kilomètres de longueur, que dominant au sud les hauts escarpements du Fountiao chañ. Ce marais est dans le monde un des gisements qui fournissent la plus grande quantité de sel, et celui que l'homme exploita régulièrement pendant la plus longue série de siècles : à l'époque de Yao déjà, il y a plus de quatre mille ans,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

on en retirait du sel en abondance, et sans doute, depuis ces temps antiques, on n'a rien changé au mode primitif d'exploitation. L'eau du petit lac qui occupe le fond de la dépression marécageuse étant presque douce, on ne l'utilise point ; c'est dans le marais seulement que l'on travaille à cristalliser le sel.

Là les terrains sont faits d'une argile dure, remplie de cristaux de gypse : on y creuse de grands trous en forme d'entonnoir, au fond desquels s'amasse l'eau salée, que l'on élève ensuite au moyen de seaux et que l'on verse sur des aires unies où elle s'évapore en laissant une couche saline.

L'ensemble de la dépression appartient à l'empereur, qui l'a fait entourer d'une haute muraille pour la perception de la gabelle et qui la loue à des associations de fermiers au nombre d'environ cent cinquante ; celles-ci possèdent chacune dans le marais une zone de 130 mètres de longueur. La quantité de sel qu'elles retirent varie suivant la saturation du terrain ; mais, en moyenne, on peut évaluer la production annuelle du bassin à la forte quantité de 154 000 tonnes.

Yuentching ou la « Cité des Sources » est le centre principal de l'expédition du sel ; un des plus beaux temples de la Chine y élève ses dômes au-dessus de la ville.

Des sondages révéleront un jour, dans la profondeur, des bancs épais de sel gemme, car des sources salines jaillissent en beaucoup d'autres endroits du Chensi méridional et du Honan.

^{p.268} Ainsi, au versant opposé du Fountiao chañ, dans la plaine même du Hoang ho, des marais salants s'étendent au

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

bord du fleuve. La « terre jaune » des berges est imprégnée de sel. Les habitants lavent cette terre et font évaporer l'eau de lavage dans les compartiments de marais disposés exactement comme ceux du littoral de la mer : la concentration et la cristallisation du sel s'achèvent au moyen du feu.

IV. Dans le Honan.

@

En aval de TOUNG KOUAN, les villes et les villages se succèdent sur les deux bords du HOANG HO en une chaîne continue ; les hommes se pressent en multitudes dans cette fertile vallée et dans les campagnes qu'arrosent ses affluents : c'est la partie de la Chine qui porte spécialement le nom de « Fleur du Milieu ».

On est ici dans la province de Honan, ce qui signifie le « Sud du fleuve ».

Le Honan a pour bornes : au nord, le CHAÏSI, dont il est d'abord divisé par le cours du HOANG HO ; au nord-est, le PETCHILI ; à l'est, le CHAÏTOUNG et le NGANHOËI ; au sud, le HOUPÉ ; à l'ouest, le CHENSI. On lui attribue 176 000 kilomètres carrés, un tout petit peu moins que le tiers de la France, et 22 100 000 habitants, contre les 29 069 000 du recensement de 1842.

Si ces deux nombres sont exacts, le « Sud du fleuve » entretient 125 personnes au kilomètre carré, et il en entretenait 165 il y a soixante années : cinq ou six provinces de Chine sont plus densément peuplées, mais c'est bien plus que la moyenne de l'Empire, estimée provisoirement à une personne par hectare.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

C'est que le Honan est un très riche pays, surtout en son orient ; car, son occident, bien plus rude, se hérissé de monts moyens (rarement 2 000 mètres) qui sont la « fin finale » de la chaîne du Kouenlun, tandis que l'orient appartient à la grande plaine chinoise, et que le nord, parcouru pendant près de 500 kilomètres par le Hoang ho, fait partie de la proverbiale « terre jaune ».

Il n'appartient pas entièrement au bassin du fleuve Jaune (comme aussi le Kansou et le Chañsi) ; quelque peu de son territoire méridional a sa pente vers le Yangtze. Mais il faut considérer que ses rivières orientales, qui s'arrêtent maintenant au canal Impérial ou vont se verser dans le Hoaï ho, aboutissent en réalité au Hoang ho, quand celui-ci, labourant ^{p.269} tout devant lui, se creuse un lit à sa taille, non plus vers le nord de la grande protubérance du Chañtoug, mais vers le midi, aux approches du bas Yangtze kiang.

Ce « jardin de la Chine » a tous les privilèges d'une heureuse contrée, la fécondité du sol, les pluies, les rivières bien coulantes, la douceur du climat, une race pullulante aimant le travail des champs ; et sans être aussi riche en son sous-sol que, par exemple, le Chañsi et le Yunnan, on y constate un peu partout, dans la région montagneuse, la présence de mines diverses, spécialement d'un excellent charbon bitumineux dont le chemin de fer de Peking à Hañkoou ne tardera vraisemblablement pas à faciliter la vente. Le Honan, lui aussi, est suivant toutes probabilités, une province de « Minas Geraes ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Historiquement, le Honan, prolongement normal, vers l'est, de la vallée si notablement historique du Weï ho, fut le lieu où se jouèrent longtemps les destinées de la Chine, alors que le Grand empire jaune était encore en formation.

Les plus anciens souvenirs de la « race aux cheveux noirs » rappellent ce pays central, route de l'ouest à l'est, au long de son Hoang ho, en même temps que du nord au sud par les plaines opulentes qui se déroulent, chemin facile, du Hoang ho au Yangtze kiang.

C'est ici, dans ces larges campagnes, qu'on se battit si longtemps pour la domination, armées impériales contre armées de princes féodaux.

Dans ce temps-là la Chine du Sud n'étant pas encore subordonnée, on appela cette région centrale le Tchounghouati, ou « le Pays fleuri du Milieu », le Tchoung koué, c'est-à-dire « le Royaume du Milieu » ; et c'est ce dernier nom qui est resté dans l'usage courant pour désigner l'ensemble de l'Empire. Honan, Chañsi méridional, Chensi des rives du Weï, c'est en Chine comme une Ile de France. Et le Honan en particulier jouit toujours d'un très grand renom social historique, artistique, et littéraire.

La capitale du Honan, Kaïfoung fou, est universellement connue dans le pays avoisinant sous son ancien nom de Pien-leang.

Elle s'est établie à 600 kilomètres en ligne droite au sud-sud-ouest de Peking, à 16 kilomètres de la rive droite du Hoang

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ho, dans la région où le fleuve crève si calamiteusement ses levées, près du futur chemin de fer de Peking à Canton, lequel est plus que projeté ; quelques années le verront sans doute p.270 achevé, et Kaïfoung lui sera réuni par un assez court embranchement.

Il se peut que le nombre de ses citadins atteigne 100 000, dans une région agricole opulente, en plein loess. Par malheur pour cette campagne, les crues du fleuve Jaune et celles du Pien, l'un des émissaires de droite du fleuve, la menacent toujours, elles l'endommagent souvent, et l'on a vu bien des fois les murailles de Kaïfoung battues par une mer débordée, en dérision des travaux de consolidation des digues où s'emploient constamment des milliers d'ouvriers. En 1541, la ville fut même détruite presque en entier par ses propres défenseurs : ayant abattu les levées pour noyer une armée de rebelles, ils ne surent pas détourner le courant de leurs remparts et périrent presque tous, tandis que la plupart des assiégeants eurent le temps de s'enfuir.

Kaïfoung fut pendant 250 ans de notre Moyen âge la capitale de l'Empire, sous le nom de Tounking ou « Résidence orientale ». Elle ne conserve aucun monument de sa grandeur passée : ce n'est plus qu'une ville de commerce, comparable à un champ de foire permanent. Presque tous les Juifs qui s'y trouvent, formant l'unique communauté israélite de la Chine, exercent, comme leurs frères de l'Occident, les métiers d'orfèvres, de brocanteurs, de manieurs d'or et d'argent. Le bourg de Tchuchen cheñ, à quelques kilomètres de Kaïfoung, est l'un des principaux marchés de la Chine : on le classait jadis parmi les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

quatre grands lieux d'échange de l'Empire. A Liouyouen kao, port fluvial de Kaïfoung, le Hoang ho n'a guère qu'un mètre de profondeur, avec largeur de 600 mètres.

A quelque 200 kilomètres vers l'ouest, en remontant la vallée dans la direction du Chensi, Honan fou, qui porte ainsi le même nom que la province, occupe, comme Singan fou, l'une des parties de la Chine où s'éleva jadis une capitale du Royaume Central ; c'est près de là, sur la rivière Ho, qu'était Loyang, résidence impériale, au III^e et au VII^e siècle de l'ère vulgaire, sous les dynasties des Weï et des Tang ; les légendes y placent aussi la résidence du mythique Fo hi.

Honan fou est bâtie près de la rive septentrionale du Lo ho, qui coule parallèlement au fleuve Jaune ; une rangée de collines d'une hauteur moyenne de 450 mètres sépare les deux vallées. La position centrale de Honan en a fait pour les Chinois un « ombilic du monde ». Peu de cités sont plus favorisées comme points de convergence pour des routes de chars ; au chemin qui remonte la vallée du Hoang ho viennent se rattacher en cet endroit d'autres voies carrossables se dirigeant ^{p.271} au nord-est vers Tientsin, au sud-est vers le Hoaï ho et le Yangtze inférieur, au sud, vers la vallée du Hañ, par le col de Nantcheou.

Lorsque des chemins de fer traverseront la Chine, Honan ne peut guère manquer de devenir le principal entrepôt de marchandises du Royaume Central à destination de l'Occident. Elle ne tardera guère, d'ailleurs, à être reliée à Kaïfoung par une voie ferrée qui croisera celle de Peking à Canton à une

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

soixantaine de kilomètres à l'ouest de Kaïfoung, au sud du pont par lequel cette grande « ligne du Midi » franchira le Hoang ho.

Elle ne montre aux visiteurs aucun édifice tant soit peu remarquable, mais les collines des environs portent des temples qui sont parmi les plus anciens de la Chine et les plus curieux par leurs objets d'art.

Au sud et au sud-est de cette antique métropole, le Soung chañ, dernière avancée du Kouenlun vers le levant, au-dessus de la plaine du loess et des alluvions, élève son granit à près de 2 450 mètres. C'est une autre Outaï chañ, une montagne sacrée des bouddhistes, qui viennent en foule s'y prosterner dans des temples et des chapelles dont plusieurs ont été creusés dans la masse du roc vif.

Au nord du Hoang ho, la ville de Hoaïking fou, située dans un immense jardin qu'arrosent de clairs ruisseaux descendus du Taïchang chañ, est aussi une cité de grand trafic. Mais elle est dépassée en importance commerciale par un bourg voisin, situé à 18 kilomètres au nord-est, Tchingoua tcheñ : celui-ci sert d'entrepôt à des mines de charbon très activement exploitées dans les collines situées à l'ouest ; il expédie aussi des objets en fer et en acier fabriqués à Hoaïking, et c'est ici que la pharmacopée chinoise se procure le tihouang (*rehmania glutinosa*), une des racines qu'elle apprécie le plus.

La route de Tchingoua tcheñ à Tientsin traverse la grande ville de Weïhoui fou (Weïkui, Weïkiun) et va rejoindre la tête de la navigation sur le Weï ho à Tankoou tcheñ, port de rivière, où l'on échange des objets du Chañsi contre des objets du Petchili,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

et principal intermédiaire entre Tientsin et les campagnes riveraines du fleuve Jaune.

A l'ouest du Weï ho, sur un petit affluent, la cité de Tchangte fou se distingue avantageusement de toutes ses voisines par le bon entretien de ses rues, de ses temples, par le goût de ses habitants, la prospérité de son industrie. « Les routes des environs, dit Oxenham, sont aussi bien entretenues que les meilleures chaussées de l'Angleterre. »

Les villes commerçantes sont aussi très nombreuses au ^{p.272} sud du Hoang ho, dans les vastes plaines où serpentent le Hoaï et ses affluents. Louchan, sur le Cha ho, affluent du Hoaï, est le centre principal de l'exploitation des houilles et du fer dans le Honan. La plus grande partie du charbon est transformée en coke en des milliers de petits fours, dont les environs sont couverts. D'immenses dépôts de scories attestent l'importance qu'eut l'industrie du fer sous la dynastie des Ming : elle s'est depuis déplacée vers le Chañsi.

Le marché le plus important de cette région du midi « honanais » est Tchooukia koou, au confluent des trois rivières qui forment le Cha ho, à l'ouest de la cité provinciale de Tchintcheou fou. Les campagnes qui entourent Koeïté, au sud de Kaïfoung fou, ne sont pas moins riches que celles du Honan occidental, mais elles ont eu beaucoup plus à souffrir du passage des insurgés Taïping : de Nanking à Tsinan, l'étendue, jadis marine et maintenant parsemée de lacs, que parcourt le Grand Canal, leur était ouverte sans défense et ils en ravagèrent toutes les cités.

@

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

LIVRE TROISIÈME

**LA CHINE CENTRALE
LE YANGTZE KIANG**

CHAPITRE PREMIER

LE YANGTZE OU FLEUVE BLEU

I. Longueur, nom, bassin, débit. — II. Le haut Yangtze. — III. Le Yaloung. — IV. Du Yaloung au Min. — V. Le Min. — VI. Les grandes gorges. — VII. Le Yangtze inférieur, Tounghing, Hañ et Poyang. — VIII. La fin du Yangtze. — IX. Transformations du delta.

I. Longueur, nom, bassin, débit.

Fig. IX. Tchingtou, Min. — VIII. Gorges. — X. Hañkoou. — XI. Changhaï. @

p.273 Des deux grands cours d'eau de la Chine, ou des trois, si l'on admet le Si kiang à côté du fleuve Jaune et du fleuve Bleu, le Yangtze est de beaucoup le plus long et le plus abondant, à l'issue du plus vaste bassin.

Pourquoi « bleu » puisque, azuré peut-être quand il n'est encore que torrent, tout en haut, il devient en bas, quand il est fleuve, une mer d'alluvions aussi jaune que peuvent l'être les flots du Hoang ho lui-même ?

Ce serait parce que si les Chinois comparent le Hoang ho à la Terre, au « principe femelle », dont la couleur symbolique est le jaune, ils comparent le Yangtze au « principe mâle », c'est-à-dire au Ciel. En conséquence, et si nous voulons bien en croire divers commentateurs, le nom de fleuve Bleu, que p.274 nous ont transmis les missionnaires jésuites, et qui est encore fort usité en Europe, se trouverait parfaitement justifié en théorie, l'azur étant la couleur du ciel.

Mais, quoiqu'un des caractères communément employés pour désigner le Yang soit celui qui se rapporte au principe mâle, on

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

se sert aussi d'autres signes, dont chacun fait varier le sens de ce nom.

Peut-être bien devrait-il se traduire par « Fils de l'Océan » ; peut-être rappelle-t-il les débordements du fleuve ; peut-être est-il un terme purement géographique, le nom de l'ancienne province de Yang, qui répond plus ou moins aux trois provinces présentes de Kiangsou, de Tchekiang, de Nganhoeï, situées sur le cours inférieur du fleuve et le long du littoral de la mer au nord et au sud de son embouchure ? Pour Schott et pour Richthofen, par exemple, le Yangtze est le « fils de la province de Yang ». Bien des interprétations sont possibles avec une langue aussi pauvre et aussi concise que la langue chinoise, avec une écriture idéographique prêtant considérablement à la « discussion des textes ».

Dans l'usage courant, le Yangtze est purement et simplement le Ta kiang ou le « Grand Fleuve » : nom mérité, qu'on pourrait porter sans injustice au superlatif, car le fleuve de la Chine centrale est certainement à l'un des premiers rangs parmi les puissants courants de la terre.

Sans doute, en Asie même, il est notablement inférieur, sinon comme longueur développée, tout au moins comme étendue de bassin, à trois fleuves sibériens, l'Ob, l'Yeniseï et la Lena.

Autant qu'on peut hasarder des nombres qui ne sont qu'approximatifs et resteront tels jusqu'à connaissance parfaite de contrées encore connues imparfaitement, le Yangtze draine 1 775 000 kilomètres carrés, tandis que la Lena en égoutte

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

2 320 000, l'Yeniseï 2 510 000, l'Ob, 2 915 000. L'aire du fleuve Bleu ne serait donc qu'un peu plus des trois quarts de celle de la Lena, les sept dixièmes de celle de l'Yeniseï, les trois cinquièmes de celle de l'Ob ; et son bassin égale plus de trois fois l'étendue de la France, la conque de la Lena quadruple et au-delà notre pays, celle de l'Yeniseï le quintuple presque, celle de l'Ob fait plus que le quintupler.

Mais, sous un climat bien plus humide en moyenne que celui de la froidement sèche Sibérie, le Yangtze roule beaucoup plus d'eau que ces trois énormes courants.

D'après des mesures précises qu'on doit à Blakiston, à Guppy, le fleuve Bleu, tel qu'il coule à Hañkoou, c'est-à-dire ^{p.275} quand il lui manque encore le tribut de nombreux affluents, notamment de celui qui lui amène les eaux du Kiangsi, le fleuve Bleu débite 3 995 mètres cubes par seconde à l'époque de ses eaux les plus basses, en plein hiver, en janvier, et 36 413 en août, mois de ses eaux les plus hautes ; en moyenne annuelle c'est 18 458 mètres qui passent entre ses rives devant ce vrai centre commercial de la Chine.

Comme le bassin du Yangtze à Hañkoou, au-dessus du confluent du Hañ, ne représente que les onze treizièmes du bassin total, si l'on veut bien supposer que la proportion des pluies et de l'écoulement reste en aval ce qu'elle est en amont, il s'ensuit que le fleuve central du « Milieu » apporte moyennement à la mer chinoise 21 214 mètres cubes par seconde : six fois plus que le Nil, dix fois plus que le Rhône..

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Trois fleuves seulement le dépassent en cela : deux dans le Nouveau Monde, l'Amazone et le Rio de la Plata ; un dans l'ancien monde, le Congo.

Les calculs de Blakiston, qui donnent 14 158 mètres cubes de portée moyenne au Yangtze à Itchang, au lieu du départ de la navigation régulière par bateaux à vapeur, confirment à peu près les mesures de Guppy.

Comme longueur de cours, on est encore dans le doute sur le rang à attribuer au Ta kiang, et il en sera de même tant qu'on n'aura pas reconnu dans le détail sa vallée supérieure en Setchouen, en Yunnan et sur le plateau natal, en Tibet. Les estimations, disons les hypothèses diverses, lui donnent de 4 800 à 5 200 kilomètres, et même 5 680.

En s'en tenant à une longueur de 5 300 kilomètres, le Yangtze kiang est le fleuve le plus long de l'Asie, si toutefois on ne fait pas partir l'Ob des sources de son grand affluent l'Irtîch, et l'Yeniseï des origines de la Selenga, tête de la merveilleuse rivière qui sort du lac Baïkal. En Afrique, il le céderait au Nil ; en Amérique, au Missouri-Mississippi, et peut-être aussi à l'Amazone.

Ainsi, 5 300 kilomètres ou cinq fois la longueur de la Loire, 1 775 000 kilomètres carrés ou vingt-trois fois environ le bassin de la Seine ; ou encore près des 45 centièmes de la Chine proprement dite, avec un nombre d'hommes évalué à plus de 200 millions d'habitants avant la terrible guerre civile qui dévasta ses provinces ; ce n'est pas, dans la région traversée par le fleuve Bleu que se fonda l'État, mais c'est là qu'il a trouvé ses

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

principales ressources et qu'il a pu développer sa puissance pour devenir l'Empire par excellence de l'Asie orientale.

En comparant les deux grands fleuves du Royaume Central, p.276 les Chinois n'oublient pas d'opposer le courant du midi à celui du nord, le fleuve bienfaisant par excellence au torrent dévastateur qui a reçu le nom de « Fléau des Enfants de Han ». Le Yangtze ne causa jamais de désastres pareils à ceux qui suivent les changements de cours du Hoang ho, et nul fleuve n'est plus utile pour la navigation. S'il ne porte pas encore un aussi grand nombre de bateaux à vapeur que le Mississippi, ni même que la Volga, il est couvert de flottilles de chalands et de barques, et c'est par centaines de mille que l'on pourrait compter les bateliers qui vivent à sa surface, soit de la pêche, soit du commerce.

Marco Polo n'exagérait certainement point en disant que sur les eaux du « Kian » flottaient plus de navires, portant plus de richesses et de marchandises, qu'on n'en eût trouvé sur les rivières et les mers réunies de toute la chrétienté. Un incendie, allumé par la foudre dans le port d'Outchang fou en 1850, dévora sept cents grosses jonques et des milliers de barques ; plus de cinquante mille matelots (?) trouvèrent la mort dans les eaux ou dans les flammes ; un seul négociant de la ville commanda dix mille cercueils à ses frais. En frappant un seul port, qui s'étend, il est vrai, sur 15 kilomètres de longueur, le désastre avait fait disparaître plus de bateliers que n'en a la France entière.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La guerre des Taïping, qui sévit principalement sur les bords du Yangtze kiang et de ses grands affluents, a dépeuplé pour un temps les eaux du fleuve ; mais, dès le rétablissement de la paix, le commerce local a repris, et de nouveau se montrent les paisibles barques, glissant en longs convois ; seulement, de temps en temps les vagues soulevées par les bateaux à vapeur viennent balancer ces flottilles, comme pour les avertir du changement qui s'accomplit dans l'industrie des transports.

Le Yangtze kiang, auquel les Mongols ont donné le nom de Dalaï ou « Mer », a rempli en effet dans l'histoire de la Chine le même rôle que l'Océan, en remplaçant pour la navigation les golfes qui s'avancent au loin dans l'intérieur des terres. Les voyages, les expéditions de denrées, et en même temps le rapprochement des civilisations diverses, se faisaient même sur ces eaux intérieures plus facilement que sur une mer extérieure.

Et dans l'« ère nouvelle », celle où la Chine obéit de force aux poussées brutales de l'Occident, c'est aussi par le Yangtze que l'influence européenne pénètre le plus avant dans le centre du « Milieu » ; les deux bords du fleuve, en s'ajoutant au ^{p.277} littoral marin, le prolongent en réalité de 4 000 kilomètres ; grâce au Hoaï ho, au Hañ, au Kou kiang, au Hé kiang, au Yuan ho, au Hou kiang, au Kialing kiang, au Min, à leurs tributaires et aux affluents de leurs affluents, la longueur des eaux navigables du bassin — navigables pour les bateaux à vapeur ou pour les simples barques — égale à peu près la moitié de la circonférence terrestre.

II. Le haut Yangtze.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

@

On sait que les branches supérieures du Yangtze naissent en dehors de la Chine proprement dite, sur les plateaux du Tibet, tristement froids et monotones.

Pas plus que celles du fleuve Jaune, les sources du fleuve Bleu n'ont encore été formellement reconnues par des voyageurs européens, mais on peut indiquer d'une manière assez précise le lieu de leur origine.

Le champ des hypothèses s'est extrêmement rétréci dans ces dernières années à la suite de périlleux voyages sur l'horrible plate-forme du Tibet, horrible par le froid, la nudité, les vents. Prjevalskiy, Bonvalot et Henri d'Orléans, Bower, Rockhill, Dutreuil de Rhins, qui y trouva la mort, et son compagnon Grenard, Littledale, Sven Hedin, Wellby, Malcolm, Bonin, de Vaulserre, d'autres encore, nous ont amenés enfin tout près de la vérité par de multiples entre-croisements d'itinéraires.

A peu près à un quart de tour de Globe à l'est-sud-est de Paris, donc vers le 90^e degré de longitude, au sud du 36^e parallèle, au nord du 32^e, courent des Oulan mouren ou « Rivières Rouges », c'est ce que signifie ce nom mongol ; courent n'est pas absolument le mot propre, car on est ici sur un plateau avec un grand nombre de lacs, d'étangs, salés ou non, où s'attardent parfois les cours d'eau.

C'est ici, à plus de 5 000 mètres d'altitude, la terre de la désolation par le froid et la bise, avec herbes rares tondues par des yaks et autres animaux à longs poils.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Là, près du mont Dupleix, non loin du lac Montcalm (noms français auxquels on reconnaît le passage de Bonvalot, naît le Teitomaï, qui est probablement la source la plus occidentale du fleuve Bleu ; une autre branche mère, moins à l'ouest, plus au nord, s'appelle Kaptchik ; une autre, plus ^{p.278} septentrionale encore, a nom Namchitou, Namchoutou ; il y a aussi une branche méridionale, le Tchoumar ou Dretchou ; mais tout cela n'est encore qu'imparfaitement débrouillé.

Ainsi se forme le Namtang des Chinois, le Mourui ousou ou l'« Eau sinueuse » des Mongols, le Dotchou, Ditchou ou Britchou des Tibétains, autrement dit « la Rivière de la Vache », rivière traversée par Prjevalskiy, à l'altitude d'environ 4 000 mètres.

Le grand voyageur russe trouva à ce Dotchou une ampleur de 225 mètres, un courant fort rapide, et l'aspect des rives lui prouva que, lors des crues d'été, l'espace recouvert par les eaux n'a pas moins de 1 600 mètres de bord à bord. A la hauteur de 4 kilomètres au-dessus de l'Océan, et à plus de 5 000 kilomètres de son embouchure, le futur Yangtze roule donc déjà plus d'eau que mainte rivière célèbre de l'Europe occidentale. A noter que ce même Prjevalskiy, croisant le fleuve à quelque 200 kilomètres en aval, vers le sud-est, le vit large seulement de 100 à 420 mètres, sans doute par resserrement dans les gorges qui le transmettent du haut plateau tibétain à sa vallée chinoise.

C'est à peu près par ici que le fleuve Bleu se rapproche extrêmement du fleuve Jaune, tout voisin de ses origines : il n'y a pas 250 kilomètres à vol d'oiseau de l'un à l'autre, du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sud-ouest au nord-est, mais une puissante barrière de monts neigeux les sépare.

Le haut Yangtze se développe sur son plateau parallèlement à deux rivières destinées comme lui à un long voyage : le Mekong et, au sud du Mekong, le Salouen, tous deux portant ici des noms divers, tibétains ou chinois, qui ne sont pas les noms définitifs. Et tous les trois, après avoir coulé vers l'est, tournent au midi, dans la direction de l'océan indo-chinois, golfe de Siam et golfe du Bengale. Mais, après un millier de kilomètres parcourus dans ce sens, alors que ses deux confrères ont fini par rencontrer une brèche pour traverser le plateau du Yunnan, le Yangtze se heurte contre ces hautes terres sans pouvoir trouver une issue, et se repliant à l'est par de vastes méandres, il passe sur un autre versant continental et se rapproche du Hoang ho, pour aller comme lui se déverser enfin dans la mer de Chine.

Cependant le torrent, ici désigné sous le nom de Tamg ting ho, accélère sa pente, au sein de formidables défilés. Puis il devient le Pechoui kiang ou fleuve de l'Eau Blanche, et du Tibet, de la Chine feudataire, il entre dans le vrai « Milieu », dans la vraie Chine, dans le Yunnan, contrée qui, à vrai dire, ^{p.279} n'est pas la vieille et vénérable Chine, mais un pays de nouvelle conquête.

Il arrive dans l'Empire par 2 500 mètres d'altitude, environ, non loin de Batang, ville sise sur un affluent de gauche à 7 kilomètres de distance. Il court vers le sud-sud-est, souvent avec violence et interrompu de quelques rapides : d'où peut-être son nom d'« Eau Blanche » ; des deux côtés la montagne le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

presse, le tourne et le détourne, et il n'a que 120 mètres d'ampleur aux basses eaux, 200 à 250 aux hautes eaux, 5, 6, 7 mètres de profondeur.

Parallèlement à lui le Mekong, resté fidèle à sa recherche du midi, serpente à 50-80 kilomètres à l'ouest. A Tsekou, à 140 kilomètres à vol d'oiseau vers le nord de Talifou ([Fig. XX](#)), ville du Yunnan, par 4 300 mètres environ au-dessus des mers, le Pechoui kiang se jette au nord-est, au pied de sauvages montagnes, puis il se porte à l'est, enfin au sud-sud-ouest, décrivant ainsi, probablement, un méandre de 300 kilomètres sans les menus détours, avec un isthme de 60 kilomètres. Probablement, disons-nous, car Bonin, qui a signalé le premier cet énorme détour du Yangtze, n'a point suivi le fleuve dans son excursion, ni personne encore après lui, le long de gorges qui doivent être effrayantes, puisque l'immense torrent tibétain-chinois se courbe ici devant l'obstacle d'un massif de 5 000 à 6 000 mètres de haut, et que d'un bout à l'autre de la boucle resplendissent, à l'orient, puis au midi, puis à l'occident du fleuve Bleu, les neiges éternelles du Lykiang-Kouaty. A 65 kilomètres environ en droite ligne au nord-nord-est de Talifou, le Yangtze fléchit vers le nord-est ; après vers le sud-est, puis et pour longtemps vers le nord-nord-est. Au lieu où Bonin le traversa près de Tsekou, là où il vient de s'engager dans le grand cingle autour du Likiang-Kouaty, le cours d'eau coule violemment, avec une vitesse de 7 à 8 kilomètres par heure en un lit de 200 à 250 mètres de largeur.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Après de longs couloirs où les défilés ont rarement deux kilomètres de large, le Yangtze qui, depuis le coude de Tsekou, s'est abaissé de plus de 700 mètres, rencontre, donc à moins de 4 400 mètres d'altitude, à gauche, un très puissant courant, presque égal en volume à lui-même, le Kin ho ou « Fleuve d'Or », dit aussi le Kincha kiang ou « Fleuve au sable d'or », ou encore le Yaloung kiang.

C'est par erreur qu'on nommait tout récemment encore Kincha kiang le courant tibétain entré en Chine près de Batang, et c'est bien au Yaloung que revient cette désignation, ainsi ^{p.280} que celle de Kin ho, comme vient de nous l'apprendre le vicomte de Vaulserre.

III. Le Yaloung.

@

Presque aussi large au confluent et plus rapide que le Pechoui kiang, le Yaloung, Kin ho, Kincha kiang, a longtemps passé chez les Chinois pour la principale origine de leur Yangtze. Il formait la limite de la Chine proprement dite et des « Barbares » de l'ouest, avant que la frontière fût poussée au couchant jusqu'à l'Eau Blanche, puis au Mekong et même un peu au-delà.

Yalou kiang, Yaloung kiang en chinois, Niatchou, Nag tchou, Dzatchou, Djatchou en tibétain, le concurrent de l'Eau Blanche, part des mêmes montagnes tibétaines que le Hoang ho, à peu près sous le 34^e degré de latitude, et va d'abord vers le sud-est, parallèlement au Yangtze supérieur, à très faible distance, mais avec une haute montagne entre deux ; puis, fidèle à ce parallélisme, il incline au sud. Non encore reconnue sur tout son

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

cours, c'est essentiellement une rivière de canons, obscurcie par des parois qui peuvent se lever jusqu'à 800 ou 1 000 mètres au-dessus du fil du courant ; on lui suppose 1 200 kilomètres de voyage au moins. Conformément à son nom, ses sables et ses vases enfouissent des paillettes d'or. En cela pareil au Pechoui Kiang, et impressionné par le même climat, le Yaloung est comparativement très faible en hiver, puis la fonte des neiges le ragaillardit très fort : après quoi de grands orages crevant sur ses monts nus le maintiennent en abondance jusqu'à la longue et froide sécheresse d'un nouvel hiver.

IV. Du Yaloung au Min.

@

Dès lors, et longtemps, le Kincha kiang, qui a pris le nom de son grand affluent par l'erreur des Chinois, le Kincha kiang ou Yangtze supérieur n'est plus, dit M. de Vaulserre, qu'« un immense torrent roulant à travers les montagnes des eaux rouges pendant la saison des pluies et claires, dit-on, pendant l'hiver » ; très rarement large de 1, 2, jusqu'à 4 kilomètres, son val se réduit presque partout au strict passage de ses eaux souvent ébranlées par de bruyants rapides.

Presque jamais, dit ce voyageur, « le fleuve ne s'étale ici ^{p.281} librement comme nos grands cours d'eau européens, tels que l'Isère dans le Grésivaudan, le Rhin en Alsace, l'Inn dans la vallée d'Innsbruck ; presque toujours il coule dans une gorge tellement étroite et ravagée par les torrents que le sentier qui relie les villages entre eux est souvent impraticable aux chevaux. Les rares transports qui empruntent cette vallée se font à dos

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'hommes. Aussi, cette immense faille, qui jusqu'à ce jour n'a pas été utilisée par les Chinois pour le commerce, ne paraît pas devoir être considérée par les Européens comme une voie de pénétration au Setchouen. Une route qui la suivrait ne serait qu'une suite ininterrompue de remblais, de déblais, de tunnels et de ponts, sans cesse exposés aux ravages des eaux torrentielles. »

Les montagnes parmi lesquelles déjà le grand fleuve se fraie ici un passage se relèvent en arrière à 3 000, 3 500, 3 800 mètres, et dans son corridor sinueux, le Kincha kiang, comprimé en largeur, monte à 20 mètres au-dessus de l'étiage au plus fort de ses crues annuelles, en flots terreux comme ceux de ses branches supérieures et des affluents qu'il reçoit dans le long parcours de ces défilés.

[Fig. IX. Tchingtou et le Bassin du Min.](#)

Un peu avant le confluent du Sia ho, déversoir du lac de Yunnan sen, le fleuve prend décidément la direction à demi contraire à celle qu'il suivait sur le plateau de l'Asie centrale, le nord-est au lieu du sud-est ; il se plie et se replie dans une gorge plus peuplée qu'on ne croyait auparavant, par la raison bien simple que le pays est extraordinairement malaisé, inviable, donc à l'abri des exactions des mandarins et de leurs soldats et « porteurs de contraintes ». — « En Chine les populations sont presque toujours beaucoup plus denses à l'intérieur des campagnes qu'au voisinage des routes, et c'est là une des causes qui ont toujours rendu très difficile l'évaluation des populations chinoises. » Si la densité des populations du littoral a pu tromper les voyageurs européens sur le nombre total des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

habitants de la Chine, les solitudes qui se sont faites à l'intérieur le long des routes les ont aussi fait errer en sens inverse.

Le fleuve passe au bas de carrières de sables salins, de houillères exploitées par des mandarins, de gîtes de plomb, de cuivre, de nickel. A Manyng tze, au pied du rapide de Tsenyao, haut de 3 mètres, il devient navigable aux petites jonques, à 2 860 kilomètres environ au-dessus de son embouchure ; à 300 kilomètres plus bas, à Souifou, où déjà son niveau n'est guère qu'à 300 mètres d'altitude, tant la pente a été raide depuis la rencontre du Yaloung, commence la navigation pour ^{p.282} des jonques de dimensions moins réduites ; à quelque 400 kilomètres en aval de Souifou, à partir de Tchongking, flottent les grandes jonques, celles qui ont en moyenne 25 à 30 tonnes de jauge, au maximum 48, et aussi les chaloupes à vapeur, à côté des sampans (mot à mot : trois planches), barques minimes, non pontées. On peut donc qualifier le grand fleuve de réellement accessible jusqu'à Tchongking, à 2 350 kilomètres de la mer : là-dessus 1 750 praticables sans difficultés, sans qu'on ait à lutter contre le moindre rapide ; tandis que de Tchongking à Itchang il y en a soixante ; « plus même, dit Bonin, puisque j'ai parfois compté pour un seul plusieurs rapides voisins reliés par le même nom. Cela fait en moyenne un par 10 kilomètres, mais il ne faut pas s'illusionner sur les difficultés réelles de la navigation : la plupart de ces seuils sont recouverts aux moyennes eaux à partir du commencement de mai, et il n'y en a en réalité que deux ou trois véritablement dangereux et difficiles. Le principal, le rapide de Yeh, présente une vitesse approximative de douze nœuds en plein courant, précisément la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

vitesse mesurée, aussi en plein courant, par Doudard de Lagrée au grand rapide de Préapatang ou Préatrapang, sur le Mekong, entre Sambor et Stungtreng ; or, on sait que depuis longtemps nos vapeurs franchissent ce dernier obstacle régulièrement et sans accident... En somme, un vapeur ne calant que 1 m. 50 avec machine pouvant développer une vitesse supérieure à 15 nœuds, remonte sans dangers jusqu'à Tchongking. » De Tchongking à Soui fou, le fleuve ne se brise qu'à six « rebouilles » un peu sérieux.

V. Le Min.

[Fig. IX. Tchingtou et le Bassin du Min.](#) @

A Soui fou débouche, sur la rive gauche, une rivière de beau débit, de longueur raisonnable, de bassin très fécond, très peuplé, un cours d'eau fort utile au commerce, mais dont les Chinois se sont exagéré l'importance jusqu'à lui donner le rang de branche initiale de leur précieux Yangtze. On l'appelle Min ou Ouan hiang, Ouen kiang. Son cours est de 750 kilomètres.

Le Min part des monts homonymes, les monts Min chañ, prolongement d'une chaîne du Tibet oriental, pas bien loin de la rive droite du Hoang ho supérieur ; il s'en va vers le sud-sud-est, assez parallèlement au Pechoui et au Kin ho, et il arrose de ses canaux la merveilleuse campagne de la capitale du Setchouen, Tchingtou fou.

^{p.283} Au point de vue hydrographique il est incontestable que le Min est l'affluent du Kincha kiang, car il lui est très inférieur par la masse liquide, par la longueur du cours, et la vallée qu'il

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

parcourt n'est par sa direction qu'un sillon latéral de la grande dépression médiane dans laquelle coulent les eaux du Yangtze.

Cependant la plupart des auteurs chinois ont considéré le Min comme la branche maîtresse du fleuve : la cause en est due sans doute à la communauté de civilisation qui existait entre les habitants de la vallée du Min et ceux du bas Yangtze kiang. La grande rivière venue des hautes régions qu'habitaient des populations sauvages et redoutées paraissait aux Chinois policés provenir d'une sorte de monde à part ; pour eux, le Kiang, le « Fleuve » par excellence, devait couler en entier dans le domaine de la civilisation.

Dans le Yukoung, qui est le plus ancien document géographique de la Chine, le Min est indiqué déjà comme formant le cours supérieur du Grand Fleuve. Marco Polo, qui résida dans la vallée du Min, donne également à cette rivière le nom de « Kian ».

Sur les plus anciennes cartes, tout le cours supérieur du Kincha kiang est supprimé, et le Hoang ho, le fleuve dont la vallée avait été colonisée en premier lieu, est tracé comme ayant une importance beaucoup plus considérable. Depuis l'époque du célèbre voyageur, le Min a changé de lit dans la plaine où se trouve Tchingtou fou, il coulait alors au milieu de la ville, large d'un demi-mille et très profond, tandis que de nos jours il ne traverse même plus Tchingtou et se divise en plusieurs bras, dont le plus rapproché de l'enceinte n'a pas 400 mètres de largeur : les canaux d'irrigation creusés dans la plaine environnante, jardin du Royaume Fleuri, ont fini par y modifier la direction des cours d'eau.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Pendant les crues, le Min est navigable jusqu'à Tchingtou, mais d'ordinaire, les bateaux ne peuvent remonter au delà de Sintsin hien, où se réunissent en un seul courant tous les canaux artificiels et naturels du bassin de la capitale : c'est là que commence, à 3 260 kilomètres de la mer, cette ligne de navigation non interrompue qui traverse de l'ouest à l'est toute la Chine proprement dite. Un dixième de cette ligne de navigation est formé par le courant du Min, tandis qu'en amont du confluent le Kincha kiang, censé navigable pour les barques, ne l'est réellement pas tout du long, mais seulement dans les intervalles entre les rapides ; et de fait on y « batelle » fort peu, à cause de ces ébranlements de l'eau, et sans doute aussi en vertu de la terreur qu'inspirent aux trafiquants chinois les p.284 sauvages Miaotze de la contrée, qui sont encore bien loin de s'être accommodés de la « paix chinoise ».

VI. Les Grandes Gorges.

[Fig. VIII. Gorges du Yangtze, en amont d'Tchang.](#) @

D'ailleurs le « Grand Fleuve » n'offre pas en aval du confluent du Min un courant absolument tranquille ; il forme aussi quelques rapides où la navigation est périlleuse, et surtout, à 100 kilomètres environ à l'est de Soui fou, le rapide de Tsenyao, dont la dénivellation n'est pas inférieure à 3 mètres. Mais tous les voyageurs sont d'accord sur le courage, le sang-froid, la dextérité des nautoniers chinois, notamment de ceux qui remontent ou descendent la « Grande Eau » dans les passages dangereux du Setchouen ; ils valent les Indiens du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Nord-Ouest de la Puissance du Canada sur leurs légers canots d'écorce.

D'après les mesures de Blakiston, la pente totale du Yangtze, en aval de Pingchañ, sur une longueur développée de 2 939 kilomètres, serait d'environ 455 mètres, ce qui donne une moyenne de 15 à 16 centimètres par kilomètre, déclivité bien inférieure à celle du Rhône en aval de Lyon, mais très inégalement répartie. Pingchañ, à quinze lieues en amont de l'embouchure du Min, est considéré comme le terme extrême de la navigation continue du fleuve pour les embarcations légères de faible tirant d'eau.

En aval de Soui fou, à Tchangtchong ou Tchoungting, qui est la métropole commerciale du Setchouen, conflue à gauche le notable Kialing kiang, à peu près de même longueur que le Min, en un cours plus ou moins parallèle : il vient des Tsing ling ou « Montagnes Bleues », crête d'entre Hoang ho et Yangtze. Plus bas, sur la rive opposée, le Ou kiang ou Kian kiang, plus long que Kialing et que Min, amène en tribut la majeure partie des eaux du Koeïtcheou.

Tchoungking est le lieu où s'arrête la navigation des grandes jonques. Un Anglais persévérant, Archibald Little, y a fait monter en 1898, au printemps, en bonnes eaux, un vapeur de peu de tirant : effort méritoire qui lui coûta dix-huit jours d'efforts, mais demi-succès seulement, en ce que cette montée est tellement pénible, de rapide en rapide, que, jusqu'à maintenant, elle n'est réellement pas pratique dans le sens d'amont et qu'elle serait dangereuse dans le sens d'aval.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il y a tout lieu de le regretter, car en amont de Tchoungking le Yangtze se laisse naviguer aisément pendant plusieurs p.285 centaines de kilomètres. Toutefois le dernier mot n'est pas encore dit ; déjà Little a trouvé des imitateurs.

Le fleuve, coulant maintenant vers le nord-est, suit la même direction que les arêtes de rochers de ses deux rives ; mais de distance en distance ces chaînes rocheuses, formées de calcaires gris, présentent des brèches dans lesquelles se précipite le courant par de brusques sinuosités. Des châteaux forts, des camps retranchés, dans lesquels se réfugie la population des campagnes environnantes pendant les guerres civiles, s'élèvent au sommet de ces promontoires, tandis qu'à leur base s'ouvrent des carrières où l'on exploite des couches parallèles de charbon et de carbonate de chaux, çà et là même du minerai de fer. Sur les plages, des orpailleurs recueillent aussi quelques parcelles d'or, mais en si faible quantité qu'ils peuvent à peine, malgré leur sobriété, subvenir à leur misérable existence.

Dans toute cette contrée du bassin à laquelle Blakiston a donné le nom de *Cross Ranges*, ou « Rangées Transversales », d'anciennes plages se voient à une assez grande hauteur au-dessus du niveau actuel des crues du Yangtze. Il est évident que le fleuve coulait autrefois à une altitude beaucoup plus considérable : le seuil des rapides qui interrompent le cours du fleuve entre les provinces du Setchouen et du Houpé devait être à cette époque plus élevé qu'il ne l'est actuellement.

C'est ici, dans la région des dernières percées, que les paysages les plus pittoresques et les plus variés se succèdent

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sur les bords du Ta kiang ou « Grand Fleuve ». Non loin de l'entrée supérieure des cluses, un prisme quadrangulaire de 60 mètres de hauteur, reposant sur un socle de même élévation, domine un petit village, groupant ses maisonnettes à l'ombre de quelques arbres. Comme un énorme édifice, le rocher de grès est composé d'assises horizontales. Sur celle de ses faces qui regarde le fleuve est appliquée une pagode à neuf étages dont le pavillon supérieur donne accès sur la plate-forme du bloc : cette pagode, bâtie, dit-on, par les missionnaires bouddhistes du IV^e siècle, est le Chipoutchaï ou la « Maison de la Pierre précieuse ».

Plus bas, le fleuve entre en une gorge dont les parois verticales se dressent à 200 mètres de hauteur. En quelques endroits, les deux rives ne sont qu'à 140 mètres l'une de l'autre, et l'on y pénètre comme dans une crevasse des montagnes.

La plupart de ces défilés étant orientés dans la direction de l'ouest à l'est, le soleil n'en éclaire jamais les p.286 profondeurs ; les parois en restent sombres, et dans toutes les anfractuosités croissent des fougères et d'autres plantes qui se plaisent à l'ombre et à l'humidité. Des pins se montrent seulement sur les hauteurs, et des touffes de plantes cultivées se voient çà et là, partout où les pentes offrent des espaces assez larges pour qu'on puisse y semer quelques graines. Des écueils cachés bordent le rivage, mais l'eau est profonde, et même en temps de maigres eaux, on peut jeter la sonde en maints endroits de ces défilés sans trouver le fond à 30 mètres ; pendant le plus fort des inondations, c'est-à-dire au mois d'août, quand le flot entraîne vers la mer les neiges fondues des plateaux du Tibet oriental, le niveau de l'eau s'élève, comme dans les défilés d'en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

amont de Soui fou, à 20 ou 21 mètres à certains passages de ces étroites gorges plus resserrés que d'autres. Pour éviter l'atteinte du flot rayé de boues, toutes les maisons se sont perchées sur le haut des promontoires.

Fréquemment les terrains des deux bords, composés, en certains endroits, de grès compacts qui reposent sur des couches plus molles, glissent en entier, de manière à rétrécir notablement le fleuve et à causer ainsi la formation de rapides. Bourne raconte comment en 1896, un de ces glissements du sol, représentant une masse d'environ 30 millions de mètres cubes, se produisit sur le versant septentrional, en ne laissant au courant qu'un passage de 75 mètres. Des plantations de cannes à sucre, des champs de céréales, des arbres, des maisons avaient été entraînés à la surface de l'éboulis sans trop de dommage. Personne n'avait péri à la suite de cet arrachement de terres, causé par une pluie de quarante jours, mais les premiers bateaux qui essayèrent de forcer la passe ayant sombré, plus de mille hommes périrent dans ces diverses tentatives. Trois mois après l'accident, des centaines de jonques attendaient à l'amont et à l'aval, avec des marchandises pour une valeur de plus de 20 millions ; toute une nouvelle ville peuplée, bruyante, de porteurs, de revendeurs, de marins s'était fondée au-dessous du promontoire de débris.

Pour peu que l'homme du gouvernail garde son sang-froid, les bateaux et même les jonques peuvent descendre le fleuve ou le remonter sans craindre de toucher sur un roc, mais à la montée ils ont à lutter contre la violence du courant, qui en quelques rapides n'est pas moindre de 13 à 19 kilomètres à l'heure. Le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

halage des barques est un labeur des plus pénibles. Près de tous les endroits périlleux s'élèvent des villages peuplés de bateliers de renfort. Parfois une centaine d'entre eux doivent s'atteler à la corde de bambou d'une seule barque, et là où le sentier manque, il leur faut escalader les rochers et ^{p.287} peser en même temps sur le câble ; un bouffon les précède, sautant, gambadant, se jetant à genoux devant eux, pour les encourager dans leur travail. Des bateaux de sauvetage, peints en rouge, se tiennent aux endroits les plus dangereux.

Si rude que soit le métier, les bateliers du Setchouen y tiennent passionnément, et c'est avec colère qu'ils entendent les Occidentaux et les Yankees leur vanter les bienfaits du prochain avenir, le grand fleuve ouvert à la grande navigation, la vapeur ou l'électricité remplaçant la rame, et la corde où l'on s'arc-boute parfois d'un tel effort, et les épaules si courbées en avant et si rapprochées de la terre, qu'on est presque ^{p.288} parallèle au sol. Vie d'éternelles tribulations sans doute, mais vie libre, en plein soleil, faite de durs travaux, mais aussi de repos délicieux avec sommeils profonds ; et surtout c'est la vie qu'ont menée les ancêtres depuis de lointaines, d'obscurcs générations.

Aussi la civilisation européenne qu'on leur prône à tout venant n'a-t-elle pas de plus sincères ennemis que les tireurs à la cordelle qu'elle prétend délivrer.

De Koeïtcheou à Itchang, la série des principaux *tan* ou rapides n'a pas moins de 189 kilomètres de longueur ; elle se termine par des gorges grandioses, telles que le Lon kan et le Mi tan.

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

Tout à coup les collines s'abaissent de part et d'autre, le fleuve prend une largeur de 800 mètres, et, comme dans la mer, on voit les marsouins se jouer à côté des embarcations.

VII. Le Yangtze inférieur, Tounghing, Hañ et Poyang.

@

Ici, à Itchang, commence le Kiang maritime, auquel les Chinois appliquent le dicton : « Sans bornes est la mer, sans fond le Kiang. »

Du moins est-il « sans fond » pour les jonques ordinaires, puisqu'aux seuils les plus élevés, pendant les maigres, il offre, excepté sur un seul point, 6 mètres d'eau dans le chenal, et presque partout beaucoup plus ; mais les inondations élèvent le niveau fluvial à une moindre hauteur que dans les gorges, et l'écart est de moindre en moindre à mesure que le Yangtze se rapproche de la mer.

Mais, tout au contraire, les dangers d'inondation augmentent pour les campagnes riveraines en proportion de l'abaissement graduel des rivages : c'est pourquoi des levées, pareilles à celles du fleuve Jaune, bordent le Yangtze kiang de part et d'autre.

Des marécages, dans lesquels se déverse l'eau d'inondation, allégeant ainsi les crues, commencent à se montrer de chaque côté du fleuve ; de grands lacs même s'étendent dans les plaines voisines et reçoivent des affluents qu'ils reversent au Yangtze par des canaux changeants.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le Tounghing, qui communique avec la rive droite du Yangtze par la courte rivière Tounghing ho, chenal d'une dizaine de kilomètres de longueur, est le plus vaste de ces lacs.

Long de 120 kilomètres, sur 30 à 60 de largeur, et vaste de 5 000 kilomètres carrés au moins pendant les hautes eaux, il sert ^{p.289} de réservoir d'écoulement à un bassin de plus de 200 000 kilomètres carrés, comprenant presque toute la province du Hounan ; il change de forme, d'étendue, de saison en saison, suivant l'abondance des rivières qui s'y jettent, le Yuen, le Sou, le Siang ou Hé, et suivant la hauteur des eaux dans le Yangtze, qui refoule parfois le courant de Tounghing ho et reflue dans le lac. Lors des grandes crues, les riverains abandonnent leurs villages pour chercher un refuge temporaire, les uns sur les collines des alentours, les autres dans les barques et sur les radeaux.

A le bien considérer, en dehors de sa cuvette centrale et sur la plus grande partie de son étendue, le Tounghing est moins un lac qu'une inondation qui s'avance au loin en été, saison des pluies, qui se retire d'autant en hiver, saison de sécheresse, et devient alors une plaine basse, humide ; fourragère, avec arbres, roseaux et joncs. A cette époque les troupeaux y broutent au bord des rivières qui se confondent dans le bas-fond ; puis, dès l'arrivée des eaux de la fonte des neiges, et surtout dès la régurgitation du Yangtze, quand elle a lieu, la plaine aux herbages se noie, le Tounghing se reforme et communique avec le fleuve, non seulement par le Tounghing ho, mais aussi par maintes coulées.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

C'est ce lac, ce faux lac, pourrait-on presque dire, qui vaut leur nom à deux provinces riveraines du Yangtze : Houpé, le « Nord du Lac », et Hounan, le « Sud du Lac ».

Le principal affluent du bas Yangtze kiang, à la fois par l'abondance des eaux, par l'activité commerciale, par le rôle historique, est le Hañ kiang, tributaire de gauche dont la vallée est la route naturelle pour les hommes et les marchandises entre les deux grands fleuves de la Chine, et dont le bassin est l'une de ces régions du Royaume Central où tous les avantages se trouvent réunis pour le bien-être et l'accroissement des populations : climat salubre et tempéré, terres fertiles, eaux abondantes et saines, flore des plus variées, marbres, plâtres et pierres de construction dans les montagnes voisines, grande richesse en combustible minéral.

C'est un fils des Montagnes Bleues qui fait du nord-ouest au sud-est un pèlerinage de 2 000 kilomètres environ, du pays qui se hérisse au sud-ouest de la vieille métropole, Singan, jusqu'à l'énorme emporium de Hañkoou. Dès qu'il est descendu de ses sierras natales, non sans violents rapides et sans cascades, il devient navigable sur presque tout son parcours pour les jonques chinoises, même dans la région moyenne de son cours, entre les monts schisteux et houillers où il se brise, ^{p.290} dit-on, en 360 endroits. Les bateaux à vapeur pourraient vraisemblablement le remonter en été sur un espace de plus de 1 000 kilomètres ; même en amont de Hañtchoung fou, là où le Hañ n'est qu'un simple torrent, les riverains ont des bateaux qu'ils chargent de leurs denrées en attendant les périodes de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

crue ; mais des rapides interrompent le cours moyen de la rivière et causent de fréquents naufrages.

Dans la partie basse du Hañ, le lit fluvial est plus élevé que les campagnes riveraines, et du haut des digues latérales on peut voir à ses pieds les maisonnettes des paysans, à l'ombre des saules et des cytises. Cependant quelques villages sont construits sur de larges terrasses qui s'appuient sur les levées, de manière à former des îles artificielles, dominant, pendant la période des crues, la nappe des eaux débordées. Souvent toute la plaine qui s'étend du lac de Tounghing au confluent du Hañ et du Yangtze est transformée en une mer intérieure parcourue des jonques ; et quand l'inondation générale du pays est rentrée dans le lit du fleuve et des affluents il reste encore dans le pays plat une quarantaine, sinon même une cinquantaine de très longs lacs plats, étangs et marais dispersés aux deux rives du « glorieux » Yangtze.

La plaine très large, autant que péniblement monotone, des deux rives du Hañ inférieur, est merveilleusement bêchée, tournée, retournée, fumée, arrosée ; elle entretient probablement en moyenne plus de 300 personnes par kilomètre carré, à l'abri des épaisses levées hautes de 3 à 5 mètres.

Dans la partie inférieure de son cours, le Hañ est beaucoup plus étroit que dans sa vallée moyenne : lors des basses eaux, c'est-à-dire en hiver, il n'a que 60 mètres de rive à rive devant les quais de Hañkoou, tandis qu'en amont son lit n'a pas moins de 800 mètres, et ça et là, jusqu'à 2 kilomètres et demi.

Cette rivière a un grand mérite, fort rare dans la Chine des plaines, même en dehors de la « terre jaune » ; elle n'est certes

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pas pure, mais elle n'est pas non plus absolument gorgée d'alluvions et boue coulante autant qu'eau glissante ; on peut en boire à la rigueur, après l'avoir longtemps laissée reposer ou en avoir précipité avec le secours de l'alun les particules terreuses qu'elle tient de son passage dans le loess, entre des berges qui s'écroulent de temps en temps dans son lit par grands blocs.

Un autre mérite, le plus appréciable de tous en un pays sans route véritable et encore sans voies ferrées comme la Chine, c'est que le fleuve porte des barques innombrables ; il en est comme bourré dans son parcours en plaine : p.291
malheureusement, recroquevillé au possible, on dirait même à l'impossible, il n'a rien du « chemin le plus court entre un point et un autre ».

A quelque 200 kilomètres au sud-ouest de l'embouchure du Hañ à Hañkoou, le Poyang, qui se verse dans le Yangtze, rive droite, par un déversoir d'à peine une petite lieue de long, ressemble en tout au Tounghing par sa position au sud d'un grand méandre du Yangtze, par ses vastes dimensions, par son régime hydrologique et son importance pour la navigation.

Ce lac plat reçoit également des rivières, dont une abondante, le Kia kiang, qui écoule presque toutes les eaux du Kiangsi et dont le delta d'alluvions, recouvert pendant les crues, s'avance au loin dans ses eaux ; également aussi, les inondations du fleuve, refoulant l'émissaire, pénètrent dans la cuvette et peuvent en élever le niveau de plus de 9 mètres au-dessus du niveau d'hiver.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Des îles nombreuses, des îlots bas parsèment la surface du Poyang, et la partie méridionale de ce bassin de 4 500 kilomètres carrés n'est qu'une forêt de roseaux ; mais la partie septentrionale du lac est profonde, et les bateaux calant six à sept pieds pourraient atteindre Nantchang en été. Des rochers, des collines escarpées se dressent sur les bords ; les villes étagent leurs maisons, leurs tours et leurs pagodes sur les pentes boisées, les îlots et les presqu'îles du rivage ; les cités flottantes de barques et de radeaux ancrés dans le voisinage des ports, les jonques cinglant au large sur les eaux, font de cette partie du Poyang une des régions les plus pittoresques de la Chine centrale.

Près de l'émissaire de sortie, « goulet large et profond, bordé de falaises et de collines », se dresse une masse rocheuse, le « Grand Rocher de l'Orphelin » ; dans le Yangtze kiang même, en face du confluent, le « Petit Rocher de l'Orphelin », moins large, mais plus élevé que celui du Poyang, semble en garder l'entrée ; des volées de cormorans tourbillonnent en nuages autour de ses parois.

Des poissons de mer et des marsouins pénètrent dans le Poyang, et les marins qui le traversent pourraient se croire sur un golfe de l'Océan. Parfois il est bouleversé par les tempêtes ; aussi les barques ordinaires se glissent-elles le long des rivages par des chenaux sans profondeur, n'osant s'aventurer au large. Presque toutes les marchandises légères sont confiées à des pousseurs de brouettes qui contournent à l'ouest les eaux du lac.

VIII. La fin du Yangtze.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

@

p.292 En aval du lac Poyang, le Grand Fleuve se dirige au nord-est, à travers l'une des régions les plus gracieuses de la Chine. L'eau glisse dans son large lit d'un mouvement toujours égal et régulier ; des îles verdoyantes rompent çà et là l'uniformité de l'eau grise ; des touffes de bambous, des groupes d'arbres entourent les maisonnettes du bord ; quelque pagode, sur un promontoire, annonce le voisinage d'une ville ; des coteaux peu élevés, striés de verdure, dominent les campagnes cultivées des deux rives et, contournant un lointain méandre, vont se perdre dans les vapeurs de l'horizon.

La plaine alluviale ne commence sur les deux bords qu'en aval de Nanking, là où le fleuve, prenant la direction de l'est, s'ouvre graduellement en estuaire ; la marée pénètre dans toute cette partie du Yangtze, jusqu'à 360 kilomètres de l'Océan. La profondeur du chenal dépasse 100 mètres en quelques endroits, et les sondeurs promènent le plomb sur de grandes distances sans trouver le fond à moins de 40 mètres ; mais le lit se relève peu à peu en se rapprochant de la mer, et des seuils de vase séparent l'estuaire des eaux du large. A l'embouchure, la distance d'une pointe à l'autre est d'une centaine de kilomètres ; mais cet espace est en grande partie occupé par des îles et des bancs de sable.

Les passes les plus profondes de la barre du Yangtze ont en moyenne 4 mètres de profondeur et, grâce à la marée qui s'élève de 3 mètres à 4 mètres et demi, suivant les variations du fleuve, les navires calant plus de 5 mètres pénètrent facilement dans le chenal. Le principal danger de l'entrée provient des épais

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

brouillards qui parfois, s'accumulant au-dessus des bancs, cachent les bouées et les balises : ainsi que dans toute la mer Jaune et dans les autres parages de bas-fonds, ces brouillards proviennent des rapides écarts de température qui se produisent dans les mêmes couches liquides entourées d'eaux plus profondes.

IX. Transformations du delta.

@

Le fleuve Bleu, qui n'est pas plus bleu que « le beau Danube bleu », porte dans ses eaux beaucoup moins de particules terreuses que le fleuve Jaune ; mais il en porte beaucoup tout de même du continent à la mer.

En s'en tenant aux observations de Guppy, la proportion des troubles contenue dans le bas Yangtze est d'un 2 188^e en poids, d'un 4 157^e en volume ; les alluvions p.293 portées à l'embouchure représentent une masse solide de près de 6 mètres cubes par seconde.

Donc, chaque année, les dépôts de vase s'accroissent de 380 millions de mètres cubes : assez pour recouvrir de boue une étendue de 100 kilomètres carrés sur 2 mètres de hauteur, et assez pour érafler moyennement la conque entière du fleuve d'un dixième de millimètre par chaque période de douze mois, soit d'un mètre tous les dix mille ans.

En vertu de quoi la position des passes change incessamment ; de nouveaux bancs font leur apparition et les îles s'accroissent en étendue ; l'ex-île de Tsoungming en est l'exemple le plus notable.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

On dit que cette terre de Tsoungming ou Kianche, c'est-à-dire la « Langue du Fleuve », qui s'allonge dans l'estuaire, du nord-ouest au sud-est, immédiatement au nord de la rade de Wousoung, effleurait à peine la surface, à l'époque de la domination des Mongols. Érodée à l'amont, elle s'est prolongée graduellement à l'aval en voyageant ainsi de l'ouest à l'est et en s'éloignant de la rive méridionale, en même temps qu'un banc de sable en croissance continue la rapprochait constamment de la rive septentrionale ; enfin la soudure s'est faite et maintenant Tsoungming n'est plus une terre insulaire séparant en deux passes très larges l'embouchure du Yangtze, mais bien une presqu'île alluvionnaire du continent, au nord de l'estuaire du Grand Fleuve.

Les premiers habitants de Tsoungming, envoyés sur le sol affermi, furent des bannis du continent, mais l'île, ne cessant de s'accroître et de se consolider, fut bientôt après visitée par les colons libres, qui en changèrent l'aspect avec leurs canaux, leurs levées, leurs villages, leurs cultures ; des pirates japonais s'établirent aussi sur le littoral océanique, et leurs descendants, devenus de pacifiques agriculteurs, se mêlèrent aux immigrants d'origine continentale. Tsoungming, où sur une surface d'environ 720 kilomètres carrés se presse un million d'habitants (?), est une des régions les plus peuplées de la Chine, même de la terre entière.

Durant la première moitié du XIX^e siècle, les colons de Tsoungming eurent l'avantage de vivre indépendants, sans mandarins qui vinssent leur faire payer des impôts et les vexer

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

par des règlements : aussi la population, s'administrant elle-même, était-elle à la fois beaucoup plus heureuse et plus policée que celle de la terre ferme. « C'est là, disait Lindsay, qu'il faut aller pour comprendre l'honnêteté et la bienveillance naturelles des Chinois. » Foyer d'émigration par suite de la p.294 densité comme de l'extrême misère de ses gens, l'île tout en restant la ruche centrale, a essaimé de proche en proche sur toutes les terres nouvelles écloses dans l'estuaire du Yangtze kiang : c'est ainsi qu'ils ont colonisé la grande île de Hite cha, elle-même formée de cent îles diverses, qui se rattachent par des bancs de vase à la pointe septentrionale de l'entrée ; ils empiètent aussi peu à peu sur la péninsule de Haïmen, au nord du fleuve, et la couvrent de belles cultures. Dans cette région du Kiangsou, ils se trouvent en contact avec des populations aborigènes presque sauvages, dont ils se distinguent singulièrement par la douceur et l'intelligence.

De grands changements, quoique bien inférieurs en importance à ceux du Hoang ho, ont eu lieu dans le cours du bas Yangtze kiang. Outre son embouchure actuelle, il paraît en avoir eu plusieurs autres, qui s'ouvraient plus au sud. Le principal des lits comblés, reconnaissable sur la plus grande partie de son étendue, se séparait du bras septentrional à l'endroit où se trouve de nos jours la ville de Wouhou, en amont de Nanking, et serpentait vers le sud-est pour descendre à la mer parallèlement à l'estuaire de Hangtcheou. Des lacs abandonnés par le Yangtze, dans la péninsule de Changhaï, ont gardé la forme méandrine de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'ancienne rivière et les berges des tournants présentent le même aspect que si le courant venait encore en longer la base.

Ainsi fait aussi le Ta hou, c'est-à-dire « le Grand Lac », en effet le plus vaste de cette région basse : il rappelle son régime fluvial d'autrefois par le tracé de sa rive occidentale qui suit de loin, à 150 kilomètres à l'est, le profil du cours sud-sud-ouest-nord-nord-est du Yangtze. Il miroite à une quarantaine de kilomètres de la rive droite de l'estuaire à l'ouest de Changhaï ; c'est comme une mer intérieure, que parcourent dans tous les sens des barques pontées à deux mâts. Il peut avoir 70 kilomètres sur 55, un pourtour de 600, une aire de 2 500 kilomètres carrés.

De même, le golfe de Hangtcheou a gardé l'apparence d'une embouchure de fleuve, mais sans avoir été en communication avec le Yangtze. On n'y observe point le travail des atterrissements vaseux ; en maints endroits le phénomène inverse se produit, les flots emportent les bancs, érodent les anciennes plages, et les îles rocheuses de Tchousan, qui se prolongent au-devant de l'estuaire en forme de jetée transversale, ne servent pas de point d'appui pour la formation d'une presqu'île de boue.

p.295 Toute la contrée qui fut le delta du Yangtze kiang, entre les deux estuaires, est un pays bas, semblable d'aspect à la Néerlande, découpé dans tous les sens de canaux que bordent des levées ; les champs sont limités par des fossés navigables, et tous les transports se font par bateaux. Au loin du Yangtze, la plaine d'alluvions qui se prolonge au nord jusqu'à l'ancien cours

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

du Hoang ho, a la même apparence, et les coulées naturelles, les canaux artificiels s'y entremêlent également en dédale.

Le canal par excellence ou la « rivière des Transports », ancien affluent du Yangtze kiang, traverse cette région du sud au nord pour aller rejoindre le cours du fleuve Jaune ; la rivière Hoaï, alimentée par les terrains qui descendent des extrêmes ramifications orientales du Kouenlun, se partage dans la plaine en coulées nombreuses qui s'unissent aux anciens lits du Hoang ho ; des lacs et des marécages emplissent toutes les régions basses, et sur la côte, des bancs de sable et des îles frangent la terre indécise. On peut juger de l'aspect que doit avoir cette contrée par la carte qu'en donnent les anciens missionnaires catholiques, rectifiée depuis par le géographe chinois Li fong pao.

@

CHAPITRE DEUXIÈME

MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU YANGTZE

I. [Monts tibétains du Yangtze](#). — II. [Monts du Setchouen occidental](#). — III. [Le bassin rouge](#). — IV. [Monts et plateaux au sud du Yangtze : les Nan chañ](#).

I. Monts tibétains du Yangtze.

@

p.296 Des gradins extérieurs du Tibet oriental aux plages incertaines de la mer Jaune, les inégalités du relief divisent le bassin du Yangtze en plusieurs régions naturelles différant entre elles par le climat, les productions, les mœurs des habitants.

Une première région bien distincte est celle des monts « levantins » du Tibet, aux origines mêmes du fleuve. Ensuite, de l'occident à l'orient, c'est la zone de hautes montagnes du Setchouen occidental, où le « Fleuve au Sable d'Or » coule au fond d'étroites cluses dans le pays des Tibétains, des Mantze, des Lolo. Puis les « chaînes transversales » et les gorges de Koeïtcheou à Itchang séparent le Setchouen oriental des plaines du Houpé ; enfin les collines du Nganhoeï marquent la fin des hautes terres et le commencement des plaines, récemment conquises sur l'Océan.

Les monts de la frontière orientale du Tibet sont évidemment les restes d'un plateau que le travail des neiges, des glaces et des eaux a graduellement découpé en crêtes parallèles, dont la direction générale est celle du nord au sud ; même les lits des fleuves, quoique profondément taillés dans p.297 l'épaisseur du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

plateau, se trouvent dans cette région à des hauteurs de 3 000 à 2 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. La grande route de commerce qui mène de Lassa à la Chine occidentale par Batang et Tatsienlou se maintient presque partout entre ces deux villes à une hauteur moyenne de 3 600 mètres, sauf dans le fond des vallées, où elle descend de 2 800 à 2 500 mètres, et même trois cols, sur cette route, s'ouvrent à l'altitude « effrayante » de près de 5 000 mètres.

Ces passages sont justement redoutés des voyageurs, bien moins à cause de la raideur des pentes et de la rigueur du froid ou de la violence du vent qu'à cause de la raréfaction de l'air.

Les Chinois, qui ne se rendent pas compte des nausées ou même des évanouissements qui les surprennent au passage des crêtes, cherchent la cause de ces accidents dans les émanations vénéneuses du sol ou dans la présence d'herbes funestes. Sur le Tang la, les Tibétains attribuent également aux vapeurs de la terre une action malfaisante.

Parmi les monts aux noms tartares, tibétains ou chinois, ou « occidentaux » qui se lèvent sur ces plateaux de l'épouvante et de la mort, les récentes explorations nous montrent, au-dessus des sources probables du Teïtomaï, du Yangtze par conséquent, une échine qui n'aurait pas moins de 7 000 mètres au-dessus du niveau des mers, le mont Dupleix, au sud du lac Montcalm.

Au midi de ce haut bassin de réception du Yangtze, là où le lac Armand David occupe une cavité du plateau, la chaîne au versant de laquelle commence le grand courant de l'Indo-Chine, c'est-à-dire le Mekong, montre son arête qui s'élève graduellement vers l'est au-dessus des terres profondément

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

érodées par les eaux : cette chaîne est celle du Tang la dont les pitons dépasseraient 5 200 mètres ; au nord de cette même conque de début, le pic du Roi-Oscar aurait 5106 mètres, dans la rangée des monts Koukchili, long dos qui sépare des monts Prjevalskiy, au septentrion, un plateau étoilé de lacs longtemps glacés chaque année. Le Koukchili continue à l'est la rangée peu saillante à laquelle on a donné le nom de monts Crevaux.

A l'est des Koukchili la ligne des pics et dômes se continue par le Bayan khara, lequel sépare les eaux qui vont au Yangtze, au sud, de celles qui recherchent, au nord, le naissant Hoang ho ; et à son tour le Bayan khara se prolonge par les Tsing ling ou « Montagnes Bleues », sur la même divisoire, jusqu'au-dessus de la plaine immense commune aux deux grands fleuves chinois au nord, à l'ouest et au sud des monts du Chañtoug, massif déjà insulaire.

II. Monts du Setchouen occidental.

@

p.298 Les crêtes qui séparent le Kincha kiang du Yaloung, et celui-ci du Min, présentent encore, bien au sud des plateaux du Koukou nor et du Bayan Khara, des sommets qui dépassent la limite inférieure des neiges persistantes, évaluée par Gill dans ces régions de la frontière tibétaine, à l'altitude de 4 200 à 4 500 mètres.

C'est ainsi que le Nenda ou « Montagne sacrée » qui s'élève à l'est de la haute vallée du Pechoui kiang, sous la latitude de Batang, soit à peu près sous le même parallèle que le passage du fleuve du Tibet en Chine, n'aurait pas moins de 6 250

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mètres ; en tout cas, il épanche dans les cirques environnants des coulées de neige et de glaciers. Les voyageurs qui passent à sa base méridionale en contournent pendant toute une pénible journée de marche les contreforts éblouissants de blancheur.

A l'orient du Nenda pointent d'autres montagnes à peine moins hautes et qui font probablement partie d'un même massif : ce sont les pics de Souroung, dont la rangée se profile du nord-ouest au sud-est, limitant une moitié de l'horizon de sa dentelure d'argent.

Plus à l'est encore, par delà la profonde rainure utilisée par le Yaloung, une autre chaîne, parallèle à celle du Souroung, et revêtue de neiges persistantes sur toutes les cimes, porte un sommet isolé dépassant de 1 500 mètres ses voisins : on lui donne le nom de Jara ou « Roi des Montagnes », et parmi tous les monts que put contempler Gill dans son voyage à travers les Alpes du Setchouen, nul ne lui sembla mériter mieux cette appellation souveraine.

Au nord les montagnes que domine ce « roi », ce Jara, vont rejoindre la puissante sierra continuant le Bayan Khara jusqu'aux Tsing ling ; là aussi de nombreux sommets l'emportent en élévation sur le Mont-Blanc, et le missionnaire et naturaliste Armand David a pu dire qu'on y trouvera peut-être des rivaux de l'Himalaya.

Un de ces pics est le Ngomi chañ ou Omi chañ ; il n'a que 3 350 mètres, mais on le connaît de nom par toute la Chine pour ses nombreux temples, oratoires, couvents bouddhistes : c'est une sorte de Mont-Athos, fort distant de la mer, qui domine de près de 2 900 mètres les plaines de sa base ; il y a là plus de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

2 000 « moines et moinillons » et des centaines de milliers de pèlerins y viennent chaque année révéler la fameuse dent de Bouddha, « qui n'est autre chose qu'une défense d'éléphant fossile ».

Un autre pic se nomme Sieloung chañ ou le « Dragon des p.299 neiges » ; une montagne voisine est celle du « Nuage Blanc », tandis qu'en face, de l'autre côté du principal torrent qui forme le Min, se dresse la pyramide aux sept pointes qui a reçu le nom des « Sept Clous » ; Gill lui attribue une élévation de 5 400 à 6 000 mètres. Plus au nord, le Chi'panfang ou la « Maison de la Dalle de Pierre » aurait à peu près la même hauteur : un simple col latéral, par lequel on remonte d'un affluent du Min vers un autre affluent, à plus de 4 000 mètres, et là se dresse un Sie chañ ou « Mont de neige ».

III. Le Bassin Rouge.

@

Tout cela, c'est le Setchouen occidental, la région hivernale, glaciale, stérile, presque déserte.

Bien moins alpestre ou himalayenne la région orientale de ce même Setchouen, dont certaines plaines et vallées sont parmi les plus peuplées de la Terre.

A l'est du Min et de ses affluents, c'est-à-dire des « Quatre Fleuves », — qui sont le Min kiang, le To kiang, le He chouï (Eaux Noires), le Peï chouï (Eaux Blanches), — se succèdent, toutes orientées dans le sens du sud-ouest au nord-est, les arêtes de grès rouges et de roches carbonifères dont les débris triturés et répartis sur le sol ont valu à la contrée le nom de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« Bassin Rouge » donné par Richthofen. Ces arêtes se rattachent au seuil de montagnes qui sépare les affluents du Min de la vallée du Hañ kiang, et dont la hauteur, au sud de Hantchoung fou et de l'autre « Bassin Rouge » qui l'entoure, est évaluée à 3 000 mètres par Armand David. La chaîne de partage entre les deux vallées, connue sous le nom de Lan chañ, s'abaisse peu à peu vers l'est ; à mesure qu'elle se rapproche du Yangtze kiang, et va mourir dans la région des lacs où se mêlent les eaux de crue du Hañ et du Yangtze.

En dehors de ces monts, la région du Bassin Rouge se présente sous la forme d'un plateau plus ou moins mouvementé de 1 000 à 1 200 mètres d'élévation dont les roches décomposées ont doté de terres extrêmement fécondes les vallées creusées par leur ravinement.

Ce pays d'une si belle fertilité, dont la plus opulente plaine, celle de Tchingtou, n'entretient pas moins de 565 personnes au kilomètre carré (?), est également un pays très pittoresque où les torrents et rivières coulent parfois dans des canons de 400 à 600 mètres de profondeur : en somme, une des belles contrées du monde.

IV. Monts et plateaux au sud du Yangtze : les Nan chañ.

@

p.300 En face du Setchouen, au midi, c'est le Yunnan, puis le Koeïtcheou.

Le Yunnan borde la rive droite du Yangtze, à partir de sa sortie du Tibet, par des plateaux continuant au midi ceux du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tibet, du Setchouen, au delà de la faille formidable, extraordinairement tourmentée, sinueuse, où se glisse le grand fleuve ; ces plateaux s'élèvent jusqu'à plus de 2 000 mètres ; ils sont creusés de gorges de sinistre profondeur et sillonnés de montagnes de 3 000, de 4 000 mètres et plus.

Mais le Yunnan participe peu au Yangtze, seulement par le voisinage du fleuve et le cours de brefs tributaires ; la pente de la plupart de ses vallées est vers l'Indo-Chine, soit Tonkin, soit Barmanie, par le fleuve Rouge, le Mekong, le Salouen, l'Irraouaddi, tandis que le Koeïtcheou se rattache presque entièrement au fleuve Bleu.

L'ouest de ce Koeïtcheou se déroule en un plateau calcaire à peine moins élevé que celui du Yunnan, mais foré de défilés moins profonds (il y en a pourtant de creusés à 600 ou 700 mètres) et parcouru de monts moins hauts, atteignant ou dépassant rarement 3 000 mètres, mais très « personnels » et caractéristiques par leur allure de sierras, leur déchirure en pics et pitons.

L'est du Koeïtcheou dresse de beaucoup plus humbles montagnes que l'ouest, et ses plateaux sont beaucoup moins élevés. C'est une région plus fertile, plus chaude, plus aimable, parce que sensiblement plus basse, au-dessous de 1 000 mètres, voire de 500 dans la plupart de ses fonds, entre des monts sans grande « ascension ».

Disposées dans l'ensemble en chaînes parallèles, orientées comme au Setchouen celles du Bassin Rouge, les chaînes du Koeïtcheou sont donc, en somme, moins élevées ; les eaux du Wou et des autres rivières, ayant une moindre pente, séjournent

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ça et là en marécages, qui rendent le pays très insalubre. Les fièvres paludéennes et les dissensions civiles, telles sont les causes qui retiennent le Koeïtcheou au dernier rang, pour la population, l'industrie et le commerce, parmi toutes les provinces de la Chine. On peut presque dire que dans le Koeïtcheou méridional, la guerre ou plutôt la chasse à l'homme est en permanence, avec des alternatives diverses, entre les Chinois et les aborigènes.

Dans le Hounan, le Kiangsi, provinces appartenant en entier au Yangtze kiang, dans le Tchekiang, province mi-fluviale, ^{p.301} mi-littorale, les chaînes limitant la conque du grand fleuve au sud appartiennent au système que les Chinois ont baptisé du nom de Nan chañ ou « Monts du Midi » et qui a pour fonction hydrographique de séparer les eaux qui vont au fleuve Bleu de celles qui descendent au « fleuve de l'Ouest », au Si kiang ou rivière de Canton.

Ces montagnes-là n'ont pas encore été suffisamment explorées ; c'est tout à fait dans ces derniers temps, depuis la grande poussée des convoitises européennes, politiques, industrielles, commerciales, qu'on a commencé à mieux les connaître, à franchir nombre de leurs cols, à rectifier les cartes « enfantines » qu'on en avait dressées sur la foi des Chinois et des anciens voyageurs.

Tout récemment encore, sur la plupart des cartes européennes de la Chine, on se bornait, suivant l'exemple donné par les missionnaires jésuites, à tracer des chaînes vermiculaires entre les bassins des fleuves ; quant aux cartes chinoises, elles

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

indiquent partout des montagnes dispersées au hasard. Pum-pelly, Richthofen, Futterer, les premiers, ont cherché l'ordre qui existe dans ce chaos apparent et signalé la direction générale des chaînes.

Dans son ensemble, toute cette région sud-orientale de la Chine, sur une étendue d'au moins 800 000 kilomètres carrés, est couverte de hauteurs, qui ne s'unissent nulle part en un vaste plateau continu, et que ne domine aucune rangée centrale d'altitude exceptionnelle.

Peut-être même n'est-il pas dans le reste du monde une région où, sur un espace aussi considérable, il se trouve un pareil dédale de montagnes et de collines aussi peu variées de formes et de hauteur ; presque partout s'alignent de courtes rangées de coteaux peu élevés, entre lesquelles s'ouvrent des vallées étroites se rattachant les unes aux autres par des angles brusques ; les plaines sont rares dans cet immense labyrinthe. L'élévation moyenne de la plupart des hauteurs y est de 500 à 800 mètres seulement au-dessus des rivières ; dans les chaînes principales, aucun sommet ne dépasse, ou peut-être n'atteint 2 000 mètres.

Toutes ces chaînes basses, qui paraissent d'abord n'être qu'un interminable amas de buttes en désordre, sont orientées du sud-ouest au nord-est comme les chaînes transversales du haut Yangtze : c'est dans ce sens que se fait l'écoulement des eaux sur le versant méridional du bassin ; dans la plus grande partie de leur cours, les affluents du fleuve Bleu serpentent vers le nord-est, et de leurs bords on voit les crêtes des ^{p.302} sommets

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

se profiler dans la même direction. De la bouche du Min à la mer Jaune, le Yangtze kiang lui-même offre une succession de trois méandres, dont chacun a sa partie occidentale dirigée du sud-ouest au nord-est, suivant l'axe général de la contrée. Quand on se rend des bords du fleuve Bleu à la rivière de Canton par la route commerciale du Kiangsi, on voit se succéder, à droite et à gauche, les rangées de montagnes ou de collines, uniformément orientées comme le cours du Yangtze entre le lac Poyang et Nanking. Enfin, c'est aussi dans le même sens que se prolonge la côte dentelée des provinces du Kouangtoug et du Fo'kien.

Bref, montagnes et vallées, tout le pays est « aiguillé » vers le nord-est, avec altitudes décroissantes, si bien qu'on doit moins appeler monts que collines les dernières de leurs ramifications. Qu'on est loin, dans la Chine orientale, des 5 000, 6 000, 7 000 mètres des géants qui veillent sur les sources du fleuve central des « fils de Han » ; de même, au nord du fleuve Bleu, dans les provinces du Honan, du Houpé, combien sont déprimées les dernières poussées orientales des Alpes dont le départ est au Kouenlun, en pleine Asie centrale, tout à l'occident de l'Empire !

L'axe principal de ces montagnes a reçu de Richthofen le nom de Nan chañ ou « Monts méridionaux », appliqué déjà par les Chinois à nombre d'autres rangées, sierras ou massifs : nom d'ailleurs absurde, qui ne peut être qu'absolument local, car des monts du Sud, quels qu'ils soient, sont, vus d'ailleurs, ou des monts du Nord, ou des monts de l'Est, ou des monts de l'Ouest.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Cette chaîne commence vers les sources du Siang, principal affluent du lac Tounghing ; au delà des défilés que parcourt le Kia kiang, il se redresse pour former le massif du Woukoug chañ, et constituer au nord-est la ligne de faîte entre le versant maritime des rivières du Fo'kien et le bassin du Yangtze. Les collines de Ningp'o appartiennent à cette chaîne d'axe, qui se continue dans la mer de Chine, la Tounghaï ou mer Orientale, par l'archipel des Tchousan.

Il existerait même un prolongement sous-marin du Nan chañ entre la mer Jaune proprement dite et la mer de Chine ou Tounghaï, et la crête reparaîtrait dans l'archipel du Japon pour aller rejoindre les massifs volcaniques de l'île centrale. Des deux côtés du large détroit marin, l'aspect et la formation des montagnes sont les mêmes : elles se composent uniformément de grès, de schistes et de calcaires appartenant probablement aux âges siluriens et laissant passer des ^{p.303} protubérances de granit et de porphyre. Sur les côtes, le promontoire des collines de Ningp'o et l'archipel des Tchousan, qui ferme à demi la grande baie de Hangtcheou, formeraient, d'après Richthofen, une charnière d'oscillation entre une aire de soulèvement et une aire de dépression. Il est probable qu'au nord de Ningp'o, jusqu'au golfe de Liaotoug, au long de la Tounghaï, puis de la Houng haï, la côte se soulève avec une extrême lenteur, tandis qu'au sud elle s'affaisse : la mer gagne sur le littoral, tout en élevant en proportion les bancs de sable et de vase qui obstruent l'entrée des ports.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le faîte de partage entre le bassin du Yangtze kiang et celui du Si kiang passe dans la province du Kiangsi bien au sud des montagnes qui forment l'axe principal des Nan chañ. C'est à ce faîte de partage que l'on a donné les noms de Nan ling, de Meï ling, de Tayu ling, d'après les différents *ling* ou cols, passages qui traversent la crête et qui font communiquer les deux versants.

De toutes les montagnes de la Chine, celle du Meï ling est la plus visitée, car c'est là que passe la principale route rattachant le port de Canton aux régions centrales de l'Empire ; suivant l'expression chinoise, le Meï ling est le « goulet » entre le nord et le midi de la Chine. Toutes les marchandises que les bateaux déposent de chaque côté sont portées à dos d'hommes par-dessus la montagne ; on dit que cinquante mille individus gagnent leur vie comme portefaix sur la pénible route : aux abords des hangars en bambou sous lesquels se reposent les voyageurs, la foule est souvent aussi pressée que dans les rues des capitales. Sur les pentes escarpées, que dominant des murailles d'un grès noirâtre, les sentiers serpentent et s'entre-croisent pour se réunir au point culminant en une profonde tranchée taillée dans le roc et surmontée d'un arc de triomphe. C'est au commencement du VIII^e siècle, époque à laquelle le commerce avec les îles de la Sonde et les Indes prit une très grande importance par l'entremise des marchands arabes, que l'empereur Tchangkouling fit construire ou plutôt réparer cette route, car il est impossible que ce passage, d'une importance capitale pour les expéditions militaires aussi bien que pour le commerce, n'ait pas été utilisé dès l'époque où les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

populations des bassins du Ta kiang et celles du Si kiang entrèrent en relations suivies.

L'altitude du Meï ling était évaluée à 2 400 mètres par Ritter, d'après les indications que les premiers voyageurs avaient fournies sur la pente des rivières d'accès, sur la déclivité, sur la longueur de la route et sur la flore locale ; mais les explorations ^{p.304} modernes ont prouvé que cette évaluation était trop forte : les cimes qui s'élèvent dans les massifs environnants ne sont tachetées de neige que pendant l'hiver. Du col, on n'aperçoit au nord que rochers et montagnes dominant un labyrinthe de gorges et de précipices, tandis qu'au sud on voit s'étendre, au-dessous des pentes de verdure, d'admirables campagnes parsemées de villes et de villages : c'est ainsi que, du haut des Alpes françaises, apparaissent les plaines du Piémont.

Il faut toute l'endurance, toute la bonne humeur des bateliers chinois, pour amener, des deux côtés de la ligne faîtière, des barques chargées jusqu'au cœur des « Montagnes du Sud », car le plus grand nombre des rivières est interrompu par des rapides et par des seuils sur lesquels les bateaux n'ont pas une épaisseur d'eau suffisante. Mais les rameurs comptent leur travail pour peu de chose, le temps pour moins que rien (en Chine, c'est le défaut courant), et dès qu'un obstacle se présente, ils mettent pied à terre, déchargent l'embarcation et la traînent ou la portent, jusqu'à un endroit favorable, puis la rechargent de nouveau : c'est exactement le « portage » des Indiens de l'Amérique du Nord et des Canadiens-Français. Dans ces régions, il n'est pas un cours d'eau qui, pendant la saison des crues, ne

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

serve au transport des marchandises jusque dans le voisinage des sources. Outre les rivières, il n'existe dans le pays d'autres voies de communication (comme presque partout ailleurs en Chine) que des sentiers étroits, çà et là pavés de dalles de plus en plus disjointes, faute de réparations, même des plus urgentes ; tous les transports se font à dos d'homme ; on ne se sert de bêtes de somme que dans le voisinage des grandes villes.

L'importance extrême du col de Meï ne sera bientôt plus qu'une chose du passé. Ce n'est pas lui que les ingénieurs ont choisi pour mener le grand central, ou le grand transversal chinois, comme on voudra le nommer, du bassin du Yangtze dans celui du Si kiang. La voie ferrée « magistrale » de Peking à Canton par Haïkoou n'empruntera pas la vallée du Kia kiang, tributaire du lac Poyang, à travers la province de Kiangsi, mais celle du Siang kiang, affluent du lac Tounghing, à travers la province de Hounan ; elle passera du bassin du Siang kiang dans celui de la rivière du nord (Pe Kiang), tributaire du fleuve de Canton, par le Tche ling, col ouvert à quelque 450 kilomètres à l'ouest du Meï ling.

La ligne de séparation entre les populations du nord et du midi, au point de vue du dialecte et des mœurs, ne suit pas la chaîne de faite entre les versants hydrologiques ; elle passe ^{p.305} beaucoup plus au nord, en longeant l'axe normal des montagnes du Nan chañ, qui se trouve en entier dans le bassin du Yangtze.

Ainsi le voyageur remontant la vallée du Kia kiang à travers le Kiangsi, dans la direction du col de Meï, passe de la région du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dialecte mandarin, qui est le parler des Chinois du Nord et du Centre, dans celle des dialectes méridionaux, dès qu'il est entré dans les défilés en amont de Kingan.

La ligne axiale du Nan chañ, quoique de faible élévation, a donc exercé une influence considérable sur la distribution des habitants dans cette partie de la Chine. En outre, la division du pays en innombrables vallées a pour conséquence de répartir les populations en une multitude de clans vivant isolés les uns des autres et se suffisant à eux-mêmes. Si ce n'est sur le parcours des grandes voies de transit, les habitants des vallées en labyrinthe du Nan chañ ne connaissent rien du monde extérieur.

A l'exception des prêtres et des mendiants, que leur vie errante mène dans toutes les contrées de la Chine, les indigènes se figurent qu'en dehors de leurs vallées le reste de la Terre est habité par des barbares, des bêtes féroces, des animaux fantastiques.

@

CHAPITRE TROISIÈME

CLIMATS, FLORE ET FAUNE DU BASSIN DU YANGTZE

I. [Dans le Setchouen occidental.](#) — II. [Dans le Bassin Rouge.](#) — III. [Aux deux rives du moyen et du bas Yangtze.](#) — IV. [Dans le sud du fleuve.](#)

I. Dans le Setchouen occidental.

@

p.306 Les montagnes du Setchouen occidental et du Tibet chinois reçoivent une assez grande abondance d'humidité sous forme de neiges et de pluies.

N'étant pas séparées du golfe du Bengale par des chaînes d'une altitude supérieure, elles sont exposées directement au choc des vents pluvieux ; et dans certaines régions, notamment à Litang et à Moupin, des pluies tomberaient régulièrement, pendant chaque après-midi de la saison d'été : il faut dire aussi que ces lieux sont fort élevés, Moupin a son site à plus de 2 000 mètres, Litang à 3 600 mètres, sinon même, d'après certains voyageurs, au-dessus de 4 000.

C'est pourquoi dans cet occident du Setchouen, la végétation développe une vigueur prodigieuse sur tous les bas-fonds où s'amassent les eaux. La plupart des hautes vallées, même plusieurs de celles qui sont encore parsemées de villages, s'élèvent au-dessus de la zone de végétation arborescente, mais les pentes sont recouvertes, pendant trois mois, de magnifiques herbages qui disparaissent sous la neige dès qu'arrive le long hiver.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Au-dessous, les forêts offrent une étonnante variété d'arbres, dont plusieurs atteignent des dimensions inconnues en p.307 d'autres régions : l'essence dominante des bois est un if haut comme les plus fiers sapins d'Europe, superbe comme les chênes qui l'avoisinent ; les rhododendrons deviennent des arbres ; l'on voit encore à l'altitude de 2 500 mètres, des azalées magnifiques de 5 à 6 mètres, non moins couvertes de fleurs que les plus belles plantes exposées par les horticulteurs de l'Europe.

Sur les escarpements presque verticaux, les fougères, les arbustes, les arbres même, trouvent pied, de manière à recouvrir les roches de leurs nappes de feuilles et de fleurs. A peine sorti d'une cluse de la montagne, le voyageur cherche en vain la fissure par laquelle il vient de passer, il n'aperçoit qu'un entrelacement de branches et de lianes fleuries, à travers lesquelles ne se montrent même plus les protubérances du rocher.

Dans les vallées tributaires du Min, tous les villages sont perdus dans le fourré des arbres à fruits, noyers, pêchers, abricotiers ; à 4 500 mètres d'altitude se voient déjà les touffes de bambous. Dans la plaine de Batang, c'est-à-dire à près de 2 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, croissent la vigne et le mûrier, et l'on pourrait s'y livrer facilement à la fabrication de la soie, si les Tibétains du pays ne considéraient pas le meurtre du bombyx comme un péché mortel.

Une des raisons de cette beauté de la végétation dans l'occident du Setchouen c'est que l'écran des montagnes immenses le gare des vents glacés de l'ouest et du nord, et grâce à ce paravent, comme aussi à une latitude déjà

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

méridionale, la température ne s'y livre pas aux mêmes écarts que dans le nord de l'Empire : le parallèle médian de la Chine, c'est le 30^e, également éloigné du 40^e de Peking et du 20^e de Haïnan, et justement il traverse le Setchouen à peu près par le milieu. Moyenne sensiblement égale à celle des provinces du nord (à cause de l'altitude supérieure), mais des froids moindres compensés par de moindres chaleurs, ainsi se comporte le climat de ce pays grandiose et beau.

Les animaux sauvages de cette contrée sont les mêmes que ceux du Tibet, mais ils ont déjà disparu de presque toute la région colonisée par les Chinois, et c'est à une grande hauteur au-dessus de la plaine du Setchouen, à plus de 2 000 mètres d'altitude, dans la principauté miaotze de Moupin, là où les « enfants de Han » ne grouillent pas encore, que dut s'établir le missionnaire Armand David pour étudier la riche faune de cette région.

De même que les plateaux du Bod-youl — ainsi les ^{p.308} Tibétains nomment-ils leur patrie — les Alpes du Setchouen ont leurs grands ruminants, diverses espèces d'antilopes, des mouflons, des daims musqués, des cerfs, poursuivis par les chasseurs qui en vendent à prix d'or le bois gélatineux. Le yak sauvage erre solitairement autour des pâturages où paissent par milliers des yaks domestiques ; un bœuf d'une espèce particulière, qu'on trouve aussi dans l'Himalaya oriental, le takin (*budorcas taxicolor*), parcourt les forêts du haut Setchouen. L'ours blanc du Khatchi tibétain se retrouve également dans le Moupin et probablement sur tous les plateaux intermédiaires.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

On s'étonne, très naturellement, de rencontrer dans les régions froides, presque en entier couvertes de neige à la fin du mois de mars, des animaux frileux de régions tropicales.

Un écureuil volant s'y élance d'arbre en arbre, et deux espèces de singes vivent dans les forêts du Moupin : il est vrai qu'ils portent une toison très épaisse. L'un d'eux, connu par les Chinois sous le nom de *kintsin heou*, et désigné par les naturalistes comme le *rhinopithecus Roxellanae*, est presque aussi grand que les singes de la Malaisie : il a la face courte, d'un vert turquoise, et le nez fortement relevé « à la roxellane » ; la conformation de sa tête semble témoigner d'une intelligence remarquable.

Mais c'est par la splendeur variée de ses oiseaux que se distingue surtout la faune du Moupin. Les plus beaux faisans, des lophophores, divers gallinacés d'une parure éclatante, se voient dans ses montagnes à côté de nombreux oiseaux à plumage modeste, qui ressemblent aux espèces européennes. Les oiseaux chanteurs, rossignols et fauvettes, sont aussi représentés dans le Setchouen. Dans la seule collection d'Armand David, plus de trente espèces nouvelles ont été reconnues. En été, des perroquets verts, venus probablement du Yunnan méridional, remontent au nord dans les vallées du Kincha kiang et du Yaloung : à 3 000 mètres d'altitude, on pourrait se croire au milieu des forêts de l'Indo-Chine.

II. Dans le Bassin Rouge.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tout cela dans le Setchouen Occidental. Dans le Setchouen Oriental ou « Bassin Rouge », l'altitude étant fort inférieure et la contrée n'étant pas moins abritée des rafales glacées du couchant, du septentrion, la température est plus modérée, quant au froid, quant aux transitions du chaud au froid, du froid au chaud, et aussi quant à la moyenne de l'année.

p.309 Ce n'est pas à dire que le climat y soit aussi brillant, aussi ardent que dans la plupart des régions de latitudes égales : aux sécheresses de l'été et des débuts de l'automne succèdent des brouillards tenaces, une humidité pénétrante ; puis comme le comporte l'élévation du sol au-dessus du niveau général, des neiges, d'ailleurs de peu d'abondance, dans la montagne, et même dans le bas pays ; puis le cycle recommence : nouvelle sécheresse au printemps, pluies en été, ciel sec en automne, brouillards et neige.

Le Bassin Rouge des Quatre Vallées tient un rang supérieur parmi les pays de la Terre les plus généreux, les mieux ordonnés et cultivés.

De ses plaines on peut dire qu'il n'en est guère d'aussi productives, d'aussi peuplées ; ses monts sont cultivés en terrasses avec autant de soin, de patience, d'industrie que dans nos Cévennes, et à des hauteurs doubles, jusqu'à des altitudes franchement pyrénéennes : même là où les pentes se redressent suivant une inclinaison de 60 degrés, inaccessibles en apparence, le sol est taillé en gradins dont chacun porte sa plate-bande de céréales ou sa rangée d'arbres. Grâce à la « racine étrangère », c'est-à-dire la pomme de terre, que les missionnaires ont introduite dans le Setchouen, probablement au siècle

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dernier, les cultures ont pu s'élever jusqu'à l'altitude de 2 500, voire de 3 000 mètres, et déjà des zones continues de champs se prolongent par-dessus les montagnes, jusque dans les provinces voisines.

En même temps que ses cultures s'étendent au loin, la population surabondante des Quatre Fleuves déborde par-dessus les hautes frontières et rend maintenant aux pays environnants autant ou plus de colons qu'elle n'en reçut jadis.

Agriculteurs avant tout, artisans aussi beaucoup plus que trafiquants, les gens du Setchouen ont donné à leur province le premier rang parmi celles de l'Empire, et c'est à bon droit qu'ils en parlent avec fierté.

Le Bassin Rouge fait partie des régions privilégiées où la combinaison des saisons, des pluies, du soleil, et l'évolution hâtive de certaines plantes favorisent les habitants de deux récoltes par année, quelquefois de trois. La variété des graminées, des herbes, des tiges, des arbustes y est étonnante : le riz d'abord, cultivé jusque sur la montagne, partout où l'eau lui suffit, et il lui en faut beaucoup ; puis diverses céréales, des plantes oléagineuses, des fibres textiles, la pomme de terre, le sorgho, dont on tire le sucre ou l'eau-de-vie, le tabac, la canne à sucre, l'arbre à thé, le mûrier dont la feuille a fait du Bassin ^{p.310} Rouge un des grands districts séricicoles du monde, en tout cas le premier de la Chine ; si bien que l'usage des soieries y est extraordinairement répandu et qu'aux jours de fêtes, plus de la moitié des habitants de la capitale se revêtent de ces étoffes précieuses. Le sol des plaines y est admirablement arrosé ; en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

aucune contrée on ne voit plus de légumes, et en nombre plus varié ; plus une foule de plantes, d'arbustes, dont beaucoup sont inconnus en Europe, et quelques-unes de très haute utilité.

Les paysans du Setchouen élèvent plusieurs espèces d'arbres et arbrisseaux dont les sèves ou les graisses sont employées dans l'industrie : tel est l'arbre à suif (*stillingia sebifera*), renfermant dans ses innombrables baies une sorte de graisse dont on fait des chandelles ; tel est aussi le *tougchou* (*elæococca*), dont le fruit donne une huile remplaçant avantageusement le vernis ; l'arbre à savon est une espèce d'acacia ressemblant au frêne (*acacia rugata*) et le fruit très alcalin de cet arbre, parfumé avec un peu de camphre, s'emploie comme savon dans la plupart des maisons chinoises.

Une des plus curieuses industries agricoles de la province est celle de la cire végétale ou *pei la*, qui ne peut se faire que par la division du travail entre les habitants de deux districts éloignés.

L'insecte qui élabore la cire (*coccus pela*) naît et se développe sur les feuilles du *ligustrum lucidum*, dans le pays de Kientchang, près de Ningyuen. A la fin d'avril les cultivateurs recueillent avec soin les œufs de cet insecte et se rendent à Kiating fou, à quatorze journées de marche, de l'autre côté d'une chaîne de montagnes.

La route est très pénible, et c'est la nuit qu'il faut la parcourir pour que les œufs ne souffrent pas de la chaleur : de loin, toutes les lumières qu'on aperçoit sur les chemins sinueux des monts produisent un effet très pittoresque. Par une exception unique en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Chine, les portes de Kiating fou restent constamment ouvertes pendant toute la saison de la récolte des œufs.

Après le transport commence l'opération délicate : il faut détacher les œufs de la branche sur laquelle on les a portés et les placer sur un arbre d'espèce différente, le *fraxinus sinensis*, où les insectes naissent et sécrètent la cire blanche si appréciée des Chinois. On doit attribuer sans doute à une maladie la propriété qu'ont les insectes de produire beaucoup de cire, précisément sur des plantes qui ne fournissent pas la nourriture naturelle.

p.311 D'après les auteurs chinois, l'insecte à cire prospère sur trois ou quatre différentes espèces d'arbres. La valeur totale de la récolte dans le Setchouen est évacuée par Richthofen à 14 millions de francs. La propriété des arbres à cire est très divisée : généralement ils appartiennent à d'autres paysans que le sol qui s'étend à leur ombre.

Dans ce « merveilleux » Setchouen, des chevaux à la fois très rapides, très endurants, fort vigoureux sous un très petit volume, des buffles, des yaks aident l'homme dans ses travaux agricoles, ses allées et ses venues. Le porc, qui y est innombrable, représente presque à lui seul, les diverses viandes comestibles d'Europe ; et le ver à soie y crée incessamment la richesse.

Moyennant quoi le Setchouen Oriental, d'ailleurs très bien doué comme trésors du sous-sol, houille, fer, sel, pétrole, peut se comparer sans désavantage aux pays les plus opulents du monde.

III. Aux deux rives du moyen et du bas Yangtze.

@

Ici c'est la planturosité, dépassée nulle part, c'est l'opulence incroyable de la nature, la production universelle : tout y vient à souhait, plantes du nord et plantes du midi, non pas sous le plus chaud, mais probablement sous le meilleur climat de la Chine ; le Houpé, le nord du Hounan et du Kiangsi, le Nganhoeï, le Kiangsou, les plaines du fleuve, celles du Hañ et autres affluents sont les « greniers de la Chine » ; pas seulement les greniers, dans le sens de magasins de riz et de céréales, mais aussi de toute espèce de produits de la terre. Car on ne peut guère trouver autre part, dans n'importe laquelle des cinq parties du monde, une grande région mieux faite pour donner, sans se lasser, tout ce qu'on lui demande : la fécondité la plus inouïe du sol, la bonne disposition des saisons, les pluies, les rivières, les lacs, les coulées, les canaux d'arrosage, rien ne manque à la plaine du Yangtze kiang inférieur où de vastes espaces sont un présent du grand fleuve, et une plus grande Hollande tirée des eaux.

Aussi en ressemblance avec cette Hollande et les Flandres qui la prolongent, est-ce une sorte de ville agricole et maraîchère, en même temps que commerçante, avec une extraordinaire densité de population.

La variété des « biens de la terre » y étant comme infinie, le riz, le mûrier, le coton, le tabac, l'arbre à thé, le bambou d'usage universel, y priment les autres cultures.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.312 Ces provinces du bas Yangtze kiang sont celles qui fournissent au commerce de la Chine la plupart de ses denrées d'exportation : surtout le thé, dont les principales plantations enrichissent la région d'orient du fleuve Bleu.

La contrée qui s'étend des bords du Tchang aux terres alluviales de l'embouchure du fleuve Bleu, sur un espace d'environ 600 kilomètres, constitue avec le versant méridional des montagnes du Fo'kien, le pays du thé par excellence. On le cultive en général sur le versant des collines exposé au midi, non en plantations continues, mais en petits bouquets épars ou en rangées le long des champs ; on se sert aussi des levées qui séparent les rizières pour y semer le précieux arbuste ; dans les endroits où les plantations de thé couvrent de grandes surfaces, les intervalles des rangées sont utilisés pour la culture des légumes. Les thés de la région du Yangtze kiang appartiennent surtout aux variétés qui servent à la préparation du thé vert.

Ce n'est pas tout encore : pour la soie aussi bien que pour le thé, la région du bas Yangtze (celle aussi du Nan chañ) est d'une richesse exceptionnelle.

L'extrême industrie des habitants de la contrée se révèle par les alliés qu'ils ont su se donner dans le monde animal. Comme le faisaient les Anglais au moyen âge, les Chinois ont dressé le cormoran à la domesticité, cultivant à leur profit ses talents de pêcheur. Les oiseaux, tous munis d'un collier de fer qui les empêche d'avaler la proie, plongent régulièrement de la barque au fond de l'eau et remontent avec un poisson dans le bec ; puis ils se reposent un instant sur le bord du bateau avant de faire un

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

nouveau plongeon. Le soir, quand le travail est fini, ils se perchent en ordre des deux côtés de l'embarcation, de manière à en maintenir l'équilibre.

Ailleurs, ce sont des loutres que les pêcheurs ont su apprivoiser, et qui se jettent à l'eau sur un signe du maître pour rapporter bientôt après un poisson dans la barque.

La pisciculture, d'invention moderne en Europe, est pratiquée depuis des siècles en Chine, et même plusieurs des procédés chinois restent encore inexpliqués pour les Occidentaux. Des vendeurs de frai parcourent la province de Kiangsi, poussant dans leur brouette le tonneau qui renferme la précieuse substance, sous forme de liquide vaseux ; il suffit de la jeter dans un étang : quelques jours après les poissons éclosent et les éleveurs n'ont plus qu'à les engraisser en leur portant des herbes hachées.

De pareilles industries ne pouvaient naître que dans un ^{p.313} pays très peuplé, ce qu'est éminemment le bas Yangtze kiang : ce qu'il était surtout il y a quelques décades, vers le milieu du XIX^e siècle, avant cette révolte des Taïping, probablement la plus sanglante qu'il y ait jamais eu.

Houpé, Kiangsou, Nganhoeï, Tchekiang étaient bien alors la région de la Terre où le plus d'hommes se pressaient dans un étroit espace.

D'après le recensement de l'année 1842, la population du Tchekiang aurait dépassé 30 millions d'habitants, soit plus de 310 par kilomètre carré ; mais après la fin des massacres, suivis d'épidémies et de famines, Richthofen évaluait à 5 millions et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

demi seulement (?) ceux qui restaient dans la province ; ce serait encore une proportion supérieure à celle de la France : et aujourd'hui, la province, remontée à une douzaine de millions d'âmes, entretiendrait 123 à 124 personnes par 100 hectares, contre les 73 de la France.

Mieux encore : la province de Kiangsou aurait compté 381 individus par kilomètre carré (la densité de population de la Belgique n'étant que de 228, et celle de la Saxe 253) ; elle serait encore de 210, celle du Houpé de 162, celle du Nganhoeï de 148.

Sans doute le recensement de 1842 n'était pas un vrai dénombrement, dans le genre de ceux que nous faisons en Europe, et qui s'approchent plus ou moins de la vérité : les évaluations présentes n'ont rien de strict. Mais, tous les voyageurs, les savants, commerçants, industriels qui parcoururent le Yangtze kiang inférieur avant le soulèvement des Taïping s'accordaient à dire qu'il était impossible de voir une région agricole, encore à peu près sans industrie, aussi habitée que les plaines de la fin du fleuve Bleu ; et les voyageurs d'aujourd'hui ne disent pas autrement.

Car le pays se repeuple avec une étonnante rapidité. Les immigrants qui s'établissent dans les campagnes abandonnées du bas Yangtze viennent du Houpé pour la plupart, mais beaucoup sont originaires du Honan, du Hounan et même du Koeï-tcheou et du Setchouen. Tous ces colons, parlant des variétés différentes du dialecte mandarin, ne réussissent pas tout d'abord à se comprendre ; de bizarres malentendus ont souvent lieu entre les interlocuteurs de diverses provinces ; mais peu à peu

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'harmonie s'établit et le langage commun qui en résulte se rapproche plus du parler mandarin que l'ancienne variété locale.

C'est de la sorte qu'à la suite de chacun des grands bouleversements, les populations se sont entremêlées en contribuant à l'unité nationale si remarquable que présentent les habitants de la Chine.

p.314 Les colons peuvent s'établir sur les terres abandonnées sans longues ou coûteuses formalités à remplir : il leur suffit de payer un droit nominal d'achat au *pount jen*, c'est-à-dire au représentant le plus proche des anciennes familles disparues : deux années après avoir remis la charrue dans le sillon, le sol leur appartient en toute propriété.

Il va sans dire que la faune sauvage des grands mammifères a disparu d'ici dès la destruction des forêts qui lui servaient d'asile, et à mesure que la contrée se transformait en pays de culture intense ; mais les sangliers se sont joyeusement multipliés pour un temps depuis que les Taïping et les soldats impériaux ont ravagé la contrée.

Dans les fourrés de roseaux de quelques îlots du Yangtze l'on rencontre une espèce de chevrotin, l'*hydropotes*, qui ressemble étonnamment au porte-musc, mais qui en est séparé par de vastes territoires, et ne se retrouve en aucune contrée de la Chine.

Les seuls mammifères domestiques élevés dans la contrée sont les bœufs, les buffles et les porcs. Les hérons sont respectés, presque vénérés par la population des campagnes, et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'on voit fréquemment des républiques de ces oiseaux, surtout dans les bouquets d'arbres qui entourent les pagodes, pagodons et couvents.

IV. Dans le sud du fleuve.

@

Au midi du Yangtze, du 30^e au 25^e degré de latitude, la végétation des provinces du Hounan et du Kiangsi, offre naturellement un caractère plus tropical que celui des territoires septentrionaux du bassin, et surtout que celui des pays d'en haut, à la frontière du Tibet.

L'aspect des arbres indique le voisinage de la zone torride. Même les essences qui ressemblent à celles du nord de la Chine et de la Mongolie, saules, charmes, chênes, châtaigniers, appartiennent à des espèces distinctes. Sur les hautes pentes, un des plus beaux conifères, le superbe pin doré (*abies Kæmpferi*) se distingue par sa taille des autres arbres verts ; plus bas, un des arbres les plus communs est un pin de petites dimensions, garni de feuilles extraordinairement ténues. A la base des collines, les paysans cultivent le camphrier autour de leurs villages, à côté de *l'elæococca* et de l'arbre à vernis ou *rhus vernicifera*.

Malheureusement les Chinois, ennemis impitoyables des p.315 arbres comme les Arabes nomades, mais pour d'autres causes, puisqu'ils ne sont pas des pasteurs, ont déboisé la contrée presque de tout en tout, le mont comme le val, et dans mainte ville on ne brûle que de la paille, des herbes sèches et des broussailles coupées à ras de terre sur les collines des alentours.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Bien que les deux tiers au moins de la région du Nan chañ soient des terres incultes, les forêts vierges ont depuis longtemps disparu : les bois sont la propriété de l'empereur, disent les indigènes, et en conséquence ils s'approprient tous les arbres dont ils ont besoin pour la construction de leurs maisons ou de leurs barques : il n'en reste plus que des groupes épars.

Mais, par une heureuse fortune, les arbustes et les plantes basses revêtent encore les collines d'une admirable végétation. Dans les îles Tchousan surtout, les fleurs du printemps et de l'été transforment la contrée en un pays d'enchantement : les roses, les pivoines, les daphné, les azalées, les camélias, les glycines recouvrent les fourrés et les haies de leurs fleurs en bouquets, en nappes ou en guirlandes. Dans aucune autre région des climats tempérés, si ce n'est au Japon, on ne voit une pareille variété de plantes aussi remarquables par la beauté du feuillage, l'éclat des fleurs, la douceur des parfums.

Dans l'ensemble de la production agricole, la contrée occupe le premier ou l'un des premiers rangs, non seulement pour le thé et pour le mûrier, mais aussi pour le riz et autres céréales, pour le sucre, le tabac, le chanvre, les plantes oléagineuses et les fruits de toute espèce. La patate douce est cultivée jusque sur les pentes des montagnes.

Des produits nécessaires à la consommation locale, un seul, le coton, n'est obtenu dans le Nan chañ qu'en beaucoup trop faible quantité ; mais le Tchekiang, le Nganhoeï, le Houpé,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

suppléent amplement à ses besoins, soit en matières premières,
soit en tissus.

@

CHAPITRE QUATRIÈME

POPULATIONS DU BASSIN DU YANGTZE

I. Tibétains, Si-fan, Mantze. — II. Lolo. — III. Chinois. — IV. Miaotze.

I. Tibétains, Si-fan, Mantze.

@

p.316 La plus grande partie de la région montagneuse où s'engage le Yangtze kiang dans le Setchouen Occidental, à son passage du Tibet en Chine, appartient ethnographiquement au Tibet, bien que le pays en soit détaché politiquement et définitivement incorporé au « Grand et Pur Empire ».

Les habitants policés de la contrée sont des Bod, ce qui signifie des Tibétains, en tout pareils à ceux de Lassa, avec les mêmes mœurs, les mêmes institutions sociales.

Dans le Setchouen Occidental tout comme dans la province de Kham ou Tibet Oriental, on traverse les rivières, les torrents encaissés à d'« horribles » profondeurs, soit sur des ponts suspendus, soit dans des sièges mobiles glissant d'une rive à l'autre sur un câble tendu.

Dans ce Tibet chinois, les bergers ont aussi leurs tentes noires en poil de yak, et les demeures permanentes sont également de grossières masures en pierre, percées d'étroites ouvertures et terminées par un toit plat ; presque toutes isolées sur des promontoires, elles ressemblent à des ruines de châteaux forts.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le contraste est complet entre les hameaux des Tibétains et les agglomérations des Chinois : tandis que ceux-ci aiment à se concentrer dans de gros bourgs compacts, même quand il leur faut s'éloigner de leurs cultures, ceux-là tiennent à rester à l'écart les uns des autres. En conséquence naturelle, dans ^{p.317} les pays habités par les deux races à la fois, les bourgs sont chinois et les écarts sont tibétains.

Toutefois les lamaseries, où des centaines, même des milliers d'individus vivent en communauté, ne sont peuplées que de Tibétains, auxquels sont associés quelques métis chinois abandonnés par leurs parents, soldats qui sont rentrés dans la mère patrie.

Ces lamas sont les véritables maîtres de la contrée. Plus nombreux en proportion que ceux du Bod-youl, c'est-à-dire du Tibet lui-même, les religieux du Setchouen tibétain possèdent la moitié du sol, les plus grands troupeaux de yaks et de brebis, des chiourmes d'esclaves, qu'ils emploient comme bergers ou comme agriculteurs ; par l'usure, ils sont les réels propriétaires des champs que cultivent les laïques. Le noviciat d'entrée n'est point difficile : tous peuvent s'introduire dans la communauté, soit pour remplir un vœu, soit pour se mettre à l'abri des vengeances, soit tout simplement pour ne plus payer d'impôts et pour jouir des privilèges de toute espèce accordés à la confrérie.

Mais si les lamas, si haut placés au-dessus des lois, sont dispensés de contribuer en quoi que ce soit aux dépenses de l'État, la masse du peuple n'en est que plus opprimée, et les impôts, répartis sur un nombre décroissant de familles, sont

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

devenus intolérables. C'est pourquoi, depuis plus de cent ans, la population corvéable a diminué de moitié, surtout par l'émigration vers le Yunnan : partout on rencontre des ruines de maisons et de villages ; certains districts sont même entièrement dépeuplés et des plaines cultivées redeviennent forêts ou pâturages.

Les Tibétains encore à demi sauvages qui vivent en tribus dans les régions septentrionales des Alpes du Setchouen, sont en général désignés sous le nom de Si-Fan ou « Fan Occidentaux ».

Vêtus de peaux ou de grosse laine, laissant tomber sur leurs épaules leur épaisse chevelure en désordre, ces Si-Fan paraissent affreux aux Chinois policés de la plaine, mais ils sont moins redoutables qu'on ne le croirait, et l'étranger qui leur demande l'hospitalité est toujours bien accueilli.

Les voyageurs de la « Mission lyonnaise » en font l'éloge ; ils nous les représentent comme de beaux « gars », supérieurs physiquement aux Chinois : apparence robuste ; taille élevée ; « peau foncée, parfois presque noire ; nez droit, fort, assez long ; yeux fendus transversalement (quelques-uns ont ^{p.318} cependant les yeux obliques et les pommettes saillantes du Mongol) ; barbe noire, peu fournie ; cheveux noirs, coupés très court (ils ne portent pas la queue comme les Chinois) ; dents blanches et moyennes. Les femmes, plus petites que les hommes, sont assez fortes ; leur nez est moins proéminent, leur teint moins foncé ; leurs cheveux sont coupés court, moins

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pourtant que ceux des hommes. Au total, race de gens très solidement charpentés.

Le lamaïsme « sévit » chez eux, mais avec moins d'intensité que chez les autres Tibétains ; leurs prêtres ont des livres sacrés écrits en caractères tangoutes.

Les Si-Fan, tout au moins ceux qui vivent près de là, plus au nord, sur le haut Hoang ho, sont bourrés de superstitions toutes plus baroques les unes que les autres ; par exemple, ils croient de bonne foi que les Européens peuvent de leur regard transpercer le sol et l'eau jusqu'à d'énormes profondeurs, et qu'ils volent par-dessus les montagnes : s'ils cheminent dans la plaine, c'est qu'ils seraient embarrassés de transporter, dans leur vol, les bêtes de somme dont ils ont besoin. L'amban de Sining demandait à l'interprète de Prjevalskiy s'il était vrai que son maître vît briller les pierres précieuses jusqu'à 80 mètres dans la terre.

Au nord, les Si-Fan se rattachent aux Amdoan, tandis qu'au sud et au sud-ouest ils touchent à d'autres tribus, d'origine également tibétaine, connus sous la désignation commune de Mantze ou « Vermine indomptable ». Aussi quelques tribus, connaissant le sens de ce mot, le repoussent-elles comme injurieux et demandent-elles qu'on leur donne le nom d'I jen, qui signifie tout simplement « les Gens différents » ou « les Étrangers ».

Une de leurs tribus, celle des Soumou ou des « Mantze Blancs », qui vit sur les bords du Louhoa ho, affluent occidental

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

du Min, comprendrait, d'après Gill, trois millions et demi d'individus vivant de l'agriculture et de l'élevé des bestiaux. Si improbable que soit l'exactitude de cette évaluation, il n'en est pas moins certain que les Mantze représentent un élément très considérable dans la population de la Chine occidentale.

Les Mantze du Setchouen jouissent d'une sorte d'autonomie politique.

Ils se sont groupés en dix-huit royaumes dans lesquels le pouvoir monarchique est absolu. Le souverain prélève un impôt sur les terres cultivées, de même que sur les troupeaux, et chaque famille lui doit le travail personnel d'un de ^{p.319} ses membres pendant six mois de chaque année. A son gré, il distribue les terres et les reprend pour les donner à d'autres. Dans le plus puissant des dix-huit royaumes, celui des Mantze Blancs, le trône est toujours occupé par une reine, en mémoire d'actions d'éclat accomplies par une aïeule de la famille régnante.

Le nom de « sauvages » qu'on donne aux Mantze n'est aucunement mérité. Ces « sauvages » cultivent soigneusement le sol, tissent des étoffes, se bâtissent des maisons et des tours dans le style tibétain, possèdent même des livres bod et chinois, et tiennent des écoles pour leurs enfants. A l'ouest, l'influence tibétaine est prépondérante, et les lamas ne sont pas moins puissants chez eux que chez les Si-Fan ; à l'est, c'est l'influence chinoise qui l'emporte, et nombreux sont les Mantze qui passent d'une civilisation à l'autre : ils abattent leur chevelure touffue, adoptent la longue tresse officielle et prennent le costume des habitants de la plaine pour ressembler aux « Enfants de Han ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Comme partout et toujours, quand sont en présence sur un même territoire, sous une même domination, deux civilisations, deux masses inégales, les monarchies mantze ne peuvent résister à la pression continue des colons chinois qui les assiègent, pour ainsi dire, et ne cessent d'empiéter sur leur domaine.

Tandis que des aventuriers, des fugitifs de la région basse pénètrent au loin dans les montagnes, apportant des mœurs et des idées nouvelles, l'armée des cultivateurs avance de front, saisissant tous les prétextes pour déclarer la guerre aux « sauvages » et pour s'emparer de leurs terres. Refoulés chaque année plus en arrière, les Mantze subissent le sort de tous les vaincus, et c'est eux qu'on accuse d'avoir commis les cruautés qu'ils ont subies. Campés dans les villages, dont ils n'ont pas encore eu le temps de changer l'architecture, les envahisseurs chinois croient n'avoir conquis le sol que pour leur défense personnelle.

II. Lolo.

@

Au midi des Mantze, dans le sud du Setchouen Occidental (et dans le nord du Yunnan), dans la grande courbe du Yangtze kiang, vivent d'autres tribus également menacées par les colons : ce sont les Lolo, dont le nom n'a pas de sens en langue chinoise, à moins que cette syllabe redoublée n'indique, comme la désignation grecque de ^{p.320} « barbares », des bredouilleurs « qui ne savent pas s'exprimer en langage policé ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

On les appelle aussi Laka (anciennement Lokoueï). Ils seraient venus du Chensi où, d'après les chroniques chinoises, ils habitaient au XII^e siècle avant notre ère.

Les Chinois confondent sous cette dénomination « flottante » de Lolo, nombre de tribus qui sont, dans l'ensemble, fort distinctes des populations de souche tibétaine, comme les Si-Fan et les Mantze. Edkins y voit des branches de la famille barmane ; leur écriture rappellerait celle des talapoins de Pegou et d'Ava. Thorel les divise en Lolo « blancs », parents des Laotiens, et en Lolo « noirs », qu'il croit être autochtones ; à vrai dire, ces « noirs » sont à peine plus foncés que ces « blancs ». D'autres surnoms les divisent : les Lolo noirs s'appellent aussi les Lolo crus ; et les Lolo blancs, les Lolo cuits ou les mûrs ; ceux-ci habitent le Yunnan, ceux-là le Setchouen du sud-ouest. Chaque tribu nie sa parenté avec les tribus voisines, ce qui s'explique fort bien par l'hostilité naturelle qui se crée entre groupes différents.

Généralement supérieurs de taille aux Chinois, comme aussi plus maigres et de traits plus marqués, plus agréables, du moins au goût européen, le docteur Thorel nous les décrit ainsi, spécialement les Lolo noirs : haute stature, épaules larges, tronc non carré, taille accusée, membres bien articulés et proportionnés, jambes droites, à mollets développés ; teint bistre, mais moins que celui des Hindous ; physionomie expressive, énergique sans dureté ; traits accentués, face ovale couronnée d'un front assez large, peu fuyant, à bosses frontales marquées ; yeux horizontaux, bien qu'un peu bridés à l'angle

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

interne ; nez un peu large, souvent droit, parfois busqué ; pommettes saillantes sans exagération ; bouche moyenne, lèvres peu épaisses, dents blanches et régulières — ainsi un assez beau type d'homme. D'après M. de Vaulserre, les plus grands, les plus forts de tous ceux qui portent le nom de Lolo, ce sont ceux qui vivent dans le Lang chañ ou Taleang chañ, « la Montagne des hauts sommets », qui a plusieurs pics argentés par la neige éternelle. Eux-mêmes appellent ces monts, gardiens de leur indépendance et cause probable de leur vigueur, de leur souplesse, les Lao lin ou les « Vieilles forêts ». Le Leang chañ, disent les Chinois, est le « nid des Lolo ». A noter que s'il est beaucoup de beaux Lolo, il y en a aussi de terriblement « avortés », goitreux et crétins sous la pâle lumière dans les vallées profondes.

Ils parlent un idiome monosyllabique moins nasalisé que ^{p.321} le chinois, et ils ont une écriture à eux ; des Chinois prétendent que ce serait tout simplement par à peu près « l'écriture chinoise sous la forme dite koïteou » ; mais les voyageurs étrangers s'accordent à dire que les caractères sont purement phonétiques et syllabiques. Colborne Baber reproduit ce syllabaire, qui se trouve ressembler de la manière la plus étonnante à celui des Veï de la côte africaine de Liberia.

Dans la ville de Ningyuen un certain nombre de Lolo sont devenus tout à fait chinois par les mœurs, ils ont passé leurs examens pour devenir fonctionnaires ; mais dans les montagnes environnantes les tribus ont gardé leur indépendance première, et les Chinois prennent grand soin de les éviter en contournant leur pays, soit au nord, soit au sud. Depuis des siècles de luttes,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les colons n'ont pas réussi à refouler ces barbares, et seulement un petit nombre de chefs ont consenti à recevoir de l'empereur leur investiture ; des stations militaires, établies de distance en distance le long de leur frontière, n'empêchent pas les Lolo de descendre fréquemment de leurs montagnes pour s'emparer par force des objets dont ils ont besoin.

« Mon pouvoir est au sud et mon nom est respecté dans toute la Chine », lit-on à l'entrée du yamen d'un de leurs tonsé ou « chefs et seigneurs ».

Tandis que, dans le nord de la province, une race de métis s'est formée entre les Chinois et leurs voisins Si-Fan et Mantze, on ne constate encore que fort peu de croisements, dans la partie méridionale du Setchouen, entre les barbares Lolo et leurs voisins civilisés.

La religion des Lolo est d'un caractère assez démocratique, le prêtre de la tribu étant élu chaque année à nouveau par les pères de famille assemblés, qui choisissent l'homme le plus puissant, car ils croient surtout à la chance. Si une mort quelconque, d'homme ou d'animal, a lieu dans la maison du prêtre, on le remplace aussitôt. Les missionnaires catholiques ont fait beaucoup de prosélytes chez les Lolo, qui se convertissent par haine des Chinois, pour se distinguer d'eux (Monod).

III. Chinois.

@

Ainsi la région occidentale du Yangtze chinois appartient encore à des races non chinoises, à des Tibétains ou autres « barbares » en grande partie non assimilés.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mais à l'est des montagnes qui commandent la rive droite du Min, la scène change brusquement, et des « sauvages » on passe aux « policés » ; on entre dans le ^{p.322} Setchouen chinois, prolongé jusqu'à la mer, aux deux rives du grand fleuve, par des provinces où grouille la multitude des « fils de Han ».

A l'orient de cette frontière du Min, les aborigènes ont complètement disparu du pays des Quatre Fleuves, c'est-à-dire du Setchouen, qui leur appartenait en entier il y a vingt-deux siècles, époque où se présentèrent les premiers immigrants chinois. Mais de fréquents massacres les décimèrent à plusieurs reprises : ainsi du temps de Koublaï khan la plupart des colons furent exterminés. A l'époque de la conquête mandchoue, le pays se dépeupla de nouveau, mais de nombreux et puissants courants d'immigration affluèrent de diverses provinces, surtout du Chensi, au nord, et du Houpé, à l'est.

La population des Quatre Fleuves est donc fort mélangée d'origine, mais de ce mélange est résultée une population ayant des caractères spéciaux. Les gens du Setchouen sont peut-être les plus gracieux, les plus bienveillants de tous les Chinois, et les plus raffinés de manières, en même temps que les plus francs et ceux qui ont le plus de bon sens. Très laborieux, ils n'ont cependant aucun goût pour le commerce ; dans leur pays, les négociants viennent du Chensi ou du Kiangsi, et les banquiers, les prêteurs sur gage, les usuriers, sont des gens du Chañsi.

Les habitants du Setchouen fournissent aussi moins de lettrés et de chefs militaires que ceux des autres provinces : leur intelligence pratique les détourne de ces fastidieuses études

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

officielles, où si peu de science vraie se mêle à tant de formules dénuées de sens.

IV. Miaotze.

@

C'est à travers des masses profondes de Chinois « chinoisants » qu'on va des Lolo du Setchouen et du Yunnan aux Miaotze du Koeïtcheou et du Kouangsi.

Les Miaotze : ce nom signifierait, d'après Morrison et Lockhart, les « Hommes qui ont germé du sol » ; d'après une autre traduction, ce seraient plutôt les « Fils des champs incultes ».

Plus brièvement ils se nomment les Miao. Tze veut dire fils, descendance, mais en mauvaise part : aussi le nom de Mantze est-il une injure, tandis que le terme de Kia ou famille est parfaitement honorable. « Un aborigène ressentira vivement l'appellation de Miaotze, avec sa terminaison tze que les Chinois ajoutent si volontiers en parlant d'autres races que la ^{p.323} leur ; mais il ne se fâchera pas si vous l'interpellez comme Miao kia ou « membre de la famille de Miao ».

Ils habitaient autrefois les régions de la grande plaine, notamment aux bords des lacs Tounghing et Poyang, au voisinage du fleuve Bleu.

Graduellement refoulés ensuite dans la Montagne du sud par les colons chinois, ces Nan man ou « Barbares du Sud », ainsi qu'on les nommait jadis, étaient encore assez nombreux, il y a tantôt deux cents ans, dans une bonne partie de la Chine

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

centrale et méridionale, en Houpé, en Hounan, en Setchouen, en Koeïtcheou, en Kouangsi, en Kouangtoug. Ici détruits, là refoulés, ailleurs assimilés, ils ne se trouvent plus ayant encore quelque consistance que dans les massifs du Nan ling et dans les vallées environnantes, principalement dans le Koeïtcheou, mais aussi, et beaucoup plus disséminés, dans le Yunnan oriental, le Hounan occidental, le Kouangtoug du nord-est, le Kouangsi (et, en Indo-Chine, dans le Tonkin septentrional, sous le nom de Man).

« Disloqués » de la sorte, coupés en mille morceaux par les plaines et vallées qui séparent leurs divers monts, ils se sont donc divisés en une foule de tribus dont les différences se sont accrues de siècles en siècles ; il est bien difficile aujourd'hui de se reconnaître dans ce fouillis et de ne pas se tromper sur leurs parentés ou non-parentés.

Le Chouking de Confucius divise les « Hommes qui ont germé du sol » en trois peuples principaux : Miao blancs, Miao bleus, Miao rouges. Ces qualificatifs, et nombre d'autres, se retrouvent encore parmi les Miao du Koeïtcheou, mais ces épithètes ne s'appliquent probablement pas aux tribus dont parlait Confucius ; elles sont motivées simplement par des différences dans la couleur générale du costume.

D'après le docteur Deblenne, de la Mission Lyonnaise, « une partie des Miao semble se rapprocher du type aryen dégénéré ». Comme traits généraux, avec nombreuses exceptions, s'entend : un teint plus foncé que celui des Chinois, mais beaucoup d'entre eux sont plutôt d'un blanc mat ; une chevelure assez épaisse,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

aux cheveux longs, gros et rudes ; yeux peu bridés, peu obliques, sous un front bombé ; nez droit, non écrasé à la racine, avec narines assez larges non aplaties ; lèvres ni épaisses, ni relevées, bouche grande, dents blanches, bien plantées, avec canines en saillie ; menton arrondi, qui proémine un peu ; muscles bien développés, mollets saillants, os solides. Encore une fois, ce n'est là qu'une généralité, et il y a beaucoup de types divers chez les Miao, comme sans doute il y a eu beaucoup de fusions.

p.324 Rien que dans le Koeïtcheou il y aurait une quarantaine de peuplades Miao très inégales entre elles, dispersées dans des hameaux, des villages de cent maisons ou plus, rarement de deux cents.

On y rencontre des « Vieux Miao » et des « Barbares pur sang », des « Miao noirs » et des « Miao blancs », des « Miao verts », des « Miao couleur de pie (blanc et noir) », des « Miao Fleuris », des « Miao aux habits fleuris », des « Miao aux cheveux noués », des « Miao à gros turban », des « Miao au turban de travers », des « Miao des Eaux occidentales », des « Miao des Cavernes », des « Miao des hautes Montagnes », — les plus longs de ces noms n'ayant que trois syllabes dans cette langue chinoise où Tacite fatiguerait par sa longueur et sa redondance.

Un ouvrage chinois traduit par Bridgman cite quatre-vingt-deux tribus de Miaotze ; à quelques-unes d'entre elles on donne le nom de « Six cents familles », peut-être pour noter l'état de dispersion où se trouve réduite aujourd'hui cette nation, qui se divise, au point de vue politique chinois, en deux grandes fractions : les « soumis » et les « insoumis ». Naturellement, les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

soumis se mêlent graduellement à la race conquérante des Chinois : on a vu des Miao passer les examens universitaires et s'élever au rang des mandarins, tandis que d'autres, quoique de descendance chinoise par leurs pères, vivent à l'écart des civilisés.

Les Miao restés jusqu'à ce jour indépendants des employés chinois et des moines bouddhistes ont dû se réfugier dans les régions d'accès difficile. La plupart de ces « barbares pur sang », très habiles constructeurs de maisons, non moins qu'excellents tailleurs de pierre, ont bâti leurs villages fortifiés sur des sommets, d'où ils peuvent surveiller la contrée, mais, à l'exception d'une ou deux tribus, qui vivent de brigandage, ils se bornent à la défense. Ils cultivent le maïs, le sarrasin, ainsi qu'un peu de riz, dans les rares endroits favorables ; ils élèvent aussi des bestiaux et sont d'habiles chasseurs ; mais ils ne descendent point dans la plaine pour vendre les peaux des animaux qu'ils ont tués, les bois de cerfs et les poches à musc des chevrotins ; ils attendent la visite des colporteurs qui viennent trafiquer dans leurs villages, avec le doux espoir, et même la certitude de « refaire » ces sauvages « innocents ».

Très fiers, très sensibles à l'injustice, les Miao ne peuvent subir l'oppression des mandarins et restent en état continu de révolte.

p.325 Mais ils n'ont point, comme les Mantze du Setchouen, l'avantage de s'appuyer sur de vastes plateaux inhabités ; leurs montagnes sont entourées de tous les côtés par des colons chinois, et le cercle d'investissement se resserre ; des tribus

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

entières ont été exterminées. Pendant la récente période de la guerre des Taïping et des insurrections mahométanes dans le Yunnan, les généraux chinois ont lancé leurs armées sur le territoire des Miaotze et détruit leurs villages : un grand nombre de chefs, emmenés à Peking, ont été décapités sur les places publiques, après avoir été soumis à ces tortures atroces qui déparent si tristement le code pénal des Chinois.

Poursuivis à outrance, jusque dans leurs acropoles les plus hautes, dans leurs villages à maisons comme dans leurs hameaux « à paillotes étroites, basses, très primitives », les Miaotze sont naturellement accusés de tous les crimes par leurs persécuteurs ; non seulement on les considère comme des sauvages, mais on leur refuse presque jusqu'au nom d'hommes : ainsi les Yao du district de Lipo, au sud du Nan ling, passent chez leurs voisins pour avoir de courtes queues, tout comme les singes.

Sans doute, de nombreuses tribus, de nombreux clans de Miaotze ont perdu leur civilisation et sont même partiellement retombés dans la barbarie depuis qu'on les traque comme des bêtes fauves ; en certains endroits ils n'habitent que des grottes ou des huttes de branchages et doivent abandonner les pratiques de l'agriculture ; il en est qui vivent dans les fissures de parois abruptes et qui ne peuvent atteindre leur gîte qu'au moyen d'échelles de bambou appliquées sur le roc jusqu'à la hauteur de 450 mètres. Cependant les annales chinoises et même des récits modernes nous montrent des Miaotze connaissant l'écriture et rédigeant des ouvrages en leur langue sur des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tablettes de bois ou sur des feuilles de palmier : cette langue aurait des affinités visibles avec le siamois et avec l'annamite, tandis que celle des Lolo se rapprocherait de l'idiome barman.

Les Miaotze ont aussi la réputation d'être d'habiles tisseurs ; leurs femmes savent fabriquer de belles étoffes de soie, de lin, de coton et de laine, très recherchées des négociants de Canton.

Bons musiciens, ils jouent d'une espèce de flûte plus agréable que celle des Chinois et dansent en mesure aux sons du tambour et de la guitare, en représentant avec beaucoup d'expression des scènes tristes ou joyeuses ; quelques-unes de leurs danses ont aussi un caractère religieux. Leur grand vice, ^{p.326} l'ivrognerie, contribue à augmenter le mépris qu'ont pour eux les habitants civilisés des plaines.

Chez les Miaotze, les hommes et les femmes, coiffés à peu près de la même manière, ramènent leur longue chevelure sur la nuque et la tordent en forme de chignon ; les femmes de quelques tribus se mettent une planche au-dessus de la tête et réunissent leurs cheveux par-dessus, de manière à s'abriter du soleil et de la pluie ; la plupart des hommes se roulent autour de la tête un turban aux couleurs voyantes, et les femmes portent des pendants d'oreille. Les uns et les autres sont vêtus de blouses en toile ou en laine et ils se chaussent de sandales en paille.

Les Miaotze restés insoumis n'ont point de gouvernement, mais en cas de disputes ils prennent volontiers des arbitres parmi les vieillards, et la force leur reste si l'affaire ne s'arrange

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

point à l'amiable : les haines héréditaires se perpétuent chez eux jusqu'à la neuvième génération et l'on dit que, devenus maîtres de l'ennemi, ils en mangent la chair.

Ils mêlent à leur culte bouddhique le culte des démons et des ancêtres. Chez quelques-unes des tribus, les ossements des morts sont retirés du cercueil tous les deux ou trois ans et lavés avec soin ; de la propreté de ces os, pensent les Miaotze, dépend la santé publique. D'autres clans ne pleurent point les morts au moment de la séparation : ils attendent le printemps, et c'est quand ils voient se renouveler la nature et revenir les oiseaux qu'ils se mettent à gémir, disant que leurs parents les ont abandonnés pour toujours. Les femmes sont les égales des hommes chez les Miaotze comme chez les Lolo. On dit que la curieuse coutume de la « couvade » existerait dans une des tribus des Miaotze ; après la naissance d'un enfant, dès que la mère est assez forte pour quitter sa couche, le père prend sa place et reçoit les félicitations des amis.

Il est à craindre que les restes de l'ancienne nation ne disparaissent avant qu'on ait même pu la classer parmi les races de l'Asie.

Sont-ils de la même souche que les Tibétains, ainsi que la plupart des écrivains chinois l'admettent, en comprenant les Miaotze dans les Pa Fan ou les « Huit Fan », dont les Si-Fan ou Fan occidentaux du Tibet ne sont qu'une branche ? Ou bien, de même que d'autres populations du Yunnan méridional, telles que

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les Paï et les Papé, se rattachent-ils à la souche siamoise, ainsi que leur vocabulaire porte à le penser ? La question est ouverte.

@

CHAPITRE CINQUIÈME

VILLES ET LIEUX REMARQUABLES

I. [Dans le Setchouen.](#) — II. [Tchingtou.](#) — III. [Tchoung tcheng.](#) — IV. [Dans le Koeitchou.](#) — V. [Dans le Houpé.](#) — VI. [Haïkoou.](#) — VII. [Dans le Hounan : Siangt'an.](#) — VIII. [Dans le Kiangsi.](#) — IX. [Dans le Nganhoei.](#) — X. [Dans le Kiangsou : Nanking.](#) — XI. [Changhaï et Soutcheou.](#) — XII. [Tchekiang : Hangtcheou.](#)

I. Dans le Setchouen.

@

p.327 Depuis que les insurrections et les guerres ont dévasté le bassin du Yangtze kiang, le nombre des grandes villes a diminué et la population de la plupart d'entre elles a beaucoup décru ; cependant il en est plusieurs qui doivent être rangées parmi les premières cités du monde. Ces vastes agglomérations ne peuvent naturellement se trouver que dans les régions fertiles et commerçantes du bassin, en aval du haut fleuve.

Le Setchouen ou les « Quatre Rivières », les « Quatre Vallées » est en beaucoup de choses la première des dix-huit provinces de la Chine : en tout cas la plus grande, la plus habitée, la plus riche en moyenne, et c'est un dicton connu de tout l'Empire qu'« on n'a jamais vu d'hommes mal habillés dans le Setchouen ».

Dans tout esprit chinois, le seul nom de Setchouen éveille aussitôt l'idée d'abondance et d'opulence.

Province frontière, il s'appuie, à l'ouest et au nord-ouest, au Tibet dont il a distrait à son profit 160 000 kilomètres carrés

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

environ. Comme autres limites, il confine : au nord, au Kansou et au Chensi,- à l'est, au Houpé et au Hounan ; au sud, au ^{p.328} Koeïtcheou et au Yunnan, et au sud-ouest, à ce même Yunnan.

Entre ces bornes son aire est supposée atteindre 566 000 kilomètres carrés, soit 30 000 de plus que la France, ou presque l'étendue de cinq de nos départements moyens.

Combien d'hommes en cet espace ?

Le recensement de 1842 s'étant totalisé par un peu plus de 22 millions d'habitants, celui de 1882 arriva au nombre surprenant de près de 68 millions, celui de 1885 atteignit 71 millions, chiffre vraiment excessif pour un pays sans aucun doute admirablement favorisé de la nature, mais sur la moitié seulement de son étendue, en son orient, dans son « bassin Rouge », tandis que son occident se relève en colossales montagnes peu habitables, très peu habitées.

En en distrayant les anciens districts tibétains, où ne vivent guère que 500 000 personnes, le Setchouen aurait donc entretenu en 1885 près de 480 individus par kilomètre carré.

Mais il convient d'éliminer, de ces 40 millions d'hectares, 12 à 15 millions comme hérissés de monts, de rochers, terres hautes et froides à peu près incapables de culture et, de fait, quasi vides d'habitants.

Si donc en retranchant douze millions d'âmes ¹ au Setchouen on arrive à 253 ou 254 personnes par 100 hectares ; et si l'on en extrait quinze, réduisant ainsi la surface vraiment utile à 250 000 kilomètres carrés, on obtient 284 habitants au kilo-

¹ [css : d'âmes, ou d'hectares ?]

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mètre carré ; et cela dans un pays sans grandes industries, alors que la Belgique très industrielle se contente de 228. Le dénombrement de 1885 fût-il dix fois plus officiel encore, il y a donc lieu de le considérer comme ayant dépassé en quelque chose la vérité stricte.

C'est ce qu'ont fait les meilleurs connaisseurs du Setchouen, spécialement les membres de la Mission Lyonnaise, qui n'accordent à la province que 42 500 000 âmes, « soit une densité de 75 habitants au kilomètre carré pour la province entière, et de 175 par 100 hectares pour les 25 millions d'hectares du territoire agricole ».

Dans aucune des dix-huit provinces la propagande catholique n'a fait autant de prosélytes ; le Setchouen, divisé en trois vicariats apostoliques, lesquels renferment ensemble environ 200 chrétientés, compte au delà de 400 000 catholiques. A la différence de la plupart des autres communautés « romaines » de la Chine, ce troupeau ne comprend pas seulement des nouveaux convertis ; même la plupart des chrétiens des Quatre Rivières sont fils, petits-fils ou arrière-petits-fils de « baptisés ».

Batang, la ville principale de la région du Setchouen ^{p.329} connue d'ordinaire sous le nom de Tibet oriental, n'est actuellement qu'une faible bourgade. Complètement renversée en 1871 par des tremblements de terre qui se succédèrent pendant plusieurs semaines, Batang se compose de quelques centaines de maisons neuves, bâties dans une plaine fertile qu'arrose un affluent oriental du Kincha kiang et où jaillissent des sources thermales abondantes ; près de la moitié de sa population con-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

siste en lamas vivant dans un couvent somptueux à toiture dorée, sur laquelle perchent des milliers de chapons sacrés apportés par les fidèles. La ville du « Relais » car tel serait le sens du mot Batang, d'après Desgodins, n'a d'importance que comme lieu d'étape sur la grande route de la Chine centrale à Lassa ; les Tibétains, qui dépendent de magistrats de leur nation, mais que surveille une garnison chinoise, y vendent aux négociants venus de l'est du musc, du borax, des pelleteries, de la poudre d'or, en échange de thé en briques et d'objets manufacturés ; des tribus complètement indépendantes, connues sous le nom de Zendi, parcourent les montagnes des environs ; ils se rattachent aux Lolo.

Litang (10 000 hab.), autre lieu de marché sur la route du Tibet à Tchingtou fou, est une des villes les plus misérables du monde : située dans une dépression des hauts plateaux, dans le bassin du Kitchou, qui descend au sud vers le Kincha kiang, elle se trouve presque à la limite supérieure de la végétation, à 4 088 mètres d'altitude : on ne voit pas un arbre, pas de céréales, à peine quelques choux rabougris et des navets dans ce triste pays, berceau de la monarchie tibétaine ; et pourtant 3 500 lamas y vivent dans un riche couvent au toit revêtu de feuilles d'or ; plus 2 500 autres de ces prêtres dans de moindres moutiers des environs. Ces prêtres de Bouddha, des coupeurs de route, du bétail, des chevaux, de l'or, ce sont les caractéristiques du haut et dur pays de Litang.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A 2 500 mètres environ Tatsienlou (Tatsienlu), est le Tat-chindo, Dartchedo, Tarzedo des Tibétains ; elle a de 30 000 à 100 000 habitants, parmi lesquels moins de Chinois ou de Tibétains que de métis des deux races, et l'on y compte des milliers de lamas pour lesquels de misérables orpailleurs lavent les sables aurifères des torrents. Parmi les femmes la majorité est aux Tibétaines, la plupart servantes vouées aux métiers pénibles, « solides gaillardes », qui sont plus grandes et plus vigoureuses que les Chinoises et gardent leurs pieds au naturel. D'ailleurs Tatsienlou est, en beaucoup de choses, une ville d'aspect tibétain : partout flottent au-dessus des maisons des p.330 étendards où sont écrites des prières bouddhistes en langue du Tibet ; des cordes tendues sur les cours des habitations, sur les rues, et de colline à colline, soutiennent des étoffes, lambeaux ou banderoles également « inscrites » de prières : « chaque fois que le vent agite ces inscriptions on peut considérer les prières comme dites, et l'effet bienfaisant s'en répand sur toute la contrée ». Gracieusement située dans le val d'un affluent du Min, elle possède la douane chino-tibétaine de cette région du Setchouen occidental ; une garnison chinoise occupe des casernes, et de nombreux marchands du Chañsi, bouddhistes ou mahométans, habitent le beau quartier de la ville et y trafiquent sur la laine, la rhubarbe, le thé, principalement le musc. Divers métaux abondent dans le pays et « il y a tant d'or aux environs, dit Bonvalot, que la contrée de Tatsienlou pourrait devenir une Californie ».

Le souverain nominal du pays est un roi Mantze dont le domaine s'étend au sud jusqu'au pays des Lolo. Les femmes

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

chinoises ne peuvent dépasser le territoire de ce roi pour entrer dans le Tibet oriental ; mais elles sont nombreuses à Tatsienlou, et la population tibétaine n'est guère représentée que par des métis, d'ailleurs plus beaux de traits, au goût des Européens, que les « Enfants du royaume Central ». Il n'est pas de pays dans l'Empire chinois où les femmes aient à un pareil degré la passion des bijoux ; elles se couvrent de plaques d'argent ciselées qui s'entremêlent à leurs colliers de pierres fines et de verroteries ; le haut de la chevelure est caché par deux grands disques d'argent, et les nattes qui s'échappent du diadème sont soutenues par une étoffe revêtue de plaques du même métal. Tatsienlou est le siège des missions catholiques dites du Tibet.

La rivière de Tatou ho passe en aval de Tatsienlou dans une gorge formidable, entre des parois abruptes hautes de 200 mètres, les montagnes encaissantes en ayant 3 000, et avec quelque recul 4 000 ou 5 000 et au delà. Elle passe sous le pont suspendu de Loutingtchao, soutenu par treize grosses chaînes et si branlant que le passager ne sait comment s'assurer sur ses jambes. Loutingtchao est la première ville du Setchouen (en venant de l'ouest) située complètement en dehors du pays des Tibétains et des Mantze. Puis la rivière s'unit à d'autres cours d'eau et forme le Toung ho, principal affluent du Min kiang et même son supérieur en masse liquide. En toute saison, les bateaux peuvent remonter le Min jusqu'au rapide périlleux de Kiating fou, la cité qui domine la jonction des deux fleuves et d'un autre cours d'eau.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.331 Kiating, à laquelle on attribue généralement 25 000 âmes, montre la sculpture la plus gigantesque de l'univers terrestre, un bouddha taillé dans le porphyre rouge, au bord de la rivière encañonnée dont il a pour mission de protéger les bateaux et les bateliers. Bien que ne se tenant pas debout, mais assis, et les mains posées sur les genoux, le Dieu, dont le Min lave les pieds, touche de la tête le sommet de la paroi de roche, à 420 mètres au-dessus de la rivière ; assis au bord de notre Truyère, il toucherait presque au tablier du pont du Garabit. Ce géant du monde oriental n'a donc pas de rival chez les fiers Aryas, puisque le sculpteur grec n'a pu dessiner dans le mont Athos la statue d'Alexandre. Cette statue date d'environ douze cents ans.

Comme témoignage du doute qui plane sur la population des villes chinoises on peut citer Kiating, puisque l'estimation de son peuple varie du simple au sextuple : 25 000 d'après l'évaluateur chiche, et 150 000 d'après le généreux.

C'est l'un des grands entrepôts du Setchouen en même temps qu'un centre d'exploitation du sol et le lieu d'expédition, pour la Chine tout entière, de cette précieuse cire blanche ou *pei la* que produisent les coccus apportés des campagnes de Ningyuen, à 300 kilomètres au sud-ouest. Entourée de fontaines salines, elle reçoit aussi par eau les soies grèges de Yatcheou fou, située au nord-ouest, sur la route du Tibet à Tchingtou fou. En 1860, toutes les villes de la contrée se fortifièrent pour résister aux attaques des Taïping, mais les insurgés ne dépassèrent pas Kiating fou dont les habitants se défendirent sans le secours des troupes chinoises.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

C'est à une petite journée de marche à l'ouest que les pèlerins bouddhistes vont faire leurs dévotions dans les temples de la célèbre montagne d'Omi ou Omei ; et ils y vont en foules presque « innombrables », à travers des blés, des pavots, des champs de canne à sucre, le long du Toung ho, puis en remontant le « ho » qui tire son nom d'Omi, dans un val où s'alignent les mûriers, où les bambous s'inclinent au vent, où l'on soigne le précieux arbre à cire.

Passé le bourg d'Omi, l'on gravit le mont homonyme par un routin de pente très dure et des dalles en escalier, à travers un de ces merveilleux parcs naturels où les Chinois laissent à elle-même la nature, arbres, odeurs, sources vives, torrents et cascades, pour la joie des yeux, l'enthousiasme des sens, le réconfort des pèlerins. Toutes les dix minutes, plus ou moins, on passe devant un moutier, un temple élégant, varié, bizarre, avec son « peuple de bonzes en toge couleur de cendre, le chef ^{p.332} rasé », desquels temples et couvents le plus vaste et le plus célèbre est celui des Dix mille années, le Chênouannien sé, à 1 300 mètres au-dessus des mers, la cime de l'Omi s'élevant à 3 250.

De ce monastère au sommet, il y a 17 à 18 kilomètres par un sentier presque tout en escalier, mais souvent les degrés de pierre se sont écroulés, usés ; l'ascension fatigue au suprême degré ; en route, encore et toujours des pagodes ; à la cime également, d'où le panorama des montagnes, jusqu'aux sierras du Tibet, est immense, « grisâtre », souvent brumeux, toujours mélancolique.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Yatcheou peut avoir 50 000 habitants sur un affluent droit du Min ; c'est la principale place forte et le grand dépôt militaire de ce côté de la Chine ; c'est la ville où se prépare presque tout le thé en briques employé dans le Tibet : dans les campagnes environnantes se cultive l'arbuste à thé, dont la feuille, beaucoup plus grossière que celle des arbrisseaux de l'est, est employée à cette préparation. Ainsi que s'exprime à peu près Kreitner, d'énormes paquets de ce thé et de non moins gros paquets de tabac sont transportés à dos d'hommes de Yatcheou à Tatsienlou, et la route de montagne que suivent ces porteurs est criblée de trous faits à la longue par les pointes des bâtons de soulagement » sur lesquels ils appuient leur fardeau pendant les courtes haltes quand, épuisés de fatigue, ils s'arrêtent pour reprendre haleine et pour essuyer leur front ruisselant de sueur.

II. Tchingtou.

[Fig. IX. Tchingtou et le Bassin du Min @](#)

Tchingtou fou est la métropole du Setchouen, de la « maîtresse province », l'unique avec le Petchili qui ait un vice-roi pour elle seule. Hors ces deux cas un vice-roi gouverne deux provinces : par exemple, les deux Kouang ; Kouang toungh et Kouangsi.

Cette « parfaite capitale », à ce que signifie son nom, est toujours, comme au temps de Marco Polo, une « riche et noble cité », bien que depuis cette époque elle ait été plusieurs fois dévastée et même détruite ; Koublaï khan en extermina presque

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

toute la population, plus d'un million d'hommes, disent les annales.

La ville actuelle est d'origine moderne : le palais impérial, qui est peut-être l'édifice le plus ancien, date seulement de la fin du XIV^e siècle. Les murailles et presque toutes les maisons ont été bâties vers la fin du siècle dernier, après ^{p.333} un grand incendie qui ravagea Tchingtou : l'enceinte actuelle, assez irrégulière, mais solide et bien entretenue, a 20 kilomètres de développement, avec des murs de 12 mètres de large, et 15 mètres de haut. De vastes faubourgs se prolongent le long des routes.

Bien peu de villes couvrent une surface plus considérable, mais il s'en faut qu'elle ait un nombre d'hommes en rapport avec son aire ; comme un Paris, un Berlin, un Londres : elle comprend tant d'espaces vagues, de lacunes autour de ses pagodes, de ses yamens ou palais, tant de jardins maraîchers, qu'on ne peut guère lui donner que 500 000 habitants tous faubourgs compris, comme Marcel Monnier, ou 600 000 à 700 000 habitants comme la Mission lyonnaise, ou 800 000 au plus comme Richthofen.

Elle s'est bâtie à un peu plus de 1 500 kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Peking, à 500 mètres au-dessus des mers (458 d'après les uns, 550 d'après les autres), dans une plaine d'extraordinaire fertilité parcourue de canaux d'arrosage dérivés du Min, en vue de hautes montagnes. Cette situation « rappelle assez exactement celle de Milan par rapport aux Alpes ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Comme toutes les autres capitales de province, Tchingtou est formée de deux villes, le quartier tartare et le quartier chinois, celui-ci de beaucoup le plus riche, et incomparablement le plus peuplé : il n'y a guère que 15 000 habitants dans la ville tartare, située à l'ouest du Tchingtou chinois, c'est-à-dire du Tchingtou réel.

La capitale du Setchouen est le « Paris de la Chine », la cité la plus élégante et la plus belle de tout l'Empire. Les rues sont larges, droites, régulières, bien pavées ou dallées et pourvues de rigoles. « Largues », ce mot ne doit pas évoquer ici des ampieurs européennes ou américaines ; on entend par là que, contrairement à l'usage chinois, qui appelle rues, de simples ruelles, Tchingtou possède quelques voies de 10, 12 et 15 mètres de bord à bord, à côté d'autres qui n'en ont que 8, 5, ou 3. Des façades en bois agréablement sculptées ornent les maisons, et de la porte on voit la perspective des cours, avec leurs tentures multicolores et les jardins fleuris qui les terminent. Les arcs en grès rouge qui s'élèvent dans la ville et dans les faubourgs sont couverts de gracieuses sculptures en relief représentant des animaux fantastiques ou des scènes de la vie locale. Proprement et même richement vêtus pour la plupart, les habitants de Tchingtou ont en outre la réputation d'être les plus aimables, les plus polis de ^{p.334} l'Empire et ceux qui s'intéressent le plus aux choses de l'art et de la science : de précieux objets emplissent les magasins des rues élégantes, et les acheteurs se pressent dans les boutiques des libraires.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

D'après Monnier, cette physionomie gaie, propre, avantageuse, s'applique seulement à une très menue portion de la ville, à un quartier qu'il trouve fort supérieur à ce que la Chine lui a montré de plus avenant dans ses autres cités de premier ordre.

« Les approches de Tchingfou, nous dit-il, sont affreuses. Dans l'interminable faubourg, et même une fois la porte franchie, tout n'est qu'ordure, délabrement, guenille. Tandis que ma chaise faisait cahin-caha sa trouée à travers la foule compacte, découpait dans cette pâte humaine un profond sillon, aussitôt refermé, se traînait péniblement de ruelle en ruelle, éraflant au passage un pan de mur, une façade branlante, butant ici contre une enseigne, plus loin contre un amas de décombres, j'avais peine à me persuader que c'était là l'opulente cité, autrefois capitale d'empire, dont la magnificence émerveilla les premiers explorateurs. Où donc sont les rues spacieuses, les maisons peintes et dorées, les magasins bondés d'étoffes de prix, les chaises à porteurs tendues de soie et de brocart, le brillant décor entrevu par Marco Polo ? Il existe encore, cependant, tel ou peu s'en faut que l'a décrit le voyageur vénitien. Seulement, ce que celui-ci oublie de nous dire, dans sa relation peut-être légèrement flattée, c'est que ces jolies choses ne forment qu'une partie, une très petite partie de la ville. Il faut, pour les découvrir, faire preuve de patience, se résigner à de longs circuits dans un labyrinthe de couloirs bordés de maisons lépreuses, se heurter à des impasses, enjamber des monceaux de détritrus de toute nature, des flaques, tituber sur des dalles disjointes et glissantes, recevoir en plein visage l'haleine empestée des bouges. *Ad augusta per angusta*. Le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

promeneur, il est vrai, sera récompensé de ses peines ; sa surprise est grande lorsqu'il débouche inopinément dans une large rue tirée au cordeau, munie de trottoirs, égayée par les ors et les laques des boutiques où trônent les marchands de soieries, les bijoutiers, les changeurs, par les étalages où chatoient les porcelaines polychromes, les bronzes, les cuivres. C'est un spectacle inattendu, unique peut-être dans les dix-huit provinces, une Chine remise à neuf, pimpante, soudainement révélée au sortir d'un cloaque : fleur épanouie sur un fumier, miniature agréable dans un cadre vermoulu. »

Il valait la peine de citer en entier cette ^{p.335} description, dont la première moitié, *mutatis mutandis*, s'applique à toutes les grandes villes de Chine, précédées de faubourgs sales et malodorants.

« C'est le mélange de vie commerciale, industrielle, administrative, qui donne tant d'animation à Tchingtou et fait en même temps sa richesse. » Cette capitale est un grand centre de gouvernement, puisqu'elle commande à la province la plus peuplée et, à beaucoup de points de vue, la plus riche de l'Empire.

^{p.336} Tous les trois ans, 18 000 à 20 000 candidats y arrivent, le pinceau à la main, aux grandes épreuves de concours, et ils sont reçus dans le « palais des examens littéraires », gigantesque ensemble de bâtiments, d'ailleurs sans aucune grandeur ou beauté, contenant ensemble 13 799 cellules, d'après le compte officiel ; mais en réalité il y en a plus : il faut dire qu'elles méritent plutôt le nom de niches avec leur largeur d'à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

peine un mètre, leur profondeur d'un peu plus d'un mètre, leur hauteur de deux.

Si c'est une ville d'examens, c'est également une ville de solliciteurs qui viennent « s'asseoir sur le banc froid », suivant l'admirable expression chinoise, et implorer une fonction, un avancement, un passe-droit, un service quelconque, et, s'il se peut, la main à la poche. Et c'est aussi une ville de mandarins retraités.

Ville d'industrie, Tchingtou ne donne plus de bronzes merveilleux comme antan, mais elle fabrique en grand des couteaux d'un bon marché fabuleux, très appréciés en Chine, et des chapeaux de paille dont la modicité de prix n'est pas moins extraordinaire : à peu près dix fois moins qu'en Europe à valeur intrinsèque égale.

Comme ville de commerce, elle trafique de plantes pharmaceutiques dont les Chinois font une consommation qu'on peut dire extravagante, d'opium, de laines et de peaux venues du Tibet ; et quand les eaux sont hautes, c'est-à-dire durant six mois sur douze, de mai en novembre, il lui arrive, à huit cents lieues de l'Océan, mais non sans peine, des jonques de plus de cent tonnes.

La plaine dont Tchingtou fou occupe le centre, et qui fait de cette capitale une des cités nécessaires de la Chine, est un immense jardin, l'un des mieux cultivés du monde, où l'eau des « Quatre Fleuves », le Min et ses tributaires, se divise en canaux d'eau pure, ramifiés en d'innombrables filets entre les vergers, les rizières, les plates-bandes de légumes. Outre la capitale, cette plaine est parsemée de dix-huit chefs-lieux ayant le rang

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de tcheou ou de *hien*, de plusieurs autres villes non murées et de villages ayant plus d'habitants que n'en ont maintes cités commerçantes : il est probable, croit-on, qu'une population de 4 millions d'habitants est groupée dans ce bassin dont la superficie ne dépasse pas 6 000 kilomètres carrés : soit donc l'extraordinaire densité de six ou sept personnes à l'hectare.

L'énorme production agricole de cette plaine a fait, il va sans dire, de Tchingtou un grand dépôt de denrées, mais la ville est aussi fort industrielle, et c'est par milliers qu'on ^{p.337} y compte les tisseurs d'étoffes, les teinturiers et les brodeurs.

Enfin, commercialement parlant, c'est l'entrepôt du transit de la vallée du Yangtze kiang avec le Tibet d'une part, et de l'autre avec le Setchouen septentrional et le Kansou, par Kouan hien ou la « Ville de la Porte », située au nord-est, à l'entrée des gorges du haut Kialing, la principale rivière du Setchouen oriental.

La fraîcheur, la richesse, la fécondité de la Grande Plaine où murmurent les rigoles remplies des eaux du Min, et la haute draperie des monts blancs de neige en la saison — ainsi les Alpes au-dessus du Piémont et de la Lombardie, les Pyrénées au-dessus de la Bigorre, — font des campagnes de Tchingtou l'un des paradis de la Chine. « C'est un enchantement que cette nature, qui a l'air japonaise, un peu artificielle, ces paysages arrangés où semble s'être complu le caprice d'un maître décorateur, avec des lignes moins heurtées qu'au Japon, je ne sais quoi de plus harmonieux et de plus ample, une végétation plus vigoureuse et plus drue : mais aussi comme au Nippon il y a de la gaîté dans l'air. » (Monnier.)

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

On y visite, dans les environs immédiats de la grand'ville, le couvent de Tsaotang, les pagodes de Woukeoutze et de Tsinyangkong. Ce couvent abrite la sépulture de Toufou, l'un des poètes populaire du « Milieu », contemporain de Charles le Simple et, puisque nous sommes en Chine, « autant dire d'hier ». Cette pagode est le dernier séjour d'un empereur du temps de Septime Sévère et de Caracalla, donc d'« avant-hier ». La pagode de Tsinyangkong est tellement originale et belle que l'auteur du Tour de l'Asie n'hésite pas à y voir un des plus magnifiques spécimens de l'architecture religieuse en Chine, parfaitement digne des conceptions des grands artistes japonais auxquels on doit les merveilles de Nikko et de Nara. D'après la tradition du Setchouen, elle occuperait le lieu de naissance de Laotze, le philosophe qui prêcha le taoïsme : mais d'autres légendes donnent à celui-ci pour patrie soit le Houpé, soit le Hounan.

A une soixantaine de kilomètres au sud-ouest de Tchingtou, Kioungtcheou, sur la route de Yatcheou, au pied oriental des monts qui limitent la plaine, aurait plus de 50 000 résidants, population faite en partie d'immigrants du Fo'kien, province littorale, et fort redoutée dans le pays pour son esprit de violence. Ville de papeteries, elle produit le meilleur papier de la Chine : ce n'est pas peu dire.

p.338 A la même distance à l'ouest-nord-ouest, Kouantchien surveille l'entrée de la montagne, là où le Min, pénétrant dans le bassin où il s'amortissait jadis en lac, se divise en une dizaine de canaux pour l'irrigation de la plaine de Tchingtou. On y admire

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

un pont suspendu de 480 mètres de long porté par des câbles en fibres de bambou.

Tout à fait dans le haut du bassin du Min, non loin de la frontière du Kansou, Sounp'anting se blottit dans une étroite vallée, entre des monts de peu d'inclinaison que gravissent des champs de blé ; mais les vergers manquent, la ville ayant son site à 2 986 mètres : ce qui ne l'empêche pas d'être un marché fort animé, en même temps qu'un lieu de repos pour les nombreux pèlerins qui, de la Mongolie orientale et de la Chine, s'en vont dévotieusement à Lassa, la ville sainte du bouddhisme. Au nord, à quelques lieues de distance, on admire dans les monts Soueï chañ les charmantes vasques et les cascades du Lac doré.

Au nord-est de la capitale, une route mène à la haute vallée du Hañ kiang, dans le Chensi, en traversant successivement plusieurs rangées de collines et de montagnes.

Cette route, que les annales disent avoir été tracée il y a vingt-trois siècles, pour unir les deux royaumes de Tsin et de Chou, c'est-à-dire la Chine du nord et le Setchouen, qui n'étaient pas encore groupés en un même Empire, est connue sous le nom de (Kinniu tao) ou « route du Bœuf d'Or ». D'après la légende, c'est pour aller chercher sur la montagne des bœufs prodiges dont la nourriture se changeait en or, que le roi de Chou, sur les conseils de l'autre souverain, fit ouvrir cette route, qui devait avoir pour conséquence la perte de son royaume. Le chemin de Tchingtou fou au bassin du fleuve Jaune ne fut complété que six siècles plus tard, par une route de Hañtchoung fou à Singan, qu'ouvrit à travers le Tsing ling un empereur du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Setchouen, du nom de Liupi, dont la légende a fait une sorte d'Hercule chinois.

La région chinoise du haut fleuve Bleu ne peut se comparer pour l'importance des villes avec le bassin plantureux du Min kiang ; toutefois il existe en ce sud-ouest du Setchouen, à 1 360 mètres d'altitude, à l'occident de monts de 4 000 mètres, près d'un lac de 13 kilomètres sur 4, une cité considérable visitée après Marco Polo, par Baker, Hosie, Bonvalot, Madrolle : c'est Ning yuen, chef-lieu de la belle vallée de Kientchang, dont la rivière, coulant au sud, va s'unir au Yaloung à une faible distance du confluent de ce fleuve avec le Kincha kiang. D'après Richthofen, Ningyuen serait le Caidu du voyageur vénitien. Les Chinois parlent de cette ville et des campagnes ^{p.339} qui l'entourent comme d'un paradis : le contraste merveilleux de cette riche plaine avec les âpres montagnes qui l'entourent est un de ceux que l'on n'oublie jamais. Le tremblement de terre de 1850 mit à mal plus de quinze mille de ses habitants.

A quelques lieues en amont de l'embouchure du Min, Pingchañ est la ville riveraine du grand fleuve Yangtze, où s'arrêtent, venant d'aval, les jonques de navigation : le Bleu est impraticable en amont, immense, orageux torrent plutôt que rivière : la cascade de Man-i-ssé interrompt le cours du fleuve par un brusque dénivellement de 3 mètres. Là est la limite absolue de l'utilisation du Yangtze comme voie fluviale, à 2 860 kilomètres de son embouchure.

Au confluent du Yangtze et du Min, Sutcheou, Souetcheou, Siutcheou, ou encore Suifou, passait pour avoir, d'après les missionnaires, quelque 300 000 habitants : moins dans son

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

enceinte de 4 kilomètres que dans ses faubourgs. Mais on ne lui en accorde plus que 50 000 à 60 000 : ce n'est pas elle qui centralise, comme on croyait, les échanges entre le Setchouen et le Yunnan ; c'est bien plutôt Tchoungtcheng. Aussi n'y a-t-il à Souetchou, dit Marcel Monnier, « qu'une animation très relative, et rien de l'impétueuse poussée des foules, des corps-à-corps d'une multitude affairée ». En revanche, ses boutiques sont emplies d'objets rares ; les sculpteurs, les graveurs de pierres fines sont nombreux parmi ses artisans, et l'on y tresse des nattes très flexibles d'une grande solidité. Les gisements riverains de houille, en amont et en aval, sont ceux qui fournissent le meilleur combustible de tout le bassin du Yangtze kiang. Sur les bords du fleuve on n'utilise le charbon japonais que jusqu'au port d'Itchang. En amont de cette ville, chaque vallée profondément entaillée dans le plateau latéral a ses mines de charbon.

Plus bas, Loutcheou, située également sur la rive gauche du fleuve, au confluent d'une rivière, le Fousoung, exporte d'autres produits minéraux, les sels qui proviennent des sources fameuses de Tsouliou tcheng (Tselieou tsing ou « Puits de l'Eau Coulante »), à une centaine de kilomètres dans la direction du nord-ouest.

De loin, la « ville du Sel » s'annonce par de hauts échafaudages au bord de la rivière, sur les pentes, même au sommet des collines. C'est l'aspect qu'offrent en Europe les cheminées des cités manufacturières ; ou bien, suivant la comparaison d'un des membres de la Mission Lyonnaise, P. Duclos, on dirait d'un

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

port encombré de mâts de vaisseaux, car au-dessus des p.340
milliers de puits se dressent fièrement dans les airs des chèvres
dont beaucoup ont jusqu'à 45 mètres de hauteur.

Cette curieuse région nous fut d'abord connue par les récits des missionnaires ; récemment des voyageurs européens, savants, industriels l'ont visitée. Elle comprend un espace d'environ 460 kilomètres carrés où le sol est criblé de trous forés à des centaines de mètres de profondeur, dans des couches de grès, d'argile, et tout au fond, presque toujours, à travers un banc de roche très dure : c'est vers 450-700 mètres que dort généralement l'eau salée. Le creusement des puits est une œuvre de très longue haleine : à 60 centimètres par jour, et avec fréquentes ruptures des forets, tel puits peut coûter dix, douze, quinze ans de travail avant qu'on arrive à la nappe salifère : parfois on ne l'atteint guère qu'à 860 ou même à 1 000 mètres sous terre.

C'est par de bien simples procédés que les ouvriers chinois arrivent à rivaliser avec les ingénieurs occidentaux : une barre de fer se terminant en pointe, une corde de bambou pour la soulever, un déclic pour la laisser retomber dans le trou, un léger mouvement de torsion imprimé à la corde quand elle remonte, et c'est tout. Les trous, d'une largeur de 6 à 12 centimètres, sont garnis de bambous, et c'est au moyen d'autres bambous percés d'une soupape, qu'on soulève l'eau saline pour la rejeter dans les bassins d'évaporation.

Quand on pousse le forage au-dessous de la couche salée, le tube s'emplit non d'eau saline, mais de pétrole. Des gaz inflammables s'en échappent avec violence : d'où le nom de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« puits de feu » donné aux trous de sonde. Des tubes de bambou enduits d'argile sont adaptés à l'issue d'où s'échappent les gaz combustibles et se ramifient au-dessous des bassins d'eau saline, où on allume le gaz pour hâter la cristallisation. En 1862, lorsque le pays était parcouru par des rebelles, un des puits prit feu et flamba longtemps, illuminant toute la contrée comme un phare. Le plus souvent, c'est par 750-850 mètres qu'on arrive aux gaz inflammables.

Le gouvernement, qui a rangé sous ses lois, décrets et bons vœux l'exploitation du sel de Tsouliou tcheng, ignore le nombre des puits ; il y en a certainement de trois à quatre mille, dont le rendement annuel est diversement estimé entre 300 000 et 600 000 tonnes.

La plupart des mines appartiennent à de riches corporations, mais la masse des habitants est d'une extrême pauvreté ; peu de villes sont d'aspect plus misérable, plus navrant, que cette grande cité dont le travail enrichit les banquiers de Tchoung tcheng.

p.341 Il y a quelques années, des propriétaires de mines, associés à une compagnie de négociants européens, voulurent introduire des pompes anglaises pour faciliter le travail et diminuer le prix de la main-d'œuvre, mais une grève éclata aussitôt et les innovateurs furent chassés du pays.

La population de ce district, dont l'industrie unique, à part la culture du sol, est l'exploitation des sources de sel et de pétrole, s'élève à plusieurs centaines de milliers d'individus dont le travail contribue ainsi notablement au budget de la province ; car, le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

gouvernement local prélève des droits « avantageux » sur cette denrée indispensable. Il y a donc aussi une « gabelle » en Chine.

III. Tchoung tcheng.

@

Tchoung tcheng ou Tchoung king, le grand marché du Setchouen oriental, occupe très pittoresquement, en amphithéâtre, le raide promontoire qui se hausse au confluent du Yangtze kiang et d'un gros affluent de gauche, rivière navigable qui vient du Kansou, du versant méridional des Tsing ling. Si fort que soit ce cours d'eau, nommé le Kialing, on l'appelle ici le Siao ho ou « la Petite Rivière », par opposition au Ta Kiang ou « Grand Fleuve ».

Tchoung tcheng se présente très bien sur son cap d'entre deux rivières, quand on la contemple d'environ 300 mètres de haut, du point le plus élevé du Laotching, colline d'outrefleuve, dont pagodes et pagodons font l'assaut. Les voyageurs de la Mission Lyonnaise la comparent à Lyon, pour ses deux rivières, et plus encore pour son climat très humide, prodigue de brouillards, pour son ciel « continuellement gris », pour son séjour désagréable dont l'été verse jusqu'au-delà de 40° une chaleur insupportablement lourde. La différence entre les deux cités consiste en ce que *l'inter amnes* de Lyon est une plaine alluviale, et que celui de Tchoung tcheng est une colline escarpée d'où descendent des escaliers de quatre à cinq cents marches.

La Mission Lyonnaise lui donne de 400 000 à 450 000 habitants, toutes annexes et faubourgs compris. Sans doute sa

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

surface est immense, mais les espaces libres y sont nombreux, autour de la pagode de la Littérature et de beaucoup d'autres, ainsi que devant et derrière les yamen ; il y a même, fait qui n'est pas rare en Chine, des champs cultivés dans l'intérieur de l'enceinte, qui a 7 kilomètres de tour.

A 1 335 kilomètres de Haïkoou en remontant le Yangtze, ^{p.342} à 2 425 de Changhaï, elle est devenue l'entrepôt de toutes les denrées du Setchouen et le lieu de distribution des marchandises importées de l'est. Centre de commerce, principalement pour les soies, les tabacs, les huiles végétales, le riz, le sel, la houille, le musc, Tchoung tcheng est plus affairée que la capitale même du pays des « Quatre Fleuves » ; c'est le Changhaï de la Chine occidentale : comme les cités d'Europe, ce marché du Setchouen a une bourse où se discutent les cours des diverses denrées, comptoir bruyant qui a été ouvert au commerce universel en 1890.

Elle possède des établissements d'industrie, parmi lesquels des usines où s'affine l'argent et qui font passer chaque jour dans leurs creusets une centaine de mille francs en lingots. Mais elle est bien inférieure à Tchingtou fou pour la propreté des rues et la beauté des édifices. Ville de trafic, elle ne se distingue que par l'animation de ses rues, de ses ruelles, et par l'encombrement des jonques et des barques ancrées devant ses berges ; ce sont des immigrants qui se sont emparés de son commerce, des négociants des provinces du Chañsi, du Chensi, du Kiangsi.

Sa grandeur est relativement récente : elle n'avait, dit-on, que 36 000 habitants au commencement du XVII^e siècle.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Au nord-ouest de Tchoung tcheng, Hotcheou est fort commerçante, grâce à sa situation dans la riche plaine où s'unissent les trois courants qui constituent définitivement le Siao ho ou « Petite Rivière », autre nom de Kialing kiang. C'est le cours d'eau qui descend des monts Tsingling vers le Yangtze moyen et dont la vallée deviendra certainement la grande voie commerciale de Setchouen, vers le Kansou, la Mongolie et l'Europe. Les montagnes du voisinage renferment des gisements de terre grasse qui servent, dit-on, à l'alimentation en temps de disette (?) : on la pétrit en petits pains que l'on fait cuire sur des charbons et qui s'expédient sur tous les marchés environnants.

IV. Dans le Koeïtcheou.

@

En dehors de son énorme extumescence tibétaine, le « Setchouen est une mer de collines ; le Koeïtcheou une mer de montagnes ».

Koeïtcheou, ce nom veut dire : « Terre insulaire distinguée » ou, en termes à peu près équivalents : « Bon pays entouré d'eau », ce qui n'est guère le cas qu'au nord, où il confine quelque peu au Yangtze, ^{p.343} et au sud, où il a pour limite une des rivières qui forment le Si kiang ; partout ailleurs il s'arrête à des monts, ou à des lignes imaginaires, mais pas à des eaux, tout au moins à de grandes eaux.

Certains disent que le nom de Koeïtcheou lui aurait été donné d'après une liane sauvage, peut-être celle qui donne la cannelle de Chine. Cela concorde peu avec la traduction ci-dessus :

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« Terre insulaire distinguée » ; la langue chinoise et son écriture idéographique prêtent à de nombreuses confusions : c'est le royaume touffu des énigmes.

Il a pour bornes : au nord le Setchouen, à l'ouest le Yunnan, au sud le Kouangsi, à l'est le Hounan. On lui suppose 174 000 kilomètres carrés, moins que la moyenne des provinces du Grand et Pur Empire, qui revient à peu près à 220 000 kilomètres carrés. Des dix-huit circonscriptions de la Chine cinq seulement sont plus petites.

Là-dessus, près de huit millions d'habitants, d'après certaines estimations, moins de cinq d'après d'autres, soit de 28 à 46 personnes au kilomètre carré : densité de population fort au-dessous de la moyenne chinoise.

Pourtant le pays est naturellement riche, d'un sol calcaire généreux, sous un climat doux, quoique brusque, inégal, point salubre dans les bas-fonds. Il possède une race de chevaux renommés qui ne s'épouvantent ni du sentier ni du précipice. Quant aux capacités minières, cuivre, or, argent, étain, plomb, mercure, houille, elles sont incalculables ; on admet qu'avec son voisin le Yunnan le Koeïtcheou n'a peut-être pas de rivaux en Chine pour le nombre et pour la variété de ses gisements et gangues.

Mais les révoltes des indigènes, révoltes rarement apaisées, la guerre des Taïping, ont grandement nui au Koeïtcheou, qui est certainement beaucoup moins peuplé qu'il y a cinquante ans.

Pour résumer en quelques mots, le Koeïtcheou, dans son remous de montagnes, d'allures originales qu'on a surnommées

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

du surnom banal de « Suisse chinoise », le Koeïtcheou est la province la moins peuplée de l'Empire, avec son voisin le Kouangsi ; c'est peut-être la plus pauvre pour l'instant, avec toutes possibilités d'un avenir d'opulence ; c'est la moins chinoise, ou l'une des moins chinoises, à cause du grand nombre de tribus non encore assimilées, et aussi parce que ses Chinois sont, paraît-il, plus traversés d'éléments étrangers que n'importe quels autres « fils de Han ». — Soit Lolo, soit Miao, soit Ykia ou Tchongkia, tribus apparentées aux Siamois et Laotiens, on évalue ces hétérogènes à plus de la moitié des ^{p.344} habitants du Koeïtcheou ; l'élément « national », fourni par les provinces voisines, surtout par le Setchouen, habite principalement le nord du territoire. Au total, c'est jusqu'à présent la plus arriérée des dix-huit provinces : elle ne suffit pas à ses dépenses et le gouvernement central la subventionne de 750 000 taëls ou 2 700 000 francs par an.

La capitale du Koeïtcheou, Koeïyang, se trouve à peu près au centre de la province, à 1 075 mètres d'altitude, au-dessus d'un affluent droit d'une rivière qui atteint le Yangtze à Foutcheou en Setchouen : rivière navigable à la chinoise, comme plusieurs de ses affluents, tout cela formant un réseau de communications précieux dans une contrée aussi dépourvue de bonnes routes, voire de bons routins, que l'est le pauvre Koeïtcheou.

La plupart des barques remontant ce cours d'eau central de la province, le Wou ou bien Ou (avec autres noms locaux), s'arrêtent à côté de la frontière du Setchouen et du Koeïtcheou, dans la ville de Koungt'an, mais les bateaux à fond plat poursuivent leur route jusqu'au bas de la capitale : celle-ci a l'avan-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tage de communiquer par des seuils peu élevés, d'une part avec le bassin du Si kiang, de l'autre avec celui de la rivière Yuen, affluent du lac Tounghing, ce qui aide aux relations de ce pays reculé.

On est par ici dans un fouillis de montagnes qui ne sont un peu connues (ou soupçonnées) que depuis le passage de la Mission Lyonnaise parmi des Miaotze dont un assez grand nombre ont été convertis au catholicisme par des missionnaires français. On se demande comment ces prédécesseurs des Chinois en Koeïtcheou ont pu se maintenir jusqu'à nos jours dans leurs « repaires », tant ils ont dû lutter longtemps et souvent contre les envahisseurs, tant ils ont été pourchassés depuis des siècles ; et surtout malgré la dernière et plus que terrible répression, il y a une trentaine d'années, à la suite du soulèvement à peu près général de tous les Miao de la province.

Combien le Koeïtcheou a perdu de vies dans ces guerres « inexpiables » on en a mille exemples : il suffira de dire qu'à Tchenlin, ville au sud-ouest de Koeïyang, sur le faîte ou près du faîte entre Yangtze et Si kiang, il y avait trente mille habitants avant le soulèvement des Taïping, « compliqué de celui des races non chinoises, bien aises de prendre leur revanche d'une cruelle oppression » ; il n'y resta que six familles. Maintenant la population est remontée à dix mille âmes. En dépit de ces haines, égorgements, représailles, la miscégénéation fait son œuvre, et le nombre des métis de Chinois et de Miao ne cesse d'augmenter dans le Koeïtcheou.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.345 Koeïyang n'est pas une grande ville et pas une des préfectures et villes de district de la province n'a d'importance réelle, par sa population ou son industrie.

On admet généralement que dès que le Koeïtcheou, cette région si retirée, sera reliée au réseau des chemins de fer de la Chine, elle prendra rang très vite parmi les grands pays industriels. Parmi ses mines, celles de mercure sont probablement les premières du monde entier ; il y a tant de vif-argent dans le haut Koeïtcheou qu'en beaucoup d'endroits la charrue ramène du sous-sol des fragments de cinabre. La révolution de 1848 mit un terme à l'exploitation des mines : en 1872 elles étaient encore submergées.

Il y a bien une ville du nom de Koeïtcheou, donc homonyme à la province, mais elle est fort éloignée du territoire, à quelque 250 kilomètres au nord-est de ses frontières, dans le Setchouen : à la gauche du Yangtze, elle commande l'entrée les gorges dont Itchang garde l'issue dans le Houpé.

V. Dans le Houpé.

@

En entrant dans le Houpé le long du grand fleuve, on arrive à la Chine la plus chinoise, à la plaine opulente, exubérante, et plus que peuplée : surpeuplée.

Le Houpé n'atteint pas comme surface la moyenne des provinces chinoises et ses 185 000 kilomètres carrés, un peu plus du tiers de la France, ne répondent qu'au vingt-unième ou au vingt-deuxième de l'Empire ; mais le seul Setchouen, trois fois plus vaste avec son Tibet presque désert, deux fois plus

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sans ce Tibet, le seul Setchouen est plus peuplé. On accorde en moyenne 30 millions d'hommes au Houpé, c'est-à-dire au « Pays au nord du lac », sous-entendu : de Tounghing, par symétrie avec le Hounan ou « Pays au sud du lac ».

Trente millions d'habitants sur 185 000 kilomètres carrés, cela fait 162 personnes pour 100 hectares, bien au delà de deux fois la densité de population en France. Mais aussi le Houpé se trouve en possession du plus beau fleuve de l'Extrême Orient, et de l'une des « uberrimes » plaines du monde, cultivée avec un soin méticuleux par les paysans les plus patients n'on connaisse.

Le plus plantureux, le plus habité de cette plaine, la fourmilière humaine n'est pas aux bords du Yangtze même comme on le croirait tout naturellement : on le trouve autour des lacs, dont plusieurs très amples, qui miroitent au nord comme au ^{p.346} sud du fleuve : c'est que le fleuve Bleu, dans ses énormes exondances, ravage ses rives basses et détruit à plaisir les villes de bas site qui s'exposent à sa fureur ; le sol qui entoure les lacs est plus haut, mieux égoutté.

Et de cette plaine, on voit à l'ouest, dans les cieux, entre le fleuve et son grand affluent le Hañ, des monts souvent et longtemps diadémés de neige.

Itchang ou Yitchang, qu'on dote de 30 000 à 40 000 âmes, est entourée de champs de pavots qui donnent le plus apprécié des opiums de toute la Chine. Ville qualifiée de « sordide et puante, mais pittoresquement allongée à la base de collines rousses, bossuées de tertres tumulaires », elle a son site à 1 760 kilomètres en amont de Changhaï, c'est-à-dire à peu près de l'embouchure du fleuve, au terme de sa navigation par les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

bateaux à vapeur — terme extrême, car, au vrai, le fleuve Bleu n'est pas commode en aval sur un assez long trajet, en résultante d'un courant « de foudre », qui va jusqu'à 112 kilomètres par heure, et de seuils de 2 mètres, ou même moins de profondeur, le creux ordinaire dépassant 6 mètres. Cependant cinq navires de 300 à 600 tonnes l'unissent à Hañkoou par un service à peu près régulier. En 1898, le mouvement des vapeurs s'y est élevé à 168 000 tonnes et celui des jonques à 296 000. La valeur du commerce atteignit 65 millions de francs. L'année suivante le tonnage s'est accru d'un tiers, pour monter à 687 000 tonnes.

Malgré tout, cette ville, la place de commerce la plus avancée vers l'intérieur de toutes celles qui étaient ouvertes aux étrangers, n'a pas développé son trafic autant qu'elle était supposée devoir le faire. Ses échanges consistent principalement : à l'exportation, en opium, soie, cire blanche, médecines et drogues de toute espèce, musc, coton ; à l'importation, en cotonnades, lainages, racines de ginseng. La plupart des barques du Setchouen déchargent leurs denrées soit à Itchang, soit plus bas à Chasi, où d'autres barques, construites en vue d'une navigation facile, plus légères et montées par moins de bateliers, reprennent les chargements pour les porter à l'emporium de Hañkoou.

Chasi ou le « Marché des Sables », ouvert depuis 1895 au trafic étranger, montre des restes d'une splendeur passée, entre autres un quai qui fut solidement construit et la tour d'une pagode à six étages. Contrairement à Itchang, elle a tellement développé ses échanges que Marcel Monnier la traite de l'une

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

des villes les plus commerçantes et les plus affairées de « la Chine centrale ». Peuplée de 75 000 habitants, elle borde le fleuve sur 4 à 5 kilomètres, à toucher de vastes champs ^{p.347} cotonniers. Un de ses avantages les plus précieux, c'est de communiquer directement avec le lac Tounghing par le canal de Taïping.

A une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Chasi, non loin de la rive gauche du Yangtze, s'élève la ville forte de Kintcheou, que mentionne déjà Confucius : occupée par une garnison mandchoue, elle n'a d'importance que par son rang administratif et militaire.

VI. Haïkoou.

[Fig. X Haïkoou et le cours du Yangtze, de Chasi à Kiukiang](#) @

En aval de Yotcheou fou et de l'embouchure de l'émissaire du lac Tounghing, le fleuve arrive à la triple grand'ville d'Outchang, Haïkoou et Hanyang.

Il est probable que ces trois cités d'Outchang fou, située sur la rive droite du Yangtze, de Haïkoou, placée en face et à l'est du confluent du Haï, et de Hanyang fou, dans la péninsule d'amont formée par le confluent des deux fleuves, étaient avant le milieu du XIX^e siècle l'agglomération urbaine la plus considérable de la Terre.

Londres, sans rivale dans l'instant présent pour le nombre des habitants, probablement peu d'années avant d'être distancée par le « Greater New-York », Londres n'avait alors que deux millions d'habitants, plus ou moins, et les trois cités chinoises n'avaient pas encore été sauvagement ravagées par les Taïping.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

D'après quelques voyageurs, qui du reste n'ont pu juger de l'importance de ces villes que par la longueur du temps employé à les traverser, huit millions d'hommes auraient vécu dans cette immense fourmilière. Il y a là sans doute une « légère » exagération, mais en réduisant ces huit millions à la moitié, au tiers, et à un peu moins encore, la triple ville du Yangtze dépassait certainement alors le grand port de la Tamise.

Quoi qu'il en soit, Outchang, Hañkoou et Hanyang n'avaient plus un million d'habitants après l'incursion des rebelles, lorsque Blakiston remonta le fleuve, en 1861 ; peut-être ne l'ont-elles pas encore récupéré, ce million, encore que la prospérité passée commence à revenir. Cependant d'aucuns articulent le chiffre de 1 200 000 — 1 500 000 résidents, même 2 millions dont la moitié à Hañkoou.

Outchang, la cité de la rive droite, capitale du Houpé, est la seule des trois villes qui soit entourée de remparts ; elle ^{p.348} occupe une surface d'environ 34 kilomètres carrés, non compris les faubourgs ; c'est une métropole déchuë, presque vidée, comme Nanking, par les Taïping en la « grande révolte ». Hañkoou prolonge au loin ses quartiers sur les bords des deux fleuves ; mais au long du Hañ bien plus que du Yangtze ; elle s'unit à Hañyang par la multitude des jonques formant un pont mobile d'une rive à l'autre. Même le Yangtze, quoique large de plus d'un kilomètre, est couvert d'embarcations, parmi lesquelles les bateaux à vapeur européens, chinois, japonais sont déjà nombreux : il y a là de deux à trois mille jonques, et il faudrait plusieurs heures de « nage » au canot qui prétendrait « enfile »

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

toutes ces avenues de barques alignées. Le mouvement des jonques à l'entrée du port a été de 23 500 en 1898. Le tonnage total des jonques et des vapeurs s'est élevé à 3 504 000 tonnes, et la valeur du commerce extérieur atteignit 280 millions de francs.

Haïkoou est un des meilleurs exemples de ces singulières superstitions du feng-choui, qui encombrant et souvent paralysent la vie chinoise. Les Chinois, très experts en géomancie, attribuent, dit M. Monnier,

« la prospérité de Haïkoou non pas précisément à sa situation exceptionnelle au centre d'une des plus vastes et des plus fertiles vallées du monde, sur les bords d'un fleuve accessible aux plus grands navires, mais surtout à la configuration de son sol dont les rares reliefs, paraît-il, reproduiraient à miracle les trois emblèmes dont la conjonction est considérée comme indispensable pour un feng-choui de première qualité, autrement dit pour présager un heureux sort : le dragon personnifiant la force ; le serpent, emblème de la longévité ; et la tortue qui symbolise la stabilité dans la puissance. Le coteau de Haïyang forme la carapace de la tortue ; la tête serait représentée par une petite roche à fleur d'eau, au point de réunion de la rivière et du Yangtze. Sur ce rocher a été bâtie une mignonne pagode, aujourd'hui fort dégradée, qui devait avoir pour effet d'immobiliser le précieux animal. Sur l'autre rive, la ligne sinueuse des collines, que couronnent les remparts crénelés de Outchang, ne serait autre que le dragon couché. Quant au serpent, sa tête apparaît, parfaitement

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

reconnaissable pour les initiés, à l'extrémité d'un promontoire escarpé sur lequel, au temps des Ming, il fut jugé à propos de construire une grande pagode à quatre étages dont le poids s'opposerait à la fuite du reptile. Hélas ! la pagode fut, il y a dix ans, complètement détruite par un incendie. Mais, par bonheur, rien n'a été troublé dans le feng-choui, le serpent est demeuré à son poste.

p.349 Tout feng-choui à part, Hañkoou a de très grands, d'extraordinaires avantages comme ville de commerce.

Elle se trouve vers le milieu du cours facilement navigable du Yangtze, au confluent du Hañ kiang, la voie commerciale qui mène aux bords du Hoang ho, et dans le Chensi ; on peut dire aussi que Hañkoou, la « Bouche du Hañ », commande géographiquement le cours de la rivière Siang et tout le bassin du Tounghing. C'est dans cette ville que se fait la croisée des grandes routes de navigation de l'est à l'ouest et du nord au sud de l'Empire.

Hañkoou est donc le centre du commerce de la Chine, et l'on ne saurait s'étonner qu'il ait pris une telle importance parmi les marchés du monde.

Le seul désavantage de cette ville si favorisée, c'est d'être beaucoup trop à la merci du Yangtze : quand les digues cèdent à la pression des eaux, les rues sont inondées, et les habitants s'enfuient sur les collines des alentours et sur des buttes d'origine artificielle, éparses comme des îles au milieu de la mer.

Même lorsque les rivières sont basses, on voit à ses pieds, du haut du « coteau de la Pagode », presque autant d'eau que de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

terre ferme ; les fleuves qui serpentent dans la plaine, les coulées qu'a laissées çà et là le cours changeant du flot, les lacs épars dans les bas-fonds donnent à la contrée l'aspect d'une région émergeant à peine d'un déluge. Au lieu de suivre le cours du Yangtze, qui fait un grand détour vers le sud, les embarcations qui se dirigent à l'ouest vers Chasi passent directement par la chaîne des lacs, qu'unissent les uns aux autres des canaux bordés de levées : on abrège ainsi le trajet de plus des deux tiers.

De toutes les cités de l'intérieur, Hañkoou possède la colonie étrangère la plus considérable. Un beau quartier de maisons européennes à deux étages, séparé du fleuve par un vaste espace libre planté d'arbres, domine de sa masse régulière les constructions chinoises et contraste avec les baraques sur pilotis de Hañyang fou : on a fait des travaux énormes pour exhausser le sol de la concession européenne au-dessus du niveau des inondations et pour construire du grès rouge la levée de défense, haute de 15 mètres et longue de 4 kilomètres, à laquelle les Anglais ont donné le nom de *bund*, mot persan importé de leur empire hindou. Quant à la ville chinoise, elle n'a d'intéressant que son animation, son peuple grouillant, l'entrain de son commerce et de ses petites industries, dans des ruelles malpropres, des culs-de-sac et des rues très mal entretenues dont aucune de plus de 5 mètres de large.

p.350 Hañkoou reçoit par ses deux rivières les cotons du Houpé et du Hounan, les soies, les peaux, les graines oléagineuses, la cire végétale, l'opium et les plantes médicinales récoltées dans les montagnes du Setchouen.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

C'est surtout le grand marché de la Chine pour le thé. On peut dire que la colonie étrangère dépendait presque uniquement, il y a quelques années, des oscillations commerciales de cette denrée. L'arrivée des premières feuilles de thé met tout le monde en mouvement : la foule se presse dans les fabriques et les comptoirs, les bateaux à vapeur viennent s'amarrer le long de la levée ; jour et nuit, les rues et les places du quartier européen sont encombrées de gens affairés. Cette activité dure trois mois, précisément pendant la saison la plus chaude, la plus fatigante de l'année.

Il y a quelques années, l'excitation devenait une fièvre à la fin de mai, quand les bateaux en partance pour Londres étaient à la veille de compléter leur chargement, car la lutte de vitesse entre les navires procurait au vainqueur, non seulement la vanité du triomphe, mais aussi un prix de fret double des prix ordinaires.

Mais *Tempora mutantur* ! Le commerce d'exportation se trouve maintenant surtout au pouvoir des maisons allemandes, qui sont également les plus actives pour l'importation des machines. Le commerce du thé se fait de plus en plus avec la Russie, de moins en moins avec l'Angleterre, tellement qu'en 1896 il n'est parti de Haïkoou pour Londres qu'un seul navire à thé. Dès que les caisses à thé ont été expédiées, par mer ou par terre, le silence se fait dans nombre de comptoirs, et il ne reste dans le quartier européen qu'un nombre bien moindre d'employés et de commis ; les négociants chinois, dont les étrangers ne sont d'ailleurs que les commissionnaires, expédient presque seuls les tabacs, les peaux et autres marchandises du pays ; ils exportent même de l'opium indigène, que l'on mélange

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

avec l'opium de l'Inde pour le vendre aux consommateurs du Royaume Central.

Les Russes, qui achètent les meilleures sortes de thé et les plus mauvaises, ont établi à Hañkoou le centre de leurs opérations pour l'achat et la « fabrication » des thés en briques, utilisés uniquement en Sibérie. Le commerce par terre entre Hañkoou et la Sibérie, par Singan et le territoire mongol, n'a commencé qu'en 1819 : les thés russes étaient transportés à Changhaï, d'où on les expédiait par mer à Tientsin, où les prenaient les caravanes de Kalgan et de Kiakhta. Mais les troubles ont barré cette route en 1900 et même tout un convoi fut perdu ; par cette voie l'exportation totale de l'année, soit ^{p.351} d'environ 4 millions de kilogrammes, fut sept fois inférieure à celle de l'année précédente. C'est par la voie de Vladivostok que presque tous les thés à destination de la Sibérie ont été expédiés et l'on croit que cette nouvelle route restera la voie définitive jusqu'à la construction des chemins de fer qui rattacheront directement la Chine centrale à la Russie d'Europe.

C'est à Hañkoou que doit aboutir la route du haut Irtîch au Yangtze par le Kansou : des négociations ont eu lieu déjà entre les deux gouvernements pour l'ouverture de cette chaussée carrossable que remplacera tôt ou tard le tronc du chemin de fer trans-asiatique direct. De grands travaux d'art seront ^{p.352} nécessaires pour la traversée des montagnes, entre la vallée du haut Hoang-ho et celle du Weiho, puis entre la vallée du Weiho et celle du Han.

Une voie ferrée de très haute importance, celle de Peking à Canton, la « ligne vitale » du « Milieu » desservira aussi

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Hañkoou, celle-ci sous brève échéance, car, déjà livrée de la capitale jusqu'au fleuve Jaune, elle s'approche incessamment du fleuve Bleu.

Quant au commerce direct de Hañkoou avec l'étranger par la voie de mer, on peut juger de son importance par ce fait que le tonnage du commerce « maritime » était représenté dans cette ville de l'intérieur, à 1 100 kilomètres de l'Océan, par un mouvement de plus de 1 500 navires, il y a vingt ans ; et en 1899 par plus de 3 000 navires et avec un chargement de 2 600 000 tonnes, sous pavillon anglais, pavillon chinois ou pavillon japonais, sauf rares exceptions. Les navires de 4 000 tonnes, venus d'Europe, viennent charger directement devant les quais de Hañkoou. Le vaisseau-amiral français *Charner* mouillait dans les eaux de Hañkoou en 1901.

La plupart de ces bateaux que l'on voit amarrés en plusieurs rangs devant les quais de Hañkoou viennent de ports qui se succèdent sur les bords du Hañ, en remontant bien loin la rivière, jusque dans la province de Chensi, jusqu'à la ville de Hantchoung fou qui, située au midi des Tsing ling, à 470 mètres d'altitude, dans une vallée riche en froment, en coton, en tabac, en soie, fut en son temps capitale de la Chine ; très déchue, il lui reste peut-être pourtant 80 000 âmes, d'après le missionnaire David.

Le Hañ est même quelquefois navigable jusqu'aux aciéries de Sinpou wan, à 1 895 kilomètres de Hañkoou, non loin de la source du fleuve ; mais la ville que l'on considère comme la tête de navigation sur le Han est Tchitchiatien, cité de 12 kilomètres

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de tour, dont une garnison surveille avec rigueur la population remuante et où se trouvent de vastes entrepôts appartenant à des négociants du Fo'kien et de Canton.

En descendant ce précieux Hañ des origines de sa navigation en batellerie, on rencontre, alors qu'on a passé du Chensi dans le Houpé, la ville de Laoho koou ou « Bouche de la rivière Lao », et d'après une autre traduction, « la Gorge du Vieux fleuve » ; elle passe pour avoir 200 000 âmes, mais, suivant leur coutume, les Chinois ne lui donnent pas le titre de ville, parce que ce n'est pas une place murée. Port d'expédition très animé, chargeant surtout des balles de coton pour Hañkoou, les bateaux à vapeur pourraient remonter jusque-là dans la ^{p.353} saison des hautes eaux : à plus forte raison pourraient-ils le faire jusqu'à la ville double de Siangyang et Fangtchang, à 90 kilomètres en aval.

Siangyang fou est la cité murée de la rive droite, et Fang tcheng l'entrepôt commercial de la rive gauche : à elles deux elles compteraient 140 000 résidents. Ce qui fait leur importance, c'est, à une petite distance en aval, le confluent du Hañ et de la Rivière du Nord, de l'homonyme du fleuve du Petchili (Peï ho) comme de la rivière du Kouangtoug (Pe kiang). Le Peï ho, grossi du Tang ho, mène au nord, par des cols aisés, dans les riches plaines du Honan et sur les bords du Hoang ho ; c'est une rivière couleur chocolat, de par les parcelles dont ses torrents dépouillent la terre jaune ; il baigne Nanyang, ville à laquelle Hermann Michaëlis accorde 100 000 âmes, et son tributaire le Tang effleure Chikiatien, à laquelle ce même voyageur fait la même libéralité.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

En se mêlant, large d'environ 150 mètres, au Hañ, le Peï ho l'élargit à 500 mètres, et peu à peu ce Hañ dont Hañkoou a tiré son nom écarte de l'une et de l'autre rive les monts qui l'enserraient jusque-là ; elle devient un méandre dans la grande plaine de Chine ; elle laisse à 6 kilomètres à gauche la ville de Nganlo, qu'on suppose peuplée de 50 000 à 60 000 habitants, avec le vaste enclos du tombeau d'un empereur de la dynastie qui a précédé celle des Mandchoux ; puis à 15 kilomètres de sa rive droite, Chayang qu'habiteraient 40 000 à 50 000 hommes. C'est là que le fleuve tourne brusquement vers l'est pour se rapprocher du fleuve Bleu, à travers champs de riz, de blé, de tabac, de coton, plantations de mûriers, entre lacs, lagunes et palais, en passant devant de gros bourgs et une cité d'environ 50 000 habitants, qui a nom Tsienkiang hsien. A moitié chemin de Fang tcheng à Hañkoou, le port de Chayang tchen est aussi très commerçant : Richthofen y vit plus de 500 grosses barques réunies.

VII. Dans le Hounan : Siangt'an.

@

Le Hounan, c'est-à-dire « le Pays au sud du lac » (le Tounghing), est déjà comparativement au Houpe une région sinon vraiment méridionale, du moins une contrée dont les plantes, le climat, les aspects annoncent l'approche du Midi.

Limité au nord par ce Houpe, à l'est par le Kiangsi, au sud par le Kouangtong et le Kouangsi, à l'ouest par le Koeitchou et le Setchouen, il se déroule du haut des Nan ling à ^{p.354} la rive droite du grand fleuve et appartient presque entièrement au bassin du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Toungting ho, qui est le court déversoir du Toungting hou : ho, comme on ne l'ignore pas, c'est fleuve, rivière ; et hou, c'est lac.

Vaste de 216 000 kilomètres carrés (approximativement), il passe pour contenir 24 millions d'hommes, soit 97 au kilomètre carré, peuple vivant presque exclusivement de l'agriculture — ainsi que dans toute la « Fleur du Milieu » — sur un sol fécond dans les vallées ; infécond sur les pentes déboisées. Mais il est à supposer que dès l'établissement du réseau des chemins de fer, l'industrie s'empare de cette province très heureusement pourvue en trésors miniers : comme houille d'abord, en un bassin évalué à 56 000 kilomètres carrés qui déborde au sud dans le Kouang oriental (Kouangtong) ; le fer, le cuivre, l'étain, et les métaux de moindre usage abondent.

Les « Hounanais », réduits en nombre par la rébellion des Taïping, qu'on trouve à l'origine de tant de ruines, ne sont pas tous de race et de civilisation chinoises ; il y a parmi eux beaucoup de Yao jen, de la nation des Miaotze, principalement autour des cols des Nan ling.

Tous les voyageurs s'accordent à dire que les gens du Hounan sont les plus Européanophobes de tous les « Enfants de Han ». Cela vient de ce que, ainsi que la plupart des habitants du midi de la Chine, ceux bien entendu qui n'appartiennent pas aux aborigènes non chinois, ils se regardent comme de meilleure souche que leurs frères du nord, en tant que n'étant croisés ni de Mandchoux, ni de Mongols. En conséquence, ils estiment qu'ils ont pour devoir de conserver dans toute leur intégrité, les idées, mœurs et traditions de l'Empire ; de cette persuasion à la haine des étrangers, le pas est facile à franchir.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

L'existence dans le Hounan d'une puissante aristocratie terrienne, enrichie par le commerce, explique la proportion exceptionnelle des mandarins natifs de cette contrée, que l'on rencontre dans toutes les parties de l'Empire, et pour le plus grand mal de l'Empire.

La capitale du Hounan, Tchangcha, borde le Siang, qui est avec le Yuen le principal tributaire du grand lac Tounghing. Le Siang n'est pas une rivière médiocre : parti de la province de Kouangsi, il parcourt 700 kilomètres et finit par avoir au delà de 500 mètres d'ampleur moyenne. Trois cent mille habitants, suppose-t-on, vivent dans la cité murée, de près de 9 kilomètres de tour, et dans les faubourgs qui la débordent. En face, sur les pentes d'une colline, s'élève le collège de Yolo, un des plus célèbres de la Chine, où plus de mille jeunes gens ^{p.355} de vingt-deux à vingt-cinq ans étudient en particulier, se bornant à questionner leur professeur, quand ils se heurtent à quelque difficulté dans leurs études.

En aval de Tchangcha, un chaînon de granit, que traverse le Siang, a donné une certaine importance industrielle à la contrée : la pierre est utilisée pour la fabrication de dalles et de mortiers que l'on expédie au loin, et les argiles du granit décomposé sont employées dans les nombreuses poteries de Tounghouan, où l'on fabrique des tuiles vernissées de toutes couleurs et couvertes de dessins bizarres, qui servent pour les toitures des temples et des maisons particulières dans le Hounan et les provinces voisines.

Plus bas, un peu en amont de l'embouchure du Siang, Siangyin est le port supérieur du lac. Yotcheou, où le lac se

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

déverse dans le fleuve, a pris de l'importance comme escale et entrepôt, mais n'est pas aussi considérable que pourrait le faire présumer son heureuse position au point de rencontre de deux voies commerciales telles que le Yangtze et le Siang. Dans cette région, le marché de Haïkoou attire tout le mouvement des échanges. Toutefois l'ouverture du port de Yotcheou au commerce direct avec l'étranger ne peut manquer d'accroître l'importance de cette ville si bien située.

L'activité commerciale, aux parages du lac Tounghing, est tout à fait extraordinaire. Comme l'explique un des rapports de la Mission Lyonnaise, on est effrayé en songeant au nombre de jonques qui circulent sur les canaux du grand delta formé par les rivières qui se jettent dans le lac. C'est par milliers que l'on chiffre les jonques, par centaines de milliers la gent batelière, par millions de kilogrammes le tonnage effectif de marchandise, circulant dans tous les sens. On dirait que c'est pour mieux noyer les éléments de calcul que les grandes artères de la province convergent dans l'étroit chenal de Lingtse keou, en y amenant leur énorme contingent de navires, et le riz, le bois de construction ou d'ébénisterie, le charbon, le sel, le sucre, le coton brut ou filé, les cotonnades indigènes, les huiles fluides ou concrètes, les graines oléagineuses, le thé, l'opium, les « médecines », les fibres de palmier, les cordages, les métaux, la matière tinctoriale, tous les objets si variés de l'industrie chinoise.

Si au lieu de le descendre on remonte le Siang à partir de Tchangcha, l'on arrive à l'une des métropoles de la Chine, à l'une

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de ces villes auxquelles on attribue, presque toujours à tort, au moins un million d'âmes.

Siangt'an est située, ainsi que son nom l'indique, sur un rapide de la rivière Siang, que peuvent néanmoins remonter ^{p.356} les barques : des jonques portant un chargement de 25 à 30 tonnes ancrent par milliers devant la ville. La cité murée borde la rive gauche sur une longueur de 5 kilomètres, mais ce n'est pas là qu'est le siège du commerce : la vie s'est portée dans les vastes faubourgs qui rayonnent dans tous les sens, le long de la berge et des routes.

Le grand privilège de Siangt'an est d'occuper à peu près le milieu du Hounan oriental, de beaucoup la partie la plus riche de la province, et d'être par sa rivière le lieu d'arrêt et l'entrepôt nécessaire des voyageurs et des marchandises qui vont et viennent entre les provinces centrales et méridionales, par les trois passages Koeï ling, Tche ling et Meï ling. Le vaste triangle formé par les trois cités de Tchoung tcheng, Haïkoou, Canton, a Siangt'an pour centre.

La routine commerciale a fait aussi de cette ville l'entrepôt des médecines et des drogues de toute espèce pour la Chine entière. C'est là un élément de trafic très considérable dans un pays où les remèdes, racines, pilules ou tisanes, sont plus en honneur que chez tout autre peuple : sur les routes des alentours, on rencontre des caravanes composées uniquement de coulis et de bêtes de somme portant des caisses de drogues médicinales.

De même que dans les autres villes de l'Empire, presque tous les riches négociants et les banquiers sont des immigrants du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Chañsi, les « juifs » du Royaume Central : partout, sur le penchant des collines, on aperçoit leurs gracieuses maisons de campagne bien ombragées et entourées de terrains que font valoir des fermiers.

La révolution commerciale qui s'est accomplie depuis l'ouverture des ports aux négociants étrangers et l'arrivée des bateaux à vapeur sur le fleuve Bleu auraient eu pour conséquence inévitable de diminuer l'importance relative de Siangt'an, laissée en dehors des grands chemins du trafic, si justement la plus grande voie commerciale de l'Empire, celle de Peking à Canton par Hañkoou, n'avait pas choisi son tracé par la vallée du Siang.

Et pour tout dire, Siangt'an ne peut pas ne pas prendre dans l'avenir une grande valeur industrielle grâce aux gisements houillers du Hounan, qui ne sont pas inférieurs en puissance à ceux de la région du Hoang ho. Sans doute les charbons bitumineux de la région voisine de Siangt'an sont peu appréciés, mais les anthracites de Louiyang, dans le bassin du Loui, l'un des affluents supérieurs du Siang, sont parmi les meilleurs qu'on connaisse : ils sont d'ailleurs exploités fort activement, et des milliers de bateaux sont employés au ^{p.357} transport du charbon de Louiyang à Siangt'an et au Yangtze. Même Hañkoou et Nanking reçoivent de ce charbon pour les bateaux à vapeur du fleuve. Richthofen évalue à 150 000 tonnes au moins la quantité d'anthracite extraite annuellement des gisements du Loui ho.

Le Yuen ou Yuan, l'autre maître affluent du Tounghing, dans la direction du sud-ouest, est plus long que le Siang, et arrive à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

près de 1 000 kilomètres, avec 500 ou 600 mètres de largeur dans le bas de sa course.

En remontant ce « kiang », parti du Koeïtcheou oriental, on reconnaît au premier aspect qu'il n'a pas la valeur commerciale du Siang, qu'il est moins aisément praticable et beaucoup moins fréquenté. La plupart des embarcations ne dépassent pas à la montée Tchatcheou fou, le principal marché du Hounan occidental ; et ceux qui demandent un fort tirant d'eau ne vont pas au delà de Tchangta fou, ville accessible en tout temps aux lourdes embarcations, peu éloignée du lac, à 60 kilomètres en aval des premiers rapides de la rivière.

Dans ce Tchangta ou Tchang-to, ville « somptueuse », s'entreposent les marchandises pour une partie du Koeïtcheou et pour le pays des Miaotze. Tchangta a été à peine effleurée par l'insurrection des Taïping : « ainsi s'explique, dit Fr. Garnier, le luxe surprenant des ponts, des quais et des routes ». Les deux grandes villes de la province, Tchangtcha et Siangt'an, ont été assiégées par ces bandits pendant quatre-vingts jours, mais elles ont résisté victorieusement.

VIII. Dans le Kiangsi.

@

Par sa situation à la droite du Yangtze, son déroulement vers le midi jusqu'au faîte des Nan ling, son climat demi-méridional, son lac Poyang, si pareil au Tounghing, le Kiangsi, c'est-à-dire le « Pays à l'ouest de la rivière », ressemble absolument au Hounan ; seulement son lac ne reçoit qu'un seul grand cours

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'eau, contre les deux qui trouvent leur repos dans le Tounghing : ce cours d'eau se nomme le Kia kiang ou Tchang.

Ce territoire confronte : du nord au Houpé et au Nganhoeï, de l'est au Tchekiang et au Fo'kien, du sud au Kouangtoun, limites entre lesquelles on lui accorde 180 000 kilomètres carrés, le tiers de la France, avec 24 600 000 habitants, contre 26 500 000 en 1842.

Encore que fortement hypothétiques (et c'est le cas pour la population de toutes les provinces) ces nombres indiquent ^{p.358} par leur comparaison que les malheurs, malaises, massacres, famines, typhus et maladies ont fait ici aussi leur œuvre dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Si le Kiangsi possède réellement 24 600 000 personnes sur 18 millions d'hectares, il entretient 137 individus au kilomètre carré, bien près du double de la densité de population française.

Mais il se peut que la province ait beaucoup moins d'habitants que le nombre admis : elle a beau développer d'admirables plaines dans ses vallées basses et autour de son lac Poyang — terres d'ailleurs çà et là légèrement insalubres par excès d'eau sous un climat chaud-humide, — elle est chargée de montagnes tantôt sylvestres, tantôt nues et peu ou point labourables ou « jardinables » ; ces monts, il est vrai, sont veinés d'or, d'argent, de fer, d'étain, de plomb, mais on n'exploite guère ces trésors.

Il n'y a pour ainsi dire pas d'autochtones, de pré-Chinois en Kiangsi : en quoi ce territoire diffère singulièrement de plusieurs

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de ceux qui l'avoisinent. D'après le docteur Deblenne, de la Mission Lyonnaise, il y a probablement dans le Setchouen un septième de non-Chinois, soit 6 500 000 sur 45 000 000 ; dans le Yunnan, deux tiers, ou 5 000 000 sur 8 000 000 ; dans le Koeïtcheou, la moitié, donc 3 500 000 sur 7 000 000 ; dans le Kiangsi, les sept dixièmes ou 5 000 000 sur 7 000 000 — ces nombres comprennent les métis de Chinois et d'autochtones. Il s'en faut, on le voit, que l'assimilation ait fini son œuvre dans la Chine méridionale.

La capitale du Kiangsi, Nantchang, s'est établie à l'origine du delta dont le Kia kiang a diminué le lac Poyang, dans une campagne de fertilité renommée. Comprise dans une enceinte de près de 10 kilomètres, elle n'a point pris place parmi les cités peuplées ou surpeuplées du « Milieu », quoiqu'elle ait de grands avantages comme lieu de convergence des routes d'une vaste contrée ; mais ses communications avec Canton sont difficiles, à cause de l'âpreté des montagnes.

Le Kia kiang admet les bateaux à vapeur légers jusqu'aux murs de Nantchang, mais comme on embarque surtout le thé et la porcelaine, les deux grands produits de la contrée, dans les ports de la rive orientale du Poyang, cette ville n'a pas grand trafic. Elle manque aussi d'édifices curieux, si ce n'est des pagodes et des arcs de triomphe élevés en l'honneur de veuves devenues fameuses par leurs vertus ; mais elle se distingue par la régularité et la propreté de ses rues : à cet égard, elle ressemble à la capitale du Setchouen.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.359 En remontant la vallée du Kia kiang au-dessus de Nantchang on la voit admirablement arrosée par des appareils élévatoires en bambou, très soigneusement cultivée, très habitée et, dit Wells Williams, égale à n'importe quelle autre au monde pour la densité de la population, la richesse et la variété des produits, la diligence de l'agriculture. On rencontre Lin kiang, qui vend beaucoup de plantes médicinales, et Kingan que suivent les « dix-huit rapides », interrompant la navigation durant les eaux basses, au sein d'un admirable paysage rocheux. Puis vient Kantcheou, cité murée fort commerçante avec une multitude de bateaux, des fabriques d'encre de Chine et du vernis fait du suc des « arbres à vernis » de la contrée (*Rhus vernicifera*). La navigation ne s'arrête tout à fait qu'à Nangan, au bas du fameux col de Meï ling, au faite entre Yangtze et Si kiang. C'est à Nangan qu'on s'embarque pour Peking, voyage de quatre cents lieues en ligne droite, huit cents par rivières et canaux, « dans des barques longues, profondes, qui ont des nattes de jonc pour voiles ».

Yaotcheou, sur une haute falaise de la rive du Poyang, est une ville forte de 6 kilomètres d'enceinte, d'où des escaliers partant de « portes triomphales » descendent à un port encombré de jonques pour l'expédition des porcelaines : celles-ci viennent principalement de Kingte' tcheñ, à 65 kilomètres au nord-est.

Au siècle dernier, plus de 500 fabriques de porcelaine étaient groupées près de cette ville, que surmonte un nuage de fumée, noir pendant le jour, illuminé de jets de flamme pendant la nuit.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Un million d'hommes habitaient alors ce pays de fabriques ; mais il est certain que la population a diminué depuis. C'est de l'an 1004 de notre ère que date la porcelainerie de Kingte' tcheñ, qui créa tant de merveilles, chefs-d'œuvre les plus réputés du monde. Il n'en sort plus de pièces « miraculeuses », mais, toujours fort estimée en Chine, elle donne lieu à un très grand commerce, qui se concentre principalement autour de Yao-tcheou, près du bord oriental du Poyang : le port de cette ville est toujours encombré de barques et de jonques, qui viennent prendre le précieux chargement. En réalité la porcelaine de Kingte', qui pendant tant de siècles fut sans rivale, est maintenant bien inférieure aux porcelaines d'Europe, pour la pâte, la forme et le dessin ; les usiniers de Kingte' tcheñ ont vainement essayé d'entrer en concurrence avec les fabricants étrangers. C'est la province de Ngan hoeï, voisine de Kingte' tcheñ, qui fournit à cette ville ses deux espèces de terre à porcelaine.

p.360 A l'est et au sud-est, vers les frontières du Fo'kien, s'ouvrent des vallées qui produisent des thés exquis, auxquels la ville de Hokoou donne son nom. Au nord-est, s'élève le Sönglo chañ, où se découvrit l'art d'utiliser les feuilles du précieux arbuste.

Les deux grands « emporia » de la province bordent la rive droite du Yangtze : Kiukiang un peu en amont du large déversoir du Poyang, et Houkoou à ce déversoir même, sur sa rive droite.

Kiu kiang ou la « Ville des Neuf Fleuves », sur l'étroite péninsule rocheuse qui sépare le lac Poyang du Yangtze, a de l'importance comme lieu de passage des denrées de la province

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de Kiangsi, surtout des tabacs et du thé noir, auquel les négociants étrangers ne reprochent que d'être trop apprécié en Chine même, de sorte qu'ils ne peuvent faire de bénéfices en Europe sur le prix de cette denrée. Un quartier européen, protégé comme celui de Haïkoou par une forte digue, s'est élevé, depuis qu'un traité a ouvert la cité des Neuf Fleuves au commerce européen, qui s'y « escrime » sur une foule d'objets : opium de l'Inde, cotons et cotonnades, allumettes de l'Inde et du Japon, thé, ramie, indigo, suif végétal. Le mouvement de la navigation y a porté en 1899 sur 3 389 vaisseaux et 2 866 196 tonnes, contre 1 421 170 tonnes en 1880. On prétend que Kiu kiang avait 500 000 âmes avant sa prise par les Taïping en 1857 : il lui en resterait 50 000 ; ou même seulement 35 000 ; 70 000 d'après Marcel Monnier.

Selon la plupart des marins et des négociants, c'est Houkoou qu'on aurait dû choisir plutôt que Kiukiang comme ville de commerce international. Certainement sa situation au débouché naturel, fatal, de tout le Kiangsi dans la vallée du Yangtze, devrait lui valoir une suprématie commerciale qu'elle n'exerce aucunement ; pas plus que Yotcheo, semblablement placée au débouché de tout le Hounan. Cité de beaucoup la plus peuplée du Kiangsi, Houkoou passe pour contenir 300 000 habitants.

IX. Dans le Nganhoeï.

@

Le Nganhoeï (An-houi, An-hui) suit le Kiangsi sur le cours du fleuve Bleu.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Très poétique est le nom de cette province au cas où il signifierait « les Bourgs pacifiques » ; mais des sinologues professent que Nganhoeï réunit simplement le premier monosyllabe de la désignation de ses deux maîtresses villes : Nganking et Hoeïhou.

Elle a pour bornes : à l'ouest, le Houpé et le Honan ; au nord et à l'est, le Kiangsou et le Tchekiang ; au sud, le Kiangsi ; frontières entre lesquelles son aire atteint environ 142 000 ^{p.361} kilomètres carrés, soit un peu plus du quart de la France, et la place pour dix millions d'habitants au plus, au taux de densité de la population française. Mais on suppose que le Nganhoeï entretient 21 millions d'hommes, soit 148 personnes au kilomètre carré. Et la foule des hommes y était bien plus pressée avant le milieu du siècle dernier, du moins à en croire le recensement de 1842, qui donna 36 600 000 individus, ou 258 par 100 hectares, sans doute plus que la vérité ; mais il y a toute certitude que la révolte des Taïping a lourdement pesé sur le pays des Bourgs pacifiques.

Fort bon pays, même excellent avec son opulente vallée du Yangtze, ses vastes plaines autour du lac Tchao et le long du Hoaï ho ; mais, contre l'ordinaire des provinces chinoises, il n'« exhibe » aucune ville vraiment grande.

La capitale, Nganking (Anking), assez belle cité de la rive gauche du Yangtze, n'aurait que 40 000 habitants.

Plus bas, Tchitcheou fou, sur la rive droite, s'enferme en une enceinte de 5 kilomètres, en des campagnes couvertes d'arbres

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

à thé, non loin de Tatoung, qui est une cité très commerçante surtout en sel, houille, thé, chanvre et riz.

Plus bas encore, Wouhou (Ouou, Hoeï hou) la grand'ville du Nganhoeï, forte de près de 100 000 habitants, est un des ports du fleuve depuis longtemps ouverts à l'Europe. La valeur des échanges internationaux s'y est élevé à 40 millions de francs en 1890, et le tonnage du port en vapeurs et en jonques y dépassa dans la même année 5 875 000 tonnes. Ville d'industrie, sa ficelle rouge est connue dans tout l'Empire, et depuis deux siècles on vante ses couteaux et autres objets en acier, pourtant bien inférieurs à ceux qu'on importe d'Europe. Dans une vallée des environs on fabrique l'un des meilleurs papiers de la Chine pour l'écriture et le dessin : l'écorce de l'arbre à suif, le liber du mûrier et la paille de froment sont les matières premières qu'on y emploie.

X. Dans le Kiangsou : Nanking.

@

Des « Bourgs pacifiques » le Yangtze passe dans les « Coulées du Fleuve » : c'est ce que veut dire le nom de Kiangsou : à moins qu'il n'y ait tout simplement dans ce mot, d'après Wells Williams, la première syllabe de Kiang ning (ou Nanking) et celle de Soutcheou, la première de ces villes étant capitale de la province et la seconde une des principales cités chinoises.

^{p.362} Le Kiangsou, l'une de six provinces littorales de la Chine, longe à l'orient la mer chinoise ; du nord il confronte au Chañtoug, de l'ouest au Nganhoeï, du sud au Tchekiang.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Long de 600 kilomètres environ de nord-nord-ouest en sud-sud-est, mais n'en ayant que 170 à 250 dans le sens opposé, ses 100 000 kilomètres carrés seulement le mettent en état de grande infériorité comme étendue de territoire : l'unique Tche-kiang est au-dessous de lui, de par ses 95 000 kilomètres carrés, pas plus.

Mais il n'y aurait pas moins de 21 millions de Chinois sur ces 10 millions d'hectares — 210 individus au kilomètre carré ; ce qui en fait ou en ferait le plus densément peuplé des dix-huit territoires du « Milieu ».

Même, cette surpopulation aurait été bien supérieure encore : le dénombrement de 1842 fournit, à tort sans doute, le nombre « fantastique » de 39 646 925 personnes, soit près de 400 par kilomètre carré. Les assassinats de la guerre des Taïping, puis les maladies et famines vidèrent plus qu'à demi la province, qui s'est à nouveau colonisée, comme le Nganhoeï et autres territoires également « raréfiés » de population, par une immigration arrivée d'un peu partout en Chine : c'est de là que vient la fort grande diversité de types des résidents du Kiangsou.

Que ce pays ait tant de villes et de bourgs, tant de paysans et d'urbains, son heureuse situation, sa prodigieuse fertilité le comportent, encore que sa surface utile soit très inférieure à ce qu'on attendrait de ses dix millions d'hectares : aucun pays du monde ne pourrait probablement montrer autant d'eau courante ou stagnante, coulées du grand fleuve, rivières, lacs, étangs, canaux en tous sens. C'est une Hollande aussi tirée que possible du marécage primitif, mais encore très imprégnée d'eau, et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pourtant salubre, malgré le soleil de ses latitudes qui, dans le sud, approchent du 30^e degré.

La capitale du Kiangsou, en même temps que la résidence du vice-roi du Kiangnan, c'est-à-dire de l'ensemble des deux provinces de Kiangsou et de Nganhoeï, Nanking (ou Kiangning) fut jadis la métropole de la Chine entière, de 317 à 582, et de nouveau de 1368 à 1403 ; longtemps aussi ce fut la plus peuplée cité du monde. Même, lorsque la résidence impériale eut été transférée à Peking, la cité des bords du Yangtze resta sa rivale par le nombre des habitants et sa supérieure en industrie et en commerce.

En l'an 1853, Nanking reprit son rang comme résidence d'un chef d'État, le « roi Céleste » ou souverain des Taïping ; ^{p.363} mais le nouvel Empire ne devait pas avoir une longue durée, et Nanking, après un siège meurtrier qui ne dura pas moins de deux ans, fut prise en 1864 par l'armée impériale : ce qui restait des défenseurs fut passé au fil de l'épée et la ville changée en un amas de ruines. Après le passage des exterminateurs, quelques milliers de mendiants faméliques errant parmi les décombres, gîtant dans les fossés sous des huttes de branchages, étaient toute la population de la « Résidence du Sud ».

La paix a permis à Nanking de renaître de ses cendres, mais l'espace enfermé par l'énorme enceinte de 30, on dit même 35 kilomètres, comprend encore bien des champs et des décombres, où l'on chasse la bécassine, le faisan, même le gros gibier.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

C'est pourquoi l'on a pu comparer la Nanking des Empereurs « jaunes » à la Rome des Césars pour les vastes solitudes, les ruines et les débris, la gloire envolée ; mais son fleuve est autre que le Tibre et elle ne couvre pas sept collines et leurs intervalles de vallée.

Elle est à la rive droite du Yangtze, à 900 kilomètres sud-sud-est de Peking à vol d'oiseau, à 1075 par les routes ; à 1150 nord-est de Canton par la ligne droite, 1220 par les chemins ordinaires.

Si à la revenue de nombreux fugitifs et à l'arrivée de familles des diverses provinces elle a récupéré de cent à deux cent mille habitants, au lieu des huit cent mille d'avant 1853, elle a perdu tous les édifices qui faisaient sa gloire, sauf son enceinte flanquée de tours. La pagode dite « de porcelaine », ou plutôt la tour « en pierres précieuses vitrifiées », jadis si fameuse, fut réduite en débris pendant la guerre des Taïping, et les tuiles vertes de ses toits, les porcelaines colorées de ses murs sont déjà devenues rares dans les monceaux où vont fouiller les visiteurs anglais pour emporter des « souvenirs » ; les débris de la tour ont servi à construire les ateliers d'une fabrique d'armes. Cette *paongan tah*, construite de 1411 à 1430, devait avoir treize étages et 100 mètres à peu près, mais on l'arrêta à 80 mètres en neuf étages ; à ses toits pendaient des cloches, au nombre de 150 en tout. Elle dépassait donc singulièrement les cent pieds environ de hauteur au-dessus desquels un édifice incommode le feng-choui. Mais aussi c'est justement une question de feng-choui qui a causé sa perte : quand les Taïping la détruisirent en 1856, c'est parce qu'ils craignaient l'influence

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« géomantique » de la tour pour le succès de leur cause. Donc faite de briques, et revêtue de porcelaines vertes, rouges, jaunes, blanches (et d'autres couleurs encore), mais avec prédominance du vert, « elle était ^{p.364} surtout belle et gaie quand elle reflétait le soleil. Au temps de sa « jeunesse » 140 lampes l'éclairaient, la plupart suspendues au dehors, et l'écrivain chinois disait d'elle : « Quand ces lampes sont allumées, elles éclairent les 33 cieux ; elles découvrent le bien et le mal parmi les humains, et elles détournent à jamais les misères de l'homme ». Que des Chinois aient jeté par terre un pareil édifice rien que pour ne pas contrarier une idée saugrenue, c'est assez pour nous faire comprendre pourquoi la Chine manque totalement de beaux ou vieux édifices dignes d'éternels hommages, comme un Parthénon, un Colysée, une grande cathédrale romane ou gothique. — Telle était cette tour, plus célèbre en Europe que tout le reste des choses chinoises quand nous en étions encore dans l'ère des « Chinois de paravent. »

Le gouvernement chinois a construit l'un de ses arsenaux militaires tout près de la ville, divisée comme toute autre capitale de province en cité chinoise et en cité tartare, et l'industrie privée y a fondé des établissements divers, tels que fabriques d'encre, de papier, de fleurs artificielles, de soie, de crêpe et de ces étoffes de coton, qui, sous le nom de « nankins », ont servi jadis de modèles aux tisseurs d'Europe. Les plus beaux satins chinois proviennent aussi de cette ville, qui a repris son rang de métropole du beau langage des belles-lettres ; jusqu'à 12 000 jeunes gens viennent y subir les examens annuels. De grandes

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

bibliothèques se sont reconstituées à Nanking, et des imprimeries nouvelles s'y sont ouvertes avec un matériel chinois et européen. Parmi les immigrants de la cité restaurée, les mahométans sont nombreux : on les évalue à une cinquantaine de mille.

De même que la « Résidence du Nord », la « Résidence du Sud » a dans ses environs immédiats, à quelques kilomètres vers l'est, un enclos funéraire impérial, mais un seul « podestat » y dort du dernier somme, le second empereur de la dynastie des Ming, mort à la fin du XIV^e siècle. Il repose, au bout d'une longue avenue, « sur la plate-forme d'un énorme cube en maçonnerie de 20 mètres de haut sur 100 mètres de côté » ; tout autour, dans le parc consacré aux mânes du tout-puissant défunt, se dispersent les ruines des temples et des palais détruits par les rebelles ; et tout au long de l'avenue veillent des effigies colossales d'hommes et de bêtes : hommes officiels comme princes et mandarins, hommes de guerre « tels que cavaliers la lance au poing » ; animaux réels « comme chameaux ou éléphants armés en guerre » ou fantastiques tels que « dragons rampants ou dressés » ; de distance en distance, de grandes tables de pierre, vastes dolmens chinois, s'appuient sur des ^{p.365} piliers de roches. En pleine nature, ainsi que les autres « Saint-Denis » de la Chine, cette avenue, ces vieux arbres, ces gigantesques serviteurs muets veillant aux deux bords de l'avenue sur la tranquillité de l'Ombre impériale, cette nécropole d'un seul donne au visiteur une impression de grandeur mélancolique. Dans la campagne environnante s'élèvent quelques buttes de volcans.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

L'activité commerciale du Kiangsou s'est concentrée principalement dans la ville de Tchingkiang, située à l'est de Nanking, également sur la rive droite du Yangtze kiang, mais en face de l'entrée méridionale de la rivière des « Transports » ; en outre, des canaux naturels et artificiels la font communiquer avec Changhaï ; Tchingkiang se trouve donc à la croisée de voies commerciales d'extrême importance. Aussi s'est-elle relevée des deux désastres qui l'ont frappée pendant ce siècle. En 1842, l'armée anglaise y remporta la victoire qui lui permit de dicter à la Chine le traité de Nanking, mais elle ne trouva que des morts dans Tchingkiang ; les défenseurs mandchoux avaient égorgé les femmes et les enfants et s'étaient tués à leur tour pour ne pas subir la domination détestée des « Barbares aux cheveux roux ». En 1853, elle fut prise par les Taïping, et, quatre ans après, la population fut massacrée par les Impérialistes : c'était mourir deux fois. Comme à Nanking, il ne resta que des murs, et çà et là quelques malheureux gîtant dans les décombres.

Remontée à 130 000, 150 000, 175 000 habitants — on n'ose guère affirmer aucun de ces nombres, — Tchingkiang est un des ports du fleuve ouverts au commerce des étrangers. On supposait que le trafic s'y développerait très vite, mais on n'avait pas réfléchi qu'elle est maritiment trop près de Changhaï, fluvialement trop près de Haïkoou, pour accaparer les transactions de cette région de la Chine. Puis l'extrême délabrement du Canal Impérial lui a nui ; d'autant que le « tribut du riz », c'est-à-dire le transport des riz du sud dans les provinces du nord, a pris de plus en plus la route de mer, bien

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

plus rapide, bien moins coûteuse que la voie de navigation intérieure. Cependant le commerce extérieur de Tchingkiang s'est élevé en 1898 à 90 millions de francs, et le mouvement du port vraiment prodigieux, à 5 794 000 tonnes, dont 8 250 000 tonnes pour les vapeurs et 3 544 008 tonnes pour les jonques ¹ ; les étrangers étaient en 1900 au nombre d'une trentaine à Tchingkiang ; en face de la ville, au milieu du fleuve, se montre l'île charmante dite Tsias-chañ ou « montagne d'Argent », parsemée de pagodes bouddhistes.

p.366 De l'autre côté du fleuve se trouvait autrefois la cité considérable de Koatcheou, où le gouvernement avait établi son principal dépôt de sel sur les bords du Yangtze. Parfois dix-huit cents jonques se pressaient dans la rade pour y prendre leur chargement ; mais les érosions du fleuve ont emporté peu à peu la ville, et maintenant il en reste seulement quelques maisons.

A peu de distance au nord, sur les bords du Grand Canal, Yangtcheou, place commerçante, passe pour contenir 360 000 habitants : c'est l'ancienne capitale du royaume de Yang, qui, d'après quelques étymologistes, aurait donné son nom au Yangtze kiang ; c'est aussi la « grande et noble cité » de Yanju, que Marco Polo, fraternellement accueilli par les Chinois, gouverna pendant trois années ; elle avait alors 1 000 000 âmes, nous dit la chronique.

XI. Changhaï, Soutcheou.

[Fig. XI Changhaï et les bouches du Yangtze](#) @

¹ [css : sic. Peut-être faut-il lire 8 794 000, 5 250 000 et 3 544 008]

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le port de Changhaï, le plus rapproché de l'entrée du fleuve, est formé par le Hoang pou, coulée qui s'y réunit à la coulée du Vousang ou Wousoung, et s'ouvre à 21 kilomètres en aval sur la rive droite de l'estuaire du Yangtze.

Changhaï, qui se traduit en français par « la Haute Mer », est maintenant la plus commerçante des places maritimes de l'Empire, et sous ce rapport deux villes seulement, Hongkong et Bombay peuvent rivaliser avec elle dans toute l'Asie.

Pourtant, lorsque les Anglais firent choix de cette position, en 1842, pour y établir leurs comptoirs, il semblait difficile qu'ils pussent jamais réussir à faire de la ville du Hoang pou une rivale de Canton ou d'Amoï. Il est vrai que Changhaï, port de la cité considérable de Soutcheou et de tout le riche district environnant, avait déjà d'importantes relations commerciales, et de plus il avait le grand avantage géographique de commander l'entrée du fleuve navigable qui traverse entièrement l'Empire de l'ouest à l'est. Mais il fallait lutter contre les difficultés du sol et du climat, consolider et exhausser les terrains, les couper de canaux, assécher les mares, purifier l'air de ses miasmes ; en outre, il fallait nettoyer et baliser le chenal de navigation, pour maintenir un libre accès aux navires arrivés de la haute mer.

L'assainissement du sol a été mené à bonne fin, du moins autant qu'il est possible de le faire dans une campagne aussi humide ; mais la partie la plus importante de la tâche, au point p.367 de vue commercial, est loin d'être achevée. Une barre dangereuse sépare l'estuaire et le Hoang pou ou fleuve des « Eaux Jaunes », sur lequel est située Changhaï. Même dans les trente dernières années, cet obstacle a grandi ; tous les ans des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

bateaux s'envasent dans les bancs, les navires d'un fort tirant évitent de remonter jusqu'à la ville. Il n'y a plus aujourd'hui que 4 mètres et demi d'eau à marée basse sur la barre du Hoang pou-Vousang. Si les négociants étrangers n'avaient récemment imposé au gouvernement chinois d'entreprendre tous les travaux nécessaires pour le curage de la passe, il eût été à craindre que Changhaï ne restât tôt ou tard perdue dans l'intérieur des terres, sur le bord d'une crique marécageuse.

Ce ne sera qu'un petit changement géologique de plus sur un sol que se disputent les alluvions du Yangtze et les flots de la mer. D'après les traditions chinoises, Changhaï avait été bâtie au bord de l'Océan, dont elle se trouve actuellement éloignée de 40 kilomètres. Le « vent jaune », c'est-à-dire le courant atmosphérique du nord et du nord-ouest, chargé de la poussière du désert, le créateur de la Terre jaune, souffle fréquemment à Changhaï.

Le commerce des denrées locales enrichit les premiers négociants européens établis à Changhaï, dont la prospérité spéciale eut pour cause les désastres nationaux. La guerre des Taïping fit refluer les fugitifs en multitudes sur les terrains concédés aux étrangers. Lorsque la ville de Soutcheou fut détruite, en 1860, Changhaï lui succéda comme grande cité de la contrée ; on y voyait les maisons s'élever du sol comme par enchantement. Mais, les rebelles ayant été repoussés de Changhaï et de son district, puis exterminés, le reflux de la population se fit vers l'intérieur, et d'un demi-million le nombre des résidents chinois descendit à 65 000. Il est présentement de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

450 000 à 500 000 dont au-delà de la moitié dans l'enceinte des concessions européennes.

« Le pli était pris », les habitudes commerciales aussi, et déjà les lourds palais des négociants étrangers bordaient le fleuve, au nord de la ville murée des Chinois, qui est une cité assez sale, peu engageante, comprise dans une muraille de près de 5 kilomètres de tour, précédée d'un fossé boueux, suivant l'usage.

Aussi Changhaï ne tarda guère à devenir le port central d'où les marchandises d'Europe sont réexpédiées vers les autres marchés de l'Empire. La « concession » anglaise, dont les habitants gèrent librement leurs intérêts, est la « colonie modèle, la république du Hoang pou », Whampoa en anglais. ^{p.368} Le territoire concédé aux Américains, au nord de la rivière de Soutcheou, est réuni depuis 1863 à la municipalité britannique, et déjà toute la partie occidentale de la banlieue, autour du champ de courses, est couverte de constructions d'aspect européen. La concession française, qui est autonome aussi, donne asile à 40 000 « fils de Han » et à 444 blancs. L'ensemble de ces colonies étrangères, la « ville européenne » de Changhaï, s'étend sur 750 hectares, presque le dixième de Paris sans les faubourgs.

On y remarque d'énormes hôtels, clubs et palais, le monument de « l'armée toujours triomphante », qui, faite d'Anglais, de Français, de Chinois, battit les rebelles Taïping en maintes rencontres, de 1862 à 1864, et deux statues d'Anglais : celle de Gordon, l'illustre condottière qui avait mis son énergie au service du gouvernement chinois dans la lutte contre les Taïping ; et celle de Margary, massacré dans le Yunnan. Le nombre des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« diables étrangers » y est d'environ 6 000, dont 3 000 Anglais ; après quoi viennent des Yankees, des Allemands, des Français, des Portugais et un nombre croissant de Japonais. Ces « barbares », roux ou autres, se plaignent parfois du climat brusquement changeant de la ville, au passage de l'une à l'autre de ses saisons contraires, d'hiver à été, d'été à hiver : alors ils y contractent facilement des bronchites, des pneumonies et des rhumatismes.

Au midi de la ville chinoise de Changhaï se prolonge le faubourg de Tongkatou, tandis qu'à l'est, sur la rive opposée du fleuve, s'étend Pountoung, appelée souvent la « Petite Europe », en raison des nombreux Chinois chrétiens qui l'habitent. Les campagnes qui entourent Pountoung sont défendues contre les inondations de la mer et des eaux courantes comme le sol de la Néerlande : du côté de l'Océan, cinq levées concentriques bordent le littoral.

Le thé de Chine, qui s'en va de plus en plus en Russie, de moins en moins en Angleterre et aux États-Unis, a cessé d'être « l'âme » du commerce de Changhaï. C'est surtout l'importation des cotonnades et lainages, de l'opium, des mille et un objets de l'industrie européenne, la plupart « mauvais, mais pas chers », suivant la formule, qui donnent au port l'ampleur de son trafic et recouvrent la rivière Hoang pou d'une forêt de mâts. A l'exportation, c'est la soie grège expédiée aux États-Unis, en France, en Angleterre — pour 160 millions de francs en 1899, — le coton envoyé en Angleterre et au Japon, les étoffes et les filets de soie manufacturés à Changhaï même, où se sont déjà construites maintes usines copiées sur celles de l'Occident.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.369 En ces dernières années, avant la guerre sino-européenne, la valeur du commerce annuel de Changhaï était de 600, de 700, de 800 millions de francs, un milliard : ainsi, en 1898, on arrive à 1 030 000 000 francs, dont plus de deux tiers à l'importation. En 1896, avec un commerce moindre d'un tiers, p.370 le mouvement du port avait été de 7 002 bâtiments et de 7 964 036 tonnes. Le pavillon anglais et le pavillon chinois flottent sur la plupart des navires : l'anglais sur près des deux tiers du tonnage, le chinois sur un septième, la France sur 3 pour 100 ; on signale un accroissement du tonnage allemand et du japonais.

Il va sans dire que des services réguliers de bateaux à vapeur ont leur siège à Changhaï, qu'ils mettent en relations avec le reste du monde par mer et avec les provinces du Yangtze supérieur par la voie du fleuve. En 1901, ces lignes de navigation étaient au nombre de dix : cinq anglaises, deux japonaises, deux allemandes, une chinoise.

C'est dans les entrepôts de la rivière de Changhaï que les navires débarquent les cadavres des Chinois morts à l'étranger. C'est dans son faubourg de Pountoung, sur la rive droite du Hoang pou, que des ouvriers chinois construisent des navires de commerce sous les yeux d'ingénieurs européens ; navires dont un grand nombre (ceux qui remontent le fleuve) se servent de la houille indigène, qui, avec le charbon japonais, remplace de plus en plus le charbon d'importation étrangère dans les entrepôts de Changhaï.

Des chemins de fer à traction de chevaux, ou autre mode de propulsion, traversent la ville ; de belles allées contournent le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

champ de courses à l'ouest de Changhaï et vont jusqu'au « Bouillant », le *Bubbling well* des Anglais, et le *Hai yan* des Chinois ou « l'Œil de la mer », fontaine d'où s'échappent des gaz d'hydrogène sulfuré. Au delà, de larges routes empierrées rayonnent jusqu'à une dizaine de kilomètres, vers les maisons de plaisance des négociants chinois et étrangers, mais le gouvernement n'a pas encore permis de continuer ces routes jusqu'aux cités de l'intérieur.

Une mésaventure bien plus grave est arrivée à propos de la ligne de chemin de fer, longue de 15 kilomètres, qu'une compagnie anglaise avait fait construire entre Changhaï et son avant-port de Wousoung, sur le Yangtze. Cette voie ferrée, alors la seule de Chine, ne subsista que seize mois, quoiqu'elle rendit les plus grands services au commerce local et que les wagons fussent toujours remplis. Le gouvernement en ordonna la destruction, et les rails furent transportés à Formose, sur une plage où le flot de la mer les recouvrit bientôt : des fortifications armées de canons de siège et protégées par des blindages en fer ont remplacé la gare et les entrepôts de Wousoung.

Plusieurs prétextes furent mis en avant pour justifier la destruction de ce chemin de fer ; la principale raison en était p.371 certainement la crainte qu'avaient les mandarins de voir les résidents étrangers, déjà souverains dans l'enceinte de leurs municipalités, et très influents même dans les affaires chinoises par l'institution du tribunal mixte, s'emparer peu à peu du pouvoir et devenir les maîtres du pays plus que le gouvernement lui-même.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le gouvernement de Peking n'étant plus maître chez lui, il lui faut bien se résigner à la reconstruction du chemin de fer de Wousoung et à la construction de maintes lignes dix ou cent fois plus longues que celle de Changhaï à Wousoung. Nul doute que dans peu d'années le grand port du Hoang pou sera réuni à Peking par une voie ferrée qui gagnera Tchingkiang, et de là, suivant le parcours du canal Impérial, ira traverser le Hoang ho et atteindra la métropole après avoir traversé beaucoup de « terre jaune » ; à Tchingkiang se détachera la ligne qui remontera le Yangtze jusqu'à Haïkoou, où elle tombera sur le chemin de fer de Peking à Canton ; enfin, une ligne unira Changhaï à Hangtcheou et à Ningp'o : sans compter d'autres lignes encore.

Dans l'immense jardin qui entoure Changhaï et que des canaux d'assèchement découpent dans tous les sens, les bourgades et les villes populeuses s'élèvent de toutes parts. Un de ces bourgs, que signale de loin une pagode voisine, la tour de Long-houa, est Zikaveï (Sukia hoeï), qu'on peut considérer comme appartenant encore à Changhaï, dont il est éloigné de 7 kilomètres au sud-ouest. C'est là que se trouve le collège des Jésuites, fondé au XVII^e siècle, rétabli au XIX^e et pourvu depuis 1840 d'un observatoire météorologique, fondé par la France et où se trouvent les meilleurs instruments, grâce aux subventions des États-Unis : les jeunes gens qui sortent de ce collège peuvent se présenter aux examens du mandarinat comme les étudiants des écoles indigènes. On doit de récents et précieux travaux géographiques et cartographiques aux « pères » de cette mission de Kiangnan, car tel est son véritable nom, qui fait

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

revivre l'ancienne province de Kiangnan, dont on a tiré le Kiangsou et le Nganhoeï.

Les campagnes de Changhaï, Hollande très coupée de canaux, sont d'une extraordinaire fécondité. Les villes y sont légion, dans toutes les directions : vers le nord, où les îles du Yangtze ne sont pas moins populeuses que la terre ferme, et où la péninsule de Tsoungming est couverte de cités, de bourgs, de villages défendus contre les tempêtes du large par d'épais rideaux de bambous ; vers le sud, où les villes se pressent jusqu'à la baie de Hangtcheou ; vers l'ouest, à travers le pays à demi lacustre qui mène à Soutcheou fou.

p.372 Dans la riche contrée du Kiangsou méridional, le premier rang pour la population et l'industrie appartient toujours à la fameuse cité de Soutcheou, la « grande et noble » Suju, que Marco Polo décrit avec admiration. Sans doute la ville n'a plus « soixante milles de circuit » ; « six mille ponts de pierre, assez hauts pour laisser passer les galères », ne traversent plus ses canaux, et les habitants qui se pressent dans les rues et dans les barques de Soutcheou ne seraient plus assez nombreux pour « conquérir le monde » ; mais la Venise chinoise, reconstruite après le passage des Taïping, a repris un certain commerce, et sa population se distingue par l'intelligence et la sûreté du goût.

Suivant le dicton, « tout ce qui est beau vient de Soutcheou : tableaux, sculptures, tamtams, soieries et femmes ». Et : « pour être heureux, dit un proverbe, il faut naître à Soutcheou, vivre à Canton, mourir à Hangtcheou », car les plus beaux hommes sont ceux de Soutcheou, la vie la plus riche et la plus aisée est celle de Canton, et les meilleurs cercueils sont ceux de Hangtcheou.

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

Mais il s'en faut encore de beaucoup que les pertes causées par la guerre civile aient été réparées : Soutcheou, dit-on, ne rivalise plus avec Peking pour la beauté de ses livres, et la supériorité pour les soieries lui a définitivement échappé.

Que reste-t-il ici du million d'hommes d'avant les Taïping, certains disaient même deux millions, vus sans doute à travers la lentille grossissante ? 500 000, croit-on, sur un réseau de canaux, dont le Canal Impérial lui-même.

Ces canaux unissent cette autre Amsterdam au Yangtze au nord, à la mer à l'est, au Tahou ou « Grand Lac » à l'ouest. Le Tahou, que traversait jadis un bras du grand fleuve, est une véritable mer intérieure sur laquelle vivent des populations de pêcheurs voguant au large des côtes ; un million de Chinois se presseraient sur ses rives ombragées de mûriers, plantées de ramies, et dans ses 70 îles, dont une peuplée de 200 000 habitants.

XII. Dans le Tchekiang : Hangtcheou.

[Fig. XII Le Ta hou et la baie de Hangtcheou](#) @

Le Tchekiang, l'une des six provinces littorales du Grand et Pur Empire, donne à l'est sur la mer de Chine, dite ici, en chinois, Tounghaï ou « mer Orientale » ; au nord il a le Kiangsou, à l'ouest le Nganhoeï et le Kiangsi, au sud le Fo'kien.

C'est la moindre des dix-huit provinces, avec 95 000 ^{p.373} kilomètres carrés seulement, plus du sixième, moins du cinquième de la France, environ quinze de nos départements ; mais le territoire y est si beau, si bon, si riche, qu'on évalue son

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

nombre d'habitants à douze millions, ou 126 personnes au kilomètre carré.

Même, si l'on pouvait accorder quelque créance aux recensements antérieurs, le Tchekiang aurait entretenu plus de vingt-six millions d'hommes en 1812, plus de trente en 1842 : dans le premier cas, près de 275 individus au kilomètre carré, dans le second, près de 320. Exagérations sans doute, mais il est de toute évidence que la population y a fortement diminué dans la seconde moitié du XIX^e siècle : les Taïping ont passé par là.

Ils ont été plus ravageurs que le mascaret, la barre de la baie dont la province aurait pris son nom : la baie de Tchekiang ou du « Fleuve destructeur », ou encore du « Fleuve roulant », du « Fleuve tortueux » : d'après certains, ce fleuve tortueux serait une rivière du sud du territoire. Faut-il pourtant admettre avec Richthofen que cette plus atroce des guerres civiles de Chine et d'ailleurs n'a laissé debout que le *trentième* de Tchekiangais ?

Le Tchekiang offre un heureux assemblage de gracieuses vallées, de coteaux modérés, de petits monts qui sont le terme oriental des Nan chañ ou monts du Sud ; aucun grand fleuve ne peut se développer en un aussi petit pays, mais le val de la rivière de Hangtcheou, le Tsientang, est peut-être « le plus beau de la Chine par la grâce des paysages, l'éclat de la verdure et des fleurs » ; plus au sud le fleuve de Ouentchen arrose de charmantes campagnes.

Comme climat, comme plantes, c'est ici la transition entre la Chine du nord et la Chine du sud ; mais il reste sous-entendu

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

que, malgré la situation de la province sous les latitudes de la basse Égypte, on n'y souffre point de torridités africaines.

Comme population, le Tchekiang, recolonisé par des immigrants de diverses provinces, n'est plus en possession d'un type individuel bien caractérisé. Comme idiome, la plupart des habitants comprennent la langue officielle, le dialecte mandarin, mais l'idiome populaire se rapproche du parler du Fo'kien et de la langue du sud.

Pour résumer, agréable et belle contrée peu minière, très agricole, suffisamment industrielle et fort commerçante.

La capitale du Tchekiang, Hangtcheou, située près de l'extrémité orientale de la grande baie de Tchekiang ou de ^{p.374} Hangtcheou, à l'issue du Tsientang, rivière navigable, occupe en même temps l'embouchure méridionale du Grand Canal, que l'on croyait à tort avoir remplacé un ancien cours du Yangtze : la bouche du grand fleuve s'ouvrit ailleurs dans la mer à l'est du lac Tahou.

Un heureux climat, un sol des plus fertiles, ne pouvaient manquer d'assurer à Hangtcheou une importance de premier ordre. Elle fut la capitale de l'Empire méridional, quand la dynastie nationale des Song fut chassée de la ville impériale de Kaïfoung par les conquérants tartares. Après avoir été expulsée de la Chine du nord, et du val du Hoang ho, il lui fallut abandonner aussi le Yangtze kiang : c'est alors que Hangtcheou devint résidence impériale pendant environ cent cinquante années, jusqu'à sa conquête par ces mêmes Tartares, en 1275.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

De cette époque elle garda pendant des siècles le nom de Kingtze, sous lequel elle fut connue, au Moyen âge, des voyageurs arabes et européens. Marco Polo parle de Kingtze (Quinsay) en termes d'admiration qu'aucune autre ville ne lui avait inspirés. Dans ses voyages à travers l'Asie orientale, rien ne l'étonna comme la « nobilissime cité, sans faille la plus noble et la meilleure qui soit au monde » ; toutefois les détails qu'il donne sur cette capitale sont tels, qu'on peut s'expliquer sans peine les railleries par lesquelles ses récits furent accueillis en Europe.

D'après lui, elle aurait eu cent milles de tour, seize cent mille maisons, trois mille bains, douze mille ponts de pierre assez élevés pour laisser passer des flottes, et gardés chacun par un poste de dix hommes ; les douze corporations ouvrières auraient eu chacune douze mille maisons pour leurs industries. Les autres voyageurs d'autrefois parlent de Quinsay en termes à peine moins enthousiastes.

Oderic de Pordenone la dit aussi la « plus grande cité du monde » ; Ibn Batouta raconte qu'il faut trois journées de marche pour la traverser en entier. Même au XVII^e siècle, alors que Hangtcheou avait depuis longtemps perdu son rang de capitale, Martinus Martini lui donnait encore cent milles italiens de tour, même plus, en comptant les faubourgs, qui se prolongent à d'énormes distances : on pouvait cheminer en ligne droite dans la ville l'espace de 50 li, sans voir autre chose que des maisons pressées les unes contre les autres.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il est certain que la ville, encore très vaste, puisque son enceinte a 20 kilomètres de tour, couvre une superficie beaucoup moindre qu'autrefois ; au sud-ouest, des restes de murs et de constructions marquent l'emplacement de ce qui fut un ^{p.375} palais impérial, et de tous les côtés se voient les ruines de temples. Le grand lac que les auteurs du Moyen âge décrivent comme enfermé dans la cité, est de nos jours en dehors de l'enceinte ; mais les constructions de toute espèce qui s'élèvent sur les îles et les plages, pagodes, kiosques, tombeaux, tours, maisons de plaisance, en font encore une dépendance de l'agglomération urbaine. Ce Si hou ou « lac Occidental » n'a plus sa forme primitive. Sa nappe d'eau était jadis à peu près circulaire, si ce n'est à l'ouest, où les vagues, poussées par le vent de la mer, avaient fait surgir en travers du lac une levée légèrement infléchie, que les hommes ont remaniée en faisant la « chaussée des six ponts » ; une grande île a été aussi rattachée à la terre ferme par des digues et des ponts de marbre ; chaque promontoire, chaque îlot s'est frangé de jetées. Ces édifices de fantaisie, qui se reflètent dans l'eau avec les bosquets environnants, appartiennent à la belle époque de l'architecture chinoise, et l'élégance de leurs formes, l'éclat de leurs couleurs, la variété infinie qu'ils donnent au paysage font des bords du Si hou une région célèbre.

« Ce lac, dit A. Vissière, a une réputation de beauté sans égale dans l'Extrême-Orient. Célébré à l'envi par les poètes, son renom a franchi les mers, et tel souverain asiatique, imbu de culture chinoise, soucieux, à une époque de gloire et de prospérité, d'embellir sa capitale, n'a pas manqué de prendre

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'abord modèle sur Hangtcheou. Il a voulu aussi imiter ce lac qu'il savait entouré de montagnes, de palais, de temples, parcouru sans cesse par des barques de plaisance et sur les bords duquel un poète chinois a pu se demander si les chants et la danse y cesseraient jamais. C'est ainsi que nous avons à Hanoï, capitale du Tonkin, notre ville française d'aujourd'hui, un « lac Occidental », un Si hou, — en annamite on dit O-taï, — où les empereurs d'Annam se plaisaient à voir le pendant du lac de l'ancienne capitale des Song et que les bardes annamites ont, à leur tour, exalté dans leur classique admiration. Le site est resté et restera beau à Hangtcheou, mais l'implacable révolte des « Rebelles à longs cheveux » y est passée comme un vent de tempête, détruisant sur son passage la plus grande partie de ce que la ville et ses environs devaient à la science, à l'art et à l'industrie des hommes. Ce sont donc, en réalité, les restes d'un passé brillant qu'on vient ici visiter en pèlerinage, en s'efforçant de reconstituer, à tout moment, ce qui avait fait l'orgueil de la Chine et l'admiration des étrangers.

La vue de ce lac enchanteur, l'horizon de la baie et de la mer, le charme de la vie et la bienveillance des habitants, ont ^{p.376} mérité à Hangtcheou fou le nom de « Paradis » des Chinois. « Le Ciel est en haut, Soutcheou et Hangtcheou sont en bas ! » dit un proverbe fréquemment cité. Les étrangers eux-mêmes, si bizarres et si contraires au goût que leur paraissent certains ornements symboliques, parlent tous du Si hou et de ses îles comme d'un lieu de merveilles, où l'art se marie admirablement à la nature.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Comme Tchingtou fou en Setchouen, Hangtcheou a reçu des Européens le nom de « Paris de l'Orient ». C'est la ville gaie par excellence, celle où les mandarins les plus soucieux de leur dignité ont le droit de s'amuser comme de simples mortels, et le pays environnant passe pour l'un des « jardins de la Chine ».

La principale industrie locale est celle des soieries ; soixante mille personnes sont occupées au tissage de ces étoffes, et dans les villes voisines, Houtcheou, Kiahing et les bourgades environnantes, cent mille autres ouvriers s'emploient au même travail délicat. Il y en avait bien plus avant les « funèbres » Taïping.

Les Mahométans sont relativement très nombreux à Hangtcheou, qu'on peut regarder comme une des citadelles de l'Islam en Chine ; tandis que, à quelques lieues vers l'ouest, dans les Tienmoun chañ ou Monts des « yeux du Ciel », les bouddhistes vont « pèleriner » à une foule de temples, pagodes et couvents, au sein d'une admirable nature.

Entre Hangtcheou et la frontière du Kiangsi au nord, Kiahing, sillonnée de canaux, est une « Venise » comme tant d'autres en cette région des « polders » chinois. Les barbares « aux cheveux noirs », les Taïping en firent un monceau de ruines, et si la ville extérieure, les faubourgs ont beaucoup de vie, d'animation, la ville entre murs est à moitié vide, avec ruines et décombres. Célèbre par ses crêpes et ses foulards, elle a été longtemps le centre de la fabrication des soieries, et c'est dans son voisinage

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

que se trouve Nantsin, le principal marché des graines de vers à soie. Le gros bourg d'Azé, situé à une trentaine de kilomètres au sud de Kiahing, est l'endroit où se prépare la belle couleur vert d'eau dite *lo kao*, que les teinturiers français, avant les recherches de Guimet, avaient vainement essayé de reproduire.

Du côté méridional de la baie de Tchekiang, Chaohing, à laquelle on accorde 500 000 habitants, est le centre commercial et industriel d'une plaine des plus fertiles, probablement celle de la Chine où les hommes se pressent en aussi grandes multitudes.

p.378 Dans toutes les régions alluviales de la Chine de grands travaux ont consolidé, asséché le sol, mais nulle part on ne voit de constructions hydrauliques comparables à celles qui bordent la rive méridionale de la baie de Hangtcheou : c'est là que les hommes ont construit le plus long viaduc de la Terre. Même depuis le développement de l'industrie moderne, les Occidentaux n'ont pas bâti une seule chaussée qui puisse se comparer à celle que les Chinois de la province de Tchekiang élevèrent il y a déjà plus de mille années.

Le viaduc ou « pont » de Chaohing n'a pas moins de 144 kilomètres de longueur et se compose d'environ 40 000 travées rectangulaires portant un chemin d'un mètre et demi de largeur, que défend un parapet dégradé. Entre les villes de Ningp'o et de Yuyao, la montagne de Taying est coupée sur une hauteur de 500 mètres par d'énormes carrières, probablement les plus grandes de la Chine : c'est là qu'on a pris les blocs nécessaires à la construction du viaduc. Des pierres de ces carrières, taillées en colonnes et en statues, sont expédiées jusque dans le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

royaume de Siam. A son extrémité orientale, le pont s'enracine dans la forteresse en beau grès rouge qui défend la ville de Tsinhaï, à l'embouchure du Yung kiang ou rivière de Ningp'o.

Il est probable que ce viaduc date de l'époque où toute la contrée n'était qu'un vaste marais salin. De nos jours, l'assèchement du territoire le rendrait inutile, mais il a été bâti avec une telle solidité, qu'on n'a cessé de le pratiquer comme route et comme chemin de halage pour le canal voisin. La digue, qui borde le littoral et qui a permis de conquérir sur le marais un territoire des plus fertiles, est aussi une œuvre colossale, dont les constructeurs sont inconnus : les chroniques ne mentionnent que les restaurateurs de cette puissante levée, qui se compose de dalles disposées en pente douce du côté de la mer et rattachées les unes aux autres par des crampons de fer et des pierres en forme de coins. Les polders défendus par la digue de cette autre Hollande, qui s'étend de l'estuaire de Hangtcheou à la rivière de Ningp'o, sont découpés de 400 mètres en 400 mètres par des canaux d'eau douce qui divisent toute la contrée en îlots d'égale grandeur, et servent à la fois à l'irrigation et au transport des denrées.

Chaohing, le chef-lieu de cette insalubre région qu'assiègent les flots de l'Océan, est une cité déchue : elle fut, il y a deux mille ans, la capitale d'un État, qui comprenait tout le territoire sud-oriental, entre Canton et Kiangsou. En dehors des murailles, on montre un tombeau que l'on dit être celui de ^{p.379} l'empereur Yu. Quoique privée de son ancien commerce, Chaohing est restée une des cités qui se distinguent par l'élégance des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mœurs : un grand nombre de mandarins en sont originaires. La liqueur parfumée, dite « vin » de Chaohing, quoiqu'elle soit extraite d'une variété de riz, est une boisson exquise, que les voyageurs comparent au vin de Sauterne.

Une cité murée de la rive septentrionale de la baie du Tchekiang porte encore le nom de Kanp'ou, mais on croit que l'ancienne ville de ce nom, Ganfou, Gampou ou Kanp'ou, dont parle Marco comme du port maritime de Quinsay et de toute la contrée environnante, a été recouverte par les eaux de la baie ; en cet endroit, la mer a gagné notablement sur les rivages, mais elle n'est pas profonde. Dans aucune autre baie du littoral chinois, le mascaret, l'*eagre* ou *bore* des marins anglais, ne remonte avec plus de violence et n'a causé plus de désastres sur les rives. De loin, il apparaît comme un câble blanc tendu en travers de la baie ; mais il se rapproche avec une rapidité de 10 mètres par seconde ; on le voit incessamment grandir, et le fracas des eaux entrechoquées mugit comme le tonnerre. Deux, trois rouleaux ayant ensemble de 9 à 10 mètres de hauteur se succèdent en une cataracte remontante de 6 à 8 kilomètres de large. Les bateaux qui n'ont pu se mettre à l'abri attendent le choc du mascaret, la proue en avant, et, comme des saumons, s'élèvent par élans jusque sur le dos de la vague de marée. Quelques instants ont suffi pour changer le mouvement du courant et faire affluer les eaux en inondant les plages sur une étendue considérable.

Pour résister à ces éternels coups de bélier de la vague, il ne faut pas négliger un instant la réparation des digues. Sous le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

règne de Kienloun, de 1736 à 1796, les travaux hydrauliques de la baie de Hangtcheou coûtèrent plus de 50 millions de francs.

C'est depuis un temps immémorial que les riverains de l'estuaire de Hangtcheou ont inventé des « acons » ou « pousse-pied » semblables à ceux dont on se sert en France sur les plages molles de la baie d'Aiguillon : le pêcheur qui doit traverser les vasières pour aller visiter ses filets pose le genou sur un bouchon de paille placé dans l'acon ou *nimou*, saisit la barre transversale et rame dans la boue au moyen de sa jambe libre. Pour le transport des voyageurs, on se sert d'un simple baquet que remorquent deux *nimou*.

Tous les champs du littoral, comme ceux des îles, sont protégés par des levées qui donnent aux côtes un tracé géométrique, mais sans brusques saillies, et les eaux douces sont ^{p.380} retenues par des écluses, qui s'opposent aussi à l'entrée du flot lors des hautes marées. La plupart des villes du littoral sont traversées de si nombreux canaux, qu'on les a désignées sous le nom de « Venise », de « Bruges », d'« Amsterdam » chinoises.

Le bassin du Tsientang, appelé aussi la « rivière Verte », que gardent à son issue orientale les deux cités de Hangtcheou et de Chaohing, était au milieu du siècle une des contrées les plus riches et les plus peuplées de la Chine, mais en aucune partie du « Milieu » la dévastation des Taïping ne fut si complète, et c'est justement là que Richthofen, essayant d'obtenir des renseignements sur la dépopulation des villes du pays, estima qu'un trentième des habitants seulement avait échappé aux

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

massacres, aux épidémies et à la famine. Mais la région de la rivière Verte se remplit de nouveau, et de nouveau elle exporte ses soies, ses thés, les fruits excellents de Kiutcheou, et les jambons de Kinhoa, qui sont très appréciés des gourmets de la Chine.

Lanki ou Lantchi (Nantchi), quoique simple *hien*, est le centre commercial de ce bassin d'une surface d'environ 40 000 kilomètres carrés. Dans le voisinage de cette jolie ville, « d'aspect presque britannique », les dernières troupes enrôlées pour la défense des Ming furent battues par les Mandchoux, et la dynastie des Tsing, qui règne encore, fut désormais maîtresse de la « Fleur du Milieu ». Lanki passait pour avoir 200 000 habitants en 1850 : il lui en reste beaucoup moins aujourd'hui, toujours du fait des Taïping.

Les vingt-neuf chefs-lieux, *tcheou* et *hien* qui se trouvent dans le bassin du Tsientang sont tous accessibles par des barques dans la saison des crues ; mais les gros navires ne peuvent pas remonter jusqu'à la cité de Hangtcheou par la rivière Tsientang : ils s'arrêtent à Tchapou. La plupart des grandes jonques, ornées de deux larges yeux au devant de la proue, et peintes en blanc comme aux temps du voyageur Oderic de Pordenone, ne dépassent pas l'entrée de la baie.

[Fig. XIII. Ningp'o et les Îles Tchousan](#)

Le grand port de la contrée, à 150 ou 160 kilomètres au sud de Changhaï, Ningp'o, s'ouvre, à l'extrémité de la péninsule bordant au midi la baie de Tchekiang, sur le Yung, qui se perd dans la rade abritée par l'archipel des Tchousan, devant le large

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

où le Hoang haï, la mer Jaune, se confond avec la mer de Chine orientale.

Au confluent de deux cours d'eau navigables, à la jonction de canaux qui la relie aux villes du Tchekiang et du Kiangsi, ^{p.381} Ningp'ô, la cité des « Vagues Pacifiques », est la gardienne des riches campagnes qui s'étendent à l'ouest jusqu'au grand Fleuve.

Tous les avantages s'y trouvent réunis, bon ancrage, abondance d'approvisionnements, facilités de défense ; nulle position n'est plus importante au point de vue stratégique dans cette région de la Chine.

Aussi le district de Ningp'ô est-il fameux dans les fastes militaires de la Chine. En 1130, les Tartares furent mis en ^{p.382} déroute à 8 kilomètres de la ville par des paysans chinois ; en 1554, des pirates japonais, que d'ailleurs ne mentionnent pas les annales du Nippon, s'y établirent solidement, mais ils furent arrêtés plus à l'ouest, sur les bords d'un affluent du Yung, la rivière Yuyao, et près de la ville du même nom. Enfin, en 1841, pendant la « guerre de l'opium », les Anglais s'emparèrent de Ningp'ô, et cette ville, avec la rade de son avant-port Tsinhaï et les îles Tchousan, devint leur principal point d'appui pour les opérations qu'ils avaient entreprises contre Nanking. Mais depuis plus de trois siècles déjà les étrangers de l'Occident étaient connus à Ningp'ô. Dès l'année 1522, les Portugais s'y étaient présentés pour nouer avec la Chine des relations commerciales, et l'on voit encore, près d'une porte de la ville, l'édifice où ils recevaient l'hospitalité : c'est la maison dite de la « Société des Bons Étrangers ». Quant à leur cité, bâtie en aval, près de Tsinhaï, elle fut entièrement détruite en 1542 par les Chinois des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

environs : 800 Portugais furent massacrés en même temps que plus de 10 000 néophytes chrétiens, et 25 navires coulés à fond.

On assure que Ningp'o, qu'entoure une muraille de 8 kilomètres, avait 250 000 urbains, plus à peu près autant dans ses faubourgs et sa banlieue, mais les Taïping arrêtaient en 1861 le cours de ses prospérités et la population présente ne serait que de 150 000 à 200 000 personnes, dont un petit nombre d'Occidentaux, missionnaires ou négociants, le port étant de ceux que la Chine a consacrés par traité à son commerce avec l'étranger.

C'est l'une des villes de cette région de la Chine les plus recommandables, d'abord pour la largeur, la propreté, le bon entretien de plusieurs de ses rues, puis pour le charme et la beauté du climat, enfin par l'agrément du pays ; les montagnes bleues que l'on aperçoit au sud-ouest sont parmi les mieux boisées de la Chine, et l'une de leurs gorges, dite « Vallée Neigeuse », est célèbre dans tout l'Orient par ses parois de roches blanches, ses forêts et sa cascade ondoyante. Au bas de ces hauteurs s'étendent les campagnes, classiques dans l'histoire de l'agriculture chinoise, où l'empereur Chun, dit la tradition, tenait, il y a plus de quarante siècles, le manche d'une charrue traînée par un éléphant ; on montre aussi dans la campagne son puits et son lit de pierre.

Elle a aussi le renom de ville savante, et l'une de ses bibliothèques privées, appartenant en commun à une famille dont chaque membre en possède une clef, contient plus de 50 000 volumes.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

L'industrie locale est très active, et les meubles, incrustés ^{p.383} ou laqués, les nattes d'ortie, les tapis qu'on fabrique à Ningp'o sont exportés jusqu'au Japon. Quant au commerce direct avec l'étranger, il ne pouvait pas ne pas souffrir du voisinage de l'absorbante Changhaï. Le mouvement total des échanges, les ports chinois y compris, a dépassé quelque peu 60 millions de francs en 1897, dont plus des deux tiers pour l'importation (opium, cotonnades, sucre, métaux, pétrole, etc.), et moins d'un tiers pour l'exportation (cotonnades, thé vert, simples, drogues médicinales).

Enfin, l'une de ses supériorités marquantes, c'est sa prééminence non contestée dans le commerce du poisson, des « fruits de mer ». Aussi la plaine environnante est-elle couverte de dépôts de glace, sans laquelle il ne serait pas possible de conserver le poisson : dans ces dépôts, grâce à d'épaisses nattes de paille, des années se passent avant que la glace soit entièrement fondue.

Des villes telles que Yao, estimée à 65 000 âmes, Tsekyé ou Zkiyu, évaluée à 60 000, de grosses bourgades, sont éparses dans le pays environnant. Il y a 35 000 âmes, suppose-t-on, à Tinghaï, qui est la capitale des Tchousan.

Tchousan, pour Tcheou chañ ou « le Mont du Navire », ainsi se nomme l'archipel devant lequel entre en mer le fleuve de Ningp'o.

Il comprend avant tout Tcheou chañ, dont le groupe a pris son nom, puis une foule d'îles, d'îlots, de récifs, le tout rocheux,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

accore, fait de roches primitives telles que le granit, le gneiss, le quartz, le feldspath, le trachyte, petit monde éparpillé dont la poussée suprême n'est que de 378 mètres au-dessus du niveau de la mer.

On parle d'un million d'habitants pour l'ensemble de ces îles fertiles, bien arrosées par la nature et par l'art, plus boisées qu'à l'ordinaire dans cette Chine incroyablement désarbrée par ses cultivateurs comme tant d'autres contrées l'ont été par leurs pasteurs.

Tinghai, ville fort industrielle, exporte des cordages, des nattes, des éventails, des manteaux fabriqués au moyen des fibres et des feuilles d'une espèce de palmier : c'est de là aussi que sont expédiés aux confiseurs de Canton les fruits du *citrus olivæformis*, connus en Europe sous le nom de « chinois ». Son port est profond et parfaitement abrité, mais il est difficile d'accès : aussi les jonques de pêcheurs fréquentent-elles surtout le port de Tchingkin men, situé à l'extrémité sud-orientale de la grande île.

A l'est, dans une petite île du groupe, les pèlerins ^{p.384} bouddhistes visitent les fameux monastères de Pouto (Poutou), consacrés à Kouanyin, la Déesse de la Miséricorde, la patronne des matelots.

Le nom même de Pouto est dérivé, dit-on, du nom de Potala, le temple sacré de Lassa ; le premier sanctuaire, bâti dans l'île au commencement du X^e siècle, fut construit au-dessus d'une grotte où l'eau de la mer s'engouffre en mugissant, et s'échappe en embrun comme une fumée blanche. Les cent monastères de l'île, habités par deux mille prêtres environ, servent en été

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'hôtels aux visiteurs étrangers qui viennent prendre les bains de mer. Les plantes et les animaux de l'île sont religieusement respectés ; en outre, les détroits qui serpentent entre les îles Tchousan sont d'une extrême richesse en poissons et comprennent plusieurs centaines d'espèces. Dans toutes les mers de la Chine, l'île de Pouto est celle où les naturalistes peuvent faire les recherches les plus fructueuses. La grande industrie insulaire est la pêche. Descendants de pirates, les habitants de Tchousan ont conservé un esprit très indépendant ; récemment encore, en 1878, ils ont pu repousser les soldats chinois et s'affranchir de la gabelle.

La plupart des écrivains politiques anglais regrettent que l'Angleterre n'ait pas conservé cet archipel dont elle s'était emparée en 1841, pendant la « guerre de l'opium ». Elle aurait pu, disent-ils, y installer un « Gibraltar » de plus, dans une admirable situation stratégique ; car les îles de Tchousan et la presqu'île de Ning'po marquent la fin de la mer Jaune, on y dit adieu au Yangtze kiang, à ses embouchures anciennes ou modernes, et en continuant à longer le littoral du Tchekiang, on quitte la Chine centrale pour la Chine méridionale. Si l'on peut, si l'on doit ranger le Koeïtcheou, le Hounan, le Kiangsi parmi les provinces centrales, malgré leur latitude, parce qu'elles se déroulent au nord du Nan chañ et aboutissent au fleuve Bleu, le versant oriental de ce même Nan chañ relève bien de la Chine du sud par sa nature, son climat, ses aspects, tant dans le Tchekiang méridional que dans le Fo'kien. Encore plus, au midi des monts, les deux provinces du Si kiang, le Kouangtoun, le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Kouangsi sont-elles franchement méridionales ; quant au plateau du Yunnan, il s'incline surtout vers les fleuves indo-chinois.

@

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

LIVRE QUATRIÈME

LA CHINE MÉRIDIONALE

CHAPITRE PREMIER

L'ORIENT DU NAN CHAÑ

I. [Monts, fleuves, littoral](#). — II. [Le Fo'kien : originalité de son peuple](#). — III. [Villes et lieux remarquables](#). — IV. [Foutcheou, Amoï](#).

I. Monts, fleuves, littoral.

@

p.385 Cette partie de la Chine est une des mieux limitées : l'arête principale du système des monts siniques sépare nettement le Tchekiang méridional du versant dont les eaux s'épanchent dans le Yangtze kiang et dans le Tsientang de Hangtcheou.

L'orientation des rangées du Nan chañ, qui se profilent toutes dans la direction du sud-ouest au nord-est, indiquait d'avance le tracé de la voie historique des migrations et du commerce entre le delta du fleuve Bleu et la rivière de Canton : c'est par l'intérieur des terres, à l'ouest du Fo'kien et du faite de partage, que devait passer ce chemin des peuples.

Et de fait, de Hangtcheou fou à Canton, cette voie historique remonte le cours navigable du Tsientang jusqu'à un passage d'où l'on pénètre dans le Kiangsi pour se diriger vers le sud, vers Canton, par la route du Meï ling ou par des brèches voisines.

Au levant de cette voie commerciale, jadis très fréquentée p.386 et destinée à le devenir bien davantage quand les chemins de fer pénétreront dans l'intérieur, la faible largeur du versant

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sud-oriental n'a pas permis aux eaux qui en découlent de s'unir en un seul bassin fluvial ; les rivières qui, de cluse en cluse, finissent par atteindre la mer, appartiennent à plusieurs systèmes hydrographiques indépendants, dont quelques-uns sont séparés des autres par des seuils élevés, qui font les communications très difficiles.

Ainsi le Tchekiang méridional est naturellement divisé en deux districts, ceux qu'arrosent les rivières de Taitcheou et de Wentcheou ; de même dans le Fo'kien, le pays est partagé en régions distinctes correspondant aux bassins du Min et des rivières qui se déversent dans les estuaires tels que celui d'Amoï.

Deux seulement de ces fleuves ont quelque ampleur, le Wentcheou et surtout le Min, dit aussi la rivière de Foutcheou, qui n'a pas moins de 500 à 600 kilomètres et dont le bassin très ramifié comprend les deux tiers du Fo'kien, sinon près des trois quarts, soit sept à huit millions d'hectares. Il passe devant vingt-sept villes murées. Le Lung, qui se déverse dans le golfe d'Amoï, est le troisième cours d'eau de la province de Fo'kien par ordre d'importance.

Les arêtes des monts ou des collines qui s'élèvent dans la contrée étant orientées parallèlement à la côte et à l'axe du Nan chañ, les affluents des rivières maîtresses parcourent les vallées intermédiaires dans la même direction, du sud-ouest au nord-est ou du nord-est au sud-ouest : de sorte que là aussi les chemins naturels ne longent pas la côte montueuse et dentelée, mais utilisent les sillons des hautes vallées entre les rangées

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

parallèles des montagnes, et c'est par la mer ou par le haut pays que les habitants du Fo'kien sont entrés en relations mutuelles.

Mais, quoique les diverses régions naturelles soient séparées les unes des autres par des terres élevées non soumises à la culture, et que tout le pays soit resté en dehors des grands chemins commerciaux, il n'en est pas moins devenu l'un des plus peuplés et des plus riches de la Chine, grâce à la fertilité de ses vallées et à l'excellence de son climat. D'ailleurs, il a dû à sa position même d'être relativement épargné par les guerres.

Depuis des milliers d'années, l'agriculture, l'industrie s'y développent sans interruption, et le commerce encore plus : ce qui est aussi le cas de la province de Canton (Kouangtong), limitrophe du Fo'kien au sud-ouest.

II. Le Fo'kien : originalité de son peuple.

@

p.387 Le Fo'kien continue vers le sud-sud-ouest la côte rugueuse, déchirée, du Tchekiang méridional.

N'étaient le Tchekiang et le Kiangsou, son continuateur au nord, le Fo'kien serait la moindre des dix-huit provinces.

Ses 120 000 kilomètres carrés ne répondent qu'au trente-troisième de l'Empire. Mais comme nombre d'habitants il dépasse le vingtième du Milieu, si celui-ci atteint bien 400 millions d'hommes, et le Fo'kien 20 500 000, comme on le suppose : ce qui lui donnerait 170 personnes au kilomètre carré.

Avant 1895 et le fâcheux traité de Simonoseki, la province avait près de quatre millions d'hectares de plus, mais alors elle a

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

perdu les 38 242 kilomètres carrés de Formose, l'île montagneuse, si digne de son nom portugais de « Belle », que les Japonais ont ajoutée à leur magnifique archipel, mais tellement loin de lui qu'il se passera sans doute un long temps avant qu'elle devienne complètement japonaise.

Pour l'instant, à plus de 9 000 kilomètres de la grande île japonaise la plus rapprochée, et à 150 seulement des rives du Fo'kien, elle est chinoise, mais avec de nombreuses tribus indigènes et des métis des autochtones et des colons chinois : ceux-ci venus surtout du Fo'kien et parlant un dialecte qui est à peu près celui d'Amoï. Sur ces quatre millions d'hectares, ou peu s'en faut, vivent près de trois millions d'hommes qui seront peut-être une Chine « *irredenta* » pour les Chinois de l'avenir.

Les Pescadores ont suivi le sort de Formose : de chinoises, le même traité de Simonoseki les a faites japonaises.

Ces îles composent un tout petit archipel sortant des flots à 55 kilomètres à l'occident de Formose, à 175 ou 180 kilomètres vers le sud-est d'Amoï, exactement sous le tropique du Cancer.

On en compte vingt et une de quelque grandeur (d'ailleurs aucune de bien étendue), plus la foule des îlots et des traînées d'écueils. Et c'est tout, si vingt mille hommes — dix mille seulement d'après certains — demeurent sur ces roches basaltiques dont aucune n'atteint 100 mètres d'altitude. Ils y cultivent un sol exposé à des vents furieux, et surtout ils pêchent : d'où le nom de Pescadores, tout au long, Ilhas dos Pescadores, « îles des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Pêcheurs », donné jadis par les navigateurs portugais. Le nom chinois est Panghou, Penghou, Ponghou.

Les Pescadores, qui ne sont rien par elles-mêmes, ont une très grande valeur stratégique. L'amiral Courbet s'en était ^{p.388} emparé dans la guerre dite du Tonkin, en 1885 ; la plupart de ceux qui s'intéressent en France à la question d'Extrême-Orient en ont regretté la rétrocession aux Chinois par le traité de Tientsin. A tort, a-t-on répondu : « Deux vastes cimetières creusés pendant les deux mois d'occupation ont assez fait connaître l'insalubrité de ces îles. »

Cette prestigieuse Formose, avec ses Alpes de 4 000 mètres, ne contribuait pas peu à la beauté de la province de Fo'kien dont le nom, nous dit-on, signifie : « l'Heureux établissement, l'Heureuse colonie ».

On aurait pu la traiter aussi de riche et prospère, cette province de Fo'kien même, sans l'île admirable qui en dépendait. En même temps on eût pu la dire très populeuse : elle aurait possédé jusqu'à 35 millions d'habitants, ou près de 300 individus au kilomètre carré (?).

Le littoral de la province de Fo'kien, découpé en innombrables pointes et péninsules rocheuses, bordé d'îlots et d'écueils par myriades, est d'un aspect généralement triste, malgré l'infinie variété de ses contours. La plupart des collines, formées de blocs de toute grandeur, sont entièrement privées de verdure ou n'offrent que des bouquets de pins misérables, réduits à la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dimension de simples arbrisseaux ; en quelques endroits, le rivage est sillonné de dunes blanches au-dessus desquelles le vent fait tourbillonner des nuées de sable.

Ses plantes appartiennent à la flore tropicale, mais elles sont trop peu nombreuses pour donner un caractère spécial au paysage ; seulement on aperçoit de distance en distance, au détour des promontoires, les bouches des vallées avec leurs villes ou leurs villages entourés de bananiers et de champs cultivés.

La contrée ne devient belle que loin des côtes et du vent de mer, là où des plantes spontanées verdoient autour des temples, et sur des pentes trop abruptes pour être taillées en terrasses et livrées à la culture. Les bords du Min, en aval de Foutcheou, présentent une succession de paysages enchanteurs où contrastent les deux flores, en bas celle des tropiques, en haut celle de la zone tempérée.

L'isolement relatif dans lequel ont vécu les populations du Fo'kien a maintenu leur physionomie spéciale. A certains égards, les gens de cette province contrastent avec tous les autres habitants de l'Empire. Ils ont au moins cinq idiomes ^{p.389} distincts, assez différents du langage officiel pour que les hommes du peuple ne se comprennent pas facilement de « patoisants » à « patoisants ».

Le plus caractéristique de ces patois paraît être celui d'Amoï, et c'est aussi l'un des mieux connus, grâce aux travaux de Medhurst, de Douglas et autres sinologues. Non seulement ce

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dialecte a sur le *kouan hoa* des mandarins l'avantage de disposer d'un plus grand nombre de mots au moyen de la diversité de ses intonations : 900 syllabes, 928 à Foutcheou, contre les 420, 460 au plus de Peking ; il s'est aussi, et surtout, dégagé de la forme rudimentaire en substituant de nombreux composés bisyllabiques aux monosyllabes de la langue littéraire et en variant les inflexions des mots les plus usuels par une terminaison nasale ou contractée. Les dialectes du Fo'kien dont les frontières ne coïncident point avec les limites administratives de la province, et qui empiètent au contraire sur tout le nord et l'est du Kouangtoug, donnent une certaine cohésion nationale à ceux qui le parlent ; dans les autres provinces de l'Empire, les gens du Fo'kien, qui voyagent volontiers, n'aiment à frayer qu'avec leurs compatriotes. Ils ont porté leurs dialectes dans toutes les colonies des Philippines, de la Malaisie, de l'Indo-Chine et du Nouveau-Monde. Le chinois qui se parle à Bangkok, à Lima, à Sacramento est celui d'Amoï (province de Fo'kien) et de Swateou (province de Canton) : et ce par la raison que jusqu'à ces dernières années l'émigration chinoise, presque toute faite d'hommes, et non de femmes, pour ainsi dire, partait du Fo'kien et du Kouangtoug, et de ces deux provinces seulement, principalement du Fo'kien, avec de très rares exceptions.

Rien d'étonnant à cette expatriation en masse : on reconnaît dans les gens du Fo'kien un peuple non chinois au sens péjoratif du mot, des hommes fiers, hardis, aventureux, énergiques, tenaces, voire belliqueux, ayant « la tête près du bonnet », bons pirates, bons marins, bons colonisateurs, quelque chose comme des Normands du « Milieu », bien plus entraînés, bien plus

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

agissants, mais bien moins affables et polis que les Chinois septentrionaux.

Dans le Fo'kien, de même que dans la province de Kouang-toung et dans l'archipel de Tchousan, il existe encore des populations méprisées dans lesquelles on voit les représentants des autochtones dépossédés. Ces indigènes sont tenus à l'écart par les maîtres du pays, et dans beaucoup de districts, à Fou-tcheou notamment, ils ne peuvent posséder un champ, ni même habiter la terre ferme : pour toute culture, ils doivent se ^{p.390} borner à celle de quelques fleurs ou de légumes croissant dans un panier à l'avant de leur barque.

Obligés de vivre sur l'eau, ils rament de port en port ou mouillent l'ancre dans les criques, exposés à la pluie, au vent, à la tempête ; heureusement ils sont devenus presque amphibies, sachant nager depuis leur tendre enfance : les nourrissons sont munis d'une courge ou d'une planchette pour flotter en cas de chute. Ils ont même leurs temples mobiles, et des prêtres taoïstes, condamnés comme eux à vivre sur l'eau, célèbrent leurs mariages et font des cérémonies en l'honneur des « Neuf Rois » ; ni la religion bouddhiste ni les rites confuciens n'ont pénétré dans ces villages flottants.

Ces anciens possesseurs du sol doivent végéter dans l'ignorance, puisque leurs enfants ne sont pas autorisés à se présenter aux examens publics : trois générations doivent se passer avant que les descendants de ces bateliers, tolérés dans les villes ou les villages en qualité de barbiers ou porteurs de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

palanquins, puissent être définitivement accueillis comme des égaux.

Un grand nombre de *compradores* ou intermédiaires entre les négociants européens et les Chinois appartiennent à la classe méprisée ; si riches qu'ils deviennent, il leur est interdit d'acheter une propriété sur la terre ferme. La coutume a été plus forte que les décrets de l'empereur Yungtching, proclamés en 1730.

Comme l'on peut s'y attendre, des termes de mépris désignent ces parias, mais aucun nom ethnologique ne les distingue des autres gens du Fo'kien ; l'appellation de Tankia, qu'on leur donne le plus souvent, n'est qu'une insulte. Dans les montagnes qui s'élèvent à l'ouest de Foutcheou, des aborigènes portent encore le nom de Min, qui est celui de la rivière principale du versant et qui s'applique aussi à l'ancien royaume devenu maintenant la province de Fo'kien.

III. Villes et lieux remarquables.

@

Tandis que les abris sont rares sur les côtes basses qui se prolongent au nord de la baie de Hangtcheou, les ports de cabotage se succèdent nombreux au sud de Ningp'o, dans le Tchekiang méridional.

Très découpée, la rive gauche offre aux marins des havres sûrs, même de véritables fjords, tels que la longue baie de Nimrod, où ils peuvent se réfugier, lors des coups de vent, redoutables dans la mer de Formose.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.391 A l'extrémité de chaque baie, on voit les barques se grouper devant les maisonnettes de pêcheurs et dans chaque détroit les jonques se glisser entre les écueils. Sur cette côte, dont Chipou est le port le plus actif, presque tout le commerce est laissé aux marins chinois. On y pêche des huîtres fort appréciées : celles de la baie de Taïtcheou n'ont pas moins d'un demi-mètre de longueur.

Entre la baie de Nimrod au nord, celle de Taïtcheou au sud, la baie de San Mön ou « des Trois Portes », « des Trois Districts », d'après une autre traduction, a pris une certaine célébrité, depuis qu'elle a été vainement réclamée à la Chine par l'Italie, qui se réservait évidemment in petto d'imiter les autres grandes puissances en s'attribuant un droit « primordial » sur le Tchekiang, au nord du Fo'kien que se sont fait reconnaître les Japonais, au midi du Yangtze auquel prétendaient les Anglais comme à leur part de Chine, d'ailleurs la meilleure de toutes.

Elle a de précieuses qualités : elle est vaste, avec 25 kilomètres d'ouverture et 40 de pénétration ; on y entre par des passes profondes ; on y mouille par 18 ou 20 mètres, et il y a 7 à 8 mètres d'eau dans les anses et havres de son pourtour déchiqueté, en une région populeuse connue par l'excellence de son thé ; la basse mer y découvre de grandes étendues au nord et à l'ouest : au sud les rivages se dressent en falaises ; et derrière ces falaises des monts. Un édit de 1898 l'a ouverte au commerce général.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Wentcheou est un port du Tchekiang méridional que le gouvernement laisse libre aux échanges directs avec l'étranger. Cette ville, située à l'extrémité d'un estuaire où se déverse une rivière navigable, et parcourue dans tous les sens de canaux naturels et artificiels, est encore une cité de 80 000 âmes, voire de 170 000 (contradiction habituelle en Chine) ; mais elle a grandement perdu de son importance : des ruines de palais, de portes sculptées, d'arcs de triomphe, témoignent de sa décadence ; néanmoins elle est restée l'une des plus propres de l'Empire.

Ainsi que le disent les natifs, le « fengchoui » n'est plus favorable à la prospérité locale ; mais en réalité les causes de ruine sont dans les habitants eux-mêmes. Il n'est probablement pas de cité chinoise où l'habitude de fumer l'opium soit plus répandue ; les trois cinquièmes des habitants sont des fumeurs incorrigibles, aux joues creuses, au regard atone, aux membres débiles. Les couvents sont nombreux et la plupart ^{p.392} des religieux mènent une vie dissolue. Pour mettre un terme aux scandales, le gouverneur de la cité fit récemment saisir les moines dans leurs monastères, et les vendit publiquement au poids : le prix d'achat fut de 75 francs par tête en moyenne. Deux colonies de criminels, transportés de la province de Chañtong, ont été établies dans les faubourgs. Le port de Wentcheou étant situé dans un pays qui produit beaucoup de thé, il serait naturel d'en exporter directement cette denrée ; cependant elle est expédiée d'abord à Foutcheou par les jonques de cabotage.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A peine a-t-on passé du Tchekiang dans le Fo'kien qu'on voit s'ouvrir la baie de Namkouan, l'un des précieux fjords de ces rivages frangés : elle offre même de si rares avantages que le fondateur français de l'arsenal de Foutcheou, Giquel, l'aurait préférée à l'estuaire du Min pour y installer ce grand établissement naval.

Un peu plus au sud, c'est la baie, magnifique aussi, de Feïlouantou, le Samsa Inlet des cartes anglaises, véritable mer intérieure, semée de nombreux îlots et parfaitement à l'abri des tempêtes du large, grâce au brise-lames que lui fait une île allongée. Elle aussi eût offert plus d'avantages que Foutcheou pour l'établissement d'une grande station navale et militaire, car l'embouchure du Min ou fleuve de Foutcheou est trop peu profonde pour les grands vaisseaux de guerre du présent, encore plus pour ceux de l'avenir, si l'industrie guerrière ne cesse de « magnifier » ses mastodontes.

Entre la baie de Feïlouantou et Foutcheou, Lian kiang ou Lienkang, port fréquenté, n'aurait pas moins de 250 000 citoyens, d'après des rapports de missionnaires.

IV. Foutcheou. Amoï.

[Fig. XIV. Foutcheou et l'entrée du Min](#) @

Foutcheou fou, la capitale du Fo'kien et le principal port de la côte sud-orientale entre Changhaï et Canton, est, parmi les grandes cités de l'Empire, l'une de celles dont les environs offrent les sites les plus charmants : de là peut-être son nom, auquel on donne ordinairement le sens de « Région Heureuse ». C'est le Haktchiou des indigènes qui l'appellent aussi Yungtcheng

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ou le « Château des bananiers ». 500 000 habitants ou 600 000, et d'après d'autres dires un million d'hommes, c'est le peuple actif, empressé, bruyant qu'on lui accorde.

Cette métropole n'est pas située au bord même de la mer, ^{p.393} mais à 56 kilomètres de la fin du Min, près du confluent de cette rivière abondante avec un autre cours d'eau qui vient du sud-ouest, parallèlement aux montagnes de la côte. Après avoir traversé, vis-à-vis de l'île du Wenfou, la barre, dont le seuil, à marée basse, a la profondeur de 4 mètres, les navires passent par un goulet d'environ 360 mètres entre deux escarpements de granit : là sont les fortifications du Kin paï ou Kin pao, premier obstacle pour une flotte ennemie. Plus loin, un autre détroit, celui de Mingan, également fortifié, s'ouvre en amont de sables que le flot recouvre à marée haute, en formant au fleuve une deuxième entrée pour les jonques. Au delà du goulet de Mingan, le Min, élargi de nouveau et se ramifiant autour d'îlots et de bancs, prend la forme d'un lac. Un roc isolé dresse sa pagode au-dessus du courant, et près de là un promontoire de la rive du nord s'avance dans le fleuve, portant un arsenal et des chantiers de construction ; les navires calant plus de 5 mètres s'arrêtent en cet endroit. En 1840, les Chinois jetèrent des quartiers de roche à l'un des tournants du fleuve, entre la ville et le mouillage, pour empêcher les vaisseaux anglais de remonter jusqu'à Foutcheou. Ce barrage a presque disparu, mais les vases qui s'étaient amassées en amont n'ont pas été entièrement déblayées par les courants alternatifs de la marée, et la navigation reste difficile, même pour les embarcations d'un faible tirant d'eau.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

L'arsenal, construit en 1869, sous la direction de deux Français, Giquel et d'Aiguebelle, était l'établissement naval le plus important de l'Empire : dès les cinq premières années, 45 navires de guerre avaient été lancés de ses chantiers. Une école navale et d'importantes usines avaient été annexées à l'arsenal.

Œuvre des Français, il a été détruit par des Français, les canonnières de la flotte de l'amiral Courbet, en 1884, lors de la guerre survenue entre la France et la Chine à la suite des affaires du Tonkin. On le réorganise maintenant, sous la direction d'un ingénieur fourni par la France. Il borde l'estuaire du Min, à 40 kilomètres sous Foutcheou, à 20 de la fin du fleuve.

La cité murée de Foutcheou, où vivent les mandarins, les bourgeois et dix mille descendants des Mandchoux, a 9 ou 10 kilomètres d'entour. Parmi ses pagodes, l'une, habitée par les dieux de la Vengeance, est visitée en toute dévotion par ceux que meut un désir de vendetta.

Cette Foutcheou officielle s'est élevée, non au bord du Min, mais à 3 kilomètres de sa rive gauche, espace qu'occupent ^{p.394} d'ailleurs des faubourgs actifs, populeux, rumoreux où se sont groupées les diverses corporations d'industriels et de trafiquants, chacune dans sa rue. En face, sur la rive méridionale, s'étend un autre grand faubourg, Nantaï. Une île menue, divisant le Min en deux, Tchoungtcheou, est également couverte de maisons, et le fleuve disparaît sous une ville flottante de sampans, divisée en quartiers par des rues où vont et viennent des embarcations marchandes.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les deux bras qui ceignent l'île de Tchoungtcheou sont franchis par des ponts de granit que bordaient encore, en 1860, des maisons en bois d'un effet pittoresque. Le « Pont des Dix Mille Années » (Wentcheou kiao), qu'on dit avoir été bâti au XI^e siècle, n'a pas moins de 400 mètres et repose sur une quarantaine de piles qui ne sont pas toutes à égale distance. D'énormes dalles de grès, dont quelques-unes ont plus de 15 mètres, portent la chaussée. Nombre de ces pierres sont tombées, et les débris, restés dans le lit, forment des rapides que ne peuvent remonter les jonques ; seules les barques d'un faible tirant d'eau dépassent vers l'amont le pont des Dix Mille Années. Pour replacer les dalles, les constructeurs profitent de la haute marée, qui élève le niveau du fleuve presque au ras de la chaussée : le bloc, placé en travers d'une barque, est amené entre les piles à l'endroit précis où il doit être déposé, puis on abaisse graduellement le bateau, au moyen de poids additionnels, surtout de sable, et la dalle s'encastre d'elle-même dans la partie du pont qu'elle doit occuper. C'est un procédé analogue qu'employaient les Égyptiens pour le transport de leurs grands monolithes. En 1876, le pont des Dix Mille Années, quoique submergé complètement par les eaux du Min débordé, résista aux efforts du courant.

Le quartier européen a son site dans le faubourg de Nantaï, la plupart de ses maisons s'éparpillent parmi les tombeaux chinois, sur les pentes d'une colline d'où l'on aperçoit la ville à ses pieds.

Le commerce de Foutcheou avec l'étranger atteignit en 1879 une valeur de 123 millions de francs, dont près de 80 pour l'exportation ; il n'était plus que de 99 millions en 1886, et de 54

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

millions en 1890. Depuis lors il a regagné, mais peu et lentement, du fait de l'importation ; l'exportation languit, elle ne consiste guère qu'en thé : thé en feuilles ou thé en briques pour l'Europe, surtout pour la Russie, diverses contrées d'Asie, les États-Unis, le Canada, l'Australie. Les caboteurs chinois viennent chercher à Foutcheou du bois de construction, des bambous, des meubles, du papier, du riz, des fruits d'espèces diverses, et apportent en échange des marchandises d'Europe ^{p.395} achetées dans les ports de Hongkong, de Canton, de Changhaï. Le port reçoit annuellement de trois cent à quatre cent mille tonnes.

La « Ville des Trois Collines » — car tel est le nom donné souvent à Foutcheou, à cause de trois éminences qui s'élèvent dans son enceinte — est entourée de hauteurs. L'une d'elles, célèbre dans l'Empire, est une véritable montagne, dressant sa pyramide de granit à 880 mètres au-dessus du Min, entre Foutcheou et l'arsenal : c'est le Kou chañ ou « mont du Tambour ». Le couvent bouddhique de la « Fontaine Murmurante » occupe un des cirques supérieurs de la montagne, et, des magnifiques allées qui l'entourent, on voit l'admirable panorama des îles, du fleuve et de la cité. Pendant la saison des chaleurs, ce monastère est un lieu de villégiature pour les ^{p.396} riches négociants. Comme en Europe, des villages de plaisance se sont fondés autour des sources thermales qui jaillissent çà et là dans la vallée ; un de ces thermes se trouve aux portes mêmes de Foutcheou. Le Kou chañ se levant à la gauche du Min, un pic de 618 mètres se lève à la gauche, sur le chemin de la mer.

A 10 kilomètres en amont de la ville, un pont semblable à celui des Dix Mille Années traverse le fleuve : c'est le pont des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« Montagnes Rouges » ou « Nuageuses », ainsi nommé des croupes qui se profilent au-dessus de la vallée.

Les barques du haut fleuve ne peuvent dépasser le bourg de Choui koou, situé en aval de la grande cité de Yungping, bâtie au point de convergence des principales vallées du bassin du Min.

Yungping ou Yanping, supposée riche de 200 000 âmes, se compose, selon l'usage, d'une place murée de 6 kilomètres de pourtour et de faubourgs dont l'ensemble contient plus d'habitants que la cité « mère ». Le site en est fort beau, devant les monts.

Le botaniste Fortune remonta plus haut le Min pour visiter les districts où se récoltent les meilleurs thés noirs du Fo'kien ; mais divers obstacles le forcèrent à rebrousser chemin pour contourner la chaîne par le Tchekiang et redescendre par un col des monts Bohea dans la vallée du Min. Ces montagnes au profil dentelé ont de 2 000 à 2 500 mètres au-dessus de la mer ; Armand David évalue à 3 000 mètres les sommets les plus élevés de la chaîne orientale du Fo'kien. Le grand marché des thés de cette région du haut Min est Tsongan (100 000 hab. ?), situé non loin du groupe isolé du Oui chañ, l'un des massifs les plus vénérés de la Chine méridionale.

A la frontière du Kiangsi, près de celle du Tchekiang, cette montagne de Oui, composée d'ardoises et de grès en conglomérat, coupée de quartz et de veines de granit, se dresse à 300 mètres au-dessus de la plaine. Les parois abruptes, les formes fantastiques de ses rochers, la rivière des « Neuf

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Méandres qui coule au fond des cluses, ont fait du Oui chañ une des régions les plus curieuses du Fo'kien ; ce groupe de montagnes est aussi l'un des districts les plus riches du pays, grâce à l'excellence de ses thés, que cultivent les moines bouddhistes des « 999 temples », c'est-à-dire des couvents très nombreux épars sur les collines.

Avant Foutcheou fou, une cité plus méridionale du Fo'kien eut le titre de capitale : Tsouantcheou, qui est encore la ^{p.397} résidence du gouverneur militaire de la province. La plupart des commentateurs de Marco Polo et des géographes arabes du Moyen âge sont d'accord pour voir dans cette ville, dont le nom vulgaire est Tsätoung, la cité de Zayton (Çayton, Zaïtoun), qui fut, tout simplement, d'après Ibn Batouta, « le plus grand port du monde ».

Les Arabes venaient y trafiquer en foule, en intermédiaires entre la Chine et l'Occident ; même des Arméniens et des Génois s'y étaient établis ; un évêque italien y résida de 1318 à 1322, et Marignoli vit « trois belles églises » dans cette cité « d'incroyable étendue ». Le port renfermait tant de navires, que les marchands de Tsouantcheou, à l'occasion d'une guerre avec le Japon, se vantaient de pouvoir jeter un pont de bateaux entre leur port et l'archipel du « Soleil Levant ». Zaïtoun ou la « Ville des Oliviers », ainsi que les Arabes en avaient modifié le nom chinois, fournissait aux marchands occidentaux du sucre, des velours et des soies : Ibn Batouta dit même formellement que les satins ou *zaitouniah* ont reçu leur nom de la ville qui les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

expédiait, et Yule n'est pas éloigné d'admettre cette étymologie, en contradiction avec celle qui tire ce mot du latin *seta*.

Mais il arriva que la rade de Tsouantcheou s'ensabla et s'envasa peu à peu ; la vie s'en retira lentement pour se reporter plus au sud dans la vaste baie d'Amoï, qui semble avoir été également connue sous le nom de Zaïtoun, comme dépendance commerciale de Tsouantcheou, dans le district de laquelle elle se trouve. Le petit havre de Nganhaï sert d'entrepôt pour les marchandises entre l'ancien port de Zaïtoun et celui qui le remplace de nos jours. Que Tsouantcheou représente ou non « le plus grand port sur terre », et que Tchang-tcheou près Amoï lui enlève ou non cette gloire, c'est une vaste, une populeuse cité dont le rempart n'a pas moins de 18 kilomètres de tour et le gouverneur militaire de la province du Fo'kien y a sa résidence.

[Fig. XV. Amoï et Tsouantcheou](#)

Amoï (Hiamen ou Hiamoun), le port méridional du Fo'kien, ouvert actuellement aux navires de l'Occident, est l'un des plus beaux du monde, s'il n'est pas, et de bien loin, le « premier », même dans la Chine méridionale, pour le mouvement des échanges, comme le fut Zaïtoun.

Il passe pour le meilleur de l'Empire comme sûreté, commodité, sous un climat très heureusement tempéré par les brises régnantes : mais il est fort gêné dans ses entournures, au nord par Changhaï, et plus près, à l'ouest-sud-ouest, par Hongkong et Canton.

^{p.398} Bâtie dans une île qui semble avoir fait jadis partie du continent avec les îlots qui l'entourent, Amoï offre devant ses quais un excellent mouillage aux plus forts bâtiments. Lorsque

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les Portugais se présentèrent sur les côtes de Chine, au commencement du XVI^e siècle, Amoi était déjà le grand port du Fo'kien, et c'est là qu'ils abordèrent. Jusqu'en 1730, des navires européens mouillèrent dans cette rade ; elle ne fut rouverte au commerce étranger que par le canon des Anglais, lors de la « guerre de l'opium », en 1842.

La colonie des « diables aux cheveux rouges », qui comprenait près de 300 personnes dès 1880, nombre qui s'est fort accru depuis, s'est établie dans la petite île de Koulang sou, à 600 mètres d'Amoi, et toute une ville chinoise, mieux tenue que celle du rivage opposé, a surgi autour des maisons européennes. Le naturaliste Swinhoe y fonda en 1857 une société savante, dont les recherches en histoire naturelle ont été fort utiles. Une des îles voisines de Koulang sou se termine par un promontoire percé d'une galerie naturelle encadrant de ses rochers noirs le tableau lumineux de la rade et des navires.

Le commerce d'Amoi consiste principalement en thé, en opium, en riz, grains « nourriciers », farine, sucre, cotonnades, pétrole.

A l'exportation le thé fait à lui seul plus des trois quarts du total ; à l'importation l'opium de l'Inde contribue pour un quart, autrefois pour plus d'un tiers, mais le pavot indigène, de plus en plus cultivé dans le Fo'kien, tend à remplacer celui de l'Inde, au grand détriment de la culture du blé ; le riz vient de la Cochinchine, le pétrole de Russie et des États-Unis.

On estime la valeur nette des importations (réexportations déduites) à 40 ou 50 millions de francs, suivant les années, celle des exportations nettes à 10 ou 12 millions.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Un millier de navires, un million de tonnes totalisent *grosso modo* le mouvement maritime d'Amoï à l'entrée ; à peu près même mouvement à la sortie. La ville a 400 000 âmes, et son île près de 200 000.

Ce qui caractérise surtout le port d'Amoï c'est l'activité de l'émigration, comme de la réimmigration. De cette ville partent, surtout dans la direction de Singapour, la plupart des coulis et colons que la Chine essaime dans le monde, et à cette ville reviennent la plupart de ceux dont l'étranger n'est pas absolument devenu la nouvelle patrie. Ainsi, en 1879, il y eut plus de 20 000 départs d'Amoï, dont près de 15 000 pour Singapour et plus de 3 000 pour Manille, et 20 000 rentrées environ ; aujourd'hui c'est plus de 60 000 Chinois qui quittent tous les ^{p.399} ans ce port, dont on estime que 65, 70, 75 pour 100 reviendront au pays natal. Auparavant il ne partait que des hommes faits, maintenant quelques milliers de femmes et d'enfants accompagnent les adultes.

Elle a beaucoup gagné, commercialement parlant, depuis que les Japonais possèdent Formose ; les transactions avec cette île se sont grandement accrues. On la regarde comme l'une des cités chinoises qui se distinguent le plus par l'esprit d'initiative ; elle s'est pourvue de bassins de carénage, où l'on répare non seulement les jonques et les petits bâtiments de mer, mais aussi les grands bateaux à vapeur de 2 000 tonneaux.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.400 Amoï est le point d'attache du télégraphe sous-marin français qui relie le Tonkin à la Chine.

L'île où « s'assied » Amoï se compose en partie d'un granit stérile, mais les campagnes de la terre ferme, autour des villes populeuses de Tchangtcheou et de Toungan, sont un immense jardin.

Toungan est une ville maritime, au nord d'Amoï ; Tchang tcheou, une ville terrestre, à 70 kilomètres, à l'occident de cette même Amoï, sur un petit fleuve à marée. Celle-ci n'a que 7 kilomètres intra muros, mais avec assez de faubougs pour qu'on se hasarde à lui attribuer 500 000 habitants (?). La cité proprement dite est propre, bien tenue ; on a la satisfaction de s'y mouvoir dans des rues dont certaines méritent presque le nom de boulevard : 20 mètres de largeur, un bon pavage en granit. Le « Grand et Pur Empire » ne prodigue pas ces commodités-là, devenues si banales en Europe et en Amérique.

@

CHAPITRE DEUXIÈME

BASSIN DU SI KIANG. LE KOUANGSI ET LE KOUANGTOUNG

I. [Monts du bassin du Si kiang.](#) — II. [Si kiang ou fleuve occidental.](#) — III. [Climat et produits du bassin du Si kiang.](#) — IV. [Peuples du bassin du Si kiang.](#)

I. Monts du bassin du Si kiang.

@

^{p.401} Cette partie de la Chine, dont une moitié se trouve déjà comprise dans la zone tropicale, est l'une de celles qui, par les conditions du climat, par les productions du sol et l'histoire des habitants, se distinguent le plus nettement du reste de l'Empire.

La « Cité orientale » du Si kiang a souvent appartenu à d'autres maîtres que ceux du nord, et vers le milieu du siècle, c'est là que naquit la formidable insurrection des Taïping. Proportionnellement à sa population, environ le douzième de toute celle de la Chine, la province de Kouangtoug exerce sur la politique générale de l'Empire une influence considérable, et sa capitale, que l'on croit être, en l'absence de recensements authentiques, la cité la plus peuplée de la Chine, est considérée à maints égards comme faisant équilibre à Peking. Tandis que dans le long cours de la période historique, la « Résidence » de Canton, déjà presque hindoue par son climat, entretenait les relations du monde chinois avec les îles et les péninsules que baigne l'océan des Indes, la capitale du nord surveillait les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

régions des plateaux mongols, où se préparaient jadis toutes les invasions.

Au nord de la vallée du Si kiang, les diverses rangées de ^{p.402} montagnes que les Chinois désignent par mille noms locaux, et dont l'ensemble est compris par Richthofen sous l'appellation de Nan chañ, se présentent, comme dans le bassin du Yangtze kiang, sous forme d'arêtes parallèles orientées dans le sens du sud-sud-ouest au nord-nord-est et séparées par de larges brèches. L'une d'elles, le Ping'yi chañ, s'élèverait jusque dans la zone des neiges persistantes. Ces rangées au nord du fleuve cantonais sont beaucoup plus élevées en moyenne que les chaînes qui se profilent à son sud.

Celles-ci commencent dans le Tonkin, au rivage du golfe homonyme, à cette pittoresque baie d'Along, semée de merveilleux rochers, et se dirigent également du sud-sud-ouest au nord-nord-est.

Après s'être d'abord redressés dans le haut massif du Loyang, dont on ne peut atteindre, dit Martini, la cime qu'en deux jours de marche (?), elles traversent le Si kiang. Les cluses qui se succèdent en cet endroit constituent la frontière naturelle des deux provinces de Kouangsi et de Kouangtoug ; plus bas, des chaînes parallèles resserrent encore le lit du « fleuve Occidental ». D'autres arêtes de montagnes, s'alignant pour la plupart dans le même sens que le Nan chañ et que tout le système sinique, occupent la région orientale du Kouangtoug et se prolongent dans le Fo'kien ; l'une d'elles commence aux portes mêmes de Canton et forme le groupe pittoresque de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Peïyun chañ (Pak wan chañ) ou la « Montagne des Nuages Blancs », dont les pentes sont couvertes d'innombrables tombeaux. Plus loin se dressent les monts Lofou, hauts de 1 200 à 1 500 mètres et couverts de forêts à l'ombre desquelles les moines bouddhistes ont bâti leurs monastères. Au delà, d'autres montagnes, qui n'ont pas encore été mesurées, vont rejoindre les rangées parallèles du Fo'kien. D'après les rapports des missionnaires, quelques-unes, notamment celles qui séparent le bassin du Han kiang de celui du Toung kiang, sont assez hautes pour se couvrir de neiges en hiver. On peut admettre, à grands traits, 2 000 mètres pour l'altitude moyenne de la rangée avoisinant la frontière du Yunnan et du Kouangsi, 1 500 pour celle qui se lève plus à l'est, venue du Tonkin, à peu près aux lieux où le Fleuve Rouge entre en Indo-Chine, 1 000 pour la suivante, au nord-nord-est de Hanoï, après quoi les cimes du Kouangsi oriental se tiennent à des altitudes très modestes, généralement au-dessous de 400 mètres. En somme le pays se présente sous forme de régions tabulaires, d'altitude très inégale, séparées par des zones de cassures parallèles, dans la grande direction des montagnes chinoises : sud-sud-ouest à nord-nord-est.

p.403 Neigeuses ou non, ces chaînes ont été abominablement dévastées. « Les forêts, dit A. Leclère, souvent même les arbres isolés, ont complètement disparu dans toutes les régions envahies par la civilisation chinoise, qui les détruit, autant par principe que par négligence, et empêche le reboisement par l'incendie annuel des herbes sèches.... Le Kouangsi est totalement dénudé et l'on en est venu à créer auprès des moindres

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

villages des steppes incultes destinées à produire les herbes sèches qui restent le seul combustible de ces régions désolées. Partout où le déboisement permet à la vue d'embrasser une grande étendue, dans le bassin du Si kiang (et en Yunnan et Koeïtcheou), on rencontre (en dehors des plateaux), jusqu'aux altitudes de 2 800 mètres, la structure extraordinairement accidentée dont les célèbres rochers de la baie d'Along et le parcours du chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son suffisent à donner l'idée la plus exacte ; on ne peut trouver en Europe d'équivalent approximatif que dans les Alpes dolomitiques du Tirol et de la Vénétie ou dans notre région des Causses. »

Alignés ou isolés, on peut, de certains belvédères, compter jusqu'à deux cents de ces pitons coniques, dégagés de la masse par la désagrégation du calcaire.

II. Si kiang ou fleuve occidental.

@

Le Han kiang, fleuve du Kouangtoug oriental, se pourvoit dans le Fo'kien et le Kiangsi. Il descend du nord en ligne droite en utilisant les brèches des rangées montagneuses ; son principal affluent, le Meï kiang ou « fleuve des Pruniers », suit du sud-ouest au nord-est une des longues dépressions intermédiaires qui séparent les arêtes, offrant ainsi un chemin transversal du Fo'kien au bassin du Si kiang. Ce Han kiang, qui meurt dans la baie de Swateou, ne manque pas d'abondance ; c'est tout de même un fleuve minuscule quand on le compare à son voisin le Si kiang.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La rivière à laquelle on a donné le nom de Si kiang Seï kong, suivant la prononciation des Cantonais, — ou « fleuve Occidental », est un puissant cours d'eau, grâce à la mousson d'été, qui apporte des pluies très abondantes sur le versant méridional du Nan chañ : cette chute est évaluée annuellement à plus de 2 mètres dans la province de Kouangtoug, sur le bas de sa vallée.

p.404 Le fleuve Occidental s'appelle aussi quelquefois du nom de Pué kiang ou « fleuve de Pué », d'après l'ensemble du pays qu'il traverse, le Pué, fait des deux Kouang, du Kouangtoug et du Kouangsi.

Il n'a point part à ces deux provinces, seulement il se forme de rivières du Yunnan, du Koeïtcheou, et quelques torrents lui viennent du Tonkin.

Il reçoit ses premières eaux du Yunnan et du Koeïtcheou, dans le pays des Chan, qualifiés à tort de Miaotze. Sa branche maîtresse, le Houng chouï, coule sous divers noms avant de recevoir des Cantonais celui sous lequel il est désigné dans son cours inférieur : le manque d'une nomenclature précise a permis à chaque voyageur de considérer comme la maîtresse branche celle qu'il a visitée. Ainsi Huc et Gabet, qui s'embarquèrent au nord de la province de Canton sur la rivière naissant au pied du Meiling, croient avoir navigué sur le vrai fleuve ; de même Moss, en remontant la rivière Yu kiang, affluent de droite du « fleuve Occidental », parle de son voyage comme ayant été fait sur le Si kiang.

Celui-ci commence au versant méridional des monts qui commandent au nord le lac de Yunnan, la ville capitale du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Yunnan, monts d'environ 2 200 mètres de suprême surrection ; il s'unit à une autre branche supérieure, qui part des montagnes de Tountchouen, hautes de 2 500 mètres, plus ou moins, et point éloignées de la rive droite du fleuve Bleu. A partir de ce confluent il sépare pendant 200 kilomètres, sous le nom de Houg choui, qui succède à plusieurs autres, le Koeïtcheou (au nord) du Kouangsi (au sud), puis entre par ses deux rives dans le plus élevé des deux Kouang.

Le Houg choui est la maîtresse branche du Si Kiang comme longueur, mais pas comme abondance : la rivière la plus riche en flots de toute la conque rejoint le Houg choui par la gauche en amont de Siountcheou ; elle a son origine dans le sud-est du Koeïtcheou, au pays de Koutcheou, et baigne Lieoutcheou. Ce vrai père du Si Kiang se nomme le Lieou. Il porte des embarcations ayant jusqu'à 18 tonnes de capacité, tandis que le Hougchoui n'admet que de petites jonques. Aussi le Lieou est-il devenu la voie commerciale la plus fréquentée entre la vallée du Si Kiang et les provinces d'outre-monts, le Koeïtcheou et le Setchouen.

Le volume considérable du Lieou et de son chevelu de rivières s'explique par le fait que la région du Koeïtcheou où elle prend sa source forme une sorte d'entonnoir dans lequel viennent s'abattre les pluies. Telle est aussi la raison de la ^{p.405} présence de grandes forêts dans le Koeïtcheou sud-oriental, forêts qui semblent d'autant plus belles par contraste avec le Kouangsi.

Dans le bassin de Siountcheou débouche à droite la troisième branche, le Yu Kiang, la grande et longue rivière de Nanning,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ample souvent de 400 à 500 mètres ; après quoi des rapides redoutés, séparés par des calmes, le mènent par des gorges où les eaux de crue montent de 15 à 20 mètres, à la rencontre d'un fort tributaire de gauche, le Koeï kiang ou « rivière de la Casse », qui a rencontré en route Koueïlin fou, la capitale du Kouangsi. Le lieu de cette réunion est la ville d'Outcheou fou.

Devenu désormais imposant, le Si kiang s'achemine en défilés vers la province de Kouangtoug, puis dans ce second (ou premier) des deux Kouang. En quelques endroits, des bancs de sable interrompent son cours, et, durant la saison des basses eaux, ne laissent aux jonques et sampans qu'un chenal de deux mètres de profondeur ; mais en été, lors des pluies de la mousson, le niveau monte considérablement, et la marée vient soulever deux fois par jour le fleuve, tellement que le flux se fait sentir jusqu'à 300 kilomètres, dans le Kouangsi. Dans les biefs profonds du chenal, il arrive que la sonde ne touche le fond qu'à 50 mètres.

Au sortir d'une dernière cluse, où le fleuve n'a que 200 mètres de large entre des escarpements qui, de saillie en saillie, se redressent à peu près de 900 mètres, le Si kiang s'unit au Pe kiang ou « fleuve du Nord ». C'est là que commence la région du delta. De ses sources à la bifurcation des branches inférieures, le développement du Si kiang est d'au moins 1 500 kilomètres, mais le réseau navigable sur le fleuve et ses tributaires est tout autrement considérable, grâce à l'ingénieuse industrie des bateliers, qui profitent de la moindre coulée pour y faire passer leurs petites embarcations, en les traînant à force de bras

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

au-dessus des seuils : ainsi faisaient les Peaux-Rouges en Amérique.

Le Si kiang est l'unique voie commerciale entre Canton et les trois provinces de Kouangsi, de Koeïtcheou, de Yunnan, et c'est même par cette rivière que se font en partie les échanges de cette grande ville avec les régions de l'Indo-Chine qu'arrosent le fleuve Rouge et le Mekong.

Le Pe kiang est encore plus important que le Si kiang comme voie de trafic. Il fait partie de la grande route de navigation qui réunit le port de Canton au bassin du Yangtze, sans autre interruption que le Meï ling ou « col des Pruniers ». C'est la voie suivie par la plupart des voyageurs européens qui ont parcouru les régions méridionales de la Chine : dès 1693, le missionnaire Bouvet vogua sur le Pe kiang, et, en 1722, Gaubil en dressa la carte, d'après ses observations astronomiques. De toutes les routes historiques de l'Empire, celle du Pe kiang est la plus importante, puisque sans elle toute la région du midi resterait séparée du Royaume Central. Depuis que des bateaux à vapeur longent le littoral, emportant voyageurs et marchandises, la navigation du Pe kiang a beaucoup diminué, mais le commerce entre les deux versants des monts a toujours une valeur considérable.

En aval de la jonction du « fleuve de l'Ouest » et du « fleuve du Nord », le courant se divise : on dirait que les deux cours d'eau s'entre-croisent à angle droit. Tandis que le flot principal s'écoule au sud pour se déverser dans la mer à l'ouest de l'île, un autre bras se dirige à l'est et va rejoindre le lacis des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

innombrables rivières qui serpentent dans les terres alluviales de Canton. A l'est, une autre grande rivière vient également se ramifier au labyrinthe fluvial du bas Si kiang : c'est le Toung kiang ou le « fleuve Oriental », dont les sources naissent au nord-est, sur les frontières du Kiangsi et du Fo'kien. C'est aussi une voie de navigation fréquentée, très importante pour le transport des sucres, du riz et autres denrées agricoles.

Quant aux rivières du delta, navigables dans tout leur vaste réseau, grâce au flot de marée, elles forment une des régions du monde les mieux pourvues de canaux naturels. Sur plus de 8 000 kilomètres carrés, le sol est coupé dans tous les sens par des voies navigables qui servent au transport des hommes et des marchandises et rendent la construction de routes presque inutile : c'est un pays de canots et de canotiers.

On comprend donc très bien que la population de la contrée soit devenue amphibie, pour ainsi dire, vivant aussi bien sur l'eau que sur la terre ferme. Non seulement le petit commerce se fait par les rivières, d'escale en escale, mais aussi de grandes foires ont lieu à diverses époques dans le delta et l'on a vu des cités temporaires de bateaux se former en des parages ordinairement solitaires. Diverses industries autres que la pêche sont pratiquées par des familles errant sur l'eau ; des agriculteurs même résident en des barques mouillées à côté de leur champ.

Il est donc tout naturel que cette région soit devenue un centre par excellence du commerce de l'Empire, et qu'aux époques troublées, la piraterie ait établi ses repaires dans

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'inextricable dédale des canaux du bas Si kiang. Là, des barques armées pouvaient attendre le passage des jonques, en se ^{p.407} cachant derrière chaque pointe de sable ou chaque fourré de roseaux.

Ce n'est pas sans peine que les vaisseaux de guerre européens ont débarrassé cette région des pirates qui l'infestaient ; et dès qu'il y a le moindre trouble à l'intérieur, dès que pour une cause ou une autre, la surveillance, l'action de l'Europe se ralentit et que le gouvernement cesse un peu d'appesantir sa main sur contrevenants et délinquants, les « boucaniers et frères de la côte » reparaissent.

La cité de Canton s'est élevée presque à égale distance des deux têtes de delta que forment à l'ouest le Si kiang et le Pe kiang, à l'est les ramifications du Toung kiang : de cet endroit les jonques peuvent se rendre par le plus court chemin dans les deux estuaires. Celui de l'est, le plus large et le plus profond, a reçu plus spécialement le nom de « rivière de Canton », de Tchou kiang ou de « fleuve des Perles », appellation que l'on croit dérivée de celle d'un fort, Haï tcheou ou la « Perle de la Mer » : c'est la Dutch Folly, « la Folie Hollandaise » des anciennes cartes.

Les grands navires, les « transatlantiques » ne peuvent remonter la rivière de Canton jusque devant la cité. Les jonques et les bateaux à vapeur ordinaires doivent s'arrêter à 15 kilomètres en aval, au mouillage de Hoang pou (Whampoa) ; les forts bâtiments de guerre, même soutenus par le flot de marée, qui dépasse 2 mètres dans ces parages, restent encore bien en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

aval, car l'entrée du fleuve est obstruée par une barre, où l'eau a seulement 4 mètres de profondeur lors du reflux. La limite du Tchou kiang et de l'estuaire est bien marquée par des escarpements rocheux qui de part et d'autre resserrent l'embouchure, et dont les promontoires armés de forts ont été comparés par les Chinois à une gueule de tigre : d'où le nom de Houmen, que les marins d'Europe ont traduit par l'appellation de Bocca Tigris.

Des changements continuels ont lieu dans la profondeur et la forme des bancs, ainsi que dans le tracé des rivages. Dans l'ensemble, la terre ferme empiète sur la mer ; là où de nouvelles plages se déposent au devant de l'ancien littoral, les riverains s'empressent de les endiguer et de semer des joncs dans la vase. Ces plantes, qui poussent avec vigueur, fournissent la fibre dont on a besoin pour la fabrication des nattes, consolident le sol, l'exhaussent et le conquièrent au domaine de l'eau douce, qui le dessale peu à peu ; en quelques années, il est devenu propre à la culture, et le mandarin se présente pour mesurer les champs et les inscrire au cadastre.

^{p.408} Des chaînes de collines, toutes orientées du sud-ouest au nord-est, comme les montagnes du système sinique, s'élèvent au milieu des terres alluviales et servent de point d'appui aux vases que dépose le courant fluvial ou que ramène le flot de marée. La ligne de démarcation entre la haute mer et les estuaires est formée par plusieurs rangées parallèles de ces îles rocheuses, semblables aux débris d'immenses jetées à demi englouties. La rangée du nord se compose de grandes îles, dont quelques-unes sont dominées par de hauts sommets : c'est ainsi

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

qu'à l'entrée de l'estuaire de Canton, semblent faire sentinelle les deux pics de l'île Woungkoum, mieux connue sous son nom portugais de Montanha, et de l'île Lantao ou Langtao. Les îles des Ladrones ou des « Larrons » font, de même que Hongkong, partie d'une chaîne intermédiaire, et la dernière jetée d'îlots, du côté du large, est formée par le long archipel des Kaïpong et des Lema.

Le Si kiang n'est pas un voisin commode en sa vallée basse et dans les plaines de son delta ; ses crues régulières durent environ quatre mois, de juin à septembre, octobre : crues provoquées par les pluies de la mousson du sud-ouest, qui épanchent d'immenses quantités d'eau sur les campagnes plates.

A raison ou à tort, les riverains ont protégé leurs terres contre ses incursions ; ils les ont ainsi garanties, sauf en cas de rupture des digues, mais ils en ont par cela même empêché le colmatement et l'incessante refertilisation. En tout cas, dit Imbault Huart, « ils ont accompli là... par le concours de plusieurs générations un immense travail, œuvre de patience, de persévérance et de temps, dont l'origine se perd dans les brouillards des siècles écoulés ».

Quand le fleuve s'est rempli, à pleins bords, voire outre bords, à la mousson du Sud-Ouest, les bateaux à vapeur n'exigeant pas une grande profondeur peuvent remonter le fleuve jusqu'à Outcheou fou ; s'ils dépassaient 4 mètres de tirant, ils resteraient en panne sur quelque banc de sable ; plus haut les rapides arrêtent tout ce qui n'est pas à fond plat ; en eaux

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

basses les embarcations calant 2 mètres s'exposent à s'arrêter net sur quelque obstacle momentanément supprimé par la crue.

La marée remonte jusqu'à ce même Outcheou fou, port ouvert au trafic étranger depuis le traité anglo-chinois de 1897, et deux compagnies anglaises font le service du fleuve au moyen de vapeurs de 400 à 800 tonnes, de Hong Kong et de Macao jusqu'au terme commun de la marée et de la navigation.

p.409 On manque encore de données précises sur les débits de ce grand fleuve ; tout ce qu'on sait d'avance, c'est que les jaugeages indiqueront un écart extraordinaire entre le volume de l'étiage, quand les vents arrivent du nord-est, et le volume de crue, quand ils arrivent du sud-ouest ; le Si kiang a tous les droits au qualificatif d'« irrégulier », encore qu'il y ait dans sa conque de nombreuses « Touvres » et « Vaucluses » où reviennent au jour des eaux perdues dans les fissures du calcaire ou de la craie, « Sorgues » compensatrices, réserves pour la saison sèche. Comme longueur on peut hasarder 1 800 kilomètres, soit la Seine au bout de la Loire ; et comme conque, 40 millions d'hectares.

III. Climat et produits du bassin du Si kiang.

@

Les deux zones de température s'entremêlent dans le bassin du Si kiang. Pour le climat, Canton ne se trouve que pendant une moitié de l'année dans la région tropicale ; suivant l'alternance des moussons, elle voyage pour ainsi dire du sud au nord.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La température annuelle y est beaucoup moins égale qu'à Calcutta, à Honolulu, à la Havane et en maintes autres villes situées sous les mêmes latitudes ; le tableau suivant le montre :

	Moy . de l'année	Août	Février	Écart
Canton	21°,6	27°,8	14°	13°,4
Macao	22°,5	28°,2	13°,5	14°,7
Calcutta	26°,7	28°,4	23°	5°,4
Honolulu	24°	25°,9	21°,7	4°,2
La Havane	25°	27°,4	22°,9	6°,5

De mai en septembre, quand souffle la mousson du sud-ouest, apportant les pluies, les chaleurs sont aussi fortes dans la Chine méridionale que dans les villes hindoues également distantes de l'équateur ; mais dès le mois d'octobre, quand règnent les vents polaires du nord-est, qui cheminent parallèlement à la côte et aux montagnes dans les sillons intermédiaires, la température descend rapidement. Quoique ayant p.410 traversé sur une grande partie de leur parcours des espaces océaniques, ces vents peuvent, en se réchauffant sous des latitudes plus méridionales, se charger d'une plus grande quantité de vapeurs sans pour cela la laisser retomber en pluie ; ils paraissent très secs, comme les vents qui soufflent sur la Mongolie.

Pendant le mois de janvier, il pleut rarement ; les nuits sont toujours claires et parfois de légères gelées flétrissent les feuilles des arbres : on a même vu sur les eaux de Canton se former des pellicules de glace, qui disparaissent aux premiers rayons du soleil. Pourtant l'alternance des vents humides de l'été et des vents secs de l'hiver n'est pas toujours d'une régularité parfaite,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

et les courants atmosphériques sont diversement infléchis par le relief et la forme du littoral ; c'est ainsi que la mousson du sud-ouest devient un vent du sud-est à Canton. Autour de la haute montagne de Lantao (930 mètres), des orages s'amassent presque journellement pendant des mois entiers. Dès que le soleil a disparu derrière l'horizon, les nuées s'enroulent au sommet du pic, des tourbillons s'élèvent dans les airs et les éclairs jaillissent du ciel noir.

Ce qu'il y a de tropical malgré tout dans le climat de la conque du Si kiang, sa chaleur parfois si lourde, son humidité, ses brusqueries de température, en font une des régions les moins salubres du « Milieu » ; la dysenterie, le paludisme, et autres affections débilitantes y sévissent, et d'autant plus qu'on s'éloigne de la mer, de ses brises salines, pour s'enfoncer dans les vallées renfermées, privées des vents assainissants et réparateurs, par conséquent plus dans le Kouangsi que dans le Kouantoung.

Suivant les termes d'A. Leclère, à propos du Kouangsi, cette province est au moins aussi malsaine que les régions les plus mal notées du haut Tonkin : la statistique des missionnaires prouve péremptoirement qu'il est pratiquement impossible à l'Européen d'y faire un séjour prolongé. Les Chinois et les indigènes des régions élevées sont dans le même cas ; ils périssent tous dès qu'ils descendent dans les régions basses, et redoutent d'y passer une seule nuit. Maints explorateurs ont fait pendant leur voyage une expérience complète de l'insalubrité du Kouangsi.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le contraste qui se produit de l'une à l'autre saison dans le mouvement des vents et dans l'ensemble du climat se montre aussi dans la flore.

Au temps d'hiver, quand les champs sont nus, que les p.411 montagnes n'ont plus que leur parure de feuillage, la nature y a le même aspect que dans les contrées situées en dehors de la zone tropicale. Mais tout change subitement avec le renversement des moussons et l'arrivée des pluies. Alors la flore du midi se révèle dans tout son éclat : on se croirait en Hindoustan.

A côté du pin de la Chine se dresse le palmier ; des camélias croissent sur les monts près des châtaigniers et des chênes. Les orangers et les citronniers d'espèces diverses, les goyaviers, les bananiers, les manguiers, les litchi (*nephelium litchi*) se mêlent aux arbres fruitiers de la zone tempérée. Un grand nombre d'arbres, d'arbrisseaux, de plantes basses que l'on tient en Europe dans les serres chaudes, prospèrent sous le ciel de Canton, embellissant la terre de leurs fleurs, emplissant l'air de leurs parfums. L'île de Hongkong, quoique bien peu étendue en comparaison du bassin que parcourt le Si kiang, est cependant assez vaste pour que les naturalistes anglais aient pu y voir comme un résumé de cette flore du midi.

Mais les espaces laissés incultes y sont trop resserrés pour que les animaux de grande taille soient nombreux ; on n'y rencontre que des chevreuils et des renards. Les petites espèces, oiseaux, insectes, papillons, appartiennent pour une bonne part à la faune de l'Hindoustan : on pourrait se croire au bord de l'océan des Indes. Dans les pays de l'intérieur, la faune est

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

représentée par quelques-unes des grandes espèces de l'Asie hindoue : on rencontre le rhinocéros dans les forêts du Kouangsi ; parfois les tigres ont traversé à la nage les détroits qui séparent le continent et les îles voisines.

IV. Peuples du bassin du Si kiang.

@

Il est probable que des éléments méridionaux, représentés surtout par les Malais, sont entrés dans la population du midi de la Chine ; cependant, on n'en voit point les traces dans les mœurs ni dans la langue des habitants du Kouangtoug.

Leur dialecte, purement chinois, est même plus rapproché des anciennes formes que le dialecte mandarin actuel, et tous les noms de lieux appartiennent à la même souche que ceux du nord et du centre : le nombre des mots originaux qui ne correspondent pas à un signe particulier de la langue littéraire est beaucoup plus rare que ne l'admettaient les premiers sinologues.

^{p.412} Mais, dans l'intérieur du pays, il existe encore des populations aborigènes qui ne se sont pas fondues en une seule race avec les Chinois, et que ceux-ci considèrent comme des barbares.

Ainsi des Miaotze vivent au nord-ouest de la province de Kouangtoug vers les sources du Lientchou, affluent occidental du Pe kiang ; d'autres habitent le Kouangsi, où ils sont con-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

stitués en communes autonomes sur des terres que leur concéda l'empereur Youngtching, en 1730. Au XVII^e siècle, d'autres tribus miaotze auraient aussi peuplé les monts où naissent les hauts affluents du Han kiang, mais des colons chinois occupent maintenant toute cette contrée des frontières du Kouangtoug et du Fo'kien.

Dans la haute vallée du Hougchoui, les cartes indiquent aussi des Miao-tze, dans lesquels il faudrait voir, d'après Deblenne, de véritables Chañ (*Shan* des Anglais) comme ceux du Laos et du haut Tonkin. Les Chinois les désignent par les termes de Tchoung ou I-kia.

Les Yao (Yiu), groupe de tribus que l'on dit d'origine barmane, parcourent un pays de montagnes au sud-ouest du Kouangtoug, non loin de la frontière d'Annam. Le nombre des Yao de divers dialectes s'élèverait à moins de 30 000 individus : aussi ne peuvent-ils songer à se défendre contre les Chinois par la violence ; c'est par la ruse qu'ils ont jusqu'à maintenant réussi à sauvegarder leur indépendance. Ils offrent l'exemple, assez rare dans l'Extrême Orient, d'une population ayant gardé, comme les Tcherkesses, les Chkipetar, les Corses, la coutume de la vendetta, poursuivie de famille en famille pendant des générations entières. Mais, comme en Corse et en Albanie, les femmes restent en dehors de la lutte héréditaire ; tandis que les hommes se cherchent et se combattent, elles peuvent sans crainte vaquer aux travaux de la campagne.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Quoique appartenant, sinon à une même race originaire, du moins à une nation solidement unie par la langue et par un développement historique commun, les gens de Canton et les habitants des régions environnantes se divisent en trois groupes absolument différents : les Hoklo, les Pounti et les Hakka.

Les Hoklo (Hiolo, Hiaolo) habitent surtout la région du littoral et les estuaires des fleuves. La signification de leur nom, tel qu'il est représenté dans l'écriture chinoise, est celle d'« Anciens par l'Étude », ce qui semblerait impliquer une ^{p.413} civilisation antérieure à celle des autres habitants ; mais c'est précisément parmi les Hoklo que se rencontrent le moins d'individus voués aux professions littéraires. Toutefois ils sont également connus sous le nom de Fo'lo ou « Anciens par la Prospérité » ; or ces noms de *Hok* et *Fo'*, « Étude » et « Prospérité », sont ceux qui entrent dans l'appellation de la province de Hokkien ou Fo'kien. On peut donc supposer que le vrai sens de Hoklo est celui de « Gens du Fo'kien ». Le dialecte hoklo diffère peu de celui d'Amoï. D'après la tradition chinoise, c'est au XIV^e siècle qu'aurait eu lieu l'immigration des Hoklo dans le Kouangtong.

La population de bateliers qui occupe, par dizaines de milliers, les canaux de Canton, comme les estuaires du delta du Si kiang, se rattache plus intimement aux Hoklo qu'aux autres éléments du midi et on leur attribue également une origine fo'kiennoise. La différence du genre de vie en a fait une caste spéciale, non moins méprisée que celle de la rivière de Foutcheou, et désignée également par des termes grossiers. A Canton, comme à Foutcheou, les gens appartenant à cette caste ne seraient pas accueillis sur la terre ferme ; de père en fils, ils vivent sur des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

barques, errant le long des rives, groupés en villages flottants. Dans la rivière de Canton, les lieux d'ancrage deviennent des propriétés héréditaires, et quand une barque tombe en morceaux, on en construit une nouvelle au même endroit.

Les Pounti ou « Racines de la Terre » sont les habitants les plus nombreux des provinces du sud et se glorifient du titre d'autochtones.

Issus probablement d'un vieux mélange d'immigrants du nord avec les populations aborigènes, ils se considèrent comme les maîtres naturels de la contrée, et même, dans le Yunnan, ils se refusent à prendre le nom de Chinois : ils veulent être tenus pour une race à part. Représentant l'aristocratie du midi, les Pounti traitent avec mépris la foule plébéienne des Hakka et des Hoklo, et même les habitants du nord, qu'ils surpassent en élégance et en raffinement de mœurs. Leur dialecte, qui est le beau langage cantonais, a été surnommé *pe hoa*, c'est-à-dire la « langue blanche », dans le sens d'idiome par excellence ; un assez grand nombre d'ouvrages littéraires ont été écrits dans cet idiome.

Les Pounti ont la majorité numérique à Canton et dans les alentours, mais ils sont menacés par les Hakka prolétaires, descendants de colons qui s'établirent d'abord dans la partie ^{p.414} nord-orientale de la province de Kouangtoug. Suivant leur dire unanime, ces Hakka, dont le nom signifie « immigrants », eurent pour première patrie un village ou un district du Fo'kien

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

occidental, dont ils partirent il y a, plus ou moins, un millier d'années.

Le dialecte dont ils usent, très différent de celui des Pounti comme de celui du Fo'kien, la province dont pourtant ils sont originaires, se rapproche beaucoup plus de la langue mandarine, du *houan hoa*, que des patois du sud : il a tout l'air d'être un dialecte de la « langue vraie », c'est-à-dire du parler de Nanking, mais il s'est approprié un nombre assez considérable d'expressions et de tournures pounti.

Hakka ou Ke kia, les « immigrants » ou les « familles en visites », sont les représentants les plus purs des Chinois proprement dits dans le nord-est du Kouangtounng d'abord, dans le bassin de la rivière « des Prunes », affluent du fleuve Han, puis dans le Kouangsi, car ils se répandent beaucoup et partout autour d'eux. Presque tous agriculteurs, ils ne reculent devant aucune fatigue, d'autant qu'ils ont été dès longtemps habitués aux plus durs travaux, leur seconde patrie de la rivière des Prunes étant une région dure, montagneuse et peu féconde. Leurs femmes n'ont pas l'horrible coutume de faire de leurs pieds des moignons, mais parmi elles les exemples d'infanticide sont encore assez nombreux.

C'est dans l'ensemble des Hakka et, comme on l'a dit ailleurs, parmi les gens du Fo'kien que se rencontrent surtout les travailleurs auxquels les Européens donnent le nom hindou de coulis.

Les émigrants chinois, qui se portent en foule vers Formose, Java, Saïgon, Bangkok, la péninsule malaise, les îles Sandwich, le Pérou, la Californie, sont des Hakka ; c'est leur dialecte qui se

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

parle dans les villages chinois essaimés de par le monde. Continuant ce mouvement de conquête pacifique par le travail qui les a menés, il y a des siècles, de la vallée du Yangtze, puis du Fo'kien, dans celle du « fleuve Occidental », ils débordent maintenant sur la Terre. Si méprisés qu'ils soient par les orgueilleux Pounti, c'est à leur initiative qu'est due principalement l'œuvre de la nation chinoise dans l'ensemble du labeur humain hors de Chine.

Au total, chinois ou chinoisé, le Kouangtoug se rattache étroitement au reste de l'Empire et de la race ; mais dans le Kouangsi la civilisation, la langue des « fils de Han » domine beaucoup moins : Dans cette province, évidemment la moins chinoise des dix-huit, on estime aux sept dixièmes de la ^{p.415} population le nombre des « barbares », des pré-chinois, qui ne se sont pas encore assimilés : Toujen ou « hommes du sol » (les I-kia du Koeïtcheou méridional), apparentés aux Laotiens, aux Chans, aux Thos de l'Indo-Chine ; Yao-jen, au nord du Si kiang, jusque vers Koëiling ; Miaotze, etc. ; tous se mélangeant, à vrai dire, et malgré tout, de plus en plus, aux représentants de la « race supérieure ».

@

CHAPITRE TROISIÈME

VILLES ET LIEUX REMARQUABLES

I. [Dans le Kouangtoug](#). — II. [Canton](#). — III. [Hongkong](#). — IV. [Macao](#). — V. [Kouantcheou ouan](#). — VI. [Dans le Kouangsi](#).

I. Dans le Kouangtoug.

@

^{p.416} Le Kouangtoug, province maritime, est l'une des trois que la Chine s'est officiellement engagée à considérer comme relevant de l'influence française plus que de toute autre, en tant que pays confrontant à l'Indo-Chine française, Tonkin et Laos, sur une ligne de frontières de 2 437 kilomètres.

Elle occupe l'extrême midi de la Chine : continentalement, par sa presqu'île de Leitchou ; insulairement, par sa précieuse dépendance d'Haïnan.

Au sud, la mer Chinoise, le Nan haï des gens du « Milieu » ; au nord-est, le Fo'kien ; au nord, le Kouangsi et le Hounan ; à l'ouest (et au nord d'une bande littorale), le Kouangsi ; au sud-ouest, l'Indo-Chine française dans la personne du Tonkin, voilà ses bornes, entre lesquelles on lui accorde 259 000 kilomètres carrés, dont 228 000 pour la partie continentale, le reste pour l'île d'Haïnan : soit les 483/1000 de la France, mais avec un peuple estimé, libéralement sans doute, à 29 700 000 habitants, soit plus des trois quarts de notre population, et 414 à 445 individus au kilomètre carré.

Kouangtoug signifie le « Vaste Orient » et, par opposition, le Kouangsi est le « Vaste Occident ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A l'orient de Canton, dans la partie de la province qui, par le dialecte et les mœurs des habitants, est une dépendance ^{p.417} ethnologique du Fo'kien, la principale cité de commerce est Chachañtoou ou Chatoou, que les étrangers appellent Swateou (Swatow), Chotoou, Chataou.

Swateou n'était vers 1840 qu'un village de pêcheurs, mais son heureuse position sur un estuaire où aboutit un fleuve navigable, le Han, à l'issue d'une plaine de fertiles alluvions, ne pouvait manquer d'attirer des trafiquants.

Bien avant que les traités eussent autorisé les Anglais à s'établir dans la contrée, des commerçants de cette nation s'emparaient d'une île située à l'embouchure du Han, nommée par eux *Double Island*, et en faisaient un entrepôt d'opium et de marchandises de toute espèce ; des pirates et des contrebandiers constituaient autour d'eux, surtout dans l'île de Namoa ou Nangao et sur les côtes voisines, une sorte de république, et comme une Nouvelle Angleterre où n'osaient se présenter les mandarins.

Mais les Européens de Double Island ne se bornaient pas aux opérations du commerce interlope ; ils « exerçaient » en tout genre, et allaient jusqu'à voler des hommes pour les vendre dans le Nouveau Monde en qualité d'engagés.

Aussi furent-ils mal accueillis à Swateou lorsque l'accès de ce port leur fut ouvert en 1858, et à grand'peine trouvèrent-ils un emplacement pour leurs maisons et leurs entrepôts. Grâce à la colère des gens du pays contre les négociants étrangers, il a été

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

facile aux marchands chinois de s'emparer ici du commerce extérieur. Presque tous les comptoirs de cette place maritime appartiennent à des Cantonais ou bien à des immigrants de Singapour : ceux-ci ont su même former une sorte de « hanse » qui, sous le nom de « guilde de Swateou », dicte ses conditions aux commerçants européens dans les autres ports du littoral.

A marée haute, le port, situé à 8 kilomètres de la mer, donne accès à des navires calant 6 mètres ; le village des pilotes est resté à l'entrée du fleuve, là où se trouvait le campement des contrebandiers européens, au « repaire » de Double Island.

Swateou est l'une des villes salubres du littoral, mais elle a beaucoup à souffrir des ouragans, et c'est pour mieux résister à la force du vent que toutes ses maisons, bâties en pisé, sont couvertes de toits plats.

Malgré ses grands avantages naturels, cette ville n'a guère qu'une quarantaine de mille âmes. Elle est trop voisine de Hongkong et de Canton, comme aussi d'Amoï, pour prospérer à son aise. Bien que place ouverte au commerce étranger, les^{p.418} transactions n'y augmentent pas, et le nombre des émigrants qui en partent, des dizaines de milliers par an, presque tous pour Singapour, est en voie de diminution. Elle exporte principalement du sucre, des arachides, les produits de son industrie en bois et en laque, les éventails ; elle importe surtout du riz, de l'opium, des cotons et cotonnades, des lainages, du pétrole, des tourteaux de haricots, achetés en Mandchourie et servant à la fumure des champs de cannes à sucre qui recouvrent tout le delta du Han, de Swateou à la capitale du district, Tchaotcheou

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

fou. Cette ville du Royaume Central produit aussi le meilleur camphre.

A 115 kilomètres vers le nord-ouest de Swateou (comptés à vol d'oiseau), Kiyingtcheou, sur la rivière des Prunes, est la métropole des Hakka.

II. Canton.

[Fig. XVI. Canton et le delta du Si Kiang @](#)

L'anglaise Hongkong, Macao la lusitanienne, gardent les abords des embouchures du Si kiang, le fleuve qui mène à la grande ville de la Chine méridionale, en même temps qu'à une des notables cités du monde, à Canton. Celle-ci n'est pourtant que depuis une époque récente la capitale du « Vaste Orient » comme du « Vaste Occident » : les deux Kouang n'ont en effet qu'un seul et même gouverneur, qui résidait auparavant à Chu hing.

Les annales chinoises parlent de Canton depuis vingt-trois siècles. A cette époque, elle portait le nom de Nanwou tcheng ou « Cité guerrière du sud », et certes elle mérita cette appellation par ses révoltes fréquentes.

En l'an 250 de l'ère vulgaire, elle réussit à chasser les Chinois du nord et resta complètement indépendante pendant une cinquantaine d'années. Au commencement du X^e siècle, elle devint la capitale d'un État distinct ne se rattachant à l'Empire que par le paiement d'un tribut annuel ; mais soixante ans

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

après elle fut reconquise par le fondateur de la dynastie des Soung.

En 1648, elle s'insurgea contre les Mandchoux, au nom de la dynastie des Ming, et résista au delà d'une année : plus de 700 000 Cantonais périrent pendant le siège, prétendent les chroniqueurs, et la cité, livrée au pillage, fut changée en un amas de ruines.

Canton ou Kouangtcheou, c'est-à-dire la « Grand'Ville », ^{p.419} Chentcheng dans le patois local, est une des cités les plus chinoises du Royaume Central, quoiqu'elle se trouve sur les confins méridionaux, regardant, pour ainsi dire, vers les îles malaises et les péninsules indiennes. Comparée aux autres grandes cités de l'Empire, elle leur est également supérieure par l'originalité de l'aspect et la fidélité au type caractéristique d'une capitale chinoise. Elle n'a pas, comme Peking, ces larges rues poussiéreuses, ces maisons en forme de tente qui rappellent le voisinage des steppes mongoles ; elle ne s'impose point à la vue, comme Changhaï ou Hañkoou, par ces nouveaux quartiers où tout est européen, maisons, jetées, bateaux et gens ; elle n'a pas dû se renouveler comme Hangtcheou fou et tant d'autres cités de la Chine renversées par les rebelles « aux longs cheveux ». Elle se montre encore telle qu'elle était, il y a plus de cinq cents ans, lorsque les Européens la virent pour la première fois.

Elle a ceci de fort intéressant qu'elle a grandi de ses propres forces, en vertu de causes naturelles, sans être une capitale d'Empire, une résidence de souverain, sans la vie factice que

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

produit l'appel des fonctionnaires, des courtisans, des employés et sinécristes, des domestiques et des fournisseurs. Ainsi se distingue-t-elle des autres métropoles, telles La Haye, Bruxelles, Madrid, Saint-Pétersbourg.

Vers l'embouchure du Si kiang il ne pouvait pas ne pas naître une grande cité, parce que là se trouve un des points vitaux de la planète. La profonde indentation du littoral, la richesse des alluvions fluviales, la jonction des routes naturelles, profitant de la convergence des vallées, la multitude des chemins d'eau qui découpent en archipel de plaines la région du delta, la richesse des produits appartenant aux deux zones qui s'entremêlent dans la région, tous ces avantages devaient attirer une population pressée.

Canton doit surtout sa grandeur à la route du sud au centre de la Chine, qui remonte le Pe kiang, c'est-à-dire le « Fleuve du Nord », sillonné de jonques et de bateaux, puis, quittant le versant du Si kiang, change d'horizon au fameux col dit Meiling, ou « passe des Pruniers » — route qu'on peut comparer en importance à celle du centre au nord de l'Empire, de Haïkoou à Singan par la vallée du Han kiang.

Canton est évidemment un site élu, sur le chemin de l'Inde et de l'Insulinde.

Cette ville, « unique au monde », se révèle d'abord à l'étranger par son quartier flottant, où sont ancrés des bateaux de toute espèce, disposés en îlots comme les maisons de la terre ferme et séparés par des rues d'eau, que sillonnent incessamment ^{p.420} les barques : large de plus d'un kilomètre en cet endroit, le fleuve disparaît sous cette flotte de bateaux, où la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

foule des marchands, des industriels, des restaurateurs, des gens de plaisir n'est pas moins animée que dans la ville de la terre ferme.

La cité proprement dite, bâtie sur la rive septentrionale du Tchou kiang, est entourée d'une muraille et, suivant la coutume chinoise, divisée par un autre rempart en deux villes distinctes. La population se presse dans cet espace de quelques kilomètres carrés : les rues sont étroites et tortueuses ; les planches laquées et dorées des enseignes, suspendues au devant de chaque magasin, rétrécissent encore la voie ; en maint passage, des nattes sont tendues de maison à maison, et dans une pénombre discrète, entre les riches magasins largement ouverts, glisse sans bruit la foule bariolée des piétons, qui s'ouvre çà et là pour laisser passer le palanquin d'un grand personnage.

En dehors de la ville, de vastes faubourgs se prolongent à droite et à gauche, le long du fleuve ; en face, sur la rive méridionale, la ville de Honan s'élève dans l'île du même nom, tandis qu'au sud-ouest, dans une autre île, s'étend Fâti ou Hoati, le « Champ des Fleurs », habité par des jardiniers, qui s'occupent surtout de la culture des arbres nains et de celle des chrysanthèmes. Des pagodes et des tours à l'épreuve du feu dans lesquelles sont renfermés les objets confiés aux prêteurs sur gages dominant les agglomérations des maisons basses.

Récemment encore on attribuait de 1 500 000 à 1 800 000 âmes à cette « Ville des Génies », à cette « Cité des béliers », deux noms ou surnoms qui proviennent de deux légendes ; et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

là-dessus pas moins de 300 000 pour le peuple « aquatique » vivant sur les bateaux.

Or, un recensement de 1895 n'a compté que 500 000 Cantonnais, dont 20 000 pour la population « flottante », dans la véritable acception du mot, celle qui a ses demeures sur les sampans, bateaux, batelets et jonques. Avec les faubourgs, on arrive à 600 000 habitants au plus : le tiers du plus grand des deux nombres admis à la légère.

Il faut dire que Canton est une des villes les plus insalubres du « Milieu », n'ayant pas moins de 8 000 aveugles, de 5 000 lépreux et des centaines de milliers de laids visages ou, si l'on veut, de figures absolument contraires à l'idéal que nous, les Occidentaux, nous nous faisons de la beauté : les faces repoussantes y sont légion.

^{p.421} Et, d'autre part, la grande cité n'a plus l'importance commerciale majeure d'il y a quelques dizaines d'années, alors que Hongkong n'était rien et que les ports, ouverts aujourd'hui à l'Europe, nous étaient encore fermés. Mais, s'il y a eu diminution d'habitants, il reste certain que Canton n'a pas perdu plus de la moitié, sinon les deux tiers de son peuple. En comptant à vue de nez, à la volée, on avait très mal compté et compté trop fort suivant l'usage.

Les résidents anglais, qui sont de beaucoup les plus nombreux et les plus riches parmi les Européens de la colonie, ont fait de leur quartier, bâti dans l'île de Chamin, une ville somptueuse, beaucoup plus saine que la cité chinoise et pourvue de promenades, d'allées ombrées, d'un champ de courses. L'emplacement de ce quartier est bien choisi, car c'est en face de la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« concession » que se bifurquent les deux chenaux les plus profonds de la rivière des Perles.

Pour la production industrielle, Canton est la première des villes chinoises. Ses ouvriers filent la soie, teignent, apprêtent les étoffes, fabriquent le papier, le verre, les laques, taillent l'ivoire et le bois, sculptent et vernissent des meubles admirables, fondent les métaux, cuisent les porcelaines, raffinent les sucres, travaillent les mille objets que l'on connaît sous le nom d'« articles de Canton » et qui s'expédient dans l'intérieur de la Chine. Les ouvrières indigènes ont porté à la perfection l'art de la broderie ; soit pour l'agencement des couleurs, soit pour l'élégance des dessins et le fini de la main-d'œuvre, elles n'ont point de rivales au monde. Une grande papeterie y a pour chef un ingénieur européen ; une Monnaie y frappe des pièces d'argent et il en sort des millions et des millions de sapèques.

Canton est le grand entrepôt des soies du midi, comme Hangtcheou est l'entrepôt des soies du centre de la Chine. Presque tout le commerce de la cité se trouve entre les mains des négociants indigènes et les Européens de Chamin sont devenus de simples commissionnaires. En 1815, avant la mission de lord Amherst, le commerce anglais était simplement toléré : il n'existait avec la Chine ni capitulations comme en Turquie, ni traités de commerce comme entre les diverses nations d'Europe. Mais lorsque le trafic put se faire en toute liberté, Canton, jouissant du monopole des échanges avec l'étranger, prit une importance extraordinaire ; puis le rapide, l'énorme

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

développement de Hongkong, de Changhaï, ravirent à Canton le premier rang parmi les places commerçantes du vieil Empire.

p.423 En 1844 le mouvement des affaires avec l'étranger se résuma par 248 millions ; en 1879 par 195 millions ; en 1886 par 303 millions, année qui n'a pas été dépassée ; par 166 millions seulement en 1894, donc bien moins qu'il y a cinquante et tant d'années : là-dessus, près de 85 millions pour l'importation, plus de 81 pour l'exportation. Mais il convient de mettre en lumière ceci : « que ces nombres se rapportent au commerce étranger seulement, sans tenir compte du mouvement de marchandises qui se fait par l'intermédiaire des jonques chinoises ; on a souvent constaté que la diminution des échanges par navires étrangers est compensée par l'accroissement du trafic des jonques ».

Avec les soies grèges et avec les soieries, ce sont les sucres, le thé, les nattes qui fournissent le plus à l'exportation ; les cotons et cotonnades, les lainages, le pétrole, l'opium de l'Inde, qui contribuent le plus à l'importation. Les envois de soies et soieries diminuent considérablement, par suite de la concurrence du Japon sur les marchés de l'Europe, et ceux de thé par suite de l'extension du précieux arbrisseau dans l'Inde et à Ceylan.

Le port reçoit annuellement de 2 000 à 2 500 navires jaugeant de 1 500 000 à 1 800 000 tonnes, et il en expédie à peu près autant ; l'Angleterre, la Chine, l'Allemagne prennent presque seules part à cette intercourse, l'Angleterre très en avant des deux autres. La France est peu représentée : des pavillons étrangers couvrent ses marchandises.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

C'est à Canton que s'est inconsciemment formé, par l'effet des relations constantes entre Anglais et Chinois, le bizarre jargon appelé « anglais d'affaires » ou *business english* (*pidgeon english*), dont un certain nombre d'expressions sont entrées dans le langage ordinaire des Anglais eux-mêmes. Une classe spéciale d'intermédiaires, de « compradores », qui ne sont ni Anglais ni Chinois, pullule autour des factoreries : ces hommes sont pour la plupart tenus en médiocre estime, et c'est à eux qu'est dû dans l'intérieur l'opprobre qui s'attache au nom de « Cantonais ».

Un dicton populaire exprime à la fois combien la vie est pénible dans les montagnes de l'ouest, et combien elle est corrompue dans la grande ville du midi : « Vieillard, ne va pas au Setchouen ; jeune homme, ne va pas à Canton ».

Hoang pou (Whampoa), l'avant-port de Canton sur la rivière des Perles, est aussi une grande ville, qui se prolonge sur un espace de 4 kilomètres, au bord des îles qui entourent la rade.

^{p.424} Quoique dans le voisinage immédiat de constructions européennes, elle a gardé toute son originalité, mais aussi toute sa malpropreté chinoise ; c'est une agglomération de maisonnettes en bambou qui ressemblent à des cages ; une pagode fameuse domine toute cette fourmilière humaine. Des chantiers de construction, des bassins de carénage, de vastes entrepôts font de Hoang pou une des escales les mieux aménagées pour les navires européens. De distance en distance on remarque sur le rivage des tours anciennes, bâties on ne sait à quelle époque, contre des ennemis dont le nom est tombé dans l'oubli.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

En remontant l'une des branches, l'un des canaux du delta du fleuve, on arrive, à quelque distance au-dessus du confluent du Pe kiang, à la ville de Chu hing ou Chaohing (Tchaoking, Chaoking). Elle occupe la rive gauche du Si kiang, en amont de la dernière cluse que traverse le fleuve. Elle fut longtemps la résidence du gouverneur des deux provinces de Kouangsi et de Kouangtoug ; mais l'administration dut se déplacer pour surveiller du plus près possible les étrangers qui visitent Canton.

Chu hing, à laquelle on octroie 200 000 habitants, était jadis la cité la plus propre, la plus élégante du midi de la Chine ; mais, ravagée par les Taïping, elle ne saurait plus se comparer à la puissante ville assise au bord de la rivière des Perles. Toutefois elle fait encore un grand commerce, en thé, en porcelaines, en dalles de marbre, taillées dans les montagnes voisines ; des grottes, que l'on a transformées en temples, s'ouvrent dans les collines qui dominant la cité. La population se presse sur les deux rives ; les villages se succèdent de part et d'autre en une ville continue, partout où la vallée s'ouvre assez largement pour laisser construire des maisons. Le mouvement du commerce et la foule des habitants se concentrent surtout vers le confluent du Si kiang et du Pe kiang, qui est en même temps la tête du delta : là se trouvent les villes de Sanchoui, de Saïnan, et, pour ainsi dire, dans la banlieue de Canton, à 15 kilomètres au sud-ouest de cette capitale, Fatchan (Fo'chañ ou Fou chañ).

D'après la nomenclature chinoise, Fatchan ne serait qu'un simple bourg ou village, parce qu'il n'est pas ceint de murailles ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

il n'a d'autres fortifications que deux centaines de tours élevées de distance en distance pour servir de refuge aux habitants pendant les guerres et les révolutions. Ce village, de 20 kilomètres de longueur, est classé parmi les « Quatre ^{p.425} Marchés » de l'Empire du Milieu ; il forme l'agglomération la plus populeuse du delta qui rejoint le bras de San chouï ou des « Trois Eaux » à la rivière des Perles, et on lui reconnaît bénévolement 500 000 âmes (?). Il paraîtrait que la coulée navigable de Fatchan n'a plus autant d'eau qu'autrefois : de là peut-être la décadence du village, que Bouvet et d'autres missionnaires disent avoir eu son million d'habitants au XVII^e siècle. Mais si cette ville a cessé d'être la rivale de Canton, du moins peut-elle en être considérée comme une sorte d'annexe pour les manufactures de soie, de quincaillerie, de nattes, de papier, de voiles, d'objets de toute espèce.

A l'est de Canton, Chihloun ou Chäkloun, à la tête du delta que forme le fleuve Oriental, est aussi une dépendance commerciale de Canton : c'est là que s'entreposent les sucres et les autres denrées de l'est destinées à la capitale. Il y a 400 000 habitants, dit-on, dans cette cité qui sera sous peu desservie par le chemin de fer de Peking à Canton.

Au nord de la « grand'ville » le Pe kiang arrose également une contrée fort populeuse, et plusieurs des villes riveraines, telles que Nanhoun, au pied du Meï ling, et Chaotcheou, sont des ports très fréquentés par les jonques. Le tributaire que reçoit le fleuve du Nord à Chaotcheou vient du Tche ling, passage d'altitude relativement peu considérable, sur le chemin de Canton à Siangt'an. Les montagnes que parcourt le haut Pe

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

kiang sont très riches en gisements de charbon. Un des coteaux qui dominant le fleuve à son entrée dans la plaine est percé de vastes cavernes, dont on a fait un temple de Bouddha.

A l'ouest et au sud-ouest du delta du Si kiang, le littoral, très frangé de baies, anses et calanques, avec îles grandes ou petites au devant, ne dresse aucune puissante cité maritime ; nulle non plus n'anime les vallées des fleuves côtiers, courts et menus ; et pas une de quelque importance dans la presqu'île de Leitchou, qui s'avance de 120 kilomètres dans l'océan des Indes, entre la mer de Chine au levant, le golfe du Tonkin au couchant, à la rencontre de Haïnan, dont la sépare une onde étroite, mais profonde.

Dans ce golfe du Tonkin, Pakhoï ou Peïhaï, c'est-à-dire la « mer Blanche », est un port ouvert au trafic international, à l'ouest de l'enracinement de la péninsule de Leitchou, sur l'estuaire du Lientcheou : 12 000, 20 000, 25 000 habitants, on n'est pas d'accord sur sa population. En 1820 ce n'était encore qu'un hameau de pêcheurs et pirates, pirates plus que pêcheurs ; vint la guerre des Taïping durant laquelle Pakhoï, ^{p.426} déclaré port franc pour les caboteurs, passa de hameau à village, de village à ville. Port à traité depuis 1876, les premiers Européens y apparurent en 1879. Présentement son commerce atteint une valeur de 15 à 17 millions par an, dont un tiers seulement pour l'exportation. Il se peut que ce port gagne grandement en ampleur de trafic lorsque une route ou un chemin de fer le reliera à la région moyenne du bassin d'une des trois branches constituantes du Si kiang, au Yu kiang, qui est

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

seulement à 120 kilomètres outre-mont à vol d'oiseau dans la direction du nord, tandis que de cette partie de la vallée les marchandises ont plus de 700 kilomètres à parcourir jusqu'à la mer par une voie navigable, très peu commode, et par cela même extrêmement lente.

Une pagode du voisinage est devenue célèbre dans toute la Chine, grâce à un platane qui croît sous la voûte, au centre du monument, et projette par les fenêtres de l'édifice des branches touffues, où nichent des milliers d'oiseaux, emplissant de leurs chants le sanctuaire. Les abords de Pakhoï sont rendus périlleux par des bancs de sable, et les navires doivent mouiller au large à plus d'un kilomètre de la côte, abrités à marée basse par le banc d'Along, mais exposés à toute la force de la houle pendant les heures du flot, qui s'élève de 4 mètres en moyenne. Les tempêtes du nord bouleversent quelquefois les eaux de la rade, mais le centre des typhons passe toujours au sud du promontoire de Kouan-taon. Au delà de cette pointe le golfe qui sépare la péninsule de Liétcheou et celle de Pakhoï est obstrué en maints endroits d'estacades de pêcheurs, non seulement aux abords des rivages, mais aussi dans l'eau profonde, où quelques rangées de pieux sont enfoncées par 20 mètres d'eau.

Au sud de Pakhoï, à une cinquantaine de kilomètres en mer, ou plutôt en golfe — golfe du Tonkin, — s'élève l'île de Weïtcheou, cratère ébréché dressant ses parois noirâtres au-dessus des flots bleus. Le cirque des murs éboulés, qui n'a pas moins de 2 kilomètres et demi entre les deux promontoires extrêmes, se développe en un demi-cercle presque régulier

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tourné vers le vent du sud. Au nord, la pente du talus, revêtue de riches cultures et parsemée de nombreux villages, s'incline doucement vers la mer, rayée çà et là de ravins que les pluies ont creusés dans le sable volcanique, en isolant les gros blocs lancés jadis par le cratère. Au milieu de ce siècle, l'île n'était habitée que par des pirates ; elle est occupée maintenant par une population pacifique d'environ 4 000 personnes : la plupart sont des émigrés de la péninsule de Liétcheou, les autres sont des Hakka chrétiens venus de Canton, qui s'occupent en même temps d'agriculture et de pêche, surtout de celle des calmars ; près de douze cents barques sont employées à la capture de ces céphalopodes.

Les commerçants anglais auxquels ne suffisaient pas les marchés à eux ouverts sur le littoral s'emparèrent, il y a quelque soixante ans, d'une île bonne à surveiller les embouchures du Si kiang.

III. Hongkong.

[Fig. XVII. Hongkong et le territoire anglais](#) @

Hongkong — ou Hiongkong, nom cantonais de Hiang kiang, l'île des « Eaux Parfumées » — appartient aux Anglais depuis 1841, et grâce à eux elle est devenue en peu d'années un des lieux les plus fréquentés de l'Orient, et même du monde entier.

Cette île maintenant si célèbre, dont les roches de granit, de schiste, de basalte, occupent une surface d'environ 79 kilomètres carrés, est un petit monde à part, ayant ses montagnes et ses vallées, ses forêts, ses cours d'eau, ses plages, ses cri-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ques rocheuses, ses ports, ses petits archipels d'îlots et d'écueils. Au goulet occidental, le détroit qui sépare Hongkong du continent n'a que 2 500 mètres de large.

A une douzaine de kilomètres à l'ouest, la montueuse Lantau, plus grande qu'Hongkong, dérobe au flot de mer environ 1 500 kilomètres carrés.

Quand l'île changea de maîtres, il s'y trouvait environ 2 000 habitants, pêcheurs et agriculteurs. Maintenant une grande cité, Victoria, la Kouantaïlou des Chinois ou « route des Ceintures de jupon », s'élève sur la rive septentrionale de l'île, au bord de la rade formée par le détroit ; des villages populeux ont surgi à l'issue de toutes les vallées ; des maisons de campagne et des édifices somptueux occupent tous les promontoires, au milieu de la verdure épaisse des pins, des figuiers banians, des bambous, et Hongkong entretient aujourd'hui, non certes de son sol, mais par son commerce, plus de 260 000 habitants, dont environ 12 000 blancs, contre 221 500 en 1891 et 115 000 en 1866.

Sur les 224 500 résidents de 1891, il y avait 8 545 blancs ou censés tels, près de 2 000 individus venus de l'Inde, et plus de 210 000 Chinois ; parmi les blancs, les Portugais et métis lusitaniens faisaient environ la moitié, les Anglais le tiers, Yankees non compris ; le reste fait de ces Américains, d'Allemands, de Français, d'Italiens, d'Espagnols et autres en tout petit nombre.

^{p.428} Une belle route monte en serpentant jusqu'au sommet le plus haut de l'île, d'où l'on voit, à 539 mètres plus bas, les quais de Victoria et la nappe éclatante de la rade, avec ses navires de guerre et de commerce entre-croisant leurs sillages. Par la propreté de ses rues, la solidité de ses constructions, la richesse

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de ses palais, la ville anglaise, fortifiée et pourvue d'une garnison d'environ 2 800 hommes, sans les 481 d'un corps d'artillerie volontaire, plus un certain nombre de navires de guerre en rade, la ville anglaise ressemble d'assez près à une cité de la mère-patrie, mais elle a de plus la beauté que donnent les vérandas ornées de fleurs, les jardins emplis d'arbustes et le ciel lumineux du Midi.

Dans les premiers temps de l'occupation, Victoria, dont le sol était sans cesse remué par les constructeurs, avait la réputation d'une ville très insalubre. Cette réputation, elle la mérite encore : par exemple, dans les cinq années 1894-1898, on y a relevé plus de 29 000 décès contre moins de 6 700 naissances. Mais ce n'est guère que les Chinois, la plèbe dénuée de tout, qui y paie un grand tribut à la mort par malpropreté, contre-hygiène, pauvreté, épidémie. Les résidents anglais de l'Extrême Orient viennent précisément chercher le renouveau de santé dans ses charmantes villas, encore que l'air ne se renouvelle pas aussi vite à Victoria, lieu tourné vers le continent, que sur la rive de l'île tournée vers la brise marine et que, par le fait, le climat, d'une moyenne annuelle de 22°, avec 225 centimètres de pluie, ait un caractère quelque peu tropical. Autre et fort grand désavantage, Hongkong se trouve sur le parcours des ouragans : le typhon de 1874, y renversa plus de mille maisons, coula 33 gros navires, des centaines de jonques ; plusieurs milliers d'individus périrent dans le désastre.

Avant-poste du commerce de l'Angleterre et de l'Inde dans le monde chinois, Hongkong est, avec Changhaï, et peut-être Amoi,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

la cité de l'Extrême Orient où les savants ont pu recueillir le plus de matériaux sur le royaume Central et publier sur ce pays le plus d'ouvrages précieux. C'est aussi l'un des endroits de la Terre où l'on peut observer la plus grande variété de types. Des Parsi, les étrangers les plus respectés, sont presque chez eux sur cette île du littoral chinois, ayant été de tout temps accueillis comme des frères, grâce à leur probité traditionnelle. Les nouveaux maîtres, les Anglais, ont amené des Hindous de toute langue et de toute race, des Malais, des Barmans, des métis portugais, des Polynésiens. Les Chinois qui forment le gros de la population proviennent de toutes les provinces de l'Empire.

p.429 L'ensemble des échanges entre l'Angleterre et Canton se fait par l'intermédiaire de Hongkong, et c'est aussi de cette ville que s'expédie une forte part des marchandises européennes destinées à Changhaï, à Haïkoou, à Tientsin. Ce port est un de ceux qui centralisent les relations de l'Europe, de l'Inde, de l'Australie avec le « Milieu ». On ignore le total de son commerce, faute de douanes, le port étant franc ; quelques-uns parlent d'un milliard par an, d'autres de beaucoup moins, mais on ne peut guère l'estimer au-dessous d'un demi-milliard, dont un tiers à l'exportation.

En réalité, Hongkong doit son renom universel beaucoup p.430 moins au chiffre de ses transactions qu'à sa qualité de rendez-vous passager des navires commerçants entre l'Europe, l'Australie, l'Inde, l'Indo-Chine, l'Indonésie d'une part et la Chine d'autre part, au croisement d'une foule de lignes de bateaux à vapeur, au crédit de ses banquiers « internationaux ». On peut

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

le qualifier de grande banque et bourse de l'Europe au péristyle de l'Asie Jaune.

Le concours des navires s'y résume par cinq à six mille vaisseaux et six à sept millions de tonnes à l'entrée ; plus vingt-neuf à trente mille jonques et près de deux millions de tonnes pour la part de la Chine : cela pour l'entrée ; à peu près autant pour la sortie. Ce qui s'y échange surtout (à part l'argent, les billets, les lettres de crédit, en un mot la finance), ce sont, ainsi qu'à peu près partout en Chine, l'opium, le thé, le sucre, le sel, la soie, les cotonnades, les métaux et une foule de menus objets d'Occident ou d'Orient. L'Angleterre fait plus ou moins la moitié des transactions ; mais la part de la Chine ne cesse de grandir ; sa flotte commerciale, l'ensemble des jonques attachées au port de Hongkong comprend 52 000 bateaux avec tonnage de 1 300 000 tonnes, et des compagnies chinoises ont organisé des services réguliers de bateaux à vapeur faisant l'intercourse avec Manille, Batavia, Saïgon, Singapour et Bangkok. Et c'est pourquoi les factoreries de Victoria ne sont plus aussi prépondérantes qu'aux premiers temps de la liberté des échanges avec la Chine : de grands entrepôts, fondés par des négociants chinois, se trouvent maintenant dans les villes du littoral, de l'autre côté de la rade, où l'on a également construit de vastes chantiers, et les palais britanniques de Victoria passent les uns après les autres entre les mains des indigènes.

A l'extrémité sud-occidentale de l'île, la petite ville d'Aberdeen, appelée communément Little Hongkong ou Petit Hongkong, possède de nombreux chantiers et des bassins de carénage, d'importantes raffineries de sucre.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

L'île d'Hongkong est ce qu'on appelle en Angleterre une colonie de la Couronne, c'est-à-dire qu'elle est gouvernée de Londres, sans constitution propre, sans corps élus, parlement, machinerie électorale, ministère responsable, etc. Elle est administrée par un gouverneur que nomme le ministre des colonies de Londres et qu'assiste un Conseil exécutif, comme aussi un Conseil législatif composé presque uniquement de fonctionnaires et où deux Chinois ont place. Le nombre de ces conseillers étant de douze, ces deux « fils de Han » ne représentent que très faiblement l'élément national, vingt-cinq fois plus nombreux que l'élément dirigeant et de plus en plus accru par ^{p.431} l'immigration. Le gouverneur touche la « modeste » somme de 168 000 francs par an.

Les recettes de la colonie proviennent du monopole de l'opium, des licences et patentes, de taxes diverses ; elles se montent à 12, 13, 14, 15 millions, suivant les années, et balancent plus ou moins les dépenses, celles-ci consacrées en grande partie au maintien de la police et d'une force publique solidement organisée, qui comprend 664 hommes, dont 122 Anglais, 210 Sikhs, 329 Chinois.

La dette, 8 545 000 francs, a été contractée en deux emprunts, en 1887 et 1893, pour travaux de fortification, d'hygiène, d'utilité publique, notamment pour adduction d'eaux potables ; fardeau bien léger puisque le revenu des propriétés de la colonie excède de plus de 110 000 francs la dette coloniale.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tous ces nombres se rapportent à l'ancienne colonie de Hongkong. Or, cet établissement vient de s'accroître par la convention anglo-chinoise du 9 juin 1898 : elle reconnaît à l'Angleterre, comme cédé à bail pour 99 ans, le territoire continental de Kaoloung, où les négociants chinois possèdent de très vastes entrepôts, plus les îles de Lantao et de Lamma : environ un millier de kilomètres carrés, qu'on suppose peuplés de 100 000 habitants.

En signant cet acte conférant aux Anglais ces lambeaux de la province du Kouangtoug, le gouvernement chinois revenait sur la convention, à peine conclue, par laquelle il s'engageait à considérer Kouangtoug, Kouangsi et Yunnan comme rentrant, *ne varietur*, dans la sphère des intérêts français.

La France n'a pas protesté, mais les Anglais y ont perdu en ce sens que la France, que l'Europe ont désormais considéré comme une vaine formule la convention anglo-chinoise garantissant le bassin du Yangtze kiang à l'influence anglaise : si bien que l'Angleterre n'a pas pu profiter à son gré des événements de 1900-1904 pour s'installer à demeure, et seule, sur le grand fleuve.

IV. Macao.

@

Macao (Macau) est la Ngaomen ou « Port de la Brique » ou l'Aman Gao ou « Port de la Mère ». De ces noms chinois provient le nom européen.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Pour se conformer à l'antique ampleur ibérienne, lusitanienne comme espagnole, Macao s'appelle tout au long : Cidade do Santo Nome de Dios de Macau.

p.432 A 65 kilomètres environ ouest-sud-ouest d'Hongkong, de l'autre côté de l'estuaire dans lequel se déverse la rivière des Perles, Macao n'est pas officiellement séparée de la Chine. Le gouvernement de Peking n'a jamais reconnu la domination absolue du Portugal sur cette presqu'île, et, comme suzerain, il reçoit un impôt fixé par l'empereur Kanghi à 500 tael, soit environ 1 900 francs, par l'entremise d'un mandarin résident, qui représente la puissance suzeraine.

Toutefois l'ancienneté de la possession, qui date de 1557, et les mesures énergiques prises par le gouverneur Amaral en 1849, ont fait de Macao une terre vraiment portugaise. La partie de la ville qu'occupent les Européens a tout à fait l'aspect d'une cité de l'Estramadure lusitanienne avec ses grandes maisons régulières, peintes en rouge ou en jaune, ornées de lourdes balustrades, et ses vastes couvents transformés en casernes.

Cette Chine portugaise, moins portugaise que chinoise, n'enlève au « Milieu » qu'une douzaine de kilomètres carrés, presqu'îles et îles, dont 210 hectares pour la ville. 80 000 hommes environ y vivent : on compte parmi eux 500 soldats de garnison, 3 900 Portugais et métis, dont 3 100 nés à Macao même et 645 en Portugal ; 164 « blancs étrangers » et au-delà de 75 000 Chinois.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il s'ensuit que le quartier principal est celui des Chinois là se presse la foule, là se fait tout le travail de la colonie. Même le quartier portugais, Praya Grande, est partiellement envahi par les enfants de Han : il leur est défendu d'y construire des maisons, mais ils achètent celles des anciens maîtres lusitaniens, et remplacent l'image de la madone par l'autel des ancêtres.

Macao est admirablement bien située pour le commerce, au bout de sa péninsule granitique de 4 400 mètres de long, sur 1 680 d'extrême largeur, qui se rattache à la terre ferme par un cordon de sable, la « Tige de Nénuphar » ; jadis coupée de fortifications. Au nord, sur le territoire chinois, on distingue les murailles de la ville de Tsing chañ ou du « Mont Vert », à laquelle les Portugais ont donné le nom de Casablanca ou « la Maison Blanche ».

Malheureusement la rade n'est pas bonne, divers vents y font rage, les typhons n'y sont pas inconnus, qui viennent presque tous de la mer des Philippines, donc du sud-est, et se font surtout craindre en août, septembre et octobre. A mesure qu'on approche de la Cidade do Santo Nome de Dios les ^{p.433} profondeurs diminuent ; quant au port, à l'ouest de la presqu'île, il est bien « intérieur », bien abrité, très sûr, mais pas très creux, d'accès malaisé, et ses conditions vont en empirant tous les jours.

Pendant près de trois siècles, Macao eut le monopole du commerce de l'Europe avec l'Empire chinois, mais l'ouverture d'autres ports aux échanges internationaux priva la ville portugaise de ses avantages, et les marchands, n'ayant plus à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

s'occuper de l'expédition des denrées, se mirent à faire le trafic de chair humaine. Les *barracôes* de Macao devinrent les entrepôts des coulis capturés ou achetés dans les îles et sur le littoral, puis expédiés sous le nom d'engagés volontaires au Pérou, dans les Antilles, au Mexique et ailleurs. Les réclamations du gouvernement de Peking mirent un terme, en 1873, à cette hideuse traite, et désormais les engagements des émigrants présentent quelques garanties de sincérité ; en outre, la plupart des contrats se signent maintenant à Hoang pou, sur une terre chinoise.

Ce transport d'émigrants et de réimmigrants a maintenu quelque peu de l'ancienne activité du port de Macao : il lui vaut un service régulier avec le Mexique. La décadence amenée par l'envasement du port et nombre d'autres causes n'en est pas moins patente. Le commerce est presque entièrement passé des Portugais aux Chinois ; il s'occupe surtout du riz, du thé, de l'opium, des cotonnades, de l'exportation du poisson salé ; la pêche emploie à Macao, 8 700 pêcheurs, montant 930 bateaux. La valeur des exportations fut de près de 125 millions en 1888 (?), de 33 558 794 patacas en 1894, soit d'un peu plus de 119 millions, en fixant la pataca à 640 reis, suivant le décret du 19 août 1893. De ces 119 millions, il y en avait environ 54 pour l'exportation (Vasconcellos). Presque tout ce trafic se fait par les jonques des Chinois et fort peu de navires européens se présentent dans le port.

Macao est fameuse dans l'histoire littéraire : Camões banni y séjourna de 1556 à 1561, et l'on dit qu'il y termina son poème des *Lusiades*. Le propriétaire d'un jardin, « nommé le Parc de la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tourterelle blanche », montre un rocher fendu, formant une sorte de grotte que la tradition a consacrée comme le lieu dans lequel se retirait le poète : ce serait là le « refuge conforme à ses soucis » où Camões, se cachant « dans les entrailles du rocher, à la fois vivant et mort, enseveli et vivant », pouvait « gémir sans mesure et sans contrainte ». Dans le cimetière de la ville est la tombe de Morrison, l'un des savants qui ont le plus fait pour l'étude de la langue et de la géographie du Grand et Pur Empire.

p.434 François de Xavier, le célèbre missionnaire qui introduisit le catholicisme au Japon et qui fut canonisé comme « protecteur des Indes », mourut, en 1552, dans une île du littoral voisin, Tchangtchouen, ou Sancian, dite Saint-John par les marins anglais.

Les négociants anglais de Hongkong ont acquis de nombreuses villas dans les alentours de Macao, pour y jouir de la brise marine qui souffle régulièrement sur les côtes, et récemment le gouvernement français y a fait l'acquisition d'un sanatoire destiné aux fonctionnaires convalescents ou fatigués de l'Indo-Chine.

Récemment encore, Macao faisait partie du gouvernement de Macao et Timor, qui réunissait ainsi, contre nature autant qu'il se peut, une ville de Chine et une île située près de l'Australie, à 3 700 kilomètres au sud-sud-est : ou plutôt une moitié d'île, Timor étant partagée entre deux suzerainetés : Portugal et Hollande.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Indépendante aujourd'hui, sous « l'égide » du Portugal, Macao reçoit un gouverneur de Lisbonne ; le Leal Senado ou Loyal Sénat, autrement dit le Conseil municipal, est élu au suffrage universel. Pour la justice la colonie dépend de Nova Goa dans l'Inde ; ecclésiastiquement son diocèse comprend la partie lusitanienne de Timor.

Le budget de 1899 s'est soldé officiellement, en recettes par 1 986 200 francs, en dépenses par 1 823 967.

V. Kouantcheou.

[Fig. XVIII. Presqu'île de Lientcheou et Détroit de Haïnan](#) @

En même temps qu'elle faisait reconnaître par la Chine l'intangibilité (autrement qu'à son profit à elle), des trois provinces méridionales de la Chine, y compris l'île de Haïnan, la France se faisait attribuer, en bail de 99 ans, la baie de Kouantcheou ouan, avec les îles et le territoire avoisinant, sur la rive orientale de la presqu'île de Leïtcheou, et par conséquent sur le littoral de la mer de Chine.

La baie de Kouantcheou ouan, cédée en 1898, a pour principaux privilèges : sa proximité de l'île de Haïnan et du détroit qui sépare cette île de la péninsule de Leïtcheou ; son exemption des brumes régnant souvent sur cette portion du littoral chinois ; l'absence de récifs, de courants violents, de vents dangereux au devant de ses entrées ; la protection que lui octroient les îles de Naoutcheou, Tan haï, l'île des Aigrettes et autres moindres ; la profondeur de l'un de ses deux chenaux de p.435 pénétration, le chenal de l'est (18 mètres), celui du sud n'ayant guère que 6 mètres ou 7 au plus ; son étendue, égale ou supérieure à celle

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de la rade de Brest ; ses bonnes profondeurs, de 46 à 24 mètres ; enfin son fleuve Meïlu, qui remonte assez loin dans la province, jusqu'aux monts de sa limite avec la province du Kouangsi.

On pourra donc créer ici quelque établissement maritime convenable, à l'abri des moussons, soit du nord-est, soit du sud-ouest, à portée de la route des navires entre Singapour et Hongkong.

Néanmoins, le choix de cette baie a été critiqué : tant qu'à piller « Jean le Chinois » on pouvait lui prendre telle ou telle autre baie ayant autour d'elle de plus vastes et plus riches terres, et plus de peuple, à la tête de chemins plus faciles vers l'intérieur.

VI. Dans le Kouangsi.

@

Le Kouangsi s'approche fort de la mer, au golfe du Tonkin, mais il en est séparé par le Tonkin même et par la province du Kouangtoug. Ayant au sud Kouangtoug et Tonkin, il a pour autres limites : à l'est, encore le Kouangtoug, et le Fo'kien ; au nord, encore le Fo'kien, et le Koeïtcheou ; à l'ouest, le Yunnan.

On ne lui suppose que 5 ou 6 millions d'âmes sur une aire de quelque 200 000 kilomètres carrés.

Si sa surface en fait la huitième des dix-huit provinces de l'Empire, sa population la met juste au dernier rang, le dix-huitième ; comme densité de population, elle est à la dix-septième place, avec ses 26 ou 27 individus au kilomètre

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

carré ; elle n'a derrière elle que le Kansou, où la densité kilométrique des habitants est de 18 seulement à cause des vastes steppes de sa région mongole et de l'empilement de ses monts neigeux. Si l'on préfère s'en rapporter à ceux qui lui attribuent sept millions d'âmes, sa densité d'habitation monte à 35 personnes pour 400 hectares, ce qui n'arrive même pas à la moitié du pauvre « coefficient » de la France.

Infertilité de certains sols, insalubrité de certains fonds, prédominance des « barbares » sur les Chinois agricoles et industriels, guerres civiles « inouïes », famines « infinies », la ruine de l'industrie séricicole ont contribué et contribuent à cette infériorité du Kiangsi, province qui, dit Brenier, « n'a jamais été bien solidement rattachée à l'Empire » ; elle a même fait un moment partie de l'Annam en même temps que son voisin le Kouangtoug.

p.436 Les seuls chemins de la région du Si kiang en dehors du delta étant les rivières et les portages d'entre biefs navigables, les villes du Kouangsi se sont toutes élevées au bord des cours d'eau, surtout dans les endroits où des confluent, des rapides, des arrêts de navigation nécessitaient l'établissement de dépôts de marchandises.

La capitale de la province, Koeïling, aurait à peine 100 000 âmes — ce qui est bien peu pour une métropole chinoise. Elle s'est bâtie à l'issue d'une brèche des montagnes, au bord de cette écluse du canal qui met en communication le fleuve Bleu et le fleuve Occidental par la rivière du Siang et celle de Koeïling : mais cette dernière est tellement obstruée de rapides, qu'elle est à peine navigable, si ce n'est à la saison des crues.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Autrement importante, commercialement parlant, que Koeïling, Woutcheou ou Ngtscheou occupe la rive gauche du Si kiang, qui vient d'absorber la rivière de Koeïlin, dite Kou kiang. Depuis qu'elle est devenue un port à traité, en 1896, elle reçoit et renvoie une grande quantité de jonques. Elle compte, « à vue de nez », de 80 000 à 90 000 habitants, au lieu des 200 000 qu'on lui supposait naguère. L'expédition anglo-française aux ordres de Mac Cloverty et d'Aboville remonta jusque-là le fleuve en 1859.

Lieoutcheou fou, sur la vraie branche mère du Si kiang, expédie beaucoup de bois que sa rivière lui amène du sud-est du Koeïtcheou. On pense qu'elle a 60 000 âmes.

Nanning fou, sur le Yu kiang, compte de 50 000 à 60 000 habitants. Voisine de la chinoise Pakhoï, avec laquelle elle fait un trafic d'environ 16 millions de francs, de l'indo-chino-française Hanoï et récemment ouverte au commerce international, elle ne tardera pas à se relier à cette dernière par une voie ferrée de haute importance commerciale.

@

CHAPITRE QUATRIÈME

ÎLE DE HAINAN

[Fig. XVIII. Presqu'île de Lientcheou et Détroit de Haïnan](#) @

p.437 Cette grande île, dépendance administrative de la province de Kouangtoug, appartient sans aucun doute à la même période de l'histoire terrestre que le continent.

Elle continue, pour ainsi dire, et mène à bien l'effort que fait près d'elle, au nord, la presqu'île de Lieoutcheou pour se détacher du grand bloc chinois.

Entre cette péninsule, quelque peu francisée par la mainmise sur la baie de Kouantcheou ouan, et cette île de Haïnan à laquelle prétend aussi la France, le passage réunissant la mer de Chine au golfe du Tonkin est une « manche » étroite et sans profondeur, faible érosion superficielle. De rive à rive, le détroit ou « canal des Jonques » a de 16 à 32 kilomètres seulement, et sa plus grande profondeur, à l'entrée occidentale, est de 24 mètres ; vers le milieu de la passe, la sonde ne trouve que 11 mètres lors du reflux. Des brisants continuent au loin la plage de Haïnan au nord-est et en accroîtraient notablement la surface si un faible exhaussement du sol faisait émerger les rivages. Un courant, dont la vitesse moyenne varie de 4 à 7 kilomètres par heure, se meut par le détroit, entre l'île et la grande terre : il s'accroît avec le flux, qui se dirige dans le même sens que lui, et il diminue avec le reflux, qui marche en sens inverse.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Par sa forme générale et par sa direction de la principale arête montagneuse, l'île qui est au « sud de la mer » — car tel est le sens du nom de Haïnan — témoigne aussi de sa communauté d'origine avec la masse continentale voisine. Son grand axe est dans le sens du sud-ouest au nord-est, et par ^{p.438} conséquent parallèle aux rangées du système sinique ; quant à ses plus hauts sommets, ils s'alignent aussi dans le même sens que ceux du continent voisin.

Son massif central, le Limou, ce qui signifie la « Mère des Indigènes », s'épanouit en contreforts, desquels l'un a nom Wouchich chañ, autrement dit le « mont aux Cinq Sommets », ou le mont aux Cinq Doigts : donc un Pentédactyle, comme le Taygète du Péloponèse ; les poésies chinoises comparent l'île à une main dont les doigts « jouent avec les nuages pendant le jour, et vont cueillir, la nuit, des étoiles jusque dans la voie lactée ».

Elles parlent aussi de neiges qui couronneraient ces montagnes. Toutefois, sous ce climat tropical, des neiges ne pourraient séjourner pendant toute l'année que sur des cimes ayant au moins 5 000 mètres d'élévation : or un pareil massif se dressant à moins de 80 kilomètres de la côte en des parages où passent incessamment les bateaux à vapeur, serait le principal point de repère pour les marins et l'un des spectacles les plus admirés des voyageurs.

Il fallait donc s'attendre à ne trouver dans Haïnan, toutes explorations faites, que des monts visités seulement, sous ce ciel tropical, par des neiges exceptionnelles, telles qu'elles tombent

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

et demeurent fugitivement sur des cimes de 1 500 à 1 600 mètres.

C'est ce que l'on constate par à peu près dans les « Cinq Monts », les « Cinq Doigts », les « Sept Sommets », le Limou, qui est le Ta chañ ou « Grande Montagne » des Chinois : on attribue tantôt 1 000 mètres, tantôt 1 200, tantôt 1 500, et 1 660 au sommet le plus haut ou supposé tel jusqu'à ce jour.

De ces « Alpes » granitiques et schisteuses descendent des torrents en foule, dont le plus long, le plus abondant, dans la région du nord-est, s'appelle tout simplement le Ta kiang, le Grand Fleuve ; on l'appelle aussi le Tou ho ; son cours doit dépasser 200 kilomètres.

Haïnan se range au nombre des terres chinoises les moins connues à l'aurore du XX^e siècle. Si ce n'est aux abords du détroit, les côtes, elles, n'ont été que sommairement relevées par les marins, les rivières ne sont pas débrouillées, ni les monts gravés.

Ovale irrégulier de 200 kilomètres de pourtour, l'« Ile au sud de la mer » a 300 kilomètres de grand axe, 200 kilomètres de petit axe, et quelque peu plus de 3 millions d'hectares : à peu près l'aire de notre Bretagne, ou l'étendue de la Belgique, et plus que la Sardaigne ou la Sicile ; et quatre fois la Corse, ^{p.439} avec une population de peut-être 4 800 000 habitants, ou 60 personnes par 100 hectares.

Haïnan est d'une très grande richesse en ressources naturelles : ses montagnes ont des gisements d'or, d'argent, de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

cuivre, de fer et d'autres métaux ; des sources thermales jaillissent dans ses vallées et dans ses plaines, principalement sur le versant oriental ; de vastes forêts fournissant du bois de construction, si rare dans le reste de la Chine, croissent sur les pentes des monts. Des animaux sauvages vivent encore dans la sylvie et la sierra, sangliers, grands cerfs, daims, antilopes, singes de plus d'une espèce ; le rhinocéros et le tigre, autrefois présents, sont considérés comme absents, mais les serpents n'ont pas disparu, quelques-uns très venimeux, d'autres très forts, capables même, dit-on, d'engloutir un cerf. Le porc est le compagnon de toutes les chaumières, porc spécial, noir d'échine, blanc de ventre, la panse traînant par terre : peuple insoucieux, quoique grognon, de deux millions de têtes, paraît-il.

Sur le penchant des collines et dans les plaines, s'étendent des bois de cocotiers, d'aréquieres et de palmiers à noix de bétel ; des haies d'ananas séparent les champs, où l'on cultive la canne à sucre, le papayer, le bananier, le manguier, le litchi, l'indigotier, le cotonnier, le ricin, le tabac, le riz, la patate, le sésame, les arachides, les arbres fruitiers de la zone tropicale et mainte plante appréciée pour le parfum de ses fleurs ou ses vertus médicinales. Comme le Setchouen et le Yunnan, Haïnan possède aussi le précieux insecte *coccus pela*, qui produit la cire blanche.

Les mers environnantes sont très poissonneuses, et l'on y pêche des huîtres perlières, ainsi que des tortues dont l'écaille est très estimée dans le commerce.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Située sur le passage des moussons pluvieuses, Haïnan est abondamment arrosée ; les arêtes des montagnes, étant orientées dans le même sens que les courants atmosphériques, ne forment point barrière entre les climats du nord et du sud ; sauf quelques contrastes locaux entre les rives des versants opposés, elles ont une température élevée que modèrent des brises marines, et les deux saisons de la mousson pluvieuse du sud-ouest et de la mousson sèche du nord-est s'y succèdent régulièrement. D'abondantes rosées rafraîchissent les plantes pendant la période des sécheresses, et la campagne garde toujours son éclatante verdure. Par la fraîcheur de la végétation, les paysages du littoral, surtout au nord et à l'ouest, ressemblent à ceux de l'Europe occidentale, mais les espèces montrent que p.440 l'on se trouve déjà sous le ciel de l'Inde. Haïnan est exposée aux tempêtes tournantes, quoique à un moindre degré que Formose ; il est assez rare que des navires soient brisés sur ses côtes.

Malgré monts, forêts, vents de mer et autres « rafraîchissements », la dépendance insulaire du Kouangtoug n'échappe pas entièrement à la « tropicalité » : si l'île jouit de mois froids, vraiment agréables, surtout décembre et janvier, il est des semaines d'été fort pénibles, avec 35° à l'ombre le jour et 28° au cours de la nuit. Elle n'est pas absolument salubre dans les « bas » et l'on y subit entre temps des épidémies meurtrières, des choléras, des pestes buboniques.

Les auteurs chinois, en parlant de la population de Haïnan, comparent l'île à un cercle entouré de deux anneaux concen-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

triques. Au milieu vivent les aborigènes, au pourtour il y a les Chinois et dans la zone intermédiaire habitent les indigènes civilisés.

C'est qu'elle n'est pas la Chine même, mais une colonie de la Chine, vieille d'ailleurs de deux milliers d'années.

Les colons qui depuis ces deux millénaires assimilent lentement, mais sûrement, Haïnan au Grand et Pur Empire, ayant été de tout temps supérieurs en puissance, richesse, politesse et civilisation aux indigènes à côté desquels ils prenaient place, ont naturellement traité ceux-ci de sauvages, de brutes, ou d'abrutis. Ils les ont désignés sous le nom général de Si, ou Loï, et les ont divisés en deux classes suivant qu'ils ont ou n'ont pas adopté les mœurs chinoises, et selon qu'ils reconnaissent ou ne reconnaissent pas la domination de Peking, représentée ici par le vice-roi des deux Kouang. Les adhérents à la Chine sont Chou, c'est-à-dire « cuits », ceux qui se rebiffent encore contre elle sont Chen, Song, Chang, Tchouang, c'est-à-dire « crus ».

Ainsi « crus » ou « cuits », autochtones d'Haïnan ou censés tels comme les Saï, ou originaires du continent comme les Miou, ces sauvages tiennent le « haut », le centre, la montagne, et les Chinois le « bas », les vallées, la terre arrosée, le littoral, surtout le nord et le nord-est.

Les Saï valent qu'on aille les voir ; peuple intéressant qui, fuyant devant la mer chinoise, lui a finalement échappé jusqu'à maintenant, moyennant une perte notable de territoires. Retranché dans le mont, il y vit encore dans l'intégrité de ses mœurs et parle toujours sa langue nationale. C'est même en cela qu'il manifeste le plus d'indépendance, car malgré lui, mais

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

il le faut bien, il ne peut pas ne pas perdre, par degrés ^{p.441} infinitésimaux, quelque peu des idées, des manières de faire, de la « chinoiserie » qui l'entoure et avec laquelle il commerce des choses indispensables à la vie. Le Chinois, qui n'est pas brave, du moins pas soucieux de s'exposer, « reste dans sa vallée,... mais le Saï lui apporte ses produits ; il échange le riz rouge, les bois médicinaux, les paillettes d'or, le coton, ce qu'il tire de ses forêts contre du poisson, du sel, des tissus, des poteries ».

M. Madrolle, le seul voyageur qui ait réellement parcouru Haïnan, dont il a vu l'intérieur et fait tout le tour, nous les décrit en quelques mots : « Leurs cheveux sont enroulés au-dessus de la tête, ou ramenés en forme de chignon pointu au-dessus du front ; leur teint est plus foncé que celui des peuples qui les entourent, et leur apparence plus robuste. Couper des bois, garder les troupeaux, aller à la chasse et cultiver le riz rouge de montagne sont les principales occupations des Saï. La femme travaille aux champs, soigne les animaux et vaque aux soins du ménage. Son costume consiste en un pagne, du genre de ceux d'Afrique, mais plus finement travaillé, et une veste flottante. L'homme fait les courses dans les villages chinois, qu'il a soin de visiter en compagnie nombreuse.... Le plus vêtu de ces montagnards est celui qui porte une sorte de sac serré à la ceinture, mais le plus grand nombre ne porte rien. Le Saï s'est acquis la réputation d'un habile tireur, et le gibier, très abondant en montagne, lui donne maintes occasions de bander son arc.

A côté des Saï, que Madrolle suppose au nombre de 100 000, vivent les Miou, 5 000 seulement, arrivés jadis du Kouangsi, dès

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

avant l'invasion chinoise, c'est-à-dire depuis plus de 2 000 années, les premiers « fils de Han » ayant fait leur apparition en l'an 108 avant l'ère vulgaire, et ayant immédiatement colonisé l'île, par 23 000 familles, dit-on.

Quant aux envahisseurs d'il y a deux mille ans, ils sont maintenant 1 700 000, suivant l'estimation de Madrolle, et ils seraient bien plus encore si les pirates, naguère très nombreux dans ces parages, n'avaient fait de fréquentes incursions dans l'île et même ne s'y étaient établis à demeure, nulle partie de la Chine n'étant mieux située pour leur permettre d'attaquer à l'improviste les navires de passage et de se dérober aux poursuites. Mais les colons, presque tous originaires du Fo'kien et du Kouangtoug, ainsi qu'en témoignent leurs dialectes locaux, n'ont jamais eu rien à craindre de la part des timides indigènes, et les ont refoulés sans peine dans l'intérieur ; l'atmosphère pestiférée des étangs qui parsèment la ^{p.442} région côtière a été la principale cause des arrêts temporaires de l'immigration, comme aussi la stérilité d'une partie du littoral, « dunes mornes et désolées, plaines sablonneuses s'étendant à l'infini ». La contrée des étangs est devenue rizière devant le travailleur indomptable qu'est le Chinois, et le sable s'est mué en arachidière et patatière.

Presque tous les immigrants étant venus du Fo'kien et du Kouangtoug, on ne parle guère ici la « langue mandarine », mais des patois du sud, semblables, sauf modifications, à ceux d'Amoï ou de Canton.

Le grand nombre de havres qui s'ouvrent sur le pourtour de l'île et l'alternance régulière des moussons, qui tantôt poussent

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les jonques vers le large, tantôt les ramènent vers le port, offrent des avantages au commerce local et des milliers de Haïnanais voguent sur les mers du sud vers le Tonkin, la Cochinchine, les Philippines, Java, Singapour ou Siam ; dans toutes les parties de l'île on rencontre des émigrants enrichis revenus dans leur patrie pour y finir leurs jours.

Kiountcheou, la capitale, ne se nomme ainsi qu'en langue mandarine : en dialecte de Haïnan elle s'appelle Keingtsiou ; en cantonais, Keingtchao ; et à Kiountcheou même, Kingto. Cité la plus considérable de l'île, elle n'a pourtant que 25 000 âmes, alors qu'on lui en attribuait auparavant jusqu'à deux cent mille.

Elle se trouve naturellement au nord de l'île, dans la région de Haïnan la plus rapprochée de la terre ferme, celle où débarquent les immigrants et les commerçants chinois, et où doivent s'entreposer les denrées de l'île, avant d'être expédiées à Hongkong et à Canton. Les campagnes qui entourent Kiountcheou sont d'une grande fertilité et couvertes de villages qu'on entrevoit à travers les massifs de bambous, aux deux rives du Ta kiang ; on a dit plus haut qu'aucun fleuve de l'île ne lui dispute le premier rang.

Entourée d'un mur de 12 mètres d'élévation, Kiountcheou a son site à une dizaine de kilomètres de la mer, mais elle possède sur une baie qui s'ouvre au sud du détroit, la ville marine de Hoï hoou (Haï koou), « Bouche de la Mer », à laquelle les commerçants étrangers donnent généralement le nom de Kiountcheou, comme à la capitale ; presque tout l'espace qui

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sépare les deux villes est bossué par des tombeaux : spectacle fréquent en Chine.

Hoï hoou a 22 000 habitants. Déjà le traité de Tientsin, en 1858, accordait aux Européens le droit de trafiquer ^{p.443} directement avec Kioungtcheou, mais c'est en 1876 seulement qu'ils réussirent à triompher des résistances locales et que leurs navires se présentèrent pour la première fois dans le port de Hoï hoou.

La prééminence commerciale y appartient à la France, non plus aux Allemands et aux Anglais : ainsi en 1899, le pavillon français fut celui de 275 navires sur 425. Les principaux objets d'exportation sont les sucres, le sésame, les étoffes ^{p.444} faites de l'ortie *boehmeria nivea*, les cuirs préparés dans les tanneries de Hoï hoou, et les animaux vivants, porcs, poules et pigeons, pour l'alimentation de Macao et de Hongkong. L'importation consiste surtout en tissus, généralement anglais, en opium de l'Inde, en pétrole de Sumatra, des États-Unis, de Russie, en farine chinoise, en allumettes japonaises.

Le mouvement des passagers y est considérable : en 1899 par exemple on y a enregistré 15 208 arrivées et 21 403 départs, en très grand nombre émigrants à destination de Bangkok et de Singapour.

Le port de Hoï hoou manque de profondeur : les bâtiments sont obligés de mouiller à plus de 4 kilomètres au large, près d'un banc de sable qui les protège contre la violence des vagues. Néanmoins la position de cette ville sur le détroit de Haïnan en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

fait l'escale nécessaire des navires qui se rendent de la mer de Chine dans le golfe du Tonkin, et le point de départ des passagers pour la terre ferme. Un mouvement incessant d'embarcations rattache Hoï hoou à Haï an so, cité qui se trouve au nord-ouest, sur la rive méridionale de la péninsule de Lietcheou.

En dehors de la capitale et de son port, Haïnan n'a peut-être pas une seule ville de 10 000 habitants : rien que des ports modestes et des bourgades agricoles.

@

CHAPITRE CINQUIÈME

LE YUNNAN

- I. [Le sol](#). — II. [Le climat : produits du Yunnan](#). — III. [Populations du Yunnan](#).
IV. [Villes et lieux remarquables](#).

I. Le sol.

[Fig. XIX. Territoire minier de Hanoï à Yunnan](#) @

p.445 Le Yunnan pourrait presque prendre le surnom de
« Chine en dehors de la Chine ».

Cette province, la plus riche par ses métaux et l'une des plus importantes par la variété de ses productions végétales, est celle qui se rattache le moins solidement à la masse de l'Empire du Milieu.

Sans doute une partie du Yunnan appartient au bassin du Yangtze kiang, mais c'est précisément la région la plus montagneuse, la moins peuplée, la plus difficile à parcourir au fond d'effroyables précipices.

La moitié occidentale du Yunnan est arrosée par deux grands fleuves de l'Indo-Chine, le Salouen et le Mekong, tandis que le versant du sud, s'inclinant vers l'Annam, écoule ses eaux dans le golfe du Tonkin par le Houng kiang, le « fleuve Rouge » des Français.

Même, tout récemment, une grande partie de la contrée était devenue indépendante et les communications étaient presque complètement interrompues entre la mère patrie et les habitants du Yunnan restés fidèles : c'est par un long détour vers le haut Yangtze et le Setchouen que les rapports étaient encore

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

possibles, et, dans l'extrême péril, les mandarins durent songer à chercher du secours en dehors des frontières, par la voie du fleuve Rouge. Cette route naturelle prit alors une importance capitale ; l'explorateur Dupuis, et d'autres ^{p.446} après lui, purent en suivre le cours et le conquérir à la science et au commerce.

C'est à partir de ces premières explorations que les Indo-Chinois français commencèrent leur propagande très délibérée, très active, pour la mainmise sur toute l'Indo-Chine encore vacante et le passage des provinces méridionales de la Chine dans la zone d'influence française. Nous appelons « Indo-Chinois » les coloniaux qui veulent engager la France à fond en Extrême Orient, à l'inverse des « Africains » qui professent que l'avenir politique de la France n'est pas à Saïgon ou à Hanoï, ni même à Paris, mais à Alger.

Dès que la révolte des Mahométans eut été domptée (au prix de quels fleuves de sang !), les routes qui relient le Yunnan au reste de la Chine se rouvrirent au trafic. Les agriculteurs dispersés revinrent dans leurs villages et les colons du Setchouen, du Koeïtcheou, du Kouangsi commencèrent à remplir les vides faits par les massacres ; les maisons et les temples se reconstruisirent.

Mais, suivant le témoignage de Monnier, la restauration du pays ne va et n'ira longtemps encore que lentement, parce que la « paysannerie » ne se recrute pas assez parmi les émigrants. « Le Chinois, nous dit-il, hésite à s'établir sur les domaines abandonnées : la crainte de voir reparaître quelque jour les anciens propriétaires ou leurs descendants empoisonnerait sa vie ; il s'imaginerait posséder seulement à titre précaire. Ce

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sentiment, très répandu dans tout l'Empire, n'a certes pas peu contribué à enrayer le mouvement réparateur : ce sera pendant des siècles peut-être (?), l'obstacle le plus sérieux au repeuplement de la grande province du Sud-Ouest.

Le Yunnan est donc redevenu part intégrante de l'Empire, mais il n'en reste pas moins, par la difficulté des chemins, la raideur des pentes et des contre-pentes, la longue durée des voyages, un pays extérieur où il est certes plus facile de pénétrer en partant d'Hanoï qu'en remontant le Yangtze kiang au delà de sa portée navigable.

Cette Chine extérieure, puisqu'on peut l'appeler ainsi, ne tient un rang distingué parmi les dix-huit provinces que par son étendue, la richesse de son sous-sol, ses grandes perspectives d'avenir.

Comme dimensions, le Yunnan est de belle taille. On ne peut donner son étendue précise, par la raison que la frontière politique n'est pas encore tracée tout à fait rigoureusement, à l'ouest du côté du Tibet, au sud-ouest vers la Barmanie — elle l'est à peu près du côté de l'Indo-Chine française — et parce ^{p.447} que de nombreuses peuplades indépendantes en occupent les confins.

On admet 380 000 kilomètres carrés ou les 72 centièmes de la France, et là-dessus on suppose 12 millions de personnes, toutes nations et peuplades non chinoises comprises : d'où une population de 31 individus au kilomètre carré. La Mission Lyonnaise ne croit qu'à 8 millions au plus, Popof à un peu plus

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de 6 millions : soit dans le premier cas 21 Yunnanais par 100 hectares, et dans le second 16 seulement.

De tout ceci résulte que le Yunnan est comme étendue la seconde des dix-huit provinces, après le Setchouen ; comme nombre d'habitants, la douzième s'il a 12 millions d'âmes, la seizième s'il n'en a que 8, la dix-septième, avant le Kouangsi, s'il n'en a que 6 ; et comme densité spécifique de la population, la seizième.

Il paraît certain que la province montera de quelques degrés dans la hiérarchie. Si son territoire perd beaucoup d'espace utile dans la très haute montagne et dans les précipices très creux, si des régions y sont de nature dure et mauvaise, d'essentielle infertilité, si le climat y est froid, même très froid et désagréable (mais sain, à cause de l'altitude du sol), le Yunnan recèle tant de richesses minérales, tant de houille, d'anthracite, d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de mercure, d'étain, de fer (et à l'infini), qu'il a devant lui, dans un avenir prochain peut-être, toutes les promesses d'une grande industrie.

Dans son ensemble on peut regarder le Yunnan comme un plan incliné dans le sens du nord-ouest au sud-est. Sur les frontières du Tibet et du Setchouen occidental, des monts inexplorés s'élèvent jusque dans la zone des neiges persistantes. Dans la partie centrale, le Yunnan est un plateau de 2 000 mètres d'altitude moyenne, dominé par des arêtes de grès rouge d'une hauteur uniforme, monts de 3 000 à 4 000 mètres d'altitude, frangés de cols de 2 500 à 3 000, voire un peu plus : donc des altitudes alpestres.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

De grands lacs sont épars dans les cavités de ce plateau, découpé sur le pourtour par des rivières qui se sont creusé de profonds défilés dans les roches superficielles de peu de résistance.

Au sud, le sol, érodé par les eaux, offre sur les bords du fleuve Rouge et dans le bassin de l'Irraouaddi de larges plaines, élevées seulement de 150 à 200 mètres au-dessus de la mer ; au sud-est se déroule un plateau déchiqueté dont le géologue Loczy nous dit que c'est un Karst pur et simple, comme en ^{p.448} Herzégovine, en Dalmatie, en Istrie : « On y trouve le même sol calcaire poreux, les mêmes cours d'eau souterrains et les mêmes gouffres où vont se perdre les eaux fluviales pour reparaître à quelque distance ».

Ces plateaux, ces bassins de lacs, ces monts presque partout absolument désylvestrés cachent dans leurs dessous une incroyable profusion de métaux, et l'on a pu prétendre que le Yunnan est la contrée minière par excellence.

Il exportait déjà des objets métalliques avant que les Chinois eussent pénétré dans le pays, les aborigènes étaient jusqu'à un certain point des métallurgistes.

Et d'abord la houille, si nécessaire, indispensable dans ce grand pays froid par les altitudes et dénué de bois de chauffage autant que de bois de construction dans la région des plateaux où se concentre le gros de la population : elle est partout dans le Yunnan, à divers horizons géologiques, enfouie à divers âges de la planète. Il y a notamment, entre la frontière du Tonkin et la boucle du fleuve Bleu, « des gisements exceptionnellement

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

étendus d'une houille grasse d'une qualité rare » ; ils ont été reconnus et soigneusement étudiés par Leclère.

Puis le fer, qui se cache (et se montre) partout, spécialement un fer magnétique très riche, de facile extraction, tantôt à l'air libre, tantôt en des galeries que les Chinois ne poussent que fort peu dans l'intérieur de la colline ou du mont : à quoi bon s'obstiner au loin dans l'ombre, quand il suffit de cueillir, pour ainsi dire, d'autre fer à côté de la galerie qu'on vient d'abandonner ?

Ensuite du cuivre en quantités illimitées, dont la présence est subordonnée à l'épanchement d'une roche trappéenne qui s'étend sur une surface très considérable, de la Cochinchine au fleuve Bleu. C'est principalement afin de récupérer cette source de richesses que le gouvernement chinois a fait de si grands efforts pour la reconquête du Yunnan sur les mahométans. La dîme et les autres impôts en métal payés par les mineurs pour la fabrication des monnaies et pour les usages industriels s'élevaient, avant la rébellion, à près de 3 700 tonnes de cuivre par an ; à peine est-elle aujourd'hui de 1 300, plus 200 pour la province, qui en fait des sapèques : — non point que le cuivre tende à manquer, mais on l'exploite peu, et surtout on l'exploite mal. Le minerai se présente sous diverses formes et même à l'état natif : les ouvriers, ne pouvant transporter d'énormes blocs de cuivre pur, sont obligés de les abandonner dans la roche, après en avoir enlevé au ciseau les protubérances. D'après Leclère : « La production atteignait environ ^{p.450} 6 000 tonnes de cuivre au XVII^e siècle ; elle est maintenant restreinte à environ 1 500 tonnes par la rareté du charbon de bois. »

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les gisements d'étain de la région de Mongtzé sont exploités activement par une population minière d'environ 30 000 individus. La production totale est d'environ 15 000 tonnes, dont un millier environ descendent le fleuve Rouge à destination de Hong-Kong où on raffine le minerai. L'étain de Yunnan, moins pur que celui de la Malaisie, est toujours associé au cuivre. Le zinc est aussi un des métaux du Yunnan que l'on exploite activement.

Ensuite l'or, l'argent, le cinabre, le plomb et « tous autres métaux quelconques ». Les laveries d'or sont nombreuses au long des rives du Yangtze kiang et de maints cours d'eau qui mériteraient comme lui le nom ou surnom de « fleuve au Sable d'Or ». Comme argent, les gisements les plus riches sont ceux de galène argentifère, mais c'est à cause de leur richesse même qu'on en a fréquemment interrompu l'exploitation. Les mineurs doivent faire trois parts de l'argent : l'une est pour l'empereur, la deuxième est pour les mandarins, la troisième pour eux ; mais cette dernière leur échappe souvent au profit des soldats, des gens de douane ou des brigands.

Théoriquement, cette mainmise du « fils du Ciel » et de ses fonctionnaires diversement « boutonnés » n'existe plus, du moins pour ce qui regarde les Européens : ceux-ci, d'après une convention franco-chinoise, ne sont plus soumis, en ce qui concerne l'exploitation des métaux, à la surveillance inquiète des mandarins, ni à l'interdiction de vendre ou d'acheter les métaux : ils pourront exploiter à leur gré, moyennant certaines conditions de « bon ordre public » et au prix de certaines redevances.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La Mission Lyonnaise résume comme suit les circonstances minières du Yunnan pour le cuivre, le plomb et le zinc.

Au bon temps de l'exploitation, il y aura tantôt cent ans, les mines du Yunnan, presque toutes de cuivre, fournissaient annuellement 8 500 000 livres chinoises, soit plus de 5 000 tonnes : là-dessus 6 331 000 livres revenaient au fisc impérial, 340 000 à la Monnaie pour frappe des sapèques, 1 630 000 étaient vendues au public. Les 51 mines actuellement exploitées fournissent 1 110 tonnes de cuivre, 2 598 de plomb, 2 430 de zinc.

Ainsi, tandis que le reste de la Chine, à l'exception du Chañtoug, du Chensi, du Chañsi, du Honan, est d'une pauvreté singulière en métal et n'a d'autres trésors souterrains que des minières de fer et d'inépuisables lits de houille et ^{p.451} d'anthracite, le Yunnan promet de devenir un jour le trésor miner de l'Empire et sa grande usine métallurgique.

Il est également reconnu comme très riche en pierres précieuses, rubis, topazes, saphirs, émeraudes ; de précieuses variétés de jade se rencontrent dans ses montagnes, ainsi qu'une espèce de marbre dont les veines représentent les figures les plus diverses. Les Chinois, très amateurs de bizarreries, attachent un grand prix à ces curiosités.

II. Climat : Produits du Yunnan.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le Yunnan doit son nom d'« Au midi des Nuages », ou d'« Au midi des Brumes », à ce qu'il est libre de ces brouillards épais qui rendent si maussade l'hiver des régions centrales de la province majeure de la Chine, le Setchouen ; ces brouillards s'arrêtent, comme par magie, aux escarpements de la rive droite du fleuve Bleu.

« Le soleil, dit Leclère, dans sa « Géographie générale des provinces voisines du Tonkin », le soleil brille continuellement dans les régions élevées du Yunnan.... Tous les jours s'élève vers huit heures du matin un vent tiède et sec du sud-ouest, dont l'intensité s'accroît jusque vers deux heures de l'après-midi ; il devient alors extrêmement violent et transporte souvent une poussière jaune extrêmement ténue,... qui ne semble avoir aucun rapport avec la formation du lœss dans la Chine septentrionale : peut-être provient-elle des déserts de l'Inde ou de l'Arabie.... Le vent diminue vers le soir et laisse un ciel complètement pur.... Malgré son caractère desséchant, il maintient une température très modérée : 25° vers le milieu du jour, 15° environ pendant la nuit dans le sud du Yunnan, et 10° dans la région de Yunnan sen, c'est-à-dire à 2 000 mètres d'altitude de ce côté, l'on observe parfois quelques gelées blanches rapidement dissipées par le soleil,... et de très rares apparitions du vent du nord-est y abaissent pour un temps très court la température jusqu'à quelques degrés seulement au-dessus de zéro.... A 2 200 mètres, sur le parallèle de Tongtchouan et de Tali fou, il se produit quelques chutes de neige,... et la neige reste pendant quelques semaines sur les escarpements qui bordent le fleuve Bleu.... La saison sèche dure du 15 septembre aux derniers jours de mai, accompagnée d'un régime thermique

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

qui ne peut mieux se comparer qu'à celui des bords de la Méditerranée, le mistral étant remplacé par un vent tiède et sec.... A partir du 25 mai, l'atmosphère prend l'état de saturation propre aux régions équatoriales et de grandes masses d'eau ^{p.452} viennent raviner les plateaux triasiques et les flancs des collines déboisées, dégageant chaque année de nouveaux pointements calcaires.... La température, sans être excessive, est cependant pénible à supporter.... Les communications par terre sont alors souvent interrompues et les transports ne s'effectuent plus que sur les rivières, où les jonques, poussées à la gaffe, parviennent à remonter très loin de la limite ordinaire de navigabilité.... Telle rivière monte de 23 mètres,... le fleuve Bleu jusqu'à 40.... En somme, climat beaucoup moins anémiant que celui du Tonkin,... non sans paludisme, mais paludisme bénin, qui sévit surtout dans les endroits encaissés, quelle que soit leur altitude : une des localités les plus fiévreuses se trouve dans la région de Li kiang, à plus de 3 500 mètres d'élévation.... Malgré tout, l'âge sénile commence à quarante ans, et les indigènes dépassent rarement la soixantaine.

Tout le Yunnan n'est pas absolument désarbré : de vastes forêts couvrent encore une partie de la région montagneuse et l'on en retire des bois de construction, entre autres le laurier nanmou, que l'on emploie pour les temples et les palais, en raison de sa longue durée et de l'odeur pénétrante qui s'en exhale.

Comme cultures, celles de la Chine méridionale, naturellement, et en dépit de l'altitude du sol : avant tout le riz, à peu près ubiquiste dans l'« Empire du Milieu » et qu'on plante jusqu'à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

2 500 mètres au-dessus des mers : même aux élévations considérables, il croît à merveille, et peut donner jusqu'à 250 grains par an (à Tali fou, par exemple). Là où l'on ne dispose pas de la profusion d'eau que réclame le riz, l'on plante le maïs ; aux lieux infertiles on sème le sarrasin ; la pomme de terre étend de plus en plus son domaine ; l'opium surtout se propage depuis la fin de l'insurrection musulmane. Malgré les prétendues défenses du gouvernement, le Yunnan est devenu la principale province de la Chine pour la venue du pavot, qui s'est emparé d'un tiers au moins des champs voués à la culture. Pas encore de vigne « civilisée », mais la vigne sauvage se montre aux altitudes inférieures à 4 800 mètres, « surtout vers 1 200 » ; il y a pêchers, poiriers, pommiers et cerisiers en abondance.

En résumé, dans le haut, les plantes de l'Europe ; dans le bas, les plantes du Tropique. « Dans les parties profondes des vallées d'érosion la température reste élevée tout l'hiver et permet la culture des plantes tropicales : ainsi, dans la boucle du fleuve Bleu, l'on rencontre à 800 mètres d'altitude la même végétation qu'à Saïgon ». Comme animaux, le porc, et, au-dessus ^{p.453} de 2 200 mètres, des troupeaux de moutons, dont on utilise la laine pour couvertures et tapis multicolores, mais dont on ne mange pas la chair.

Mines, industries, agriculture, tout cela n'entrera vraiment en pleine prospérité, dans l'ère « définitive », qu'après instauration de voies de communication dignes de ce nom, qu'usurpent en Yunnan des rivières peu commodes, de mauvais chemins et d'horribles sentiers.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Non seulement cette province a besoin de routes et de chemins de fer pour exporter ses minerais et ses denrées en Chine et à l'étranger, mais en outre elle doit servir de chemin de transit entre l'Inde et le bassin du Yangtze kiang. Les fleuves qui divergent autour du Tibet oriental et du Yunnan, le Brahmapoutra, l'Irraouaddi, le Salouen, le Mekong, le fleuve Rouge, indiquent d'avance d'une manière générale la direction de toutes les routes dont le centre naturel est sur le plateau de Yunnan Sen. C'est par cette terrasse secondaire que le plateau supérieur du Tibet peut être contourné à l'orient et que l'Asie centrale se rapprochera des bouches du Gange. Entre les deux grands marchés, Calcutta et Haïkoou, la ligne droite qui passe par les cités du Yunnan permettra d'éviter un jour la circumnavigation de l'Indo-Chine et de la Chine méridionale : la distance économisée par les voyageurs sera d'environ 6 000 kilomètres.

On ne saurait donc s'étonner des efforts qui ont été récemment tentés pour établir par le Yunnan des relations commodées, régulières entre la « Fleur du Milieu » d'une part, l'Indo-Chine et l'Inde d'autre part.

Un article du traité de Tien tsin ayant reconnu aux étrangers le droit de pénétrer dans l'intérieur de la Chine par tous les points de la frontière ou du littoral, nombreux furent les explorateurs qui profitèrent de cette clause en suivant les traces des quelques missionnaires qui, sous le costume chinois, vivaient çà et là dans les « chrétientés » des frontières tibétaines.

Dès l'année 1867, une mémorable expédition, la plus importante qui se soit faite dans ces contrées, ouvrait les frontières

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

méridionales du Yunnan : les Français Doudard de Lagrée, Garnier, Delaporte, Joubert, Thorel entraient à Yunnan sen. Depuis Marco Polo, c'est la première visite d'Européens qu'ait reçue l'antique cité de Yachi.

En 1868, un « pionnier du commerce », l'Anglais Cooper, partant des bords du Yangtze, essayait vainement de pénétrer dans l'Assam par Batang et Tali fou ; l'année suivante, il ^{p.454} tentait d'aborder le plateau par l'autre côté ; en remontant le Brahmapoutra et le Lobit. Il fut repoussé de nouveau, et son compatriote Sladen, qui avait choisi la voie de l'Irraouaddi et de son affluent le Taping, dut également rebrousser chemin sans avoir pu dépasser Momeï ou Tengkueh ting, la principale cité du Yunnan à l'ouest du Salouen.

En 1874, après la victoire définitive des armées chinoises sur les mahométans, Margary, venant par la voie de Chine, ouvrait enfin la route directe de Haïkoou à Bhamo, sur l'Irraouaddi. Il ne put en profiter lui-même pour une nouvelle expédition : quelques semaines après, il était assassiné dans le Yunnan, à une cinquantaine de kilomètres de la frontière de Barmanie.

La nouvelle de sa mort émut l'Angleterre et donna lieu à une longue correspondance diplomatique dont la conclusion devait amener de grands avantages au commerce anglais. En vertu de la convention de Tchefou, conclue en 1876, le gouvernement britannique fut autorisé à déléguer des résidents de commerce à Tali fou, ou dans toute autre ville du Yunnan, et à préparer une expédition scientifique dans le Tibet, soit par la voie du Setchouen, route du Yan-tze, soit par celle du Kansou et du Koukou nor, route du Hoang ho.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Depuis, bien des voyageurs anglais ont marché sur les traces de Margary : Grosvenor et Baber, Mac Carthy, Cameron, Gill, Stevenson, Soltan, Hosie ont exploré le Yunnan par différentes routes.

Les Français n'ont pas été moins actifs, à la bordure méridionale du Yunnan, sur le fleuve Rouge, le Mekong et dans le Yunnan lui-même, jusque dans le Setchouen. Il suffit de citer la Mission Lyonnaise, son directeur Brenier, Leclère, de Vaulserre ; la liste complète serait longue.

Les Anglais comptent arriver en Yunnan et en Setchouen en partant de leur Barmanie, route hérissée de difficultés ; les Français sont beaucoup plus rapprochés, et pour ainsi dire presque arrivés, par une voie naturelle, celle du fleuve Rouge. Né dans le Yunnan, le fleuve Rouge se poursuit et s'achève dans le Tonkin ; Jean Dupuy l'a reconnu dès 1870 et 1872, jusqu'au port de Manghao, à proximité des mines les plus riches en métaux.

Malgré la formidable, l'effroyable barrière de montagnes hérissées entre Irraouaddi et Salouen, Salouen et Mekong, Mekong et fleuve Rouge, les Anglais avancent : lentement, mais ils avancent.

Ils ont dû renoncer à la voie directe de Bhamo à Tali, qui comporte des ascensions de 1 000 à 2 000 mètres, jusqu'à quatre ^{p.455} cols de 2 400 à 2 750 mètres d'altitude, et des descentes égales. Comme dit Baber, un chemin de fer n'est possible ici qu'en perçant une douzaine de tunnels de Mont Cenis et qu'en lançant plusieurs ponts du Menai. — En France, on dirait : du Garabit. — Renoncé aussi au chemin de fer de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Moulmein à Yunnan sen par Rahang, Xienghaï, Xienghong et Semaï, très long et suffisamment difficile aussi.

Mais ils ont travaillé vigoureusement à la ligne de Mandalé sur Irraouaddi à ce même Yunnan sen, ligne qui franchit la Salouen à 434 kilomètres de Mandalé ; cette voie qui passe sur la gorge de Gokteik par un viaduc de 175 mètres de haut sur 600 de long, se poursuit patiemment dans la direction du Yunnan, et lorsqu'elle atteindra Yunnan sen elle sera prolongée jusqu'au Yangtze kiang navigable, jusqu'à la fameuse ville de Tchoungking.

Quant aux Français ils ont ici la nature pour complice : le chemin de fer d'Haïphong à Yunnan sen approche de la frontière du Yunnan, et de là jusqu'à cette capitale de la province par Mongtse la route n'est ni très longue, ni vraiment semée de difficultés. Elle est bien plus courte que celle de Mandalé, avec bien moins de pentes, contrepentes et distances majorées : d'Haïphong, port du Tonkin, à Yunnan sen il y aura 900 kilomètres ; de Rangoun, port de la Barmanie, il y en aura 1 690.

III. Populations du Yunnan

@

La population du Yunnan est encore loin d'avoir fondu ses divers éléments, quoique la domination chinoise se soit établie pour la première fois dans le pays depuis deux mille années déjà.

Des tribus insoumises habitent en grand nombre les régions montagneuses, sous une foule de noms qui ne répondent pas à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

un même nombre de peuplades ou nations, mais qui tiennent à des différences de patois, de costumes, de coutumes, d'habitation ; quelquefois à des circonstances futiles ou à des idées préconçues : « chaque tribu, dans son ignorance, se considère comme une race distincte ; d'où la multiplicité des dénominations locales ».

En les rangeant par races, autant que faire se peut avec les faibles connaissances que nous en avons à ce jour, c'est aux Lolo qu'appartient, et de beaucoup, la prépondérance parmi les non-Chinois du Yunnan, aux Lolo parents de ceux du Setchouen.

^{p.456} D'après Leclère, qui, lui, les rattache, non pas à la famille barmane, comme on le fait d'habitude, mais à la famille mongole, leurs ancêtres vinrent de la région du Koukou nor, et colonisèrent d'abord le Chensi, puis l'occident montagneux du Setchouen, ensuite le Yunnan, enfin le Tonkin, où ils portent le nom de Mann.

Tout comme au Setchouen on les divise en deux classes, les « Noirs » et les « Blancs » : noms donnés plutôt à cause du contraste de leurs mœurs que par suite de la différence du teint, plus bronzé cependant chez les Lolo Noirs que chez les Lolo Blancs.

Les Lolo Noirs, appelés aussi Lolo « Crus », vivent pour la plupart dans les hautes vallées des montagnes du nord et ne descendent que rarement dans la plaine, si ce n'est pour vendre leurs denrées. Ils habitent la même contrée que les hommes de « Zardandan » dont parle Marco Polo, qui avaient l'habitude de se recouvrir les dents d'une feuille d'or ; mais nulle part dans le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Yunnan on ne retrouve une trace quelconque de cette ancienne coutume.

Les Lolo Blancs, désignés aussi par le sobriquet de « Cuits » ou « Mûrs », sont épars en groupes dans toute la province du Yunnan et soumis au gouvernement chinois. Un grand nombre se font raser la tête à la chinoise et portent la queue, symbole de civilisation dans le Royaume Central, mais ils se distinguent bien des Chinois par la vigueur de leurs muscles et par leur énergie au travail. S'ils n'avaient le nez un peu aplati et la barbe rare, ils rappelleraient le type européen par la régularité des traits, la souplesse du corps, le bel équilibre des proportions. Plusieurs ont des cheveux châtons, le teint blanc, le visage ovale : on dirait des Russes authentiques ; mais d'autres ont « les traits lourds que l'histoire assigne aux anciens Huns ».

Les femmes des Lolo, aimables et coquettes, sont beaucoup plus fortes que les Chinoises ; elles ne se sont pas soumises à la mode pour se comprimer les pieds et travaillent dans les champs à côté des hommes, toujours gaies et prêtes à se reposer du travail par la danse et le chant : à cet égard, elles forment un contraste frappant avec les timides et sérieuses Chinoises, qui se croiraient compromises si un étranger leur adressait la parole. Elles sont considérées comme les plus belles femmes de la province et souvent des Chinois choisissent leurs épouses légitimes parmi ces indigènes, dont certaines, beaucoup même, ont absolument l'air européen, sauf le vêtement : encore portent-elles ici ou là « des tabliers multicolores ^{p.457} dont l'aspect rappelle ceux des femmes slovaques de Hongrie, de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

même que les hommes portent des vestes brodées, ornées souvent dans le milieu du dos et qui peuvent rappeler les anciens dolmans hongrois ». Chez toutes les tribus des Lolo, la mariée quitte la demeure conjugale dès le lendemain des noces et n'y rentre qu'après avoir éprouvé les premiers symptômes de la maternité : qu'elle reste stérile, et par cela même le mariage est rompu.

A la vue d'une femme, on peut toujours savoir par sa coiffure si elle est jeune fille, épouse sans enfants ou déjà mère : non mariée, elle porte une petite marmotte bleue, brodée de couleurs éclatantes et se terminant en cinq pointes ayant chacune son grelot d'argent ; mariée, elle quitte le bonnet à pointes pour le chapeau de paille, également orné de boutons de métal ; mère, elle indique sa dignité par un cordon rouge autour de sa chevelure ; un autre cordon annonce la naissance d'un deuxième enfant, celui qui, d'après la coutume, prend toujours, fils ou fille, le rang d'aîné.

Comme occupations, agriculteurs ou mineurs ; éleveurs, ils sont propriétaires non seulement de cochons, ainsi que leurs voisins et ennemis, les Chinois, mais aussi de bœufs et de vaches ; à la campagne, ils vivent dans des chaumières dont « l'engrais humain » n'enduit pas et n'empeste pas les abords comme il fait des maisons des « fils de Han », passés maîtres en cette matière ; adoreurs de l'« inconnu », ils sont simplement fétichistes, avec cérémonies sur les collines et dans les bois sacrés.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tout à l'ouest du Yunnan, sur la frontière du Tibet, le Salouen, grand fleuve indo-chinois, doit son nom chinois de Loutze kiang au peuple des Loutze, ainsi dit par les « fils de l'Empire », tandis que les Tibétains l'appellent Megouïa ; on le nomme aussi l'Arrong ou l'Annou.

Les Loutze n'ont ni la face chinoise, ni la face mongole, ni la face tibétaine. Venus de l'Inde, comme le croit Desgodins, ou de l'Indo-Chine, et d'origine malaise peut-être, ce sont des paysans débonnaires qui entretiennent le moins de rapports possible avec leurs dominateurs, de bons fétichistes qui vénèrent surtout les arbres et les rochers où ils supposent que les esprits malfaisants habitent ; ils ont pour clergé des moumos, mourmis ou sorciers qui conjurent les mauvais génies en battant du tambour, en agitant des sabres, en brûlant des parfums. D'après Desgodins, la langue des Loutze ne manque pas d'harmonie, de douceur, mais « la prononciation en est si saccadée qu'on les croirait tous bègues ».

^{p.458} Ils n'auraient pas d'alphabet, ils ne sauraient compter ni les ans, ni les mois, ni les jours (?).

Au sud des Loutze, le long du Salouen, et à l'orient, le long du Mekong, les Lisou, Lissou, Litzou — ce doit être le même nom que Loutze — n'ont pas le même esprit pacifique : très au contraire.

Ceux d'entre eux qui demeurent dans le voisinage des villes chinoises et des Moso, leurs frères de race civilisés, payent régulièrement le tribut ; mais ceux des montagnes écartées sont

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

restés indépendants et il est de tradition chez eux qu'ils fassent tous les vingt ou tous les trente ans une expédition de guerre et de pillage chez leurs voisins débonnaires des plaines « policées ».

Comme certains Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, ils ne manquent jamais de prévenir leurs ennemis de l'expédition qu'ils vont faire, en leur envoyant une baguette symbolique, marquée de coches, ornée de plumes et d'autres objets dont le messenger explique le sens redoutable. Au jour dit, ils se présentent à l'endroit indiqué, et telle est la terreur des colons chinois qu'ils sont presque toujours vaincus par ces sauvages armés d'arcs et de flèches trempées dans l'aconit. Les Lisou s'emparent des femmes et des enfants pour en faire des esclaves et pour les vendre en Barmanie ; ils prennent aussi les soieries et les bijoux, puis ils livrent aux flammes les maisons de leurs ennemis.

N'empêche que les mandarins nient effrontément l'existence de ces dangereux voisins et défendent même d'en prononcer le nom : ayant jadis annoncé au gouvernement la destruction complète de ces tribus, il leur serait pénible de se contredire dans leurs dépêches officielles.

En dehors des années où ils se lancent « sur le sentier de la guerre », armés de longs sabres, d'arcs, de carquois aux flèches envenimées, et protégés par des boucliers en rotin, en temps de paix, les Lisou sont très hospitaliers et se distinguent toujours des populations voisines par leur bonne harmonie et leur esprit de solidarité.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Chez eux, le sol appartient à tous et chaque famille s'installe où il lui plaît de s'installer pour y semer son grain dans les clairières naturelles ou obtenues par le feu. Ils commercent avec les tribus des alentours, et c'est ainsi que de proche en proche ils obtiennent les caouris (*cypræa moneta*), ces gracieux coquillages des Maldives qui recouvrent entièrement les bonnets de leurs femmes : les pépites d'or, qu'ils recueillent dans ^{p.459} les sables et les alluvions du Loutze kiang, leur servent de monnaie courante.

Dans leur culte, ils ne vénèrent point Bouddha et n'ont point laissé pénétrer chez eux les prêtres tibétains, mais ils ont gardé les pratiques chamanistes qui prévalaient autrefois dans tout l'Extrême Orient. Comme chez leurs voisins les Loutze, leurs sorciers jettent des sorts pour attirer les bons génies, battent le tambour pour effrayer les mauvais esprits des fontaines, des rochers et des bois.

Dans le sud-ouest de la province, aux confins du Tonkin, du Siam, de la Barmanie, se concentrent ou s'éparpillent, suivant le cas, des Chan, des Kakien, des Peï et Papé, toutes peuplades médiocrement policées.

Les Chan, les « Barbares Blancs » des Chinois, sont purement et simplement des Laotiens, autrement dit des Siamois ou Thaï ; leurs tribus obéissent à des mandarins qui désignent les chefs de villages ; ceux-ci garantissent la tranquillité du pays et perçoivent l'impôt pour le compte de ces mandarins, qui gardent la « forte somme », le reste allant à la province ou au gouvernement central.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les Kakyen, purs Mongols, Tartares « à la face carrée, à la mâchoire forte, aux yeux obliques », se donnent eux-mêmes le nom de Singpo, Tchingpo. Gens des plus énergiques, ils considèrent les Chan comme une race inférieure, bonne tout au plus à leur fournir des muletiers et des portefaix. Petits, mais trapus et vigoureux, les Kakyen passent leur temps à manger et à boire, à soigner l'élégance de leur personne : ils se tatouent les bras et les jambes, couvrent leurs habits de coquillages et d'ornements de toute espèce. Ce sont les femmes qui font tout le travail, même celui de la culture, et qui portent les fardeaux. Le mari choisit son épouse non pour sa beauté, mais pour sa force physique, et le père réputé le plus heureux est celui qui possède le plus de filles, autant d'esclaves surchargées de travail.

Environnés de bouddhistes, les Kakyen n'ont pas moins gardé leur ancien culte animiste, et c'est aux nat ou « génies protecteurs » que s'adressent leurs prières. Suivant une pratique encore usuelle dans certaines régions de l'Europe occidentale, ils mettent une pièce d'argent dans la bouche de leurs morts, afin de payer leur passage, le grand jour ou la nuit noire venue, en franchissant le vaste fleuve qui coule entre les deux vies.

^{p.460} Les Peï ou Paï (Payi, Payu), aborigènes qui vivent dans les parties méridionales et sud-occidentales du Yunnan, surtout dans le bassin du Salouen, se divisent, suivant la région qu'ils habitent, en Peï des montagnes et en Peï des rivières. D'après la tradition, ils auraient habité autrefois les bords du Yangtze

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

kiang, d'où les aurait graduellement refoulés la poussée de l'immigration chinoise.

Voisins des Lolo et parents des Chan, d'origine siamoise par conséquent, ils ne se mêlent ni à ceux-ci, ni à ceux-là.

Ils préfèrent vivre dans des villages séparés dont les maisons ne sont pas couvertes de toits à la chinoise, mais de terrasses semblables à celles des Tibétains et des Miaotze. Les Peï ont la peau beaucoup plus blanche que les Chinois et, comme les Lolo, se distinguent des immigrants du nord par leur force physique. Tous se percent le lobe des oreilles pour y placer soit un cylindre d'argent, soit un tube de bambou, ornement que les femmes remplacent par des cigares ou des bouchons de paille ; elles fument presque toutes le tabac, tandis que les hommes ont pris l'usage de l'opium. Les femmes des tribus peï sont actives, sans la brusquerie de mouvements que l'on remarque chez la plupart des femmes lolo, et sont d'excellentes ouvrières pour le tissage et même pour le travail d'orfèvrerie.

Par le langage et probablement par la race, les Peï, de même que les Khamti, se rapprochent des Laos de l'Indo-Chine, tandis que les Lolo parlent divers dialectes plus ou moins mélangés de barman, de chinois, de tibétain et se rattachant probablement à ce dernier idiome.

Une tribu, parente des Peï, les Papé, est le reste d'une nation, jadis puissante, que les annales nous disent avoir été condamnée par les « Fils du Ciel » à lui envoyer en tribut des objets d'or et d'argent, des cornes de rhinocéros et des défenses d'éléphant : la faune des grands mammifères aurait donc changé dans le pays depuis un petit nombre de siècles.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ni les Peï ni les Papé n'ont d'idoles ; mais quand ils viennent chez les civilisés, ils entrent volontiers dans les temples, font des offrandes et brûlent des parfums comme les autres fidèles ; ceux d'entre eux qui savent écrire n'emploient que les caractères chinois.

Quelle que soit l'énergie de plusieurs des peuplades non chinoises du Yunnan, qu'elles ne contractent pas d'alliances matrimoniales avec les Chinois, ou qu'elles en contractent le moins possible comme les Lolo, qu'elles acceptent déjà, contraintes et forcées, ou bravent encore la civilisation chinoise, ^{p.461} celle-ci fait peu à peu tache d'huile : sa supériorité lui donne trop d'avantages pour qu'elle n'ait pas définitivement raison de ces nations, même de la grande nation des Lolo, à laquelle il a fallu et il faut toujours abandonner du territoire devant l'ascension du flot envahisseur. Ce qu'il leur reste de leur autonomie passée c'est, çà et là, des tonse ou « maîtres de la terre », chefs héréditaires qui sont de leur race.

Aussi, bien que lentement, les types originaires s'effacent graduellement par les mélanges. Diverses peuplades sont nées de ces croisements, et dans le nombre il en est plusieurs qui, tout en n'ayant d'autre langue que le chinois, rappellent encore la provenance indigène par la vigueur de leurs muscles, leur esprit d'indépendance et leurs coutumes rustiques : « Nous ne sommes pas Chinois, disent-ils fièrement ; nous sommes du Yunnan. »

En maintes occasions ils se sont rangés du côté des rebelles mahométans ou indigènes pour se débarrasser des mandarins.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ils diffèrent aussi des « enfants de Han » par leur esprit jovial et leur amour de la musique : presque tous les muletiers ou conducteurs de charrettes portent des mandolines en bandoulière, et dès que leurs chevaux sont en marche, ils accompagnent le bruit des grelots du son de leur aigre musique. On pourrait se croire en Espagne ; comme les muletiers de Castille, ceux des plateaux du Yunnan portent un veston court aux boutons d'argent, mais un large turban s'enroule autour de leur tête.

Dès l'époque des premiers Mérovingiens, la Chine avait autorité dans le Yunnan par l'intermédiaire d'un prince venu du Setchouen occidental ; puis intervint sans hâte l'immigration, surtout de cette même province de Setchouen, et peu à peu la miscégénération. Venus, dit Leclère, à la suite de l'administration chinoise, les Yunnanais n'ont pas le dialecte spécial du Sud ; ils parlent, sauf quelques différences d'accent, la langue mandarine officielle. Ainsi en est-il dans tous les pays de colonisation : les Russes de Sibérie usent du grand russe, bien que pour la plupart natifs de la Petite Russie, et les Algériens parlent le pur français, quoique le plus grand nombre de beaucoup provienne des départements de la Provence et du Languedoc, comme aussi de la Corse.

A vrai dire, le dialecte « mandarin » du Yunnan, apporté dans cette province comme dans celle du Koeïtcheou par les colons du Setchouen, n'est pas absolument semblable à l'idiome de Peking : il s'en distingue, entre autres variantes, par l'affixation du *g* devant certains monosyllables et la ^{p.462} mutation de *n* en *l* :

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ainsi dit-on Ningiuèn, au lieu de Linguien, et Yunlan pour Yunnan, Yunlang sen pour Yunnang sen ; mais en somme, la dissemblance n'est pas grande.

Tel qu'il résulte de son ascendance chinoise avec mélanges d'indigènes, spécialement de Lolo, le Yunnanais est hautain, méprisant pour les étrangers, qu'il abaisse tous, Européens compris, au niveau des aborigènes ses voisins, méprisés de lui depuis tant de siècles. Il est, d'après Madrolle, peu hospitalier, point généreux, et il aime à faire « mousser » sa qualité de Chinois.

L'élément mahométan a une grande importance en Yunnan. On estime que les Musulmans sont au nombre d'un million dans la province, et l'on dit communément qu'ils ont à eux seuls autant d'énergie que tous leurs co-provinciaux ensemble : en tout cas ils les méprisent souverainement.

L'insurrection qui éclata en 1855 et qui eut pour résultat de constituer pendant quelques années un État indépendant dans le Yunnan occidental, commença par une simple dispute entre mineurs bouddhistes et musulmans, les uns et les autres exploitant des veines d'argent à Chiyang, vers les sources du fleuve Rouge.

Dans aucune province de la Chine, la religion mahométane n'avait fait autant de progrès que dans le Yunnan. Issus de quelques émigrants arabes venus peu de temps après l'Hégire et de soldats bokhares qu'amena Koublaï khan dans une expédition de guerre au milieu du XIII^e siècle, les Hoï-hoï du Yunnan ne se

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

distinguent pas physiquement des autres Chinois de la province, auxquels les ont mêlés de continuels croisements. Mais la différence de la nourriture, surtout la haine fanatique des Mahométans pour la viande de porc, la différence des cultes, et bien plus encore les luttes d'intérêts entre les groupes de mineurs, ont fait surgir des conflits et causé des massacres.

Toutefois les éléments les plus divers se rencontrèrent parmi les rebelles, désignés d'ordinaire à l'étranger par le nom barman de Panthé : à côté des Mahométans se trouvaient des Chinois bouddhistes et taoïstes, ainsi que des Lolo, des Paï, des Miaotze de toutes les tribus, d'autre part, des musulmans étaient restés fidèles au gouvernement, et c'est un Hoï-hoï qui, après avoir fait triompher les siens, ramena la victoire du côté des Chinois.

Un assez grand nombre des Panthé vaincus allèrent s'établir dans les montagnes de la frontière de Siam et de Barmanie parmi les Chan et les Katchyen ; mais les vides se sont ^{p.463} comblés par des immigrants du nord, venus pour la plupart du Setchouen, qui fut toujours pour le Yunnan le grand réservoir des hommes.

La guerre civile et religieuse, la famine, le typhus et autres épidémies qui suivirent, ne sont pas les seuls fléaux qui aient visité le Yunnan dans la seconde moitié du XIX^e siècle : la lèpre s'est répandue dans le pays. On a prétendu que cette maladie était inconnue au Yunnan et que son apparition coïncida avec l'arrivée des Européens ; mais il faut peut-être voir l'origine de cette rumeur dans la malveillance des mandarins pour les étrangers.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La peste a fait aussi de grands ravages dans la contrée, à la fois sur les hommes et les animaux. Il paraît que l'épidémie commence toujours par les rats.

IV. Villes et lieux remarquables.

@

La capitale du Yunnan a nom Yunnan sen. Sen signifie à la fois province et chef-lieu de province : Yunnan sen équivaut donc tout simplement à « chef-lieu de la province du Yunnan ». Et en rétablissant la signification de Yunnan, il se trouve que ces trois syllabes répondent à : « la capitale de la province qui est au Sud des nuages » — d'un côté trop de concision, et de l'autre trop de particules.

Yunnan sen, à près de 2 700 kilomètres au sud-ouest de Peking, à 1 960 mètres au-dessus des mers, avoisine la rive septentrionale de la nappe d'eau majeure du Yunnan, le Tien che ou Tien haï, la « mer de Tien », ainsi nommée d'un antique royaume occupant jadis la plus grande partie du plateau. Ce Tien che, sorte de Leman dont le croissant se courbe du sud au nord, au lieu de l'est à l'ouest, peut avoir 150 kilomètres de tour, à 1 950 mètres d'altitude entre monts de 2 000. Ses campagnes riveraines sont riches en céréales, en champs de lin et de tabac, en vergers ; çà et là des troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs et de buffles paissent sur le flanc des collines. La culture du pavot a fait disparaître une denrée très importante, la cire : les gens racontent que les abeilles, attirées vers la fleur du pavot, comme le sont les Chinois vers l'opium, ont toutes fini par succomber après la deuxième saison, empoisonnées par le suc

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

délétère de la plante. Les eaux du lac s'écoulent vers la rive droite du Yangtze kiang par une rivière qui devient peu après un torrent rapide à la descente des monts.

L'illustre Garnier attribuait 50 000 habitants à Yunnan sen, p.464 la Mission Lyonnaise et Monnier parlent de 80 000 à 100 000 (contre le double ou le triple avant les désastres de la guerre civile et religieuse) ; Madrolle de 46 000, dont 30 000 dans la ville murée, qui a 5 900 mètres de tour, mais où les espaces vides prennent autant ou plus de place que le bâti.

En s'en tenant au minimum avec Madrolle, la population flottante en fait une ville de 60 000 à 400 000 âmes. Les jours de foire, de fête et, tous les trois ans, pendant dix journées, quand 5 000, 6 000, 7 000 bacheliers, dans autant de cellules, « se disputent au concours les soixante-quatre titres de licencié affectés au Yunnan », avec leur suite de parents, d'amis, de domestiques, de fournisseurs, etc., c'est tout d'un coup 20 000 à 25 000 personnes de plus.

Yunnan sen, d'origine fort antique, est déchue de sa grandeur passée ; mais cette Yachi de Marco Polo (comme l'admettent les commentateurs) regagne un peu de sa prospérité depuis le rétablissement de la paix. Centre de l'une des principales régions minières du Yunnan, elle est le marché régulateur du cuivre pour la Chine entière et possède de grands ateliers métallurgiques : sa fabrique de monnaies, fondée il y a plus de deux siècles, livrait au commerce avant la guerre cent millions de sapèques par an, masse de métal qui ne représente pourtant qu'une valeur de 400 000 francs. Au nord-est, sur le sommet d'un

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

monticule, se voit un temple complètement en cuivre, jusqu'aux plaques du toit ; il a été respecté pendant la guerre, parce qu'il rappelle la mémoire du roi national Ousankoueï, qui osa résister à Kanghi. Yunnan sen a d'autres industries que celles du métal : on y prépare des tapis, des couvertures, des feutres, ainsi qu'une étoffe particulière dite « satin de la mer d'orient », que Francis Garnier croyait être tissée, du moins partiellement, des fils d'une araignée du Yunnan méridional ; cette étoffe, très renommée, est très solide et d'un noir mat.

En attendant l'ouverture, probablement peu éloignée, du chemin de fer d'Hanoï à Yunnan sen, qui facilitera les relations des Français du Tonkin avec les habitants de la capitale du Yunnan, ceux-ci peuvent admirer à leur aise un monument des plus curieux, non par son architecture, mais par son origine.

C'est la tour « commémorative élevée par le vice-roi Tseniuin pour célébrer des victoires à *venir sur* les Français », victoires qui consistèrent, comme résultat final, à battre en retraite sans avoir pu s'emparer de Tuyen Quang, défendue par les quelques centaines de légionnaires du commandant Dominé.

Les environs de Yunnan sen se recommandent par des ^{p.465} sites pittoresques, de fort beaux points de vue sur le lac, le plateau, les montagnes. Ainsi l'on admire le Tienché chu haut du Sichañ (2 300 mètres), mont de la rive occidentale avec pagodes taillées dans le roc en l'honneur du Bouddha ; plus près, au nord de la ville, on « pèlerine » fréquemment à la pagode d'Ousan kouï ou « du Palais d'Or », et à celle d'Heïlong tan ou « source du Dragon Noir ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

[Fig. XX. Tali Fou @](#)

Une cité qui a beaucoup de ressemblance avec Yunnan sen par son altitude, son climat, son lac, son importance stratégique et commerciale, Tali fou, n'a guère que 25 000 âmes malgré ses nombreux avantages.

Elle s'est établie à plus de 2 000 mètres au-dessus de la mer, à 3 kilomètres de la rive gauche du lac homonyme, à la base orientale d'une chaîne de montagnes de 4 000 mètres, longtemps neigeuses.

Tali ne s'est pas encore relevée du désastre qui l'a frappée lors de la destruction du royaume des Panthé ou musulmans du Yunnan : beaucoup de ses rues sont encore bordées de décombres ; nombre de villages des environs laissent encore voir ou deviner les ravages, incendies et saccagements ; dans ces malheureuses campagnes pas un arbre n'a été laissé debout ; en maints endroits toute culture a disparu sous les ronces et les cactus épineux.

C'est à sa forte position militaire que Tali doit tous ses malheurs : au nord, au sud, la plaine se termine par un étroit défilé entre les montagnes et le lac, et ces deux passages, Chang kouan au nord et Hia kouan au sud, ont été coupés de fortifications qui font de tout le littoral de Tali une vaste citadelle.

Au temps de Marco Polo, cette ville était, sous le nom de Carajan (Karayang), la « capitale de Sept Royaumes » et l'un des grands centres de la Chine méridionale ; pour les tribus environnantes, c'est une « cité sainte ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Récemment elle a de nouveau pris rang de capitale, et c'est là que résida le roi des mahométans, Tuwhenhsia, que des proclamations arabes répandues dans les États voisins désignaient sous le nom de sultan Soliman. Lors de l'entrée des troupes impériales en 1873, plus de la moitié des habitants de Tali, qui étaient au nombre de 50 000, furent égorgés et le général put envoyer à Yunnan sen vingt-quatre grands paniers remplis d'oreilles humaines. Les faubourgs furent incendiés et la ville à moitié détruite. Même dans les campagnes environnantes, on évalue seulement au tiers de l'ancienne population celle qui en occupe de nouveau les villages.

p.466 Mais dans un pays de population plus que surabondante comme est la Chine, la réparation et revivification ne tarde guère, et il semble improbable que Tali fou ne se relève pas promptement de sa ruine. Outre l'importance administrative, elle a la fécondité naturelle de sa plaine, des carrières de marbre, des mines de sel et de métaux précieux ; elle est aussi l'entrepôt naturel du commerce entre Bhamo et Ningyuen, c'est-à-dire entre la Barmanie et le Setchouen.

Et surtout elle jouit d'un admirable climat : l'altitude y compense le voisinage du tropique. Tali n'a pas d'hiver, en dépit des montagnes hivernales de son occident.

Plus encore que tout cela, les difficultés opposées au transport des hommes et des marchandises par les plis des montagnes, sur le chemin de la Chine centrale à l'Indo-Chine et à l'Inde, sont moindres qu'ailleurs dans la contrée voisine de Tali fou, au sud-ouest. Par ici ces grandes et grandissimes sierras se

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

sont notablement abaissées entre leurs aigueverses ; en maints endroits elles se trouvent même oblitérées et le relief du sol est constitué par un plateau de grès rouge et par des collines morainiques, avec lacs nombreux dans leurs dépressions.

C'est autour de ce massif que les grands fleuves rayonnent en éventail : Yangtze kiang, Si kiang, fleuve Rouge, Mekong, Salouen, Irraouaddi, Brahmapoutra. Une route transversale franchissant toutes ces vallées commanderait ou commandera donc autant de chemins divergents de la mer du Japon au golfe du Bengale, en permettant d'éviter une circumnavigation de 6 000 kilomètres à travers des passages souvent bouleversés par les typhons.

De là l'importance que ne pourra manquer de prendre un jour Tali fou, point vital qui domine, des bords de son lac, cette extraordinaire digitation des grandes voies historiques et commerciales.

Son lac, plus connu sous le nom d'Errhaï ou Eulhai, aurait 50 kilomètres de long, sinon 60 ou 70, et 9 à 10 de large, sinon 10 à 15. Dans ses parties creuses la profondeur dépasse 100 mètres, mais elle est fort inégale et quelques îles se montrent dans la partie méridionale. Les pluies, très abondantes sur le versant des montagnes qui entourent l'Errhaï, en élèvent parfois le niveau à 5 mètres au-dessus de la ligne des basses eaux et transforment en une puissante rivière le torrent qui porte l'excédent au Yangpi kiang, et par ce fleuve au Mekong. Dans sa cluse de sortie, près de Hiakouan, l'émissaire du lac passe sous un porche naturel de roches, à côté duquel on a dû percer un tunnel pour le passage de la route.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.468 L'Errhaï est très poissonneux, de même que les rivières et les ruisseaux qui s'y jettent. Plus habiles encore que les pêcheurs du Yangtze kiang, ceux de Tali fou ont su s'associer les oiseaux des bois pour la capture du poisson. Ils partent de grand matin et avec bruit, pour éveiller les oiseaux pêcheurs qui dorment dans les fourrés du bord, et laissent dériver leurs barques le long du courant en émiettant des boules de riz dans le sillage. Les poissons montent du fond pour happer la nourriture ; de leur côté les oiseaux se mettent en chasse, et viennent déposer leur proie dans le bateau. En échange de leurs services, l'homme leur laisse une faible part du butin.

Les deux villes les plus importantes, les plus réputées du Yunnan relèvent donc, Tali fou du bassin du Mekong, Yunnan sen de celui du Yangtze kiang. Terre haute, montagneuse, sauvage, la région dont les eaux gagnent le fleuve Bleu ne montre aucune cité maîtresse ; les bourgades même y sont rares, aucune route praticable ne suit la vallée dans toute sa longueur ; le grand fleuve, obstrué de rapides, coule dans de « noires » profondeurs et la route commerciale ne le rejoint qu'à 400 kilomètres en aval.

Au delà d'un col ouvert à plus de 3 000 mètres dans la montagne, ce chemin passe par Tountchouan, peuplée de 20 000 habitants, dans une région « bourrée » de cuivre et autres métaux. A 20 ou 25 kilomètres, dit un rapport de la Mission Lyonnaise, un énorme bloc de cuivre natif que les indigènes s'efforcent en vain d'entamer, est enfoui près du lit d'un torrent. L'amiral Doudard de Lagrée, le chef de la grande expédition

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

française du Haut Mekong, y mourut en 1868 : son monument s'élève près de la ville, dans une cour de la pagode de Kouangouang. Tountchouan, qui fabrique en grand les sapèques, a son site à 200 mètres d'altitude, à 30 kilomètres seulement de la rive droite du fleuve Bleu, mais à une hauteur « prodigieuse » au-dessus de ses eaux. Sur le froid plateau du Yunnan c'est une véritable oasis que le bassin de Tountchouan, « tellement bien abrité des vents, dit Monnier, que les rayons solaires réverbérés sur les parois rocheuses y maintiennent une température d'une douceur exceptionnelle, une végétation demi-tropicale, des lauriers-roses, des figuiers, voire quelques palmiers », très inattendus à pareille altitude.

Plus loin sur cette même route, à 2 120 mètres, Tchaotoung fou, que les uns dotent de 50 000 habitants, les autres de 70 000 à 80 000, s'élève dans une plaine entourée de monts, en un pays de mines de plomb, d'argent, d'étain, de zinc ; elle fait le commerce de ces métaux, de sel, de coton, de cotonnades, p.469 d'opium ; victime de la révolte des Mahométans, « elle contient moins d'habitations que de décombres.... piteuses, sans caractère et sans grandeur ».

Plus loin cette route, que suivra certainement une voie ferrée continuant le chemin de fer d'Hanoi à Yunnan sen, cette route emprunte les gorges sauvages de la rivière de Takouan ho, appelée aussi Hoang kiang ou « rivière Jaune », qui se jette dans le Yangtze entre Pinchañ et Sutcheou. Le port d'embarquement auquel un rapide a valu le nom de Laouan t'an, est un bourg très animé, situé dans une contrée riche en mines de plomb argentifère.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Sur la montagne entre le Hoang kiang et le Yangtze, à 1 400 mètres d'altitude, Longki est un évêché catholique, avec une « cathédrale, un séminaire et une école », ensemble de constructions dont les missionnaires catholiques ont fait une véritable forteresse pour se mettre à l'abri des incursions des Mantze.

Le Yunnan septentrional ayant été si malheureusement ravagé par les Panthé, au nord de Yunnan sen et de Tali, il en est tout autrement du Yunnan oriental, sur les Leang chañ ou montagnes Froides, dans les lieux de contact de la province avec le Setchouen et Koeïtcheou. Ici pas de villes éventrées, de campagnes flambées, de populations fauchées : pendant les dix-sept ans de guerre civile, les habitants de la contrée, bouddhistes et mahométans, Chinois et I jen, ne cessèrent de vivre en parfaite harmonie et les travaux des mines ne furent pas interrompus. L'un des principaux produits de l'exploitation minière est un sel de plomb que l'on emploie pour la peinture sur porcelaine et que l'on expédie à dos de mulets au Yangtze kiang, d'où il est porté en barque aux fabriques de Tchingte tcheng, dans le Kiangsi.

Cet orient de la province appartient au bassin du fleuve de Canton ; les vallées supérieures du Houng Choui et de ses affluents y entourent les promontoires avancés du plateau central du Yunnan. La principale ville de ce versant, Kouangnan fou, renferme de 15 000 à 20 000 personnes.

Au midi de la mer de Tien ou lac de Yunnan sen, une rangée de lacs moindres se prolonge dans les dépressions du plateau :

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

lac de Tchingkiang ou de Fouhien, à 1 700 mètres d'altitude ; lac de Kiangtchouen, un peu plus élevé ; lac de Tounghaï ou « mer Orientale », à 1 600 mètres environ, près de la ville homonyme, peuplée peut-être de 20 000 personnes ; lac de Leang, à moins de 1 800, lac de Cheping, à 1377 ; d'autres encore sont emplis d'eau douce, quoiqu'ils n'aient pas ^{p.470} d'écoulement, à moins toutefois que des ruisseaux souterrains n'emportent le trop-plein des eaux, car cette région est traversée dans tous les sens de grottes et de galeries où disparaissent les rivières.

Deux de ces lacs, celui de Tchingkiang et celui de Kiangtchouen, sont réunis par un canal artificiel de 1 700 mètres de long, creusé à travers une colline de grès quartzeux. Les agriculteurs conquièrent chaque année de nouveaux terrains sur les lacs en ramenant les vases du fond, et tandis que les champs de tabac et de pavot bordent les rives, les rectangles inégaux des rizières s'avancent au loin dans les eaux, pareils à des îles flottantes. Chacune des mers intérieures donne son nom à la ville principale des campagnes riveraines. Des mines d'argent, de cuivre et de fer, des usines métallurgiques, surtout les aciéries de Laolu kouan, ont valu une certaine importance commerciale à ce district. Au nord-est du Tounghaï, la ville de Ningtcheou est peuplée de potiers.

Les cités du versant méridional, qu'arrosent le fleuve Rouge et ses affluents, sont aussi des entrepôts miniers.

Ce fleuve Rouge, que nous croyons appeler de son vrai nom annamite en le traitant de Song Coï, Song Koï, tandis qu'il s'appelle vraiment le Song Chao (même sens que les deux mots

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

français), ce Rouge (aux eaux rouges en effet), courant de 1 200 kilomètres de longueur, commence à 20 kilomètres au sud-est du bout méridional du lac de Tali, au pied d'un massif de 2 600 mètres d'altitude, au nord-est de l'héroïque Menghoa ou Mounghoua, située dans la région de ses sources. Aucune des villes du Yunnan ne se défendit mieux, à la sagonte, à la numance, à la saragosse, contre les Musulmans Panthé. Sa population, renforcée par les fuyards de Tali, résista longtemps avec la fureur du désespoir, puis, comprenant qu'une plus longue résistance serait impossible, elle résolut de ne rien laisser au vainqueur. Tous les objets précieux furent rassemblés à la hâte dans un bloc de maisons auquel on mit le feu ; du poison fut distribué aux femmes, aux enfants, aux vieillards. Quand les hommes valides furent restés seuls, ils mirent le feu aux quatre coins de la ville et se précipitèrent sur les assiégeants pour s'ouvrir un passage ; quelques-uns réussirent à se frayer une issue, mais la plupart tombèrent sous le fer ou dans les flammes.

Le fleuve Rouge coule vers le sud-est et prend déjà, par endroits, des largeurs de 150 à 200 mètres quand il arrive à sa première ville un peu notable, à Yuen kiang, où il passe sous le nom chinois de Hoti kiang.

^{p.471} Yuen kiang est un grand marché agricole ; elle est entourée d'admirables cultures appartenant déjà à la flore tropicale, car l'altitude de la plaine est seulement de 520 mètres, à l'est de monts de 1 648, veinés d'argent et d'or ; dans cette contrée, les plantes du midi se mêlent à celles de la zone tempérée, et les paysans alimentent les marchés de mangues,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de goyaves, de cédrats, d'oranges aussi bien que de pêches, de pommes, de poires, de noix et de châtaignes. Au sud-ouest, surtout aux alentours de Pou ör fou (Pou ehr, Pou öl), ville à 1 755 mètres, on recueille sur les pentes du Koang chañ ou « mont Nu » une espèce particulière de thé très appréciée dans le Yunnan et dans toute la Chine, malgré son odeur de musc, mais beaucoup trop chère pour trouver son chemin jusqu'à l'étranger. On exploite aussi de riches salines dans les environs.

Au sud de Pou ör, la ville frontière de Sumao fut ouverte au commerce international en 1897 ; la position de cette ville sur les confins de la Chine avec le Tonkin, le Siam, la Barmanie faisait espérer un très grand mouvement commercial ; mais cet espoir ne s'est point encore réalisé, Sumao manquant de chemins et les fièvres y arrêtant tout trafic pendant quatre mois de l'année. La ville n'a que 9 000 habitants, presque tous d'origine chan ou lolo.

Pas très loin de la rive gauche du fleuve Rouge, près du faite avec le fleuve de Canton et déjà dans son bassin, Lingan fou, place murée, s'entoure de verdure ; de toutes parts des collines de marbre la dominant, contrastant par leurs croupes stériles avec les riantes campagnes de la vallée.

Le fleuve chinois-tonkinois descend rapidement sa pente ; aux approches du Tonkin, à Manhao ou Manghao ou Mangko, il ne se trouve plus qu'à 150 mètres d'altitude, la sierra voisine, au nord, sur la route de Moungtse, montant à 2 300. Les gens du plateau yunnanais ne s'y fixent pas volontiers : ils y dépérissent ou meurent ; le climat, lourd et chaud, si différent de leur climat sec et « roborant », les y accable tout aussitôt.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A Manhao commence la navigation régulière, non sans quelques difficultés lors des eaux basses, et à ce fait la ville doit d'être l'entrepôt des thés, des cotons et des soies de tout le sud de la province. Des négociants cantonnais, prévoyant l'importance que cette région pourra prendre un jour dans le commerce général, se sont établis à Manhao et en ont monopolisé le trafic. A l'époque où l'expédition française de l'Indo-Chine visita la contrée, un chef cantonnais s'était même constitué une sorte de principauté indépendante à Laokaï, sur la frontière de la Chine et du Tonkin ; la douane qu'il avait ^{p.472} installée sur le fleuve lui rapportait, d'après Garnier, un million et demi par an.

De Laokaï, ville frontière tonkinoise, non chinoise, où se termine un chemin de fer parti de Hanoï, la capitale de la colonie française, part la ligne de 468 kilomètres, déjà commencée, qui va relier l'Indo-Chine française à Yunnan sen, puis sera prolongée de là jusqu'au Yangtze kiang d'abord, ensuite jusqu'au cœur du Setchouen. — Tel est du moins le programme de la « pénétration » française.

Moungtze, Mengtse ou Mengtsen, ouverte comme Sumao au commerce international depuis 1897, a mieux prospéré : c'est le lieu d'expédition de l'étain. Son mouvement d'échange a dépassé 21 millions de francs en 1899, surtout à destination de Hongkong par la voie du Tonkin français. Moungtze est par rapport au fleuve Rouge dans la même situation que Lingan fou : point éloignée de cette artère de vie et de mouvement, mais outre monts et hors de son versant, sur un plateau lacustre du bassin de la rivière de Canton, à 1 375 mètres d'altitude. On n'y arrive qu'après ascension rude, par la fameuse route des Dix

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mille Escaliers, qui monte de 150 mètres à un col de 2150 en 30 à 35 kilomètres au plus : « route invraisemblable où passent néanmoins par an 87 000 bêtes environ, chevaux, mulets et, dans les temps de presse, bœufs porteurs ; ce qui fait près de 240 bêtes par jour, malgré le ralentissement de juin en septembre, à cause des grandes pluies ». A peine s'il y a 10 000 habitants à Moungtze ; la guerre « musulmane » a passé par là, et presque tous les ans, la peste bubonique y sévit à partir d'avril, peut-être à la suite du « lavage » d'une plaine aux innombrables sépultures située en contre-haut de la ville ; — à part quoi, le climat est vraiment excellent.

Au sud-ouest, à l'ouest de la province, aucune grande ville, mais quelques cités intéressantes dans les autres bassins indo-chinois, c'est-à-dire, de l'est à l'ouest, dans les monts et vaux — vaux c'est ici gorges et précipices — des fleuves Mekong, Salouen, Irraouaddi.

Le Mekong passe du Tibet en Chine près de Yerkalo, par 2 600 mètres environ d'altitude : là jaillissent des sources salines thermales.

En aval de ce Yerkalo, bourg du Setchouen, le fleuve revient en Tibet et s'enfouit dans des gorges étroites, obscures, peuplées de goitreux pour un tiers ; puis il entre en Yunnan près d'Atentze, Atuntsu, qui est ici la gardienne de la frontière du Grand et Pur Empire.

Dans ce pays des Moso et autres tribus indigènes, la ^{p.473} majorité des habitants civilisés se compose de Chinois, mais

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

presque tous parlent le tibétain mieux que leur langue maternelle, les relations de commerce amenant sans cesse un grand nombre de Bod au marché d'Atentze. A d'autres égards, on pourrait se croire aussi dans le Bod-youl. Comme les villes tibétaines, Atentze est dans la région des froidures, au milieu d'une plaine de 3 360 mètres d'altitude ; ses maisons à toit plat sont bâties comme celles des Bod, et la ville est dominée par des couvents, dont les lamas obéissent au grand prêtre de Lassa. Les marchands d'Atentze vendent aux Tibétains du thé ; du sucre, du tabac, en échange de poches à musc, de peaux et de parchemins ouvrés et de « chenilles de terre » sur la tête desquelles poussent des champignons, et que les Chinois achètent à grand prix à cause des propriétés médicinales qu'ils leur attribuent. La montagne de Doker la, dressant sa tête neigeuse au sud-ouest d'Atentze, de l'autre côté des gorges du Lantzan kiang, est une des cimes vénérées du Tibet, et les pèlerins s'y rendent en foule.

Aux Mosou succèdent les Lisou et métis chinois dans les cañons du fleuve, qui n'est plus qu'à 1 241 mètres d'altitude au pont de Feilong, à l'ouest-nord-ouest de Tali. La profondeur de sa coupure en énormes montagnes est de 1 200 mètres en moyenne : deux fois le creux des étroits du Tarn. Le fleuve y est contenu à 100-150 mètres de large, mais avec 40, 50 mètres et plus de profondeur : il passe donc malgré les apparences un grand flot d'eau dans ce courant de 4 500 kilomètres de longueur, dont 2 600 en pays français, et de 81 millions d'hectares de conque allongée. La plupart des villes, non pas de sa rive — car l'entaille est trop stricte pour des champs et des cités, — mais de son bassin dans le Yunnan méridional,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Chunning fou, Yuntcheou (à 2 288 mètres), Sumao (à 1 388 mètres) ont été « lugubrement » dévastées par les Chinois lors de la reconquête du pays sur les Mahométans.

En aval de Xienghong, le Mekong, qui n'est même plus à 600 mètres au-dessus de la mer et a notablement élargi son val et son lit, passe du Yunnan dans le Laos, autrement dit dans l'Indo-Chine française.

Le Salouen abandonne le Tibet pour la Chine, la province de Kham pour le Yunnan, sous le nom de Loutze kiang ou Lou kiang, et longtemps parallèle au Mekong, coule vers le sud, dans un sillon creusé à grandes profondeurs entre montagnes de haute ascension, à 400 ou 500 mètres plus bas que le Mekong sous les mêmes parallèles, dans un bassin fort resserré entre le Mekong trois fois nommé à l'est et l'Irraouaddi à l'ouest.

^{p.474} On lui croit 3 000 kilomètres de cours, on lui suppose 32 500 000 hectares de territoire, et, moins accessible aux pluies que son voisin d'orient et son voisin d'occident, il roule par cela même beaucoup moins d'eau.

Point de villes non plus au bord de ce « vaste » torrent qui s'ouvre à des eaux sulfureuses thermales près du pont de Pupiao, où son lit n'est plus qu'à 741 mètres. Mais Youngtchang fou, sur un des courts affluents du fleuve, tributaire de gauche, à 1 770 mètres d'altitude, n'a pas moins de 8 500 mètres de tour. A dire vrai, cette enceinte n'est pas remplie ; toutefois, bien située sur la route de Chine en Barmanie, dans une plaine de rizières, elle commerce activement et se relève des désastres de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

la guerre des Panthé. Parmi ses habitants il y a des fugitifs de Nanking, assez nombreux pour que leur dialecte soit devenu celui de la ville : de là son nom de « Petit Nanking ». Les commentateurs de Marco Polo identifient Youngtchang avec la ville de Vochan (Vontchan, Voncian), que visita le grand voyageur, et où quelques années auparavant, en 1272 ou 1277, les douze mille Tartares du grand khan des Mongols, Koublaï, avaient mis en déroute les soixante mille soldats du roi de Mien ou Barmah, accompagnés de 2 000 éléphants.

Il est probable qu'à cette époque il existait de meilleurs chemins que de nos jours entre le pays bas de la Barmanie et le haut plateau du Yunnan, car des éléphants ne pourraient passer par les sentiers périlleux des escarpements et des cluses où les voyageurs doivent actuellement s'aventurer à pied ou montés sur de hardis petits chevaux, souples comme des chamois. Cependant les deux fleuves Loutze kiang et Lantzan kiang sont traversés par des ponts suspendus en fer sur la route de Bhamo à Tali fou : ce sont probablement les dernières constructions de ce genre qui se voient sur les deux puissants cours d'eau en remontant leurs vallées.

Cette route de la Chine à l'Inde par le Yunnan paraît avoir été beaucoup plus fréquentée qu'on ne le croirait, à la voir d'un si difficile parcours. On doit dire qu'au temps jadis le commerce était bien moins brutalement exigeant que de nos jours. Tandis que maintenant les négociants, anxieux de réaliser leurs gains en un court délai, tendent de toute la force de leur activité et volonté à ne vouer que quelques jours ou semaines, ou mois au plus, au faire et au parfaire d'une opération, même de très haute

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

importance, et qu'ils la confient à un minimum d'employés, le commerce d'autrefois s'en allait tout doucement, de tribu en tribu ; il se propageait, pour ainsi dire, à la façon des mouvements de translation qui déplacent les eaux marines d'un continent à l'autre, et des années se passaient ^{p.475} avant que les marchandises fussent arrivées du lieu de départ au lieu de destination.

Il paraît que même encore dans la première moitié du XIX^e siècle, quand les Anglais n'avaient pas annexé la Barmanie, la route du Yangtze kiang à l'Irraouaddi voyait passer des marchands chinois en grand nombre : on la désignait sous le nom de « voie d'or et d'argent », probablement à cause des mines de tous métaux, dits ou non métaux précieux, qui dorment dans les gangues du Yunnan.

Kounloun, où un bac traverse le fleuve — d'où le nom de Kunlon ou Koolong's Ferry sur les cartes anglaises, — est provisoirement le terme de la grande ligne ferrée de Mandalé (Barmanie) à Yunnan sen et au Yangtze kiang, calculée par les Anglais pour enlever, s'il se peut, aux Français les avantages du trafic avec les provinces de la Chine méridionale et le Setchouen.

Cette ville borde le Salouen à la frontière même du Yunnan et des États Chan que l'Angleterre a incorporés à ses possessions hindoues ou indiennes.

Dans le bassin de l'Irraouaddi, Momeïn ou Tingyuehting lève ses murailles de trachyte, carré de 2 kilomètres de côté, à 1 889 mètres au-dessus de l'Océan, dans une vaste plaine de rizières qu'entourent des monts escarpés de 2 000 à 3 000 mètres d'altitude.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Cette ville, qui n'a peut-être que 5 000 âmes, est la porte de la Chine sur l'Indo-Chine barmane et sur l'Inde lointaine ; on n'a qu'à descendre son Ta ho ou Grand Fleuve, affluent gauche de l'Irraouaddi, pour arriver sans trop de peine à Bhamo, grande cité de Barmanie. C'est la dernière cité du Yunnan qui ouvrit ses portes aux troupes chinoises, en 1873, tout à la fin de la rébellion des Panthé.

@

LIVRE CINQUIÈME

**ÉTAT MATÉRIEL, SOCIAL,
POLITIQUE DE LA CHINE.
AGRICULTURE, INDUSTRIE,
COMMERCE, GOUVERNEMENT,
ADMINISTRATION, FINANCES.**

CHAPITRE PREMIER

LES VILLES CHINOISES

I. [Urbains et ruraux](#). — II. [Physionomie des villes](#).

I. Urbains et ruraux.

@

^{p.477} La population de la Chine a souffert extraordinairement dans la seconde moitié du XIX^e siècle, par les deux grandes révoltes des Taïping et des Musulmans ; surtout par celle des Taïping, qui n'a point ménagé le sang plus que la rébellion des Panthé, mais s'est répandue sur un espace beaucoup plus vaste.

Cependant tous les voyageurs s'accordent à dire que depuis quelques années la population a repris son mouvement ascensionnel, les villes se remplissent, les champs se recultivent, les provinces dévastées voient arriver en foule des ^{p.478} colons de celles qui ont peu ou pas souffert, et le Setchouen, par exemple, qui est une sorte de province « clef de voûte », repeuple de son mieux le midi très éprouvé, le Koeïtcheou, le Kouangsi, le Yunnan.

En temps normal, étant données les conditions de la vie chinoise, la population ne peut pas rester stationnaire. Les « fils de Han », race essentiellement pullulante, réparent très vite, immédiatement, dirait-on, les pertes de la guerre, de la peste, de la famine : dès qu'ils mangent à leur faim, dès l'épidémie éteinte et la querelle apaisée.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

D'abord, en Chine, il est presque sans exemple qu'un citoyen reste célibataire ; les hommes se marient jeunes, toutes les jeunes filles trouvent un époux et le nombre des enfants par famille est plus élevé en moyenne que dans tous les pays de l'Occident. « Il y a trois péchés contre la piété filiale, dit Mengtze, et le plus grand des trois est de ne pas avoir de descendants. »

Le célibat est même strictement défendu ; les mandarins peuvent intervenir pour marier de force les hommes ayant atteint leur trentième année et les filles âgées de vingt ans : aussi la période de doublement de la population serait-elle de vingt années au plus, si la méchante fée ne levait parfois sa baguette pour évoquer les fléaux de la nature et les méchancetés de l'homme.

La paix est devenue générale dans le Che pa sen ou « les dix-huit provinces » : nous voulons dire la paix intérieure seulement, puisque ces dernières années ont vu la Chine se « colleter » avec le Japon d'abord, puis avec l'Europe aidée des États-Unis et de ce même Japon ; mais ces conflits avec les étrangers ne comptent vraiment pas pour la perte de biens et de vies quand on les compare aux saignées, destructions, flamboiements de la guerre civile, telle qu'on la pratique dans le « Milieu ».

Cette paix a certainement ajouté les hommes par dizaines de millions à la population déjà existante ; mais ce ne sont plus tout à fait les mêmes éléments qui composent maintenant en tout lieu la nation chinoise.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les migrations intérieures ont en certains endroits grandement modifié l'ancien équilibre. Tandis que certaines régions, notamment les provinces du bas Yangtze et du bas Hoang ho, le Yunnan et le Kansou, avaient été partiellement dépeuplées, d'autres provinces, telles que le Setchouen, le Fo'kien, le Chañsi, n'avaient cessé d'accroître le nombre de leurs habitants, et ce sont ces contrées qui, dès la fin des guerres, ^{p.479} ont envoyé des colons pour cultiver les champs et rebâtir les villages et les villes des territoires dévastés. Or les gens du Setchouen et du Fo'kien sont précisément les plus industriels et les plus entreprenants des Chinois pour les travaux de l'agriculture et de l'industrie, et ceux du Chañsi ont des aptitudes très marquées pour le commerce, le brocantage et le colportage.

On peut dire que le sang du peuple chinois s'est renouvelé par le déplacement des habitants de province à province. Les mœurs changent aussi, car les émigrants échappent aux lois que leur imposaient l'esprit de famille ou les liens de la corporation du pays d'origine : ils entrent en de nouveaux groupes, et ces groupes sont d'autant plus différents de leurs premières associations qu'ils vivent eux, les « colons », en des pays plus éloignés de leur lieu de naissance.

Ainsi, d'un côté, des provinces d'où l'on part en foule pour aller coloniser les terres dépeuplées, et dans ces provinces, des districts, des villages, des recoins, que l'émigration dépeuple à mesure ; et d'un autre côté, des provinces où l'on arrive par bandes, incessamment, et dans ces provinces-là, des régions où les arrivées sont plus fréquentes. Il en résulte que le croît de la population n'est pas du tout uniforme en Chine : par la loi des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

vases communicants, telle contrée se remplit, comme telle autre reste à son niveau, tandis que dans une autre même le niveau s'abaisse.

Il paraîtrait qu'au nord et au centre de la « Fleur du Milieu » la progression est faible ou très faible, ou nulle, par suite de l'énorme mortalité infantile. Les registres paroissiaux de certains missionnaires, soigneusement tenus à jour, ne témoignent pas d'une grande augmentation ; puis, comme de tout temps en Chine, il y a les épidémies, les famines, les invasions de plaines immenses par le flot destructeur, ensableur des rivières ; un fléau contraire, la sécheresse, ravage souvent de larges contrées, et si la moisson promet d'être belle, parfois les sauterelles moissonnent avant le temps. Comme conclusion, l'« assiette » de la population est très instable et si la Chine est un jardin, ses jardiniers ne sont pas toujours heureux dans leur jardinage.

C'est d'une manière partiellement hypothétique et d'après des recensements anciens, dont la valeur réelle n'est pas encore établie, que l'on peut tenter de figurer la densité des populations dans le Royaume du Milieu ; mais on ne saurait encore essayer de connaître la proportion relative des habitants dans les campagnes et dans les villes. Il est certain toutefois ^{p.480} que la Chine ne peut se comparer aux États de l'Europe occidentale, ni aux États-Unis, à l'Argentine et à l'Australie pour l'importance relative de sa population urbaine.

Il est vrai que le royaume Central a de très grandes cités, telles que Canton, la triple Hañkoou — Han yang — Outchang,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tchangtcheou, Foutcheou, Hangtcheou, Singan, Siangt'an, Tchingtou, Tientsin, Peking ; mais ces villes ne sont que de deuxième ordre en comparaison de Londres, et même de Paris ; relativement à l'immense territoire qui les entoure, elles ont exercé une bien moindre force d'attraction que les grands centres de notre Occident.

De deuxième ordre, a-t-on dit ci-dessus, alors qu'on pourrait presque dire de troisième ordre : les évaluations nouvelles, faites moins qu'auparavant à simple vue, ne nous montrent plus que 500 000 âmes au plus où l'on supposait 1 500 000 et au delà : à Peking, par exemple, et à Canton. Le « centre » qu'on pensait égal à Paris, la triple ville du Yangtze kiang n'équilibre peut-être pas Vienne, et en descendant aux cités moindres, c'est un Bordeaux, un Rouen, une Toulouse ou moins encore, à la place d'un Liverpool, d'un Glasgow, d'un Barcelone, d'un Lyon ou d'un Marseille.

Heureusement pour elle, tandis que dans les pays d'industrie manufacturière les villes l'emportent sur les campagnes pour le nombre total des habitants, la Chine, encore principalement pays d'agriculture, n'enferme dans les enceintes des cités qu'une part de résidents bien inférieure à la foule des paysans : il n'y a rien ici de phénoménal comme Londres, qui contient le huitième de la population du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande ; Paris, qui renferme le treizième des Français ; Buenos Ayres, où vivent plus du cinquième des Argentins ; Melbourne, qui concentre un grand tiers des Australiens du Victoria (!).

II. Physionomie des villes.

@

La centralisation politique de la Chine n'est pas comparable à celle de la plupart des États européens, et le manque de communications rapides ne permet pas aux marchés du royaume Central d'attirer à eux un mouvement d'échanges pareil à celui des cités populeuses de l'Europe. En outre, il faut tenir compte de ce fait, que les Chinois dépendent beaucoup plus que les Européens de la production des denrées alimentaires : le dépeuplement des campagnes au profit des villes serait la famine en permanence.

^{p.481} Considérée d'une manière générale et sans tenir compte de certains contrastes que présentent les diverses parties de l'Empire dans la forme et la construction de leurs villes, la cité chinoise — dont l'antique Singan, qui résista si bien aux mahométans lors de la récente insurrection, peut être prise comme type — n'appartient pas à la même période d'évolution que les cités européennes.

Par son enceinte quadrangulaire de hautes murailles crénelées, elle témoigne encore de la fréquence des guerres intestines, et la ville intérieure ou ville du palais, entourée d'une deuxième enceinte, rappelle la conquête du pays par les Mandchoux. A la moindre alerte, on ferme les quatre ou les huit portes de la cité, et des compagnies de soldats en garnissent les tours ; de même le quartier tartare est pourvu de tous les moyens de défense et peut en un clin d'œil s'isoler du reste de l'agglomération et se préparer à conquérir le quartier chinois ou à se défendre contre lui.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

L'espace limité par la deuxième enceinte renferme le yamoun (yamen), c'est-à-dire le siège de l'administration, avec ses bureaux et ses cours : c'est la partie la plus silencieuse de la cité, celle autour de laquelle et dans laquelle s'étendent les jardins et les parcs.

Le mouvement, le bruit, quelquefois la cohue, le vacarme, sont bien plus considérables dans les rues de la ville chinoise, d'autant que ces rues, à peine aussi larges que nos ruelles les plus étroites, ne sauraient suffire au rapide croisement des passants, des badauds, des brouettes, des chaises à porteurs ; la voie publique, à certaines heures, ne se désencombre pas et si bien élevés que soient les Chinois, si soigneusement qu'ils évitent de se gêner, de s'injurier, de se cogner, c'est une foule étourdissante.

Cela pour la ville « essentielle », qui est la place murée ; mais c'est en dehors des portes, dans les faubourgs, où l'on peut entrer à toute heure de nuit, sans souci des gens de guet, et où les règlements policiers et militaires sont peu gênants et facilement éludés, que la population industrielle et commerçante aime à s'établir.

Ces faubourgs extérieurs se prolongent à des kilomètres de distance au bord des chemins, des canaux, et deviennent peu à peu les véritables villes : c'est un phénomène analogue à celui qui s'est passé en Europe, lorsque les populations urbaines, descendant des acropoles, se sont graduellement répandues sur les pentes, puis à la base des collines, dans les plaines ouvertes.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.482 Ainsi la vie urbaine se déplace : de leur forme militaire, brutalement limitée par des remparts, les villes chinoises passent à une forme plus libre, plus souple, plus « élastique », dont les contours suivent les reliefs et replis du sol et l'ondulation des rivières.

Durant les guerres civiles et les insurrections récentes la plupart de ces quartiers extérieurs avaient complètement disparu, mais la population s'est portée de nouveau vers la banlieue pour y reconstruire les demeures abattues, et déjà maint faubourg est devenu plus important que la cité près de laquelle il est bâti.

D'ailleurs, les maisons, simples cadres en bois léger et en bambous, avec ornements en papier, sont faciles à réédifier. Les constructions monumentales, comme celles des villes d'Europe, ne se rencontrent point dans les cités chinoises : aussi les tremblements de terre sont-ils beaucoup moins dangereux dans le Royaume Central que dans les contrées où prévaut l'architecture des Occidentaux ; mais les incendies éclatent souvent au milieu de toutes ces maisons en bois. C'est pour cela qu'en été l'on ferme d'ordinaire la porte méridionale de la ville, afin d'en « interdire l'entrée au dieu du feu » : un reste de l'antique religion solaire, mêlé aux autres superstitions du feng choui, fait craindre que l'incendie ne pénètre dans l'enceinte par l'ouverture du midi.

Les maisons des riches sont en général d'une grande propreté, et des fleurs variées transforment les appartements en de véritables serres ; mais les villes sont pour la plupart d'une

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

indicible saleté et contrastent singulièrement avec les champs, si proprement tenus, sauf les villages, empestés de fumier et de guano humain. L'odeur qui s'échappe des rues, encombrées et bordées de sentines, est repoussante, et les soins d'édilité sont presque nuls : c'est au temps qu'on s'en remet pour faire disparaître les débris que les agriculteurs ne peuvent employer directement à la fumure de leurs terres.

Voilà pourquoi les épidémies, surtout la petite vérole, sont relativement bien plus fréquentes et meurtrières qu'en Europe ; pourquoi des maladies endémiques, ayant la malpropreté pour cause principale, sévissent parmi les « enfants de Han ». La lèpre, l'éléphantiasis, sont des fléaux qui font beaucoup de victimes dans la région du littoral, surtout au sud de l'Empire. Probablement les neuf dixièmes de la population chinoise sont atteints de maladies de la peau, dont l'origine était attribuée à tort, il semble, aux exhalaisons des rizières, très p.483 dangereuses pendant la saison d'été : les femmes, obligées de piétiner dans la vase pour arracher les mauvaises herbes, ont le plus à souffrir de cet air empoisonné.

En compensation — et c'est une faculté précieuse — les hygiénistes s'accordent à reconnaître chez les Chinois une singulière force de résistance aux funestes influences du climat ; mieux que tout autre peuple, ils savent se plier aux variations extrêmes de la température, de l'humidité, de l'altitude ; cette immunité s'est prouvée et se prouve encore tous les jours par les travaux de peine et de force qu'ils exécutent dans tous les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pays du monde, sous l'Équateur, le Tropique, en terre froide, au plus dur et dangereux d'Afrique et d'Amérique.

On sait qu'un des faits remarquables de la démographie chinoise est que, tout en se répandant de l'une à l'autre extrémité de l'Empire et en se croisant à l'infini, les Chinois ne s'unissent jamais entre personnes appartenant à des familles de même appellation patronymique : ainsi la nation tout entière se trouve partagée en 400 groupes distincts — 150 seulement si l'on accepte un autre calcul, — qui ne peuvent s'allier qu'indirectement, par descendance féminine.

@

CHAPITRE DEUXIEME

AGRICULTURE CHINOISE

I. Culture intensive ou plutôt jardinage. — II. Principales cultures, pas de forêts, pas de prairies ; diète surtout végétale des « fils de Han » ; le riz, le thé, l'opium. III. Tenure du sol.

I. Culture intensive ou plutôt jardinage.

@

p.484 Autant qu'on peut diviser les Chinois par ordre de professions, dans un pays où manque toute statistique exacte, en admet que près des deux tiers de la population de l'Empire appartiennent à la population agricole ; près d'un tiers à l'industrie, aux métiers, aux professions libérales, au commerce ; un dixième à la pêche en mer, rivières, lacs, étangs.

La prépondérance de la paysannerie est donc très considérable dans le beau Royaume Fleuri, surtout dans les régions du Nord, du Centre et dans la Terre Jaune : là le rustique est supérieur à celui du midi chinois, mais l'ouvrier du midi l'emporte en activité, en habileté sur les autres.

Voici des milliers et encore des milliers d'années que les Chinois cultivent les plaines et bas-fonds de leur Chine ; et jamais, si ce n'est dans leurs guerres civiles, la terre féconde n'a cessé de produire avec abondance. Elle est même plus libérale que jamais et elle suffit à entretenir des centaines de millions d'hommes en même temps qu'à pourvoir de denrées précieuses l'industrie du reste du monde.

Le paysan chinois n'a certes point analysé chimiquement ses terrains, ses semences et ses engrais comme l'agronome

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

européen, il ne possède pas les instruments perfectionnés des fermes anglaises ; mais une longue tradition lui a fait ^{p.485} connaître les qualités des sols et les besoins des plantes ; il sait que les cultures diverses doivent se succéder dans un certain ordre sur le même sol ; il dose avec prudence les amendements ou les engrais qu'il mêle aux terrains, marnes, chaux ou phosphates, herbes de bruyère, herbes pourries, cendres, os broyés, résidus huileux, engrais animaux ou engrais humains ; il supplée par sa dextérité manuelle à l'imperfection des outils ; il brise, égalise la terre avec ses mains et même avec ses pieds, dont les orteils sont restés beaucoup plus mobiles que les nôtres, ainsi que nous l'apprend D'Escayrac de Lauture, dans ses *Mémoires sur la Chine* ; il arrache soigneusement les mauvaises herbes et réserve ainsi tout le suc de la terre pour la moisson future.

Et s'il connaît les capacités de la terre, il n'ignore pas la puissance des eaux : il irrigue et irrigue encore, avec des pompes de toute espèce, des norias mues par des hommes, des animaux ou le vent ; mais c'est par l'arrosage direct, à la main, que le Chinois abreuve surtout ses plantes : sa culture ressemblant plus au jardinage qu'à l'agriculture extensive des Européens, ses procédés se rapprochent de ceux qu'emploient les jardiniers occidentaux ; et, bien exactement, le « fils de Han » n'est pas un cultivateur, c'est un horticulteur, et si parfait que, dans les plaines fertiles, notamment dans les riches terres de Changhaï, vingt hommes vivent à leur aise des produits d'un seul hectare.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« L'agriculture des Chinois — ainsi s'exprime admirablement [Eugène Simon](#) — est un culte ; on pourrait presque dire que c'est une caresse. »

Avant que la Chine entrât en relations actives de commerce avec les pays étrangers, elle produisait tout ce qui était nécessaire à sa consommation : elle se suffisait à elle-même, et l'équilibre commercial était parfait entre les pays du nord, du centre et du midi.

Il semblait alors presque criminel aux Chinois de supposer que le pays pût avoir besoin des importations de l'étranger, et l'orgueil du patriotisme se mêlait à l'influence de la tradition pour encourager le gouvernement à la résistance contre les armées européennes qui voulaient le forcer à ouvrir ses ports au commerce du monde extérieur.

On peut qualifier de merveilleux le fait que le « Milieu » sustente 400 millions d'hommes, parfois assez pauvrement et chichement, on peut l'avouer, alors qu'une grande, une très grande, une énorme portion de son sol reste toujours inutilisée, non seulement après les époques de troubles, quand la ^{p.486} guerre civile a passé comme un incendie sur les campagnes, mais aussi pendant les longues périodes de tranquillité. D'après les statistiques officielles du commencement du XIX^e siècle, l'ensemble du territoire cultivé dans la Chine proprement dite comprenait 49 932 000 hectares, sans les bois, les pacages, les propriétés de l'empereur, des pagodes et des communes, et le Chañtoug était la seule province dont plus de la moitié fût couverte de cultures.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Cinquante millions d'hectares utilisés, sur 400 millions, ce n'était alors que le huitième du sol, bien peu, trop peu pour un pays doté de tant de loess et de si vastes plaines qui sont des « mers de culture ». Il ne semble pas que ce document soit acceptable.

Mais, quand même on admettrait qu'il était fort au-dessous de la vérité en 1801, qu'il l'est encore plus en 1904, qu'il y a cent millions d'hectares en rizières, en maïs, en sorgho, en céréales, en alignements de mûriers, en champs d'arbres à thé, en plantations de cannes à sucre, en orangeries, en palmeraies de palmiers à chanvre, en arbres à huile, en arbres à cire — la liste serait longue des bienfaits de ce sol choisi, — on ne peut guère consentir aux dix-huit cents milliards de valeur (et même au delà) qu'Eugène Simon attribue à la terre chinoise : soit en moyenne 4 500 francs l'hectare.

Sans doute les Chinois incorporent surtout au sol, et presque uniquement au sol, l'argent qu'ils en retirent ; le bénéfice des champs ne se stérilise pas autant que chez les Européens en constructions urbaines ; on ne le distrait pas autant en entreprises industrielles, en équipages, en dépenses somptueuses : l'épargne des générations se consacre aux champs qui en ont été l'origine. Mais l'hectare ne saurait valoir 4 500 francs dans l'ensemble d'une contrée où la déforestation a transformé les « hauts » en terre inutile, et où il n'y a d'« assujéti » que les pentes basses, les vallées et la plaine, où, par exemple, le sol est merveilleux, principalement dans le loess. Et quels soins, quelle patience et quelle activité de fourmis !

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Que le sol Chinois vaille 1800 milliards de francs ou beaucoup moins, toujours est-il qu'en moyenne, il produit « fabuleusement », malgré de dures et nombreuses calamités, la sécheresse, les inondations, les sauterelles, les invasions de rats.

Aussi la vie est-elle en Chine d'un bon marché inouï ; et la vie n'étant pas coûteuse, les salaires ne sont pas moins « inouïs » de modération et conformes à la sobriété bien connue de l'homme à tresse.

Avant les derniers événements, qui présagent à la Chine, ^{p.487} entre autres « améliorations », un bouleversement complet des prix, rétributions et loyers, vers 1880, par exemple, on nous apprend qu'un travailleur des champs gagnait de 15 à 20 centimes par jour (on le nourrissait, il est vrai, sobrement) ; 5 centimes de plus en temps de repiquage du riz, 10 centimes en temps de battage.

Les artisans, ouvriers d'art et gens de professions libérales ne sont pas beaucoup plus rémunérés : à la campagne l'ouvrier d'art reçoit ou recevait alors 25 à 30 centimes de sa journée, et la table ; en ville, il s'entretenait à ses frais et touchait 50 centimes ; le dessinateur, le peintre 50 à 60 ; le médecin, 20, 25 centimes, rarement 50 par visite. « On voit que l'égalité des professions n'est ou n'était pas, en Chine, il y a vingt années, une pure théorie », les lettrés et les mandarins à part, s'entend.

Et les prix ? Dignes des salaires. D'après Eugène Simon, un bol de riz tout préparé, 3 centimes : donc 6 ou 9 centimes pour les deux à trois bols du repas ; 10 à 15 centimes la livre de bœuf de 604 grammes ; 30 centimes la livre de porc ; 20 centimes la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

livre de mouton ; 10 à 15 centimes la livre de poisson ; 35 à 50 centimes une poule ; 40 centimes un canard ; 1 centime le bol de thé ; 10 centimes le bol de vin de riz ou de vin de sorgho ; 4 centimes un coucher à l'auberge ; 2 francs cinquante centimes à 3 francs une paire de souliers en velours ; 50 centimes à 1 franc un bonnet de feutre double ; 7 à 10 francs une robe d'hiver ouatée ; 2 francs à 2 fr. 50 centimes une robe d'été ; 6 à 7 francs une pèlerine ; 2 fr. 50 à 3 francs des jambières ; 50 centimes à 1 franc un collet ; 8 à 10 francs un pardessus doublé en peau de mouton ; 5 à 10 centimes un chapeau de paille, 8 à 15 centimes une paire d'espadrilles de travail en cordes, etc., — tous prix, nous dit-on, constatés dans les provinces du centre, les plus riches. Sans doute ils ont pu augmenter depuis que Simon a écrit sa *Cité chinoise*, mais s'ils ont haussé, probablement que c'est de très peu.

Presque toutes les régions montagneuses sont demeurées à l'état de friches, car les Chinois n'ont pas désarbré leurs sierras pour les cultiver, mais seulement pour en brûler le bois. C'est bien à tort que des voyageurs, voyant les escaliers de verdure pratiqués sur les pentes des montagnes qui dominent la vallée du Min de Fo'kien, ou celles de quelques contrées du Yunnan, du Tchekiang ou du Houpé, en ont délibérément conclu que tout le sol du Grand Empire était soumis à la bêche ou à la charrue.

Parmi les savants européens, Liebig surtout a signalé l'heureux contraste que présente l'agriculture chinoise ^{p.488} comparée à celle de tant d'autres contrées dont le sol semble à jamais épuisé.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il fut un temps où la Palestine, si âpre de nos jours, « découlait de lait et de miel ». L'Italie centrale aussi s'est appauvrie ; lors de la fondation de Rome, les campagnes environnantes étaient fécondes et peuplées : dix siècles après, les collines s'étaient pelées, des flaques emplissaient les fonds, la solitude régnait autour des murs. Et combien d'autres terres fertiles ont été stérilisées par une culture épuisante, ne sachant pas restituer au sol les éléments incessamment enlevés par les récoltes !

Même aux États-Unis et au Brésil, des champs qui fournissaient naguère d'abondantes moissons, sont maintenant rebelles à la charrue. Et les pays les plus avancés en civilisation, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, ne sont-ils pas obligés d'importer chaque année une part considérable de leur approvisionnement, et ne faut-il pas qu'ils achètent, sous forme de guano, phosphates, engrais chimiques et autres substances fertilisantes, les éléments qui rendront au sol la force productive ?

A l'exception des « terres jaunes », qui n'ont aucunement besoin d'engrais, qui ne réclament qu'une seule chose, la pluie, les champs labourables de la Chine ne doivent le maintien de leur fertilité depuis quatre mille années, qu'au soin pieux avec lequel le cultivateur leur restitue, sous une autre forme, tout ce qu'il a pris : le « *circulus* » incessant, célébré par Pierre Leroux, ramène dans la terre les éléments chimiques contenus dans les récoltes.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

L'« engrais humain » surtout leur est précieux, et comme sacré. En ce qui le concerne ils n'ont, peut-on dire, aucun « respect humain », la vue ne les en offusque pas, et qui sait ? l'odeur leur en semble peut-être agréable. Les récits des voyageurs se plaignent unanimement de l'insupportable présence du guano naturel.

Ainsi fait la Mission Lyonnaise ; laissons-lui conter ce qu'elle a vu ou entrevu dans son voyage :

« Un détail pénible, nous dit-elle, des auberges du Setchouen (et d'ailleurs, ajouterons-nous), c'est la présence, contiguë à la salle d'honneur du fond de l'auberge, où notre dignité nous oblige à nous mettre, de certaines installations, indispensables mais sommaires, où s'attarde encore la primitivité des Chinois. Quand elles ne sont pas à côté de nous, elles sont disposées en dessous de la chambre où nous couchons ; et la prévoyance, pleine de délicatesse et d'esprit pratique des architectes, est ^{p.489} allée jusqu'à ménager des trous dans le plancher de la salle. Quelquefois, il faut traverser notre appartement pour s'y rendre ; et dans ce cas, nous fermons impitoyablement toutes les issues, à la véhémence et d'ailleurs légitime indignation des quarante ou cinquante personnes de notre suite, qui sont parfois logées dans la même auberge que nous, et dont la procession lamentable vient se heurter à des portes closes. Ils comprennent d'autant moins la mesure d'occlusion dont ils sont victimes, que les Chinois professent en ces

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

matières une indifférence olfactive qui stupéfie le voyageur. Il faut se garer avec soin, dans les rues étroites des villes, des seaux débordants qui passent, balancés d'excrément à chaque extrémité d'un bambou. Tous les matins, à Tchoungking, près de deux des portes de la ville, l'une donnant sur le Siao ho (rivière de Paoning), l'autre sur le Yangtze, des centaines de seaux s'alignaient en bel ordre, en étages successifs, sur la série de marches qui montent des plages des rivières à la ville. Des coulis modestement héroïques, déversent le contenu dans des sortes de « jonques-citernes ». Celles-ci parcourent ensuite les rives, et les campagnards viennent puiser à même le bateau. L'engrais humain joue un tel rôle dans l'agriculture chinoise que l'on voit, le long des routes qui sillonnent la grande plaine de Tchensou, de petits édicules assez bien construits, couverts d'un toit, aux murs blanchis à la chaux, bref, d'apparence beaucoup plus propre que nombre d'habitations chinoises, et qui sont une invitation discrète au voyageur d'apporter sa contribution aux travaux de la principale industrie nationale. »

L'usage officiellement consacré, partout vaillamment accepté, de l'engrais si prépondérant en Chine qu'on l'a surnommé l'« engrais chinois », date des vieux temps de la Chine. Il est chaleureusement recommandé dans le livre des rites de la dynastie des Tcheou, dans le Tcheou li, qui remonte à quelque trente siècles, dans le passé.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« Les inspecteurs de l'agriculture, lit-on dans un passage de ce Tcheou li, veilleront à ce qu'il n'en soit perdu ni gaspillé la moindre molécule, car c'est la force et le salut du peuple. Ils le feront recueillir dans des vases où il fermentera pendant six jours, après quoi on l'emploiera en y mettant dix fois autant d'eau. Pour le riz, on le répandra pendant la végétation, non avant, et autant de fois qu'il le faudra, mais pas plus, car ce n'est pas la terre qu'il faut nourrir, mais la plante ; et si l'on en met trop, il s'évapore dans l'air. Pour les terres non inondées, on le déposera au pied des plantes pendant qu'elles pousseront, car si l'on en mettait entre les lignes, une grande ^{p.490} partie serait perdue. En agissant ainsi avec sagesse et économie, l'on en dépensera peu et l'on obtiendra des moissons abondantes, et les peuples seront heureux. Dans les provinces du Nord, qui ne produisent pas de récoltes pendant l'hiver, le surplus de l'engrais sera séché pour être mélangé avec de la terre, et l'on en fera des briques que l'on transportera dans les provinces du Sud.

« Il est impossible, on le voit, dit E. Simon, d'établir avec plus de précision la loi du *circulus* que la Chine observe religieusement depuis tant de siècles, et à laquelle, il ne faut pas s'y tromper, elle doit de survivre à tant de nations disparues depuis quatre mille ans et de tenir en échec la puissance industrielle et militaire de l'Europe.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« Vraiment, dit à son tour Monnier, la sollicitude de l'agriculteur se manifeste ici par des conceptions d'une ingéniosité touchante, où la demande la plus humble affecte une forme poétique. A chaque minute se détache, au bord du sentier, la silhouette gracieuse d'un édicule que, de prime abord, on pourrait prendre pour un petit oratoire à l'usage des pèlerins ou, mieux encore, pour un pavillon de plaisance. Ces abris sont tout simplement — comment dirai-je ? — des chalets de nécessité, construits par le propriétaire du champ contigu. C'est à qui choisira l'architecture la plus coquette, l'ornementation la plus tapageuse, dans l'espoir de capturer la clientèle ambulante. La structure de ce petit local est plus soignée que celle des habitations. On l'enjolive de banderoles, de panneaux portant, en caractère d'enseigne, les inscriptions les plus engageantes telles que : « Arrêtez-vous ici, l'ombre est douce ! » ou bien encore : « Prenez le frais sous mes bambous ! » Cette façon d'implorer les passants n'est point banale ; libre à l'Européen de la trouver plaisante.

Cette sorte de vénération intransigeante s'explique très bien : l'engrais naturel est réellement indispensable aux Chinois par la raison qu'ils n'en ont pas d'autres à leur disposition ou très peu.

L'agriculture chinoise est, sous certains rapports, extrêmement imparfaite. Le « fils de Han » élève fort peu de bétail ; en dehors de son porc comestible, orgueil de toutes les chaumières,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

il ne dispose guère d'animaux ; il a très peu de bœufs, très peu de chevaux ; son animal domestique est le buffle ; or un buffle suffit au travail de trois hectares, sans fournir, de bien loin, au fumage de ces trois hectares cultivés intensivement. D'où il résulte qu'ici l'agriculture ne manque certes pas de bras, mais de fumier.

p.491 Le Chinois n'a, pour ainsi dire, pas de prés dans son jardin de cinquante millions d'hectares, de même pas de forêts sur sa montagne et sa colline, sauf sur les coteaux où l'on cueille la feuille de l'arbre à thé. Ces 500 000 kilomètres carrés ne suffisent pas à son horticulture, à laquelle manquent d'ailleurs des outils rationnels perfectionnés ; il a donc imaginé, non pas des jardins suspendus, mais des jardins flottants : un peu de terre sur un radeau de bambous, autour d'une maison également supportée par ce radeau, dans les eaux d'une rivière ou d'un lac tel que le Pinghou.

Instruments agricoles imparfaits, disette de bois, indigence de prairies, ces graves défauts étant compensés par un labeur assidu, par une ingéniosité pratique toujours éveillée, et pour tout dire d'un mot, par l'« amour » du sol nourricier, l'agriculteur chinois n'en est pas moins réduit à une diète moins animale que végétale, puisque les herbages manquant, il ne peut tailler en grand dans la chair du bœuf et du mouton ; il a son porc « familial », et son buffle travailleur ; mais la chair du buffle n'est pas bonne.

Reste à savoir si, le porc « universel » à part, il ne rachète pas l'absence du bouilli, du rôti, de l'entrecôte par la nombreuse

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

volaille de la basse-cour et par le poisson des eaux qui courent ou qui dorment.

Et si la culture, telle qu'il la pratique, très intensive, avec de continuels repiquages, ne perdrait pas en valeur alimentaire à être vouée à l'herbage, au détriment du jardinage.

Enfin, car il faut en venir là, est-il bien sûr que l'homme ait intérêt à se gorger de viande ? Et son estomac est-il ou n'est-il pas celui d'un granivore et d'un frugivore plutôt que d'un carnivore ? La science ne peut pas dire encore qu'elle en a souverainement décidé.

II. Principales cultures, pas de forêts, pas de prairies ; le riz, le thé, l'opium.

@

Le riz est la plante la plus importante de l'Empire ; c'est celle qui subvient à l'alimentation de tous les habitants du centre et du midi : on évalue la superficie des rizières à un huitième au moins de l'espace cultivé. Cette culture ne pouvait manquer de s'emparer de la Chine, puisque ce qu'elle exige avant tout c'est l'eau, et que le « Milieu » regorge d'eau ; de plus, c'est une culture facile n'exigeant pas les instruments agricoles, ingénieux et sûrs, que ne possède pas ici le paysan ; enfin elle a moins besoin de fumier que ^{p.492} d'arrosage, et l'évolution du riz ne demande que quatre mois au plus : tous avantages très précieux.

Parmi les différentes variétés de cette plante, dont chacune a ses procédés plus ou moins spéciaux de culture, il est un riz de montagnes et collines qu'on cultive sur les escarpements en terrasses et auquel suffit l'eau du ciel : c'est le riz rouge à gros

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

grains « qu'on sert sur l'autel des dieux, parce qu'il est plus rare, mais qu'on ne sert pas sur la table des hommes, parce qu'il est gluant et de médiocre apparence ». La grande espèce, celle qui se cultive en vastes champs mouillés, dans la plaine, c'est le riz blanc, à grains fins, notre riz de Cochinchine.

Au bord du Hoang ho, le froment, le millet, le sorgho, sont les céréales les plus communes ; en outre, chaque famille d'agriculteurs, dans le bassin du fleuve Jaune comme dans les autres parties de l'Empire, entretient soigneusement, près de sa maisonnette, un jardin de légumes où se rencontrent, suivant les climats, toutes les espèces de l'Europe et d'autres encore. Nulle part les marchés ne sont mieux approvisionnés de fruits et de légumes, car, à égalité de température moyenne, la Chine nourrit plus de végétaux que l'Europe sous les lignes isothermiques correspondantes. Grâce à la somme des chaleurs de l'été, le cotonnier, le sorgho à sucre, l'arachide, la patate douce, le nelumbo, croissent dans les régions tempérées de l'Extrême Orient, tandis qu'on a vainement cherché à les introduire dans la culture française.

Mais voilà bien le malheur ! Pour soumettre ainsi partout le sol au jardinage, il a fallu, nous l'avons dit, et répété, sacrifier uniformément les forêts, surtout dans les régions du nord et du centre, beaucoup plus dépouillées de leurs sylves que le midi de l'Empire.

Dans la « Fleur du Milieu », là où les populations se pressent en multitudes, l'arbre sauvage prendrait trop de place, on l'a remplacé par la plante cultivée ; pour la fabrication des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

cercueils, les Chinois sont déjà obligés d'importer du bois de l'étranger, même de l'Amérique du Nord. Le seul combustible consiste en herbes sèches, en chaumes, en racines, en débris végétaux que l'on emploie avec une singulière économie ; quelques poignées de brandilles suffisent pour la préparation du repas. Pendant les froids de l'hiver, on ne fait point de feu ; on ajoute seulement des pantalons fourrés, une pelisse ou deux ou trois jaquettes à ses autres vêtements.

La grande végétation n'est représentée dans les campagnes de la Chine orientale, du moins au nord du Yangtze, que par des bosquets de bambous, des vergers, des rangées d'arbres le ^{p.493} long des champs, et çà et là par des massifs de verdure autour des pagodes et surtout des tombeaux. C'est ainsi que les villes et les villages s'entourent de vastes étendues de terrains enlevées à l'agriculture : les campagnes se couvriraient de monuments funéraires, si, par un antique usage ayant force de loi, la charrue n'était impitoyablement passée sur tous les cimetières à l'avènement de chaque nouvelle dynastie. Seuls les souverains mandchoux, voulant se rendre populaires, à l'aurore de leur dynastie, permirent de respecter les tombeaux et les arbres qui les ombragent, et c'est ainsi que la végétation spontanée et la faune sauvage ont pu se maintenir dans les bouquets d'arbres sacrés.

Les prairies manquent en Chine comme les forêts. Le terrain a trop de valeur pour qu'on puisse l'utiliser indirectement à la nourriture de l'homme par l'élève des animaux de boucherie, car

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

le sol qui nourrit un million de bœufs fournirait des céréales et des légumes en suffisance pour douze millions d'hommes.

Voici tout de même des milliers d'années que les « Cent Familles » ont su associer à leur travail celui du cheval et du bœuf.

D'après la tradition, l'empereur mythique Fo hi, que l'on dit avoir vécu il y a plus de cinquante-trois siècles, aurait le premier apprivoisé les « six animaux » devenus domestiques par excellence, le cheval, le bœuf, le porc, le chien, le mouton, la poule. Il paraît cependant que le cheval et le chien ne furent longtemps représentés que par un petit nombre d'individus, et d'ailleurs le cheval dégénère rapidement dans les provinces du Midi.

Par leurs relations avec le monde animal, les Chinois contrastent avec les Mongols, chasseurs nomades et pasteurs de brebis : ils n'ont ni troupeaux à garder, ni vastes espaces à parcourir, et par conséquent ni le chien ni le cheval ne leur sont indispensables, et pour sarcler le sol ils n'ont besoin que de leurs bras. Les grands animaux domestiques, bœufs, buffles et chevaux, ne sont guère employés que pour les transports ; ils sont toujours parfaitement soignés : on les revêt d'étoffes pour les préserver du froid, et dans les mauvais chemins on protège leurs pieds par des chaussures en paille.

Les préceptes du bouddhisme, et l'attachement naturel du paysan pour ses compagnons de travail, ne lui permettent d'en manger la chair qu'avec répugnance ; même le code pénal édicte

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

une punition sévère contre ceux qui abattent un de leurs p.494 animaux sans une permission expresse. Mais, à part les sectes de végétariens, assez nombreuses dans le pays, et qui s'abstiennent aussi de boire du vin et de manger les « viandes végétales », telles que l'ail et l'oignon, les Chinois ajoutent un peu de chair à leur nourriture. Ils mangent surtout le porc, et ils ne mangent guère que lui en fait de « grosse viande » ; ils en possèdent de nombreuses variétés qu'ils nourrissent à très peu de frais. Sur les étangs et les fleuves, on rencontre des canards domestiques par troupes de trois ou quatre milliers, que gardent, soit des enfants montés sur des barques, soit même des coqs qui les surveillent de la rive et, par leurs cris et à grand bruit d'ailes, les empêchent de s'écarter. Le canard est l'objet d'un commerce considérable ; on le sèche entre deux planches, comme une fleur dans un herbier, et sous cette forme on l'envoie jusqu'aux provinces les plus éloignées. On prépare aussi de la même façon, dans les provinces méridionales et surtout dans le Hounan, des chiens d'une race particulière, et jusqu'à des rats et des souris. Les sauterelles, les vers à soie, les serpents entrent dans l'alimentation du pauvre, et les ailerons de requins, les holothuries et les nids d'hirondelles sont servis sur la table du riche.

D'ailleurs les cuisiniers chinois sont réputés pour leur prodigieuse adresse à masquer et à transformer les goûts, comme en témoigne l'historiette bien connue.

Des mandarins dînaient avec un diplomate étranger : le diplomate ignorait le chinois, les mandarins ne connaissaient pas

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

une syllabe d'« européen », pas même un mot de l'anglais, familier à beaucoup de personnages officiels de la Chine.

Tout en se délectant d'un mets exquis ayant le goût du canard, le diplomate s'incline interrogativement vers son voisin : couin ! couin ? demande-t-il. Et le voisin, branlant négativement le chef, répond avec déférence : ouaou, ouaou !

Les Chinois sont d'une extrême ingéniosité pour accroître la quantité de nourriture animale que la nature a mise à leur disposition. Ils connaissent les moyens d'augmenter la fécondité des volatiles de basse-cour, et par conséquent la production des œufs est beaucoup plus considérable qu'en Europe ; ils savent empêcher la poule de couvrir en lui faisant prendre des bains, et longtemps avant les Occidentaux ils se servaient de procédés d'incubation artificielle pour soustraire les poussins aux hasards d'une mauvaise couvée. Ils protègent les pigeons contre les oiseaux de proie en leur adaptant entre les ailes un sifflet en écorce de bambou, aussi mince qu'une feuille de papier, et quand une volée de ces pigeons fend l'air, un son mélodieux sort de leur petite flûte, un « lamento singulier qui ^{p.495} depuis Peking jusqu'au Tibet chante au-dessus des villes et des villages et fait songer à des accords plaqués sur des orgues lointaines ». On raconte même que les Chinois ont l'art de dresser les volatiles à marquer les heures en chantant autant de fois que la cloche a tinté de coups.

Les pêcheurs s'entendent aussi d'une manière étonnante à la capture des poissons, qu'ils vont saisir au fond de l'eau, sans filets et sans engins ; ils savent les attirer et les forcer à sauter dans les filets au moyen de planchettes vernissées qui scintillent

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

à la lune ; ils réussissent merveilleusement l'élève des espèces d'eau douce et d'eau salée. Sur les plages de Fo'kien, ils ramassent de petits coquillages et les « sèment » dans les vasières, où ces mollusques grossissent rapidement et deviennent plus savoureux. Une espèce d'alose, le *samli*, est produite presque exclusivement par des moyens artificiels ; on l'expédie au loin à tous les états de croissance, dans de grands vases en faïence grossière. Il est des poissons qui produisent jusqu'à deux pontes en un mois, et que l'on cultive non seulement dans les viviers, mais encore dans les rizières, et même, si elles tardent à se dessécher, dans les flaques d'eau formées par les orages.

A ces agriculteurs-nés il faut une poésie agricole. Les « aèdes » chinois célèbrent surtout les champs, les ruisseaux, la pluie, le vent, les nuages, toutes les forces qui concourent à la germination et à la croissance des grains. Dans leurs strophes on trouve cette teinte de mélancolie, d'indéfinissable langueur qui fait le fond du caractère des gens du Royaume Fleuri, et le charme des vers de Litaïpe, le plus populaire de leurs vieux poètes :

Chaque beau jour qui s'écoule s'en va pour ne plus revenir ;
Le printemps suit son cours rapide et déjà touche à son déclin ;
Perdu dans une rêverie sans fond, je ne sais où vont s'engloutir mes
pensées ;
Je suis couché sous les grands arbres et je contemple l'œuvre éternelle.
Hélas ! toute fleur qui s'épanouit doit mourir à son heure
Le chant plaintif du kikouey en avertit mon oreille attristée.
Que d'êtres anéantis depuis l'âge antique des grands vols d'oies
sauvages !

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Si revenait aujourd'hui l'homme le plus populaire des siècles passés, qui donc le reconnaîtrait ?

Mais si les Chinois sont mélancoliques, le travail acharné les sauve de la maladie des oisifs, l'abominable pessimisme.

Si l'on considère que la Chine des dix-huit provinces comprend 400 millions d'hectares, qu'en dehors des cimetières ^{p.496} accaparants il n'y a pas de terrains perdus dans les régions non montagneuses, pas de prairies d'agrément, de vastes cours, de parcs et de garennes pour écorner la rizière ou le champ de céréales ; que dans le quart, sinon le tiers du pays, on fait deux récoltes de riz par an, notamment dans le Fo'kien et les deux Kouang ; que dans les contrées du loess, le paysan peut moissonner trois fois les grains dans le cours des douze mois (à supposer qu'il tombe assez de pluie), on est tenté de regarder le grand empire des Jaunes comme un peu désert, malgré ses 400 millions de Chinois, en comparaison des hommes qu'il pourrait aisément entretenir.

La cause de cette indigence de population — indigence très relative, s'entend — réside évidemment dans cette malheureuse désylvestration qui a frappé de stérilité absolue, on peut dire de mort, la majeure partie de la Chine, et dans cette singulière absence de gazon qui prive le Chinois de bétail, de lait, de beurre, de fromage.

Si les monts avaient conservé leurs arbres, de leur cime à la moitié ou aux deux tiers de leur descente, et que de là jusqu'à la plaine ou la vallée se fût déroulé le vert tapis des herbes pâturées, le Chinois n'eût pas été seulement un peuple de jar-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

diniers, il eût été aussi peuple de pasteurs et peuple de bûcherons ; il eût eu trois cordes à son arc, au lieu d'une seule, tendue à se rompre : le riz est devenu tellement prépondérant en Chine que *chih fan*, manger du riz, veut dire : déjeuner, dîner, et que *chih houo fan* ? avez-vous mangé votre riz ? équivaut à notre : comment vous portez-vous ?

Comme tant d'autres régions, la Chine souffre de la monoculture, et, moins que tout autre pays, elle devrait en souffrir, étant données les heureuses conditions de son sol et de son climat, et toute routine à part, l'extrême diligence et l'extrême ingéniosité de ses rustiques.

Elle a les bénéfices de la culture intensive sur 50 millions d'hectares de terres cultivées à l'extrême, mais elle a mis à l'abandon les 3 500 000 autres kilomètres carrés.

Dans l'ensemble de la production nationale, l'arbuste à thé, le mûrier, le pavot sont les plantes « éminentes » entre toutes.

La feuille précieuse du thé ne se récolte pas dans toute la Chine ; l'arbuste ne croît ni dans le Petchili, ni dans le Chañtoun, ni dans le nord du Chañsi, du Chensi, du Kansou. La limite septentrionale est à peu près marquée par le 35^e degré de latitude nord, le cours moyen du Hoang ho et la chaîne des Tsing ling. Nommé *te* à Amoï, *ta* à Foutcheou, *dzo* à Changhaï, ^{p.497} *tcha* à Peking (cette dernière variante est celle qu'ont retenue les Russes), l'arbuste donne de bonnes feuilles à partir de sa troisième année, et d'habitude il est vieux à huit ans, âge où on

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

le condamne à mort. Il vient au mieux sur les pentes basses des collines, sous le climat mouillé ; l'eau lui est indispensable.

La quantité de thé consommée par les Chinois doit dépasser de beaucoup celle dont on use dans le reste du monde, encore qu'à l'exemple des Anglais et des Russes, on en boive partout de plus en plus ; mais on ne peut l'évaluer, même approximativement.

D'ailleurs, l'usage du thé véritable, quoique pratiqué depuis une quinzaine de siècles ou un peu plus, à partir de l'an 350 environ, l'usage du thé pur n'est pas universel en Chine. Dans les provinces du nord, les riches seuls se donnent la jouissance de boire le thé de la région du Yangtze ; les pauvres et les gens de médiocre fortune se contentent de préparations diverses où le thé n'entre que pour une faible part ; ils boivent aussi d'autres décoctions ou infusions, ou même simplement de l'eau chaude.

Dans les provinces qui produisent la feuille aromatique, les habitants peu aisés des plaines remplacent également le thé par des feuilles qu'ils recueillent dans les bosquets, notamment par celles du saule. Ramassées au printemps, ces feuilles sont étendues au soleil sur des aires, où elles subissent une légère fermentation, puis elles sont traitées de la même manière que celles du thé, et en prennent le goût : les connaisseurs peuvent seuls apprécier la différence. En certains districts, cette industrie est d'une certaine importance commerciale, par suite des mélanges frauduleux que se permettent les négociants de Haïkoou, de Changhaï et d'Amoï pour les thés destinés à la consommation européenne.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La Chine perd de plus en plus son ancien monopole du thé ; à l'exception de la Russie, l'Europe lui demande de moins en moins la feuille odorante. L'arbuste introduit, cultivé soigneusement et scientifiquement à Ceylan, en Assam, en Annam, ailleurs encore, pourvoit à l'exportation dans les divers pays européens, au détriment du « Milieu ». Cependant l'Empire en a exporté 92 millions de kilogrammes en 1898, contre les 28 millions partis du Japon, les 69 millions partis des Indes anglaises et les 55 millions sortis de Ceylan. L'exportation a été de 98 millions en 1899.

Par un mouvement contraire, le « Milieu » importe de moins en moins l'opium de l'Inde : quoique officiellement interdit, le pavot est maintenant cultivé dans presque toutes les provinces de Chine, surtout dans le Houpé, le Setchouen et le Yunnan, ^{p.498} et fournit une drogue qui, pour être moins appréciée que celle de l'Inde, représente toutefois une part considérable de la production agricole.

Une plante qui ne vaut guère mieux que le pavot, un donneur de narcotique, un stupéfiant comme lui, en un mot un autre poison, le tabac, est arrivé en Chine de la Mandchourie, et en Mandchourie, de la Corée ; la Corée le tenait du Japon, et le Japon des Portugais ou des Hollandais. Son usage s'est fort répandu depuis les 250 à 300 ans de son introduction.

Par contre, diminution de l'aire occupée par le cotonnier la région du Yangtze kiang, qui avait reçu le *gossypium* des îles de la Sonde et du Turkestan, était devenue, pendant la guerre d'Amérique, un des pays producteurs de la fibre précieuse, et les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

campagnes du Tchekiang se couvraient de cotonniers, au détriment des autres plantes, qui depuis ont reconquis le terrain.

Parmi les soixante-dix cultures végétales qu'énumèrent les explorateurs, celles du riz, des grains, du thé, de l'opium sont prépondérantes. Celle du mûrier, père de la soie, ne l'est pas moins ; celles aussi de la canne à sucre, de l'arbre à cire, de l'arbre à suif, de l'arbre à vernis, celles du chanvre, de l'ortie bœhmeria, et bien plus encore celle du bambou, ont une importance économique de premier ordre. Les orangers, que la Chine a donnés au reste du monde, sont, avec le pêcher et le mûrier, les plus productifs des arbres fruitiers dans le midi du royaume Central.

L'assolement des cultures est réglé de manière à subvenir aux besoins de l'immense population, et ce n'est pas sans danger que l'on tenterait de modifier cet aménagement du sol, plus de vingt fois séculaire, sauf guérison de la plaie vive du déboisement, cause de tant de sécheresses et d'inondations, sauf aussi la mise en gazon de dizaines de millions d'hectares, (jusqu'à cent millions et au-delà) pourraient être mis en herbages : ces deux revivifications nécessaires du sol du Grand et Pur Empire se sous-entendent toujours.

En dehors d'elles, comment toucher, sans causer de désastres, à cet ensemble merveilleux dont toutes les parties s'accordent si bien les unes avec les autres et qui s'entremêlent harmonieusement, des plateaux avancés du Tibet aux rivages de l'océan Pacifique ? Comment transformer surtout ce vaste système d'irrigation dont le réseau embrasse les montagnes, les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

collines et la plaine, de manière à répandre l'eau fertilisante à tous les niveaux sur les champs étagés ? Système auquel d'ailleurs la reforestation et le regazonnement également ^{p.499} désirables ajouteraient plus de puissance encore, plus d'ampleur par plus d'abondance estivale, plus de régularité dans les torrents, et finalement beaucoup plus d'eau dans un beaucoup plus grand nombre de rigoles.

En dehors de ces deux modifications essentielles, le seul changement considérable qui puisse se faire à l'avantage de l'agriculture chinoise, est l'augmentation du territoire cultivable : c'est ainsi que pendant le cours du dernier siècle, le travail a gagné sur les pentes des monts et sur les terrains en friche, grâce à l'introduction de la pomme de terre et du maïs. De même, les paysans ont de tout temps empiété sur les marécages et sur les lacs par la culture de la sagittaire et du nénuphar ou *lienhoa*, dont les racines et les graines sont très appréciées dans l'alimentation et dont on mêle les feuilles au tabac à fumer pour en adoucir la force.

On sait combien l'agriculture est vénérée dans le peuple des « Cent Familles ». Parmi les classes, celle de l'agriculteur est censée tenir la première place, parce qu'elle donne du pain à tous et que sans elle nul ne pourrait s'élever à la compréhension de la morale et des rites. L'empereur lui-même est considéré comme le premier cultivateur du Grand et Pur Empire, et l'on sait que chaque année, vers la fin du mois de mars, il est tenu de labourer solennellement trois sillons, vêtu en paysan. Les princes du sang, les grands mandarins, les vieillards convoqués

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

à la cérémonie, puis de vrais laboureurs continuent le travail, et le grain de la moisson impériale est présenté l'année suivante au dieu du Ciel, comme l'offrande du peuple entier.

Mais si l'empereur officie au nom de tous les cultivateurs du royaume Central, il n'est pourtant que le propriétaire virtuel de la terre : c'est bien le paysan lui seul qui possède le champ cultivé et qui le transmet à ses héritiers, en vertu de son plein droit.

III. Tenure du sol.

@

Malgré la prétendue immobilité de la nation chinoise, qui certainement ne se renouvelle pas aussi vite en bien ou en mal que les peuples occidentaux, il n'en est pas chez laquelle, au cours d'une histoire d'ailleurs démesurément longue, la tenure du sol ait plus fréquemment changé et d'une manière plus radicale : l'agriculture a trop d'importance dans le plus agricole des Empires pour que les p.500 révolutions n'aient pas porté spécialement sur la forme de possession des champs.

Dans les premiers temps historiques, il y a 42 siècles, plus ou moins, la terre était propriété commune, ainsi qu'il en fut partout à l'origine.

En Chine, tous les documents anciens nous montrent les « Hommes jaunes », autrement dit les « habitants des Terres jaunes », se répandant en toute liberté sur l'immense étendue de sol fertile qui se déroulait devant eux. Femmes, enfants, vieillards, impotents exclus, tout mâle en état de défendre la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

communauté, entre vingt et soixante ans d'âge, avait, de ce fait même, un droit « imprescriptible » à sa part de sol arable.

Seulement, la nature même du terrain, coupé de ravins dans tous les sens et disposé en labyrinthe, avec culs-de-sac à un bout, forçait les cultivateurs à se diviser en groupes, et peut-être d'une centaine de familles en moyenne : c'est l'une des explications que nous donnent les étymologistes du nom de « Cent Familles », attribué aux fondateurs de l'agriculture et de la civilisation chinoise.

Dans ce premier « conglomérat » de paysans chinois des Cent Familles, il y eut donc, à l'Occident, une tendance à la division du sol en propriétés collectives, familiales et communales. Au contraire, plus à l'est, dans la plaine du Hoang ho, sans cesse menacée par les crues fluviales, suspendues au-dessus des campagnes basses, la propriété commune, nationale, se maintint longtemps entre les riverains obligés de lutter ensemble, comme autrefois, par exemple, les Flamands, pour reconquérir ou défendre les terres inondées au long des fleuves bataves : la solidarité absolue devant le danger donnait à tous la communauté absolue de la culture et des produits.

Mais la puissance impériale grandissait ; de plus en plus le Fils du Ciel planait au-dessus des têtes du « pauvre peuple » ; et autour de lui croissaient en importance conseillers, courtisans, généraux, caste privilégiée en dehors de la vraie nation, privilégiée et parasite, puisqu'elle prélevait une part indue sur les richesses créées par le travail de tous.

Vint fatalement le temps où l'Empereur et la « grandesse » eurent la condescendance de se tailler des domaines privés dans

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

le domaine national. Le régime des apanages se heurta au régime de la propriété communale ou collective, et il finit par le briser.

Cette lutte fut une des époques les plus douloureuses de la Chine. La féodalité triomphante finit par constituer la propriété privée, dans toute la rigueur d'un droit aussi féroce que ^{p.501} le droit romain, avec le *jus utendi atque abutendi, quatenus rerum ratio patitur*.

Dès le XII^e siècle de l'ère ancienne, la terre se divisait en apanages et en fiefs, comme devait se partager plus tard le sol de l'Europe occidentale. Chaque homme valide, quoique dépendant d'un feudataire quelconque, gardait son droit à la mise en culture d'une partie du fief, et même certaines fractions du domaine, bois, pâturages ou terrains vagues, restaient indivises pour chaque groupe de huit familles : à part quoi le gros de la nation ne se composait que d'un troupeau d'esclaves, serfs de la glèbe.

Toutefois, le peuple des bêcheurs acharnés ne se reconnaissait pas vaincu, et partout, il revendiquait la possession du sol ; çà et là en état de révolte, et non sans quelque succès : si bien que, aux lieux mêmes où la loi les déclarait inaptes à posséder la terre, ils n'en formaient pas moins, dans la réalité des choses, un petit univers, un cosmos, un *mir* (c'est-à-dire un monde), ainsi qu'en Russie.

Malgré la tyrannie en haut, le servage en bas, en dépit de la grande propriété, des apanages consacrés par la loi, et bien qu'en droit « il n'y eût plus assez de terre libre pour qu'on y pût piquer une aiguille », la propriété commune se maintint de fait,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

et jusqu'à un certain point législativement, par fréquente intervention des empereurs.

Ceux-ci firent comme les rois en France : ils s'appuyèrent sur le peuple contre les grands ou menus féodaux ; ils s'ingénierent à rogner les fiefs, à repasser le sol aux paysans.

Durant les temps où coexistèrent l'empereur, la féodalité, le peuple, la cote mal taillée régissait de fait la tenure du sol : la terre était censée n'appartenir qu'au « prince », de même qu'en Russie, jusqu'à ces dernières années, le seigneur et boyard laissait vivre à côté de lui le « mir », la commune « slave ».

La commune chinoise était organisée à peu près comme l'est de nos jours le mir de la Grande Russie. En partageant le sol, on tenait compte de la position et de la qualité des champs : celui qui recevait le meilleur lot, le mieux exposé ou le plus rapproché des villes, devait se contenter d'une moindre surface. Le marchand et l'industriel recevaient aussi une part, mais de dimensions relativement faibles, afin qu'il leur fût possible de revenir au travail des champs en cas d'insuccès dans leur profession. D'ailleurs personne n'avait le droit de vendre, de louer ou d'hypothéquer son lot : tel est le système auquel on donna le nom de « communal ». Quelques restes de cette tenure du sol se retrouvent encore, non seulement en ^{p.502} Chine, mais aussi dans les pays de civilisation chinoise, notamment en Corée.

La commune chinoise se maintint pendant plus de vingt générations, sous le régime de la féodalité ; mais vers le milieu

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

du IV^e siècle de l'ère ancienne, un nouveau changement, qu'annonçaient de longue date des phénomènes avant-coureurs, s'accomplit et prit force de loi. La population étant devenue très inégale, les divers groupes de huit familles se trouvaient très diversement partagés : tandis que les uns ne pouvaient plus subsister sur leurs étroits domaines, d'autres possédaient de vastes terrains entourés d'espaces vagues qu'ils pouvaient également utiliser.

L'ancien équilibre social ayant perdu toute stabilité, la « corruption des mœurs » en amena la chute : il fut permis à chaque agriculteur de s'établir sur une terre vacante partout où cela lui conviendrait, d'y placer les bornes de son domaine sans se soucier des limites communales.

La commune finit par se dissoudre en même temps que disparaissait le régime féodal, et chacun des paysans de l'ancienne communauté devint propriétaire, avec droit de vente et de transmission par don ou par héritage ; la propriété privée s'établit à la place de la propriété collective. La transformation que des économistes prédisent à la Russie dans un avenir prochain, s'est donc accomplie, il y a plus de deux mille ans déjà, dans l'empire du Milieu.

Mais les conséquences de cette dissolution du groupe communal ne se firent pas attendre : tous ceux que le commerce, l'industrie, la faveur du souverain ou d'autres circonstances favorables avaient enrichis, se firent acquéreurs de la terre aux dépens des cultivateurs ; la grande propriété se constitua, et peu à peu les paysans dépossédés, finirent par devenir pour la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

plupart les esclaves des riches. Les plus heureux furent ceux qui continuèrent de cultiver comme métayers les champs de leurs aïeux.

De fréquentes insurrections s'allumèrent ; la misère devint générale, l'État lui-même s'appauvrit, et c'est à grand peine que se faisait la rentrée des impôts.

Une lutte de tous les instants s'engagea dès lors entre les partisans du nouveau régime et ceux de la propriété commune. Pendant plus de mille années, l'histoire politique de l'Empire se confond avec celle de la tenure des terres : suivant les alternatives des révolutions locales et les vicissitudes des dynasties, qui tantôt voulaient plaire au peuple, tantôt s'appuyer sur les p.503 grands, les droits du cultivateur et les privilèges de la propriété domaniale l'emportèrent tour à tour, et fréquemment des transactions intervinrent entre les partis en lutte.

C'est ainsi qu'en la neuvième année de l'ère chrétienne, le ministre Wangmang, devenu maître du trône, proclama que désormais la terre serait propriété impériale :

« Nul sujet ne peut en détenir plus d'un tsin — environ 6 hectares, — et ne peut commander à plus de huit esclaves mâles. La vente du sol est défendue, afin que chacun puisse garder ce qui lui donne le pain. Tous les excédents de terre qui se trouvent dans les mains d'un seul font retour à la couronne et sont distribués aux communes en proportion de leurs besoins. Quiconque doute de la sagesse de ces mesures sera banni ; quiconque s'y oppose sera tué ! »

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

On obéit en effet à la volonté de l'empereur, « loi suprême », mais peu d'années après, les grands avaient repris possession de leurs domaines. Encore une fois la restauration de l'ancienne propriété communale avait échoué.

« You et Chun lui-même, disait un philosophe contemporain, ne parviendraient pas à la rétablir. Tout change, les fleuves déplacent leur cours, et ce que le temps efface disparaît à jamais. »

Après divers événements qui entraînèrent à leur suite des révolutions intestines et des changements de dynastie, les socialistes de la Chine, abandonnant l'idée de la propriété communale, telle qu'elle avait existé jadis, tentèrent l'application d'un système nouveau ; et peut-être jamais dans l'histoire du monde, pareille révolution ne fut inaugurée par des gouvernants, pour la transformation radicale de la société tout entière.

Devenu, vers le milieu du XI^e siècle, l'ami, le conseiller écouté, le ministre de l'empereur Tchentsoung, Wangantche mit hardiment la main à la destruction de l'ancien ordre social ; en 1069, il fit paraître un décret abolissant toute propriété personnelle ; l'État devenait maître unique et se chargeait de répartir également les produits du sol entre les travailleurs ; la richesse et la pauvreté étaient supprimées l'une et l'autre, puisqu'on assurait à tous le travail et la nourriture et que nul ne pouvait s'emparer du sol ; les industries étaient placées sous la direction de l'État, et les capitalistes devaient faire remise de leurs capitaux au gouvernement dans l'espace de cinq années.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Malgré l'opposition des mandarins et des anciens feudataires, Wangantche réussit à maintenir pacifiquement le communisme d'Etat pendant quinze années. Mais il suffit d'un ^{p.504} changement de règne pour renverser le nouveau régime, qui ne répondait pas plus aux désirs du peuple qu'à ceux des grands, et qui avait d'ailleurs créé toute une classe d'inquisiteurs devenus les maîtres véritables du sol : car, au fond, malgré ses bonnes intentions, le réformateur n'avait fait que remplacer l'ancien mandarinat par un mandarinat nouveau de répartiteurs et de contrôleurs.

Sous le gouvernement des Mongols, les propriétés changèrent brusquement de mains pour constituer une nouvelle féodalité s'appuyant sur le droit de conquête. Les personnages de l'Empire s'emparèrent de grands fiefs, comprenant des milliers et des myriades d'hectares ; le moindre soldat reçut pour sa part un domaine. En même temps les Mongols, désireux d'accroître les pâturages pour leurs chevaux, poursuivaient l'étrange idéal de remplacer les cultures par l'herbe des steppes et de refouler les Chinois vers le midi. Défense formelle fut faite de cultiver la plaine de Peking, et seulement à la fin de la dynastie des Yuen, les laboureurs furent autorisés à faire quelques semailles en automne.

Mais, comme on le sait, la Chine conquiert toujours ses conquérants. Les efforts des princes mongols ne réussirent à rien : bien loin de repousser les Chinois au delà du Hoang ho, ils durent, eux, les vainqueurs et maîtres, se retirer, avec leurs peuples et leurs troupeaux, au nord de la Grande Muraille. La

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

foule des agriculteurs s'est établie sur leurs terres en populations de plus en plus denses, et aujourd'hui des industriels et des marchands de la race de Han les privent de toutes leurs épargnes, en se glorifiant du titre, trop justifié, de « mangeurs de Tartares ».

Toutes ces formes du passé revivent encore plus ou moins en Chine, et maintenant on y rencontre les divers régimes de la propriété connus en Europe. L'empereur possède à lui tout seul en Mandchourie des espaces illimités où vivraient des milliers d'hommes ; de grands personnages possèdent de vastes domaines en rapport avec leur titre et leur rang ; les propriétés communales sont restées nombreuses, dont un certain nombre ont été divisées en fermes ou en métairies.

En somme, le régime qui prévaut en Chine est celui de la petite propriété ; mais il arrive fréquemment que la terre reste indivise, sous la direction des aînés, entre tous les membres d'une même famille ou d'un même village.

Un événement récent a mis en évidence le triomphe de la ^{p.505} petite propriété. Après le milieu du XIX^e siècle, lorsque l'insurrection des Taïping ou des « Grands pacificateurs » eut été réprimée avec une horrible férocité par le massacre de millions d'hommes, et que la famine et la peste eurent complété l'œuvre de destruction, de très vastes étendues se trouvèrent transformées en déserts. La ville de Nanking qui avait eu rang parmi les grandes cités du monde n'était plus qu'un amas de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

décombres au milieu desquels les étrangers venaient chasser le gibier, et mainte plaine jadis populeuse était devenue solitude. Dès que la paix fut rétablie, et sans que le gouvernement eût à faire appel aux populations, un mouvement d'émigration se fit tout autour de la région dévastée ; et spontanément, par la seule force des attractions et des convenances, familles après familles se groupèrent à côté les unes des autres, s'emparant en moyenne d'une superficie de trois hectares, moins grande dans les zones fertiles, plus ample là où le sol est ingrat, et, dans l'espace de quelques années, la terre, qui avait fait retour à la végétation sauvage, se retrouvait soumise au fer de la bêche.

Des millions d'hommes avaient disparu de la Chine, et voici que d'autres millions avaient surgi : les villes s'étaient remplies de même que les sables de la plage s'égalisent sous le passage du flot. Cette redistribution du sol, accomplie sans intervention des lois, sans concessions ni grimoires officiels, prouve bien que ce régime de la petite propriété dans lequel l'aire des terrains à cultiver correspond exactement à la force des travailleurs et à leurs besoins, constitue réellement le véritable idéal de la société chinoise dans la période contemporaine.

On comprend qu'avec une pareille démocratie de travailleurs agricoles, le premier rang dans l'estime populaire doive leur appartenir, ou que du moins ils soient dépassés par les lettrés seulement. La maxime universelle chinoise est que l'État souffre d'une maladie profonde partout où l'homme ne laboure pas son champ, partout où la femme ne fait pas tous les travaux du ménage. Suivant une légende populaire qui témoigne de la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

conscience qu'ont de leur haute dignité les laboureurs chinois, l'empereur Choun, qui aurait gouverné avec une sagesse parfaite et dont on parle encore avec vénération dans toutes les cabanes, était un paysan et, même sur le trône, il vécut du travail de ses mains. Le Père Jésuite du Halde, parlant de cet empereur paysan, et le considérant comme un personnage historique, ose imaginer que c'est pour suivre le noble exemple de l'agriculteur couronné que la nation chinoise tout entière a pris goût à la culture du sol. ^{p.506} C'est bien là une théorie courtisanesque telle qu'elle convenait à des flatteurs du Roi Soleil.

Les grands capitaux se portant principalement vers l'industrie et le commerce, la terre de certaines provinces reste presque en entier entre les mains de ceux qui la cultivent ; cependant il existe encore beaucoup de vastes domaines dont le sol est exploité, soit par des fermiers, soit par des métayers, qui partagent la moisson d'été avec le propriétaire et gardent pour eux la moisson d'hiver ; ils fournissent le bétail, les engrais, l'outillage, tandis que le maître du sol paye l'impôt, qui d'ailleurs est relativement très faible.

Vastes domaines, c'est beaucoup dire : il n'y a guère de propriétés allant à 300, 400, 500 hectares ; très peu même ont plus de 400 hectares ; il n'en est guère qui dépassent 80, et le très grand nombre reste au-dessous de 30.

Dans les provinces fertiles du littoral, où le sol est le plus divisé, une propriété de 6 hectares est considérée comme un grand domaine, la moyenne des exploitations ne dépasse probablement pas un hectare, et bien des familles doivent se

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

contenter de 5 000 mètres carrés, voire moins encore, surtout dans le pays de Changhaï et de Hang tcheou, en des plaines où la terre est merveilleusement féconde, il est vrai.

Le chef de famille peut vendre ou hypothéquer son bien, mais en l'offrant d'abord aux membres de sa famille et à ses proches dans l'ordre de leur parenté ; à sa mort ou lors d'une donation entre vifs, il doit le diviser en parts à peu près égales entre tous ses fils. La loi l'oblige à tenir ses cultures en bon état d'entretien ; elle confisque la terre après trois années de jachère, et la concède à un nouvel occupant. Même le chef de la commune est responsable de la bonne ou mauvaise tenue des champs : si les terres sont mal cultivées, le code pénal le condamne à recevoir de vingt à cent coups de bambou ; négliger de faire rendre au sol tout ce qu'il peut donner, c'est commettre un crime contre la nation.

Le droit d'établissement sur le sol inculte appartient à tous : il suffit que l'immigrant avise de sa venue les autorités locales en réclamant l'exemption d'impôts, qui lui est accordée pendant une certaine période.

En dehors de l'initiative privée, le gouvernement fonde des colonies agricoles, militaires ou pénales, dans les régions éloignées des grandes villes et des routes, presque toujours dans ce qui n'est pas le « Milieu », les dix-huit provinces. Son domaine en tant que gouvernement central est de peu ^{p.507} d'étendue : en 1831 (nous ne connaissons pas d'estimation plus récente), il ne comprenait même pas deux millions d'hectares, ainsi répartis :

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

	HECTARES
Apanages de la famille impériale	302 850
Terres des Huit Bannières	860 800
Terres des temples, écoles et hospices	130 980
Marécages et lais de mer	626 750
Ensemble	1 921 380

Presque tout cela situé hors de la Chine proprement dite, en Mongolie, près de la Grande Muraille, et en Mandchourie, dans le pays d'origine de la dynastie régnante.

Les plantations qui entourent les temples, et qui en tant d'endroits composent d'admirables parcs, celles dont les revenus servent à l'entretien des écoles, les terres données en héritage pour les hôpitaux ou autres établissements d'intérêt public, enfin une partie des marécages, des lais de mer et de fleuves sont administrées par la commune.

Comme dans certaines parties de la France et dans la plupart des pays de partage égal entre les fils d'un défunt, la propriété s'émiette de plus en plus en Chine : d'autant que chez les Chinois tous les fils héritent, les illégitimes comme les légitimes, la première femme légitime étant la mère légale de toute la famille.

Et c'est pourquoi la Chine est, non pas un pays pauvre, mais un pays de pauvres, avec peu d'hommes vraiment riches, à une époque où l'on trouve presque ridicule un millionnaire qui n'est pas milliardaire.

@

CHAPITRE TROISIÈME

INDUSTRIE CHINOISE

I. [L'industrie chinoise : son caractère artistique](#). — II. [L'art chinois](#). — III. [Intervention de l'Europe](#). — IV. [Principales industries chinoises](#). — V. [Les ouvriers chinois](#). VI. [L'industrie européenne en Chine](#).

I. L'industrie chinoise : son caractère artistique.

@

p.508 L'industrie manufacturière du Royaume Central dépasse en antiquité, de bien des siècles, celle de l'Occident, et même quelques-unes des découvertes les plus importantes faites en Europe à la fin du Moyen âge étaient déjà depuis longtemps connues des Chinois.

Marco Polo et les premiers explorateurs européens de l'Extrême Orient parlent avec admiration des étoffes, des métaux ouvrés et des autres productions de l'industrie des « Manzi » ; mais les premiers documents dignes de foi relatifs aux manufactures de la Chine, ne parvinrent en Europe qu'à la fin du XVII^e siècle, grâce à l'ambassade de la Compagnie Orientale des Provinces-Unies. Les missionnaires révélèrent plusieurs procédés de fabrication des Chinois, et, pendant le dernier siècle, Stanislas Julien et d'autres sinologues ont complété ce travail par la traduction de nombreux ouvrages.

La patience au travail, l'intelligence prompte, la dextérité manuelle de l'ouvrier chinois ne sont pas seulement des privilèges de race, elles proviennent aussi de ce que la grande industrie, avec la division du travail à l'extrême, ne s'est pas

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

encore emparée de la population manufacturière. Comme on le voit trop en Europe, la spécialisation tue l'art : tel objet de p.509 fabrique passe par vingt, cinquante, cent mains qui ne s'occupent que d'un seul détail, et s'en occupent toujours ; ces ouvriers y deviennent donc extraordinairement habiles et rapides ; machines eux-mêmes avec la précision de la machine, mais aussi bornés que la machine et devenus purement automatiques.

Tandis qu'en Chine chaque objet d'art est l'œuvre d'un seul artiste, qui le dessine, le moule et le peint ; il en est de même des meubles et des étoffes, tous produits du travail individuel. Dans beaucoup de provinces, les paysans eux-mêmes sont aussi des artisans : ce sont eux qui tissent, filent leur coton et fabriquent leurs toiles. Ils excellent surtout dans la vannerie ; le tissu de leurs corbeilles est si serré, qu'elles servent au transport de tous les liquides, comme les seaux de bois et les vases en métal.

Sauf pour un petit nombre d'objets, les habitants du Royaume Fleuri ne peuvent cependant plus se vanter de leur supériorité sur les « barbares de l'Occident », et même ils imitent ce qui leur vient d'Europe « avec un engouement souvent naïf ». Les outils, les ornements, les montres et les pendules, les mille choses de toilette et de ménage que fabriquent des ouvriers de Canton et de Fatchan, afin de les expédier dans tout l'Empire Central, ont été pour la plupart copiés sur des échantillons importés d'Occident, et pour les grands travaux, ce sont des instructeurs venus d'Europe ou du Nouveau Monde, qui ont enseigné « aux enfants de Han » l'art de construire et de diriger

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les locomobiles, les machines des filatures et des bateaux à vapeur ; ce sont eux qui vont leur apprendre comment on extrait économiquement, prudemment et vite la houille et les minéraux, comment on fond et comment on travaille les métaux, et comment on augmente la « création » de tout ce que la chimie imagine de corps nouveaux et vraiment révolutionnaires.

Quant aux anciennes industries des Chinois, il leur serait difficile de les transformer, puisque leurs procédés sont d'une simplicité et d'une précision parfaites. Il en est qui ne se sont pas modifiés depuis quatre mille ans ; ils pourront disparaître, remplacés par d'autres, mais ils ne peuvent changer : *Sint ut sunt, aut non sint !* Et, puisque le français est souvent aussi bref que le latin : Qu'ils soient tels ou ne soient !

Parmi diverses industries qui ont disparu, sans doute parce que les procédés n'étaient connus que d'un petit nombre d'artisans, il en est que ni les Chinois ni les Européens n'ont pu retrouver.

^{p.510} Les meilleurs de nos ouvriers sont incapables de fabriquer des bronzes niellés, des émaux et des vases de porcelaine comparables à ceux que l'on conserve dans les musées. Pour la teinture, obtenue principalement par des sucres végétaux, les Chinois sont encore les maîtres des Européens et ils possèdent diverses couleurs dont le secret n'est pas encore connu à l'étranger.

II. L'art chinois.

@

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le triomphe à la fois industriel et artistique de la Chine, ce fut la céramique.

« Qu'on ne s'y méprenne pas, dit excellemment Philippe Daryl, la céramique est le véritable idiome artistique du génie oriental. Comme expression de leur sentiment esthétique, les Aryas ont adopté le marbre ou la pierre, la couleur appliquée sur la toile ou le bois ; les « Touraniens » ont choisi l'argile cuite et le galbe mystique du vase décoré. De toutes les poteries que le monde a connues, la plus belle est sans contredit celle des Chinois. Après trois siècles d'efforts, le monde occidental n'a pas encore su l'égaliser. Sèvres se targue avec raison, comme d'un tour de force, d'avoir pu reproduire exactement une soucoupe ou une tasse de la Chine. Mais les craquelés, les verts de mer, les bleus des Fils de Han, qui les retrouvera jamais ? Leurs vieux maîtres en ont emporté le secret. On s'en console chez nous en attribuant naïvement une espèce de supériorité à la peinture sur toile ou à la statuaire en marbre, et en regardant les autres manifestations de l'art comme inférieures ou purement décoratives. C'est un préjugé latin que rien ne justifie. Son moindre défaut est de nous donner des monuments très périssables. Quelle durée peuvent avoir les peintures sur toile ? Cinq ou six siècles au plus. Admettons qu'à force de soins et de restaurations on arrive à prolonger l'existence d'un tableau à l'huile, que restera-t-il de l'original après mille ans ? A peine un souvenir et un fantôme. Et il ne faut qu'un accident, un incendie ou un rongeur pour détruire

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ce fantôme. La peinture sur porcelaine, elle, est éternelle. Elle passera des milliers d'années en terre, ensevelie sous les immondices et les décombres, pour reparaître plus radieuse que jamais. Les morceaux mêmes en sont bons. Il est tel fait de la vie des Égyptiens ou des Étrusques que nous connaissons seulement par un fragment de poterie grand comme la main, tandis que leurs tableaux, ceux des Grecs, ceux des Romains, ont été anéantis sans retour. Même les vieilles monnaies et les ^{p.511} médailles arrivées jusqu'à nous doivent souvent leur conservation au pot de terre où elles étaient enfermées. L'or disparaît, le fer tombe en poussière : la faïence résiste et survit. C'est le grand trait d'union que les peuples se lèguent à travers les âges. Ce n'est pas sur le bronze ou le marbre que l'humanité devrait inscrire ses annales, pour les perpétuer : c'est au grand feu, sur des blocs de terre cuite, comme faisaient les historiens de Ninive et comme font les Chinois, sous une autre forme. Car il n'est pas un seul de leurs pots dont le dessin ou la couleur, les ornements, la décoration générale et le détail n'aient un sens historique ou symbolique. Peu importe la langue que parle l'artiste et le moyen qu'il met en œuvre pour traduire sa pensée. Il n'y a pas dans l'art de prééminence pour un procédé. Que l'idée s'exprime par l'architecture, par la statuaire, par la magie de la couleur ou par la sonorité des rimes, l'essentiel est qu'elle soit haute à la fois et accessible à la foule ; or, la Chine a atteint dans ses œuvres

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

céramiques un degré d'excellence qui n'a jamais été égalé. »

C'est ici le moment de dire combien les Chinois sont un peuple artiste, qui fut dans les arts comme en toute autre chose, l'instituteur des Japonais si vantés.

Ils ont brillé (plutôt qu'ils ne brillent, — mais tout peuple a ses « hauts » et ses « bas ») —, ils ont brillé de tout temps par une exquise fantaisie. Au rebours des Européens, qui ont pour unique souci d'imiter la nature, les artistes du « peuple de Han » préfèrent l'inventer ; ils disposent à leur gré des formes de ce qui est, pour en faire ce qui pourrait être : à l'oiseau réel ils opposent l'oiseau fantastique, aux lézards authentiques, les dragons imaginaires, à la forêt des arbres, tels que la terre les dresse aujourd'hui, la sylve qui n'a jamais ombragé de ravines. Nous nous contentons du pittoresque, il leur faut l'impossible, entre rêve et cauchemar : extraordinaire antinomie, chez le plus singulier de tous les peuples, entre le calme d'une raison terre à terre et les orages d'une imagination qu'aucune étrangeté n'épouvante.

Dans les peintures de leurs vases, dans leurs bronzes, dans leurs dessins et tableaux, dans les sculptures sur bois ou sur granit de leurs temples, palais et pagodes, dans la décoration de leurs parcs, jardins, kiosques, de leurs portes triomphales en hommage aux sages, aux femmes vertueuses, aux veuves fidèles, ils ne se sont jamais astreints qu'à la « liberté » — leurs grands et vrais artistes, s'entend. — Et Lay a pu proclamer que : « pour la beauté des proportions architecturales, c'est en Grèce

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

qu'il faut aller chercher les modèles ; pour la grandeur et la majesté, c'est en Égypte ; pour la fougue associée à la minutie du détail, nous ne trouverons rien de mieux qu'une cathédrale gothique ; mais pour la fantaisie et l'éclat, la palme appartient aux Chinois ».

A leur conception particulière du principal objet de l'art, créer une nature, au lieu de copier la nature, se rattache leur théorie des jardins, qui sont le contraire et des jardins français et des jardins anglais : ceux-ci laissent à la sève toute sa liberté, ceux-là ne la contrarient qu'en élaguant pour la régularité grandiose des longues avenues ; mais les Chinois la contrarient absolument : de l'arbre que son espèce destine à la sublimité, il fait un arbre nain ; du majestueux, il tire le grotesque ; du régulier, l'irrégulier ; du droit, le cagneux, le torse et le bossu ; il tord, il ploie, il contorsionne et brise en quelque chose ou en beaucoup les allures naturelles du cyprès, de l'ormeau, du pin, du pêcher, du prunier, d'autres fruitiers ou d'autres sylvestres encore, et surtout de son martyr le plus obéissant, le genévrier. Et, pour finir, comme nous avons commencé avec Philippe Daryl :

« L'idéal d'un jardin pour le « Fils de Han » est un espace découvert où il n'y ait ni gazons, ni fleurs, ni arbres ; où les allées, pavées de briques vernies, se tordent en replis capricieux et ne conduisent nulle part ; où des canaux enchevêtrés dessinent des labyrinthes sans but et sans issue, où des oiseaux fantastiques s'agitent sous un dôme d'eau, tandis que des poissons

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

monstrueux nagent dans l'air, portés sur des arbres de bronze ou sur des animaux qui appartiennent au règne végétal ».

C'est en Chine plus qu'en France, que le bon Delille aurait dû placer ses *Jardins*, avec de vaines périphrases longues d'une demi-lieue.

III. Intervention de l'Europe.

@

On sait combien la Chine est riche en métaux, en sel et en charbon. Les sauniers sont fort habiles pour l'exploitation des sources salines et ne le cèdent guère aux ouvriers d'Europe dans l'art de concentrer les eaux-mères et de faire cristalliser le sel, soit par la chaleur solaire, soit par des moyens artificiels ou par les gaz des « puits de feu », comme dans le Setchouen. Quant aux mineurs, ils ne se servent encore que de procédés rudimentaires pour l'exploitation des gisements de houille ; des tubes et des échelles de bambou remplacent chez eux les machines compliquées des ingénieurs ^{p.513} européens ; et pourtant, quoique les chemins de fer manquent pour l'expédition du combustible à de grandes distances, la production du charbon de terre ne s'en élève pas moins chaque année à plusieurs millions de tonnes.

La Chine occupe déjà le dixième rang parmi les États producteurs de houille, en attendant que, d'une part l'appauvrissement des mines anglaises, allemandes et belges, et d'autre part l'aménagement régulier de ses galeries, lui assurent la première place, ou la seconde après les États-Unis, en cela si

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

démesurément riches ; probablement la première : c'est l'avis, notamment, de Richthofen qui, plus que personne, a attiré l'attention des savants, des industriels du monde entier sur ce trésor « infini », dans le Chañsi méridional, le Chañtoug, le Hounan, le Setchouen. Et plus on va, plus on en découvre, au nord, au centre, au midi, dans le Kouangsi, le Koeïtcheou, le Yunnan.

Dés que les chemins de fer, dont beaucoup sont projetés, plusieurs commencés, quelques-uns achevés, auront mis ces gisements de charbon en communication avec les grandes villes, les fleuves et la mer, la houille chinoise révolutionnera l'industrie de la Chine et prendra une grande part dans l'industrie « jaune », voire dans la « mondiale ».

En 1878, les mines de charbon de terre de la Chine ne produisaient encore que 3 millions de tonnes, répartis comme suit :

Chañsi	1 000 000 tonnes d'anhracite.
—	700 000 — de houille.
Hounan	600 000 — d'anhracite et de houille.
Chañtoug	200 000 — —
Petchili	150 000 — —
Autres provinces	150 000 — —
Ensemble	3 000 000 tonnes d'anhracite et de houille.

Peut-être la production a-t-elle doublé depuis lors. Elle s'est surtout accrue dans le Petchili, où déjà des chemins de fer desservent certaines houillères très riches, et aussi dans le Hounan ; déjà la Chine commence à exporter le « pain de l'industrie ».

Ce sont les procédés industriels de l'Europe qui régiront désormais l'extraction de la houille ; ce sont eux aussi qui présideront dorénavant et qui président déjà à Lantcheou, Hañkoou,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Foutcheou, au traitement du minerai de fer. A vrai dire ^{p.514} la méthode de nos métallurgistes est peu différente de celle qu'on pratique dans le Royaume du « Milieu » depuis un temps immémorial. Les aciers indigènes sont toujours préférés dans le pays aux aciers anglais.

IV. Principales industries chinoises.

@

Les Chinois excellent dans la préparation des alliages de cuivre, de plomb, d'étain, de zinc, d'arsenic, d'argent et d'or, et les varient suivant l'usage auquel est destiné l'objet qu'ils fabriquent. La qualité, la couleur, le vernis de leurs bronzes sont incomparables, et leurs gongs « mâles » et « femelles » ont un merveilleux éclat de vibrations. C'est par le martelage que les ouvriers arrivent à obtenir un métal ayant toute la sonorité voulue ; l'opération est une de celles où l'ouvrier fait preuve de la plus étonnante habileté : maniant de lourds marteaux, les quatre ou cinq forgerons frappent le disque étroit, en réglant toujours la cadence et la force de leurs coups, sans jamais se gêner dans ce travail délicat ; leur travail est déjà une véritable musique. « Le métal en garde la mémoire. »

Les laques de la Chine, de même que celles du Japon, sont au nombre des produits industriels dont les peuples de l'Extrême Orient ont gardé le monopole, grâce à la possession de la matière première ; mais le liquide visqueux qu'ils retirent du *rhus vernicifera* et qui leur sert à fabriquer ces laques, est une substance très dangereuse, que les ouvriers doivent se garder de toucher ; les exhalaisons même en sont redoutables ; quant

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

aux laques ordinaires, on les prépare avec l'huile extraite des semences d'une euphorbiacée, la *dryandra cordata*.

De même que le vernis laque, l'encre de Chine est bien supérieure aux produits similaires de l'Europe, quoique la méthode de fabrication en soit parfaitement connue, d'après les documents chinois et l'expérience des industriels étrangers : huile de sésame ou de colza, suc de diverses plantes vénéneuses, graisse de porc, musc et feuilles d'or. L'excellence des bâtons d'encre du Setchouen, du Nganhoeï et du Tchekiang doit être attribuée à l'attention constante et à l'adresse des ouvriers.

Les artisans, on doit dire ici : les artistes du Royaume Central, se distinguent également par leur merveilleuse habileté à sculpter les bois, les ivoires et les pierres dures.

Inventeurs du papier, les Chinois en préparent plusieurs espèces qui manquent à l'Europe ; cependant eux-mêmes donnent toujours la préférence aux papiers coréens et ^{p.515} japonais. Dès l'année 153 de l'ère vulgaire, Tsailoun avait enseigné à ses compatriotes l'art de remplacer les tablettes en bambou par du papier dont les écorces d'arbre, le fil de chanvre, les vieilles toiles, les filets de pêche lui fournissaient la pâte. Depuis cette époque, on emploie aussi pour la fabrication du papier les jeunes pousses de bambou, le rotin, les algues marines, le glaïeul, la fibre du *broussonetia papyrifera*, et les cocons de vers à soie.

On sait que les Chinois ont précédé les Européens dans la découverte de l'imprimerie : dès la fin du VI^e siècle de l'ère

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

vulgaire, il est parlé de cet art comme étant connu depuis longtemps. Si les Occidentaux avaient pu lire et étudier les historiens persans, ils eussent connu la presse un siècle et demi plus tôt, car le procédé employé par les Chinois se trouve assez clairement exposé dans un ouvrage de Râchid ed Din, terminé vers l'an 1340.

Et non seulement les « enfants de Han » connaissaient déjà l'impression au moyen de planches en bois, mais ils pratiquaient aussi la gravure sur pierre et sur cuivre, et vers le milieu du XI^e siècle, un forgeron avait inventé les caractères mobiles en terre cuite.

Mais — et c'est, entre tant d'autres, un inconvénient de leur écriture idéographique — le grand nombre d'idéogrammes qui leur est indispensable, empêche jusqu'à ce jour la plupart des imprimeurs de faire usage des types mobiles, si ce n'est pour les ouvrages populaires et les journaux, auxquels suffisent un petit nombre de signes ; on continue d'employer des planches en bois de poirier évidées au burin et des plaques en cuivre gravées en relief. Il existe pourtant d'admirables éditions imprimées en caractères mobiles : tel est le recueil de 6 000 ouvrages anciens qu'édita l'empereur Kanghi, et pour lequel il fit graver 250 000 types mobiles en cuivre, tels sont aussi les ouvrages qui sortent de l'Imprimerie impériale, et dont les caractères, d'une singulière élégance, ont reçu le nom de « perles assemblées ». Enfin les villes ouvertes au commerce européen sont toutes pourvues d'établissements où l'on emploie des caractères mobiles et d'où sortent des éditions revisées, beaucoup plus correctes que les éditions ordinaires. Les perfectionnements matériels de

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

l'industrie correspondent aux progrès qui se font dans l'ensemble des connaissances.

Quant à l'industrie de la porcelaine, jadis l'une des gloires indiscutées de la Chine, on n'ignore pas qu'en cela les Européens ont manifestement distancé les Chinois ; mais ceux-ci se remettent à l'œuvre.

V. Les ouvriers chinois

@

^{p.516} Les ouvriers chinois sont en moyenne beaucoup moins payés que ceux de l'Europe et du Nouveau Monde : le taux du salaire, à Peking, à Changhaï, à Canton, à Haïkoou, varie de 50 centimes à 1 franc par homme et par jour ; au mois on donne de 30 à 40 francs à un bon domestique.

Il est vrai que le prix de la nourriture est proportionnellement inférieur à celui des contrées de l'Occident. Mais à l'exception des ouvriers en soie, mieux rétribués que les autres, peu de travailleurs ont une alimentation suffisante ; en plusieurs districts, ils n'ont pour toute nourriture que du riz bouilli, des choux cuits à l'eau avec un peu de graisse et quelquefois du poisson. La valeur moyenne de leur pitance varie de 40 à 50 centimes par jour ; la différence est énorme entre leur régime et celui des matelots européens qu'ils rencontrent dans les chantiers de Tientsin, ou de Foutcheou, riant, chantant, faisant ripaille.

Et cependant ces ouvriers, à l'apparence débile, au visage pâle, ont une grande vigueur musculaire, et quand il s'agit de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

soulever des fardeaux, ils ne le cèdent guère aux ouvriers anglais.

Dans la Chine du centre et du midi, presque toutes les marchandises que l'on ne peut expédier par eau sont transportées à dos d'homme, et c'est merveille de voir comment les coulis escaladent les pentes, chargés de poids que maint portefaix de l'Occident refuserait de soulever en plaine. Dans toutes les villes chinoises, on voit les porteurs de palanquins courant avec rapidité et se glissant à travers la foule, sans paraître songer à la lourde charge qui pèse sur leurs épaules ; seulement ils poussent de temps en temps de petits cris gutturaux comme font les geindres d'Europe ou les pileurs de café kabyles ; leurs pas et leurs efforts se rythment sur ce gémissement saccadé.

Dans le Royaume Central, où les associations sont si fortement organisées, les ouvriers, de même que les autres classes de la société, ont su se grouper en corps de métier : pour maintenir le niveau des salaires, ils se mettent en grève ou même fondent des associations de production ; grâce à leur esprit de solidarité, à leur admirable discipline volontaire, qui va jusqu'à l'acceptation tranquille du suicide par la faim, ils finissent presque toujours par l'emporter. Leur force est si bien établie, qu'en maints endroits les patrons n'acceptent même pas la lutte : les ouvriers fixent eux-mêmes le modique taux des salaires au commencement de chaque saison industrielle, et, quels qu'ils soient, ces prix sont fidèlement payés.

^{p.517} On ne peut douter qu'ils ne soient à même de s'emparer facilement de tout l'outillage industriel, s'ils veulent bien faire

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

trêve aux rivalités de leurs corps de métier, qui forment autant de sociétés fermées, ennemies les unes des autres.

Organisées en maîtrises, les diverses associations n'accueillent les apprentis que pour les faire passer pendant deux ou trois ans par une véritable servitude ; elles constituent une sorte d'aristocratie, au-dessous de laquelle grouille la foule des individus sans droits, obligés de s'ingénier pour vivre en dehors des cadres de la société régulière. En temps ordinaire, les plus heureux parmi ces déclassés sont les mendiants de profession. Comme les négociants et les ouvriers, ils sont groupés en associations reconnues, ayant leurs statuts, leurs fêtes et banquets.

Il faut s'attendre à voir « chavirer » l'organisation ouvrière de la Chine, dès l'installation de la grande industrie dans le pays du Peï ho, du Hoang ho, du Yangtze, du Si kiang. En Extrême Orient comme en Extrême Occident, elle amènera les biens et aussi les maux qui lui font cortège, et surtout, avant qu'il soit bien longtemps, la hausse des salaires.

Dans l'instant présent, on peut dire que la Chine dispose « de bons charpentiers, de briquetiers lents à l'ouvrage, d'excellents tailleurs de pierre, de fort bons terrassiers, de médiocres forgerons, de mauvais ouvriers métallurgistes, de mineurs tout juste passables ».

VI. Industries européenne en Chine.

@

Or, il n'est pas exact de dire que l'industrie européenne va s'installer en Chine : elle y a déjà pris pied, autour de quelques

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

grandes villes, et ne tardera guère à envahir aussi la campagne, au long des chemins de fer dont l'Occident s'efforce de sillonner l'Orient Extrême.

Comme le fait observer, entre autres, Émile Jung, c'est l'État chinois lui-même qui lui a ouvert la carrière en se faisant installer par des ingénieurs européens, ici des arsenaux, là des chantiers, là des frappes de monnaie : ainsi les Monnaies de Nanking, de Peking, de Tientsin, de Canton, de Moukden (en Mandchourie) ; les arsenaux de Tientsin, Changhaï, Hoang pou (Whampoa), Nanking, Outchang, Foutcheou, Kirin (en Mandchourie) ; les chantiers de Tientsin, Changhaï, Foutcheou ; à quoi l'on doit ajouter les forges et la manufacture d'armes de Hañyang, celle de Lantcheou, la fabrique de wagons de Toungtchang ; toutes œuvres civiles et surtout militaires, d'ingénieurs anglais, français, allemands, la plupart envoyés par des établissements de célébrité universelle : usines Armstrong, le Creusot et Essen, où règne Krupp.

Mais, une fois ces établissements « montés », les Chinois ont cru pouvoir se passer des Européens et, comme il fallait s'y attendre, arsenaux, chantiers, Monnaies ont fortement périclité, dans les mains incapables (ou coupables) des mandarins. Des sommes énormes dépensées pour rien, et la nécessité de « radouber » ces grands établissements, si l'on ne veut qu'ils se perdent, c'est à peu près tout le bénéfice de ces entreprises, dont quelques-unes vraiment trop « guerrières » pour le pacifique Jean le Chinois.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Dans le domaine purement industriel, le renouveau date de 1896, du traité sino-japonais de Simonoseki, en vertu duquel, par un article spécial, le Japon obtint le droit longtemps refusé, d'importer des machines en Chine ; droit qui s'étendit naturellement aux Européens.

L'industrie « civile » des Européens en Chine, par opposition à l'industrie « militaire et navale » du début, s'exerce principalement sur les cotonnades et les lainages.

Les filatures de coton se sont fondées immédiatement et développées très vite : tellement qu'elles comprenaient déjà en 1900 500 000 broches en quatorze filatures contre les 405 000 broches de 1896. La moitié de ces établissements, nés de capitaux anglais, allemands, français, ont leur centre à Changhaï, lieu d'élection tout indiqué, d'une part à cause du voisinage des plus riches districts cotonniers de la Chine, d'autre part à cause du bas prix de la main-d'œuvre, sans compter l'admirable facilité des communications, tant par mer que par terre, fleuves, rivières et canaux. L'autre moitié s'est installée dans divers ports à traité, Ning p'o, Tchingkiang, Haïkoou, Outchang, Foutcheou, celles-ci, presque toutes, du fait de capitalistes chinois. Ces entreprises ont lutté jusqu'à ce jour et luttent encore contre de grandes difficultés, telles que l'inhabileté des ouvriers et des contremaîtres chinois, qui ne sont pas devenus subitement des professionnels, contre la qualité inférieure du coton, la difficulté de se le procurer, la concurrence de l'Inde, du Japon, et déjà les grèves ont fait leur apparition.

La « noble feuille du mûrier » a suscité non moins rapidement des usines européennes : rien qu'en une seule année, dit Jung,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

le nombre des filatures de soie s'est élevé à Changhaï de deux à vingt ; Changhaï compris, il y en a trente-trois dans la Chine centrale, et vingt à Canton.

p.519 Mais le reflux a suivi le flux : par suite de la mauvaise qualité de la plupart des cocons, et par conséquent de l'infériorité de la soie produite, par suite également de la concurrence du Japon, la moitié de ces filatures, presque toutes dues au capital chinois, se sont fermées depuis ces débuts enthousiastes et pleins de promesses.

Les Européens n'ont pas encore monté de grands établissements métallurgiques en Chine ; ils se réservent de le faire, la crise actuelle passée, les mines concédées et les chemins de fer mettant ces mines en relations faciles avec les grandes villes et la mer. On ne peut guère citer que les forges d'Hanyang ; or, si elles ont un directeur et des contremaîtres européens, le propriétaire est chinois, les ouvriers aussi.

Chinoises également de nombreuses fabriques d'allumettes que leur bas prix fait préférer aux allumettes japonaises, qui sont de beaucoup meilleures. Et nombre d'établissements industriels de toutes sortes, qui sont européens de nom, en apparence, et sont réellement chinois par les capitaux, et bien entendu, par les ouvriers. Quant au personnel dirigeant, il y a tout intérêt pour les « fils de Han » eux-mêmes, qu'il soit fourni par l'Europe, en tant que plus instruit, plus scientifique, procédant avec plus d'ordre, et moins accessible, dit-on, à la corruption et au péculat.

@

CHAPITRE QUATRIÈME

COMMERCE CHINOIS

I. [Vicissitudes du commerce de la Chine avec l'étranger.](#) — II. [L'Angleterre sur mer, la Russie sur terre.](#) — III. [Les 36 ports à traité.](#) — IV. [Commerce extérieur de la Chine.](#) V. [La soie, le thé, l'opium.](#)

I. Vicissitudes du commerce de la Chine avec l'étranger.

@

p.520 Incomparable comme agriculteur, le Chinois en tant que commerçant ne craint la concurrence de personne. C'est là une supériorité qu'il ne démontre pas seulement dans le « Milieu » ; il la prouve partout où le poussent ou le sort ou sa volonté, en Indo-Chine, aux Philippines, à Java, chez les Australiens ou les Yankees, à Maurice, à Natal.

Les Chinois ont, ainsi qu'on le dit, le commerce dans le sang. Comme s'exprime Archibald Colquhoun :

« ils sont les vrais, les réels commerçants, les négociants innés ; dans toutes les circonstances de la vie, même dans celles qui ont le moindre rapport possible avec le commerce, on peut dire qu'ils pensent en monnaie. Comme les Juifs, ils évaluent tout en argent. Quelque objet qu'on leur montre pour leur instruction ou leur admiration, leur première et leur dernière pensée, c'est : « combien coûte-t-il ? » Tout ce que se racontent, tout ce que discutent ouvriers, porteurs, bateliers, paysans, c'est argent, toujours argent.... Moins pour l'argent que pour le plaisir, la passion du marchandage, comme le chat avec la souris,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

le pêcheur avec le saumon au bout de sa ligne... car si le Chinois est parcimonieux, il n'est pas avare ; il est plutôt généreux, au contraire, quand l'humeur lui en prend. »

Dès qu'un Chinois des villes sait compter, lorsqu'il connaît p.521 les caractères indispensables au minimum de relations et d'affaires, il entreprend gaîment, délibérément un trafic quelconque, et s'y montre d'un sérieux au-dessus de son âge, avec toutes les ruses et déloyautés que souffre ou qu'exige le commerce, mais aussi, du moins la plupart des observateurs le reconnaissent, avec la plus grande fidélité de parole, dès que l'affaire est conclue, et un grand sentiment de la responsabilité qu'il engage.

Puis, homme fait, il devient un de ces commerçants qui ne laissent rien au hasard, un bon calculateur, un assidu qu'entourent des commis non moins assidus et non moins sages ; il est d'une politesse exquise, comme tout Chinois conforme à l'esprit de sa race, et aux préceptes de son éducation. Il est aussi d'une patience inaltérable : il lui suffit d'avoir brûlé le matin et de s'apprêter à brûler le soir, sur l'autel de famille, une baguette d'encens au Dieu de la Fortune et d'attendre sans inquiétude ni contention d'esprit la visite d'un client.

Dès que celui-ci se montre au seuil de la boutique, la politesse chinoise reprend tous ses droits : il est accueilli par la formule de bienvenue : « Le grand, le sublime aïeul a-t-il bien dîné ? » Puis, s'il y a lieu : « Quel est votre précieux nom pour que j'envoie ces objets à votre noble adresse ? » Et aussi : « Si vous voulez bien faire à un infime insecte l'honneur d'accepter

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de sa main une tasse de thé, je vais vous conduire dans ma pauvre et misérable famille. »

Le malheur c'est que le Chinois étant négociant par excellence, il y a deux fois, cinq fois, dix fois trop de commerçants dans les grandes villes et jusque dans les bourgs ; par cela même tout commerce se divise en une foule de sous-commerces, toute affaire qui pourrait se traiter d'homme à homme se complique d'une longue séquelle d'intermédiaires ; ce qui vaut dix ou vingt centimes finit par valoir un franc, et les sous-traitants en arrivent à gagner, chacun pour soi, plus que le travailleur et producteur. — C'est le vice universel de la « trituration » des échanges.

Un autre vice que suppose l'habileté commerciale, et qu'elle fait naître chez beaucoup de ceux qui n'y sont pas naturellement enclins, c'est l'esprit de mensonge, tel qu'il se manifeste de mille manières dans le monde entier, par la tromperie universelle du vendeur à l'acheteur ou de l'acheteur au vendeur, par la louange de sa marchandise et le dénigrement de la marchandise étrangère, par la réclame éhontée, par l'abus ou la distorsion des textes de loi, par tout le « maquis » de la procédure commerciale.

^{p.522} Il n'est pas défendu de croire que l'esprit de mensonge qu'on reproche unanimement aux Chinois est en relations étroites avec leur « puissance » commerciale. Sans doute, on ment partout, mais le Chinois, nous dit-on, n'a pas honte d'altérer la vérité ; il se pare même assez volontiers d'une tromperie, il la considère comme un bon tour ; et tant pis pour qui se

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

laisse prendre ! — D'ailleurs solide en tant que payeur, tenant exactement les conventions librement débattues, et fidèle aux échéances.

Si donc on doit louer maintes qualités chez le négociant chinois, jusque parmi les moindres boutiquiers, comme aussi jusqu'aux chefs des maîtresses maisons de banques, il vaut peut-être mieux féliciter les gens du « Milieu » d'avoir mérité le nom de premier peuple paysan du monde.

Le commerce d'un pays aussi riche que la Chine en produits de toute espèce, dont les aires s'entrecroisent diversement, représente sans aucun doute une part considérable des échanges du monde entier, mais il est impossible de l'évaluer, même d'une manière approximative, si ce n'est pour le sel et autres denrées sur lesquelles pèse le monopole du gouvernement. Aux abords des grandes villes, les rivières, les canaux sont couverts de bateaux qui se succèdent en interminables convois ; les portages, chemins revêtus de glaise, sur lesquels des attelages de bœufs traînent les canots d'un canal à l'autre, ressemblent parfois à des champs de foire ; les routes fréquentées des montagnes entre les versants opposés sont parcourues chaque jour par des milliers d'individus. Le nombre des bateliers et des porteurs, qui servent d'intermédiaires au trafic intérieur, s'élève certainement à plusieurs millions d'hommes : tous les voyageurs ont été émerveillés du fourmillement des sanpans et des jonques.

La Chine se suffisant presque entièrement, grâce à la diversité de ses produits, a pu longtemps limiter son commerce

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

extérieur au chargement de quelques navires. Ce n'est pas qu'en principe la nation se refusât à trafiquer avec les étrangers ; bien au contraire : les Arabes, les Malais, les habitants de l'Indo-Chine avaient toujours commercé librement dans les ports du midi de l'empire, et lorsque les Portugais apparurent, en 1516, à l'entrée de la rivière de Canton, ils furent parfaitement accueillis. Nul doute que le territoire ne leur eût été ouvert comme il l'avait été au Moyen âge à tous les voyageurs hindous, arabes, européens qui s'étaient présentés isolément. Mais les Portugais, puis après eux les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, arrivaient presque en conquérants, sur des ^{p.523} navires de guerre, la menace à la bouche et la main sur la mèche des canons.

Dès la troisième visite des Portugais, en 1518, des conflits éclatèrent, et bientôt il ne se passa guère d'année sans que les « barbares étrangers » ne commissent des actes sanglants, justifiant le nom que les Chinois leur avaient donné. En outre, ils guerroyaient entre eux. Les habitants du royaume Central, voyant dans tous ces visiteurs des gens d'une même nation, se demandaient avec stupeur pourquoi ces compatriotes s'enlevaient réciproquement vaisseaux et marchandises ; ils ne trouvaient en eux qu'une race sanguinaire et sans foi, que tous les enfants de Han devaient éviter avec soin.

Les ports se fermèrent aux étrangers, ou du moins on ne les reçut qu'en leur imposant des restrictions gênantes et de honteuses formalités. Pour se préserver du contact des Européens, la Chine se faisait inaccessible. « Les barbares sont tels que des bêtes et ne doivent pas être gouvernés d'après les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mêmes principes que les citoyens » ; ainsi s'exprimait un document officiel traduit par Prémare. « Essayer de les diriger par les grandes maximes de la raison, ce serait vouloir aboutir au désordre. Gouverner les barbares par l'arbitraire est la vraie méthode, et le meilleur moyen de les gouverner. »

Le commerce de l'opium vint ajouter de nouveaux griefs à ceux que le gouvernement de Peking avait déjà contre les Européens. L'usage de cette drogue ne se répandit en Chine que vers la fin du siècle dernier, époque à laquelle il était encore importé comme simple « médicament ». Dès 1800, l'empereur lança une proclamation pour défendre à son peuple d'échanger son argent contre la « vile ordure », mais le mal était déjà fait et le poison se répandait avec une rapidité irrésistible : la Compagnie des Indes avait déjà pour complices des millions de fumeurs, et parmi eux la plupart des mandarins chargés officiellement de mettre un terme au trafic. La contrebande de l'opium s'accroissait d'année en année, au grand détriment du trésor impérial ; l'exportation des thés et des soies restant très inférieure à l'importation de l'opium, l'argent du Royaume Central s'engouffrait « dans les profondeurs insatiables des régions transmarines ».

A la fin, le gouvernement chinois exaspéré eut recours à la force ; en 1839, tous les étrangers établis à Canton, au nombre de 275, furent emprisonnés, et le commissaire britannique ne put acheter sa liberté et celle de ses compatriotes qu'en livrant au vice-roi Lin, pour être détruites, plus de vingt mille caisses d'opium appartenant à ses nationaux et représentant une valeur d'au moins 50 millions de francs.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.524 Ce fut le signal de la « guerre de l'opium ». En 1844, les Anglais s'emparèrent de l'archipel de Tchousan, puis des forts de la rivière de Canton. L'année suivante, Ningp'ô et Tching-kiang étaient pris, l'entrée du Yangtze kiang était forcée, et l'Angleterre dictait un traité à la Chine devant la cité de Nanking. La convention abolissait le monopole des douze *hong*, intermédiaires auxquels les commerçants étrangers avaient dû s'adresser jusqu'alors, et donnait à la Grande-Bretagne, outre une forte indemnité de guerre, l'île de Hongkong en toute propriété ; désormais cinq ports devaient être ouverts au commerce des nations occidentales, Canton, Amoi, Foutcheou, Ningp'ô et Changhaï, mais il restait interdit à tout navire britannique de remonter la côte au nord de l'estuaire du Yangtze kiang.

Toutefois les dures conditions du traité ne furent point observées ; la résidence dans le port de Canton finit par être interdite aux étrangers, et certains monopoles furent rétablis ; de leur côté les Anglais, les Français, les Américains exigeaient de nouvelles concessions.

Une deuxième guerre éclata en 1857 entre la Chine et les deux puissances occidentales, l'Angleterre et la France. Canton fut reprise, et les vaisseaux européens entrèrent dans la rivière de Peking ; mais la paix, rapidement conclue et signée à Tientsin en 1858, ne fut qu'une paix boiteuse, et déjà l'année suivante il fallut tenter de nouveau l'entrée du Peï ho, cette fois sans succès ; c'est en pénétrant pour la troisième fois dans le fleuve, en 1860, que la supériorité des armes de l'Occident fut définitivement établie ; les troupes anglo-françaises prirent

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'assaut les forts de Takoou, battirent en rase campagne l'armée que commandait le Tartare Sangkolinsin et campèrent devant Peking. Bien plus, les alliés infligèrent la honte au gouvernement impérial de le protéger contre les rebelles et de reconquérir pour son compte les cités riveraines du Yangtze kiang, occupées par les Taïping. En vertu du traité de 1860, de nouveaux ports furent ouverts au commerce européen, et en 1878, sans qu'il fût nécessaire cette fois de donner la voix au canon, la cour de Peking dut, en expiation du meurtre de Margary, accorder aux négociants européens l'autorisation de choisir d'autres marchés sur le littoral.

Il y eut dès lors dix-neuf ports de mer ou de rivière ouverts au commerce étranger, avec leurs annexes, et sans compter les villes d'escale comme Nganking, Tatoung, Haïkoou, Chazi, et des terrains concédés aux « Barbares de l'Occident », d'où leur nom de « concessions », pour une période de ^{p.525} quatre-vingt-dix-neuf ans, avec nombreux droits et privilèges, tels que celui de l'extranéité, bref, on peut le dire, des États gênants dans l'État géné.

Depuis lors, d'autres ports, en grand nombre, sont devenus eux aussi des ports à traité, et nul doute qu'il y en aura de plus en plus à la suite de la guerre du « tournant du siècle », si même ils ne sont pas tous ouverts au trafic de toutes les nations.

II. L'Angleterre sur mer, la Russie sur terre.

@

Jusqu'à ces dernières années, ces ouvertures de ports profitaient presque exclusivement à la Grande-Bretagne ; son

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

commerce y était tout à fait prépondérant ; son action politique, décisive ; son prestige, immense, et les autres nations de l'Europe, la France notamment, n'y étaient aux yeux des Chinois que ses pâles satellites.

[Fig. XXI. Tchefou et Wei-Haï-Wei](#)

Mais les choses ont bien changé récemment : il est vrai que les Anglais se sont substitués aux Japonais dans le port fortifié de Wei-Haï Wei, non loin de la commerçante Tchefou ; mais la Russie occupe Port-Arthur, l'Allemagne s'est installée à Kiaotcheou, les Japonais à Formose, la France et l'Allemagne tiennent garnison à Changhaï, à côté des Anglais qui ne cachaient pas leur ferme volonté de dominer exclusivement ce port et tout le fleuve Yangtze kiang, et tout le bassin de ce fleuve, « cœur » et « fleur » de la Chine.

Les nations maritimes de l'Europe autres que l'Angleterre n'étaient donc, comme on n'a pas craint de s'exprimer plus haut, que les pâles satellites de la Grande-Bretagne, mais les Chinois n'avaient garde de considérer leurs voisins les Russes comme des subordonnés et valets des Anglais ; ils ne « révéraient » et n'appréhendaient pas moins la « silencieuse » Russie que la « perfide » Albion.

Et la Russie suivait ses voies continentales avec autant de persévérance que l'Angleterre ses voies maritimes.

Si jusqu'à maintenant sur la frontière de terre, au sud et au sud-ouest de l'empire Jaune, le manque de voies de communications faciles ont empêché l'établissement d'un marché international, la Russie a depuis nombre d'années des consulats et des entrepôts dans les villes dzoungares et mongoles, à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tchougoutchak, à Kobdo, à Ouliasoutaï, surtout à Ourga ; elle dispose librement de la route postale de Kiakhta à Tientsin par Kalgan et Siouan hoa ; elle a le droit d'installer ses agents aux deux extrémités de la route qui traverse les solitudes du ^{p.526} Kansou mongol, à Tourfan et à Soutcheou, près de la « Porte du Jade » ; elle rouvre à son profit l'ancienne voie transcontinentale entre l'Orient et l'Occident.

Voisine de l'Empire Chinois sur un espace de plusieurs milliers de kilomètres, la Russie avait sur les puissances européennes, l'immense avantage de pouvoir agir d'une manière continue pour l'accroissement de son influence ; grâce aux populations intermédiaires, formant la transition ethnologique de l'une à l'autre nation, elle comprenait bien mieux le caractère chinois et savait obtenir par la douceur et la ruse ce que les Occidentaux cherchaient à conquérir par la violence. La Russie n'a pas eu besoin d'entrer en guerre pour se faire concéder la rive gauche de l'Amour et tout le littoral de la Mandchourie, jusqu'à la racine de la Corée, et pour importer ses marchandises en ne payant que les deux tiers des droits exigés des autres nations.

Tous ces avantages « terrestres » concédés à la Russie, en même temps que les avantages « marins » accordés aux autres « Barbares d'Occident », ne sont rien à côté des libertés qu'elle a prises récemment, peut-être avec secrète connivence de la Chine, en Mandchourie et en Mongolie, pour ne rien dire du Tibet. Sans qu'il y paraisse, l'« ours » est en train de terrasser la « baleine ».

III. Les 36 ports à traité.

@

A l'origine des événements qui semblent devoir livrer la Chine entière aux entreprises des Européens, à leurs industries, à leur négoce, et non plus seulement à leurs missions, trente-six ports étaient des « ports à traité », accessibles au commerce international, à savoir

- Nioutchouang, hors de la Chine des dix-huit provinces, en Mandchourie : ainsi nomme-t-on ce port à traité d'après une ville estimée à 60 000 âmes, située dans l'intérieur des terres ; mais il s'appelle réellement Yingtze ou Yinkoa, à la rive du golfe du Liaotoung, à l'embouchure du Liao ho, fleuve de 2 000 kilomètres né dans la Mongolie méridionale et renforcé des torrents du Petchili et de la Mandchourie. Yingtze, bien que situé sous le parallèle de Naples, a le grand tort d'être bloqué par les glaces durant quatre ou cinq mois chaque année.
- Kintcheou, également hors de la Chine propre, en Mandchourie, est un port double, sur un étroit pédoncule rattachant ^{p.527} la presqu'île de Port-Arthur, le Liaoutie chañ, au reste de la presqu'île de Liaotoung ; à l'ouest, port sur le golfe de Liaotoung ; à l'est, port sur la baie de Corée ; roches à l'entrée, et quelques glaces encore, bien que sous une latitude calabraise et presque sicilienne. Kintcheou, à 50 kilomètres seulement de Port-Arthur, et Nioutchouang aussi, peuvent être considérés d'ores et déjà comme des ports russes.

Mais les textes officiels des traités ne servent guère qu'à déguiser le vrai. Des ports officiellement ouverts, tels que Port-Arthur et Talien-wan, ne le sont qu'à demi ou peuvent être

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

fermés quand il conviendra aux Russes, tandis que des ^{p.528} ports, où les étrangers ne sont point officiellement admis, sont pourtant disputés par eux, envahis, changés par eux en entrepôts et en forteresses. Tel est le port de Thing-ouang-tao, situé tout près du poste stratégique d'importance capitale qui occupe l'extrémité de la Grande Muraille, Chañ haï kouan. Anglais, Russes, Allemands et Japonais se le disputent, se donnant à eux-mêmes les concessions qu'ils se feront accorder officiellement plus tard. Peking est aussi devenu de fait un port ou plutôt un poste ouvert, en dépit de toutes les conventions antérieures. D'autre part, si l'on s'en tient à la lettre des traités, Louichoun kou, c'est-à-dire Port-Arthur et sa voisine Talien-wan, devenue Dalniy pour les Russes, sont censés officiellement être des ports chinois, simplement concédés en bail aux amis et alliés de Russie ;

- Tientsin, en Petchili, la grande ville du Nord, le port de Peking, la cité du fleuve Peï ho, en même temps que du canal impérial ;
- Tchefou en Chañtoug, à peu près en face de Port-Arthur, à l'ouest de l'anglaise Wei-Haï Wei, devant les flots où se séparent les eaux de la mer Jaune, de la baie de Corée, du golfe de Petchili. La [baie de Kiaotcheou](#), sans être énumérée parmi les ports à traité, n'en est pas moins un port de la Chine, quoique appartenant de fait à l'Allemagne : c'est même le point vers lequel le commerce allemand compte faire converger le principal trafic du Chañtoug et du Petchili ;
- Yitcheou fou, en Chañtoug, au sud des monts de la presqu'île, sur le Yi ho, qui se dirige vers la dépression du Grand

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Canal, ici lacustre et marécageuse ; on estime que sa situation commerciale est avantageuse et les Allemands se disposent à en profiter : il n'y a guère que des mahométans dans cette ville murée de 5 500 mètres de tour ;

- Changhaï, en Kiangsou, l'un des entrepôts du monde, le port a princeps » du bassin du Yangtze kiang, dans le delta de ce maître fleuve ;
- Soutcheou, en Kiangsou, la grande, la joyeuse, l'illustre cité, sur une coulée du fleuve dont le cours a été accaparé par le Grand Canal ;
- Tchingkiang, en Kiangsou, la place marquée pour tant d'échanges, là où le Grand Canal recommence, à la rive droite p.530 du Yangtze, non loin de l'endroit où il se termine sur la rive gauche ;
- Wouhou, en Nganhoeï, l'une des cités trafiquantes bordant le fleuve Bleu, qui est ici navigable aux lourds bateaux à vapeur ;
- Kiukiang, en Kiangsi, à la rive droite de ce même Bleu, dans l'heureuse contrée où lui arrive le déversoir du lac Poyang qui, lui-même, a reçu toutes les eaux de la province ;
- Hañkoou en Houpe, l'emporium central de la Chine, à la rencontre du Bleu et de la puissante rivière Hañ, qu'animent tout du long d'innombrables sampans et d'innombrables jonques ;
- Yotcheou, en Hounan, à la rive droite du « fleuve magnifique », là où il s'ouvre au déversoir de ce lac Tounghing dont le bassin embrasse tout le vaste territoire « hounanais » ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

- Chazi, en Houpe, sur la rive gauche du Yangtze, en même temps qu'en relations aisées par canaux et canots, avec la rivière Haï et le lac Tounghing ;
- Itchang, en Houpe, au terme de la navigation aisée du fleuve central du « Milieu », mais non pas au bout de son accessibilité par jonques, bateaux plats, canonnières ;
- Tchoungtcheng fou, en Setchouan, un grand port du fleuve Bleu dans la plus grande province de tout l'Empire, celle qui recolonise le plus les pays ravagés par les rebellions ;
- Hangtcheou, en Tchekiang, l'une des anciennes capitales de la Chine, et la plus belle de toutes, sur un estuaire qui fut en son temps la fin du Yangtze ;
- Ningp'o, en Tchekiang, à cinq lieues de la mer de Chine, sur un fleuve à marée où la Lusitanie envoya des vaisseaux dès le premier quart du XVI^e siècle ;
- Wentcheou, en Tchekiang, au bord d'un estuaire achevant une rivière dont les branchements drainent le midi de la province ;
- Founing fou, en Fo'kien, sur une de ces baies qu'on proclame « incomparables », mais avec peu de pays libre en arrière, la montagne y bloquant de près la côte ;
- Foutcheou, en Fo'kien, la fameuse ville « navale », à quinze lieues de la mer, sur le fleuve du Min.
- ^{p.531} Amoï, en Fo'kien, le port depuis tantôt quatre cents ans fréquenté par les Européens et le lieu d'embarquement d'émigrants innombrables, pour tous les pays où vont travailler et trafiquer des coulis ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

- Chachañtoou ou Swateou, en Kouangtoun, sur un fleuve à marée, au voisinage de la mer, lieu de départ de dizaines de milliers d'émigrants par an ;
- Kaouloung, en face de l'île de Hongkong ; à retirer de la liste des trente-six, puisque en réalité elle n'est plus chinoise politiquement, l'Angleterre ayant obtenu de la Chine la cession de cette ville et de son territoire par bail de 99 ans de durée ;
- Lappa, station douanière dans une île du Kouangtoun, en face de Macao la portugaise ;
- Canton, en Kouangtoun, sur sa rivière des Perles, en son delta du Si-Kiang, la capitale commerciale et sociale des Chinois méridionaux ;
- Kioungtcheou, la capitale de l'île d'Hainan, ou plutôt le port de cette capitale, à une petite distance au bord de la mer, Kioungtcheou proprement dit étant une ville continentale, sur un fleuve à marée ;
- Pakhoï, en Kouangtoun, à la rive septentrionale du golfe du Tonkin, pour ainsi dire dans la banlieue de l'Indo-Chine française ;
- Sanchouï, en Kouangtoun, à l'origine du delta du fleuve Si-Kiang, dans la banlieue commerciale de Canton ;
- Outcheou, en Kiangsi, sur le cours plus ou moins aisément navigable du Si Kiang ;
- Tounghing, en Kouangsi, près de la mer, au voisinage de Mon Kaï, ville de l'Indo-Chine française ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

- Longtcheou, en Kouangsi, dans le bassin du Si kiang, à proximité de la frontière du Tonkin, sur une voie ferrée venant de Hanoï ;
- Hokeou, en Yunnan, sur le Fleuve Rouge, simple faubourg de Laokaï, ville du Tonkin : Hokeou est le Song fong des Tonkinois ;
- ^{p.532}Moungtze, cité yunnanaise de grande altitude, sur un plateau des montagnes, à la gauche du Fleuve Rouge ;
- Semaou, ville du Yunnan méridional, en pays de montagnes, à quelque distance de la rive gauche du Mékong, non très loin de l'endroit où ce maître fleuve passe dans l'Indo-Chine française ;
- Momeïn ou Teng Yué, tout à l'occident du Yunnan, à proximité des frontières de l'Indo-Chine anglaise.

Ainsi, quatre sur le littoral de la Chine du nord ; un dans le continent du Chañtoug, sur le versant du Canal Impérial ; dix sur le Fleuve Bleu et dans son delta ; douze sur le littoral du sud-est et du sud ; un dans l'île d'Haïnan ; deux dans le delta du Si kiang et deux autres dans son bassin ; un sur le Fleuve Rouge ; trois en « pleine terre », aucunement ports, simples places de commerce près de la ligne de rencontre du Yunnan et de l'Indo-Chine ; plus un autre port continental, dont il n'y a pas lieu de s'occuper ici, Yatoug, à la frontière du Tibet et du Sikkim (Inde).

IV. Commerce extérieur de la Chine.

@

L'ensemble du commerce de la Chine avec les pays étrangers a presque trois fois décuplé depuis l'ouverture des ports.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

En voici l'ascension graduelle depuis la guerre anglo-chinoise, qui a fait la première brèche à la muraille de prohibition dont le « Milieu » s'était entouré :

	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	TOTAUX
	Francs	Francs	Francs
1836 à 1842 (moy. ann.)	60 510 000	69 350 000	129 860 000
1844	135 000 000	72 035 000	207 034 000
1855	286 600 000	383 600 000	670 290 000
1879	616 705 680	542 109 470	1 158 815 150
1890	881 000 000	357 000 000	1 238 000 000
1899	998 460 000	736 151 000	1 731 611 000

Tous chiffres qui ne sont qu'une approximation plus ou moins éloignée de la vérité, pour bien des raisons : d'abord ^{p.533} on n'y compte pas le transit et le trafic par les jonques chinoises qui font l'intercourse avec le Japon, l'Indo-Chine, les îles de la Sonde ; l'exportation comprend beaucoup de réimportations, etc., etc. Les comptes commerciaux des nations européennes prêtant à contradictions et souvent fort entachés d'erreurs, il n'en est pas autrement, ou il en est encore plus des comptes chinois, encore que les douanes aient des Européens, des Anglais pour directeurs.

Il y a vingt ans, certains calculateurs estimaient déjà à trois milliards de francs l'ensemble des ventes et des achats qui se faisaient dans les ports de la Chine : soit seulement 7 à 8 francs par tête de Chinois, somme presque insignifiante en comparaison des échanges que d'autres pays font avec les nations étrangères.

Le mouvement des navires, entrées et sorties s'est accru dans la même proportion que le trafic, mais les bâtiments à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

voiles des Européens ont été presque entièrement remplacés par les bateaux à vapeur. Des services réguliers de paquebots se font de port à port tout le long de la côte, et dans le Yangtze, d'escale en escale, jusqu'à Itchang, au-dessous des rapides, et bientôt, sinon déjà, bien au-dessus. Comme on peut croire, d'autres services, anglais, allemands, français, japonais, américains, etc., unissent Hongkong, Changhaï et autres ports au reste du monde.

Naguère presque tout ce trafic se faisait sous pavillons étrangers, presque exclusivement sous pavillon anglais ; mais les négociants chinois — favorisés par Tsai chin, le Dieu du commerce, dont ils ont tous l'image, — prennent une part de plus en plus considérable au transport des échanges. Maîtres du trafic de détail par leurs jonques à faible tirant d'eau, qui pénètrent dans toutes les criques du littoral, ils s'emparent aussi peu à peu du grand commerce et se lancent dans les spéculations hardies : plus sobres que les Européens, plus modestes dans leurs appétits de gain, plus avisés dans la discussion des affaires, quoique beaucoup plus respectueux de la parole donnée, mieux servis par les intermédiaires du pays, plus solidaires les uns des autres, connaissant tous les lieux de production et possédant déjà des correspondants de leur race dans la plupart des pays étrangers, rompus de père en fils à toutes les finesses de l'agiotage et de la spéculation, habitués dès leurs jeux d'enfance à parler la langue des marchands, initiés à tous les mystères des banques, avec lettres de change, virements et billets à ordre, les commerçants chinois ont vite appris les secrets des comptoirs européens, et déjà dans

p.534

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

plusieurs des ports ouverts, c'est sous pavillon chinois que se font toutes les expéditions.

Tout ce qu'ont perdu, tout ce que continuent à perdre certains pavillons européens, la marine chinoise en a profité et en profite. La forme des jonques, si lourdes et si lentes, se rapproche peu à peu du type des embarcations européennes. Non seulement les bâtiments de commerce, mais aussi les bateaux de pêcheurs se pourvoient d'une quille et se calfatent d'étoupe et de goudron ; quelques-uns se gréent de voiles anglaises, et presque tous ont remplacé les nattes de bambou par des toiles que l'on trempe dans une décoction d'écorce de palétuvier pour les préserver de la pourriture et de l'humidité. Les pêcheurs se hasardent au loin, malgré les menaces de typhons ; même les marins du « Grand et Pur Empire », se rappelant que leurs ancêtres connaissaient la boussole depuis au moins 2 000 années, quatorze siècles avant les Européens, ne craignent pas de se montrer hors des mers chinoises, dans les ports des Philippines et de la Sonde, à Singapour, dans l'océan Indien, en Australie, aux îles Sandwich, à San Francisco, en Angleterre ; des compagnies de navigation, exclusivement dirigées par des Chinois, ont acheté des bateaux à vapeur pour naviguer avec l'Asie et l'Amérique.

Des centaines et peut-être des milliers de jonques inscrites sur les registres comme étant au service des commerçants étrangers sont en réalité des bâtiments chinois. Afin d'éviter le paiement de droits que les officiers de douane réclament devant chaque port, et de n'avoir qu'une seule taxe à payer au lieu d'arrivée, afin surtout d'échapper aux exactions des mandarins,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les capitaines des embarcations se font souvent donner des papiers constatant qu'ils sont au service des négociants d'Europe.

De même, lorsque le gouvernement met des jonques en réquisition pour le transport du riz nécessaire à la capitale, il suffit d'acheter un certificat de location dans les bureaux des marchands étrangers pour échapper au service de l'État : tel négociant sans affaires, qui ne charge pas un seul bateau de ses propres marchandises, est censé nolisier une centaine de bâtiments et se fait payer chèrement la complaisance de sa signature.

Deux tableaux montrent ci-dessous le progrès de la navigation dans l'ensemble des ports chinois, comme aussi l'avance ou le recul de certains pavillons, et notamment l'avance du pavillon chinois.^{p.535}

Mouvement de la navigation en 1879 dans les ports chinois ouverts au commerce étranger.

	Navires	Jauges (tonnes)	Pour 100
Long cours	4 142	3 241 014	
Cabotage	17 267	10 686 207	
Ensemble	21 409	13 927 221	
Pavillon anglais	10 609	8 126 000	58
— chinois	6 632	4 333 660	32 à 33
— allemand	1 907	721 046	5
— américain	931	270 632	2
— français	164	155 935	1,2
— japonais	157	138 208	1
Autres pavillons	709	162 640	1
	21 409	13 927 221	

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ce même mouvement en 1899.

	Navires	Jauges (tonnes)	Pour 100
Vapeurs	52 720	37 794 440	
Voiliers	12 698	1 473 890	
Ensemble	65 418	39 268 330	
Pavillon britannique	25 350	23 338 230	59
— chinois	31 009	9 349 247	23 à 24
— allemand	2 078	1 854 246	près de 5
— japonais	3 712	2 839 741	plus de 7
Autres pavillons	3 269	1 886 866	5

D'où il ressort que le pavillon japonais a relativement gagné plus que tous les autres ; que l'américain ne compte plus guère, pas plus que le français, et qu'on les a rangés tous les deux dans la catégorie banale des « autres » ; que le pavillon chinois a doublé en chiffre absolu, mais perdu en chiffre proportionnel ; que le pavillon anglais est resté presque stationnaire, avec légère avance toutefois.

En comparant, non plus à vingt ans de distance, mais en mettant les dernières années à côté l'une de l'autre, on ^{p.536} observe surtout l'avancement des Japonais et des Allemands, principalement des Japonais : c'est en effet dans ces ultimes années que ces deux nations ont le plus développé leurs transactions avec la Chine.

La « nationalité » du commerce ne va pas toujours de pair avec celle des marchandises et les tableaux ci-dessus ne concordent pas avec les tableaux ci-dessous, qui donnent la part de chaque pays dans le trafic extérieur du « Milieu » en 1879 et en 1899 ; sans compter que les transactions par voie de terre donnent à la Russie un rang que ne lui attribueraient pas ses seules transactions maritimes.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Commerce de la Chine avec les divers pays en 1870	Francs	Pour 100
Angleterre : 348 430 120		
Hongkong : 545 331 760		
Inde anglaise : 189 206 270	1 098 287 150	près de 78
Australie : 15 319 000		
Europe occidentale	89 264 050	près de 8
Etats-Unis	86 305 920	7 à 8
Japon	37 872 470	3 à 4
Russie, par Kiakhta	29 912 020	2 à 3
Autres	17 173 540	
	1 358 815 150	

Commerce en 1899	Francs	Pour 100
Angleterre : 203 506 624		
Hongkong : 714 181 920		
Singapour : 22 101 280	1 071 807 088	62
Inde anglaise : 126 493 920		
Amér. angl. : 5 523 344		
Europe occidentale	138 879 360	8
Japon	199 832 720	11 à 12
Etats-Unis	165 346 000	9 à 10
Russie	83 017 040	près de 5
	1 358 815 150	

p.537 La comparaison des deux tableaux montre combien le Japon, les États-Unis, la Russie ont développé leurs transactions, et combien celles de l'Angleterre ont reculé.

Il est vrai que le second tableau ne comprend pas l'Australie, dont le commerce avec la Chine doit être mis au compte de l'Angleterre.

N'empêche que la valeur des échanges réelles entre l'empire Anglais et la Chine est fortement majoré par ces documents officiels.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les statistiques anglaises n'aiment guère à montrer les faits sous leur véritable jour. Albion transporte beaucoup plus qu'elle ne produit, qu'elle ne vend et achète.

Pour combien la France, au vrai du vrai, participe-t-elle aux transactions de la Chine avec les deux mondes ? Très peu, « si l'on se fie aux statistiques des douanes chinoises. Mais ces statistiques sont rédigées par des agents anglais. La Mission Lyonnaise les a analysées et elle a constaté que l'énorme supériorité attribuée à l'Angleterre repose en partie sur un simple jeu de chiffres.

« Ces statistiques comptent en effet au profit de la seule Angleterre tout le commerce qui se fait par Hongkong. Or, Hong-Kong est l'entrepôt naturel de l'Indo-Chine, de sorte que tout le trafic opéré par notre colonie est enlevé au total français pour figurer au total anglais. En conformant les chiffres à la réalité on voit que, pour 1897, année sur laquelle porte le travail de la Mission Lyonnaise, notre part exacte dans le commerce avec la Chine a été de 228 millions et demi, sur un total de 1 365 millions. Nous y occupons le second rang, assez loin, il est vrai, de l'Angleterre, mais immédiatement après elle. Commerce surtout de matière première : la Chine nous envoie de la soie et l'Indo-Chine lui envoie du riz. Mais commerce croissant rapidement : en 1893 nous n'avions en Chine que 33 maisons de commerce et 786 nationaux ; en 1899 nous avions 76 maisons et 1 183 nationaux.

En résumé, la France compte pour un sixième dans le commerce extérieur de la Chine, pour près d'un tiers dans ses emprunts à l'étranger, pour plus d'un tiers dans son réseau de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

chemins de fer initial, pour une part prépondérante dans les concessions minières de trois à quatre de ses meilleures provinces métallifères : ainsi, dans le Yunnan, toutes les mines, de n'importe quelle nature de la moitié orientale de la province ; dans le Kouangtoug, les mines de Kaotcheou, de Lientcheou, de Leïtcheou, soit argent, soit houille ; dans le Koeïtcheou des mines de charbon de terre, de fer, de mercure ; dans ^{p.538} le Setchouen, les mines de cuivre, de plomb, d'argent, d'or de la région de Tienchan et de Maokong, et divers gisements de pétrole ; dans le Houpe, les houilles d'Aïnantze et de Youan--Chañ. — Il convient d'ailleurs de dire que dans plusieurs de ces projets ou de ces entreprises, le Français n'est pas seul, qu'il associe ses apports de capital à des apports anglais, chinois ou autres.

C'est beaucoup plus qu'on ne croirait, à juger des faits par le petit bout de la « lorgnette » anglaise.

En 1900, le commerce général de la Chine a été presque égal à celui des années précédentes, malgré la guerre : il s'est tout simplement déplacé et du nord reporté vers le sud. Les importations se sont élevées à 830 700 000 francs et les exportations à 678 000 000 francs. Total, 1 461 700 000 francs. Les recettes de la douane n'ont été que de 15 millions de francs inférieures à celles de l'année précédente.

Voici, en nombres ronds, la part des dix principaux ports à traité dans le commerce de la Chine avec l'étranger en 1899, importations et exportations réunies :

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

	Francs
Changhaï	469 000 000
Tientsin	292 000 000
Haïkoou	253 000 000
Canton	221 000 000
Nioutchouang	182 000 000
Swateou (Chachañtoou)	170 000 000
Tchefou	106 000 000
Tchoungtcheng	97 000 000
Tchingkiang	96 000 000
Wouhou	76 000 000

V. La soie, le thé, l'opium.

@

La soie et le thé sont les deux seules denrées d'une importance capitale que la Chine fournit aux nations de l'Occident et au Nouveau Monde.

Tandis que les Chinois exportent de plus en plus leurs soies brutes et leurs soieries, notamment en France, le thé contribue moins qu'antan à l'enrichissement du « Milieu » par les achats de l'étranger.

Ainsi en 1878, la Chine exporta 114 800 000 kilogrammes de thé d'une valeur de 233 886 600 francs, et en 1899 elle n'en a expédié que pour 118 323 440 francs : guère plus de la moitié — la ^{p.539} décadence est grande. La seule Russie reste en ceci fidèle à la Chine : elle est sinon voisine — ce qu'elle sera dès livraison du Transsibérien — du moins accessible par terre, sur des routes de caravane, et n'a point d'intérêt à demander son thé à l'Inde, à Ceylan, à l'Indo-Chine anglaise et autres pays, ce que font l'Angleterre et diverses nations qui y trouvent leur profit : d'autant que, paraît-il, le thé « extra-chinois », plus scientifiquement

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

cultivé, plus savamment préparé, vaut mieux que le thé de Chine.

En 1876, l'Empire jaune exporta 5 621 000 kilogrammes de soies diverses et soieries ; en 1899 il en a embarqué pour 307 917 680 francs, dont près de 269 millions pour les soies brutes, et près de 40 pour les soieries.

Parmi les denrées naturelles utiles que la Chine demande à ce qui n'est pas le « Milieu », le riz tient la première place, mais si l'on classe ensemble le nécessaire, le superflu, le pernicieux, il n'est plus qu'au second rang, une substance très funeste occupant le premier : l'opium.

Le riz, qu'amènent des vapeurs, et aussi des milliers de jonques, vient du Tonkin, de l'Annam, de la Cochinchine, du Siam ; il en a été importé pour à peu près 67 millions de francs en 1899.

Pour l'opium le mouvement des échanges est à l'inverse de celui du thé, dont la Chine exporte de moins en moins, alors qu'elle importe de moins en moins l'opium.

En 1879 les Chinois reçurent de l'étranger, ce qui veut dire ici de l'Inde, pour 274 millions d'opium, contre un peu moins de 135 millions en 1899 : soit, par à peu près, la moitié des achats de vingt années auparavant. Le temps est donc passé où les Anglais, représentés surtout par des négociants juifs et parsis de Bombay, payaient avec la drogue malfaisante la plus grande partie des objets qu'ils se procuraient chez les gens du « Milieu ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le vice de l'opium est nouveau dans l'Empire, sauf chez les hommes du Setchouen. Ceux-ci fument en effet l'opium depuis des siècles ; mais, vers 1750, la funeste substance était encore inconnue des Chinois du littoral.

Deux Anglais de l'Assam eurent la déplorable idée d'importer l'opium dans la « Fleur du Milieu » ; et l'opium devint un des revenus importants de la noble Compagnie britannique des Indes ; et après que la Compagnie eut « passé la main » au gouvernement anglais de l'Hindoustan, celui-ci vingtip^{p.540}la parmi les Chinois la vente de la drogue : 5 540 500 kilogrammes en 1879, contre 303 000 en 1792.

Au beau temps de ce commerce imposé par l'Angleterre, le gouvernement de l'Inde y puisait sans fatigue un excellent revenu par un procédé fort simple : avance de fonds aux fermiers s'adonnant à la culture du pavot dans le Bengale ; achat de l'opium à prix fixe ; vente aux enchères avec bénéfice moyen de 2 250 francs par caisse. Aujourd'hui la formule commerciale-fiscale est la même, avec moindre profit. L'opium « malwa », qui vient des plateaux de ce nom, dans les États médiatisés de l'Inde méridionale, est frappé, à la frontière, d'une taxe de 1 500 francs.

Ainsi l'opium qui s'exporte de l'Hindoustan en Chine est en entier vendu au nom du gouvernement de l'Inde anglaise et au profit de son trésor ; 150 à 200 millions, suivant les années, entrent de ce chef dans le budget indien.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ce n'est donc point sans de très bonnes raisons que l'on accuse la nation britannique de spéculer sur les vices des Chinois pour les avilir et les empoisonner ; les patriotes du Royaume Central ne manquent pas de montrer ceux que l'abus de l'opium a réduits à l'état de squelettes ou dont il a fait des idiots, pour dire aux Anglais qui viennent se poser en civilisateurs : « Gentilshommes, voilà votre œuvre ! »

Toutefois on peut se demander s'il est sur la terre une nation, représentée soit par des négociants isolés, soit par son gouvernement, qui puisse se prétendre innocente d'actes de même nature. Que ce soit par les eaux-de-vie, le tabac, le jeu ou tel autre poison matériel ou moral, il n'est point d'État qui ne spéculé sur les vices des nationaux ou des étrangers. Le gouvernement de Peking lui-même retire par les droits d'entrée sur l'opium de l'Inde et de la Perse un des revenus les plus sûrs de son budget, et dans presque toutes les provinces de l'Empire les négociants et les mandarins se partagent de gros bénéfices sur les récoltes de la graine prohibée.

Quant aux effets de l'opium sur l'économie, il n'est pas de question plus discutée ; il n'en est pas non plus que l'on ait plus obscurcie, suivant les intérêts de la cause à défendre ; c'est toujours *pro et contra* !

Si funeste qu'elle soit, cette drogue est loin de produire d'une manière générale les conséquences qu'on lui attribue. La plupart des lettrés font un usage modéré de l'opium, sans que leur intelligence en paraisse affaiblie et sans que chez eux la vieillesse arrive avant l'âge. Sans doute les fumeurs insatiables,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

qui passent toute leur journée dans le délire du rêve, ^{p.541} sont des hommes absolument perdus pour le travail, et finissent, comme les alcooliques, par succomber à des attaques convulsives et à la paralysie générale ; mais ces êtres, relativement peu nombreux, ne se rencontrent guère que chez les désœuvrés, rares en Chine, pas chez les paysans les ouvriers, qui forment la véritable nation.

Les fumeurs d'opium, en grande majorité, se contentent de quelques bouffées inoffensives dans l'intervalle de leurs travaux : c'est précisément dans la province où l'on fume le plus, dans le Setchouen, que la population se distingue par son intelligence et son activité. En admettant même que la quantité de la drogue indigène, d'ailleurs beaucoup moins active que celle de l'Inde, égale l'opium d'importation étrangère, la part qui reviendrait à chaque habitant, la Chine étant cotée à 400 millions d'âmes, ne serait que d'une vingtaine de grammes par an.

Tous les explorateurs récents de la Chine ont constaté dans les diverses provinces une toujours croissante extension des champs de pavots, qui n'a pas seulement pour effet de diminuer les arrivées des caisses d'opium indien, mais aussi de pourvoir aux malfaisantes voluptés d'un nombre croissant de fumeurs.

Malgré ce développement d'une culture insensée, le nombre des fumeurs d'opium, pour grand qu'il soit en Chine, est fort au-dessous de ce qu'on se figure communément.

L'un des Européens de beaucoup les plus savants en choses chinoises, le directeur anglais des douanes de l'Empire, sir Robert Hart, s'est livré il y a quelques années à des calculs sur le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

nombre probable des fumeurs « confirmés » de la mauvaise drogue ; il est arrivé à un chiffre surprenant de modestie, un « demi Chinois » seulement sur cent, 5 sur 1 000, 2 millions seulement pour toute la « Fleur du Milieu ». Curzon, dans ses *Problems of the East*, admet que, vu les progrès de la « culture nationale » du pavot, l'opium arrivé de l'Inde n'est fumé que par 2 Chinois sur 1 000 : soit par 800 000 hommes, à supposer 400 millions d'habitants dans l'Empire.

Aucun de ceux qui ont parcouru la Chine attentivement ne peut admettre un nombre aussi faible, mais aucun non plus n'oserait dire que le déplorable vice de l'opiophagie soit, comme d'aucuns l'ont dit, une passion générale dans la masse de la nation ; pas plus qu'en Europe l'alcoolisme : l'un et l'autre sont le « privilège » de la grande minorité.

L'usage du tabac ou de la « feuille à fumée », beaucoup plus général dans les provinces du littoral et du nord, où l'introduisirent les Mandchoux, que dans le reste de l'Empire aux dix-huit provinces, ne cause peut-être pas des effets moins p.542 funestes sur l'ensemble de la race. Ce sont les Jésuites qui enseignèrent aux mandarins l'art de priser avec élégance ; les trois fleurs de lis sont encore de nos jours, à Peking, la seule enseigne des débits de tabac à priser.

Quant au vice essentiellement européen, à l'ivrognerie, il est presque inconnu en Chine : on peut voyager pendant des années entières dans le pays, villes et campagnes, sans rencontrer un seul individu que l'ivresse ait fait tomber dans la déraison.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Après la soie et le thé, les principaux objets d'exportation se sont rangés comme suit en l'année 1899, nombres ronds, jusqu'à 10 millions de valeur au moins :

	Francs
Haricots et gâteaux de fèves	35 500 000
Peaux de toutes sortes	29 000 000
Laines	15 600 000
Nattes	13 700 000
Sucre	12 700 000
Coton	11 200 000
Chaises et objets de rempaillage	10 800 000

Puis se suivent : tabac, vêtements et chaussures, légumes et grains, papiers, huiles, porcelaines et poteries.

A l'importation d'Europe, d'Amérique, du Japon, de l'Inde, l'ordre descendant est le suivant, jusqu'à 10 millions :

	Francs
Filés de coton	206 600 000
Tissus de coton	182 500 000
Opium	135 000 000
Riz	67 000 000
Pétrole	48 900 000
Sucre	37 500 000
Houille	24 000 000
Fer	15 000 000
Poissons	14 500 000
Tissus de laine	13 800 000
Coton	13 100 000
Farine	12 000 000
Allumettes	10 200 000

@

CHAPITRE CINQUIÈME

LES VOIES DE COMMUNICATION

I. [Les routes et les sentiers](#). — II. [Les canaux](#). — III. [Les chemins de fer](#).

I. Les routes et les sentiers.

@

^{p.543} Grâce à la vapeur, les communications du littoral de la Chine avec le reste du monde sont devenues beaucoup plus faciles et plus fréquentes ; mais les routes et les canaux de l'intérieur sont probablement dans un pire état d'entretien qu'au temps de Ming, il y a trois ou quatre siècles. Excepté dans le Chañtoug, le Kansou, le Setchouen, certaines parties du Hounan, et dans le voisinage des ports ouverts au commerce étranger, les anciennes routes sont dégradées, çà et là coupées par des éboulis ou des ravins ; les ponts sont ruinés ; en maints endroits, il ne reste plus que des sentiers serpentant à côté des pavés disjoints. Dans les rizières, qui couvrent une si grande partie du pays, la plupart des routes ne consistent qu'en rangées de dalles d'un demi-mètre de largeur, d'un mètre au plus, élevées au-dessus de l'inondation générale : il suffit que les porteurs de palanquins puissent trouver la place nécessaire pour y poser leurs pieds, et que le cheval sache utiliser les ornières « creusées par les sabots de ses prédécesseurs ».

Comme le proclame si brièvement le dicton chinois, à propos du dallage des routes et du chemin lui-même : « Il est bon pour dix ans, mauvais pour dix mille ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Si encore ces pistes dallées avaient tout du long leurs dalles, il n'y aurait pas lieu de tant maugréer. Ce serait à coup p.544 sûr les chemins malaisés du fabuliste, et aussi les chemins fortement montants ou descendants, car, « elles s'inspirent généralement de l'irréprochable principe géométrique : la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre ; elles vont bravement devant elles, sans dévier d'un pouce (comme nos anciennes routes de France d'ailleurs, et comme les voies tracées par la Rome impériale) ; elles grimpent avec des pentes atteignant parfois 30, même 40 pour 100 et alors, ce ne sont plus des routes, mais des escaliers ; elles passent sur les points culminants sans le moindre souci des cols qui se trouvent parfois dans un voisinage presque immédiat. — Le régime des pluies explique en partie ces hardiesses » (Mission Lyonnaise).

Mais au moins ce ne seraient pas les routes sablonneuses ou bourbeuses qu'elles sont partout où manquent les dalles, « d'ailleurs irrégulières et souvent en saillie les unes sur les autres ». On cheminait avec effort sur cette pierraille raboteuse, et tout à coup voici que le dallage disparaît « sans rime ni raison, pour ne reparaître qu'à des dizaines de kilomètres plus loin. Les caravanes, les chars à bœufs se creusent souvent aussi, sur les hauts plateaux sans culture, des pistes à côté de la route.

Le rapport de la Mission Lyonnaise continue comme suit à propos de la viabilité chinoise :

« Un droit est perçu en principe pour l'entretien des routes, et il y a dans chaque sous-préfecture, comme à Peking, un bureau (kOUNG pou) dans les attributions duquel cet entretien rentre. En réalité, les autorités s'en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

désintéressent complètement et n'y consacrent pas une sapèque. C'est une question qui est laissée aux soins des particuliers, à leur dévouement. Parfois, sur la route, on rencontre quelques individus travaillant à la réparer, là où elle était devenue pour ainsi dire impraticable ; ils sont rémunérés de leurs peines par l'aumône de quelques sapèques que leur font les caravanes qui passent. Plus fréquemment, les négociants d'une localité s'associent entre eux pour faire réparer les voies de communication du voisinage, mais il faut que les travaux de réfection soient devenus tout à fait urgents. Enfin, mais ce cas est des plus rares, un riche Chinois se dévoue et prend à sa charge les frais de réparation d'une portion de route. Cette générosité lui donne le droit de placer sur le côté du chemin une pierre avec inscription commémorative, pour rappeler aux passants le nom de ce bienfaiteur des voyageurs. Les réparations ne s'effectuent, dans tous les cas d'ailleurs, qu'au dernier moment, alors que la circulation est dangereuse ou sur le point de devenir impossible. Le caractère chinois se ^{p.545} révèle ici comme dans beaucoup d'autres circonstances : le Chinois construit, mais ne sait pas entretenir. »

C'est donc sur des routes qui sont pierres, ornières, fondrières, avec pentes inouïes, chutes et glissades, que marchent le piéton, le porteur, le mulet de petite, mais vaillante race, le cheval qui a les mêmes caractéristiques que le mulet, la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

charrette, la brouette, la chaise à porteurs, sorte de boîte étroite de 60 centimètres de large sur un mètre de haut.

Si encore animaux, hommes, charretiers, porteurs, n'avaient à se débattre que contre la terre ! Mais il y a l'eau, torrent ou rivière, et pas toujours de pont, ni de bac : d'où la contrainte de passer à gué, non sans grands dangers dans les saisons de pluie ou d'orage. Et quand un pont, parfois superbe, franchit le cours d'eau, il arrive presque toujours que ce pont est comme isolé dans sa majesté, sans contact immédiat avec la route, et l'on n'y accède que par des raidillons qui sont de vraies collines.

Ponts « superbes » vient-on de dire : l'épithète n'est pas hyperbolique. Monnier les loue avec éloquence à propos de quatre d'entre eux admirés par lui, sur la rivière Min, en Setchouen, entre Tchingtou et Houang longtchi.

« Quatre grands ponts vénérables (dont un grand pont couvert de sept arches, à Tchingtou même) : leurs parements sont feutrés de mousses, les dragons de marbre qui, depuis un millier d'années, grimacent autour des piles, sont mutilés par le frottement des câbles de halage, par le heurt des longs bambous à pointe de fer dont s'aident les mariniers. Mais les fondations sont toujours solides, les voûtes n'ont pas fléchi sous le poids des générations et des siècles : jamais réparées, fouillées dans leurs moindres joints par les pariétaires et les ronces, elles tiendront encore pendant des âges. De nouveaux empires surgiront et retourneront au chaos, la Chine elle-même sera dépecée avant que les assauts des éléments et des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

hommes aient désagréé ces vieilles pierres. Même dans leur état actuel, ces monuments du passé, si nombreux dans tout l'Empire, en particulier dans cette province de Setchouen, affirment avec une puissance d'évocation autrement persuasive que les procès-verbaux du chroniqueur et les amplifications des poètes, ce dont fut capable cette civilisation agonisante, au temps lointain de sa splendeur. »

Celles des 21 routes impériales qui sont encore en bon état témoignent du haut degré de civilisation qu'avaient atteint les Chinois pendant le moyen âge et font comprendre l'admiration de Marco Polo et des autres voyageurs de cette époque. Elles coupent les promontoires de montagnes par des tranchées, même par des galeries souterraines, et s'élèvent en remblais ^{p.546} sur les terres basses : larges de 20 à 25 mètres dans les plaines et pavées en dalles de granit, elles sont bordées pour la plupart de rangées d'arbres comme les avenues d'Europe. De 5 kilomètres en 5 kilomètres, des tours de signaux se succèdent le long de la chaussée ; des auberges, des abreuvoirs pour les montures, des relais, des postes de soldats pour la protection des voyageurs, des lieux de marché se suivent aussi à des intervalles réguliers. Des ponts monumentaux traversent les rivières.

Tout est prévu sur ces routes modèles, avec lesquelles contrastent tant de misérables sentiers, d'ailleurs tout aussi fréquentés. Seulement le service de la poste n'est point organisé d'une manière régulière pour le public. Les dépêches sont expédiées par les soins d'une association de négociants : il est

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

rare qu'elles se perdent, quelle que soit la longueur du voyage, d'une extrémité à l'autre de l'Empire. En dehors des villes, comme Changhaï, la seule poste instituée sur le modèle européen, avant la guerre récente, était celle des courriers russes qui se rendent de Peking à Kiakhta par Kalgan, en douze jours ; les départs avaient lieu trois fois par mois.

La Chine du Nord, a dit Richthofen, est le pays des routes, bonnes ou mauvaises, surtout mauvaises, même au plus haut degré, et la Chine du Sud le pays des cours d'eau et des sentiers.

Au nord, on emploie surtout les bêtes de somme pour les transports, les chevaux et les ânes ou mulets, les chameaux, tandis qu'au sud des Tsingling, tout le commerce se fait par les portefaix.

L'intérêt capital qu'ont l'une et l'autre des deux parties de l'Empire à devenir un pays de chemins de fer ressort de la comparaison qui suit : Qu'on prenne 5 000 porteurs, avec leur flexible bambou sur les deux épaules et que ce corps d'armée, tout au moins cette brigade, marche pendant 20 jours, les 5 000 Chinois auront transporté tout juste d'un point à l'autre ce qu'un modeste train de 25 wagons de marchandises transporte en une seule journée, avec infiniment moins d'accidents possibles, donc avec détérioration moindre, ou sans détérioration aucune.

La comparaison est également écrasante entre le convoi de 25 wagons et l'âne, qu'on peut charger de 60 kilogrammes, le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mulet auquel on peut en imposer 120, le chameau qui ne fléchit pas trop sous 480.

Qu'on juge des centaines de milliers de porteurs auxquels l'établissement des chemins de fer coupera bras et jambes, ainsi qu'au nombre égal de bateliers et haleurs à la corde, et ^{p.547} l'on comprendra de quelles malédictions unanimes la Chine « salue » l'établissement d'un réseau de chemins de fer !

II. Les canaux.

@

Le Grand Empire, en somme très mal pourvu de routes, possède un grand nombre de canaux, de temps presque immémorial, et les Chinois, « bateliers incomparables, remontent et descendent les fleuves sur des jonques ; ils se hasardent sur les rivières, les torrents dangereux, dès que la saison des pluies a relevé le plan d'eau et que les sampans ont des chances de n'être pas fendus sur les rochers.

Cette nation patiente s'accommode très bien de ces voies de communication imparfaites, rivières où l'on a peine à vaincre le courant, rapides périlleux, torrents sans chemins de halage, auberges d'horrible saleté, ou sommeil sous les étoiles.

Elle a cette grande qualité de ne plaindre ni sa peine, ni son temps ; on peut même dire qu'elle ne tient pas assez compte de la fuite des heures — et c'est une des raisons pour lesquelles elle n'estime que médiocrement les inventions des « Barbares rous », toutes calculées pour l'économie des moments. Et cette autre qualité d'avoir assez bien accommodé ses bateaux et batelets aux conditions très diverses, et souvent très

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

insuffisantes, de ses torrents et rivières : grande est sa variété d'embarcations, de la lourde jonque à gros ventre, aux radeaux qui n'exigent qu'un minimum de profondeur, et des radeaux à ces bateaux-paniers « dont la coque, à la fois flexible et résistante, formée de lamelles de bambou entrelacées, est rendue parfaitement étanche au moyen d'un enduit résineux ».

Cependant la race des Chinois est tellement active qu'on ne doute pas de la voir adopter les chemins de fer, qui la délivreront aussitôt de la procrastination indéfinie à laquelle la condamnent ses mauvaises routes, ses rivières raboteuses, ses canaux envasés, même son fameux canal Impérial.

III. Les chemins de fer.

@

On sait quelle résistance tenace le gouvernement chinois opposa jusqu'à ces dernières années aux compagnies, aux spéculateurs, aux ingénieurs qui lui proposaient des chemins de fer entre les grandes villes de l'Empire, entre le nord et le midi, le littoral et l'intérieur. On se rappelle surtout la naissance et la résurrection de la petite ligne de ^{p.548} Changhaï à Wousoung, longue de 48 kilomètres seulement. Des négociants de Changhaï, Anglais et Yankees, la livrèrent au trafic le 30 juin 1876, après l'avoir établie par surprise, en assujettissant des rails sur une route à eux concédée entre la grande ville et l'embouchure de sa rivière Wousoung, dans l'estuaire du Yangtze kiang. Les Chinois, effarés, n'osèrent arrêter les convois manu militari, mais en patience et ruse ils sont maîtres ; ils achetèrent les 48 kilomètres du chemin de fer et, dès octobre 1877, ils

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

démolirent la ligne et embarquèrent rails, wagons et locomotives pour l'île de Formose, qui n'était pas alors japonaise : la rouille se chargea d'anéantir ces incommodes témoins de l'esprit d'invention des diables étrangers.

Mais, au cours de sa brève existence, cette ligne avait prouvé que le peuple n'était pas hostile aux chemins de fer comme son gouvernement, que même il y prenait plaisir, et pendant quelques mois les voyageurs se pressèrent en foule dans ses gares, autant qu'ils se pressaient aux embarcadères des bateaux à vapeur, dans les ports du littoral et aux escales du Yangtze kiang.

Plus tard cette ligne, qu'on avait appelée le « chemin de fer joujou » fut rétablie ; elle fonctionne sans encombres, à l'avantage de tous. En combien d'autres endroits les lignes projetées ne seront-elles pas plus avantageuses encore que celle de Changhaï à Wousoung, trajet qui double une voie navigable, dans une région sillonnée de canaux et sans montagnes pour majorer les distances ?

L'absence de routes et, là où il y en a, leurs difficultés, leur demi-impraticabilité, rendent les transports si malaisés, par conséquent si coûteux, que le prix des objets en est doublé, quintuplé, décuplé, suivant la distance.

Qu'on prenne pour exemple la houille, si nécessaire partout dans un Empire où les forêts ont été abattues en tout lieu, et où l'on ne sait comment se chauffer, comment entretenir pour l'industrie un feu de quelque durée. Telle mine de charbon de terre d'une richesse incalculable ne pourvoit de combustible à bon marché que ses voisins immédiats : dès qu'on s'éloigne, le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

prix ne tarde pas à devenir inabordable. Ainsi, dans le Chañsi, la houille ne vaut que 70 centimes la tonne sur le carreau de la mine ; à 45-50 kilomètres, elle ne vaut pas moins de 4 taëls, soit 15 francs ; et à 400 kilomètres, il faut la payer 7 taëls ou plus de 26 francs : à chaque myriamètre plus loin, c'est 2 francs 50 centimes de plus.

Suivant une expression consacrée, les gouvernements du « Milieu » voulaient « la Chine aux Chinois » et s'il fallait un ^{p.549} jour établir des voies rapides, ils se réservaient de les construire eux-mêmes, le plus tard possible, quand les « fils de Han » auraient acquis la technique suffisante. Puis ils redoutaient la concurrence, fatalement victorieuse, que la locomotive allait faire à leurs pistes, le chauffeur et le mécanicien à leurs millions de portefaix, comme le bateau à vapeur à leurs millions de bateliers sur les lacs, les rivières et les canaux.

Enfin, ils invoquaient, sournoisement ou de bonne foi, le feng choui, comme ils l'avaient invoqué contre les clochers des cathédrales des missionnaires, et les hauts édifices des négociants dans les « concessions » européennes : sans nier toutefois qu'il serait possible de déplacer les tombeaux des cimetières en pratiquant les cérémonies voulues. L'empereur, « maître des esprits », peut indiquer à ceux-ci la route à suivre et rassurer ses sujets, en faisant connaître les ordres qu'il a donnés aux Génies de l'espace.

« Que les Barbares ne se passionnent pas tant pour nous imposer leurs chemins de fer, écrivait en 1897 un censeur, dans un rapport au « Fils du Ciel » ! Ne

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

serait-il pas préférable de promettre une récompense à celui qui retrouvera le secret des antiques chars volants emportés dans les airs par les phénix ? »

Mais la vraie raison, la raison de « derrière la tête », c'est la compréhension nette qu'ont les gouvernants et mandarins de l'accroissement d'influence et de puissance que l'établissement d'un réseau de chemins de fer ne peut manquer de procurer aux étrangers en Chine, non plus seulement sur le littoral, mais bien au loin dans l'intérieur, en leur donnant la haute main sur toute l'industrie des transports. Pareille crainte n'était point chimérique, et l'on comprend très bien que la Chine eût préféré se mettre en état de défense, avant d'ouvrir librement l'ensemble et le détail de ses dix-huit provinces aux entreprises des ingénieurs d'Europe. Derechef, « la Chine aux Chinois ! » tel était le cri général dans l'Empire, et tel est-il certainement encore, après tant de déconvenues et de désastres. Aussi les mines de fer ou de houille, ou de tout autre métal, n'ont-elles été concédées, avant les dernières humiliations du fait du Japon, puis de l'Europe coalisée, qu'à l'expresse condition que les concessionnaires n'emploieront pas d'ouvriers européens.

Une dernière et très puissante cause de cette haine des mandarins contre les voies ferrées, c'est que les vice-rois, si puissants encore dans leurs provinces, le seront bien moins quand la rapidité des communications avec Peking leur enlèvera la presque indépendance dont ils jouissent maintenant, et p.550 surtout la facilité d'agir « à la Verrès » en faisant argent de tout, pour le plus grand dommage du gouvernement impérial comme du pauvre peuple.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Après la manifestation d'impuissance de la Chine contre l'étranger pendant la guerre franco-chinoise du Tonkin, l'esprit « mandarinal » sentit germer en lui l'idée de la nécessité, tout au moins stratégique et défensive, des chemins de fer, et, l'intérêt privé s'en mêlant, Lihoung tchang, le fameux vice-roi du Petchili, le maître diplomate, autorisa la construction d'une ligne entre Tientsin et les houillères de Kaïping, qui sont en partie sa propriété.

Vint ensuite, après la guerre sino-japonaise, autre démonstration de l'impotence chinoise, la concession de la ligne de Tientsin à Peking ; puis celle de Peking à Haïkoou, ensuite celle de Nanking à Foutcheou. Enfin et surtout, en 1896, l'autorisation donnée à la Russie de continuer son transsibérien à travers la Mandchourie, avec droit pour le « tsar blanc », de protéger la ligne et les stations par des escadrons de Cosaques : cette convention Cassini, appelée ainsi d'après l'ambassadeur de Russie en Chine qui l'a négociée, peut être considérée comme une reconnaissance tacite du protectorat russe : on doit lui présager d'immenses conséquences.

Stimulées par l'« énorme » succès, de nature très substantielle, remporté par les Russes dans une zone qu'ils considèrent comme définitivement à eux, les autres nations arrachèrent aussitôt à la faiblesse de la Chine des concessions soit politiques seulement, soit politico-financières. Allemagne dans le Chaïtoug, France en Kouangsi et en Yunnan, Angleterre, Belgique, qui voulut, ou qui put, eut sa part.

[Fig. XXIV. Entrée du golfe de Petchili et Port Arthur](#)

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Déjà le réseau futur se dessine dans ses grands traits : ligne de Peking à Tientsin, bondée de voyageurs et le long de laquelle des trains dits express parcourent 127 kilomètres en près de 4 heures, soit 32 kilomètres à l'heure ; ligne de Peking en Mandchourie, avec rattachement au Transsibérien et embranchements divers, notamment vers la Corée ; ligne de Peking à Ningp'o par Nanking, avec embranchements dans le Chañtoun ; ligne de Peking à Canton par Hañkoou plus ou moins parallèle, à l'ouest, à celle de Péking à Ningp'o ; ligne de Peking à Singan fou (avec prolongement ultérieur vers l'Europe par la Dzoungarie) ; lignes du Yunnan, soit du Tonkin, soit de Birmanie, vers Yunnan sen et la vallée supérieure du Yangtze kiang, etc., etc. Au total, à peu près 9 000 kilomètres de voies rapides, concédés par la Chine depuis 1896 à la « race audacieuse de Japet ».

p.551 Là-dessus « la Russie en compte 1 535 en Mandchourie ; l'Angleterre et l'Allemagne, tantôt en association et tantôt séparément, environ 3 000, dans le nord et dans les provinces maritimes situées entre le Petchili et Changhaï ; les Etats-Unis 1 000 entre Hañkoou et Canton ; la France seule environ 1 100, tant dans le Kouangtoun et le Kouangsi que le Yunnan, et en association 2 250 qui se décomposent ainsi : Grand Central entre Peking et Hañkoou ; les deux tiers du capital sont faits par la France, un tiers par la Belgique ; la moitié du matériel doit être demandée aux usines françaises, le personnel d'exploitation sera français. — Ligne de Tchingting fou à Taïwan, affluent du Grand Central, 250 kilomètres, destinée à desservir le fameux bassin houiller de Pingting, concédée au groupe français de la

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

banque russo-chinoise. — Ligne de Singan fou à Kaïfoung, autre affluent du Grand Central, 750 kilomètres ; concédée à un syndicat dans lequel les intérêts français et les intérêts belges sont à part égale. Enfin il est probable que dans la ligne américaine, un tiers du capital sera fait par le marché français ».

Quelques-unes de ces lignes avancent très rapidement : celle de Peking à Haïkoou ne tardera guère à être livrée, comme à être prolongée sur Canton, distance d'environ 1 400 kilomètres, avec ascension et descente du col de Tchiling, dans les Nan long, par une double rampe d'un développement d'une dizaine de kilomètres.

Ce qu'on observe sur ces lignes nouvelles confirme l'expérience faite sur le « chemin de fer joujou » : voyageurs, les Chinois usent de la voie ferrée autant qu'ils le peuvent ; ouvriers, sous la surveillance d'ingénieurs et de contremaîtres européens, ils font merveille dans les ateliers de construction de Toung chañ près Kaïping, et le matériel roulant qui sort de cette usine est d'excellente qualité ; si bien qu'on s'est décidé à compléter l'établissement par une fabrique de locomotives, « probablement la première de ce genre en Asie, sinon qu'on a, par mesure d'expérience, monté depuis quelques années un petit nombre de locomotives au Japon, avec des pièces importées ».

On a constaté que ce qui sort ici des mains chinoises est d'un travail presque achevé, et comme dit M. A. Fauvel, ancien officier des douanes chinoises, « d'un dessin, d'une exécution simples et solides, en dépit de leur bon marché. La construction

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

des navires au Japon, comme celle des chemins de fer en Chine, amène des réflexions qui ne sont pas tout à fait agréables pour nous. On se demande ce que nous pourrions bien envoyer en Chine, quand les ouvriers chinois auront fait un pas de plus dans cette voie. »

Télégraphes, téléphones, postes, se développeront naturellement en même temps que les chemins de fer. Pour les télégraphes, le gouvernement chinois ne s'est pas montré si rebelle que pour les voies ferrées. Depuis longtemps, ce qui veut dire ici dès avant 1880, les ports à traité ont été reliés doublement à l'Europe, par la voie de Singapour, qui contourne le continent au sud, et par celle de Vladivostok, qui le traverse au nord ; longtemps aussi (1884) l'on a réuni Peking à Changhaï (distance de 1 500 kilomètres) par deux fils, et le réseau s'est agrandi peu à peu.

Quant aux anciens télégraphes « aériens » ou *tuenta* ils sont désormais abandonnés : c'étaient tout simplement des foyers pyramidaux placés sur de larges socles de pierre et contenant des amas de bouse de vache auxquels on mettait le feu, pour avertir les gardiens des tours correspondantes. Avec de pareils « sémaphores » les combinaisons de signaux n'étaient pas nombreuses ; elles ne pouvaient guère avoir d'autre valeur que de mettre le gouvernement sur ses gardes en lui signalant l'existence de troubles dans les provinces éloignées.

Si l'ancien télégraphe était plus que rudimentaire, le nouveau ne se prête guère à la transmission., étant donné le caractère de la langue chinoise, son indigence, ses calembours forcés, ses tons qui changent si souvent le sens des monosyllabes. Il a fallu

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

trouver un biais : on a rangé sous un numéro d'ordre, qui est toujours au nombre de quatre chiffres, les 8 000 idéogrammes qui reviennent le plus fréquemment dans l'écriture : ce sont ceux que comprend le dictionnaire classique dit de l'empereur Kiang hi, et au lieu de « câbler » l'idéogramme, ce qui ne se peut guère, on câble le numéro par les fils. Les Chinois admettent maintenant que le passage des fils télégraphiques n'incommode pas le feng chouï.

Le service des postes gouvernementales se fait, comme autrefois chez nous le service des dépêches diplomatiques, par des courriers à cheval, avec relais tous les 40 ou 50 kilomètres. Le service privé est confié à des entrepreneurs dont les « facteurs » se tirent d'affaires comme ils peuvent, dans cet Empire si mal « percé », à cheval, à âne, à mulet, à voiture, à bateau ; « et même à dos d'hommes ». Le temps aidant — les Chinois disent si volontiers, comme dans Molière, que « le temps ne fait rien à l'affaire » , les correspondances sont à la fin transmises avec une fidélité scrupuleuse.

Nul doute que les chemins de fer ne changent à bref délai cette transmission rudimentaire. « Ceci tuera cela ! »

@

CHAPITRE SIXIÈME

RELATIONS DE LA CHINE AVEC L'EXTÉRIEUR

I. [Les étrangers en Chine : leur nombre croissant.](#) — II. [Le pidgeon english.](#)
— III. [Les Chinois à l'étranger : l'émigration chinoise.](#) — IV. [L'influence européenne en Chine : le journalisme.](#) — V. [L'influence des lettrés diminue : *mens agitat molem.*](#)

I. Les étrangers en Chine : leur nombre croissant.

[Fig. XXIII. La Chine et les puissances rivales](#) @

p.553 En proportion de leur influence réelle sur la Chine et de la part décisive qu'ils prennent à ses transformations, les étrangers de diverses nations ne sont que très faiblement représentés dans le Royaume Fleuri.

En 1879, le nombre de leurs maisons de commerce n'était encore que de 451 et celles-ci ne comprenaient que 3 985 personnes ; — établissements de commerce et personnel divisés ainsi qu'il suit par nationalités :

Maisons anglaises	229	Nombre de résidants	2 070
— américaines	31	— —	469
— allemandes	64	— —	364
— françaises	20	— —	228
— russes	16	— —	79
— japonaises	2	— —	61
— etc., etc..	90	— —	714
	452		3985

p.554 En ajoutant à ces 3 985 individus les voyageurs et les missionnaires, mais non les marins qui viennent faire de courts séjours dans les ports, c'est à 5 000 au plus qu'on pouvait alors évaluer les étrangers domiciliés en Chine.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

En 1895, leur nombre avait plus que doublé, presque triplé ; il y en avait plus de 10 000, ainsi groupés par nationalités :

Anglais	4 084
Américains	1 325
Français	875
Allemands	812
Portugais, la plupart métis	803
Japonais	669
Espagnols	461
Scandinaves	373
Etc., etc...	689
	—
	10 091

Il est vrai que les Japonais, qui comptent ici pour près des sept centièmes, n'ont aucune espèce de droit à la qualité, de Blancs : ce sont des non-Chinois établis dans les ports à traité, mais non des « Barbares de l'Occident » ou des « Diables étrangers ». Cette expression est tellement passée dans l'usage courant, qu'il arrive aux Chinois de la confondre dans des formules de politesse : « Son Excellence le Diable » un tel, Smith, Ferguson, Müller ; ou Dupont, Durand, s'ils viennent du Tafa kouo, du « royaume de la Grande Foi », comme les « fils de Han » désignent la France dans leurs pièces officielles ou diplomatiques.

En 1899, on se trouve encore en face d'un nombre presque doublé : pas moins de 17193 : toujours sans les missionnaires, voyageurs et commis-voyageurs.

	Maisons		Nombre
Anglais	401	Résidants	5 562
Japonais	195	—	2 440
Américains	70	—	2 335
Russes	19	—	1 621
Portugais	10	—	1 421
Français	76	—	1 183
Allemands	115	—	1 134
Espagnols	9	—	448
Autres	38	—	1 051
	—		—
	933		17 193

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

p.555 20 000 environ avec les missionnaires, les ingénieurs et contremaîtres dispersés dans l'intérieur hors des ports à traité, gens employés à la construction des chemins de fer, etc., etc.

Mais aussi l'on doit retrancher les 2 440 Japonais du nombre des Européens.

Ainsi, les Diables étrangers originaires du Ying kouo, ou « Pays Florissant », de l'Angleterre, et les Yankees, les gens de langue anglaise ont triplé dans les vingt années 1879-1899 ; les p.556 gens du pays « de la Grande Foi » ont quintuplé ; ceux du « Pays Vertueux », l'Allemagne, ont triplé, toute déduction faite de Kiaotcheou ; les gens du Ji kouo ou « pays du Soleil levant » sont quarante fois plus nombreux, et les Russes vingt fois, et encore toute abstraction faite de Port-Arthur et de la Mandchourie.

Très peu nombreux donc, mais augmentant notablement en nombre, sont les « Barbares de l'Occident » et, plus vite augmentés que tous, les cousins haïs de l'archipel du Soleil levant, les Wo, ce qui signifie, paraît-il, et après la guerre sino-japonaise, l'ironie est « énorme » : les Soumis, « ceux qui se tordent dans la poussière ».

II. Le pidgeon english.

@

Certes, en comparaison des multitudes de la « Nation Centrale », ces 15 000 nouveaux venus (Japonais à part), ces Occidentaux ne sont qu'une menue poignée d'hommes, mais leur

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

présence n'en indique pas moins une révolution dans l'histoire de l'Asie et du monde. Commerce, industrie, mœurs et idées, ils ont tout modifié, beaucoup plus que les Chinois eux-mêmes ne s'en rendent compte. Dans les ports du littoral, ils ont été jusqu'à faire naître une sorte de langue franque, le *pidgeon english*, ou l'anglais d'affaires, qui a déjà quelques prétentions à devenir un idiome littéraire et qui est usité même entre des Chinois de dialectes différents, auxquels il fournit beaucoup de termes pour nombre d'idées nouvelles.

En revanche, bien des mots de la langue usuelle sont entrés dans ce jargon, mais la plupart des expressions sont tellement changées, que ni les Chinois ni les étrangers ne les reconnaissent sous leur forme nouvelle. Exemple suffisant, le nom même de ce parler hybride : comment reconnaître dans *pidgeon* le mot anglais *business*, « affaire », qui n'est lui-même que notre mot français *besogne* ?

Le fond de ce patois est plutôt portugais que britannique, et c'est dans l'Inde, à Goa, qu'il faut en chercher la première origine : c'est ainsi que le nom de joss, donné sur le littoral aux statues de Bouddha, des dieux et des saints, provient du portugais Dios. Dans les « concessions » françaises, on parle aussi un jargon de commerce à fond portugais où se rencontrent quelques mots français, plus ou moins reconnaissables parfois.

p.557 La diffusion de ce *pidgeon english* et aussi la place tout à fait prépondérante occupée par le véritable anglais dans le commerce, les relations entre Européens et Chinois, la télégraphie, le journalisme, ont inspiré aux Anglais de véritables

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dithyrambes et suscité des prophètes qui nous semblent légèrement optimistes. Tel un écrivain bien connu, un voyageur et un politique, G. Curzon. Il s'exprimait ainsi, en 1896, dans ses *Problems of the Far East* :

« Avant tout, l'avenir de prépondérance dévolu à la Grande-Bretagne dans l'Extrême Orient sera facilité par la propagation de la langue anglaise. Déjà parlée dans tous les magasins, de Rangoun à Yokohama, enseignée déjà dans les institutions militaires et navales de la Chine, dans les écoles de Siam et du Japon ; employée déjà par le télégraphe en Chine, en Japon, en Corée, gravée sur les pièces d'argent qui sortent des Monnaies de Canton et d'Osaka, usitée déjà chez les Chinois eux-mêmes comme moyen de compréhension entre les habitants des diverses provinces de l'Empire Jaune, elle a pour destinée infaillible de devenir le langage de l'Extrême Orient. Ses sons résonneront dans tous les pays, et ses mots jusqu'à la fin du monde. »

« Que ce splendide avenir ne soit pas un vain rêve de l'imagination, qu'il doive se réaliser avant un temps indéfini, nul n'en doute parmi ceux qui ont voyagé en long et en large dans l'Asie orientale.

Seule, une déchéance morale de la race anglaise pourrait jeter une ombre de doute sur l'avenir de cette régénération de la Chine.

We sailed wherever ship could sail,
We founded many a mighty State ;
Pray God our greatness may not fail

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

Through craven fear of being great !

Nos vaisseaux ont sillonné tout flot navigable,
Nous avons fondé plus d'un État puissant ;
Dieu veuille que nous ne perdions pas notre grandeur
Par un lâche effroi d'être trop grands ! »

Prédiction semblable aux prophéties du siècle dernier sur l'universalité future de la langue française, encore que bien mieux appuyée sur des faits et des présomptions.

Mais ce cri de victoire détonne à propos d'une Chine qui de plus en plus échappe à la mainmise anglaise et sur laquelle s'étend toujours davantage l'ombre de la Russie ; sans rien dire de l'Allemagne dans le Chañtong et sur le Yangtze kiang, ^{p.558} ni de la France dans les provinces du sud, à la lisière de cette Indo-Chine où l'on admet que déjà 50 000 Annamites parlent suffisamment le français.

L'âge d'or de la langue anglaise en Chine est probablement bien moins une chose de l'avenir, qu'une chose du présent et surtout du passé.

III. Les Chinois à l'étranger : l'émigration chinoise.

[Fig. XXV. Émigration des Chinois](#) @

Par le nombre des individus, l'émigration des Chinois ou des dix-huit provinces du Royaume Fleuri est un phénomène bien autrement considérable que l'immigration des étrangers en Chine, quoiqu'elle reste très inférieure aux déplacements qui se font du royaume Central vers les régions du nord.

Ainsi les Chinois et leurs descendants qui vivent maintenant en dehors de la Grande Muraille, en Mongolie, en Mandchourie,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dans le Kansou extérieur, ne sauraient être évalués à moins de treize millions d'hommes, tandis qu'il n'existe probablement pas plus de trois millions de Chinois ou de fils de Chinois dans les pays étrangers.

Dans le mouvement si compliqué de l'exode moderne, les Chinois ne viennent qu'après les Irlandais et les Anglais, après les Allemands d'il y a dix ou vingt ans, les Italiens, qu'on trouve maintenant partout, les Espagnols et les Portugais, ceux-ci surtout qui s'expatrient relativement en si grand nombre. On a souvent exagéré, l'on exagère toujours le nombre de leurs émigrants, l'importance de leur expatriation : on n'a pas tenu compte des retours en Chine, et l'enthousiasme aidant, on a mis au compte du présent ce que verra peut-être l'avenir et l'on s'est imaginé qu'ils remplissaient déjà le monde.

On admettait, voici vingt ou trente ans, que le royaume de Siam contenait 1 500 000 Chinois, on disait même 3 500 000, autant ou plus que de Siamois ou Thaï, et voici que Brenier, le directeur de la Mission Lyonnaise, n'en admet plus qu'un million : encore croit-il ce nombre supérieur à la réalité, tandis qu'Aymonier nous parle de deux millions. Les 250 000 « fils de la fleur du Milieu » supposés installés dans les Philippines se réduisent à un peu plus de 400 000, et d'après le même Brenier, à 20 000 seulement, les métis compris.

Sans doute on les compte par centaines de milliers dans l'Indo-Chine, française ou dite indépendante ; on en trouverait, en comptant bien, 500 000 dans les îles de la Sonde, Java, Borneo, etc., et 350 000 dans les Straits Settlements, à p.560 Singapour, dans la presqu'île de Malacca, à Poulo-Pinang ; mais

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

on n'oserait plus écrire, comme il y a vingt ou trente ans, qu'un torrent toujours grossissant de travailleurs chinois « se jette sur les îles de l'Indonésie », que les « fils de Han » y seront bientôt tout, et les indigènes rien, que l'archipel de la Sonde ne tardera guère à acquérir une importance plus grande encore pour le prolétariat « chinois que l'Amérique pour le prolétariat européen ».

Que sont, sérieusement, les 600 000 « Jaunes » au milieu des dizaines de millions de l'archipel néerlandais où la seule Java n'a pas moins de 27 millions de Javanais, plus de 200 au kilomètre carré : surtout si l'on considère que les émigrants chinois partent généralement sans femmes, et qu'ils s'allient aux familles des pays où ils vont se perdre ?

Si l'on compare, autant que faire se peut, le nombre des Chinois à l'étranger, il y a vingt-cinq ans et aujourd'hui, l'on reconnaît que John Chinaman n'augmente indiscutablement ses colonies que dans le lieu le plus naturel de son émigration, au plus près du pays natal, en Indo-Chine et dans les îles de la Sonde.

Ailleurs on lui préfère les coulis de l'Inde, comme plus maniables, moins groupés en sociétés secrètes, moins enclins à instituer sournoisement un État dans l'État. Autre part, en Australie, dans l'Amérique septentrionale, on le proscriit parce qu'on redoute sa concurrence, toujours victorieuse dans les petits métiers, à cause de la sobriété qui lui permet de travailler à un prix dont les Européens ne peuvent se contenter ; en ces contrées-là l'on fait payer aux Chinois de terribles droits d'aubaine. Ailleurs encore on a pris le parti de s'adresser plutôt à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

la main-d'œuvre italienne, qu'on peut comparer à la chinoise en ce que l'Italien, très sobre lui aussi, n'est pas exigeant en fait de salaires. Les « fils de la Louve », sur lesquels nul ne comptait il y a un quart de siècle pour une foule de besognes humbles et dures, semblent à cette heure destinés à prendre la place des Chinois en maintes régions, là où l'on n'espérait guère que dans les « fils de Han » et où l'on parlait, *urbi et orbi*, du travail jaune, et non pas du « péril jaune » : ainsi, par exemple, au Brésil.

Ce n'est donc pas maintenant que la race chinoise déborde réellement sur le monde, et c'était à tort qu'on voyait l'Amérique du Sud, l'Afrique, les îles, on peut presque dire, la terre entière, envahie par elle.

Il faut convenir que jusqu'à ces derniers temps l'expatriation chinoise n'avait rien de spontané ; il y avait lieu de la comparer p.561 à une traite des Jaunes, plus ou moins déguisée, beaucoup plus qu'à une émigration vraie. Des centaines de malheureux, racolés sous divers prétextes dans les rues des villes commerciales, ou tout simplement volés sur la côte, étaient embarqués nuitamment, puis enfermés dans l'entre-pont d'un navire, pour être ensuite livrés comme « engagés volontaires » à des planteurs des Antilles, des Guyanes ou du Pérou ! Les gros bénéfices réalisés sur ces cargaisons de chair humaine excitaient jusqu'à la folie l'avidité des traitants, ils entassaient les coulis en des cales étroites, sans air, sans lumière, et ne leur donnaient à dévorer que d'innommables débris.

Mais aussi que de révoltes chez ces désespérés, mourants de faim, proie désignée pour le typhus et toutes les maladies qui

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

naissent de la saleté, de la promiscuité, de l'entassement, de la misère, de la faim ! Que de drames affreux sur ces navires d'émigrants ! Que de fois la chiourme ne fut-elle pas détruite, tout au moins décimée à coups de hache ; on l'étouffa même tout entière dans la cale. Et parfois aussi l'équipage, fuyant sur des chaloupes, à force de rames, laissa derrière lui le navire coulant à pic avec ses prisonniers ! Il se peut que maintenant encore les grands navires soient aménagés de manière à tenir toute la cargaison de coulis sous la menace des jets de vapeur et d'eau bouillante !

On n'entend plus maintenant parler de tragédies telles que celle du *Dolores-Ugarte*, où l'incendie, volontairement allumé, dévora le bâtiment et où tous ensemble, capitaine, matelots, captifs furent calcinés dans le même embrasement : parce que ces abominables aventures, glaçant de terreur et d'horreur les Chinois, ont rendu de plus en plus difficile, et finalement impossible, la traite des coulis, en même temps qu'elles retardaient pour longtemps l'émigration des *sinkai* ou « voyageurs libres ».

Finis le temps où la mortalité moyenne par navire d'émigrants dépassait toujours le dixième de la population transportée et où maint navire débarqua seulement le tiers de la cargaison vivante prise au départ. En 1857, les 63 navires de coulis qui prirent des émigrants « volontaires » à destination de la Havane, emportèrent 23 928 individus, sur lesquels 3 342, environ le septième, moururent en route.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ce qui distingue surtout l'émigration chinoise de celle des colons européens, c'est qu'elle est presque exclusivement composée d'hommes. Lors du peuplement des placers californiens et des « champs d'or » de l'Australie, les foules d'Européens et d'Américains qui se précipitaient à la recherche du métal ^{p.562} étaient presque tous des jeunes gens ou des hommes dans la force de l'âge ; mais ce sont là des faits exceptionnels dans l'histoire de l'émigration européenne. La proportion des femmes blanches qui se rendent dans les colonies, soit isolément, soit avec le groupe familial, est presque toujours considérable, et dans l'espace d'une ou deux générations l'équilibre se rétablit entre les sexes.

Quoique on remarque un certain accroissement des émigrantes, on peut dire qu'il n'en est pas de même pour l'émigration chinoise. Les hommes seuls s'expatrient, et jusqu'à maintenant on n'a vu de femmes chinoises dans le Nouveau Monde et en Australie que celles dont les entrepreneurs d'émigration ont payé le déplacement et l'entretien : aucune d'elles n'a fait volontairement ce voyage au delà des mers. La proportion des femmes n'a quelque importance dans l'émigration annuelle que pour les « Établissements des Détroits », voisins de l'Empire du « Milieu » et devenus en réalité des terres chinoises, puisque déjà les Chinois, plus actifs et plus industriels, y atteignent déjà ou même en certains lieux y dépassent le nombre des Malais.

De ce départ de tant de jeunes gens, de si peu de filles, il résulte un fait douloureux, calamité des provinces littorales du

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Midi, surtout du Fo'kien, le principal foyer de l'émigration chinoise. Les pratiques de l'infanticide y sont devenues fréquentes — de l'infanticide des filles, s'entend.

Nombre de parents ne voient d'avenir pour leurs filles que dans le mariage — et il n'y en a vraiment pas d'autre en Chine — ils préfèrent donc les tuer que de les exposer à ne pas trouver d'époux. La femme chinoise, n'étant ni libre, ni propriétaire, ne peut sortir de la maison familiale que par la volonté du père ou du mari, et dans l'intérieur même de l'Empire il est rare qu'on l'autorise à voyager. A l'exception des mandarins déplacés pour les services administratifs, les Chinois emmènent rarement leur famille ; presque tous les marchands parcourent la contrée sans se faire accompagner de leurs femmes, et se donnent des familles d'occasion dans les provinces éloignées où ils font des séjours périodiques ou prolongés. Il est même interdit de par la loi de faire sortir une femme des limites administratives du pays. L'épouse suivant presque toujours la destinée du chef de famille, le gouvernement a voulu de tout temps empêcher les Chinoises de se marier avec des étrangers et de contribuer ainsi à perpétuer dans le sein même de la Chine des peuplades allophones.

Mais le gouvernement chinois n'a pas appliqué ^{p.563} seulement cette loi au territoire pour lequel elle était faite, il l'a étendue aux pays non chinois, et la coutume s'est établie de retenir les femmes au pays natal : voilà pourquoi si peu de Chinoises quittent la Chine.

Théoriquement, les Chinois ne pouvaient pas quitter non plus leur pays ; l'émigration a été longtemps formellement interdite :

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tout contact « impur » des sujets avec les barbares d'outre-mer était défendu comme fatal aux « cinq vertus » et à la piété filiale : les émigrants devaient s'échapper à l'insu ou malgré l'opposition des autorités locales.

Par malheur pour ce décret de prohibition, les départs devinrent très nombreux, surtout parmi les Hakka du Fo'kien et du Kouangtoug : en moyenne 100 000, 120 000, 125 000 (avec contre-émigration de 50 000 à 80 000 ou 90 000) ; et l'exportation violente des coulis enlevés des campagnes du littoral priva le gouvernement d'un si grand nombre de sujets et contribuables qu'il fallait aviser sans retard. Le haut mandarinat a donc tâché de régler le mouvement d'émigration d'accord avec les puissances étrangères.

p.564 Il était tout à fait impossible qu'à la longue, la facilité toujours plus grande des voyages, la prospérité, l'importance croissante des colonies chinoises ne dussent finir par attirer les « filles de Han » hors du pays chinois — ce dont il y a déjà de petits commencements. Peu à peu les pays de colonisation les plus rapprochés cessent d'être tenus pour une terre étrangère ; les émigrants peuvent y fonder une famille et y laisser leurs cendres, certains qu'elles seront honorées par des rites funéraires comme le furent celles de leurs ancêtres. Mais ce serait un crime de laisser le corps d'un compatriote sur une terre lointaine où des enfants ne pourraient lui rendre les derniers honneurs. Les Chinois de Californie, du Pérou, des colonies australiennes, se constituent en sociétés mutuelles pour le renvoi de leurs corps dans la mère-patrie, et des vaisseaux

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

partent, chargés de cercueils pour les ports de la Chine bien heureuse.

Quoique des familles complètement chinoises ne puissent se constituer à l'étranger que d'une manière exceptionnelle, les colons du Royaume Central n'en forment pas moins, dans les pays où ils s'établissent., un des éléments importants de la population, grâce à leur incessant labeur. D'une extrême sobriété, s'accommodant à tous les milieux, exerçant les métiers les plus divers, tenaces dans leurs entreprises, habiles à exploiter les passions, se rattachant les uns aux autres en sociétés publiques ou secrètes, sachant pénétrer partout avec une étonnante souplesse, ils réussissent là où succomberaient des colons d'autres races, et ils fondent des communautés prospères. Dans la lutte pour l'existence, ils ont l'avantage d'apprendre facilement à parler ou à jargonner les langues des divers pays qu'ils visitent, tandis que les étrangers ne se donnent que bien rarement la peine d'étudier le chinois.

La famille que constitue « l'Enfant de Han » dans sa nouvelle patrie devient toujours chinoise, quelle que soit la nationalité de la mère, siamoise, tagale ou javanaise. Comme représentants d'une civilisation supérieure, ayant en général de meilleures manières que les indigènes, les Chinois voient presque toujours, si ce n'est au Japon, leurs propositions de mariage favorablement accueillies. Le sang chinois passe partout pour un « sang fort » ; les enfants issus du croisement entre Chinois et étrangère ou même entre Chinoise et étranger ont presque

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

toujours le type sinique ; le mélange se fait au profit de la race la plus vigoureuse.

C'est ainsi que les expatriés fondent des communautés ^{p.565} durables à l'étranger, autant de petites Chines, indestructibles, si ce n'est par le massacre. Les régions où ils se sont le plus solidement établis sont les bassins fluviaux qui descendent du Yunnan et du Setchouen dans l'Indo-Chine : de ce côté comme à l'autre extrémité de l'Empire, en Mandchourie et dans la Mongolie intérieure, ils conquièrent le pays de proche en proche, par la culture, le commerce, la civilisation des tribus indigènes. En descendant le cours des fleuves, les colons venus par terre ne peuvent manquer de rejoindre dans le pays de Siam leurs compatriotes arrivés par la voie de mer, et les plus nombreux jusqu'à ce jour de ceux que la Chine a essaimés hors de ses frontières.

Dans les contrées étrangères où les émigrants chinois n'entrent pas en concurrence avec la race dominante, ils deviennent bientôt indispensables. C'est ainsi qu'ils font la prospérité de la colonie anglaise de Singapour ; sans eux, tout le mouvement industriel et commercial s'arrêterait aussitôt dans cet énorme emporium.

Mais il est d'autres pays où ils trouvent des rivaux pour le travail et des concurrents qui les maudissent. Ainsi en est-il dans les pays dits « saxons », aux États-Unis, au Canada, en Australie.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Aux États-Unis, ils menaçaient d'envahir à bref délai la Californie et d'y monopoliser une foule de petits métiers au détriment des blancs ; ils se montraient jardiniers incomparables et trouvaient à s'enrichir dans les mines d'or abandonnées par les Européens comme trop pauvres ou comme épuisées déjà.

Au Canada, spécialement dans la Colombie Britannique, même réussite des Chinois, mêmes plaintes et mêmes rancunes des aventuriers et des colons de race blanche attirés par la renommée des champs aurifères.

En Australie, un seul des États aujourd'hui confédérés leur a fait quelque temps « risette ». L'Australie Occidentale, très faiblement peuplée et n'ayant pour toute richesse que ses terrains de pâture, demandait des colons chinois pour surveiller ses troupeaux, aménager ses jardins, la doter de quelques industries ; mais depuis qu'on y a découvert, en plein désert, les mines d'or « plantureuses » de Coolgardie et autres lieux, on ne s'y soucie plus du tout des « Jaunes » ; on les y exécrerait plutôt.

Dans les autres États australiens, Queensland, Nouvelle Galles du Sud, Victoria, Australie méridionale, on ne les a jamais aimés ; on les y a toujours redoutés comme étant trop ^{p.566} laborieux, trop économes, et surtout trop satisfaits d'un salaire dont la médiocrité fait hausser les épaules aux ouvriers blancs. On leur reproche avec aigreur, en dépit de cette sacro-sainte loi de l'offre et de la demande qui fait l'émerveillement des économistes, on leur reproche de monopoliser peu à peu certaines industries, aussi bien celles des femmes, le lavage et le blanchissage, que les pénibles travaux des hommes, l'exploit-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tation des mines : si peu qu'ils gagnent, ils finissent par s'enrichir, tandis que leurs concurrents de race blanche s'appauvrissent ; ils ne laissent dans le pays aucune marque de leur passage, et leurs petites épargnes sont régulièrement envoyées dans la mère-patrie par des fondés de pouvoir.

De là, dans tous ces pays, les taxes de capitation imposées au mépris des traités, les mesures vexatoires de toute espèce, et en mainte circonstance les persécutions directes et les massacres qui ont fini par amoindrir et, en certains endroits, par arrêter le courant de l'émigration chinoise vers ces régions de langue anglaise.

C'est pourquoi le gouvernement de Peking a fini par signer avec les États-Unis un traité qui limite le droit d'établissement de ses sujets sur le sol de la « Libre Amérique ».

De même les autorités des Philippines et des Indes néerlandaises n'ont cessé d'opposer toutes sortes d'obstacles à l'arrivée des Chinois, ne leur permettant de s'établir qu'en des lieux désignés, leur interdisant diverses professions, les accablant de taxes particulières, les soumettant à toutes les tracasseries de la police ; mais le mouvement qui emporte l'excédent de la population chinoise vers certaines contrées riveraines ou insulaires de la mer des Indes et de l'Océan Pacifique semble désormais impossible à contrarier victorieusement : tout ce qu'on paraît pouvoir essayer, c'est d'en retarder ou d'en déplacer la marche. Cependant l'annexion des Philippines par les Yankees pourra contrarier fortement, arrêter même l'invasion de ce magnifique archipel par les « fils du Grand et Pur Empire » à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

moins que les nouveaux maîtres ne les regardent comme utiles, voire indispensables, dans une région tropicale où les Anglo-Saxons ne peuvent se livrer aux travaux pénibles.

Il n'est pas jusqu'à la péninsule arabique qui ne commence à recevoir des immigrants chinois : des mahométans du Royaume Central prennent part chaque année au pèlerinage de la Mecque et quelques-uns d'entre eux restent dans le pays.

Quoi qu'on fasse, les relations de race à race deviennent partout de plus en plus fréquentes, et sur mille points à la fois se dresse cette question majeure de la conciliation entre ^{p.567} blancs et jaunes, comme autrefois entre blancs et noirs, différents par l'idéal, le caractère, les traditions et les mœurs.

Combien de Chinois hors de Chine ? Question à laquelle on ne peut répondre que par des probabilités plus ou moins hypothétiques, avec erreur du simple au double, ou en quelque cas au triple, voire plus encore.

Il y en a dix mille environ en Sibérie, mais ici la question doit être retournée et passer au futur : combien y aura-t-il de Russes, dans dix, vingt, cinquante ans, parmi les millions de Chinois de la Mandchourie ?

Au Japon, ils font un nombre inconnu de milliers ; on les rencontre surtout à Yokohama : on ne les y goûte guère, et eux ils n'aiment pas beaucoup leurs petits cousins du « Soleil levant ».

Au Tonkin on en connaît une quarantaine de mille, cinq mille en Annam, une soixantaine de mille en Cochinchine, cent cinquante mille en Cambodge : soit, avec ceux de notre Laos,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

près de 300 000 Chinois dans l'Indo-Chine française. C'est beaucoup, mais cela ne fait encore qu'un Chinois sur 55 Indo-Chinois, en estimant le peuple de la colonie à 16 500 000 habitants, ce qui paraît être un minimum. Ils ne dénatureront donc pas les Annamites comme d'aucuns font profession de le craindre : d'autant que ceux-ci ont une langue, une civilisation à peu près égale à la civilisation chinoise et de longues traditions plus l'appui d'une langue et d'une « politesse » occidentales.

Un million de « fils de Han », plus ou moins, vivent dans le Siam : s'ils peuvent, quelque part dans le monde, dénationaliser un peuple, c'est bien celui des Siamois ; mais ceux-ci sont, on peut dire, appréhendés au collet par la civilisation « blanche ».

Dans la presqu'île de Malacca et les îles, formant ensemble les « Établissements des Détroits », ils dépassent 350 000 : ici vraiment prépondérants, sous la domination anglaise, et en réalité maîtres de la chose publique et détenteurs du coffre d'or et d'argent. En 1901, le nombre total des Chinois dans les seuls Straits Settlements était de 228 000 individus, et dépassait une centaine de mille dans les États malais de la presqu'île. La moyenne des arrivées de Chinois s'élève à 145 000 par an en moyenne, mais la plupart s'en retournent, répugnant à épouser des Malaises.

Dans l'Indochine anglaise et dans l'Inde, on estime qu'ils sont 50 000.

Dans les Indes néerlandaises on les évalue à un demi-million ; donc très nombreux, très influents, très riches et ^{p.568} s'enrichissant toujours, mais pourtant comme perdus dans la foule immense : on les croirait noyés, mais ils surnagent.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il n'y en a peut-être pas 100 000 dans les Philippines, leurs métis compris, alors qu'il y a vingt ans on les évaluait à 250 000 ; même on prédisait unanimement que l'avenir leur y réservait la prépondérance, à eux et à leurs métis, les Sangleyes ou mestizos de Sangley.

Aux îles Hawaii, tombées récemment dans les mains des Yankees, ils sont 22 000, sur 109 000 insulaires, soit un cinquième, mais ils ont en face d'eux 24 000 Japonais et 15 000 Portugais.

On suppose qu'il y en a 25 000 dans le reste des îles du Pacifique et de la mer des Indes.

A peine arrivent-ils à 45 000 en Australie et en Nouvelle-Zélande : ce n'est pas plus qu'il y a vingt ou vingt cinq ans : les mesures d'écartement ont réussi.

Elles n'ont pas échoué non plus dans l'Amérique « anglo-saxonne ». Il y a vingt années on les évaluait à 120 000 ; ils n'ont guère dépassé ce nombre ; s'il y en a 150 000, « c'est tout le bout du monde » : là-dessus 120 000 à 130 000 aux États-Unis, 20 000 en Canada ; ils ne diminuent pas ou même augmentent un très petit peu par une infiltration « irrégulière », de faux papiers, une intercourse entre territoire Yankee et Puissance, entre Puissance et « Amérique » : en somme l'invasion redoutée a été arrêtée net.

Il y en a 1 000 dans le Mexique, que dans l'instant présent, on parle de leur ouvrir à deux battants pour l'extraction de minerais et la colonisation des haciendas ou grands domaines ; 50 000 à Cuba et Puerto Rico, contre 110 000 en 1880 ; 10 000

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dans les Petites Antilles, 25 000 au Pérou, où l'on en compta jusqu'à 70 000, au « beau temps » du guano ; 15 000, 20 000 ou 25 000 au Brésil, 5 000 dans les autres contrées de l'Amérique du Sud, 10 000 peut-être en Afrique, à Maurice, la Réunion, Madagascar, le Natal, le Cap ; quelques milliers en Europe, à Londres, Paris et Berlin, en Russie.

En somme peu nombreux dans le monde : à peine trois millions, métis compris, Mandchourie et Mongolie à part, et sur ce total modeste, plus de deux millions en Indochine et dans l'Indonésie.

Mais le réservoir des Chinois, la Chine pourrait bien quelque jour inonder tel pays qui ne s'y attend pas, si la force des choses ou si le simple hasard y dirigent le courant de l'expatriation des Jaunes.

Car la force des choses est là : de grands pays à tirer de ^{p.569} l'inculture, de la solitude, ont besoin de piocheurs, laboureurs, terrassiers, ouvriers, hommes de peine ; or, la Chine est la première nation du monde pour fournir par millions et, au besoin, par dizaines de millions, les pionniers de défrichement et les « héros » des travaux publics, comme les épanche sur la terre presque entière l'Italie, douze à treize fois moins peuplée que le « Milieu ». Enfin la Chine est en réalité pauvre, non par elle-même, mais parce que trop de familles vivent de sa richesse.

Les Chinois sont exactement ce qu'ils croient que nous sommes : ils s'imaginent que nous n'avons pas de quoi vivre en Europe, que la pauvreté nous « suit et nous talonne », que pour

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ne pas mourir de faim, nous inventons des machines, nous nous tournons de droite, de gauche, et que nous tomberions d'inanition si nous ne nous emparions pas des richesses du Grand et Pur Empire.

Sans doute, chez nous aussi la faim pousse le loup hors du bois, mais en Chine il y a plus de loups que chez nous, et pour moins de pitance : d'où la fatalité présente, et surtout future de l'émigration en masse.

IV. L'influence européenne en Chine : le journalisme.

@

Des dizaines de milliers de Chinois quittent chaque année la Chine et l'on admet que tantôt 65, tantôt 70, jusqu'à 75 pour 100 finissent par rentrer au pays natal.

Le séjour de tant d'« enfants de Han » parmi les étrangers et le retour de la moitié, des deux tiers ou des trois quarts d'entre eux ont certainement plus d'importance pour la rénovation de la Chine que la présence d'une vingtaine de milliers d'Occidentaux dans le pays lui-même.

Observateurs patients, les Chinois gardent dans leur mémoire tous les enseignements que leur donne la pénible lutte de la vie et ils savent agir en conséquence, ils modifient leurs procédés et s'approprient les arts étrangers, non avec l'entraînement juvénile du Japonais, mais avec une résolution et une persévérance infinies.

Orgueilleux de leur long passé de civilisation, pleinement conscients de ce que telle ou telle de leurs industries ou de leurs

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

coutumes peut avoir de supérieur aux pratiques étrangères, les Chinois ne sont nullement tentés de se jeter à l'aventure dans l'imitation des modes anglaises ; ils ne s'affublent pas des étranges costumes d'Europe, comme les Japonais, pour ressembler aux « Barbares à cheveux roux », mais ils voient^{p.570} parfaitement quels avantages ils peuvent retirer des inventions occidentales et ne les repoussent nullement à cause de leur provenance.

Les mandarins ont des privilèges à maintenir, des sources visibles ou cachées d'argent à garder par devers eux, un orgueil d'« intellectuels » à préserver du mépris ; ils s'efforcent donc de tenir au large les inventions des « barbares », et pour mieux y réussir, les « barbares » eux-mêmes : fortement encouragés par les événements européens à l'affût desquels ils se tiennent fort bien.

Nul ne connaît mieux qu'eux l'incurable mésintelligence entre la Russie et l'Angleterre, les haines réciproques de l'Allemagne et de la France, et tout dernièrement ils ont vu les Français humiliés par les Anglais à Fachoda, les Anglais expier au Transvaal leurs injustices et leurs rodomontades, et surtout l'Italie reculer devant eux, les Chinois, à l'affaire de la baie de San mön. Pourquoi la Chine-Unie ne tiendrait-elle pas tête à l'Europe incurablement divisée sous une apparence de confédération anti-chinoise ?

Mais le bon peuple, pour peu qu'on le laisse à lui-même, comprend fort bien tout ce qu'il pourrait gagner à l'étude des sciences et des arts qu'apportent les Occidentaux.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les malades se pressent en foule dans les hôpitaux de fondation européenne, à Tientsin, Changhaï, Amoï, Foutcheou, Ningp'o ; la bizarre pharmacopée chinoise, où les remèdes magiques tenaient une si grande place, se rapproche peu à peu de celle des Occidentaux ; la vaccine a remplacé la dangereuse méthode d'inoculation par les narines, et des praticiens sérieux, ayant étudié l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, surgissent çà et là de l'innombrable tribu des empiriques. Des écoles européennes se sont ouvertes dans les villes commerçantes du littoral et les élèves n'ont été trouvés rebelles à aucun enseignement des professeurs étrangers ; ils apprennent même volontiers la musique des « barbares », à laquelle on les disait jadis complètement insensibles, et grâce à l'extrême finesse de leur ouïe, ils en deviennent, nous assure-t-on, des appréciateurs très délicats.

Malgré les difficultés, on peut dire redoutables, qu'ils trouvent à lire les ouvrages traduits en un langage si différent de celui dans lequel ils ont été pensés, c'est à des milliers que s'élève déjà le trésor des livres scientifiques ou autres que se sont appropriés les Chinois. On leur refuse en général la compréhension des nombres, et pourtant les ouvrages mathématiques sont ceux qu'ils demandent le plus : la Géométrie ^{p.571} d'Euclide ou les « Éléments de la Quantité », dont le missionnaire Ricci commença la traduction en 1608, est devenue classique et de nombreuses éditions en ont été successivement publiées.

Ceux qui croient à l'« incommensurabilité » de l'esprit occidental et de l'esprit chinois, c'est-à-dire à l'absence de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

commune mesure entre eux et nous, font remarquer que les traductions des ouvrages scientifiques européens ont encore influé très peu sur la Chine.

Cette Géométrie d'Euclide, ou plus exactement les six premiers livres d'Euclide traduits en six volumes, l'Arithmétique en onze volumes, la Géométrie élémentaire, l'Astronomie et la Géographie de ce même père Ricci ; les six volumes du père Sabbathinus sur les Machines hydrauliques ; la Trigonométrie en deux volumes du père Terentius ; l'Astronomie en trente trois volumes du père Verbiest, etc., etc., les traités plus modernes qui ont remplacé ces livres du XVII^e siècle dans les écoles, aucun de ces ouvrages n'a pénétré bien profondément l'intelligence chinoise, puisque, sauf de très rares exceptions peut-être, ni les lettrés, ni les mandarins, à plus forte raison personne dans le pauvre peuple, ne pense autrement qu'il y a deux à trois cents ans, avant la publication de ces volumes : en géométrie, trigonométrie, astronomie, mécanique, science des nombres, etc., ils n'ont encore fait que peu de progrès ; ils ont certainement appris, mais guère.

L'Almanach impérial continue à prévenir les Chinois qu'au troisième mois de l'année, les souris se font pigeons, qu'au dixième les faisans, partis à tire-d'aile vers la mer, s'y transforment, avatar hardi, en huîtres comestibles, qu'au sixième les verts luisants naissent d'une décomposition des herbes.

On ne saurait trop insister là-dessus : la faute de cette torpeur scientifique est certainement moins dans l'esprit que dans la langue des Chinois : idiome tellement étriqué, difficile, inserviable que même les livres les plus courants, les ouvrages

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'histoire, de description, les siao cho ou « romans » ne se lisent pas sans grand'peine, et que les lettrés s'y découragent parfois ; nombreux sont ceux d'entre eux qui préfèrent prendre un volume en langue européenne et le parcourir agréablement, comme en se jouant, non sans en tirer quelque instruction. Ainsi s'explique le développement de l'anglais dans l'Empire, et nul doute que le russe et d'autres idiomes européens n'y avancent plus tard à pas de géant.

De même, dans l'Afrique du Nord, bien des Arabes renoncent à lire en arabe dès qu'ils sont de force à lire en français, par la raison toute simple que le français se lit beaucoup plus couramment que l'arabe, souvent trop concis, presque obscur, ^{p.572} et qui, du moins en écriture cursive, se devine autant qu'il se comprend.

De même encore, entre deux livres d'égale valeur sur le même sujet, on voit des Allemands préférer l'anglais ou le français au germanique, en tant que plus souples, moins enchevêtrés, mieux éclairés.

C'est tout simplement la loi du moindre effort.

En dépit des difficultés de la langue, d'ailleurs bien moindres dans le langage courant que dans le verbe littéraire ou scientifique, le journalisme est né dernièrement en Chine.

Né, ce n'est pas le terme propre, puisque la Chine a depuis plus de douze siècles une gazette officielle ; le vrai mot, c'est

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

renouvelé, rajeuni, et l'on doit dire considérablement augmenté dans ces dernières années.

La *Gazette de Peking*, le *Kin pao*, mot à mot : les *Nouvelles de la Capitale* — à Peking l'on prononce *Tsing pao* — date d'on ne sait quand, mais on sait par certaines mentions en de vieux ouvrages, qu'elle existait déjà du temps de nos derniers Mérovingiens.

Elle comporte vingt à vingt-quatre pages, chacune divisée en sept colonnes verticales, et chaque colonne comprenant quatorze caractères : d'où 98 caractères par page et 2 352 caractères par numéro.

C'est un journal fort intéressant dans son genre. En qualité d'officiel, il comprend naturellement les décrets impériaux, les rapports des ministres, des vice-rois de provinces, ceux de la préfecture de police. Dans ses colonnes, dont les caractères se distribuent à la chinoise, c'est-à-dire de haut en bas, de droite à gauche, tout ce qui a trait à l'empereur est sacré, nous dit M. Imbault-Huard, et « une simple « coquille » pourrait être payée par une ou plusieurs têtes ». Parmi ces décrets impériaux il en est de bien curieux qui font de la lecture du *Kin pao* une sorte de cours sur les idées, mœurs, superstitions des gens de la « Fleur du Milieu », sur leurs rites, leur réglementation à outrance, — car, en ce pays, « on ne peut porter telle ou telle botte, tel ou tel pantalon que si l'on y est autorisé, suivant la classe de la société à laquelle on appartient.... Ainsi, depuis un temps immémorial, c'est par décret qu'on doit, à certaines dates, changer de chapeau, le chapeau de paille conique, le chapeau d'été, puis le chapeau d'hiver : à cet effet, deux fois par an,... le département

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

des Cérémonies prie Sa Majesté de vouloir bien penser à la question des chapeaux.... Alors l'empereur, sans se soucier de la température, sans ^{p.573} considérer si la saison est précoce ou tardive, fixe une date par un décret spécial aussitôt promulgué par le télégraphe dans tout l'Empire.... De même, un décret impérial enjoint à l'Observatoire de Peking de choisir un jour propice pour commencer les réparations aux mausolées impériaux. »

On trouve aussi dans cette plus que curieuse gazette les « décrets de canonisation », c'est-à-dire l'érection d'un « miao » ou temple à un grand homme du cru, grand mandarin, grand lettré, riche bienfaisant ou bienfaiteur, élevé à la dignité de génie tutélaire ; les félicitations et titres honorifiques dont l'empereur honore tel ou tel génie protecteur qui a détourné une calamité ; la dégradation de tel ou tel mandarin qui pourtant garde sa place en attendant qu'il vienne peut-être à résipiscence ; les remontrances adressées à tel grand personnage, voire aux princes de la famille impériale quand ils se sont mis dans leur tort ; les rapports des censeurs qui parfois n'épargnent pas l'empereur lui-même.... « et d'aucuns ont payé de leur vie, leur franchise, leur amour de la vertu » ; bref, le *Kin pao* est une mine inépuisable, et à côté de puérilités extraordinaires, on y rencontre des traits politiques et sociaux qui font le plus grand honneur à la Chine.

Étant purement officiel, et alors le seul journal de l'Empire, le *Kin pao* ne suffisait pas, mais les Chinois le crurent suffisant, ou firent semblant de le croire tel, jusqu'au jour où les Européens, des Anglais, instituèrent en Chine la presse indépendante ; non

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

pas dans la Chine absolument chinoise, mais dans la concession britannique de Changhaï où, grâce au principe de l'exterritorialité, Anglais et Chinois ont le droit de dire ce qu'ils pensent, ce qu'ils savent.

C'est donc à Changhaï, il y a un peu plus de trente ans, que parut le *North China Daily News*, feuille anglaise, qui ne tarda pas à s'accompagner d'un supplément chinois ; à ce journal quotidien s'en adjoignirent plusieurs autres, également anglais, et c'est à eux que la langue « saxonne » doit surtout sa présente royauté dans le « Milieu » ; jusqu'à ce jour il n'y a pour la contre-balancer que l'*Echo de la Chine* à Changhaï, un journal allemand à Kiaotcheou, et deux journaux japonais, l'un à Changhaï, l'autre à Tientsin.

Deux ans après le premier numéro du *North China Daily News*, le premier numéro du premier journal chinois non officiel, le *Chen pao* (pour *Kin pao*) ou *Nouvelles de Changhaï*, et plusieurs autres naquirent et grandirent, en divers lieux, surtout à Changhaï, mais aussi à Hongkong, à Tientsin, à Soutcheou, à Canton, la plupart quotidiens, d'autres ^{p.574} hebdomadaires, dont un est illustré ; une demi-douzaine paraissent tous les jours, sans souci de la censure impériale, car ils ont pour propriétaire apparent, pour prête-nom, pour homme de paille, un Européen quelconque, prêt à user et à abuser de son droit d'exterritorialité ; les chrétiens catholiques ont à leur disposition le *Youen lou*, feuille publiée deux fois la semaine à Changhaï par les Jésuites.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ces journaux chinois sont très bon marché : le plus répandu de tous, en même temps que le plus influent, le *Chen pao*, tire à 12 000 seulement, mais ses numéros sont lus au loin par beaucoup plus de Chinois qu'on ne croirait ; le *Bounouanyat pao* ou le *Héraut à circulation universelle*, publié à Hongkong, a aussi beaucoup de lecteurs ; les journaux de Canton paraissent à 2 000 ou 2 500. Un exemplaire de chaque feuille doit être envoyé directement à l'empereur, et un autre au conseil des censeurs, avec indication spéciale des articles qui paraissent importants.

Avant la guerre sino-japonaise il ne paraissait à Changhaï que quatre journaux chinois : il y en a vingt aujourd'hui, les revues comprises.

Dans l'intéressante monographie qu'il a consacrée au journalisme chinois, M. Imbault-Huard conclut comme suit, à propos de la diffusion des journaux chinois en Chine et de leur influence profonde sur le développement de la langue aux quarante ou cinquante mille caractères.

« Dans les grandes villes, le journal est déjà devenu un élément indispensable de la vie du mandarin, du commerçant, du boutiquier, du barbier. Il suffit de parcourir, le matin, les rues d'une ville chinoise pour s'en convaincre : on y voit des boutiquiers, debout sur le seuil de leur porte ou accoudés à leur comptoir, leurs larges lunettes de cristal posées sur leur nez aplati, lire la feuille qui vient de paraître, la commenter chacun à sa façon, ou y chercher des renseignements sur le cours

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

des monnaies, le prix des denrées, les heures de départ des navires. Le journal est devenu leur ami et souvent leur oracle. Au point de vue de l'évolution de la langue, le journal a une importance remarquable : pour rendre des idées nouvelles, pour exprimer les noms d'inventions récentes, les rédacteurs ont dû forcément créer des mots qui manquaient jusqu'alors au vocabulaire chinois. Au lieu de forger une périphrase longue et peu compréhensible, seul moyen auquel on peut avoir recours pour rendre un mot étranger, ils ont souvent préféré transcrire phonétiquement ce dernier, l'habiller à la chinoise et introduire ainsi dans la langue des mots non-chinois chinoisés. Je citerai ^{p.575} quelques exemples : au cours du conflit franco-chinois, on a vu apparaître, entre autres, les mots *ou-li-ma-toung*, transcription phonétique de ultimatum, et *sseu-ta-tou-ho*, transcription phonétique de statu quo ; quand l'invention du téléphone a été annoncée par les journaux, on a imaginé le mot *to-li-foung*. Ces mots sont écrits avec des caractères chinois qui ont d'ordinaire une signification précise, mais qui dans ces transcriptions ne jouent qu'un rôle purement phonétique. Il y a des siècles, au surplus, que ce procédé a été employé par les Chinois : la langue renferme ainsi un grand nombre de mots sanscrits, tibétains, turcs, persans, espagnols, etc., qui ont été chinoisés. Tous ces mots ont acquis droit de cité dans le vocabulaire chinois. »

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

V. L'influence des lettrés diminue : *mens agitat molem*.

@

La propagande de ces journaux impossibles à supprimer à cause de la qualité d'étrangers de leurs prétendus propriétaires ; la critique, bien que modérée, des textes des anciens auteurs pieusement transmis de générations en générations ; une sorte de fermentation sournoise dans les esprits ; le *mens agitat molem*, en un mot la nécessité a forcé, bien malgré lui, le gouvernement chinois à faire quelques concessions.

Dès 1868, il établit un bureau de traductions dans l'arsenal de Kiangnan, pour publier les principaux ouvrages étrangers relatifs aux sciences, et rien qu'en douze ans il en est sorti 372 volumes dont il s'est vendu près de 85 000 exemplaires ; sans doute qu'en 1900, volumes traduits et acheteurs se nombrent par des chiffres plus imposants.

Sous le nom de Toungh kouen kouan, ou « Collège des Sciences étrangères », il a fondé à Peking une école administrative où l'on enseigne l'anglais, le français, le russe, l'allemand, et où les cours de physique, de chimie, de médecine, de physiologie, d'astronomie, ainsi que les conférences de législation comparée, sont confiés à des professeurs étrangers, assistés de répétiteurs indigènes ; la plupart des cours se font en anglais, mais des exercices continuels entretiennent jusqu'à la fin des études la pratique des autres langues. L'administration de l'Empire se recrute en partie dans cette école, que plus de cent élèves fréquentaient dès 1876.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il a créé une école militaire à Tientsin, une école navale à Tientsin également, fondé des cours d'art militaire et d'art civil, des sortes d'écoles polytechniques près des arsenaux de ^{p.576} Nanking, de Changhaï, de Foutcheou, autorisé le service des douanes chinoises à ouvrir deux collèges : l'un à Changhaï où des professeurs européens enseignent quatre langues européennes, anglais, français, russe, allemand, diverses sciences, et le droit international, précisément violé si souvent par les « barbares » en Chine ; l'autre à Canton, avec un programme beaucoup plus restreint : la langue anglaise et les mathématiques élémentaires.

Enfin le gouvernement, suivant l'exemple qu'avait donné la France par ses écoles de Rome et d'Athènes, avait fondé à Hartford, dans le Connecticut, un magnifique établissement scolaire où une centaine de jeunes Chinois, élevés à ses frais, devaient passer une quinzaine d'années en étudiant les sciences et les arts industriels. Il a dissous cette école en 1881, sur le rapport d'un commissaire lettré qui constata avec effroi combien les jeunes Chinois s'étaient américanisés par les mœurs et les idées ; c'est en Europe que doit s'achever désormais l'instruction de ces pupilles de l'Empire.

A ces fondations officielles il convient d'ajouter nombre d'écoles établies par des missionnaires, la plupart anglais ou américains, avec la langue anglaise et un peu de science pour principaux arguments ; à Tientsin il y a plus de cinq cents élèves dans une « université », disons : un collège institué par des méthodistes américains.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Tout cela compte, et rien de tout cela n'est de trop, car l'instruction donnée en Chine aux enfants, aux adultes est courte, fautive, et le tiers des hommes n'y savent pas lire — science d'ailleurs très difficile, comme on sait —. C'est le dernier rapport décennal de l'Administration européenne des douanes maritimes qui nous donne ces chiffres, pour onze des dix-huit provinces. 37 pour 100 du sexe fort ne savent pas lire, encore moins écrire ; et dans le beau sexe, 2 pour 100 seulement déchiffrent tant bien que mal les caractères les plus indispensables.

Cependant en chinois le mot *Kiao* s'applique également à l'instruction et à la religion : l'étude est considérée comme un culte. Depuis des milliers d'années, c'est un principe reconnu par tous les habitants du Royaume Central que les parents doivent s'efforcer d'instruire leurs enfants mâles. Toutes les villes et tous les villages doivent être pourvus d'une école, dont les instituteurs sont entretenus aux frais de la commune ou du quartier et librement choisis par le conseil des pères de famille. Les Chinois aisés ont un ou plusieurs précepteurs dans leurs familles ; les autres envoient leurs fils aux écoles de jour, ^{p.577} moyennant des honoraires d'une extrême modicité ; dans les grandes villes, il y a des classes du soir fréquentées par les garçons qui ont dû s'occuper pendant le jour à gagner leur vie ou celle de leurs parents.

C'est avec une véritable passion que les enfants, naturellement studieux, patients, disciplinés, apprennent à lire les quelques centaines de mots qui leur sont nécessaires dans le com-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

merce habituel de la vie ; le temps leur manque pour arriver à la connaissance approfondie des dictionnaires, et le trésor des traditions leur reste fermé ; toutefois le moindre signe qu'ils reconnaissent réveille nécessairement une idée dans leur esprit ; ce n'est pas un simple son dépourvu de sens comme la syllabe épelée par l'enfant européen : une lecture machinale, comme elle se fait si souvent dans les écoles de l'Occident, serait tout à fait impossible en Chine ; il faut penser le mot avant de le prononcer, et c'est un très grand avantage de cette lecture par ailleurs si désavantageuse.

Aussi le respect pour la connaissance des lettres est-il profond chez les hommes du peuple : ils regardent avec une sorte de dévotion les inscriptions et les sentences des bons auteurs qui décorent les appartements, les maisons, les édifices publics, et qui font de la Chine entière comme une vaste bibliothèque ; ils vénèrent le papier, comme si les mots qui le couvrent étaient la science elle-même, et vont jusqu'à se constituer en sociétés pour empêcher la profanation des manuscrits épars et des livres dépareillés en les brûlant avec respect.

Les lettrés et le gouvernement qu'ils représentent étaient aussi l'objet de leur révérence superstitieuse ; les hommes qui ont eu le bonheur de pénétrer dans les arcanes de l'écriture leur paraissaient presque des demi-dieux. Mais les événements récents n'ont pas pu ne pas diminuer la vénération traditionnelle pour les lettrés. Il a bien fallu reconnaître que leur science est creuse ; qu'elle est absolument et irrévocablement fausse ; que, comme dit Maurice Courant, d'elle naissent à la fois le

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

scepticisme et la crédulité ; enfin que, sans avoir étudié les « cinq Classiques », les étrangers ont réussi à faire des inventions bien autrement précieuses que tel ou tel commentaire sur des paroles de Confucius. Il y a là les commencements d'une révolution morale, qui ne manquera point d'avoir ses conséquences politiques : le « prestige » de l'autorité décroît, et c'est en vain que les mandarins cherchent à le maintenir.

p.578 On sait à combien de discussions passionnées et de conflits diplomatiques a donné lieu la question du *koteou*, c'est-à-dire du triple prosternement auquel les ministres étrangers étaient tenus jadis devant la personne de l'empereur, lorsque la Chine, ne consentant pas encore à traiter les puissances extérieures en égales, n'avait pas elle-même accrédité des ambassadeurs réguliers en Occident et dans le Nouveau Monde. A la fin, les envoyés des gouvernements d'Europe, menaçant de rompre toutes relations avec la cour de Peking ou même de revenir en ennemis, ont été dispensés de cet acte avilissant.

C'est avec raison que les mandarins ont considéré comme un des événements les plus graves ce fait, si futile en apparence, qui devait avoir pour résultat nécessaire d'amoindrir la majesté impériale aux yeux de ses sujets. Aussi tâchèrent-ils de le nier ; des brochures publiées par leurs soins racontèrent aux lecteurs que les ambassadeurs avaient été comme frappés de la foudre devant la majesté du Fils du Ciel, mais que celui-ci, dans sa clémence inépuisable, avait daigné les faire renaître à la vie.

La suppression du prosternement « triple et un » n'est qu'un épisode marquant dans l'histoire de la déroute mandarinale

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

devant la science des Barbares de l'Occident. Chaque jour les simples paysans, les portefaix, qui n'ont pas employé la meilleure partie de leur existence à l'étude des signes d'écriture, voient diminuer singulièrement la distance qui les séparait de la classe lettrée ; le centre de gravité se déplace dans l'Empire, au profit du peuple et aux dépens du pouvoir, et des révolutions politiques sont la conséquence fatale de l'évolution qui s'accomplit dans les esprits du « Milieu ».

Voici donc que la Chine enfin se met en branle : grande, inexprimable surprise pour le vulgaire qui la croit incrustée, à jamais figée, alors que toute son histoire prouve exactement le contraire.

Il est tout à fait injuste de parler encore de l'immobilité de l'Empire du Milieu puisque nulle part plus de révolutions n'ont bouleversé la société, et que nulle part plus de systèmes de gouvernement n'ont été essayés. En changeant ainsi, les fils du « Milieu » se conformaient au principe de l'un de leurs plus anciens sages, cités par Confucius : Pour t'améliorer, renouvelle-toi chaque jour ! »

Certes les transformations vont aujourd'hui moins vite en Chine qu'ailleurs, mais la raison en est facile à démêler.

Les habitants du Royaume Central ont pleine conscience d'avoir été longtemps la nation civilisée par excellence, et même ils ont pu croire pendant des siècles qu'il n'y avait point ^{p.579} d'autre peuple policé que le leur ; ils n'étaient entourés que de barbares ou de populations auxquelles ils avaient enseigné tout

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ce qu'elles savaient. Ils pensaient être les seuls dont les annales remontassent dans le lointain des âges, les seuls qui eussent le privilège de la durée.

Et voici que par delà la ceinture des mers, du fond des déserts, du haut des plateaux, ils voient surgir d'autres nations, qui, sans les égaler par l'ancienneté de l'histoire, les dépassent incroyablement en science et en industrie ! Vraiment c'est à n'y pas croire ! Et subitement le monde s'agrandit et se peuple autour d'eux : ces espaces extérieurs, auxquels ils donnaient une si faible importance dans leurs anciennes cartes, se montrent tels qu'ils sont en réalité, dix fois plus vastes que la Chine et deux fois plus peuplés ; la supériorité dans laquelle ils se complaisaient leur échappe à tout jamais !

Il y a donc bien naturellement une profonde amertume dans le sentiment que ce peuple orgueilleux a conçu malgré lui de la réalité des choses : il se croyait la première des nations, le seul Empire véritable, et il se voit ce qu'il est, à son humble rang, à l'école des étrangers qu'il méprisait naguère de toutes les forces de son âme.

Qu'on lui pardonne donc son véhément désir de ne pas déchoir, à ses propres yeux, d'étudier les sciences, les arts de l'Europe sans y mettre la hâte fébrile du Japon, son voisin, de n'être pas l'écolier qu'on frappe de la fêrule, mais le studieux d'aujourd'hui, le rival de demain.

Il était grand temps qu'une impulsion extérieure vînt forcer la Chine à se renouveler.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

La science n'était plus chez elle que l'art de manier élégamment le pinceau pour reproduire « à l'infini » les formules classiques. Fiers de posséder par leurs caractères idéographiques une langue vraiment universelle, les lettrés, qui sont en même temps les maîtres de la nation, en étaient arrivés à considérer la lecture et l'écriture, c'est-à-dire de simples moyens d'acquérir la science, comme étant la science elle-même. Apprendre à lire, c'est à cela qu'ils se résignaient à passer leur vie. Leur réputation était au comble lorsque, à la fin d'une longue carrière d'études, ils avaient pénétré tous les mystères de la langue écrite.

Or c'est ici le cas de répéter la grande formule que la vie est courte, que l'art est long : heureux et souverainement méritant le vieillard chinois qui lit convenablement les anciens auteurs !

Où donc trouver quelques heures, quelques minutes du ^{p.580} jour augmenté de la nuit pour les études indépendantes ; ignorants des choses présentes, sans regard pour celles de l'avenir, les lettrés ne s'occupent que du passé ; ils ramènent tout à la tradition, aux précédents qu'ils trouvent dans les classiques ; ils y cherchent les règles du gouvernement.

Écrire ou déchiffrer les dépêches officielles, retrouver les formules rituelles pour tous les actes de la vie sociale et politique, en un mot, « mâcher du néant », les mandarins n'ont que cette raison d'être. Elle ne suffit plus pour maintenir le prestige qui les environna pendant tant de siècles et pour leur assurer l'obéissance qu'ils réclament.

@

CHAPITRE SEPTIÈME

LE GOUVERNEMENT, L'ADMINISTRATION

I. [Principes du gouvernement chinois : l'empereur](#). — II. [La cour](#). — III. [Les ministères](#). — IV. [Le mandarinat : les examens, les mandarins](#). — V. [La justice chinoise](#). — VI. [Les libertés municipales](#). — VII. [Forces militaires](#). — VIII. [Le budget, la dette](#). — IX. [Divisions administratives](#).

I. Principes du gouvernement chinois : l'empereur.

@

p.581 En théorie, l'État chinois est une grande famille : l'Empereur est à la fois « le père et la mère » de ses sujets, et l'affection que ceux-ci lui doivent est, toujours théoriquement, celle d'une double piété filiale.

Qu'il daigne commander, tous s'empressent d'obéir : s'il lui convient de prendre la fortune ou la vie d'un citoyen, c'est avec reconnaissance que le condamné doit livrer l'une ou l'autre. Le Maître peut même donner des ordres au sol, aux eaux et à l'atmosphère : les Génies de la terre et de l'air accomplissent ses ordres. Il est le « Fils du Ciel », le souverain des « Quatre mers » et des « Dix mille peuples ». Lui seul a le privilège de sacrifier au Ciel et à la Terre comme souverain pontife et comme chef de la grande famille chinoise.

Sans doute, il ne parle de lui-même qu'avec la plus humble modestie ; il se dit plus qu'imparfait, et s'il se distingue en quelque chose des grands de sa cour, c'est par un costume plus simple, mais on ne sait qu'inventer pour lui témoigner l'adoration publique et privée.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.582 Qu'il soit présent, qu'il soit absent, il reçoit de ses sujets des hommages divins, et les plus hauts dignitaires se prosternent devant son trône vide ou devant son paravent de soie jaune, qu'ornent la figure du dragon à cinq griffes, symbole du bonheur, et celle de la tortue, emblème de la puissance. Dans les provinces, les mandarins brûlent de l'encens au reçu d'une dépêche impériale et frappent la terre du front en se tournant vers Peking. Le nom de l'Empereur est tellement sacré, que les caractères employés pour le désigner ne peuvent plus servir pour les autres mots et doivent être modifiés par un trait. « Qu'on tremble et qu'on obéisse ! » telle est la formule qui termine toutes les proclamations impériales.

Au-dessous de lui tous sont esclaves : le représentant de son pouvoir qu'il avait envoyé au Tibet, à l'époque où Huc et Gabet y voyagèrent, portait des « chaînes de criminel », figurées par un collier d'or ; mais ce collier, caché sous les vêtements, n'était pas un signe de satisfaction : il témoignait au contraire du déplaisir impérial.

Et au-dessus de lui, il n'y a qu'un seul maître, Changti, le Haut Dieu du Ciel : aux autres Dieux ou Génies, Esprit du Soleil, Esprit de la Lune, Esprit de la Terre et des Grains, Esprit du Bétail, il parle en égal, plus que cela en supérieur : il leur dicte des ordres. « Tel est son pouvoir, dit le proverbe chinois, que même l'aigle est un poisson, quand le Fils du Ciel l'a décidé.

La vénération des Chinois pour leur « père et mère » n'est point une simple fiction politique.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Toutes les institutions sont réglées de manière à établir un parallèle exact entre les devoirs d'un fils et ceux d'un sujet ; dès la plus tendre enfance, le Chinois apprend que la puissance paternelle appartient au chef de la grande famille, comme à celui de la petite famille dont il fait partie ; dans les écoles mêmes, un cercueil sur lequel est inscrit le mot : Félicité ! rappelle aux enfants que leur premier devoir sera d'apaiser les mânes de leurs parents. « N'être pas rangé dans sa conduite, c'est manquer au devoir filial ; c'est manquer au même devoir de n'être pas fidèle au souverain, de n'être pas circonspect quand on exerce des fonctions dans la magistrature, de n'être pas sincère dans ses relations avec ses amis, de n'être pas vaillant sous les armes. » Le père est toujours considéré dans la famille comme le représentant de l'empereur, et la rébellion domestique est punie avec la même sévérité que le crime de lèse-majesté lui-même.

p.583 Les annales sont remplies de récits qui témoignent du soin que met le gouvernement à maintenir ce principe fondamental de l'Empire : les fils coupables de sévices contre leurs parents sont mis à mort et leur maison est démolie, les magistrats du district perdent leurs emplois et les étudiants voient se fermer devant eux les salles d'examen ; l'endroit où l'événement a eu lieu reste maudit ; même les populations sont déplacées : la cité de Loutcheou, sur le haut Yangtze, est une de ces villes qui ont dû se reconstruire loin de l'ancien emplacement, dont le sol et l'air avaient été souillés par un parricide. D'après la loi, d'ailleurs bien mal observée dans les grandes villes, les vieillards ayant dépassé l'âge de soixante-dix

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ans doivent être considérés par tous comme des aïeux et soignés par leurs enfants communs : le traitement qu'on leur accorde et les honneurs qu'on leur témoigne doivent augmenter avec leurs années.

Il faut, à tout prix, que l'Empire reste « filial », ainsi s'expriment les édits du souverain. Des seize lectures publiques faites périodiquement au peuple pour lui rappeler ses devoirs, la première se rapporte à l'amour filial. Même les noms officiels par lesquels on désigne les villes, les palais, les places et les rues forment, pour ainsi dire, tout un cours de morale inspiré par les vertus domestiques. Parmi les douze temples, dont la loi prescrit l'érection dans chaque ville, il en est toujours un consacré aux ancêtres ; si laids et sales que soient les quartiers, si peu honorables que soient les industries locales, les inscriptions des rues n'en rappellent pas moins tous les devoirs de la grande famille, le respect des vieillards, la bienveillance mutuelle entre égaux et la sollicitude pour les enfants. Il n'est pas une boutique, il n'est pas une auberge de village, dont l'enseigne ne célèbre la justice, la vertu, ou l'harmonie de la Terre et des Cieux.

Les rapports naturels du fils avec le père se confondent dans l'esprit du peuple des « Cent Familles » avec les relations d'obéissance envers l'empereur. Telle est la raison qui a maintenu l'État chinois, en dépit des révolutions intérieures, des invasions étrangères et des changements de dynasties, nationales ou non.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il ne paraît pas que des révolutionnaires aient jamais eu l'idée de toucher à ce principe du gouvernement de l'Empire Fleuri ; même les socialistes les plus ardents — et la Chine n'en manque point — ont tous, sauf Laotze, admis le caractère sacré de la paternité et de la maternité de l'Empereur. C'est dans ces derniers temps, et certainement sous l'influence des idées ^{p.584} étrangères, que des Chinois libres penseurs, peut-être inconscients de la portée de leur révolte, se sont permis pour la première fois de tourner leur maître suprême en dérision, et d'écrire sur les murailles, à l'adresse de sa personne, des paroles outrageantes, que les passants lisent avec stupeur. D'après l'ancienne théorie, le souverain, montant sur le trône au nom du Ciel, était toujours adorable et vénérable, quels que fussent ses vertus ou ses vices.

« Si vieux que soit un bonnet, on le met sur sa tête, et si propres que soient des chaussures, on les met à ses pieds. Kié et Cheou étaient de vils scélérats, mais ils étaient des rois ; Tching thang et Wou wang étaient de grands et saints personnages, mais ils étaient des sujets.

Absolu en principe, puisqu'il est d'essence divine, le pouvoir des souverains du Grand et Pur Empire ne l'est cependant point tout à fait en réalité.

Dans toutes les provinces subsistent encore certaines pratiques de droit coutumier qui ont l'autorité de la vieille, très vieille tradition, et auxquelles n'ose pas toucher le gouvernement.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Puis ses sujets lui échappent par bien des issues :

Par la décentralisation bienheureuse, qui n'est nulle part peut-être aussi complète qu'en Chine, pays où il n'y a d'organisme absolument vivant que la famille, et la commune qui est l'élargissement de la famille. En réalité, l'arrondissement, le département, la province, et même l'État, importent peu aux Chinois ;

Par la pratique universelle de l'association, les rejetons de la souche de « Han » étant presque tous liés les uns aux autres en une multitude de corporations, même les mendiants, même les voleurs. L'Empire se divise en une véritable infinité de sociétés, les unes amples et puissantes, les autres toutes petites, et sur ce monde éparpillé, fragmenté suivant des buts, des pensées, des intérêts divers, même contradictoires, la main d'un seul n'a pas de prise ;

Par la notion, puisée dans Confucius, et ancrée au fond de la conscience de la nation, que si l'empereur dépasse les bornes, s'il n'agit pas conformément aux rites, « l'insurrection est le plus saint des devoirs ».

L'Empereur doit donc, tout « fils du Ciel » qu'il est, conformer de loin, voire quelquefois de près, ses volontés à l'opinion publique.

Et cette opinion publique, bien que soumise et révérencieuse en fait, n'en est pas moins clairvoyante, et pour elle ^{p.585} « l'empereur et le sujet qui violent la loi sont aussi coupables l'un que l'autre ». — « Obtiens l'affection du peuple, et tu

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

obtiendras l'Empire ; perds l'affection du peuple, et tu perdras l'Empire », dit un proverbe populaire.

« Absolu en apparence, l'Empereur de Chine, dit Colquhoun, ne gouverne pas plus despotiquement qu'un monarque constitutionnel ou qu'un président de république. Aux projets de loi qu'on lui soumet il répond par un oui ou par un non, mais en même temps il les envoie au ministère que ces projets concernent avec prière d'examiner à nouveau soigneusement la chose. Sans doute il a le pouvoir d'initiative, mais presque jamais il n'en use. »

Le souverain « fils du Ciel » a sa loi toute tracée dans les « neuf règles », posées par Confucius, qui recommandent aux Empereurs le perfectionnement moral, le respect des sages, des parents, des employés, des magistrats, l'amour paternel envers les sujets, la recherche des savants et des artistes, la cordialité pour les étrangers, et la bienveillance pour les alliés de l'Empire.

Guidé par les censeurs, chargés de lui rappeler ces préceptes, tenu de tous les côtés par les règles inflexibles d'une étiquette dont les prescriptions remplissent deux cents volumes, suivi des vingt-deux historiographes qui écrivent chaque jour pour la postérité ce qu'il lui plaît de dire, de faire ou d'ordonner, l'Empereur doit presque fatalement perdre toute originalité, toute initiative personnelle, pour ne devenir que l'instrument d'un homme ou d'un parti. Il cesse d'être responsable de ses propres actes, mais la fiction gouvernementale ne le rend pas

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

moins responsable de l'heur comme du malheur de ses fils, c'est-à-dire de son peuple.

A cet égard, la théorie du pouvoir impérial est plus logique dans l'Empire du Milieu que dans les autres États monarchiques. Les souverains aiment d'ordinaire à s'attribuer la prospérité de leur nation ; ils s'attendent à voir monter vers leur trône la gratitude du peuple pour tous les événements propices ; mais il est rare qu'ils s'attribuent avec la même sérénité les revers et calamités qui frappent le pays : pour eux, pour leurs flatteurs, ce sont là des malheurs immérités.

La morale des Empereurs de Chine se tient beaucoup mieux debout. « Le peuple a-t-il froid ? disait l'empereur Yao, c'est moi qui en suis cause ; a-t-il faim ? c'est ma faute ; tombe-t-il dans quelque infortune ? c'est moi qu'il faut accuser. » De même Yu s'imputait les calamités du peuple : « Pendant les règnes de Yao et de Chun, tous les sujets se faisaient un devoir ^{p.586} de suivre l'exemple de leurs vertus. Il faut que je sois loin de leur ressembler, puisque sous mon règne on voit tant de criminels. » — « Je suis le seul coupable, disait le roi Tchingthang en parlant des calamités de l'Empire ; je dois être le seul immolé. » La responsabilité croît avec le pouvoir : aussi Mentze va-t-il jusqu'à permettre le régicide quand le souverain « fait un vol à la justice ». — « Il n'y a point de différence, dit-il, entre le meurtre d'un homme par l'épée ou par une administration injuste. »

Malheureusement, ainsi qu'en tout pays du monde, il y a la théorie et la pratique, et aussi le paraître et l'être. Si bien intentionné que puisse être le « Fils du Ciel », ses parents, sa cour, ses favoris, ses eunuques, ses vice-rois, ses neuf classes

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

de mandarins, pourrissent ses idées, ses sentiments ; la direction partie d'en haut devient souvent en bas la direction contraire, et souvent l'impulsion s'arrête au milieu du chemin.

Étant si grand, si haut, si divin, l'Empereur a droit à une foule de noms et de surnoms augustes.

Son titre le plus souvent employé, c'est Houangti ou « l'Auguste Souverain », et, disent les commentateurs, « celui qui est en possession d'une vertu complète et capable d'agir d'après les principes divins » ; ils disent aussi que ce nom de Houangti répond à l'idée même de Ciel. Écoutons-les expliquer leur dire

« Le Ciel ne parle pas, cependant les quatre saisons se suivent régulièrement et tout naît et croît. Ainsi descendirent Fouhi, Chinnoung, Houangti ; ils n'ouvrirent pas la bouche et le peuple se soumit ; leur vertu était insondable, infinie comme le Ciel auguste, et alors on les nomma les Augustes, Houangti » (Wells Williams).

L'empereur a encore d'autres noms : Houangchang ou « le Haut et Auguste » ; Tienhouang ou « le Céleste Auguste » ; Chinghouang ou « le Sage Auguste », ou encore « l'Infini en savoir complet, en vertu » ; Tienti ou « le Souverain Céleste » ; Chingti ou « le Souverain Sacré » ; Tientze ou « le Fils du Ciel » (car son père est le Ciel, sa mère est la Terre) ; Chingtientze ou « le Sage fils du Ciel ». On s'adresse à lui en l'appelant Ouan Souiye ou « Seigneur des dix mille années » ou bien Piha ou

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« Sous le tabouret », ellipse plus qu'elliptique, signifiant à peu près dans la bouche des courtisans : « à peine si nous sommes dignes de nous approcher de vos augustes pieds ! » Lui-même, il se désigne par le mot Tchín, c'est-à-dire « moi » ; ou par celui de Kouajin, « l'Homme seul » ; ou de Kouakioun, « le Prince solitaire » ; et pour finir, avec Wells Williams, l'énumération de tant de titres ridicules : il est le frère du Soleil et ^{p.587} de la Lune, le petit-fils des Étoiles, le Roi des rois. Son palais est la Salle d'audience, le Palais d'or, la Neuvième entrée, l'Avenue, la Salle de vermillon, la Salle rose, le Pavillon défendu, le Palais interdit, le Palais incarnat, les Escaliers d'or, les Escaliers de perle, l'Avenue des bijoux, la Porte du Midi, les Escaliers célestes, la Cour céleste, le Grand intérieur, le Pavillon d'érable, etc., etc. Son trône est le Trône du Dragon, l'Objet divin, etc. Le voir, c'est contempler la face du Dragon, et sur ses robes le Dragon à cinq griffes est le blason impérial, interdit aux robes du profane vulgaire, voire des plus glorieux mandarins.

II. La Cour.

@

A côté de l'Empereur et participant presque autant que lui aux honneurs divins, il y a l'Impératrice, Houangheou, dite aussi Kouomou, « la Mère de l'État ». Puis en dessous, très vénérés aussi, le Taïtze ou « héritier présomptif », les Houangtze ou « princes du sang » et les Houang-tou, « princesses du sang », « dans les huit familles où la noblesse est héréditaire », les seules de tout l'Empire.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le gouvernement étant modelé sur la famille, la mère du souverain, de même que l'Impératrice régnante, a droit aux plus grands honneurs de la part de tous les dignitaires. Ainsi que l'Empereur consacre chaque année suivant les rites le sol labourable en trayant trois sillons, de même l'Impératrice régnante préside aux cérémonies relatives à la culture du mûrier et à l'élève des vers à soie ; comme son époux, elle a les sceaux d'or et la pierre de jade, insignes du pouvoir suprême ; le fong, dans lequel les Européens ont vu l'analogue du phénix, est l'animal fabuleux que la poésie lui a consacré. Le souverain lui-même doit témoigner de la déférence à l'Impératrice, et lui rendre une visite officielle tous les cinq jours, en fléchissant le genou devant elle. Conformément à une « loi salique » non promulguée, mais admise par tous, l'impératrice n'a aucun droit au pouvoir, mais on sait que l'influence occulte l'emporte souvent sur les droits le mieux établis.

Les sept autres femmes légitimes doivent parfaite obéissance à l'Impératrice, ainsi que les habitantes du harem, limitées à 130 par le livre des cérémonies, mais en réalité leur nombre est maintenant facultatif.

Ces odalisques, pour emprunter un terme, non de l'Extrême Orient, mais de l'Orient méditerranéen, se recrutent surtout parmi les filles des officiers de la race militaire et conquérante p.588 des Mandchoux. Tous les trois ans le « fils du Ciel » passe en revue, comme jadis Assuerus, ces jeunes beautés (au-dessus de douze ans) et fait son choix : les élues habitent le harem jusqu'à vingt-cinq ans, et à cet âge-là le quittent, à moins que Sa Majesté ne leur doive un ou plusieurs « petits-fils du Ciel » ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les « petites filles » ne comptent pas. Légalement les princes n'ont aucun pouvoir quand ils n'ont pas été désignés spécialement par l'Empereur à une charge quelconque.

Ainsi qu'en tout pays monarchique les familles honorées par l'entrée d'une de leurs filles dans l'intime familiarité du monarque ne s'en montrent pas médiocrement fières, et elles en tirent parti, s'il se peut, pour leur avancement politique et leur « rehaussement social ».

Le service du palais est fait par des milliers d'eunuques, D'après le code des cérémonies, « l'empereur a droit à trois mille de ces serviteurs ; ses fils et petits-fils peuvent en avoir trente au plus, ses gendres et les princes aussi, « sinon pour le service, au moins pour la montre ou l'ostentation ». Ils se partagent en 42 classes, avec émoluments maximum de douze taëls par mois, soit de 45 à 60 francs, suivant la valeur du taël, soumise à l'agio.

Comme on le pense bien, ce divin Empereur, ces eunuques, ce harem, ces courtisans et parasites, coûtent à la Chine bien plus qu'ils ne lui valent ; d'audacieux virements de fonds entretiennent ce luxe et ces inutilités.

« Ainsi, dit Pierre Leroy-Beaulieu, pour célébrer dignement le soixantième anniversaire de l'impératrice douairière, on a dépensé, peu d'années avant la guerre avec le Japon, les fonds destinés à la réorganisation de l'armée du Petchili ; ainsi encore, afin de détourner une rivière qui aurait gêné le tracé des jardins d'un palais

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

impérial, on n'a pas hésité à ruiner des milliers de paysans en inondant leurs champs. »

Un ministère spécial est chargé de la maison de l'Empereur et dirige l'éducation des princes, qui pour la plupart n'ont de dignités que dans les armées mandchoues ; c'est parmi eux que le souverain choisit son héritier, presque toujours un des enfants de l'Impératrice.

Lors du décès d'un Empereur, toute la vie sociale doit être interrompue : les grands revêtent le blanc, couleur de deuil, pour un an, les hommes du peuple pour cent jours, et pendant ce temps, ils ne doivent plus célébrer ni mariages ni fêtes ; les étoffes éclatantes sont défendues ; chacun doit laisser pousser ses cheveux ; les barbiers, dont la profession est frappée d'interdit, deviennent temporairement des pensionnaires de l'État.

III. Les Ministères.

@

« Perdu dans la grandeur », le Fils du Ciel délègue ses pouvoirs au *neïko* et au *kioun kitchou*. Le premier de ces grands corps de l'État, dont le nom veut dire à peu près Chancellerie Impériale, ou Grand Secrétariat, a perdu dans ces derniers temps la réalité du pouvoir, qui a passé au second, au Grand Conseil d'État, sorte de Conseil privé de quatre ou cinq membres. Théoriquement, c'est le *neïko*, composé par moitié de Mandchoux et de Chinois, qui rédige les lois, qui promulgue les décrets et qui en surveille l'exécution.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

En vertu du principe qui fait de l'instruction et de la réussite aux examens la source des honneurs, les deux présidents du neïko, c'est-à-dire les chanceliers de l'Empire, sont les directeurs de l'Académie des Hanlin : ce sont eux qui proposent les lois dans les séances du Grand Conseil souverain, eux qui arrêtent la forme des ordonnances, qui soumettent les documents officiels à l'Empereur, afin qu'il les annote de son pinceau vermillon, et qui font publier les décrets dans la *Gazette de Peking*.

Avant d'être présentées, en théorie au Conseil des neïko, en pratique au Conseil des kioun kitchou, les diverses affaires sont soumises à l'examen particulier de l'un ou l'autre des groupes de grands dignitaires : le Tribunal des censeurs, qui a la haute main sur 56 sous-censeurs répartis dans les dix-huit provinces, la Cour supérieure de justice, la Cour des référendaires du neïko et le *Lou pou*.

Le *Lou pou*, c'est l'ensemble des sept ministères :

Ministère des finances, jadis peu occupé, quand la Chine était sans dette publique, alors que le fisc « national » pouvait se montrer sans exigences et laisser le plus gros des revenus aux provinces et aux communes. Il en sera tout autrement désormais, depuis que l'Europe, dans ses démêlés avec le « Milieu », le considère comme un État centralisé, responsable pécuniairement. A grand livre de dette publique, il faut grand ministère ;

Ministère du service public ou ministère du personnel, jadis « ministère de la population », qui était en réalité le ministère de la colonisation, alors que les « Cent familles » se répandaient peu à peu sur le pays, à la façon de la tache d'huile ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ministère des travaux publics, menacé de croissance subite par la construction des chemins de fer, les travaux des mines, p.590 l'invasion brusque de l'Europe avec sa grande industrie dans l'industrie familiale de la Fleur du Milieu : jusqu'à la fin du XIX^e siècle le budget des travaux publics ne grevait la population qu'en nature ;

Ministère de la guerre, qui récemment n'avait pas de budget spécial et qui ne tardera pas à dévorer la substance du peuple, si la Chine tente délibérément de se prémunir contre les « Barbares occidentaux » ;

Ministère de la marine, qui aidera celui de la guerre à endetter la Chine de plus en plus ;

Ministère des rites, qui s'occupe de l'entretien des grands temples nationaux, temples du Ciel, de la Terre, de la Lumière, etc., et temples de Confucius ; il préside aux honneurs qu'on doit à la vieillesse, dirige l'assistance publique, les établissements de bienfaisance subventionnés par le gouvernement, les greniers de réserve du riz et des grains ; il distribue les libéralités ou les exemptions d'impôt aux districts ravagés par la sécheresse, l'inondation, l'épidémie, la guerre, etc. ;

Ministère des châtiments, ou, si l'on veut, ministère de la justice.

Un ministère nouveau, en dehors des sept directions consacrées par le temps, s'occupe des colonies, c'est-à-dire des possessions chinoises au-delà de la frontière des dix-huit provinces.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Quant au ministère des affaires étrangères, constitué en 1861 et devenu le plus important de tous depuis que le commerce européen s'est accru et que des étrangers se sont établis dans les villes du littoral, il n'avait pas d'existence officielle et se composait de membres des divers ministères, qui furent d'abord au nombre de trois et sont maintenant au nombre de neuf. C'est le Tsoungli Yamen, dont l'Europe connaît très bien l'intelligence, la patience, le patriotisme têtu, la force d'inertie. Nul doute que les accidents, humiliations et malheurs de ces dernières années n'augmentent singulièrement ses attributions et sa puissance : depuis 1901, il est officiel, autonome, et placé au-dessus de tous les autres ministères.

L'Empereur peut supprimer, s'il lui convient, toutes les formalités de la discussion : dans ce cas, il s'adresse à son Conseil privé, qui délibère en secret. Il est vrai que ses actes ^{p.591} peuvent être, en vertu de la tradition, contrôlés par le Tribunal des censeurs ou « grands dénonciateurs », qui ont le droit de remontrance, tout en demandant comme une grâce d'être décapités ou écartelés si leurs paroles ne sont pas justifiées ou s'il leur arrive de les révéler.

On cite réellement des exemples de censures humblement prononcées contre la personne impériale pendant le cours des siècles ; l'histoire raconte même que des conseillers présentèrent au souverain le mémoire accusateur après avoir pris soin de faire déposer leur bière à la porte du palais, sachant qu'ils n'en sortiraient pas vivants. Mais le Tribunal des grands dénonciateurs se borne d'ordinaire à faire surveiller par ses

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

espions la conduite publique et privée des mandarins et des sujets ; ses fonctions étant d'« améliorer » les mœurs, il a le droit d'espionnage universel et ses agents redoutables voyagent incessamment dans toutes les parties de l'Empire. On comprend quelles sont les conséquences de cette œuvre de « moralisation » : d'ordinaire, les places lucratives facilitent les accommodements entre les fonctionnaires et les censeurs, et les mandarins continuent de pressurer le peuple, à leur profit et à celui de leurs surveillants.

On comprend que des théoriciens aient voué une sorte de culte à la Chine, qu'ils aient vu dans sa constitution sociale, son groupement par familles, sa décentralisation « profonde », sa raison pratique, son respect de la vie des champs, sa loi de n'attribuer les fonctions qu'au seul mérite, le meilleur exemple offert jusqu'à ce jour à l'humanité. Ce Fils du Ciel et de la Terre, qui n'est pas le maître, mais le père de son peuple, le contrôle sévère qui n'épargne même pas l'Empereur de quatre cents millions d'hommes, ces lois qui sont une émanation de la philosophie « vertueuse » du sage Confucius, ce peuple immense régi en 1844 par moins de 13 000 fonctionnaires, en 1852 par un peu plus de 20 000, aujourd'hui par 25 000 ou 30 000 fonctionnaires, avec une armée dont ne se contenterait pas un État européen de troisième ordre, on dirait une machinerie parfaite, bien heureusement imaginée pour durer des millénaires ; et vraiment elle les a duré.

Mais nulle part on ne constate mieux que dans le « Milieu » la distance de la théorie à la pratique et du « faisable » au « fait ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Par vieillesse ou autrement, les rouages sont détraqués, et l'on ne trouverait guère de pays plus mal administré que la Chine, plus pillé à fond par ses savants, qui sont ses dirigeants, plus pourri dans ses intellectuels.

p.592 Tous les voyageurs et observateurs sont d'accord là-dessus : gouvernement logique, démocratique, patriarcal ; administration coupable, avec extorsions et pots-de-vin, plèbe tondue au plus ras par les mandarins, effroi général des pauvres sires à la vue de la casaque jaune et de la plume de paon qui désignent les grands chefs. Heureusement qu'il y a chez les Chinois relativement beaucoup moins de fonctionnaires et de parasites que partout ailleurs.

C'est à cause des méfaits de ces administrants que Marc Monnier a pu dire que le rêve du Chinois en dehors des « savants » et des « dirigeants » c'est d'être, non pas précisément heureux, mais aussi peu malheureux que possible sous le détestable gouvernement que la fatalité lui impose.

« Le charretier qui, quatorze heures sur vingt-quatre, trotte comme une bête de somme à côté de sa guimbarde et de sa haridelle, le porteur de palanquin, dont les épaules sont tannées par le poids des fonctionnaires ventrus, les bateliers du Fleuve Bleu, qui manœuvrent les lourdes jonques à travers les eaux rapides, tous ces gens-là, terriens ou mariniers, quand ils ont achevé leur journée, soupent d'une écuelle de riz, font une partie de dés, fument une pipe et s'endorment tranquillement, la tête sur une brique ou sur une bûche. Ils souhaitent silencieusement de ne jamais apercevoir de trop près les bou-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

tons de cristal, les vestes de soie jaune ou les plumes de paon. Dans le voisinage des mandarins, on ne recueille guère que des ennuis et des horions : impôts arbitraires, coups de rotin sur le dos, gifles appliquées sur la joue avec des semelles de souliers. Les percepteurs, en Chine, sont toujours disposés à prouver la légitimité de leurs exactions par l'argument décisif de la cangue. Les sous-préfets, chargés de rendre la justice à leurs administrés, s'acquittent de leurs fonctions judiciaires avec un sans gêne très expéditif. Un voyageur américain, M. Holcombe, vit, un jour, trois Chinois qui, solidement liés par les poignets, étaient suspendus à un arbre, en plein été, sous un soleil de plomb.

« Que font là ces gens ? » demanda-t-il.

Un fonctionnaire, préservé de la chaleur par une ombrelle lui répondit gravement :

« Ce sont des individus que j'accuse d'avoir volé. J'attends qu'ils avouent.

Les trois patients, après trois heures de suspension, furent descendus à terre. Ils étaient évanouis. Leurs bras étaient luxés, bleus, effroyablement enflés. Quand on les eut ranimés, ils protestèrent de leur innocence.

Partout l'immoralité, l'injustice et la concussion des « grands », des « savants », des prétendus « meilleurs ».

Quant au « bon peuple », il garde ses meilleures qualités d'antan, laboriosité, sagesse naturelle, grande sève de propagation, et tantôt la bonne humeur, tantôt la résignation sans murmures.

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

IV. Le mandarinat : les examens, les mandarins.

@

Il n'y a point en Chine de ministère spécial de l'instruction publique parce que, dans son ensemble, le gouvernement est censé n'avoir d'autre but que l'éducation du peuple. Les élèves chinois qui ont acquis les premiers rudiments de la lecture et de l'écriture et qui savent déjà lire les cinq King et les autres classiques, peuvent voir s'ouvrir devant eux la carrière des honneurs et faire rejaillir leur gloire sur leurs parents. En effet une des règles fondamentales de l'Empire est que les places appartiennent au mérite, garanti par des examens et par des diplômes accordés au concours. « Ici on apprend à gouverner le pays », dit une inscription gravée sur la porte du palais académique de Peking. — Et gouverner le pays, c'est observer et faire observer « les trois cents règles de cérémonie et les trois mille règles de conduite ».

Pour conquérir chaque nouveau grade, il faut subir des épreuves successives, en sorte que l'administration tout entière peut être considérée comme une grande école hiérarchique. Il est vrai que le gouvernement, lorsque le trésor est vide, se départit souvent de la règle et commet lui-même le crime prévu par son propre code, de « vendre le droit pour des présents » : nombre de mandarins sont redevables de leur place, non à leurs études ou à leurs talents naturels, mais à leur argent. Toutefois les administrés n'oublient point l'origine de ces fonctionnaires et ne manquent pas de la leur reprocher vivement à l'occasion.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Quant aux mandarins militaires, Mandchoux d'origine, un grand nombre d'entre eux doivent à leur nationalité d'arriver au commandement sans avoir passé par la série des examens, mais, contrairement à ce que l'on voit dans la plupart des autres pays, ils sont considérés comme les inférieurs des employés civils. Dans les fêtes annuelles où les mandarins sont réunis, les lettrés se placent à l'orient, c'est-à-dire du côté ; le plus honorable, et les militaires se mettent au couchant ; dans les temples de Confucius ils ne participent point aux ^{p.594} cérémonies par lesquelles la Terre se met en rapport avec le Ciel. Fils des conquérants, ils reconnaissent l'ascendant des Chinois, des fils des vaincus, et la supériorité des arts de la paix sur ceux de la guerre. « A l'Empire qui est sous le Ciel, paix suprême ! » telle est la devise que l'on voit répétée partout, dans les temples, sur les murs et jusque dans l'intérieur des maisons.

L'éducation primaire est compliquée en Chine par la difficulté de l'écriture, beaucoup plus qu'elle ne l'est chez nous par ce que, irrespectueux du « Milieu », nous avons nommé les « chinoiseries » de l'orthographe. En général l'enfant n'entre à l'école qu'à dix ans, quand « il sait compter, qu'il connaît les quatre points cardinaux », qu'il s'est imprégné, si c'est un garçon, des préceptes et des exemples contenus dans le Sia-hohio ; et si c'est une fille, de ceux qui se lisent dans le Ninhio : ce sont deux petits livres donnant de courts passages des vieux classiques, proportionnés à l'entendement du jeune âge. A l'école on lui met en mains trois livres : le livre des Trois caractères ; le livre des Cent familles ; le livre des Mille mots : il

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

apprend ainsi à lire les caractères indispensables. En outre, on lui enseigne, au moyen du Siahio, par les dits et faits mémorables duquel il a débuté, « la source du devoir » et la « rivière qui en est le produit ». C'est là le « Manuel de l'homme et du citoyen ».

De là il passe, s'il suit la voie des concours, à l'« enseignement secondaire », pour finir par les « hautes études ».

Dans toutes les grandes villes, un des principaux édifices est celui qui renferme les lieux d'examen : il consiste en une multitude de salles et de cours entourées de cellules pour les candidats, qu'on y introduit, munis seulement de papier blanc, d'une écritoire et de pinceaux ; des sentinelles empêchent toute communication entre les étudiants.

Quelquefois dix ou douze mille individus, même dix-huit, voire vingt mille (à Tchingtou fou), se présentent à la fois, et, pendant plusieurs jours, toute cette population reste prisonnière, occupée à rédiger des essais moraux et politiques, à commenter des textes choisis dans les livres sacrés, à gloser sur des propos attribués à Confucius, à composer des sentences et des maximes en prose et en vers, à résoudre des questions comme celles-ci :

Pourquoi le caractère d'écriture qui représente la lune est-il fermé parle bas, tandis que celui qui représente le soleil est ouvert ?

p.595 Ou bien à creuser à fond cette phrase de Confucius :

« De quelle manière majestueuse Choun et You n'ont-ils pas régné sur l'Empire, comme si cet Empire n'était rien pour eux ! »

L'Empire du Milieu Le climat, le sol, les races, les richesses

Ou cette autre phrase du même Confucius :

« En vérité Yao était un grand souverain ! Comme il était majestueux ! Le Ciel seul est grand, et seul Yao était digne de lui ! Combien haute était sa vertu ! Le peuple ne savait trouver de mot suffisant pour la louer. »

Il n'est pas bien sûr que des « développements » de ce genre n'aient pas été parfois imposés aux futurs bacheliers ou licenciés de France sur un thème grec ou latin, au lieu d'être « confucien » ; mais la salle de composition comprenait au plus vingt ou trente concurrents, rarement plus de 50, tandis qu'à la session de 1897, à Changhaï, les cellules du palais des examens reçurent 14 000 candidats qui se disputèrent 150 places : d'où un vainqueur sur 94 combattants !

Il arrive parfois que des candidats meurent d'épuisement dans leur cellule ; dans ce cas, on perce la muraille extérieure pour y faire passer les cadavres, sans que les autres étudiants s'en aperçoivent.

A l'exception des individus appartenant aux castes méprisées, aux agents de police, aux comédiens, aux barbiers, aux porteurs de chaise, aux bateliers *tankia*, aux mendiants, à la progéniture des rebelles voués à l'infamie, aux descendants (jusqu'à la troisième génération) des histrions, des bourreaux, des geôliers, des prostituées, tous les Chinois sont admis au concours ; et même les examinateurs des épreuves ferment volontiers les yeux sur la première condition des candidats, pourvu qu'ils aient un domicile fixe.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il n'y a point de limite d'âge : les « enfants prodiges » et les vieillards, de la vieillesse toute blanche peuvent également se présenter ; mais les examens sont très sévères, et moins d'un dixième des candidats réussissent à passer du rang de *toungchang* ou « étudiant » à celui de *sioutsai* ou « talent orné », qui correspond au grade de bachelier.

Dès lors élevés au-dessus de la tourbe du commun des mortels, les « talents ornés » ont le droit de revêtir la robe longue, de chausser des brodequins et de se coiffer d'un bonnet d'une forme particulière. Sans avoir encore de fonctions officielles, ils sont devenus presque indépendants de l'autorité communale et ils constituent une classe spéciale dans l'État.

Malheureusement pour eux et pour la Chine, il y a beaucoup trop de titulaires de ce premier degré facile à conquérir. ^{p.596} Beaucoup de *sioutsai* grossissent la foule des déclassés, car la plupart, manquant de fortune, ne peuvent subvenir pendant plusieurs années aux frais de leur entretien et de leur instruction, pour se préparer à de futurs examens. C'est parmi eux que se rencontrent surtout les bas employés, les lecteurs qui déclament dans les auberges les récits dramatiques de l'histoire nationale, les marchands de sentences qui rédigent des maximes sur des bandes de papier peint, les candidats perpétuels qui, moyennant salaire, se présentent aux examens à la place et sous le nom de riches ignorants et leur font obtenir le titre de lettrés. Les bacheliers pauvres ont aussi la ressource de se faire maîtres d'école ou médecins, et c'est également dans leur classe qu'il se trouve le plus d'hommes intelligents, à l'esprit ouvert et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

studieux, qui se développent avec originalité et contribuent le plus au travail incessant du renouvellement national.

Chaque année, le Chancelier délégué par l'Académie des Hanlin ou « Plumes de Phénix rouge » fait une enquête sur les bacheliers de l'année précédente et les classe par ordre de mérite, même avec pouvoir de les dégrader. Mais les examens au degré supérieur, celui de *kiujen* ou « homme promu », c'est-à-dire licencié, ne se font que tous les trois ans, dans la capitale de chaque province, sous la présidence de deux membres de l'Académie des Hanlin.

Derechef on parque les candidats dans les cellules, ces pauvres « bêtes à concours » de rédiger, le pinceau à la main, leur thèse sur un sujet quelconque de philosophie, d'histoire, de politique. On en reçoit relativement très peu — environ 1 300 pour toute la Chine. Les heureux Kiu jen sont d'emblée classés comme hommes importants ; ils reçoivent les félicitations des magistrats, et de grandes réjouissances publiques se font en leur honneur.

Enfin, trois ans après, les « hommes promus » peuvent se présenter à l'examen définitif, à Peking, et y subir la thèse qui leur vaut le titre de *tsinsé* ou « docteurs arrivés ». A ce concours, qui consacre les grands esprits de l'« élégant Empire de la dynastie de Ching », les candidats se comptent aussi par milliers : 6 896, par exemple, à la session de juin 1894 ; et là-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dessus 320 admis, soit moins d'un sur vingt et un. Et là aussi, pendant quinze jours, les malheureux émules s'exténuent « à commenter une phrase des classiques, à rimer une pièce de vers ; et rien ne les rebute, ni les horreurs du régime cellulaire p.597 en pleine canicule, ni les passe-droits éhontés. A chaque session, plusieurs, succombant à la peine, expirent le pinceau à la main devant la dissertation commencée ...Du petit au grand, tous sont hypnotisés. Des monarques même ont voulu prendre part à ces joutes littéraires ; la tradition rapporte que l'Empereur Kienloungh ne dédaigna pas de concourir, envoya sa copie, et fut reçu le premier, comme par hasard » (M. Monnier).

Le tsinsé a droit à des habits particuliers ; à lui la préséance dans les cérémonies ; à lui des honneurs fixés à l'avance par les rites et l'une des hautes dignités de l'Empire. Degré d'honneur inouï, la fille du « Fils du Ciel » elle-même ne déroge pas en unissant son sort à celui du docteur que l'examen a classé le premier. Si l'Empereur n'a pas de fille, il adopte celle de l'un de ses ministres et la donne en mariage au triomphateur.

Le plus heureux des candidats

« reçoit immédiatement rang de ministre ou de vice-roi, et il en exerce les fonctions après un voyage de deux ou trois ans dans les différentes provinces. Partout il est reçu avec les honneurs impériaux. Seul, avec les ministres, les vice-rois et les grands inspecteurs de l'instruction publique, il peut habiter les splendides palais des Universités. Toutefois, son premier désir est de venir saluer ses parents, auxquels il est chargé d'offrir des marques de distinction de la part de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

l'Empereur, et il les remercie des honneurs qu'il doit à leurs premiers soins » ([Eugène Simon](#)).

A vrai dire, le concours du doctorat n'est pas absolument la fin finale pour tous : comme couronnement de l'édifice il y a les examens pour entrer dans l'Académie des Hanlin, épreuves où les candidats sont interrogés dans le palais impérial, sous les yeux mêmes du souverain, ou du moins des plus hauts personnages de la cour, parmi lesquels ils briguent une place.

Cette Académie des Hanlin « couronne » la constitution chinoise, à côté de l'Empereur, et jusqu'à un certain point au-dessus de lui, puisqu'elle fournit les Censeurs qui ont le droit de blâmer le « Fils du Ciel » lui-même et de le rappeler à ses devoirs.

Elle comprend 232 membres, dont aucun n'est nommé par le gouvernement. Ils se recrutent eux-mêmes, comme par exemple chez nous l'Institut, parmi les savants et les lettrés, ce qui veut dire ici, parmi les hommes de l'Écriture, exactement du Pinceau. « Plusieurs femmes en ont fait partie. » Comme « jetons de présence », ils touchent un léger subside du gouvernement et, dit Eugène Simon, l'État assure à chacun d'eux ^{p.598} la jouissance d'une maison avec jardin ; le surplus de leurs ressources vient de dotations publiques anciennes et des dons qu'on peut faire à l'institution des Hanlin.

« Et, ajoute cet écrivain, certainement le plus sympathisant avec Chine et Chinois parmi tous ceux qui ont traité de l'Empire Jaune avec connaissance de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

cause, malgré l'aide qu'elle reçoit de l'État, l'Académie des Hanlin est absolument indépendante : à certains égards on pourrait la comparer à nos vieilles universités ; c'est elle qui supplée à l'absence du ministère de l'instruction publique et qui pourvoit aux besoins de l'enseignement supérieur et de celui du deuxième degré, avec la réserve que cette mission ne lui confère aucun monopole. Personne n'est obligé d'aller recevoir l'instruction dans ses collèges, et tout le monde est libre d'ouvrir des écoles semblables aux siennes. Cependant ceux qui veulent entrer dans les carrières officielles doivent se soumettre à ses examens, et ses dignitaires, aussi bien que ses agents principaux, sont les seuls qui aient le rang et les prérogatives honorifiques des fonctionnaires de l'État. Mais au point de vue spécial de l'enseignement, son unique objectif est de stimuler l'instruction dans la nation, et l'on est fondé à croire que ses privilèges n'ont d'autre but que de faciliter sa tâche.

Enfin et surtout elle fournit à la Chine une institution qui n'a rien d'équivalent dans aucun autre État civilisé. La Cour des censeurs est formée de cinquante-six membres pris au sein de l'Académie, dont plusieurs placés près du souverain et surveillant non seulement les actes de sa vie publique, mais ceux mêmes de sa vie privée qui pourraient être des infractions aux principes fondamentaux de l'État. Parmi ces dernières, les plus grandes, celles qui sont le plus sévèrement censurées, sont ses manquements aux devoirs du culte des ancêtres et de la famille,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

et il n'est guère de fautes que les censeurs ne trouvent moyen d'y ramener.

Tout compte fait, s'il n'y a pas 40 000 fonctionnaires en Chine, on y dénombrerait plus d'un million de lettrés.

En rapprochant ces deux nombres, et en admettant comme démontré d'avance que la plupart des lettrés, sinon tous, ont en vue les fonctions bien rétribuées, on voit quel danger peut faire courir à l'Empire l'innombrable légion des déçus, des aigris et « fruits secs », de tous ceux qui n'ont pas réussi à prononcer officiellement de « grandes paroles », c'est-à-dire à mentir : chose qui n'a rien de déshonorant en Chine au contraire, on y voit une preuve d'intelligence et d'habileté.

Il y a quelques années, on comptait près d'un millier de ^{p.599} ces lettrés déclassés, vivant au jour le jour, dans la seule ville de Lantcheou en Kansou.

C'est ainsi que de degré en degré se constitue la hiérarchie gouvernementale. La corporation des lettrés se maintient régulièrement déjà depuis trente-deux siècles ; mais avant le VIII^e siècle de l'ère vulgaire les magistrats étaient encore nommés par le peuple.

C'est à cette époque lointaine que, se défiant des caprices du suffrage public, un prince de la dynastie des Tang voulut que les fonctions fussent désormais attribuées au seul mérite. Telle est l'origine de ce gouvernement de bacheliers et de licenciés, que des écrivains d'Europe ont vanté comme étant la forme idéale de l'administration des peuples, si peu que la réalité réponde au

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

brillant tableau que l'on a fait de ce régime, qui a pour enseigne, mais pour enseigne seulement : « Tout au mérite ». Car, où est réellement le mérite ?

Quand même il serait vrai que le pouvoir fût toujours strictement réparti d'après les résultats du concours et que l'argent n'eût aucune part à la distribution des places, on peut se demander comment une heureuse mémoire et la connaissance approfondie des classiques peuvent être chez le mandarin une garantie d'intelligence et de sagacité politiques ; il est à craindre au contraire qu'en restant confiné dans ses études à plus de vingt siècles en arrière, au temps de Confucius, le futur homme d'État ne se condamne à un arrêt de développement et ne devienne radicalement incapable de comprendre les choses du présent.

Un « pinceau élégant », telle est la première des conditions imposées au candidat ; mais si bien que le magistrat sache former ses caractères, il n'en reste pas moins soumis aux tentations d'arbitraire et de vénalité auxquelles l'expose sa charge, tel qu'on comprend en Chine le mandat officiel.

Le témoignage unanime des voyageurs, aussi bien que les comédies, les chants, chansons et pamphlets populaires, nous disent en effet que le lettré n'est point l'inférieur de l'ignorant mandchou dans l'art d'opprimer ses administrés et de vendre la justice. En général, le peuple redoute moins les mandarins qui ont acheté leur place que les fonctionnaires arrivés par la voie du concours : plus riches, ils sont moins avides ; ils connaissent moins de belles maximes, mais ils ont l'esprit plus ouvert et ils traitent plus rapidement les affaires qui leur sont confiées.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Nul mandarin ne peut remplir de fonction dans le pays dont il est originaire. Cette mesure a pour but d'empêcher le p.600 népotisme : elle le réduit peut-être, mais elle n'empêche pas l'arbitraire et le pécumat.

En août 1898, quinze décrets de l'empereur modifièrent d'une manière absolue le régime de l'enseignement et celui des examens ; mais ces décrets n'ont point été appliqués, peut-être parce qu'ils n'avaient pas été approuvés par l'impératrice et la camarilla. D'ailleurs, il y a décrets et décrets, ceux qui doivent être obéis et ceux que l'on promulgue pour faire patienter le peuple ou pour tromper l'étranger.

Tous les employés civils et militaires, désignés souvent sous le nom collectif de *pé houan* ou des « cent fonctions », portent le nom générique de *kouang fou*, traduit dans les langues européennes par l'appellation de mandarin, qu'employèrent d'abord les Portugais en prononçant à leur manière le nom hindou des indigènes de Goa, leur colonie de la presqu'île du Gange.

La hiérarchie des fonctionnaires se divise en neuf ordres, distingués les uns des autres par la couleur et la matière du globule, de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui se visse sur le chapeau officiel, en paille, en soie ou en feutre, conique ou à bords relevés ; ils se différencient également par la broderie de leur pectoral, « pièce cousue sur le devant de la robe ».

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le mandarin de neuvième classe se reconnaît au globule d'argent du chapeau, au geai à longue queue brodé sur le pectoral.

Celui de huitième classe visse à son chapeau le globule en or travaillé et porte à la poitrine une caille brodée.

Celui de septième classe se manifeste par le globule d'or simple, par le canard mandarin du pectoral.

Celui de la sixième classe arbore la pierre blanche de jade au couvre-chef, l'oiseau aigrette au pectoral.

Celui de la cinquième classe un globule de cristal, un pectoral à faisan argenté.

Celui de la quatrième classe se distingue par le globule bleu opaque turquoise du chapeau, par l'oie sauvage de la broderie.

A celui de troisième classe, le globule bleu transparent saphir et le paon du « devant de gilet ».

Pour celui de seconde classe les marques de son rang sont le globule de corail rouge et le faisan doré du pectoral.

Celui de la première classe triomphe des huit autres par la pierre précieuse rouge adaptée à la coiffure et la grue de Mandchourie au devant de la poitrine.

^{p.601} Un autre signe de distinction moins visible c'est la boucle de la ceinture, qui est de nature différente suivant les neuf rangs de la hiérarchie.

En récompense de leurs « bons et loyaux services » les mandarins reçoivent des « décorations analogues à ce que les phi-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

losophes, les dédaigneux, probablement les sages, qualifient chez nous de « ferblanterie ».

Mais en Chine, les signes ne sont pas en métal, en soie, en étoffe. C'est le monde animal qui les fournit, et ils ne se fixent pas à la poitrine, mais au chapeau, comme le saint et sacré globule lui-même : le *koaling*, qui flotte aux vents, c'est la plume de paon à un, deux ou trois yeux ; et pour le mandarin militaire, c'est la queue de renard.

Les titres chinois dont on décore les mandarins et auxquels on a trouvé des noms honorifiques correspondants dans nos langues européennes, ne peuvent être transmis à leurs enfants. Devenus nobles, les mandarins n'anoblissent que leurs ascendants, afin que ce soit toujours en qualité d'inférieurs qu'ils rendent les honneurs funéraires à leurs parents. Il est même interdit au mandarin civil d'emmener son père avec lui dans nos gouvernements, car s'il était d'un avis contraire au sien, il se trouverait entre deux devoirs également impérieux, l'obéissance à l'Empereur et la piété filiale. Les fils des fonctionnaires rentrent dans le commun du peuple : pour monter dans la hiérarchie gouvernementale, ils doivent, eux aussi, passer par la série si longue et si fastidieuse des examens.

Les titres héréditaires n'appartiennent qu'aux descendants de Confucius et des Empereurs, mais ceux-ci ne peuvent non plus prétendre aux fonctions publiques s'ils n'ont subi leurs examens réguliers. Les seuls privilèges des parents de l'empereur

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

consistent à toucher une modique pension, à porter une ceinture rouge ou jaune, à décorer leur bonnet d'une plume de paon et à se donner le luxe de huit ou douze porteurs de palanquins ; mais ils ne comptent point dans l'État, et des mandarins spéciaux sont chargés de les tenir rigoureusement en sujétion, de les fouetter même, s'ils ne se conduisent pas conformément aux règles tracées. N'ayant qu'une dignité d'emprunt, ils n'ont aucun droit au respect des citoyens : ils sont bientôt perdus dans les énormes remous de la démocratie égalitaire aux 400 millions d'hommes.

Les familles qui se rapprochent le plus de l'aristocratie et que l'on peut considérer comme constituant une véritable ^{p.602} noblesse, ce sont celles qui depuis des siècles ont fourni de père en fils des lettrés à l'Empire du « Milieu ».

Les fonctionnaires de ces familles qui se sont élevés à la fois par leur propre mérite et par celui de leurs ancêtres, ont acquis une sorte de sainteté qui les place au-dessus des lois. Jadis les *taï-fou*, c'est-à-dire les « grands dignitaires », ne pouvaient être jugés que par leurs pairs ; nul ne pouvait mettre la main sur leur personne sacrée ; dès qu'ils étaient convaincus d'un crime, le soin du châtiment nécessaire leur était abandonné. Le *taï-fou* criminel se citait lui-même devant les juges et demandait la permission de se donner la mort ; puis il revêtait des habits de deuil et se rendait à la porte du palais, portant le sabre qu'il avait lavé dans l'eau pure du bassin des sacrifices. Agenouillé devant ses juges, il attendait qu'on lui accordât l'autorisation demandée. « Faites ce qui convient », prononçait le juge, et le *taï-fou* coupable s'ouvrait le ventre en se jetant sur son sabre.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Comme l'Empereur, dont ils reflètent l'éclat, les mandarins sont à fois « pères et mères » de leurs administrés : on leur donnait autrefois le nom de « nuages », parce qu'ils « versent la pluie bienfaisante sur les campagnes altérées ». — Mais en réalité, ce sont avant tout, sauf honorables et confortantes exceptions, des « tondeurs » et des « écorcheurs ».

Comment en serait-il autrement puisque gouvernants et gouvernés, puisque tout le monde semble admettre que la fonction doit enrichir le fonctionnaire qui l'achète ? Car c'est en théorie seulement que les places sont dévolues au mérite. Tel *taotai* ou « gouverneur » reçoit des émoluments de 21 500 francs par an, alors que son poste lui a coûté la bagatelle de 800 000 ou 900 000 francs de « cadeaux » ; or un *taotai*, nommé pour trois ans seulement, n'a que ces trois ans pour se dédommager d'abord et s'enrichir ensuite.

Et c'est ici que les devoirs envers la famille influent désastreusement sur la morale et les intérêts de la Chine : tous les membres de la famille étant solidaires, dès que l'un d'eux arrive à quelque place, surtout à l'un des emplois supérieurs, il est tenu, par la coutume, par la bienséance, par l'avis de Confucius, formellement exprimé, de caser, bien ou mal, tous ceux qu'il pourra parmi les gens de son nom, jusqu'aux cousins les plus éloignés. « Cette obligation de pourvoir la parenté, a dit M. de Brandt, est une des grandes plaies sociales de la Chine, et le plus grand obstacle à la prospérité des entreprises industrielles. La famille, qui réclame sa part et mendie sans vergogne a bientôt fait de les mettre en faillite. »

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

p.603 Tous les pouvoirs locaux d'ordre différent sont concentrés dans les mains des mandarins ; ils lèvent des impôts, construisent des routes, organisent des milices : ils sont empereurs dans leurs districts ; mais la peine de la destitution les menace toujours, et cette crainte seule les empêche de se transformer en de véritables souverains. De même que le père est responsable des fautes de ses enfants, de même le mandarin est considéré comme coupable de tous les crimes des sujets : que des meurtres, des troubles, des révolutions aient lieu dans sa province, c'est à lui, et à lui seul que peuvent s'attaquer les dénonciateurs, ennemis, jaloux, ou simplement justiciers.

Aussi, quoique tenu à la confession annuelle de ses fautes dans un mémoire spécial adressé à l'Empereur, le mandarin cache le plus qu'il peut les désordres survenus dans son district ; mais la vérité finit par se faire jour ; et si la loi lui était appliquée avec rigueur, il devrait payer de son sang sa mauvaise administration. Il est arrivé souvent que la plupart des condamnés à mort dans tout l'Empire appartenaient à la classe des pe'kouan. Actuellement, la peine ordinaire prononcée contre eux est celle du bannissement, dans la Mandchourie du nord, le Setchouen tibétain, le Koeïtcheou, le Yunnan, la Dzoungarie et l'île de Haïnan : lieux d'exil auxquels s'ajoutait avant la guerre sino-japonaise la magnifique île de Formose.

Récemment, les représentants des puissances étrangères ont porté sans le vouloir un grand coup à la puissance des mandarins et contribué singulièrement à la centralisation politique de l'Empire en refusant de s'entendre directement avec les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

gouverneurs et les vice-rois et en s'adressant toujours à la cour de Peking.

Habitué en Europe aux transformations rapides, et presque aux changements à vue, nous ne saurions nous étonner qu'une institution vieille de plus de trois mille ans tende manifestement au déclin précurseur de la mort. En attendant l'heure de sa fin, la caste des lettrés chinois se refusera longtemps encore à « marcher avec le siècle ». Comme on l'a remarqué, partout ailleurs au monde, la classe des « intellectuels » appelle de tous ses vœux les changements d'idées, d'institutions, de lois : elle devance le reste de sa nation. En Chine c'est le contraire : les mandarins ont le culte de la stagnation : les mandarins nantis, s'entend ; car, comme on le comprend sans peine, les mandarins qui n'ont pas réussi passent à l'opposition intransigeante.

V. La justice chinoise.

@

A la fois généraux, administrateurs et juges, c'est en cette dernière qualité surtout que les mandarins sont redoutés. De fait ils sont singulièrement redoutables malgré toutes les mesures édictées contre la vénalité ; l'argent des plaideurs passe pour corriger l'insuffisance du traitement des kouang, évalué dans les premiers temps, d'après le gain qu'ils auraient pu faire comme laboureurs.

« Les Mandarins, dit le proverbe, s'agitent devant les sapèques, ainsi que les sangsues à la vue du sang. »

Et un autre dicton : « La porte du Yamen (ou palais de justice) s'ouvre au midi (en Chine, la place d'honneur, la grande

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

entrée officielle est de ce côté-là) : n'en passe jamais le seuil si tu as le droit et pas l'argent ! »

Et encore : « Ne mets jamais les pieds dans un prétoire, neuf buffles ne réussiraient pas à t'en retirer ! »

Ou : « Adresse-toi aux serpents plutôt qu'aux huissiers et aux juges ! »

Ou : « Un procès, dix familles ruinées !

Ou enfin : « Pas de procès : tu y gagnes un chat, tu y perds une vache ! »

Sans doute les anciens édits proclament que « tout jugement inique entraîne la mort du juge » ; mais en réalité il n'y a point de recours contre le magistrat prévaricateur. « Il est bon, disait l'empereur Kanghi, il est bon que les hommes aient peur des tribunaux. J'entends que ceux qui ont recours aux juges soient traités sans pitié, en sorte que tout le monde tremble d'avoir à comparaître devant eux. Que les bons citoyens s'arrangent en frères, se soumettant à l'arbitrage des vieillards et du maire de la commune ; quant aux querelleurs, aux entêtés et aux incorrigibles, qu'ils soient écrasés par les magistrats, voilà la justice qui leur est due. » Semblables à l'empereur Kanghi, nombre d'Européens ne se sont pas gênés pour déclarer que ce qu'il y a de meilleur dans le juge, c'est la terreur qu'il inspire.

En beaucoup d'endroits, les différends sont encore réglés par les chefs de famille, jugeant d'après la coutume. La loi du talion est toujours en honneur. Les vengeances privées s'exercent aussi par le suicide. Le débiteur poursuivi par son créancier, le métayer spolié par son propriétaire, l'ouvrier lésé par son

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

patron, la femme opprimée par sa belle-mère, ont la ressource de se pendre pour obtenir que justice leur soit faite ; la société tout entière s'empare de leur cause et les venge sur les coupables. Les voisins accourent, ils mettent un balai dans la main du mort, et cette main fatale qu'ils agitent à droite et ^{p.605} à gauche, armée de son instrument symbolique, balaye la fortune, la prospérité, la famille de la maison criminelle. Ils croient (en détournant le sens de la formule) que « le mort saisira le vif ».

Le code pénal de la Chine est net, clair, logique, mais d'une extrême dureté, et d'avance il autorise le caprice des juges en édictant des peines, non seulement contre ceux qui violent les lois, mais aussi contre ceux qui en méconnaissent « l'esprit ».

La plupart des jugements sont prononcés souverainement après un simple interrogatoire fait en public : il n'y a point d'avocats, et si le mandarin permet à des parents ou à des amis de plaider pour l'accusé, c'est pure condescendance de sa part ; il peut même, s'il lui convient, inviter un étranger à le remplacer au tribunal, et souvent, par une attention délicate, il autorise son hôte à remettre les peines édictées par lui contre tel, ou tels coupables.

Cette absence d'avocats, cette puissance du juge permettent les considérants verveux, les jets de justice spontanée, les pittoresques jugements à la Salomon.

Tel celui du juge dont un missionnaire conta l'historiette à M. Dujardin-Beaumetz :

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

« Une femme remariée, tombée dans la misère, demande à un fils de son premier mariage de l'assister : le fils refuse ; c'est son droit en Chine. La mère l'actionne devant les tribunaux. Le juge, très embarrassé, a contre lui le droit et la coutume ; cependant il est ému de la situation de la mère ; il dit au fils : « Combien pèses-tu ? — Tant. — Combien pesais-tu quand tu es né ? — Huit livres. — Eh bien ! tu ne peux pas faire que tu n'aies pas huit livres de chair de cette femme, je vais te les faire couper, tu les lui rendras, et tu n'auras plus rien de commun avec elle. » Le fils préféra payer une pension. »

Des jugements de ce genre sont communs dans les pays non civilisés ou de demi-civilisation ; on en trouverait beaucoup chez les Arabes, par exemple. Presque toujours ils valent mieux, en véritable équité, que ceux qui se prononcent avec l'attirail pompeux de la justice, conformément à des lois souvent injustes et qui souvent se contredisent.

Les juges, étant proportionnellement beaucoup moins nombreux qu'en Europe, prononcent leurs décisions après un examen plus sommaire. Encore armés du droit de mettre les prévenus à la torture, ils l'exercent avec la même rigueur ^{p.606} tranquille, que le faisaient les juges d'Europe à une époque encore récente.

La flagellation, l'arrachement des ongles, l'écrasement des chevilles ou des doigts, la suspension par les aisselles et cent autres supplices ingénieux sont appliqués aux victimes des juges

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'instruction pour leur faire prononcer la parole fatale d'aveu ou de dénonciation. Les peines infligées aux condamnés sont atroces, et les condamnations à mort, par la décapitation, la strangulation, le garrot, l'empoisonnement, le suicide commandé, ne suffisent pas aux juges ; le code prévoit aussi le supplice de la « mort lente ». Jadis ; le martyr, qui durait des journées entières, commençait par l'écorchement de la peau du front, que le bourreau rabattait sur les yeux du supplicié pour éviter son regard ; toutefois on se borne maintenant à faire des estafilades sur la figure et les mains du condamné avant, d'abattre sa tête.

Il y a mieux encore, et les exemples abondent de l'inconcevable férocité des juges et des exécuteurs. Un officier de la marine danoise vit exécuter à Canton un délinquant politique, et voici comment :

On enterra cet homme hostile au gouvernement de son pays, debout, jusqu'au cou, le menton sur le sol battu, à deux pas d'une énorme fourmilière. On lui passa entre les dents une barre de fer pour lui tenir la bouche ouverte ; après quoi, de la fourmilière à sa bouche, on déroula sur la terre un torchon enduit d'une liqueur sirupeuse, d'une sorte de mélasse aimée des fourmis ; sirop dont on enduisit aussi le crâne et la face du malheureux. Avant même que le tortionnaire eût achevé, l'armée des fourmis rouges s'avavançait joyeusement le long de la mèche grassement imbibée ; quelques minutes après, le peuple des bestioles avait conquis le crâne, les yeux, les oreilles, le nez, la gorge du condamné, qui respirait encore au bout de trois jours et trois nuits.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Autre procédé chinois : un poteau planté en terre ; lié debout au poteau, l'homme, la figure en pleine lumière, barbouillée de chaux vive ; puis les paupières enlevées par le bourreau, qui laisse les yeux intacts, à rôtir au soleil jusqu'à ce que mort advienne.

C'est le vertige de l'esprit du mal, chez un peuple pourtant débonnaire.

Heureusement pour eux le système nerveux des Chinois est beaucoup moins sensible que celui des Européens ; les médecins des hôpitaux de Hongkong et de Changhaï parlent tous avec étonnement de l'impassibilité de leurs malades durant les opérations les plus graves.

p.607 Le meurtre, le viol, l'adultère entraînent la peine de mort ; le vol aussi, pour peu qu'il porte sur une valeur d'au moins deux cents francs, ou si c'est la troisième fois qu'on dérobe. Et les crimes politiques également, tels qu'attentats à la sûreté de l'Empire, lèse-majesté, rébellion, etc., avec déportation dans une dépendance éloignée du « Milieu » pour les complices de culpabilité moindre.

Et jamais de circonstances atténuantes : tout ou rien, c'est une loi stricte.

Pour les simples délits, les peines les plus communes sont le supplice du rotin et celui de la cangue, comme dans l'Indo-Chine française. L'effrayant collier de bois pèse en moyenne plus de 30 kilogrammes, et le malheureux qui le porte doit l'appuyer sur le sol, cherchant vainement une position qui lui permette de trouver l'oubli dans le sommeil : exposé à toutes les

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

intempéries, à la pluie, à la chaleur du jour, au froid et à la rosée de la nuit, il succombe sous le faix, implorant les passants pour qu'ils viennent le délivrer enfin de la vie.

Les prisons ne sont que de hideux réduits où l'on entasse les malheureux, à la merci de geôliers choisis quelquefois parmi les criminels : ceux des prisonniers qui ne sont pas nourris par leurs proches ou par des sociétés de bienfaisance risquent de mourir de faim.

Par exemple, il est rare qu'on punisse les femmes avec rigueur ; ce sont leurs maris ou leurs fils qui sont considérés comme responsables des crimes ou délits commis par elles : on ne leur inflige point la cangue, et d'ordinaire on se borne à les frapper sur les joues ou sur la bouche avec des lames de cuir.

Quoique les parents et les domestiques soient encouragés par l'opinion et même par la loi à cacher le crime ou le délit de l'un des leurs, cependant ils en sont tenus fréquemment pour responsables et la famille devient en entier solidaire.

Le principe de la substitution est parfaitement admis dans la jurisprudence chinoise, non seulement quand un fils se présente à la place de son père, mais encore lorsque un inconnu offre de subir la peine du délinquant qui le paye ; pourvu que la dette soit acquittée, et quelle que soit la victime, la justice est satisfaite.

Même pour les tortures, même pour la mort, on trouve des suppléants, qui donnent leur vie en échange de quelque bien-être dont profitera leur famille. Lors de l'invasion du Petchili

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

par les troupes anglo-françaises, des assassins chinois ayant été condamnés à la peine capitale, des substitués^{p.608} demandèrent à mourir à la place des criminels, et se récrièrent contre l'injustice du refus qu'on leur opposa. Quand il s'agit simplement de l'application du rotin, les remplaçants accourent en foule. « En Chine, il y a une infinité de gens qui ne vivent que de coups de bâton », a dit Louis Leconte.

On ne prête pas serment devant les tribunaux chinois : seulement le témoin, se croisant les bras devant le mandarin et le regardant bien en face, s'exprime ainsi : « Je prends toute la responsabilité de la déposition que je vais faire : si je ne dis pas toute la vérité, je serai coupable. » (P. D'Enjoy.)

Les juges n'ont pas le droit de prononcer la peine de mort sans l'autorisation du Conseil suprême, « si ce n'est quand le droit commun du pays est troublé par une insurrection ou par une invasion étrangère », mais les punitions qu'ils ordonnent en ces cas exceptionnels suffisent amplement à tuer ceux dont ils veulent se défaire.

La Chine, où toutes les expériences sociales ont été déjà faites, a connu aussi des temps où la peine de mort était abolie. Un des souverains de la dynastie des Thang qui résidait à Singan ayant envoyé près de trois cents condamnés à mort pour aider les paysans des alentours à faire la moisson, mais à la condition qu'ils reviendraient pour subir la sentence, les vit tous apparaître au jour indiqué. Saisi d'admiration, il leur fit grâce et décréta pour l'avenir l'abolition de la peine.

Toutes les condamnations à mort sont examinées par l'Empereur et retardées jusqu'à l'automne, époque de la décision

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

finale : il entoure les noms de ceux auxquels il fait grâce d'un cercle du « pinceau vermillon » ; parfois il délègue ce droit souverain de miséricorde à qui bon lui semble.

Dans les époques troublées, révolutions politiques, guerre civile ou guerre étrangère, les gouverneurs de province sont armés de tous les droits de haute et de basse justice ; ils se font suivre d'escouades de bourreaux occupés sans relâche à leur œuvre de sang. Lors de l'attaque de Canton par les Anglais, en 1855, le vice-roi se vantait d'avoir fait périr en sept mois 70 000 de ses sujets ; parfois 800 individus étaient exécutés en un jour.

Et qui saura jamais ce qu'ont saigné de vies les exécuteurs des hautes œuvres durant les effroyables révoltes des Taïping et des Musulmans ? Qu'on n'oublie pas que le nombre *minimum* des morts que causa la guerre des Taïping est de *vingt millions* et que d'aucuns l'ont estimé à *cinquante millions* !

Les juges des tribunaux chinois qui siègent dans les « concessions » européennes, devenues le séjour de ^{p.609} multitudes « jaunes », à Changhaï et dans les autres ports ouverts au commerce international, sont assistés par des résidents étrangers : de là le nom de « cours mixtes » sous lequel on désigne ordinairement ces tribunaux. La torture n'y est point appliquée, ou du moins ne l'a jamais été en présence des juges européens, et les condamnés à la peine de la cangue, simple assemblage de planches pesant de 2 à 4 kilogrammes, ne la portent chaque jour que six ou sept heures et dans un endroit abrité ; d'ordinaire on leur permet même d'aller passer la nuit

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

dans leur demeure, c'est la cangue pour rire comparée à l'effroyable supplice de la cangue réelle.

Dans la colonie de Victoria ou de Hongkong (mais, à vrai dire, on est ici en Angleterre plus qu'en Chine), les magistrats anglais ont aboli pour les Chinois toutes les peines corporelles effacées de leur propre code dans la mère-patrie.

Quant aux étrangers fixés dans les concessions, dans les ports à traité, ils ne relèvent que de leurs consuls, en vertu du privilège d'« exterritorialité » ; mais le gouvernement chinois se plaint que, forts de ce droit, ils se permettent d'ignorer et de violer impunément les lois du pays. C'est même afin de pouvoir reconquérir le droit de justice sur ces étrangers qu'il a fait adoucir graduellement les pénalités infligées à ses propres nationaux ; mais il est probable qu'avant longtemps la torture cessera d'être appliquée par les tribunaux chinois.

VI. Les libertés municipales.

@

Le pouvoir des mandarins a beau être illimité en théorie puisqu'ils représentent l'Empereur, et que l'Empereur est le père omnipotent de toute la famille ; en pratique il leur faut tenir compte de l'opinion publique. Ils sont trop peu nombreux et ne disposent point d'armées assez solidement organisées pour braver le mécontentement des citoyens, surtout dans le Fo'kien, où l'esprit de la population est très indépendant. Comme ils ont l'esprit aiguisé, ils comprennent très bien qu'il y a des moments où il faut se soumettre ou se démettre.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Dans la plupart des dix-huit provinces, il est vrai, les habitants, accoutumés à la soumission, « heureux de boire la rosée de la bienveillance impériale », obéissent volontiers, aussi longtemps que l'oppression ne leur paraît pas intolérable ; mais quand leur patience est mise à trop rude épreuve, ils se révoltent, avec un ensemble tel que toute résistance du mandarin devient impossible. Quand les proclamations sont p.610 affichées « par ordre de toute la ville », il ne reste plus qu'à s'y conformer. Des assemblées publiques se réunissent, décident l'expulsion du magistrat et lui envoient une députation de notables chargés de lui signifier avec courtoisie l'invitation au départ. Un palanquin, accompagné d'une brillante escorte, attend le personnage banni, qui s'incline cérémonieusement, et n'a d'autre moyen de se réhabiliter un peu qu'en obéissant d'une parfaite grâce, et alors ni l'obéissance, ni la courtoisie de la foule ne lui font défaut. Au contraire, pour peu que la population soit satisfaite de la conduite d'un mandarin qui s'éloigne, elle lui remet des adresses de félicitation, et lui demande ses bottes pour les suspendre en souvenir à la porte de la ville.

En réalité, les Chinois jouissent de libertés traditionnelles qui manquent à la plupart des nations de l'Europe occidentale. Ils peuvent voyager librement dans toutes les parties de l'Empire, sans rencontrer de gendarme qui leur demande des papiers ; ils exercent la profession qui leur convient, sans patentes, permis ou autorisations de qui que ce soit ; le droit de publication et d'affichage est généralement respecté, et les réunions populaires se tiennent publiquement sans qu'il soit nécessaire d'en avertir

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

la police ; même dans la remuante cité de Canton, le gouvernement n'a jamais essayé de fermer les portes du Mingloun tang ou « palais de la Libre Discussion » ; toutefois il ne néglige pas d'y envoyer des orateurs qui prennent part aux débats et cherchent à leur donner une tournure favorable aux intérêts des mandarins.

Le principe fondamental de l'État, que la société tout entière doit reposer sur la famille, a maintenu de siècle en siècle l'ancienne autonomie communale.

Dans chaque village, tous les chefs de famille prennent part à l'élection de leur représentant, choisi presque toujours parmi les cultivateurs : il remplit à la fois les fonctions de maire, en veillant à l'accomplissement des lois ; celles de notaire et de teneur des registres, en rédigeant les contrats de vente ou d'échange ; celles de percepteur en touchant l'argent des impôts ; celles de juge de paix en conciliant les différends entre les familles ; celles d'intendant des cultures et d'agent voyer, en signalant ceux qui laissent leurs terres en friche ou pratiquent de mauvaises méthodes agricoles ; celles même de grand maître des cérémonies, en indiquant les emplacements convenables pour les tombeaux. Ses fonctions sont gratuites, mais il se fait assister dans son travail par d'autres employés, gardes champêtres, arpenteurs ou écrivains, que nomment également les chefs de famille de la communauté, sans aucune intervention du gouvernement.

Dans les grandes villes, dans les petites, les groupes familiaux se constituent de la même manière : tous les *kiatchang* ou « chefs de maison » d'un quartier, au nombre de soixante à

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

cent, forment un Conseil municipal, qui nomme son maire *ou paotching*, sauf validation de l'élection par le mandarin du lieu, et désigne tous les autres officiers municipaux chargés de veiller aux intérêts communaux et à l'ordre public, de régler les dépenses et les contributions votées par le Conseil, de prendre même des mesures militaires en cas de besoin, et d'organiser les corps francs pour la défense. Pour les intérêts communs de quartier à quartier, les maires nomment parmi eux des représentants de district : à tous les degrés de la hiérarchie gouvernementale, les élus du pouvoir trouvent devant eux dans les villes chinoises les délégués des familles et des groupes de familles.

Quant aux villes tartares, enfermées dans leurs enceintes, elles ne dépendent que du gouvernement.

« Il n'y a pas un seul employé de l'État dans les communes, dit Grunzel : toute l'administration s'y fait par les élus du peuple. Dans les autres divisions administratives, les *hien* ou *hsien*, les *tcheou*, les *fou*, à la tête desquelles se trouvent des fonctionnaires de l'État, les représentants élus par le pays forment une sorte de Conseil des notables et servent d'intermédiaires entre les assemblées populaires et le représentant de l'État. On les consulte dans toutes les circonstances où il faut prendre des mesures nouvelles en matière administrative.

VII. Forces militaires.

@

Ainsi les antiques institutions civiles de la Chine ont pu se maintenir pour les « Cent familles ».

Il n'en est pas de même de l'organisation militaire.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Sous peine d'invasion et de démembrement, le Royaume Central est obligé maintenant de refondre les armées qui lui suffisaient, jadis contre les ennemis du dehors et les rebelles de l'intérieur. De cuisantes épreuves lui ont appris que la force est du côté de la science, non du côté des traditions vénérables, et que la balistique des Occidentaux a toujours raison des droits antiques.

Instruit par l'expérience dès avant le milieu du siècle dernier par la guerre dite anglo-chinoise, et plus durement encore par la guerre anglo-franco-chinoise, le gouvernement du p.612 « Milieu », malheureusement pour lui, s'est hâté avec une si « sage lenteur » qu'il n'a pu tenir devant les Japonais, et qu'il vient encore de se trouver au dépourvu en face de la formidable coalition de 1900.

Forcé par l'évidence même à reconstituer ses forces militaires sur le modèle européen, il pensait ne le faire que très graduellement, à la longue, pour ne pas froisser trop vivement les idées chinoises. L'opinion publique est peu favorable à l'accroissement des armées, car en Chine on répète toujours l'adage de Confucius : « Pour chaque homme qui ne travaille pas, il en est un autre qui manque de pain ! » Les militaires sont en général fort peu estimés ; c'est même, on peut le dire, la classe la plus décriée de la société.

Rien ne prouve mieux le peu de goût des Chinois pour le métier des armes que les œuvres de leurs plus fameux tacticiens, les généraux Suntze et Outze, fameux guerriers pourtant, dont la vie et la mort remontent à deux mille cinq cents ans

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

environ. Ils n'ont pas fait l'éloge de la guerre, comme le maréchal de Moltke, et de la guerre ils n'ont estimé et vanté que les moyens de rendre la bataille inutile. Ce qui leur plaît dans la conduite des armées en territoire ennemi, c'est le stratagème, la subtilité, la ruse, la « cavalerie de Saint-George », dont les Anglais ont si souvent fait un heureux usage.

« Faire la guerre, dit Suntze, c'est, en presque tous les cas, quelque chose de foncièrement mauvais. Les batailles... ont quelque chose de funeste même pour le vainqueur ; il ne faut se battre que si l'on ne peut s'en dispenser. Ne chercher à vaincre que par le seul moyen des batailles, des sièges, c'est ignorer à la fois le devoir du général et le devoir du prince, c'est ne pas savoir gouverner, c'est ne pas savoir servir son gouvernement.... Apprenez à vaincre sans vous battre ; plus vous y réussirez, plus vous vous élèverez au-dessus du bon, plus vous vous approcherez de l'excellent, de l'incomparable.

Et ailleurs :

« Un bon général ne se laisse pas acculer à cette extrémité (de livrer bataille ou d'assiéger une ville forte) : il connaît l'art d'humilier son ennemi sans combattre ; il arrive à se faire ouvrir les portes d'une cité sans répandre une goutte de sang, et même sans faire luire son épée, il arrive à conquérir les royaumes étrangers sans y entrer avec des troupes ; sans user des armées à la tête de ses vétérans il assure au prince qu'il sert une gloire éternelle, le bonheur à ses compa-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

triotés, et au monde le repos et la paix. C'est à ce but que doivent tendre toujours, et sans découragement, les commandants en chef des armées.

p.613 Il dit encore :

« Quand un bon général se met en route, l'ennemi est déjà vaincu. S'il y a bataille, il doit à lui tout seul faire plus que tous ses soldats réunis : non pas toutefois par la force de son bras, mais par la sûreté de son commandement, sa prudence, et surtout ses ruses. Il faut qu'au premier signal une partie de l'armée ennemie trahisse et vienne combattre sous ses étendards.

Et enfin :

« N'oubliez pas d'amollir le cœur de l'ennemi par une musique voluptueuse !

Pour se conformer à ces sages préceptes, l'armée chinoise possède aussi des bataillons d'« épouvanteurs » — du moins pourrait-on nommer ainsi : des « braves » ayant pour fonction d'effrayer l'ennemi par des cris, des bonds, des rugissements et par les masques horribles dont ils se cachent le visage.

En tout cela les Chinois sont fidèles à leur esprit pacifique, pratique et retors.

Dans ses *Mémoires sur les Chinois*, le Père jésuite Amyot a dit fort justement :

« A les juger par leurs coutumes, par leurs lois, par la forme de leur gouvernement, et en général par tout ce qui s'observe aujourd'hui (au XVII^e siècle) parmi eux, on conclurait sans hésiter que c'est la nation du monde

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

la plus pacifique et la plus éloignée d'avoir les brillantes qualités qui font les guerriers. Leur génie naturellement doux, honnête, souple et pliant, doit les rendre beaucoup plus propres au commerce de la vie qu'aux actions militaires et au tumulte des armes. Leur cœur, toujours susceptible de la crainte des châtiments, toujours resserré entre les bornes d'une obéissance aveugle envers tous ceux que la Providence a placés sur leurs têtes, doit être comme incapable de former ces projets hardis qui font les héros. Leur esprit, presque étouffé par un nombre infini de petites pratiques, fait que, dans l'âge même le plus bouillant, le sang ne semble couler dans leurs veines qu'avec une lenteur qui fait l'étonnement de tous les Européens. Leurs préjugés ou, si l'on veut, leur bon sens, ne leur font envisager qu'avec une espèce d'horreur cette triste nécessité où les hommes sont quelquefois réduits d'attenter à la vie d'autres hommes. Tout cela doit contribuer, à la vérité, à faire des fils respectueux, de bons pères de famille, de fidèles sujets et d'excellents citoyens, mais ne doit pas inspirer de courage au soldat, de valeur à l'officier, ni de vues au général.

Comme le fait remarquer M. de Contenson, l'on ne trouve nulle part en Chine, pays essentiellement bourgeois, une arme quelconque, un sabre richement, artistiquement orné, tandis qu'au Japon, pays féodal jusqu'à ces derniers temps, les sabres ^{p.614} sont magnifiques, « leur poignée ciselée avec une finesse sans pareille, leur fourreau recouvert du laqué le plus précieux,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

leur lame, signée par tel ou tel maître célèbre, une merveille de trempe ».

Étant données cette conception philosophique des choses de la paix et de la guerre, cette aversion innée du métier des armes, et en même temps la prépondérance absolue des lettrés sur les militaires, le gouvernement chinois ne militarise qu'à regret la Chine, et il l'a trop peu militarisée jusqu'à ce jour pour pouvoir lutter utilement contre l'Europe.

L'armée chinoise fait bonne figure : sur le papier, comme on dit.

Elle comprend 1 233 469 hommes, dont pas un dixième, peut-être pas un centième vraiment capable d'affronter en champ clos une troupe européenne égale en nombre.

En tête s'avancent les *Pa Ki*, les « Huit Bannières troupe spécialement entretenue par la gloire et la grandeur du Milieu, celle qui « mange le riz de l'Empereur ». L'armée des Huit Bannières, qui fut jadis la principale force de la dynastie, est maintenue avec son ancienne organisation ; elle se compose presque uniquement de Mandchoux et de Mongols mariés, possédant chacun son champ ou son jardin et soldés chacun à raison de 5 taëls par mois, soit 10 à 12 francs. Ce sont des colons militaires plus que des soldats. Malgré leur nombre, évalué à 230 000 hommes, ils ne seraient que d'une faible ressource à l'État contre une invasion étrangère. Ils sont peut-être même plus dangereux qu'utiles à la sécurité de l'Empire. Par leur résidence dans les « villes tartares » qui dressent leurs remparts

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

au milieu des villes chinoises, ils rappellent constamment à la nation vaincue la mémoire de sa défaite, et entretiennent ainsi le sentiment de révolte contre le pouvoir mandchou.

Le seul corps tartare qui puisse prétendre à former une véritable armée est le *Hiaokiyung*, occupant la capitale et les environs : son effectif comprend 36 000 hommes et 26 000 élèves ; mais il est très difficile d'avoir des renseignements exacts sur ces troupes, qui manœuvrent à l'intérieur des parcs impériaux, interdits soigneusement aux étrangers. Le plus haut grade militaire, celui de *siangkiun*, synonyme du titre de siogoun en langue japonaise, ne peut être occupé que par un Mandchou : un général chinois ne saurait dépasser le rang de *titaï*.

La troupe qui garde le palais de l'Empereur, celle qui surveille les nécropoles impériales, celle qui tient garnison dans Peking, la « Compagnie des tigres », la police, etc les ^{p.615} *Tchou fan*, qui occupent la Mandchourie la dix-neuvième province, à vrai dire extra-chinoise, le Kansou Sintsian et le Petchili et treize autres des dix-huit provinces « fondamentales » et les Huit Bannières, tout cela monte « nominalement » à 230 000 hommes, a-t-on dit : exactement 229 414, recrutés chez les Mandchoux, les Mongols et les Chinois de la Mandchourie et du Petchili septentrional. C'est une troupe archaïque, naïvement armée de la lance, de la hallebarde, de l'arc, et comme arme offensive la plus moderne, du fusil à mèche ; armée destinée à tourner casaque, lorsque les temps seront accomplis, le jour venu d'accepter le protectorat moscovite. Déjà les Mongols englobent tous les Européens dans le nom commun d'*Ourus*, Russe ; et ils font bon visage aux Cosaques de passage, prêts à acclamer en

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

eux les annonciateurs du maître qui va venir, le *tcha en patr* ou « tsar blanc » ; ils ont tout l'air de préférer les Ourous aux Chinois.

On a caractérisé les soldats chinois par deux jeux de mots assez cruels.

Par allusion aux fusées détonantes qu'ils lancent pour effrayer les ennemis, on a dit : « Ils ne tirent pas des coups de feu, mais des feux d'artifice. »

Et par allusion à leur extraordinaire fidélité aux exigences du décorum, tel qu'ils l'entendent : « Dès qu'ils ont envoyé une volée de coups de fusil pour « sauver la face », ils fuient à tire-d'aile pour sauver la vie.

Viennent en deuxième ligne, les 1 048 988 hommes nominatifs du *Lutying*, de l'Armée du « Drapeau vert », divisée en dix-huit corps : un par province. Ces miliciens sont employés principalement aux fonctions de police, au transport des céréales, à l'entretien des digues, des levées et des écluses, à la réparation des routes ; ils ne servent que dans les limites de leurs provinces respectives, et c'est à grand'peine que le gouverneur peut obtenir, dans les circonstances exceptionnelles, de les employer en dehors du territoire qu'ils ont charge de défendre. Drapeau vert ou Bannière verte, cette vaste gendarmerie et police se recrute par engagements volontaires, chacun des dix-huit corps dans sa province propre ; et chacun a pour général commandant le *foutai* ou « gouverneur », qui est tou-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

jours un civil, d'après le principe, absolu en Chine, que les armes doivent le céder à la toge.

Ce n'est pas tout encore : il y a les « Braves », depuis l'année 1860. On nomme ainsi des corps d'engagés volontaires formés alors pour résister à la grande insurrection des Taïping, ^{p.616} maintenus après la défaite des révoltés et plus ou moins exercés à l'européenne par des instructeurs européens, la plupart allemands. On les a munis de fusils moins rudimentaires que les fusils à mèche de la Bannière verte : ils ont le fusil à tir rapide, dernier modèle. De beaucoup le meilleur élément de l'armée chinoise, justement en vertu de cette instruction comme de ce « fourmiment », on les met en première ligne pendant la guerre ; et durant la paix c'est à eux que se confient les gouverneurs de provinces pour leur sécurité personnelle et l'exécution de leurs ordres. Ils veillent aussi aux frontières de l'Empire, Tonkin, Turkestan, Mandchourie.

A noter, enfin, quelques milliers de miliciens mongols et 3 000 hommes de milice tibétaine.

Pas d'État-major, pas de corps du Génie, pas d'Intendance, pas de service de Santé : ainsi se complète l'armée chinoise, dont les futurs chefs étudient dans trois sortes de « Saint-Cyr », à Tientsin (450 élèves), à Ningpo, à Canton. L'examen d'entrée ressemble à tous les autres examens de mandarinat : il est purement littéraire et vide de sens réel ; l'examen de sortie n'est guère plus sérieux.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Six arsenaux fournissent l'équipement militaire : cinq en Chine, à Changhaï, Nanking, Foutcheou, Tientsin, Whampoa près de Canton ; un en Mandchourie, à Ghirin.

La marine chinoise, presque anéantie par les Japonais, était relativement beaucoup moins inférieure que l'armée du « Milieu ».

En 1880, elle comprenait déjà 40 vaisseaux à vapeur, jaugeant ensemble près de 20 000 tonnes et portant 238 canons, avec un équipage vraiment non dérisoire. La plupart des matelots, originaires de deux provinces du sud, le Kouangtoungh et le Fo'kien, sont des marins habiles ; en mainte circonstance, ils ont prouvé qu'ils ne seraient point des ennemis méprisables en cas de conflit avec les puissances européennes.

Pour emprunter les termes de Dujardin-Beaumetz, dans son *Commerce de la Chine avec l'étranger* :

« C'est une bien belle flotte que la flotte marchande de la Chine (réserve naturelle de sa flotte de guerre), et quel réservoir incomparable d'admirables marins n'a-t-elle pas trouvé dans toute cette population qui navigue dans les dentelures d'une côte, toute parsemée de récifs et d'îlots, au milieu des brumes et des dangers des typhons, et qui est d'une discipline, d'une patience, d'une docilité et d'un courage à toute épreuve. Ce sont des vertus ^{p.617} communes à bien des marins ; je doute qu'elles soient poussées plus loin qu'en Chine. Ce

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

grouillement humain qu'est la Chine a débordé sur la mer, et c'est une vision de l'avenir de demain, que de traverser, sur un steamer, toute la flottille des pêcheurs et des caboteurs qui, par milliers, peinent sur ces mers terribles. J'aurai toute ma vie dans la tête le mugissement de notre sirène par le brouillard, auquel répondaient tant de crécelles, de tamtams, de grêles cris de matelots, que nous devions stopper des heures entières, au milieu de cette plainte humaine demandant grâce au géant européen qui les eût broyés. Et au large, bien loin avant d'arriver à la côte, ces jonques abordant un navire en pleine marche, de tous côtés. Ces hommes jaunes lançant leurs crampons et se hissant à bord, comme des pirates à l'abordage, cherchant du travail ou des colis à transborder, s'ils tombent à la mer, c'est la mort, nul ne les sauvera : le démon de la mer a voulu sa proie, qu'il la garde ! Si on la repêchait, le mauvais sort remonterait avec elle et chercherait une autre victime ! Ces jonques, avec leurs voiles immenses de bambou, leur avant relevé portant des yeux énormes comme des monstres marins, leur château d'arrière aux grandes fenêtres toutes peinturlurées de vives couleurs, leurs flancs arrondis et massifs, on les retrouve partout, par tous les temps, ballottées par toutes les mers ; elles portent de gros canons de fonte, pour se défendre contre les pirates, disent-elles ; au besoin elles deviendraient pirates, disent les esprits grincheux qui vous montrent, sur le pont même du navire, les fusils chargés, les instructions en cas d'attaque des pirates et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

les grilles de fer qui vous séparent des passagers chinois.

La flotte de guerre chinoise puisera donc, quand elle le voudra, dans la réserve d'une héroïque nation de matelots.

Mais l'équipage n'est pas tout : il y a le commandement ; et c'est l'infériorité d'icelui qui, dès avant la guerre sino-japonaise, faisait douter les bons juges de l'efficacité de tout cet appareil déjà puissant.

Rien de plus délicat au monde que la tactique navale, et, pour tenir une flotte de guerre en haleine, rien d'aussi compliqué, d'aussi difficile que le maniement des appareils mécaniques, électriques, nautiques, balistiques sans lesquels on coule à fond de soi-même, si l'ennemi ne se charge pas de la besogne. Ce n'est qu'avec des calculs stricts, d'infinies précautions, une surveillance de tous les instants, qu'on arrive à surprendre ou à n'être pas surpris, à vaincre ou à diminuer la défaite, et à ne pas périr corps et biens.

La science seule, dans le sens européen, et encore en ce ^{p.618} qu'elle a de plus sévère, de plus rationnel, permet de faire évoluer des navires de guerre.

Or, les Chinois ne veulent pas de capitaines et d'amiraux européens à la tête de leurs flottes, pas plus que d'ingénieurs pour les construire ; ils n'ont pas seulement pour devise : « Tout pour la Chine ! » mais aussi : « Tout par la Chine ! » Ils ne seront donc redoutables sur mer que dans un long temps, quand

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

ils auront définitivement secoué le joug de leurs classiques « antédiluviens ».

En 1894, l'état de la flotte de guerre se résumait comme suit : 98 bâtiments de guerre, torpilleurs compris, 658 officiers, 6 425 hommes d'équipage.

Curzon donne d'autres chiffres : 65 vaisseaux, la plupart construits en Europe, dont 4 cuirassés, 16 croiseurs, 17 canon-niers, une trentaine de torpilleurs ou un peu plus, et 6 batteries flottantes : en tout 65 000 tonnes, 490 canons et 7 000 hommes d'équipage.

Aujourd'hui, ses cuirassés ayant été coulés par les Japonais, il ne reste guère à la Chine que des transports et des torpilleurs, divisés officiellement en quatre escadres : l'escadre du Nord, *Pe Yang* ; l'escadre du Sud, *Nan Yang* (à Changhaï) ; l'escadre de Foutcheou ; l'escadre de Canton ; chacune autonome, aux ordres du vice-roi de la province. Elles sont même à leur grand dam, tellement indépendantes les unes des autres que, par exemple, lors de la guerre franco-chinoise à propos du Tonkin, en 1884, l'amiral Courbet put « crever » l'escadre de Foutcheou dans les eaux de l'île de Formose, sans qu'aucune autre intervint, ni celle de Changhaï, tout à fait voisine, ni celle de Canton, ni celle du Petchili, la plus puissante ; et après la destruction de l'escadre de Foutcheou, celle de Changhaï n'osa pas affronter les vaisseaux de l'amiral français ; la règle fut alors : « Chacun pour soi ! »

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

L'école navale de Tientsin, qui a été fondée en 1890, garde les élèves aspirants pendant quatre ans, et les officiers pendant sept.

Des arsenaux maritimes qui se sont élevés avant la guerre sino-japonaise, deux ont cessé d'être chinois : Port-Arthur, devenu russe, après avoir appartenu par droit de conquête aux Japonais, et Wei haï wei, devenu anglais, de japonais que l'avait fait une guerre heureuse ; les trois restés chinois sont Changhaï, Foutcheou et Canton.

Les quatre contre-torpilleurs, que les alliés ont pris en 1900 devant les forts de Takou, et que l'on dit être des œuvres de construction parfaite, ont été distribués entre les quatre nations, France, Russie, Allemagne, Angleterre.

L'Empire avait commencé à fortifier plus ou moins sérieusement ses côtes, notamment à l'embouchure du Peï ho, voisine de la capitale, sur le bas Yangtze kiang et à Canton ; la guerre japonaise et la guerre de 1900 ont tout remis en question.

VIII. Le Budget, la Dette.

@

L'Empire du « Milieu » ne fait pas « suer » ses contribuables autant que tel pays d'Europe : taxé à 400 millions d'habitants et comparé, par exemple, à la France, il devrait « s'honorer » d'un budget de 36 milliards en recettes, avec dépenses notablement supérieures aux revenus.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Il est très difficile d'évaluer le budget annuel de la Chine parce que les statistiques n'en sont pas recueillies par un bureau central et qu'il existe en réalité trois budgets distincts, le budget ordinaire qui est celui de l'État, le budget extraordinaire qui est celui de l'Empereur, et le budget des douanes que l'on peut considérer déjà comme étant celui des étrangers. D'après M. de Pouvoirville, l'ensemble de ces trois budgets s'élèverait à dix-sept cents millions de francs environ, soit à 4 francs par tête.

Les deux principaux aliments de ce revenu sont l'impôt de capitation et l'impôt sur les propriétés.

L'impôt de capitation se prélève d'après les recensements quinquennaux à tant par adulte mâle et à tant par enfant mâle : c'est là ce qui explique pourquoi les mandarins éprouvent tant de difficulté à produire des recensements exacts, les familles cherchant naturellement à ne pas se laisser inscrire. Ce serait là une raison pour croire que les statistiques de la population sont en général au-dessous de la réalité.

L'impôt sur la propriété s'établit sur les données des registres cadastraux indiquant la nature des terres et les genres de cultures. On recueille aussi des impôts en nature, bois de construction et de chauffage, foin, racines potagères, riz, millet, froment, lin, soie, coton et sel. Le contrôle de la répartition et de la levée est fait par le corps des égalisateurs territoriaux. Chaque fois que les dépenses publiques excédaient la somme des recettes, c'est par la voie de souscriptions volontaires que le gouvernement devait arriver à les couvrir ; mais on sait que l'invasion des Européens a changé tout cela : c'est maintenant par la voie des emprunts que l'on procède.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le budget des dépenses se règle sur celui des recettes. Officiellement, il ne serait que d'environ 330 millions de francs, ^{p.620} comme le budget normal des recettes, mais en fait il est environ quintuplé et dépasse un milliard et demi.

La première remarque suggérée par le budget de la Chine, relativement, si vertueux et modeste, c'est l'extrême modicité de l'impôt foncier.

Qu'on juge à quel taux singulièrement bas il fixe la taxe imposée à la propriété agricole : en réunissant l'impôt payé en argent à l'impôt payé en grains et en paille, on obtient un total de moins de 119 millions de francs, ou de 131 à 432 millions d'après Brandt ; or, on estime le revenu annuel de l'agriculture chinoise à 46 milliards — ce qui ne fait d'ailleurs que 115 francs par hectare.

En admettant donc 125 millions pour le produit annuel de la taxe, il ressort que la terre n'est imposée qu'au 1/184 de son produit. Le gouvernement chinois augmenterait de bon cœur ce taux fixé dans un temps très ancien ; mais les paysans chinois — tous les paysans — sont ultraconservateurs, surtout en matière de débours, et il redoute de fomentier une révolution si peu qu'il touche à cette taxe-là.

Le produit des douanes se distingue avantageusement de celui de l'impôt foncier, de l'impôt du sol et autres monopoles, en ceci que, n'étant pas perçu par des fonctionnaires chinois, la plupart aussi malhonnêtes que malhabiles, il rapporte ce qu'il doit rapporter au gouvernement qui a eu la sagesse, contrainte

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

et forcée, d'en confier la perception à une administration purement européenne, ayant des Anglais à sa tête, et la langue anglaise, non la langue chinoise, pour idiome officiel.

Malheureusement, cette administration, qui dépend du bureau des Affaires étrangères, ne contrôle que les douanes maritimes.

Elle n'a pas à s'occuper des douanes « intérieures », portant sur les échanges qui se font au moyen de jonques de construction chinoise, et ne s'étend pas en dehors de la zone ouverte au commerce général : au sortir des ports du littoral de la mer ou de la rive du Yangtze, commencent les douanes intérieures du *likin* ou « millième », qui doublent, triplent ou décuplent la valeur des objets suivant l'avidité des mandarins.

D'après un article du traité de Tientsin, un droit de 2 et demi pour 100, ajouté à la taxe d'importation de 5 pour 100, devrait exempter les marchandises de tout impôt supplémentaire ; mais les hauts mandarins, les gouverneurs de province, ^{p.621} qui gagnent beaucoup au *likin*, ont eu l'art de rendre cette clause illusoire, par inertie, par ruse, par mauvais vouloir ou autrement ; et il faut, comme ci-devant, payer un droit de passage aux portes des villes, sur les routes, sur les canaux et sur les ponts. Le péager réclame telle taxe pour la réparation des pagodes, telle autre pour le succès des prières faites en vue d'obtenir la pluie ou le beau temps, telle autre encore pour le service de la milice, pour un anniversaire ou pour le mariage d'une « illustre » princesse.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Ce sont ces obstacles au trafic intérieur qui empêchent le mouvement des échanges avec l'étranger de prendre son activité normale. Les Chinois achètent volontiers des marchandises étrangères, non seulement pour leur usage personnel, mais aussi pour les fêtes publiques ; ils aiment la pompe extérieure, les drapeaux, les riches tentures, les feux d'artifice, et dépensent largement les jours d'apparat ; mais des villes du littoral à celles de l'intérieur la valeur des objets d'importation étrangère est parfois décuplée, et même au delà, du fait de la difficulté des transports et de la « méchanceté » du likin. Celui-ci pourrait bien mourir de ses excès et passer avant longtemps sous une administration européenne, qui le régularisera, le fera beaucoup moins onéreux à la nation en même temps que beaucoup plus profitable au gouvernement et aux provinces. Quant à le supprimer, on ne saurait y penser de sitôt, car le budget ne peut guère s'en priver.

Autant peut-être que le likin, le manque de monnaies commodes est une des causes de la rareté des relations directes entre les ports et les villes de l'intérieur. L'ancien système monétaire, qui comprenait l'or, l'argent et le bronze, a cessé d'exister à la suite de toutes les falsifications que l'État s'est permises, et le gouvernement ne fabrique plus d'autre monnaie que des *tchen ou* « sapèques », faites d'un alliage de cuivre et d'étain ; monnaie dont on prétend qu'on en use depuis vingt-six siècles avant notre ère.

On appelle sapèques des disques percés qu'on passe dans une ficelle : un millier de ces disques, du poids d'un peu plus de

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

4 kilogrammes, forme le *tiao*, unité monétaire sujette à un agio constant, tiao comme sapèque n'étant que des noms sans valeur précise, changeant de semaine en semaine, de district en district : ainsi dans telle ville on ne compte que 99, 98, ou 96 sapèques à la centaine ; à l'est de Tientsin, un tiao ne vaut que 333 sapèques au lieu de 1 000.

L'once d'argent, *tael* ou *lan*, dont la valeur moyenne est d'environ 1 500 sapèques, est également une monnaie fictive qui, ^{p.622} variant de marché à marché, permet aux changeurs et aux banquiers de prélever un bénéfice, d'autant plus considérable sur toutes les transactions, que le taux légal de l'intérêt est de 30 pour 100 par an, de 3 pour 100 par mois. Avant que le commerce extérieur eût introduit beaucoup de monnaies étrangères dans le pays et eût fait baisser la valeur relative du tael, on donnait dans certaines provinces jusqu'à 3 000 sapèques pour une once d'argent.

D'après la *Cité chinoise* d'Eugène Simon, il se pourrait bien que le poids, l'incommodité de cette singulière monnaie aient été l'une des causes d'où naquit en Chine la monnaie fiduciaire, à peu près à la même époque, suppose-t-on : « On comprend en effet que le poids des sapèques a dû faire songer au moyen d'en éviter le transport. On peut penser aussi que le peu de solidité des maisons chinoises, ainsi que les incendies auxquels les expose le bois qui est beaucoup employé dans leur construction, durent engager dès longtemps les citoyens à réunir leurs épargnes dans des bâtiments spéciaux, sous la garde d'un comptable tenant note de tous les dépôts qui lui arrivaient et

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

faisant les restitutions par virements ». C'était déjà la Banque, le « Clearing house », la « Chambre de compensation ». « Et, ajoute-t-il, les banques actuelles ne diffèrent guère de cette banque primitive. Ce sont surtout des institutions de dépôts et d'escompte..., tellement populaires qu'il n'y a guère de négociant, de fermier, ou simplement d'ouvrier rangé qui n'y ait un compte ouvert, de petit artisan qui n'y apporte ses économies de la semaine ou de la journée.

Le Service des Douanes maritimes établit ses comptes en taels haïkouan : il y a vingt ans, ce tael valait 7 francs environ, il ne vaut plus dans l'instant présent, que 3 francs 75 centimes, d'après le protocole des négociations internationales d'où, à 1 500 sapèques par tael, 4 sapèques font un centime. Le même Service ne reçoit le paiement des droits qu'en *saisi*, c'est-à-dire en lingots d'argent dont la valeur est estampillée. Les lingots d'argent que l'on préfère, à cause de leur pureté de tout alliage, sont les « souliers » de Tchoung tcheng, ainsi nommés de la forme que leur ont donnée les affineurs.

La monnaie la plus usuelle de toutes est la piastre mexicaine, que des négociants font frapper spécialement pour le commerce de la Chine. L'or n'est employé nulle part comme monnaie d'échange ; mais le papier-monnaie, appelé jadis « or ailé » ou « monnaie volante », est d'un usage général dans le Royaume Central depuis une dizaine de siècles. A l'exception ^{p.623} de Pingtchouan tcheou, ville du nord du Petchili, il n'est pas une cité chinoise, pas même Peking, dont les négociants signent des

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

billets acceptables dans le commerce ordinaire à plus de 20 kilomètres de leur enceinte.

Pour en revenir à l'Administration européenne des douanes chinoises, elle va certainement servir de modèle à d'autres institutions imposées par l'Europe à la Chine, dans le but de percevoir des droits dont le montant sera consacré au paiement du capital et des intérêts de l'indemnité dont la Chine vient de se reconnaître redevable envers les puissances alliées contre elle.

Sur ses 3 500 ou 4 000 employés il y a 700 Européens, avec une majorité notable d'Anglais.

Elle ne contrôle pas seulement les douanes, mais aussi les phares et les balises : 38 phares, 14 feux flottants, 57 balises éclairées, c'était, à la fin de 1897, une somme de 109 feux sur le littoral et les fleuves de Chine.

Les chiffres donnés ordinairement comme exprimant le revenu annuel de la Chine sont très inférieurs à la réalité : le budget de l'Empire passe sous silence divers impôts, d'un total probablement très dru, que les gouverneurs des provinces prélèvent sur leurs provinciaux. La décentralisation chinoise a fait de ces vice-rois des « sous-empereurs » qui doivent compter sur leur propre caisse plus que sur le trésor impérial — et c'est là une source de malversations et d'iniquités. Au point de vue fiscal, la latitude que leur laisse le pouvoir central va presque jusqu'à l'indépendance : « ils établissent souverainement et recouvrent de même les impôts ; ils n'ont d'autre obligation que de transmettre au trésor une somme déterminée, qui ne varie

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

guère d'une année à l'autre ; ils disposent donc du surplus comme ils l'entendent », et en général ils l'entendent très mal. « Chacun des agents du trésor, dit A. de Pouvoirville, dans son *Empire du Milieu*, réclame aux collecteurs des communes, une somme plus forte que celle que lui indique le vice-roi ; et chacun des collecteurs prélève sur les maires des villages plus qu'il ne doit représenter : l'impôt est ainsi grevé d'autant plus d'additions qu'il passe par plus de mains intermédiaires. »

En somme le village enrichit les collecteurs de taxes communales, les agents du trésor, les vice-rois, et, en bas la Commune, en haut l'État sont frustrés d'autant.

La dette chinoise croît et prospère.

Jusqu'à ces derniers temps extrêmement faible, eu égard à p.624 la population, à la richesse latente de l'Empire, elle se double d'un seul coup ou à peu près en ce moment-ci, par l'indemnité, plus ou moins usuraire, consentie par le « Milieu » aux puissances civilisées.

Au début de la guerre de la Chine contre la Multiple Alliance elle se montait à 1 500 millions de francs répartis de la façon suivante, par emprunts successifs :

	Francs
Emprunt de 1887 (allemand)	6 250 000
— 1894 (anglais)	40 875 000
— février 1895 (anglais)	75 000 000
— juillet 1895 (anglais)	25 000 000
— — (allemand)	25 000 000
— — (franco-russe)	400 000 000
— 1896 (anglo-allemand)	400 000 000
— 1898 (anglo-allemand)	400 000 000
— — (franco-belge), pour les chemins de fer	67 000 000
— — (anglo-allemand), pour les chemins de fer	57 500 000
TOTAL	1 496 625 000

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Les deux derniers emprunts, 134 500 000 francs, voués à la construction de voies ferrées au profit de l'État, doivent, en bonne justice, être soustraits de ces 1 496 625 000 francs : c'est en somme une avance de fonds.

Restent donc 1 362 125 000 francs, payables en annuités dont la plus reculée a pour date future l'an 1943.

C'est une charge bien légère : quelque chose comme 3 francs 40 centimes par Chinois, tandis que la dette « nationale » de chaque Français dépasse 800 francs ! Il est vrai que le « Royaume Fleuri » double en ce moment-ci son fardeau : le traité de paix de 1901 l'ayant condamné à une indemnité de 1 150 millions de taels envers les puissances coalisées : soit pour les 450 millions de taels infligés aux Chinois, environ 1 600 millions de francs, à peu près une année des recettes annuelles du gouvernement, de l'Empereur et des douanes. Il est vrai que la Chine a quarante années pour se libérer avec 4 pour 100 d'intérêt par annuité.

On peut donc dire que les « puissances civilisées », usant du *summum jus*, renouvellent envers la Chine la *summa injuria* des cinq milliards exigés de la France par la Prusse.

^{p.625} La part de la France dans l'indemnité est de 265 millions, dont une forte proportion pour les missions catholiques.

Voilà donc la Chine pourvue d'une dette d'environ trois milliards.

Ce ne serait rien pour un pareil pays, ou plutôt au regard du développement de richesse et de force promis à un pays justement réputé « sans pareil ». Mais ce n'est là qu'un com-

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

mencement. La Chine n'empruntait pas autrefois, et si elle emprunte maintenant, c'est que les banquiers des deux mondes, sûrs de trouver un placement bien hypothéqué, se sont fait appuyer par les Puissances pour faire accepter leur argent. Ils en feront accepter bien d'autre encore ; leur dernier bienfait a été de faire « jouer » la Chine d'une loterie impériale.

IX. Divisions administratives.

@

Le « Fils du Ciel », on le sait, étend son pouvoir sur un territoire beaucoup plus étendu que le Royaume Central : ses troupes sont cantonnées sur les bords de l'Amour, dans la vallée de l'Ili, au pied des Pamir, jusqu'à l'entrée des gorges de l'Himalaya. Notons que les récents événements font des cantonnements chinois le long de l'Amour, en Mandchourie, une garnison plus que précaire, sinon même déjà « décampée ».

En outre, une ancienne fiction permet au maître du « Grand Empire » de revendiquer comme pays vassaux tous ceux qui sont avec lui en relations d'ambassades et de présents annuels. Il suffit qu'un gouvernement étranger accepte l'envoi du calendrier chinois pour qu'il soit considéré comme tributaire : c'est ainsi que le Nepal, le Bhoutan, la Cochinchine, sont tenus pour des vassaux du Fils du Ciel.

Il est vrai qu'à plusieurs époques les Chinois ont pu intervenir dans les affaires intérieures de ces différentes contrées. Pendant le XIX^e siècle, tous les rois d'Annam, « regardant, comme le tournesol vers la figure du Soleil, leur seigneur », ont demandé l'investiture au gouvernement chinois, et lui ont envoyé le tribut.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

En 1880, une ambassade officielle est encore venue le porter à Peking, et lors des affaires du Tonkin le Tsoungli yamen a réclamé contre l'intervention de la France en Annam. De même la Corée n'a cessé de faire acte de vasselage depuis deux siècles et demi. Mais ces pays ne sont que très peu ou pas du tout chinois, sauf la Mandchourie, région hautement agricole, qui se chinoisait de jour en jour, quand la force des choses l'a poussée dans le giron de la « sainte Russie ».

p.626 En s'en tenant à la Chine propre, ses dix-huit provinces sont groupées en huit vice-royautés ou gouvernements généraux. Chacune des provinces se divise en départements ou *fou*, qui se subdivisent eux-mêmes en arrondissements ou *tcheou*, partagés en districts ou *hien* ou *hsien* : ces mots sont ajoutés d'ordinaire aux noms des villes qui ont été choisies comme chefs-lieux des divisions et subdivisions. Les communes proprement dites, les *pao* ou *tou*, sont en moyenne au nombre de 50 à 70 par hien.

En outre, un certain nombre de tcheou, dits *tchili tcheou*, ou « Dépendances directes », dépendent immédiatement de l'administration centrale de la province, et troublent ainsi la hiérarchie régulière des cités. Les *ting* ou préfectures militaires sont nombreuses dans les pays de population mixte : on leur donne le nom de *tchili ting*, quand elles sont en rapports immédiats avec l'administration centrale. Certaines tribus d'aborigènes soumis ont aussi leurs communes autonomes, se subdivisant en *tou fou*, en *tou tcheou* et en *tou se*. La ville de Peking se trouve sous une administration militaire spéciale dont la juridiction s'étend à quelques kilomètres dans la banlieue.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Le commandement supérieur appartient au *tsongtou* pour les vice-royautés, au *foutai* pour les provinces, aux *foutsun* et aux *taotai* pour les arrondissements ou groupes d'arrondissements. Les commissaires spéciaux sont désignés sous le nom de *kintchai*.

Ci-dessous la division administrative des CHIPA CHANG ou des dix-huit provinces de la Chine propre, avec les superficies et les populations qu'on leur attribue le plus communément, et qui ne sont, pour le nombre des habitants, qu'une estimation probablement assez lointaine de la vérité.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

NOMS des PROVINCES	Superficie Km2	Population probable ou supposée	Hab. /km2	FOU ou Préfecture de premier ordre	Autres préfectures et villes de district
1. Petchili ou Dépendance directe du Nord. Gouverneur général des quatre provinces du Petchili, Chañtoug, Chañsi et Honan, résidant alternativement à Paotingfou et à Tientsin.	300 000	19 350 000	64	Chuntien (Pe- king). Paoting. Chunte. Hokian. Kouanping. Siouanhwa. Taïming. Tientsin. Schingte (Jehol). Tchingting. Yungping.	6 tchili-tcheou (préfect. indépen- dantes) ; 3 ting (préfect. militaires) ; 16 tcheou (préf. de 2 ^e ordre) ; 124 hien (villes de district). Tchiangkiakouou (Kalgan). Toung tcheou.
2. Chañtoug ou l'Est des montagnes.	145 000	25 000 000	172	Tsinan. Laïtcheou. Outing. Taïngan. Tengtcheou. Toungtchang. Tsaotcheou. Tsingtcheou. Yentcheou. Yitcheou.	2 tchili-tcheou 9 tcheou 96 hien. Tchefou hien.
3. Chañsi ou l'Ouest des montagnes	212 000	11 200 000	54	Taïyuan. Fòntcheou. Loungan. Ningwou. Pingyang. Poutcheou. Soping. Tatoung. Tsetcheou.	10 tchili-tcheou 10 ting 5 tcheou 88 hien.
4. Honan ou le Sud du fleuve.	176 000	21 000 000	120	Kaïfoung. Honan. Hwaïking. Juning. Koeïte. Nannyang. Weiïhoui. Tchangte. Tchintcheou.	3 tchili-tcheou 3 ting 5 tcheou 98 hien.
5. Kiangsou ou les Coulées du fleuve. Cettoprovince, avec celles du Nganhoeï et du Kiangsi, forme la lieutenance du Kiangnan (Sud du fleuve), dont le gouverneur général réside à Kiangning fou.	100 000	21 000 000	210	Kiangien (Nankin). Hwaïngan. Soungkiang. Soutcheou. Sutcheou. Tchangtcheou. Tchingkiang. Yangtcheou.	3 tchili-tcheou 2 ting 4 tcheou 62 hien. Changhaï hien.
6. Nganhoeï ou les Bourgs pacifiques.	142 000	21 000 000	148	Nganking. Fengyang. Hoeïtcheou. Lutcheou. Ningkouo. Taïping. Tchi'tcheou. Yingtcheou.	5 tchili-tcheou 1 ting 4 tcheou 52 hien Wouhou hien.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

NOMS des PROVINCES	Superficie Km2	Population probable ou supposée	Hab. /km2	FOU ou Préfecture de premier ordre	Autres préfectures et villes de district
7. Kiangsi ou l'Ouest du fleuve.	180 000	24 600 000	137	Nantchang. Foutcheou. Yaotcheou. Souitchéou. Kantchéou. Kientchang. Kingan. Kiukiang. Kouangsin. Linkiang. Nankan. Nank'ang. Yuentcheou.	1 tchili-tcheou 3 ting 1 tcheou 74 hien.
8. Tchekiang ou le fleuve Roulant. Forme avec le Fo'kien la lieutenance de Mintché	95 000	11 800 000	124	Hangtcheou. Chaohing. Houtcheou. Kiahing. Kinhua. Kutcheou. Ningp'ou. Wentcheou. Taïtcheou. Tchutcheou. Yentcheou.	2 tchili-tcheou 1 ting 1 tcheou 75 hien.
9. Fo'kien ou la région prospère.	120 000	20 501 000	170	Foutcheou. Chaowou. Hinghoa. Kienning. T'aïpé. Tchangtcheou. Tsouantcheou. Tingtcheou. Yongping.	2 tchili-tcheou 5 ting 66 hien (avant la cession de Formose aux Japonais).
10. Houpé ou le Nord du Lac. Cette prov. forme avec la suivante la lieutenance du Liang' hou ou Houkouang (les Deux provinces Lacustres), dont le gouverneur gé- néral réside à Outchang fou.	185 000	30 000 000	162	Outchang. Hanyang. Chi'nan. Hoangtcheou. Hingyang. Nganlou. Tchingtcheou. Tengan. Ichtang(Yitchang) Yunyang.	1 tchili-tcheou 3 ting 7 tcheou 60 hien. Hañ koou.
11. Hounan ou le Sud du Lac.	216 000	21 000 000	97	Tchangcha. Hengtcheou. Paoking. Tchangté. Tchentcheou. Yotcheou. Yuantcheou. Y ungtcheou. Yungchan.	4 tchili-tcheou 4 tchili-ting 3 tcheou 4 ting 64 hien.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

NOMS des PROVINCES	Superficie Km2	Population probable ou supposée	Hab. /km2	FOU ou Préfecture de premier ordre	Autres préfectures et villes de district
12. Kouangtoug ou l'Est de l'étendue. Cette prov. forme avec le Kouangsi la lieutenance des « Liang kouang », dont le gouverneur général réside à Kouangtcheou fou (Canton).	559 000	29 700 000	113	Kouangtcheou (Canton). Chaotcheou. Houitcheou. Kaotcheou. Liétcheou. Lientcheou. Tchaohing. Chuotcheou. Kioungtcheou (dans Haïnan).	4 tchili-tcheou 2 tchili-ting 7 tcheou 9 ting ; 78 hien. Fochan (Fatchang). Chantouou ou Chanchan tooou (Swatow), ville indépendante, district de Tchanghai hien, canton de Tapou sé. Hoïhoou (Kioung-tcheou).
13. Kouangsi ou l'Ouest de l'étendue. Cette prov. forme avec le Kouangtoug le Liang kouang ou Les Deux Kouang.	200 000	5 200 000	26	Kœilin. Kingyuan. Liutcheou. Nanning. Outcheou. Pinglo. Sôtcheng. Suntcheou. Souen. Taïping. Tchengan.	2 tchili-tcheou 1 tchili-ting 16 tcheou 6 ting 49 hien. 29 tou-tcheou (départements d'aborigènes).
14. Yunnan le Midi Nuageux ou le pays au sud des Nuages. Forme avec le Koeïtcheou la lieutenance de Yunkoeï, dont le gouverneur général réside à Yunnan fou.	380 000	12 000 000	31	Yunnan. Chunning. Kaïboa. Kiutsing. Kouangnan. Likiang. Lingan. Pouör (Pouöl). Tali. Tchaotoug. Tchingkiang. Tchu'hiung. Toungtchouan. Yungtchang.	3 tchili-tcheou 4 tchili-ting 27 tcheou 13 ting 43 hien. 9 départements d'aborigènes (3 tou-fou et 6 tou-tcheou).
15. Koeïtcheou la Région de la Casse ou la Région aimable.	174 000	7 700 000	44	Koeiyang. Chi'kien. Hingyi. Liping. Nganchun. Soutcheou. Sounan. Tating. Tchenyuan. Toungjen. Touyun. Tsounyi.	1 tchili-tcheou 4 tchili-ting 13 tcheou 10 ting 34 hien.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

NOMS des PROVINCES	Superficie Km2	Population probable ou supposée	Hab. /km2	FOU ou Préfecture de premier ordre	Autres préfectures et villes de district
16. Setchouen ou les Quatre Rivières. Forme une lieutenance dont le gouverneur général réside à Tchengtou fou.	566 000	45 500 000	80	Tchingtou. Chunking. Kiating. Koeïtcheou. Loungan. Ningyuen. Paoning. Souiting. Sutcheou. Tchoungtcheng. Toungtchouen. Yatcheou.	8 tchili-tcheou 6 tchili-ting 11 tcheou 8 ting 113 hien.
17. Chensi ou l'Ouest des Cluses. Forme avec le Kansou la lieutenance de Chenkan	195 000	8 300 000	44	Singan. Fenghiang. Hantchoung. Hingan. Toungcheou. Yengan. Yulin.	5 tchili-tcheou 8 ting 6 tcheou 73 hien.
18. Kansou ou le pays de Kan et de Sou.	325 000	9 300 000	18	Lantcheou. Kantcheou. Kinyang. Koungtchang. Liangtcheou. Ninghia. Pingliang. Sining.	6 tchili-tcheou 2 tchili-ting 7 tcheou 13 ting 53 hien.
T O T A L	3 976 000	345 250 000	87	185 fou.	68 tchili-tcheou 141 tcheou 23 tchili-ting 103 ting 1312 hien. 35 tou-tcheou 3 tou-fou.

B I B L I O G R A P H I E

Livres : [Premier](#) — [Deuxième](#) — [Troisième](#) — [Quatrième](#) — [Cinquième](#)

@

Comme la bibliographie de l'Afrique Australe qui fait suite à la description publiée l'année dernière par MM. Élisée et Onésime Reclus, cette bibliographie de la Chine propre n'a aucunement la prétention d'être complète. On a simplement essayé d'y énumérer, en se conformant aussi exactement que possible au plan suivi par les auteurs, les travaux les meilleurs et les plus utiles qui ont — depuis l'année 1882, date de la publication du tome VII de la Nouvelle Géographie Universelle — paru sur chacune des multiples questions traitées ou simplement effleurées dans ce nouvel ouvrage sur la Chine.

Il est toujours délicat de dresser une bibliographie choisie, même restreinte dans le temps comme l'est celle-ci ; mais peut-être est-il particulièrement délicat de dresser une bibliographie sommaire des travaux les plus substantiels récemment consacrés aux dix-huit provinces de la Chine propre. Beaucoup plus nombreux et complexes, en effet, sont les problèmes qui se posent au sujet de ce pays de civilisation antique et raffinée qu'au sujet de pays neufs tels que l'Afrique Australe ; à des questions géographiques, ethnologiques, économiques et politiques, se joignent ici des questions de tout ordre : historique, littéraire, artistique, religieux, etc., qui augmentent la difficulté de la tâche du bibliographe. Nous nous plaisons à espérer toutefois que ce modeste travail pourra, malgré ses imperfections, rendre quelques services aux lecteurs de ce volume, et que ces derniers y trouveront énumérés les principaux ouvrages récents ayant servi de base à la description de MM. Élisée et Onésime Reclus, ceux auxquels il convient de recourir pour se rendre compte de manière plus détaillée de ce que sont la géographie, les races et la civilisation chinoises. Ainsi cette bibliographie sera ce que nous souhaiterions qu'elle fût : un utile appendice à ce volume sur la Chine, et, comme lui, un véritable instrument de travail.

HENRI FROIDEVAUX.

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

LIVRE PREMIER.
VUE D'ENSEMBLE

@

——— **CHAPITRE PREMIER. L'EXTRÊME-ORIENT.**

1. BOULGER (Demetrius) : CHINA'S POSITION IN THE WORLD (The Calcutta Review, t. XCVI, 1892, p. 316-323).
2. RECLUS (Elisée) : EAST AND WEST (The contemporary Review, t. LXVI, 1894, p. 475-487).

La série de déserts et de hauts reliefs s'étendant du Béloutchistan à la Sibérie constitue la zone de séparation entre l'Est et l'Ouest, entre les sociétés orientales et le monde européen et néo-européen d'Amérique.

——— **CHAPITRE DEUXIÈME. DONNÉES GÉNÉRALES.**

— **Bibliographie.**

3. CORDIER (Henri) : BIBLIOTHECA SINICA. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire Chinois (Publication de l'École des Langues Orientales vivantes, série I, vol. X, XI et XV). Paris, Ernest Leroux, 1878-895, 3 vol. in-8 de 2 243 p.

Cette importante bibliographie se divise en cinq parties : I, la Chine proprement dite ; II, les Étrangers en Chine ; III, relations des Étrangers avec les Chinois ; IV, les Chinois chez les peuples étrangers ; V, les Pays tributaires de la Chine. Le tome I est tout entier consacré à la bibliographie de la Chine proprement dite, tandis que les quatre autres parties sont traitées dans le tome II. Quant au tome III, c'est un Supplément qui donne les additions jusqu'en l'année 1894. Un « Index alphabétique des auteurs » doit compléter l'ouvrage et en faciliter le maniement.

4. ORIENTALISCHE BIBLIOGRAPHIE, begründet von August Müller. Herausgegeben von Lucian Scherman, mit Unterstützung der Deutsch. Morgenländischen Gesellschaft. Berlin, verlag von Reuther und Reichard, 1888 et suiv., in-8.

Bien que ce répertoire s'adresse surtout aux philologues et aux historiens, il est susceptible de rendre de grands services aux géographes. La 3^e partie en est relative à l'Asie orientale et à l'Océanie ; elle est subdivisée par matières et par régions. C'est un très utile complément à la Bibliotheca Sinica de M. Henri Cordier.

5. T'OUNG PAO : Archives pour servir à l'étude de l'histoire des langues, de la géographie et de l'ethnographie de l'Asie Orientale

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

(Chine, Japon, Corée, Indochine, Asie Centrale et Malaisie)
rédigées par MM. Gustave Schlegel et Henri Cordier, Leide, E.-J. Brill, 1890 et suiv., in-8.

Contient d'excellents comptes rendus critiques et de précieuses listes bibliographiques, indépendamment d'articles de fond relatifs aux différents pays de l'Extrême-Orient. C'est la continuation de l'intéressante Revue de l'Extrême-Orient publiée par M. Henri Cordier de 1883 à 1885 (Paris, Ernest Leroux, 3 vol. in-8).

— Ouvrages d'ensemble

6. BABER (E. Colborne) : CHINA, IN SOME OF ITS PHYSICAL AND SOCIAL ASPECTS (*Proceedings of the R. Geog. Soc.*, t. V, 1883, p. 441-458).

7. BENKO (Jerolim von) : DIE SCHIFFS STATION DER K. UND K. KRIEGS-MARINE IN OST-ASIEN. Reisen S. M. Schiffe *Nautilus und Aurora*, 1884-1888. Wien, Gerold, 1892, in-8 de 990 p.

La seconde partie de cet important ouvrage, la plus considérable, contient de précieuses données statistiques sur le commerce des différents ports des pays visités par les bâtiments de guerre autrichiens le *Nautilus* (1884-1887) et l'*Aurora* (1886-1888) : Siam, Chine et Japon, possessions européennes, ports russes sur le Pacifique, Philippines, Indo-Chine française, Indes néerlandaises. Elle est seule intéressante à signaler à cette place.

8. BOUINAIS : DE HANOÏ A PÉKIN. Notes sur la Chine. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1892, in-12 de XLV-376 p.

Quelques renseignements nouveaux sur Hongkong, Changhaï et Pékin.

9. CHAMBRE DE COMMERCE DE LYON : LA MISSION LYONNAISE D'EXPLORATION COMMERCIALE EN CHINE, 1895-1897. Lyon, A. Rey et Cie, 1898, in-4 de XXXVI-386-469 p., cartes, plans et grav.

Cet important volume, qui contient l'exposé détaillé des travaux exécutés en Chine par la Mission lyonnaise d'exploration commerciale, a paru sous la direction de M. Henri Brenier, qui succéda à M. Em. Rocher comme chef de la mission. Il se compose de deux parties paginées séparément, dont la première contient deux études : Récits de voyages, par H. Brenier (p.1-346) ; Contribution à l'ethnologie des races autochtones de la Chine méridionale et occidentale, par le Dr R.-P. Deblenne (p. 347-386).

La seconde partie, intitulée Rapports commerciaux et notes diverses, se subdivise elle-même en deux séries. Dans la première série (Rapports et Notes sur les pays et provinces visités par la Mission), on trouvera les travaux suivants intéressant la Chine : Notes sur le Tonkin considéré comme voie de pénétration en Chine,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

par A. Perre, P. Duclos, H. Brenier (p. 87-127) ; Rapport sur le Yun-Nan, par H. Brenier (p. 129-156) ; Rapport sur Hong-Kong, par L.-M. Rabaud 157-189) ; Notes sur le Commerce de Canton et sur Pak-hoi et la province du Kouang-Si, par H. Brenier (p. 191--206) ; Rapport sur le Kouï-Tcheou par H. Brenier (p. 207-230) ; Rapport sur le Se-Tchouan, par H. Brenier (p 231-270) ; Notes sur le commerce de Hankéou, par A. Vial, E. Rabaud, A. Grosjean, H. Brenier (p 271-281). La deuxième série contient les Rapports spéciaux de MM. P. Duclos sur les Mines et la Métallurgie (p. 283-314), R. Antoine et C. Metral sur la Soie (p. 315-347), J. Riault, A. Waeles, A. Vial sur le Coton et les Cotonnades (p. 349-374), A. Grosjean sur les Corps gras (p. 375-398), L. Sculfort sur la Circulation monétaire en Chine (p. 399-416). A la suite de quelques courtes notes (p. 417-429), M. H. Brenier a dégagé dans un chapitre final (p. 431-451) les conclusions de l'enquête faite par la Mission lyonnaise. — Une « carte économique de la Chine » à l'échelle de 1:7.000.000, des cartes régionales à l'échelle de 1:2.500.000 environ (Kouang-Si et Kouang-Toung, Yun-Nan, Kouï-tcheou, Se-Tchouan), une carte séricicole du Se-Tchouan, un « profil des routes de pénétration au Yun-Nan » accompagnent cet important recueil, dont M. L. Raveneau a dégagé les données principales dans une étude intitulée : La Chine économique d'après les travaux de la Mission lyonnaise (Ann. de Géog., t. VIII, 1899, p. 62-73, carte).

10. CHOLNOKY (Jenö) : A SÁRKÁN YOK ORSZÁGÁBOL. Életképek es uterajzok Khinábal [Au pays des Dragons]. Veszprim, Köves et Boros, 1900, in-4 de XX-365 p., carte et grav.

11. DE CONTENSON (G.) : CHINE ET EXTRÊME-ORIENT. Paris, Plon, 1884, in-18 de 294 p.

12. GILL (William) : THE RIVER OF GOLDEN SAND : being the narrative of a Journey through China and Eastern Tibet to Burmah ; condensed by E. C. Baber, edited with a memoir and introductory essay. London, Murray, 1883, in-8.

13. MATOUSOVSKII (Z.) : GEOGRAFITCHESKOÏÉ OBOZI-IÉNIÉ KITAÏKOÏ IMPERII. (*S'Kartoïou na tchatirekh listakh.*, avec une carte en quatre feuilles). Saint-Pétersbourg. Topographie de l'Académie des Sciences, 1888.

Ce travail remarquable est résumé et complété dans le petit volume du colonel Poutiata intitulé Kitaï (cf. n° 20).

14. [MAYERS (S. -F.)] : JOURNEY FROM PEKING TO SHANGHAI OVERLAND. *Foreign Office Miscell.*, n° 1166, 1898, in-8 de 16 p. (*China. Diplomatic and Consular Reports*).

Détails sur les cultures des pays traversés, notamment sur le coton.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

15. MICHAELIS (Hermann) : VON HANKAU NACH SU TSCHOU. Reisen im mittleren und westlichen China, 1879-1881 (Pet. Mitteil., Ergzheft 91). Gotha, Justus Perthes, 1888, in-4° de 58 p., cartes et grav.

16. MONNIER (Marcel) : LE TOUR D'ASIE. L'Empire du Milieu. Paris, Plon, 1899, in-12 de VI-373 p., carte, plan et grav.

Excellentes notes de voyage, donnant admirablement l'impression des paysages, des villes et des foules. Cf. le n° 33.

17. OBRUTSCHEW (W.) : AUS CHINA. Reiseerlebnisse, Natur und Völkerbilder. Leipzig, Duncker und Humblot, 1896, 2 vol. in-8 de VII-262 et VIII-235 p.

18. OBROUTCHEV (V. A.) : TSENTRAL'NAÏA AZIIA, SIEVERNAIA KITAÏ I NAN CHAN... t. I. Poutevyé dnevniki.... [L'Asie Centrale, la Chine septentrionale et les Nan Chan. Rapport sur le voyage entrepris sous les auspices de la Soc. Imp. Russe de Géographie en 1892-1894, t. I. Journaux de route concernant la Mongolie orientale, les provinces du Petchili, du Chan-si, du Chen-si et du Kan-sou, de l'Ordos, des Ala Chañ et des Nan Chañ orientaux]. Saint-Pétersbourg, typ. M. Stasioulévitch, 1900, in-4 de XXXVIII-631 p., cartes et grav.

Cette belle publication contient d'abord, en manière d'introduction, un résumé des résultats de l'expédition, dont les différents chapitres racontent ensuite, sous la forme de journal, l'histoire détaillée. Chaque chapitre est consacré à une unité géographique distincte, et contient des renseignements géographiques et géologiques très précis, et quelques observations météorologiques. Le tout est accompagné de cartes, de « croquis-itinéraires » et d'itinéraires, qui utilisent aussi les documents antérieurs.

19. PIEPER (R.) : UNKRAUT, KNOSPEN UND BLÜTEN AUS DEM « BLUMIGEN REICHE DER MITTE », Gepflückt und zusammengebunden von —. Steyl, Verlag der Missionsdruckerei, 1900, in-8 de 729 p., gr.

Renseignements sur la faune et la flore du Chañtong, etc.

20. POUTIATA (D.-V.) : KITAI [La Chine]. Saint-Pétersbourg, V.-A. Bérézovskii, 1895, in-8 de 265 + 83 p., croquis.

Ce travail du colonel Poutiata, attaché à l'État-major russe, qui a résidé en Chine, est un ouvrage d'ensemble destiné au grand public russe, et plus particulièrement aux officiers. Il traite de la géographie et de l'état économique, administratif et militaire de l'Empire du Milieu. Malgré la sécheresse des chapitres consacrés à la flore et à la faune, le système de transcription des noms chinois en caractères russes, l'absence d'un index, ce livre est utile ; à signaler comme particulièrement intéressants les chapitres relatifs

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

au commerce, à l'armée et à la marine, à la colonisation chinoise
au nord des Tian-Chaï.

21. POPOV (P. S.) : DVIJÉNIE NACELENIIA v KITAIE [Le mouvement de la population en Chine] (*Izvestiia* de la Société Impér. Russe de Géog. de Saint-Pétersbourg, t. XXXII, 1896, p. 226-228).

Chiffres totaux de la population de la Chine en 1894. Pour les chiffres de chaque province, cf. *Geographische Zeitschrift*, t. III, 1897, p. 239.

22. ROKHILL (W. Woodville) : THE LAND OF THE LAMAS. Notes of a Journey through China, Mongolia and Tibet. London, Longmans and Co., 1891, in-8 de 399 p., cartes et grav.

Voyage à travers les provinces de Chili, Chan-si, Chen-si et le Kansou occidental. Renseignements nouveaux sur Lang cheou fou, Si-ning, Koumboun et Tankar.

23. VON RICHTHOFEN (Ferdinand) : CHINA. Ergebnisse eigener Reisen und darauf gegründeten Studien. II^{er} Band. Das nördliche China. Berlin, Dietrich Reimer, 1882 in-4° de XXIV-792 p., cartes, profils et gravures.

Tome second de l'ouvrage fondamental sur la Chine ; le premier volume, contenant des vues générales sur la Chine et sur l'Asie Centrale et une histoire des progrès de la connaissance géographique du pays, a été publié en 1877.

24. WOLF (Eugène) : MEINE WANDERUNGEN. I. Im Innern China. Stuttgart-Leipzig, Deutsche Verlags Anstalt, 1900, in-8 de 298 p., carte et grav.

— Cartes générales

[Sur la valeur des plus récentes cartes de Chine, cf. A.-A. Fauvel ; *Nouvelle Cartographie chinoise*, dans les *Comptes Rendus* de la XXI^e session du Congrès National des Sociétés Françaises de Géographie (Paris, 1901), p. 64-83.]

25. BIANCONI (F.) : CARTE SPÉCIALE DE LA CHINE [physique et politique, indiquant les lignes de chemins de fer en exploitation, en construction et concédées, les mines, câbles sous-marins, itinéraires de navigation, les missions catholiques et protestantes, et enfin les sphères d'influence politique et économique de la France, de la Russie, de l'Allemagne et du Japon en Chine]. Paris, Armand Colin, 1900, 1 feuille.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A l'échelle de 1:5.000.000^e. « C'est plutôt une carte scolaire qu'un document géographique. »

26. BONIN (C.-E.) : TRAVERSÉE DU TIBET ORIENTAL ET DE LA CHINE (*Année cartographique*, 6^e supplément, année 1896, planche 3).

Carte à l'échelle de 1:4.000.000, accompagnée d'une notice indiquant les découvertes faites par M. Bonin au cours de son voyage de reconnaissance dans les régions du Yunnan avoisinant le Tonkin et les frontières occidentales de la Chine.

27. BRETSCHNEIDER (E.) : MAP OF CHINA AND THE SURROUNDING REGIONS. Engraved and printed by A. Jliin. Saint-Pétersbourg, 1896, 4 feuilles.

Cette carte, destinée à accompagner l'ouvrage du même auteur intitulé *History of European Botanical Discoveries in China* (Cf. n° 37), est dressée à l'échelle approximative de 1:4.600.000^e ; les hauteurs y sont données en pieds anglais. Abstraction faite de la Corée, elle se restreint à la Chine propre. Les principaux itinéraires y sont tracés. Une deuxième édition, soigneusement revue et augmentée, dressée d'après les renseignements les plus récents, en a été publiée en 1900. Cette carte d'ensemble a pour complément un fascicule de cartes plus détaillées (*Maps of China. Supplementary Maps. Engraved and printed by A. Jliin. Saint-Petersburg [London, Edw. Stanford], 1898, 6 feuilles*), contenant : I. Part of Northern Chili (1:750.000^e env.) — II. The Mountains West of Peking (1:350.000^e env.) ; III et IV. Mid China and the Yang tze River (1:2.250.000^e env.) ; V. The Great Rivers of the Canton Province (1:1.500.000^e) ; VI. Croquis des régions du Yunnan où des collections de plantes ont été faites de 1882 à 1894, par feu le Père J.-M. Delavay.

28. Carte murale des dix-huit provinces de la Chine, 1894.

Cette carte des 18 provinces de la Chine propre — réduction d'une autre carte publiée précédemment à Zi-Ka-Wei — a été dressée en chinois par le P. Stanislas Chevalier à l'usage des écoles ; elle mesure 0.73 sur 0.67. Elle ne figure ni les trois provinces mandchoues, ni la Mongolie, ni le Turkestan oriental, ni le Tibet. Elle a pour base les travaux géographiques exécutés de 1707 à 1718 par les Jésuites sur l'ordre de l'empereur K'ang-hi ; mais, en dépit de quelques corrections de détail, n'est nullement une œuvre scientifique.

29. LANGHANS (P.) : POLITISCH-MILITARISCHE KARTE VON OSTASIEN.... Gotha, Justus Perthes, 1900, I feuille.

Carte à l'échelle de 1:7.500.000^e ; 15 cartons.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

30. LES CÔTES DE LA CHINE d'après les cartes de la marine française, Petermann, Gouin, Reclus et les documents anglais. Paris, Challamel aîné, s. d. (1884), I feuille.

31. MADROLLE (Cl.) : ATLAS DE L'EMPIRE CHINOIS. Paris, 1900-1901 (en cours de publication).

A l'échelle de 1:1.000.000^e. — Trois feuilles en ont été publiées : Yunnanfou, Ta-tsienlou et Tchao-tong-fou.

32. MADROLLE (Cl.) : ITINÉRAIRES DANS L'OUEST DE LA CHINE, 1895 (pour accompagner le Journal de l'Auteur dans son « Voyage au Iunnan »). Paris, A. Challamel, 1900, in-4° de 4 p. de texte et 18 cartes.

Ces 18 feuilles donnent l'itinéraire du voyageur de Mong-tsé à Yunnan sen, puis de ce point au Fleuve Bleu et au Tibet, enfin du Tibet à Tchen-tou-fou. Le fascicule contient en outre une carte générale du Yunnan (avec la répartition des troupes chinoises dans cette province) et un plan de Yunnansen.

33. MONNIER (Marcel) : Itinéraires à travers l'Asie, livrés au cours du voyage accompli durant les années 1895, 1896, 1897, 1898 sur l'initiative et pour le compte du journal *le Temps*. Paris, Plon-Nourrit et Cie [1901], atlas in-folio de 28 feuilles et vol. in-12 de 248 p., grav.

Les 15 premières planches de ces Itinéraires à travers l'Asie, publiés sous le patronage de la Société de Géographie, avec le concours du Ministère de l'Instruction Publique, donnent à l'échelle de 1:150.000^e, le tracé du voyage de M. Marcel Monnier en Chine. On en trouvera le commentaire explicatif aux p. 1-83 du volume de texte qui accompagne cet atlas. Cf. aussi plus haut, n° 16.

34. OXENHAM (E. L.) : HISTORICAL ATLAS OF THE CHINESE EMPIRE, from the earliest times down to the present or great Ching Dynasty, giving the names of the chief towns and the metropolis of each of the chief dynasties of China. London, the R. Geographical Society and John Murray, 1898, VII p. et 23 doubles cartes.

Seconde édition de l'Atlas historique publié pour la première fois en 1887 ; à côté des cartes chinoises dressées surtout d'après le « Li Tai Yen Ko T'u », et en regard de ces cartes, elle place les cartes dressées d'après les procédés européens et la nomenclature anglaise. Dans l'Introduction, bref résumé de l'histoire territoriale de la Chine.

35. SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE : ASIE à 1:1.000.000^e. Paris, 1899-1901 (en cours de publication).

Sur la façon dont est établie cette carte, de laquelle les feuilles de Pékin, Tchong-Té-Fou et Nankin sont publiées, v. L. Raveneau : La carte au millionième du service géographique de l'Armée (Ann. de Géog., t. IX, 1900, p. 176-177).

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

36. SERVICE GÉODÉSIQUE DE L'EMPIRE JAPONAIS : TCHONG WAI FANG YU TS'UEN TOU [Carte générale de la Chine propre et des territoires qui lui sont extérieurs]. Tokio, 1894, album plié de format in-8°.

Cette carte, qui a été publiée en 1894 à l'occasion de la guerre sino-japonaise et mesure 1m.95 sur 1m.36, tient compte des derniers résultats cartographiques. Elle est dressée à l'échelle approximative de 1:2.000.000^e, gravée sur cuivre, en caractères chinois, et figure tout le pays compris entre 20° et 66° lat. N. et 76° et 150° long. E. Paris. Elle était à l'époque de sa publication le document le plus exact qu'il fût possible de consulter sur la Chine. 7 cartons donnent les plans de Peking, Changhai, Canton, Sout-cheou, Hang-tcheou, Han-K'eu et Nankin.

— — — CHAPITRE TROISIÈME. EXPLORATIONS de la CHINE

37. BRETSCHNEIDER (E.) : HISTORY OF EUROPEAN BOTANICAL DISCOVERIES IN CHINA. London, Sampson Low, Marston and Co., 1898, 2 vol. in-8 de XV-1 à 624 et de 625 à 1168 p.

Travail très considérable, dû à un auteur qui avait fait des questions botaniques chinoises une étude particulière, et tenant plus que ne promet son titre. L'ouvrage de Bretschneider ne concerne pas seulement la Chine propre, mais bien tout l'Empire chinois ; en outre, il ne parle pas seulement des botanistes voyageurs, mais aussi des botanistes qui se sont occupés des plantes chinoises, et des voyageurs qui ont accessoirement étudié la flore du pays qu'ils visitaient. C'est donc en réalité un répertoire (d'une information très riche et très sûre) des découvertes faites par les Européens en Chine. Une excellente carte d'ensemble et différentes cartes de détail (v. n° 27) sont le complément indispensable de cette étude.

38. CHAMBRE DE COMMERCE DE LYON. *Rapport général sur l'origine, les travaux et les conclusions de la Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine*, présenté par M. Henri Brenier. Lyon, A. Rey, 1897, in-4 de 67 p., carte.

Ce rapport, dû à M. Henri Brenier, devenu directeur de la Mission par suite du départ de M. le Consul Rocher, a pour complément un aperçu des résultats géographiques publiés dans les C. R. des séances de la Société de Géographie, 1897, p. 287-291. — Cf. aussi : la Mission lyonnaise d'Exploration en Chine (Annales de Géographie, t. VI, 1897, p. 273-276). — Intéressant comme travail d'ensemble sur les travaux de la Mission, il ne saurait nullement dispenser de recourir aux monographies publiées dans l'important volume mentionné plus haut sous le n° 9.

39. CORDIER (Henri) : LES VOYAGES EN ASIE AU XIV^e SIÈCLE DU BIENHEUREUX FRÈRE ODORIC DE PORDENONE, publiés avec une introduction et des notes (*Recueil de voyages et de*

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e jusqu'à la fin du XVI^e siècle, publié sous la direction de MM. Ch. Schefer et Henri Cordier, t. XII). Paris, Ernest Leroux, 1891, in-8 de CLVII-603 p.

La valeur du récit donné de ses voyages par le missionnaire Odoric de Pordenone est très grande ; Odoric est en effet un des Européens qui, au moyen âge, ont le mieux connu l'Inde et la Chine, où il a séjourné près de quinze ans. Sa relation, pour être moins importante que celle de Marco Polo, complète cette dernière et la contrôle. C'est ce que M. Henri Cordier a mis en pleine lumière dans son introduction ; un commentaire très abondant, très savant et très précis accompagne le texte d'Odoric, dont les principales variantes fournies par les manuscrits sont soigneusement indiquées ; différents facsimilés (de manuscrits et de gravures) et une carte illustrent cette excellente édition.

40. CORDIER (Henri) : L'EXTRÊME-ORIENT DANS L'ATLAS CATALAN DE CHARLES V, ROI DE FRANCE (*Bulletin de Géographie histor. et descript.*, 1895, p. 19-65, pl.).

Le Cathay est fort bien limité sur cet atlas, dont l'auteur a eu pour source principale et même unique le livre de Marco Polo.

41. CORDIER (Henri) : CENTENAIRE DE MARCO POLO. Conférence faite à la Société d'études italiennes. Paris, Ernest Leroux, 1896, in-8 de 116 p., fig. (*Bibliothèque de voyages anciens*).

Esquisse d'ensemble, que suit une bibliographie très complète des éditions de Marco Polo et des ouvrages qui lui sont consacrés.

42. FRESCURA (A.) et MORI (B.) : UN ATLANTE CINESE DELLA MAGLIABECHIANA DI FIRENZE (*Rivista Geografica Italiana*, t. I, 1894, p. 417-422 et 475-486).

Cet Atlas chinois est dû au géographe Ciu-ssu-pen qui parcourut tout l'Empire en 1311 et 1312 pour dresser ses cartes ; mais ce n'en est pas l'édition originale. C'est une édition postérieure de près de trois siècles (elle porte une date correspondante à celle de 1595), vraisemblablement corrigée et améliorée. On trouve dans l'Atlas chinois de Florence des cartes des « quinze provinces » (c'est-à-dire à peu près le territoire actuel des dix-huit provinces) et 25 cartes spéciales relatives soit aux frontières, soit à certaines parties, soit aux pays limitrophes de l'Empire ; quant à la carte générale de la Chine et des pays voisins qui devait se trouver en tête de l'Atlas, elle a, de même que la préface, disparu. Chaque carte est accompagnée d'un texte, et l'échelle varie suivant les dimensions de la carte.

43. HAVRET (H.) : LES TRAVAUX GÉOGRAPHIQUES DES JÉSUITES EN CHINE (*Annales de Géographie*, t. VIII, 1889, p. 172-175).

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

44. NORDENSKJÖLD (A. E.) : THE INFLUENCE OF THE « TRAVELS OF MARCO POLO » ON JACOSO GASTALDI'S MAPS OF ASIA (*Geographical Journal*, t. XVIII, 1899, p. 396-406).

Les cartes d'Asie de Gastaldi, seules des anciennes cartes de cette partie du monde, présentent (pour l'intérieur du continent) une nomenclature presque identique à celle de Marco Polo. — Cette étude du savant voyageur suédois a paru également (en suédois) dans *Ymer*, t. XIX, 1889, p. 33-43. — Notons ici que, dès 1882, Nordenskjöld s'était occupé des récits de Marco Polo ; il a alors publié *Le Livre de Marco Polo*. Fac-similé d'un manuscrit du XIV^e siècle conservé à la Bibliothèque R. de Stockholm (Stockholm, 1882, in-4 non paginé).

——— CHAPITRE QUATRIÈME. RELIEF DE LA CHINE.

45. FUTTERER (Karl) : DIE ALLGEMEINEN GEOLOGISCHEN ERGEBNISSE DER NEUEREN FORSCHUNGEN IN ZENTRAL-ASIEN UND CHINA (*Petermanns Mitteilungen, Ergzheft*, n° 119), Gotha, Justus Perthes, 1896, in-4 de 60 p., carte et grav.

46. LECLÈRE (A.) : SUR LA CONTINUITÉ TECTONIQUE DU TONKIN AVEC LA CHINE (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, t. 131, décembre 1900).

La zone d'affaissement de l'Asie Orientale n'est pas déviée d'une manière définitive vers le Sud-Ouest dans le Kouang-Si. A travers les démantèlements et les déviations locales, cette zone paraît se prolonger jusqu'à l'embouchure du fleuve Rouge en passant auprès de Nan-ning-fou. Il n'existe ainsi aucune limite tectonique entre le Yunnan et le Tonkin. Même la houille rhétienne conserve sa qualité supérieure depuis les régions centrales du Sé-Tchouan jusqu'au Tonkin.

47. METCHNIKOFF (Léon) : LA CIVILISATION ET LES GRANDS FLEUVES HISTORIQUES. Paris, Hachette, 1889, in-12 de 369 p., cartes.

Le chapitre XI (p. 320-363) est relatif au Hoang-Ho et au Yangtsé-Kiang.

48. VON RICHTHOFEN (F.) : ÜBER GESTALT UND GLIEDERUNG EINER GRUNDLINIE IN DER MORPHOLOGIE OST-ASIENS (Sitzungsbericht K. Preussisch. Akad. Wissensch., t. XL, 1900, p. 883-925).

Tableau général de la morphologie de l'Asie Orientale, d'après les observations de M. A. Leclère et celles de l'auteur lui-même. Il convient d'en rapprocher les Geomorphische Studien aus Ostasien, relatives au littoral de l'Asie Orientale, publiés en 1901 dans le même recueil.

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

49. WEGENER (Georg) : VERSUCH EINER OROGRAPHIE DES KWENLUN (Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, t. XXVI, 1891, p. 191-296).

Distingue deux parties dans les chaînes des Kouen-Loun ; la partie occidentale fait partie de l'Asie Centrale, tandis que la partie orientale relève déjà de la Chine.

——— CHAPITRE CINQUIÈME. CLIMAT DE LA CHINE

50. CHEVALIER (S.) : SHANGHAI METEOROLOGICAL SOCIETY. FIRST ANNUAL REPORT FOR THE YEAR 1892. Zi-Ka-Wei, 1893, in-8 de 50 p., carte.

Le R. P. Chevalier, directeur de l'Observatoire des Jésuites à Zi-Ka-Wei et résident de la Shanghai Meteorological Society, ne se borne pas à fournir dans ce rapport un résumé des principaux événements météorologiques de l'année 1892. Il y étudie aussi d'une manière particulière les nuages sur la côte septentrionale de la Chine (Fogs along the Northern Coast of China, p. 18-50).

51. CHEVALIER (S.) : Shanghai Meteorological Society. SECOND ANNUAL REPORT FOR THE YEAR 1893, *on the typhons of the year 1893*. Zi-Ka-Wei, 1894, in-S de 97 p., diagrammes.

Ne se borne pas à décrire les typhons qui se sont manifestés en 1893 sur les côtes chinoises, mais en indique les caractères généraux, l'époque, et la division en trois groupes, selon qu'ils abordent le littoral au S. W. de Hongkong, dans le détroit de Formose ou près de l'embouchure du Yangtse Kiang. Il convient de rapprocher de cette étude d'ensemble les différentes monographies publiées par le P. Marc Dechevrens (Zi-Ka-Wei, 1882, in-4°) et le P. L. Froc sur certains typhons ou sur chaque région de typhons (Zi-Ka-Wei, 1896, in-4°) ainsi que les travaux de M. W. Doberck : Die Zugstrassen der Teifune (Meteorol. Zeitschrift, t. XIV, 1897 p. 101-102, carte) et The Laws of Storms in the Eastern Seas (aux p. 14-31 des Observations and Researches made at the Hongkong Observatory in the year 1897. Cf. plus bas, n° 170.)

52. CHEVALIER (S.) : Shanghai Meteorological Society. THIRD ANNUAL REPORT FOR THE YEAR 1894. Changhai, printed at the *China Gazette Office*, 1895, in-8 de 48 p., cartes.

Étude sur les « tempêtes d'hiver » sur les côtes chinoises. Du moins sur la côte sud, ces tempêtes peuvent aussi se produire au printemps et à l'automne.

53. CHEVALIER (S.) : Shanghai Meteorological Society. FOURTH ANNUAL REPORT FOR THE YEAR 1895. Zi-Ka-wei, printed at the Catholic Mission Press, 1896, in-8 de 28 p., cartes.

Ce rapport contient un essai sur les variations de la pression atmosphérique en Sibérie et en Asie Orientale en janvier et février 1890. Cf. encore sur le même sujet le Seventh Annual Report for

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

the year 1898 (Zi-Ka-Wei, 1900, in-8 de 90 p., cartes), dû au P. Aloys Froc.

54. FRITSCH (H.) : ZUM KLIMA DER MONGOLEI UND DES NORDOSTENS VON CHINA (Meteorologische Zeitschrift, t. XII, 1895, p. 27-34).

D'après des observations poursuivies pendant dix-sept mois seulement à Ouliassoutaï, pendant cinq ans à Si-Wan-Tsé et à Dagou ou Takou, qui se trouve situé sur le golfe du Petchili.

55. LAUWAERT : OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES FAITES A HOÏ-HIEN, AU SUD DE (*sic*) KAN-SOU, EN CHINE, EN 1892-1893, ARRANGÉES PAR M. BÉRÉZOVSKII (*Zapiski* de la Société Imp. russe de Géographie de St Pétersbourg ; *Géographie générale*, t. XXXIII. n° 3, 1 898, in-8 de 38 p.).

Journal [en. Français] des observations barométriques et thermométriques exécutées à Hoï-hsien par le P. belge Lauwaert du mois de mai 1892 au mois d'avril 1893 ; dans sa préface [en russe], M. Bérézovskii indique les traits principaux du climat du Kan-sou, et l'opposition que présentent la flore et la faune du N. et celles du S. de la province.

56. OMORI (F.) : A NOTE ON EARLY CHINESE EARTHQUAKES (*Seismolog. Journal of Japan*, t. I, 1893, p. 119-126).

57. RATZEL (F.) : SCHNEE UND EIS IN SÜDCHINA IM JANUAR 1893 (*Petermanns Mitteilungen*, t. XL, 1894, p. 17-19).

D'après des renseignements fournis par le vice-consul d'Allemagne à Chatoou (Swatow).

58. RAULIN (*Victor*) : REGENFALL IN CHINA, 1886-1892 (*Meteorologische Zeitschrift*, t. XII, 1895, p. 456-457).

50. SUPAN (A.) : REGENTAFELN VON CHINA UND KOREA (*Petermanns Mitteilungen*, t. XLII, 1896, p. 205-209).

Excellente étude critique d'ensemble sur les pluies en Chine et leur répartition régionale et saisonnière.

60. ZI-KA-WEI. BULLETIN MENSUEL DE L'OBSERVATOIRE MAGNÉTIQUE ET MÉTÉOROLOGIQUE. Zi-Ka-Wei et Changhai, Kelly and Walsh, 1874, et suiv., in-4.

Pour l'étude du climat de la Chine, le plus important et le plus ancien document à consulter est le Bulletin mensuel de l'Observatoire de Zi-Ka-Wei, qui donne les résultats des observations effectuées depuis l'année 1873 à l'Observatoire magnétique et météorologique fondé par les Jésuites français dans leur mission de Zi-Ka-Wei, situé à 7 milles au S.-O. de Shanghai.

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

——— **CHAPITRE SIXIÈME. FLORE ET FAUNE de la CHINE.**

61. BRETSCHNEIDER (E.) : BOTANICON SINICUM. Notes on China Botany from native and Western Sources. London. Trübner and Co, 1882-1892. 2 vol. in-8 de 228 et 468 p.

La première partie, extraite du *Journal of the North-China branch of the R. Asiatic Society*, vol. XVI, 1881, contient différentes études qu'il faut rapprocher du travail de Bretschneider cité au n° 37. Le tome II traite de la botanique des classiques chinois.

62. BUREAU (Ed.) et FRANCHET (A.) : PLANTES NOUVELLES DU TIBET ET DE LA CHINE OCCIDENTALE RECUEILLIES PENDANT LE VOYAGE DE M. BONVALOT ET DU PRINCE HENRI D'ORLÉANS EN 1890 (*Journal de Botanique*, 1891, planches).

La flore himalayenne occupe tout le massif montagneux de la province chinoise du Yunnan et se prolonge aussi largement sur la partie occidentale du Sé-Tchuen, franchissant les frontières du Tibet et pénétrant au moins jusqu'à Ta-tsien-lou.

63. FRANCHET (A.) : PLANTAE DAVIDIANAE EX SINARUM IMPERIO. Paris, Masson, 1884-88, in-4.

La 1^e partie de ce travail est relative aux Plantes de la Mongolie du Nord et du centre de la Chine.

64. FORBES (Francis Blackwell) and HEMSLEY (William Botting) : AN ENUMERATION OF ALL THE PLANTS KNOWN FROM CHINA PROPER, FORMOSA, HAÏNAN, COREA, THE LUCHU ARCHIPELAGO AND THE ISLAND OF HONGKONG, *together with their distribution and synonymy* [Forts. des « Index Florae Sinensis »] (*Journal of the Linnean Society of London*, Botany, t. XXVI, 1891, p. 1-308).

65. HARTLAUB (G.) : EIN BEITRAG ZUR ORNITHOLOGIE CHINAS (*Abhandl. Naturwissenschaft. Verein Bremen*, t. XII, 1891, p. 295-335).

66. POTANINE (G. N.) : EXPÉDITION DANS LE HAN-SOU, 1884-1887, POUR L'ORNITHOLOGIE DE LA CHINE, PRINCIPALEMENT DE LA PARTIE MÉRIDIONALE DE LA PROVINCE DE HAN-SOU, par Berezovski et V. Bianchi. Saint-Pétersbourg, typ. de l'Académie des Sciences, 1891, in-4.

Au cours d'un voyage de trois années avec M. Potanine, M. Berezovskii a visité des pays que n'avait encore parcourus aucun zoologiste, et y a recueilli, principalement dans le bassin du fleuve Bleu et dans la partie méridionale de la province de Han-sou, d'importantes collections d'histoire naturelle (1 400 échantillons comprenant 267 espèces).

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

——— CHAPITRE SEPTIÈME. LES CHINOIS

67. BARD (E.) LES CHINOIS CHEZ EUX. Paris, A. Colin et Cie, 1899, in-18 de IV-360 p., grav.

Notes émanant d'un ancien président du Conseil d'administration municipale de la concession française de Shanghai ; elles sont surtout intéressantes au point de vue commercial.

68. COURANT (Maurice) : EN CHINE. Mœurs et institutions, hommes et faits. (*Bibliothèque d'histoire contemporaine*) Paris, Félix Alcan, 1901, in-12 de II-275 p.

Contient de très intéressants chapitres sur : les Commerçants et les Corporations ; — les Associations ; — la Femme dans la Famille et dans la Société ; — le Théâtre en Chine ; — les rapports entre les Étrangers et les Chinois ; — l'Éducation de la Chine et le rôle que la France y doit jouer.

69. HIRTH (A.) : ZUR KULTURGESCHICHTE DER CHINESEN. Nach einem Vortrag. Sonderabdruck a. d. Beilage zur *Allgemeinen Zeitung*... München, Allgemeine Zeitung, 1898, in-8 de 23 p.

Grâce à ses relations avec le Ferghana et la Bactriane, la Chine a connu dès le II^e siècle av. J.-C. quelques-unes des cultures occidentales : vignes, melons d'eau, etc.

70. TERRIEN DE LA COUPERIE : WESTERN ORIGIN OF THE EARLY CHINESE CIVILISATION FROM 2300 B. C. to 200 A. D. London, Asher, 1894, in-8 de 418 p.

——— CHAPITRE HUITIÈME. LA LANGUE CHINOISE.

71. DEBESSE (A) : PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS-CHINOIS. ChangHai, imp. de la Mission Catholique, 1900, in-8 de VI-531 p.

Le même auteur a publié un Petit Dictionnaire chinois-français (Chang-Hai, orphelinat de Tou-sé-wé, 1901, in-8 de V-580 p.).

72. FARJENEL (Fernand) : LES EUROPÉENS ET LA LANGUE CHINOISE (Questions Dipl. et Col., t. X, 1900, p. 273-280).

73. IMBAULT HUART (Camille) : MANUEL DE LA LANGUE CHINOISE PARLÉE, à l'usage des Français, comprenant : 1^o les éléments de la langue ; 2^o des phrases et dialogues faciles ; 3^o un recueil des mots les plus usités. 2^e éd. revue, corrigée et considérablement augmentée. Hongkong-Paris, Noronbia et Co, Ernest Leroux, 1892, in-4^o de III-337 p.

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

74. MOUILLESAUX DE BERNIERES : LEÇONS PROGRESSIVES POUR L'ÉTUDE DU CHINOIS parlé et écrit. Pékin, Pé-T'ang, 1886, in-4° de 231 p.

M. Mouillesaux de Bernières a récemment publié un excellent travail, très clair, sous le titre de Langue chinoise. Petit Guide de poche à l'usage des maîtresses de maison. (Tours, Mame, 1899, in-8 de VI-80 p.)

——— **CHAPITRE NEUVIÈME. RELIGION DES CHINOIS.**

75. CORDIER (Henri) : LES JUIFS EN CHINE (L'Anthropologie, t. I, 1890, p. 547-551).

76. DE GROOT (J.-J.-M.) : THE RELIGIOUS SYSTEM OF CHINA, its ancient Forms, Evolution, History, and Present Aspect. Manners, Customs and Social Institutions connected therewith. Leyden, E.-J. Brill, 1892-1901, 4 vol. in-4.

Ce remarquable ouvrage, qui se propose de dépeindre la religion chinoise comme elle est réellement pratiquée et d'indiquer brièvement son influence sur la vie domestique et sociale, compte déjà 4 vol., dont les trois premiers (1892-1897, 3 in-4° de 1 468 p., planches) sont consacrés au cérémonial de la mort. Avec le tome IV (1901, in-4, de X-464 p., pl.) commence une étude sur l'âme et le culte des Ancêtres.

77. GUNDRY (S.) : CHINA PRESENT, AND PAST. Foreign Intercourse, progress and resources, the missionary question... London, Chapman and Hall, 1895, in-8 de XXI-414 p.

L'ouvrage de S. Gundry se divise en trois parties, dont la première parle des relations de la Chine avec l'étranger (rapports diplomatiques, droit d'audience, etc.) ; la seconde s'occupe des conditions économiques (développement industriel et commercial, système monétaire, douanes maritimes chinoises), et la troisième traite des conditions religieuses et sociales (hostilité des Chinois contre les missionnaires, culte des ancêtres, etc.).

78. IMBAULT HUART (Camille) : LA LÉGENDE DU PREMIER PAPE DES TAOISTES ET L'HISTOIRE DE LA FAMILLE PONTIFICALE DE TCHANG, d'après des documents chinois, traduite pour la première fois (*Journal asiatique*, 8^e série, t. IV, 1884, p. 391-461).

79. MICHIE (Al.). MISSIONARIES IN CHINA. Cf., sur cet ouvrage : Jacottet (Henri) : *Les Missionnaires chrétiens en Chine* (*Nouvelles Géogr.*, t. II, 5 mars 1892, p. 45-46.

80. WYLIE (Alexander) : CHINESE RESEARCHES. Shanghai [London, Quaritch], 1897, in-8 de [II6-] 150-101-271 p.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

A signaler dans ce recueil de très intéressants articles, composés par un homme qui vécut pendant près de trente années à Changhai, les études relatives aux questions religieuses : The Nestorian Tablet in Si-Ngan-Foo, Israelites in China, etc.

—— CHAPITRES DIXIÈME ET ONZIÈME. MŒURS DES CHINOIS. LA FAMILLE CHINOISE.

81. DOUGLAS (R. K.) : SOCIETY IN CHINA. London, A. D. Innes and Co, 1894, in-8 de XVI-415 p.

Excellent résumé des principaux caractères de la société chinoise. Cf. un C. R. par W. P. Mears dans le Scottish Geog. Magazine, t. X, 1894, p. 474-479.

82. KOROSTOVETS (J.) : KITAJZY I ICH ZIWILISAZIJA [*Les Chinois et leur civilisation*]. Saint-Pétersbourg, Lederlé, [1896], in-8 de VIII-625-III p., carte.

Monographie, relative à la vie domestique, intellectuelle et commerciale de la Chine.

83. [LY-CHAO-PÉ] : LE DÉVELOPPEMENT DES CHINOIS (R. Française, t. XIX, septembre 1894, p. 552-555).

Examen des causes qui font sans cesse augmenter la population chinoise.

84. MATIGNON (J.-J.) : SUPERSTITION, CRIME ET MISÈRE EN CHINE (Souvenirs de biologie sociale). Lyon, Storck et Cie ; Paris, Masson, 1899, in-8 de XXX-383 p., grav. (*Bibliothèque de Criminologie*, t. XXI).

Livre émanant d'un médecin attaché à la Légation de France, qui a pu, grâce à sa profession, approcher de très près un grand nombre de Chinois. Précieux renseignements sur les syndicats des mendiants (cf. n° 63), les superstitions et la misère, la médecine et la médecine légale.

85. SMITH (A. H.) : CHINESE CHARACTERISTICS. London, Kegan Paul, 1895, in-8 de 342 p.

Troisième édition d'un ouvrage publié d'abord à Shanghai, en 1890, par un missionnaire américain qui a résidé vingt-deux ans en Chine.

—— CHAPITRE DOUZIÈME. AURORE DES TEMPS NOUVEAUX.

86. BALFOUR (P. H.) : SECRET SOCIETIES IN CHINA (*Journal of the Manchester Geog. Soc.*, t. VII, 1891, p. 40-56).

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

87. CORDIER (Henri) : LES SOCIÉTÉS SECRÈTES CHINOISES (Revue d'Ethnographie. t. VII, 1888, p. 52).

Ce travail se trouve reproduit dans Cordier : Histoire des Relations de la Chine avec les puissances occidentales (1860-1900), t. I, p. 170-192.

88. HAKE (A. Egmont) : EVENTS IN THE TAEPIING REBELLION, being Reprints of MSS. copied by General Gordon, C. B., in his own hand writing. London, W. H. Allenand Co., in-8 de 531 p., carte.

89. LEROY-BEAULIEU (Pierre) : LA RÉNOVATION DE L'ASIE. Sibérie, Chine, Japon. Paris, Armand Colin, 1900, in-12 de XXVII-482 p.

La troisième partie de l'ouvrage (p. 321-482), intitulé Le Problème Chinois, est consacrée à l'étude des capitales de la Chine, des causes de la décadence et de l'immobilité de l'Empire. Elle traite ensuite du peuple chinois, de son esprit et de son caractère. Les trois derniers chapitres ont trait aux étrangers en Chine, aux relations de la Chine et des Puissances, à l'avenir de la Chine.

LIVRE DEUXIÈME.
LA CHINE DU NORD : LE HOANG-HO.

@

— Études générales

90. FAUVEL (A.-A.) : LE COMMERCE DES PORTS NORD DE LA CHINE (*Bull. Soc. Géog. Comm. Paris*, t. XVII, 1895, p. 336-352).

Sur le commerce des ports de Niéou-Tchouang, Tientsin et Tchéfou, les productions et les industries de leurs alentours, d'après les statistiques officielles et les notes recueillies par l'auteur.

91. VON CHOLNOKY (A.) : VORLÄUFIGER BERICHT ÜBER MEINE FORSCHUNGSREISE IN CHINA (*Petermanns Mitteilungen*, t. XLV, 1899, p. 8-13).

Résultats d'un voyage en Chine et en Mandchourie exécuté du début de 1897 au début de 1898. Cf. *Kurze Zusammenfassung der wissenschaftlichen Ergebnisse meiner Reise in China und in der Mandschurei in den Jahren 1896-1898* (*Verhandl. Gesellsch. für Erdkunde zu Berlin*, t. XXVI, 1899, p. 251-291, carte, coupes et fig.).

— Cartes d'ensemble

92. DE VILLARD : MAP OF NORTH CHINA, COREA AND PART OF JAPAN. Showing the principal cities, routes and rivers from Shanghai to Moukden and Fusan. Shanghai, 1894.

A l'échelle de 1:2.230.000^e.

93. [SERVICE GÉODÉSIQUE DE L'EMPIRE JAPONAIS] : KIA-LI-TOUNG-YA-IU-TI-TOU [Carte de la Corée et de l'Asie centrale]. Tokio, 1894, 10 feuilles.

Cette carte, gravée sur pierre et dressée à l'échelle de 1:1.000.000^e, représente la Corée et le Nord-Est de la Chine. Elle est très claire et constitue actuellement le meilleur document qu'on puisse consulter sur les pays qui y sont représentés. Cf. Sur cette carte A.-A.Fauvel : Nouvelle Cartographie chinoise (*loc. cit.*), p. 71-72.

94. WAEBER(Ch.) : MAP OF NORTHEASTERN CHINA, 1:1.355.000. Saint-Petersbourg, Heine, 1883, 4 feuilles.

Cette carte, dont l'auteur fut consul de Russie à Tien-tsin, puis ministre de Russie à Séoul (Corée), comprend toute la Chine Orientale depuis le 30° lat. (baie de Hantcheou) jusqu'au 43° (au N. de Moukden) et du 125° long. E. Gr. au 113° (Thaï-yuen). Un index des noms chinois ou mongols les plus usités accompagne cette carte (publiée en 2 éditions, anglaise et russe), qu'a

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

examinée feu E. Bretschneider dans *Izvestiia* de la Soc. Imp. Russe de Géog., t. V, 1893, p. 469-476.

— CHAPITRE PREMIER. BASSIN DU PEI-HO. LE PETCHILI, PÉKING.

— Ouvrages.

95. BOURNE (Frederik S.A.) : NOTES OF A JOURNEY TO THE IMPERIAL MAUSOLEA, EAST OF PEKING (*Proceed. of the Geog. Soc.*, t. V, 1883, p. 23-31).

96. DELAROCHE-VERNET (Paul) : LE PEI-HO ET TIENTSIN (*Ann.*, École des Sciences Polit., 1889, p. 687-693).

97- FAVIER (Alphonse) : PÉKING. Histoire et Description. Lille, Desclée de Brouwer et Cie, 1900, in-4. de 416 p., grav.

Ouvrage divisé en deux parties, dont la première est consacrée, après une courte introduction topographique, à un résumé de l'histoire du peuple chinois (l'auteur insiste sur les relations des peuples occidentaux avec la Chine, sur l'œuvre des missionnaires). Dans la seconde partie, le vicaire apostolique de Pékin décrit la capitale de l'Empire du Milieu telle qu'elle était avant les événements de 1900, « non point seulement telle qu'elle fut, mais telle qu'elle se montre à nous, majestueuse encore dans sa décrépitude ».

98. JAMETEL (Maurice) : PÉKIN. *Souvenirs de l'Empire du Milieu*. Paris, Plon, 1887, in-16.

99. LEROY (H.-J.) : EN CHINE : AU TCHÉ-LY SUD-EST. Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1900, in-4 de XV-458 p., carte et grav.

100. MINISTÈRE DE LA GUERRE. *Service Géographique de l'Armée*. Notice descriptive et statistique du Tche-li (Takou-Pékin-Changhai-kouan). Paris, Imp. du service Géographique, 1900, in-8 de VI-46 p.

Notice claire et précise.

— Cartes.

101. CARTE DE LA MISSION DE LA C^{ie} DE JÉSUS AU TCHEN-LY SUD-EST, publiée par le P. CARREZ d'après les documents chinois, gravée par L. Wuhrer. Paris [1890].

A l'échelle de 1:400.000^e.

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

102. MINISTÈRE DE LA GUERRE. *Service Géographique de l'Armée* : CARTE DU THÉÂTRE DES OPÉRATIONS EN CHINE, PEÏ-TCHÉ-LI. Paris, Service Géographique de l'Armée, s. d.

Extrait de la carte de l'Asie au 1:1.000.000^e. 1 feuille de 0.75 x 0.64, en couleurs. Sur cette carte et sur les suivantes, voir : *Les cartes de Chine du service géog. de l'Armée* (Ann. de géog., t. X, 1901, p. 276-277).

103. MINISTÈRE DE LA GUERRE. *Service Géographique de l'Armée* : THÉÂTRE DES OPÉRATIONS EN CHINE, ENVIRONS DE PÉKIN. Paris, Service Géographique de l'Armée, s. d.

Carte à l'échelle de 1:300.000^e avec carton de Pékin à 1:50.000^e.

104. MINISTÈRE DE LA GUERRE. *Service Géographique de l'Armée* : PLAN DE PÉKIN. Paris, Service Géographique de l'Armée, s. d.

A l'échelle de 1:15.000^e.

— — — CHAPITRE DEUXIÈME : PRESQU'ÎLE ET
PROVINCE DE CHAÏTOUNG.

— Ouvrages

105. ARMSTRONG (A.) : SHANTUNG (CHINA). Shanghai, 1891, in-4 de VIII-198 p., carte.

Recueil de notes sur la géographie et l'histoire de la province du Chan-Toung, sur les missions religieuses, etc. ; récit d'un voyage au tombeau de Confucius.

106. FAUVEL (A.-A.) : LA PROVINCE CHINOISE DU CHAN-TOUNG. Géographie et Histoire naturelle. Bruxelles, Polleunis, 1892, in-8 de 313 p.

Monographie très utile et très intéressante, pour la composition de laquelle M. A.-A. Fauvel, ancien fonctionnaire des Douanes maritimes chinoises, a consulté les documents chinois, les ouvrages européens, les travaux de ses collègues de l'administration des Douanes, et utilisé de nombreuses observations personnelles. La géologie, l'orographie et l'hydrologie du Chan-Toung, voilà les points particulièrement traités par M. Fauvel, dont le travail est accompagné d'esquisses et de croquis. Cette monographie a d'abord paru dans la *Revue des Questions Scientifiques* de Bruxelles (années 1890, 1891 et 1892), puis a été résumée et remise au courant par l'auteur lui-même dans la *Revue Française*, t. XXIII, 1898, p. 263-276). — On sait que le travail de M. Fauvel a pour complément une carte de la province chinoise du Chan-Toung, dressée dès 1878.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

107. FRANZIUS (G.) : KIAUTSCHOU. Berlin, Schall und Grund, 1898, in-8 de VIII-142 p., cartes et pl.

108. GAEDERTZ (A.) : REISEN IN SCHANTUNG (Verhandl. der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, t. XXV, 1898, p. 373-410, carte).

Études géographiques et économiques faites par un ingénieur pour déterminer le tracé du chemin de fer qui reliera la baie de Kia-tcheou à la capitale du Chañtong par Wei-hien, avec carte itinéraire à 1:1.000.000^e. — Cf., du même auteur, *Eine Rekognoszierungsreise in der Provinz Schan-Tung* (*Petermanns Mitteil.*, t. XLV, 1899, p. 49-56, 82-91, 106-113, carte à 1:500.000^e).

109. HIRTH (F.) : DIE BUCHT VON KIAU-TSCHAU UND IHR HINTERLAND. München, Knorr, 1897, in-32 de 21 p. (Vortrag, Dec. 1897, Sonderabdr. a. d. *Münchener Neuesten Nachrichten*).

Sur les productions du Chan-Toung, d'après les textes chinois.

110. VON RICHTHOFEN (F.) : KIAUTSCHOU, SEINE WELTSTELLUNG UND VORAUSSICHTLICHE BEDEUTUNG. Berlin, Stilke, 1897, in-8 de 32 p.

Cf. une réponse de M. O. Anz dans *Petermanns Mitteil.*, t. XLIV, 1898, p. 43-44, carte de B. Hassenstein à 1:750.000^e. On pourra comparer cette étude avec les pages consacrées par M. de Richthofen à la baie de Kiaotcheou dans le t. II de sa *China* (à la fin du chap relatif au Chan-Toung, p. 173-266) et avec ce qu'il en a écrit dans l'ouvrage suivant.

111. VON RICHTHOFEN (F.) : SCHANTUNG UND SEINE EINGANGSPFORTE KIAUTSCHOU. Berlin, D. Reimer (E. Vohsen), 1898, in-8 de XXVII-324 p., cartes et pl.

Cf., sur cet important ouvrage, qu'accompagnent une bibliographie (p. XIII-XVI) et 3 cartes, la note publiée par M. A.-A. Fauvel dans les *Comptes rendus des séances* de la Société de Géographie, 1898, p. 473-474, et F. Hirth : *Schantung und Kiau-tschou* (Sonderabdr. Beil. *Allgem. Ztg.*, München, *Allgem. Ztg.*, 1898, in-8 de 32 p.).

— Cartes

112. HASSENSTEIN (Bruno) : KARTE DER PROVINZ SCHAN-TUNG mit dem deutschen Pachtgebiet von Kiau-ts-chou. Hauptsächlich nach japanischen und chinesischen Quellen entworfen und gezeichnet von B. Hassenstein. Gotha, Justus Perthes, 1898, 1 feuille.

Cette carte, établie à l'échelle de 1:650.000^e, est accompagnée d'un texte (4 p.) dans lequel sont énumérés et critiqués les documents employés par le savant cartographe. Cf. la carte du même auteur antérieurement publiée dans les *Petermanns*

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Mitteilungen (t. XLIV, 1898, pl. IV) à l'échelle de 1:750.000^e (v. plus haut, n° 108).

——— CHAPITRES TROISIÈME, QUATRIÈME, CINQUIÈME ET SIXIÈME : LE HOANG HO OU FLEUVE JAUNE, MONTS ET VALLÉES DU BASSIN DU HOANG HO, LA TERRE JAUNE, VILLES ET LIEUX REMARQUABLES.

113. GANDAR (D.) : LE CANAL IMPÉRIAL. Étude historique et descriptive (*Variétés sinologiques*, n° 4). Chang-Haï, imp. de la Mission Catholique, 1894, in-8 de II-75 p., cartes.

Importante monographie rédigée à l'aide des sources chinoises et de renseignements communiqués par les PP. Léopold Gain et Henri Havret. Historique du Yun-ho ou « canal des Transports » depuis le moment où, en 285 av. J.-C., fut creusé le premier canal sous la dynastie Tchoue ; notes sur l'entretien du canal, son système de plans inclinés et d'écluses, ses travaux de réfection, etc.

114. LARRIEU : LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE, où il est prouvé que cette muraille telle qu'elle est communément décrite non seulement n'existe pas, mais même n'a jamais existé. Suivi d'un article sur la barrière de pieux de Léao-Tong. (*Revue d'Extrême-Orient*, t. III, 1885, p. 347-363.)

115. MARTIN (E.) : LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE (*R. scient.*, t. XLVIII, 1891, p. 499-502, grav.).

116. POUTIATA : COMPTE PENDU PRÉLIMINAIRE DE L'EXPÉDITION DU KHINGAN EN 1891 (*Izvestiia* de la Soc. Imp. Russe de Géog., 1892, p. 149-178).

M. D. Aïtoff a, dans les *Nouvelles géographiques* (*Région du Khingan et de l'In-Chan*, t. II, 1892, p. 129-132, carte), dégagé les principaux résultats orographiques de l'expédition en déclarant que « l'In-Chan doit être considéré, non comme une chaîne de montagnes, mais comme un haut plateau ondulé dans lequel les cours d'eau ont creusé des lits profonds ». Renseignements sur les différents aspects que présente l'In-Chan dans le pays étudié par le colonel Poutiata.

117. SOCIÉTÉ IMPÉRIALE RUSSE DE GEOGRAPHIE : OPISANIE POUTÉCHÉSTVIA V ZAPDNAI KITAI sostavleno G.E.Groum-Grijimaïlo. T. II : *Popérék Beïchaniia i Nan'-chania v dolinou Jelloi rieki* [Description d'un voyage dans la Chine occidentale. T. II. A travers le Bei-Chan et le Nan Chan, dans la vallée du fleuve Jaune]. Saint-Pétersbourg, 1899, in-4 de VIII-445 p., carte et grav.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Récit du voyage exécuté par les frères Groum-Grjimaïlo de la partie orientale de l'oasis de Khami vers la vallée du fleuve Jaune et les monts Djakhar. Quatre des douze chapitres de l'ouvrage ont trait à l'histoire de la géographie des pays parcourus ; dans les autres, données précises sur la géographie physique, la météorologie, l'ethnographie et l'état économique des contrées visitées par les voyageurs. Carte à l'échelle de 1:1.680.000^e.

118. TOUTKOVSKII (P.) : K VOPROSOU O SPOSOBIE OBRAZOVANIIA LESSA (Sur la question de mode de formation du loess) (*Zemviedienié* de N. Anoutchin, 1898, fasc. I-II, p. 213-311).

Sur les caractères géologiques et la distribution géographique du loess ; aux p. 298-311, bibliographie de 318 n^{os}.

119. VON KREITNER (G.) : DIE CHINESISCHE PROVINZ KANSU. (Mitt. d. Deutschen Gesellschaft für Natur-und Völkerkunde Ostasiens in Tokio, t. IV, 1888, p. 399, carte).

LIVRE TROISIÈME.
LA CHINE CENTRALE, LE YANGTZE KIANG.

@

——— CHAPITRES PREMIER ET DEUXIÈME. LE
YANGTZE OU FLEUVE BLANC, MONTES ET VALLÉES DU
BASSIN DU YANGTZE.

120. BISHOP (Isabella L. Bird) : THE YANGTZE VALLEY AND BEYOND. An Account of Journeys in China, chiefly in the Province of Szé Chuan and among the Man-tze of the Somo Territory. London, John Murray, 1899, in-8 de XV-557 p., carte.

Sur la vallée du Yangtze-Kiang, le Sétchuen et le pays des Man-tsé (Lolos) au N. W. de cette province ; intéressante description, accompagnée d'excellentes illustrations, de l'aspect physique de cette dernière contrée — où M. Bishop a pénétré plus avant que le capitaine W. Gill — et de ses habitants. Carte itinéraire à l'échelle de 1:5.800.000^e. Cf. encore de Mme Bishop, se rapportant au Sétchuen occidental, le n° 137.

121. BOURNE (F.S.A.) : THE NEW RAPIDE ON THE YANGTSE (*Geographical Journal*, t. X, 1897, p. 191-195, croquis).

A propos d'un rapide, nouvellement formé sur le Yangtze-Kiang à l'ouest de Koeï-tcheou, rapide dont il a le premier reconnu l'existence, M. F.S.A. Bourne fournit des renseignements sur les obstacles similaires à la navigation reconnus sur le grand fleuve. Entre I-chang et Tchoun-King, ils ressemblent presque tous, sinon tous, « à des biefs de moulins plutôt qu'à des rapides », et auraient été produits par des éboulements.

122. CARLES (W. R.) : THE YANGTSE CHIANG (*Geograph. Journal*, t. XII, 1898, 225-240, carte).

Etude très documentée sur le régime du Yangtze-Kiang.

123. DE VAULSERRE : LE FLEUVE BLEU DE SUI-FOU A LA HAUTEUR DE TALIFOU (*La Géographie*, t. I, 1900, p. 449-460, carte et grav.).

Exploration accomplie en juillet 1898 pendant la période des pluies. La carte est à l'échelle de 1:1.250.000^e. Cette étude a pour complément :

124. DE VAULSERRE : CHINE. LE FLEUVE BLEU ET SON BASSIN (*R. Coloniale*, 6^e année, 1900, p. 741-765 et 822-842).

125. EYSSÉRIC (J.) : NOTES SUR LES RAPIDES DU YANG-TSÉ-KIANG (*Annales de Géographie*, t. V, 1895-1896, p. 522-526, fig.).

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

126. HAVRET (Henri) : L'ÎLE DE TSONG-MING A L'EMBOUCHURE DU YANG-TSÉ-KIANG. Chang-Haï, imp. de la Mission Catholique, 1892, in-8 de 62 p., cartes et grav. (*Variétés sinologiques*, n° 1.)

Monographie très étudiée et très complète, indiquant de façon minutieuse les modifications survenues depuis les temps historiques dans l'état de l'île de Tsong-Ming et de l'embouchure du Yangtzé-Kiang.

127. LITTLE (Arch. J.) : THROUGH THE YANG-TSE GORGES, OR TRADE AND TRAVEL IN WESTERN CHINA. London, Sampson Low, Marston and Co., 1898, in-8 de XXIV-315 p., carte et pl.

3^e édition d'un livre paru en 1888, relatant un Voyage exécuté sur le Yangtzé en 1883 entre Changhaï et Chungking et contenant de très précieux renseignements sur l'hydrographie et la géographie physique de la vallée du Fleuve Bleu.

128. OBSERVATOIRE DE ZI-KA-WEI : LE HAUT YANG-TSE DE I-TCHANG FOU A P'ING-CHAN HIEN EN 1897-1898. Voyage et Description. Complément de l'*Atlas du haut Yang tse*, par le R. P. S. Chevalier. Shanghai, Lithog. de la Presse Orientale, 1899, in-4 de II-97 + 91 p., croquis.

Le premier fascicule de cet ouvrage, qui accompagne et commente l'important Atlas du haut Yang-tse (v. plus bas, n° 133), est relatif à la partie du fleuve comprise entre I-tchang fou et Tchong-king. Dans le second fascicule se trouvent, outre la fin même du voyage exécuté par le P. S. Chevalier, cinq appendices géographique, géologique, astronomique et magnétique.

129. PERCIVAL (William Spencer) : THE LAND OF THE DRAGOON. London, Hurst and Blackett, 1889, in-8 de VII-338 p., carte.

Voyage sur le bas Yangtzé, qui a été remonté sur une longueur de 1 250 milles, de Shanghai à la gorge de Mitau.

130. PRAT (A.-E.) : TO THE SHOWS OF TIET THROUGH CHINA. London, Longmans Green and Co., 1892, in-8 de 268 p., carte et grav.

Voyages exécutés en 1890, par la voie fluviale du Yangtzé-Kiang. Quelques renseignements botaniques intéressants. Cf. du même auteur l'article inséré dans les *Proceedings of the R. Geog. Soc.*, t. XIII, 1891, p. 329-343.

— Cartes

131. DE VILLARD (R.-A.) : MAP OF THE YANGTSE-KIANG, in 13 Sheets, from its mouth to Chungking, and general Chart from mouth to source, with plans of Shanghai, Chinkiang, Nanking,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Wuhu, Kiukiang, Hankow, Ichang and Chungking, Lights, etc. Shanghai, 1895, 13 feuilles.

A l'échelle de 1:185.000^e.

132. MINISTÈRE DE LA GUERRE. *Service géographique de l'Armée*. BASSIN INFÉRIEUR DU YANG-TSÉ-KIANG, Paris, Service Géographique de l'Armée, s. d.

A l'échelle de 1:1.000.000^e. C'est en partie une réédition modifiée et améliorée de la feuille *Nankin* précédemment parue (cf. n° 35).

133. OBSERVATOIRE DE ZI-KA-WEI : ATLAS DU HAUT YANG-TSE, DE I-TCHANG FOU A P'ING-CHAN HIEN, par le R. P. S. Chevalier. Shanghai, lithogr. de la Presse orient., 1899, 3 feuilles de titre et préface et 64 cartes.

Dressé à l'échelle de 1:25.000^e. Cf. A.-A. Fauvel : *l'Atlas du haut Yang-tsé*, du Père Chevalier (*Annales de Géographie*, t. IX, 1900, p. 259-262). On sait que ce bel ouvrage a pour complément une description du fleuve depuis I-tchang-fou jusqu'à P'ing-chan hien (v. plus haut, n° 128).

— CHAPITRE TROISIÈME. CLIMATS, FLORE ET FAUNE DU BASSIN DU YANGTZE.

134. DECHEVRENS (Marc) : VARIATIONS DE L'AIGUILLE AIMANTÉE PENDANT LES ÉCLIPSES DE LUNE. RÉGIME DES VENTS A ZI-KA-WEI. 1877-1882. Zi-Ka-Wei, 1883, in-4.

Cette étude sur le régime des vents à Zi-Ka-Wei fait suite au travail du même auteur intitulé : *Recherches sur les variations des vents à Zi-Ka-Wei*, d'après les observations faites de 1873 à 1877 (Zi-Ka-Wei, 1877, in-4).

Sur le climat de cette localité, consulter naturellement le *Bulletin mensuel de l'Observatoire magnétique et météorologique de Zi-Ka-Wei* (Cf. plus haut, n° 60). Avoir aussi HANN (J.) : KLIMA VON ZIKAVEI (*Shangai*), dans la *Meteorologische Zeitschrift*, t. XI, 1894, p. 191-192.

135. HANN (J.) : KLIMA VON KIU-KIANG, CHINA (*Meteorologische Zeitschrift*, t. XI, 1894, p. 382-384).

Étude, d'après une série de douze années d'observations météorologiques, du climat de Kiu-Kiang, une localité de l'intérieur de la Chine située sur le Yang-tsé-Kiang par 113°46' long. E. et 19°43' lat. N.. Cf. encore KREBS (Wilhelm) : KLIMA VON KIUKIANG UND DÜRREN IN OSTASIEN (*Meteorolog. Zeitschrift*, t. XII, 1895, p. 153-154).

136. POTANIN (G. N.). OTCHERK PONTÉCHESTVIA V SY-CHOUAN'INA VOSTOTCHNOVIOU OKRAINOU TIBETA V 1892-1893 g. [Aperçu du voyage dans le Sé-tchuen et la lisière

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

orientale du Tibet, 1892-1893] (*Izvestiia* de la Soc. Imp. Russe de Géogr., t. XXXV, 1899, p. 363-418, cartes et gr.).

Étude plus particulière de la végétation du pays traversé pour la première fois entre Ta-tsien-lou et Li-fan-fou, avec carte-itinéraire levée à la boussole et au chronomètre (à l'échelle de 1:700.000^e) Des notes complémentaires dues à E.-V. Bretschneider accompagnent cet article (p. 427-435), auquel est jointe une carte (à l'échelle de 1:1.100.000^e env.) du Sé-tchuen, d'après les reconnaissances de A. von Rosthorn (cf. n° 151).

——— CHAPITRE QUATRIÈME. POPULATIONS DU BASSIN DU YANGTZE.

137 BISHOP (Is.). A JOURNEY IN WESTERN SZÉ-CHUAN (*Geographical Journal*, t. X, 1897, p. 19-50, carte).

Récit d'un voyage de cinq mois exécuté en 1896 dans une partie du Sé-chuen qui a encore été fort peu visitée. Renseignements sur les montagnards Mantsé. Une bonne carte à l'échelle de 1:2.500.000^e accompagne la relation de Mme Is. Bishop.

138. MEYNERS D'ESTREY : NOTES DE VOYAGE AU SETCHOUAN ET AU PAYS DES MAN-ZE (*Soc. Géog., compte rendu des séances*, 1894, p. 93-97).

Renseignements sur les Man-zé, dont le pays s'étend entre la Chine proprement dite et le Tibet, depuis le grand coude méridional du Yangtzé-Kiang jusqu'au Koukounor.

139 VIAL (Paul) : LES LOLOS. Histoire. Religion. Mœurs. Langue. Écriture (*Études sino-orientales*, fascic. A). Changhai, imprimerie de la Mission catholique, 1898, in-8 de II-72 p., cartes.

Importante contribution à l'étude ethnographique et sociale des Lolos, par un missionnaire qui les évangélise depuis de longues années.

——— CHAPITRE CINQUIÈME. VILLES ET LIEUX REMARQUABLES.

— Ouvrages.

[Rappelons pour mémoire que le volume sur *la Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine 1895-1897* (v. plus haut, n° 9), contient de M. H. Brenier un « Rapport sur le Sé-Tchouan » (p. 231-270, et de MM. A. Vial, L. Rabaud, A. Grosjean et H. Brenier des « Notes sur le commerce de Han-Keou » (p. 271-281).]

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

140. BOCK (Carl) : L'ÎLE SACRÉE DE POUTO, ARCHIPEL DE TCHOU-SAN OU CHUSAN, CHINE (*Soc. Géog.*, C.R. des séances, 1891, p. 483- 485).

Notice sur une petite île consacrée au culte de Bouddha et qu'on peut, en bateau vapeur, gagner de Changhaï en dix-huit heures.

141. BOUFFARD : NOTES DE VOYAGE AU SÉ-TCHOAN (*Ann. de Géog.*, t. X, 1901, p. 177-181).

Sur les villes et les richesses de la province et son climat chaud et humide.

142. CARLI (M.) : IL CE-KIANG. Studio geografico-economico. Roma, Forzani ec., 1899, in-8 de XIX-278 p., carte.

Monographie de la province à laquelle l'Italie eût voulu étendre son influence ; elle est accompagnée d'une bonne carte à 1:1.500.000^e.

143. FAUVEL (A.-A.). LA PROVINCE DU TCHÉ-KIANG (Chine). (*Questions diplom. et colon.*, t. VIII, 1899, p. 22-28.)

144. FOWLER (J.) : HANGCHOW, THE NEW TREATY PORT OF CHINA (*Consular Reports*, LII, n° 192, 1896, p. 23-80).

Étude économique qui ne se restreint pas au seul port de Hang-tcheou, mais s'étend à toute la province du Tché-Kiang.

145. HAVRET (Henri) : LA PROVINCE DE NGAN-HOE (*Variétés Sinologiques*, n° 2). Chang-Haï, imp. de la Mission Catholique, 1893, in-8 de 130 p., cartes.

Monographie très soignée et très précieuse d'une province chinoise, pour la rédaction de laquelle le P. Havret a recouru aux documents chinois (*Annuaire Officiel, Chroniques générales de Ngan-hoei*). La géographie physique y est écourtée ; mais les renseignements relatifs à l'administration et aux routes y sont développés avec ampleur. Cette étude fait suite à celle du même auteur sur l'île de Tsong-Ming (cf. plus haut, n° 126).

146. HOSIE (Alexander) : THREE YEARS IN WESTERN CHINA ; a narrative of three Journeys in Ssu-ch'uan, Kuei-chow and Yün-nan. With an Introduction by Archibald LITTLE. London, George Philip and Son, 1890, in-8 de XXXIV-302 p., carte.

Cf., du même auteur, *A Journey in South Western China*, from Ssu-Ch'uan to Western Yünnan (*Proceed. of the Geog. Soc.*, t. VIII, 1886, p. 371-385, carte). Voir aussi

147. HOSIE : REPORT OF A JOURNEY THROUGH CENTRAL SSU-CHOUAN IN JUNE AND JULY 1884 (China, *Parliamentary Papers*, n° 2, 1885 ; C. 4247). London, 1885, in-folio.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

148. [LETTON (G.J.L.) :] JOURNEY TO NORTH SSU-CH'UAN. FOREIGN OFFICE MISCELL., n° 457, 1898, in-8 de 46p., cartes (*China. Diplomatic and Consular Reports*).

Renseignements géographiques et économiques recueillis au cours d'un voyage dans le Sé-Tchouan septentrional et central. De ce rapport il convient de rapprocher les *Notes of a Journey from Yachou to Tachienlu*, rédigées par le même auteur (*For. Off. Misc.*, n° 475, in-8 de 15 p. carte) ; on y trouvera des indications utiles sur Ya-tchéou, qui est la clef de la plaine centrale du Sé-Tchouan, et sur Ta-tsien-lou.

149. ROCHER (Emile) : NOTES DE VOYAGES EN CHINE CENTRALE. D'Amoy à Han-Kao. A travers le Fou-Kien, le Kiang-si, le Hou-nan et le Hou-pé (*Bull. Soc. Géog. comm. Paris*, t. XX, 1898, p. 317-338, 465-513, carte).

Relation d'un voyage exécuté en janvier-mars 1897 par Ting-tcheou, Kan-tcheou et le Kia-Kiang, avec renseignements sur la géographie physique et surtout économique des pays parcourus. Carte-itinéraire à 1:3.000.000^e.

150. VANNUTELLI (L.). UNA ESCURSIONE NEL CEKIANG (*Bollett. Societa Geogr. Italiana*, IIIe série, t. XII, 1899, p. 408-418).

151. VON ROSTHORN (A.) : EINE REISE IM WESTLICHEN CHINA (*Mitteil. der K.K. Geograph. Gesellschaft in Wien*, t. XXXVIII, 1895, p. 285-320, croquis).

Relation d'une reconnaissance exécutée en 1890-91 dans le Sétchouen et à l'entrée du Tibet ; Ta-tsien-lou, Tien-tchouen, Ya-tcheou, Tching-tou sont les principaux points visités par le voyageur, dont l'étude est accompagnée d'un bon croquis à l'échelle du 1:1.000.000^e.

— Cartes et plans

152. GAILLARD (Louis) : NANKIN D'ALORS ET D'AUJOURD'HUI. Plan de Nankin (décembre 1898). (*Variétés sinologiques*, n° 16.) Chang-hai, imp. de la Mission catholique, 1899, in-8 de III-4 p. et plan en quatre couleurs de 0.93 X 0.72.

Pour ne pas avoir la rigueur d'un levé géodésique, ce plan, à l'échelle approximative de 1:15.000^e, n'en est pas moins très précieux au point de vue topographique. Il doit être complété par une série de monographies dont la première, presque exclusivement historique (Nankin Port Ouvert), constitue le n° 18 des *Variétés sinologiques*.

LIVRE QUATRIÈME.
LA CHINE MÉRIDIONALE.

@

— Généralités. Ouvrages.

153. AGASSIZ (A.-R.) : FROM HAIPHONG IN TONGKING TO CANTON OVERLAND (*Proceedings of the R. Geogr. Soc.*, t. XIII, 1891, p. 249-264, carte).

Précieux renseignements commerciaux, en particulier sur Nan-ning, Pak-hoï et Soun-tcheou ; renseignements sur la navigabilité du Si-Kiang. M. Agassiz a mis 50 jours à se rendre de Haï-Phong à Canton en suivant la route jusqu'à Lang-son, puis des sentiers jusqu'à Tchinnan et Long-tcheou, et en descendant ensuite le Tso-Kiang et le Si-Kiang. On rapprochera de cette dernière partie de l'itinéraire suivi par M. Agassiz le récit publié par M. Bons d'Anty, consul de France à Long-tcheou, dans le *Bull. Soc. Géog. de l'Est*, t. XIII, 1891, p. 78-104, sous ce titre : De Canton à Long-tcheou par le Si-Kiang ; cf. aussi le n° 16.

154. BONIN (Charles-Eudes) : NOTE SUR LES SOURCES DU FLEUVE ROUGE (*Bull. Soc. Géog.*, 7^e série, t. XVIII, 1897, p. 202-206, carte).

La rivière de Mong-hoa est la branche principale du Fleuve Rouge.

155. BOURNE (F.S.A.) : REPORT OF A JOURNEY IN SOUTH-WESTERN CHINA (*China*, n°1, 1888). London, H.M.'s Stationery Office, 1888, in-fol. de 92 p.

Voyage d'enquête sur la situation et les voies commerciales du Sud-Ouest de la Chine en 1885-1886. M. Bourne s'est rendu de Ching-Ching à P'uërh-fou par Yunnan-fou, puis a longé la frontière du Tonkin jusqu'à Nanning-fou, et a visité le Kouangsi, d'où, en traversant le Koueitchcou, il a regagné la côte.

156. COLQUHOUN (Archibald R.) : THE PROSPECTS OF TRADE EXTENSION BETWEEN BURMAH, THE SHAN COUNTRY AND S. W. CHINA. Special supplement to the *Chamber of Commerce Journal*, novembre 1882, in-4, carte.

157. COLQUHOUN (Archibald R.) : ACROSS CHRYSÈ, being the narrative of a Journey of Exploration through the South China Border Lands from Canton to Mandalay. London, Sampson Low and Co., 1883, 2 vol. in-8 de XXX-420 et XVI-408 p., cartes et grav. (2^e éd.)

Traduction française par Charles Simond sous le titre de Autour du Tonkin. La Chine Méridionale. De Canton à Mandalay. Paris, 1881, 2 vol. in-8. Cf. du même auteur : *Exploration through the South China Borderlands, from the Mouth of the Si-Kiang to the Banks of*

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

the Irawadi (Proceed. of the Geog Soc., t. IV, 1882, p. 713-730, carte), et encore *Explorations in Southern and South Western China* (Supplementary Papers of the Geog. Soc., t. II, 1887, n° 1).

158. DEVÉRIA (Gabriel) : LA FRONTIÈRE SINO-ANNAMITE. Description géographique et ethnographique après des documents officiels chinois traduits pour la première fois (Publication de l'École des Langues Orientales vivantes, 3^e série, vol. 1). Paris, Ernest Leroux, 1886, in-8 de XVII-183 p., cartes et grav.

159. HOSIE : KOUÉITCHEOU AND YUNNAN (Bluebook, C 3457. London, King, 1883, in-folio de 37 p.

Cf. plus haut, n° 146.

160. LECLÈRE (A.) : GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE DES PROVINCES CHINOISES VOISINES DU TONKIN (*La Géographie*, t. I, 1900, p. 267-288, carte et grav.).

Étude d'ensemble indiquant les résultats obtenus au cours de 18 mois d'exploration, pendant lesquels M. Leclère a effectué environ 6 000 kilom. de courses géologiques par voie de terre. Il convient de rapprocher de ce travail

161. LECLÈRE (A.) : EXPLORATION GÉOLOGIQUE DES PROVINCES CHINOISES VOISINES DU TONKIN (*Assoc. Franc. pour l'Avancement des Sciences*, 29^e session, Paris, 1900, t. II, p. 916-926, carte).

Résumé des notes présentées par l'auteur les 22 et 29 janvier, 26 février et 3 décembre 1900 à l'Académie des Sciences ; itinéraire et résultats géologiques. Cf. *Les houillères des provinces chinoises voisines du Tonkin*. Résultats techniques de la mission A. Leclère (*La Géographie*, t. II, 1900, p. 294-296).

[On trouvera encore différentes études de détail relatives à la Chine méridionale dans *La Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine, 1895-1897*. Cf. plus haut, n°9.]

— Cartes.

161. SERVICE GÉOGRAPHIQUE DES COLONIES. CHINE MÉRIDIONALE ET TONKIN, par le Cap. Friquegnon... Paris, H. Barrère, 1899 ; 1 feuille.

Cette carte, à l'échelle de 1:2.000.000^e, résume tout ce qui était connu, au moment de sa publication, sur la topographie de la Chine méridionale.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

——— CHAPITRES PREMIER ET DEUXIÈME. L'ORIENT DU NAN CHAN. BASSIN DU SI KIANG. LE KOUANGSI ET LE KOUANGTOUNG.

163. ÉTAT-MAJOR DES TROUPES DE L'INDO-CHINE (Notices rédigées par l') : LE KOUANGSI. Hanoï, Schneider, 1900, in-4 de 46 p., cartes et croquis.

Notice sommaire mais précise, avec renvoi aux sources.

164. ÉTAT-MAJOR DES TROUPES DE L'INDO-CHINE (Notices rédigées par l') : LE KOUANGTOUNG. Hanoï, Schneider, 1900, in-4 de 76 p., cartes et croquis.

Notice présentant les mêmes qualités que la précédente.

165. FRANÇOIS (A.) : DE CANTON A LONG-TCHÉOU (*Bull. Soc. Géog.*, 7^e série, t. XX, 1899 ; p. 433-449, carte).

Relation d'un voyage exécuté en 1896, accompagnée d'une carte à 1:200.000^e ; il convient d'en rapprocher la série de lettres publiées par le même auteur sous ce titre : De Canton à Yun-Nan-Sen (*Revue de Paris*, 7^e année, 15 juillet 1900). — Cf. plus haut le n° 150.

166. IMBAULT-HUART (C.) : LE SI-KIANG OU FLEUVE DE L'OUEST. Étude géographique et économique (*Bull. Soc. Géog. comm. Paris*, t. XIX, 1867, p. 34-61, 177-199, carte).

Excellente étude, due à un très intelligent et très érudit consul de France à Canton (mort en décembre 1897). Une bibliographie intéressante termine ce travail.

167. IMBAULT-HUART (C.) : ESSAI SUR LES GISEMENTS MINÉRAUX ET L'INDUSTRIE MINIÈRE DE LA PROVINCE DU KOUANG-TOUNG (*Bull. Soc. Géog. Commerc. Paris*, t. XIX, p. 459-476).

Etude précise, accompagnée d'une carte approximative des gisements minéraux de la province du Kouang-Toung (à l'échelle de 1:4.000.000^e environ).

168. SCHROETER (H) : BERICHT ÜBER EINE REISE NACH KWANG-SI in Herbst 1886 unternommen. Hongkong, 1887, in-8 de 79 p.

L'appendice économique de cette étude a été traduit en anglais sous le titre de : *The Trade of the Province of Kwang-Si and of the City of Woo-Chow-Foo*. Canton, 1887, in-8 de 20 p.

169. SCHUMACHER (H) : DER WESTFLUSS (HSIKIANG) UND SEINE WIRTSCHAFTLICHE BEDEUTUNG (Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, t. XXV, 1898, p. 410-430).

Excellente étude, très complète, sur le Si-Kiang, son importance économique, les tentatives faites pour en améliorer la navigation,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

due à un membre de la mission économique allemande envoyée en Chine en 1897.

170. SVOBODA : FUTSCHAU-FU AM MINFLUSSE. Von der Reise S.M. Corvette *Aurora* nach Ostasien, [Wien], 1888, in-8.

——— CHAPITRE TROISIÈME. VILLES ET LIEUX REMARQUABLES.

— Ouvrages

171. BOLETIM OFFICIAL DO GOVERNO DA PROVINCIA DE MACAO. 2º Supplem, au n°6, 12 fev. 1898. Macao, 1898, in-4 de 24 p. et 49 tableaux.

Résultats du recensement de la population de la province de Macao, exécuté le 12 février 1896 ; comparaison avec le recensement de l'année 1878.

172. DE FRANÇA (B.) : MACAO E OS SEUS HABITANTES. Relações com Timor. Lisboa, Imprensa Nacional, s. d., in-8 de 286 p., 3 cartes.

Description des possessions portugaises de Macao et de Timor, beaucoup plus développée sur les races, l'état actuel de l'administration et du commerce, etc., que sur la géographie physique et les produits du sol.

173. DOBERCK (W) : OBSERVATIONS AND RESEARCHES MADE AT THE HONGKONG OBSERVATORY IN THE YEAR 1897. Hongkong, printed by Noronha and Co., 1898, in. fol. de [1-] 31 [+154] p.

Hongkong se rattache, par ses moyennes pluviales, au bassin du Yangtzé et à la Chine centrale. V. du même : *The Climate of Hongkong* (*Quarterly Journal of the Meteorol. Soc. of London*, t. XVII, 1891, p. 37-40).

174. IMBAULT-HUART (C.) : NOTES COMMERCIALES SUR CANTON (*Bull. Soc. Géog. Comm. Paris*, t. XIII, 1896, p. 769-787).

175. KUTSCHERA (Max.) : MACAU, DER ERSTE STÜTZPUNKT EUROPAÏSCHEN HANDELS IN CHINA. Wien, C. v. Hözl, 1900, in-16 de VI-69 p.

Sur Macao et sur l'histoire des relations du Portugal avec la Chine.

176. LOUREIRO (Ad.) : DE NAPOLES A CHINA. Lisboa, Sociedade de Geographia, 1897, 2 vol. in-8 de 369 et 419 p.

Au tome II, nombreuses considérations géographiques et économiques sur Macao et Hongkong, visités en 1883 par M. Ad. Loureiro,

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

quand il fut envoyé à Macao pour y étudier l'établissement d'un port.

177. LOUREIRO (Ad.) : MACAU O SEU PORTO (*Bolet. Soc. Geog. Lisboa*, 15^e ser., 896, p. 1-44).

Renseignements hydrographiques et météorologiques sur le port de Macao ; indications historiques et statistiques sur la colonie portugaise.

— Cartes.

178. DA ROSA (Ramiro) : CARTA CHOROGRAPHICA DOS POSSESSOES PORTUGUEZES AO SUL DO IMPERIO DE CHINA (*Bolet. Soc. Geog. Lisboa*, t. X, 1891, t. X).

Carte à l'échelle de 1:10.000^e, qu'accompagne une notice publiée aux p. 289-292 du même volume.

179. KARTE DER ZUR PROVINZ CANTON GEHÖRIGEN KREISE TUNGKOUN,... einschliesslich der britischen Kolonie Hong-Kong, 1:270.000^e. Bâle, impr. des Missions, 1893, 1 feuille.

——— CHAPITRE QUATRIÈME. ÎLE DE HAI-NAN.

180. HENRY (B.-C.) : LING NAM, or Interior Views of Southern China, including Explorations in the hitherto untraversed Island of Hainan. London, S. W. Partridge and Co., 1886, in-8 de 511 p., cartes et grav.

Renseignements précis sur le climat, la flore, la faune, la population et l'avenir de Hainan aux p. 324-511.

181. MADROLLE (Cl.) : HAI-NAN ET LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES (*R. générale des sciences*, t. VIII, 1897, p. 3-4, croquis).

182. MADROLLE (Cl.) : HAI-NAN. La colonisation chinoise. L'île au point de vue économique et diplomatique (*Questions diplom. et colon.*, t. I, 1897, p. 516-522, croquis).

183. MADROLLE (Cl.) : ÉTUDE SUR L'ÎLE D'HAI-NAN (*Bull. Soc. Géog.*, 7^e série, t. XIX, 1898, p. 187-288, carte-itinéraire).

Importante étude d'ensemble rédigée par l'auteur à l'aide des notes qu'il a recueillies en 1896 pendant son voyage à Haïnan ; elle est accompagnée d'une carte itinéraire à l'échelle de 1:450.000^e intéressante surtout pour la périphérie de l'île.

Toutefois la géographie physique de Haïnan demeure encore assez mal connue. Par contre M. Madrolle fournit des renseignements abondants sur la géographie politique et administrative, ainsi que sur les races de l'île. Cf., du même auteur, sur le même sujet : *L'île*

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

d'Hai-Nan. Aperçu de voyage, 1896 (Bull. Soc. Géog. comm. Paris, XIX, 1897, p. 347-367, croquis) ; L'île d'Hai-Nan. ; ses populations (Soc. Géog., c. r. des séances, 1898, p. 203-205).

184. MADROLLE (CL) : LES PEUPLES ET LES LANGUES DE LA CHINE MÉRIDIONALE. Parlers de l'île d'Hai-Nan et de la presqu'île du Loui-tcheou (Loueitsiou), suivis de quelques expressions des peuples originaires des régions voisines du Tibet. Paris, A. Challamel, 1898, in-8 de 16 p., carte.

Haïnan possède 6 parlers principaux, dont un seul, le *hainanais*, est compris dans presque tous les centres administratifs.

185. RENSEIGNEMENT SUR HAI-NAN (*Annales de Géographie*, t. VIII, 1899, p. 271-277).

L'auteur anonyme de cet article a contrôlé de visu les renseignements recueillis par les PP. Jérémiassen et Henry (Cf. n° 180) et y a ajouté des informations nouvelles.

——— CHAPITRE CINQUIÈME. LE YUNNAN.

— Ouvrages

186. BONS D'ANTY (Pierre) : RELATION D'UN VOYAGE DANS LA RÉGION SITUÉE AU SUD DE SEMAO (*Annales de Géographie*, t. VIII, 1889, p. 40-61, carte et grav.).

Cf., dans l'*Année Cartographique* (3° supplément, pl. I), l'itinéraire de P. Bons d'Anty au Yunnan méridional (à l'échelle de 1:1.000.000^e) avec notice détaillée par l'auteur. — A ce même itinéraire se rattache la relation du voyage de M. Bons d'Anty de Hanoi à Mongtze (*Bull. Soc. Géog.*, 7^e série, t. XX, 1899, p. 414-432).

187. DUPONT (Ch.) : OUVERTURE DU PORT DE HOKÉOU (*Bull. Soc. Géographie commerciale Paris*, t. XIX, 1897, p. 619-625, croquis).

Ce port (appelé Song-phong par les Tonkinois) est situé sur le fleuve Rouge et ouvert au commerce par substitution à Manhao en vertu de la convention du 20 juin 1895.

188. ÉTAT-MAJOR DES TROUPES DE L'INDOCHINE (Notices rédigées par l') : LE YUNNAN. Henri, Schneider, 1900, in-4 de 86 p., cartes et croquis.

Notice précise, renvoyant aux sources, exécutée sur le même plan que celles mentionnées aux n° 163 et 164.

189. LALLEMANT-DUMOUTIER : (G.) : ROUTES COMMERCIALES DE LA PROVINCE DU YUNNAN (*T'oung pao*, t. IV, 1893, p. 83-85).

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

190. PICHON (L.) : UN VOYAGE AU YUNNAN. Paris, Plon, 1893, in-12 de 286 p., carte.

Récit d'un voyage exécuté en avril et mai 1892 sur le fleuve Rouge et au Yunnan. On y trouvera d'intéressants renseignements économiques sur cette province et des indications utiles sur le développement des relations de l'Indo-Chine française avec le Yunnan par la voie du fleuve Rouge.

191. ROUVIER (Gaston) : LA PROVINCE CHINOISE DU YUNNAN ET LES ROUTES QUI Y MÈNENT (*R. de Géographie*, t. XXXIX, 1896 p. 19-30, 110-116, 192-197, 267-274, 409-414 ; t. XL, 1897, p. 23-29, 81-86, 433-440 ; t. XLI, 1897, p. 26-30, cartes.

« La route du fleuve Rouge est la véritable avenue du Yunnan. » En tête de cette étude, bonne bibliographie de 60 numéros sur le Yunnan.

192. SALAIGNAC (A.) : RICHESSE ET AVENIR DU YUNNAN, ET LA CONVENTION FRANCO-ANGLAISE DE 1896 (*Revue Française*, t. XXI, 1896, p. 460-476).

— Cartes.

193. HASSENSTEIN (Bruno) : KARTS EINES THEILES DES SÜD-WESTLICHEN CHINA. Haupsächlich nach neueren Forschungen in Ssu-Chuen und Yün-Nan. Entworfen und gezeichnet von Bruno Hassenstein (*Petermanns Mitteilungen*, t. XXIX, 1883, pl. I).

Carte du Yunnan à l'échelle de 1:2 000 000^e.

LIVRE CINQUIÈME.

**ÉTAT MATÉRIEL, SOCIAL, POLITIQUE DE LA
CHINE. AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE,
GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, FINANCES.**

@

——— **CHAPITRE PREMIER. LES VILLES CHINOISES.**

194. COLTMAN (Robert) : THE CHINESE, THEIR PRESENT AND FUTURE : MEDICAL, POLITICAL AND SOCIAL. Philadelphia and London, 1892, in-8.

Ouvrage dû à un auteur qui, en double qualité de missionnaire et de médecin, a longtemps résidé dans le nord de la Chine.

195. SIMON (G.-Eug.) : LA CITÉ CHINOISE. Paris, Nouvelle Revue, 1885, in-8.

Panégyrique enthousiaste de la civilisation chinoise, écrit par un observateur intelligent qui a compris ce qu'il a vu et ce dont il parle.

——— **CHAPITRES DEUXIÈME, TROISIÈME ET
QUATRIÈME. AGRICULTURE. ET INDUSTRIE
CHINOISES, COMMERCE CHINOIS.**

Outre les « Rapports spéciaux » insérés dans le volume publié par la Chambre de Commerce de Lyon sur la *Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine* (v. plus haut, n° 9), il convient de consulter les travaux suivants.

196. BOURNE (F.S.A.) : TRADE OF CENTRAL AND SOUTHERN CHINA. FOR OFFICE MISCELL., n° 458, 1893, in-8 de 99 p., cartes (*China. Diplomatic and Consular Reports*).

Fournit les résultats de la mission commerciale dont le consul Bourne fut chargé en 1896 par la Chambre de commerce de Blackburn. Cf., du même auteur : *Report of the Mission to China of the Blackburn Chamber of Commerce, 1896-1897* (London, P.-S. King and Son, 1898, in-8 de 538 p., cartes).

197. DUJARDIN-BEAUMETZ (F) : LE COMMERCE DE LA CHINE AVEC L'ÉTRANGER (*Bull. Soc. Géo. Comm. de Paris*, t. XIX, 1897, p. 477-511).

Intéressante étude économique, rédigée au retour d'un voyage entrepris en Chine sous le patronage des comités des Forges et des Houillères de France. Le même auteur lui a donné pour compléments : 1° *Données statistiques concernant la progression du commerce extérieur de la Chine* (s. l. n. d., album de 14 pl.). — Cet album contient la traduction graphique des chiffres fournis par

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

le dernier rapport décennal [de 1882 à 1891] des douanes impériales chinoises ; 2° *La Chine dans ses rapports avec l'Europe* (Réforme sociale, 1897).

198. FRANDON (E.) : DU DÉVELOPPEMENT POSSIBLE DU COMMERCE ENTRE LA FRANCE ET LA CHINE (*Bull. Soc. Géo. Comm. de Paris*, t. XXII, 1900, p. 575-620, carte).

Contient une précieuse énumération, dans l'ordre alphabétique, des principales branches d'industrie exploitables ; renseignements précis sur chacune d'elles.

199., FAUVEL (A.-A.) : LES SÉRICIGÈNES SAUVAGES DE LA CHINE. Paris, Ernest Leroux, 1895, in-4 de 153 p.

Exposé des études faites par M. A.-A. Fauvel pendant son séjour en Chine sur les espèces séricigènes sauvages et sur les textes chinois qui font mention de la soie, dans le but de retrouver l'origine du ver à soie domestique. D'après les textes chinois, la région du Tché-Fou a fourni de la soie de toute antiquité. — Cf. un résumé du travail de M. Fauvel, par cet auteur lui-même, dans la *Rev. Scient.*, 4^e série, t. IV, p. 141-143.

200. GAUTHIER (Camille) — LES DOUAVES MARITIMES DE LA CHINE (*Bull. Soc. Géo. Comm. de Paris*, t. XIII, 1890-91, p. 380-430, cartes).

Excellent résumé fait d'après les publications officielles du service des douanes chinoises que dirige Sir Robert Hart.

201. HELDRING (E.) : OOST-AZIË EN INDIË. Beschouwingen en Schetsen [L'Asie Orientale et les Indes. Observations et esquisses]. Amsterdam, J. H. de Bussy, 1899, in-8 de 241 p.

Deux chapitres de la première partie de l'ouvrage recherchent comment le commerce néerlandais pourrait participer à l'exploitation de la Chine.

202. HOANG (Pierre) : EXPOSÉ DU COMMERCE PUBLIC DU SEL (*Variétés sinologiques*, n° 15. Chang-haï, imprimerie de la Mission catholique, 1898, in-8 de 18 p., cartes).

Législation de la gabelle et liste des endroits où se vend le sel. Une carte générale et 13 cartes de détail accompagnent cet intéressant travail.

203. VON ROSTHORN (A.) : ON THE TEA CULTIVATION IN WESTERN SSUCH'UAN AND THE TEA TRADE WITH TIBET VIA TACHIENLU. London, Luzac and Co., 1895, in-18 de 40 p., croquis.

Le the du Sé-tchouen, de qualité inférieure, est primé dans le pays même par le thé du Yunnan ; il n'est exporté que vers le Tibet, dont le marché semble devoir lui demeurer assuré, même au cas où le Tibet serait ouvert aux importations de l'Inde.

L'Empire du Milieu
Le climat, le sol, les races, les richesses

——— **CHAPITRE CINQUIÈME. LES VOIES DE COMMUNICATION.**

204. CHISHOLM (G.G.) : THE RESOURCES AND MEANS OF COMMUNICATION OF CHINA (*Geog. Journal*, t. XII, 1898, p. 500-519, cartes et coupes).

Article très documenté, qu'accompagne une intéressante carte (à l'échelle de 1:10.000.000^e environ) indiquant : les principales productions végétales du Céleste Empire, la densité de la population par provinces, l'emplacement des richesses minérales signalées ou exploitées, les points où commence la navigation fluviale aux hautes et aux basses eaux, pour les grands bâtiments et les petites barques, le tracé des chemins de fer en construction.

205. CHOLNOKY (Zend) : KÖZLEKREDÉS A KHINAI ALFÖLDÖN [Voies de communication dans la plaine chinoise] (*Mernök es Épitesz Egyt. Közl.*, 1899, p. 1-13, carte et grav.).

Étude sur les voies de communication en Chine, particulièrement sur les canaux et leur construction. Carte (à l'échelle de 1:3.000.000^e) de la plaine et du delta du Yangtze.

206. CORDES (H.) : HANDELSSTRASSEN UND WASSERVERBINDUNGEN VON HANKAU NACH DEM INNEREN VON CHINA. Berlin, E. Siegfried Mittler und Sohn, 1899, in-4 de 21 p., carte.

Étude sur les réseaux des voies navigables (réseau du Han, réseau du Yangtze-Kiang, réseau du lac Toungh-ting) convergeant à Hankéou.

207. DE MARCILLAC (Jean) : LES CHEMINS DE FER EN CHINE (*Questions Dipl. et Col.*, t. VII, 1899, p. 265-274, 321-322, carte).

Cf. Fauvel (A.-A.) : *Les chemins de fer en Chine*. Dernières concessions (*Questions Dipl. et Colon.*, t. IV, 1898, p. 413-419, 457-463, carte).

208. FAUVEL (A.-A.) : LES TÉLÉGRAPHES ET LA POSTE EN CHINE (*Questions Dipl. et Col.*, t. VI, 1899, p. 83-87, 164-169).

V. aussi du même auteur : *Les Télégraphes en Chine* (*Revue Française*, t. XIV, 1891, p. 205-207, carte).

209. FAUVEL (A.-A.) : LES VOIES NAVIGABLES DE LA CHINE (*Questions Dipl. et Col.*, t. XI, 1900, p. 663-673, carte).

210. INLAND COMMUNICATIONS IN CHINA (*Journal of the China Branch of the R. Asiatic Society*, new ser., t. XXVIII, 1893-1894, p. VIII-1-213, cartes).

Bilan détaillé des routes qui sillonnaient la Chine un peu après 1890, date à laquelle la *China Branch of the R. Asiatic Soc.* envoya aux étrangers résidant dans le Céleste Empire un questionnaire relatif aux voies de communication existant à l'intérieur du pays ;

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

avec les réponses à ce questionnaire a été composé ce précieux ouvrage.

211. VON KREITNER (G.) : DIE CHINESISCHEN ZUKUNFTSEISENBAHNEN (*Revue Coloniale Internationale*, t. V, 1887, p. 88-108, 145-156, 263-298, carte).

——— CHAPITRE SIXIÈME. RELATIONS DE LA CHINE AVEC L'EXTÉRIEUR.

212. BRENIER (Henri) : L'ILLUSION JAUNE (*Annales de l'École des Sciences polit.*, t. XIII, 1898, p. 249-262).

Cf. L. Vignon : Le Péril jaune (*R. Polit. et Parlem.*, t. XIV, 10 décembre 1891)

213. CHAVANNES (Édouard) : RÉSULTATS DE LA GUERRE ENTRE LA CHINE ET LE JAPON (*Annales de Géographie*, t. V, 1895-1896, p. 216-233).

214. COLQUHOUN (A. R.) : THE OPENING OF CHINA. Six letters reprinted from the Times on the present condition and future prospects of China. With an introduction by S.H. Louttit. London, Field and Tuer, 1854, in-12.

215. COLQUHOUN (A. R.) : CHINA IN TRANSFORMATION. London and New York, Harper and Brothers, 1898, in-8 de XI-398 p., cartes.

Cf. une bonne analyse de cet ouvrage dans la *Revue française*, t. XXIII, 1898, p. 625-637 (*La Chine en transformation et les prétentions anglaises*, par A. Salaignac).

216. CORDIER (Henri) : HISTOIRE DES RELATIONS DE LA CHINE AVEC LES PUISSANCES OCCIDENTALES, 1860-1900. Tome I. L'empereur T'oung Tche. Paris, Félix Alcan, 1901, in-8 de 570 p.

Le premier volume de cet ouvrage bourré de documents permet le se rendre exactement compte du sujet traité entre 1860 et 1875.

217. CURZON (G. N.) : PROBLEMS OF THE FAR EAST. JAPAN-KOREA-CHINA. London, Longmans, Green and Co., 1894, in-8 de XX- 442 p.

Une seconde édition, revue et corrigée, a été publiée en 1895 (London, A. Constable and Co., in-8 de XXIV-444 p.)

218. FAUVEL (A.-A.) : LES BASES NAVALES EN CHINE (*Rev. Polit. et Parlementaire*, t. XX, 1899, p. 485-519).

Sur les points d'appui des flottes européennes en Chine.

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

219. GAUTHIER (Camille) : L'ÉMIGRATION CHINOISE DANS LES PAYS DE L'EXTRÊME-ORIENT (*Bull. Soc. Géog. comm. Paris*, t. 1893, p. 641-648).

220. GUNDRY(R.) : CHINA AND HER NEIGHBOURS. London, Chapman, 1893, in-8 de XXIV-408 p., cartes.

Quatre de ces études (ch. VIII-XI) sont relatives aux rapports de la Chine et de la Russie.

221. KRAUSE (Alexis) : CHINA IN DECAY. A Handbook to the Far Eastern Question. London, Chapman and Hall, 1898, in-8 de XI-400 p.

222. PINON (René) et DE MARCILLAC (Jean) : LA CHINE QUI S'OUVRE. Paris, Perrin, 1900, in-18 de XI-306 p., carte et plans.

223. VON BRANDT (M.) : DIE ZUKUNFT VON OST-ASIEN. Stuttgart, 1895, in-8.

224. VON BRANDT (M.) : OSTASIATISCHE FRAGEN. China. Japan. Korea. Altes und Neues. Berlin, Gebrüder Paetel (Elwin Paetel), 1897, in-8 de (VIII) 359 p.

Sur les modifications politiques qui se sont produites en Extrême-Orient tandis que M. de Brandt était ministre d'Allemagne en Chine (1874-1893), et surtout sur la guerre sino-japonaise de 1894-1895.

225. VON RICHTHOFEN (F.) : DER FRIEDE VON SCHIMONOSEKI IN SEINEN GEOGRAPHISCHEN BEZIEHUNGEN (*Geographische Zeitschrift*, t. I, 1895, p. 19-39).

— CHAPITRE SEPTIÈME. LE GOUVERNEMENT, L'ADMINISTRATION.

226. DE POUVOURVILLE (Albert) : LA CHINE DES MANDARINS. Paris, Schieicher, 1901, in-8 de 767 p. (*Bibliothèque d'Histoire et de Géographie universelles*, n° 5).

Étude très soignée sur la race et sur le parti du gouvernement dans le Céleste Empire.

227. MAYERS (William Frederick) : THE CHINESE GOVERNMENT ; a Manual of Chinese titles, categorically arranged and explained, with an index. Second edition. With addition by G. M. H. Playfair. Shanghai, 1886, in-8.

228. PARKER (E. H.) : CHINESE REVENUE (*Journal of the China Branch of the R. Asiatic Soc.*, new series, t. XXX, 1895-1896, p. 102-141).

L'Empire du Milieu

Le climat, le sol, les races, les richesses

Cf., du même auteur (id., ibid., p 74-101 : *The financial Capacity of China*. Études sur l'administration financière, très compliquée, de la Chine, sur les sources de revenus, les taxes perçues dans chaque province, les différentes façons de percevoir les impôts.

@

Élisee Reclus

La formation des religions

Édition de la Société nouvelle

1894

AVANT-PROPOS (1)

S'il est une question vitale entre toutes, c'est bien celle de la religion. Haute et profonde elle englobe les vies, tant des individus que des nations. Elle ne se manifeste pas en toute occurrence, mais avec quelque perspicacité, on ne manque pas de la découvrir.

Entre elle et la science s'est engagée une lutte qui sévit encore ; lutte inflexible, mais souterraine le plus souvent, et silencieuse. Le triomphe de la science, on eût pu le croire définitif, quand il fut reconnu que le soleil ne tourne pas autour de la terre, quand l'école accepta le système de Newton, de Newton que Galilée et Kopernik avaient précédé et que devait suivre Laplace. Mais quoi Newton, lui-même, reprit la plume des *Principia* pour écrire un commentaire sur l'Apocalypse, disserter sur le Millenium et sur le nombre de la Bête !

Inutile d'expliquer ici comment les nations d'Europe font de la politique, soit catholique, soit protestante ou orthodoxe ; ni de démontrer que dans cette nation-ci les luttes politiques ont leur point de départ dans l'idée religieuse et que les différents partis se classent suivant que leurs affinités sont cléricales ou anticléricales. Ce ne serait ni le lieu ni le moment d'approfondir comment la république voisine, après avoir crié avec le Tribun de Belleville : «Le cléricalisme, c'est l'ennemi», a repris les anciennes traditions catholiques à l'extérieur, pour ensuite gouverner à l'intérieur avec l'appui et la haute approbation du pontife siégeant au Vatican. Les va-et-vient de la politique contemporaine ne sont point notre fait. Mais si nous en avons le temps, il nous plairait d'étudier avec vous comment la Belgique catholique se sépara naguère de la Hollande protestante. comment les dissensions religieuses ruinèrent les Flandres, les dépeuplèrent au profit des Pays-Bas voisins, lesquels devinrent la puissance calviniste par excellence. Comment l'Allemagne faillit mourir de sa Réforme. Comment la guerre des Albigeois tua la civilisation naissante du Midi, civilisation qui eût donné à l'Europe un centre de gravité autre que l'actuel. Et la lutte en Espagne entre les Maures et les chrétiens ; et l'entière chrétienté s'armant pour écraser l'Islam et lui arracher le saint sépulcre !... Arrêtons-nous, ou bien il faudrait refaire l'histoire entière de l'Europe et celle des autres parties du monde.

Inutile d'insister. Réflexion faite, personne ne contestera l'assertion que la pensée religieuse impulse les peuples et les nations. N'était cette clé du mystère, l'histoire serait une indéchiffrable énigme, la chorée de nations démentes, le grand bal à la Salpêtrière.

I

Connaître la raison de ce qui est la raison de l'histoire, saisir l'idée maîtresse, motif secret des événements, surprendre le mobile des agitations humaines à travers les siècles, comment y parviendrons-nous ?

Surgit une objection préalable : Les religions protestent qu'elles ne sont pas justiciables de la raison, à laquelle toutes se disent incommensurablement supérieures. chacune se présente avec un diadème marqué Alpha et Oméga. «Je suis le Mystère, disent-elles, je suis le commencement et la fin ; nulle main ne soulèvera les voiles qui m'enveloppent. L'être débile qui naît, vit et meurt dans le temps, ne pourrait sans périr penser une pensée d'éternité. Faibles mortels que vous êtes, prétendiez-vous dialoguer avec l'éclair ! C'est ce qu'on disait, à Thèbes déjà, dans le mythe de Sémélé, de Sémélé foudroyée pour avoir voulu voir Jupiter autrement que sous le déguisement d'un mortel !

- Parfait. Tenons le raisonnement pour irréfutable. Mais puisque la compréhension du mystère nous est interdite, puisque nous ne pouvons que déraisonner sur les choses qui dépassent notre compétence, tenons-le pour dit. Cessons d'y penser et même de nous en soucier. Si nous arrivons à vivre dans l'éternité, alors, et seulement alors, nous nous

occuperons des choses qui sont par-delà le temps.

Ainsi parlent les Agnostiques, un groupe dans lequel brillent de savants naturalistes, Anglais pour la plupart, issus d'une nation pratique et robuste.

- Mais l'eussiez-vous deviné ? Cette déclaration, les hommes religieux l'ont accueillie de mauvaise humeur, n'en veulent entendre parler, affirment qu'elle sape les bases de toute religion...

- «Ces Agnostisants, disent-ils, nous suppriment en prétextant nous ignorer. Pour ne pas avoir à nous répondre, ils s'encotonnent les oreilles. Fort respectueusement, et sous couleur que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, ils nous mettent hors le monde, hors l'intelligence, hors l'humanité. ils nous enferment dans un cabanon de fous, sous prétexte que nous ne saurions mieux être logés pour la contemplation des secrets insondables !

«Qui donc imagina le mythe de Sémélé, sinon des philosophes du terre-à-terre, dont le génie se refusait aux hautes spéculations, à l'essor de l'empyrée ! Mais, contrairement à ce que disent Aristote, les aristotéliens et autres sectateurs du médiocre bon sens, les sciences ne valent que par la quantité de mystère qu'elles détiennent. Toutes nos connaissances, tant es et quantes, n'ont d'autre vertu que celle de nous faire soupçonner l'incogniscible vérité. L'énigme proposée à l'homme est insoluble, certes, - à qui le dites-vous ? - mais il importe que nous nous y débattons, pour en deviner les profondeurs. Sur les marches du sanctuaire veille le Sphinx; à la porte il se tient accroupi ; nul n'entrera dans le temple d'éternité qui n'aura senti ses griffes acérées lui déchirer les chairs et fouiller jusqu'au cœur ! »

Ceux qui parlent ainsi sont les héroïques, les ardents.

Sans aller si loin dans leur foi, la majeure partie des docteurs chrétiens - pour le moment nous n'en avons pas d'autres à consulter - permettent l'examen de leurs mystères, même y initient volontiers, mais après instruction reçue et épreuves traversées. Le mystère, disent-ils, le mystère parce que mystère, fit l'objet d'une révélation.

Partant de cette révélation, il n'est prédicateur qui ne démontre à ses ouailles le «mystère de la rédemption», il n'est desservant qui n'explique à ses jeunes catéchumènes des deux sexes ce qu'il appelle «le plan de Dieu». En même temps il fait, autant que possible, appel à l'intelligence et à la compréhension ; il explique, donc il discute. Il raconte que le mystère fut, de propos délibéré, institué pour tenter l'homme auquel il suffit de dire : «Voilà un mystère» pour qu'il s'acharne à le deviner, pour qu'il le tourne et le retourne, pour que son regard en fouille le dehors, afin d'en deviner, si possible, l'intérieur. - Que dit la légende biblique ? - Après avoir tiré le monde du néant, le Créateur mit l'homme en un jardin de délices. - Jouissez, dit-il au père et à la mère du genre humain, jouissez de tout ce qui vous entoure. Mais, par exception unique, ne prétendez pas goûter à certain fruit qui donne la connaissance du bien et du mal. Jouissez, mais dans l'ignorance ; jouissez, mais ne prétendez pas savoir le pourquoi ni le comment !» Et comme il suffit de donner un ordre pour provoquer la désobéissance, Adam et Ève de vouloir tout aussitôt la sensation nouvelle : ils l'eurent, mais pour être expulsés du Paradis... Croyez-vous, dit-on, que cette désobéissance n'eut pas été prévue par l'omniscient créateur ? - «Oh, bienheureuse coulpe ! » s'écrie un Père de l'Église. Péché fatal et fécond qui valut à l'homme la conscience et la liberté !

Qu'avec plaisir on entendrait ce langage, si l'on ne se rappelait que «l'heureuse faute», ainsi nommée, devait être plus tard qualifiée de péché originel, et faire condamner aux supplices de l'éternel enfer la majeure partie de l'espèce humaine !

- Il suffit. La cause de la libre recherche est entendue, et ce n'était pas vis-à-vis de vous qu'il y avait obligation à la justifier. D'ailleurs, nous n'hésitons pas à reconnaître que l'homme se plaît à se poser des questions qui dépassent son savoir et même son intelligence. Cette impossibilité fait sa misère vis-à-vis des autres animaux, mais aussi son privilège ; on a même prétendu qu'elle fait sa grandeur, si grandeur il y a, et si le mot de grandeur n'est pas ridicule, alors qu'on parle d'infini. Quoi qu'il en soit, il n'est cœur vaillant qui n'approuve les paroles du poète : *Malo periculosam libertatem* ! Il me plaît que la liberté ait ses périls !

II

En matière religieuse, un soupçon de légèreté nous disqualifierait, une ombre d'outrecuidance nous mettrait dans le

tort. Ne l'oublions pas, vous et moi ne sommes que des individus. Un quelconque de ces individus s'arroge le droit de citer les religions à comparer devant le tribunal de sa conscience ! Un particulier, lui tout seul, à sa guise et sans appel, jugera d'une croyance professée par quelques millions d'hommes ! Sur une doctrine qui a persisté pendant des siècles nous porterons notre arrêt en quelques heures, peut-être en quelques minutes, oubliant qu'elle fit l'objet des longues, longues méditations d'esprits sincères, de profonds penseurs, même de plusieurs génies !... Quand nous y aurons bien réfléchi, avec quelle sincérité, avec quelle modestie - non, quelle humilité - prononcerons-nous nos jugements !

Sans doute nous aborderons cette étude avec la ferme résolution de chercher, non la démonstration d'aucune idée préconçue, mais la vérité, rien que la vérité. Qui s'embarquerait avec un parti pris, dans le voyage ne verrait que son parti pris.

Et ce serait une grave erreur de croire qu'il suffit de la bonne volonté pour se dégager du parti pris. Le parti pris, c'est notre manière même de penser, c'est la modalité suivant laquelle fonctionne notre jugement, c'est notre acquis intellectuel, c'est nous mêmes.

Voici, par exemple, la lutte que pendant plusieurs générations Dionysos et Apollon se livrèrent, sur toutes idées et tous sentiments ; la religion, l'art, la philosophie étant leurs champs de bataille. Apollon et Dionysos représentaient deux conceptions différentes du monde et de la vie. Chacun de nous, même sans le savoir, est apollonien et dionysique - comment son verdict ne s'en ressentirait-il pas ? - Bien plus, en ces matières - les plus graves - on change plusieurs fois d'opinion. Il y a l'opinion de la jeunesse, l'opinion de l'âge mûr, l'opinion des années intermédiaires. On ne saurait raconter les péripéties de la controverse entre le brahmanisme et le bouddhisme, sans y mettre du sien. Quelque conscience qu'on y mette, ou même à cause de cette conscience, l'opinion personnelle transparaîtra toujours...

- Allons plus loin. Voudrait-on que nous tinssions la balance égale entre le juste et l'injuste, ou ce que nous prenons pour tel ? Que l'on assistât à un meurtre sans secourir la victime ? Alors, on ne serait plus témoin, mais complice !

Quelle est donc difficile à obtenir cette impartialité, si délicate que nous aurions peine à la définir ! Néanmoins, nous l'exigeons pure et parfaite, tout au moins dans l'intention. Pourvu qu'elle soit sincère, nous ne lui en demanderons pas davantage. Nous la tiendrons pour vraie, si l'amour de la vérité l'inspire.

Encore la stricte impartialité n'y suffirait-elle pas. L'exactitude s'applique aux faits, non pas aux sentiments, elle mesure les quantités, non les qualités. Un coeur n'est compris que par un autre coeur. La vérité intime ne se révèle point à ceux qui n'étudient les choses que par le dehors. Il ne s'agit pas de procéder à la façon d'un juge d'instruction - fût-il honnête - évaluant en un procès pour vol les quote-part de responsabilité qui attribuera au père, au cambrioleur et à la recéleuse. Bien plutôt serons-nous le frère qui interroge sa soeur sur l'amour naissant qu'il a cru surprendre. Mille fois on n'a dit, et mille fois c'était vrai : «Ne comprend que celui qui aime.»

- Fort bien ! Mais que souvent il nous faudra prononcer entre deux hommes qui se détestent, entre deux systèmes qui se contredisent ! *L'Enfer* de Dante a été inspiré par la pensée catholique, et le *Paradis* de Milton par la pensée protestante, comment faire !

- Ce que nous ferons ? Nous les laisserons s'entre-maudire, et nous goûterons dans le poète florentin ce qui dépasse le catholicisme, et dans le poète anglais ce qui dépasse le protestantisme. Cela ne sera point toujours facile, mais il faudra, coûte que coûte, en trouver le moyen.

III

Ce moyen, je n'ai pas à vous l'enseigner, et vous n'êtes pas à le découvrir. Point vous n'ignorez la Loi d'Évolution, que notre siècle n'a certainement pas inventée, car elle a été pressentie, tantôt clairement, tantôt obscurément, par les penseurs de tous les âges et même par le peuple ; surtout par le peuple, pourrait-on dire. La gloire de notre époque est de l'avoir mieux comprise, de l'avoir formulée avec vigueur, de l'avoir montrée, agissant dans la faune comme dans la flore, dans l'humanité comme dans l'animalité, dans la psychologie comme dans la physiologie. Ainsi que l'individu, les collectivités passent de la naissance à la mort en traversant des développements analogues. Les idées aussi. Les systèmes pareillement, qu'il s'agisse de philosophie, d'art ou d'économie politique. Même loi pour les dogmes et les croyances, même fatalité pour les sociétés religieuses comme pour les sociétés civiles. Sont logées à la même enseigne

les républiques et les empires.

Tout ce qui vit mourra, tout ce qui s'aggrave se désagrégera, tout ce qui se développe se décomposera. La doctrine que nos savants prouvent par d'irrésistibles arguments, la Mahabharata l'avait formulée avec mélancolie et l'Écclésiaste avec tristesse ; l'évidence des faits s'était imposée aux esprits intelligents.

Nous n'étudierons pas les dogmes en eux-mêmes, nous ne ferons qu'esquisser leur formation et leur histoire. Il nous suffira de raconter, laissant à d'autres le soin de plaider ou le plaisir de discuter. Nous tenons que l'évolution est à elle-même sa propre justification. Ce qui se produit n'a jamais manqué d'avoir sa raison suffisante.

A ceux qui se mettent résolûment sur le terrain de l'évolution, combien l'impartialité est facile ! Quel intérêt auraient-ils à combattre un système, à démanteler une doctrine, sachant que doctrines et systèmes mourront, tôt ou tard, de leur belle mort ? Le temps ne faillira pas à les détruire. Le Temps, un Saturne, a la manie de dévorer ses enfants.

Aux théologiens de l'antique Sorbonne il arrivait de se jeter leurs perruques à la tête, quand ils discutaient l'orthodoxie des divers commentaires sur le miracle de Josué arrêtant le soleil, quand ils fixaient l'année précise de la création du monde, quand ils ratiocinaient si le seigneur Dieu se reposa de son oeuvre prodigieuse - fût-ce un samedi en l'honneur de l'ancienne alliance ? - fût-ce un dimanche, en l'honneur de la nouvelle ? A la chaleur de la dispute on eût pu mesurer l'ignorance des disputants. Vous échoueriez à réconcilier celui qui n'a vu qu'un côté de la question et celui qui n'a vu que l'autre. Éternelles sont les discussions entre ceux qui n'ont tort qu'à demi et ceux qui n'ont raison qu'à moitié. Mais ce n'est point ici qu'on s'engagera en d'irritantes discussions, en haineuses controverses. Notre intention n'est point de juger ni de condamner, mais seulement de comprendre. Bienveillante pour tous, la science fait la paix dans les esprits et dans les cœurs.

IV

Chaque religion se disant provenir d'une révélation divine, devait nier ses rivales. Fatalement ses adhérents devenaient les contradicteurs et les acharnés adversaires de toute doctrine qui lui faisait concurrence. Les religions ont développé plus d'animosité autour d'elles que ne le firent jamais le principe dit des nationalités, ni l'institution de la propriété privée - d'ailleurs ces religions ne sont-elles pas la plus sacrée des propriétés et la raison profonde des nationalités ? - «Il n'y a de haine que de théologiens», disait Luther. Il s'y connaissait et nous pouvons l'en croire sur parole. Les haines des protestants entre eux, des protestants contre les catholiques, des chrétiens contre les juifs et les musulmans - l'énumération pourrait être continuée - ont fait verser sang et larmes par ruisseaux. La personnalité de ces religions étant exclusive, exclusive comme elles étaient la science qu'elles développaient, rien ne sortait de leurs officines que marqué du sceau d'une orthodoxie spéciale.

Il en fut ainsi jusqu'à la moitié du dernier siècle, jusqu'à l'émancipation de la raison humaine. avant l'illustre «Encyclopédie», les sciences étaient justiciables de la révélation, après l'Encyclopédie, les révélations furent justiciables de la science. L'impulsion fut décisive, elle donna aux esprits une direction nouvelle, changea l'équilibre du monde intellectuel, modifia son orbite.

Cependant, nous n'hésitons pas à reconnaître que les Encyclopédistes et leurs successeurs immédiats ne firent des religions, et de la religion chrétienne plus particulièrement, qu'une critique superficielle et entachée d'insuffisance. ; ils ne les regardaient qu'à travers le prisme de Virgile et de Platon.

Mais voici qu'Anquetil Duperron rapporta d'Inde la traduction du Zend-Avesta. Puis il trouva l'interprétation des signes hiéroglyphiques et des signes cunéiformes, lesquels dévoilèrent les religions du Nil et de l'Euphrate. Apparurent en Europe les Védas et le Livre de Manou, surgirent le brahmanisme et le bouddhisme. Une science nouvelle naquit, celle des religions comparées.

Cette science nouvelle a déjà rendu des services que l'on ne saurait priser trop haut. Avec d'énormes labeurs, une admirable patience que traversaient des éclairs de génie, une pléiade d'hommes, objet de notre admiration et de notre reconnaissance, ont reculé les bornes de l'histoire ; en démêlant les origines des religions, ils éclairaient les origines des peuples.

Mais, occupés qu'ils étaient par les religions qu'ils découvraient dans les livres et documents, nos savants ne s'embarrassaient guère des croyances entretenues par les tribus des pays barbares, ni par les campagnards ignorants des pays civilisés. Ces croyances, elles passaient naguère, elles passent encore dans la science officielle, pour un ramassis de superstitions grossières, un capharnaüm d'imaginations ridicules, la niaiserie en mal d'absurdité. Grande faveur quand un théologien veut bien admettre qu'emmi ces calembredaines a pu se conserver quelque trace de la révélation qu'on dit avoir été faite à Noé, après le déluge. bienveillance insigne quand des anthropologues reconnaissent que telle de ces balayures rappelle une tradition plus ou moins historique.

Entre-temps, d'admirables résultats étaient obtenus par des philosophes, des historiens, des jurisprudents, qui, recherchant les origines de la famille, de l'héritage, des droits du père et du mari, s'avisèrent d'instituer une enquête parmi les tribus sauvages et les populations primitives.

L'étude des traditions populaires avait été entreprise avec vigueur et intelligence par l'école allemande et par la scandinave ; l'école anglaise se mit de la partie et plusieurs autres ; enfin, l'école française entra dans le mouvement ; plus qu'une autre elle a du mal à se détacher de la tradition, soi-disant libérale, mais platement rationaliste, qu'avait instaurée la génération de 1830. D'un autre côté, des voyageurs toujours plus nombreux, fouillant tous les coins du globe, rapportent des renseignements de mieux en mieux compris sur les croyances et superstitions lointaines : peu à peu elles se complètent et s'éclairent les uns les autres.

De toutes ces informations un résultat se dégage, une conviction s'impose : toutes les superstitions se ressemblent, celles des sauvages comme celles des civilisés ; toutes font la Superstition, comme toutes les religions font la Religion. Les superstitions sont la matière première qui s'évapore en mythes et symboles, se cristallise en dogmes et théologies. Expliquons-nous bien : le mot de «Superstition», nous le comprenons dans son sens rigoureusement étymologique, sans y ajouter aucune nuance de blâme ni de mépris ; il désigne les idées et les sentiments qui ont surnagé des âges lointains jusqu'à nous ; ce sont des survivances. Elles survivent dans l'enfant ; car tout homme qui se développe comme s'est développé l'humanité. Chacun de nous a eu sa période d'ignorance et de naïveté, chacun a suivi avec délices les gestes merveilleux de l'*Oiseau bleu*couleur du temps, a cru, au moins à demi, au roman *Cendrillon*, aux exploits du *Vent de bise*. Y croyait-on vraiment ? Certes. Néanmoins, nous avions le sentiment que c'était là du merveilleux, c'est-à-dire des choses qui ne se voient pas tous les jours, et nous aimions ces contes pour l'état d'âme qu'ils éveillaient. Nous passions de la phase intellectuelle dans laquelle se sont attardés les Primitifs. La texture du cerveau était alors celle de son âge. On imaginait tout, faute de rien savoir, et l'on créait avant d'apprendre. Plus tard, nous amassons des connaissances dites positives, nous les accumulons la vie durant ; heureux si avant de s'en aller nous trouvons le temps de les classer et de les mettre en ordre, de prononcer sur ce qu'elles valent.

Donc, au lieu d'expliquer les superstitions vulgaires par les religions officielles, ainsi que cela se pratique généralement, nous expliquerons les religions par la superstition, grâce à laquelle nous faisons rentrer dans le cercle normal du développement ces religions multiples, qui ont soulevé, chacune se donnant pour la Vérité, et qualifiant sévèrement toutes ses rivales ; nous leur assignons un principe, un développement, une fin ; nous trouvons leur place dans l'évolution universelle.

Appliquée au sujet de notre étude, la méthode est nouvelle, donc attrayante. Elle simplifie les procédés, agrandit et élargit les résultats. Si vous le voulez bien, nous nous mettrons à l'oeuvre.

(1) Conférence à l'École des Libres Études.

Élie RECLUS

Élisée Reclus

LA GRANDE FAMILLE

Le Magazine International

Janvier 1897

L'homme aime à vivre dans le rêve ; l'effort que doit exercer la pensée pour saisir les réalités lui paraît trop difficile, et il tente d'échapper à cette lutte par le refuge en des opinions toutes faites. Si «le doute est l'oreiller du sage», la foi béate est celui du pauvre d'esprit. Il fut un temps où la puissance d'un dieu suprême, qui sentait à notre place, voulait, agissait en dehors de nous et menait à son caprice la destinée des hommes, nous suffisait amplement et nous faisait accepter notre sort fatal avec résignation ou même gratitude. Maintenant ce dieu personnel, dans lequel les humbles avaient confiance, agonise dans ses temples, et les mortels ont dû le remplacer. Mais ils n'ont plus de Puissance Auguste à leur service : ils n'ont que des mots auxquels ils cherchent à donner comme une vertu secrète, comme un pouvoir magique : exemple le mot «Progrès».

Sans doute, il est vrai qu'à maints égards l'homme a progressé : ses sensations sont devenues plus exquises, je le crois, ses pensées plus aiguës et plus profondes, et la largeur de son humanité, embrassant un monde plus vaste, s'est prodigieusement accrue. Mais aucun progrès ne peut se faire sans régression partielle. L'être humain grandit, mais en grandissant il se déplace et en avançant perd une partie du terrain qu'il occupait jadis. L'idéal serait que l'homme civilisé eût gardé la force du sauvage, qu'il en eût aussi l'adresse, qu'il possédât encore le bel équilibre des membres, la santé naturelle, la tranquillité morale, la simplicité de la vie, l'intimité avec les animaux des champs, le bon accord avec la terre et tout ce qui la peuple. Mais ce qui jadis fut la règle est maintenant l'exception. Il nous est prouvé par de nombreux exemples que l'homme d'énergique volonté, largement favorisé par son milieu, peut égaler complètement le sauvage dans toutes ses qualités premières, tout en y ajoutant par sa conscience trempée dans un âme supérieure ; mais combien sont-ils, ceux qui ont acquis sans perdre, qui sont à la fois les égaux du primitif dans sa forêt ou dans sa prairie et les égaux de l'artiste ou du savant moderne, dans les cités laborieuses ?

Et si tel ou tel homme, isolé par la force du vouloir et par la dignité de la conduite, arrive à égaler ses ancêtres dans leurs qualités natives, tout en les dépassant par les qualités acquises, on peut dire avec chagrin que, dans son ensemble, l'humanité a certainement perdu quelques-unes de ses conquêtes premières. Ainsi le monde animal, duquel nous tirons nos origines et qui fut notre éducateur dans l'art de l'existence, qui nous enseigna la chasse et la pêche, l'art de nous guérir et de nous construire des demeures, la pratique du travail en commun, celle de l'approvisionnement, nous est devenu plus étranger. Tandis qu'à l'égard des bêtes, nous parlons aujourd'hui d'éducation ou de domestication dans le sens d'asservissement, le primitif pensait fraternellement à l'association. Il voyait dans ces êtres vivants des compagnons et pas des serviteurs, et en effet les bêtes, - chiens, oiseaux, serpents, - étaient venues au-devant de lui dans des cas de commune détresse, surtout aux temps d'orage ou d'inondation. L'Indienne du Brésil s'entoure volontiers de toute une ménagerie, et telle cabane a dans la clairière environnante des tapirs, des chevreuils, des sarigues et même des jaguars domestiques. On y voit des singes gambader dans les branches au-dessus de la hutte, des pécaris fouiller dans le sol, des toucans, des hoccoes et des perroquets se percher çà et là sur les branches mobiles, protégées par les chiens et les grands oiseaux agamis. Et toute cette république se meut sans qu'une maîtresse acariâtre ait à distribuer des injures et des coups. Le berger quichua, parcourant le plateau des Andes en compagnie de son llama de charge, n'a point tenté d'obtenir l'aide de l'animal aimé autrement que par des caresses et des encouragements : un seul acte de violence, et le llama, outragé dans sa dignité personnelle, se coucherait de rage pour ne plus se relever. Il marche à son pas, ne se laisse jamais charger d'un fardeau trop lourd, s'arrête longtemps au lever du soleil pour contempler l'astre naissant, demande qu'on le couronne de fleurs et de rubans, qu'on balance un drapeau au-dessus de sa tête, et veut que les enfants et les femme, à son arrivée dans les cabanes, le flattent et le caressent. Le cheval du Bédouin, autre primitif, n'est-il pas dans la tente, et les nourrissons ne dorment-ils pas entre ses jambes ? La sympathie naturelle existante entre tous ces êtres les accordait en un large sentiment de paix et d'amour. L'oiseau venait se poser sur la main de l'homme, comme il se pose encore de nos jours sur les cornes du taureau, et l'écureuil se jouait à portée de la main de l'agriculteur ou du berger. Même pas dans la communauté politique, le primitif n'oubliait pas l'animal. Au

Fazogl, lorsque les sujets déposent leur roi, ils ne manquent pas de lui tenir ce discours : « Puisque tu ne plais plus aux hommes, aux femmes, aux enfants, aux ânes, le mieux que tu puisses faire, c'est de mourir, et nous allons t'y aider (1). » Jadis l'homme et l'animal n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre : « Les bêtes parlaient », dit la fable, mais surtout l'homme comprenait. Est-il récits plus charmants que les contes de l'Inde méridionale, les traditions peut-être les plus antiques du monde, transmises par les aborigènes aux Dravidiens envahisseurs ? Éléphants, chacals, tigres, lions, gerboises, serpents, écrevisses, singes et hommes s'y entretiennent en toute liberté, constituant, pour ainsi dire, la grande école mutuelle du monde primitif, et, dans cette école, c'est le plus souvent l'animal qui est le véritable éducateur.

Les associations entre hommes et animaux embrassaient à ces époques premières un beaucoup plus grand nombre d'espèces qu'il n'en existe maintenant dans notre monde domestique. Geoffroy Saint-Hilaire en mentionnait 47, formant pour ainsi dire le cortège de l'homme ; mais combien d'espèces non énumérées par lui vécurent jadis dans l'intimité de leur frère dernier-venu ! Il ne compte point tous les compagnons de l'Indienne guarani, ni les serpents que le Denka du Nil appelle par leurs noms et avec lesquels ils partage le lait de ses vaches, ni les rhinocéros qui paissaient avec les autres bestiaux dans les prairies de l'Assam, ni les crocodiles du Sind que les artistes hindous décorent d'images religieuses. Les archéologues ont constaté de manière indubitable que les Égyptiens de l'ancien empire avaient dans leurs troupeaux d'animaux domestiques trois, même quatre espèces d'antilopes et un bouquetin, tous animaux qui, après avoir été associés à l'existence de l'homme, sont redevenus sauvages. Même les chiens hyénoïdes et les guépards avaient été transformés par les chasseurs en compagnons fidèles. Le Rig-Véda célèbre les pigeons messagers « plus rapides que la nue ». Il voit en eux des dieux et des déesses, demande qu'on leur dresse des holocaustes et qu'on verse pour eux des libations. Très certainement le récit mythique du déluge nous rappelle la science de nos premiers ancêtres dans l'art d'utiliser la vitesse du pigeon voyageur. C'est une colombe que Noé fit partir de l'arche pour explorer l'étendue des eaux, les terres émergées, et qui lui rapporta dans son bec le rameau d'olivier.

Telle que nous la pratiquons aujourd'hui, la domestication témoigne aussi à maints égards d'une véritable régression morale, car, loin d'améliorer les animaux, nous les avons enlaidis, avilis, corrompus. Nous avons pu, il est vrai, par le choix des sujets, augmenter dans l'animal telle ou telle qualité de force, d'adresse, de flair, de vitesse à la course, mais en notre rôle de carnassiers, nous avons eu pour préoccupation capitale d'augmenter les masses de viande et de graisse qui marchent à quatre pieds, de nous donner des magasins de chair ambulante qui se meuvent avec peine du fumier à l'abattoir. Pouvons-nous dire que le cochon vaille mieux que le sanglier ou la peureuse brebis mieux que l'intrépide mouflon ? Le grand art des éleveurs est de châtrer leurs bêtes ou de se procurer des hybrides qui ne peuvent se reproduire. Il dressent les chevaux « par le mors, le fouet et l'éperon », et se plaignent ensuite de ne pas leur trouver d'initiative intellectuelle. Même quand ils domestiquent les animaux dans les meilleures conditions, ils diminuent leur force de résistance aux maladies, leur puissance d'accommodation à de nouveaux milieux, en font des êtres artificiels, incapables de vivre spontanément dans la nature libre.

La corruption des espèces est déjà un grand mal ; mais la science des civilisés s'exerce aussi à l'extermination. On sait combien d'oiseaux les chasseurs européens ont détruit dans la Nouvelle-Zélande et l'Australie, à Madagascar et dans les archipels polaires, combien de morses et autres cétacés ont déjà disparu ! La baleine a fui nos mers tempérées, et bientôt on ne la retrouvera pas même entre les champs de glace de l'océan Arctique. Tous les grands animaux terrestres sont également menacés. On connaît le sort de l'autruche et du bison, on prévoit celui du rhinocéros, de l'hippopotame et de l'éléphant. Puisque la statistique évalue la production de l'ivoire éléphantin à 800 tonnes par an, c'est dire que les chasseurs tuent 40.000 éléphants, sans compter ceux qui, après avoir été blessés, s'en vont mourir au loin dans la brousse. Combien nous sommes loin des Cinghalais d'autrefois, pour lesquels la « dix-huitième science de l'homme était d'acquiescer l'amitié d'un éléphant », loin des Assyriens de l'Inde qui donnaient deux brahmes pour compagnons au colosse apprivoisé afin qu'il apprît à pratiquer les vertus dignes de sa race ! Quel contraste entre les deux modes de civilisation j'eus l'occasion de voir un jour dans une plantation du Brésil ! Deux taureaux achetés à grands frais dans l'ancien monde faisaient l'orgueil du propriétaire. L'un, venu de Jersey, tirait sur une chaîne qui lui passait dans les naseaux, mugissant, fumant, creusant la terre de son sabot, pointant la corne, regardait son gardien d'un œil mauvais ; l'autre, zébu, importé de l'Inde, nous suivait comme un chien, implorant une caresse de son œil doux ! Nous, pauvres ignorants « civilisés », vivant en nos maisons closes, en dehors de la nature qui nous fait peur, parce que le soleil est trop chaud ou parce que le vent est trop froid, nous avons même complètement oublié le sens des fêtes que nous célébrons et qui toutes, à l'insu du christianisme lui-même, Noël, Pâques, Rogations et Toussaint, furent primitivement des fêtes de la nature. Connaissions-nous le sens des traditions qui placent le premier homme en un jardin de beauté, où

il se promène librement avec tous les animaux, et qui font naître le «fils de l'Homme» sur un lit d'herbe des champs entre l'âne et le bœuf, les deux associés du laboureur ?

Et pourtant, quoique l'espace qui sépare l'humanité de ses frères animaux se soit élargi, et que notre action directe sur les espèces restées libres dans la nature sauvage ait diminué, il semble évident qu'au moins un progrès s'est accompli, grâce à l'association plus intime conclue avec ceux des animaux domestiques non destinés à notre alimentation. Certes, les chiens ont été aussi partiellement corrompus : la plupart d'entre eux, habitués à la schlague comme des soldats, sont devenus d'abominables êtres qui tremblent devant le fouet et rampent sous la parole menaçante du maître ; d'autres, que l'on exerce à la fureur deviennent ces bouledogues qui mordent les pauvres au mollet ou qui sautent à la gorge des esclaves ; d'autres encore, «les levrettes en panetot», contractent tous les vices de leurs maîtresses, la gourmandise, la vanité, la luxure et l'insolence ; ceux de Chine, qu'on élève pour être mangés, sont d'une stupidité sans pareille. Mais le chien vraiment aimé, élevé dans la bonté, la douceur et la noblesse des sentiments, ne réalise-t-il pas souvent l'idéal humain, ou même surhumain, du dévouement et de la grandeur morale ? Et les chats, qui ont su mieux que les chiens sauvegarder leur indépendance personnelle et l'originalité du caractère, qui sont des «alliés plutôt que des apprivoisés», n'ont-ils pas fait aussi, depuis l'époque de sauvagerie primitive dans les forêts, des progrès intellectuels et moraux qui tiennent du merveilleux ? Il n'est pas un sentiment humain qu'à l'occasion ils ne comprennent ou ne partagent, pas une idée qu'ils ne devinent, pas un désir qu'ils ne préviennent. Le poète voit en eux des magiciens ; c'est qu'en effet, ils semblent parfois plus intelligents que leurs amis les hommes, dans la prescience de l'avenir. Et telle «heureuse famille» montrée par les bateleurs dans les foires ne nous prouve-t-elle pas que rats, souris, cobayes et tant d'autres petits animaux ne demandent que d'entrer avec l'homme dans le grand accord de bonheur et de bonté ? Chaque cachot se transforme, si les gardiens n'y mettent bon ordre, en une école d'animaux inférieurs, rats et souris, mouches et puces. On connaît l'histoire de l'araignée de Péliisson : le prisonnier avait repris goût à l'existence, grâce à l'amie dont il s'était fait l'initiateur ; mais un défenseur de l'ordre survient, et, de sa botte vengeresse de la morale officielle, il écrase l'animal qui vient consoler le malheureux !

Ces faits nous prouvent les immenses ressources possédées par l'homme pour la récupération de son influence sur tout ce monde animé qu'il laissait aller au gré du destin, négligeant de l'associer à sa propre vie. Lorsque notre civilisation, féroce et individualiste, divisant le monde en autant de petits États ennemis qu'il y a de propriétés privées et de ménages familiaux, aura subi sa dernière faillite et qu'il faudra bien avoir recours à l'entraide pour le salut commun, lorsque la recherche de l'amitié remplacera celle du bien-être qui tôt ou tard sera suffisamment assuré, lorsque les naturalistes enthousiastes nous auront révélé tout ce qu'il y a de charmant, d'aimable, d'humain et souvent de plus qu'humain dans la nature des bêtes, nous songerons à toutes ces espèces attardées sur le chemin du progrès, et nous tâcherons d'en faire non des serviteurs ou des machines, mais de véritables compagnons. L'étude des primitifs a singulièrement contribué à nous faire comprendre l'homme policé de nos jours ; la pratique des animaux nous fera pénétrer plus avant dans la science de la vie, élargira notre connaissance des choses et notre amour. Qu'il nous tarde de revoir le chevreuil de la forêt venir au devant de nous pour le faire caresser en nous regardant de ses yeux noirs, et l'oiseau se poser triomphalement sur l'épaule de la bien-aimée, se sachant beau, lui aussi, et demandant part au baiser !

Élisée Reclus

(1) Lepsius, *Briefe aus Aegypten*.

Élisée RECLUS

La peine de mort

Ennemi de la peine de mort, je dois essayer d'abord d'en connaître les origines. Est-ce justement qu'on la fait dériver du droit de défense personnelle ? S'il en était ainsi, il serait difficile de la combattre, car chacun de nous a certainement le droit de se défendre et de défendre les siens, soit contre la bête, soit contre l'homme féroce qui l'attaque. Mais n'est-il pas évident que le droit de défense personnelle ne peut être délégué, car il cesse immédiatement avec le danger ? Quand nous prenons dans nos mains la vie de nos semblables, c'est qu'il n'y a pas de recours social contre eux, c'est que nul ne peut nous aider ; de même quand un homme se place en dehors des autres, au-dessus de tout contrat et qu'il fait peser son pouvoir sur des citoyens changés en sujets, ceux-ci ont le droit de se lever et de tuer qui les opprime. L'histoire nous donne heureusement des exemples nombreux de la revendication de ce droit.

L'origine de la peine de mort, telle que l'appliquent actuellement les États, est certainement la vengeance, la vengeance sans mesure, aussi terrible que peut l'inspirer la haine, ou la vengeance réglée par une sorte de justice sommaire, c'est-à-dire la peine du talion : " Dent pour dent, œil pour œil, tête pour tête ". Dès que la famille fut constituée, elle se substitua à l'individu pour exercer la vengeance ou la *vendetta*. Elle exige le prix du sang : chaque blessure est payée par une autre blessure, chaque mort par une autre mort, et c'est ainsi que les haines et les guerres s'éternisent. C'était l'état d'une grande partie de l'Europe au moyen âge, c'était au dernier siècle celui de l'Albanie, du Caucase et de beaucoup d'autres pays.

Cependant un peu d'ordre s'est introduit dans les guerres perpétuelles, grâce au rachat. Les individus ou les familles, pouvaient d'ordinaire se racheter, et ce genre de transaction était fixé par la coutume. Tant de bœufs, de moutons ou de chèvres, tant d'écus sonnants ou d'arpents de terrain étaient fixés pour le rachat du sang. Le condamné pouvait aussi se racheter en se faisant adopter par une autre famille, quelquefois même par celle qu'il avait offensée ; il pouvait aussi devenir libre par une action d'éclat ; enfin, il pouvait tomber trop bas pour qu'on daignât le punir. Il lui suffisait de se cacher derrière une femme et désormais il était libre, trop vil pour qu'on voulût le tuer, mais plus malheureux que s'il eût été couvert de blessures. Il vivait, mais sa vie était pire que la mort.

La loi du talion de famille à famille ne pouvait évidemment pas se maintenir dans les grands États centralisés, monarchies, aristocraties ou républiques. Là c'est la société, représentée par son gouvernement, roi, conseils ou magistratures, qui se charge de la vengeance ou de la vindicte, comme on dit en langage de jurisprudence. Mais l'histoire nous prouve qu'en accaparant le droit de punir au nom de tous, l'État, caste ou roi, s'est occupé surtout de venger ses injures particulières, et nous savons avec quelle fureur il a poursuivi ses ennemis et quels raffinements de cruauté il a mis à les faire souffrir. Il n'est pas de torture que l'imagination puisse inventer et qui n'ait été ainsi appliquée sur des millions d'hommes : ici on brûlait à petit feu, ailleurs on écorchait ou on découpait successivement les membres, à Nuremberg, on enfermait le condamné dans le corps de la " vierge " de fer, rougie au feu ; en France, on lui brisait les membres ou on le tirait à quatre chevaux ; en Orient, on empale les malheureux ; au Maroc, on les maçonne en ne laissant que la tête hors du mur. Et pourquoi toutes ces vengeances ? Est-ce pour punir de véritables crimes ? Non, toujours la haine des rois et des classes dominantes s'est tournée contre les hommes qui revendiquaient la liberté de penser et d'agir. C'est au service de la tyrannie qu'a toujours été la peine de mort. Qu'a fait Calvin, maître du pouvoir ? Il a fait brûler Michel Servet, un de ces hommes de divination scientifique comme on en compte à peine dix ou douze dans l'histoire de l'humanité toute entière. Qu'a fait Luther, autre fondateur de religion ? Il a excité ses amis les seigneurs à courir sus aux paysans : " tuez-les tous, tuez-les, l'enfer les reprendra plus tôt. " Qu'a fait l'Église catholique triomphante ? Elle a organisé des autodafés. C'est elle qui alluma les bûchers, qui tint pendant trois siècles le noble peuple de l'Espagne sous la terreur. Et récemment quand une ville libre, coupable d'avoir maintenu son autonomie, a été reconquise par ses oppresseurs, n'avons-nous pas vu ceux-ci tuer par milliers, hommes, femmes, enfants et se servir de la mitrailleuse pour grossir plus vite les tas de cadavres ? Et ceux qui ont pris part au massacre, fiers de leur besogne, ne sont-ils pas venus cyniquement s'en vanter ? Ici même on a pu les entendre.

Mais si l'État est féroce quand il s'agit de venger une atteinte portée à son pouvoir, il apporte moins de passion dans la vindicte des crimes privés, et peu à peu cela lui a fait honte d'appliquer la peine de mort. Le temps n'est plus où le bourreau, vêtu de rouge, fait montre de sa personne derrière le roi : ce n'est plus le second personnage de l'État, ce n'est plus le "miracle vivant" comme l'appelait Joseph de Maistre ; il est devenu la honte de la société et ne se laisse

pas même connaître sous son nom. On a vu des hommes se faire sauter la main droite pour n'être pas forcés à servir de bourreau. En beaucoup de pays où la peine de mort existe encore, on ne décapite, on ne pend, on ne garrotte plus que dans l'intérieur des prisons. Enfin, dans plusieurs pays, la peine de mort est abolie ; depuis plus de cent ans le sang des décapités ne souille plus le sol de la Toscane, et la Suisse est une des nations qui ont eu l'honneur de brûler l'échafaud. Et maintenant elle aurait la honte de le rétablir ! Elle a vraiment bien peu de souci de sa gloire. Avant qu'elle adopte le rétablissement de la peine de mort, qu'on lui prouve au moins que les pays où il y a le moins de crimes sont ceux où la pénalité est la plus terrible !

Or, c'est précisément le contraire qui arrive : car le sang appelle le sang, c'est autour des échafauds et dans les prisons que se forment les meurtriers et les voleurs. Nos tribunaux sont des écoles de crime. Quels êtres plus vils que tous ceux dont la vindicte publique se sert pour la répression : mouchards et gardes-chiourme, bourreaux et policiers !

Ainsi la peine de mort est inutile. Mais est-elle juste ?

Non, elle n'est pas juste. Quand un individu se venge isolément, il peut considérer son adversaire comme responsable, mais la société, prise dans son ensemble, doit comprendre le lien de solidarité qui la rattache à tous ses membres, vertueux ou criminels, et reconnaître que dans chaque crime elle a aussi sa part. A-t-elle pris soin de l'enfance du criminel ? Lui a-t-elle donné une éducation complète ? Lui a-t-elle facilité les chemins de la vie ? Lui a-t-elle toujours donné de bons exemples ? A-t-elle veillé à ce qu'il ait bien toutes les chances de rester honnête ou de le redevenir après une première chute. Et si elle ne l'a pas fait, le criminel ne peut-il pas la taxer d'injustice ?

L'économiste Stuart Mill, ce probe savant qu'il est bon de donner en exemple à tous ses confrères, compare tous les membres de la société à des coureurs auxquels un César quelconque fixerait le même but. L'un des concurrents est jeune, agile, dispos, un autre est déjà vieux : il en est de malades, de boiteux, de culs-de-jatte. Serait-il juste de condamner les derniers : les uns à la misère, les autres à l'esclavage ou à la mort, tandis que le premier serait couronné vainqueur ? Et fait-on autre chose dans la société ? Les uns ont des chances de bonheur, d'éducation et de force : ils sont déclarés vertueux ; les autres sont condamnés par le milieu à rester vautrés dans la misère ou dans le vice : c'est sur eux que doit tomber la vindicte sociale ?

Mais il est encore une autre cause qui défend à la société bourgeoise de prononcer la peine de mort. C'est qu'elle-même tue et tue par millions. S'il est un fait prouvé par l'étude de l'hygiène, c'est que la vie moyenne pourrait être doublée. La misère abrège la vie du pauvre. Tel métier tue dans l'espace de quelques années, tel autre en quelques mois. Si tous avaient les jouissances de la vie, ils vivraient comme des pairs d'Angleterre, ils dépasseraient la soixantaine, mais condamnés pratiquement soit aux travaux forcés, soit - ce qui est pis - au manque de travail, ils meurent avant le temps, et pendant leur courte vie, la maladie les a torturés. Le calcul est facile à faire. C'est au moins 8 à 10 millions d'hommes que la société extermine chaque année, en Europe seulement, non en les tuant à coups de fusils, mais en les forçant à mourir en supprimant leur couvert au banquet de la vie. Il y a dix ans, un ouvrier anglais, Duggan, se suicida avec toute sa famille. Un infâme journal, toujours occupé à vanter les mérites des rois et des puissants, eut l'impudence de se féliciter de ce suicide d'ouvrier. " Quel bon débarras, s'écria-t-il, les ouvriers pour qui il n'y a pas de place, se tuent eux-mêmes, ils nous dispensent de la besogne désagréable de les tuer de nos mains ". Voilà le cynique aveu de ce que pensent tous les adorateurs du Dieu Capital !

Quel est donc le remède à tous ces meurtres en masse, en même temps qu'aux meurtres qui se commettent isolément ? Vous savez d'avance ce que propose un socialiste. C'est un changement social complet, c'est le collectivisme, l'appropriation de la terre et des instruments par tous ceux qui travaillent. C'est ainsi que le gouffre de haine pourra se combler entre les hommes, que la misère et la poursuite de la fortune, cette grande conseillère de crimes, cesseront d'exciter les citoyens les uns contre les autres, et que la vindicte sociale pourra se reposer enfin. Au droit de la force, qui prévaut dans la nature sauvage, il est temps de faire succéder la justice, qui est l'idéal de tout homme digne de ce nom.

Mais dans la société transformée, il est possible qu'il y ait encore des crimes. Physiologiquement le type du criminel pourra se présenter de nouveau. Que ferons alors ? Tuerons-nous le criminel ? Non certes. Celui chez lequel le crime provient de la folie, nous le soignerons, comme nous soignons les fous ou les autres malades, en nous garant de leurs violences. Quant aux hommes devenus criminels par la fougue du tempérament ou l'ardeur du sang, il serait dès

maintenant possible de leur proposer la réhabilitation par l'héroïsme.

On l'a vu cent fois : des galériens se jettent dans les flammes ou dans les eaux pour sauver des malheureux et se sentir renaître ainsi dans l'estime des autres hommes. Les forçats que la commune de Carthagène rendit libres et que la France a refait esclaves, ont été sublimes d'héroïsme pendant leur courte liberté de quelques mois. Obéissez, disait le Christianisme, et le peuple s'est avili. Enrichissez-vous, disent les bourgeois à leurs fils, et ceux-ci cherchent à s'enrichir de toutes les manières, soit en violant, soit avec plus d'habileté, en tournant la loi. Devenez des héros, disent les socialistes révolutionnaires et des brigands même pourront se relever par l'héroïsme.

Élisée Reclus

Conférence faite à une réunion convoquée par l' " Association Ouvrière " de Lausanne (1879)

Elisée Reclus

La question des vêtements et de la nudité

La question des vêtements et de la nudité est certainement celle qui a le plus d'importance à la fois au point de vue de la santé physique, de l'art et de la santé morale : aussi est-il nécessaire de préciser ce que l'on pense à cet égard, car le temps est venu de ne plus reculer devant aucune discussion. C'est là une conquête récente de la liberté humaine : il y a peu d'années on eût repoussé d'avance comme attentatoire à la morale toute proposition où la nécessité des vêtements eût pu être contestée. Sous l'influence de cette idée d'origine immémoriale, consacrée par la religion, indiscutée par la morale, on se laissait aller à croire dans la société actuelle, dite civilisée, que les convenances se trouvent chez les différents peuples en proportion directe avec les vêtements. La dame élégante affecte de ne pas même voir celui qui marche pieds-nus ; les mains, qui sont par excellence les organes de l'action, les metteurs en oeuvre de la pensée humaine, sont fréquemment revêtues de gants ; la plupart des femmes chrétiennes non obligées au travail physique vont jusqu'à voiler leur visage, à la façon des mahométanes, sans y être forcées par d'autres tyrans que la mode : ainsi même la tête ne se montre pas librement, un brouillard de tulle ou de crêpe s'interpose entre le regard et la nature ; même les pois noirs ou rouges brodés sur l'étoffe semblent jeter une taie sur les yeux ou parsemer des boutons sur la joue. Les conventions le veulent ainsi, comme aussi en d'autres circonstances les moeurs de la société exigent que la femme apparaisse en pleine lumière les épaules et les seins nus. A l'entrée de Charles Quint dans sa bonne ville d'Anvers, les âmes les plus nobles familles se disputaient l'honneur de paraître nues dans le cortège du maître, de même que sous le Directoire, il fallait se vêtir d'étoffes transparentes pour satisfaire aux exigences du bon ton. Toutefois, il faut le dire, la religion, la morale officielles n'approuvent point ouvertement ces écarts de la coutume et s'accommodent beaucoup mieux des vêtements traditionnels qui, en certains pays comme le Tyrol, la Bretagne, recouvrent absolument le corps et en rendent la forme méconnaissable. Tel était le but de la "Sainte Eglise", qui voyait dans la femme la plus grande incitatrice au péché.

Au fond, il s'agit de savoir lequel, du nu ou du vêtement, est le plus hygiénique, le plus sain pour développement harmonique de l'homme au physique et au moral. Quant au premier cas, il ne peut y avoir aucun doute. Pour les hygiénistes, c'est une question jugée que celle de la nudité. Il n'est pas douteux que la peau reprend de sa vitalité et de son activité naturelles quand elle est librement exposée à l'air, à la lumière, aux phénomènes changeants du dehors. La transpiration n'est plus gênée ; les fonctions de l'organe sont rétablies ; il redevient plus souple et plus ferme à la fois ; il ne pâlit plus comme une plante isolée privée de jour. Les expériences faites sur les animaux ont prouvé aussi que, lorsque la peau est soustraite à l'action de la lumière, les globules rouges diminuent de même que la proportion d'hémoglobine. C'est dire que la vie devient moins active et moins intense. Encore un exemple de ce fait, que les progrès de la civilisation ne sont pas nécessairement des progrès et qu'il importe de les soumettre au contrôle de la science.

Prenons des exemples parmi les peuples : tous les voyageurs s'accordent à dire que les Polynésiens étaient les plus beaux hommes avant que les missionnaires, zélés distributeurs de lainages et de cotonnades, eussent sévi dans les parages océaniques ; on sait également que nulle part les artistes n'eurent plus noble compréhension de la beauté que dans la merveilleuse Hellade, où les jeunes et forts luttaient, couraient, jouaient au grand air, les membres nus, devant le peuple assemblé. On n'ignore pas non plus que les hygiénistes actuels, désireux de restituer la beauté et la santé humaine mises en danger par le manque de méthode dans la nourriture et le vêtement, se mettent à déshabiller leurs patients pour les accoutumer à l'air et à la lumière. Dans toute l'Europe occidentale et jusque dans la septentrionale Ecosse, des établissements se sont ouverts, où des invalides riches viennent exposer leur peau nue à l'action vivifiante du vent et du soleil.

Sans doute que les contrées froides, telle la Scandinavie, et même les pays tempérés, comme presque toutes les régions peuplées de l'Europe, ont un climat d'hiver très âpre en comparaison de ceux dont jouissent les Océaniens, mais les abris et les draperies, qui sont tout autre chose que les vêtements, permettent aussi de se garantir du froid. Jusqu'à une époque récente, les Japonais, que les moeurs du cant anglais n'avaient pas encore contaminés, ne se sentaient nullement obligés par les convenances de cacher leur nudité et se baignaient en commun ; c'est à la vue du libre jeu des muscles et des membres que les artistes du Nippon durent certainement leur franchise de mouvement dans l'usage du pinceau. Ce sont des peintres et statuaires qui ont sauvé la civilisation de notre vieille Europe en gardant le culte de la forme humaine malgré les malédictions de l'église contre la chair. Ils ont, du reste, conquis de haute lutte le droit de

représenter l'homme sans les voiles auxquels la loi nous astreint.

L'équilibre de la santé, le fonctionnement normal du corps ne peuvent se rétablir complètement, les maladies provenant des alternatives du froid et du chaud continueront de menacer l'individu civilisé aussi longtemps que la statue humaine ne sera pas "délivrée de ses linceuls", tant que l'homme ne sera pas redevenu "entièrement face", comme le disait un indigène de la côte du Chili. Mais, c'est au point de vue de la santé morale surtout que la restitution de la beauté nue serait nécessaire, car l'artifice du costume et de la parure est de ceux qui, par la sotte vanité, le servile esprit d'imitation et surtout par les mille ingéniosité de vice, entraînent le plus souvent à la corruption générale de la société.

On peut en juger facilement dans les écoles des Beaux-Arts où les jeunes hommes, souvent dépravés, dessinent religieusement d'après le modèle féminin, avec un parfait respect de la forme humaine, et se laissent aller aux pensées libertines que plus tard, au contact des femmes revêtues de leurs atours et colifichets : la mode a donné aux habits la coupe faite spécialement pour exciter les convoitises. La beauté nue ennoblit et purifie ; le vêtement, insidieux et mensonger, dégrade et pervertit.

Or la mode règne encore, de même que règnent toujours le Seigneur Capital et les antiques survivances de l'Eglise et de l'Etat. Il n'est donc point à espérer que la mode, qui représente les intérêts d'innombrables fournisseurs et qui répond à un ensemble infini de petites passions personnelles, abdique de gré ou de force devant un régime nouveau d'art et de bon sens. On peut l'espérer d'autant moins que la mode est l'héritage de tout le passé. Elle change de siècle en siècle, de saison en saison, mais cependant beaucoup moins qu'on se l'imagine d'ordinaire : elle saute brusquement d'un extrême à l'autre, mais en prenant toujours des formes précédemment connues. Aucune des anciennes manière de se parer et de s'embellir n'a complètement disparu, même dans nos sociétés élégantes. Nombre d'hommes se tatouent encore, et, parmi les amiraux actuels, on pourrait en voir dont les gants de cérémonies cachent une ancre marquée en bleu à la racine du pouce. La femme européenne ne se passe pas d'anneau dans la narine, comme l'Hindoue, mais elle le suspend à son oreille ; elle garde le collier de la sauvagesse et porte le bracelet de la captive, reste à la chaîne qui l'attachait au poteau de la tente. Le soldat, qui dans la société actuelle représente le primitif, l'homme de vanité guerrière et de combat, s'orne d'épaulettes, de franges, de galons aux couleurs voyantes, de plaque, de croix en émail ou en métaux étincelants, de plumes multicolores, au risque d'attirer dans la bataille les regards et les balles de l'ennemi.

Mais si, chez les classes riches qui veulent à toute force se distinguer du commun des hommes, l'amour du luxe maintient la séparation des classes ou même cherche à l'augmenter encore à force de dépenses, les foules démocratiques tendent à se ressembler de plus en plus par le costume : c'est déjà un progrès. En nombre de pays, on ne distingue plus guère entre le riche et le pauvre, car l'homme de goût, même opulent, s'habille avec simplicité, et la propreté est de règle chez tous, même pour les peu fortunés. De plus, le vêtement des femmes laborieuses se rapproche de celui des hommes : celles qui veulent conquérir la liberté pleine de leurs mouvements trouvent le moyen de se débarrasser des robes lourdes, des corsets étroits, des chapeaux fleuris.

Un certain progrès s'est positivement accompli dans le sens de la liberté du costume et malgré tout on s'est quelque peu rapproché de l'hygiène. Mais la grande révolution esthétique et morale qui laissera au civilisé moderne le droit qu'avait le Grec autrefois de se promener débarrassé de langes à la lumière du soleil, cette grande révolution est encore, parmi toutes les ambitions de l'homme moderne, celle qui paraît la plus difficile à réaliser.

Elisée Reclus. "L'homme et la terre".

Élisée Reclus

L'anarchie et l'église

Publications des «Temps Nouveaux» n° 18

La conduite de l'anarchiste envers l'homme d'Eglise est tracée d'avance. Aussi longtemps que les prêtres, moines et tous les détenteurs d'un pouvoir prétendu divin seront constitués en ligue de domination, il faut les combattre sans répit de toute l'énergie de sa volonté et de toutes les ressources de son intelligence et de sa force. D'ailleurs, cette lutte acharnée ne doit empêcher nullement que nous gardions le respect personnel et toute la sympathie humaine pour chaque individu chrétien, bouddhiste ou fétichiste dès que sa puissance d'attaque et de domination aura été rompue. Nous commencerons par nous affranchir, puis nous travaillerons à l'affranchissement du ci-devant adversaire.

Ce que nous avons à craindre de l'Eglise ou des églises est clairement enseigné par l'histoire. A cet égard, toute méprise, toute confusion sont impossibles. Nous sommes haïs, exécrés, maudits : on nous voue non seulement aux supplices de l'enfer, - ce qui n'a pas de sens pour nous, - mais on nous signale à la vindicte des lois temporelles, à la vengeance spéciale des rois, des geôliers et des bourreaux, même à l'ingéniosité des tortureurs que la Sainte Inquisition, toujours vivante, entretient dans les cachots. Le langage officiel des papes, fulminé dans leurs bulles récentes, dirige expressément la campagne contre les " novateurs insensés et diaboliques, les orgueilleux disciples d'une science prétendue, les gens en délire qui vantent la liberté de conscience, les corrupteurs de toutes choses sacrées, les odieux corrupteurs de la jeunesse, les ouvriers de crime et d'iniquité ". Ces maudits, ces anathèmes, ce sont, en premier lieu, ceux qui se disent hommes de révolution, anarchistes ou libertaires.

C'est bien ! Il est juste, il est légitime que des gens se disant et se croyant même sacrés pour exercer la domination absolue sur le genre humain, s'imaginent qu'ils sont les possesseurs des clefs du ciel et de l'enfer, concentrent toute la force de leur haine contre les réprouvés qui contestent leurs droits au pouvoir et condamnent toutes les manifestations de ce pouvoir : " Exterminez ! Exterminez ! " telle est la devise de l'Eglise, comme aux temps de Saint Dominique et d'Innocent III.

A l'intransigeance catholique, nous opposons égale intransigeance, mais en hommes et en hommes nourris de la science contemporaine, non en thaumaturges et en bourreaux. Nous repoussons absolument la doctrine catholique, de même que celle de toutes les religions connexes, amies ou ennemies; nous combattons leurs institutions et leurs oeuvres; nous travaillons à détruire les effets de tous leurs actes. Mais cela sans haine de leurs personnes, car nous n'ignorons point que tous les hommes sont déterminés par le milieu dans lequel leurs mères les ont bercés et la société les a nourris; nous savons qu'une autre éducation, des circonstances moins favorables auraient pu nous abêtir aussi, et ce que nous cherchons par dessus tout, c'est précisément de faire naître pour eux, - s'il en est encore temps - et pour toutes les générations à venir, des conditions nouvelles qui guériront enfin les hommes de la " folie de la croix " et autres hallucinations religieuses.

Nous ne songeons point à nous venger quand viendra le jour où nous serons les plus forts : les échafauds et les bûchers n'y suffiraient point, tant les Eglises ont massacré d'infidèles au nom de leurs dieux respectifs, tant l'Eglise chrétienne tout spécialement a fait de victimes pendant quinze cent années de domination. La vengeance n'est point dans nos principes, car la haine appelle la haine et nous avons hâte d'entrer dans une ère nouvelle de paix sociale. Le ferme propos que voulons réaliser n'est point d'employer " les boyaux du dernier prêtre à tordre le cou du dernier roi ! ", mais de faire en sorte que ni prêtres ni rois ne puissent naître dans l'atmosphère purifiée de notre société nouvelle.

Logiquement, notre oeuvre révolutionnaire contre l'Eglise commence par être destructive avant qu'elle puisse devenir constructive, bien que les deux phases de l'action soient interdépendantes et s'accomplissent en même temps, mais sous divers aspects, suivant les différents milieux. Certes, nous savons que la force est inapplicable pour détruire les croyances sincères, les naïves et béates illusions; nous ne chercherons point à entrer dans les consciences pour en expulser les troubles et les rêves, mais nous pouvons travailler de toutes nos énergies à écarter du fonctionnement social tout ce qui ne s'accorde pas avec des vérités scientifiques reconnues; nous pouvons combattre incessamment l'erreur de tous ceux qui prétendent avoir trouvé en dehors de l'humanité et du monde un point d'appui divin, permettant à des castes parasites de se grimer en intermédiaires dévotieux entre le créateur fictif et ses créatures.

Puisque la crainte et l'épouvante furent de tout temps les mobiles qui asservirent les hommes, - ainsi que rois, prêtres, magiciens et pédagogues l'ont eux-mêmes répété sous tant de formes diverses, - combattons incessamment cette terreur des dieux et de leurs interprètes par l'étude et par l'exposition de la sereine clarté des choses. Faisons la chasse à tous les mensonges que les bénéficiaires de l'antique sottise théologique ont répandus dans l'enseignement, dans les livres, dans les arts. Et n'oublions pas d'enrayer le vil paiement des impôts directs que le clergé nous extorque, d'arrêter la construction des chapelles, des reposoirs, des églises, des croix, des statues votives et autres laideurs qui déshonorent nos villes et nos campagnes. Tarissons la source de ces millions qui, de toutes parts, affluent vers le grand mendiant de Rome et vers les sous-mendiants innombrables de ses congrégations. Enfin, par la propagande de chaque jour, enlevons aux prêtres les enfants qu'on leur donne à baptiser, les garçons et les filles qu'ils " confirment dans la foi " par l'ingestion d'une hostie, les jeunes gens qu'ils prétendent conjoindre, les malheureux qu'ils souillent en faisant naître le péché dans leur âme par la confession, les mourants qu'ils terrorisent encore au dernier moment de la vie. Déchristianisons le peuple !

Mais les écoles, même celles qui se disent laïques, christianisent leurs élèves, c'est-à-dire toute la génération pensante, nous est-il répondu. Et ces écoles comment les fermerons-nous, puisque nous trouvons devant elles des pères de famille revendiquant la " liberté " de l'éducation choisie par eux ? A nous qui parlons sans cesse de liberté et qui ne comprenons l'individu digne de ce nom que dans la plénitude de sa fière indépendance, voici qu'on oppose aussi la " liberté " ! Si ce mot répondait à une idée juste, nous n'aurions qu'à nous incliner en tout respect afin de rester fidèles à nous-mêmes; mais cette liberté du père de famille est-elle autre chose que le rapt, l'appropriation pure et simple d'un enfant qui devrait s'appartenir et que l'on remet à l'Eglise ou à l'Etat, pourqu'ils le déforment à souhait ? N'est-ce pas une liberté semblable à celle du manufacturier qui dispose de centaines ou de milliers de " bras " et qui les emploie comme il veut à concasser des métaux ou à croiser des fils; une liberté comme celle du général qui fait manoeuvrer à sa guise des " unités tactiques " de " baïonnettes " et de " sabres " ?

Le père, héritier convaincu du pater familias romain, dispose également de ses fils et de ses filles, pour les tuer moralement ou, pis encore, pour les avilir. De ces deux individus, le père et l'enfant, virtuellement égaux à nos yeux, c'est le plus faible que nous avons à soutenir de notre force; c'est de lui que nous avons à nous déclarer solidaires, lui que nous tâcherons de défendre contre tous ceux qui lui font tort, fût-ce le père même ou celui qui se dit tel, fût-ce la mère qui le porta dans son sein ! Si, par une loi spéciale qu'imposa l'opinion publique, l'Etat refuse au père de famille le droit de condamner son fils à l'ignorance, nous qui sommes de coeur avec la génération nouvelle, nous mettrons tout en oeuvre, et sans lois, par la ligue de nos volontés, pour protéger la jeunesse contre une éducation mauvaise. Que l'enfant soit frappé, battu, torturé par des parents, qu'il soit même doucement empoisonné de gâteaux, de confitures ou de mensonges, ou bien qu'il soit catéché, dépravé par des frères ignorantins, qu'il apprenne chez les jésuites une histoire perfide, une fausse morale faite de bassesse et de cruauté, le crime nous semble être le même et nous le combattons avec énergie, toujours âprement, solidaires de l'être auquel on a fait tort.

Certes, aussi longtemps que la famille se maintiendra sous sa forme monarchique, modèle des Etats qui nous gouvernent, l'exercice de notre volonté ferme d'intervention envers l'enfant contre les parents et les prêtres restera d'un accomplissement difficile; mais ce n'en est pas moins dans ce sens que doit se porter tout notre effort. Etre le défenseur de la justice ou le complice du crime, il n'y a point de milieu.

En cette matière se pose encore, comme dans toutes les autres questions sociales, le grand problème qui se discute entre Tolstoï et les autres anarchistes, celui de la non-résistance ou de la résistance au mal. Pour notre part nous sommes d'avis que l'offensé qui ne résiste pas livre d'avance les humbles et les pauvres aux oppresseurs et aux riches. Résistons sans haine, sans esprit de rancune ni de vengeance, avec toute la douceur sereine du philosophe qui se possède et reproduit exactement sa pensée profonde et son vouloir intime en chacun de ses actes, mais résistons ! L'école actuelle, qu'elle soit dirigée par le prêtre religieux ou par le prêtre laïque est nettement, absolument dirigée contre les hommes libres, autant que le serait une épée ou plutôt des millions d'épées, car il s'agit de dresser contre les novateurs les enfants de la génération nouvelle. Nous comprenons l'école comme la société " sans Dieu ni maître " et nous considérons par conséquent comme des lieux funestes tous ces antres où l'on enseigne l'obéissance à Dieu et surtout à ses représentants, les maîtres de toute espèce, pères et moines, rois et fonctionnaires, symboles et lois. Nous réprouvons autant les écoles où l'on enseigne les prétendus devoirs civiques - c'est-à-dire l'accomplissement des ordres d'en haut et la haine des peuples étrangers - que les écoles où l'on enjoint aux enfants de n'être plus que " des bâtons dans les mains des prêtres " . Nous savons qu'elles sont également mauvaises, et quand nous aurons la force, nous

fermerons les unes et les autres comme les casernes et les lupanars.

Vaine menace, dira-t-on avec ironie. Vous n'êtes pas les plus forts, et nous commandons encore aux rois et aux militaires, aux magistrats et aux bourreaux. Oui, cela semble vrai; mais tout cet appareil de répression ne nous effraie point, car c'est aussi une grande force d'avoir la vérité pour alliée et de répandre la lumière devant soi. L'histoire se déroule en notre faveur, car si la science a " fait faillite " pour nos adversaires, elle est restée notre guide et notre soutien. La différence essentielle entre les suppôts de l'Eglise et ses ennemis, entre les asservis et les hommes libres, c'est que les premiers, privés d'initiative propre, n'existant que par la masse, non par la valeur individuelle, s'affaiblissent peu à peu et meurent, tandis que le renouveau de la vie se fait en nous par l'agissement spontané des forces anarchiques. Notre société naissante d'hommes libres, qui cherche péniblement à se dégager de la chrysalide bourgeoise, ne pourrait avoir aucune espérance de triompher un jour, elle ne pourrait même pas naître, si elle avait devant elle de vrais hommes avec un vouloir et une énergie propres, mais l'immense armée de dévots et des dévotes, flétrie par le prosternement et l'obéissance, reste condamnée à l'ataxie intellectuelle. Quelle que soit, au point de vue spécial de son métier, de son art ou de sa profession, la valeur du catholique croyant et pratiquant, quelles que soient aussi ses qualités d'homme, il n'est au point de vue de la pensée qu'une matière amorphe et sans consistance, puisqu'il a complaisamment abdiqué son jugement et par l'aveugle foi, s'est placé lui-même en dehors de l'humanité qui raisonne.

Toutefois l'armée des catholiques a pour elle la puissance de la routine, le fonctionnement de toutes les survivances, continuant d'agir en vertu de la force d'inertie. Spontanément, les genoux de millions d'individus fléchissent devant le prêtre resplendissant d'or et de soie; c'est portée par une série de mouvements réflexes que la foule s'amasse dans les nefs aux jours de fêtes patronales; elle célèbre la Noël et la Pâques parce que les générations antérieures ont célébré ces fêtes. L'image de la Vierge Marie et celle du Bambin sacré restent gravées dans les imaginations; le sceptique vénère sans savoir pourquoi le morceau de cuivre ou d'ivoire taillé en crucifix; il s'incline en parlant de la " morale de l'Evangile ", et quand il montre les étoiles à son fils, il ne manque pas de glorifier le divin horloger. Oui, toutes ces créatures de l'habitude, toutes ces porte-voix de la routine constituent une armée déjà redoutable par sa masse : c'est la matière humaine qui constitue les écrasantes majorités, et dont les cris sans pensée retentissent comme s'ils représentaient une opinion. Qu'importe ! Cette masse elle-même finit par ne plus obéir aux impulsions ataviques : on la voit rapidement devenir indifférente à ce jargon religieux qu'elle ne comprend plus; elle ne croit plus que le prêtre soit un interprète auprès de Dieu pour remettre les péchés, ni un interprète auprès du diable pour ensorceler les bêtes et les gens; le paysan, de même que l'ouvrier, n'a plus peur de son curé. Il a quelque idée de la science, sans la connaître encore et en attendant il redevient païen en se confiant vaguement aux forces de la nature.

Certes, la révolution silencieuse qui déchristianise lentement les masses populaires est un événement capital, mais il ne faut pas oublier que les adversaires les plus à craindre, parce qu'ils n'ont aucune sincérité, ne sont pas les pauvres roturiers du peuple, ni surtout les croyants, suicidés de l'esprit, que l'on voit se prosterner dans les chapelles comme séparés par un voile épais du monde réel. Les hypocrites ambitieux qui les mènent et les indifférents qui, sans être catholiques, se sont ralliés officiellement à l'Eglise, ceux qui font argent de la foi, sont autrement dangereux que les chrétiens. Par un phénomène contradictoire en apparence, l'armée cléricale devient plus nombreuse à mesure que la croyance s'évanouit. C'est que les forces ennemies se massent de part et d'autre. L'Eglise a groupé derrière elle tous ses complices naturels auxquels il faut des esclaves à commander, rois, militaires, fonctionnaires de tout accabit, voltairiens repentis et jusqu'aux honnêtes pères de famille qui veulent qu'on leur élève des enfants bien sages, stylés, gracieux, polis, de belles manières, se gardant avec prudence de tout ce qui pourrait ressembler à une pensée.

" Que nous racontez-vous là ! " dira sans doute quelque politicien que passionne la lutte actuelle entre les congrégations et le " bloc républicain " du Parlement français. " Ne savez-vous pas que l'État et l'Eglise sont définitivement brouillés, que les crucifix, les images des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie vont être enlevés des écoles et remplacés par de beaux portraits du Président de la République ? Ne savez-vous pas que les enfants sont désormais soigneusement préservés de la lèpre et des superstitions antiques et que des instituteurs civils leur dispenseront une éducation fondée sur la science, débarrassée de tout mensonge, toujours respectueux de la liberté ? " Hélas ! nous savons bien qu'on se dispute là-haut parmi les détenteurs du pouvoir; nous savons que les gens du clergé, les séculiers et les réguliers sont en désaccord sur la distribution des prébendes et du casuel; nous savons que la vieille querelle des " investitures " se continue de siècle en siècle entre le pape et les Etats laïques; mais cela n'empêchera pas que les deux détenteurs de la domination, religieux et politiques, ne soient au fond d'accord, même dans leurs excommunications réciproques, et qu'ils comprennent de la même manière leur mission divine à l'égard du peuple.

gouverné. Les uns et les autres donneront aux enfants le même enseignement, celui de l'obéissance. Du moins, parmi ces éducateurs à rebours, les prêtres sont-ils les plus logiques, puisqu'ils prétendent représenter Dieu, le Créateur et Maître Universel. Hier encore, sous la haute protection de la République, ils ont été les maîtres absolus, incontestés.

Tous les éléments de la réaction étaient alors unis sous le même labarum symbolique, le " signe de la Croix " ; il eût été naïf de se laisser tromper par la devise de ce drapeau; il ne s'agissait plus ici de la foi religieuse, mais de la domination, la croyance intime n'était qu'un prétexte pour la majorité de ceux qui veulent garder le monopole des pouvoirs et des richesses ; pour eux le but unique était d'empêcher à tout prix la réalisation de l'idéal moderne, le pain pour tous, la liberté, le travail et le loisir pour tous. Nos ennemis, quoique se haïssant et se méprisant les uns les autres, avaient dû pourtant se grouper en un seul parti. Isolées, les causes respectives des classes dirigeantes étaient trop pauvres d'arguments, trop illogiques pour qu'elles pussent essayer de se défendre avec succès ; il leur était indispensable de se rattacher à une cause supérieure, à Dieu lui-même, le " principe de toutes choses " , le " grand ordonnateur de l'Univers ". Ainsi, dans une bataille, les corps de troupes exposés abandonnent les ouvrages extérieurs nouvellement construits pour se masser au centre de la position, dans la citadelle antique accommodée par les ingénieurs à la guerre moderne.

Trop ardents à la curée, les gens d'Eglise ont commis aussi la maladresse, d'ailleurs inévitable, de ne pas évoluer prestement avec le siècle. Encombrés par leur bagage de vieilleries, ils sont restés en route. Ils jargonnet en latin et cela suffit pour qu'ils ne sachent plus parler le français de Paris. Ils ânonnent la théologie de Saint-Thomas, mais cet antique verbiage ne leur sert plus à grand chose pour discuter avec les élèves de Berthelot. Sans doute, quelques uns d'entre-eux, surtout les prêtres américains, en lutte avec une jeune société démocratique, soustraite au pouvoir de Rome, ont essayé de rajeunir leurs arguments, refourbi quelque peu leurs vénérables flamberges, mais ces façons nouvelles de controverse ont été mal vues en haut lieu, et le misonéisme a triomphé : le clergé se tient à l'arrière-garde, avec toute l'affreuse bande des magistrats, des inquisiteurs et des bourreaux. En masse, ils se sont placés derrière les rois, les princes et les riches, et pour les humbles ils ne savent demander que la charité, non la justice, un coin modeste dans le Paradis futur, et non une large et belle place au bon soleil qui nous éclaire aujourd'hui. Quelques enfants perdus du catholicisme ont supplié le pape de se faire socialiste, d'entrer hardiment dans les rangs des niveleurs et des meurt de faim. Oh, que nenni ! Il s'en tient aux millions qu'on appelle le " denier de Saint-Pierre " et à cette " botte de paille " qui est le palais du Vatican.

Quel beau jour pour nous, penseurs libres et révolutionnaires, que celui pendant lequel le pape s'est définitivement enfermé dans le dogme de son infaillibilité ! Voilà notre bonhomme saisi comme dans une trappe d'acier ! Il ne faut pas se dédire, se renouveler, vivre en un mot ! Il est ligotté dans les vieux dogmes, obligé de s'en tenir au Syllabus, de maudire la société moderne avec toutes ses découvertes et ses progrès. Il n'est plus désormais qu'un prisonnier volontaire enchaîné sur la rive et nous poursuivant de ses imprécations vaines, tandis que nous cinglons librement sur les flots. Par un de ses sous-ordres, il proclame la " faillite de la science ! " Quelle joie pour nous ! C'est le triomphe définitif que l'Eglise ne veuille plus apprendre ni savoir, qu'elle reste à jamais ignorante, absurde, enfermée dans ce que déjà Saint-Paul appelait sa folie !

Mais trop avides, les prêtres et les moines ont manqué de prudence; chefs de la conspiration, porteurs du mot d'ordre divin, ils ont voulu beaucoup plus que leur part. L'Eglise, toujours âpre à la rapine, ne manquait pas d'exiger un droit d'entrée de tous ses nouveaux alliés, républicains et autres; elle exigea des subventions pour toutes ses missions étrangères, elle exigea même la guerre de Chine et le pillage des palais impériaux. C'est ainsi que les richesses du clergé se sont prodigieusement accrues : dans la seule France, les biens ecclésiastiques ont beaucoup plus que doublé dans les vingt dernières années du dix-neuvième siècle; c'est par milliards que l'on évalue les terres et les maisons qui appartiennent ouvertement aux prêtres et aux moines, mais que de milliards encore ils possèdent sous les noms de vieux messieurs et d'antiques douairières ! Des jacobins se réjouissent presque de voir ces propriétés immenses s'accumuler dans les mêmes mains, espérant que d'un seul coup l'État pourra s'en emparer un jour : remède qui déplacerait la maladie mais ne la guérirait point ! Ces propriétés, produits du vol et du dol, il faut les reprendre pour la communauté puisque jadis elles furent siennes. Elles font partie du grand avoir terrestre appartenant à l'ensemble de l'humanité.

Transportons-nous par l'imagination aux temps à venir de l'irréligion consciente et raisonnée. Quelle sera dans ces conditions nouvelles l'oeuvre par excellence des hommes de bonne volonté ? Remplacer les hallucinations par des

observations précises, substituer aux illusions du paradis que l'on promettait aux faméliques les réalités d'une vie de justice sociale, de bien-être, de travail rythmé, trouver pour les fidèles de la religion humanitaire un bonheur plus substantiel et plus moral que celui dont les chrétiens se contentent actuellement. Ce qu'il fallait à ceux-ci, c'était de n'avoir point le pénible labeur de penser par eux-mêmes et de chercher en leur propre conscience le mobile de leurs actions ; n'ayant plus de fétiche visible comme nos aïeux sauvages, ils tiennent à posséder un fétiche secret qui panse leurs blessures d'amour-propre, qui les console de leurs chagrins, qui leur rende les heures de maladie moins longues et leur assure même une vie immortelle, exempte de tout souci. Mais tout cela pour eux personnellement : leur religion n'a cure des malheureux qui continuent à leur péril la dure bataille de la vie; comme les spectateurs de la tempête dont parle Lucrèce, il leur est doux de voir, de la plage, les gestes des naufragés luttant contre les flots. Ils peuvent relire dans les Evangiles cette vilaine parabole de Lazare " couché dans le sein d'Abraham " et refusant de tremper le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir la langue des mauvais riches. (Luc XVI).

Notre idéal de bonheur n'est point cet égoïsme chrétien de l'homme qui se sauve en voyant périr son semblable et qui refuse une goutte d'eau à son ennemi. Nous, les anarchistes qui travaillons à l'émancipation complète de notre individu, collaborons par cela même à la liberté de tous les autres, même à celle du mauvais riche quand nous l'aurons allégé de ses richesses, et nous leur assurons le profit solidaire de chacun de nos efforts. Notre victoire personnelle ne se conçoit point sans qu'elle devienne du même coup une victoire collective; notre recherche du bonheur ne peut s'imaginer autrement que dans le bonheur de tous : la société anarchiste n'est point un corps de privilégiés, mais une communauté d'égaux, et ce sera pour tous un bonheur très grand dont nous n'avons aujourd'hui aucune idée, de vivre dans un monde où nous ne verrons point d'enfants battus de leurs mères en récitant le catéchisme, point de faméliques demandant un sou, point de prostituées se livrant pour avoir du pain, point d'hommes valides se faisant soldats ou même policiers, parce qu'ils n'ont pas d'autres moyens de gagner leur vie. Réconciliés parce que les intérêts d'argent, de caste, de position, n'en feront pas des ennemis-nés les uns des autres, les hommes pourront étudier ensemble, prendre part, suivant leurs affinités personnelles, aux oeuvres collectives de la transformation planétaire, à la rédaction du grand livre des connaissances humaines, en un mot, vivre d'une vie libre, toujours plus ample, puissamment consciente et fraternelle, en échappant ainsi aux hallucinations, à la religiosité et à l'Eglise. Et par dessus tout, ils pourront travailler directement pour l'avenir en s'occupant des enfants, en jouissant avec eux de la nature, en les guidant avec méthode dans l'étude des sciences, des arts et de la vie.

Les catholiques ont beau s'être emparés officiellement de la société, ils n'en sont point et n'en seront point les maîtres, parce qu'ils ne savent qu'étouffer, comprimer, amoindrir : tout ce qu'est la vie leur échappe. Chez la plupart, la foi même est morte : il ne leur reste plus que la gesticulation pieuse, les prosternements et les ornements, l'égrenage du chapelet, le ronronnement du bréviaire. Les meilleurs parmi les prêtres sont obligés de fuir l'Eglise pour trouver un asile chez les profanes, c'est-à-dire chez les confesseurs de la foi nouvelle, chez nous, anarchistes et révolutionnaires, qui marchons vers un idéal, et qui travaillons à le réaliser. C'est en dehors de l'Eglise qui a fait faillite à tous les grands espoirs, que s'accomplit tout ce qui est grand et généreux. Et c'est en dehors d'elle, malgré elle, que les pauvres auxquels les prêtres promettaient ironiquement toutes les richesses du Paradis, conquerront enfin le bien-être de la vie présente : c'est malgré l'Eglise que se fondera la vraie Commune, la société des hommes libres vers laquelle nous ont acheminés tant de révolutions antérieures contre le prêtre et le roi.

Élisee Reclus

Le mariage tel qu'il fut et tel qu'il est !

Éditions de l'*Idée Libre*, brochure N°76

CONFLANS-HONORINE (Seine-et-Oise)

1924

Note de l'Éditeur:

C'est à la bonne obligation des petits-enfants de notre grand disparu Elisée Reclus que je suis redevable de publier ici l'intéressante étude d'Élie Reclus. Cette étude, tirée en 1907 à un petit nombre d'exemplaires, est restée peu connue et est devenue introuvable actuellement. Tous mes remerciements à nos bons camarades pour leur amabilité.

A. LORULOT.

Puisque l'institution même du mariage civil est en cause, nous en exposerons le développement historique. Les points en litige seront mis à leur valeur relative ; par un seul fait que la situation générale sera bien établie, plusieurs difficultés d'ordre secondaire se dissiperont sans qu'on y touche, et la grande question de droit s'élucidera en quelque sorte d'elle-même.

«L'homme est la mesure de toute chose», disait un sage de l'antiquité, formulant une vérité dont les générations qui se succèdent n'épuiseront pas la profondeur.

«Donc, je mesure tout à mon aune», - concluent certains auxquels il ne vient pas à l'idée que la longueur physique de leur individu, déjà bien petit en comparaison de la Terre, est insuffisante pour métrer le système solaire, insuffisante pour les espaces célestes. Le plus intelligent n'a qu'une valeur mesquine, s'il compare son bagage intellectuel à celui des millions qui peuplent le monde, des milliards qui l'ont peuplé. En comparaison avec les périodes cosmiques, éphémères sont nos vies, éphémères nos ans composés de treize lunaisons. Ce qui n'empêche qu'avec une candeur parfaite, une innocence naïve, le commun des mortels se figure comprendre l'univers parce qu'il l'a réduit à sa propre taille, déclare immobile ce qu'il n'a jamais vu changer, immuable ce qu'il n'a jamais senti bouger ; car il n'a jamais mis en question la prétendue évidence des sens. C'est ainsi qu'on disait la Terre centre éternel des cieux, la Terre, qui, depuis des cycles in comptés, se précipite à travers les constellations avec une vélocité prodigieuse. Comme il branlerait la tête, le paysan né dans son village, si tout abruptement on lui déclarait qu'il laboure un fond de mer ; que de cette colline à l'horizon, il n'est pas un centimètre cube qui n'ait grouillé dans la vase, nagé dans les flots ; que la roche au milieu des luzernes est arrivée de deux cent cinquante lieues, voiturée sur un glaçon ; que les montagnes bleues à l'horizon, que ces montagnes sont en marche vers la mer, et qu'elles roulent, emportées par les torrents et les rivières ! Il hochera la tête, votre bonhomme, si vous avancez qu'on n'a pas toujours été marié par le ministère du prêtre et de l'officier municipal. - Rien n'est plus vrai, cependant ; - mais comment admettre ce qu'on ne peut comprendre ?

Il faut, en effet, une réflexion déjà aiguisée par les modernes découvertes scientifiques pour accepter pleinement le fait que l'Univers est engagé dans une série de transformations incessantes, que nos institutions sociales, à l'instar des grands phénomènes cosmiques, se modifient par leur action réciproque dans le cours des longs âges ; que l'histoire et la géologie se ressemblent, que la Nature et l'humanité se développent parallèlement et suivant les mêmes lois.

Rapt, meurtre, esclavage, promiscuité brutale, tels furent les débuts de l'institution matrimoniale, débuts peu glorieux, mais dont nous n'avons aucune honte : plus bas nous avons commencé, plus haut nous espérons monter. Par ce qui se pratique parmi les populations contemporaines les plus arriérées, nous jugeons des mœurs de notre propre race, aux temps reculés dans lesquels elle n'avait pas d'histoire. Que nous apprennent cent et une relations de voyageurs ?

Des guerriers, - aux cours d'assises on les qualifierait d'assassins, - une bande de guerriers surprennent un village. La

nuit est profonde ; jusqu'aux huttes de roseaux, jusqu'aux gourbis tressés de ramées, les envahisseurs se sont glissés à pas de loup, sans faire crier une feuille sèche. Soudain, ils poussent des cris féroces, des rugissements terribles, secouent les torches, brandissent des tisons. En un clin d'œil s'embrasent les torches de pin, les toits de feuilles flambent et pétillent. Les familles qui sommeillaient, les individus accroupis, empaquetés, pressés les uns contre les autres, les voilà saisis par le désastre ; ahuris, affolés, ils brûlent déjà, et sont encore endormis. On se précipite à l'ouverture qu'on avait faite étroite et basse pour la pouvoir mieux défendre, on s'y heurte, on se pousse et s'embarrasse, rôti par la flamme, ébloui par les gerbes incandescentes, suffoqué par la fumée. Les premiers franchissent la porte en rampant, et comme ils glissent encore sur le sol, ils ont les membres transpercés, la tête fracassée. Aux vieillards moins agiles, aux enfants sans vigueur, aux malheureux incapables de se défendre, on ne fait pas même l'aumône d'un coup de massue, on les rejette dans le brasier flambant. Tout est tué, tout est massacré, sauf quelques grandes filles échappées à l'incendie, épargnées par le casse-tête. Les vainqueurs, - on appelle cela des vainqueurs, - se précipitent dans l'enceinte des troupeaux qu'ils poussent devant eux pêle-mêle, avec les malheureuses qui ont les mains attachées derrière le dos. Heureux et fiers, les pillards s'annoncent de loin par des grognements de triomphe ; ils gravissent les collines, dévalent les plaines. Les captives qui trop souvent trébuchent et tombent, celles qui ont trop de peine à se relever sont dépêchées d'un dernier coup, ou laissées à expirer dans quelque marais, à pourrir dans une fondrière. Pour activer la marche, pour ranimer les efforts défaillants, ils piquent dans les épaules, dans la nuque : «Avance ou crève !». Aux temps héroïques, les braves, les vaillants et les admirés se pourvoyaient ainsi d'épouses et de fiancées.

Fête de la victoire. Magnifique boucherie des bêtes razziées. Tapage, vacarme et vociférations, danses frénétiques, énorme bombance, glorieuse ivresse, orgie digne des Immortels. Encore fourbues de fatigue, leurs blessures fermant à peine, les filles, les femmes butinées attendent, jetées dans les coins, le dernier acte de la ripaille : tous les mâles de la horde leur passeront sur le corps. - Au préalable, le sorcier, bizarrement accoutré, l'homme aux incantations, les lavera, les fumiguera, les désenguignonnera, exorcisera les démons de la tribu native, inoculera les divinités du foyer nouveau ; il leur mettra au cou un collier de graines bénites, à la narine un bouton porte-bonheur. Le saint homme, ses acolytes l'assistant, et toute la jeune école des prophètes, de ces malheureuses filles feront des femmes, prenant tous les risques de l'opération - car ils enseignent que la femme est de nature impure et venimeuse - ils prononceront des formules sacrées, afin de garantir contre le mauvais sort les futurs époux qui attendent pour faire prouesse à leur tour.

Sur ce premier patron, les populations les plus diverses ont taillé l'innombrable variété de leurs rites nuptiaux, qu'elles se sont transmis, plus ou moins modifiés, jusqu'à nos jours.

Le mariage, que nous sommes accoutumés à considérer comme d'ordre individuel, absolument privé, fut communautaire à l'origine, et d'ordre collectif ; les femmes appartenaient à la bande par indivis ; tous avaient les mêmes droits sur toutes, nul guerrier qui n'ait sa part du butin. La captive appartenait à ceux qui avaient brûlé son village, étouffé ses oncles, flambé ses frères, éventré sa mère. Encore si les ravisseurs n'eussent été que ses maîtres ! encore si elle n'eut été payée qu'en coups et sévices ! Mais non ! leur fureur de meurtre tournait en rage amoureuse, leur ivresse en lascivités plus brutales et effrayantes que leur rage dans les combats. A pareils seigneurs pouvait-on répondre autrement que par la ruse et la perfidie, que par des tentatives de meurtre ou d'empoisonnement ? - Eh bien non ! L'on aimait ces brigands, on en vint à chérir ces assassins, à se dévouer pour ces cannibales... - Par la bénigne influence de l'oubli ? Par l'effet de l'accoutumance qui stupéfie même les atroces douleurs, étouffe les vives sensibilités ? - Cela n'eût pas suffi.

Mais elle vint, guérissant les blessures, calmant les irritations, endormant les rancœurs, elle vint, la maternité, opératrice des merveilles, elle vint, tenant dans ses bras l'Enfant, le doux et prodigieux miracle de la Nature. A peine est-il né, l'Enfant, que toutes choses sont faites nouvelles, que toutes vieilleries sont oubliées. Que parlez-vous de remords, de crime et d'ignominie, quand il est là, innocent et suave ! Que vous souvenez-vous de ces histoires de violences et de cruautés, quand il égare dans vos cheveux sa main caressante ? Que vous chaut les malheurs passés quand il vous regarde de ses yeux doux et purs ? Le sourire de l'Enfant illumine le monde ; il n'est âme assombrie dans laquelle il ne déverse à flots la lumière, n'épanche les tranquilles profondeurs des cieux azurés. Il paraît, et le Passé, avec sa longue séquelle de regrets et de repentirs, de dépit et d'amertumes, le Passé s'évanouit, s'oublie, et l'Avenir, frais et souriant, fait son entrée avec le radieux cortège d'espérances. Et ces prodiges, comment l'Enfant les accomplit-il ? Quel est le mystère de son pouvoir ? C'est que le faible, désarmé, incapable de se défendre, impuissant à se suffire, le petit être ne vit que par votre bonté, ne subsiste que par votre faveur. Le seul fait de son existence prouve que ce n'est point le Droit du plus fort, comme ont dit les philosophes de faible envergure, mais le Droit du plus faible, qui

l'emporte dans l'humanité comme dans les espèces animales. L'Enfant moralise la mère, moralise le père, moralise les alentours ; autour du berceau nichent d'aimables génies qui se posent sur les têtes, vont et viennent en blanches volées ; aux battements de leurs ailes éclosent penses de paix, bons vœux, paroles de concorde. Interprète de la naïve science populaire, tout autrement profonde que celle des moralistes de profession, le peintre Raphaël, voulant montrer à l'humanité son vrai Rédempteur, modela de son trait le plus caressant, de sa couleur la plus lumineuse, le «Bambino», un enfant, un tout petit enfant, souriant dans les bras de sa mère, rayonnante de bonheur.

L'Enfant a été la cause première et directe de nos progrès sociaux. En vue de l'Enfant, s'établirent les institutions matriarcales qui, politiques et religieuses, sociales et civiles, avaient l'enfant pour objet déclaré ou sous-entendu. Il n'y avait alors de filiation que la filiation maternelle. Cela s'explique. La paternité est un acte mystérieux, un fait incertain ; mais quoi de plus saisissable que le drame de la parturition, avec les douleurs et les cris de la femme angoissée, avec l'explosion de joie qui salue le nouveau concitoyen ! Tout enfant se connaissait une mère, mais de père, point ; la paternité collective des hommes de la tribu suffisait ; peu importait l'un plutôt que l'autre. Longtemps, il n'y eut de fils que de sa mère. Il n'y eut de clans, il n'y eut de «gentes» que les métronymiques : on eut la «matriline» avant la patrie. Chose singulière ! Durant cette phase historique, les notions de stabilité, de durée, de perpétuité se groupaient autour de la Maternité et du principe féminin. Le masculin ne représentait alors que fragilité et inconstance ; mais la justice et l'équité, le besoin d'ordre dans le progrès et de progrès dans l'ordre, les idées de paix, de conciliation et d'arbitrage, se rattachaient à la mère, de laquelle, comme d'un centre, rayonnaient les principales manifestations de la vie morale. Autre que l'actuelle était alors la conception maîtresse, autre l'explication générale des choses ; le monde intellectuel, différemment équilibré, ne gravitait point suivant la même orbite. Car les idées, car les sentiments sont loin d'avoir la fixité qu'on leur attribue, et les lois même de l'évolution ont une histoire. L'antique dicton : mobile comme l'onde, eût jadis semblé dépourvu de saveur et privé de sens, si l'on l'eût appliqué à d'autres qu'au sexe fort.

Peu à peu le rapt s'était consolidé en mariage. De même la rapine, prenant assiette et consistance, était devenue propriété par sa transmission à l'enfant, et cette transmission dans la même lignée, de mère en fille, ou d'oncle à neveu, constitua le groupe familial. Longtemps la famille se ressentit des actes de violence qui l'avait inaugurée ; son chef, investi du droit de vie et de mort, l'exerçait à sa fantaisie ; la «famille» signifiait alors chiourme domestique, popote d'esclave. La liberté relative dont elle jouit présentement ne fut conquise que par de persévérants efforts ; de longtemps ce mot de liberté n'eût pas ce caractère moral que nous lui avons attribué, et quand nous l'appliquons aux périodes primitives, ce devrait être à bon escient. Maintes fois, la mère des héritiers ou des héritières resta dans la condition servile, et les maisons princières de l'Orient contemporain nous en montrent de fréquents exemples. Toutefois, les institutions matriarcales relevèrent sensiblement la situation sociale faite à la mère et la situation civile faite à la femme.

Le rapt était si bien entré dans les mœurs, paraissait chose si décente et convenable, que lorsque les filles ne furent plus enlevées de force, les mariages étaient précédés par un simulacre d'enlèvement, comédie qu'on se donne toujours en plusieurs de nos cantons. Quand les femmes ne furent plus «gagnées à la pointe de la lance», le père les livrait au futur genre contre des bêtes à cornes, contre des cuirs ou des fourrures. Les bonnes maisons ne se défaisaient qu'à bon prix de leurs demoiselles, qui elles-mêmes mettaient vanité à se faire payer cher. Pour ne pas déprécier la marchandise, les parents veillaient à ne pas encombrer le marché, et les mères - les mères, disons-nous - calculaient qu'il valait mieux étouffer leurs fillettes en bas âge que, plus tard, les vendre au rabais.

Les plus entichées de noblesse supprimaient d'emblée toutes celles qui leur naissaient, assurées d'avance qu'aucun acquéreur ne pourrait solder ce riche morceau. Si les garçons eussent été en nombre, ils auraient poussé aux enchères, mais on avait pris la précaution d'éclaircir les rangs : on les avait fait s'entr'assommer gaillardement en maintes rencontres et escarmouches. Ces époques reculées avaient aussi leur question sociale, qu'elles non plus ne savaient résoudre qu'en taillant et rognant dans les vies humaines, et surtout parmi les procréatrices de l'espèce.

Le meurtre des filles eut pour conséquence la polyandrie ou l'adjonction de plusieurs époux à une seule épouse, et la polyandrie à son tour appela l'infanticide, précédant nos économistes, nos libéraux et philanthropes, dans l'invention des procédés malthusiens pour équilibrer les populations et les subsistances.

Concurremment aux mariages exogamiques par rapt et par achat, se faisaient aussi des mariages on ne peut plus simplistes entre frères et sœurs - notons qu'en plusieurs contrées l'adelphogamie est toujours en honneur comme

prérogative des hautes familles et maisons royales. Plus tard, on se plut à marier un lot de frères avec un lot de sœurs ; aucune distinction n'étant faite entre les enfants, tous cohéritiers d'un domaine qui restait la possession inaliénable d'une seule famille. Du système polyandrique est issu le lévirat, coutume que nous connaissons par l'histoire de Booz et de Ruth, et le sigisbéisme, dont l'existence légale - pas plus loin qu'en Italie - passait pour un paradoxe, parce qu'on en ignorait l'explication.

Ménagère de plusieurs maris, condamnée aux grossesses sans trêve, à la gestation perpétuelle, à peine interrompue par de fréquents infanticides, la femme aspirait à fuir son bain conjugal, à esquiver les travaux forcés de la polyandrie. Sa force et sa puissance étant dans l'amour, c'est à l'amour qu'elle demanda son affranchissement. Au préféré parmi les maris, au plus jeune des frères, lui-même souvent rudoyé par les aînés, un jour elle confia le doux secret : «Cet enfant est à nous deux ! à moi, à toi, à nul autre».

A partir de ce moment, l'institution matriarcale fut compromise et entra dans une décadence qui, de jour en jour, s'accéléra jusqu'à complète et entière abolition. Se jetant d'un extrême à l'autre, l'Humanité semble incapable de comprendre les faits les plus simples avant de les avoir niés avec fureur, puis de les avoir faussés en les exagérant à outrance. On dirait que nous devons épuiser la série des paradoxes avant de nous accommoder aux solutions que dictent l'évidence et le bon sens. Du moment qu'on eut découvert que l'enfant est le fils de son père, on ne voulut plus qu'il fut aussi le fils de sa mère. On décréta que désormais le père compterait pour tout, la mère pour rien. Mais pour faire adopter la doctrine nouvelle, il fallut bouleverser l'âme jusque dans ses profondeurs ; et si jamais révolution troubla les esprits, ce fut assurément celle qui substitua le patriarcat aux institutions matrimoniales.

Cérès, au dire des poètes et des historiens, fut la législatrice des peuples. Les tribus de pêcheurs, chasseurs et pasteurs s'oubliaient dans la vieille sauvagerie dont émergèrent les colonies d'agriculteurs, orgueilleux de leur charrue autant que de leur lance et de leur épée. Notre civilisation émane de l'homme des champs, qui initia le monde à des institutions juridiques déjà compliquées, à tout un système de science rudimentaire, qui formule un ensemble de lois politiques, civiles et religieuses, instaura un code resté en vigueur dans nos campagnes, un droit coutumier qu'observent nos paysans.

L'agriculteur antique se considérait comme l'époux de la terre, qu'il croyait, presque sans métaphore, féconder de ses sueurs. Le mariage, tel qu'il s'établit, ne s'explique clairement que comme institution agricole. Autant le cultivateur se sentait supérieur à la glèbe, autant il croyait l'emporter sur son épouse, dont le sein, prétendait-il, n'est que le champ dans lequel le semeur dépose la semence. Quelles qu'elles soient, orge ou blé, épeautre ou millet, la terre les accepte indifféremment, leur transmet ses sucs ou son humidité ; mais elle ne produit elle-même, disait-il, qu'une végétation folle et désordonnée, qu'une animalerie sauvage et féroce. Des mottes prennent forme organique ; la boue tiédit, la poussière s'anime : serpents, crapauds, grenouilles, rats et fourmis de surgir, insectes de pulluler, vermine de grouiller ; baies âpres, fruits âcres de se nouer aux buissons et sauvageons ; alors d'apparaître orties méchantes, houx et chardons piquants, rue infecte, chiendent envahisseur, ciguë vireuse, belladone empoisonnée. Symboles du prolétariat, images du commun peuple, les joncs des vasières, les prêles et les roseaux foisonnant dans les marais, toute une démocratie végétale. Par ses goûts, ses passions et ses instincts, la foule est toujours femme, la femme est elle-même fille de la Terre et son incarnation directe. Une progéniture spécialement féminine «sont les enfants naturels», les champis trouvés sous un buisson, les bâtards ramassés dans un carrefour, les adultérins nés dans la fange du ruisseau. De même procréation sort la multitude mal nourrie, l'engeance pauvre et misérable, que les riches et puissants, la voyant faible, traitent facilement de lâche. Deux races sont en présence, celle des Eupatrides, ou hidalgos de l'Antiquité, glorieux maintenant d'avoir un père, et cette prolifération anonyme pondue par la mère Gigogne, tourbe de «gens qui ne sont pas nés», comme s'expriment agréablement ceux qui se sont donnés la peine de naître. Les deux espèces, prétendait-on, reproduisent les qualités des sexes, dont elles sont issues ; ne différant pas moins par l'intelligence et la moralité que par l'organisme physique ; car autre est l'âme virile, autre l'âme féminine. L'homme est de principe actif, la femme de principe passif ; le premier est d'essence spirituelle, et par les éléments qui le constituent, allié au feu, à l'éther, aux substances lumineuses ; mais la seconde, foncièrement matérielle, est formée de molécules aqueuses et terreuses, imprégnée de choses obscures. Les mâles par excellence, guerriers et laboureurs, chefs de clans ou de tribus, possesseurs de champs et de troupeaux, fiers de leur famille héroïque, de leurs quartiers de noblesse ou de paysannerie, de leurs ancêtres et dieux lares, de leur autel domestique, rois en ce monde et se préparant à être dieux dans l'autre, se donnaient comme représentant la raison dominatrice de l'Instinct, comme personnifiant la civilisation qui asservit la Nature, comme domptant la tourbe humaine et animale.

Qui leur a valu ces grandioses prérogatives ? L'hérédité, la transmission des vertus divines, de père en fils. Sachez qu'ils sont, chacun de son côté, les rejetons des Immortels qui, à l'aurore du monde, se plurent à féconder les belles d'entre les filles de Deméter ; apprenez qu'ils sont de race solaire, enfants de l'Astre du jour, lequel renaît chaque matin, du sein de la nuit, et chaque printemps du sommeil de l'hiver ; ils portent l'incorruptibilité en eux-mêmes, ils ont les promesses de la résurrection. Mais le peuple, lui, mais la femme, mais la Terre, ressortissent à la Lune, dont la lumière subtile et froide pleut la corruption dans notre atmosphère. En conséquence, les orthodoxes de la doctrine brûlaient les cadavres des hommes et des guerriers dont l'esprit était censé, sur les ailes de la flamme, ascendre les espaces célestes, pour s'y mélanger avec la lumière astrale. Quant à la dépouille mortelle des filles et des mères, ils l'enfouissaient mêlant l'argile à l'argile et la poudre à la poudre. D'où les hésitations de l'Église Chrétienne, qui eut peine à décider que la femme, aussi bien que l'homme, jouit d'une âme immortelle.

La femme ayant été décrétée d'infériorité, ne pouvait manquer d'être aussi chargée d'iniquité et de malice. Si elle est passive par essence, elle ne saurait franchir les étroites limites à elle assignées que pour tomber dans la perversité, que pour gâter et détériorer ce qu'elle touche. On lui prouve qu'étant matière, et rien que matière, elle ne peut que se mettre en hostilité avec l'esprit ; qu'elle est impudique avant même l'éveil des sens, que sa chair est pécheresse plus que toute autre chair. On enseigna que par elle la mort est entrée dans le monde, on démontre qu'elle propage et perpétue le péché originel, qu'elle est la fontaine même du mal.

D'où la supériorité du célibat sur le mariage, de la vie monastique sur la vie familiale : dogme professé par la plupart des religions, notamment par celle qui règne et gouverne dans nos parages. D'où la croyance en la sainteté du prêtre, parce qu'il crie à la femme : «Ne me touche point ! Noli me tangere». D'où les commentaires sur la parole du Maître reprochant à la malheureuse qui avait frôlé le bord de la tunique sans couture : «Une vertu est sortie de moi». D'où les louanges décernées par l'Église à des marmots singulièrement précoces, dont la sainteté monstrueuse s'offusquait à voir les seins de la nourrice et qui même refusaient de se laisser allaiter par leur mère.

Puisque la femme est, disait-on, un être inférieur, et même un être pervers, il eut été absurde de lui témoigner respect et estime, de lui reconnaître aucun droit, de la laisser maîtresse de ses actions, libre d'aller et de venir. Sauf l'antique Égypte, sur laquelle planait le doux génie d'Isis, déesse toujours compatissante, toujours aimante et généreuse : sauf le Bouddhisme, qui eut des trésors de compassion pour toute la création, protégea la femme - non toutefois sans quelque défiance, montrant, en somme moins de pitié, moins de tendresse pour elle que pour les animaux ; - sauf encore quelques sectes, parmi lesquelles la Pythagoricienne, toutes les civilisations, toutes les religions à nous connues, qui envahirent la scène du monde pour s'entredéchirer, ne s'accordèrent que sur un point : la haine et le mépris de la femme. Brahmanes, Sémites, Hellènes, Romains, Chrétiens, Mahométans, jetèrent à la malheureuse chacun sa pierre : tous se firent une page dans cette histoire de honte et de douleur, de souffrance et de tyrannie. Nous le disons très sérieusement, sur ce point, notre humanité, si vaine de sa culture, se ravala au-dessous de la plupart des espèces animales. Des Grecs, les plus policés de leur époque, édictèrent l'abominable formule : «Ménagère ou courtisane», que nous avons eu la mortification d'entendre répéter en plein XIX^e siècle comme le dernier mot de la science sociale et même révolutionnaire.

Des poètes, comme Euripide, reprochèrent aux Dieux qu'ils eussent fait dépendre de la femme la procréation et l'entretien de la famille. Le «divin Platon», qu'on dit le plus grand des philosophes et le premier des pères de l'Église, donna pour sacrées les amours contre nature ; on les préconise comme antidote à l'attrait naturel d'un sexe vers l'autre. Ne pouvant supprimer la maternité, fait physique, on la nia, fait moral. Un terrible procès posa la question en des termes comme on n'en pouvait imaginer de plus crus ; l'antiquité discuta passionnément de la légende d'Oreste : le fils d'Agamemnon avait assassiné sa mère pour venger le meurtre de son père ; Clytemnestre, de son côté, avait fait expier à son époux le meurtre de leur fille Iphigénie... Eh bien ! le matricide fut absous, Minerve elle-même descendit de l'Olympe pour plaider sa cause devant l'**Aéropage** Aréopage. Il fut décidé que ce fils avait agi droitement et sainement, qu'il devait tout au père qui l'avait engendré, rien à la mère qui l'avait porté dans ses entrailles ; une fois pour toutes, il fut admis que le fils n'est pas même parent de sa mère et qu'il est de toute autre race. Contre cet arrêt des Dieux s'élevèrent des protestations qu'on étouffa comme impies : du reste, elles étaient impolitiques au premier chef, mal vues par l'opinion dominante. Enregistrons celle des tziganes, misérable tribu indoue, réputée vile parmi les viles : -Vantez-vous d'être une race de héros, il nous suffit, Ô fils de brigands, d'être chaudronniers et voleurs de chevaux ; vantez-vous d'être les fils du mâle, nous nous glorifions de rester fils de la mère ; fils de la femme nous étions, fils de la femme nous resterons !»

Au premiers pères entichés de leur paternité, il ne suffisait point que des enfants fussent nés, pour qu'ils daignassent les reconnaître et les élever. Jusqu'à ce que le maître fit sien, en le ramassant, le paquet que sa mère avait laissé tomber, le rejeton n'existait pas, légalement parlant. De là, les pratiques de la couvade, coutume extraordinaire, dont on ne peut trop admirer la haute absurdité. Pour bien montrer que le nouveau-né cesse d'appartenir à la mère, s'il lui a jamais appartenu, le père se met au lit, absorbe potions et tisanes, se gare des courants d'air, envoie la mère travailler aux champs, et majestueusement tend son petit doigt au nourrisson pour qu'il le suce.

La plus noble des institutions patriarcales, contre-partie de la polyandrie, est la polygamie, dans laquelle versa en Orient tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus puissant. Ce fut un autre moyen d'émanciper le sexe fort de la tyrannie du sexe faible. On disait, avec une certaine raison, que trois femmes exercent moins d'empire sur un seul homme, qu'une seule femme trois maris. La primitive Église permit le mariage, mais comme exutoire de la luxure, déclarant hautement ses préférences pour la virginité, que de grands docteurs assurèrent efficacement en interdisant aux jeunes chrétiennes de se baigner jamais, et leur intimant l'ordre de ne se laver que d'une main seulement. L'antique loi romaine, dure à l'encontre de la femme, dont elle faisait une éternelle mineure, toujours sous la tutelle du père, du mari, du fils ou des petits-fils, servit de type aux générations qui suivirent, et nous régit encore. Le Moyen-Age, que certains ne veulent voir que dans les Cours d'Amour et les joutes en l'honneur des dames, fut pour les femmes une époque malheureuse entre toutes. Rappelez-vous une légende bien connue, celle de Grisélidis. L'épouse du comte de Saluces accepta sans murmure toutes les rebuffades, toutes les injustices de son mari. Il la fit abreuver d'insultes par une rivale, Grisélidis ne se révolta point. Grisélidis resta humble et soumise quand le barbare lui enleva ses enfants soi-disant pour les égorger... La patiente Grisélidis, comme on l'appelait, était l'idéal de l'épouse vertueuse au temps où l'on bâtissait les cathédrales. Si telle était la poésie, qu'était donc la réalité ? Disons-nous comment de jeunes barons, inopinément, expédiaient leur mère à tel ou tel, auxquels ils en faisaient cadeau pour épouse ? Disons-nous les coups de pieds dont en plusieurs cantons on gratifiait officiellement la nouvelle épouse, les soufflets que lui administraient beau-père et belle-mère ? Quand le grand-duc de Moscovie mariait sa fille, il la remettait entre les mains du futur époux, auquel il passait certain knout à tresse de cuir : « Mon gendre, à ton tour ! ». Le knout, instrument grossier, fut, avec le progrès des belles manières, remplacé par un fouet à manche sculpté, avec cordes en soie rouges, que les gentilshommes déposaient délicatement dans la corbeille de leurs promises. Encore aujourd'hui, en telle tribu bengalaise, le galant rive lui-même au bras de sa fiancée un gros anneau, solidement forgé : s'il vient à divorcer, il déboulonne la ferraille, l'assujettit à un autre poignet. Et sans aller jusqu'en Asie, n'avons-nous pas tous remarqué dans les cimetières ces petits mauvais tableaux : une main blanche émerge de la dentelle, encastrée dans un bracelet d'où pendent les maillons d'une chaîne brisée... ? Pas besoin d'appartenir à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour expliquer le gracieux symbole. Il ne s'agit pas ici d'un forçat vulgaire. La défunte était dans les liens du mariage, liens que la mort a rompue.

Exagérons-nous, en disant que la femme est toujours une captive ? Qu'elle est toujours opprimée par la réaction du patriarcat contre les institutions matrimoniales ? Que le rapt et la violence ont laissé d'ineffaçables traces dans le mariage dont ils ont façonné les débuts ? Et que l'évolution dans laquelle l'humanité est engagée depuis une trentaine de siècles est toujours hostile à la femme ? Hostile, partant injuste. Mais le système s'affaisse déjà sur lui-même ; nous sommes en réaction contre lui, et du moment qu'il est contesté, il ne fera plus longue vieillesse.

De par le code civil, en quoi consiste le mariage, chez nous autres, Français ?

Devant le public assemblé et les représentants de la loi, par une déclaration solennelle, la fille met son corps, sa vie, sa fortune et son honneur en la possession d'un homme, tenu désormais à donner sa protection - terme très vague - en retour de l'obéissance - terme très net - qui lui est acquise. Cette personne n'aura plus la libre disposition de soi-même. Si, à tort ou à raison, elle déserte le toit conjugal, le mari peut la faire ramener par les gendarmes. Le mari peut la débouter de l'éducation de ses enfants, peut même les lui enlever entièrement, s'il lui plaît ainsi, les expédier assez loin pour qu'elle ne les revoie plus. Code en main, plus d'un misérable a menacé sa femme, qui résistait à ses caprices, d'accomplir cette basse vengeance. - Est-elle lésée dans ce qui lui est laissé de droits ? - Le Tribunal ne lui accordera réparation que si le mari y consent. - Et si le mari a perpétré l'offense ? Elle ne citera le coupable qu'avec l'assentiment du coupable. Toute créature humaine qu'elle soit, elle n'a droit à la justice que sous le bon vouloir du seigneur et maître. Aux yeux de tous, aux yeux de ses propres enfants, la femme est un être manifestement inférieur à son conjoint, cela en nos pays, plus heureux que les nombreuses contrées où elle est esclave, équivalent légal des pièces de

bétail qu'on achète et qu'on vend.

Nous ne voulons rien exagérer, et, parce que nous critiquons le mariage légal, nous ne prétendons point qu'il ne produise que crime et malheur. Nous reconnaissons hautement que, dans les mariages contractés sous les auspices de l'autorité civile, il est des unions qui sont aussi heureuses que possible ; il en est plusieurs qui font notre admiration, plusieurs que nous nous proposons d'imiter. Les institutions sociales, choses d'une infinie complexité, produisent des résultats singulièrement dissemblables. La pratique vaudra toujours mieux que les systèmes erronés, toujours moins que les belles théories. Ce qui n'empêche que, dans l'ensemble des éléments qui concourent à un résultat, un bon principe conduit au bien, un mauvais au mal. Aussi nous affirmons qu'il n'est amitié véritable, qu'il n'est grand amour qu'entre égaux et que, par elle-même, l'inégalité sociale engendre abus, injustices et iniquités. La contrainte aboutit à la révolte, et la subordination à l'insubordination. La tyrannie a pour contre-coup la haine et la rancune, procrée une engeance qui vaut ni plus ni moins qu'elle : vol, tromperie, perfidie. L'inégalité, et surtout celle qu'imposent les lois et les mœurs, l'inégalité factice et purement extérieure, aura toujours une influence funeste. Deviendra-t-elle offensive, et même productrice de bien, parce qu'on l'aura introduite entre époux ? Les vices et les défauts qu'on a souvent, trop souvent, reprochés à la femme, nous ne les nions pas, mais nous sommes persuadés qu'ils résultent de la condition qu'on lui a faite ; nous affirmons qu'ils sont, non pas sa faute, mais son malheur, en tant que serve ou esclave. Qu'on ose donc supprimer la cause si on veut abolir les effets ! - Comment, on a exclu la femme de l'enseignement supérieur, on lui a fabriqué une histoire et une littérature spéciales, on lui sert la morale «à l'usage des demoiselles», et après on se scandalise que l'être ainsi façonné soit superficiel et frivole, qu'elle intrigue et baguenaude ? Vous lui interdisez la science, et il vous déplaît qu'elle s'adonne aux superstitions ?

Vous lui fermez l'accès aux sources de la haute moralité, et vous lui reprochez qu'elle soit affriandée d'adultère ?

Ce n'est pas tout. Combien qui, viciées par un mariage vicieux, vicient leur mari, le poussent au jeu, l'incitent aux aventures de ruelles ? Le malheureux voudrait fuir un intérieur suintant l'ennui, échapper à un caquetage odieux, aux envies basses, à une vulgarité repoussante, à une moralité sordide. C'est ainsi que les mauvais mariages corrompent les familles et par les familles la communauté. C'est ainsi qu'un sang cancéreux charrie la pourriture dans les organes du corps social.

Les jeunes couples qui pensent ne pouvoir mieux faire que d'associer leur vie, afin que, appuyés l'un sur l'autre, ils travaillent plus courageusement et que plus douces soient leurs joies, moins amères leurs peines ;

Ceux-là se marient - mais surtout devant l'autorité civile, et s'abstiennent de tout contrat, serment ou instrument officiel.

Tout bien considéré, se disent-ils, nous ne débiterons pas dans la vie par un acte que notre conscience réprouve. Le mariage n'est-il vraiment qu'une coutume vieillie, mais pas encore démodée ? Certains l'assurent qui ont accepté le mariage officiel, sauf à hausser les épaules avant et après. - Eh bien ! nous nous dispenserons de cette inutile cérémonie. - Le mariage est-il, au contraire, comme nous le croyons, une réalité de premier ordre, qu'il serait insensé de traiter à la légère ? - Alors notre déclaration impliquerait que nous acceptons et le semblant de tyrannie et le semblant de servitude, deux semblants qui font une lâcheté. Car nous supposons comme démontrée l'entière et complète équivalence des deux facteurs de la famille. Il nous répugne et que la femme soit déclarée meuble conjugal, et que l'homme soit réputé le propriétaire d'un pareil objet.

- «C'est de l'idéologie !», entendons-nous. Soit ! Mais il fait besoin que, de temps à autre, quelques-uns se renseignent au juste sur leurs droits et leurs devoirs ; qu'ils sortent de la fiction, et se cantonnent dans la réalité morale. Commençons par la vérité, puisque nous la désirons comme fin.

D'excellents amis, des parents aimés font valoir des raisons contraires, à peu près en ces termes :

- «L'intervention légale, passée dans l'habitude, détermine seule la légitimité et l'illégitimité des unions ; et qui s'en affranchit est réputé immoral. Cette intervention, il faut l'accepter, sauf à être confondus avec ceux qui tournent l'union sexuelle en incontinence. Ne courez donc pas en dératés sur la route du progrès ! Hier, on n'osait mourir sans se faire asperger d'eau sainte, on n'osait s'épouser sans la bénédiction du prêtre ; menons d'abord ces réformes-ci à bon point. Et bien que la législation actuelle laisse beaucoup à désirer, on ne peut nier qu'elle offre des garanties, des garanties

nombreuses, dont voici les principales. Au mari, que l'épouse respectera la sainteté du foyer conjugal et tout au moins, n'affichera pas bruyamment son inconduite. A la femme, que l'époux n'introduira pas une concubine sous leur toit. Aux enfants surtout, qu'ils seront couverts par le nom du père, nom dont la privation peut être funeste. Misérable, en effet, est la condition faite à la progéniture extra-légale. La réprobation s'attache à la mère non mariée, et poursuit les enfants ; la loi persécute ces innocents, les traite en coupables, les dépouille par les moyens dont elle dispose : ce qu'elle montre fort bien au chapitre «successions». Finalement, ajoute-t-on, «si toutes les précautions sont inutiles, si le conjoint trahit la conjointe, ou la conjointe le conjoint, si les parents eux-mêmes fraudent leurs enfants, on peut, on doit invoquer la vindicte de la loi, qui punit la perversité qu'elle n'a pas su prévenir.»

- Oui, tout est possible ! répondons-nous. Mais la vindicte légale nous importe peu. Et nous demandons ce que garantissent tant de garanties ? On parle de séductions, d'abandons et de trahisons ; on montre des serments viciés, d'ignobles parjures... - Allons au fond des choses. A tromper ou être trompé, il n'est point de remède. Que l'époux auquel on s'était fié démasque sa mauvaise foi, qu'il soit assez lâche pour maltraiter sa femme, et laisser souffrir des enfants auxquels il devrait donner le pain du travail... eh bien ! sa vilenie constatée, une femme qui se respecte le laissera partir sans regret, ne lui demandant qu'une chose : ne reparais plus en ma présence ! Car si elle lui permettait de renouer et de le fréquenter à nouveau, les honnêtes gens auraient droit de les dire complices. - Et si l'épouse qu'on croyait fidèle trahit promesses et devoirs, se montre menteuse et perfide, si elle disparaît avec un mauvais compagnon..., voudrait-on la réintégrer au foyer de la famille ? Tout de suite, ou après l'avoir logée entre les murs d'une prison, pour y être moralisée par les bons soins d'un aumônier et des porte-clefs ? - «Tu es partie, lui dirait-on, ne reviens plus.»

Que nous font les garanties, si déjà nous tenons en piètre estime l'union qu'il faudrait garantir ? L'amour méprise, il refuse tout autre répondant que lui-même. A l'amour, chose suave, à l'amour, chose délicate et fière, qu'importent précautions, autorisations et permissions ? Quoi qu'on veuille, quoi qu'on fasse, c'est utopie que de garantir le dévouement par l'intérêt personnel, absurdité d'asseoir l'affection sur l'égoïsme, de minuter la sincérité sur papier timbré, de plomber la tendresse avec les cachets de la douane. Comme nous préférons dire : - «De ton amour, je ne veux autre preuve que ton charmant sourire, autres garants que ta main loyale, que cet oeil au fond duquel j'ai vu mon image... S'il m'avait menti, ce regard débordant de douces promesses, que me feraient contrats notariés, diplômes contre-signés par l'autorité municipale ! Alors je m'écrierai à mon tour : «Plus ne m'est rien ! rien ne m'est plus !» - Mais on n'irait point au procureur pour qu'il fouille dans les billets intimes, pour qu'il promène son lorgnon sur des fleurs fanées, pauvres fleurs qu'imprègne encore un vague parfum. On ne requerrait pas séparation de corps et de biens, pour être vilipendés, ridiculisés, traînés dans la boue par des avocats facétieux... Car un procès, des procès, c'est encore la plus claire des garanties qu'offre la législation aux époux qui cessent de s'aimer et de s'estimer.

On reprend : «La loi, défavorable aux mariages qu'elle ne sanctionne pas, la loi, plus dure encore que l'opinion publique, la loi se venge sur les enfants qu'elle qualifie de bâtards, et s'applique à écarter, à exclure des partages de famille.»

- Cela est incontestable. Mais puisque l'héritage est privilège, on n'a pas à le rechercher ni pour soi, ni pour les siens, encore moins à lui sacrifier une conviction. Et pour ce qui est de l'état civil, quel mal à ce qu'on qualifie d'enfants naturels ceux qui ne sont autre chose ?

On nous arrête : - Vous prenez la chose bien légèrement. L'appellation de bâtard, simple médisance dans les grands centres de population, est toujours fort redoutée dans les campagnes et les petites villes. A ceux auxquels elle s'appliquera, elle sera pénible en raison même de son injustice et de son absurdité.

«L'injure n'est que prétendue, mais elle est faite réelle par l'intention, et reste dans le droit strict. L'enfant qui n'en peut mais ne pourra s'en défendre, et n'aura qu'à courber la tête quand des sots et des méchants la lui jetteront au visage...» Et on nous adjure : «Parents en espérance, n'imprimez pas ce stigmate au front de ceux qui sont à naître, ne leur rendez pas plus difficile le combat pour l'existence : ne les chargez pas d'un fardeau qu'il ne tiendrait qu'à vous de leur épargner !»

Arrêtons-nous sur cette considération, la plus grave de toutes aux yeux de plusieurs amis.

S'il ne dépendait que de nous, chacun épargnerait à ceux qu'il aime, et surtout à ses enfants, toute peine et tout chagrin.

Nous savons cependant que la vie est tissée d'ennuis ; qu'on n'est véritablement homme qu'à la condition d'avoir appris à souffrir ; qu'il faut être prêt à payer de sa personne pour la cause de la raison et de la justice. Ce serait donc rendre à la jeune génération un mauvais service que de la traiter, avant même qu'elle existe, comme devant être faible et incapable ; ce serait lui faire injustice que de commettre une lâcheté, dès qu'il faut agir en son nom. L'union libre étant illégitime - officiellement - il est certain qu'à un quiconque il sera loisible de donner les appellations de «bâtard» et «bâtarde» tant qu'il lui plaira. Le cas échéant, nous voudrions que notre fils, dominant l'injure, toujours bienveillant et tranquille, répondit avec un sourire doux et fier : - «Libre à vous de prononcer «bâtard» le mot que mon père et ma mère prononcent : «enfant de l'amour». N'importe ! Bâtard je suis, bâtard incontestable, puisque je ne le suis point par accident, mais parce qu'on l'a bien voulu, bâtard j'étais avant ma naissance. Des parents, les miens, ont compris que ce nom cesserait d'être un opprobre dès que d'honnêtes gens n'en auraient pas honte ; ils m'ont voulu bâtard pour en diminuer le nombre. Donc gratifiez-moi à votre aise du titre que j'ai encore l'honneur de porter, mais qui va s'éteignant. Je suis un des derniers représentants de la race, illustre, certes, autant que pas une.»

Nous sommes loin d'avoir voulu braver l'opinion publique, et ce n'est pas à la légère que nous renonçons à la considération que donne le mariage légal, et, s'il faut l'avouer, nous désapprouvons tout éclat inutile, nous redoutons la publicité malsaine. Mais hautement nous nous déclarons responsables de notre acte dans toute sa portée, et nous le défendrons volontiers auprès de qui voudra le discuter avec une sincérité égale à la nôtre. Maris, nous comptons qu'on n'aura jamais à nous confondre avec de vulgaires séducteurs, et si nous agissions comme eux, nous n'aurions pas même leurs mauvaises excuses à faire valoir. Femmes, nous espérons ne pas tromper la confiance qu'on a mise en nous. Et si nous venions à être trompées, on n'aurait pas à nous plaindre, car nous agissons de notre plein gré, en entière connaissance de cause ; nous déclarons faire résolument et de propos délibéré ce que tant de filles séduites, nos sœurs malheureuses, n'ont fait que par faiblesse, par légèreté ou par ignorance.

Dédaignant les fictions convenues, nous entrons dans la pleine et sincère réalité des choses. La réforme du mariage civil, nous la croyons appelée par le progrès des idées et des mœurs ; pour peu qu'elle se généralise, on ne manquera pas de dire qu'elle était si bien dans le mouvement qu'on ne pouvait l'éviter ; et l'on s'étonnera qu'elle n'ait pas été tentée bien plus tôt. Encore faut-il commencer, et que se présentent les volontaires de l'Idée.

ÉLIE RECLUS

Élisée RECLUS

Les consignes de vote

*Cette lettre a été adressée par Elisée Reclus à Jean Grave et insérée dans **Le Révolté** du 11 octobre 1885.*

*Elisée Reclus enseigna et développa la **géographie sociale** dans ses très nombreux écrits.*

*Il fut par ailleurs **anarchiste** et sut mettre toute sa vie ses actes en conformité avec ses convictions.*

Il fut avant tout un esprit indépendant et rebelle. Un homme libre.

Compagnons,

Vous demandez à un homme de bonne volonté, qui n'est ni votant ni candidat, de vous exposer quelles sont ses idées sur l'exercice du droit de suffrage.

Le délai que vous m'accordez est bien court, mais ayant, au sujet du vote électoral, des convictions bien nettes, ce que j'ai à vous dire peut se formuler en quelques mots.

Voter, c'est abdiquer ; nommer un ou plusieurs maîtres pour une période courte ou longue, c'est renoncer à sa propre souveraineté. Qu'il devienne monarque absolu, prince constitutionnel ou simplement mandataire muni d'une petite part de royauté, le candidat que vous portez au trône ou au fauteuil sera votre supérieur. Vous nommez des hommes qui sont au-dessus des lois, puisqu'ils se chargent de les rédiger et que leur mission est de vous faire obéir.

Voter, c'est être dupe ; c'est croire que des hommes comme vous acquerront soudain, au tintement d'une sonnette, la vertu de tout savoir et de tout comprendre. Vos mandataires ayant à légiférer sur toutes choses, des allumettes aux vaisseaux de guerre, de l'échenillage des arbres à l'extermination des peuplades rouges ou noires, il vous semble que leur intelligence grandisse en raison même de l'immensité de la tâche. L'histoire vous enseigne que le contraire a lieu. Le pouvoir a toujours affolé, le parlotage a toujours abêti. Dans les assemblées souveraines, la médiocrité prévaut fatalement.

Voter c'est évoquer la trahison. Sans doute, les votants croient à l'honnêteté de ceux auxquels ils accordent leurs suffrages — et peut-être ont-ils raison le premier jour, quand les candidats sont encore dans la ferveur du premier amour. Mais chaque jour a son lendemain. Dès que le milieu change, l'homme change avec lui. Aujourd'hui, le candidat s'incline devant vous, et peut-être trop bas ; demain, il se redressera et peut-être trop haut. Il mendiait les votes, il vous donnera des ordres. L'ouvrier, devenu contre-maître, peut-il rester ce qu'il était avant d'avoir obtenu la faveur du patron ? Le fougueux démocrate n'apprend-il pas à courber l'échine quand le banquier daigne l'inviter à son bureau, quand les valets des rois lui font l'honneur de l'entretenir dans les antichambres ? L'atmosphère de ces corps législatifs est malsain à respirer, vous envoyez vos mandataires dans un milieu de corruption ; ne vous étonnez pas s'ils en sortent corrompus.

N'abdiquez donc pas, ne remettez donc pas vos destinées à des hommes forcément incapables et à des traîtres futurs. Ne votez pas ! Au lieu de confier vos intérêts à d'autres, défendez-les vous-mêmes ; au lieu de prendre des avocats pour proposer un mode d'action futur, agissez ! Les occasions ne manquent pas aux hommes de bon vouloir. Rejeter sur les autres la responsabilité de sa conduite, c'est manquer de vaillance.

Je vous salue de tout cœur, compagnons

Élisée Reclus

Élisée RECLUS

géographe anarchiste (1830-1905)

(1902)

l'évolution, la révolution et l'idéal anarchique

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Élisée RECLUS,
géographe anarchiste (1830-1905)

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique

Montréal : Lux Éditeur, 2004, 221 pp.
Première édition : 1902.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 26 novembre 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

[Présentation](#) de l'œuvre et de l'auteur (texte au verso du livre)

[Avertissement de l'auteur](#), 15 juillet 1902

Chapitre I	<i>Évolution de l'Univers et révolutions partielles</i>
Chapitre II	<i>Révolutions progressives et révolutions régressives</i>
Chapitre III	<i>Révolutions instinctives</i>
Chapitre IV	<i>Constatacion précise de l'état social contemporain</i>
Chapitre V	<i>L'idéal évolutionniste, le but révolutionnaire</i>
Chapitre VI	<i>Les espoirs illogiques</i>
Chapitre VII	<i>Les forces en lutte</i>
Chapitre VIII	<i>Puissance de la fascination religieuse</i>
Chapitre IX	<i>Situation présente et prochain avenir</i>
Chapitre X	<i>Dernières luttes</i>

[Chronologie thématique](#)

[Événements familiaux](#)
[Vie professionnelle et politique](#)
[Les exils](#)
[Voyages](#)
[Bibliographie partielle](#)
[Repères historiques](#)

Élisée RECLUS,
géographe anarchiste (1830-1905)

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique



Montréal: Lux Éditeur, 2004, 221 pp. Première éditions: 1902.

[L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique \(1902\)_](#)

Avertissement

[Retour à la table des matières](#)

Ce livre est le développement d'un discours prononcé il y a plus de vingt ans dans une réunion publique de Genève et publié depuis en brochures de diverses langues.

Elisée Reclus,
Bruxelles, 15 juillet 1902

[L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique \(1902\)_](#)

Présentation de l'œuvre et de l'auteur

(texte au verso du livre)

[Retour à la table des matières](#)

Ainsi les grands jours s'annoncent. L'évolution « s'est faite, la révolution ne saurait tarder. D'ailleurs ne s'accomplit-elle pas constamment sous nos yeux, par multiples secousses ? Plus les consciences, qui sont la vraie force, apprendront à s'associer sans abdiquer, plus les travailleurs, qui sont le nombre, auront conscience de leur valeur, et plus les révolutions seront faciles et pacifiques. Finalement, toute opposition devra céder et même céder sans lutte. Le jour viendra où l'Évolution et la Révolution, se succédant immédiatement, du désir au fait, de l'idée à la réalisation, se confondront en un seul et même phénomène. C'est ainsi que fonctionne la vie dans un organisme sain, celui d'un homme ou celui d'un monde. »

Géographe et anarchiste, Élisée Reclus (1830-1905) a pris une part active à la Commune de Paris en 1871. Lors de ses nombreux exils forcés, il a participé activement à la Fédération jurassienne (Suisse), et contribué plus tard à la fondation de la première université laïque de Belgique. Auteur prolifique, Élisée Reclus a participé à de nombreux journaux : *Le Révolté*, *L'insurgé*, *Le Cri du peuple*, etc. Il est surtout l'auteur de l'extraordinaire *Nouvelle géographie universelle* (19 volumes) et de *L'Homme et la Terre* (6 volumes).

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (1902)_

Chapitre I

Évolution de l'Univers et révolutions partielles

Évolution de l'Univers et révolutions partielles - Acception fausse des termes « Évolution » et « Révolution » - Évolutionnistes hypocrites, timorés ou à courtes vues - Évolution et Révolution, deux stades successifs d'un même phénomène.

[Retour à la table des matières](#)

L'évolution est le mouvement infini de tout ce qui existe, la transformation incessante de l'univers et de toutes ses parties depuis les origines éternelles et pendant l'infini des âges. Les voies lactées qui font leur apparition dans les espaces sans bornes, qui se condensent et se dissolvent pendant les millions et les milliards de siècles, les étoiles, les astres qui naissent, qui s'agrègent et qui meurent, notre tourbillon solaire avec son astre central, ses planètes et ses lunes, et, dans les limites étroites de notre petit globe terraqué, les montagnes qui surgissent et qui s'effacent de nouveau, les océans qui se forment pour tarir ensuite, les fleuves qu'on voit perler dans les vallées puis se dessécher comme la rosée du matin, les générations des plantes, des animaux et des hommes qui se succèdent, et nos millions de vies imperceptibles,

de l'homme au moucheron, tout cela n'est que phénomène de la grande évolution, entraînant toutes choses dans son tourbillon sans fin.

En comparaison de ce fait primordial de l'évolution et de la vie *universelle*, que sont tous *ces* petits événements appelés révolutions, astronomiques, géologiques ou politiques ? Des vibrations presque insensibles, des apparences, pourrait-on dire. C'est par myriades et par myriades que les révolutions se succèdent dans l'évolution universelle ; mais, si minimes qu'elles soient, elles font partie de ce mouvement infini.

Ainsi la science ne voit aucune opposition entre ces deux mots - évolution et révolution - qui se ressemblent fort, mais qui, dans le langage commun, sont employés dans un sens complètement distinct de leur signification première. Loin d'y voir des faits du même ordre ne différant que par l'ampleur du mouvement, les hommes timorés que tout changement emplit d'effroi affectent de donner aux deux termes un sens absolument opposé. *L'Évolution*, synonyme de développement graduel, continu, dans les idées et dans les mœurs, est présentée comme si elle était le contraire de cette chose effrayante, la *Révolution*, qui implique des changements plus ou moins brusques dans les faits. C'est avec un enthousiasme apparent, ou même sincère, qu'ils discourent de l'évolution, des progrès lents qui s'accomplissent dans les cellules cérébrales, dans le secret des intelligences et des cœurs ; mais qu'on ne leur parle pas de l'abominable révolution, qui s'échappe soudain des esprits pour éclater dans les rues, accompagnée parfois des hurlements de la foule et du fracas des armes.

Constatons tout d'abord que l'on fait preuve d'ignorance en imaginant entre l'évolution et la révolution un contraste de paix et de guerre, de douceur et de violence. Des révolutions peuvent s'accomplir pacifiquement, par suite d'un changement soudain du milieu, entraînant une volte-face dans les intérêts ; de même des évolutions peuvent être fort laborieuses, entremêlées de guerres et de persécutions. Si le mot d'évolution est accepté volontiers par ceux-là même qui voient les révolutionnaires avec horreur, c'est qu'ils ne se rendent point compte de sa valeur, car de la chose elle-même ils ne veulent à aucun prix. Ils parlent bien du progrès en termes généraux, mais ils repoussent *le* progrès *en* particulier. Ils trouvent que la société actuelle, toute mau-

vaie qu'elle est et qu'ils la voient eux-mêmes, est bonne à conserver ; il leur suffit qu'elle réalise leur idéal : richesse, pouvoir, considération, bien-être. Puisqu'il y a des riches et des pauvres, des puissants et des sujets, des maîtres et des serviteurs, des Césars qui ordonnent le combat et des gladiateurs qui vont mourir, les gens avisés n'ont qu'à se mettre du côté des riches et des maîtres, à se faire les courtisans des Césars. Cette société donne du pain, de l'argent, des places, des honneurs, eh bien ! que les hommes d'esprit s'arrangent de manière à prendre leur part, et la plus large possible, de tous les présents du destin ! Si quelque bonne étoile, présidant à leur naissance, les a dispensés de toute lutte en leur donnant pour héritage le nécessaire et le superflu, de quoi se plaindraient-ils ? Ils cherchent à se persuader que tout le monde est aussi satisfait qu'ils le sont eux-mêmes : pour l'homme repu, tout le monde a bien dîné. Quant à l'égoïste que la société n'a pas richement loti dès son berceau et qui, pour lui-même, est mécontent de l'état des choses, du moins peut-il espérer de conquérir sa place par l'intrigue ou par la flatterie, par un heureux coup du sort ou même par un travail acharné mis au service des puissants. Comment s'agirait-il pour lui d'évolution sociale ? Évoluer vers la fortune est sa seule ambition ! Loin de rechercher la justice pour tous, il lui suffit de viser au privilège pour sa propre personne.

Il est cependant des esprits timorés qui croient honnêtement à l'évolution des idées, qui espèrent vaguement dans une transformation correspondante des choses, et qui néanmoins, par un sentiment de peur instinctive, presque physique, veulent, au moins de leur vivant, éviter toute révolution. Ils l'évoquent et la conjurent en même temps : ils critiquent la société présente et rêvent de la société future comme si elle devait apparaître soudain, par une sorte de miracle, sans que le moindre craquement de rupture se produise entre le monde passé et le monde futur. Êtres incomplets, ils n'ont que le désir, sans avoir la pensée ; ils imaginent, mais ils ne savent Point vouloir. Appartenant aux deux mondes à la fois, ils sont fatalement condamnés à les trahir l'un et l'autre : dans la société des conservateurs, ils sont un élément de dissolution par leurs idées et leur langage ; dans celle des révolutionnaires, ils deviennent réacteurs à outrance, abjurant leurs instincts de jeunesse et, comme le chien dont parle l'Évangile « retournant à ce qu'ils avaient vomi ». C'est ainsi que, pendant la Révolution, les défenseurs les plus ardents de l'Ancien Régime furent ceux qui jadis

l'avaient poursuivi de leurs risées : de précurseurs, ils devinrent renégats. Ils s'apercevaient trop tard, comme les inhabiles magiciens de la légende, qu'ils avaient déchaîné une force trop redoutable pour leur faible volonté, pour leurs timides mains.

Une autre classe d'évolutionnistes est celle des gens qui dans l'ensemble des changements à accomplir n'en voient qu'un seul et se vouent strictement, méthodiquement, à sa réalisation, sans se préoccuper des autres transformations sociales. Ils ont limité, borné d'avance leur champ de travail. Quelques-uns, gens habiles, ont voulu de cette manière se mettre en paix avec leur conscience et travailler pour la révolution future sans danger pour eux-mêmes. Sous prétexte de consacrer leurs efforts à une réforme de réalisation prochaine, ils perdent complètement de vue tout idéal supérieur et l'écartent même avec colère afin qu'on ne les soupçonne pas de le partager. D'autres, plus honnêtes ou tout à fait respectables, même vaguement utiles à l'achèvement du grand œuvre, sont ceux qui en effet n'ont, par étroitesse d'esprit, qu'un seul progrès en vue. La sincérité de leur pensée et de leur conduite les place au-dessus de la critique : nous les disons nos frères, tout en reconnaissant avec chagrin combien est étroit le champ de lutte dans lequel ils sont cantonnés et comment, par leur unique et spéciale colère contre un seul abus, ils semblent tenir pour justes toutes les autres iniquités.

Je ne parle pas de ceux qui ont pris pour objectifs, d'ailleurs excellents, soit la réforme de l'orthographe, soit la réglementation de l'heure ou le changement du méridien, soit encore la suppression des corsets ou des bonnets à poil ; mais il est des propagandes plus sérieuses qui ne prêtent point au ridicule et qui demandent chez leurs protagonistes courage, persévérance et dévouement. Dès qu'il y a chez les novateurs droiture parfaite, ferveur du sacrifice, mépris du danger, le révolutionnaire leur doit en échange sympathie et respect. Ainsi quand nous voyons une femme pure de sentiments, noble de caractère, intacte de tout scandale devant l'opinion, descendre vers la prostituée et lui dire : « Tu es ma sœur ; je viens m'allier avec toi pour lutter contre l'agent des mœurs qui t'insulte et met la main sur ton corps, contre le médecin de la police qui te fait appréhender par des argousins et te viole par sa visite, contre la société tout entière qui te méprise et te foule aux pieds », nul de nous ne s'arrête à des considérations générales pour

marchander son respect à la vaillante évolutionniste en lutte contre l'impudicité du monde officiel. Sans doute, nous pourrions lui dire que toutes les révolutions se tiennent, que la révolte de l'individu contre l'État embrasse la cause du forçat ou de tout autre réprouvé, aussi bien que celle de la prostituée ; mais nous n'en restons pas moins saisis d'admiration pour ceux qui combattent le bon combat dans cet étroit champ clos. De même nous tenons pour des héros tous ceux qui, dans n'importe quel pays, en n'importe quel siècle, ont su se dévouer sans arrière-pensée pour une cause commune, si peu large que fût leur horizon ! Que chacun de nous les salue avec émotion et qu'il se dise : « Sachons les égaler sur notre champ de bataille, bien autrement vaste, qui comprend la terre entière ! »

En effet, l'évolution embrasse l'ensemble des choses humaines et la révolution doit l'embrasser aussi, bien qu'il n'y ait pas toujours un parallélisme évident dans les événements partiels dont se compose l'ensemble de la vie des sociétés. Tous les progrès sont solidaires, et nous les désirons tous dans la mesure de nos connaissances et de notre force : progrès sociaux et politiques, moraux et matériels, de science, d'art ou d'industrie. Évolutionnistes en toutes choses, nous sommes également révolutionnaires en tout, sachant que l'histoire même n'est que la série des accomplissements, succédant à celle des préparations. La grande évolution intellectuelle, qui émancipe les esprits, a pour conséquence logique l'émancipation, en fait, des individus dans tous leurs rapports avec les autres.

On peut dire ainsi que l'évolution et la révolution sont les deux actes successifs d'un même phénomène, l'évolution précédant la révolution, et celle-ci précédant une évolution nouvelle, mère de révolutions futures. Un changement peut-il se faire sans amener de soudains déplacements d'équilibre dans la vie ? La révolution ne doit-elle pas nécessairement succéder à l'évolution, de même que l'acte succède à la volonté d'agir ? L'un et l'autre ne diffèrent que par l'époque de leur apparition. Qu'un éboulis barre une rivière, les eaux s'amassent peu à peu au-dessus de l'obstacle, et un lac se forme par une lente évolution ; puis tout à coup une infiltration se produira dans la digue d'aval, et la chute d'un caillou décidera du cataclysme : le barrage sera violemment emporté et le lac vidé redeviendra rivière. Ainsi aura lieu une petite révolution terrestre.

Si la révolution est toujours en retard sur l'évolution, la cause en est à la résistance des milieux : l'eau d'un courant bruit entre ses rives parce que ceux-ci la retardent dans sa marche ; la foudre roule dans le ciel parce que l'atmosphère s'est opposée à l'étincelle sortie du nuage. Chaque transformation de la Matière, chaque réalisation d'idée est, dans la période même du changement, contrariée par l'inertie du Milieu, et le phénomène nouveau ne peut s'accomplir que par un effort d'autant plus violent ou par une force d'autant plus puissante, que la résistance est plus grande. Herder parlant de la Révolution française l'a déjà dit - « La semence tombe dans la terre, longtemps elle paraît morte, puis tout à coup elle pousse son aigrette, déplace la terre dure qui la recouvrait, fait violence à l'argile ennemie, et la voilà qui devient plante, qui fleurit et mûrit son fruit. » Et l'enfant, comment naît-il ? Après avoir séjourné neuf mois dans les ténèbres du ventre maternel, c'est aussi avec violence qu'il s'échappe en déchirant son enveloppe, et parfois même en tuant sa mère. Telles sont les révolutions, conséquences nécessaires des évolutions qui les ont précédées.

Les formules proverbiales sont fort dangereuses, car on prend volontiers l'habitude de les répéter machinalement, comme pour se dispenser de réfléchir. C'est ainsi qu'on rabâche partout le mot de Linné : « *Non facit saltus natura.* » Sans doute « la nature ne fait pas de sauts », mais chacune de ses évolutions s'accomplit par un déplacement de forces vers un point nouveau. Le mouvement général de la vie dans chaque être en particulier et dans chaque série d'êtres ne nous montre nulle part une continuité directe, mais toujours une succession indirecte, révolutionnaire, pour ainsi dire. La branche ne s'ajoute pas en longueur à une autre branche. La fleur n'est pas le prolongement de la feuille, ni le pistil celui de l'étamine, et l'ovaire diffère des organes qui lui ont donné naissance. Le fils n'est pas la continuation du père ou de la mère, mais bien un être nouveau. Le progrès se fait par un changement continu des points de départ pour chaque individu distinct. De même pour les espèces. L'arbre généalogique des êtres est, comme l'arbre lui-même, un ensemble de rameaux dont chacun trouve sa force de vie, non dans le rameau précédent, mais dans la sève originelle. Pour les grandes évolutions historiques, il n'en est pas autrement. Quand les anciens cadres, les formes trop limitées de l'orga-

nisme, sont devenus insuffisants, la vie se déplace pour se réaliser en une formation nouvelle. Une révolution s'accomplit.

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (1902)_

Chapitre II

Révolutions progressives et révolutions régressives

Révolutions progressives et révolutions régressives - Événements complexes, à la fois progrès et regrès - Fausse attribution du progrès à la volonté d'un maître ou à l'action des lois - Renaissance, réforme, Révolution française.

[Retour à la table des matières](#)

Toutefois les révolutions ne sont pas nécessairement un progrès, de même que les évolutions ne sont pas toujours orientées vers la justice. Tout change, tout se meut dans la nature d'un mouvement éternel, mais s'il y a progrès il peut y avoir aussi recul, et si les évolutions tendent vers un accroissement de vie, il y en a d'autres qui tendent vers la mort. L'arrêt est impossible, il faut se mouvoir dans un sens ou dans un autre, et le réactionnaire endurci, le libéral douceâtre qui poussent des cris d'effroi au mot de révolution, marchent quand même vers une révolution, la dernière, qui est le grand repos. La maladie, la sénilité, la gangrène sont des évolutions au même titre que la puberté. L'arrivée des vers dans le cadavre, comme le premier vagissement de l'enfant,

indique qu'une révolution s'est faite. La physiologie, l'histoire, sont là pour nous montrer qu'il est des évolutions qui s'appellent décadence et des révolutions qui sont la mort.

L'histoire de l'humanité, bien qu'elle ne nous soit à demi connue que pendant une courte période de quelques milliers d'années, nous offre déjà des exemples sans nombre de peuplades et de peuples, de cités et d'empires qui ont misérablement péri à la suite de lentes évolutions entraînant leur chute. Multiples sont les faits de tout ordre qui ont pu déterminer ces maladies de nations, de races entières. Le climat et le sol peuvent avoir empiré, comme il est arrivé certainement pour de vastes étendues dans l'Asie centrale, où lacs et fleuves se sont desséchés, où des efflorescences salines ont recouvert des terrains jadis fertiles. Les invasions de hordes ennemies ont ravagé certaines contrées, tellement à fond qu'elles en restèrent désolées à jamais. Cependant mainte nation a pu refleurir après la conquête et les massacres, même après des siècles d'oppression : si elle retombe dans la barbarie ou meurt complètement, c'est en elle et dans sa constitution intime, non dans les circonstances extérieures, qu'il faut surtout chercher les raisons de sa régression et de sa ruine. Il existe une cause majeure, la cause des causes, résumant l'histoire de la décadence. C'est la constitution d'une partie de la société en maîtresse de l'autre partie, c'est l'accaparement de la terre, des capitaux, du pouvoir, de l'instruction, des honneurs par un seul ou par une aristocratie. Dès que la foule imbecile n'a plus le ressort de la révolte contre ce monopole d'un petit nombre d'hommes, elle est virtuellement morte ; sa disparition West qu'une affaire de temps. La peste noire arrive bientôt pour nettoyer cet inutile pullulement d'individus sans liberté. Les massacreurs accourent de l'Orient ou de l'Occident, et le désert se fait à la place des cités immenses. Ainsi moururent l'Assyrie et l'Égypte, ainsi s'effondra la Perse, et quand tout l'Empire romain appartient à quelques grands propriétaires, le barbare eut bientôt remplacé le prolétaire asservi.

Il n'est pas un événement qui ne soit double, à la fois un phénomène de mort et un phénomène de renouveau, c'est-à-dire la résultante d'évolutions de décadence et de progrès. Ainsi la chute de Rome constitue, dans son immense complexité, tout un ensemble de révolutions correspondant à une série d'évolutions, dont les unes ont été funestes et les autres heureuses. Certes, ce fut un grand soulagement pour les

opprimés que la ruine de la formidable machine d'écrasement qui pesait sur le monde ; ce fut aussi à maints égards une heureuse étape dans l'histoire de l'humanité que l'entrée violente de tous les Peuples du nord dans le monde de la civilisation ; de nombreux asservis retrouvèrent dans la tourmente un peu de liberté aux dépens de leurs maîtres ; mais les sciences, les industries périrent ou se cachèrent ; on cassa les statues, on brûla les bibliothèques. Il Semble, pour ainsi dire, que la chaîne des temps se soit brisée. Les peuples renonçaient à leur héritage de connaissances. Au despotisme succéda un despotisme pire ; d'une religion morte poussèrent les rejetons d'une religion nouvelle plus autoritaire, plus cruelle, plus fanatique ; et pendant un millier d'années, une nuit d'ignorance et de sottise propagée par les moines se répandit sur la terre.

De même, les autres mouvements historiques se présentent sous deux faces, suivant les mille éléments qui les composent et dont les conséquences multiples se montrent dans les transformations politiques et sociales. Aussi chaque événement donne-t-il lieu aux jugements les plus divers, corrélatifs à la largeur de compréhension ou aux préjugés des historiens qui l'apprécient. Ainsi, pour en citer un exemple fameux, le puissant épanouissement de la littérature française au XVII^e siècle a été attribué au génie de Louis XIV, parce que ce roi se trouvait sur le trône à l'époque même où tant d'hommes illustres produisaient de grandes oeuvres en un langage admirable : « Le regard de Louis enfantait des Corneille. » Il est vrai qu'un siècle plus tard, personne n'osa prétendre que les Voltaire, les Diderot, les Rousseau devaient également leur génie et leur gloire à l'œil évocateur de Louis XV. Toutefois, à une époque récente, n'avons-nous pas vu le monde britannique se précipiter au devant de la reine en lui rendant hommage de tous les événements heureux, de tous les progrès qui s'étaient accomplis sous son règne, comme si cette immense évolution était due aux mérites particuliers de la souveraine ? Pourtant cette personne de valeur médiocre n'eut d'autre peine que de rester assise sur le trône pendant soixante longues années, la Constitution même qu'elle était tenue d'observer l'ayant obligée à l'abstention politique pendant ce long espace de plus d'un demi-siècle. Des millions et des millions d'hommes, pressés dans les rues, aux fenêtres, sur les échafaudages, voulaient absolument qu'elle fût le génie tout-puissant de la prospérité anglaise. L'hypocrisie publique l'exigeait peut-être, parce que l'apo-

théose officielle de la reine-impératrice permettait à la nation de s'adorer réellement elle-même. Néanmoins des voix de sujets manquaient à ce concert : on vit des faméliques irlandais arborer le drapeau noir, et dans les cités de l'Inde des foules se ruer contre les palais et les casernes.

Mais il est des circonstances où l'éloge du pouvoir paraît moins absurde, et semble même au premier abord complètement justifié. Il peut se faire qu'un bon roi - un Marc Aurèle par exemple -, un ministre aux sentiments généreux, un fonctionnaire philanthrope, un despote bien-faisant en un mot, emploie son autorité au profit de telle ou telle classe du peuple, prenne quelque mesure utile à tous, décrète l'abolition d'une loi funeste, se substitue aux opprimés pour se venger de puissants oppresseurs. Ce sont là d'heureuses conjonctures, mais par les conditions mêmes du milieu, elles se produisent d'une manière exceptionnelle, car les grands ont plus d'occasions que tous autres pour abuser de leur situation, entourés, comme ils le sont, de gens intéressés à leur montrer les choses sous un jour trompeur. Dussent-ils même se promener en déguisement la nuit, comme Haroun al Rachid, il leur est impossible de savoir la vérité complète, et malgré leur bon vouloir, leurs actes portent à faux, déviés du but dès le point de départ, sous l'influence du caprice, des hésitations, des erreurs et fautes, volontaires et involontaires, commises par les agents chargés de la réalisation.

Cependant il est des cas où très certainement l'œuvre des chefs, rois, princes ou législateurs, se trouve franchement bonne en soi ou du moins assez pure de tout alliage ; en ces circonstances l'opinion publique, la pensée commune, la volonté d'en bas ont forcé les souverains à l'action. Mais alors l'initiative des maîtres n'est qu'apparente ; ils cèdent à une pression qui pourrait être funeste et qui cette fois est utile ; car les fluctuations de la foule se produisent aussi souvent dans le sens progressif que dans le sens régressif ; plus souvent même quand la société se trouve dans un état de progrès général. L'histoire contemporaine de l'Europe, de l'Angleterre surtout, nous offre mille exemples de mesures équitables qui ne proviennent nullement de la bonne volonté des législateurs, mais qui leur furent imposées par la foule anonyme : le signataire d'une loi, qui en revendique le mérite aux yeux de l'histoire, West en réalité que le simple enregistreur de décisions prises par le peuple, son véritable maître. Lorsque les droits sur les céréa-

les furent abolis par les Chambres anglaises, les grands propriétaires dont les votes diminuaient leurs propres ressources ne s'étaient que très péniblement laissé convertir à la cause du bien public ; mais, en dépit d'eux-mêmes ils avaient fini par se conformer aux injonctions directes de la multitude. D'autre part, lorsque, en France, Napoléon III, secrètement conseillé par Richard Cobden, établit quelques mesures de libre-échange, il n'était soutenu ni par ses ministres, ni par les Chambres, ni par la masse de la nation : les lois qu'il fit voter par ordre ne devaient donc pas subsister, et ses successeurs, confiants dans l'indifférence du peuple, saisirent la première occasion pour restaurer les pratiques de protectionnisme et presque de prohibition, au profit des riches industriels et des grands propriétaires.

Le contact de civilisations différentes produit des situations complexes dans lesquelles on peut se laisser aller aisément à l'illusion d'attribuer au « pouvoir fort » un honneur qui revient à de tout autres causes. Ainsi l'on fait grand état de ce que le gouvernement britannique de l'Inde a interdit les *sutti* ou sacrifices de veuves sur le bûcher de leurs époux, quand on serait en droit de s'étonner au contraire que les autorités anglaises aient pendant tant d'années et avec tant de mauvaises raisons résisté au vœu des hommes de cœur, en Europe et dans l'Inde elle-même, pour la suppression de ces holocaustes ; on se demandait avec stupeur pourquoi le gouvernement se faisait le complice d'une tourbe de bourreaux immondes en n'abrogeant pas des instructions brahmaniques dépourvues de toute sanction autre que des textes du Vêda incontestablement falsifiés. Certes, l'abolition de telles horreurs fut un bien, quoique un bien tardif, mais que de maux durent être attribués aussi à l'exercice de ce pouvoir « tutélaire », que d'impôts oppressifs, que de misères, et, pendant les famines, combien de faméliques, jonchant les routes de leurs cadavres !

Tout événement, toute période de l'histoire offrant un aspect double, il est impossible de les juger en bloc. L'exemple même du renouveau qui mit un terme au Moyen Âge et à la nuit de la pensée nous montre comment deux révolutions peuvent s'accomplir à la fois, l'une cause de décadence et l'autre de progrès. La période de la Renaissance, qui retrouva les monuments de l'Antiquité, qui déchiffra ses livres et ses enseignements, qui dégagea la science des formules superstitieuses et lança de nouveau les hommes dans la voie des études

désintéressées, eut aussi pour conséquence l'arrêt définitif du mouvement artistique spontané qui s'était développé si merveilleusement pendant la période des communes et des villes libres. Ce fut soudain comme un débordement de fleuve détruisant les cultures des campagnes riveraines : tout dut recommencer, et combien de fois la banale imitation de l'antique remplaça-t-elle des oeuvres qui du moins avaient le mérite d'être originales !

La renaissance de la science et des arts fut suivie parallèlement dans le monde religieux par la scission du christianisme à laquelle on a donné le nom de Réforme. Il sembla longtemps naturel de voir dans cette révolution une des crises bienfaisantes de l'humanité, résumée par la conquête du droit d'initiative individuelle, par l'émancipation des esprits que les prêtres avaient tenus dans une servile ignorance : on crut que désormais les hommes seraient leurs propres maîtres, égaux les uns des autres par l'indépendance de la pensée. Mais on sait maintenant que la Réforme fut aussi la constitution d'autres églises autoritaires, en face de l'Église qui jusque-là avait possédé le monopole de l'asservissement intellectuel. La Réforme déplaça les fortunes et les prébendes au profit du pouvoir nouveau, et de part et d'autre naquirent des ordres, jésuites et contre-jésuites, pour exploiter le peuple sous des formes nouvelles. Luther et Calvin parlèrent, à l'égard de ceux qui ne partageaient pas leur manière de voir, le même langage d'intolérance féroce que les saints Dominique et Innocent III. Comme pendant l'Inquisition, ils firent espionner, emprisonner, écarteler, brûler ; leur doctrine posa également en principe l'obéissance aux rois et aux interprètes de la « parole divine ».

Sans doute, il existe une différence entre le protestant et le catholique (je parle de ceux qui le sont en toute sincérité, et non par simple convenance de famille). Celui-ci est plus naïvement crédule, aucun miracle ne l'étonne ; celui-là fait un choix parmi les mystères et tient avec d'autant plus de ténacité à ceux qu'il croit avoir sondés : il voit dans sa religion une oeuvre personnelle, comme une création de son génie. En cessant de croire, le catholique cesse d'être chrétien ; tandis que d'ordinaire le protestant ratiocineur ne fait qu'entrer dans une secte nouvelle, lorsqu'il modifie ses interprétations de la « parole divine » : il reste disciple du Christ ; mystique inconvertissable, il garde l'illusion de ses raisonnements. Les peuples contrastent comme les

individus, suivant la religion qu'ils professent et qui pénètre plus ou moins leur essence morale. Les protestants ont certainement plus d'initiative et plus de méthode dans leur conduite, mais quand cette méthode est appliquée au mal, c'est avec une impitoyable rigueur. Qu'on se rappelle la ferveur religieuse que mirent les Américains du Nord à maintenir l'esclavage des Africains comme « institution divine » !

Autre mouvement complexe, lors de la grande époque évolutionnaire dont la Révolution américaine et la Révolution française furent les sanglantes crises - ah ! là du moins, semble-t-il, le changement fut tout à l'avantage du peuple, et ces grandes dates de l'histoire doivent être comptées comme inaugurant la naissance nouvelle de l'humanité ! Les conventionnels voulurent commencer l'histoire au premier jour de leur Constitution, comme si les siècles antérieurs n'avaient pas existé, et que l'homme politique pût vraiment dater son origine de la proclamation de ses droits. Certes, cette période est une grande époque dans la vie des nations, un espoir immense se répandit alors par le monde, la pensée libre prit un essor qu'elle n'avait jamais eu, les sciences se renouvelèrent, l'esprit de découverte agrandit à l'infini les bornes du monde, et jamais on ne vit un tel nombre d'hommes, transformés par un idéal nouveau, faire avec plus de simplicité le sacrifice de leur vie. Mais cette révolution, nous le voyons maintenant, n'était point la révolution de tous, elle fut celle de quelques-uns pour quelques-uns. Le droit de l'homme resta purement théorique : la garantie de la propriété privée que l'on proclamait en même temps, le rendait illusoire. Une nouvelle classe de jouisseurs avides se mit à l'œuvre d'accaparement, la bourgeoisie remplaça la classe usée, déjà sceptique et pessimiste, de la vieille noblesse, et les nouveaux venus s'employèrent avec une ardeur et une science que n'avaient jamais eues les anciennes classes dirigeantes à exploiter la foule de ceux qui ne possédaient point. C'est au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité que se firent désormais toutes les scélératesses. C'est pour émanciper le monde que Napoléon traînait derrière lui un million d'égorgeurs ; c'est pour faire le bonheur de leurs chères patries respectives que les capitalistes constituent les vastes propriétés, bâtissent les grandes usines, établissent les puissants monopoles qui rétablissent sous une forme nouvelle l'esclavage d'autrefois.

Ainsi les révolutions furent toujours à double effet : on peut dire que l'histoire offre en toutes choses son endroit et son revers. Ceux qui ne veulent pas se payer de mots doivent donc étudier avec une critique attentive, interroger avec soin les hommes qui prétendent s'être dévoués pour notre cause. Il ne suffit pas de crier : « Révolution, révolution ! » pour que nous marchions aussitôt derrière celui qui sait nous entraîner. Sans doute il est naturel que l'ignorant suive son instinct : le taureau affolé se précipite sur un chiffon rouge et le peuple toujours opprimé se rue avec fureur contre le premier venu qu'on lui désigne. Une révolution quelconque a toujours du bon quand elle se produit contre un maître ou contre un régime d'oppression ; mais si elle doit susciter un nouveau despotisme, on peut se demander s'il n'eût pas mieux valu la diriger autrement. Le temps est venu de n'employer que des forces conscientes ; les évolutionnistes, arrivant enfin à la parfaite connaissance de ce qu'ils veulent réaliser dans la révolution prochaine, ont autre chose à faire qu'à soulever les mécontents et à les précipiter dans la mêlée, sans but et sans boussole.

On peut dire que jusqu'à maintenant aucune révolution n'a été absolument raisonnée, et c'est pour cela qu'aucune n'a complètement triomphé. Tous ces grands mouvements furent sans exception des actes presque inconscients de la part des foules qui s'y trouvaient entraînées, et tous, ayant été plus ou moins dirigés, n'ont réussi que pour les meneurs habiles à garder leur sang-froid. C'est une classe qui a fait la Réforme et qui en a recueilli les avantages ; c'est une classe qui a fait la Révolution française et qui en exploite les profits, mettant en coupe réglée les malheureux qui l'ont servie pour lui procurer la victoire. Et, de nos jours encore, le « Quatrième État », oubliant les paysans, les prisonniers, les vagabonds, les sans-travail, les déclassés de toute espèce, ne court-il pas le risque de se considérer comme une classe distincte et de travailler non pour l'humanité mais pour ses électeurs, ses coopératives et ses bailleurs de fonds ?

Aussi chaque révolution eut-elle son lendemain. La veille on poussait le populaire au combat, le lendemain on l'exhortait à la sagesse ; la veille on l'assurait que l'insurrection est le plus sacré des devoirs, et le lendemain on lui prêchait que « le roi est la meilleure des républiques », ou que le parfait dévouement consiste à « mettre trois mois de misère au service de la société », ou bien encore que nulle arme ne

peut remplacer le bulletin de vote. De révolution en révolution le cours de l'histoire ressemble à celui d'un fleuve arrêté de distance en distance par des écluses. Chaque gouvernement, chaque parti vainqueur essaie à son tour d'endiguer le courant pour l'utiliser à droite et à gauche dans ses prairies ou dans ses moulins. L'espoir des réactionnaires est qu'il en sera toujours ainsi et que le peuple moutonnier se laissera de siècle en siècle dévoyer de sa route, duper par d'habiles soldats, ou des avocats beaux parleurs.

Cet éternel va-et-vient qui nous montre dans le passé la série des révolutions partiellement avortées, le labeur infini des générations qui se succèdent à la peine, roulant sans cesse le rocher qui les écrase, cette ironie du destin qui montre des captifs brisant leurs chaînes pour se laisser ferrer à nouveau, tout cela est la cause d'un grand trouble moral, et parmi les nôtres nous en avons vu qui, perdant l'espoir et fatigués avant d'avoir combattu, se croisaient les bras, et se livraient au destin, abandonnant leurs frères. C'est qu'ils ne savaient pas ou ne savaient qu'à demi : ils ne voyaient pas encore nettement le chemin qu'ils avaient à suivre, ou bien ils espéraient s'y faire transporter par le sort comme un navire dont un vent favorable gonfle les voiles : ils essayaient de réussir, non par la connaissance des lois naturelles ou de l'histoire, non de par leur tenace volonté, mais de par la chance ou de vagues désirs, semblables aux mystiques qui, tout en marchant sur la terre, s'imaginent être guidés par une étoile brillant au ciel.

Des écrivains qui se complaisent dans le sentiment de leur supériorité et que les agitations de la multitude emplissent d'un parfait mépris condamnent l'humanité à se mouvoir ainsi en un cercle sans issue et sans fin. D'après eux, la foule, à jamais incapable de réfléchir, appartient d'avance aux démagogues, et ceux-ci, suivant leur intérêt, dirigeront les masses d'action en réaction, puis de nouveau en sens inverse. En effet, de la multitude des individus pressés les uns sur les autres se dégage facilement une âme commune entièrement subjuguée par une même passion, se laissant aller aux mêmes cris d'enthousiasme ou aux mêmes vociférations, ne formant plus qu'un seul être aux mille voix frénétiques d'amour ou de haine. En quelques jours, en quelques heures, le remous des événements entraîne la même foule aux manifestations les plus contraires d'apothéose ou de malédiction. Ceux d'entre nous qui ont combattu pour la Commune connaissent ces effrayants

ressacs de la houle humaine. Au départ pour les avant-postes, on nous suivait de salutations touchantes, des larmes d'admiration brillaient dans les yeux de ceux qui nous acclamaient, les femmes agitaient leurs mouchoirs tendrement. Mais quel accueil fut celui des héros de la veille qui, après avoir échappé au massacre, revinrent comme prisonniers entre deux haies de soldats ! En maint quartier, le populaire se composait des mêmes individus ; mais quel contraste absolu dans ses sentiments et son attitude ! Quel ensemble de cris et de malédictions ! Quelle férocité dans les paroles de haine. « À mort ! mort ! À la mitrailleuse ! Au moulin à café ! la guillotine ! »

Toutefois il y a foule et foule, et suivant les impulsions reçues, la conscience collective, qui se compose des mille consciences individuelles, reconnaît plus ou moins clairement, à la nature de son émotion, si l'œuvre accomplie a été vraiment bonne. D'ailleurs, il est certain que le nombre des hommes qui gardent leur individualité fière et qui restent eux-mêmes, avec leurs convictions personnelles, leur ligne de conduite propre, augmente en proportion du progrès humain. Parfois ces hommes, dont les pensées concordent ou du moins se rapprochent les unes des autres, sont assez nombreux pour constituer à eux seuls des assemblées où les paroles, où les volontés se trouvent d'accord ; sans doute, les instincts spontanés, les coutumes irréflechies peuvent encore s'y faire jour, mais ce n'est que pour un temps et la dignité personnelle reprend le dessus. On a vu de ces réunions respectueuses d'elles-mêmes, bien différentes des masses hurlantes qui s'avilissent jusqu'à la bestialité. Par le nombre elles ont l'apparence de la foule, mais par la tenue, elles sont des groupements d'individus, qui restent bien eux-mêmes par la conviction personnelle, tout en constituant dans l'ensemble un être supérieur, conscient de sa volonté, résolu dans son oeuvre. On a souvent comparé les foules à des armées, qui, suivant les circonstances, sont portées par la folie collective de l'héroïsme ou dispersées par la terreur panique, mais il ne manque pas d'exemples dans l'histoire, de batailles dans lesquelles des hommes résolus, convaincus, luttèrent jusqu'à la fin en toute conscience et fermeté de vouloir.

Certainement les oscillations des foules continuent de se produire, mais dans quelle mesure : c'est aux événements de nous le dire. Pour constater le progrès, il faudrait connaître de combien la proportion des

hommes qui pensent et se tracent une ligne de conduite, sans se soucier des applaudissements ni des huées, s'est accrue pendant le cours de l'histoire. Pareille statistique est d'autant plus impossible que, même parmi les novateurs, il en est beaucoup qui le sont en paroles seulement et se laissent aller à l'entraînement des compagnons jeunes de pensée qui les entourent. D'autre part, le nombre est grand de ceux qui, par attitude, par vanité, feignent de se dresser comme des rocs en travers du courant des siècles et qui pourtant perdent pied, changeant sans le vouloir de pensée et de langage. Quel est aujourd'hui l'homme qui, dans une conversation sincère, n'est pas obligé de s'avouer plus ou moins socialiste ? Par cela seul qu'il cherche à se rendre compte des arguments de l'adversaire, il est en toute probité obligé de les comprendre, de les partager dans une certaine mesure, de les classer dans la conception générale de la société, qui répond à son idéal de perfection. La logique même l'oblige à s'inspirer des idées d'autrui dans les siennes.

Chez nous révolutionnaires, un phénomène analogue doit s'accomplir ; nous aussi, nous devons arriver à saisir en parfaite droiture et sincérité toutes les idées de ceux que nous combattons ; nous avons à les faire nôtres, mais pour leur donner leur véritable sens. Tous les raisonnements de nos interlocuteurs attachés aux théories surannées se classent naturellement à leur vraie place, dans le passé, non dans l'avenir. Ils appartiennent à la philosophie de l'histoire.

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (1902)_

Chapitre III

Révolutions instinctives

Révolutions instinctives - Les foules - Les révolutions conscientes succédant aux révolutions instinctives - Révolutions de palais - Conjurations de partis - Contraste de l'élite intellectuelle et de l'aristocratie - Les Politiciens.

[Retour à la table des matières](#)

La période du pur instinct est dépassée maintenant : les révolutions ne se feront plus au hasard, parce que les évolutions sont de plus en plus conscientes et réfléchies. De tout temps, l'animal ou l'enfant cria quand on le frappa et répondit par le geste ou le coup ; la sensitive aussi replie ses feuilles quand un mouvement l'offense ; mais il y a loin de ces révoltes spontanées à la lutte méthodique et sûre contre l'oppression. Les peuples voyaient autrefois les événements se succéder sans y chercher un ordre quelconque, mais ils apprennent à en connaître l'enchaînement ils en étudient l'inexorable logique et commencent à savoir qu'ils ont également à suivre une ligne de conduite pour se reconquérir. La science sociale, qui enseigne les causes de la servitude, et par contrecoup, les moyens de l'affranchissement, se dégage peu à peu du chaos des opinions en conflit.

Le premier fait mis en lumière par cette science est que nulle révolution ne peut se faire sans évolution préalable. Certes, l'histoire ancienne nous raconte par millions ce que l'on appelle des « révolutions de palais », c'est-à-dire le remplacement d'un roi par un autre roi, d'un ministre ou d'une favorite par un autre conseiller ou par une nouvelle maîtresse. Mais de pareils changements, n'ayant aucune importance sociale et ne s'appliquant en réalité qu'à de simples individus, Pouvaient s'accomplir sans que la masse du Peuple eût la moindre préoccupation de l'événement ou de ses conséquences : il suffisait que l'on trouvât un sicaire avec un poignard bien affilé, et le trône avait un nouvel occupant. Sans doute, le caprice royal pouvait alors entraîner le royaume et la foule des sujets en des aventures imprévues, mais le peuple, accoutumé à l'obéissance et à la résignation, n'avait qu'à se conformer aux velléités d'en haut : il ne s'ingérait point à émettre un avis sur des affaires qui lui semblaient infiniment supérieures à son humble compétence. De même, dans le pays que se disputaient deux familles rivales avec leur clientèle aristocratique et bourgeoise, des révolutions apparentes pouvaient se produire à la suite d'un massacre : telle conjuration de meurtriers favorisés par la chance déplaçait le siège et modifiait le personnel du gouvernement ; mais qu'importait au peuple opprimé ? Enfin, dans un État où la base du pouvoir se trouvait déjà quelque peu élargie par l'existence de classes se disputant la suprématie, au-dessus de toute une foule sans droit, d'avance condamnée à subir la loi de la classe victorieuse, le combat des rues, l'érection des barricades et la proclamation d'un gouvernement provisoire à l'hôtel de ville étaient encore possibles.

Mais de nouvelles tentatives en ce sens ne sauraient réussir dans nos villes transformées en camps retranchés et dominées par des casernes qui sont des citadelles, et d'ailleurs les dernières « révolutions » de ce genre n'ont abouti qu'à un succès temporaire. C'est ainsi qu'en 1848 la France ne marcha que d'un pas boiteux à la suite de ceux qui avaient proclamé la République, sans savoir ce qu'ils entendaient par le mot, et saisit la première occasion pour faire volte-face. La masse des paysans, qui n'avait pas été consultée, mais qui n'en arriva pas moins à exprimer sa pensée, sourde, indécise, informe, déclara d'une façon suffisamment claire que son évolution n'étant point accomplie, elle ne voulait pas d'une révolution, qui se trouvait par cela même née avant terme ; trois mois s'étaient à peine accomplis depuis l'explosion

que la masse électorale rétablissait sous une forme traditionnelle le régime coutumier auquel son âme d'esclave était encore habituée : telle une bête de somme qui tend au fardeau son échine endolorie. De même, la « révolution » de la Commune, si admirablement justifiée et rendue nécessaire par les circonstances, ne pouvait évidemment triompher, car elle s'était faite seulement par une moitié de Paris et n'avait en France que l'appui des villes industrielles : le reflux la noya dans un déluge, un déluge de sang.

Il ne suffit donc plus de répéter les vieilles formules, *Vox populi, vox Dei*, et de pousser des cris de guerre en faisant claquer des drapeaux au vent. La dignité du citoyen peut exiger de lui, en telle ou telle conjoncture, qu'il dresse des barricades et qu'il défende sa terre, sa ville ou sa liberté ; mais qu'il ne s'imagine point résoudre la moindre question par le hasard des balles. C'est dans les têtes et dans les cœurs que les transformations ont à s'accomplir avant de tendre les muscles et de se changer en phénomènes historiques. Toutefois ce qui est vrai de la révolution progressive l'est également de la révolution régressive ou contre révolution. Certes, un parti qui s'est emparé du gouvernement, une classe qui dispose des fonctions, des honneurs, de l'argent, de la force publique, peut faire un très grand mal et contribuer dans une certaine mesure au recul de ceux dont elle a usurpé la direction : néanmoins elle ne profitera de sa victoire que dans les limites tracées par la moyenne de l'opinion publique : il lui arrivera même de ne pas risquer l'application des mesures décrétées et des lois votées par les assemblées qui sont à sa discrétion. L'influence du milieu, morale et intellectuelle, s'exerce constamment sur la société dans son ensemble, aussi bien sur les hommes avides de domination que sur la foule résignée des asservis volontaires, et en vertu de cette influence les oscillations qui se font de part et d'autre, des deux côtés de l'axe, ne s'en écartent jamais que faiblement.

Toutefois, et c'est là encore un enseignement de l'histoire contemporaine, cet axe lui-même se déplace incessamment par l'effet des mille et mille changements partiels survenus dans les cerveaux humains. C'est à l'individu lui-même, c'est-à-dire à la cellule primordiale de la société qu'il faut en revenir pour trouver les causes de la transformation générale avec ses mille alternatives suivant les temps et les lieux. Si d'une part nous voyons l'homme isolé soumis à l'influence de

la société tout entière avec sa morale traditionnelle, sa religion, sa politique, d'autre part nous assistons au spectacle de l'individu libre qui, si limité qu'il soit dans l'espace et dans la durée des âges, réussit néanmoins à laisser son empreinte personnelle sur le monde qui l'entoure, à le modifier d'une façon définitive par la découverte d'une loi, par l'accomplissement d'une oeuvre, par l'application d'un procédé, quelquefois même par une belle parole que l'univers n'oubliera point. Il est facile de retrouver distinctement dans l'histoire la trace de milliers et de milliers de héros que l'on sait avoir personnellement coopéré d'une manière efficace au travail collectif de la civilisation.

La très grande majorité des hommes se compose d'individus qui se laissent vivre sans effort comme vit une plante et qui ne cherchent aucunement à réagir soit en bien, soit en mal, sur le milieu dans lequel ils baignent comme une goutte d'eau dans l'Océan. Sans que l'on veuille grandir ici la valeur propre de l'homme devenu conscient de ses actions et résolu à employer sa force dans le sens de son idéal, il est certain que cet homme représente tout un monde en comparaison de mille autres qui vivent dans la torpeur d'une demi-ivresse ou dans le sommeil absolu de la pensée et qui cheminent sans la moindre révolte intérieure dans les rangs d'une armée ou dans une procession de pèlerins. À un moment donné, la volonté d'un homme peut se mettre en travers du mouvement panique de tout un peuple. Certaines morts héroïques sont parmi les grands événements de l'histoire des nations, mais combien plus important fut le rôle des existences consacrées au bien public !

C'est ici qu'il s'agit de distinguer avec soin, car l'équivoque est facile, et quand on parle des « meilleurs », on se laisse aisément entraîner à rapprocher ce mot de celui d'« aristocratie », pris dans son sens usuel. Nombre d'écrivains et d'orateurs, surtout parmi ceux qui appartiennent à la classe dans laquelle se recrutent les détenteurs du pouvoir, parlent volontiers de la nécessité d'appeler à la direction des sociétés un groupe d'élite, comparable au cerveau dans l'organisme humain. Mais quel est ce « groupe d'élite », à la fois intelligent et fort, qui pourra sans prétentions garder en ses mains le gouvernement des peuples ? Il va sans dire : tous ceux qui règnent et commandent, rois, princes, ministres et députés, ramenant avec complaisance le regard sur leur propre personne, répondent en toute naïveté : « C'est nous qui

sommes l'élite ; nous qui représentons la substance cérébrale du grand corps politique. » Amère dérision que cette arrogance de l'aristocratie officielle, s'imaginant constituer la réelle aristocratie de la pensée, de l'initiative, de l'évolution intellectuelle et morale ! C'est plutôt le contraire qui est vrai ou qui du moins renferme la plus forte part de vérité : maintes fois l'aristocratie mérita le nom de « kakistocratie », dont Léopold de Ranke se sert dans son histoire. Que dire, par exemple, de cette aristocratie de prostitués et de prostituées qui se pressait dans les petites maisons de Louis XV, et, dans l'époque contemporaine, de cette fine fleur de la noblesse française, qui récemment, pour échapper plus vite à l'incendie d'un bazar, se fit jour à coups de cannes, à coups de bottes, sur la figure et dans le ventre des femmes !

Sans doute ceux qui disposent de la fortune ont plus de facilité que d'autres pour étudier et pour s'instruire, mais ils en ont aussi beaucoup plus pour se pervertir et se corrompre. Un personnage adulé, comme l'est toujours un maître, qu'il soit empereur ou chef de bureau, risque fort d'être trompé, et par conséquent de ne jamais savoir les choses dans leurs proportions véritables. Il risque surtout d'avoir la vie trop facile, de ne pas apprendre à lutter en personne et de se laisser aller égoïstement à tout attendre des autres ; il est aussi menacé de tomber dans la crapule élégante ou même grossière, tant la tourbe des vices se lance autour de lui comme une bande de chacals autour d'une proie. Et plus il se dégrade, plus il est grandi à ses propres yeux par les flatte-ries intéressées : devenu brute, il peut se croire dieu ; dans la boue il est en pleine apothéose.

Et quels sont ceux qui se ruent vers le pouvoir pour remplacer cette élite de naissance ou de fortune par une nouvelle élite, soi-disant de l'intelligence ? Que sont ces politiciens, habiles à flatter non plus les rois, mais la foule ? Un des adversaires du socialisme, un défenseur de ce que l'on appelle les « bons principes », M. Leroy-Beaulieu, va nous répondre au sujet de cette aristocratie de renfort en termes qui, venant d'un anarchiste, paraîtraient beaucoup trop violents et réellement injustes :

Les politiciens contemporains à tous les degrés, dit-il, depuis les conseillers municipaux des villes jusqu'aux ministres, représentent, pris en masse, et la part faite de quelques exceptions, une des classes les plus viles et les

plus bornées de sycophantes et de courtisans qu'ait jamais connues l'humanité. Leur seul but est de flatter basement et de développer tous les préjugés populaires, qu'ils partagent d'ailleurs vaguement pour la plupart, n'ayant jamais consacré un instant de leur vie à la réflexion et à l'observation.

D'ailleurs, la preuve par excellence que les deux « aristocraties », l'une qui détient ou brigue le pouvoir, et l'autre qui se compose réellement des « meilleurs », ne sauraient jamais être confondues, l'histoire nous la fournit en pages de sang. Considérées dans leur ensemble, les annales humaines peuvent être définies comme le récit d'une lutte éternelle entre ceux qui, ayant été élevés au rang de maîtres, jouissent de la force acquise par les générations, et ceux qui naissent, pleins d'élan et d'enthousiasme, à la force créatrice. Les deux groupes de « meilleurs » sont en guerre, et la profession historique des premiers fut toujours de persécuter, d'asservir, de tuer les autres. C'étaient les « meilleurs » officiels, les dieux eux-mêmes, qui clouèrent Prométhée sur un roc du Caucase, et depuis cette époque mythique, ce sont toujours des meilleurs, empereurs, papes, magistrats, qui emprisonnèrent, torturèrent, brûlèrent les novateurs et qui maudirent leurs ouvrages. Le bourreau fut toujours attaché au service de ces « bons » par excellence.

Ils trouvent aussi des savants pour plaider leur cause. En dehors de la foule anonyme qui ne cherche point à penser et qui se conforme simplement à la civilisation coutumière, il est des hommes d'instruction et de talent qui se font les théoriciens du conservatisme absolu, sinon du retour en arrière, et qui cherchent à maintenir la société sur place, à la fixer, pour ainsi dire, comme s'il était possible d'arrêter la force de projection d'un globe lancé dans l'espace. Ces misonéistes « haïsseurs du nouveau », voient autant de fous dans tous les novateurs, c'est-à-dire dans les hommes de pensée et d'idéal ; ils poussent l'amour de la stabilité sociale jusqu'à signaler comme des criminels politiques tous ceux qui critiquent les choses existantes, tous ceux qui s'élancent vers l'inconnu ; et pourtant ils avouent que lorsqu'une idée nouvelle a fini par l'emporter dans l'esprit de la majorité des hommes, on doit s'y conformer pour ne pas devenir révolutionnaire en s'opposant au consentement universel. Mais en attendant cette révolution inévitable, ils demandent que les évolutionnaires soient traités comme

des criminels, que l'on punisse aujourd'hui des actions qui demain seront louées comme les produits de la plus pure morale : ils eussent fait boire la ciguë à Socrate, mené Jean Huss au bûcher ; à plus forte raison eussent-ils guillotiné Babeuf, car de nos jours, Babeuf serait encore un novateur ; ils nous vouent à toutes les fureurs de la vindicte sociale, non parce que nous avons tort, mais parce que nous avons raison trop tôt. Nous vivons en un siècle d'ingénieurs et de soldats, pour lesquels tout doit être tracé à la ligne et au cordeau. « L'alignement ! », tel est le mot d'ordre de ces pauvres d'esprit qui ne voient la beauté que dans la symétrie, la vie que dans la rigidité de la mort.

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (1902)_

Chapitre IV

Toute-puissance du capital

*- Toute-puissance du capital – Transformations apparentes des institutions et leur régression fatale - État, royauté, cultes, magistrature, armée, administration
- Esprit de corps - Le patriotisme, l'ordre, la paix sociale.*

[Retour à la table des matières](#)

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », dit la déclaration de principes de l'« Internationale ». Cette parole est vraie dans son sens le plus large. S'il est certain que toujours des hommes dits « providentiels » ont prétendu faire le bonheur des peuples, il n'est pas moins avéré que tous les progrès humains ont été accomplis grâce à la propre initiative de révoltés ou de citoyens déjà libres. C'est donc à nous-mêmes qu'il incombe de nous libérer, nous tous qui nous sentons opprimés de quelque manière que ce soit et qui restons solidaires de tous les hommes lésés et souffrants en toutes les contrées du monde. Mais pour combattre, il faut savoir.

Il ne suffit plus de se lancer furieusement dans la bataille, comme des Cimbres et des Teutons, en meuglant sous son bouclier ou dans une corne d'aurochs ; le temps est venu de prévoir, de calculer les pé-

ripéties de la lutte, de préparer scientifiquement la victoire qui nous donnera la paix sociale. La condition première du triomphe est d'être débarrassé de notre ignorance : il nous faut connaître tous les préjugés à détruire, tous les éléments hostiles à écarter, tous les obstacles à franchir, et d'autre part, n'ignorer aucune des ressources dont nous pouvons disposer, aucun des alliés que nous donne l'évolution historique.

Nous voulons savoir. Nous n'admettons pas que la science soit un privilège, et que des hommes perchés sur une montagne comme Moïse, sur un trône comme le stoïcien Marc Aurèle, sur un Olympe ou sur un Parnasse -en carton, ou simplement sur un fauteuil académique, nous dictent des lois en se targuant d'une connaissance supérieure des lois éternelles. Il est certain que parmi les gens qui pontifient dans les hauteurs, il en est qui peuvent traduire convenablement le chinois, lire les cartulaires des temps carolingiens ou disséquer l'appareil digestif des punaises ; mais nous avons des amis qui savent en faire autant et ne prétendent pas pour cela au droit de nous commander. D'ailleurs, l'admiration que nous éprouvons pour ces grands hommes ne nous empêche nullement de discuter en toute liberté les paroles qu'ils daignent nous adresser de leur firmament. Nous n'acceptons pas de vérité promulguée : nous la faisons nôtre d'abord par l'étude et par la discussion, et nous apprenons à rejeter l'erreur, eût-elle un millier d'estampilles et de brevets. Que de fois en effet, le peuple ignorant a-t-il dû reconnaître que ses savants éducateurs n'avaient d'autre science à lui enseigner que celle de marcher paisiblement et joyeusement à l'abattoir, comme ce bœuf des fêtes que l'on couronne de guirlandes en papier doré !

Des professeurs cousus de diplômes nous ont complaisamment fait valoir les avantages que présenterait un gouvernement composé de hauts personnages comme ils le sont eux-mêmes. Les philosophes, Platon, Hegel, Auguste Comte ont orgueilleusement revendiqué la direction du monde. Des hommes de lettres, des écrivains, tels Honoré de Balzac et Gustave Flaubert, pour ne citer que les morts, ont également revendiqué au profit des hommes de génie, c'est-à-dire à leur profit personnel, la direction politique de la société. Le mot « gouvernement de mandarins » a été crûment prononcé. Que le destin nous garde de pareils maîtres, épris de leur personne et pleins de mé-

pris pour tous autres gens de la « vile multitude » ou de « l'immonde bourgeoisie ». En dehors de leur gloire rien n'avait plus de sens ; sauf leur coterie, il n'existerait que des apparences, des ombres fugitives. Et pourtant leurs livres, si pleins de saveur qu'ils soient, nous montrent en ces génies de très médiocres prophètes : aucun d'eux n'eut de l'avenir une plus vaste compréhension que le moindre prolétaire et ce n'est point à leur école que nous pouvons apprendre le bon combat. À cet égard, le plus obscur de ceux qui luttent et souffrent pour la justice nous en enseigne davantage.

Notre commencement de savoir, nos petits rudiments de connaissances historiques nous disent que la situation actuelle comporte des maux sans fin qu'il serait possible d'éviter. Les désastres continus et renouvelés que produit le régime social actuel dépassent singulièrement tous ceux que causent les révolutions imprévues de la nature : inondations et cyclones, secousses terrestres, éruptions de cendres et de laves. C'est un problème de comprendre comment les optimistes à outrance, ceux qui à toute force veulent que tout marche à souhait dans le meilleur des mondes possibles peuvent fermer les yeux sur l'épouvantable situation faite à tant de millions et de millions d'entre les hommes, nos frères. Les divers fléaux, économiques ou politiques, administratifs ou militaires, qui sévissent dans les sociétés « civilisées » - sans parler des nations sauvages - ont d'innombrables individus pour victimes, et les fortunés qui sont épargnés ou seulement effleurés par le malheur, font comme s'ils ne s'étaient pas aperçus de ces hécatombes, ils s'arrangent de leur mieux pour vivre tranquillement, comme si tous ces désastres n'étaient pas des réalités tangibles !

N'est-il pas vrai que des millions d'hommes en Europe, portant le harnais militaire, doivent pendant des années cesser de penser à haute voix, prendre le pas et le pli de la servitude, subordonner toutes leurs volontés à celle de leurs chefs, apprendre à fusiller père et mère si quelque despote imbécile l'exige ? N'est-il pas vrai que d'autres millions d'hommes, plus ou moins fonctionnaires, sont également asservis, obligés de se courber devant les uns, de se redresser devant les autres, et de mener une vie conventionnelle presque entièrement inutilisée pour le progrès ? N'est-il pas également vrai que chaque année des millions de délinquants, de persécutés, de pauvres, de vagabonds,

de sans-travail, se voient enfermés en cellules, soumis à toutes les tortures de l'isolement ! Et, comme conséquence de ces belles institutions politiques et sociales, n'est-il pas vrai que les hommes s'entre-haïssent encore de nation à nation, de caste à caste ? La société ne vit-elle pas en un tel désarroi, que, malgré la bonne volonté et le dévouement de beaucoup d'hommes généreux, le pauvre qui souffre de la faim risque de mourir dans la rue, et que l'étranger peut se trouver seul, complètement seul, sans un ami, dans une grande cité où pourtant les hommes, de prétendus « frères » grouillent par myriades ? Ce n'est pas « sur un volcan », c'est dans le volcan même que nous vivons, dans un enfer ténébreux, et si nous n'avions pas l'espoir du mieux et l'invincible volonté de travailler pour un avenir meilleur, que nous resterait-il à faire, sinon à nous laisser mourir, comme le conseillent, sans oser le faire, tant de malheureux plumitifs, et comme l'accomplissent, plus nombreux chaque année, des légions de désespérés ?

Ainsi le premier élément du savoir évolutionnaire se montre à nous : l'état social nous apparaît par tous ses côtés mauvais. « Connaître la souffrance ! », tel est le précepte initial de la loi bouddhique. Nous connaissons la souffrance ! Nous la connaissons même si bien que dans les districts manufacturiers de l'Angleterre la maladie a reçu le nom de *play* : se sentir le corps torturé par le mal n'est qu'un « jeu » pour l'esclave accoutumé au travail forcé de l'usine (Ruskin, *The Crown of Wild Olive*).

Mais « comment échapper à la souffrance ! », ce qui est le deuxième stade de la connaissance d'après le Bouddha ? Nous commençons à le savoir aussi, grâce à l'étude du passé. L'histoire, si loin que nous remontions dans la succession des âges, si diligemment que nous étudions autour de nous les sociétés et les peuples, civilisés ou barbares policés ou primitifs, l'histoire nous dit que toute obéissance est une abdication, que tout servitude est une mort anticipée ; elle nous dit aussi que tout progrès s'est accompli en proportion de la liberté des individus, de l'égalité et de l'accord spontané des citoyens ; que tout siècle de découvertes fut un siècle pendant lequel le pouvoir religieux et politique se trouvait affaibli par des compétitions, et où l'initiative humaine avait pu trouver une brèche pour se glisser, comme une touffe d'herbes croissant à travers les pierres descellées d'un palais. Les grandes époques de la pensée et de l'art qui se suivent à de

longs intervalles pendant le cours des siècles, l'époque athénienne, celles de la Renaissance et du monde moderne, prirent toujours leur sève originaire en des temps de luttes sans cesse renouvelées et de continuelle « anarchie », offrant du moins aux hommes énergiques l'occasion de combattre pour leur liberté.

Si peu avancée que puisse être encore notre science de l'histoire, il est un fait qui domine toute l'époque contemporaine et forme la caractéristique essentielle de notre âge : la toute-puissance de l'argent. Pas un rustre perdu en un village écarté qui ne connaisse le nom d'un potentat de la fortune commandant aux rois et aux princes ; pas un qui ne le conçoive sous la forme d'un dieu dictant ses volontés au monde entier. Et certes, le paysan naïf ne se trompe guère. Ne voyons-nous pas quelques banquiers chrétiens et juifs se donner le plaisir délicat de tenir en laisse les six grandes puissances, de faire manœuvrer les ambassadeurs et les rois, de signifier aux cours d'Europe les notes qu'ils rédigent sur leurs comptoirs ? Cachés au fond de leurs loges, ils font représenter pour eux une immense comédie dont les peuples mêmes sont les acteurs et qu'animent gaiement des bombardements et des batailles : beaucoup de sang se mêle à la fête. Maintenant ils ont la satisfaction de tenir leurs officines dans les cabinets des ministres, dans les secrètes chambres des rois et de diriger à leur guise la politique des États pour le besoin de leur commerce. De par le nouveau droit public européen, ils ont affermé la Grèce, la Turquie, la Perse, ils ont abonné la Chine à leurs emprunts, et ils se préparent à prendre à bail tous les autres États, petits et grands. « Princes ne sont et rois ne daignent », mais ils tiennent en main la monnaie symbolique devant laquelle le monde est prosterné.

Un autre fait historique évident s'impose à la connaissance de tous ceux qui étudient. Ce fait, cause de tant de découragements chez les hommes dont la bonne volonté l'emporte sur la raison, est que toutes les institutions humaines, tous les organismes sociaux qui cherchent à se maintenir tels quels, sans changement, doivent, en vertu même de leur immuabilité, faire naître des conservateurs d'us et d'abus, des parasites, des exploiters de toute nature, devenir des foyers de réaction dans l'ensemble des sociétés. Que les institutions soient très anciennes et que pour en connaître les origines il faille remonter aux temps les plus antiques ou même à l'époque des légendes et des mythes, ou bien

qu'elles se réclament d'une révolution populaire, elles n'en sont pas moins destinées, en proportion de la rigidité de leurs statuts, à momifier les idées, à paralyser les volontés, à supprimer les libertés et les initiatives : pour cela il suffit qu'elles durent.

La contradiction est souvent des plus choquantes entre les circonstances révolutionnaires qui virent naître l'institution et la manière dont elle fonctionne, absolument à rebours de l'idéal qu'avaient eu ses naïfs fondateurs. À sa naissance, on poussait des cris de : Liberté ! Liberté ! et l'hymne de *Guerre aux tyrans* résonnait dans les rues ; mais les « tyrans » sont entrés dans la place, et cela par le fait même de la routine, de la hiérarchie et de l'esprit de regès¹ qui envahissent graduellement toute institution. Plus elle se maintient longtemps et plus elle est redoutable, car elle finit par pourrir le sol sur lequel elle repose, par empester l'atmosphère autour d'elle : les erreurs qu'elle consacre, les perversions d'idées et de sentiments qu'elle justifie et recommande prennent un tel caractère d'antiquité, de sainteté même, que rares sont les audacieux qui osent s'attaquer à elle. Chaque siècle de durée en accroît l'autorité, et si, néanmoins, elle finit par succomber, comme toutes choses, c'est qu'elle se trouve en désaccord croissant avec l'ensemble des faits nouveaux qui surgissent à l'entour.

Prenons pour exemple la première de toutes les institutions, la royauté, qui précéda même le culte religieux, car elle existait, bien avant l'homme, en nombre de tribus animales. Aussi quelle prise cette illusion de la nécessité d'un maître n'a-t-elle pas eue de tout temps sur les esprits ! Combien étaient-ils d'individus en France qui ne s'imaginaient pas être créés pour ramper aux pieds d'un roi, à l'époque où La Boétie écrivait son *Contr'Un*, cet ouvrage d'une si claire logique, allié à tant d'honnête simplicité ? je me rappelle encore la stupeur que la proclamation de la « République » produisit en 1848 chez les paysans de nos campagnes : « Et pourtant il faut un maître ! » répétaient-ils à l'envi. Aussi s'arrangèrent-ils bientôt de manière à se donner ce maître, sans lequel ils ne s'imaginaient pas de société possible : évidemment leur monde politique devait être fait à l'image de leur propre monde familial, dans lequel ils revendiquaient l'autorité, la force même et la violence. Tant d'exemples de royautés diverses frap-

¹ Par opposition à l'esprit de progrès [NdE].

paient leurs yeux, et d'autre part l'hérédité de la servitude s'élimine si difficilement du sang, des nerfs, de la cervelle, que malgré le fait accompli, ils ne voulaient point admettre cette révolution des villes qui n'était pas encore une évolution des esprits villageois.

Heureusement que les rois eux-mêmes se chargent de détruire leur antique divinité : ils ne se meuvent plus en un monde inconnu du vulgaire ; mais, descendus de l'empyrée, ils se montrent, bien malgré eux, avec leurs travers, leurs caprices, leurs pauvretés, leurs ridicules ; on les étudie à la lorgnette, au monocle et sous toutes leurs faces ; on les soumet à la photographie, aux instantanés, aux rayons cathodiques, pour les voir jusque dans leurs viscères. Ils cessent d'être rois pour devenir de simples hommes, livrés aux flatteries basement intéressées des uns, à la haine, au rire, au mépris des autres. Aussi faut-il se hâter de restaurer le « principe monarchique » pour essayer de lui rendre vie. On imagine donc des souverains responsables, des rois citoyens, personnifiant en leur majesté la « meilleure des Républiques », et quoique ces replâtrages soient de pauvres inventions, ils n'en ont pas moins dans certaines contrées une durée plus que séculaire, tant l'évolution lente des idées doit amener de révolutions partielles avant que la révolution complète, logique, soit accomplie ! Sous ses mille transformations, l'État, fût-il le plus populaire, n'en a pas moins pour principe premier, pour noyau primitif, l'autorité capricieuse d'un maître et par conséquent, la diminution ou même la perte totale de l'initiative chez le sujet, car ce sont nécessairement des hommes qui représentent cet État, et ces hommes, en vertu même de la possession du pouvoir, et par la définition même du mot « gouvernement » sous lequel on les embrasse, ont moins de contrepoids à leurs passions que la multitude des gouvernés.

D'autres institutions, celles des cultes religieux, ont pris aussi sur les âmes un si puissant empire que maints historiens libres d'esprit ont pu croire à l'impossibilité absolue pour les hommes de s'en affranchir. En effet, l'image de Dieu, que l'imagination populaire voit trôner au haut des cieux, n'est pas de celles qu'il soit facile de renverser. Quoique dans l'ordre logique du développement humain, l'organisation religieuse ait suivi le mouvement politique et que les prêtres soient venus après les chefs, car toute image suppose une réalité première, cependant la hauteur suprême à laquelle on avait placé cette illusion

pour en faire la raison initiale de toutes les autorités terrestres, lui donnait un caractère auguste par excellence ; on s'adressait à la puissance souveraine et mystérieuse, au « Dieu Inconnu », dans un état de crainte et de tremblement qui supprimait toute pensée, toute velléité de critique, de jugement personnel. L'adoration, tel est le seul sentiment que les prêtres permettaient à leurs fidèles.

Pour reprendre possession de soi-même, pour récupérer son droit de pensée libre, l'homme indépendant - hérétique ou athée - avait donc à tendre toute son énergie, à réunir tous les efforts de son être, et l'histoire nous dit ce qu'il lui en coûta pendant les sombres époques de la domination ecclésiastique. Maintenant le « blasphème » n'est plus le crime des crimes, mais l'antique hallucination, transmise héréditairement, flotte encore dans l'espace aux yeux de foules innombrables.

Elle dure quand même, tout en se modifiant chaque jour afin de s'accommoder aux scrupules, aux idées nouvelles, et de faire une part sans cesse croissante aux découvertes de la science, qu'elle a néanmoins l'audace de mépriser en apparence et de honnir. Ces changements de costume, ces déguisements même aident l'Église, et avec elle tous les cultes religieux, à maintenir, leur autorité sur les esprits, à poser leur main sur les consciences, à faire de savantes mixtures des vieux mensonges avec la vérité nouvelle. jamais ceux qui pensent ne doivent oublier que les ennemis de la pensée sont en même temps par la force des choses, par la logique de la situation, les ennemis de toute liberté. Les autoritaires se sont accordés pour faire de la religion la clef de voûte de leur temple. Au Samson populaire de secouer les colonnes qui la soutiennent !

Et que dire de l'institution de la « justice » ? Ses représentants, aussi, comme les prêtres, aiment à se dire infaillibles, et l'opinion publique, même unanime, ne réussit point à leur arracher la réhabilitation d'un innocent injustement condamné. Les magistrats baissent l'homme qui sort de la prison pour leur reprocher justement son infortune et le poids si lourd de la réprobation sociale dont on l'a monstrueusement accablé. Sans doute, ils ne prétendent pas avoir le reflet de la divinité sur leur visage ; mais la justice, quoique simple abstraction, n'est-elle pas aussi tenue pour une Déesse et sa statue ne se dresse-t-elle pas dans les palais ? Comme le roi, jadis absolu, le magistrat a dû pourtant

subir quelques atteintes à sa majesté première. Maintenant c'est au nom du peuple qu'il prononce des arrêts, mais sous prétexte qu'il défend la morale, il n'en est pas moins investi du pouvoir d'être criminel lui-même, de condamner l'innocent au bagne et de renvoyer absous le scélérat puissant ; il dispose du glaive de la loi, il tient les clefs du cachot ; il se plait à torturer matériellement et moralement les prévenus par le secret, la prison préventive, les menaces et les promesses perfides de l'accusateur dit « juge d'instruction » ; il dresse les guillotines et tourne la vis du garrot ; il fait l'éducation du policier, du mouchard, de il agent des mœurs ; c'est lui qui forme, au nom de la « défense sociale », ce monde hideux de la répression basse, ce qu'il y a de plus repoussant dans la fange et dans l'ordure.

Autre institution, l'armée, qui est censée se confondre avec le « peuple armé ! » chez toutes les nations où l'esprit de liberté souffle assez fort pour que les gouvernants se donnent la peine de les tromper. Mais nous avons appris par une dure expérience que si le personnel des soldats s'est renouvelé, le cadre est resté le même et le principe n'a pas changé. Les hommes ne furent pas achetés directement en Suisse ou en Allemagne : ce ne sont plus des lansquenets et des reîtres, mais en sont-ils plus libres ? Les cinq cent mille « baïonnettes intelligentes » qui composent l'armée de la République française ont-elles le droit de manifester cette intelligence quand le caporal, le sergent, toute la hiérarchie de ceux qui commandent ont prononcé « Silence dans les rangs ! » Telle est la formule première, et ce silence doit être en même temps celui de la pensée. Quel est il officier, sorti de l'école ou sorti des rangs, noble ou roturier, qui pourrait tolérer un instant que dans toutes ces caboches alignées devant lui pût germer une pensée différente de la sienne ? C'est dans sa volonté que réside la force collective de toute la masse animée qui parade et défile à son geste, au doigt et à l'œil. Il commande ; à eux d'obéir. « En joue ! Feu ! » et il faut tirer sur le Tonkinois ou sur le Nègre, sur le Bédouin de l'Atlas ou sur celui de Paris, son ennemi ou son ami !

« Silence dans les rangs ! » Et si chaque année, les nouveaux contingents que l'armée dévore devaient s'immobiliser absolument comme le veut le principe de la discipline, ne serait-ce pas une espérance vaine que d'attendre une réforme, une amélioration quelconque dans le régime inique sous lequel les sans-droit sont écrasés ?

L'empereur Guillaume dit : « Mon armée, Ma flotte » et saisit toutes les occasions pour répéter à ses soldats, à ses marins qu'ils sont sa chose, sa propriété physique et morale, et ne doivent pas hésiter un seul instant à tuer père et mère si lui, le maître, leur montre cette cible vivante. Voilà qui est parler ! Du moins ces paroles monstrueuses ont-elles le mérite de répondre logiquement à la conception autoritaire d'une société instituée par Dieu. Mais si aux États-Unis, si dans la « libre Helvétie », l'officier général se garde prudemment de répéter les harangues impériales, elles n'en sont pas moins sa règle de conduite dans le secret de son cœur, et quand le moment est venu de les appliquer, il n'hésite point. Dans la « grande » république américaine le président Mac Kinley élève au rang de général un héros qui applique à ses prisonniers philippins la « question de l'eau » et qui donne l'ordre de fusiller dans l'île de Samar tous les enfants ayant dépassé la dixième année ; dans le petit canton suisse d'Uri d'autres soldats, qui n'ont pas la chance de travailler en grand comme leurs confrères des États-Unis, font « régner l'ordre » à coups de fusil tirés sur leurs frères travailleurs. Ce n'est donc pas sans diminution de leur dignité morale, sans abaissement de leur valeur personnelle, de leur franche et pure initiative, que dans n'importe quel pays, des hommes sont tenus de subir pendant des années un genre de vie qui comporte de leur part l'accoutumance au crime, l'acceptation tranquille de grossièretés et d'insultes, et par-dessus tout, la substitution d'une autre pensée, d'une autre volonté, d'une autre conduite à celles qui eussent été les leurs. Le soldat ne s'est pas tu impunément pendant les deux ou trois années de sa forte jeunesse : ayant été privé de sa libre expression, la pensée elle-même se trouve atteinte.

Et de toutes les autres institutions d'État, qu'elles se disent « libérales », « protectrices » ou « tutélaires », n'en est-il pas comme de la magistrature et de l'armée ? Ne sont-elles pas fatalement, de par leur fonctionnement même, autoritaires, abusives, malfaisantes ? Les écrivains comiques ont plaisanté jusqu'à lassitude les « ronds-de-cuir » des administrations gouvernementales ; mais si risibles que soient tous ces plumitifs, ils sont bien plus funestes encore, malgré eux d'ailleurs et sans qu'on puisse reprocher quoi que ce soit à ces victimes inconscientes d'un état politique momifié, en désaccord avec la Vie. Indépendamment de beaucoup d'autres éléments corrupteurs, fa-

voritisme, paperasserie, insuffisance de besogne utile pour une cohue d'employés, le fait seul d'avoir institué, réglementé, codifié, flanqué de contraintes, d'amendes, de gendarmes et de geôliers l'ensemble plus ou moins incohérent des conceptions politiques, religieuses, morales et sociales d'aujourd'hui pour les imposer aux hommes de demain, ce fait absurde en soi, ne peut avoir que des conséquences contradictoires. La vie, toujours imprévue, toujours renouvelée, ne peut s'accommoder de conditions élaborées pour un temps qui n'est plus. Non seulement la complication et l'enchevêtrement des rouages rendent souvent impossible ou même empêchent par un long retard la solution des affaires les plus simples, mais toute la machine cesse parfois de fonctionner pour les choses de la plus haute importance, et c'est par « coups d'État », petits ou grands, qu'il faut vaincre la difficulté : les souverains, les puissants se plaignent dans ce cas que « la légalité les tue » et en sortent bravement « pour entrer dans le droit ». Le succès légitime leur acte aux yeux de l'historien ; l'insuccès les met au rang des scélérats. Il en est de même pour la foule des sujets ou des citoyens qui brisent règlements et lois par un coup de révolution : la postérité reconnaissante les sacre héros. La défaite en eût fait des brigands.

Bien avant d'exister officiellement comme émanations de l'État, avant d'avoir reçu leur charte des mains d'un prince ou par le vote de représentants du peuple, les institutions en formation sont des plus dangereuses et cherchent à vivre aux dépens de la société, à constituer un monopole à leur profit. Ainsi l'esprit de corps entre gens qui sortent d'une même école à diplôme transforme tous les « camarades », si braves gens qu'ils soient, en autant de conspirateurs inconscients, ligüés pour leur bien-être particulier et contre le bien public, autant d'hommes de proie qui détrousseront les passants et se partageront le butin. Voyez-les déjà, les futurs fonctionnaires, au collège avec leurs képis numérotés ou dans quelque université avec leurs casquettes blanches ou vertes : peut-être n'ont-ils prêté aucun serment en endossant l'uniforme, mais s'ils n'ont pas juré, ils n'en agissent pas moins suivant l'esprit de caste, résolus à prendre toujours les meilleures parts. Essayez de rompre le « monôme » des anciens polytechniciens, afin qu'un homme de mérite puisse prendre place en leurs rangs et arrive à partager les mêmes fonctions ou les mêmes honneurs ! Le ministre le plus puissant ne saurait y parvenir. À aucun prix on n'accep-

tera l'intrus ! Que l'ingénieur, feignant de se rappeler son métier, difficilement appris, fasse des ponts trop courts, des tunnels trop bas ou des murs de réservoirs trop faibles, peu importe ; mais avant tout, qu'il soit sorti de l'École, qu'il ait l'honneur d'avoir été au nombre des « pipos » !

La psychologie sociale nous enseigne donc qu'il faut se méfier non seulement du pouvoir déjà constitué, mais encore de celui qui est en germe. Il importe également d'examiner avec soin ce que signifient dans la pratique des choses les mots d'apparence anodine ou même séduisante : telles les expressions de « patriotisme », d'« ordre », de « paix sociale ». Sans doute c'est un sentiment naturel et très doux que l'amour du sol natal : c'est chose exquise pour l'exilé d'entendre la chère langue maternelle et de revoir les sites qui rappellent le lieu de la naissance. Et l'amour de l'homme ne se porte pas uniquement vers la terre qui l'a nourri, vers le langage qui l'a bercé, il s'épand aussi en élan naturel vers les fils du même sol, dont il partage les idées, les sentiments et les mœurs ; enfin, s'il a l'âme haute, il s'éprendra en toute ferveur d'une passion de solidarité pour ceux dont il connaît intimement les besoins et les vœux. Si c'est là le « patriotisme », quel homme de cœur pourrait ne pas le ressentir ? Mais presque toujours le mot cache une signification tout autre que celle de « communauté des affections » (Saint-Just) ou de « tendresse pour le lieu de ses pères ».

Par un contraste bizarre, jamais on ne parla de la patrie avec une aussi bruyante affectation que depuis le temps où on la voit se perdre peu à peu dans la grande patrie terrestre de l'Humanité. On ne voit partout que drapeaux, surtout à la porte des guinguettes et des maisons à fenêtres louches. Les « classes dirigeantes » se targuent à pleine bouche de leur patriotisme, tout en plaçant leurs fonds à l'étranger et en trafiquant avec Vienne ou Berlin de ce qui leur rapporte quelque argent, même des secrets d'État. jusqu'aux savants, qui, oublieux du temps où ils constituaient une république internationale de par le monde, parlent de « science française », de « science allemande », de « science italienne » comme s'il était possible de cantonner entre des frontières, sous l'égide des gendarmes, la connaissance des faits et la propagation des idées : on vante le protectionnisme pour les productions de l'esprit comme pour les navets et les cotonnades. Mais, en proportion même de ce rétrécissement intellectuel dans le cerveau des

importants, s'élargit la pensée des petits. Les hommes d'en haut raccourcissent leur domaine et leur espoir à mesure que nous, les révolutionnés, nous prenons possession de l'univers et agrandissons nos cœurs. Nous nous sentons camarades de par la terre entière, de l'Amérique à l'Europe et de l'Europe à l'Australie ; nous nous servons du même langage pour revendiquer les mêmes intérêts, et le moment vient où nous aurons d'un élan spontané la même tactique, un seul mot de ralliement. Notre ligne surgit de tous les coins du monde.

En comparaison de ce mouvement universel, ce que l'on est convenu d'appeler patriotisme n'est donc autre chose qu'une régression à tous les points de vue. Il faut être naïf parmi les naïfs pour ignorer que les « catéchismes du citoyen » prêchent l'amour de la patrie pour servir l'ensemble des intérêts et des privilèges de la classe dirigeante, et qu'ils cherchent à maintenir, au profit de cette classe, la haine de frontière à frontière entre les faibles et les déshérités. Sous le mot de patriotisme et les commentaires modernes dont on l'entoure, on déguise les vieilles pratiques d'obéissance servile à la volonté d'un chef, l'abdication complète de l'individu en face des gens qui détiennent le pouvoir et veulent se servir de la nation tout entière comme d'une force aveugle. De même, les mots « ordre, paix sociale » frappent nos oreilles avec une belle sonorité ; mais nous désirons savoir ce que ces bons apôtres, les gouvernants, entendent par ces paroles. Oui, la paix et l'ordre sont un grand idéal à réaliser, à une condition pourtant : que cette paix ne soit pas celle du tombeau, que cet ordre ne soit pas celui de Varsovie ! Notre paix future ne doit pas naître de la domination indiscutée des uns et de l'asservissement sans espoir des autres, mais de la bonne et franche égalité entre compagnons.

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (1902)_

Chapitre V

L'idéal évolutionniste, le but révolutionnaire

L'idéal évolutionniste, le but révolutionnaire - Le « pain pour tous ! ». La pauvreté et la « loi de Malthus » - Suffisance et surabondance des ressources - Idéal de la pensée, de la parole, de l'action libres - Anarchistes, ennemis de la religion, de la famille et de la propriété ».

[Retour à la table des matières](#)

L'objectif premier de tous les évolutionnistes consciencieux et actifs étant de connaître à fond la société ambiante qu'ils réforment dans leur pensée, ils doivent en second lieu chercher à se rendre un compte précis de leur idéal révolutionnaire. Et l'étude en doit être d'autant plus scrupuleuse que cet idéal embrasse l'avenir avec une plus grande ampleur, car tous, amis et ennemis, savent qu'il ne s'agit plus de petites révolutions partielles, mais bien d'une révolution générale, pour l'ensemble de la société et dans toutes ses manifestations.

Les conditions mêmes de la vie nous dictent le vœu capital. Les cris, les lamentations qui sortent des huttes de la campagne, des caves, des soupentes, des mansardes de la ville, nous le répètent incessam-

ment : « Il faut du pain ! » Toute autre considération est primée par cette collective expression du besoin primordial de tous les êtres vivants. L'existence même étant impossible si l'instinct de la nourriture n'est pas assouvi, il faut le satisfaire à tout prix et le satisfaire pour tous, car la société ne se divise point en deux parts, dont l'une resterait sans droits à la vie. « Il faut du pain ! » et cette parole doit être comprise dans sa plus large acception, c'est-à-dire qu'il faut revendiquer pour tous les hommes, non seulement la nourriture, mais aussi « la joie », c'est-à-dire toutes les satisfactions matérielles utiles à l'existence, tout ce qui permet à la force et à la santé physiques de se développer dans leur plénitude. Suivant l'expression d'un puissant capitaliste, qui se dit tourmenté Par la préoccupation de la justice : « Il faut égaliser le point de départ pour tous ceux qui ont à courir l'enjeu de la vie. »

On se demande souvent comment les faméliques, si nombreux pourtant, ont pu surmonter pendant tant de siècles et surmontent encore en eux cette passion de la faim qui surgit dans leurs entrailles, comment ils ont pu s'accommoder en douceur à l'affaiblissement organique et à l'inanition. L'histoire du passé nous l'explique. C'est qu'en effet, pendant la période de l'isolement primitif, lorsque les familles peu nombreuses ou de faibles tribus devaient lutter à grand effort pour leur vie et ne pouvaient encore invoquer le lien de la solidarité humaine, il arrivait fréquemment, et même plusieurs fois pendant une seule génération, que les produits n'étaient pas en suffisance pour les nécessités de tous les membres du groupe. En ce cas, qu'y avait-il à faire, sinon à se résigner, à s'habituer de son mieux à vivre d'herbes ou d'écorce, à supporter sans mourir de longs jeûnes, en attendant que la vague ramenât des poissons, que le gibier revint dans la forêt ou qu'une nouvelle récolte germât de l'avare sillon ?

Ainsi les pauvres s'habituaient à la faim. Ceux d'entre eux que l'on voit maintenant errer avec mélancolie devant les soupiraux fumeux des cuisines souterraines, devant les beaux étalages des fruitiers, des charcutiers, des rôtisseurs, sont des gens dont l'hérédité a fait l'éducation : ils obéissent inconsciemment à la morale de la résignation, qui fut vraie à l'époque où l'aveugle destinée frappait les hommes au hasard, mais qui n'est plus de mise aujourd'hui dans une société aux richesses surabondantes, au milieu d'hommes qui inscrivent le mot de

« Fraternité » sur leurs murailles et qui ne cessent de vanter leur philanthropie. Et pourtant le nombre des malheureux qui osent avancer la main pour prendre cette nourriture tendue vers le passant est bien peu considérable, tant l'affaiblissement physique causé par la faim annihile du même coup la volonté, détruit toute énergie, même instinctive ! D'ailleurs, la « justice » actuelle est tout autrement sévère que les anciennes lois pour le vol d'un morceau de pain. On a vu notre moderne Thémis peser un gâteau dans sa balance et le trouver lourd d'une année de prison.

« Il y aura toujours des pauvres avec vous ! » aiment à répéter les heureux rassasiés, surtout ceux qui connaissent bien les textes sacrés et qui aiment à se donner des airs dolents et mélancoliques. « Il y aura toujours des pauvres avec vous ! » Cette parole, disent-ils, est tombée de la bouche d'un Dieu et ils la répètent en tournant les yeux et en parlant du fond de la gorge pour lui donner plus de solennité. Et c'est même parce que cette parole était censée être divine que les pauvres aussi, dans le temps de leur pauvreté intellectuelle, croyaient à l'impuissance de tous leurs efforts pour arriver au bien-être : se sentant perdus dans ce monde, ils regardaient vers le monde de l'au-delà. « Peut-être, se disaient-ils, mourrons-nous de faim sur cette terre de larmes ; mais à côté de Dieu, dans ce ciel glorieux où le nimbe du soleil entourera nos fronts, où la voie lactée sera notre tapis, nul besoin ne sera de nourriture comestible, et nous aurons la jouissance vengeresse d'entendre les hurlements du mauvais riche à jamais rongé par la faim. » Maintenant quelques malheureux à peine se laissent encore mener par ces vaticinations, mais la plupart, devenus plus sages, ont les yeux tournés vers le pain de cette terre qui donne la vie matérielle, qui fait de la chair et du sang, et ils en veulent leur part, sachant que leur vouloir est justifié par la richesse surabondante de la terre.

Les hallucinations religieuses, soigneusement entretenues par les prêtres intéressés, n'ont donc plus guère le pouvoir de détourner les faméliques, même ceux qui se disent chrétiens, de la revendication de ce pain quotidien que l'on demandait naguère à la bienveillance quinquiesime du « Père qui est aux Cieux ». Mais l'économie politique, la prétendue science, a pris l'héritage de la religion, prêchant à son tour que la misère est inévitable et que si des malheureux succombent à la faim, la société n'en porte aucunement le blâme. Que l'on voie d'un

côté la tourbe des pauvres affamés, de l'autre quelques privilégiés mangeant à leur appétit et s'habillant à leur fantaisie, on doit croire en toute naïveté qu'il ne saurait en être autrement ! Il est vrai qu'en temps d'abondance on n'aurait qu'à « prendre au tas » et qu'en temps de disette tout le monde pourrait se mettre de concert à la ration, mais pareille façon d'agir supposerait l'existence d'une société étroitement unie par un lien de solidarité fraternelle. Ce communisme spontané ne paraissant pas encore possible, le pauvre naïf, qui croit benoîtement au dire des économistes sur l'insuffisance des produits de la terre, doit en conséquence accepter son infortune avec résignation.

De même que les pontifes de la science économique, les victimes du mauvais fonctionnement social répètent, chacun à sa manière, la terrible « loi de Malthus » - « Le pauvre est de trop » - que l'ecclésiastique protestant formula comme un axiome mathématique, il y a près d'un siècle, et qui semblait devoir enfermer la société dans les formidables mâchoires de son syllogisme : tous les miséreux se disaient mélancoliquement qu'il n'y a point de place pour eux au « banquet de la vie ». Le fameux économiste, bonhomme d'ailleurs, venait ajouter de la force à leur douloureuse conclusion en l'appuyant sur tout un échafaudage d'apparence mathématique : la population, dit-il, doublerait normalement de vingt-cinq en vingt-cinq ans, tandis que les subsistances s'accroîtraient suivant une proportion beaucoup moins rapide, nécessitant ainsi une élimination annuelle des individus surnuméraires. Que faut-il donc faire, d'après Malthus et ses disciples, pour éviter que l'humanité ne soit mise en coupe réglée par la misère, la famine et les pestes ? Certes, on ne saurait exiger des pauvres qu'ils débarrassent généreusement la terre de leur présence, qu'ils se sacrifient en holocauste aux dieux de la « saine économie politique » ; mais du moins leur conseille-t-on de se priver des joies de la famille : pas de femmes, pas d'enfants ! C'est ainsi qu'on entend cette « réserve morale » que l'on adjure les sages travailleurs de vouloir bien observer. Une descendance nombreuse doit être un luxe réservé aux seuls favorisés de la richesse, telle est la morale économique.

Mais si les pauvres, restés imprévoyants malgré les objurgations des professeurs, ne veulent pas employer les moyens préventifs contre l'accroissement de population, alors la nature se charge de réprimer l'excédent. Et cette répression s'accomplit, dans notre société malade,

d'une manière infiniment plus ample que les pessimistes les plus sombres ne se l'imaginent. Ce ne sont pas des milliers, mais des millions de vies que réclame annuellement le dieu de Malthus. Il est facile de calculer approximativement le nombre de ceux que la destinée économique a condamnés à mort depuis le jour où l'âpre théologien proclama la prétendue « loi » que l'incohérence sociale a malheureusement rendue vraie pour un temps. Durant ce siècle, trois générations se sont succédées en Europe. Or, en consultant les tables de mortalité, on constate que la vie moyenne des gens riches (par exemple les habitants des quartiers aérés et somptueux, à Londres, à Paris, à Berne) dépasse soixante, atteint même soixante-dix ans. Ces gens ont pourtant, de par l'inégalité même, bien des raisons de ne pas fournir leur carrière normale : la « grande vie » les sollicite et les corrompt sous toutes les formes ; mais le bon air, la bonne chère, la variété dans la résidence et les occupations, les guérissent et les renouvellent. Les gens asservis à un travail qui est la condition même de leur gagne-pain sont, au contraire, condamnés d'avance à succomber, suivant les pays de l'Europe, entre vingt et quarante ans, soit à trente en moyenne. C'est dire qu'ils fournissent seulement la moitié des jours qui leur seraient dévolus s'ils vivaient en liberté, maîtres de choisir leur résidence et leur œuvre. Ils meurent donc précisément à l'heure où leur existence devrait atteindre toute son intensité ; et chaque année, quand on fait le compte des morts, il est au moins double de ce qu'il devrait être dans une société d'égaux. Ainsi la mortalité annuelle de l'Europe étant d'environ douze millions d'hommes, on peut affirmer que six millions d'entre eux ont été tués par les conditions sociales qui règnent dans notre milieu barbare ; six millions ont péri par manque d'air pur, de nourriture saine, d'hygiène convenable, de travail harmonique. Eh bien ! comptez les morts depuis que Malthus a parlé, prononçant d'avance sur l'immense hécatombe son oraison funèbre ! N'est-il pas vrai que toute une moitié de l'humanité dite civilisée se compose de gens qui ne sont pas invités au banquet social ou qui n'y trouvent place que pour un temps, condamnés à mourir la bouche contractée par les désirs inassouvis ? La mort préside au repas, et de sa faux elle écarte les tard venus. On nous montre dans les Expositions d'admirables « couveuses », où toutes les lois de la physique, toutes les connaissances en physiologie, toutes les ressources d'une industrie ingénieuse sont appliquées à faire vivre des enfants nés avant terme, à sept, même à six mois. Et ces enfants continuent de respirer, ils pros-

pèrent, deviennent de magnifiques poupons, gloire de leur sauveteur, orgueil de leur mère. Mais si l'on arrache à la mort ceux que la nature semblait avoir condamnés, on y précipite par millions les enfants que d'excellentes conditions de naissance avaient destinés à vivre. À Naples, dans un hospice des Enfants Trouvés, le rapport officiel des curateurs nous dit d'un style dégagé que sur neuf cent cinquante enfants il en est resté trois en vie !

La situation est donc atroce, mais une immense évolution s'est accomplie, annonçant la révolution prochaine. Cette évolution, c'est que la « science » économique, prophétisant le manque de ressources et la mort inévitable des faméliques, s'est trouvée en défaut et que l'humanité souffrante, se croyant pauvre naguère, a découvert sa richesse : son idéal du « pain pour tous » n'est point une utopie. La terre est assez vaste pour nous porter tous sur son sein, elle est assez riche pour nous faire vivre dans l'aisance. Elle peut donner assez de moissons pour que tous aient à manger ; elle fait naître assez de plantes fibreuses pour que tous aient à se vêtir ; elle contient assez de pierres et d'argile pour que tous puissent avoir des maisons. Tel est le fait économique dans toute sa simplicité. Non seulement ce que la terre produit suffirait à la consommation de ceux qui l'habitent, mais elle suffirait si la consommation doublait tout à coup, et cela quand même la science n'interviendrait pas pour faire sortir l'agriculture de ses procédés empiriques et mettre à son service toutes les ressources fournies maintenant par la chimie, la physique, la météorologie, la mécanique. Dans la grande famille de l'humanité, la faim n'est pas seulement le résultat d'un crime collectif, elle est encore une absurdité, puisque les produits dépassent deux fois les nécessités de la consommation.

Tout l'art actuel de la répartition, telle qu'elle est livrée au caprice individuel et à la concurrence effrénée des spéculateurs et des commerçants, consiste à faire hausser les prix, en retirant les produits à ceux qui les auraient pour rien et en les portant à ceux qui les paient cher : mais dans ce va-et-vient des denrées et des marchandises, les objets se gaspillent, se corrompent et se perdent. Les pauvres loqueteux qui passent devant les grands entrepôts le savent. Ce ne sont pas les paletots qui manquent pour leur couvrir le dos, ni les souliers pour leur chauffer les pieds, ni les bons fruits, ni les boissons chaudes pour leur restaurer l'estomac. Tout est en abondance et en surabondance, et

pendant qu'ils errent çà et là, jetant des regards affamés autour d'eux, le marchand se demande comment il pourra faire enchérir ses denrées, au besoin même en diminuer la quantité. Quoi qu'il en soit, le fait subsiste, la constance d'excédent pour les produits ! Et pourquoi messieurs les économistes ne commencent-ils pas leurs manuels en constatant ce fait capital de statistique ? Et pourquoi faut-il que ce soit nous, révoltés, qui le leur apprenions ? Et comment expliquer que les ouvriers sans culture, conversant après le travail de la journée, en sachent plus long à cet égard que les professeurs et les élèves les plus savants de l'École des Sciences morales et politiques ? Faut-il en conclure que l'amour de l'étude n'est pas, chez ces derniers, d'une absolue sincérité ?

L'évolution économique contemporaine nous ayant pleinement justifiés dans notre revendication du pain, il reste à savoir si elle nous justifie également dans un autre domaine de notre idéal, la revendication de la liberté. « L'homme ne vit pas de pain seulement », dit un vieil adage, qui restera toujours vrai, à moins que l'être humain ne régresse à la pure existence végétative ; mais quelle est cette substance alimentaire indispensable en dehors de la nourriture matérielle ? Naturellement l'Église nous prêche que c'est la « Parole de Dieu », et l'État nous mande que c'est l'« Obéissance aux Lois ». Cet aliment qui développe la mentalité et la moralité humaines, c'est le « fruit de la science du bien et du mal », que le mythe des Juifs et de toutes les religions qui en sont dérivées nous interdit comme la nourriture vénéneuse par excellence, comme le poison moral viciant toutes choses, et même, « jusqu'à la troisième génération », la descendance de celui qui l'a goûté ! Apprendre, voilà le crime d'après l'Église, le crime d'après l'État, quoi que puissent imaginer des prêtres et des agents de gouvernement ayant absorbé malgré eux des germes d'hérésie. Apprendre, c'est là au contraire la vertu par excellence pour l'individu libre se dégageant de toute autorité divine ou humaine : il repousse également ceux qui, au nom d'une « Raison suprême », s'arrogent le droit de penser et de parler pour autrui et ceux qui, de par la volonté de l'État, imposent des lois, une prétendue morale extérieure, codifiée et définitive. Ainsi l'homme qui veut se développer en être moral doit prendre exactement le contre-pied de ce que lui recommandent et l'Église et l'État : il lui faut penser, parler, agir librement. Ce sont là les conditions indispensables de tout progrès.

« Penser, parler, agir librement » en toutes choses ! L'idéal de la société future, en contraste et cependant en continuation de la société actuelle, se précise donc de la manière la plus nette. Penser librement ! Du coup l'évolutionniste, devenu révolutionnaire, se sépare de toute église dogmatique, de tout corps statutaire, de tout groupement politique à clauses obligatoires, de toute association, publique ou secrète dans laquelle le sociétaire doit commencer par accepter, sous peine de trahison, des mots d'ordre incontestés. Plus de congrégations pour mettre les écrits à l'Index ! Plus de rois ni de princes pour demander un serment d'allégeance, ni de chef d'armée pour exiger la fidélité au drapeau ; plus de ministre de l'Instruction publique pour dicter des enseignements, pour désigner jusqu'aux passages des livres que l'instituteur devra expliquer ; plus de comité directeur qui exerce la censure des hommes et des choses à l'entrée des « maisons du peuple ». Plus de juges pour forcer un témoin à prêter un serment ridicule et faux, impliquant de toute nécessité un parjure par le fait même que le serment est lui-même un mensonge. Plus de chefs, de quelque nature que ce soit, fonctionnaire, instituteur, membre de comité clérical ou socialiste, patron ou père de famille, pour s'imposer en maître auquel l'obéissance est due.

Et la liberté de parole ? Et la liberté d'action ? Ne sont-ce pas là des conséquences directes et logiques de la liberté de pensée ? La parole n'est que la pensée devenue sonore, l'acte n'est que la pensée devenue visible. Notre idéal comporte donc pour tout homme la pleine et absolue liberté d'exprimer sa pensée en toutes choses, science, politique, orale, sans autre réserve que celle de son respect pour autrui ; il comporte également pour chacun le droit d'agir à son gré, de « faire ce qu'il veut », tout en associant naturellement sa volonté à celle des autres hommes dans toutes les oeuvres collectives : sa liberté propre ne se trouve point limitée par cette union, mais elle grandit au contraire, grâce à la force de la volonté commune.

Il va sans dire que cette liberté absolue de pensée, de parole et d'action est incompatible avec le maintien des institutions qui mettent une restriction à la pensée libre, qui fixent la parole sous forme de vœu définitif, irrévocable, et prétendent même forcer le travailleur à se croiser les bras, à mourir d'inanition devant la consigne d'un pro-

priétaire. Les conservateurs ne s'y sont point trompés quand ils ont donné aux révolutionnaires le nom général « d'ennemis de la religion, de la famille et de la propriété ». Oui, les anarchistes repoussent l'autorité du dogme et l'intervention du surnaturel dans notre vie, et, en ce sens, quelque ferveur qu'ils apportent dans la lutte pour leur idéal de fraternité et de solidarité, ils sont ennemis de la religion. Oui, ils veulent la suppression du trafic matrimonial, ils veulent les unions libres, ne reposant que sur l'affection mutuelle, le respect de soi et de la dignité d'autrui, et, en ce sens, si aimants et si dévoués qu'ils soient pour ceux dont la vie est associée à la leur, ils sont bien les ennemis de la famille. Oui, ils veulent supprimer l'accaparement de la terre et de ses produits pour les rendre à tous, et, en ce sens, le bonheur qu'ils auraient de garantir à tous la jouissance des fruits du sol, en fait des ennemis de la propriété. Certes, nous aimons la paix : nous avons pour idéal l'harmonie entre tous les hommes, et cependant la guerre sévit autour de nous ; au loin devant nous, elle nous apparaît encore en une douloureuse perspective, car dans l'immense complexité des choses humaines la marche vers la paix est elle-même accompagnée de luttes. « Mon royaume n'est pas de ce monde » disait le Fils de l'Homme ; et pourtant lui aussi « apportait une épée », préparant « la division entre le fils et le père, entre la fille et la mère ». Toute cause, même la plus mauvaise, a ses défenseurs qu'il convient de supposer honnêtes, et la sympathie, le respect mérités par eux ne doivent pas empêcher les révolutionnaires de les combattre avec toute l'énergie de leur vouloir.

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (1902)_

Chapitre VI

Les espoirs illogiques

Les espoirs illogiques - L'inflexibilité forcée du capital -Péjoration morale de tous les partis qui conquièrent le pouvoir, monarchistes, républicains et socialistes - Le suffrage universel et l'évolution fatale des candidats - Le « premier Mai ». Le dédoublement des partis.

[Retour à la table des matières](#)

De bonnes âmes espèrent que tout s'arrangera quand même, et que, en un jour de révolution pacifique, nous verrons les défenseurs du privilège céder de bonne grâce à la poussée d'en bas.

Certes, nous avons confiance qu'ils céderont un jour, mais alors le sentiment qui les guidera ne sera certainement point d'origine spontanée : l'appréhension de l'avenir et surtout la vue de « faits accomplis » portant le caractère de l'irrévocable, leur imposeront un changement de voie ; ils se modifieront sans doute, mais quand il y aura pour eux impossibilité absolue de continuer les errements suivis. Ces temps sont encore éloignés. C'est dans la nature même des choses que tout organisme fonctionne dans le sens de son mouvement normal : il peut s'arrêter, se briser, mais non fonctionner à rebours. Toute autorité

cherche à s'agrandir aux dépens d'un plus grand nombre de sujets ; toute monarchie tend forcément à devenir monarchie universelle. Pour un Charles Quint, qui, réfugié dans un couvent, assiste de loin à la tragi-comédie des peuples, combien d'autres souverains dont l'ambition de commander ne sera jamais satisfaite et qui, sauf la gloire et le génie, sont autant d'Alexandres, de Césars, et d'Attilas ? De même, les financiers qui, las de gagner, donnent tout leur avoir à une belle cause, sont des êtres relativement rares ; même ceux qui auraient la sagesse de modérer leurs vœux ne peuvent pas s'arrêter à cette fantaisie : le milieu dans lequel ils se trouvent continue de travailler pour eux ; les capitaux ne cessent de se reproduire en revenus à intérêts composés. Dès qu'un homme est nanti d'une autorité quelconque, sacerdotale, militaire, administrative ou financière, sa tendance naturelle est d'en user, et sans contrôle ; il n'est guère de geôlier qui ne tourne sa clef dans la serrure avec un sentiment glorieux de sa toute puissance, de garde champêtre qui ne surveille la propriété des maîtres avec des regards de haine contre le maraudeur ; d'huissier qui n'éprouve un souverain mépris pour le pauvre diable auquel il fait sommation.

Et si les individus isolés sont déjà énamourés de la « part de royauté » qu'on a eu l'imprudence de leur départir, combien plus encore les corps constitués ayant des traditions de pouvoir héréditaire et un point d'honneur collectif ! On comprend qu'un individu, soumis à une influence particulière, puisse être accessible à la raison ou à la bonté, et que, touché d'une pitié soudaine, il abdique sa puissance ou rende sa fortune, heureux de retrouver la paix et d'être accueilli comme un frère par ceux qu'il opprimait jadis à son insu ou inconsciemment ; mais comment attendre acte pareil de toute une caste d'hommes liés les uns aux autres par une chaîne d'intérêts, par les illusions et les conventions professionnelles, par les amitiés et les complicités, même par les crimes ? Et quand les serres de la hiérarchie et l'appau de l'avancement tiennent l'ensemble du corps dirigeant en une masse compacte, quel espoir a-t-on de le voir s'améliorer tout à coup, quel rayon de la grâce pourrait humaniser cette caste ennemie - armée, magistrature, clergé ? Est-il possible de s'imaginer logiquement qu'un pareil groupe puisse avoir des accès de vertu collective et céder à d'autres raisons que la peur ? C'est une machine, vivante, il est vrai, et composée de rouages humains ; mais elle marche devant elle, comme animée d'une force

aveugle, et pour l'arrêter, il ne faudra rien de moins que la puissance collective, insurmontable, d'une révolution.

En admettant toutefois que les « bons riches », tous entrés dans leur « chemin de Damas », fussent illuminés soudain par un astre resplendissant et qu'ils se sentissent convertis, renouvelés comme par un coup de foudre ; en admettant - ce qui nous paraît impossible - qu'ils eussent conscience de leur égoïsme passé et que, se débarrassant en toute hâte de leur fortune au profit de ceux qu'ils ont lésés, ils rendissent tout et se présentassent les mains ouvertes dans l'assemblée des pauvres en leur disant : « Prenez ! » ; s'ils faisaient toutes ces choses, eh bien ! justice ne serait point encore faite : ils garderaient le beau rôle qui ne leur appartient pas et l'histoire les présenterait d'une façon mensongère. C'est ainsi que des flatteurs, intéressés à louer les pères pour se servir des fils, ont exalté en termes éloquents la nuit du 4 août², comme si le moment où les nobles abandonnèrent leurs titres et privilèges, abolis déjà par le peuple, avait résumé tout l'idéal de la Révolution française. Si l'on entoure de ce nimbe glorieux un abandon fictif consenti sous la pression du fait accompli, que ne dirait-on pas d'un abandon réel et spontané de la fortune mal acquise par les anciens exploiters ? Il serait à craindre que l'admiration et la reconnaissance publiques les rétablissent à leur place usurpée. Non, il faut, pour que justice se fasse, pour que les choses reprennent leur équilibre naturel, il faut que les opprimés se relèvent par leur propre force, que les spoliés reprennent leur bien, que les esclaves reconquièrent la liberté. Ils ne l'auront réellement qu'après l'avoir gagnée de haute lutte.

Nous connaissons tous le parvenu qui s'enrichit. Il est gonflé presque toujours par l'orgueil de la fortune et le mépris du pauvre. « En montant à cheval, dit un proverbe turkmène, le fils ne connaît plus son père ! » - « En roulant dans un char, ajoute la sentence hindoue, l'ami cesse d'avoir des amis. » Mais toute une classe qui parvient est bien

² Reclus fait référence à la nuit du 4 août 1789 qui, suite au pillage et à la destruction (par le feu) de centaines de châteaux par les paysans qui exigent l'abolition des droits seigneuriaux, donne lieu à la fin de l'ancien régime féodal. En effet, le 11 août suivant, l'Assemblée adopte un décret avalisant les décisions prises durant la nuit du 4 août, proclamant ainsi l'égalité civile et fiscale, l'abolition des privilèges et de la vénalité des charges [NdE].

autrement dangereuse qu'un individu : elle ne permet plus à ses membres isolés d'agir en dehors des instincts, des appétits communs ; elle les entraîne tous dans la même voie fatale. L'âpre marchand qui sait « tondre un oeuf » est redoutable ; mais que dire de toute une compagnie d'exploitation moderne, de toute une société capitaliste constituée par actions, obligations, crédit ? Comment faire pour moraliser ces paperasses et ces monnaies ? Comment leur inspirer cet esprit de solidarité envers les hommes qui prépare la voie aux changements de l'état social ? Telle banque composée de purs philanthropes n'en prélèverait pas moins ses commissions, intérêts et gages : elle ignore que des larmes ont coulé sur les gros sous et sur les pièces blanches si péniblement amassés, qui vont s'engouffrer dans les coffres forts à chiffres savants et à centuple serrure. On nous dit toujours d'attendre l'œuvre du temps, qui doit amener l'adoucissement des mœurs et la réconciliation finale ; mais comment ce coffre-fort s'adoucira-t-il, comment s'arrêtera le fonctionnement de cette formidable mâchoire de l'ogre, broyant sans cesse les générations humaines ?

Oui, si le capital, soutenu par toute la ligue des privilégiés, garde immuablement la force, nous serons tous les esclaves de ses machines, de simples cartilages rattachant les dents de fer aux arbres de bronze ou d'acier ; si aux épargnes réunies dans les coffres des banquiers s'ajoutent sans cesse de nouvelles dépouilles gérées par des associés responsables seulement devant leurs livres de caisse, alors c'est en vain que vous feriez appel à la pitié, personne n'entendra vos plaintes. Le tigre peut se détourner de sa victime, mais les livres de banque prononcent des arrêts sans appels ; les hommes, les peuples sont écrasés sous ces pesantes archives, dont les pages silencieuses racontent en chiffre, l'œuvre impitoyable. Si le capital devait l'emporter, il serait temps de pleurer notre âge d'or, nous pourrions alors regarder derrière nous et voir, comme une lumière qui s'éteint, tout ce que la terre eut de doux et de bon, l'amour, la gaieté, l'espérance. L'Humanité aurait cessé de vivre.

Nous tous qui, pendant une vie déjà longue, avons vu les révolutions politiques se succéder, nous pouvons nous rendre compte de ce travail incessant de péjoration que subissent les institutions basées sur l'exercice du pouvoir. Il fut un temps où ce mot de « République » nous transportait d'enthousiasme : il nous semblait que ce terme était

composé de syllabes magiques, et que le monde serait comme renouvelé le jour où l'on pourrait enfin le prononcer à haute voix sur les places publiques. Et quels étaient ceux qui brûlaient de cet amour mystique pour l'avènement de l'ère républicaine, et qui voyaient avec nous dans ce changement extérieur l'inauguration de tous les progrès politiques et sociaux ? Ceux-là même qui ont maintenant les places et les sinécures, ceux qui font les aimables avec les massacreurs des Arméniens et les barons de la finance. Et certes, je n'imagine pas que, dans ces temps lointains, tous ces parvenus fussent en masse de purs hypocrites. Il y en avait sans doute beaucoup parmi eux qui flairaient le vent et orientaient leur voile ; mais la plupart étaient sincères, j'aime à le croire. Ils avaient le fanatisme de la « République », et c'est de tout cœur qu'ils en acclamaient la trilogie : Liberté, Égalité, Fraternité ; en toute naïveté qu'au lendemain de la victoire ils acceptaient des fonctions rétribuées, dans la ferme espérance que leur dévouement à la cause commune ne faiblirait pas un jour ! Et quelques mois après, quand ces mêmes républicains étaient au pouvoir, d'autres républicains se traînaient péniblement et tête nue sur les boulevards de Versailles entre plusieurs files de fantassins et de cavaliers. La foule les insultait, leur crachait au visage et, dans cette multitude de figures haineuses et grimaçantes, les captifs distinguaient leurs anciens camarades de luttes, d'évocations et d'espérances !

Que de chemin parcouru, depuis le jour où les révoltés de la veille sont devenus les conservateurs du lendemain ! La République, comme forme de pouvoir, s'est affermie ; et c'est en proportion même de son affermissement qu'elle est devenue servante à tout faire. Comme par un mouvement d'horlogerie, aussi régulier que la marche de l'ombre sur un mur, tous ces fervents jeunes hommes qui faisaient des gestes de héros devant les sergents de ville sont devenus gens prudents et timorés dans leurs demandes de réformes, puis des satisfaits, enfin des jouisseurs et des goinfres de privilèges. La magicienne Circé, autrement dit la luxure de la fortune et du pouvoir, les a changés en pourceaux ! Et leur besogne est celle de fortifier les institutions qu'ils attaquaient autrefois : c'est ce qu'ils appellent volontiers « consolider les conquêtes de la liberté » ! Ils s'accommodent parfaitement de tout ce qui les indignait. Eux qui tonnaient contre l'Église et ses empiétements, se plaisent maintenant au Concordat et donnent du Monseigneur aux évêques. Ils parlaient avec faconde de la fraternité univer-

selle, et c'est les outrager aujourd'hui que de répéter les paroles qu'ils prononçaient alors. Ils dénonçaient avec horreur l'impôt du sang, mais récemment ils enrégimentaient jusqu'aux moutards et se préparaient peut-être à faire des lycéennes autant de vivandières. « Insulter l'armée » - c'est-à-dire ne pas cacher les turpitudes de l'autoritarisme sans contrôle et de l'obéissance passive - est pour eux le plus grand des crimes. Manquer de respect envers l'immonde agent des mœurs, l'abject policier, le « provocateur » hideux, et la valetaille des légistes assis ou debout, c'est outrager la justice et la morale. Il n'est point d'institution vieillie qu'ils n'essaient de consolider ; grâce à eux l'Académie, si honnie jadis, a pris un regain de popularité : ils se pavanent sous la coupole de l'Institut, quand un des leurs, devenu mouchard, a fleuri de palmes vertes son habit à la française. La croix de la Légion d'honneur était leur risée ; ils en ont inventé de nouvelles, jaunes, vertes, bleues, multicolores. Ce que l'on appelle la République ouvre toutes grandes les portes de son bercail à ceux qui en abhorraient jusqu'au nom : hérauts du droit divin, chantres du Syliabus, pourquoi n'entre-raient-ils pas ? Ne sont-ils pas chez eux au milieu de tous ces parvenus qui les entouraient chapeau bas ?

Mais il ne s'agit point ici de critiquer et de juger ceux qui, par une lente corruption ou par de brusques soubresauts, ont passé du culte de la sainte République à celui du pouvoir et des abus consacrés par le temps. La carrière qu'ils ont suivie est précisément celle qu'ils devaient parcourir. Ils admettaient que la société doit être constituée en État ayant son chef et ses législateurs ; ils avaient la « noble » ambition de servir leur pays et de se « dévouer » à sa prospérité et à sa gloire. Ils acceptaient le principe, les conséquences s'en suivent : c'est le linceul des morts qui sert de linge aux enfants nouveau-nés. République et républicains sont devenus la triste chose que nous voyons ; et pourquoi nous en irriterions-nous ? C'est une loi de la nature que l'arbre porte son fruit ; que tout gouvernement fleurisse et fructifie en caprices, en tyrannie, en usure, en scélératesses, en meurtres et en malheurs.

Dès qu'une institution s'est fondée, ne fût-ce que pour combattre de criants abus, elle en crée de nouveaux par son existence même ; il faut qu'elle s'adapte au milieu mauvais, fonctionne en mode pathologique. Les initiateurs obéissant à un noble idéal, les employés qu'ils nom-

ment doivent au contraire tenir compte avant toutes choses de leurs émoluments et de la durée de leurs emplois. Ils désirent peut-être la réussite de l'œuvre, mais ils la désirent lointaine ; à la fin, ils ne la désirent plus du tout, et pâlisent de frayeur quand on leur annonce le triomphe prochain. Il ne s'agit plus pour eux de la besogne même, mais des honneurs qu'elle confère, des bénéfices qu'elle rapporte, de la paresse qu'elle autorise. Ainsi, une commission d'ingénieurs est nommée pour entendre les plaintes des propriétaires que dépossède la construction d'un aqueduc. Il paraîtrait tout simple d'étudier d'abord ces plaintes et d'y répondre en parfaite équité ; mais, on trouve plus avantageux de suspendre ces réclamations pendant quelques années afin d'employer les fonds ordonnancés à refaire un nivellement général de la contrée, déjà fait et bien fait. À de coûteuses paperasses il importe d'ajouter d'autres paperasses coûteuses.

C'est chimère d'attendre que l'Anarchie, idéal humain, puisse sortir de la République, forme gouvernementale. Les deux évolutions se font en sens inverse, et le changement ne peut s'accomplir que par une rupture brusque, c'est-à-dire par une révolution. C'est par décret que les républicains font le bonheur du peuple, par la police qu'ils ont la prétention de se maintenir ! Le pouvoir n'étant autre chose que l'emploi de la force, leur premier soin sera donc de se l'approprier, de consolider même toutes les institutions qui leur facilitent le gouvernement de la société. Peut-être auront-ils l'audace de les renouveler par la science afin de leur donner une énergie nouvelle. C'est ainsi que dans l'armée on emploie des engins nouveaux, poudres sans fumée, canons tournants, affûts à ressort, toutes inventions ne servant qu'à tuer plus rapidement. C'est ainsi que dans la police on a inventé l'anthropométrie, un moyen de changer la France entière en une grande prison. On commence par mesurer les criminels vrais ou prétendus, puis on mesure les suspects, et quelque jour tous auront à subir les photographies infamantes. « La police et la science se sont entrebaï-sées », aurait dit le Psalmiste.

Ainsi, rien, rien de bon ne peut nous venir de la République et des républicains « arrivés », c'est-à-dire détenant le pouvoir. C'est une chimère en histoire, un contresens de l'espérer. La classe qui possède et qui gouverne est fatalement ennemie de tout progrès. Le véhicule de la pensée moderne, de l'évolution intellectuelle et morale est la par-

tie de la société qui peine, qui travaille et que l'on opprime. C'est elle qui élabore il idée, elle qui la réalise, elle qui, de secousse en secousse, remet constamment en marche ce char social, que les conservateurs essaient sans cesse de caler sur la route, d'empêtrer dans les ornières ou d'enliser dans les marais de droite ou de gauche.

Mais les socialistes, dira-t-on, les amis évolutionnaires et révolutionnaires, sont-ils également exposés à trahir leur cause, et les verrons-nous un jour accomplir leur mouvement de régression normale, quand ceux d'entre eux qui veulent « conquérir les pouvoirs publics » les auront conquis en effet ? Certainement, les socialistes, devenus les maîtres, procéderont et procèdent de la même manière que leurs devanciers les républicains : les lois de l'histoire ne fléchiront point en leur faveur. Quand une fois ils auront la force, et même bien avant de la posséder, ils ne manqueront pas de s'en servir, ne fût-ce que dans l'illusion ou la prétention de rendre cette force inutile par un balayage de tous les obstacles, par la destruction de tous les éléments hostiles. Le monde est plein de ces ambitieux naïfs vivant dans le chimérique espoir de transformer la société par une merveilleuse aptitude au commandement ; puis, quand ils se trouvent promus au rang des chefs ou du moins emboîtés dans le grand mécanisme des hautes fonctions publiques, ils comprennent que leur volonté isolée n'a guère de prise sur le seul pouvoir réel, le mouvement intime de l'opinion, et que leurs efforts risquent de se perdre dans l'indifférence et le mauvais vouloir qui les entoure. Que leur reste-t-il alors à faire, sinon d'évoluer autour du pouvoir, de suivre la routine gouvernementale, d'enrichir leur famille et de donner des places aux amis ?

Sans doute, nous disent d'ardents socialistes autoritaires, sans doute le mirage du pouvoir et l'exercice de l'autorité peuvent avoir des dangers très grands pour les hommes simplement animés de bonnes intentions ; mais ce danger n'est pas à redouter pour ceux qui ont tracé leur plan de conduite par un programme rigoureusement débattu avec des camarades, lesquels sauraient les rappeler à l'ordre en cas de négligence et de trahison. Les programmes sont dûment élaborés, signés et contresignés ; on les publie en des milliers de documents ; ils sont affichés sur les portes des salles, et chaque candidat les sait par cœur. Ce sont des garanties suffisantes, semble-t-il. Et pourtant, le sens de ces paroles scrupuleusement débattues varie d'année en année suivant

les événements et les perspectives : chacun le comprend conformément à ses intérêts ; et quand tout un parti en arrive à voir les choses autrement qu'il ne le faisait d'abord, les déclarations les plus nettes prennent une signification symbolique, finissent par se changer en simples documents d'histoire ou même en syllabes dont on ne cherche plus à comprendre le sens.

En effet ceux qui ont l'ambition de conquérir les pouvoirs publics doivent évidemment employer les moyens qu'ils croiront pouvoir les mener le plus sûrement au but. Dans les républiques à suffrage universel, ils courtiseront le nombre, la foule ; ils prendront volontiers les marchands de vin pour clients et se rendront populaires dans les estaminets. Ils accueilleront les votants d'où qu'ils viennent ; insoucieux de sacrifier le fond à la forme, ils feront entrer les ennemis dans la place, inoculeront le poison en plein organisme. Dans les pays à régime monarchique, nombre de socialistes se déclareront indifférents à la forme de gouvernement et même feront appel aux ministres du roi pour les aider à réaliser leurs plans de transformation sociale, comme si logiquement il était possible de concilier la domination d'un seul et l'entraide fraternelle entre les hommes. Mais l'impatience d'agir empêche de voir les obstacles et la foi s' imagine volontiers qu'elle transportera les montagnes. Lassalle rêve d'avoir Bismarck pour associé dans l'instauration du monde nouveau ; d'autres se tournent vers le pape en lui demandant de se mettre à la tête de la ligue des humbles ; et, quand le prétentieux empereur d'Allemagne eut réuni quelques philanthropes et sociologues à sa table, d'aucuns se dirent que le grand jour venait enfin de se lever.

Et si le prestige du pouvoir politique, représenté par le droit divin ou par le droit de la force, fascine encore certains socialistes, il en est de même, à plus forte raison, pour tous les autres pouvoirs que masque l'origine populaire du suffrage restreint ou universel. Pour capter les voix, c'est-à-dire pour gagner la faveur des citoyens, ce qui semble très légitime au premier abord, le socialiste candidat se laisse aller volontiers à flatter les goûts, les penchants, les préjugés même de ses électeurs ; il veut bien ignorer les dissentiments, les disputes et les rancunes ; il devient pour un temps l'ami ou du moins l'allié de ceux avec lesquels on échangea naguère les gros mots. Dans le clérical, il cherche à discerner le socialiste chrétien ; dans le bourgeois libéral, il

évoque le réformateur ; dans le patriote, il fait appel au vaillant défenseur de la dignité civique. À certains moments, il se garde même d'effaroucher le « propriétaire » ou le « patron » ; il va jusqu'à lui présenter ses revendications comme des garanties de paix : le « premier mai », qui devait être emporté de haute lutte contre le Seigneur Capital, se transforme en un jour de fête avec guirlandes et farandoles. À ces politesses, de candidats à votants, les premiers désapprennent peu à peu le fier langage de la vérité, l'attitude intransigeante du combat : du dehors au dedans l'esprit même en arrive à changer, surtout chez ceux qui atteignent le but de leurs efforts et s'assoient enfin sur les banquettes de velours, en face de la tribune aux franges dorées. C'est alors qu'il faut savoir échanger des sourires, des poignées de main et des services.

La nature humaine le veut ainsi, et, de notre part, ce serait absurde d'en vouloir aux chefs socialistes qui, se trouvant pris dans l'engrenage des élections, finissent par être graduellement laminés en bourgeois à idées larges : ils se sont mis en des conditions déterminées qui les déterminent à leur tour ; la conséquence est fatale et l'historien doit se borner à la constater, à la signaler comme un danger aux révolutionnaires qui se jettent inconsidérément dans la mêlée politique. Du reste ! il ne convient pas de s'exagérer les résultats de cette évolution des socialistes politiques, car la foule des lutteurs se compose toujours de deux éléments dont les intérêts respectifs diffèrent de plus en plus. Les uns abandonnent la cause primitive et les autres y restent fidèles : ce fait suffit pour amener un nouveau triage des individus, pour les grouper conformément à leurs affinités réelles. C'est ainsi que nous avons vu naguère le parti républicain se dédoubler, pour constituer, d'une part, la foule des « opportunistes », de l'autre, les groupes socialistes. Ceux-ci seront divisés également en ministériels et antiministériels, ici, pour édulcorer leur programme et le rendre acceptable aux conservateurs ; là, pour garder leur esprit de franche évolution et de révolution sincère. Après avoir eu leurs moments de découragement, de scepticisme même, ils laisseront « les morts ensevelir leurs morts » et reviendront prendre place à côté des vivants. Mais qu'ils sachent bien que tout « parti » comporte l'esprit de corps et par conséquent la solidarité dans le mal comme dans le bien : chaque membre de ce parti devient solidaire des fautes, des mensonges, des ambitions de tous ses camarades et maîtres. L'homme libre, qui de plein gré unit

sa force à celle d'autres hommes agissant de par leur volonté propre, a seul le droit de désavouer les erreurs ou les méfaits de soi-disant compagnons. Il ne saurait être tenu pour responsable que de lui-même.

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (1902)_

Chapitre VII

Les forces en lutte

Les forces en lutte - Prodigieux outillage de répression - Alliance du maître et du valet - Manque de logique dans le fonctionnement des États modernes - La « suprême raison » des rois, le « droit du plus fort ».

[Retour à la table des matières](#)

Le fonctionnement actuel de la société civilisée nous est connu dans tous ses détails ; de même l'idéal des socialistes révolutionnaires. Nous avons également constaté que les prétendues réformes des « libéraux » sont condamnées d'avance à rester inefficaces et que, dans le heurt des idées - la seule chose qui doive nous préoccuper, puisque la vie même en dépend - tout abandon de principes aboutit forcément à la défaite. Il nous reste maintenant à montrer l'importance respective des forces qui s'entrechoquent dans cette société si prodigieusement complexe ; il s'agirait, pour ainsi dire, de faire le dénombrement des armées en lutte et de décrire leur position stratégique, avec la froide impartialité d'attachés militaires cherchant à calculer mathématiquement les chances de l'une et de l'autre partie. Seulement ce grand choc des idées, dont l'issue nous préoccupe d'une façon si poignante, ne se déroulera pas suivant les mêmes péripéties qu'une de

nos batailles rangées avec généraux, capitaines et soldats, avec commandement initial de « Feu » et le cri désespéré du « Sauve qui peut ! » final. C'est une lutte continue, incessante, qui commença dans la brousse, pour les hommes primitifs, il y a des millions d'années, et qui jusqu'à maintenant n'a comporté que des succès partiels : il y aura pourtant une solution définitive, soit par la destruction mutuelle de toutes les énergies vitales, le retour de l'humanité vers le chaos originnaire, soit par l'accord de toutes ces forces - la transformation voulue et consciente de l'homme en un être supérieur.

La sociologie contemporaine a mis en toute lumière l'existence des deux sociétés en lutte : elles s'entremêlent, diversement rattachées çà et là par ceux qui veulent sans vouloir, qui s'avancent pour reculer. Mais si nous voyons les choses de haut, sans tenir compte des incertains et des indifférents que le destin fait mouvoir, il est clair que le monde actuel se divise en deux camps : ceux qui agissent de manière à maintenir l'inégalité et la pauvreté, c'est-à-dire l'obéissance et la misère pour les autres, les jouissances et le pouvoir pour eux-mêmes ; et ceux qui revendiquent pour tous le bien-être et la libre initiative.

Entre ces deux camps, il semble d'abord que les forces soient bien inégales : les conservateurs, se dit-on, sont incomparablement les plus forts. Les défenseurs de l'ordre social actuel ont les propriétés sans limites, les revenus qui se comptent par millions et par milliards, toute la puissance de l'État avec les armées des employés, des soldats, des gens de police, des magistrats, tout l'arsenal des lois et des ordonnances, les dogmes dits infaillibles de l'Église, l'inertie de l'habitude dans les instincts héréditaires et la basse routine qui associe presque toujours les vaincus rampants à leurs orgueilleux vainqueurs. Et les anarchistes, les artisans de la société nouvelle, que peuvent-ils opposer à toutes ces forces organisées ? Rien semble-t-il. Sans argent, sans armée, ils succomberaient, en effet, s'ils ne représentaient l'évolution des idées et des mœurs. Ils ne sont rien, mais ils ont pour eux le mouvement de l'initiative humaine. Tout le passé pèse sur eux d'un poids énorme, mais la logique des événements leur donne raison et les pousse en avant malgré les lois et les sbires.

Les efforts tentés pour endiguer la révolution peuvent aboutir en apparence et pour un temps. Les réactionnaires se félicitent alors à

grands cris ; mais leur joie est vaine, car refoulé sur un point, le mouvement se produit aussitôt sur un autre. Après l'écrasement de la Commune de Paris, on put croire dans le monde officiel et courtesanque d'Europe que le socialisme, l'élément révolutionnaire de la société, était mort, définitivement enterré. L'armée française, sous les yeux des Allemands vainqueurs, avait imaginé de se réhabiliter en égorgeant, en mitraillant les Parisiens, tous les mécontents et coutumiers de révolutions. En leur argot politique, les conservateurs purent se vanter d'avoir « saigné la gueuse ». M. Thiers, type incomparable du bourgeois parvenu, croyait l'avoir exterminée dans Paris, l'avoir enfouie dans les fosses du Père-Lachaise. C'est à la Nouvelle-Calédonie, aux antipodes, que se trouvaient, dûment enfermés, ceux qu'il espérait être les derniers échantillons malingres des socialistes d'autrefois. Après M. Thiers, ses bons amis d'Europe s'empressèrent de répéter ses paroles, et de toutes parts ce fut un chant de triomphe. Quant aux socialistes allemands, n'avait-on pas pour les surveiller le maître des maîtres, celui dont un froncement de sourcils faisait trembler l'Europe ? Et les nihilistes de Russie ? Qu'étaient ces misérables ? Des monstres bizarres, des sauvages issus de Huns et de Bachkirs, dans lesquels les hommes du monde policé d'Occident n'avaient à voir que des échantillons d'histoire naturelle.

Hélas ! on comprend sans peine qu'un sinistre silence se soit fait lorsque « l'ordre régnait à Varsovie » et ailleurs. Au lendemain d'une tuerie, il est peu d'hommes qui osent se présenter aux balles. Lorsqu'une parole, un geste sont punis de la prison, fort clairsemés sont les hommes qui ont le courage de s'exposer au danger. Ceux qui acceptent tranquillement le rôle de victimes pour une cause dont le triomphe est encore lointain ou même douteux sont rares : tout le monde a pas l'héroïsme de ces nihilistes russes qui composent des journaux dans l'ancre même de leurs ennemis et qui les affichent sur les murs entre deux factionnaires. Il faut être bien dévoué soi-même pour avoir le droit d'en vouloir à ceux qui n'osent pas se déclarer libertaires quand leur travail, c'est-à-dire la vie de ceux qu'ils aiment, dépend de leur silence. Mais si tous les opprimés n'ont pas le tempérament du héros, ils n'en sentent pas moins la souffrance, ils n'en ont pas moins le vouloir d'y échapper, et l'état d'esprit de tous ceux qui souffrent comme eux et qui en connaissent la cause finit par créer une force révolutionnaire. Dans telle ville où il n'existe pas un seul groupe d'anarchistes

déclarés, tous les ouvriers le sont déjà d'une manière plus ou moins consciente. D'instinct ils applaudissent le camarade qui leur parle d'un état social où il n'y aura plus de maîtres et où le produit du travail sera dans les mains du producteur. Cet instinct contient en germe la révolution future, car de jour en jour il se précise et se transforme en connaissance. Ce que l'ouvrier sentait vaguement hier, il le sait aujourd'hui, et chaque nouvelle *expérience le lui fait mieux* savoir. Et les paysans qui ne trouvent pas à se nourrir du produit de leur lopin de terre, et ceux, bien plus nombreux encore, qui n'ont pas en propre une motte d'argile, ne commencent-ils pas à comprendre que la terre doit appartenir à celui qui la cultive ? Ils l'ont toujours senti d'instinct ; ils le savent maintenant et parleront bientôt le langage précis de la revendication.

La joie causée par la prétendue disparition du socialisme n'a donc guère duré. De mauvais rêves troublaient les bourreaux, il leur semblait que les victimes n'étaient pas tout à fait mortes. Et maintenant existe-t-il encore un aveugle qui puisse douter de leur résurrection ? Tous les laquais de plume qui répétaient après Gambetta : « Il n'y a pas de question sociale ! » ne sont-ils pas les mêmes qui saisirent au vol les paroles de l'empereur Guillaume, pour crier après lui : « La question sociale nous envahit ! La question sociale nous assiège ! » et pour demander contre tous les « fauteurs de désordre » une législation spéciale, une impitoyable répression. Mais tant dure qu'on puisse l'édicter, la loi ne parviendra pas à comprimer la pensée qui fermente. Si quelque Encelade réussissait à jeter un fragment de montagne dans un cratère, l'éruption ne se ferait point par le gouffre obstrué soudain, la montagne se fendrait ailleurs, et c'est par la nouvelle ouverture que s'élancerait le fleuve de lave. C'est ainsi qu'après l'explosion de la Révolution française, Napoléon crut être le Titan qui refermait le cratère des révolutions ; et la tourbe des flatteurs, la multitude infinie des ignorants le crut avec lui. Cependant, les soldats mêmes qu'il promenait à sa suite à travers l'Europe contribuaient à répandre des idées et des mœurs nouvelles, tout en accomplissant leur oeuvre de destruction : tel futur « décabriste » ou « nihiliste » russe prit sa première leçon de révolte d'un prisonnier de guerre sauvé des glaçons de la Berezina. De même, la conquête temporaire de l'Espagne par les armées napoléoniennes brisa les chaînes qui rattachaient le Nouveau Monde au pays de l'Inquisition et délivra de l'intolérable régime colonial les

immenses provinces ultramarines. L'Europe semblait s'arrêter, mais par contrecoup l'Amérique se mettait en marche. Napoléon n'avait été qu'une ombre passagère.

La forme extérieure de la société doit changer en proportion de la poussée intérieure : nul fait d'histoire n'est mieux constaté. C'est la sève qui fait l'arbre et qui lui donne ses feuilles et ses fleurs ; c'est le sang qui fait l'homme ; ce sont les idées qui font la société. Or, il n'est pas un conservateur qui ne se lamente de ce que les idées, les mœurs, tout ce qui fait la vie profonde de l'Humanité, se soit modifié depuis le « bon vieux temps ». Les formes sociales correspondantes changeront certainement aussi. La Révolution se rapproche en raison même du travail intérieur des intelligences.

Toutefois, il ne convient pas de se laisser aller à une douce quiétude en attendant les événements favorables. Ici le fatalisme oriental n'est point de mise, car nos adversaires ne se reposent point ; et d'ailleurs ils sont fréquemment portés par un courant régressif. Quelques-uns d'entre eux sont des hommes d'une énergie réelle qui ne reculent devant aucun moyen et possèdent la vigueur d'esprit nécessaire pour diriger l'attaque et ne pas se décourager dans les difficultés et la défaite : « La Société mourante ! » disait sardoniquement un usinier à l'occasion d'un livre anarchique écrit par notre camarade Grave, « La Société mourante ! Elle vit encore assez pour vous dévorer tous ! » Et lorsque des républicains et libres penseurs parlaient de l'expulsion des jésuites, qui sont toujours les inspirateurs de l'Église catholique : « Vraiment, s'écria l'un de ces prêtres, notre siècle est étrangement délicat. S'imaginent-ils donc que la cendre des bûchers soit tellement éteinte qu'il n'en soit pas resté le plus petit tison pour allumer une torche ? Les insensés ! en nous appelant jésuites, ils croient nous couvrir d'opprobre ; mais ces jésuites leur réservent la censure, un bâillon et du feu ! »

Si tous les ennemis de la pensée libre, de l'initiative personnelle, avaient cette logique vigoureuse, cette énergie dans la résolution, ils l'emporteraient peut-être, grâce à tous les moyens de répression et de compression que possède la société officielle ; mais les groupes humains, engagés dans leur évolution de perpétuel « devenir », ne sont pas logiques et ne sauraient l'être, puisque les hommes diffèrent tous

par leurs intérêts et leurs affections : quel est celui qui n'a pas un pied dans le camp ennemi ? « On est toujours le socialiste de quelqu'un », dit un proverbe politique d'une absolue vérité. Il n'est pas une institution qui soit franchement, nettement autoritaire ; pas un maître qui, suivant le conseil de Joseph de Maistre, ait toujours la main sur l'épaule du bourreau. En dépit des proclamations de tel ou tel empereur à ses soldats, de citations vantardes en des albums de princesses, d'affirmations hautaines expectorées après boire, le pouvoir n'ose plus être absolu ou ne l'est plus que par caprice, contre des prisonniers par exemple, contre d'infortunés captifs, contre des gens sans amis. Chaque souverain a sa camarilla, sans compter ses ministres, ses délégués, ses conseillers d'État, tous autant de vice-rois ; puis il est tenu, lié par des précédents, des considérants, des protocoles, des conventions, des situations acquises, une *étiquette, qui est toute* une science aux problèmes infinis : le Louis XIV le plus insolent se trouve pris dans les mille filets d'un réseau dont il ne se débarrassera jamais. Toutes ces conventions dans lesquelles le maître s'est fastueusement enserré lui donnent un avant-goût de la tombe et diminuent d'autant sa force pour la réaction.

Ceux qui sont marqués pour la mort n'attendent pas qu'on les tue : ils se suicident ; soit qu'ils se fassent sauter la cervelle ou se mettent la corde au cou, soit qu'ils se laissent envahir par la mélancolie, le marasme, le pessimisme, toutes maladies mentales qui pronostiquent la fin et en avancent la venue. Chez le jeune privilégié, fils d'une race épuisée, le pessimisme n'est pas seulement une façon de parler, une attitude, c'est une maladie réelle. Avant d'avoir *vécu*, le pauvre enfant ne trouve aucune saveur à l'existence, il se laisse vivre en rechignant, et cette vie endurée de mauvais gré est comme une mort anticipée. En ce triste état, on est déjà condamné à toutes les maladies de l'esprit, folie, sénilité, démence ou « décadentisme ». On se plaint de la diminution des enfants dans les familles ; et d'où vient la stérilité croissante, volontaire ou non, si ce n'est d'un amoindrissement de la force virile ou de la joie de vivre ? Mais dans le monde qui travaille, où l'on a pourtant bien des causes de tristesse, on n'a pas le temps de se livrer aux langueurs du pessimisme. Il faut vivre, il faut aller de l'avant, progresser quand même, renouveler les forces vives pour la besogne journalière. C'est par l'accroissement de ces familles laborieuses que la société se maintient, et de leur milieu surgissent incessamment des

hommes qui reprennent l'œuvre des devanciers et, par leur initiative hardie, l'empêchent de tomber dans la routine. C'est à la constante régression partielle des classes satisfaites et repues que la société nouvelle en formation doit de ne pas être étouffée.

Une autre garantie de progrès dans la pensée révolutionnaire nous est fournie par l'intolérance du pouvoir où s'entre-heurtent les survivances du passé. Le jargon officiel de nos sociétés politiques, ou tout s'entremêle sans ordre, est tellement illogique et contradictoire, que, dans une même phrase, il parle des « imprescriptibles libertés publiques » et des « droits sacrés d'un État fort » ; de même, le fonctionnement légal de l'organisme administratif comporte l'existence de maires ou syndics agissant à la fois en mandataires d'un peuple libre auprès du gouvernement et en transmetteurs d'ordres aux communes assujetties. Il n'y a ni unité, ni bon sens dans l'immense chaos où s'entrecroisent les conceptions, les lois, les mœurs de cent peuples et de dix mille années, comme au bord de la mer des cailloux écroulés de tant de montagnes, apportés par tant de fleuves, roulés par tant de vagues. Au point de vue logique, l'État actuel présente l'image d'une telle confusion que ses défenseurs les plus intéressés renoncent à le justifier.

La fonction présente de l'État consistant en premier lieu à défendre les intérêts des propriétaires, les « droits du capital », il serait indispensable pour l'économiste d'avoir à sa disposition quelques arguments vainqueurs, quelques merveilleux mensonges que le pauvre, très désireux de croire à la fortune publique, pût accepter comme indiscutables. Mais, hélas ! ces belles théories, autrefois imaginées à l'usage du peuple imbécile dont plus aucun crédit : il y aurait pudeur à discuter la vieille assertion que « prospérité et propriété sont toujours la récompense du travail ». En prétendant que le labeur est l'origine de la fortune, les économistes ont parfaitement conscience qu'ils ne disent Pas la vérité. À l'égal des anarchistes, ils savent que la richesse est le produit, non du travail personnel, mais du travail des autres ; ils n'ignorent pas que les coups de bourse et les spéculations, origine des grandes fortunes, peuvent être justement assimilés aux exploits des brigands ; et certes, ils n'oseraient prétendre que l'individu ayant un million à dépenser par semaine, c'est-à-dire exactement la somme nécessaire à faire vivre cent mille personnes, se distingue des autres

hommes par une intelligence et une vertu cent mille fois supérieures à celles de la moyenne. Ce serait être dupe, presque complice, de s'attarder à discuter les arguments hypocrites sur lesquels s'appuie cette prétendue origine de l'inégalité sociale.

Mais voici qu'on emploie un raisonnement d'une autre nature et qui a du moins le mérite de ne pas reposer sur un mensonge. On invoque contre les revendications sociales le droit du plus fort, et même le nom respecté de Darwin a servi, bien contre son gré, à plaider la cause de l'injustice et de la violence. La puissance des muscles et des mâchoires, de la trique et de la massue, voilà l'argument suprême ! En effet, c'est bien le droit du plus fort qui triomphe avec l'accaparement des fortunes. Celui qui est le plus apte matériellement, le plus favorisé par sa naissance, par son instruction, par ses amis, celui qui est le mieux armé par la force ou par la ruse et qui trouve devant lui les ennemis les plus faibles, celui-là a le plus de chances de réussir ; mieux que d'autres, il peut se bâtir une citadelle du haut de laquelle il tirera sur ses frères infortunés.

Ainsi en a décidé le grossier combat des égoïsmes en lutte. Jadis on n'osait trop avouer cette théorie du fer et du feu, elle eût paru trop violente et on lui préférait les paroles d'hypocrite vertu. On l'enveloppait sous de graves formules dont on espérait que le peuple ne comprendrait pas le sens : « Le travail est un frein » disait Guizot. Mais les recherches des naturalistes relatives au combat pour l'existence entre les espèces et à la survivance des plus vigoureuses ont encouragé les théoriciens de la force à proclamer sans ambages leur insolent défi. « Voyez, disent-ils, c'est la loi fatale ; c'est l'immuable destinée à laquelle mangeurs et mangés sont également soumis. »

Nous devons nous féliciter de ce que la question soit ainsi simplifiée dans sa brutalité, car elle est d'autant plus près de se résoudre. « La force règne ! » disent les soutiens de l'inégalité sociale. Oui, c'est la force qui règne ! s'écrient de plus en plus fort ceux qui profitent de l'industrie moderne dans son perfectionnement impitoyable, dont le résultat cherché est de réduire avant tout le nombre des travailleurs. Mais ce que disent les économistes, ce que disent les industriels, les révolutionnaires ne pourront-ils le dire aussi, tout en comprenant qu'entre eux l'accord pour l'existence remplacera graduellement la

lutte ? La loi du plus fort ne fonctionnera pas toujours au profit du monopole industriel. « La force prime le droit », a dit Bismarck après tant d'autres ; mais on peut préparer le jour où la force sera au service du droit. S'il est vrai que les idées de solidarité se répandent ; s'il est vrai que les conquêtes de la science finissent par pénétrer dans les couches profondes ; s'il est vrai que l'avoir moral devient propriété commune, les travailleurs, qui ont en même temps le droit et la force, ne s'en serviront-ils pas pour faire la révolution au profit de tous ? Contre les masses associées, que pourront les individus isolés, si forts qu'ils soient par l'argent, l'intelligence et l'astuce ? Les gens de gouvernement, désespérant de pouvoir donner une morale à leur cause, ne demandent plus que la poigne, seule supériorité qu'ils désirent avoir. Il ne serait pas difficile de citer des exemples de ministres qui n'ont été choisis ni pour leur gloire militaire ou leur noble généalogie, ni pour leurs talents ou leur éloquence, mais uniquement pour leur manque de scrupules. À cet égard on a pleine confiance en eux : nul préjugé ne les arrête pour la conquête du pouvoir ou la défense des écus.

En aucune des révolutions modernes nous n'avons vu les privilégiés livrer leurs propres batailles. Toujours ils s'appuient sur des armées de pauvres auxquels ils enseignent ce qu'on appelle « la religion du drapeau » et qu'ils dressent à ce qu'on appelle « le maintien de l'ordre ». Six millions d'hommes, sans compter la police haute et basse, sont employés à cette oeuvre en Europe. Mais ces armées peuvent se désorganiser, elles peuvent se rappeler les liens d'origine et d'avenir qui les rattachent à la masse populaire ; la main qui les dirige peut manquer de vigueur. Composées en grande partie de prolétaires, elles peuvent devenir, elles deviendront certainement pour la société bourgeoise ce que les barbares à la solde de l'empire sont devenus pour la société romaine, un élément de dissolution. L'histoire abonde en exemples d'affolements paniques auxquels succombent les puissants, même ceux qui ont gardé la force de caractère, car il est aussi nombre de « dirigeants » qui sont en même temps de simples dégénérés, n'ayant pas assez d'énergie et de force physique pour s'ouvrir, même à cent, un passage à travers une cloison de planches ni assez de dignité pour laisser des enfants et des femmes fuir avant eux la poursuite d'un incendie. Quand les déshérités se seront unis pour leurs intérêts, de métier à métier, de nation à nation, de race à race, ou spontanément, d'homme à homme ; quand ils connaîtront bien leur but, n'en doutez

pas, l'occasion se présentera certainement pour eux d'employer la force au service de la liberté commune. Quelque puissant que soit le maître d'alors, il sera bien faible en face de tous ceux qui, réunis par un seul vouloir, se lèveront contre lui pour être assurés désormais de leur pain et de leur liberté.

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (1902)_

Chapitre VIII

Puissance de la fascination religieuse

Puissance de la fascination religieuse – Progrès apparents de l'Église, devenue le refuge de tous les réacteurs, impossibilité pour elle de s'accommoder à un milieu nouveau - Enseignement confié aux ennemis de la science - Enseignement de la nature et de la société - La science vécue et la science officielle - Appréciation vraie des choses ; diminution du respect.

[Retour à la table des matières](#)

Outre la force matérielle, la pure violence éhontée qui se manifeste par l'exclusion du travail, la prison, les mitraillades, une autre force plus subtile et peut-être plus puissante, celle de la fascination religieuse, se trouve à la disposition des gouvernants.

Certes, on ne saurait contester que cette force est encore très grande et qu'il faut en tenir le compte le plus sérieux dans l'étude de la société contemporaine.

C'est donc avec un enthousiasme trop juvénile que les encyclopédistes du XVIIIe siècle célébraient la victoire de la raison sur la superstition chrétienne, et nous devons constater la grossière méprise de

Cousin, le philosophe fameux qui, sous la Restauration, s'écriait dans un cercle d'amis discrets : « Le catholicisme en a encore pour cinquante ans dans le ventre ! » Le demi-siècle est largement écoulé, et c'est encore en tout orgueil et en toute sérénité que nombre de catholiques parlent de leur Église en la qualifiant « d'éternelle ». Montesquieu disait qu'« en l'état actuel on ne prévoit pas que le catholicisme puisse durer plus de cinq cents ans ».

Mais si l'Église catholique a pu faire des progrès apparents, si la France des encyclopédistes et des révolutionnaires s'est laissé « vouer au Sacré-Coeur » par une assemblée d'affolés, si les pontifes du culte ont très habilement profité de l'apeurement général des conservateurs politiques pour leur vanter la panacée de la foi comme le grand remède social ; si la bourgeoisie européenne, naguère composée de sceptiques frondeurs, de voltairiens n'ayant d'autre religion qu'un vague déisme, a cru prudent d'aller régulièrement à la messe et de pousser même jusqu'au confessionnal ; si le Quirinal et le Vatican, l'État et l'Église mettent tant de bonne grâce à régler les anciennes disputes, ce n'est pas que la croyance au miracle ait pris un plus grand empire sur les âmes dans la partie active et vivante de la société. Elle n'a gagné que des peureux, des fatigués de la vie, et l'hypocrite adhésion de complices intéressés. Cependant il faut bien reconnaître que le christianisme des bourgeois n'est pas simulation pure : lorsqu'une classe est pénétrée du sentiment de sa disparition inévitable et prochaine, lorsqu'elle sent déjà les affres de la mort, elle se rejette brusquement vers une divinité salvatrice, vers un fétiche, un vocable, un mot béni, vers le premier sorcier venu, prêchant le salut et la rédemption. Ainsi les Romains se christianisèrent, ainsi les Voltairiens se catholicisent.

En effet, ceux qui veulent à tout prix maintenir la société privilégiée doivent se rattacher au dogme qui en est la clef de voûte : si les contremaîtres et les gardes champêtres ou forestiers, les soldats et les gens de police, les fonctionnaires et les souverains n'inspirent pas au populaire une terreur suffisante, ne faut-il pas faire appel à Dieu, celui qui naguère disposait des tortures éternelles de l'Enfer, des épreuves mitigées du Purgatoire ? On invoque ses commandements et tout l'appareil de la religion qui se réclame de son autorité. On feint d'obéir au pape infaillible, le vicaire de Dieu lui-même, le successeur de l'apôtre qui tient les clefs du Paradis. Tous les réactionnaires se liguent dans

cette union religieuse, qui leur offre la dernière chance de salut, la ressource suprême de victoire ; et dans cette ligue, les protestants et les Juifs ne sont pas les moins catholiques, les enfants les moins chéris du souverain Pontife.

Mais « tout se paie ». L'Église ouvre ses portes toutes grandes pour accueillir hérétiques et schismatiques : par suite, elle devient forcément indifférente et veule. Elle ne peut s'accommoder à ce milieu si complexe et si changeant de la société moderne qu'à la condition de ne plus rien garder de son ancienne intransigeance. Le dogme est censé immuable, mais on s'arrange de manière à n'avoir plus à en parler, à laisser ignorer au néophyte jusqu'au symbole de Nicée. On ne demande plus même un semblant de foi : « Inutile de croire, pratiquez ! » Des génuflexions, des signes de croix au moment voulu, des offrandes sur l'autel d'un « sacré cœur » quelconque, de « Jésus » ou de « Marie », cela suffit. Ainsi que dit Flaubert dans une lettre à George Sand, « il faut être Pour le catholicisme sans en croire un mot ». Chacun est assuré d'un bon accueil pourvu qu'il apporte, à défaut d'une conviction, au moins une signature, une présence, pour accroître d'une personne le chiffre des prétendus fidèles ; très largement reçus sont ceux qui ajoutent à leur nom une influence de famille, de naissance, de passé, de caractère ou de fortune. L'Église va même jusqu'à disputer aux parents et aux amis les cadavres d'hommes qui vécut toujours en dehors de la religion, comme ennemis de la doctrine. Le tribunal de l'Inquisition eût maudit et brûlé ces chairs d'hérétiques ; maintenant les prêtres, confesseurs de la foi, veulent à tout prix les bénir.

On ne saurait donc apprécier à sa véritable valeur l'évolution contemporaine de l'Église en se bornant à constater quels en sont les progrès extérieurs, de combien d'édifices s'est accru le nombre des temples et d'individus le troupeau des fidèles. Le catholicisme serait certainement en plein épanouissement de floraison nouvelle si tous ceux qui en prennent le mot d'ordre et la livrée étaient sincères, s'il n'y avait pas intérêt de leur part à feindre la vieille croyance des aïeux. Mais actuellement, c'est par millions qu'il faut compter les hommes qui ont tout bénéfice à se dire chrétiens et qui le sont par hypocrisie pure : quoi qu'en disent les feuilles de sacristie, les persécutions dont les gens d'église ont à souffrir sont de celles que l'on ne prend pas au

sérieux, et le « prisonnier du Vatican » ne fait verser des larmes de pitié qu'à des pleureurs intéressés. Combien est autrement poignante la situation d'ouvriers grévistes que l'on expulse de leur pauvre logis ou que l'on fusille en tas, et celle des anarchistes que l'on torture dans les cachots ! Les convictions ne méritent le respect qu'en raison de l'esprit de dévouement qu'elles inspirent. Or tous ces jouisseurs et hommes du monde qui rentrent avec ostentation dans le giron de l'Église sont-ils par cela même devenus pitoyables au malheureux, doux à celui qui souffre ? Il est permis d'en douter.

Les signes des temps nous prouvent au contraire qu'à l'extension matérielle de l'Église correspond un amoindrissement réel de la foi. Le catholicisme West plus cette bonne religion de résignation et d'humilité qui permettait au pauvre d'accepter dévotement la misère, l'injustice, l'inégalité sociale. Les ouvriers mêmes qui se constituent en sociétés dites « chrétiennes » et qui par conséquent devraient toujours louer le Seigneur pour son infinie bonté, attendant pieusement que le corbeau d'Élie leur apporte du pain et de la viande soir et matin, ces ouvriers vont jusqu'à se faire socialistes, à rédiger des statuts, à réclamer des augmentations de salaires, à prendre des non-chrétiens pour alliés dans leurs revendications. La confiance en Dieu et en ses saints ne leur suffit plus : il leur faut aussi des garanties matérielles, et ils les cherchent, non dans la dépendance absolue, dans l'obéissance parfaite, si souvent recommandée aux enfants de Dieu, mais dans la ligue avec les camarades, dans la fondation de sociétés d'intérêt mutuel, peut-être même dans la résistance active. À des situations nouvelles la religion chrétienne n'a pas su opposer des moyens nouveaux : ne sachant pas s'accommoder à un milieu que ses docteurs n'avaient pas prévu, elle s'en tient toujours à ses vieilles formules de charité, d'humilité, de pauvreté, et fatalement elle doit perdre tous les éléments jeunes, virils, intelligents, et ne garder que les appauvris de cœur et d'esprit, et - dans le sens le moins noble - ces « bienheureux » auxquels le *Sermon sur la Montagne* promet le royaume des cieux. Tandis que les hypocrites entrent dans l'Église, les sincères en sortent : c'est par centaines que les prêtres consciencieux quittent la bande des trafiquants de salut, et la foule, naguère hostile aux défroqués, comprend aujourd'hui leur conduite et les accompagne de son respect. Le catholicisme est virtuellement condamné depuis le jour où, perdant tout génie créateur dans l'art, il est resté incapable de manifester d'autre talent que celui de l'imitation néo-grecque, néo-romane, néo-

de l'imitation néo-grecque, néo-romane, néo-gothique, néo-renaissance. C'est une religion des morts et non plus une religion des vivants.

Une preuve incontestable de l'impuissance réelle des églises, c'est qu'elles ne possèdent plus la force d'arrêter le mouvement scientifique d'en haut ni l'instruction d'en bas : elles ne peuvent que retarder, non supprimer la marche du savoir ; d'aucunes feignent, essaient même de la seconder et repoussent loin d'elles le professeur grincheux qui clame dans ses cours la « faillite de la science ». N'ayant pu empêcher l'ouverture des écoles, elles voudraient au moins les accaparer toutes, en prendre la direction, avoir l'initiative de la discipline qu'on appelle instruction publique, et en mainte contrée elles réussissent à souhait. C'est par millions et dizaines de millions que l'on compte les enfants confiés à la sollicitude intellectuelle et morale des prêtres, moines et religieuses de diverses dénominations : l'enseignement de la jeunesse européenne est laissé, pour la plus forte moitié, à la libre disposition des autorités religieuses ; et là même où celles-ci sont écartées par les autorités civiles, on leur a donné soit un droit de surveillance, soit des gages de neutralité ou même de complicité.

L'évolution de la pensée humaine, qui s'accomplit plus ou moins rapidement suivant les individus, les classes et les nations, a donc amené cette situation fausse et contradictoire, attribuant la fonction d'enseigner précisément à ceux qui par principe doivent professer le mépris, l'abstention de la science, s'en tenir à la première interdiction formulée par leur dieu : « Tu ne toucheras point au fruit de l'arbre du savoir. » La prodigieuse ironie des choses en fait maintenant les distributeurs officiels de ces fruits vénéneux. Certes, nous pouvons les croire quand ils se vantent de distribuer ces « pommes » du péché avec prudence et parcimonie et de fournir en même temps le contre-poison. Pour eux il y a science et science, celle que l'on enseigne avec toutes les précautions voulues, et celle que l'on doit soigneusement taire. Tel fait que l'on considère comme moral peut entrer dans la mémoire des enfants, tel autre est passé sous silence comme de nature à réveiller chez les élèves un esprit de révolte et d'indiscipline. Compréhension de cette manière, l'histoire n'est qu'un récit mensonger ; les sciences naturelles consistent en un ensemble de faits sans cohésion, sans cause, sans but ; en chaque série d'études les mots cachent les

choses, et dans l'enseignement dit supérieur, où l'on est censé aborder les grands problèmes, on le fait toujours par des voies indirectes en entassant les anecdotes, les dates et noms propres, les hypothèses, les arguments cornus des systèmes contradictoires, en sorte que l'intelligence déroutée, livrée à la confusion, revienne de fatigue aux vagissements de l'enfance et aux pratiques sans but.

Et pourtant, si faux et absurde que soit cet enseignement, on se dit que peut-être, pris dans son ensemble, il est plus utile que funeste. Tout dépend des proportions de la mixture et du vase intellectuel, de la personnalité enfantine qui la reçoit. Les seules écoles conformes au vrai programme de contre-révolution sont celles dont les directrices, « saintes sœurs », ne savent même pas lire, où les enfants n'apprennent que le signe de la croix et des orémus. La poussée du dehors a pénétré dans toutes les écoles, même dans celles où l'éducation, catholique, protestante, bouddhique ou musulmane, est censée ne consister qu'en de simples formules, en phrases mystiques, en extraits de livres incompris. Parfois une lueur soudaine s'échappe de tout ce fatras, une conséquence logique apparaît devant l'intelligence d'un enfant dont l'esprit s'est ouvert, une lointaine allusion prend un caractère de révélation ; un geste irréfléchi, un adjectif aventuré peuvent accomplir le mal que l'on voulait éviter, la parole de vie a jailli de ce flot de redites, et voici tout à coup que l'esprit logique de l'enfant saute à des conclusions redoutées. Les chances d'émancipation intellectuelle sont bien plus grandes encore dans celles des écoles, congréganistes ou autres, dont les professeurs, tout en observant la routine obligatoire des leçons et des explications réticentes, sont néanmoins forcés d'exposer des faits, de montrer des rapports, de signaler des lois. Quels que soient les commentaires dont un instituteur accompagne son enseignement, les nombres qu'il écrit sur le tableau n'en restent pas moins incorruptibles. Quelle vérité prévaudra ? Celle d'après laquelle deux et deux font toujours quatre, et rien ne se crée de rien, ou bien l'ancienne « vérité » qui nous montre toutes choses issues du néant et nous affirme l'identité d'un seul Dieu en trois personnes divines ?

Toutefois, si l'instruction ne se donnait que dans l'école, les gouvernements et les églises pourraient espérer encore de maintenir les esprits dans la servitude, mais c'est en dehors de l'école que l'on s'instruit le plus, dans la rue, dans l'atelier, devant les baraques de foire, au

théâtre, dans les wagons de chemins de fer, sur les bateaux à vapeur, devant les paysages nouveaux, dans les villes étrangères. Tout le monde voyage maintenant, soit pour son plaisir, soit pour ses intérêts. Pas une réunion dans laquelle ne se rencontrent des gens ayant vu la Russie, l'Australie, l'Amérique, et si les circumnavigateurs de la terre sont encore l'exception, il n'est pour ainsi dire aucun homme qui n'ait assez voyagé pour voir au moins les contrastes du champ à la cité, des cultures au désert, de la montagne à la plaine, de la terre ferme à la mer. Parmi ceux qui se déplacent il en est beaucoup certainement qui voyagent sans méthode et comme en aveugles ; en changeant de pays, ils ne changent pas de milieu et sont restés chez eux pour ainsi dire ; le luxe, les jouissances des hôtels ne leur permettent pas d'apprécier les différences essentielles de terre à terre, de peuple à peuple ; le pauvre qui se heurte aux difficultés de la vie, est encore celui qui, sans cicérone, peut le mieux observer et retenir. Et la grande école du monde extérieur ne montre-t-elle pas les prodiges de l'industrie humaine également aux pauvres et aux riches, à ceux qui ont produit ces merveilles par leur travail et à ceux qui en profitent ? Chemins de fer, télégraphes, béliers hydrauliques, perforateurs, jets de lumière s'élançant du sol, le déshérité, s'il a pu se rendre compte du comment et du pourquoi, voit ces choses aussi bien que le puissant et son esprit n'en est pas moins frappé. Pour la jouissance de quelques-unes de ces conquêtes de la science, le privilège a disparu. Menant sa locomotive à travers l'espace, doublant sa vitesse et en arrêtant l'allure à son gré, le mécanicien se croit-il l'inférieur du souverain qui roule derrière lui dans un wagon doré, mais qui n'en tremble pas moins, sachant que sa vie dépend d'un jet de vapeur, d'un mouvement de levier ou d'un pétard de dynamite !

La vue de la nature et des oeuvres humaines, la pratique de la vie, voilà donc les collèges où se fait la véritable éducation des sociétés contemporaines. Quoique les écoles proprement dites aient, elles aussi accompli leur évolution dans le sens de l'enseignement vrai, elles ont une importance relative bien inférieure à celle de la vie sociale ambiante. Certes, l'idéal des anarchistes n'est point de supprimer l'école, mais de l'agrandir au contraire, de faire de la société même un immense organisme d'enseignement mutuel, où tous seraient à la fois élèves et professeurs, où chaque enfant, après avoir reçu des « clartés de tout » dans les premières études, apprendrait à se développer inté-

géralement, en proportion de ses forces intellectuelles, dans l'existence par lui librement choisie. Mais avec ou sans écoles, toute grande conquête de la science finit par entrer dans le domaine public. Les savants de profession ont à faire pendant de longs siècles le travail de recherches et d'hypothèses, ils ont à se débattre au milieu des erreurs et des faussetés ; mais quand la vérité est enfin connue, souvent malgré eux et grâce à quelques audacieux conspués, elle se révèle dans tout son éclat, simple et claire. Tous la comprennent sans effort ; il semble qu'on l'ait toujours connue. jadis les savants s'imaginaient que le ciel était une coupole ronde, un toit de métal - que sais-je ? - une série de voûtes, trois, sept, neuf, treize même, ayant chacune leurs processions d'astres, leurs lois différentes, leur régime particulier et leurs troupes d'anges et d'archanges pour les garder. Mais depuis que tous ces cieux superposés dont parlent la Bible et le Talmud ont été démolis, il n'est pas un enfant qui ne sache que l'espace est libre, infini autour de la Terre. C'est à peine s'il l'apprend. C'est là une vérité qui fait désormais partie de l'héritage universel. Il en est de même pour toutes les grandes acquisitions scientifiques. Elles ne s'étudient pas, pour ainsi dire, elles se savent ; elles entrent dans l'air que l'on respire.

Quelle que soit l'origine de l'instruction, tous en profitent, et le travailleur n'est pas celui qui en prend la moindre part. Qu'une découverte soit faite par un bourgeois, un noble ou un roturier, que le savant soit le potier Palissy ou le chancelier Bacon, le monde entier utilisera ses recherches. Certainement des privilégiés voudraient bien garder pour eux le bénéfice de la science et laisser l'ignorance au peuple : chaque jour des industriels s'approprient tel ou tel procédé chimique et, par brevet ou lettres patentes, s'arrogent le droit de fabriquer seuls telle ou telle chose utile à l'humanité : on a pu voir le médecin Koch obligé par son maître Guillaume de revendiquer la guérison des sujets de l'Empire comme un monopole d'État ; mais trop de chercheurs sont à l'œuvre pour que les désirs égoïstes puissent s'accomplir. Ces exploiters de science se trouvent dans la situation de ce magicien des *Mille et une nuits* qui descella le vase où depuis dix mille ans dormait un génie enfermé. Ils voudraient le faire rentrer dans son réduit, le clore sous triple sceau, mais ils ont perdu le mot de la conjuration, et le génie est libre à jamais.

Et par un étrange contraste des choses, il se trouve que, pour toutes les questions sociales où les ouvriers ont un intérêt direct et naturel à revendiquer l'égalité des hommes, la justice pour tous, il leur est plus facile qu'au savant de profession d'arriver à la connaissance de la vérité, qui est la science réelle. Il fut un temps où la grande majorité des hommes naissaient, vivaient esclaves, et n'avaient d'autre idéal qu'un changement de servitude. jamais il ne leur venait à la pensée qu'« un homme vaut un homme ». Ils l'ont appris maintenant et comprennent que cette égalité virtuelle donnée par l'évolution doit se changer désormais en égalité réelle, grâce à la révolution, ou plutôt aux révolutions incessantes. Les travailleurs, instruits par la vie, sont bien autrement experts que les économistes de profession sur les lois de l'économie politique. Ils ne se donnent point souci d'inutiles détails et vont droit au cœur des questions, se demandant pour chaque réforme si, oui ou non, elle assurera le pain. Les diverses formes d'impôt, progressive ou proportionnelle, les laissent froids, car ils savent que tous les impôts sont, en fin de compte, payés par les plus pauvres. Ils savent que pour la grande majorité d'entre eux fonctionne une « loi d'airain », qui, sans avoir le caractère fatal, inéluctable qu'on lui attribuait autrefois, n'en présente pas moins pour des millions d'hommes une terrible réalité. En vertu de cette loi le famélique est condamné, de par sa faim même, à ne recevoir pour son travail qu'une pitance de misère. La dure expérience confirme chaque jour cette nécessité qui découle du droit de la force. Même quand l'individu est devenu inutile au maître quand il ne vaut plus rien, n'est-ce pas la règle de le laisser périr ?

Ainsi, sans paradoxe aucun, le peuple - ou tout au moins la partie du peuple qui a le loisir de penser - en sait d'ordinaire beaucoup plus long que la plupart des savants, et cela sans avoir passé par les universités ; il ne connaît pas les détails à l'infini, il n'est pas initié à mille formules de grimoire ; il ne da pas la tête emplie de noms en toute langue comme un catalogue de bibliothèque, mais son horizon est plus large, il voit plus loin, d'un côté dans les origines barbares, de l'autre dans l'avenir transformé ; il a une compréhension meilleure de la succession des événements ; il prend une part plus consciente aux grands mouvements de l'histoire ; il connaît mieux la richesse du globe : il est Plus homme enfin. À cet égard, on peut dire que tel camarade anarchiste de notre connaissance, jugé digne par la société d'aller mourir en prison, est réellement plus savant que toute une académie ou que

toute une bande d'étudiants frais émoulus de l'Université, bourrés de faits scientifiques. Le savant a son immense utilité comme carrier : il extrait les matériaux, mais ce n'est pas lui qui les emploie, c'est au peuple, à l'ensemble des hommes associés qu'il appartient d'élever l'édifice.

Que chacun fasse appel à ses souvenirs pour constater les changements qui, depuis le milieu du XIXe siècle se sont produits dans la manière de penser et de sentir, et qui nécessitent par conséquent des modifications correspondantes dans la manière d'agir. La nécessité d'un maître, d'un chef ou capitaine en toute organisation, paraissait hors de doute : un Dieu dans le ciel, ne fût-ce que le Dieu de Voltaire ; un souverain sur un trône ou sur un fauteuil, ne fût-ce qu'un roi constitutionnel ou un président de république, « un porc à l'engrais », suivant l'heureuse expression de l'un d'entre eux ; un patron pour chaque usine, un bâtonnier dans chaque corporation, un mari, un père à grosse voix, dans chaque ménage. Mais de jour en jour le préjugé se dissipe et le prestige des maîtres diminue ; les auréoles pâlisent à mesure que grandit le jour. En dépit du mot d'ordre, qui consiste à faire semblant de croire, même quand on ne croit pas, en dépit des académiciens et des normaliens qui doivent à leur dignité de feindre, la foi s'en va et malgré les agenouillements, les signes de croix et les parodies mystiques, la croyance en ce Maître Éternel dont était dérivé le pouvoir de tous les maîtres mortels se dissipe comme un rêve de nuit. Ceux qui ont visité l'Angleterre et les États-Unis à vingt années d'intervalle s'étonnent de la prodigieuse transformation qui s'est accomplie à cet égard dans les esprits. On avait quitté des hommes fanatiques, intolérants, féroces dans leurs croyances religieuses et politiques ; on retrouve des gens à l'intelligence ouverte, à la pensée libre, au cœur élargi. Ils ne sont plus hantés par l'hallucination du Dieu vengeur.

La diminution du respect est dans la pratique de la vie le résultat le plus important de cette évolution des idées. Allez chez les prêtres, bonzes ou marabouts : d'où vient leur amertume ? de ce qu'on ose penser sans leur avis. Et chez les grands personnages : de quoi se plaignent-ils ? de ce qu'on les aborde comme d'autres hommes. On ne leur cède plus le pas, on néglige de les saluer. Et quand on obéit aux représentants de l'autorité, parce que le gagne-pain l'exige, et qu'on leur donne en même temps les signes extérieurs du respect, on sait ce que

valent ces maîtres ; et leurs propres subordonnés sont les premiers à les tourner en ridicule. Il ne se passe pas de semaine que des juges siégeant en robe rouge, toque sur tête, ne soient insultés, bafoués par leurs victimes sur la sellette. Tel prisonnier a même lancé son sabot à la tête du président. Et les généraux ! Nous les avons vus à l'œuvre. Nous les avons vus, importants, bouffis, solennels, inspecter les avant-postes, ne se donnant pas même la peine de monter en ballon ou d'y envoyer un officier pour examiner les positions de l'ennemi. Nous les avons entendus donnant l'ordre de démolir des ponts que nulle batterie ne menaçait, et accuser leurs ingénieurs d'avoir construit des ponts trop courts pour leurs colonnes d'attaque. Nous avons écouté avec angoisse cette terrible canonnade du Bourget, où quelques centaines de malheureux brûlaient leurs « dernières cartouches », attendant vainement que le « généralissime » envoyât à leur secours une partie du demi-million d'hommes qui obéissaient à sa voix ! Puis nous avons vu avec stupeur cette belle « affaire Dreyfus » où il nous fut prouvé, par les officiers eux-mêmes, que les jugements par ordre, la gestion de lupanars et la rédaction de « faux patriotiques » n'ont rien de contraire aux usages et à l'honneur de l'armée. Est-il étonnant dans ces conditions que le respect s'en aille, et même qu'il se change en mépris !

Il est vrai, le respect s'en va, non pas ce juste respect qui s'attache à l'homme de droiture, de dévouement et de labeur, mais ce respect bas et honteux qui suit la richesse ou la fonction, ce respect d'esclave qui porte la foule des badauds vers le passage d'un roi et qui change les laquais et les chevaux d'un grand personnage en objets d'admiration. Et non seulement le respect s'en va, mais ceux-là qui prétendent le plus à la considération de tous sont les premiers à compromettre leur rôle d'êtres surhumains. Autrefois les souverains d'Asie connaissaient l'art de se faire adorer. On voyait de loin leurs palais ; leurs statues se dressaient Partout, on lisait leurs édits, mais ils ne se montraient point. Les plus familiers de leurs sujets ne les abordaient qu'à genoux, parfois un voile s'ouvrait à demi pour les montrer comme dans un éclair et les faire disparaître soudain, laissant tout émue l'âme de ceux qui les avaient entrevus un instant. Alors le respect était assez profond pour tenir de la prostration : un muet portait aux condamnés un cordon de soie et cela suffisait pour que le fidèle adorateur se pendît aussitôt. Le sujet d'un émir, dans l'Asie centrale, devait se présenter devant son maître, la tête penchée sur l'épaule droite, une corde à son cou bien

dégagé, avec un glaive tranchant suspendu à cette corde, afin que le maître n'eût à son caprice que l'arme à saisir pour se défaire de l'esclave docile. Tamerlan, se promenant au haut d'une tour, fait un signe aux cinquante courtisans qui l'entourent, et tous se précipitent dans l'espace. Que sont en comparaison les Tamerlan de nos jours, sinon des apparences plus ou moins, quoique toujours redoutables. Devenue pure fiction constitutionnelle, l'institution royale a perdu cette sanction du respect universel qui lui donnait toute sa valeur. « Le roi, la foi, la loi », disait-on jadis. « La foi » n'y est plus, et sans elle le roi et la loi s'évanouissent transformés en fantômes. Mais hélas ! Qu'ils sont durs à mourir. Ces morts sont aussi de ceux « qu'il faut qu'on tue ! »

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (1902)_

Chapitre IX

Naissance de l'Internationale

- Naissance de l'Internationale - Les grèves - Impuissance des ouvriers dans leurs grèves partielles contre la grande industrie - La grève des drapiers de Vienne, premier exemple de saisie des usines comme propriété collective - La grève générale et la grève des soldats – La solidarité des grévistes. Les associations communautaires - Difficultés d'adaptation à un milieu nouveau - Phalanstère du Texas et Freiland – Associations coopératives et sociétés anarchistes - La Commune de Montreuil.

[Retour à la table des matières](#)

L'ignorance diminue, et, chez les évolutionnistes révolutionnaires, le savoir dirigera bientôt le pouvoir. C'est là le fait capital qui nous donne confiance dans les destinées de l'Humanité : malgré l'infinie complexité des choses, l'histoire nous prouve que les éléments de progrès l'emporteront sur ceux de régression. En mettant en regard tous les faits de la vie contemporaine, ceux qui témoignent d'une décadence relative et ceux qui au contraire indiquent une marche en avant, on constate que les derniers l'emportent en valeur et que l'évolution journalière nous rapproche incessamment de cet ensemble de transformations, pacifiques ou violentes, que d'avance on appelle « révolution sociale », et qui consistera surtout à détruire le pouvoir

despotique des personnes et des choses, et l'accaparement personnel des produits du travail collectif.

Le fait capital est la naissance de l'Internationale des travailleurs. Sans doute, elle était en germe depuis que les hommes de nations différentes se sontentraîdés en toute sympathie et pour leurs intérêts communs ; elle prit même une existence théorique le jour où les philosophes du XVIIIe siècle dictèrent à la Révolution française la proclamation des « Droits de l'Homme » ; mais ces droits étaient restés une simple formule et l'assemblée qui les avait criés au monde se gardait bien de les appliquer : elle n'osait pas même abolir l'esclavage des Noirs de Saint-Domingue et ne céda qu'après des années d'insurrection, lorsque la dernière chance de salut était à ce prix. Non, l'Internationale, qui par tous pays civilisés était en voie de formation, ne prit conscience d'elle-même que pendant la deuxième moitié du XIXe siècle, et c'est dans le monde du travail qu'elle surgit : les « classes dirigeantes » n'y furent pour rien. L'Internationale ! Depuis la découverte de l'Amérique et la circumnavigation de la Terre, nul fait n'eut plus d'importance dans l'histoire des hommes. Colomb, Magellan, El Cano avaient constaté, les premiers, l'unité matérielle de la Terre, mais la future unité normale que désiraient les philosophes n'eut un commencement de réalisation qu'au jour où des travailleurs anglais, français, allemands, oubliant la différence d'origine et se comprenant les uns les autres malgré la diversité du langage, se réunirent pour ne former qu'une seule et même nation, au mépris de tous les gouvernements respectifs. Les commencements de l'œuvre furent Peu de choses : à peine quelques milliers d'hommes s'étaient groupés dans cette association, cellule primitive de l'Humanité future, mais les historiens comprirent l'importance capitale de l'événement qui venait de s'accomplir. Et dès les premières années de son existence, pendant la Commune de Paris, on put voir, par le renversement de la colonne Vendôme, que les idées de l'Internationale étaient devenues une réalité vivante. Chose inouïe jusqu'alors, les vaincus renversèrent avec enthousiasme le monument d'anciennes victoires, non pour flatter lâchement ceux qui venaient de vaincre à leur tour, mais pour témoigner de leur sympathie fraternelle envers les frères qu'on avait menés contre eux, et de leurs sentiments d'exécration contre les maîtres et rois qui de part et d'autre conduisaient leurs sujets à l'abattoir. Pour ceux qui savent se placer en dehors des luttes mesquines des partis et contempler de haut

la marche de l'histoire, il n'est pas, en ce siècle, de signe des temps qui ait une signification plus imposante que le renversement de la colonne impériale sur sa couche de fumier !

On l'a redressée depuis, de même qu'après la mort de Charles 1er et de Louis XVI on restaura les royautés d'Angleterre et de France, mais on sait ce que valent les restaurations ; on peut recrépir les lézardes, mais la poussée du sol ne manquera pas de les rouvrir : on peut rebâtir les édifices, mais on ne fait pas renaître la foi première qui les avait édifiés. Le passé ne se restaure, ni l'avenir ne s'évite. Il est vrai que tout un appareil de lois interdit l'Internationale. En Italie on l'a qualifiée d'« association de malfaiteurs » et en France on a promulgué contre elles les « lois scélérates ». On en punit les membres du cachot et du bagne. En Portugal c'est un crime durement châtié que de prononcer son nom. Précautions misérables ! Sous quelque nom qu'on la déguise, la fédération internationale des travailleurs n'en existe et ne s'en développe pas moins, toujours plus solidaire et plus puissante. C'est même une singulière ironie du sort de nous montrer combien ces ministres et ces magistrats, ces législateurs et leurs complices, sont des êtres prompts à se duper eux-mêmes et combien ils s'empêchent dans leurs propres lois. Leurs armes ont à peine servi que déjà, tout émoussées, elles n'ont plus de tranchant. Ils prohibent l'Internationale, mais ce qu'ils ne peuvent prohiber, c'est l'accord naturel et spontané de tous les travailleurs qui pensent, c'est le sentiment de solidarité qui les unit de plus en plus, c'est leur alliance toujours plus intime contre les parasites de diverses nations et de diverses classes. Ces lois ne servent qu'à rendre grotesques les graves et majestueux personnages qui les édictent. Pauvres fous, qui commandez à la mer de reculer !

Il est vrai que les armes dont se servent les ouvriers dans leur lutte de revendication peuvent sembler ridicules, et la plupart du temps le sont en effet. Lorsqu'ils ont à se plaindre de quelque criante injustice, lorsqu'ils veulent témoigner de leur esprit de solidarité avec un camarade offensé, ou bien quand ils réclament un salaire supérieur ou la diminution des heures de travail, ils menacent les patrons de se croiser les bras : comme les plébéiens de la république romaine, ils abandonnent le labeur accoutumé et se retirent sur leur « Mont Aventin ». On ne les ramène plus à l'ouvrage en leur racontant des fables sur les « Membres et l'Estomac », quoique les journaux bien-pensants nous

servent encore cet apologue sous des formes diverses, mais on les entoure de troupes, l'arme chargée, la baïonnette au canon, et on les tient sous la menace constante du massacre : c'est ce que l'on appelle « protéger la liberté du travail ».

Parfois les soldats tirent en effet sur les travailleurs en grève : un peu de sang baptise le seuil des ateliers ou le bord des puits de mine. Mais si les armes n'interviennent pas, la faim n'en accomplit pas moins son oeuvre : les travailleurs, dépourvus de toute épargne personnelle, privés de crédit, se trouvent en présence de l'implacable fatalité : ils ne sont plus soutenus par l'ivresse que leur avaient donnée la colère et l'enthousiasme des premiers jours, et sous peine de suicide, ils n'ont plus qu'à céder, à subir humblement les conditions imposées et à rentrer la tête basse dans cette mine que, hier encore, ils appelaient le bagne. C'est que réellement la partie West pas égale ; d'un côté le capitaliste physiquement dispos est sans nulle crainte pour le maintien de son bien-être ; le boulanger et tous les autres fournisseurs continuent de s'empressez autour de lui et les soldats de monter la garde à la porte de sa demeure ; toute la puissance de l'État, même, s'il est nécessaire, celle des États voisins, se mettent à son service. Et de l'autre côté, une foule d'hommes qui baissent les yeux, de peur qu'on n'en voie l'étincelle, et qui se promènent vagues et faméliques, dans l'attente d'un miracle !

Et cependant ce miracle s'effectue quelquefois. Tel patron besogneux est sacrifié par ses confrères qui jugent inutile de se solidariser avec lui. Tel autre chef d'usine ou d'atelier, se sentant manifestement dans son tort, cède à la majesté du vrai ou bien à la pression de l'opinion publique. En nombre de petites grèves où les intérêts engagés ne représentent qu'un faible capital et où l'amour-propre des puissants barons de la finance ne risque pas d'être lésé les travailleurs remportent un facile triomphe : parfois même, quelque ambitieux rival da pas été fâché de jouer un mauvais tour à un collègue qui le gênait et de le brouiller mortellement avec ses ouvriers. Mais quand il s'agit de luttes vraiment considérables où de grands capitaux sont en jeu et où l'esprit de corps sollicite toutes les énergies, l'énorme écart des ressources entre les forces en conflit ne permet guère à des pauvres n'ayant que leurs muscles et leur bon droit d'espérer la victoire contre une ligue de capitalistes. Ceux-ci peuvent accroître indéfiniment leur fonds de ré-

sistance et disposent en outre de toutes les ressources de l'État et de l'appui des compagnies de transport. La statistique annuelle des grèves nous prouve par des chiffres indiscutables que ces chocs inégaux se terminent de plus en plus fréquemment par l'écrasement des ouvriers en grève. La stratégie de ce genre de guerre est désormais bien connue : les chefs d'usines et de compagnies savent qu'en pareille occurrence ils disposent librement des capitaux des sociétés similaires, de l'armée et de la tourbe infime des meurt-de-faim.

Ainsi les historiens de la période contemporaine doivent reconnaître que dans les conditions du milieu la pratique des grèves partielles, entreprises par des foules aux bras croisés, ne présente certainement aucune chance d'amener une transformation sociale. Mais ce qu'il importe d'étudier, ce ne sont pas tant les faits actuels que les idées et les tendances génératrices des événements futurs. Or la puissance de l'opinion dans le monde des travailleurs se manifeste puissamment, dépassant de beaucoup ce petit mouvement des grèves qui, en résumé, reconnaît et par conséquent confirme en principe le salariat, c'est-à-dire la subordination des ouvriers aux bailleurs de travail. Or, dans les assemblées où la pensée de chacun se précise en volonté collective, l'accroissement des salaires n'est point l'idéal acclamé : c'est pour l'appropriation du sol et des usines, considérée déjà comme le point de départ de la nouvelle ère sociale, que les ouvriers de tous les pays, réunis en congrès, se prononcent en parfait accord. L'Angleterre, les États-Unis, le Canada, l'Australie retentissent du cri : « Nationalisation du sol », et déjà certaines communes, même le gouvernement de la Nouvelle-Zélande, ont jugé bon de céder partiellement aux revendications populaires. Est-ce que la littérature spontanée des chansons et des refrains socialistes n'a pas déjà repris en espérance tous les produits du travail collectif ?

Nègre de l'usine, Forçat de la mine, Ilote des champs, Lève-toi, peuple puissant : Ouvrier, prends la machine ! Prends la terre, paysan !

Et la compréhension naissante du travailleur ne s'évapore pas toute en chansons. Certaines grèves ont pris un caractère agressif et menaçant. Ce ne sont plus seulement des actes de désespoir passif, des promenades de faméliques demandant du pain : telle de ces manifesta-

tions eut des allures fort gênantes pour les capitalistes. N'avons-nous pas vu aux États-Unis les ouvriers, maîtres pendant huit jours de tous les chemins de fer de l'Indiana et d'une partie du versant de l'Atlantique ³ ? Et, lors de la grande grève des chargeurs et Portefaix de Londres, tout le quartier des Docks ne s'est-il pas trouvé de fait entre les mains d'une foule internationale, fraternellement unie ⁴ ? Nous avons vu mieux encore. À Vienne, près de Lyon ⁵, des centaines d'ouvriers et d'ouvrières, presque tous tisseurs de lainages, ont su noblement fêter la journée du 1er mai en forçant les portes d'une fabrique, non en pilards, mais en justiciers : solennellement, avec une sorte de religion, ils s'emparent d'une pièce de drap, qu'ils avaient eux-mêmes tissée, et tranquillement ils se partagent cette étoffe, longue de plus de trois cents mètres, et cela sans ignorer que les brigades de gendarmerie, mandées de toutes les villes voisines par télégraphe, se groupaient sur la place publique pour leur livrer bataille et peut-être les fusiller ; mais ils savaient aussi que leur acte de mainmise sur l'usine, véritable propriété collective, ravie par le capital, ne serait point oubliée par leurs frères en travail et en souffrance. Ils se sacrifièrent donc pour le salut commun, et des milliers d'hommes ont juré qu'ils suivraient cet exemple. N'est-ce pas là une date mémorable dans l'histoire de l'humanité ? C'est bien une révolution dans la plus noble acception du mot ; d'ailleurs, si cette révolution avait eu la force de son côté, elle n'en serait pas moins restée absolument pacifique.

La question majeure est de savoir si la morale des ouvriers condamne ou justifie de pareils actes. Si elle se trouve de plus en plus d'accord à l'approuver, elle créera les faits sociaux correspondants. Le maçon réclamera la demeure qu'il construit, de même que le tisseur a

³ Il s'agit des grèves de chemins de fer de 1877. Des 100 000 travailleurs qui y prirent part, une centaine y ont trouvé la mort et un millier d'autres la prison. Au plus fort du mouvement, plus de la moitié du réseau de transports du pays -c'est-à-dire 120 000 kilomètres de voies - avait été neutralisée. Lire à ce sujet Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis*, Montréal, Lux Éditeur, 2002, p. 291 [NdE].

⁴ Grève de 1889, durant laquelle 30 000 dockers paralysèrent complètement le port [NdE].

⁵ Événement qui s'est déroulé pendant la « révolte des canuts », c'est-à-dire, le mouvement de grève déclenché par les tisserands de soie lyonnais, en novembre 1831, et qui tourna à l'insurrection [NdE].

pris l'étoffe tissée par lui, et l'agriculteur mettra la main sur le produit du sillon. Tel est l'espoir du travailleur et telle est aussi la crainte du capitaliste. Aussi quelques cris de désespoir se sont-ils fait entendre dans le camp des privilégiés, et quelques-uns d'entre eux ont-ils eu déjà recours à des mesures suprêmes de salut. Ainsi la fameuse usine de Homestead, en Pennsylvanie, est bâtie en citadelle, avec tous les moyens de défense et de répression contre les ouvriers que peut fournir la science moderne. En d'autres usines on emploie de préférence le travail des forçats, que l'État prête bénévolement pour un moindre salaire ; tous les efforts des ingénieurs sont dirigés vers l'emploi de la force brute des machines dirigée par l'impulsion inconsciente d'hommes sans idéal et sans liberté. Mais ceux qui veulent se passer d'intelligence ne le peuvent qu'à la condition de s'affaiblir, de se mutiler et de préparer ainsi la victoire d'hommes plus intelligents qu'eux : ils fuient devant les difficultés de la lutte, qui les atteindra bientôt.

Dès que l'esprit de revendication pénétrera la masse entière des opprimés, tout événement, même d'importance minime en apparence, pourra déterminer une secousse de transformation : c'est ainsi qu'une étincelle fait sauter tout un baril de poudre. Déjà des signes avant-coureurs ont annoncé la grande lutte. Ainsi, lorsque, en 18go, retentit l'appel du « 1er mai » lancé par un inconnu quelconque, peut-être par un camarade australien, on vit les ouvriers du monde s'unir soudain dans une même pensée. Ils prouvèrent ce jour-là que l'Internationale, officiellement enterrée, était pourtant bien ressuscitée, et cela non à la voix des chefs, mais par la pression des foules. Ni les « sages conseils » des socialistes en place, ni l'appareil répressif des gouvernements ne purent empêcher les opprimés de toutes les nations de se sentir frères sur le pourtour de la planète et de se le dire les uns aux autres. Et cependant il s'agissait en apparence de bien peu de chose, d'une simple manifestation platonique, d'une parole de ralliement, d'un mot de passe ! En effet, patrons et gouvernements, aidés par les chefs socialistes eux-mêmes, ont réduit ce mot fatidique à n'être plus qu'une formule sans valeur. Néanmoins, ce cri, cette date fixe avaient pris un sens épique par leur universalité.

Tout autre cri, soudain, spontané, imprévu, peut amener des résultats plus surprenants encore. La force des choses, c'est-à-dire l'ensemble des conditions économiques, fera certainement naître pour une

cause ou pour une autre, à propos de quelque fait sans grande importance, une des crises qui passionnent même les indifférents, et nous verrons tout à coup jaillir cette immense énergie qui s'est emmagasinée dans le cœur des hommes par le sentiment violé de la justice, par les souffrances inépuisables, par les haines inassouvies. Chaque jour peut amener une catastrophe. Le renvoi d'un ouvrier, une grève locale, un massacre fortuit, peuvent être la cause de la révolution : c'est que le sentiment de solidarité gagne de plus en plus et que tout frémissement local tend à ébranler l'Humanité. Il y a quelques années, un nouveau mot de ralliement, « grève générale », éclata dans les ateliers. Ce mot parut bizarre, on le prit pour l'expression d'un rêve, d'une espérance chimérique, puis on le répéta d'une voix plus haute, et maintenant il retentit si fort que maintes fois le monde des capitalistes en a tremblé. Non, la grève générale, et j'entends par ce mot, non pas la simple cessation du travail, mais une revendication agressive de tout l'avoir des travailleurs ; non, cet événement n'est pas impossible ; il est même devenu inévitable, et peut être prochain. Salariés anglais, belges, français, allemands, américains, australiens comprennent qu'il dépend d'eux de refuser le même jour tout travail à leurs patrons, d'occuper ce même jour l'usine à leur profit collectif, et ce qu'ils comprennent, ou du moins pressentent, aujourd'hui, pourquoi ne le pratiqueraient-ils pas demain, surtout si à la grève des travailleurs s'ajoute celle des soldats ? Les journaux se taisent unanimement avec une prudence parfaite quand des militaires se rebellent ou quittent le service en masse. Les conservateurs qui veulent absolument ignorer les faits qui ne s'accordent pas avec leur désir, s'imaginent volontiers que pareille abomination sociale est impossible, mais les désertions collectives, les rébellions partielles, les refus de tirer sont des phénomènes qui se produisent fréquemment dans les armées mal encadrées et qui ne sont pas tout à fait inconnus dans les organisations militaires les plus solides. Ceux d'entre nous qui se rappellent la Commune voient encore par la mémoire les milliers d'hommes que Thiers avait laissés dans Paris et que le peuple désarma et convertit si facilement à sa cause. Quand la majorité des soldats sera pénétrée du vouloir de la grève, l'occasion de la réaliser se présentera tôt ou tard.

La grève ou plutôt l'esprit de grève, pris dans son sens le plus large, vaut surtout par la solidarité qu'il établit entre tous les revendicateurs du droit. En luttant pour la même cause, ils apprennent à s'en-

tr'aimer. Mais il existe aussi des oeuvres d'association directe, et celles-ci contribuent également pour une part croissante à la révolution sociale. Il est vrai que ces associations de forces entre pauvres, agriculteurs ou gens d'industrie, rencontrent de très grands obstacles par suite du manque de ressources matérielles chez les individus : la nécessité du gagne-pain les oblige presque tous, soit à quitter le sol natal pour vendre leur force de travail au plus offrant, soit à rester sur place en acceptant les conditions, si mesquines soient-elles, qui leur sont faites par les distributeurs de la main-d'œuvre. De toutes manières ils sont asservis et la besogne journalière leur interdit de faire des plans d'avenir, de choisir à leur guise des associés dans la bataille de la vie. C'est donc d'une manière toute exceptionnelle qu'ils arrivent à réaliser une oeuvre de faible ampleur, offrant néanmoins, relativement au monde ambiant, un caractère de vie nouvelle. Néanmoins de très nombreux indices de la société future se montrent chez les ouvriers, grâce à des circonstances propices et à la force de l'idée qui pénètre même des milieux sociaux appartenant au monde des privilégiés.

Souvent on se plaît à nous interroger avec sarcasme sur les tentatives d'associations plus ou moins communautaires déjà faites en diverses parties du monde, et nous aurions peu de jugement si la réponse à ces questions nous gênait en quoi que ce soit. Il est vrai : l'histoire de ces associations raconte beaucoup plus d'insuccès que de réussites, et il ne saurait en être différemment puisqu'il s'agit d'une révolution complète, le remplacement du travail, individuel ou collectif, au profit d'un seul, par le travail de tous au profit de tous. Les personnes qui se groupent pour entrer dans une de ces sociétés à idéal nouveau ne sont point elles-mêmes complètement débarrassées des préjugés, des pratiques anciennes, de l'atavisme invétéré ; elles n'ont pas encore « dépouillé le vieil homme » ! Dans le microcosme « anarchiste » ou « harmoniste » qu'ils ont formé, ils ont toujours à lutter contre les forces de dissociation, de disruption, que représentent les habitudes, les mœurs, les liens de famille, toujours si puissants, les amitiés aux doux conseils, les amours aux jalousies féroces, les retours d'ambition mondaine, le besoin des aventures, la manie du changement. L'amour-propre, le sentiment de la dignité peuvent soutenir les novices pendant un certain temps, mais au premier mécompte, on se laisse facilement envahir par une secrète espérance, celle que l'entreprise ne pourra réussir et que l'on replongera de nouveau dans les flots tumultueux.

tueux de la vie extérieure. On se rappelle l'expérience des colons de Brook Farm, dans la Nouvelle-Angleterre, qui, tout en restant fidèles à l'association, mais seulement par un lien de vertu, par fidélité à leur impulsion première, n'en furent pas moins enchantés de ce qu'un incendie vint détruire leur palais sociétaire, les déliant ainsi du vœu contracté par eux, avec une sorte de serment intérieur, quoique en dehors des formes monacales. Évidemment, l'association était condamnée à périr, même sans que l'incendie réalisât le désir intime de plusieurs, puisque la volonté profonde des sociétaires se trouvait en désaccord avec le fonctionnement de leur colonie.

Pour des causes analogues, c'est-à-dire le manque d'adaptation au milieu, la plupart des associations communautaires ont péri : elles n'étaient pas réglées, comme les casernes ou les couvents, par la volonté absolue de maîtres religieux ou militaires, et par l'obéissance non moins absolue des inférieurs, soldats, moines ou religieuses ; et d'autre part, elles n'avaient pas encore le lien de solidarité parfaite que donnent le respect absolu des personnes, le développement intellectuel et artistique, la perspective d'un large idéal sans cesse agrandi. Les occasions de dissentiment ou même de désunion sont d'autant plus à prévoir que les colons, attirés Par le mirage d'une contrée lointaine, se sont dirigés vers une terre toute différente de la leur, où chaque chose leur paraît étrange, où l'adaptation au sol, au climat, aux mœurs locales est soumise aux plus grandes incertitudes. Les phalanstériens qui, peu après la fondation du second Empire, accompagnèrent Victor Considérant dans les plaines du Texas septentrional, marchaient à une ruine certaine, puisqu'ils allaient s'établir au milieu de populations dont les mœurs brutales et grossières devaient nécessairement choquer leur fin épiderme de Parisiens, puisqu'ils entraient en contact avec cette abominable institution de l'esclavage des Noirs, sur laquelle il leur était même interdit par la loi d'exprimer leur opinion. De même, la tentative de *Freiland* ou de la « Terre libre », faite sous la direction d'un docteur autrichien en des contrées connues seulement par de vagues récits et péniblement conquises par une guerre d'extermination, présentait aux yeux de l'historien quelque chose de bouffon : il était d'avance évident que tous ces éléments hétérogènes ne pouvaient s'unir en un ensemble harmonieux.

Aucun de ces insuccès ne saurait nous décourager, car les efforts successifs indiquent une tension irrésistible de la volonté sociale : ni les déconvenues ni les moqueries ne peuvent détourner les chercheurs. D'ailleurs ils ont toujours sous les yeux l'exemple des « coopératives », sociétés de consommation et autres, qui, elles aussi, eurent des commencements difficiles et qui maintenant ont, en si grand nombre, atteint une prospérité merveilleuse. Sans doute, la plupart de ces associations ont fort mal tourné, surtout parmi les plus prospères, en ce sens que les bénéfices réalisés et le désir d'en accroître l'importance ont allumé l'amour du lucre chez les coopérateurs, ou du moins les ont détournés de la ferveur révolutionnaire des jeunes années. C'est là le plus redoutable péril, la nature humaine étant prompt à saisir des prétextes pour s'éviter les risques de la lutte. Il est si facile de se cantonner dans sa « bonne oeuvre », en écartant les préoccupations et les dangers qui naissent du dévouement à la cause révolutionnaire dans toute son ampleur. On se dit qu'il importe avant tout de faire réussir l'entreprise à laquelle l'honneur collectif d'un grand nombre d'amis se trouve attaché, et peu à peu on se laisse entraîner aux petites pratiques du commerce habituel : on avait eu le ferme vouloir de transformer le monde, et tout bonnement on se transforme en simple épicier.

Néanmoins les anarchistes studieux et sincères peuvent tirer un grand enseignement de ces innombrables coopératives qui ont surgi de toutes parts et qui s'agrègent les unes aux autres, constituant des organismes de plus en plus vastes, de manière à embrasser les fonctions les plus diverses, celles de l'industrie, du transport, de l'agriculture, de la science, de l'art et du plaisir et qui s'évertuent même à constituer un organisme complet pour la production, la consommation et le rythme de la vie esthétique. La pratique scientifique de l'aide mutuelle se répand et devient facile ; il ne reste plus qu'à lui donner son véritable sens et sa moralité, en simplifiant tout cet échange de services, en ne gardant qu'une simple statistique de produits et de consommation à la place de tous ces grands livres de « doit » et d'« avoir », devenus inutiles.

Et cette révolution profonde n'est pas seulement en voie d'accomplissement, elle se réalise çà et là. Toutefois il serait inutile de signaler les tentatives qui nous semblent se rapprocher le plus de notre idéal,

car leurs chances de succès ne peuvent que s'accroître si le silence continue de les protéger, si le bruit de la réclame ne trouble pas leurs modestes commencements. Rappelons-nous l'histoire de la petite société d'amis qui s'était groupée sous le nom de « Commune de Montreuil ». Peintres, menuisiers, jardiniers, ménagères, institutrices s'étaient mis en tête de travailler simplement les uns pour les autres sans se donner un comptable pour intermédiaire et sans demander conseil du percepteur ou du tabellion. Celui qui avait besoin de chaises ou de tables allait les prendre chez l'ami qui en fabriquait ; celui-ci, dont la maison n'était plus bien propre, avertissait un camarade, qui apportait le lendemain son pinceau et son baquet de peinture. Quand le temps était beau, on se parait du linge propre bien tenu et repassé par les citoyennes, puis on allait en promenade cueillir des légumes frais chez le compagnon jardinier, et chaque jour les mêmes apprenaient à lire chez l'institutrice. C'était trop beau ! Pareil scandale devait cesser. Heureusement un « attentat anarchiste » avait jeté l'épouvante parmi les bourgeois, et le ministre dont le vilain nom rappelle les « conventions scélérates » avait eu l'idée d'offrir aux conservateurs, en présent de bonne année, un décret d'arrestations et de perquisitions en masse. Les braves communiers de Montreuil y passèrent, et les plus coupables, c'est-à-dire les meilleurs, eurent à subir cette torture déguisée qu'on appelle l'instruction secrète. C'est ainsi que l'on tua la petite Commune redoutée ; mais, n'ayez crainte, elle renaîtra.

L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (1902)_

Chapitre X

Dernières luttes

Dernières luttes - Future coïncidence pacifique, par l'anarchie, de l'évolution et de la révolution - L'ordre dans le mouvement.

[Retour à la table des matières](#)

Il me souvient, comme si je la vivais encore, d'une heure poignante de ma vie où l'amertume de la défaite n'était compensée que par la joie mystérieuse et profonde, presque inconsciente, d'avoir agi suivant mon coeur et ma volonté, d'avoir été moi-même, malgré les hommes et le destin. Depuis cette époque, un tiers de siècle s'est écoulé déjà.

La Commune de Paris était en guerre contre les troupes de Versailles, et le bataillon dans lequel j'étais entré avait été fait prisonnier sur le plateau de Châtillon. C'était le matin, un cordon de soldats nous entourait et des officiers moqueurs se pavanaient devant nous. Plusieurs nous insultaient ; l'un qui, plus tard, devint sans doute un des éléments parleurs de l'Assemblée, pérorait sur la folie des Parisiens : mais nous avions autres soucis que de l'écouter. Celui d'entre eux qui me frappa

le plus était un homme sobre de paroles, au regard dur, à la figure d'ascète, probablement un hobereau de campagne élevé par les jésuites. Il passait lentement sur le rebord abrupt du plateau, et se détachait en noir comme une vilaine ombre sur le fond lumineux de Paris. Les rayons du soleil naissant s'épandaient en nappe d'or sur les maisons et sur les dômes : jamais la belle cité, la ville des révolutions, ne m'avait paru plus belle ! « Vous voyez votre Paris ! » disait l'homme sombre en nous montrant de son arme l'éblouissant tableau ; « Eh bien, il n'en restera pas pierre sur pierre ! »

En répétant d'après ses maîtres cette parole biblique, appliquée jadis aux Ninives et aux Babylones, le fanatique officier espérait sans doute que son cri de haine serait une prophétie. Toutefois Paris n'est point tombé ; non seulement il en reste « pierre sur pierre » ; mais ceux dont l'existence lui faisait exécrer Paris, c'est-à-dire ces trente-cinq mille hommes que l'on égorga dans les rues, dans les casernes et dans les cimetières, ne sont point morts en vain, et de leurs cendres sont nés des vengeurs. Et combien d'autres « Paris », combien d'autres foyers de révolution consciente sont nés de par le monde ! Où que nous allions, à Londres ou à Bruxelles, à Barcelone ou à Sydney, à Chicago ou à Buenos Aires, partout nous avons des amis qui sentent et parlent comme nous. Sous la grande forteresse qu'ont bâtie les héritiers de la Rome césarienne et papale, le sol est miné partout et partout on attend l'explosion. Trouverait-on encore, comme au siècle dernier, des Louis XV assez indifférents pour hausser les épaules en disant : « Après moi le déluge ! » C'est aujourd'hui, demain peut-être, que viendra la catastrophe. Balthazar est au festin, mais il sait bien que les Perses escaladent les murailles de la cité.

De même que l'artiste pensant toujours à son oeuvre la tient entière en son cerveau avant de l'écrire ou de la peindre, de même l'historien voit d'avance la révolution sociale : pour lui, elle est déjà faite. Toutefois nous ne nous leurrerons point d'illusions : nous savons que la victoire définitive nous coûtera encore bien du sang, bien des fatigues et des angoisses. À l'Internationale des opprimés répond une Internationale des oppresseurs. Des syndicats s'organisent de par le monde pour tout accaparer, produits et bénéfices, pour enrégimenter tous les hommes en une immense armée de salariés. Et ces syndicats de milliardaires et de faiseurs, circoncis et incirconcis, sont absolument cer-

tains, que par la toute-puissance de l'argent ils auront à leurs gages les gouvernements et leur outillage de répression : armée, magistrature et police. Ils espèrent en outre que par l'habile évocation des haines de races et de peuples, ils réussiront à tenir des foules exploitables dans cet état d'ignorance patriotique et niaise qui maintient la servitude. En effet, toutes ces vieilles rancunes, ces traditions d'anciennes guerres et ces espoirs de revanche, cette illusion de la patrie, avec ses frontières et ses gendarmes, et les excitations journalières des chauvins de métier, soldats ou journalistes, tout cela nous présage encore bien des peines, mais nous avons des avantages que l'on ne peut nous ravir. Nos ennemis savent qu'ils poursuivent une oeuvre funeste et nous savons que la nôtre est bonne ; ils se détestent et nous nous entraiment ; ils cherchent à faire rebrousser l'histoire et nous marchons avec elle.

Ainsi les grands jours s'annoncent. L'évolution s'est faite, la révolution ne saurait tarder. D'ailleurs ne s'accomplit-elle pas constamment sous nos yeux, par multiples secousses ? Plus les consciences, qui sont la vraie force, apprendront à s'associer sans abdiquer, plus les travailleurs, qui sont le nombre, auront conscience de leur valeur, et plus les révolutions seront faciles et pacifiques. Finalement, toute opposition devra céder et même céder sans lutte. Le jour viendra où l'Évolution et la Révolution, se succédant immédiatement, du désir au fait, de l'idée à la réalisation, se confondront en un seul et même phénomène. C'est ainsi que fonctionne la vie dans un organisme sain, celui d'un homme ou celui d'un monde.

[L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique \(1902\)_](#)

Chronologie thématique

Événements familiaux

[Retour à la table des matières](#)

1830 : Le 15 mars, naissance d'Élisée à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde). Fils de Jacques Reclus et de Zéline Reclus-Trigant.

1831 : Départ des Reclus pour Orthez et d'Élisée pour la Roche, Chalais, chez ses grands-parents maternels.

1838 : Retour d'Élisée à Orthez, dans les Pyrénées Atlantiques.

1843 : Départ pour Neuwied, en Allemagne, dans un collège protestant dirigé par les frères Moraves.

1844 : Retour à Sainte-Foy-la-Grande où il reprit sa scolarité au collège protestant. Destiné par son père à devenir pasteur, il suit les cours de théologie. Il devait rompre par la suite avec cette vocation imposée. Après son baccalauréat, accompagné de son frère Élie, il poursuit des études de théologie à Montauban. Les deux jeunes gens vivent à la campagne. Ils fréquentent peu les cours et s'intéressent aux événements politiques. Élisée est séduit par les idéaux socialistes et anarchistes. Ils sont expulsés de la faculté en 1849.

1858 : Mariage avec Clarisse Brian.

1860 : Naissance du premier enfant d'Élisée et de Clarisse, Magali.

1863 Naissance de Jeannie Reclus. 1869 Décès de Clarisse.

1870 Mariage avec Fanny Lherminiez. 1874 : Décès de Fanny.

1875 : Mariage avec Ermance Gorini Trigant-Beaumont.

1882 : Décès de son père.

1904 : Décès de son frère, Élie Reclus.

1905 : Le 4 juillet, décès d'Élisée, à Thourout, près de Bruges.

Vie professionnelle et politique

[Retour à la table des matières](#)

1850-1852 : À 20 ans, Élisée retourne en Allemagne pour être indépendant : il devient maître-répétiteur chez les frères Moraves. L'année suivante, il se rend à l'université de Berlin. Il mène une vie matérielle difficile. En décembre 1851, il manifeste contre le coup d'État de Napoléon III. Cet activisme l'oblige à partir en exil. À Londres, il fréquente avec Élie le monde des réfugiés politiques. Son rêve de faire de l'agriculture se concrétise.

1862. : Élisée est accueilli à la Société de géographie de Paris.

1863 : Élisée, Élie et quelques amis fondent la Banque coopérative du crédit au travail pour aider et participer à la création de sociétés ouvrières.

1864 : Rencontre avec Bakounine qui a fondé la « Fraternité Internationale ». Élisée et Élie adhèrent à la section des Batignolles de

l'Association internationale des travailleurs et à la « Fraternité Internationale ».

1868 : Élisée, Bakounine et Fanelli créent une Alliance internationale de la démocratie socialiste.

1869 : Élisée et ses amis se séparent de la Ligue de la Paix.

1871 : Reclus est fait prisonnier le 4 avril lors de la sortie de Châtillon, alors qu'il défend la Commune de Paris, armes à la main. Reclus est resté prisonnier pendant une année, il est enfermé dans les wagons à bestiaux qui le transportent jusqu'à Brest. Le tribunal le condamne à la déportation en Nouvelle Calédonie, l'intervention de nombreux savants anglo-saxons permet de faire commuer sa peine en exil.

1894 : Exil volontaire, Élisée entre à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

Les exils

[Retour à la table des matières](#)

1851 : Après le coup d'État du -2 décembre, s'opposant au nouveau régime, Élisée et Élie sont contraints de partir en exil à Londres et en Irlande.

1872 : Exil en Suisse. Il fuit les persécutions politiques et se réfugie dans les montagnes suisses. Il s'installe à Lugano où sa femme Fanny et ses deux filles le rejoignent. Il négocie avec les éditions Hachette et publie la *Nouvelle géographie universelle*. Il s'installe en 1875 dans la maison de sa troisième épouse : Ermance Gonini ; Élisée revoit Bakounine et se lie d'amitié avec Kropotkine. Élisée, Bakounine, Kropotkine formeront une Fédération jurassienne.

1890-1894 : Reclus vit dans la région parisienne, puis quitte la France pour se réfugier en Belgique. Il écrit *L'Homme et la Terre*, qui regroupe six volumes ; c'est un ouvrage d'histoire et de géographie sociale.

Voyages

[Retour à la table des matières](#)

1852 : Départ pour l'Amérique (Louisiane), où il est précepteur dans une famille de planteurs. Ceci lui permet d'observer la société esclavagiste ; ce système d'exploitation le révolte. La géographie est une grande passion, il effectue de nombreux voyages : le Mississipi, le lac Michigan et Chicago. Ce premier séjour américain le rend définitivement athée.

1855 : Reclus quitte les États-Unis, traverse l'Amérique Centrale et arrive à la Nouvelle Grenade. Il visite la Sierra Nevada de Sainte Marthe. Son projet de s'installer comme agriculteur est un véritable échec.

1857 : Très malade, il rentre à Paris chez sa famille. Les Reclus déploient une intense activité politique. Ils côtoient des groupes socialistes et font la connaissance des militants anarchistes Bakounine et Kropotkine et assistent à la création de la première Internationale. Élisée Reclus collabore aux guides *Joanne*, ce qui engendre de nombreux voyages en France et en Europe. Il écrit de nombreux articles de géographie physique, géographie humaine, de l'action humaine sur la géographie physique. Il apparaît comme un des précurseurs de l'écologie.

1883-1884 : Élisée voyage en Asie Mineure, en Égypte, en Tunisie et en Algérie.

1889 : Élisée voyage en Amérique du Nord, puis quitte la Suisse pour s'installer à Paris.

Bibliographie partielle

[Retour à la table des matières](#)

1851 : « Le Développement de la liberté dans le monde », premier écrit de Reclus, publié de façon posthume en 1925 seulement dans *Le Libertaire* (28 août - 2 octobre).

1862 : « Le Coton et la crise américaine », *La Revue des Deux Mondes*, vol- 37 (1er janvier), pp. 176-208.

1863 : « Les Noirs américains depuis la guerre. Les plantations de la Louisiane. Les régimes africains. Les décrets d'émancipation », *La Revue des Deux Mondes*, vol. 44 (1er avril), pp. 691-722.

« Histoire de la guerre civile aux États-Unis ; Deux années de la grande lutte américaine », *La Revue des Deux Mondes*, vol. 53 (1er octobre), pp. 555-624

1864 : Arthur de Bonnard, Élisée Reclus, *La Société du crédit au travail : Assemblée générale du 27 janvier 1864*. Paris, Librairie Guillaumin, 16 p.

1866 : « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *La Revue des Deux Mondes*, vol. 63 (15 mai), pp. 352-381.

Histoire des États américains. États-Unis... (S.I.n.d.) In-8°, paginé 646-788.

« Les Républiques de l'Amérique du Sud leurs guerres et leur projet de Fédération », *La Revue des Deux Mondes*, vol. 65 (15 octobre), pp. 953-980.

1867 : « La Guerre du Paraguay », *La Revue des Deux Mondes*, vol. 72 (15 décembre), pp. 934-945.

1868 : « L'Insurrection de Cuba », *La Revue politique* (15 mars).

« La Terre et l'humanité », *Annales des voyages*, vol. 199, t. 3 (juillet), pp. 5-44. Tiré de *L'Homme et la Terre*, vol. 2, qui est alors en préparation.

« L'Élection présidentielle de la Plata et la guerre du Paraguay », *La Revue des Deux Mondes*, vol. 76 (15 août), pp. 891-910.

L'Homme et la Terre. Description des phénomènes de la vie du globe. vol. I, « Les Continents », Paris, Librairie Hachette et Cie.

I. (1877) 4e éd., Librairie Hachette et Cie, 2 vol.

1870 : *Les Phénomènes terrestres. vol. I, « Les Continents »*, Paris, Librairie Hachette et Cie.

1. (1884) 5e éd., Librairie Hachette, In-16, vi-228 pp.

La Peine de mort. Conférence faite à une réunion convoquée par l'Association ouvrière de Lausanne. Genève, Éditions du Révolté, 1878, 10 pp.

1872 : *Les Phénomènes terrestres. vol. 2, « Les Mers et les météores »*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 234 pp. 1. (1886) 5e éd., Librairie Hachette et Cie.

À mon frère, le paysan. Genève, Imp. des Eaux-Vives, 16 p.

1. (1926) « À mon frère le paysan » (suivi de « Pourquoi sommes-nous révolutionnaires ? »), *La Brochure mensuelle*, no 46 (octobre 1926), Paris, Éditions du groupe de propagande par la brochure, 32 pp.

« Quelques mots sur la propriété », *Almanach du Peuple* pour 1873, St Imier, Le Locle.

1873 : « Les Chinois et l'Internationale ». Almanach du Peuple pour 1874, St Imier, Le Locle.

1876 : *Nouvelle géographie universelle*. Paris, Librairie Hachette et Cie, 19 vols. (1876-1894).

I. L'Europe méridionale (1876) : Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal

II. La France (1877) : La France.

III. L'Europe centrale (1878) : L'Europe centrale (Suisse, Austro-Hongrie, Allemagne).

IV. Europe du Nord-Ouest (1879) : Belgique, Hollande, îles britanniques.

V. L'Europe scandinave et russe (1880).

VI. L'Asie russe (1881).

VII. L'Asie orientale (1882).

VIII. L'Inde et Indochine (1883).

IX. L'Asie antérieure (1884).

X. L'Afrique septentrionale (1885), 1^{re} partie

Bassin du Nil, Soudan égyptien, Éthiopie, Nubie, Égypte.

XI. L'Afrique septentrionale (1886), 2^e partie : Tripolitaine, Tunisie, Algérie, Maroc, Sahara.

XII. Afrique occidentale, archipels atlantiques, Sénégal et Soudan occidental (1887).

XIII. Afrique méridionale (1888) : Îles de l'Atlantique austral, Gambie, Congo, Angola, Cap, Zambèze, Zanzibar, Côte de Somal.

XIV. Océan et terres océaniques (1889) : Îles de l'Océan Indien, Insulinde, Philippines, Micronésie, Nouvelle-Guinée, Mélanésie, Nouvelle-Calédonie, Australie, Polynésie.

XV. L'Amérique boréale (1890) : Groenland, archipel polaire, Alaska, puissance du Canada, Terre-Neuve (1892).

XVI. Les États-Unis.

XVII. Indes occidentales (1891) : Mexique. Isthmes américains, Antilles.

XVIII. Amérique du Sud (1893) : Les régions andines. Trinidad, Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, Bolivie et Chili.

XIX. Amérique du Sud (1894) : L'Amazone et La Plata. Guyanes, Brésil, Paraguay, Uruguay, République Argentine.

« L'Avenir de nos enfants ». La Commune : Almanach socialiste pour 1877. Genève, Impr. jurassienne.

1878 : « L'Évolution légale et l'anarchie », *Le Travailleur*, Genève, Vol. 2 (janvier-février), no I, pp. 7-14.

1. (1895). Paru en brochure, *L'Évolution légale et l'anarchie*, Bruxelles, Bibliothèque des Temps nouveaux, no 3.

« À propos de l'anarchie », *Le Travailleur*, Vol. 2 (janvier-février), no 2.

1. (1895) Paru en brochure, *À propos de l'anarchie*, Bruxelles : Bibliothèque des Temps nouveaux, no 3, 17 pp.

« L'Internationale et les Chinois », *Le Travailleur*, Vol. 2 (mars-avril 1878), no 3, pp. 22-31.

1880 : « Ouvrier, prends la machine ! Prends la terre, paysan », *Le Révolté*, 1^{re} année (24 janvier), no 25, p. 1.

Évolution et révolution, conférence faite à Genève le 5 février 1880, Genève, Imprimerie jurassienne. Cette conférence servit de base à l'ouvrage ultérieur, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*.

1882 : Avec Élie Reclus, *Unions libres : souvenir du 14 octobre 1882 : communication personnelle*, Paris, Typ. G. Chamerot, 32 p. Imprimé pour la famille, à l'occasion du mariage de ses filles Magali et Jeannie.

Préface avec Carlo Cafiero de l'ouvrage de Michael Bakounin, *Dieu et l'État*. Genève, Imprimerie jurassienne.

« L'Anarchie et le suffrage universel », *Le Révolté*, 3e année (21 janvier), no 24, pp. 1-2.

1883 : « Le Gouvernement et la morale », *Le Révolté*, 4e année (6 janvier), no 23, p. I.

1884 : « Les Produits de la terre », *Le Révolté*, 6e année, du no 20 (23 novembre-6 décembre) au no 26 (15-28 février 1885). Paru en cinq parties, sans nom d'auteur.

1885 : Préface de l'ouvrage de Pierre Kropotkine, *Paroles d'un révolté*, Paris, C. Marpon et E.

1886 *L'Avenir de nos enfants*, Lille) Imprimerie C. Lagache, 7 P.

1887 « Les Produits de l'industrie », *Le Révolté*, 8e année (26 février - 4 mars), no 45, p. 1 ; no 47 (12-18 mars), p. 1 ; no 49 (26 mars - 1er avril), p. 1.

« La Richesse et la misère », *Le Révolté*, 9e année, (25 juin - 1er juillet), no 12, continué dans *La Révolte*, 10e année (5-11 novembre), no 8.

1888 : Lettre de félicitations et d'encouragements à Attaque. Organe socialiste révolutionnaire, Paris, (1er au 8 août), no 7.

1889 : « L'Évolution de la morale. Le vol et les voleurs », *La Révolte*, 2e année (10-16 février), no 22, pp. 1-2.

1892 : Préface de l'ouvrage de Pierre Kropotkine, *La Conquête du pain*, Paris, Tresse et Stock éd., pp. v-xv.

1893 : « Le Droit de suffrage », *La Revue anarchiste* ; Paris, no 1 (août).

1894 : Participation à une « enquête » sur l'idée que Jésus-Christ était le premier anarchiste : donne une opinion négative à ce sujet. *Paria*, Paris (février), no 10.

1895 : « L'Anarchie », *Les Temps nouveaux*, (18-25 mai - 1er juin). Conférence donnée d'abord en 1894 dans une loge francmaçonnique.

1. (1924) rééd. avec « Le Principe anarchiste » de Kropotkine, dans *La Brochure mensuelle*, Paris, no 14 (février 1924), Éditions du groupe de propagande par la brochure, 28 p. (p. 5 à 22).

1896 : « Avertissement », dans Léon Tolstoï, *La Guerre et le service obligatoire*, Bruxelles, Bibliothèque des Temps nouveaux, juillet.

1897 : Préface de l'ouvrage de Max Nettlau, *Bibliographie de l'anarchie*, Paris, R-V. Stock, xii-294 pp. ; Bruxelles, Bibliothèque des Temps nouveaux, pp. v-viii.

1898 : *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, Paris, P.V. Stock (collection Bibliothèque sociologique).

Liberté par l'enseignement. L'école libertaire, Paris, Temps Nouveaux. Publications du Groupe d'Initiative pour l'École Libertaire, no 1. Le Comité d'initiative : Élisée Reclus, Louise Michel, J. Grave, J. Ardouin, Ch. Malato, E. Janvion, L. Matha, J. Degalvès, Tolstoï, A. Girard, P. Kropotkine, J. Ferrière, L. Malquin.

1899 : Avec Georges Guyou (pseudonyme de Paul Reclus), « L'Anarchie et l'Église », le *Supplément littéraire des Temps nouveaux*, vol. 3 (no 19-20), pp. 158-161. Rapport au Congrès ouvrier révolutionnaire international, Paris, 1900.

1901 : « À propos du végétarisme », *La Réforme alimentaire* (mars 1901), pp. 37-45.

1904 : « Origines de la religion et de la morale », *Les Temps nouveaux*, vol. 9 (27 février, 5, 12 et 19 mars).

« La Prétendue décadence anarchiste », *Les Temps nouveaux*, vol. 10 (14 mai).

1905 : « Une voix d'Haïti », *La Revue*, vol. 55 (1er juin), pp. 393-395

« Peuples de toutes les Russies et d'autres pays soumis au tsar ». Carte dressée par Élisée Reclus, publiée par la Société des amis du peuple russe et des peuples annexés, Paris (mai).

L'Homme et la Terre, Paris, Librairie Universelle, 1905-1908. 6 vols.

1906 : « Amis et Compagnons », discours sur la Révolution russe, prononcé à une réunion

\organisée à Paris par la Société des amis du peuple russe. Extrait de *La Terre de Mons* (24 juin - 1er juillet 1906).

1934 : Avec A. Lorenzo, *Francisco Ferrer anarchiste*. Paris, La Brochure mensuelle, 28 p.

1937 : Préface de l'ouvrage de Pierre Kropotkine, *La Situation ; la décomposition des États ; la nécessité de la révolution*, Paris, Groupe de propagande par la brochure, 27 pp.

Repères historiques

[Retour à la table des matières](#)

1830 : Les Trois Glorieuses (révolution des 27, 28, 29 juillet).

1848 : Marx-Engels, *Manifeste du Parti Communiste*.

1851 : Le 2 décembre, Louis-Napoléon Bonaparte, président depuis 1848, fait un coup d'État, dissout l'Assemblée et fait occuper militairement Paris : c'est le début du second Empire.

1859 : Darwin, *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*.

1864 : Fondation de l'Association Internationale des travailleurs (première Internationale), à Londres.

1866 : Premier congrès de l'Internationale, à Genève (3 au 8 septembre).

1871 : Début de la Commune de Paris.

Constitution à Sonvilier (Suisse), de la Fédération jurassienne, pour contrer l'emprise marxiste sur l'Internationale (12 novembre).

1876 : Mort de Michel Bakounine (1er juillet).

1902 : Kropotkine, *L'Entraide*.

1917 : Révolution russe.

1921 : Mort de Pierre Kropotkine (8 février).

1936 : Révolution espagnole.

Élisée Reclus

Pages de sociologie préhistorique

L'Humanité Nouvelle

février 1898

On se laisse aller facilement à répéter comme des vérités acquises les hypothèses commodes et plausibles qui dispensent de réfléchir. En vertu de cette routine, on nous dit que l'humanité a passé successivement par des états de civilisation bien distincts ayant pour caractéristique le mode de conquérir sa nourriture. Les temps primitifs pour tous les hommes auraient été ceux pendant lesquels ils sustentaient leur vie par la cueillette, la chasse et la pêche. Puis serait venue la période de la vie pastorale, et l'agriculture à son tour aurait suivi les âges de l'existence nomade à la garde des troupeaux. Condorcet, énumérant les «dix périodes» qu'il distingue dans l'histoire de l'humanité, désigne expressément la «formation des peuples pasteurs» et «le passage à l'état agricole,» comme les deux premières étapes du grand voyage de progrès accompli jusqu'à nous **(1)**. Mais l'étude détaillée de la Terre nous prouve que cette succession prétendue des états est une pure conception de l'esprit en désaccord avec les faits. La différence dans les moyens de conquérir la nourriture eut partout pour cause déterminante la différence même de l'ambiance naturelle. L'homme de la forêt giboyeuse, le riverain du fleuve et de la mer riches en poissons, l'habitant des steppes infinies parsemées de troupeaux, le montagnard enfermé dans un étroit vallon, devaient avoir des genres de vie différents, de par les conditions du milieu.

Sans mentionner les mœurs particulières provenant chez telle ou telle tribu, carnivore ou frugivore, des traditions et de l'atavisme hérités de l'animalité antérieure, on peut dire d'une manière générale que l'état, sinon universel, du moins normal fut celui de la cueillette, comprise dans son sens le plus vaste, c'est-à-dire l'utilisation de tout ce que le chercheur famélique trouvait à sa convenance. La faim rend omnivore : l'individu perdu dans la forêt se laisse aller à prendre pour aliments toute espèce de vermine et de débris ; il mangera de l'herbe et des vers, il goûtera avec plus ou moins de répugnance ou d'avidité aux baies, aux champignons, en risquant même de s'empoisonner. Et ce que l'individu se trouve obligé de faire, même de nos jours, des tribus entières, même des nations, ont dû le pratiquer également, soit d'une manière permanente, avant l'aménagement de la terre à leurs besoins, soit pour une saison ou durant toute une période de famine **(2)**.

Or, durant ce premier état de la cueillette, l'homme dut chercher surtout, en même temps que les petits animaux faciles à saisir, les grains, les fruits, les bulbes et les racines, faisait ainsi connaissance avec les premiers éléments qui devaient l'aider un jour à découvrir l'agriculture. Il voyait les semences germer en plantes nouvelles, il cueillait les rejetons qui naissaient à la base d'une tige vieille, et tel tubercule qu'il trouvait dans le sol avait déjà dressé sa plumule et soulevé la terre au-dessous d'elle **(3)**. L'agriculture était, pour ainsi dire, en état de préfloraison dans son esprit : il ne lui manquait pour agir que la patience, la longue prévision, l'alliance avec le temps.

L'état nomade, que l'on place d'ordinaire à une étape de civilisation antérieure dans le temps à l'agriculture, semble au contraire demander une préparation plus longue. L'exemple du Nouveau Monde dans toute son étendue, de l'archipel Arctique aux îles qui pointent vers l'Antarctique, témoigne d'une manière éclatante que l'agriculture n'eut pas besoin pour naître de succéder à l'état pastoral, puisqu'elle était pratiquée par des peuplades ou nations vivant en diverses parties du double continent, tandis que nulle part on n'y rencontrait de bergers nomades. Les Incas, il est vrai, possédaient un animal domestique, le llama, mais il l'employaient uniquement pour le transport des marchandises, et la masse de la nation n'en restait pas moins strictement sédentaire et agricole : nul ne pouvait quitter son champ sans un ordre des maîtres. En Amérique, aucun homme de génie n'avait encore découvert l'art de dresser les animaux femelles à fournir un lait abondant en dehors de la période d'allaitement, et même dans l'Ancien Monde, il existe plusieurs nations qui ont horreur du lait. Les Chinois et les Japonais, qui ont pourtant reçu de l'Occident tant de connaissances diverses, et leur civilisation même **(4)**, n'ont jamais appris à se nourrir du lait de la vache domestique. Il est probable d'ailleurs que cette conquête de l'humanité demande beaucoup d'efforts et de temps, car les bêtes n'ont de lait que pour leur progéniture ; il tarit quand elles en sont privées. Hahn émet l'hypothèse que le premier emploi du lait fut d'en faire

hommage aux dieux (5) ; peut-être fut-il d'abord versé en libation aux génisses brûlées sur les autels.

Le développement de l'industrie humaine ne s'est donc pas accompli suivant l'ordre que l'on avait imaginé jadis, mais il a dû se modifier diversement d'après la nature du milieu. Prenons pour exemple quelques-unes des populations de l'Ancien Monde. Les tribus de nains qui, dans l'Afrique centrale, vivent à l'ombre des forêts sans bornes pouvaient-ils avoir d'autre industrie dominante que celle de la cueillette et de la chasse rudimentaire, à moins que les populations voisines, leurs supérieures en force physique, ne leur permettent un peu d'agriculture et de commerce. De même les Nouer, cantonnés dans les marécages et sur les îles flottantes du Bahr el-Djebel et du Bahr el-Zeraf, ne sont-ils pas condamnés au travail exclusif de la pêche des graines et du poisson tant qu'ils resteront privés de toutes les communications faciles avec les terres asséchées du continent. Dans une partie du monde bien éloignée du bassin nilotique, les insulaires des Lofoten n'étaient-ils pas également voués par le destin à la capture de poisson de mer, avant que le va-et-vient des bateaux à vapeur eût rattaché ce littoral au reste de l'Europe ? Ailleurs, quand des agriculteurs eurent déjà domestiqué des animaux et appris à utiliser le lait des femelles, la nature même assigna l'état pastoral aux habitants des vastes contrées, devenues inhabitables aux chasseurs à cause de la rareté du gibier ou non utilisables pour les laboureurs par suite de l'insuffisance des pluies : ces terres ne se prêtent qu'au parcours des bestiaux qui, après avoir brouté l'herbe d'un district, se transportent rapidement vers d'autres parties de la steppe où ils trouveront des pâturages arrosés par des sources jaillissantes. L'homme qui s'est instruit dans l'art de faire paître les bêtes autour de sa demeure et qui en attend soit leur aide dans le travail, soit leur lait, soit même leur chair, et les protège en conséquence contre les bêtes féroces, peut hardiment quitter la région des forêts ou les bords de la mer et des fleuves, pour suivre ces animaux apprivoisés dans les prairies sans bornes. Des terrains d'un autre caractère, ici des espaces de sable, d'argile, de roches ou de cailloux, plus loin des plateaux neigeux ou des cols de montagnes forment des zones médiaires entre des pays de productions différentes et par conséquent sont interdites par la nature aux laboureurs et aux bergers ; elles ne peuvent être utilisées que par des porteurs trafiquants, soit isolés, soit marchant en groupes ou bien accompagnés par des bêtes sommières.

En toute région naturelle les contrastes du sol, de la végétation, des produits, se complètent par un autre contraste, celui des populations et de leur industrie. L'ambiance explique l'origine de ces différences entre les hommes ; elle explique aussi pourquoi la même forme de civilisation peut se maintenir de siècle en siècle indépendamment des progrès qui modifient plus ou moins rapidement les nations agricoles, nées dans les régions où des conditions favorables ont permis la domestication et l'élève des plantes nourricières. De tout temps la plage maritime et la rive fluviale, la forêt et la steppe, le désert et l'oasis, le plateau raboteux et la montagne eurent des habitants assouplis à l'industrie qu'imposait le milieu. Ce qui frappe surtout dans la diversité des moyens employés par l'homme pour la conquête de la nourriture, c'est que les civilisations particulières corrélatives à ces moyens se juxtaposent dans l'espace beaucoup plus qu'elles ne se succèdent dans le temps.

Il arrive même qu'en un pays où s'entremêlent deux régions naturelles, le désert et les campagnes plus ou moins arrosées, la population appartient simultanément à deux états : chaque individu, à la fois agriculteur et pâtre, acquiert une sagacité remarquable, une singulière acuité des sens et un rare esprit de prévision en vertu de sa double industrie. L'époque des labours est-elle arrivée, il monte à chameau emportant sa légère charrue et son sac de semences, à la recherche d'une terre féconde et suffisamment humide pour qu'il n'ait pas à craindre l'effet des sécheresses prolongées. La végétation spontanée du sol, l'aspect du terrain, quelques traits de charrue lui indiquent les endroits favorables : il y jette son grain, et si l'espace utilisé n'est pas suffisant, il va plus loin à la découverte d'un autre champ pour l'année. Pour le passage des troupeaux, il lui faut aussi connaître le pays sur une très grande étendue, des milliers et des milliers de kilomètres carrés. Il doit savoir par tradition ou par étude personnelle pendant combien de semaines ou de mois, il pourra rester sur le pâtis, s'il existe fontaine ou ruisseau dans le voisinage, et quelles tribus, pacifiques ou guerrières, il rencontrera dans son parcours (6).

Les modifications politiques et sociales dues à l'ensemble du progrès humain ont aussi pour résultat de changer les frontières entre les états de civilisation : suivant les vicissitudes des conflits et des invasions des peuples on voit, comme dans l'Amérique du Nord et dans la Mongolie méridionale, des agriculteurs envahir les contrées des peuples chasseurs ou bergers et les annexer au domaine de la charrue ; d'autres fois, au contraire, il se fait un retour offensif des nomades qui, reconquérant le sol sur les résidents, laissent l'herbe et la brousse reprendre possession des champs cultivés et, complètement impuissants à conquérir leur pain par les semailles, doivent se nourrir de gibier ou de la chair des bêtes qu'ils poussent devant eux à travers les guérets en friche : c'est là un recul de civilisation dont l'antique

Chaldée est un exemple. Dans le Nouveau Monde, la transition ne peut se faire que de l'état des primitifs, s'occupant de chasse et de pêche, et celui des civilisés, agriculteurs et industriels : le double continent n'ayant point de peuples pasteurs.

D'ailleurs, aucun état de civilisation n'est absolument un, parce que la nature elle-même est diverse et que les évolutions de l'histoire s'accomplissent partout d'une manière différente. Il n'est guère de société d'agriculteurs dans laquelle ne soient également des chasseurs et des pêcheurs. On y voit également des pasteurs de bétail. suivant les milieux secondaires de chaque pays, les populations se répartissent en sociétés partielles : l'ensemble de l'humanité se résume à chacun de ses groupes. On peut même dire que chaque famille offre dans une certaine mesure ce raccourci du genre humain, car les divers travaux, depuis ceux qui se pratiquent dans la hutte d'un sauvage, - telle la préparation d'un mets traditionnel - jusqu'aux plus raffinés, comme la lecture ou l'écriture, c'est-à-dire la communion des pensées à distance, s'accomplissant sous un même toit. Toute étude de la civilisation représente une infinité de survivances, datant chacune de périodes historiques différentes, mais s'unissant en un organisme harmonique, grâce à la vie qui incorpore les traditions de toute origine et de tout âge en une seule conception générale. Les forces nécessaires à la production du renouveau dans l'homme et dans la société sont toujours dues à une impulsion venue du dehors. Parfois l'impulsion provenant de la nature inorganique est brutale, impérieuse, sans appel. Une explosions volcanique, un débordement fluvial, une invasion de la mer, les ravages d'un cyclone ont maintes fois forcé les habitants de tel ou tel pays à quitter la terre natale pour fuir vers des contrées hospitalières. Dans ce cas, le changement de milieu amène forcément les changements d'idées, une autre conception de la nature ambiante, une autre façon de s'accommoder des circonstances, différentes des premières. Il se peut donc, malgré la catastrophe et tous les malheurs qui en sont la conséquence, que l'événement soit pour les populations frappées une cause puissante de progrès. Sans doute les individus souffrent, ils ont peut-être perdu le produit de leur travail et leurs approvisionnements ; mais que sont de pareilles pertes en comparaison des acquisitions intellectuelles que donne l'adaptation à un nouveau milieu ? Parfois, il est vrai, le désastre entraîne autre chose que des ruines matérielles ; des peuplades ont été décimées ou même complètement exterminées par ces catastrophes de la nature, et dans ce cas, il faut que la tribu frappée se reconstitue à grand'peine et reprenne péniblement la lutte dans laquelle il est d'ailleurs possible que le groupe d'hommes menacé succombe définitivement. Dans l'éternel effort de l'homme vers la vie et le bien-être, il se trouve quelquefois le plus faible et régresse alors vers la sauvagerie primitive ; d'autre fois il triomphe des obstacles et progresse d'autant vers un état supérieur.

Aux causes extérieures de changement provenant de la nature inanimée s'ajoutent, chez les groupes humains, celles qui proviennent de l'invention d'autres hommes ou être vivants. La plus puissante de ces causes est l'imitation. C'est ainsi que le monde des animaux est devenu l'éducateur de l'humanité : il offre des exemples pour tous les actes de la vie. En premier lieu, la science par excellence, celle qui consiste à chercher et à trouver la nourriture, n'est-elle pas admirablement enseignée à l'homme par ses frères aînés, vertébrés et invertébrés ? Sur la plage les crabes et autres crustacés montrent les endroits du sable et de la vase où se cachent tels ou tels «fruits de mer» ; chaque animal allant à la cueillette, à la fouille des racines, au viandis, à la pêche, fut soigneusement observé par le famélique, et celui-ci essaya tour à tour les nourritures diverses, baies et fruits, feuilles et racines, bestioles et bêtes qu'il voyait servir d'aliment à d'autres animaux. Bien plus, l'homme a pu demander à ses éducateurs l'art d'emmagasiner ses vivres pour les temps de disette : ce sont les fourmis, les abeilles, les gerboises, les écureuils et chiens des prairies qui lui ont appris à se construire des silos pour y placer l'excédent de nourriture recueilli dans les saisons d'abondance. Enfin, que de moyens thérapeutiques, feuilles, bois ou racines, le malade ou le blessé a-t-il vu d'abord employer par des bêtes !

Peut-être même est-ce à l'exemple des animaux que l'homme dut en mainte contrée ses débuts en agriculture. C'est ainsi que, d'après le naturaliste Mac Gee, le travail de la terre en vue d'une récolte annuelle aurait son premier stade en plein désert, notamment dans le pays des Indiens Papagos, partie de l'Arizona voisine du golfe de Californie. Ici les indigènes ont sous les yeux le travail des fourmis «laboureuses», dont les colonies, parsemant la plaine par dizaines de millions, ont mis en production le quart, sinon le tiers de toute la Papaguaria. Chaque colonie a son champ de céréales bien entretenu et son aire à battre le grain d'une propreté parfaite. L'éveil bien naturel de l'amour-propre à la seule vue de ces prodiges, devait nécessairement entraîner le Peau-Rouge à imiter l'œuvre de la fourmi : chaque année, il visite les régions du sud pour en rapporter des graines de maïs, des pépins de citrouille, des haricots, qu'à son retour, au commencement de la saison des pluies, il jette dans les terres arrosées et dans le sol des ravins humides. Cette pratique d'agriculture date probablement des âges les plus antiques et paraît même avoir été dans ce pays la principale cause de l'organisation des Papagos en tribu (7).

Si l'homme doit infiniment à son éducateur, l'animal, pour la recherche et la conservation de la nourriture, c'est à lui aussi qu'il doit très souvent l'art de choisir une demeure ou de se faire un abri. Mainte caverne lui serait restée inconnue s'il n'avait vu la chauve-souris tourner autour de la fissure du roc, au fond de laquelle s'ouvre la porte secrète des galeries souterraines. Mainte bonne idée lui fut donnée également par l'oiseau constructeur de nids, si habile à entretenir fibres, laines et crins, même à coudre les feuilles. Le monde des insectes put enseigner mainte industrie, telle l'araignée qui sait tisser entre deux rameaux de si merveilleux filets, à la fois souples, élastiques et fermes. Dans la forêt l'homme suit les chemins que lui ont tracés le sanglier, le tapir, ou l'éléphant ; en observant les traces du lion, il sait de quel côté il trouvera la fontaine dans le désert, et le vol des oiseaux, cinglant haut dans le ciel, lui indique où se trouve la brèche la plus facile pour la traversée de la montagne, où surgira pour lui, dans la rondeur de la mer, l'île inaperçue du rivage.

Ce n'est pas tout : souvent l'exemple de l'animal servit à l'homme pour qu'il trouvât l'art de fuir ou de se déguiser au moment du danger ; d'autres exemples, à supposer qu'ils lui fussent nécessaires, ont pu lui enseigner à «faire le mort», c'est-à-dire à se tenir coi pour ne pas attirer l'orage sur sa tête. Les hommes peuvent aussi tirer avantage, pour l'éducation des enfants, de l'art avec lequel les oiseaux savent apporter la becquée, mesurer la nourriture et le temps du vol, et lâcher les oisillons dans l'espace, désormais maîtres de leur destinée. Enfin l'homme a reçu de l'oiseau cette chose inestimable, le sens de la beauté, et plus encore celui de la création poétique. Aurait-il pu oublier l'alouette qui s'élance droit dans le ciel en poussant ses appels de joie, ou bien le rossignol qui, pendant les nuits d'amour, emplit le bois sonore de ses modulations ardentes ou mélancoliques ? D'ailleurs, l'influence exercée par les animaux sur l'homme est mise en parfaite évidence par l'orgueil que certaines tribus mettent à se dire les descendants de telle ou telle bête des champs ou des forêts, et par les déguisements qu'ils se donnent pour ressembler à leurs prétendus ancêtres.

Le domaine de l'imitation embrasse le monde de l'homme aussi bien que celui des animaux. Il suffit qu'une peuplade soit en contact avec une autre peuplade pour que le besoin d'imitation de tel ou tel caractère se fasse aussitôt sentir. Dans un même groupe ethnique, l'individu qui se distingue des autres devient aussi un objet d'imitation pour ses camarades, et du coup, le centre de gravité intellectuelle et morale de toute la société doit se déplacer d'autant. D'ordinaire l'imitation se fait d'une manière inconsciente, comme une sorte de contagion, mais elle n'en est pas moins réelle et l'imitateur ne s'en trouve pas moins modifié dans tout son être. Les imitations conscientes ont une part moins importante dans la vie, mais encore très considérable, puisque l'homme peut être entraîné à imiter d'autres hommes par toutes les facultés de son être, soit par sympathie quand il s'agit d'un ami, soit par obéissance à l'égard d'un maître, ou par fantaisie, par amour de la mode ou par le désir et la compréhension raisonnée du mieux (8).

La plupart, sinon toutes les fonctions d'ordre intellectuel, le langage, l'écriture, le calcul, la pratique des arts et des sciences supposent la préexistence et la culture de l'aptitude à l'imitation : sans le talent d'imiter, il n'y aurait point de vie sociale ni de vie professionnelle. La littérature primitive n'a-t-elle pas commencée surtout par la danse, c'est-à-dire par des pantomimes et par la musique ? (9) Et la première forme de la justice, c'est-à-dire le talion : «l'il pour œil, dent pour dent !» n'est-il pas imitation pure ? Tout le code des lois ne fut jadis autre chose que la coutume : on était convenu tacitement de répéter sans cesse, sous la forme antique, ce qui avait été fait depuis un temps immémorial. La règle des convenances sociales est de rendre visite pour visite, repas pour repas, présent pour présent, et la morale même est née dans son essence de l'idée du devoir, du paiement, de la restitution d'un service à l'homme, à un groupe collectif, à l'humanité. (10)

L'imitation se confond en beaucoup de circonstances avec l'aide mutuelle, ou plus brièvement l'entraide, qui fut dans le passé, qui est encore de nos jours et qui sera dans tous les temps le principal agent du progrès de l'homme. Lorsque dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, Darwin, Wallace et leurs émules eurent si admirablement exposé le système de l'évolution organique par l'adaptation des êtres à leur milieu, une foule de disciples n'envisagèrent que le côté de la question développé par Darwin avec le plus de détails et se laissèrent séduire par une hypothèse simpliste, ne voyant dans le drame infini du monde vivant que la «lutte pour l'existence». Cependant l'illustre auteur d'*Origin of Species* et de *Descent of Man* avait aussi parlé de l'«accord pour l'existence» ; il avait célébré les «communautés qui, grâce à l'union du plus grand nombre de membres étroitement associés, prospèrent le mieux et mènent à bien la plus riche progéniture.» (11)

Mais que de prétendus «darwinistes» voulurent ignorer complètement tous les faits d'entraide et se prirent à vociférer

avec une sorte de rage, comme si la vue du sang les excitait au meurtre : «Le monde animal est une arène de gladiateur ; toute créature est dressée pour le combat.» (12) Et sous le couvert de la science, combien de violents et de cruels se trouvèrent du coup justifiés dans leurs arts d'appropriation égoïste et de conquête brutale ; tout joyeux d'être parmi les forts, que de fois n'ont-ils pas poussé le cri de guerre contre les faibles : «Malheur aux vaincus !»

Sans doute, le monde présente à l'infini des scènes de lutte et de carnage parmi les êtres qui vivent sur le globe, depuis les graines en conflit pour la dispute d'une motte de terre et les œufs de poissons se disputant la mer, jusqu'aux armées en bataille s'exterminant avec fureur par l'acier, les balles et les obus. Mais les tableaux opposés sont bien autrement nombreux, car sans l'entr'aide la vie même serait impossible. Puisque les plantes, les animaux, les hommes ont réussi à se développer en tribus, en peuples immenses et que chaque être particulier parcourt un espace de vie durant des jours, des mois ou des années, c'est que les éléments d'accord l'ont emporté sur les éléments de lutte. Ce simple «bon jour» ou «bon matin», que dans tous les pays du monde on échange sous les formes les plus diverses, indique un certain accord entre les hommes, provenant d'un sentiment au moins rudimentaire de bonne volonté à l'égard les uns des autres (13). Un proverbe arabe l'exprime de la manière la plus noble : «Un figuier regardant un figuier apprend à porter des fruits.» Il est vrai qu'un autre dicton limite cette bonne volonté aux membres d'une même tribu ou d'une même nation : «Ne regarde pas le dattier, dit l'Arabe, ne le regarde pas, car il ne parle pas à l'étranger.»

Les exemples d'aide mutuelle parmi les animaux, cités dans les ouvrages des naturalistes, sont innombrables et il n'en est pas un seul qu'on ne puisse retrouver sous des formes peu différentes parmi les hommes (14). Les fourmis et les abeilles fournissent à cet égard des faits d'une telle éloquence qu'il faut s'étonner de l'oubli momentané dans lequel les ont laissées les protagonistes d'une lutte constante et sans merci entre tous les êtres combattant pour l'existence. Sans doute des guerres se produisent entre telle et telle espèce de fourmis ; elles aussi ont des conquérants, des propriétaires d'esclaves ; mais il faut constater également qu'elles s'entr'aident au point de se nourrir mutuellement en cas de nécessité, de s'adonner ensemble à des travaux agricoles et même industriels, tels la culture de certains champignons et la transformation chimique des grains, enfin de se sacrifier les unes pour les autres avec un dévouement absolu. Des colonies de fourmis comprenant des centaines ou même des millions de fourmilières habitée par des espèces alliées, n'offrent que des scènes de bonne intelligence et de paix cordiale (15). A la vue de toutes ces merveilles mentales, on est tenté de répéter les paroles de Darwin que «la cervelle de la fourmi est peut-être un prodige supérieur à la cervelle de l'homme.»

Et parmi les oiseaux, parmi les quadrupèdes et les bimanés, que d'exemples touchants de la solidarité qui unit certaines espèces ! La confiance mutuelle entre individus de la grande famille est telle que nul d'entre eux ne manque de courage : les plus petits oiseaux engagent le combat avec un rapace ; on a vu le hochequeue braver des buses et des éperviers. Les corneilles s'acharnent après un aigle par simple amusement. Dans les terres argileuses qui dominent le fleuve Colorado, dans le Grand Ouest américain, des colonies d'hirondelles s'établissent tranquillement au-dessous d'une aiguille où perche le faucon. Certaines espèces n'ont pour ainsi dire d'autres ennemis que l'homme, et dans les conditions ordinaires vivent en paix avec tout l'univers, protégées par leur parfaite union : tels sont les «républicains» du Cap et les perruches et perroquets des forêts américaines. Chez ces animaux, la solidarité va jusqu'à la bonté et au dévouement, comme l'homme pourrait les concevoir, et comme il les pratique rarement. Ainsi quand un chasseur, tirant par désœuvrement sur un vol de grues, blesse un de ces animaux qui, ne volant plus que d'une aile, risque de tomber à pic, aussitôt la bande angulaire se reforme et deux compagnons, de droite et de gauche, soutiennent de leur vol le vol fatigué de l'ami. Même de petits oiseaux joignent des migrants pour les accompagner par dessus la Méditerranée : on a vu des alouettes s'abattre ainsi du ciel avec des bandes de grues, après avoir traversé la mer (16) et qu'elles aient été aidées ou non, il est certain qu'elle doivent au moins avoir été accueillies avec bonté pour le grand voyage. Combien donc contraire à toute vérité est l'assertion des pessimistes qui parlent du monde animal comme s'il consistait en carnivores se déchirant à coups de griffes et de serres et buvant le sang de leurs victimes (17). La meilleure preuve que la lutte pour la vie n'est pas la loi par excellence et que l'accord l'emporte de beaucoup dans l'histoire du développement des êtres nous est donnée par ce fait que les espèces les plus heureuses dans leur destinée ne sont pas les mieux outillées pour le vol et le meurtre, mais au contraire celles qui, avec des armes peu perfectionnées, s'entr'aident avec le plus d'empressement : ce sont non les plus féroces, mais les plus aimantes.

On peut en dire autant pour les primitifs ou «sauvages» parmi les hommes, car les témoignages de la pré-histoire, de même que l'étude des populations contemporaines nous montrent un très grand nombre de tribus vivant en paix et même dans l'harmonie d'une possession commune de la terre et d'un travail commun : les exemples de peuplades

guerrières outillées seulement pour le combat et vivant exclusivement de déprédation sont assez rares, quoique souvent cités. Il est de morale constante parmi les tribus que l'individu doit, si la disette se fait sentir, se mettre à la ration pour que les provisions puissent durer plus longtemps. Souvent les grands se privent pour les petits, loin d'abuser de leur force. **(18)** Le fait capital de l'histoire primitive, telle qu'elle se présente à nous dans presque tous les pays du monde, est que la *gens*, la tribu, la collectivité est considérée comme l'être par excellence, à laquelle chaque individu doit son travail et le sacrifice entier de sa personne. L'entraide est si parfaite qu'en mainte circonstance elle cherche à se produire même par delà la mort : ainsi, dans les Nouvelles-Hébrides, quand un enfant mourait, la mère ou la tante se tuait volontiers pour aller soigner l'enfant sans l'autre monde **(19)**.

Même le meurtre ou plutôt la mort volontaire des vieillards qui se pratique en divers pays, - ainsi chez les Batta de Sumatra, chez les Tchouktches de la Sibirie polaire, - est un fait qu'il conviendrait de citer beaucoup plutôt comme un exemple d'entraide qu'en témoignage de la barbarie des populations où s'accomplissent de pareils événements. Dans une communauté où tous vivent pour tous, où la prospérité du groupe entier est la sollicitude d'un chacun, et où la difficulté de vivre est quelquefois si grande par suite du manque de nourriture ou de l'excès de froid, le vieillard qui se rappelle sa vie passée dans l'effort de la lutte commune et qui se sent désormais impuissant à la continuer, doit se sentir affreusement angoissé : la vie lui pèse bien autrement qu'au vieillard des nations civilisées, qui par la vie morale et les relations de société continue d'être utile à tous. «Manger le pain des autres» alors qu'on en sent si bien l'indispensable nécessité pour les collaborateurs les plus actifs de la commune, finit par devenir un véritable supplice, et c'est en grâce que les gens d'âge, devenus inutiles, en scandale et en horreur à eux-mêmes, demandent aux leurs de les aider à partir pour le pays de l'éternel repos ou d'une nouvelle vie éternellement jeune. Les familles modernes sont-elles vraiment meilleures pour les parents âgés, lorsque ceux-ci, souffrant de maladies atroces, demandent avec larmes qu'on leur épargne le supplice continu ou les douleurs fulgurantes, et que cependant, sous prétexte d'amour filial ou conjugal, on les laisse lamentablement gémir pendant des semaines, des mois ou des années ?

La forme communautaire de la propriété, qui prévalut dans presque tous les pays du monde et qui se maintient ça et là, même dans les contrées les plus complètement accaparées par des propriétaires individuels, permet de constater combien l'entraide fut la règle par excellence chez les peuples agricoles arrivés à un degré de civilisation déjà très avancé. Là aussi le souci d'un chacun dut être la prospérité de tous, ainsi qu'en témoignent les mots mêmes qui servent à désigner la collectivité des villageois associés. Ce sont les «universités» des Basques, les «mir» russes ou petits «univers», les *zadrughi* ou «amitiés» des Serbes, les *bratskiya*, ou «fraternités» des Bouriates. Le terme de «commune» que l'usage du latin et des langues qui en sont dérivées a généralisé dans le monde, s'applique à tous les hommes «qui prennent part aux charges», c'est-à-dire à tous ceux qui s'entraident. Et de la commune naît la communion, c'est à dire le partage du festin et de l'échange des pensées intimes. Car «l'homme ne vit pas de pain seulement» et l'entraide n'a cessé de se produire par la communication des idées, l'enseignement, la propagande. Il n'est pas un homme, pas même un égoïste, qui ne s'efforce à faire pénétrer sa façon de concevoir les choses dans l'intelligence d'autrui. Car plus la société progresse et plus l'individu isolé apprend, même inconsciemment, à voir des semblables dans ceux qui l'entourent. La vie, qui fut simplement végétative chez les types inférieurs de l'animalité, de même que pour les hommes vivants dans la brutalité première, prend un caractère tout autre et bien plus ample chez ceux dont l'intelligence et le cœur se sont agrandis. Ayant acquis la conscience de vivre, ils ajoutent un nouveau but au but premier, qui se bornait à l'entretien de la propre existence ; le cercle infiniment développé embrasse désormais l'existence de l'humanité entière **(20)**.

Mais il y a des retours, et terribles parfois, dans la marche du progrès humain. L'entraide, qui a tant fait pour développer d'homme à homme et de peuple à peuple tous les éléments d'amélioration mentale et morale, fait très souvent place à l'entre-lutte, au féroce déchaînement des haines et des vengeances. Or, par un singulier renversement des choses, c'est ce choc brutal entre les hommes, c'est la «guerre mauvaise» comme l'appelle Homère, que nombre d'écrivains affectent de célébrer ou glorifient en toute sincérité comme la plus grande éducatrice de l'humanité. C'est là une survivance de l'ancienne croyance à la vertu du sacrifice, causée par la terreur de l'inconnu, par la crainte des esprits méchants qui volent dans l'air, des mânes inassouvis qui veulent renaître à la vie en faisant mourir les vivants. «Sache qu'il faut du sang pour faire vivre le monde et les dieux, du sang pour maintenir la création entière et perpétuer l'espèce.» N'était le sang répandu, ni peuples, ni nations, ni royaumes ne conserveraient l'existence. «Ton sang versé, ô médiateur, étanchera la soif de la terre, qui s'anima d'une vigueur nouvelle !» ainsi chantaient les Khonds de l'Inde Centrale en égorgeant une victime de propitiation pour s'en partager la chair et en féconder leurs champs, en sanctifier leurs foyers. **(21)** Nulle cité, nulle muraille ne fut fondée jadis, chez certains peuples, sans que la première pierre fit

jaillir le sang d'une victime. D'après la légende, un pilier de fer, dit Radjahdhava, indiquant le centre des villes qui se succédèrent à l'endroit où s'élève maintenant la cité de Delhi, baigne toujours dans le sang : il fut planté au lieu même où l'innombrable armée des hommes-serpents, c'est-à-dire des indigènes, fut enfouie dans le sol à la gloire de Youdichtira, le fils de Pandou.

Il est certain que les guerres, phénomène historique très complexe, peuvent avoir été, en vertu de leur complexité même, l'occasion de progrès, malgré la destruction, les ravages, les maux de toute nature qu'elles ont causé directement. Ainsi tel conflit entre tribus ou nations a été précédé de voyages d'exploration qui fournirent de précieux renseignements sur des contrées peu connues, puis, après la lutte, il eut pour conclusion des traités d'alliance et des relations fréquentes de commerce et d'amitié. Ces relations ont été certainement des plus heureuses, puisqu'elles ont élargi l'horizon de peuples qui s'ignoraient autrefois, accru leur avoir, développé leurs connaissances ; mais loin d'être le résultat de la guerre, elles proviennent, au contraire, du mouvement qui s'est produit en sens inverse, et si les massacres n'avaient pas eu lieu, si les alliances avaient devancé l'effusion du sang, on n'eût eu à les acheter par aucun sacrifice. Seulement le peuple n'a plus souvenir des faits pacifiques, des événements qui n'ont provoqué la terreur ni le désespoir : il ne se rappelle que les «années terribles» et rapporte à ces dates fatales les résultats de toute nature, mauvais ou bons, qu'il faudrait distinguer nettement les uns des autres et répartir diversement suivant les causes qui les ont déterminées. Qu'on ne se berce donc pas d'illusion : la haine naît de la guerre et l'engendre ; l'amour entre les hommes a pour cause l'harmonie des efforts. C'est encore à l'entr'aide qu'il faut rapporter les conséquences heureuses qui peuvent dériver de l'entre-lutte.

NOTES

- (1) - *Esquisse d'un tableau historique de progrès de l'Esprit humain.*
- (2) - Link, *Urwelt und Alterthum.*
- (3) - Ed. Hahn, *Demeter und Baubo*, p. 5.
- (4) - Terrien de la Couperie, *Chinese and Babyloian Record.*
- (5) - Ed. Hahn, *ouvrage cité*, pp. 23 et suiv.
- (6) - *La Tunisie* (publication officielle, tome I pp 58 et 59.)
- (7) - Mac Gee, *The American Anthropologist*, X, 1895.
- (8) - G. Tarde, *Les Lois de l'Imitation.*
- (9) - Letourneau, *passim.*
- (10) - Guibert, *Société d'Anthropologie de Paris*; séance du 18 IV 1893.
- (11) - *Descent of Man*, 2è édit. p. 163.
- (12) - Huxley, *Struggle for Existence, and its bearing upon man.*
- (13) - Patrick Geddes, *Evergreen*, p. 30.
- (14) - Pierre Kropotkin, *Mutual Aid Among the Animals*, *Nineteenth Century*, sept. dec. 1890.
- (15) - Forel, Bates, Romanes, etc.
- (16) - L. Buxbaum, *Der Zoologische*, 1886, p. 133.
- (17) - Pierre Kropotkin, *Nineteenth Century*, nov 1890, p. 702.

(18) - *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1888.

(19) - Gill, dans Waitz et Gerland, *Anthropologie*, p. 641.

(20) - Auguste Comte, *Philosophie Positive*, 1869, p. 494.

(21) - Élie Reclus, *Les Primitifs*, p. 374.

Élisée Reclus

Elisée Reclus

Préface à

La Conquête du Pain

de Pierre Kropotkine

Pierre Kropotkine m'a demandé d'écrire quelques mots en tête de son ouvrage, et je me rends à son désir, tout en éprouvant une certaine gêne à le faire. Ne pouvant rien ajouter au faisceau d'arguments qu'il apporte dans son oeuvre, je risque d'affaiblir la force de ses paroles. Mais l'amitié m'excuse. Alors que pour les «républicains» français le suprême bon goût est de se prosterner aux pieds du tsar, j'aime à me rapprocher des hommes libres qu'il ferait battre de verges, qu'il enfermerait dans les oubliettes d'une citadelle ou pendre dans une cour obscure. Avec ces amis, j'oublie un instant l'abjection des renégats qui s'enrouaient dans leur jeunesse à crier : Liberté, Liberté ! et qui s'appliquent maintenant à marier les deux airs de la *Marseillaise* et de *Boje Tsara Khrani*.

Le dernier ouvrage de Kropotkine, les *Paroles d'un Révolté*, se livrait surtout à une critique ardente de la société bourgeoise, à la fois si féroce et si corrompue, et faisait appel aux énergies révolutionnaires contre l'Etat et le régime capitaliste. L'ouvrage actuel, faisant suite aux *Paroles*, est de plus paisible allure. Il s'adresse aux hommes de bon vouloir qui désirent honnêtement collaborer à la transformation sociale, et leur expose suivant les grands traits les phases de l'histoire imminente qui nous permettront de constituer enfin la famille humaine sur les ruines des banques et des Etats.

Le titre du livre : *La Conquête du Pain* doit être pris dans le sens le plus large, car «l'homme ne vit pas de pain seulement.» A une époque où les généreux et vaillants essaient de transformer leur idéal de justice sociale en réalité vivante, ce n'est point à conquérir le pain, même avec le vin et le sel, que se borne notre ambition. Il faut conquérir aussi tout ce qui est nécessaire ou même simplement utile au confort de la vie ; il faut que nous puissions assurer à tous la pleine satisfaction des besoins et des jouissances. Tant que nous n'auront pas fait cette première «conquête», tant «qu'il y aura des pauvres avec nous», c'est une moquerie amère de donner le nom de «société» à cet ensemble d'êtres humains qui se haïssent et s'entre-détruisent, comme des animaux féroces enfermés dans une arène.

Dès le premier chapitre de son ouvrage, l'auteur énumère les immenses richesses que l'humanité possède déjà et le prodigieux outillage de machines qu'elle s'est acquis par le travail collectif. Les produits obtenus chaque année suffiraient amplement à fournir le pain à tous les hommes, si le capital énorme de cités, d'usines, de voies de transport et d'écoles devenait propriété commune au lieu d'être détenu en propriétés privées, l'aisance serait facile à conquérir : les forces qui sont à notre disposition seraient appliquées, non à des travaux inutiles ou contradictoires, mais à la production de tout ce qu'il faut à l'homme pour l'alimentation, le logement, les habits, le confort, l'étude des sciences, la culture des arts.

Touefois la reprise des possessions humaines, l'expropriation, en un mot, ne peut s'accomplir que par le communisme anarchique : il faut détruire le gouvernement, déchirer ses lois, répudier sa morale, ignorer ses agents, et se mettre à l'oeuvre en suivant sa propre initiative et en se groupant selon ses affinités, ses intérêts, son idéal, et la nature des travaux entrepris. Cette question de l'expropriation, la plus importante du livre, est aussi l'une de celles que l'auteur a traitées avec le plus de détails, sobrement et sans violence de paroles, mais avec le calme et la netteté de vision que demande l'étude d'une révolution prochaine, désormais inévitable. C'est après ce renversement de l'Etat que les groupes de travailleurs affranchis, n'ayant plus à peiner au service d'accapareurs et de parasites, pourront se livrer aux occupations attrayantes de labeur librement choisi et procéder scientifiquement à la culture du sol et à la production industrielle, entremêlée de récréations données à l'étude ou au plaisir. Les pages du livre qui traitent des travaux agricoles offrent un intérêt capital, car elles racontent des faits que la pratique a déjà contrôlés et qu'il est facile d'appliquer partout en grand, au profit de tous et non pas seulement pour l'enrichissement de quelques-uns.

Des plaisants parlent de la «fin de siècle» pour railler les vices et les travers de la jeunesse élégante ; mais il s'agit

maintenant de bien autre chose que de la fin d'un siècle ; nous arrivons à la fin d'une époque, d'une ère de l'histoire. C'est l'antique civilisation tout entière que nous voyons s'achever. Le droit de la force et le caprice de l'autorité, la rude tradition juive et la cruelle jurisprudence romaine ne nous imposent plus ; nous professons une foi nouvelle, et dès que cette foi, qui est en même temps la science, sera devenue celle de tous ceux qui cherchent la vérité, elle prendra corps dans le monde des réalisations, car la première des lois historiques est que la société se modèle sur son idéal. Comment les défenseurs de l'ordre suranné des choses pourraient-ils le maintenir ? Ils ne croient plus ; n'ayant plus ni guide ni drapeau, ils combattent au hasard. contre les novateurs, ils ont des lois et des fusils, des policiers à gourdins et des parcs d'artillerie, mais tout cela ne peut faire équilibre à une pensée, et tout l'ancien régime de bon plaisir et de compression est destiné à se perdre bientôt dans une sorte de préhistoire.

Certes, l'imminente révolution, si importante qu'elle puisse être dans le développement de l'humanité, ne différera point des révolutions antérieures en accomplissant un brusque saut ; la nature n'en fait point. Mais on peut dire que, par mille phénomènes, par mille modifications profondes, la société anarchique est déjà depuis longtemps en pleine croissance. Elle monte partout où la pensée libre se dégage de la lettre du dogme, partout où le génie du chercheur ignore les vieilles formules, où la volonté humaine se manifeste en actions indépendantes, partout où les hommes sincères, rebelles à toute discipline imposée, s'unissent de leur plein gré pour s'instruire mutuellement et reconquérir ensemble, sans maître, leur part à la vie et à la satisfaction intégrale de leurs besoins. Tout cela c'est l'anarchie, même quand elle s'ignore, et de plus en plus elle arrive à se reconnaître. Comment ne triompherait-elle pas, puisqu'elle a son idéal, et l'audace de sa volonté, tandis que la foule de ses adversaires, désormais sans foi, s'abandonne à la destinée, en criant «Fin de siècle ! Fin de siècle !»

La révolution qui s'annonce s'accomplira donc, et notre ami Kropotkine agit en son droit d'historien en se plaçant déjà au jour de la révolution pour exposer ses idées sur la reprise de la possession de l'avoir collectif dû au travail de tous et en faisant appel aux timides, qui se rendent parfaitement compte des injustices régnantes, mais n'osent pas se mettre en révolte ouverte contre une société de laquelle mille liens d'intérêts et de traditions les font dépendre. Ils savent que la loi est inique et menteuse, que les magistrats sont les courtisans des forts et les oppresseurs des faibles, que la conduite régulière de la vie et la probité soutenue du labeur ne sont pas toujours récompensées par la certitude d'avoir un morceau de pain, et que la cynique impudence du boursicotier, l'âpre cruauté du prêteur sur gages sont de meilleures armes que toutes les vertus pour la «conquête du pain» et du bien-être ; mais au lieu de régler leurs pensées, leurs vœux, leurs entreprises, leurs actions d'après leur sens éclairé de la justice, la plupart s'enfuient dans quelque impasse latérale pour échapper aux dangers d'une franche attitude. Tels les néo-religieux, qui ne pouvant plus confesser la «foi absurde» de leurs pères, s'adonnent à quelque mystagogie plus originale, sans dogmes précis et se perdant dans un brouillard de sentiments confus : ils se feront spiritistes, rose-croix, bouddhistes ou thaumaturges. Disciples prétendus de Çakyamouni, mais sans se donner la peine d'étudier la doctrine de leur maître, les messieurs mélancoliques et les dames vaporeuses feignent de chercher la paix dans l'anéantissement du nirvana.

Mais puisqu'elles parlent sans cesse de l'idéal, que ces «belles âmes» se rassurent. Etres matériels que nous sommes, nous avons, il est vrai, la faiblesse de penser à la nourriture, car elle a manqué souvent ; elle manque maintenant à des millions de nos frères slaves, les sujets du tsar, et à des millions d'autres encore ; mais par delà le pain, par delà le bien-être et toutes les richesses collectives que peut nous procurer la mise en oeuvre de nos campagnes, nous voyons surgir au loin devant nous un monde nouveau dans lequel nous pourrions pleinement nous aimer et satisfaire cette noble passion de l'idéal que les amants éthérés du beau, faisant fi de la vie matérielle, disent être la soif inextinguible de leur âme ! Quand il n'y aura plus ni riche, ni pauvre, quand le famélique n'aura plus à regarder le repu d'un oeil d'envie, l'amitié naturelle pourra renaître entre les hommes, et la religion de la solidarité, étouffée aujourd'hui, prendra la place de cette religion vague qui dessine des images fuyantes sur les vapeurs du ciel.

La révolution tiendra plus que ses promesses ; elle renouvellera les sources de la vie en nous lavant du contact impur de toutes les polices et en nous dégageant enfin de ces viles préoccupations de l'argent qui empoisonnent notre existence. C'est alors que chacun pourra suivre librement sa voie : le travailleur accomplira l'oeuvre qui lui convient ; le chercheur étudiera sans arrière-pensée ; l'artiste ne prostituera plus son idéal de beauté pour son gagne-pain et tous désormais amis, nous pourrions réaliser de concert les grandes choses entrevues par les poètes.

Alors sans doute on se rappellera quelquefois les noms de ceux qui, par leur propagande dévouée, payée de l'exil ou de la prison, auront préparé la société nouvelle. C'est à eux que nous pensons en éditant la ***Conquête du Pain***: ils se

sentiront quelque peu fortifiés en recevant ce téoignage de la pensée commune à travers leurs barreaux ou en terre étrangère. L'auteur m'approuvera certainement si je dédie son livre à tous ceux qui souffrent pour la cause, et surtout à un ami bien cher dont la vie tout entière fut un long combat pour la justice. Je n'ai point à dire son nom : en lisant ces paroles d'un frère, il se reconnaîtra aux battements de son coeur.*

Elisée Reclus

* Il s'agit de **Pierre Martin**. Le 12 août 1890, la Cour d'assises de l'Isère le condamnait à cinq ans de prison pour avoir pris part à la manifestation des anarchistes de Vienne, le 1er mai. Auparavant, avec Pierre Kropotkine, il avait été condamné à quatre ans de prison, en 1884. Élisée Reclus l'estimait et l'aimait profondément.

Élisée RECLUS

Quelques mots d'histoire

La Société Nouvelle - Novembre 1894

Le premier fait qui frappe l'homme sincère dans ses études sur les évolutions contrastées de l'Homme et de la Terre est l'unité définitive s'accomplissant dans l'infinie variété des contrées du monde habitable. L'histoire se composait jadis d'histoires distinctes, locales et partielles, ne convergeant point vers un centre commun : pour les gens de l'Occident, elles gravitaient autour de Babylone ou de Jérusalem, d'Athènes ou d'Alexandrie, de Rome ou de Byzance ; pour les Asiates, elles avaient les foyers distincts de Cambalou, Nanking, Oujein, Bénarès ou Delhi ; tandis que dans le Nouveau Monde, alors inconnu de l'Ancien, des peuples regardaient les uns vers Tezcuco ou Mexico, les autres vers Cuzco ou Cajamarca, et que des milliers de tribus sauvages imaginaient pour centre du monde un groupe de huttes blotti dans la forêt, peut-être même une simple cabane au milieu des prairies, une roche, un arbre sacré auquel pendait quelques étoffes. Maintenant l'histoire est bien celle du monde entier : elle se meut autour de Séoul et sur les bords du golfe de Petchili, dans les forêts profondes du Caucase et sur les plateaux abyssins, dans les îles de la Sonde et dans les Antilles aussi bien que dans tous les lieux fameux considérés jadis comme les «ombilics» du grand corps terrestre. Toutes les sources du fleuve, autrefois distinctes et coulant souterrainement dans les cavernes, se sont unies en un seul lit, et les eaux se déroulent largement à la lumière du ciel. De nos jours seulement l'histoire peut se dire «universelle» et s'appliquer à toute la famille des hommes. Les petites patries locales perdent de leur importance relative en proportion inverse de la valeur que prend la grande patrie mondiale. Les frontières de convention, toujours incertaines et flottantes, s'effacent graduellement, et, sans le vouloir, le patriote le plus ardent devient citoyen du monde : malgré son aversion de l'étranger, malgré la douane qui le protège contre le commerce avec le dehors, malgré les canons affrontés des deux côtés de la ligne tabouée, il mange du pain qui lui vient de l'Inde, boit un café qu'ont récolté des nègres ou des malais, s'habille d'étoffes dont l'Amérique envoie la fibre, utilise des inventions dues au travail combiné de mille inventeurs de tout temps et de toute race, vit des sentiments et des pensées que des millions d'hommes vivent avec lui d'un bout du monde à l'autre.

Les pensers, les sentiments, sinon communs du moins tendant à le devenir, telle est la conséquence d'incalculable portée qu'entraîne cette fusion des histoires locales en histoire universelle. La parole de Pascal : «Vérité en deçà ; erreur au delà des Pyrénées !» se transforme graduellement en un paradoxe. La compréhension des mêmes lois scientifiques formulées en un langage d'une précision et par conséquent d'une identité parfaite, la recherche des mêmes origines intellectuelles, la vénération des mêmes noms historiques, la préoccupation constante des mêmes problèmes politiques et sociaux, la vibration harmonique des évolutions parallèles qui se produisent dans chaque groupe communal ou national, enfin, l'entremêlement croissant des langues, tout cela fait des hommes, si rebelles, si hargneux qu'ils soient à l'amitié, autant de compatriotes et de frères. Sans doute, cette évolution est loin d'être finie et nous assisterons encore à bien des explosions de haines nationales, mais il n'est pas interdit à ceux d'entre nous qui voient et qui prévoient de comprendre le sens des événements, d'en suivre les conséquences, d'en prédire le résultat certain.

L'histoire nous apprend aussi que le travail des hommes associés, aboutissant à la conquête et à l'unification de la surface planétaire, ne s'est point fait d'un mouvement toujours égal et continu. Loin de là : des périodes de réaction ont succédé aux périodes d'action, des reculs ont suivi les progrès ; la poussée générale s'est accomplie par une sorte d'oscillation, par une série d'allées et de venues, comparable au va-et-vient des vagues dans la marée montante ; toujours une alternance de reculs momentanés s'est produite dans la marche collective des hommes. Depuis que la mémoire des événements nous a été conservée par des annales, nous constatons l'accroissement prodigieux des richesses, et nous voyons que dans l'ensemble nous avons progressé en science et en morale aussi bien qu'en avoir : l'humanité a pris conscience d'elle-même en son immense domaine. Mais souvent les phénomènes de régression durèrent si longtemps, s'étendirent en des contrées si vastes que l'on put croire à l'irréversible décadence ; on s'imagina que l'âge de fer avait succédé à l'âge d'or et que l'âge de fer lui-même serait suivi par un âge de boue. Pouvait-on échapper à ces illusions quand on voyait des contrées entières retomber dans l'inculture et disparaître les peuples qui les habitaient, quand des centaines, même des milliers d'années, comme durant le moyen âge, s'écoulaient dans une sorte de nuit, avant qu'on eût pu retrouver la lumière de la science acquise précédemment, reprendre la connaissance des contrées déjà parcourues et décrites ? Maintenant les périodes de réaction sont plus courtes : elles s'abrègent de siècle en siècle, et nous pouvons en étudier le rythme, essayer d'en prédire la durée toujours amoindrie,

chercher même à les prévenir, grâce au mouvement accéléré de la pensée.

L'histoire nous montre que tout développement progressif s'est fait en raison de la liberté d'initiative, que tout mouvement régressif, sauf en cas de catastrophe naturelle, inondation ou tremble-terre, a eu pour cause un retour, une aggravation de servitude. Toutes choses égales d'ailleurs, les progrès d'une société se mesurent à la liberté de pensée et d'action dont y jouissent les individus. La poussée de vie ne vient qu'avec la gaieté et la force donnée par l'absence de maîtres ; mais dès qu'il faut se ranger, se régler, regarder avec inquiétude autour de soi, se garer du bâton qui menace de vous frapper, ou des lois, des règlements, des oukases qui guettent de tous les coins, la force d'invention se tarit, l'esprit se stérilise, la libre action se change en routine, la vie s'appauvrit, et l'on finit même par désapprendre ce que l'on savait jadis ; de même dans le corps d'un vieillard les extrémités se refroidissent, la vie se concentre dans les organes essentiels pour maintenir au moins la circulation du sang. Heureusement que l'esprit humain, d'une infinie subtilité, échappe toujours par quelque point à la compression. César, Tamerlan et d'autres conquérants dévastèrent le monde, ne laissant derrière eux que des cadavres et des ruines, mais que de communautés ignorées se maintinrent dans les vallons écartés des montagnes ! Si l'Inquisition tortura et brûla ceux qui se permettaient de penser librement, que de paysans sincères et bons, que d'enfants de la nature restèrent en dehors de ses atteintes, gardant ne la sincérité de leur âme naïve une franche indépendance ! C'est ainsi que, dans les contes de fées et dans les légendes des religions, les massacres épargnent toujours l'enfant qui porte en soi l'invincible destin. Si violentes qu'aient été les grandes réactions contre la poussée de la liberté, elles n'ont jamais subjugué qu'une partie des peuples. Le rêve atroce de l'empire universel ne s'est jamais réalisé. Dans la lutte de tous les pays et de tous les siècles qui n'a cessé de sévir entre la pensée libre et l'oppression de la pensée, lutte dont les mille alternatives sont la véritable histoire, c'est la liberté, qui, sans avoir encore définitivement triomphé, a l'incomparable avantage de l'attaque : ses rayons, comme ceux du soleil, se dardent en flèches à travers le brouillard. Le vieux monde est toujours sur la défensive par rapport au nouveau et les révolutions qui se succèdent sont pour lui autant de défaites successives.

Mais il y a lutte, lutte incessante, et la victoire définitive n'est point gagnée : l'ère des révolutions, quoi qu'on en dise, est loin d'être close, et même elle ne peut l'être tant que l'évolution accomplie dans les esprits se heurtera contre la résistance des préjugés et de ce que l'on appelle les «intérêts établis». Le changement doit être d'autant plus brusque et même d'autant plus violent que la digue à renverser est plus haute et plus large, composée des matériaux plus solidement maçonnés. S'il y avait franc jeu entre les forces en lutte, si les réacteurs et les novateurs, séparés par la masse oscillante des sceptiques et des irrésolus, combattaient personnellement sans alliance avec des forces étrangères, les questions seraient plus vite résolues, et les évolutions déjà mûres seraient pacifiquement suivies des révolutions correspondantes ; mais ces multitudes, non encore nées à la vie individuelle de la pensée et de l'action libres, constituent un énorme poids mort que les dispensateurs du pouvoir emploient à leur profit pour écraser leurs adversaires. Le cours naturel de l'histoire se trouve ainsi retardé ; mais le retard ne se transforme pas en arrêt définitif si la poussée morale est assez puissante pour susciter de nouveaux lutteurs et pour ébranler la foi de ceux qui défendent les causes vieilles. Tout ce qui est incapable de se renouveler, de s'accommoder au milieu changeant, est condamné d'avance : la force brute ne lui servira de rien ; l'utopie d'aujourd'hui, se précisant de jour en jour, deviendra la réalité de demain.

Certes, tous, qui que nous soyons, hommes de désir ou dolents du passé, tous nous avons la conviction de changements prochains, d'évolutions intellectuelles et morales destinées à produire d'inévitables révolutions. Puisque nous prévoyons de grands événements et que chacun de nous y aura sa part d'action, minime ou puissante, notre devoir est de ne point nous laisser entraîner comme des fétus au vent, mais de nous saisir énergiquement et de nous rendre compte avec une sincérité parfaite de ce que nous pensons et de ce que nous voulons. Quel est l'idéal personnel de chacun de nous ? Quel est l'idéal collectif qui nous semble ressortir de tous les désirs, de toutes les volontés tendues ? Criminel, lâche du moins, est celui qui se taira tout en croyant pouvoir répondre à cette question. Libre à quiconque de voir dans l'idéal présent un feu follet qui nous égare au milieu des fondrières ; mais que les moqueurs donnent aussi leur solution. Nous faisons appel à tous, afin que, nous aidant les uns les autres en notre désir de bien voir et de comprendre, nous nous rapprochions du grand but : «Être des hommes !»

Le premier point de notre idéal, évidemment, est que chaque homme possède de quoi manger, et j'entends par là que chacun ait la possibilité de vivre en des conditions parfaites de bien-être matériel. Je doute qu'un homme quelconque, si égoïste, si dur qu'il soit envers les souffrants, se prononce nettement contre ce désir ; il lui suffira de ricaner en disant que la chose est impossible ; au besoin, il se retranchera derrière Malthus et autres savants économistes, afin de

se dispenser de répondre lui-même. Quant à nous, étudions simplement la statistique, afin qu'elle réponde à notre place. Assez de documents ont été recueillis pour que nous puissions constater si la Terre offre à ses fils, en quantité suffisante, des bois et des métaux, des argiles à poterie, des fibres à étoffes, des fruits, des grains et des racines alimentaires. Nous pourrions dresser le total et si nous voyons que l'offre est supérieure à la demande, que l'ensemble des produits dépasse de beaucoup les besoins de la consommation, si nous constatons en outre que les moyens de communication, d'ailleurs faciles à décupler, suffisent amplement déjà pour égaliser l'abondance dans toutes les contrées de la Terre, notre idéal du «pain pour tous» paraîtra-t-il si chimérique, et les hommes de cœur pourront-ils avoir souci plus pressant que de célébrer enfin le premier repas dont nul infortuné ne soit exclu ?

Le deuxième point de notre idéal se rattache au premier, car s'il est vrai que l'humanité ait du pain en surabondance, elle possède aussi le loisir nécessaire pour n'avoir plus besoin d'employer, dans les usines, les enfants à la place des hommes faits, et pour utiliser toute la période de préparation à l'étude de la vie par l'éducation complète, intégrale de l'individu. «L'homme ne vit pas de pain seulement», il vit aussi de la pensée. Le «banquet de la vie», dont parlent les poètes et les philosophes, n'est que par figure celui où se nourrit le corps ; le vrai banquet est celui «de Platon» où l'on échange des idées, où les hommes se comprennent et s'instruisent mutuellement, où, comme dans la cène pascalle, une même nourriture spirituelle unit tous les convives en un même corps, leur donne à tous une âme commune. Mais en vue de cette communion des humains la première chose à faire, l'œuvre urgente par excellence, n'est-elle pas d'assurer à tous l'instruction matérielle, le développement de chaque intelligence dans la mesure complète de ses capacités ? Ce que Périclès disait d'Athènes, qu'elle était une «école de la Grèce», il faut le rendre une vérité pour toutes nos villes et faire autant d'écoles du monde, et des écoles vraies, dans lesquelles tous enseignent à tous et se fassent enseigner par tous, dans la plénitude de leur liberté, sans restrictions provenant d'une limite d'âge, de profession, de fortune, ou d'un manque de certificats et autres paperasses. Tel est notre idéal, bien différent de celui des esprits «modérés», des gens «sages» qui veulent faire deux parts de la science, l'une étroite et savamment falsifiée pour les enfants pauvres destinés à servir, l'autre large, libre, sans limites imposées, amplifiée d'orgueil, et par conséquent également faussée, pour les enfants riches destinés à commander. Mieux vaut cent fois l'idéal du fidèle auquel la «foi dans l'absurde» suffit et qui ne veut de science pour personne !

L'homme qui mange à sa faim et qui s'instruit à son gré est un homme libre et pour tous un égal ; mais il lui resterait un autre idéal à satisfaire, la fraternité, si ce progrès ne se réalisait pas nécessairement avec l'idéal du pain et de l'instruction, si tous les progrès ne se déterminaient pas mutuellement, et si l'éducation réelle, qui forme l'esprit, ne formait pas aussi le cœur. A elle de tourner la combativité de l'homme vers d'autres buts que le dommage ou la mort de son semblable, de se reporter vers des travaux de force, vers d'âpres et difficiles recherches, vers les voyages lointains entremêlés de périls, vers des épreuves redoutables, mais utiles pour la communauté. A l'éducation de compléter, d'une manière directe, la moralisation produite indirectement par la suppression de la misère et de l'ignorance. Si le travailleur, sûr de son pain, n'a plus à s'incliner humblement devant quelques seigneurs, prêt à subir toutes les humiliations qu'on voudra lui infliger ; si les jeunes filles, si les mères ne sont plus obligées de se vendre à tous les pourceux qui passent, afin de manger ou de donner à manger à leur famille ; si les enfants deviennent vraiment des hommes, sains, dispos et forts, les conditions du milieu social devront complètement changer ; des êtres nouveaux constitueront une société nouvelle. Étant donnée une humanité composée d'êtres libres, égaux, instruits, il est impossible de se la figurer avec des millions de soldats sans volonté personnelle, attendant le geste ou le cri qui leur dira de s'entretuer, avec d'autres millions d'esclaves obéissants, passant leur vie à gratter du papier, avec la tourbe de ceux, prêtres, magistrats, gens de police, dénonciateurs et bourreaux, qui ont charge d'enseigner par la terreur et d'assurer par le glaive la morale des nations.

Non, la personne humaine, ayant enfin de pain du corps et celui de l'esprit, ne s'accommodera pas d'un pareil régime, qui eût déjà fait périr l'humanité si elle n'avait pas eu en elle des éléments puissants de résistance et de renouveau : l'invincible amour de la vie, la curiosité de savoir, l'ironie vengeresse contre les dominateurs et l'esprit de solidarité entre tous ceux qui souffrent. Cette force collective des humbles, de tous ceux qui par eux-mêmes ne sont presque rien, cette force est celle sur laquelle nous comptons pour réaliser notre triple idéal : la conquête du pain, celle de l'instruction, et la moralité pour tous. Les immenses progrès accomplis déjà nous donnent confiance dans l'avenir. Mais vous qui désespérer, retournez au dieu tout-puissant des anciennes théogonies, invoquez de nouveau le Christ rédempteur, avec son paradis où quelques élus à peine entendront le chant des violes pendant les siècles des siècles, tandis que dans l'enfer les milliards et les milliards de maudits brûleront à jamais !

Élisée Reclus